

ICONOGRAPHIE
ANCIENNE,

OU

RECUEIL DES PORTRAITS AUTHENTIQUES
DES EMPEREURS, ROIS,
ET HOMMES ILLUSTRES DE L'ANTIQUITÉ.

ICONOGRAPHIE GRECQUE.

TOME PREMIER.

ICONOGRAPHIE GRECQUE

PAR

E. Q. VISCONTI,

CHEVALIER DE L'EMPIRE, MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

M. DCCC XI.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Quel plus beau spectacle, disoit Polybe, que la réunion des images de ces hommes dont les noms et les vertus retentissent dans la postérité[1]! L'*Iconographie ancienne* va réaliser le vœu de Polybe : elle présentera la collection de tous les portraits qui nous restent des hommes illustres de l'antiquité. On sera peut-être étonné du grand nombre de ces portraits, et on demandera comment à travers tant de siecles ils ont pu parvenir jusqu'à nous; quels sont les monuments qui les ont conservés; quels sont les hommes éclairés et laborieux qui les ont recueillis pour nous les transmettre; enfin quels moyens j'ai employés, quelle méthode j'ai suivie pour les rassembler tous, et pour surmonter les difficultés qu'offroit à chaque pas l'exécution de cette vaste entreprise. Je vais essayer de répondre à chacune de ces différentes questions, en commençant par l'examen des usages qui ont prodigieusement multiplié les portraits dans l'antiquité, particulièrement chez les Grecs et chez les Romains.

Le desir de conserver les traits des personnes qui ont été l'objet de son affection et de son estime est naturel à l'homme : c'est à ce desir que les arts du dessin ont dû leur naissance. Les contours extérieurs d'un portrait, tracés par l'ombre, ont donné lieu aux premiers essais de la délinéation et de la plastique, c'est-à-dire aux premieres ébauches de la peinture et de la sculpture[2]. Ce goût a dû augmenter à mesure que ces

Antiquités des portraits.

(1) Polybe, liv. VI, c. 52; Τὸ γὰρ τὰς τῶν ἐπ᾽ ἀρετῇ δεδοξασμένων ἀνδρῶν εἰκόνας ἰδεῖν ὁμοῦ πάσας οἱονεὶ ζώσας καὶ πεπνυμένας, τίν᾽ οὐκ ἂν παραστήσαι.

(2) Pline, liv. XXXV, §§. 5, 43 et 44; Athénagoras, *Legat. pro Christian.*, n° 17, p. 272. Il ne faut pas croire, d'après ce dernier passage de Pline, qu'avant l'âge de

essais répétés devenoient moins informes, et que l'art avançoit vers sa perfection. Alors l'imitation en ronde-bosse parut, aux hommes étonnés, fixer en quelque maniere et soustraire aux changements et à la mort les formes fragiles et variables des êtres vivants. Ces êtres ainsi représentés devinrent, pour ainsi dire, immortels; et l'enthousiasme pour ces ouvrages de l'art fut une des sources de l'idolâtrie[1]. Chez quelques peuples de l'antiquité la religion réprima cet enthousiasme; chez quelques autres, elle ne l'encouragea point[2]; mais chez les Grecs au contraire elle l'excita et le porta jusqu'au plus haut degré d'exaltation.

Les usages des Grecs, et ensuite ceux des Romains les multiplierent.

Dans un temps où leur nation étoit la premiere des nations policées, ils étoient persuadés que l'usage de faire en ronde-bosse les portraits des personnes vivantes, ou de celles qu'on venoit de perdre, remontoit aux siecles héroïques.

La statue d'Hercule, exécutée par Dédale du vivant de ce demi-dieu[3]; le portrait sculpté de Protésilaüs, honoré par les larmes de Laodamie[4]; et la tradition qui reconnoissoit dans le *palladium* l'image d'une vierge liée avec Minerve par l'amitié la plus tendre[5], constatent l'opinion qu'on avoit de la haute antiquité des ouvrages de ce genre.

Lysistrate, c'est-à-dire avant le siecle d'Alexandre, il n'y eût pas de véritables portraits. La juste valeur des expressions de Pline doit être appréciée d'après d'autres passages moins équivoques, tels que les deux autres que j'ai cités ici, et le §. 34 du même livre. Lysistrate, à la vérité, saisit les ressemblances mieux que ses devanciers: il fut l'inventeur de la pratique de couler le plâtre sur la figure des personnes vivantes.

(1) *Liber sapientiæ*, c. XIV, vers. 15.

(2) Numa ne vouloit point d'idoles dans les temples de Rome (Plutarque, *Numa*, c. 8.) Les plus anciens temples de l'Égypte ne paroissent pas avoir renfermé la statue de la divinité qu'on y adoroit.

(3) Apollodore, liv. II, c. 6, §. 3; Pausanias, liv. VIII, c. 35.

(4) Ovide, *Héroïde* XIII, v. 152; Hygin, *Fable* CIII; Admete, dans l'*Alceste* d'Euripide, vers 349, se propose de faire exécuter par *la main d'artistes savants*, σοφῇ χειρὶ τεκτόνων, une image de son épouse.

(5) Apollodore, liv. III, c. 12, §. 3.

Portraits placés dans les temples.

Les temples des dieux devinrent bientôt les dépositaires des portraits des hommes; et ces portraits étoient ordinairement l'ouvrage de la plastique, de la toreutique, ou de la sculpture.

L'usage de consacrer dans ces lieux révérés l'image de ceux qu'on chérissoit, ou la sienne propre, recommandoit à la postérité la mémoire des personnages représentés; et par cette espece d'apothéose leur nom, quand même leur vie n'auroit rien offert d'intéressant ou d'honorable, étoit préservé de l'oubli. C'est ainsi qu'un des plus anciens monuments paléographiques nous conserve le souvenir d'un citoyen obscur de Sigée, qui avoit lui-même consacré son portrait dans un temple de sa ville natale[1]; c'est ainsi que l'image de Timomachus, guerrier thébain qui, à une époque très reculée, avoit combattu pour les Lacédémoniens contre les habitants d'Amicles, étoit conservée dans le temple d'Apollon Amycléen[2]; enfin c'est ainsi que la statue triomphale de Romulus, si nous ajoutons foi au récit de Plutarque, fut placée, du vivant de ce prince, dans le temple de Vulcain à Rome[3].

Chaque particulier pouvoit déposer dans les temples son portrait ou celui d'un autre, sans avoir besoin de la permission ou du consentement de l'autorité publique. Ces images étoient regardées comme des offrandes religieuses que les adorateurs de la divinité lui présentoient, et qui faisoient un des plus beaux ornements des temples. Il est même rare qu'on les détruisît ou qu'on les cachât aux regards du public, lorsque le personnage représenté se souilloit de quelque crime, ou devenoit l'ennemi de la patrie. Mais il en étoit tout autrement des statues et des images

(1) La célebre inscription de Sigée, une des plus anciennes qui nous restent, est gravée sur le pilastre de l'hermès d'un certain Phanodicus Sigéen. La tête n'existe plus; mais la phrase ΦΑΝΟΔΙΚΟΥ ΕΙΜΙ, *Je suis* (le portrait) *de Phanodicus*, et la configuration du marbre, sont la preuve de ce que je viens d'avancer (voyez Chishull, *Antiquitates asiaticæ*, p. 32).

(2) Voyez les scholies sur Pindare, *Isthm.*, od. VII, v. 20.

(3) Plutarque, *Romulo*, c. 24.

qu'on avoit élevées ou placées dans les lieux ou dans les édifices publics destinés aux usages civils.

Portraits exposés dans les édifices publics.

On avoit probablement commencé à décorer ces lieux de statues, parcequ'ils tenoient ordinairement aux temples, et qu'on pouvoit les regarder comme en étant des dépendances. De là vient que l'acropole d'Athenes, où deux temples étoient élevés à Minerve, le Céramique et les portiques de cette ville, où des pompes et des cérémonies religieuses étoient célébrées, le Capitole de Rome que Jupiter lui-même paroissoit habiter, le forum, dominé par les temples consacrés à Saturne, à Vesta, à Castor et à Pollux, étoient remplis de statues; mais ces lieux n'étant point renfermés dans l'enceinte même des temples, et servant aux assemblées du peuple et à l'exercice de plusieurs fonctions de la magistrature, on ne pouvoit y placer les images des citoyens, sans l'ordre, ou du moins sans la permission de l'autorité publique. Dès que cette loi fut établie, on mit une grande différence entre les images dédiées aux dieux par la volonté des particuliers, et celles que l'autorité publique décernoit, soit que ces images fussent placées, comme auparavant, dans les temples, soit qu'elles fussent exposées dans les lieux les plus fréquentés par le peuple; et l'acte par lequel un corps politique accordoit ce privilége à un particulier fut regardé comme un des honneurs les plus signalés qu'on pût rendre aux grands hommes et aux grands services. Cet honneur fut quelquefois décerné aux morts comme une espece de dédommagement de ce qu'ils avoient eu à souffrir de l'esprit de parti et de l'injustice de leurs contemporains[1].

Portraits sur les monnoies.

Le gouvernement avoit seul le droit de faire graver des portraits sur la monnoie. Dès que les Grecs eurent inventé et répandu l'usage de ce signe

(1) Eschine, *Contra Ctesiphont.*, pag. 576; édition de Reiske; Pline, liv. XXXIV, §. 14. Beaucoup d'autorités et d'exemples qui prouvent ces faits ont été recueillis par Figrelius, *De Statuis*, c. 9, 12 et 13; et par Fr. Junius, *De Picturâ veterum*, liv. II, c. 8, §. 6 et 7.

si utile au commerce, il fallut des types ou des empreintes qui attestassent la surveillance des magistrats, et servissent à garantir le titre et le poids des monnoies. Ces types furent les images des divinités tutélaires des nations, les emblêmes de ces divinités, ou les symboles des peuples et des villes. Les noms de ces peuples y étoient empreints, souvent même ceux des magistrats qui surveilloient la fabrication des monnoies.

Dans les pays où le gouvernement monarchique étoit établi, on gravoit sur la monnoie le nom du roi. Les rois perses firent frapper dans les villes grecques de l'Asie des monnoies d'or et d'argent sur lesquelles leur personne entiere étoit représentée[1]. Les rois de Macédoine les imiterent: mais depuis qu'Alexandre-le-Grand parut égaler ou surpasser par ses hauts faits les héros de l'antiquité, qui s'étoient élevés au rang des dieux, on substitua ses traits à ceux d'Hercule, dont la tête, coiffée de la dépouille d'un lion, avoit été jusqu'alors l'empreinte la plus générale des monnoies frappées par les princes macédoniens qui se prétendoient issus de ce demi-dieu.

Depuis cette époque l'effigie du prince, dans les gouvernements monarchiques, devint l'empreinte ordinaire des monnoies. Cet usage, que les successeurs d'Alexandre établirent dans leurs états, passa aux rois des autres nations. Ceux du Bosphore Cimmérien, du Pont, de la Thrace, ceux des Arméniens et des Parthes, l'imiterent à l'envi.

Même avant cette époque quelques villes grecques avoient déféré cet honneur à la mémoire des personnages illustres qu'elles avoient vus naître dans leur sein. Plusieurs peuples firent graver sur leurs monnoies l'image d'Homere; les Mytiléniens y placerent celle de Sapho[2]. Cet usage se renouvela sous les empereurs romains qui avoient permis aux villes grecques de frapper par leur propre autorité quelque espece de mon-

(1) Les Dariques.

(2) Strabon, liv. XIV, p. 646; Pollux, *Onomast.*, liv. 9, nº 84.

noies[1]. Assez long-temps auparavant, et sur la fin de la république, les magistrats romains faisoient souvent graver sur la monnoie les portraits des plus illustres de leurs ancêtres[2].

Statues des athletes.

A l'exception des portraits de ces deux classes, c'est-à-dire de ceux qui étoient gravés sur les monnoies, et de ceux qu'on voyoit dans les édifices publics et civils, tous les autres étoient, ainsi que nous l'avons déja dit, exécutés et placés suivant la volonté des particuliers. Les enceintes extérieures des temples auprès desquels étoient célébrés les jeux solennels de la Grece, étoient cependant des lieux trop remarquables pour qu'on laissât aux athletes la liberté d'y placer à leur gré leurs statues; le privilége en fut réservé aux vainqueurs dans les jeux; et encore la grandeur et les accessoires de ces statues furent réglés par des lois[3]. Les athletes qui n'aspiroient pas à tant de gloire, se contentoient de faire placer leurs images au-dedans des palestres ou des lieux consacrés dans chaque ville aux exercices de la gymnastique[4].

Statues des particuliers érigées dans les villes de province, ou municipes.

Lorsque les Romains eurent réuni sous leur empire toutes les contrées entre l'Euphrate et les colonnes d'Hercule, ceux qui ne pouvoient obtenir la permission de faire placer leur statue dans le forum ou dans le Capitole cherchoient à se faire accorder cet honneur par quelque ville de province ou par quelque colonie romaine. Des libéralités faites au peuple de ces villes, des jeux, et des fêtes qu'ils y faisoient célébrer à leurs dépens, et

(1) Cet ouvrage en fournira plusieurs exemples.

(2) Eckhel, D. N., tom. 5, pag. 83.

(3) Pline, liv. XXXIV, §. 9. En comparant ce passage avec un autre de Lucien, *Pro imaginibus*, il paroît clair que le nom d'*iconiques*, qu'on donnoit aux statues des athletes, se rapportoit principalement aux dimensions de la statue, qui étoient les mêmes que celles du personnage représenté, et qu'ainsi cette épithete étoit presque un synonyme d'ἰσομέτρητον, *grand comme nature*.

(4) Nous parlerons d'une figure équestre qui représentoit Isocrate dans son jeune âge, et qui étoit placée dans le *Sphæristerium*, ou jeu de paume d'Athenes, part. I, chap. 6, §. 2.

quelques autres moyens semblables, leur faisoient décerner par le corps municipal une statue dont ils avoient le soin de faire les frais[1].

Statues des particuliers placées dans leurs maisons, à la ville, et à la campagne.

Quelques riches citoyens de Rome convertissoient, suivant l'expression de Pline, en une espece de forum la cour de leurs maisons; ils s'y faisoient élever des statues [2] par leurs clients : d'autres en ornoient leurs maisons de plaisance[3]. Les proconsuls et les gouverneurs de province obtenoient ces distinctions dans les villes qu'ils administroient; et il n'étoit pas extraordinaire qu'on leur décernât jusqu'à des honneurs héroïques et des temples[4].

Statues des particuliers dans leurs tombeaux.

Enfin depuis les temps les plus reculés les portraits des particuliers décoroient leurs monuments funéraires[5]; les images des morts y étoient souvent réunies à celles de leurs parents encore vivants, et quelquefois à celles de leurs amis[6], ou des hommes les plus célebres de leur profession. Près d'Athenes, le tombeau de l'orateur Isocrate, et celui de Théodecte, poëte tragique, étoient ornés des images de plusieurs poëtes et de plusieurs orateurs[7].

Ces portraits étoient ordinairement exécutés en marbre, soit de ronde-

(1) C'est ce que nous apprend un grand nombre d'inscriptions latines et grecques. Dans les premieres, la phrase qui exprimoit l'empressement de la personne honorée pour défrayer de la dépense de la statue ceux qui l'avoient décernée, étoit devenue une formule; et cette formule souvent répétée ne s'exprimoit plus que par les initiales des mots qui la composoient, H. C. I. R., *Honore contentus impensam remisit.* Les femmes, ainsi que les hommes, étoient l'objet de cette distinction honorable.

(2) Pline, XXXIV, §. 9.

(3) On a découvert depuis quelques siecles, dans les fouilles de plusieurs maisons de plaisance, situées aux environs de Rome, un grand nombre de portraits connus ou inconnus.

(4) Voyez, dans les *Mém. de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres,* tom. I, p. 353, le mémoire de l'abbé Mongault.

(5) Cicéron, *Pro domo*, c. 43.

(6) Ainsi la statue du poëte Ennius avoit été placée dans le mausolée des Scipions sur la voie Appienne (Tite-Live, l. XXXVIII, c. 9) : les portraits de Sophocle et de Ménandre ornoient près de Rome le tombeau d'un poëte. Voyez ci-dessous, part. I, c. I, §. 9.

(7) Voyez *Vitæ decem oratorum*, ouvrage attribué à Plutarque, *in Isocrate.*

bosse, soit en bas-relief: souvent pour éviter une trop grande dépense, on se contentoit de simples bustes; et j'ai avancé ailleurs, comme une opinion très probable, que le nom qu'on donne à ces images dans les langues modernes est dérivé du mot *bustum*, qui, dans la basse latinité, désignoit un tombeau[1].

Images de cire en usage chez les Romains.

La pompe même des funérailles exigeoit que les anciens Romains conservassent les images de leurs ancêtres pour les exposer aux regards du public: aussi les familles les plus distinguées gardoient dans des armoires placées dans les vestibules de leurs maisons les masques en cire de leurs aïeux[2]. Quand quelqu'un de la famille mouroit, des hommes qui faisoient partie du cortege se couvroient de ces masqueset prenoient le costume de ces anciens personnages, ainsi que les décorations des magistratures dont ils avoient été revêtus, comme si ces illustres morts avoient quitté leurs paisibles demeures pour aller au-devant de leurs neveux qui venoient de sortir de la vie. Ces pompes funebres étant devenues un privilege des familles qui avoient exercé les premieres magistratures de la république[3], on conçoit sans peine combien ces familles durent s'occuper du soin de conserver et de multiplier les images de leurs peres.

Les portraits faisoient partie de la décoration de plusieurs objets.

Depuis que les arts et le luxe eurent atteint le haut degré auquel ils parvinrent sous les successeurs d'Alexandre, à Antioche, à Pergame, à Alexandrie, à Rome même vers la fin de la république, et ensuite sous les empereurs, il n'y eut presque aucune espece d'ouvrage qui ne fût décorée de quelques portraits. L'art lithoglyptique les multiplia dans les bagues[4]; l'orfévrerie dans les ornements de la

(1) Dans la *préface* au vol. VI du *Mus. Pio Clement.*, p. XI, et ci-dessous, part. I, c. VII, §. 4, dans les *notes*.

(2) Polybe, liv. VI, c. 51, édition de Gronovius. Ces armoires étoient décorées de maniere qu'elles ressembloient à de petits temples.

(3) Cicéron, *in Verrem*, liv. V, c. 14; *Agraria*, II, c. 1.

(4) Kirchmann, *De annulis*, c. 12.

vaisselle[1]: on les répétoit dans les broderies et dans les tapisseries qu'on appeloit attaliques et phrygiennes[2]; on les plaçoit jusque dans les incrustations et dans les mosaïques[3]. Cette multitude de portraits de personnes de tous les rangs et de tous les états, fatiguoit l'imagination; et l'attention affoiblie ne savoit souvent sur laquelle de ces images elle devoit se fixer de préférence. Cet embarras fit naître le desir d'avoir des collections choisies.

Choix des portraits. On en fait des collections dans les pinacotheques.

Déja chaque famille avoit auprès de son foyer et autour de ses dieux pénates, dans les maisons de plaisance, ou dans le tombeau qui lui étoit réservé, les images de ses ancêtres : mais ces monuments domestiques ne pouvoient guere intéresser que ceux auxquels ils apparte noient. Les portraits historiques au contraire excitoient un intérêt général: on desiroit de connoître les physionomies des grands hommes; on desiroit de les avoir habituellement sous les yeux. On aimoit pareillement à se procurer les portraits de ces hommes illustres dans les sciences, dans les lettres, et dans les arts, dont le nom et les ouvrages avoient passé à la postérité. Ainsi le desir de réunir dans un même lieu les portraits des princes, des guerriers, des hommes d'état, fit imaginer les *pinacotheques*, ou galeries de peinture et de sculpture, qu'on regardoit comme des parties essentielles d'une grande maison[4]; et les portraits des philosophes et des grands écrivains ornoient les bibliotheques qui contenoient leurs ouvrages. Celles de Pergame et d'Alexandrie offrirent les premiers exemples des collections de ce genre[5]: ces collections furent plus consi-

Dans les bibliotheques.

(1) Properce, liv. IV, el. VII, v. 47; Juvénal, sat. XI, v. 18. J'ai indiqué ailleurs un exemple de cet usage dans les portraits de deux époux, exécutés sur une boîte d'argent qui faisoit partie des meubles d'une ancienne toilette. Voyez ma *Lettera a Monsignor della Somaglia*; Rome, 1793, in-4°.

(2) Trebellius Pollio, XXX *Tyranni*, c. 13.

(3) El. Spartianus, *Pescennius*, c. 6; Trebellius Pollio, XXX *Tyranni*, c. 25; *Antiquit. Constantinopol.*, liv. I, p. 11; dans l'*Imperium orientale* de Banduri.

(4) Pline, liv. XXXV, §. 2 et 40, n° 43.

(5) Pline, *loco citato*.

dérables à Rome dans la bibliotheque d'Apollon, fondée par Auguste près de son palais et sur la même colline; et plus encore dans la bibliotheque que Pollion éleva sur le mont Aventin avec une extrême magnificence[1]. Quant aux images que l'affection des familles avoit consacrées à des hommes obscurs, et même à celles que l'adulation et la crainte avoient seules fait ériger à des princes et à des hommes puissants, soit de leur vivant, soit peu de temps après leur mort, elles resterent négligées dans les lieux où on les avoit placées, et on ne songea point à s'en procurer des copies. Mais le desir de compléter les collections des portraits des hommes illustres dont le nom vivoit dans l'histoire ou dans les annales des lettres et des arts, en fit multiplier les copies à l'infini. Les physionomies des grands hommes furent rendues par ce moyen familieres à tout le monde; et les imitations qu'on en répétoit sans cesse retracerent fidèlement les formes des portraits plus anciens, faits d'après nature et du vivant des personnages qu'ils représentoient; leurs traits furent fixés invariablement, et devinrent, en quelque sorte, impérissables.

Deux classes de portraits.

Recueil iconographique de Varron.

Alors le plus savant des Romains, Varron, voulant répandre plus généralement la connoissance de ces portraits et en rendre la jouissance plus facile à tous les curieux de l'empire, et sentant que ces collections, peintes ou sculptées en grand, excéderoient les facultés de plusieurs d'entre eux, imagina de faire dessiner dans une petite proportion les portraits des hommes célebres, et composa le premier ouvrage d'iconographie qui ait probablement jamais existé. Il réunit dans cet ouvrage, formé de cent parties ou de cent cahiers, sept cents portraits. Chaque partie en contenoit sept; et à chaque portrait, peint sans doute sur parchemin, Varron ajouta une notice historique sur le personnage repré-

(1) Suétone, *Tiberio*, c. 70; Horace, liv. II, *epist.* XI, v. 94; Juvénal, *sat.* VII, v. 29; Pline, liv. VII, §. 31, et liv. XXXV, §. 2.

senté[1]. Cette collection devint à son tour le dépôt où la plupart des imitateurs allerent chercher les images qu'ils vouloient répéter; et comme elle devoit être très précieuse et fort rare dans les bibliotheques particulieres, les copistes ou *calligraphes* y chercherent pareillement le portrait de l'auteur de l'ouvrage qu'ils transcrivoient, et le copierent en miniature pour le placer à la tête du volume qui contenoit les productions de son génie[2].

Différents genres de monuments qui nous ont transmis les portraits des anciens.

Statues et bustes en marbre

Les monuments que nous avons passés en revue étoient trop multipliés et de trop de genres différents pour que les siecles et la barbarie pussent les faire tous disparoître. Si le temps a détruit presque tous les portraits en peinture, et la cupidité ceux de bronze ou d'autre métal plus précieux, les marbres ont été plus épargnés; et ils nous auroient transmis un plus grand nombre de portraits authentiques si les dégradations que ces monuments ont souffertes par la vétusté n'en eussent trop souvent

(1) Pline, liv. XXXV, §. 2 ; Aulugelle, liv. III, c. 10 et 11 ; voyez Vossius, *De Historicis latinis*, liv. I, c. 12 ; et Fabricius, *Biblioth. latin.*, liv. I, c. 7, §. 9. Les éloges que Pline a donnés à cet ouvrage de Varron sont bien remarquables : *Non passus intercidere figuras, nec vetustatem ævi contra homines valere, inventor muneris etiam diis invidiosi, quando immortalitatem non solum dedit, verum etiam in omnes terras misit, ut præsentes esse ubique et claudi possent.* « Invention digne de rendre les dieux même « jaloux ! Varron, par un tel moyen, n'im« mortalisa pas seulement ces grands per« sonnages, mais il multiplia encore leur « immortalité, les dissémina sur toute la « terre, les rendit présents dans tous les « lieux, et donna à tous les hommes la fa« culté d'avoir à toute heure ces portraits « sous l'enveloppe d'un livre ». (Traduct. de M. Poinsinet de Sivry.)

(2) Cet usage avoit commencé dans les bibliotheques d'Alexandrie et de Pergame (Juste-Lipse, *de Bibliothecis,* c. 10.) Pomponius Atticus avoit ajouté les images des Romains illustres aux traités qu'il avoit composés sur leurs généalogies et sur l'histoire de leurs familles (Cornelius Nepos, *Attico*, c. 18) : il avoit même composé des épigrammes propres à être écrites au-dessous de chaque portrait. Des épigrammes ornoient aussi le recueil iconographique de Varron ; il nous en reste deux, l'une rapportée par Aulugelle, liv. III, c. 11; l'autre par Nonius, c. 12 : v. *Luces.* Quant aux miniatures des anciens manuscrits, on peut consulter à ce sujet l'ouvrage de Schwarzius, *De ornamentis librorum,* Diss. I, §. 6.

effacé ou séparé les inscriptions, et relégué ainsi un grand nombre de portraits parmi les têtes inconnues. Mais quelquefois un portrait en marbre a été reconnu à l'aide d'une effigie empreinte sur une médaille et désignée par la légende; et alors l'ouvrage de sculpture a donné une idée plus exacte et plus complete d'une physionomie dont les empreintes des médailles n'indiquoient que les formes principales. Ces deux moyens réunis ont répandu un grand jour particulièrement sur l'iconographie des empereurs romains : leurs médailles sont en général assez communes, et leurs bustes existoient en si grand nombre sur toute l'étendue de leur immense empire, que plusieurs de ces ouvrages devoient parvenir jusqu'à nous.

Nous avons remarqué ci-dessus que les portraits de la plupart de ces princes furent rarement répétés après leur mort; mais qu'il en étoit tout autrement de ceux des grands hommes qui occupent une place honorable dans l'histoire, des fondateurs des royaumes et des villes, et des hommes illustres dans les lettres et dans les arts. On en faisoit sans cesse de nouvelles copies, soit pour les placer dans les édifices publics et dans les temples, soit pour orner les vestibules des grandes maisons, les galeries, les bibliotheques, les salles à manger, et les allées des jardins. La forme d'hermès qu'on avoit adoptée depuis l'origine des arts pour les portraits des hommes de génie étoit favorable pour les inscriptions qu'on plaçoit sur la gaîne. Plusieurs de ces monuments nous sont parvenus dans leur intégrité, et ont jeté une grande lumiere sur l'iconographie des hommes illustres dans les sciences et dans les lettres. Le temps a peu respecté les statues qu'on avoit élevées en leur honneur; néanmoins, ainsi qu'on le verra dans cet ouvrage, il nous a conservé celles de deux poëtes célebres de la comédie grecque, vraisemblablement les mêmes qui étoient autrefois placées dans le théâtre d'Athenes[1].

(1) Voyez, dans la première partie, les §§. 11 et 12 du chapitre 1 .

Les bustes ont été beaucoup plus en usage chez les Romains que chez les Grecs, et il nous en reste un grand nombre. Plusieurs ont été reconnus, ainsi que nous l'avons déja dit, à l'aide de la numismatique. Des inscriptions gravées tantôt sur la base, tantôt sur la poitrine de plusieurs autres bustes, ont donné le moyen de reconnoître les personnages représentés[1].

En bronze.

Quoique la plupart des monuments de bronze aient disparu, quelques uns cependant ont échappé à la destruction par des circonstances heureuses, ou dans les colonies romaines, ou dans Rome même. Les cendres du Vésuve, qui ensevelirent Herculanum et d'autres villes de la Campanie aux environs de Naples, ont caché, durant plusieurs siecles, un grand nombre de statues et de bustes de bronze, dont plusieurs nous ont présenté les noms et les portraits de quelques personnages illustres[2].

Boucliers votifs.

Suivant un usage très ancien, qui des Grecs avoit passé aux autres nations, on plaçoit au milieu d'un grand bouclier rond les portraits qu'on vouloit consacrer aux dieux; et assez ordinairement ces portraits étoient peints sur le métal. Ces peintures circulaires représentoient quelquefois le pere environné de ses enfants. Pline a comparé ces tableaux de famille à des nichées d'oiseaux[3]. Mais le luxe toujours croissant ne tarda pas à vouloir rendre plus riches ces offrandes auxquelles la vanité avoit plus de part que la religion; on substitua la toreutique, ou sculpture sur métaux, à la peinture; et l'argent, le vermeil, et l'or même, au simple bronze. Pline prévoyoit que ces monuments seroient encore moins durables que les premiers[4]: en effet aucun portrait de ces deux especes

(1) Voyez ci-dessous les bustes de Carnéade, de Théon Platonicien, de Posidonius, du médecin Asiaticus, etc., aux planches XIX, XXIV, et XXXIII de l'*Iconographie grecque;* les bustes de Scipion et de Servianus dans l'*Iconographie romaine.*

(2) Tels sont les bustes d'Épicure, d'Hermarque, et de Démosthene aux planches XXVI, XXVII, et XXX de l'*Iconographie grecque.*

(3) Pline, liv. XXXV, §§. 2 et 3.

(4) *Ut frangat heres, furis detrahat laqueus*, loc. cit., §. 2.

ne s'est conservé. Mais la sculpture avoit imité en marbre quelques uns de ces boucliers consacrés; et ce genre de monuments ne comportant pas les mêmes causes de destruction que les autres, quelques portraits d'hommes illustres sont parvenus jusqu'à nous sur ces modestes imitations des boucliers votifs[1]. Ce sont presque les seuls que des bas-reliefs en marbre nous aient transmis. Nous en devons quelques autres à l'art de la plastique[2]. Les tableaux peints à l'encaustique ne promettoient pas une très longue durée; aussi aucun ne nous est-il parvenu. Cependant la peinture qui décoroit les murs intérieurs des appartements, en nous conservant quelques imitations des peintures sur bois, a enrichi l'iconographie de quelques portraits[3].

Bas-reliefs et peintures.

Mosaïques.

On imitoit aussi la peinture par l'art de la mosaïque. Nous verrons un portrait de Chilon tracé par les procédés de cet art, et tiré du pavé d'un ancien édifice[4].

Médailles.

Mais c'est aux médailles que nous devons le plus grand nombre des portraits historiques. Dans ces monuments solides par leur matiere, et garantis de la destruction par leur forme circulaire et par leur petite étendue, nous retrouvons les effigies de tous les empereurs romains et celles de la plupart des rois depuis Alexandre-le-Grand, qui, suivant mon opinion, est le premier souverain dont on ait, de son vivant, gravé l'effigie sur la monnoie. Les portraits conservés par la numismatique, ayant été exécutés par ordre de l'autorité publique et par des artistes contemporains des princes qu'ils représentent, portent un grand caractere d'au-

(1) Par exemple ceux de Sophocle et de Ménandre, pl. IV et VI de l'*Iconographie grecque ;* celui de Cicéron dans l'*Iconographie romaine.*

(2) J'ai fait mention dans le cours de cet ouvrage d'un bas-relief en terre cuite sur lequel on voit représenté Démosthene réfugié à Calaurée; et d'un autre avec l'image de Thalès.

(3) Voyez, à la planche LVI de l'*Iconographie grecque*, les portraits de Massinissa et de Sophonisbe, tirés d'une peinture antique.

(4) A la planche XI de l'*Iconographie grecque.*

thenticité. On peut en dire presque autant d'un grand nombre de portraits empreints sur des médailles frappées quelquefois très long-temps après la mort des personnages représentés. Les villes grecques ont souvent reproduit sur leurs monnoies les images des hommes de génie qui les avoient illustrées, ainsi que celles des héros ou des princes qu'elles regardoient comme leurs fondateurs ou comme leurs restaurateurs. Ces portraits, quoiqu'ils ne soient pas l'ouvrage d'artistes contemporains, n'en sont guere moins authentiques, parcequ'on ne peut douter qu'ils n'aient été pour la plupart imités des portraits de ces mêmes personnages, dont il existoit un grand nombre, soit dans les édifices publics, soit dans les collections particulières.

Médailles *contorniates.*

Je regarde encore par la même raison comme authentiques, jusqu'à un certain point, quelques portraits qu'on ne trouve que sur les médailles appelées *contorniates*, et frappées à l'époque de la décadence des arts; c'est-à-dire dans les IV[e] et V[e] siecles de l'ere chrétienne. Ces têtes, quoique reproduites par l'art après un intervalle de plusieurs siecles, ne doivent pas être considérées comme des portraits imaginaires. Des collections de monuments de toute espece, qui existoient encore à cette époque à Rome et à Constantinople, présentoient des modeles que les graveurs des *contorniates* pouvoient imiter; et en effet ils y mettoient toute leur application, ainsi qu'on peut s'en assurer en comparant ces portraits avec ceux que des monuments plus anciens nous ont conservés. On n'y remarque d'autre différence que celle qui résulte du peu d'habileté des graveurs des contorniates. Je présenterai dans le cours de cet ouvrage un exemple qui prouve à la fois le peu de lumieres de ces artistes, et le soin qu'ils avoient d'imiter, autant qu'il leur étoit possible, des originaux authentiques[1].

(1) On pourra consulter à ce sujet ma remarque sur le portrait de Solon d'après les contorniates, au §. 3 du ch. II, part. I de l'*Iconographie grecque*, et ce que je dirai dans l'*Iconographie romaine* à l'occasion d'un portrait qu'on croit être celui de Mécene.

Miniatures.

Les mêmes considérations me font pareillement reconnoître un certain degré d'authenticité dans d'autres portraits plus récents encore, et qui nous ont été conservés dans les miniatures dont sont ornés quelques anciens manuscrits. J'ai déja dit, d'après des autorités du plus grand poids, qu'à une époque où les arts florissoient dans l'empire romain, l'usage s'étoit introduit de placer les portraits des auteurs à la tête des manuscrits qui contenoient leurs ouvrages. Les amateurs qui, dans les siecles suivants, faisoient transcrire ces anciens manuscrits, en faisoient le plus souvent copier aussi les miniatures pour avoir ces ouvrages avec tous leurs ornements; et il est facile de reconnoître à la disposition, au costume, et aux accessoires des figures, si elles ont été imitées de peintures plus anciennes, ou si elles ne sont dues qu'au caprice d'un peintre du moyen âge[1]. Il s'ensuit de ces remarques que les miniatures des manuscrits peuvent être comptées parmi les monuments qui nous ont transmis quelques portraits anciens avec des caracteres très probables d'authenticité.

Gravures en pierres fines.

Je place au dernier rang un genre de monuments qui, par la finesse d'exécution qu'il exige et par la résistance qu'il oppose à la destruction, pouvoit être placé au premier : je veux parler des ouvrages de l'art lithoglyptique, ou des gravures sur pierres fines. La rareté des pierres gravées qui portent une inscription est la cause du peu de secours dont elles peuvent être pour l'iconographie ancienne. Cependant quelques unes nous ont fourni des portraits désignés par des inscriptions authentiques ou par des symboles[2]: d'autres, et particulièrement des camées, nous

(1) Voyez mes observations sur les portraits de médecins et de botanistes, tirés des miniatures qui ornent un manuscrit de Dioscoride, dans la premiere partie de l'*Iconographie grecque*, chap. VII, §. 6, et sur un autre portrait de Denys d'Halicarnasse, que j'examine dans la note à la fin du chapitre V.

(2) Ainsi on trouvera à la planche XIV deux portraits de Thémistocle, gravés en pierre fine, et qu'on reconnoît par leurs accessoires; à la planche LII le portrait de Magas, gravé sur une améthyste et désigné par une inscription.

ont présenté, par l'excellence du travail, d'une maniere plus complete et plus parfaite, la physionomie de quelques princes dont les traits principaux étoient déja connus par les médailles[1].

Recherche des portraits des anciens après la renaissance des arts.

Dès que le goût pour les lettres et pour les arts eut commencé à se réveiller en Italie vers le XIVe siecle, les portraits des grands hommes de l'antiquité devinrent un objet de curiosité et d'intérêt. Dans le siecle suivant on voyoit déja réunis dans la bibliotheque du Vatican quelques portraits de ce genre; mais il arrivoit alors à-peu-près la même chose que Pline dit avoir eu lieu dans les temps antérieurs à celui où il vivoit[2]; les anciens inventoient, suivant lui, les portraits qu'ils désespéroient de retrouver; les modernes aimoient mieux prendre ce parti que de se donner la peine de les rechercher. Ainsi les peintres du XVe siecle avoient fait d'imagination, et en violant le costume d'une maniere tout-à-fait bizarre, les portraits, qu'on ne connoissoit pas encore, de Platon, d'Aristote, d'Artaxerce, et de Scipion. Il en existe quelques uns de ce genre dans la collection de la galerie de Florence, qui est une répétition de la collection formée par Paul Jove[3].

Collection de Fulvius Ursinus.

Le premier qui ait dirigé ses études vers cette partie de la science des antiquités est Fulvius Ursinus, savant Romain qui florissoit vers le milieu du XVIe siecle, et qui a d'ailleurs si bien mérité des lettres par ses ouvrages

(1) On peut en voir un bel exemple à la planche LIII pour le portrait de Ptolémée Philadelphe, dans le superbe camée tiré du cabinet de S. M. l'impératrice Joséphine, et dans un autre camée de la même collection, à la planche XLVI, pour les effigies de Démétrius Ier et de Laodice.

(2) Livre XXXV, §. 1 : *Quinimo etiam quæ non sunt finguntur: pariuntque desideria non traditi vultus, sicut in Homero evenit.*

(3) Le peintre qui exécuta ces portraits par ordre de Côme Ier, et qui s'étoit transporté dans la ville de Come en Lombardie, pour y copier les portraits de la collection de Paul Jove avec un certain choix, étoit un éleve de Bronzino et se nommoit Cristoforo dell' Altissimo (Lanzi, *Istoria Pittorica della Italia,* t. I, p. 212 de la seconde édition). Une autre répétition de ces portraits orne la grande salle de la *villa Mondragone*, maison de plaisance de S. A. le prince Borghese, à Frascati.

de critique, de philologie, et de numismatique. Il avoit formé à Rome, mine féconde de monuments de l'antiquité, une collection de portraits d'hommes illustres, en marbre, en pierres gravées, et en médailles, ou en dessins exécutés d'après des originaux qu'il connoissoit, mais dont il n'étoit pas le possesseur. Un Français qui s'étoit établi à Rome, Antoine Lafrérie, entreprit de publier un recueil de belles têtes antiques copiées d'après des hermès. Parmi ces têtes, la plupart idéales et inconnues, il inséra un petit nombre de têtes d'hommes illustres, choisies, à ce qu'il paroît, dans la collection d'Ursinus, et il les fit graver par un artiste dont le burin sévere savoit rendre avec facilité et avec fermeté le grand caractere de l'antique[1]. Cette édition est de l'an 1569[2], et fut bientôt suivie d'une seconde, donnée par le même Lafrérie en 1570[3]. Fulvius Ursinus, qui n'avoit pris aucune part à la premiere, corrigea dans la seconde quelques erreurs qu'il avoit remarquées dans la précédente. On n'avoit point fait attention que des hermès qui portoient les noms de quelques personnages illustres avoient été trouvés sans tête dans les fouilles de la *villa Adriana*, à Tivoli, et qu'on y avoit substitué des têtes antiques qui n'appartenoient pas aux mêmes hermès. L'antiquaire romain, dans cette seconde édition,

(1) Je n'ai pu trouver aucun renseignement sur cet artiste anonyme dont le faire rappelle les estampes de Marc-Antoine.

(2) Cette premiere édition ainsi que la seconde de 1570 ont été exécutées, pour le tirage des gravures, à Rome *(Antonii Lafrerii formis)*, et pour l'impression, à Venise, chez un autre Français *(in ædibus Petri de Uchino Galli)*. Achille Statius, savant Portugais établi à Rome, adressa cette premiere édition au cardinal de Granvelle avec une lettre qui sert de préface et qui est datée de l'année précédente, 1568. Souvent cette premiere collection iconographique est citée comme celle d'Achille Statius. Mais comme on sait que ce savant étoit fort lié avec Fulvius Ursinus, et qu'on voit que plusieurs planches de cet ouvrage sont les mêmes dans la seconde édition qui a pour titre *Imagines ex bibliothecâ Fulvii Ursini*, on a cru, avec une grande probabilité, que ce dernier avoit fourni à Achille Statius les hermès représentant des portraits. Aussi a-t-on indiqué la préface de ce dernier, placée à la tête du recueil des hermès, comme étant faite pour la collection des portraits d'hommes illustres, réunis par Fulvius Ursinus.

(3) Cette seconde édition est la premiere qui soit accompagnée d'un texte.

a eu soin de faire disparoître ces portraits apocryphes; et il a joint des remarques à la plupart des gravures. En même temps qu'il a supprimé les têtes mythologiques et inconnues, il a augmenté le nombre des portraits d'hommes illustres; et au lieu de se borner à les copier d'après des hermès, il a mis à contribution les monuments de toute espece. A la vérité les planches ajoutées dans cette seconde édition, quoiqu'elles soient d'une grande utilité pour l'iconographie, sont bien loin d'atteindre le grand caractere qu'on remarque dans les dessins et les gravures de la premiere[1].

Il a inséré dans cette seconde édition quelques hermès sans tête, mais dont les gaînes présentent le nom d'hommes illustres; et cette insertion l'a engagé à remplacer assez souvent le portrait du personnage par une inscription antique quelconque dans laquelle il croyoit lire le nom de ce même personnage. Il s'est quelquefois trompé dans ces jugements, ainsi que dans ceux qu'il a portés sur quelques médailles et sur quelques pierres gravées[2].

Recueil de J. Faber.

Fulvius Ursinus ayant continué pendant toute sa vie à compléter sa collection de portraits, on prit soin, après sa mort, de la faire connoître par un nouvel ouvrage[3]. C'est celui qu'a publié Jean Faber, ou le Febvre

(1) Au bas du frontispice on voit le monogramme AM, qui désigne Alexandre Mair. Le burin de cet artiste a été souvent employé dans les ouvrages de Marc Velser (voyez *Christ,* Dictionnaire des monogrammes).

(2) Les médailles sur lesquelles il croit voir les effigies de Pollion et de Varron, la pierre gravée de Solon, et d'autres, peuvent servir d'exemples de ces méprises. D'ailleurs Joseph Castalion a remarqué que ce savant n'étoit pas à Rome l'homme qui eût le coup-d'œil le plus sûr pour distinguer l'authenticité des antiques (*Vita Fulvii Ursini,* Rome, 1757, in-8°, p. 9).

(3) Peu d'années après l'édition de son ouvrage, André Thevet, d'Angoulême, cosmographe du roi Henri III, publia en 1584, à Paris, in-folio, un recueil de *Portraits et Vies des hommes illustres grecs, latins, et païens*, qu'il dédia à ce prince. Quoique l'auteur assure que la plupart de ces portraits sont tirés des miniatures qui ornent les anciens manuscrits, il est évident, par le goût des dessins autant que par les altérations qu'il s'est permises dans les portraits

de Bamberg, médecin romain qui a donné une collection d'environ deux cents portraits, la plupart copiés d'après les originaux que Fulvius Ursinus avoit recueillis ou indiqués, et que Théodore Galle avoit dessinés et gravés[1]. Quoique dans cette collection on trouve des sujets mythologiques mêlés avec les portraits des personnages connus par l'histoire; qu'on y ait donné place à des têtes rapportées sur des hermès que Fulvius Ursinus avoit éliminées de la collection; qu'on ait admis parmi les monuments authentiques de l'iconographie ancienne quelques médailles fabriquées par d'habiles falsificateurs[2], et qu'on soit tombé dans plusieurs autres fautes, cette seconde collection est encore, après la premiere, la plus fidèlement dessinée que nous ayons : elle présente aussi un recueil plus complet d'iconographie ancienne, que plusieurs ouvrages faits postérieurement, et qui, par cette raison même, auroient dû être plus corrects, plus soignés, et plus riches.

mêmes du recueil d'Ursinus, que, ni la science des antiquités ni la critique, n'ont présidé à ce choix. Les portraits contenus dans l'ouvrage de Thevet ne présentent par conséquent aucun caractere d'authenticité.

(1) Théodore Galle les avoit publiés sans aucun texte, en 1598, à Anvers. Voici le titre de cette édition, *Illustrium imagines ex antiquis marmoribus, numismatibus, et gemmis expressæ, quæ exstant Romæ, major pars apud Fulvium Ursinum. Theodorus Gallæus delineabat Romæ ex archetypis, incidebat Antuerpiæ*, 1598. Les explications de Jean Lefebvre, ajoutées à la seconde édition de ces gravures, faite à Anvers, avec un *appendix*, ont pour titre, *Joannis Fabri Bambergensis, medici Romani, in imagines illustrium ex bibliothecâ Fulvii Ursini commentarius, etc., Antuerpiæ, ex officinâ Plantinianâ, apud Jo. Moretum*, 1606. L'auteur, qui a dédié cet ouvrage au cardinal Cynthius Aldobrandini, nous apprend, dans la dédicace, que Fulvius Ursinus avoit prié Gaspard Scioppius, homme de lettres assez connu et très lié avec lui, de composer les explications des planches gravées par Galle, mais que la mort d'Ursinus et d'autres occupations ayant empêché Scioppius de se livrer à ce travail, celui-ci en avoit chargé Lefebvre. L'ouvrage de ce dernier, traduit en français par Baudelot, a été réimprimé à Paris en 1710, in-4°.

(2) Par exemple les médailles d'Anacréon, d'Aristippe, et de Cynégire, n° 13, 32, et 51; et dans l'*appendix*, celles d'Aratus de Sicyon et de Cimon. (*Lettres* C et G).

L'Iconographie de Jean-Ange Canini, romain, publiée par son frere[1], est à la vérité recommandable par de belles gravures[2] : mais cet avantage ne peut compenser le manque d'exactitude dans les dessins, et le défaut de choix et de critique dans tout l'ouvrage. Canini étoit un artiste médiocre, et son frere étoit encore moins bon antiquaire. La plus grande utilité qu'on ait tirée de ce recueil, c'est le titre que l'auteur lui a donné, et qui indique très bien cette branche de l'étude des antiquités. La connoissance et la recherche des portraits des hommes illustres a été, depuis cet ouvrage, désignée par le nom d'*Iconographie*[3], et on a réservé celui d'*Iconologie*, qui a presque la même signification, à l'étude et à la recherche des traits et des attributs caractéristiques, propres à faire reconnoître, non les portraits des hommes illustres, mais les figures des personnages mythologiques et allégoriques dont les arts sont obligés très souvent de représenter les images.

Iconographie de J. A. Canini.

J. P. Bellori ayant découvert un petit nombre de portraits authentiques qui manquoient aux collections précédentes, publia un nouveau recueil d'iconographie ancienne[4] : mais il ne s'occupa point de compléter sa collection. On y cherche en vain un grand nombre de portraits bien avérés qu'on trouvoit dans les collections précédentes ; et on est étonné de voir, dans ce recueil, des têtes que l'antiquaire, par des motifs erronés ou frivoles, n'a pas fait difficulté d'attribuer à divers personnages illustres.

Collection de J. P. Bellori.

(1) A Rome, l'an 1669, in-fol., et dédiée à Louis XIV. Ce que dit M. l'abbé Lanzi, *Istoria Pittorica dell' Italia*, t. II, p. 169, que Jean-Ange Canini avoit présenté lui-même son ouvrage au roi de France, ne doit s'entendre que du recueil encore incomplet de ses dessins : ce monarque lui témoigna sa satisfaction en l'honorant d'un riche collier d'or. L'ouvrage de Canini a été réimprimé à Amsterdam, l'an 1731, in-4°, avec une traduction française.

(2) On y distingue celles de Bernard Picard.

(3) Ce mot grec est composé du mot εἰκὼν *(eikôn)*, *image*, *portrait*, et du verbe γράφειν *(graphein)*, qui souvent signifie *dessiner*, *peindre*. Le mot *iconologie* est composé du même mot *eikôn*, et du verbe λέγειν *(legein)*, *discourir*, *raisonner*.

(4) Imprimé à Rome l'an 1685, in-fol.

Recueil de J. Gronovius.

Jacques Gronovius, dans les trois premiers volumes de son *Trésor des Antiquités grecques*[1], a cherché à faire croire qu'il publioit un grand recueil iconographique complet; mais il a mêlé encore plus que ses prédécesseurs les personnages mythologiques avec ceux de l'histoire; et pour ces derniers, non seulement il n'a rien donné de nouveau, mais la mauvaise exécution des gravures a tellement altéré les portraits, qu'ils sont à peine reconnoissables.

Iconographie des empereurs romains.

Dans tous ces recueils on avoit presque entièrement négligé les portraits des empereurs. Ils étoient cependant les plus faciles à reconnoître dans leurs médailles de fabrique romaine, qui sont ordinairement d'un beau travail, et sur lesquelles leurs effigies sont empreintes. Les antiquaires qui ont travaillé sur la numismatique des Césars ont fait graver ces effigies dans plusieurs ouvrages particuliers[2]; mais les dessinateurs modernes ont très rarement saisi le véritable caractere des têtes.

Iconographie des rois.

Vaillant, qui a rendu de si grands services à l'histoire et à la numismatique des rois, s'est aussi occupé de leur iconographie; mais dans ses louables efforts il n'a pu éviter plusieurs défauts, dont les deux plus considérables sont, 1° la confusion des personnages homonymes, qui lui fait souvent attribuer à un prince le portrait d'un autre; 2° l'altération que les traits caractéristiques des figures ont soufferte lorsque le dessinateur a voulu agrandir dans sa copie les petites effigies gravées sur les médailles.

Collections d'antiquités.

Outre ces ouvrages et ces travaux, qui regardent directement l'iconographie ancienne, les éditeurs des grandes collections d'antiques ont tâché aussi de faire avancer cette partie de la science des antiquités. Mais la plupart d'entre eux, plus soigneux de vanter les richesses du cabinet qu'ils avoient entrepris de publier, que d'étendre les connoissances à

(1) Imprimé à Leyde en 1697, in-fol.

(2) On fera mention de ces ouvrages dans la préface à l'*Iconographie romaine*.

l'aide d'une bonne critique, se sont empressés de décorer d'un nom illustre chaque tête qui avoit l'air d'un portrait, sans chercher à justifier par des preuves, ou du moins par des conjectures probables, les dénominations qu'ils appliquoient aux monuments, dénominations qui souvent n'avoient d'autre source que ces médailles apocryphes, fabriquées en trop grand nombre par des artistes italiens du XVI[e] siecle.

C'est ainsi que les noms donnés à des têtes gravées sur des pierres fines du cabinet de France ou de celui de Florence, dans les ouvrages de Mariette et de Gori, sont pour la plupart erronés, ou ne sont étayés d'aucunes preuves. Souvent la pierre gravée qui offre ces figures n'est pas même antique, et a été faite par quelque artiste de la même époque où l'on frappoit tant de médailles fausses.

Cependant les collections de sculpture ont présenté quelques portraits plus certains. Le *Musée Capitolin*, par Bottari[1], contient des têtes inédites et bien constatées de plusieurs hommes illustres, et un grand nombre de portraits de la suite impériale, authentiques, et assez bien dessinés. Toutefois cet ouvrage n'est pas exempt des défauts que nous avons reprochés aux auteurs des collections des pierres gravées, et on y trouve un grand nombre de dénominations arbitraires.

Musée Capitolin.

Les antiquaires postérieurs qui ont examiné avec une critique plus sévere les monuments, soit de la numismatique, soit de la gravure en pierres fines, soit de la sculpture, ont à la vérité fourni à l'iconographie quelques portraits jusqu'alors inconnus; mais comme cette partie de la science des antiquités n'étoit pas leur objet principal, ces portraits sont en petit nombre, et pour l'ordinaire assez mal rendus par les dessinateurs, principalement par ceux des médailles, copistes qui ont eu presque toujours la manie de chercher à embellir leurs originaux.

(1) Imprimé à Rome l'an 1750, in-fol. Le premier volume contient les portraits des hommes illustres, le second ceux des empereurs.

Antiquités d'Herculanum.

Trois autres ouvrages, publiés à la fin du dernier siecle ou au commencement de celui-ci, ont rapport à l'iconographie, et je dois les indiquer. L'un est la collection des bronzes antiques trouvés près de Naples dans les fouilles d'Herculanum et des villes voisines[1]. Des bustes en bronze, avec des inscriptions grecques, nous ont fait connoître les portraits authentiques de plusieurs personnages illustres: mais, excepté les monuments qui portent une inscription, les autres ont très rarement fourni aux antiquaires de Naples des conjectures heureuses. Souvent les gravures et les dessins, quoique exécutés avec beaucoup de soin et une grande dépense, n'ont point rendu le caractere des originaux dont ils offrent les copies.

Musée Pio-Clémentin.

La seconde collection est celle des antiques du musée du Vatican, dont j'ai donné les explications; j'ai publié, dans le sixieme volume de cet ouvrage[2], un certain nombre de têtes et de bustes qui sont pour la plupart les portraits d'hommes illustres ou d'empereurs romains. Parmi ces portraits, plusieurs étoient inédits, et sont bien constatés par des inscriptions. Quant à ceux que sur de simples conjectures j'ai attribués à quelques hommes célebres, je dois avertir que, d'après un nouvel examen, j'en ai inséré quelques uns dans l'ouvrage que je publie maintenant, et que j'en ai rejeté quelques autres.

Recueil de M. Mongez.

Enfin je ne dois pas oublier un troisieme ouvrage rédigé par un antiquaire estimable qui m'honore de sa bienveillance. Son travail intéresse l'iconographie, quoiqu'elle ne soit pas le principal objet qu'il s'est proposé. Je veux parler des gravures ajoutées par M. Mongez à son *Dictionnaire d'Antiquités*, faisant partie de l'*Encylopédie méthodique*[3]. Ce

(1) C'est le volume V des *Antiquités d'Herculanum*, qui est le premier des *Bronzes*, imprimé à Naples l'an 1767.

(2) Publié à Rome l'an 1792.

(3) Ce volume a pour titre, *Recueil d'Antiquités*, et il a été publié à Paris l'an 1804: la premiere partie regarde l'iconographie, et la troisieme l'iconologie; la deuxieme, qui a pour sujet les costumes des différents peuples, n'a pas encore paru.

savant n'a réuni qu'environ cent soixante têtes historiques, tant grecques que romaines et barbares, et en y comprenant les portraits imaginaires des personnages qui appartiennent à l'histoire héroïque; telles que les têtes d'Ulysse, de Priam, de Pergame, etc. Son but principal étoit d'être utile aux artistes, en leur faisant connoître les caracteres et les costumes de différents portraits d'hommes célebres: il ne s'est en conséquence occupé qu'à rassembler avec critique les monuments avoués par des antiquaires habiles, et n'a point voulu s'engager dans des discussions ou dans des recherches nouvelles: ainsi son travail, recommandable sous d'autres rapports, n'a pu rien ajouter à la masse des connoissances iconographiques, ni offrir aux antiquaires aucun progrès dans cette partie de leurs recherches.

Difficultés d'un ouvrage complet sur l'iconographie ancienne.

Ce que nous venons de dire a déja dû faire sentir une partie des difficultés qu'il falloit surmonter pour acquérir des connoissances exactes et étendues dans l'iconographie ancienne. Ces difficultés n'étoient pas les seules: les antiquaires avoient souvent des opinions contradictoires sur le même monument; les effigies attribuées au même personnage ne ressembloient pas l'une à l'autre dans différents ouvrages de l'art: en voyant une médaille, un hermès, une tête antique, on étoit étonné, avec raison, de la prodigieuse différence qui existoit entre les gravures de ces monuments et les monuments mêmes. Le nombre des portraits tirés de médailles fausses, ou de quelques gravures en pierres fines, exécutées par des artistes modernes, inspiroit une juste défiance sur les monuments du même genre, dont on voyoit les dessins dans plusieurs ouvrages: souvent il falloit chercher dans quelque livre peu connu un portrait intéressant qu'on ne trouvoit dans aucune collection iconographique[1]: enfin un

(1) Tel est, par exemple, le portrait de Marius, tiré d'une pâte antique de verre du cabinet du feu prélat Casali, et gravé pour vignette sur le frontispice d'un opuscule du même prélat, qui a pour titre, *Lettera su d'una antica terra cotta trovata in Palestrina*, *Roma*, 1794, in-4°.

grand nombre de portraits bien authentiques de rois et de personnages illustres de l'antiquité étoient inconnus, parcequ'on n'avoit point publié les médailles et les autres monuments de différents genres qui nous les ont conservés.

Occasion de celui-ci.

S. M. l'Empereur, à qui rien de grand, de beau et d'utile ne peut échapper, avoit le desir de connoître les traits des grands hommes ses devanciers, qui, suivant l'expression d'un écrivain élégant, sont ses aïeux de gloire : il a daigné ordonner qu'on recherchât leurs images, et qu'on en formât une collection; et pour que cette collection eût toute l'utilité dont elle est susceptible, il a voulu qu'elle embrassât tous les hommes illustres de l'antiquité, soit qu'ils dussent leur célébrité à leurs vertus, à leurs talents, ou à leur puissance. Sa Majesté a voulu, en un mot, que cet ouvrage fût un corps complet d'iconographie ancienne, et qu'une notice historique et chronologique accompagnât chaque portrait. S. E. le Ministre des relations extérieures m'a transmis les ordres du Souverain, et a fourni aux dépenses nécessaires pour les mettre à exécution.

Moyens de l'exécuter.

Mon premier soin, en me chargeant d'un travail si considérable, a été de réunir tous les portraits qui devoient entrer dans ce recueil. Je me suis occupé d'en examiner l'authenticité, de la discuter, de faire un choix entre les différents monuments qui offrent le même portrait; de faire dessiner et graver ceux que j'avois cru devoir préférer, de maniere que le véritable caractere des physionomies ne fût point altéré; enfin de disposer cette grande collection dans un ordre convenable, et de joindre à chaque portrait une courte notice propre à donner une idée juste du personnage, du temps où il a vécu, et de la place qu'il occupe dans l'histoire, soit politique, soit littéraire.

Pour rendre cette immense collection la plus complete qu'il me fût possible, non seulement j'ai mis à contribution tous les ouvrages qui traitent de l'iconographie ancienne, ou qui en éclaircissent quelque partie; mais j'y ai ajouté tout ce qu'une longue étude des monuments

de l'antiquité m'a fait découvrir; et ces nombreuses additions paroissent ici pour la premiere fois.

Quels portraits doivent être l'objet d'une collection pareille.

L'usage dans lequel étoient les anciens de faire sculpter sur leurs tombeaux leurs images accompagnées de leur nom, et de les faire graver sur des pierres fines montées en bagues, en y joignant aussi assez souvent leur nom, m'auroit fourni des moyens faciles de grossir ce recueil d'un grand nombre de portraits d'hommes obscurs et qui n'inspireroient aucun intérêt : mais je n'ai point cru devoir les admettre dans l'iconographie ancienne. Je me suis toutefois écarté de cette regle pour les portraits d'hommes inconnus gravés sur les médailles des villes grecques : j'ai pensé qu'un particulier qui avoit obtenu l'honneur d'avoir son effigie empreinte sur la monnoie de l'état devoit être un homme très considérable, et que sa mémoire nous seroit parvenue si les ouvrages d'un grand nombre d'écrivains grecs et latins n'avoient pas été perdus. Je n'ai point eu le même égard pour les statues municipales. On sait que la plupart des villes de l'empire romain prodiguoient l'honneur de la statue à des citoyens riches ou puissants qui faisoient, ainsi que je l'ai dit plus haut, de grandes dépenses pour leur donner des fêtes et des jeux, ou pour les embellir de quelques édifices publics, qui leur rendoient des services dans la capitale, ou qui aidoient de leur autorité et de leur crédit les citoyens des provinces : j'ai cru que des portraits de ce genre ne pouvoient être regardés comme historiques.

J'ai pensé au contraire que les portraits des rois ou des chefs des nations, dont aucun écrivain ne nous a transmis le nom, appartenoient à l'histoire politique des peuples, et qu'on ne devoit pas les omettre. On doit en effet regarder les monuments de ces princes inconnus comme un supplément à l'histoire; et ils deviennent, sous ce rapport même, un objet digne de curiosité.

Limites de l'ouvrage.

Comme les limites qui séparent l'histoire ancienne de celle du moyen âge ont été différemment posées par divers historiens et par divers anti-

quaires, il falloit fixer un terme chronologique à mes recherches. Je l'ai trouvé dans la nature même de la chose, c'est-à-dire dans l'état et dans l'histoire des arts du dessin. La décadence dont ils furent frappés au IV[e] siecle de l'ere vulgaire, et particulièrement ceux qui ont pour objet l'imitation de la figure humaine, est si sensible pour quiconque a la plus légere connoissance des monuments des arts, que j'ai cru ne pas devoir étendre ma collection au-delà du milieu de ce siecle; et pour m'arrêter à un point fixe dans l'histoire, j'ai choisi l'époque à laquelle la famille de Constantin-le-Grand s'éteignit avec Julien l'apostat.

Ce terme exclut de mes recherches les portraits qui appartiennent à l'histoire ecclésiastique. On peut croire, à la vérité, que plusieurs des images conservées sur les monuments du christianisme, et qui représentent des personnages antérieurs à cette époque, peuvent avoir été imitées de quelques portraits plus anciens : mais les raisons qui m'ont fait admettre dans cet ouvrage quelques monuments du V[e] siecle ne peuvent s'appliquer aux monuments chrétiens. Il est certain, ou du moins très probable, que les portraits des grands hommes ou des grands écrivains profanes ont été exécutés par des artistes qui étoient leurs contemporains : mais cette certitude ou cette probabilité n'existe point pour les portraits des héros de la religion; étrangers à toute ambition et à tout amour de la gloire de ce monde qu'ils méprisoient, ils devoient avoir de la répugnance à se prêter au pinceau ou au ciseau des artistes.

Choix des originaux, et fidélité des copies.

Lorsque j'eus déterminé quels seroient les portraits admis dans l'ouvrage, je travaillai à me procurer des dessins exacts de ces portraits, et à les faire rendre avec fidélité, élégance, et netteté, par la gravure en taille-douce. Toutes les fois que j'ai pu avoir un de ces portraits en ronde-bosse, je l'ai préféré à tout autre, et je l'ai fait graver sous deux vues, pour donner ainsi une idée complete de la physionomie en la présentant de face et de profil. Mais quand, pour reconnoître ce portrait en sculpture, il m'a paru nécessaire de le comparer avec quelque autre monument,

je n'ai pas manqué de faire graver les deux monuments, l'un pour constater l'authenticité du portrait, l'autre pour en mieux développer la physionomie.

Lorsqu'un portrait, comme la plupart de ceux qui nous sont parvenus, n'étoit connu que par les médailles, j'ai fait dessiner ces médailles avec la plus grande exactitude et dans leur véritable dimension, ayant remarqué que le dessinateur qui donne aux traits d'une physionomie une dimension plus forte que celle qu'ils ont sur le monument original, altere très souvent le caractere du portrait. Je me suis seulement permis quelquefois, sur-tout lorsque la médaille très petite étoit d'un beau travail, d'en donner deux dessins, l'un de la même dimension que la médaille, l'autre d'une dimension un peu plus forte et telle que la médaille paroît être en la regardant avec une loupe[1].

Le travail extrêmement fin des pierres gravées ne pouvant que très difficilement être rendu avec la même perfection dans un dessin de la même petitesse, je n'ai pas cru devoir, comme pour les médailles, donner au dessin la dimension exacte de l'original: j'en ai fait graver plusieurs dans une dimension double. Par ce moyen la gravure en taille-douce a pu représenter le travail précieux de la gravure en pierres fines.

Quant aux médailles dessinées dans cet ouvrage, la richesse immense du cabinet de la bibliotheque impériale m'a procuré la facilité de choisir celles qui non seulement sont les mieux conservées, mais qui sont en même temps d'un travail plus soigné, et sur lesquelles l'artiste ancien paroît s'être plus appliqué à rendre la physionomie avec vérité. Tous les dessins de cet ouvrage ont été exécutés d'après les monuments originaux, ou du moins d'après les plâtres ou les empreintes de ces monuments mêmes. Aucun dessin, autant qu'il a été possible, n'a été copié d'après un autre dessin ou d'après une estampe; et dans les trois cents portraits qui

(1) Voyez les portraits d'Alcée, de Sapho, et de Pittacus, aux planches III et XI.

composent l'*Iconographie grecque*, il n'y en a pas douze pour lesquels je me sois écarté de cette regle que je m'étois prescrite.

Pour ce qui concerne les dessinateurs et les graveurs que j'ai employés, l'inspection seule de l'ouvrage suffira pour donner une idée très avantageuse de leur habileté; et je puis dire, sans les flatter, qu'aucune collection de portraits imités de l'antique n'a été exécutée avec autant de soin et de talent que celle-ci : je dois ajouter que l'exactitude des dessinateurs, pour rendre le caractere des physionomies, a été surveillée par moi-même avec la plus grande attention. Lorsque le monument n'existoit point à Paris, je l'ai fait copier sur les lieux par d'habiles artistes dont d'autres artistes ont comparé, à ma demande, les dessins avec l'antique d'après laquelle ils avoient été exécutés; et on a recommencé tous ceux qui ne paroissoient pas rendre le portrait original avec une fidélité parfaite.

Division générale de l'ouvrage en iconographie grecque et iconographie romaine.

La division des antiquités en antiquités grecques et romaines a réglé celle de l'ouvrage. En effet, l'iconographie ancienne est grecque ou romaine; car les antiquités égyptiennes, étrusques, et celles des peuples barbares, ne fournissent aucun portrait bien avéré; et les suites des princes qui ont régné sur quelques peuples de l'Orient nous ont été conservées, à quelques exceptions près, sur des monnoies frappées par des Grecs, et dont la légende est grecque; ainsi on peut, sans blesser la convenance, ranger ces effigies dans l'iconographie grecque.

Subdivisions de chaque iconographie.

Ayant divisé de cette maniere l'iconographie générale, la subdivision de chacune des deux parties se présentoit d'elle-même. Les portraits antiques représentent des hommes célebres ou des princes et des chefs de peuples : ainsi une partie de l'iconographie grecque devoit comprendre les portraits des hommes illustres, soit dans les lettres et les sciences, soit dans la guerre et dans l'administration des républiques; une autre devoit être consacrée aux suites des rois dont les médailles font une des principales richesses des cabinets numismatiques. Pour les hommes illustres, l'ordre chronologique simple offroit des inconvénients : on aime à trouver

dans un recueil comme celui-ci les poëtes avec les poëtes, les guerriers avec les guerriers, les philosophes avec les philosophes. Fulvius Ursinus avoit adopté cet ordre; et on s'en étoit écarté sans raison. J'ai donc distribué les portraits des hommes illustres en différents chapitres, suivant les différents genres de leur illustration, et j'ai suivi dans chaque chapitre l'ordre chronologique entre les personnages. La premiere partie de l'*Iconographie grecque* m'a fourni huit chapitres, dont le premier contient les poëtes; le second les législateurs et les sages anciens; le troisieme les hommes d'état et de guerre; le quatrieme les philosophes; le cinquieme les historiens; le sixieme les orateurs, les rhéteurs, les sophistes; le septieme les médecins et les physiciens; le huitieme les femmes célebres.

Ordre des chapitres de la premiere partie qui contient les portraits des hommes illustres.

L'ordre dans lequel ces chapitres sont placés est réglé par celui des temps. Le chapitre des poëtes est le premier, parceque Homere est le personnage le plus ancien de toute l'iconographie; les législateurs occupent le second, parceque Lycurgue est, après Homere, le plus ancien des personnages représentés dans ce recueil. Miltiade étoit le contemporain de Pythagore; ainsi on auroit pu assigner la troisieme place au chapitre des philosophes; mais j'ai cru devoir la donner à celui des hommes d'état et de guerre, par la raison que les sujets qu'il contient appartiennent tous à des temps plus anciens que ceux où ont vécu la plupart des philosophes. Hérodote, moins ancien que Miltiade et que Pythagore, m'a fait assigner le cinquieme chapitre aux historiens; et Lysias, contemporain d'Hérodote, mais bien plus jeune, a dû faire placer les orateurs et les sophistes dans le sixieme. Hippocrate se rapprochoit des temps d'Hérodote et de Lysias; ainsi le septieme chapitre contient les images des médecins; et enfin le huitieme et dernier est consacré aux femmes célebres.

Ordre des chapitres de la seconde partie qui contient les suites des rois.

Quant à la seconde partie, qui contient les portraits des rois, dont les plus anciens appartiennent à peine au Ve siecle avant l'ere vulgaire, j'ai exposé dans l'ouvrage même la nécessité de ne pas séparer les uns des autres les portraits des princes qui ont régné sur le même pays; ainsi j'ai

disposé leurs suites dans l'ordre géographique adopté par les numismatistes, et qui a répandu tant de lumiere sur la science des médailles, sur la chronologie, et sur l'histoire. La table des chapitres qui contiennent ces suites se trouvera à la tête de l'ouvrage.

Je suivrai la même marche dans la distribution des diversesparties de l'*Iconographie romaine :* la premiere partie comprendra les portraits des hommes illustres, divisés en différents chapitres; la seconde la suite impériale, où seront rangés les portraits des empereurs, des Césars, et des impératrices.

Dans la préface qui précédera l'*Iconographie romaine*, je rendrai un compte exact de la méthode que j'aurai suivie pour fixer l'ordre des chapitres de la premiere partie : l'ordre chronologique sera le seul que je suivrai dans l'arrangement de la seconde.

Méthode suivie dans la composition des notices et des remarques qui les accompagnent.

J'ai accompagné chaque portrait d'une notice historique sur le personnage qu'il représente, et j'ai tiré cette notice, autant que je l'ai pu, des auteurs anciens, et même des monuments. J'ai puisé dans ces sources un assez grand nombre de détails fort curieux qu'on chercheroit en vain dans les écrivains modernes qui ont traité de l'histoire ou de la biographie ancienne. Au reste, ce n'est pas à moi qu'il appartient de juger combien mes remarques, mes combinaisons, mes conjectures, et les monuments inédits que je publie, peuvent être utiles à l'histoire et à la chronologie.

Je n'ai pas suivi la même méthode dans toutes les notices; je leur ai donné plus ou moins d'étendue, suivant le plus ou le moins de célébrité et d'importance des personnages : je suis entré dans moins de détails sur ceux qui jouent un grand rôle dans l'histoire, parcequ'on trouve ces détails dans un grand nombre de livres; et je me suis attaché de préférence à relever et à détruire les erreurs dans lesquelles sont tombés des écrivains accrédités, soit relativement à la biographie de ces personnages, soit relativement à l'explication des monuments qui les concernent. Quant aux personnages moins connus, j'ai tâché de recueillir le plus grand nombre

de faits qu'il m'a été possible, et particulièrement ceux qui paroissent avoir échappé aux recherches des écrivains modernes.

Pour les uns et pour les autres j'ai cherché à saisir les traits qui peignent leur caractere et qui retracent, pour ainsi dire, leur physionomie morale.

De longues discussions insérées dans le texte auroient rebuté la plupart des lecteurs; d'un autre côté les faits que je rapporte et les époques que j'assigne ne pouvoient être justifiés sans entrer dans des discussions, ou sans en donner des preuves bien évidentes, tirées des écrivains ou des monuments anciens : ainsi je n'ai pu me dispenser de joindre des remarques à mes notices, soit pour y placer les citations des auteurs, les examiner, et les éclaircir, soit pour y discuter quelque point d'histoire, de chronologie, ou de critique.

De l'histoire abrégée de chaque personnage je passe à l'examen et à l'explication du monument qui nous a conservé son portrait. J'ai tâché d'établir l'authenticité de ces portraits sur des faits certains et sur des raisonnements aussi clairs qu'il m'a été possible, et d'éviter les discussions qui ne me paroissoient pas être indispensablement nécessaires. Il eût été aussi fastidieux qu'inutile d'indiquer ou de réfuter tous les ouvrages dans lesquels on trouve des portraits apocryphes. Je me suis borné à relever les erreurs qui, offrant quelque vraisemblance, auroient pu être adoptées par des personnes instruites.

Je ne puis terminer ce que j'avois à dire sur mon travail sans donner un témoignage public de ma reconnoissance à M. Dacier, secrétaire perpétuel de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, qui, sans autre intérêt que celui des lettres, et avec une bienveillance aussi éclairée que constante et infatigable, a bien voulu revoir mon ouvrage pour en faire disparoître les phrases incorrectes, les locutions défectueuses, et en général les fautes contre la langue, que ne pouvoit guere éviter un homme né en Italie, qui n'en est sorti que depuis un petit nombre d'années, et qui ne s'étoit point exercé auparavant à écrire en françois.

Je dois aussi des remerciements à M. Millin et à M. Gosselin, conservateurs du cabinet des médailles et antiques de la bibliotheque impériale, qui m'ont donné la facilité de visiter, à toute heure et toutes les fois que je l'ai desiré, la précieuse et incomparable collection confiée à leurs soins, et de faire dessiner les monuments que je me proposois de publier dans mon ouvrage.

Quant aux autres savants, antiquaires, et amateurs, qui ont eu la complaisance de m'ouvrir leurs cabinets ou de me communiquer leurs observations, je me ferai un devoir de les nommer toutes les fois que l'occasion s'en présentera, et j'éprouverai la satisfaction la plus vraie à leur offrir ce foible tribut de ma gratitude.

FIN DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

TABLE DES CHAPITRES
DE L'ICONOGRAPHIE GRECQUE.

PREMIERE PARTIE, HOMMES ILLUSTRES.

(1) Voyez, dans la seconde partie de cet ouvrage, le *Supplément*, ch. XX, sect. 1, §. 1.

(1) Voyez, dans la seconde partie, le *Supplément*, chap. XX, sect. 1, §§. 2 et 3.

(1) Voyez, dans la seconde partie, le §. 4 du chapitre XX.

SECONDE PARTIE, ROIS.

(1) Voyez le *Supplément*, ch. XX, sect. II, §. 1.
(2) Voyez le *Supplément*, ch. XX, sect. II, §. 2.
(3) Voyez le ch. XX, sect. II, §. 3.

(1) Voyez le *Supplément*, chap. XX, sect. II, §. 4.

(1) Voyez le ch. XX, sect. II, §. 5.
(2) Voyez le ch. XX, sect. II, §. 6.
(3) Voyez le ch. XX, sect. II, §. 7.
(4) Voyez le ch. XX, sect. II, §. 8.

ROIS DE JUDÉE.

§. 10. Hérode Agrippa.
§. 11. Hérode, roi de Chalcis[1].

ROIS D'OSRHOENE QUI ONT PORTÉ LE NOM D'ABGARE ET DE MANNUS.

§. 12. Mannus, roi d'Osrhoëne sous Adrien.
§. 13. Abgare, sous Marc-Aurele.
§. 14. Abgare, sous Lucius Vérus.
§. 15. Abgare, sous Commode et Septime-Sévere.
§. 16. Mannus, fils d'Abgare.
§. 17. Abgare, sous Gordien Pie.

Chapitre XV. ROIS DES PARTHES, OU ARSACIDES. Tome III. Page 43

(Planches XLIX et L).

§. 1. Arsace II Tiridate.
§. 2. Arsace V Phraate Ier.
§. 3. Arsace VI Mithridate Ier.
§. 4. Arsace VII Phraate II.
§. 5. Arsace VIII Artaban II.
§. 6. Arsace IX Mithridate II.
§. 7. Arsace XI Sanatrécès.
§. 8. Arsace XII Phraate III.
§. 9. Arsace XIV Orode Ier.
§. 10. Arsace XV Phraate IV.
§. 11. Arsace XVIII Vononès Ier.
§. 12. Arsace XIX Artaban III.
§. 13. Arsace XX Bardane.
§. 14. Arsace XXI Gotarzès.
§. 15. Méherdate.
§. 16. Arsace XXIII Vologese Ier.
§. 17. Arsace XXV Pacorus.
§. 18. Arsace XXVI Chosroès.
§. 19. Arsace XXVII Vologese II.
§. 20. Arsace XXVIII Vologese III.
§. 21. Arsace XXIX Vologese IV.
§. 22. Arsace XXX Vologese V.

(1) Voyez le *Supplément*, ch. XX, sect. II, §. 9.

(1) Voyez le *Supplément*, ch. XX, sect. II, §. 10.

(1) Voyez le *Supplément*, ch. XX, sect. II, §§. 11 et 12.

SECTION II.

SUPPLÉMENT A LA SECONDE PARTIE, QUI CONTIENT LES SUITES DES ROIS.

ICONOGRAPHIE
GRECQUE.

PREMIERE PARTIE.

HOMMES ILLUSTRES.

ICONOGRAPHIE GRECQUE.

PREMIERE PARTIE.

HOMMES ILLUSTRES DE LA GRECE.

CHAPITRE PREMIER.

POËTES.

§. 1. HOMERE.

Chap. I. Poëtes. Pl. I.

L'histoire commence presque toujours par la fable ; ainsi on a placé à la tête de l'Iconographie grecque le portrait idéal de cet homme merveilleux qui a précédé d'un grand nombre de siecles les autres écrivains profanes, comme il les a tous surpassés par la force de son génie. En vain quelques modernes ont voulu révoquer en doute l'assertion de Pline, qui regardoit les portraits

Chap. I. Poëtes. Pl. I.

d'Homere comme apocryphes[1] : au défaut de toute autre preuve, la diversité des physionomies attribuées à Homere par l'antiquité suffit pour appuyer l'opinion du naturaliste romain, qui aujourd'hui est la seule reçue.

Ce poëte divin, la source de toute littérature ancienne et moderne[2], a fleuri environ dix siecles avant J. C.[3]. Plusieurs villes célebres se disputoient l'honneur de lui avoir donné la naissance; mais il paroît vraisemblable qu'il a vu le jour près de Smyrne[4], et qu'il étoit issu, au moins du côté de sa mere, d'une famille athénienne qui descendoit des premiers fondateurs de cette colonie. Sa vie fut errante comme celle des poëtes de son temps : il visita dans de fréquents voyages les différentes villes des deux continents séparés par la mer Egée, et les îles qui bordent ces continents, composant des hymnes pour les fêtes des dieux, et récitant ses poëmes dans ces assemblées religieuses et solennelles. Ce qu'il y a de plus probable dans les mémoires incertains de ses aventures, c'est qu'il perdit la vue avant la vie,

(1) Pline, Hist. nat., liv. XXXV, §. 2; *Quinimo etiam qui non sunt finguntur, pariuntque desideria non traditi vultus, sicut in Homero evenit.* Léon Allatius, Bellori, Fabretti, et Bottari qui les a suivis, paroissent malgré cela vouloir reconnoître, sur les médailles et sur les marbres, des portraits d'Homere, imités de ceux qu'on avoit faits de son vivant (*Tab. Iliac.*, pag. 345 et suiv.) L'opinion de Pline a été soutenue par Spanheim (*de U. et P. numism.*, t. I, p. 53); par Cuper (*Apothéos. d'Homere*, p. 25, t. II du *Supplément* de Poleni aux *Trésors* de Grevius et de Gronovius); et par la plupart des critiques et des antiquaires.

(2) « Toute la postérité (dit Manilius) « n'a été fertile que de la fécondité d'Ho- « mere ». *Omnis posteritas . . . . unius fœcunda bonis.* (II, v. 9 et 11).

(3) Ce calcul, qui s'appuie sur l'autorité d'Hérodote (II, c. 53), a été discuté et fixé avec autant d'érudition que de sagacité par mon illustre confrere M. Larcher, p. 283 et suiv. du deuxieme volume de sa traduction d'Hérodote, derniere édition de 1802.

(4) Voyez Lami, *Delizie de' dotti e degli eruditi*, t. I, p. 58, 62, et suiv. C'est aussi l'opinion la plus commune des auteurs latins.

qu'il vécut pendant quelque temps à Chio[1], et qu'il mourut assez âgé dans la petite île d'Ios[2].

Quoique les poëtes soient assez naturellement portés à penser que leur renommée ne périra point, il est difficile de croire qu'Homere ait pu se flatter d'obtenir cette gloire immortelle que tous les âges et presque toutes les nations de la terre ont déférée à sa mémoire[3]. Si quelquefois il fut obligé, pendant sa vie, de

(1) Suidas, V. Ομηρος. Homere lui-même, dans son hymne à Apollon, a parlé de sa cécité et de sa demeure à Chio. Je sais qu'on ne veut pas ranger les hymnes d'Homere dans le nombre de ses productions authentiques : mais il me paroît que l'autorité de Thucydide, pour l'authenticité de l'hymne à Apollon, est d'un très grand poids, d'autant plus que les observations opposées par David Ruhnkenius (Ep. crit. 1.) ne prouvent pas le contraire. Cet hymne, dit-il, prouveroit incontestablement qu'Homere étoit né à Chio : or, comme toute l'antiquité n'a pas regardé cette assertion comme démontrée, il s'ensuit que toute l'antiquité ne partageoit pas sur cet hymne l'opinion de Thucydide. Ce raisonnement manque de fondement; l'auteur de l'hymne dit bien que Chio est sa demeure; mais il ne dit nulle part que Chio est sa patrie. Athénée, ajoute J. A. Fabricius (*Bibl. gr.*, lib. II, c. 2, §. IV), a douté de l'auteur de l'hymne à Apollon (lib. I, §. 40, où il en cite quelques vers); les critiques du temps d'Athénée n'adoptoient donc pas sur ce point le jugement de Thucydide. Ce raisonnement, qui pouvoit paroître assez concluant du temps de Fabricius, a perdu toute sa force depuis que Ruhnkenius lui-même a fait voir que l'hymne qui est placé le premier parmi ceux d'Homere est composé de deux hymnes fort différents l'un de l'autre, quoique tous deux en l'honneur de la même divinité. Or les vers rapportés par Thucydide comme étant d'Homere se trouvent à la fin du premier; et ceux qu'Athénée a cités, et dont l'auteur lui paroît incertain, se trouvent dans le second. Cette observation répond aussi à l'autorité des anciens écrivains qui peuvent avoir fait mention de quelques hymnes en l'honneur d'Apollon, attribués à Homere, et dont ils ne reconnoissent pas l'authenticité. Comme il existe plusieurs de ces hymnes, on ne peut assurer que leurs doutes tombent sur celui que Thucydide a reconnu pour authentique (III, §. 104): je me crois donc fondé à suivre l'opinion de cet historien, et à alléguer le témoignage d'Homere lui-même, pour prouver sa cécité, ainsi que son séjour à Chio. D'ailleurs ces deux assertions ne manqueroient pas d'un grand nombre de garants irrécusables. (V. Fabricius, *Bibl. gr.*, lib. II, c. 1, §. 8.)

(2) Nous aurons, à la planche suivante, occasion de parler de cette île, où étoit le tombeau d'Homere.

(3) Les vers de l'hymne d'Homere en l'honneur d'Apollon, où le poëte paroît prédire sa gloire à venir, ne sont dus qu'à

Chap. I. Poëtes. Pl. I.

mendier un asile, en revanche la postérité lui décerna des temples après sa mort[1]. Son génie parut une divinité, et les arts de la Grece, qui avoient donné une physionomie caractéristique à Jupiter, à Minerve, à Apollon, ne se refuserent pas à créer le portrait d'Homere. Mais comme l'imagination des artistes, suivant la diversité de leurs conceptions, donnoit aux figures du même dieu des traits bien dissemblables, il dut en être de même pour les portraits du poëte. Nous allons en présenter plusieurs dont la différence ne peut être équivoque.

N° 1 et 2.

Le portrait d'Homere, gravé sous les n° 1 et 2 de la Ire planche, est presque le seul connu parmi les modernes[2]. La preuve qu'il appartient au premier des poëtes est tirée de l'inscription et des

une interpolation. Elle n'a pu échapper à la savante critique de Ruhnkenius. Mais l'allégorie la plus ingénieuse sur la gloire de ce poëte a été exprimée par Apollonius de Priene, dans le célebre bas-relief représentant l'apothéose d'Homere. L'Univers et le Temps personnifiés soulevent avec leurs mains les rouleaux de ses poésies, et couronnent le poëte. Voyez les dissertations de Cuper et de Schott, dans le IIe vol. du Supplém. de Poleni aux *Trésors des Antiquités*; et le Ier du *Museo Pio Clementino*, pl. B.

(1) Cicéron, Strabon, Pline et Elien, cités par Fabricius (*Bibl. gr.*, lib. II, c. 1, 5, 7), parlent des temples élevés à Homere par les Smyrnéens et par Ptolémée Philopator. Lucien fait aussi mention d'un autre temple consacré à ce poëte (*Encam. Demosth.*); et nous verrons ci-après que les Argiens lui rendoient des honneurs divins. Homere a été révéré par presque tous les grands hommes de l'antiquité; et c'est un fait à conserver dans l'histoire des lettres, que Lycurgue a été le premier à réunir les différents morceaux des poëmes d'Homere, que Pisistrate a partagé ces soins, et qu'une édition de l'Iliade avoit été préparée par Alexandre-le-Grand. Ce conquérant s'en étoit occupé au milieu de la guerre et de tous les soins qu'exigeoit l'établissement de cet empire immense qui devoit réunir l'Europe à l'Asie. Il daigna devenir dans ce travail le collaborateur d'Anaxandre et de Callisthene, auxquels il fit passer ses remarques (Strabon, liv. XIII, p. 594).

(2) Ce buste, d'un travail excellent, est maintenant au musée Napoléon. Il étoit auparavant au Capitole, et il a été gravé dans le premier volume du Musée Capitolin, pl. 55. Bottari y raconte comment il a été découvert. Voyez aussi la *Notice de la galerie des Antiques du musée Napoléon*, n° 199, édit. de l'an XII—1804.

épigrammes grecques écrites sur la gaîne d'un hermès, qui, avec une tête pareille à celle-ci, étoit conservé dans la collection Farnese. Il est vrai que cette gaîne fut déterrée sans tête; mais bientôt on trouva dans la même fouille une tête antique du même marbre, dont les proportions et les cassures répondoient si parfaitement à celles de l'hermès mutilé, qu'il fut impossible de douter qu'elle ne lui appartînt[1].

La certitude de cette découverte est confirmée par un autre hermès qu'on voit dans le musée du Capitole, et dont la tête, ayant la même physionomie, est ceinte d'un diadême et couverte d'un voile, en signe d'apothéose[2]. Ce costume est absolument le même que celui d'une petite figure sculptée sur un vase antique d'argent trouvé à Herculanum[3], et qu'il est impossible de ne pas reconnoître pour celle d'Homere, aux deux figures allégoriques représentant clairement l'Iliade et l'Odyssée, placées auprès de la figure principale, et qui, comme deux filles immortelles, accompagnent leur pere divinisé[4].

L'artiste qui a imaginé le premier ce portrait d'Homere devoit être profondément pénétré de son sujet: la physionomie qu'il a

(1) Voyez Joh. Fabri, *Imagines illustrium ex Bibliotheca Fulvii Ursini*. Anterpiæ, 1606; Plantin, in-4°, à la page 46: cette assertion de J. Faber est confirmée par l'inspection du monument original, qui est maintenant à Naples. Le même auteur cite aussi une petite statue d'Homere avec inscription; elle offroit le même portrait, et avoit le même bandeau autour de la tête.

(2) Ce buste intéressant et curieux n'a pas encore été publié.

(3) Il en a paru une belle gravure dans les *figures d'Homere par M. Tischbein*, 1er cahier, pl. 3. La tête voilée en signe d'apothéose se voit aussi dans les portraits des impératrices après leur consécration, et plus tard dans ceux des empereurs romains.

(4) Καὶ τάσδ' ἀντιθέῳ ψυχῇ γεννήσαο κούρας.

Un poëte anonyme, dans les *Analecta* de Brunck, *Adesp.*, 491. Antiphile de Byzance ne balance pas à augmenter de ces deux filles d'Homere le nombre des Muses (*Ibid.*, ep. II).

Chap. I. Poëtes. Pl. I.

composée inspire l'admiration ; elle nous paroît porter l'empreinte du génie [1]. Cette tête est plus souvent répétée dans la sculpture ancienne que les suivantes. Il est vraisemblable que les Romains l'avoient empruntée d'un original qui existoit dans la Grece, où l'on connoissoit des portraits d'Homere d'une antiquité assez reculée, tels que celui dédié par Smicythus à Olympie [2]. La ville d'Argos avoit aussi honoré le poëte d'une statue en bronze [3].

Le mouvement de la tête jetée en arriere sur les épaules [4], et le froncement de la peau autour des yeux, paroissent indiquer la cécité dont cet homme extraordinaire avoit été frappé. Le cordon ou *strophium* qui lui ceint la tête est un ornement donné par les artistes grecs aux têtes des dieux et des héros [5].

N° 3 et 4. On voit sous les n° 3 et 4 la face et le profil d'un autre hermès. J'ai découvert ce second portrait d'Homere par la parfaite ressemblance de ses traits, de sa barbe, et même des accessoires,

(1) On peut voir à ce sujet les rêves du bon Lavater, *Essais de Physiognomonie*, IIe part., 15e frag., p. 343.

(2) Pausanias (V, 26) : Smicythus ou Micythus, qui avoit dédié cette statue à Olympie, vivoit plus de 473 ans avant J.-C. Voyez M. Larcher, *Tables chronologiques*, au tome VII de son Hérodote. La statue en question étoit l'ouvrage de Dionysius d'Argos. On voyoit aussi à Delphes une petite statue d'Homere, en bronze, placée dans le portique du temple (Pausanias, X, 24).

(3) L'auteur de la *Contestation d'Homere et d'Hésiode* nous a conservé l'épigramme qu'on lisoit au-dessous de cette statue, et il fait aussi mention des honneurs divins accordés à Homere par les Argiens, en reconnoissance de ce que le poëte avoit parlé honorablement de leurs ancêtres. Il est à croire que le portrait d'Homere ne différoit pas dans cette statue de celui qui étoit à Olympie, puisque ce dernier étoit aussi l'ouvrage d'un Argien.

(4) Ce mouvement est encore mieux marqué dans un buste du musée Capitolin (tom. I, pl. 54).

(5) Platon lui-même, en exilant les poëtes de sa république, ne leur refuse pas l'honneur de les couronner auparavant d'un bandeau de laine (*de Rep.*, L. III.).

avec celui qu'on voit sur les médailles d'Amastris[1]. Comme cette ville de la Paphlagonie étoit vraisemblablement une colonie de Smyrne[2], on ne doit pas douter que ce portrait, qui est absolument le même sur plusieurs coins différents, ne soit celui que les Amastriens avoient reçu de leur mere-patrie, qui étoit aussi la patrie d'Homere. L'*Homeréum*, ou le temple consacré à sa mémoire, élevé près de Smyrne, avoit peut-être fourni, dans la statue qu'on y vénéroit, ce prototype au sculpteur de notre buste, ainsi qu'au graveur de la médaille qui l'a fait reconnoître.

Cette physionomie offre quelque chose de plus majestueux et de plus divin que la précédente; mais elle annonce moins de chaleur. Le premier portrait nous donne l'idée d'une imagination plus vive et plus ardente : le second est cependant moins

(1) Cet hermès existe à Rome dans la collection du Capitole, où il porte mal-à-propos le nom d'Apollonius de Tyane. Il est gravé dans le tome I du musée Capitolin, à la planche 53; la planche 52 offre un autre buste avec le même portrait.

(2) Il est vrai, comme Spanheim l'a observé, qu'aucune autorité ne prouve que les Amastriens de la Paphlagonie étoient Ioniens ou Smyrnéens d'origine; mais on peut répondre à cela, 1° que, suivant le témoignage de Strabon (VII, p. 299), plusieurs colonies ioniennes s'étoient établies sur le même rivage méridional du Pont-Euxin, où étoit l'ancienne ville de Sesamus, qui, changeant de nom, s'appela Amastris; et que d'après ce fait, qu'on ne peut contester, il devient très probable qu'Amastris étoit du nombre de ces colonies; 2° que cette probabilité augmente par la découverte d'une autre médaille de la même ville, portant au revers l'image du fleuve Melès, qui coule près de Smyrne. En effet les fleuves dont le nom ou l'image se trouve sur les médailles des villes grecques, sont toujours ceux du pays des peuples qui les habitent: or la riviere qui coule près d'Amastris est le Parthenius, et non pas le Melès; donc si le Melès a été gravé de préférence sur les médailles des Amastriens, c'est parcequ'il baignoit leur ancienne patrie. Il paroît en général que les villes de ce rivage rendoient une espece de culte aux fleuves qui arrosoient leur patrie primitive. La figure du Xanthus troyen, qui se voit sur les médailles de Germanicopolis, autre ville de la Paphlagonie, n'a probablement d'autre motif que l'origine phrygienne de ses habitants.

Chap. I. Poëtes. Pl. I.

âgé. Les descriptions que des écrivains grecs du Bas-Empire nous ont laissées d'une statue d'Homere en bronze, placée à Constantinople, se rapportent, dans presque tous les détails, à la figure de ce second hermès[1].

Les collections d'antiques renferment des têtes pareilles à celle-ci; mais elles sont en moindre nombre que celles qui ressemblent au portrait gravé sous les nº 1 et 2.

Nº 5.

La médaille d'Amastris, dessinée sous le nº 5, fournit la preuve de la vérité du portrait d'Homere gravé sous les nº 3 et 4[2]. Le

(1) Christodore et Cedrenus nous donnent des détails assez minutieux sur le portrait d'Homere, en bronze, qui étoit placé dans les thermes de Zeuxippe, et qui fut détruit par un incendie. Son visage étoit celui d'un vieillard, mais il avoit un air aimable; ses cheveux, un peu clair-semés sur les deux côtés du front, n'étoient ni très courts, ni frisés; ils retomboient derriere les oreilles; sa barbe se divisoit en deux, elle n'étoit point pointue; ses joues étoient tant soit peu creuses et ridées, ses sourcils saillants, son nez bien proportionné. Pour ce qui a rapport à ses yeux, Christodore paroît avoir pris pour une marque de cécité l'omission de la prunelle, omission familiere aux artistes anciens; car il ajoute, il n'a pas l'air d'être aveugle. Cedrenus, qui décrivoit la statue après qu'elle avoit été détruite, a renchéri sur son prédécesseur, et nous l'a peinte avec les yeux fermés, circonstance qui est en contradiction avec les paroles de Christodore:

Εἴκτο μὲν ἀνδρὶ νοῆσαι
Γεραλ΄ῳ, τὸ δὲ γῆρας ἔην γλυκύ...
Αυχενι μὲν κύπλοντι γέρων ἐπεσύρετο βότρυς
Χαίτης, εἰσοπίσω πεφορημένος· αμφί δ' ἀκουας
Πλαζόμενος κεχάλαστο· κάτω δ' ἐυρύνετο πώγων
Αμφιταθεὶς, μαλακὸς δὲ καὶ ἔυτροχος, οὐδὲ γὰρ ηεν
Οξυτενὴς ἀλλ' ἐυρὺς ἐπέπτατο...
Γυμνὸν δ' ἔιχε μέτωπον...
. . . ἀμφὶ δ' ἀρ' ὀφρῦς
Αμφοτέρας προβλῆτας.
. . . Φαέων γὰρ ἐρημάδες ἦσαν ὀπωπαι,
Αλλ' ουκ ἦν ἀλαῷ εναλίγκιος ἀνδρὶ νοῆσαι.
Δοιαὶ μὲν ποτὶ βαιὸν ἐκοιλαίνοντο παρειαὶ
Γήραϊ ῥικνήεντι καταάσχετοι.

Christ. in Analect. Brunckii, t. II, p. 467.

Πώγων ἀυτῷ ἁπλῶς καθεῖτο, θρίξ τε ἐπὶ τῆς κεφαλῆς ὁμόια, ἐν τοῖς ἑκατέρωθεν τοῦ βρέγματος ἀραιουμένη... ῥὶς μὲν ἦν ἔχουσα μετρίως πρὸς ἄπαντα. ὄμματα δε συνημμένα τοῖν βλεφαροῖν (Cedrenus, *Synopsis histor.*)

(2) Cette médaille a été dessinée sur l'original, qui est au cabinet de la bibliotheque impériale. Cette incomparable collection en possede une autre un peu moins bien conservée du côté de la tête, mais avec le fleuve Melès au revers. On sait que le dieu de ce fleuve passoit, suivant une tradition vulgaire, pour le véritable pere du poëte.

revers représente Rome victorieuse. Les villes de la Grece et de l'Asie, qui du temps des empereurs romains avoient la permission de fabriquer des monnoies de bronze, ont usé bien souvent de ce privilege pour renouveler la mémoire des grands hommes leurs compatriotes. Cet usage est devenu pour nous une des sources les plus pures de l'Iconographie ancienne. La médaille que nous présentons peut être attribuée au siecle des Antonins. La légende de la tête offre le nom d'Homere, OMHPOC; celle du revers, ΑΜΑΣΤΡΙΑΝΩΝ, *des Amastriens,* indique la ville qui a fait frapper la médaille. Chap. I. Poëtes. Pl. I.

Ios contestoit à Smyrne l'honneur d'avoir donné le jour à Homere. Smyrne ne paroît pas avoir disputé à Ios le tombeau du pere de la poésie. Cette île de la mer Carpathienne est l'une des moins considérables parmi les Sporades : aussi n'a-t-elle pas oublié ce titre de gloire dans ses médailles, dont la plupart nous présentent le portrait d'Homere[1]. Pl. II. N° 1.

Celui du n° 1 tient encore plus de l'Homere des Smyrnéens que du portrait dessiné sous les n° 1 et 2 de la planche I[re]. Il y a cependant des différences bien sensibles; mais elles sont telles qu'on peut les attribuer à la médiocrité du travail, et à la maniere de l'artiste. La tête d'Homere, sculptée par Apollonius de Priene sur le bas-relief qui représente l'apothéose du poëte épique, a peut-être plus de ressemblance avec ce profil qu'avec toute autre image de ce grand homme[2]. A peine pourroit-on douter du sujet de ce type, quand même le nom d'Homere que nous lirons sur

(1) Voyez ce que le savant Eckhel a observé sur les médailles d'Ios (D. N. t. II, p. 329).

(2) Nous avons déja cité ce monument singulier dans la remarque (30, p. 51).

Chap. I. Poëtes. Pl. II. la médaille suivante ne leveroit pas toute difficulté à cet égard. Le revers a pour légende le mot ΙΗΤΩΝ, *des Iétiens :* le type est Minerve armée en attitude de combat, et lançant un javelot[1]; le petit palmier placé aux pieds de la déesse est le symbole de l'île d'Ios, qui autrefois avoit porté le nom de *Phœnicé,* signifiant en grec un palmier[2].

N° 2. Le n° 2 offre un second portrait d'Homere frappé aussi dans l'île d'Ios[3] : ici la légende le fait connoître, ΟΜΗΡΟϹ, *Homere.* Le favori des muses a la tête ceinte d'un bandeau, comme dans toutes les images que nous venons d'en donner : mais dans celle-ci on s'est encore éloigné davantage du prototype smyrnéen; la barbe est plus longue; elle n'est pas aussi sensiblement divisée en deux touffes, comme dans le n° 3 de la planche Ire. Cette tête, telle qu'elle est ici, paroît avoir été, à son tour, l'original des portraits d'Homere connus à Rome dans les siecles suivants.

La figure de Minerve, gravée sur le revers, est d'une expression tranquille; elle paroît accepter des sacrifices, indiqués par le petit autel et par la patere qu'on voit dans la main droite de la déesse, armée d'ailleurs, et appuyée de la gauche sur sa pique. Sa légende est la même que dans le n° 1.

N° 3 et 4. Ce médaillon avec le suivant sont du genre des *contorniates,* c'est-à-dire des médaillons frappés dans le courant des IVe et Ve

(1) Le type de Minerve ne signifie probablement ici que l'origine ionienne, c'est-à-dire, athénienne, des habitants de cette île. Il y auroit plus d'affectation que de vérité à expliquer ce type par les vers de Christodore, qui reconnoît dans Minerve la divinité par laquelle Homere fut inspiré (*Analecta Brunck.*, t. II, p. 368).

(2) Pline, l. IV, §. 23. Cet accessoire distingue la médaille de bronze que nous publions des médailles déja connues. Elle est au cabinet impérial.

(3) Cette médaille est tirée de la même collection.

siecles de l'ere vulgaire, et distribués à Rome à l'occasion des jeux du cirque[1]. Quoique exécutés dans un âge de décadence, il ne faut pas croire que ces portraits n'aient eu d'autre source que le caprice du graveur. La ressemblance qu'on découvre dans les têtes d'Homere, gravées sur différents *contorniates*, prouve au contraire qu'elles ont été tirées d'un original connu et commun; et j'observe que l'Homere sculpté sur le beau sarcophage du musée Napoléon, désigné sous la dénomination du sarcophage des Muses, offre les mêmes traits; ils paroissent imités avec quelque altération de la médaille d'Ios, dessinée sous le n° 2.

Le médaillon du n° 3 porte du côté de la tête le nom OMHPOC, *Homere*, correctement écrit; l'autre du n° 4 a ωMHPOC, avec un ω, faute d'orthographe très fréquente sur ce genre de médailles.

Le type des revers n'a rien de commun avec le portrait; ils sont tous deux sans légende: le premier offre le spectacle de la chasse au sanglier, telle qu'on la voit sur des *contorniates* de Néron; le second représente l'apothéose d'un empereur et de son épouse. On connoît des *contorniates* avec le même type au revers d'une tête d'Auguste[2].

(1) Ces deux *contorniates* appartiennent au cabinet impérial, ainsi que toutes les autres médailles que nous donnerons dans le cours de cet ouvrage, sans faire mention du cabinet qui les possede. L'aigle d'argent incrusté sur le médaillon du n° 4 indique la collection où il se trouvoit auparavant: c'étoit celle des Gonzaga, souverains de Mantoue (*Liebe*, *Gotha numaria*, p. 29). J. Pelli, dans le *Saggio istorico della galleria di Firenze*, vol. I, p. 268, et suiv., a démontré, par des raisons tirées de la chronologie, que le marquis Maffei se trompe lorsqu'il prétend (*Verona illustrata*, partie III, page 203, fol.) que cet aigle est celui de la maison d'Este, et que les médailles qui portent cette marque ont appartenu au cabinet du duc de Modene.

(2) Schott a parlé d'un médaillon tout-à-fait semblable existant dans le cabinet de

Chap. I.
Poëtes.
Pl. II.

§. 2. ARCHILOQUE.

N° 5 et 6. Homere avoit vécu plus de deux siecles avant la fondation de Rome; Archiloque fut contemporain de Romulus. Hésiode et d'autres poëtes moins connus avoient pu disputer à Homere l'ancienneté; mais il étoit réservé au seul Archiloque de partager avec lui le premier rang, et d'atteindre au plus haut degré de la gloire poétique. Les taches même de son caractere moral, qui passerent jusque dans ses ouvrages, ne purent nuire à sa réputation littéraire, ni lui dérober ce tribut d'admiration que lui payerent après sa mort les hommes et les dieux.

Né à Paros d'une mere esclave, il suivit son pere Télésiclès dans l'établissement de la colonie Parienne, à l'île de Thasos, l'an 720 avant notre ere[1]. Son esprit inquiet et turbulent l'obligea souvent à changer de pays, et ne lui permit d'être heureux nulle part: sa méchanceté étoit telle qu'il força, par la virulence de ses vers, Lycambe, qui l'avoit refusé pour gendre, et sa fille qu'il vouloit épouser, à se donner la mort; il ne put pas même, dans

Brandebourg. Il en donne le dessin dans son *Apotheosis Homeri* (page 255 du vol. II du *Suppl.* de Poleni); et il observe que ce médaillon est faux, et que le coin exécuté par le *Padovano* étoit connu: peut-être a-t-il raison; mais le *Padovano* copioit les médailles antiques. D'ailleurs notre médaillon n'est pas exposé à la même censure; le premier coup-d'œil suffit au connoisseur pour s'en assurer; il prouve même que Schott étoit dans l'erreur quand il a pensé que, par le défaut de rapport entre ce type et la tête d'Homere, un pareil médaillon ne pouvoit pas exister; et que c'est par méprise qu'on avoit adapté ce revers, propre aux médailles d'Auguste, à la médaille de notre poëte. Schott n'avoit pas observé que presque tous les *contorniates* nous fournissent des exemples de disparates semblables entre la tête et le revers.

(1) M. Larcher a fourni de nouvelles preuves de ce point chronologique dans le VII[e] volume de son Hérodote, pag. 556 et 599.

ses écrits mordants, épargner sa propre personne: tout le monde étoit révolté des expressions et des images plus que licencieuses qui souilloient sa plume.

Chap. I. Poëtes. Pl. II.

Quoiqu'il nous ait conservé lui-même dans ses poésies un exemple de sa lâcheté, en avouant qu'il avoit abandonné son bouclier dans une bataille contre les Thraces, il n'étoit cependant pas toujours lâche: il mourut sur le champ d'honneur; et la Pythie refusa l'entrée du temple de Delphes au guerrier qui l'avoit tué dans le combat, quoiqu'il n'eût fait qu'user dans cette action du droit que donne la guerre contre un ennemi sous les armes[1].

Homere avoit inventé l'épopée: Archiloque a été regardé par l'antiquité comme le créateur de presque tous les autres genres de poésie: il a été le pere de la poésie lyrique, de la poésie satirique, de l'apologue, et de l'élégie.

Il n'a pas, à la vérité, été l'inventeur de la poésie dramatique; cependant il en a été regardé comme la premiere source, pour avoir inventé le vers iambique, employé ensuite dans toutes les pieces de théâtre[2]; pour avoir, dans ses libelles, indiqué le che-

(1) Les académiciens Sevin et Burette, dans le tom. X des Mémoires de l'Acad. des inscript. et belles-lettres, pag. 36 et 239; Bayle, à l'article *Archiloque;* et J. A. Fabricius, B. Gr., liv. II, c. 15, §. 16, fournissent, avec beaucoup d'érudition et de critique, les preuves de tout ce que je viens d'avancer. Je ne partage cependant pas l'opinion de Sevin, qui regarde la médisance et les calomnies d'Archiloque comme une des causes de la perte de ses ouvrages. L'académicien sans doute n'avoit pas réfléchi que les poésies d'Archiloque ont continué à être lues par les anciens huit à dix siecles après sa mort; et que par conséquent, à l'époque où elles ont commencé à disparoître, il n'y avoit plus personne d'intéressé à la mémoire des noms que notre poëte avoit flétris.

(2) Il est maintenant hors de doute que le Margitès d'Homere, écrit en vers iambiques, étoit un ouvrage apocryphe, et supposé à la place du véritable, déja perdu à une époque très reculée, et qui n'étoit pas écrit dans ce genre de vers. Voyez les notes de E. Wassenbergh sur la vie d'Homere, imprimées à Franeker, avec les deux premiers livres de l'Iliade, en 1783. On a donc eu tort de révoquer en doute les droits d'Archiloque à une telle invention.

Chap. I. Poëtes. Pl. II.

min, et pressenti le genre de la comédie ; et pour avoir enfin, par ses découvertes et par ses créations musicales, perfectionné les chœurs, objet principal du théâtre des Grecs, et autour duquel toutes leurs inventions dramatiques se rattachoient.

N° 5.

J'ai cru devoir reconnoître le portrait d'Archiloque dans l'hermès à deux faces, n° 5, par les motifs que je vais exposer[1].

Les anciens ont fait usage de ces doubles hermès, pour réunir les portraits des hommes célebres qu'une patrie commune, la ressemblance de la doctrine, ou le même genre de talents réunissoient déja dans l'histoire des lettres, et dans l'opinion générale. C'est ainsi qu'Euripide et Solon, nés dans l'île de Salamine, ont été réunis dans un même hermès[2]; il en a été ainsi d'Epicure avec Métrodore, son ami et son disciple; d'Hérodote avec Thucydide, son imitateur et son rival; de Bias et de Thalès, ioniens tous deux, et comptés parmi les sept sages de la Grece.

Qui pourrions-nous juger digne d'aller de pair avec Homere, si ce n'est Archiloque ? Cicéron, Quintilien, Velleius Paterculus, Valere Maxime, parmi les Latins; Héraclide de Pont, Aristophane de Byzance, Dion Chrysostome, Philostrate, Longin, parmi les Grecs, ont réuni Archiloque avec Homere dans leurs écrits, dans leurs éloges, dans leurs jugements[3]. Enfin le culte

(1) J'ai produit autrefois ces conjectures dans ma description du Musée Pio-Clémentin, tome VI, pl. 20.

(2) *Museo Pio Clem.*, t. VI, p. 79.

(3) Velleius a observé qu'Homere et Archiloque sont les seuls parmi les poëtes qui aient atteint le souverain degré de perfection dans le genre dont ils étoient les inventeurs. Suivant Dion Chrysostome, ce sont les deux auteurs auxquels on n'ose en comparer aucun autre. Archiloque, suivant l'avis de Valere Maxime, est le plus près du plus grand des poëtes, s'il ne l'est pas lui-même, *Summus aut certe summo proximus* (VI, 3.) Suivant Synesius, il est le plus parfait des poëtes, κάλλιστος ποιητῶν (*de laud. calvit.*) Les rhapsodes ont chanté ses poésies, après sa mort, comme celles

héroïque rendu à ces favoris d'Apollon les réunissoit tous les ans dans la même solennité[1].

Cette derniere circonstance, qu'on a déja relevée pour expliquer la réunion des deux portraits d'Epicure et de Métrodore, dont la commémoration étoit aussi, comme nous le verrons, célébrée au même jour, paroît donner beaucoup de vraisemblance à la conjecture qui me fait reconnoître Archiloque dans ce portrait.

Ce marbre, déterré à Rome sur le mont Célius, a été restauré et placé dans le muséum du Vatican. La tête d'Homere avoit plus souffert que l'autre; cependant on peut y reconnoître assez clairement la physionomie de ce poëte, telle que nous l'avons donnée aux n° 1 et 2 de la planche Ire. La tête d'Archiloque est mieux conservée; mais l'extrémité du nez est moderne. Cette physionomie n'est pas celle d'un homme ordinaire : son profil paroît annoncer de la hardiesse, peut-être de l'impudence[2]. Dans la face on peut observer un certain relâchement des parties qui avoisnent les yeux, caractere que les anciens physiognomonistes ont donné au médisant[3].

d'Homere : les grammairiens qui ont éclairci par leurs critiques les poëmes d'Homere ont pris le même soin pour les ouvrages d'Archiloque, etc. Voyez les ouvrages cités à la note (9), *Museo Pio Clem.*, t. VI, p. 33.

(1) Antipater de Thessalonique, dans une épigramme de l'Anthologie (XLV dans les *Analecta*), nous a conservé la notice de cet usage, déja relevé par l'illustre Barthélemy (*Anacharsis*, ch. 76); mais nous ignorons quel étoit le jour consacré par la Grece à la mémoire de ces deux grands génies. V. aussi Lucien, *Demosth. Encom.*

(2) Adamantius, dans son *Traité de la Physionomie*, l. II, c. 35, compte parmi les caracteres de l'impudence les yeux levés qui vous regardent en face, ἄντιον ὁρῶν : c'est l'idée que donne le profil n° 5.

(3) Le même sophiste (liv. 2, ch. 42), Ὁ δὲ εἴρων καὶ παλίμβουλος τὰ ἀμφὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς λαγαρὰ ἐχέτω : « Le moqueur et le con« trariant doivent avoir les parties qui ap« prochent les yeux, relâchées ». C'est ce qu'on peut vérifier sur le n° 6. On ne doit pas être étonné si l'on ne trouve pas les mêmes expressions dans la traduction

Chap. I. Poëtes. Pl. II.

Quant à l'existence du portrait d'Archiloque chez les anciens, plus de quatre siecles après sa mort, elle est bien constatée par une épigramme de Théocrite[1], composée exprès pour être inscrite au-dessous d'une image du poëte Parien. Puisque ce portrait étoit connu sous les successeurs d'Alexandre, il a pu très aisément passer chez les Romains, dès que ces conquérants du monde eurent pris du goût pour les arts et pour la littérature de la Grece.

§. 3. TYRTÉE.

Pl. III.

Postérieur à Archiloque d'une génération, Tyrtée fut contemporain de Numa; il florissoit environ sept cents ans avant l'ere chrétienne[2]. Cependant son origine n'est pas aussi certaine que celle d'Archiloque; et le récit de ses aventures est obscurci par des fables[3]. L'opinion commune le fait naître dans l'Attique; mais, suivant l'observation de Strabon, le témoignage de Tyrtée lui-même paroissoit s'opposer à cette tradition[4]. Je pense qu'on

française d'Adamantius, imprimée dernièrement à Paris. Le traducteur s'est très peu attaché à rendre les mots de son original. D'ailleurs je n'insisterai sur ces rapprochements physiognomoniques, tirés de l'antiquité, qu'autant qu'il est nécessaire pour faire voir jusqu'à quel point ces observations pourroient être appuyées sur des faits.

(1) C'est la XVIIIe dans les *Analecta*.

(2) L'époque de Tyrtée est assurée par celle de la seconde guerre de Messénie, qui eut lieu 680 ans environ avant J.-C. Voyez Corsini, *Fasti Attici*, III, p. 32; et la *Table chronologique* de M. Larcher.

(3) Telles paroissent être toutes ces traditions vulgaires que Pausanias a rapportées dans ses *Messéniques*, IV, c. 16: car il n'y a aucune vraisemblance que les Lacédémoniens, ayant leur roi, fussent allés chercher à Athenes, sur la foi d'un oracle, un chef pour leurs armées; que les Athéniens leur eussent envoyé un homme aliéné et boiteux, et que ceux-ci n'eussent eu aucune répugnance à le suivre.

(4) Livre VIII, p. 362. La correction proposée par Sevin, tom. VIII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, p. 71, pour diminuer la force de ce témoignage allégué par Strabon, peche non seulement contre les regles

peut concilier ces deux opinions, en supposant que le poëte, établi à Athenes, appartenoit par son origine à une famille dorienne. La seconde guerre de Messene fut l'occasion qui rappela Tyrtée vers les Lacédémoniens, descendants comme lui des Doriens; et ils en tirerent un grand avantage. Si son corps étoit défectueux, son ame brûlante exhaloit dans ses poésies un enthousiasme guerrier qui rallumoit le courage dans tous les cœurs[1]. Il commanda des corps particuliers de l'armée lacédémonienne, qu'il excitoit au combat par ses chants : Ira fut prise, et la Messénie subjuguée pour la seconde fois. Chap. I. Poëtes. Pl. III.

Les poésies de Tyrtée devinrent dans les siecles suivants les principaux chants guerriers des Spartiates. De longs fragments de ses élégies, conservés jusqu'à nos jours, respirent l'héroïsme militaire assaisonné d'une mâle harmonie et d'une antique simplicité[2].

Cette pierre gravée, de la collection de M. Vanhorn, étoit encore inédite : le sujet qui y est représenté rend ce morceau absolument unique. N° 1.

On y voit un héros sans barbe, suivant le costume des Spartiates avant Lycurgue, attesté par les monuments de leurs colonies italiques : il tient sa pique de la main droite, le bras gauche

de la bonne critique, mais aussi contre celles de la prosodie, comme l'a justement observé M. Siebenkees.

(1) Les autorités qui prouvent tout ce que j'avance sur la vie de Tyrtée se trouvent en abondance dans le mémoire de l'abbé Sevin, cité ci-dessus, et dans les deux dissertations de Klotz, qui accompagnent l'édition des fragments de Tyrtée, soignée par ce critique à Altenbourg, 1767.

(2) Je ne sais si aucune traduction poétique de ces élégies peut être comparée à la version italienne qui a été publiée à Paris, chez Treuttel et Würtz, 1801, in-8°, par M. Louis Lamberti, bibliothécaire de l'université de Brera, à Milan, docte littérateur auquel les deux langues sont également familieres.

Chap. I.
Poëtes.
Pl. III.

est couvert d'un grand bouclier : il est debout, et sans autre vêtement qu'un petit manteau qui enveloppe une partie de ses bras. On peut attribuer aux arts d'un siecle très reculé les proportions lourdes de cette figure. Peut-être a-t-on voulu faire allusion à la conformation imparfaite du poëte guerrier; peut-être la tradition qui lui attribue ce défaut n'avoit-elle d'autre fondement que des images de Tyrtée très anciennes, comme celle-ci, et tracées par les arts du dessin encore dans l'enfance.

L'épigraphe qu'on lit dans le champ de la cornaline est en deux lignes, et va de droite à gauche, à la maniere orientale; elle présente le nom de Tyrtée écrit ainsi :

TΔVΛ	TЯVT
ƎA	ƎA

Turtaë est l'orthographe usitée dans cette ancienne langue des Grecs italiotes, pour exprimer le nom de *Tyrtæus*, Τυρτᾶιος[1], Τυρτάος; comme *Parthanapaë* exprime, sur une pierre du même style, le nom du héros *Parthenopæus*[2].

Les pierres gravées, ouvrages des arts primitifs, avec des épigraphes du même genre de la nôtre, se trouvent le plus souvent dans la Calabre et aux environs de Tarente[3]. Les habitants de

(1) Grégoire de Corinthe, *de Dialectis*, §. 19 de la dialecte éolienne, donne pour exemple de ce changement Αλκάος, *Alcaüs;* pour Αλκαῖος, *Alcæus.*

(2) On peut voir ce que M. Lanzi a remarqué sur cette antique, passée du cabinet de Stosch dans celui de Berlin, pages 242 et 244, tome I, et 146, tome II de son ouvrage intitulé *Saggio di lingua Etrusca*, où il cite tous les antiquaires qui ont écrit avant lui sur cette pierre.

(3) Ce fait, que M. Lanzi paroît avoir ignoré, n'est pas moins avéré pour cela : M. Carelli, à Naples, possesseur d'une collection précieuse de scarabées du même genre, me l'a confirmé il n'y a pas longtemps par son témoignage, et par celui de M. Capece Latro, archevêque de Tarente.

cette ville, colonie de Sparte, ont dû conserver et chérir la mémoire de Tyrtée, d'un poëte qui avoit tant contribué à la gloire de leur mere patrie dans la guerre, à son bonheur dans la paix, et dont les productions poétiques étoient regardées comme des sources intarissables où la jeunesse guerriere alloit puiser l'instruction et le courage.

§. 4. ALCÉE.

Né à Mytilene, dans l'île de Lesbos, six siecles avant l'ere chrétienne[1], Alcée égala presque la réputation d'Archiloque, avec lequel il a ce trait de ressemblance, d'avoir perdu son bouclier dans un combat, et d'en faire l'aveu dans ses vers : il mena aussi comme lui une vie agitée, fruit de son caractere ambitieux et turbulent. Tantôt l'ami, tantôt l'ennemi de Pittacus, qui cherchoit ainsi que lui, mais avec plus de sagesse, ou du moins avec plus de bonheur, à établir la tranquillité dans Mytilene, il fut chassé de Lesbos. Ayant tenté d'y rentrer, il fut pris, et remis au pouvoir de son rival, qui lui fit grace, et ne voulut voir dans le citoyen séditieux que le favori des Muses. Les poésies d'Alcée contracterent, des vicissitudes de sa vie, cette teinte grave et politique qui faisoit un de leurs principaux charmes aux yeux des anciens, et particulièrement à ceux des Romains, par les applications qu'ils en pouvoient faire aux troubles de

(1) Tout ce que nous avançons sur l'époque et les aventures d'Alcée est discuté avec goût dans le dictionnaire de Bayle, article *Alcée*, et éclairci avec une érudition immense, dans la nouvelle édition de la *Bibliotheque grecque* de J. A. Fabricius, t. II, p. 84.

Chap. I. Poëtes. Pl. III.

leur république[1]. Alcée enrichit la poésie grecque d'un nouveau metre ; et c'est à lui que Rome a dû le lyrique de Venose. L'amour et le vin exciterent aussi sa verve, et il chanta les plaisirs avec le même talent que les discordes civiles, sa fuite, et ses malheurs.

Nº 2. ΑΛΚΑΙΟϹ ΜΥΤ. *Alcée :* (monnoie) *des Mytiléniens.* Tête de ce poëte vue en profil. Au revers, ΦΙΤΤΑΚΟϹ, *Pittacus :* tête en profil de ce sage.

Les Mytiléniens furent parmi les peuples de la Grece ceux qui se montrerent les plus jaloux de retracer sur leurs monnoies les portraits des personnages célebres qui avoient illustré leur île, et de conserver ainsi leur mémoire. Nous aurons occasion de nous convaincre de ce fait dans le cours de cet ouvrage.

Cette médaille en bronze, du cabinet impérial, est unique. Fulvius Ursinus la possédoit dans le XVe siecle; et il en avoit, ainsi que nous, tiré le portrait d'Alcée[2]. De son cabinet elle passa dans la collection de Gotofredi, à Rome; et de là dans le cabinet de la reine Christine de Suede, qui devint celui des princes Odescalchi. Pie VI l'avoit acquise pour en enrichir la collection du Vatican, d'où cette médaille a passé dans le cabinet impérial. C'est à tort que le savant Eckhel, n'ayant jamais vu aucune médaille pareille à celle-ci, en parle presque comme si elle étoit douteuse, lorsqu'il observe que l'authenticité de cette piece unique ne repose que sur le témoignage d'un seul anti-

(1) *Horat. Carm.*, *od.* XIII, lib. II, v. 26 et suiv. Le style de ce lyrique est comparé à un poignard dans une épigramme grecque anonyme. (*Analecta Adesp.*, DXIX).

(2) J. Faber, *Imag. illustrium ex Bibliot. Fulvii Ursini*, nº 3. On a répété le portrait d'Alcée d'après cette gravure de Galle, dans les collections iconographiques de Bellori, de Canini, et de Gronovius.

quaire[1]. A présent tous les connoisseurs peuvent s'en convaincre : nous y reviendrons à l'occasion du portrait de Pittacus. CHAP. I. Poëtes Pl. III.

J'ai fait dessiner sous le n° 3 la tête d'Alcée un peu plus grande que dans la médaille originale, telle précisément qu'on la voit en la regardant avec une loupe. N° 3.

Le mouvement de la tête en arriere donne à ce portrait un certain air d'inspiration ; et quoiqu'il ne soit pas l'ouvrage d'un artiste habile, on voit par la belle disposition des masses des cheveux et de la barbe que l'original en sculpture datoit du plus beau temps des arts de la Grece.

§. 5. SAPHO.

Née dans le même pays qu'Alcée, son émule en talents, Sapho le surpassa peut-être en célébrité. Aucune femme, suivant le témoignage de Strabon, n'avoit égalé, dans le cours de six siecles, la gloire poétique de Sapho[2]; et dix-huit autres se sont écoulés sans lui donner de rivales. Elle ressemble encore au lyrique son compatriote par ses aventures : il paroît même qu'elle avoit pris part comme lui aux troubles civils de Mytilene sa patrie, puisqu'elle fut forcée de l'abandonner[3]. L'histoire de sa vie est pleine

(1) Eckhel, D. N., tom. II, p. 504. Je trouve dans la nouvelle édition de Fabricius, *loco citato* (*ff*), qu'une médaille pareille à celle-ci a été le sujet d'une dissertation de l'antiquaire Bellotti ; mais il ne m'a pas été possible de me procurer les *Atti eruditi delle società Abrizziana*, où cette dissertation a été insérée.

(2) Lib. XIII, p. 617.

(3) *Marm. Oxon.* XXIII. 51. L'expression φυγοῦσα, *fugitive* ou *exilée*, prouve incontestablement que Sapho ne quitta pas sa patrie pour suivre Phaon en Sicile, comme l'a très bien observé Bar-

Chap. I.
Poëtes.
Pl. III.

d'incertitudes qui se sont multipliées plus qu'on ne peut l'imaginer par l'existence, je dirai même par la célébrité d'une courtisane du même nom, lesbienne comme Sapho, et peut-être poëte, mais d'une époque moins ancienne, et née dans une autre ville [1]. Les poëtes, qui ont vu dans ce qu'on raconte de cette femme trop fameuse un sujet propre à exercer leurs talents, ont ajouté à cette confusion. L'amour malheureux de Sapho pour Phaon, et le saut de Leucade, par lequel elle voulut s'en délivrer, sont des circonstances qui appartiennent sans doute à la moins ancienne; et je suis bien étonné que plusieurs illustres critiques se soient laissés entraîner par le témoignage d'Ovide, qui paroît ne connoître qu'une seule Sapho. D'autres écrivains contredisent cette supposition; et ceux qui ont écrit à une époque plus rapprochée de celle où vivoit la premiere Sapho, et qui ont parlé de ses amours et de ses égarements, par cela même qu'ils ne disent rien de sa fin tragique, me paroissent favoriser l'opinion que je présente, au point de la convertir en certitude [2]. On a repoussé

thélemi dans sa note au chapitre 3 de son *Voyage d'Anacharsis*. Il la croit enveloppée dans les intrigues séditieuses d'Alcée.

(1) A Erese; Athénée, XIII, p. 596; Elien, XII, 19. Suidas, V, Σαπφὼ, a pris le change sur le nom de la patrie des deux Sapho.

(2) Je ne sais pas comment l'opinion contraire a pu devenir générale: elle est cependant celle de Fabricius (lib. II *Bibl. gr.*, c. 15, §. 54); de Hardion, dans sa dissertation sur le saut de Leucade, tom VII des *Mém. de l'Acad. des belles-lettres*; de Bayle, de Barthélemy, etc. L'autorité de Ménandre et celle de Strabon seroient à la vérité d'un grand poids, si ces deux écrivains donnoient à entendre qu'en nommant Sapho ils ont voulu parler de la célebre poëtesse de Mytilene: mais, ces auteurs ne la désignant point, il ne reste, comme je l'ai dit, que l'autorité d'Ovide (*Héroïde V*), suivie par quelques écrivains postérieurs; or peut-on la mettre en comparaison avec l'opinion contraire, qui non seulement est fondée sur le silence des auteurs plus anciens, mais encore qui est appuyée sur le témoignage positif de plusieurs écrivains grecs, tels que Nymphis, Athénée, Elien, Suidas, Apostolius, parmi lesquels les deux premiers sont distingués par leur érudition, et paroissent avoir recueilli l'opinion généralement adoptée

avec moins de succès l'imputation de ce déréglement de mœurs qui paroît avoir été assez général parmi les femmes lesbiennes, par les gens instruits? Ovide au contraire a pu faire usage, pour embellir son élégie, d'une opinion à laquelle lui-même n'ajoutoit peut-être pas foi, à l'exemple de quelques poëtes comiques qui avoient déja altéré les aventures de cette femme extraordinaire, pour donner plus d'intérêt à leurs pieces : Athénée a fait cette remarque à propos de Diphilus (l. XIII, p. 599, D.).

Je crois devoir appuyer encore mon opinion de quelques preuves négatives que je ne pense pas avoir jamais été produites, et qui me paroissent propres à éclaircir ce point de l'ancienne biographie poétique.

1° Hérodote, qui parle de Sapho, (l. II, c. 135), en relevant quelques circonstances de sa vie, de sa famille, et de ses poésies, se taît sur l'amour de la poëtesse pour Phaon, et sur le saut malheureux qui termina sa carriere. Cependant le saut de Leucade, usage religieux tout-à-fait bizarre, étoit bien dans le genre de ces faits qu'Hérodote se plaît à relever, et dont il aime à rechercher l'origine. Il paroît probable que cet usage singulier n'étoit pas encore introduit, ou, si l'on veut, n'avoit pas encore été renouvelé du temps d'Hérodote, d'autant plus que Strabon lui-même n'en a pas trouvé un témoignage plus ancien que celui du poëte Ménandre, qui a vécu après Alexandre, et à la distance de plus de trois siecles de Sapho et d'Hérodote.

2° Le récit même d'Hérodote rend la prétendue catastrophe de Sapho tout-à-fait invraisemblable : cet historien avoit lu des vers que cette poëtesse avoit écrits contre Charaxus, son frere, à l'occasion du rachat qu'il avoit fait de la courtisanne Rhodopé, esclave en Égypte pendant le regne d'Amasis : or ce roi ne commença à gouverner qu'en l'année 570 avant l'ere chrétienne; et par conséquent Sapho, née au plus tard, suivant Suidas, la premiere année de la 42ᵉ olympiade, c'est-à-dire en 612, devoit être âgée d'environ 50 ans lorsqu'elle attaqua dans ses vers Charaxus. J'ai dit que Sapho étoit née au plus tard en 612 : les marbres d'Oxford, qui placent son exil de Mytilene en 596, seize ans seulement après cette date, confirment mon assertion ; car on ne peut pas supposer qu'une femme moins âgée et encore dans l'enfance, ait pris part aux troubles de sa patrie.

3° Hermésianax, poëte plus ancien que Ménandre a écrit une élégie sur les foiblesses des poëtes célebres : il y allegue l'exemple et les égarements de Sapho, à laquelle il donne aussi du penchant pour Anacréon ; mais il se tait absolument sur Phaon, qu'il auroit dû nommer le premier, cette passion fatale convenant beaucoup mieux au plan et au but de son élégie que toute autre aventure de la poëtesse.

4° Antipater de Sidon, qui a composé une épigramme relative au tombeau de Sapho, non seulement ne parle pas de sa fin tragique, mais il suppose qu'elle a été ensevelie dans sa terre natale, où on lui a érigé un monument, et que sa mort a été naturelle. (Ep. LXX dans les *Analecta.*)

5° Pinytus, ancien poëte, dont la seule épigramme qui existe est une épitaphe pour Sapho, ne fait non plus aucune mention de cette mort causée par le désespoir, à

Chap. I. Poëtes. Pl. III.

et que les anciens ont reproché à Sapho. Quant à l'époque où elle a fleuri, on peut dire qu'elle a été contemporaine d'Alcée et d'Anacréon, mais qu'elle a vécu un peu plus tard que le premier, et un peu plus tôt que le second[1].

N° 4 et 5.

Médaille de bronze représentant d'un côté la tête d'une femme coiffée d'une étoffe unie que les anciens ont appelée *mitra*, et qu'ils ont donnée fort souvent aux têtes des muses et des déesses: la figure a plus d'embonpoint et des traits plus marqués qu'il ne conviendroit à une tête idéale.

Le revers porte les lettres MYTI., initiales du mot Μυτιληναίων: (monnoie) *des Mytiléniens*. Le type est une lyre.

Quoique la tête gravée sur cette médaille ne soit pas accompagnée d'une inscription, il n'y a presque pas de doute qu'elle ne soit le portrait de Sapho. Pollux nous atteste que les Mytiléniens avoient fait graver sur leur monnoie l'image de cette femme célebre[2].

Le caractere de la tête annonce un portrait; la coiffure et la lyre du revers conviennent parfaitement à celle qui fut appelée

laquelle on ne trouve pas la moindre allusion dans un grand nombre d'épigrammes de l'Anthologie, qui ont pour sujet la poëtesse mytilénienne.

6° Ptolémée Ephestion, dans un livre où il a fait l'histoire du saut de Leucade, et dont Photius nous a conservé un extrait, ne parle point de notre poëtesse. Il est vrai qu'il ne parle pas non plus de la mort de Sapho d'Erese: mais cette courtisane, n'ayant jamais atteint à la célébrité de la poëtesse du même nom, a pu être omise plus vraisemblablement ou dans l'ouvrage, ou dans l'extrait. A la vérité Servius parle d'une femme qui fit le saut de Leucade pour l'amour de Phaon; mais il la traite comme une femme obscure, et ne la nomme pas (*ad Aen.* III, v. 374).

(1) Ce synchronisme a été l'objet d'une dissertation de J. C. Cramer, sur laquelle on peut voir la savante note de M. Harless, *Bibl. gr.* de Fabricius, t. II, p. 139 de la derniere édition.

(2) Liv. IX, §. 84.

la dixieme muse[1]. J'observe aussi que les poëtes ont fait quelque mention de cet embonpoint qu'on remarque dans la figure que nous examinons[2]; et il est vraisemblable que le nom de Sapho n'a été omis sur la médaille que comme inutile pour faire reconnoître un sujet dont les images devoient être assez communes à Lesbos, et très familieres aux Mytiléniens[3]. Une statue de Sapho, exécutée en bronze par Silanion, et son portrait peint par Léon, sont connus dans l'histoire des arts[4]. Je donne au n° 5 cette tête un peu plus grande qu'elle n'est sur la médaille, et telle qu'on la voit en la regardant avec la loupe.

Cette médaille existe à Vienne, dans le cabinet de l'empereur d'Autriche[5]. Un buste, dit de Sapho, parmi ceux du Capitole, n'appartient point à cette célebre Mytilénienne[6]: l'inscription qui le lui attribue n'est pas antique; d'ailleurs, puisque la ville d'Erese y est indiquée comme la patrie de Sapho, il n'auroit pu appartenir qu'à la courtisane de ce nom.

(1) Platon l'épigrammatiste, épig. XII; Antipater de Sidon, épig. XLVI, dans les *Analecta*.

(2) Sapho est décrite par Damocharis (epig. IV, t. III, p. 70 des *Analecta*),

Αὐτομάτως ὁμαλή τε καὶ οὐ περίεργα λιπῶσα.

« d'une peau très unie sans le secours de « l'art, et d'un embonpoint qui n'est pas « excessif ». Elle avoit donc de l'embonpoint: c'est ce que nous reconnoissons dans le portrait gravé sur cette médaille. Damocharis, poëte qui a vécu à Constantinople, avoit probablement en vue une ancienne statue de Sapho, placée dans les thermes de Zeuxippe, et décrite par Christodore.

(3) Eckhel a observé à cette occasion que les médailles de Smyrne, portant l'image d'Homere, et appelées par Strabon *monnoie homérienne* (liv. XIV), sont celles où le nom de ce poëte ne se trouve pas inscrit, les autres qui en présentent la figure et le nom étant incontestablement postérieures à l'époque du géographe (D. N., tom. II, p. 541, *b*).

(4) La statue avoit été enlevée du prytanée de Syracuse par Verrès (*Cic. Verr.* IV, 57). Pline fait mention du tableau (XXXV, §. 39, 35).

(5) On l'a gravée dans le catalogue du musée de Vienne, pl. 3, n° 13; mais avec peu de fidélité pour les traits de la figure. Eckhel en parle, D. N., tom. II, p. 503.

(6) Bellori, *Vet. illustr. imag.*, n° 63.

Chap. I.
Poëtes.
Pl. III.

§. 5. ANACRÉON.

Voluptueux comme Sapho, Anacréon chanta avec tant de naïveté et de grace l'amour et le vin, qu'un ancien écrivain a pu dire avec raison que les Muses même l'avoient formé pour la mollesse et les plaisirs[1]. Il naquit à Téos, sous le beau ciel de l'Ionie; et ses mœurs faciles et aimables lui acquirent les bonnes graces des hommes puissants. Polycrate, tyran de Samos, le traitoit en ami : Hipparque, qui gouvernoit Athenes après la mort de Pisistrate son pere, l'invita à se rendre auprès de lui, et expédia une galere de cinquante rameurs pour le conduire aux bords de l'Attique. Quoique les amours d'Anacréon et de Sapho passent pour une fable, le poëte de Téos a bien pu connoître la muse de Mytilene[2]: il florissoit dans le courant du VI[e] siecle avant J.-C.; et malgré ses débauches, il ne mourut qu'au commencement du V[e].

N° 6. Médaille de bronze du cabinet impérial : tête de Neptune en profil. Le dauphin et le trident qui sont dans le champ de la médaille caractérisent ce dieu. Téos étoit une ville maritime. La légende du revers porte CTρατηγου TIβεριου ΠΕΠΩΝΕως THIΩN, *sous le préteur Tiberius Pepon :* (monnoie) *des Teïens.* On y

(1) Julien, *Misopogon. exord.*, Τρυφᾶν γὰρ ἔλαχεν ἐκ Μουσῶν.

Un fragment d'hermès sans tête, trouvé à Tivoli, dans la campagne de Cassius, présentoit l'inscription suivante :

ANAK . . . *Anacréon*
ΣKY . . . . *Scythini*
THI . . . . *Teius.*

Le nom de Scythinus, donné par Suidas au pere d'Anacréon, est confirmé par ce marbre; d'autres auteurs le nomment différemment. Voyez, sur Anacréon, la *Bibl. grecque* de Fabricius, t. II, p. 91.

(2) Voyez ci-dessus la remarque (1), p. 72.

voit un poëte ayant une longue barbe et jouant de la lyre[1]. Cette image, quoique sans inscription, est certainement celle du poëte de Téos. Chap. I. Poëtes. Pl. III.

Sur une autre médaille de cette même ville on a gravé le nom d'Anacréon à côté d'une figure debout tenant la lyre[2] : cet accessoire ne permet pas de méconnoître le poëte. Les médailles qu'on a publiées dans les collections de Fulvius Ursinus et de Gronovius, dans l'Iconographie de Canini, et ailleurs, n'ont aucune apparence d'authenticité. Le portrait et le nom de Bathylle, l'un des favoris d'Anacréon, se voient sur le revers. Les villes grecques faisoient graver sur leurs monnoies les portraits des hommes célebres qui avoient illustré leur pays; c'étoit une espece d'apothéose : mais celle de Bathylle n'auroit point d'exemple. Si cependant cette médaille existoit dans quelque cabinet, si elle présentoit des caracteres non équivoques d'antiquité, on ne devroit pas la rejeter, seulement parce qu'elle seroit singuliere; mais elle n'a été vue que par des antiquaires qui ont vécu à des époques où la critique de la science numismatique étoit encore dans l'enfance; des yeux plus clair-voyants n'ont jusqu'ici rencontré rien de semblable. Il est naturel de croire que, dans un siecle comme le XVIe, où l'enthousiasme pour la numismatique et le talent des artistes avides ont produit tant de médailles fausses, on aura voulu procurer aux recherches des amateurs la médaille d'Anacréon et de Bathylle, de même qu'on l'a fait pour quelques héros et autres hommes célebres de l'antiquité[3].

(1) Pellerin, *Supplém.*, III, page 104; Eckhel, D. N., II, p. 563, 6.

(2) *Numism. ex Museo Com. Pembrokiæ*, part. II, n° 80.

(3) Schott, dans sa nouvelle explication de l'apothéose d'Homere (*Suppl.* de Poleni, t. II, c. 3, §. 5) apporte un autre exemple de ce genre de médailles : il en

Chap. I.
Poëtes.
Pl. III.

§. 7. STESICHORE.

Ce siecle étoit pour la Grece le siecle des poëtes lyriques : la poésie dramatique n'étant pas encore inventée, la pompe de la religion, l'amour des arts et des spectacles ne connoissoient rien de plus attrayant que les chœurs, qui faisoient le charme principal des fêtes de toute espece. Une nation nombreuse ne manque jamais des talents qu'elle honore, et qu'elle recherche avec ardeur : aussi aucun âge n'a pu se vanter d'avoir eu tant d'écrivains du premier ordre dans un genre si difficile. Ces anciens poëtes ne s'occupoient pas seulement de la poésie; ils composoient aussi la musique et même la danse qui accompagnoient leurs cantiques; et le nom de Stésichore, qui signifie *instituteur des chœurs*, fut un titre d'honneur donné à ceux qui avoient introduit dans les chants sacrés quelque invention nouvelle propre à augmenter le plaisir des yeux, des oreilles, ou de l'imagination. C'est ainsi qu'il y a eu différents *Stésichores* : il paroît que la seule ville d'Himere en Sicile en avoit produit deux[1]. Le premier étoit le contemporain de Sapho, et de ces grands lyriques dont nous avons rappelé l'histoire dans les articles précédents. Son véritable nom étoit Tisias, et on ne lui donna celui de *Stésichore* qu'après qu'il eut introduit les doux sons de la lyre dans les accompagnements de la musique des chœurs[2]. Les aventures de ce poëte sont restées dans l'obscurité; et nous ne

avoit, à ce qu'il dit, réuni près de quatre cents.

(1) *Marm. Oxon.* XXIII, 65 et 85, où l'on peut voir les commentateurs.

(2) Suidas, art. Στησίχορος; Fabricius, *Bibl. grecque*, II, c. 15, §. 52, avec les additions de M. Harless.

savons rien de certain sur sa vie, sinon qu'elle fut de longue durée. Chap. I. Poëtes. Pl. III.

Cette médaille en bronze existoit dans le cabinet du feu prince de Torremuzza, en Sicile[1] : le côté de la tête représente la ville d'Himéra personnifiée, ou plutôt celle de *Thermes*, où, après la destruction de l'ancienne Himéra, les habitants de cette ville s'étoient transportés. Nº 7.

La légende du revers, ΘΕΡΜΙΤΩΝ ΙΜΕΡΑΙΩΝ, *des Thermites Himéréens*, prouve que la médaille a été frappée après le changement d'habitation que nous venons d'indiquer, et qui arriva environ 376 ans avant l'ere chrétienne[2]. Le type représente un vieillard courbé et appuyé sur son bâton; il paroît lire sur un rouleau déployé qu'il tient à la main.

La conjecture heureuse du prince de Torremuzza est devenue l'opinion générale des numismatistes. Le vieillard est Stésichore lui-même; et le type offre la copie de cette belle statue que les habitants d'Himéra avoient élevée au poëte leur concitoyen, que les Carthaginois avoient enlevée, que Scipion Emilien leur avoit rendue, et que Verrès tenta de leur ravir une seconde fois. Cicéron la décrit telle que nous la voyons sur la médaille : « C'est, dit-il, la statue d'un vieillard courbé, un rou- « leau à la main : on dit que c'est un chef-d'œuvre : elle repré- « sente le poëte Stésichore, dont la réputation et le nom ont été « et sont encore très grands par toute la Grece[3]. »

(1) Le prince de Torremuzza a publié le premier cette médaille singuliere : je ne sais pas s'il en existe de semblables; et je n'ai pu que faire copier fidelement le dessin gravé dans l'ouvrage de cet illustre antiquaire (*Siciliæ Pop. et Urb. numi*, *Saracenorum epocham antecedentes*, Panormi, 1781, pl. 90, 13).

(2) Diodore de Sicile, XI, §. 49.

(3) *In Verrem*, l. II, §. 35. On pour-

Chap. I.
Poëtes.
Pl. III.

§. 8. ESCHYLE.

Thespis et Susarion avoient jeté dans leurs chœurs les premiers germes de la poésie dramatique ; mais le théâtre, la scene, la tragédie proprement dite, sont dus à Eschyle. Cet homme, né dans l'Attique vers la fin du VI[e] siecle avant l'ere chrétienne, avec une imagination brillante et vive, réchauffée souvent encore par les vapeurs du vin, étala le premier aux yeux étonnés des Athéniens la pompe d'un spectacle qui n'a cessé de faire depuis vingt-quatre siecles l'amusement le plus noble et le plus attachant des peuples civilisés. Les soins d'Eschyle descendirent jusqu'aux moindres détails de cet art qu'il avoit créé, l'habit et les masques des acteurs, leur débit (car il jouoit ses pieces lui-même); l'appareil, la composition, et les figures des ballets; les mouvements des chœurs; les décorations de la scene; tout fut imaginé par lui, et porté assez près de la perfection[1]. On auroit pu croire que le génie de cet homme appartenoit tout entier aux Muses et aux arts : on se seroit trompé; il cultiva la philosophie[2] ; il fut soldat, il combattit, il reçut d'honorables blessures dans les trois fameuses journées de Marathon, de Salamine, et de Platée[3]. Eschyle cependant fut forcé de quitter sa patrie, non

roit croire que la statue en bronze dont parle Christodore, et qu'on voyoit de son temps à Constantinople, n'étoit pas différente de celle dont Cicéron a parlé : *Analecta*, II, p. 461.

(1) Horace, *de arte poetica*, v. 259; Dioscoride, ép. XVII, dans les *Analecta*; Athénée, liv. I, p. 21.

(2) Il étoit pythagoricien (Cicéron, *Tusc. Quæst.* II, 10 : *Æschylus non poeta solum sed etiam pythagoreus*). Ceux qui ont voulu rapporter ce passage à un autre Eschyle sont contredits par Elien, qui fait aussi mention des études philosophiques de notre poëte (*de* N. A., VII, 16).

(3) Il se distingua particulièrement dans celle de Marathon, avec Aminias et Cynegirus ses freres : l'un d'eux y périt; l'autre

par les calomnies que l'humeur inquiete et envieuse de ses concitoyens avoient suscitées contre lui, mais par le dépit de se voir vaincu par le jeune Sophocle dans la noble carriere qu'il venoit d'ouvrir avec tant de gloire[1]. Il se retira en Sicile, où il ne vécut pas long-temps, y ayant péri à 69 ans, par un accident des plus étranges. Un aigle, qui avoit enlevé une tortue, choisit la tête chauve du poëte pour y briser l'écaille de sa proie en la laissant tomber[2]. Le coup fut mortel; et les citoyens de Géla, où cet illustre étranger avoit fixé sa demeure, satisfirent aux devoirs d'une généreuse hospitalité, en lui élevant un tombeau dont l'épitaphe en vers est parvenue jusqu'à nous[3].

Cette pâte antique du cabinet de Stosch, publiée par Winckelmann, représente la mort d'Eschyle[4]. Nous ne pouvons pas N° 8.

y perdit la main. Voyez l'ancienne vie d'Eschyle et Elien, V. H., liv. V, c. 19. A propos de Cynegirus, il en existe une médaille qui est de la même fabrique que celle d'Anacréon, indiquée ci-dessus au §. 6. Voyez Faber, *Imagin.*, n° 51.

(1) Plutarque, dans la vie de Cimon. Voyez à ce sujet la belle remarque de Bayle, art. *Eschyle* (G). M. de Rochefort, dans la vie de ce tragique, insérée dans la nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, a tâché de démentir ce fait par de prétendus anachronismes; mais ses calculs sont appuyés en partie sur une date erronée qu'on trouve dans la vie anonyme de Sophocle, et qui n'étoit pas échappée à la critique de Fabricius; en partie sur une faute chronologique de Meursius, que le P. Corsini avoit aussi redressée (F. A., t. II, p. 48, 49). L'auteur du *Voyage d'Anacharsis* a eu donc raison de suivre le récit de Plutarque.

(2) Elien, H. A., l. VII, c. 16; Pline, l. X, c. 3. La durée de la vie d'Eschyle est un point de controverse; j'ai suivi l'autorité de la *Chronique de Paros*, XXIII, 74.

(3) Pausanias (I, 14) et Athénée (XIV, 627) assurent que cette épitaphe avoit été composée par Eschyle lui-même quelque temps avant sa mort; et M. Harless paroît avoir rejeté trop légèrement cette opinion (*Biblioth. grecque* de Fabricius, t. II, p. 172, note *z* de la nouvelle édition).

(4) *Monum. ined.*, n° 167. L'artiste qui a gravé cette pierre a pu emprunter les traits d'Eschyle de la statue élevée en l'honneur de ce poëte dans le theâtre d'Athenes (Pausanias, I, 21). Il est bon d'avertir ici que

Chap. I. Poëtes. Pl. III.

nous former, d'après cette image, une idée bien claire de la physionomie du poëte : nous savions qu'il étoit chauve; nous le voyons ici avec une barbe pointue. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'artiste, en lui mettant une tasse à la main, ne s'est pas conformé à la tradition qui le peint dans cet instant appliqué à faire des vers, ou à philosopher : n'aura-t-il pas voulu nous faire sentir qu'Eschyle ne faisoit pas de vers à jeun, et que Bacchus étoit autant qu'Apollon le dieu qui inspiroit sa muse[1]?

§. 9. SOPHOCLE.

Pl. IV.

Né à Colone, petit bourg près d'Athenes, qu'il rendit ensuite plus fameux par son OEdipe, issu d'une famille illustre[2], Sophocle commença sa carriere littéraire par le genre lyrique qui le conduisit à la principauté de la scene grecque[3]. Jeune rival du vieil Eschyle, nous avons vu comment il le vainquit dans le concours de la tragédie, et combien cet échec fut sensible à l'ancien poëte. Les succès du théâtre accompagnerent Sophocle jusqu'au

le pere de cet illustre Athénien s'appeloit Euphorion, et non Sophillus, comme le P. Corsini l'a nommé par méprise, le confondant avec le pere de Sophocle (F. A., tom. III, pag. 119).

(1) Voyez les auteurs cités par Bayle, *loc. cit.* (D).

(2) Son pere s'appeloit Sophilus, ou plutôt Sophillus, suivant l'orthographe des marbres d'Arundel, XXIII, 72; et suivant la prosodie de Simmias Thébain (*Analecta*, tom. II, p. 164). Cette prosodie prouve incontestablement que le nom de Théophile, substitué à celui de Sophilus dans le texte de Diodore, est une faute (XIII, §. 103); et que les conjectures de ces érudits, qui ont cru voir le même nom sous ces deux formes différentes, sont tout-à-fait vaines.

(3) Statilius Flaccus, ep. IX, dans les *Analecta*; Pline, VII, 30. Au reste les faits que j'énonce au sujet de ce poëte sont appuyés sur le témoignage de l'auteur grec anonyme de la vie de Sophocle, et sur les anciens écrivains cités dans la *Bibl. gr.* de Fabricius.

tombeau ; ils furent même la cause de sa mort : il succomba, plus que nonagénaire, à l'excès de la joie que lui causa l'annonce de sa vingtieme couronne[1]. Sophocle ne se borna pas à la carriere des lettres ; il fut élevé aux honneurs de la république, et il commanda les armées. Son naturel doux et bienfaisant lui attira l'estime et l'amour de toute la Grece ; et ses compatriotes même, démentant à son égard la jalousie de leur caractere, n'oserent le considérer que comme le bien-aimé des Dieux. L'antiquité l'a toujours regardé comme l'Homere de la tragédie[2], et le nom de Sirene attique lui fut donné par la divinité qui ordonna à Lysandre, lorsqu'il assiégeoit Athenes, de ne pas troubler la pompe funebre, et de respecter le tombeau de ce favori de Bacchus et des Muses[3]. CHAP. I. Poëtes. Pl. IV.

J'avois autrefois fait connoître au public ce petit buste de Sophocle, découvert à Rome en 1778, et conservé dans le musée du Vatican[4]. Le dessin gravé sous ces numero a été fait sur l'original avec plus de soin et d'exactitude. Le nom de Sophocle se lit clairement au bas, quoique la premiere syllabe soit mutilée. Le cordon dont est ceinte la tête du poëte est un symbole d'apothéose qui paroît le mettre au niveau d'Homere. N° 1 et 2.

Pour qu'on ne puisse élever aucun doute sur l'authenticité du portrait précédent, j'en ajoute un autre du même poëte, tiré d'un dessin fait d'après un petit médaillon en marbre, que j'ai vu au- N° 3.

(1) C'est le nombre fixé par l'auteur de la vie de Sophocle ; d'autres écrivains lui en donnent encore davantage. Au reste on a raconté sa mort de plusieurs manieres différentes.

(2) Diog. Laërt., liv. IV, 20.

(3) Pausanias, liv. I, 21.

(4) *Museo Pio Clementino*, t. VI, tav. 27.

Chap. I. Poëtes. Pl. IV.

trefois parmi les antiquités farnésiennes, à Rome. Ce dessin très fidele justifie la gravure qu'en avoit donnée J. Faber, et qui est un peu différente de celles qu'ont publiées Fulvius Ursinus, Bellori, et Gronovius.

Ce médaillon, ou, comme l'appeloient les anciens, ce petit bouclier, ornoit près de Rome le tombeau d'un poëte[1].

Ce second portrait de Sophocle confirme le premier; d'ailleurs sa physionomie étoit bien connue de toute l'antiquité; sa statue se voyoit à Athenes du temps de Pausanias, accompagnée de celles d'Euripide, de Ménandre, et de plusieurs autres poëtes, dans les portiques de ce même théâtre qui avoit été celui de leur gloire[2].

§. 10. EURIPIDE.

Pl. V.

La tragédie grecque, entre les mains de Sophocle, avoit atteint la perfection : Euripide son contemporain, quoiqu'un peu plus jeune, parut ajouter aux agréments de l'art dramatique; mais il marqua en même temps le commencement de sa décadence[3]. Sophocle s'étoit attaché à soutenir le caractere de ses

(1) J. Faber, *Imag. illustr.*, n° 136.

(2) Pausanias; *loco citato.* Philostrate le jeune (*Icones*, n° XIII, édit. d'Oléarius, p. 884) fait la descriptiou d'un tableau qui représentoit Sophocle. Le poëte étoit accompagné de Melpomene et d'Esculape. Cette divinité lui avoit apparu en songe, et lui avoit demandé un hymne ou *pæan.* La muse et le dieu de la médecine regardoient Sophocle d'un air d'affection; et un essaim d'abeilles, emblême de la douceur de son style, voltigeoit autour de sa tête. Cette description prouve l'usage des compositions allégoriques pour les portraits des hommes illustres, compositions dont nous verrons un exemple au §. suivant, pl. 5 n° 4, dans un camée qui représente Euripide.

(3) C'est à-peu-près le jugement qu'ont porté sur ce tragique Aristote, *Poétique*, chap. 13; Denys d'Halicarnasse, Ἀρχ. ἐξ., pag. 69 de l'édition de Sylburge, et Quintilien, J. O., liv. 5, ch. 1. Pour les faits que j'indique, on peut voir Suidas, Mos-

héros et de ses héroïnes; Euripide, en affoiblissant celui des premiers, rendit ses pieces plus touchantes; et en donnant aux femmes la hardiesse des grands crimes, il parut augmenter l'intérêt de la tragédie. Cette derniere innovation, et quelques invectives contre les femmes, qu'il se permit dans ses ouvrages, le firent passer pour leur ennemi; mais une pareille opinion ne nuisit point à ses succès : le beau sexe à Athenes ne siégeoit pas au tribunal de la littérature. Disciple d'Anaxagore, ami de Socrate, Euripide transporta la philosophie sur la scene; il chercha même à donner un but moral à quelques unes de ses pieces. Ces ornements, dans les ouvrages d'Euripide, sont compensés par quelques imperfections. On n'admire pas dans ses tragédies, autant que dans celles de son rival, le naturel du dialogue, la convenance des caracteres, la marche de l'action; la déclamation y prend même quelquefois la place du sentiment.

L'ennemi des femmes ne devoit pas s'attendre à être heureux dans son ménage : aussi ses chagrins domestiques l'engagerent-ils à quitter Athenes, et à se rendre aux invitations d'Archélaüs, roi de Macédoine, qui attiroit à sa cour les plus beaux génies de la Grece. Mais c'étoit là que sa mauvaise fortune lui préparoit une fin tragique semblable à celle d'Actéon[1]. Le roi pleura son ami, et honora sa mémoire; et la nouvelle de sa mort causa une espece de deuil public à Athenes. Euripide eut un tombeau magnifique en Macédoine, et un cénotaphe dans sa patrie.

chopulus, dans la vie d'Euripide; et parmi les modernes, Bayle, dans son dictionnaire, art. *Euripide*; Fabricius, *Biblioth. grec.*, liv. II, ch. 18; Jos. Barnes, dans la vie du même poëte, imprimée à la tête de la belle édition qu'il en a donnée.

(1) Sous l'archontat d'Antigene (ou l'an 407 avant J.-C.), suivant les marbres d'Oxford; Corsini, F. A., t. III, p. 258.

Chap. I. Poëtes. Pl. V. N° 1 et 2.

On ne connoît aucun buste d'Euripide qu'on puisse comparer, soit pour la beauté du ciseau, soit pour la conservation, à celui qui est représenté ici sous deux vues, d'après le marbre original du musée Napoléon[1] : le nez est tout antique; il ne manque à ce portrait que quelques mèches de cheveux dont celui du n° 3 est mieux fourni.

La finesse et l'air pathétique de la physionomie paroissent annoncer la sensibilité de l'ame de ce poëte, et cet art d'attendrir et de faire couler les larmes que Racine a si bien connu.

N° 3. L'hermès gravé sous le n° 3 est précieux par le nom d'Euripide qu'il porte écrit sur la poitrine en caracteres grecs. Sans cette inscription, nous n'aurions pu reconnoître ce poëte, sur plusieurs ouvrages de sculpture antique qui le représentent. Ce morceau est à Naples, dans le musée du roi[2].

N° 4. Le camée gravé sous ce numéro est tiré de la superbe collection du cabinet impérial; il est, à ce que je crois, inédit : il méritoit d'être connu par le sujet rare et intéressant qui y est representé, autant que par le charme de sa composition. L'art admirable de l'ancien lithoglyphe y fait reconnoître Euripide, malgré la petitesse de la figure, et quelques dégradations causées par le temps. La femme qui paroît le serrer du bras droit,

(1) Il étoit auparavant dans le cabinet de l'Académie de Mantoue. Voyez la *Notice de la galerie des Antiques du musée Napoléon*, n° 201, édition de l'an XII—1804.

(2) Cet hermès a été publié dans presque tous les recueils d'Iconographie, d'après la gravure que Galle en avoit insérée dans l'ouvrage de J. Faber, n° 60. On l'a fait dessiner de nouveau, d'après un bronze moulé sur le marbre original, pour s'assurer encore plus de ses véritables traits : le nez est restauré.

et qui a un rouleau dans la main gauche, est la muse de la tragédie. En s'attachant à Euripide, la déesse a l'air de solliciter le congé de son client auprès d'une autre femme, assise sur un rocher qui supporte un petit hermès. Cette femme est la palestre ou la gymnastique personnifiée, et assise, comme elle l'est dans un tableau décrit par Philostrate[1] : elle étoit fille de Mercure. Le petit hermès, image de ce dieu, ornement très commun des gymnases, devint le symbole distinctif de ce personnage idéal[2]. Pour saisir toute la finesse de ce tableau allégorique, il faut se rappeler que Mnésarque, pere d'Euripide, vouloit faire de son fils un athlete; et que ce ne fut qu'après quelques débuts équivoques que le jeune homme quitta la gymnastique pour la philosophie et la littérature[3]. De là cette indifférence avec laquelle la Palestre a l'air de laisser enlever son éleve par cette autre femme qui paroît le chérir davantage. L'auteur de cette élégante composition a

(1) Philostrate, *Imagines*, II, 32.

(2) Voyez *Museo Pio Clem.*, tom. V, tav. XXVI, XXVII; et l'épigramme que je cite de Xénocrate.

(3) La persécution essuyée par Anaxagore détermina Euripide à s'abandonner entièrement à son penchant pour la poésie dramatique (Suidas et Moschopulus) : il n'étoit donc pas, lorsqu'il quitta la palestre, aussi jeune que le suppose Aulugelle (XV, 20). Anaxagore ne fut accusé que durant la faveur populaire et la puissance de Péricles, son disciple : or, celui-ci ne put exciter la jalousie des Athéniens qu'après l'olympiade LXXXI[e], c'est-à-dire lorsque Euripide, né dans la LXXII[e], ou tout au plus tard au commencement de la LXXV[e], étoit au moins âgé de 28 ou 30 ans : il s'étoit même auparavant essayé à la peinture (Suid. et Moschop.). Les dix-huit ans que lui donne Aulugelle, en supposant l'intégrité du texte, ne sont probablement que le résultat de quelques erreurs chronologiques sur la naissance de notre poëte, erreurs dont on retrouve les traces dans l'auteur anonyme de la Vie de Sophocle. Voyez les *Tables d'Hérodote* par M. Larcher, aux années 485, 480 et 471 avant J.-C. L'artiste qui a gravé le camée que nous avons sous les yeux n'a donc pas eu tort de représenter Euripide avec la barbe; d'ailleurs, il n'auroit pu faire comprendre sans inscription le sujet de son ouvrage, à moins qu'il n'y eût retracé la physionomie d'Euripide telle qu'on la connoissoit sur d'autres portraits.

Chap. I. Poëtes. Pl. V.

imité l'Hercule de Prodicus, et il a préludé au songe de Lucien; car je ne puis me persuader qu'un ouvrage tel que celui-ci, exécuté avec autant de facilité que d'esprit, soit postérieur au satirique de Samosate. Les portraits d'Euripide étoient bien connus dans l'antiquité; on voyoit ses statues au théâtre d'Athenes; et dans le Ve siecle elles ornoient les portiques de Constantinople[1].

§. II MÉNANDRE.

Pl VI.

La comédie, née dans les bourgs de l'Attique 580 ans avant l'ere chrétienne, n'avoit pas tardé à dégénérer, et étoit devenue une satire des plus effrénées. Les lois d'Athenes la supprimerent[2]; mais ce moyen parut trop sévere, et la loi fut retirée. Bientôt après, les poëtes comiques ne se montrant pas plus discrets que leurs prédécesseurs, on imagina de retrancher les chœurs[3]; et alors les auteurs, obligés de se renfermer dans leurs sujets, eurent moins d'occasions de se livrer à ces déclamations poétiques faites pour flatter la malignité naturelle de la multitude.

(1) Pausanias, liv. I, 21; Christodore, dans les *Analecta*, t. II, p. 457.

(2) Voyez les autorités et les éclaircissements qu'a donnés à ce sujet M. Larcher dans l'avertissement au canon chronologique, tom. VII de son *Hérodote*, pag. 560 et suiv.

(3) Horace, A. P., v. 281,

Successit vetus his Comœdia, non sine multâ
Laude; sed in vitium libertas excidit et vim
Dignam lege regi: lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.

On voit clairement par ce passage que les chœurs furent retranchés de la comédie, à cause de leur médisance. L'auteur du *Voyage d'Anacharsis* paroît avoir envisagé ce changement sous un autre point de vue; mais je m'en tiens à Horace, qui avoit sous les yeux tout le théâtre comique des Grecs, perdu presque entièrement, et qui étoit à portée de mieux connoître que nous l'histoire de la littérature d'Athenes.

Cette réforme, qui ne parut qu'une simple mesure de police, devint, par l'effet qu'elle produisit, l'une des sources de la perfection à laquelle l'art dramatique a été porté par les modernes. Chap. I. Poëtes. Pl. VI.

La nouvelle comédie (car ce fut la dénomination qu'on lui donna), surpassa bientôt, par le développement des caracteres, par l'intérêt de la fable, par la conduite naturelle et ingénieuse de l'intrigue, non seulement l'ancienne comédie, mais la tragédie elle-même, qui, asservie à la pompe des chœurs, partie la plus attrayante de ce spectacle aux yeux du vulgaire, ne put s'affranchir des entraves du drame lyrique[1]. Ménandre a été le modele de la nouvelle comédie; il l'avoit portée à un si haut degré de perfection, qu'il parut avoir fait pour ce genre de poésie ce qu'Homere avoit fait pour le poëme épique[2]. La perte de ses ouvrages est d'autant plus à regretter, qu'ils contenoient la peinture la plus vraie, la plus spirituelle, et la plus exacte des mœurs, des usages, et des manieres de son siecle[3], qui étoit celui des premiers successeurs d'Alexandre[4].

(1) La nouvelle comédie des Grecs, à la peinture des mœurs près, est la même que la bonne comédie moderne: elle ne diffère pas non plus, par rapport à son économie, de la tragédie moderne elle-même, qui, à son exemple, s'est débarrassée des chœurs, ou ne les a employés qu'à la place des rôles secondaires et dans les entr'actes; en se séparant ainsi de la tragédie lyrique, plus semblable à la grecque, et qui en a conservé toujours le pompeux attirail.

(2) C'est ce qu'insinue une épigramme inscrite avec deux autres sur la gaîne d'un hermès sans tête, et qui portoit autrefois celle de Ménandre, couronnée de lierre. Ce marbre est maintenant dans le musée de Turin. L'épigramme que je cite se trouve aussi dans les *Analecta*, *Adespota*; DLXIX; Fulvius Ursinus l'attribuoit au sophiste Elien.

(3) Voyez l'extrait qui nous reste d'un ouvrage de Plutarque, sur la comparaison de Ménandre avec Aristophane; et mes explications du *Museo Pio Clementino*, t. III, pl. 15.

(4) Il mourut à 52 ans, l'an 290 avant J.-C. (Corsini, *Fasti Attici*, t. IV, p. 76). Cette époque est certifiée par une inscription grecque rapportée par Gruter, pag. MXXVII, 2. Quant au genre de la mort de Ménandre, si nous en croyons un ancien scholiaste d'Ovide, il se noya dans le port

Chap. I. Poëtes. Pl. VI.

Ménandre vécut honoré par les monarques et par la nation; mais les juges du théâtre ne lui rendirent justice que très rarement : il se vit souvent enlever la palme par des rivaux qu'il auroit pu mépriser[1].

N° 1 et 2.

La tête gravée sous ces deux numéros est celle de la belle statue de Ménandre, placée dans le musée Napoléon[2]. Deux observations prouvent que cette statue le représente. La premiere, qui suffiroit toute seule, est la ressemblance avec le portrait du n° 3, au bas duquel est écrit le nom de ce poëte; la seconde, moins forte à la vérité, mais qui sert néanmoins à confirmer la premiere, est que cette statue forme le pendant d'une autre sur laquelle est gravé le nom de Posidippe, poëte comique ainsi que Ménandre.

J'ai développé dans un autre ouvrage les motifs qui me font penser que cette statue, comme celle de Posidippe, avoit autrefois orné quelque monument d'Athenes[3]. Il est très probable

du Pirée, en s'amusant à nager; et c'est à lui que se rapporte ce vers du poëme *in Ibin*, v. 593,

Comicus ut mediis periit dum nabat in undis.

Il est à propos d'observer ici que M. Harless, qui a compté vingt et un Ménandre (*Bibl. gr.* de Fabricius, t. II, p. 454, *nnn*), en a omis un vingt-deuxieme, qui n'est pas le plus obscur de tous; c'est Ménandre, roi grec de la Bactriane, un des successeurs d'Euthydeme. Nous aurons occasion de parler de ce prince dans le chap. XVII, §. 2 de la 2e Partie.

(1) Martial, V, 10,

Rara coronato plausere theatra Menandro.

Voyez aussi Aulugelle, XVII, 4; Démétrius Poliorcete, et Ptolémée, fils de Lagus, avoient appelé ce poëte à leur cour, et envoyé des ambassadeurs pour l'y inviter, et des vaisseaux de guerre pour l'y transporter (Pline, VII, §. 31).

(2) J'ai parlé assez au long de cette statue et de celle de Posidippe, dans l'ouvrage cité ci-dessus, t. III, pl. 15 et 16. Voyez aussi mes explications des Antiques du *Musée français*, aux livraisons 45e et 46e; et la *Notice des Antiq. du Musée Napoléon*, n° 76.

(3) J'ai observé un grand clou de fer fixé dans l'occiput de ces deux statues, qui servoit, à mon avis, à y soutenir un rond ou plateau de bronze en forme d'auréole

qu'elles sont les mêmes que Pausanias avoit vues dans le théâtre de cette ville, où il dit que la statue de Ménandre étoit placée parmi les images de plusieurs autres poëtes dramatiques beaucoup moins célebres[1]. Les deux statues dont il est ici question ont été trouvées à Rome, dans le XVI[e] siecle, parmi les ruines des thermes d'Olympias, épouse de l'empereur Constant[2], et fille d'Ablavius, préfet de Rome. Cet édifice étoit donc postérieur au voyage de Pausanias de plus de 150 ans; et nous savons d'ailleurs qu'on n'avoit pas encore cessé à cette époque de dépouiller la ville de Minerve de ses anciens ornements[3]. Chap. I. Poëtes. Pl. VI.

Cette petite image en bouclier *(clypeata)* a été trouvée avec celle de Sophocle que nous avons précédemment expliquée: nul doute par conséquent que le Ménandre dont elle porte le nom ΜΕΝΑΝΔΡΟϹ ne soit le prince de la comédie grecque, choisi Nº 3.

(μηνίσκος), piece dont les Athéniens avoient l'usage de munir la tête des statues placées à ciel ouvert pour en mieux conserver la propreté (*Museo Pio Clem.*, t. III, pl. 15). Je ne doute pas que les plaques de cuivre qui paroissent avoir couvert les chaussures de ces deux poëtes, et dont il reste des fragments, n'aient été ajoutées à ces statues dans le théâtre d'Athenes, pour préserver ces parties de la sculpture des dégradations que pouvoit occasionner le frottement de la foule, *a tactu præter meantium,* comme dit Lucrece; circonstance qui a fait prendre à Rome la même précaution pour une statue sculptée par Michel-Ange.

(1) Pausanias, I, 21.

(2) Voyez les Mémoires de P. S. Bartoli, nº 29, réimprimés dans le 1[er] volume de la *Miscellanea filologica, critica e antiquaria* de M. Fea, p. CLXXVIII, sur l'endroit de la fouille où ces deux statues furent découvertes sous le regne de Sixte-Quint. Quant à la correspondance de cet emplacement avec les bains d'Olympias, voyez Nardini, liv. IV, c. 4; Venuti, *Descrizione topografica della antichità di Roma*, c. 6; et M. Fea lui-même, aux pag. LVI et CCXXVI de l'ouvrage déja cité. Aucun antiquaire ne s'étoit cependant avisé de parler de cette Olympias, qui avoit donné son nom à des thermes sur le mont Viminal, nom que cet emplacement a porté, sans doute par anticipation, dans les actes interpolés du martyre de S. Laurent.

(3) Synesius, epist. CXXXV.

Chap. I. Poëtes. Pl. VI.

judicieusement pour faire le pendant du prince de la tragédie[1]. Ces deux images de Ménandre ont l'une et l'autre les yeux sans prunelles, comme un grand nombre de portraits grecs. Cette méthode des artistes anciens n'a jamais été appliquée plus à propos que dans le portrait de notre poëte, qui, au rapport de Suidas, étoit louche.

POSIDIPPE.

Ce poëte, natif de Potidée ou Cassandrée dans la Macédoine, marcha dans la carriere de la comédie sur les traces de Ménandre, mais toujours à une assez grande distance. Cependant les anciens ont montré de l'estime pour ses ouvrages; ils les ont souvent cités, et ils nous en ont conservé quelques fragments qui annoncent un écrivain élégant et moral[2].

N° 4 et 5. La tête de la statue de Posidippe est représentée dans ces deux dessins.

Cette statue a toujours fait le pendant de celle de Ménandre. Le nom de Posidippe, qu'on lit sur le devant de la plinthe, fait

(1) Ce portrait de Ménandre se trouvoit déja dans plusieurs recueils *iconographiques*. L'estampe la moins infidele étoit jusqu'ici celle de Th. Galle, dans l'ouvrage de J. Faber, n° 90. On craint que ce médaillon, ainsi que celui de Sophocle, pl. 4, n° 3, ne soient égarés: du moins les dernieres recherches que j'en ai fait faire à Rome et à Naples ont été infructueuses. Les dessins gravés ici sont tirés de croquis très exacts, faits autrefois sous mes yeux. C'est une erreur de J. Gronovius et de quelques autres (*Thes. ant. gr.*, tom. II, p. 98) de croire que ce buste de Ménandre soit sculpté au revers du même médaillon de marbre qui offre le buste de Sophocle.

(2) Voyez les explications du *Museo Pio Clementino*, t. III, pl. 16. Posidippe florissoit vers l'an 286 avant l'ere chrétienne.

connoître qu'elle est la sienne, et nous donne une assurance de plus que l'autre statue est celle de Ménandre. Chap. VI. Poëtes. Pl. VI.

Celle-ci a, comme la premiere, des indices auxquels on reconnoît qu'elle a été exposée à l'air sur le théâtre d'Athenes. Elle étoit sans doute du nombre des statues érigées à la mémoire de plusieurs poëtes dramatiques bien inférieurs a Ménandre, et auxquels Pausanias paroît voir avec indignation qu'on ait accordé les mêmes honneurs[1].

ΠΟΣΕΙΔΙΠΠΟΣ, *Posidippe.* Ce nom est copié exactement tel qu'il est gravé sur le devant de la plinthe de la statue de ce poëte[2]. Une cassure ancienne a détruit cette partie de la statue de Ménandre; et ce n'a été que par une combinaison très heureuse que cette perte ne nous a pas empêchés de le reconnoître. N° 6.

MOSCHION.

Les talents distingués de Moschion sur les scenes tragique et comique, et peut-être sa personne même, seroient restés ensevelis dans l'oubli, si Clément d'Alexandrie et Jean Stobée ne l'avoient pas cité, et ne nous avoient pas conservé plusieurs morceaux tirés de ses tragédies et de ses comédies, et qui contiennent des traits de morale. Nous ignorons la patrie de ce poëte, et le temps où il a vécu: le titre d'un de ses ouvrages Pl. VII.

(1) Liv. I, c. 23.

(2) Gronovius avoit donné un dessin de la statue entiere, avec l'inscription qu'elle présente (*Thes. ant. gr.*, t. 2, p. 100). On l'a donnée plus exactement dans le IIIe vol. du *Museo Pio Clement.*, pl. 16; et dans le *Musée français.*

Chap. I. Poëtes. Pl. VII. fait voir qu'il étoit postérieur à Thémistocle ; et les pensées philosophiques répandues dans ses vers prouvent qu'il l'étoit aussi à Euripide et à Platon[1].

N° 1. Cette petite statue, que l'inscription de la plinthe, ΜΟΣΧΙΩΝ, *Moschion*, assure à ce poëte, est tirée de la collection farnésienne, et se trouve actuellement à Naples, dans le musée du roi. Elle a été dessinée dernièrement sur le lieu avec la plus exacte fidélité[2].

N° 2 et 3. Ces numero donnent la face et le profil de la tête dans la grandeur de l'original. La couronne de lierre, ornée de deux bandelettes ou *lemnisques*, ne se voyoit sur aucun des dessins publiés jusqu'à ce moment. Cette omission avoit laissé les antiquaires dans l'incertitude à l'égard du sujet représenté; ils ne savoient si c'étoit le poëte ou le médecin Moschion; car il y a eu plusieurs personnages de ce nom: la couronne, prix des concours dramatiques, ne laisse plus aucun doute[3].

ARATUS.

Ce poëte, cher à Antigonus Gonatas, roi de Macédoine, étoit né à Soles, petite ville de la Cilicie, où il professoit la médecine.

(1) Voyez entre autres les fragments de Moschion, rapportés pas Stobée, *Serm.* 293 et 296, *Ecl. Eth.*

(2) On en connoissoit déja le dessin gravé dans le recueil de Fulvius Ursinus; il a été répété depuis dans les ouvrages d'iconographie ancienne: mais il manquoit d'exactitude, comme la comparaison avec celui que nous publions peut le démontrer.

(3) Simmias Thébain, dans les *Analecta*, tome I, page 168; Callimaque, épigr. XXXVI. Nous avons vu ci-dessus, à la remarque (2) de la page 87, qu'une statue de Ménandre étoit de même couronnée de lierre.

Cultivant les sciences et la littérature, il tâcha de les allier ensemble par la poésie didactique, dont Hésiode et d'autres anciens avoient donné le modele, et qui reçut un nouveau lustre sous la plume d'Aratus. Ce fut à la priere d'Antigonus qu'il composa le poëme astronomique des *Phénomenes*, qui a excité l'admiration de ses contemporains et de toute l'antiquité. Le jugement moins favorable qu'en a porté un auteur moderne, qui paroît avoir une idée très médiocre du mérite poétique de cet ouvrage[1], ne sauroit être mis en balance avec le jugement de Callimaque et de Cicéron[2]. Ce poëme, qu'on a cru devoir assurer à l'auteur une réputation dont la durée égaleroit celle des astres qu'il a chantés[3], a fait autrefois les délices des grands, Germanicus l'avoit traduit en beaux vers latins; et il nous reste une épigramme à la louange du poëte, composée par le roi Ptolémée[4]. Après la mort d'Aratus, qui termina sa carriere à la cour du roi de Macédoine, ses compatriotes lui érigerent un tombeau ou cénotaphe qui est devenu célebre, dans les notices des géographes et des naturalistes, par le phénomene étonnant que produisoient les pierres très dures dont il étoit construit[5].

(1) Montucla, *Histoire des Mathém.*, vol. I, p. 227, note (*b*).

(2) Callimaque, épigr. XXXV, dans les *Analecta*; Cicéron, *de Orator.*, I, 16.

(3) Ovide, *Amor.*, liv, I, xv, 16:

Cum sole et lunâ semper Aratus erit.

S. Paul, Cilicien aussi, ne se fit pas de scrupule de citer, dans le discours qu'il tint aux Athéniens dans l'aréopage, un hémistiche de ce poëte son compatriote (*Act. ap.* XVII, 28). Chauffepié a donné un excellent article sur Aratus: on peut voir d'autres notices sur le même sujet dans la *Biblioth. gr.*, tom. IV, pag. 87 de la derniere édition.

(4) *Analecta*, tom. II, p. 66, ep. I. Ce roi Ptolémée étoit probablement Ptolémée Philadelphe, contemporain d'Aratus, qui florissoit environ 280 ans avant l'ere chrétienne.

(5) Pomponius Méla, liv. 1, ch. 13. Les pierres qu'on lançoit contre ce tombeau se brisoient.

Chap. I. Poëtes. Pl. VII. N° 4.

Cette tête, quoique sans inscription, peut être regardée comme un portrait bien certain d'Aratus. Elle est tirée d'une médaille très rare frappée à Pompéiopolis, ville de Cilicie, la même que Soles, patrie de ce poëte[1]. Il est évident que les têtes gravées sur la médaille doivent appartenir à deux personnages illustres; et Galien ne nous laisse pas en doute sur leurs noms, car il dit expressément que cette ville de la Cilicie seroit restée inconnue sans la réputation d'Aratus et de Chrysippe[2]. On n'est pas embarrassé non plus pour reconnoître le personnage que chacune des deux têtes représente. Celle d'Aratus regarde tant soit peu vers le ciel, par une allusion ingénieuse à ses poëmes astronomiques et météorologiques; et Sidoine Apollinaire nous assure qu'on donnoit même encore de son temps ce mouvement aux portraits d'Aratus[3]. On verra quels sont les indices auxquels on doit reconnoître le portrait de Chrysippe, lorsque nous examinerons les images de ce stoïcien. C'est à cet endroit que nous nous réservons de parler de l'époque où ces médailles ont été frappées.

(1) Cette médaille du cabinet du docteur Hunter, à Londres, a été décrite et publiée par M. Combe, (*Catalog. Mus. Hunter*, pl. 43, n° 23). Une autre tout-à-fait pareille, excepté par les caracteres qui marquent l'époque, existoit autrefois à Paris, dans le cabinet des jésuites : Hardouin la cite (*ad Plin.*, V, §. 22); et André Morell l'avoit publiée dans son *Specimen*, R. N., p. 240. Je l'ai retrouvée dans la collection du cabinet impérial, lorsque la planche VI avoit déja été gravée. Je donnerai un dessin de cette médaille dans la planche LVII de supplément. Une troisieme, tirée de la collection de Fulvius Ursinus, avoit été publiée par cet antiquaire et par J. Faber (*Imagin.*, n° 26 et 104.

(2) *In protreptico.*

(3) Lib. IX, ep. IX : *Quod per gymnasia pingatur areopagitica vel prytanea curvâ cervice Zeuxippus*, ARATUS PANDA. Il nous reste plusieurs vies d'Aratus, écrites en grec; on en peut voir l'indication dans Fabricius, *Biblioth. gr.*, *loco citato.*

NOTE.

Les antiquaires qui se sont occupés à reconnoître sur des monuments authentiques les portraits des hommes illustres de l'antiquité, ont enrichi leurs collections des noms et des images de quelques poëtes grecs qu'on ne retrouvera pas dans cette *Iconographie.* Je dois rendre compte de cette omission.

Les portraits en question ne sont appuyés ni sur des preuves tirées d'inscriptions antiques, ni sur des conjectures qui aient un degré assez fort de probabilité pour les faire admettre. Je ne puis cependant me dispenser de parler des portraits d'Hésiode, de Pindare et d'Aristophane, qui paroissent assurés par des inscriptions grecques.

Le premier présente à la vérité le nom d'Hésiode écrit au génitif, ΗCΙΟΔΟΥ, sur le bord de la pierre gravée qui le contient (J. Faber, n° 68): mais l'authenticité de cette inscription, déja suspecte, parceque, contre l'usage le plus suivi, elle offre le nom du sujet au génitif, a perdu tout crédit depuis qu'on a remarqué que la tête désignée par ce nom comme celle d'Hésiode est la même que d'autres monuments plus certains attribuent à Euripide.

L'inscription qui donne à Pindare un hermès du musée du Capitole à Rome (tom. I, pl. 38) ne mérite pas plus de confiance. Bottari s'étoit aperçu de l'imposture, et elle a été mise entièrement à découvert par une tête pareille, qu'une inscription véritablement authentique fait reconnoître pour celle de Sophocle: nous l'avons donnée à la planche IV.

Quant à Aristophane, Winckelmann avoit observé que l'hermès publié par J. Faber et par Bellori, et portant le nom d'Aristophane, n'appartenoit pas à la tête qui étoit placée dessus (*Monum. ined.*, n. 191). L'autre portrait du même poëte, que cet antiquaire a voulu substituer à celui-ci, sur le fondement de conjectures très foibles, n'est évidemment qu'un masque de Silene. Un masque est aussi le prétendu Callisthene de Fulvius Ursinus; et le nom grec qu'on y lit n'a rien de commun avec le sujet de la sculpture. Le Théocrite de J. Faber (n. 142) n'est qu'un dieu des forêts couronné de feuilles de pin. Le Philémon des médailles de Pompéiopolis est plutôt Chrysippe, comme nous le verrons ci-dessous, à la pl. XXIII. Eckhel s'étoit déja aperçu que, sur des médaillons de Colophon, une figure d'Homere, assise, avec le nom du magistrat Pythius, avoit été adjugée à Pythéus, poëte comique; et que le Thespis de J. Haym n'étoit qu'un Bacchus indien ou *Pogon* (D. N., t. II, p. 219 et 511).

Des gaînes sans tête, avec les noms écrits en grec d'Hésiode, de Pindare et de Bacchylide, ont été publiées par Fulvius Ursinus, et par moi (*Museo Pio Clementino*, t. I, p. 14); mais elles ne font qu'exciter nos regrets sur la perte de ces portraits illustres. Le temps avoit déja exercé ses ravages sur les statues des grands poëtes à l'âge de Plutarque ou de l'auteur, quel qu'il soit, des vies des dix orateurs; puisque cet écrivain atteste que la seule image d'Homere restoit encore parmi celles qu'on avoit élevées, sur le chemin qui d'Athenes conduisoit à Eleusis, en l'honneur des poëtes les plus distingués de la Grece (*Vita Isocr.*). Les images de plusieurs poëtes, réunies à Constantinople, dans le gymnase de Zeuxippe, que Christodore a décrites, et que nous n'avons pu remplacer, sont celles d'Alcman, de Simonide, de Pindare, de Cratinus, d'un Homere de Carie, poëte tragique, et de la poëtesse Erinna.

CHAPITRE II.

LÉGISLATEURS, ET SAGES ANCIENS.

§. 1. LYCURGUE.

Chap. II. Législateurs. Pl. VIII.

Les institutions du législateur de Sparte, et les vicissitudes de sa vie, ont fait le sujet de plusieurs ouvrages anciens et modernes[1]. Il suffira de dire ici que ce grand homme, né à Sparte, de l'une des deux familles royales de la race d'Hercule[2], neuf siecles environ avant notre ere[3], eut la régence de l'état pendant la minorité de Charilaüs son neveu[4]; que, forcé de s'absenter de

(1) Aristoxenus de Tarente avoit écrit sur Lycurgue; voyez Jonsius *de scriptoribus historiæ philosophicæ*, lib. I, c. 14, p. 76. Nul doute que tous ceux qui, comme Théophraste et Apollodore d'Athenes, avoient pris pour sujets de leurs ouvrages les législateurs anciens, ne se fussent assez étendus sur le législateur de Sparte. Maintenant la vie de Lycurgue par Plutarque est la seule que nous ayons de cet illustre Spartiate. On peut la comparer utilement avec ce que nous apprennent de ce grand homme Hérodote, liv. I, c. 65; Strabon, liv. X; Elien, V. H., liv. XIII, ch. 14 et 23; Justin, liv. III, ch. 2 et 3. Parmi les modernes, Barthélemy peut tenir lieu de tous les autres : il parle de ce législateur et de ses lois depuis le chapitre 43 du *Voyage d'Anacharsis* jusqu'au chapitre 51.

(2) De celle des Eurypontides.

(3) Cette époque a été fixée par M. Larcher, dans sa *Table chronologique* de l'histoire d'Hérodote.

(4) Il est constant que le nom de Léobotas ou Labotas, qu'on lit dans Hérodote, *loco citato*, au lieu de celui de Charilaüs, est fautif. Peut-être l'aura-t-on introduit postérieurement dans le texte, où le roi de Sparte, neveu de Lycurgue, n'étoit pas nommé.

sa patrie, le pays alors le moins civilisé de la Grece[1], où il se trouvoit en butte aux plus absurdes calomnies, il fit un voyage en Asie, d'où il rapporta en Europe le trésor le plus précieux, les poëmes d'Homere tout entiers. Il visita la Crete, peuplée de colonies lacédémoniennes, ou de nations qui reconnoissoient la même origine; et ce fut là qu'il étudia ces institutions et ces usages, qui, n'étant pas tout-à-fait étrangers aux habitudes de ses compatriotes, pouvoient s'accorder avec leurs mœurs[2]. Rappelé à Sparte, après quelques années, pour mettre fin aux désordres qui la tourmentoient, il s'y rendit, lui donna des lois, et fonda un systême social heureux et durable, qui, malgré plu-

(1) Hérodote, liv. I, c. 65.

(2) Teutamus avoit été le chef d'une colonie dorienne établie dans l'île de Crete avant que les Héraclides, à la tête d'une autre portion de ce même peuple, eussent fait la conquête de Sparte (Diodore, v. 80). Après cette conquête, Althémene, antérieur à Lycurgue de cinq générations, avoit transporté dans la même île une colonie lacédémonienne; elle y fonda plusieurs villes (Strabon, liv. X). Strabon observe que les peuples de la Crete qui ne tiroient point leur origine de Sparte, mais des colonies doriennes, ainsi que ceux qui, descendant des Spartiates, avoient quitté leur pays antérieurement à la législation de Lycurgue, suivoient tous à-peu-près les mêmes usages que cette législation avoit consacrés à Sparte. Je releve soigneusement cette circonstance pour appuyer une observation de M. Larcher (*Chronologie d'Hérodote*, c. 15, pag. 400 et 401). Ce savant est d'avis que le fond des institutions de Lycurgue existoit déja à Lacédémone; et que le législateur ne fit que remettre en vigueur celles qui entroient dans son systême, les modifier, et en abolir d'autres qui avoient pris la place des plus anciennes. Or, rien n'est plus propre à établir cette opinion que de reconnoître les mêmes institutions dans les nations de la Crete, sœurs, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de la nation lacédémonienne; de voir que Lycurgue est allé dans cette île étudier les mœurs des habitants qui avoient conservé les institutions de leurs ancêtres plus pures qu'à Sparte, pour les rétablir ensuite dans sa patrie. Cette opinion admise, il sera aisé de concevoir comment des usages et des institutions aussi bizarres et aussi extraordinaires ont pu jeter de si fortes racines dans les mœurs d'une nation. Les Lacédémoniens se plierent, sans beaucoup de difficulté, à une maniere de vivre qui avoit été celle de leurs ancêtres, et dont ils avoient conservé eux-mêmes dans leurs mœurs des traces plus ou moins profondes.

sieurs défauts, forma le caractere des Spartiates, et est devenu l'étonnement de tous les âges[1]. Satisfait de son succès, Lycurgue abandonna une seconde fois sa patrie pour aller consulter les oracles sur le sort de ses institutions et de son pays, après avoir préalablement exigé de ses compatriotes le serment de ne rien changer à ses lois avant son retour. Dès qu'il vit son ouvrage approuvé par les dieux, qui promettoient aux Lacédémoniens le bonheur et la gloire tant qu'ils conserveroient les lois qu'il leur avoit données, il ne songea plus qu'à lier par sa mort ses concitoyens à l'observation éternelle de leur serment : on dit qu'il se laissa mourir de faim[2]. La reconnoissance des Spartiates lui décerna bientôt les honneurs divins; et le temple qu'ils lui consacrerent existoit déja du temps d'Hérodote[3]. Chap. II. Législateurs. Pl. VIII.

La tête dessinée sous ces numero est celle d'une statue du musée du Vatican[4]. J'ai pensé qu'elle pouvoit être une image de N° 1 et 2.

(1) Cicéron admire les Lacédémoniens : *Qui soli toto orbe terrarum septingintos jam annos amplius, unis moribus et nunquam mutatis legibus vivunt :* « Qui seuls « dans l'univers, après sept cents ans, « n'ont jamais changé de mœurs ni de lois » (*pro Flacco*, §. 26). Il est cependant à remarquer qu'on peut regarder comme la cause principale de cette durée l'ordre de succession à la couronne adopté, même avant Lycurgue, par les Spartiates seuls parmi les peuples de l'antiquité, et qui donnoit constamment et invariablement le droit à l'aîné des enfants du roi de régner à sa place, ordre qui étoit méconnu dans les autres monarchies, où l'on hésitoit souvent sur le choix entre le fils et le frere du roi mort. Au reste, l'expression de Cicéron, vraie jusqu'à un certain point, ne laisse pas d'être exagérée.

(2) Plutarque, Elien, dans les lieux indiqués. L'abbé Anselme, dans le Ve vol. des *Mém. de l'Académie des inscriptions*, pag. 12, a mieux aimé suivre là-dessus une tradition calomnieuse et sans fondement que Tertullien a rapportée sur la mort de ce législateur (*Apolog.*, cap. 4). Suivant lui, Lycurgue prit cette cruelle résolution par le dépit qu'il éprouva en voyant que les Lacédémoniens faisoient quelques changements à ses lois, ou, pour mieux dire, à ses institutions, puisqu'elles n'étoient pas écrites.

(3) Hérodote, liv. I, c. 66.

(4) Voyez mon ouvrage sur le *Museo Pio Clementino*, tom. III, pl. 13.

Chap. II. Législateurs. Pl. VIII.

Lycurgue, à cause de la différence très frappante qu'on remarque dans la conformation de l'œil gauche et des parties qui l'environnent, comparée à celle des parties correspondantes du côté droit du visage. Il est constant, par l'observation de quelques autres ouvrages de sculpture ancienne, qu'on s'est contenté de cette inégalité de conformation, ou de ce défaut de symmétrie, pour caractériser un homme privé d'un œil[1] : or le législateur de Sparte en avoit perdu un dans une émeute populaire ; et ce malheur même avoit fait mieux connoître la grandeur et la bonté de son ame[2]. En réfléchissant sur cette particularité, sur la simplicité du costume de cette figure, revêtue d'un simple manteau; sur le négligé de la chevelure et de la barbe, qui convient parfaitement à un Spartiate, je n'ai pas balancé à l'attribuer à Lycurgue ; d'autant plus que ce législateur avoit des statues à Sparte[3], où il est probable qu'on avoit créé son portrait, comme on a créé celui d'Homere, en partie sur des traditions nationales, en partie sur de simples convenances.

N° 3 et 4. Ce second portrait, copié d'après une tête en marbre de la collection Farnese, me paroît confirmer de plus en plus les conjectures que je viens d'avancer à l'occasion du premier[4]. Le rapport des deux profils n'est pas équivoque, et la face offre la même irrégularité dans les yeux. La chevelure est encore plus dans le costume lacédémonien que celle du portrait précédent : et l'armure, dont on voit une partie sur l'épaule droite, con-

(1) *Museo Pio Clementino*, tom. III, p. 14.

(2) Plut., *vie de Lyc.*, §. 16; Paus., l. III, c. 18.

(3) Pausanias, liv. III, c. 14.

(4) Le dessin en a été pris sur un bronze qui est au palais du sénat, et qui a été coulé sur le marbre original que j'ai vu transporter de Rome à Naples. Ce buste n'avoit jamais été gravé.

vient très bien à ce législateur guerrier[1], instituteur de la nation la plus guerriere de la Grece, et dont les inventions utiles avoient perfectionné la tactique de ces peuples et de ces âges belliqueux, qui, plaçant la valeur militaire au-dessus de toute autre vertu, ne connoissoient cependant ni l'art de la guerre, ni la science des grands capitaines.

Chap. II. Législateurs. Pl. VIII.

N° 5 et 6.

J'ai fait dessiner ici deux médailles lacédémoniennes, en bronze, très communes dans les cabinets, et qui ont pour empreinte la tête de Lycurgue, indiquée par son nom : Lycurgue, ΛΥΚΟΥΡΓΟϹ, dans le n° 5; et ΛΥΚΟΡΓΟϹ dans le n° 6.

Ces médailles, frappées sous la domination romaine[2], sont d'un travail si médiocre, qu'on ne doit pas s'attendre à y voir le portrait de Lycurgue ni artistement ni uniformément tracé. Il nous suffira d'y remarquer la même chevelure que dans le buste des n° 3 et 4. Le n° 6 offre la tête du législateur ceinte d'un cordon en signe d'apothéose; le revers représente un caducée, symbole de la félicité publique, enté sur une massue, emblême de la force et du courage, et d'ailleurs propre à Sparte, royaume jadis fondé par les Héraclides. Les lettres ΛΑ sont les initiales du nom des Lacédémoniens; et les monogrammes sont ceux des

(1) Lycurgue passoit pour l'instituteur des *énomoties* (Herodote, I, 65), et de l'*oulamos* (Plutarch., *Lycurgue*). Le premier nom signifie une subdivision dans une compagnie de fantassins; le second, une troupe de cavaliers. Plutarque ajoute que Lycurgue régla tout ce qui concernoit la guerre. Hippias le sophiste et Philostéphanus assuroient qu'*il fut bon capitaine et grand homme de guerre*, *comme celui qui s'étoit trouvé en plusieurs batailles* (Plutarque, *vie de Lycurgue*, traduction d'Amyot, §. 50; Xénophon, *Lacœd. resp.*, c. 11.)

(2) L'époque des médailles autonomes de Lacédémone, en bronze, a été bien constatée par Eckhel (D. N., t. II, p. 281), au moyen des noms des magistrats qui se retrouvent les mêmes sur quelques médailles frappées sous les empereurs romains.

Chap. II. Législateurs. Pl. VIII.

éphores ou des magistrats de la ville, qui, dépendants des proconsuls de l'Achaïe, conservoient néanmoins dans le gouvernement de Sparte une foible image de leur ancienne autorité.

§. 2. PÉRIANDRE.

Sages anciens. Pl. IX.

Les sept personnages de la Grece qui, suivant d'anciennes traditions, furent décorés du titre honorable de Sages, et qui jouirent pendant leur vie de la considération attachée à ce titre[1], n'étoient, suivant l'observation de Dicéarque, ni des savants, ni des philosophes[2]; c'étoient des hommes d'esprit qui cherchoient à renfermer dans de courtes maximes les préceptes les plus propres à régler la vie, et qui avoient appliqué leurs talents au perfectionnement des lois dans leurs patries respectives. On n'étoit bien d'accord ni sur leur nombre ni sur leur nom : on ne l'étoit pas non plus sur les maximes caractéristiques attribuées à chacun d'eux[3]. Cependant l'opinion la plus générale a décoré de ce titre Périandre, roi de Corinthe; Solon,

(1) Diogene de Laërte, d'après Démétrius de Phalere, nous a transmis l'époque précise à laquelle on commença à désigner par le nom de Sages sept hommes qui avoient acquis, par leurs lumieres, la plus grande célébrité dans les villes grecques d'Europe et d'Asie :

Septem sapientes nomen quibus istud dedit
Superior ætas, nec sequuta sustulit.

Auson, ccc, v. 1.

Ce fut l'an 584 avant J.-C. (Diogene de Laërte, liv. I, 22; Corsini, F. A., t. III, p. 84; *Diss. Agon.*, p. 31).

(2) Οὔτ σοφοὺς οὔτε φιλοσόφους ἀυτοὺς γεγονέναι, συνετοὺς δέ τινας καὶ νομοθετικούς (Diogene de Laërte, I, 40). Cette observation de Dicéarque n'étoit cependant pas applicable à Thalès, savant et philosophe à-la-fois ; et il est à observer que l'on citoit des maximes en vers de presque tous ces Sages, preuve qu'ils avoient cultivé la littérature. Au reste Archétimus de Syracuse et Andron d'Ephese avoient écrit aussi des ouvrages sur les sept Sages; mais il paroît que leur récit étoit entremêlé de fables (Jonsius, *de script. Hist. Phil.*, lib. I, cap. 3 et 8).

(3) Diogene de Laërte, *loco citato*.

législateur d'Athenes; Bias, né à Priene dans l'Ionie; Thalès de Milet, ionien comme lui, et qui le premier dans la Grece enseigna la philosophie naturelle; Cléobule de Rhodes; Pittacus de Mytilene, et Chilon de Sparte[1].

Chap. II. Sages anciens. Pl. IX.

Périandre étoit le plus âgé de ces grands hommes qui ont été tous ses contemporains[2], et que le roman plutôt que l'histoire lui a donnés pour convives[3]. Fils de Cypsélus, roi, ou, comme on l'appeloit alors, tyran de Corinthe[4], il passa pour l'un des plus anciens inventeurs de ces maximes d'état qui tendent à conserver les gouvernements sans révolutions, et les nations sans orages[5]. Juste, modéré, éloigné de toute espece d'orgueil[6], quarante-

(1) Antipater de Sidon, dans les *Analecta*, ép. LX; Hygin, fab. 221; Ausone, *Ludus* VII, *sap.*; Sidoine Apollinaire, *carm.* XV, et d'autres, ne permettent pas de douter que l'opinion la plus générale de l'antiquité n'ait été en faveur des sept personnages que nous venons de nommer, à quelque différence près, et même malgré l'autorité de Platon, qui donne la place de Périandre à un Myson, né à Chen, bourgade du mont OEtas (*in Protagora*).

(2) Ayant pris les rênes du gouvernement à Corinthe, immédiatement après la mort de Cypsélus son pere, en 633, ou, tout au plus tard, en 626 avant l'ere chrétienne, âgé à-peu-près de quarante ans, Périandre devoit être né vers 670.

(3) On s'aperçoit à la simple lecture que le dialogue de Plutarque, intitulé le *Banquet des sept Sages*, est, non un morceau d'histoire, mais un conte fait à plaisir, où cependant le moraliste ingénieux a inséré très à propos différentes maximes attribuées à ces hommes illustres, et différentes anecdotes de leur vie et de leur siecle. Il fait réunir les sages chez Périandre; Archétimus les rassembloit chez Cypsélus.

(4) Les ancêtres de Cypsélus avoient régné sans interruption sur Corinthe depuis plus de quatre siecles. Il est vrai qu'il fit cesser le gouvernement monstrueux des Bacchiades, qui régnoient ensemble et sans partage, au nombre de plus de deux cents, et qu'il réunit en lui seul toute l'autorité de cette famille à laquelle il appartenoit par sa mere, et qui étoit issue de celle des Héraclides: cette action, dans les siecles suivants, fit donner à Cypsélus le titre de tyran.

(5) Aristote, *Politic.*, V, c. 11.

(6) Héraclide, *de Politiis*, c. 5, p. 206 de l'édition de M. Coray, Μέτριος δὲ ἦν.... μήτε ἄδικος μήτ' ὑβριστικός, « La bienveillance, « et non la force des hommes armés, fait « la véritable garde des princes » : c'étoit aussi une des maximes que Périandre avoit inculquées à ses successeurs dans un ouvrage en vers (Diog., I, 97). Ce fut lui qui

Chap. II. Sages anciens. Pl. IX.

quatre ans d'un regne paisible[1] prouverent assez la sagesse de sa conduite; et les défaites des ennemis de Corinthe attesterent sa valeur. Heureux si ses foiblesses et les dissentions domestiques qui en furent la suite n'eussent répandu de l'amertume sur ses jours, et quelque tache sur son regne! On ne peut lire sans intérêt le récit qui en a été tracé par Hérodote[2]. Périandre termina sa longue carriere, qui fut néanmoins abrégée, à ce que l'on dit, par ses chagrins, vers l'an 584 avant J.-C.[3].

Nº 1 et 2.

L'hermès gravé sous ces deux numero, et conservé à Rome dans le musée du Vatican, est celui qu'on déterra, en 1780, près de Tivoli, dans la maison de campagne de Cassius, avec l'hermès de Bias, et les fragments de ceux de Solon, de Thalès, de Pittacus, et de Cléobule[4].

institua à Corinthe un sénat pour régler la dépense publique sur les finances de l'état. Bayle s'est trompé lorsqu'il assure que Périandre, en formant ce sénat, régla la dépense de ceux qui le composoient: il a pris l'actif pour le passif, ἐφίεσαν pour ἐφέθησαν (Héraclide, *de Politiis*, *loc. cit.*; Bayle, Diction., art. *Périandre*, à la fin).

(1) Aristote, *loco citato*, c. 12; Diogene de Laërte, qui paroît avoir puisé ces époques à de bonnes sources, differe de quatre ans, en ne le faisant régner que quarante. M. Larcher, dans sa *Chronologie d'Hérodote*, p. 532 et suiv., prolonge le regne de Périandre jusqu'à soixante-dix ans: il se fonde sur les chapitres 94 et 95 du Ve livre de son historien, où il est parlé de Périandre comme du médiateur de la paix entre les Athéniens et les Mytiléniens, au sujet du Sigée. Cependant M. Larcher lui-même, sur les traces de Walckenaër, avoit très bien distingué la guerre élevée entre les deux peuples que nous venons de nommer, à l'occasion du Sigée, d'une autre guerre postérieure qui eut lieu entre les mêmes peuples, et à l'occasion de la même place, du temps d'Hégésistrate, fils naturel de Pisistrate; et il reproche au président Bouhier de les avoir confondues (Voyez la note (265), au livre V d'Hérodote). Mais je ne sais pourquoi, lorsqu'il s'agit de fixer la chronologie de Périandre, il revient à l'opinion qu'il avoit détruite.

(2) Livre III, ch. 48 et suiv.

(3) Suivant la computation d'Aristote, *loco citato*.

(4) *Mus. Pio Clem.*, tom. I, p. 13 et 14, tom. VI, pl. 22 et 25, où je publiai le premier cet hermès. La forme des caracteres est remarquable pour la figure carrée de

Ce portrait est d'une parfaite conservation : les prunelles exprimées par la sculpture donnent un caractere plus animé à la physionomie, qui annonce d'ailleurs un homme ferme et résolu.

Les inscriptions gravées sur la gaîne font connoître le sage que la tête représente, et sa maxime caractéristique :

ΠΕΡΙΑΝΔΡ□Σ	*Périandre,*
ΚΥΨΕΛ□Υ	*fils de Cypsélus,*
Κ□ΡΙΝ⊟Ι□Σ	*corinthien.*
ΜΕΛΕΤΗ ΠΑΝ	*L'étude est tout*[1].

l'□ et du ⊟. Cette forme nous étoit connue par les inscriptions de plusieurs hermès, et par la légende de quelques médailles. Fulvius Ursinus a publié sept inscriptions gravées sur la gaîne d'autant d'hermès, qui nous offrent les mêmes caracteres dont il est question. Ces inscriptions sont celles de Miltiade, d'Hésiode, d'Euripide, d'Aristote, de Lysias, et d'Eschine. Nous verrons la même forme d'□ dans les médaillons grecs d'Orode Ier, et de Phraate IV, roi des Parthes. Ce dernier exemple répond au siecle qui précede immédiatement l'ere chrétienne. Il faut néanmoins observer qu'on trouve des □ carrés, mais placés un peu obliquement, sur quelques médailles beaucoup plus anciennes de la ville de Posidonia, dans la grande Grece. Les médaillons des rois parthes sont du même temps que Cassius, dans la campagne de qui notre hermès a été déterré avec plusieurs autres que nous rapporterons dans la suite. Il paroît que la forme carrée des hermès a fait adopter aux anciens artistes une forme analogue de caracteres : Bergier a porté la même opinion (*Histoire des grands chemins de l'empire romain*, liv. IV, sect. 43, §. 4).

(1) Le dialecte dorien dans lequel cette maxime se trouve quelquefois énoncée, ΜΕΛΕΤΑ ΠΑΝ, a été la source d'un doute. On a cru que μελέτα étoit ici pour μελέται ; et alors le sens de la maxime ne seroit pas celui que nous lui avons donné, mais cet autre : « Ne fais rien sans t'y préparer ». L'auteur anonyme d'une épigramme de l'Anthologie latine a suivi cette derniere interprétation dans ce vers, contenant l'apophthegme de Périandre :

Ille nihil rerum fieri jubet immeditatum.

Mais notre inscription ne laisse plus aucun doute, et confirme l'expression du biographe des philosophes, qui a énoncé cette maxime avec l'article, μελέτη τὸ πᾶν. Au reste, presque tous les anciens s'accordent à la regarder comme la maxime caractéristique de Périandre, à l'exception d'un poëte grec anonyme qui lui donne celle-ci : χόλου κρατέειν, « Se posséder dans la colere » (*Analect. Adesp.*, ep. XXX).

Une épigramme d'Agathias[1] prouve que les portraits en bronze des sept sages par Lysippe, ou plutôt par Aristodeme son éleve, étoient connus dans l'antiquité. Il est probable que ces hermès en marbre ne sont que des copies de ceux en bronze, qui étoient plus anciens. Périandre avoit d'ailleurs assez occupé les artistes de son temps pour qu'ils n'aient pas négligé de transmettre son portrait à la postérité[2].

§. 2. SOLON.

Ce grand homme, issu d'une famille qui remontoit aux anciens rois de l'Attique, naquit à Salamine, où ses parents s'étoient retirés. Dès sa premiere jeunesse adonné au commerce et à la navigation, il sut par ce moyen rétablir sa fortune, et acquérir des connoissances qui n'étoient pas communes dans sa patrie. De là cette grande réputation de lumieres et de talents, qui, embellis par la poésie et rehaussés par un caractere moral également doux et élevé, le porterent aux premieres magistratures d'Athenes, et enfin à une espece de dictature que les troubles civils et le manque de lois avoient rendue nécessaire. Ce fut alors que Solon, devenu le législateur d'Athenes, donna une nouvelle forme à cet état, et sut tenir un juste milieu entre les deux partis qui le déchiroient. Ses lois ont été célebres dans l'histoire, à cause de la sagesse et de la modération qui en étoient la base, et qui en vivifioient le systême entier; mais

(1) Le XXXV[e] dans les *Analecta*. Nous entrerons dans quelques détails sur ces portraits, à l'occasion de celui d'Esope, pl. XII.

(2) Les ouvrages précieux, consacrés dans les temples de la Grece par la dynastie des Cypsélides, ont été célébrés de tous les temps (Aristote, *Politic.* V, cap. 11; Pausanias, liv. V, ch. 2; Plutarque, *loco citato*).

dans sa constitution, le sénat des quatre cents, qu'il mit à la tête du gouvernement populaire, étoit trop nombreux: peuple lui-même, il manquoit de force pour contenir le peuple; et Athenes pencha toujours vers l'anarchie quand un homme ambitieux ne sut pas gagner la confiance de la multitude, et l'enchaîner à ses volontés. C'est ce qui arriva du vivant même de Solon, lorsque Pisistrate se mit à la tête d'une république où chaque application de la loi excitoit des troubles, et d'où Solon lui-même venoit de se retirer, fatigué d'être obligé tous les jours d'interpréter sa propre législation. Ce Sage mourut dans l'île de Chypre, à l'âge de quatre-vingts ans, l'an 559 avant l'ere chrétienne[1].

Solon, quoique d'un caractere pacifique, et même adonné aux voluptés, ne manquoit pas de valeur guerriere: il fit reconquérir par les Athéniens Salamine sa patrie, dont les Mégariens s'étoient emparés: il voulut dans sa vieillesse prendre les armes contre Pisistrate; mais personne ne le suivit; et Pisistrate, maître d'Athenes, n'eut garde de vouloir se venger d'un vieillard admiré par toute la Grece, qui avoit été l'ami de sa jeunesse, et qui n'étoit plus dangereux.

D'autres écrivains ont grossi le nombre des exploits guerriers de Solon par le récit de ceux qu'il fit, suivant eux, dans la guerre de la Phocide; mais sa gloire doit infiniment plus au soin que Plutarque a pris de prouver qu'il n'eut point de part à cette guerre. Ces écrivains, en effet, au lieu d'honorer le législateur d'Athenes, comme ils en ont eu l'intention, flétrissent sa mémoire, en lui attribuant la funeste invention d'empoisonner les

(1) Plutarque, dans la *vie de Solon;* Diogene de Laërte, liv. I, c. 45 et suiv.; Elien, V. H., liv. VIII, c. 16; Corsini, F. A., t. III, p. 100; Barthélemy, V. d'A., introd., part. II, sect. 1, et ailleurs.

Chap. II. Sages anciens. Pl. IX.

sources des eaux qui couloient dans Cirrhe, où les ennemis étoient assiégés et tourmentés par la soif[1]. Solon acquit un titre plus juste à la reconnoissance de la Grece, en retranchant les honneurs immodérés et les avantages qu'on accordoit aux athletes vainqueurs, pour les répandre sur les soldats qui mouroient pour la patrie, et sur leurs familles. On a dû peut-être à cette innovation salutaire les victoires de Marathon et de Salamine.

N° 3 et 4.

Ces numero représentent le buste de Solon, conservé dans la galerie de Florence. Le Sage y paroît la tête ceinte d'un cordon, symbole d'apothéose; le bout du pallium ou manteau retombe sur l'épaule gauche. L'inscription suivante, gravée au-dessous de la poitrine, fait connoître le personnage représenté:

COΛΩN	*Solon*
O NOMOΘETHC	*le législateur.*

Ce buste unique n'avoit jamais été publié[2]. La physionomie, qui annonce le calme et la force de l'ame, a probablement été copiée d'après la statue en bronze que les Athéniens avoient érigée à Solon, dans le Pœcile[3].

(1) Pausanias, liv. X, c. 37.

(2) Torricelli, artiste connu, l'avoit cependant gravé en creux sur une pierre fine, au commencement du siecle dernier. L'empreinte se trouve dans plusieurs collections dactyliographiques.

(3) Pausanias, liv. I, c. 16; Elien, *loco citato*. Une autre statue de Solon existoit à Salamine du temps de Démosthene et d'Eschine: ces orateurs en font mention Dem. *de fals. Leg. et in Aristog.*, p. 420, 807; AEsch. *in Tim.*, p. 4, 52, éd. Reisk). Un second hermès de ce législateur a été trouvé sans tête, dans la maison de plaisance de Cassius, à Tivoli; il porte le nom de ce Sage, celui d'Exécestide son pere, et la maxime célebre MHΔEN AΓAN, *Rien de trop*. Un hermès réunissant les têtes de Solon et d'Euripide, tous les deux nés à Salamine, existe à Vellétri, dans le cabinet formé par le feu cardinal Borgia. J'en ai publié les inscriptions (*Museo Pio Clem.*,

Un portrait romain sans barbe, exécuté en pierre fine par un autre Solon, artiste du siecle d'Auguste, avoit été pris pour le portrait de Solon le législateur[1]. Baudelot avoit découvert cette erreur[2]; mais on n'avoit point remplacé jusqu'ici, dans les ouvrages sur l'iconographie ancienne, le portrait apocryphe par le véritable.

Chap. II. Sages anciens. Pl. IX.

§. 4. BIAS.

Pl. X.

En commençant par Périandre et Solon la suite des Sages de la Grece, nous avons gardé l'ordre chronologique de leur naissance. Mais si l'on nous demande pourquoi le portrait de Bias est ici à la troisieme place, nous pourrons répondre avec l'oracle que parmi ces grands hommes il n'y avoit ni premier ni dernier[3] : d'ailleurs l'ordre prescrit par la critique nous oblige à présenter Bias avant Thalès, puisque ce sera au portrait de Bias bien connu que nous devrons la connoissance de celui de Thalès.

VI, p. 79 et 80); mais les portraits ont été dégradés par le temps. L'épigramme grecque anonyme, insérée dans les *Anal. Ad.* DVI, avoit été écrite sous une image de Solon.

(1) Fabri *Imagines*, n° 135.

(2) Dans sa *Lettre sur le prétendu Solon des pierres gravées*, Paris, 1777, in-4°, pag. 16. Il est à regretter que l'observation très juste de cet antiquaire se trouve mêlée avec des conjectures dépourvues de toute vraisemblance; celle, par exemple, dans laquelle le travail barbare d'un médaillon *contorniate*, où l'on voit ce prétendu portrait accompagné du nom de Solon, est attribué à l'artiste grec de ce nom, l'un des plus habiles dans la gravure en pierres fines. Nous reviendrons sur ce médaillon, lorsqu'il s'agira du portrait de Mécene.

(3) L'oracle ordonna que les noms des sept Sages fussent gravés autour d'un cercle. Cette disposition excluoit toute préférence :

Recte olim ineptum Delphicus jussit deus
Quærentem; quisnam primus sapientum foret?
Ut in orbe tereti nomina eorum incideret,
Ne primus esset, ne vel imus quispiam.

Auson., cccii, 5.

Chap. II. Sages anciens. Pl. X.

Bias, né à Priene, ville de l'Ionie, fut préféré par quelques biographes aux six autres Sages, parmi lesquels Satyrus et Héraclide lui avoient assigné la premiere place. Les bases de l'administration monarchique établies par Périandre, l'organisation d'une démocratie formée, pour ainsi dire, d'un seul jet par Solon, étoient des faits assez éclatants pour appeler sur ces législateurs l'attention de la Grece. Des qualités plus modestes relevoient le mérite de Bias : le talent de la parole, employé toujours en faveur des opprimés, ou pour le bien public, une activité bienfaisante, une conduite toujours égale et toujours mesurée, firent aimer autant qu'admirer le Sage de Priene[2]. Il termina sa carriere honorable d'une maniere digne de sa vie ; il expira dans le barreau, entre les bras de son petit-fils, à la fin d'un plaidoyer par lequel il venoit de faire gagner la cause d'un de ses amis. Bias, suivant Hérodote, avoit exhorté les Ioniens à quitter tous ensemble les rivages délicieux de l'Asie, pour se soustraire à la domination des Lydiens et des Perses, et à s'établir dans l'île de Sardaigne, dont il paroît avoir eu une opinion beaucoup trop favorable[3].

N° 1 et 2.

La même fouille de Tivoli, dont nous avons parlé à la planche précédente, nous a procuré le portrait de Bias constaté par des inscriptions qui portent son nom et son apophthegme[4].

Les deux premieres lignes donnent ces deux mots :

ΒΙΑΣ	*Bias*
ΠΡΗΝΕΥΣ	*de Priene,*

(1) Diogene de Laërte, V, 82 et 88.

(2) Diogene, I, 82 et 84; Diodore de Sicile, *in Excerpt. Vales*, p. 552, édit. de Wesseling.

(3) Hérodote, I, c. 170.

(4) Cet hermès, conservé à Rome dans le musée du Vatican, a été publié par moi dans le VIe volume du *Museo Pio Clem.*, tav. XXII et XXIII.

où l'I de la premiere syllabe du mot Πριηνεύς, *de Priene*, a été omis par le sculpteur des lettres. Le nom de Teutamus, pere de Bias, n'y est point marqué. Chap. II. Sages anciens. Pl. X.

Les trois lignes inférieures présentent la maxime connue de Bias :

ΟΙ ΠΛΕΙΣΤΟΙ
ΑΝΘΡΩΠΟΙ
ΚΑΚΟΙ

La plupart des hommes sont méchants[1].

L'usage de la vie et du barreau lui avoit appris cette triste vérité.

§. 5. THALÈS.

Fondateur de la secte ionienne, et le pere pour ainsi dire de la philosophie grecque, Thalès, ayant quitté de bonne heure la politique et les affaires, s'adonna tout entier à la recherche et à la contemplation des vérités naturelles. Il profita de ses voyages[2], particulièrement de ceux qu'il fit en Egypte, pour se livrer à l'étude des mathématiques, dont il sut faire l'application à l'astronomie et à la science des temps. Ces connoissances le mirent en état de prédire une éclipse de soleil dans une occasion importante[3], et de régler sur les saisons la période de l'année,

(1) Les anciens ont, sans aucune contestation, assigné cet apophthegme à Bias.

(2) A une époque où il n'existoit ni professeurs ni livres, les voyages étoient le seul moyen d'acquérir une instruction plus étendue, en observant la nature sous des climats différents, et en s'enrichissant de l'expérience et des découvertes des nations étrangeres.

(3) L'éclipse dont il s'agit arriva l'an 597 avant J.-C., le 9 juillet de l'année julienne proleptique, suivant l'opinion du P. Petau, aujourd'hui la plus suivie. Hérodote (liv. I, c. 74) assure ce fait, qui étoit aussi rapporté par Eudémus, disciple d'Aristote, dans son *Histoire de l'Astrologie*, (Clément d'Alex. *Strom.* I). Il ne paroît pas, d'après des autorités aussi évi-

dont il fut le premier d'entre les Grecs qui fixa la durée à trois cent soixante-cinq jours, durée qui étoit probablement déja connue par les Egyptiens[1].

L'activité de l'esprit de Thalès et la force de son imagination lui firent enfanter un de ces systêmes de physique générale où l'on remonte jusqu'aux premiers principes des choses. Si dans ces recherches abstruses il ne rencontra pas la vérité, ses successeurs ont eu le même sort[2]. On s'est trompé sur la véritable signification de quelque mot technique, lorsqu'on a voulu lui faire honneur d'avoir enseigné le premier la doctrine de l'immortalité de l'ame[3].

Mais ce qui prouve l'étendue de son génie, c'est le projet d'un état fédératif qu'il a été le premier à concevoir; systême qui, rejeté alors par ses compatriotes, a été regardé depuis comme l'une des inventions les plus bienfaisantes d'une politique éclairée[4].

dentes, qu'il reste aucun fondement aux doutes de Dodwell (*Dissert. de Cyclis*, p. 911).

(1) Diogene de Laërte, I, 27. Solon, contemporain de Thalès, en réformant l'année attique, l'avoit portée, par le moyen des mois intercalaires, presqu'à la même durée.

(2) Outre les grands ouvrages de Stanley et de Brucker, on peut consulter utilement sur ce sujet l'article *Thalès*, dans le dictionnaire de Bayle; et la dissertation de l'abbé de Canaye, dans le tome X des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.

(3) La doctrine de l'immortalité de l'ame formoit, du temps d'Homere, la croyance générale des Grecs, puisque les fables des enfers, les nécyomanties, etc., la supposent nécessairement. Comment donc Chœrilus pouvoit-il dire que Thalès a été le premier à reconnoître ce dogme (Diog., I, 24)? Je pense que cette erreur est un effet de l'abus des synonymes. Thalès a été le premier à regarder les ames humaines comme toujours existantes, n'ayant ni commencement ni fin, ἀϊδίους, *éternelles* : mais ce mot étant quelquefois l'équivalent de ἀθάνατος, *immortel*, à la place duquel on le trouve souvent employé, on l'a mal à propos substitué à ce dernier, et on a fait de Thalès l'inventeur d'une doctrine qui avoit depuis bien des siecles jeté de profondes racines parmi les nations policées du paganisme.

(4) Hérodote, I, c. 170.

Les anciens, qui possédoient le mieux l'histoire des connoissances humaines, étoient persuadés que Thalès s'étoit borné à instruire par ses discours, et n'avoit laissé aucun écrit qui pût transmettre sans altération à la postérité le dépôt de sa doctrine. Quoi qu'il en soit de cette opinion, il est certain que des hommes remarquables par leurs lumieres lui ont déféré le titre du plus sage parmi les Sages[1]. Chap. II. Sages anciens. Pl. X.

Thalès mourut aux jeux olympiques, presque nonagénaire, accablé par la soif et par la chaleur excessive que son grand âge l'avoit mis hors d'état de supporter, l'an 548 avant notre ere[2].

Ce numero représente le profil d'un hermès à deux faces[3], dont l'une, savoir celle à gauche, est évidemment le portrait de Bias : il suffit, pour s'en convaincre, de la comparer avec le profil gravé nº 2. Nº 3.

Je pense que la face placée du côté droit, gravée ici nº 4, est le portrait de Thalès. La réunion de ces deux têtes sur le même hermès est le principal fondement de ma conjecture. Nº 4.

Qu'on se rappelle ce qui a été dit sur les deux portraits réunis d'Homere et d'Archiloque, et sur les exemples d'une pareille réunion de deux portraits, tels que ceux d'Epicure et de Métrodore son disciple, de Solon et d'Euripide, nés tous deux

(1) Timon, rapporté par Diogene de Laërte (I, 34); Cicéron (*de Leg.*, II, 9); Apulée (*Florid.*, p. 816).

(2) Sosicrate, rapporté par Diogene (I, 34); Corsini (F. A., t. III, p. 108).

(3) Cette antique se trouve aussi au Vatican; et je l'ai publiée dans le VIe vol. du *Mus. Pio Clem.*, à la pl. 24. Elle étoit sortie de la même fouille que l'hermès d'Homere et d'Archiloque, rapporté à la pl. II.

Chap. II.
Sages anciens.
Pl. X.

à Salamine; et l'on verra que les mêmes motifs portent à reconnoître ici Thalès.

Bias et lui étoient les seuls des sept Sages qui fussent nés dans le continent de l'Asie : Ioniens l'un et l'autre, et habitants de deux villes voisines, Milet et Priene, ils étoient amis; et les auteurs qui avoient écrit sur les sept Sages ne séparoient pas dans leurs écrits les noms de Bias et de Thalès[1]. Au surplus il est naturel de penser que l'image de Bias n'a pas été réunie avec une autre que celle d'un des Sages : or le portrait que nous examinons ne peut être celui ni de Solon, ni de Périandre, ni de Chilon, ni de Pittacus; nous connoissons ces quatre portraits avec trop de certitude pour pouvoir en douter. Il ne reste donc à choisir qu'entre Cléobule et Thalès : mais, si on en excepte la place assignée à Cléobule parmi les Sages de la Grece, il n'y a entre Bias et lui aucun des rapports que nous avons indiqués, et qui réunissent naturellement Thalès avec Bias.

Un portrait de Thalès, publié dans quelques recueils iconographiques, et différent de celui que je présente, ne peut rien diminuer de la force des conjectures que je propose. Fulvius Ursinus lui-même, qui l'avoit examiné le premier, a eu soin d'avertir que l'inscription par laquelle il étoit désigné comme celui du sage Milésien étoit fausse[2] : cet avertissement n'a pas empêché que la même image de Thalès n'ait été reproduite par Bellori[3], qui a dédaigné d'imiter en cela la sage retenue de J. Faber.

(1) Voyez les catalogues de Dicéarque et d'Hippobote dans Diogene de Laërte (I, 42).

(2) Dans la préface, à la tête de l'édition des portraits des hommes illustres, faite à Rome en 1570, in-fol.

(3) *Imagines illustrium*, n. 37. Une épigramme, écrite autrefois sous le portrait de Thalès, se trouve dans les *Analecta Adesp.* DIV.

Au reste l'air concentré de ce portrait paroît annoncer un penseur profond; et sous ce rapport il n'est pas indigne de Thalès[1]. Chap. II. Sages anciens. Pl. X.

§. 6. PITTACUS.

Pl. XI.

La simplicité des mœurs[2], la force et la générosité de l'ame, auroient placé Pittacus parmi les Sages de la Grece, quand même les Mytiléniens ne l'auroient pas regardé comme le sauveur de leur pays[3]. Il y donna des lois, et y exerça la dictature pendant dix ans, après lesquels il en vécut encore dix autres, sans s'exiler de sa patrie comme Lycurgue et Solon; mais au contraire en y jouissant paisiblement du respect et de la reconnoissance de ses concitoyens. Les satires et les invectives d'Alcée, qui fut son rival dans les troubles politiques de Mytilene, n'ont pu ternir la mémoire du Sage de Lesbos aux yeux de la postérité, qui n'a jamais perdu de vue le pardon généreusement accordé par celui-ci au poëte turbulent que le sort des armes avoit mis en son pouvoir.

Brave soldat et bon capitaine, Pittacus commanda les armées

(1) L'hermès de ce Sage, trouvé dans les fouilles de la maison de Cassius, à Tivoli, est sans tête: l'inscription grecque mutilée ne contient que le nom de *Thalès milésien*, *fils d'Examyus*, ΘΑΛΗΣ ΕΞΑΜΥΘΥ ΜΙΛΗΣΙΟΣ. L'apophthegme a été emporté : il étoit sans doute celui qu'on assigne communément à ce Sage, ΕΓΓΥΑ ΠΑΡΑ Δ ΑΤΑ, « L'infortune suit de près les « engagements » (Ménage, *ad Diog. Laërt.* I, 73; *Museo Pio Clementino*, t. VI, tav. 22). Il est à propos d'observer que cette maxime de Thalès, tracée sur les murs du temple de Delphes, a reçu une interprétation bien différente dans le *Voyage d'Anacharsis*, t. 2, c. 22, p. 14.

(2) On peut juger de cette qualité de Pittacus par son exercice favori, celui de moudre le bled; il ne l'avoit point abandonné, même lorsqu'il étoit le chef suprême de Lesbos (Ménage, *ad Laërt.* I, 82).

(3) Diogene de Laërte, I, 74, *segg.*, avec les autorités que Ménage y a ajoutées dans ses notes; Hérodote, V, 95; Plutarque, *Conviv.* VII *sap.*, sont les sources de ce que j'avance à l'égard de Pittacus.

de Lesbos; et l'antiquité a cité avec éloge un de ses stratagèmes, qui n'étoit cependant au fond qu'une indigne supercherie. Les Athéniens disputoient aux Lesbiens la possession du Sigée : il fut convenu qu'un combat singulier décideroit cette querelle; Pittacus fut nommé par les siens; les Athéniens eurent pour champion le chef de leur armée, Phrynon, vainqueur autrefois aux jeux d'Olympie. Pittacus se présenta sur le champ de bataille avec un filet caché sous son bouclier[1]; il en enveloppa son ennemi, et le tua. Les Mytiléniens eurent ainsi l'avantage : mais Périandre, choisi peu de temps après pour arbitre, malgré la victoire de Pittacus, rendit aux Athéniens la région contestée. Cette ruse de Pittacus pouvoit trouver une excuse dans les mœurs de son temps, où tout paroissoit permis pour la défense de la patrie.

Dolus an virtus quis in hoste requirat?
« Qu'importe qu'on triomphe ou par force ou par ruse[2]? »

étoit alors une maxime avouée par le droit des gens, ou du moins par celui de la guerre. Il est plus étonnant que cette action ait pu trouver un admirateur dans Plutarque[3].

Pittacus mourut à Mytilene, l'an 570 avant l'ere chrétienne, âgé de plus de soixante-dix ans[4].

(1) Polyen, *Strateg.* I, c. 25; Strabon, liv. XIII. Winckelmann a donné dans ses *Monumenti inediti*, n° 116, une image de ce Phrynon, d'après une pâte antique: Caylus (t. IV, pl. 53) l'avoit déja donnée; mais il y avoit vu un de ces gladiateurs appelés *retiaires* (*retiarii*); la fausse idée que certains antiquaires s'étoient faite de ces gladiateurs a induit l'un et l'autre en erreur. Cette pâte antique représente un *Mirmillon*, autre espece de gladiateurs, assis et enveloppé dans le filet que le *rétiaire* a jeté sur lui. Phrynon ne seroit pas représenté assis; et le gladiateur enveloppé dans le filet n'est jamais un *rétiaire*.

(2) Virg. *Æn.*, lib. II, v. 290, traduction de M. Delille.

(3) *De Herodoti malign.*

(4) Corsini, F. A., tom. III, pages 56, 81, et 90.

Voici le portrait de ce Sage tel qu'il est représenté sur une médaille dont on a déja parlé à l'occasion du portrait d'Alcée[1]. Chap. II. Sages anciens. Pl. XI.

Ici on a agrandi celui de Pittacus, en le rendant dans le dessin tel qu'on le voit avec une loupe. N 1.

L'inscription donne ainsi le nom du personnage, ΦΙΤΤΑΚΟC, *Phittacus*, au lieu de ΠΙΤΤΑΚΟC, *Pittacus*. Cet emploi de la tenue Π, *p*, au lieu de l'aspirée Φ, *ph*, n'est pas sans exemple dans les dialectes de la Grece[2].

Ce numero présente la même médaille dans la grandeur de l'original, et avec le revers portant la tête d'Alcée. Ainsi la gloire nationale et la renommée littéraire ont fait réunir sur un monument de quelques lignes d'étendue deux émules qui ne purent tenir ensemble dans leur pays natal. N° 2.

Le portrait de Pittacus existoit avec ceux des autres Sages dans la maison de plaisance de Cassius, à Tivoli; mais son hermès a été trouvé sans tête : l'inscription qu'on y lit porte le nom du Sage, celui d'Hyrrhas son pere, et celui de Mytilene sa patrie, avec la maxime caractéristique de Pittacus : « Sachez connoître le temps[3]. »

(1) Chap. I, §. 4.

(2) Ainsi la ville de Πυγίλη, *Pygele*, dans l'Ionie, se trouve appelée aussi *Phygele* (Pline, V, 31, *et ibi Harduin*). Pindare appelle Proserpine Φεϱσεφόνα, au lieu de Πεϱσεφόνα (*Pyth. od.* XII, v. 3); φιδάκνη se lit dans Aristophane, au lieu de πιθάκνη; et Strabon (liv. VII) atteste que l'île de Pharos, dans la mer Adriatique, s'appeloit ainsi au lieu de Paros, car elle étoit une colonie des Pariens, de la mer Égée, etc.

(3) *Mus. Pio Clem.*, tom. VI, tav. 22 :

ΠΙΤΤΑΚΟΣ
ΥΡΡΑ
ΜΥΤΙΛΗΝΑΙΟΣ
ΚΑΙΡΟΝ ΓΝΩΘΙ.

Chap. II.
Sages anciens.
Pl. XI.

§. 7. CHILON.

Si la renommée n'a pas célébré ce Sage autant que les six autres, la haute opinion qu'on avoit de sa vertu a été si répandue et si unanime, que plusieurs écrivains lui ont donné la premiere place parmi les sept[1]. Lacédémonien et fils de Damagete, il vécut à Sparte, à une époque où la législation de Lycurgue étoit dans toute sa vigueur, où nulle agitation civile, nulle guerre étrangere dangereuse, n'exigeoient des Spartiates ni de grands exemples de courage et de dévouement, ni des actions extraordinaires. Chilon parvint, l'an 556 avant l'ere chrétienne, à la premiere place de l'état après celles des rois, à la dignité de premier éphore[2]. Il n'est pas vraisemblable, ainsi qu'on l'a néanmoins avancé, qu'il ait travaillé pendant sa magistrature à étendre l'autorité des éphores aux dépens de celle des rois[3]. Citoyen paisible, il jouit long-temps d'une vie que le témoignage de sa conscience, l'étude de la poésie, et ses lumieres, rendoient heureuse, et dont une fin également heureuse marqua le terme. Chilon expira, comme Thalès, aux jeux olympiques, mais dans les bras de son fils vainqueur au pugilat. Ceux qui prétendent que sa mort arriva en 552 ne peuvent en donner aucunes preuves[4].

(1) « Il fut par la sagesse le premier des « sept Sages ». Ces mots se lisoient sous le portrait de Chilon (Diog. Laërt., I, 73). Ce que nous rapportons de lui est tiré de la même source.

(2) Corsini, F. A., tom. III, p. 103 et 10.

(3) Cette opinion de Ménage n'est fondée que sur l'interprétation forcée qu'il a donnée à un passage de Diogene (I, 68): mais ce passage, à le bien considérer, ne contient autre chose que la méprise de quelques écrivains qui, ayant lu que Chilon avoit été premier éphore, entendoient cette phrase comme s'il eût été le premier des éphores, ou l'instituteur de cette magistrature.

(4) Corsini, *loc. cit.*, p. 107. Ce savant a placé la mort de Chilon à cette époque,

Chap. II. Sages anciens. Pl. XI. N° 3.

Le portrait de Chilon, tracé quoiqu'imparfaitement sur un fragment de pavé en mosaïque, et représenté sous ce numero, est l'unique monument qui nous ait conservé l'image du Sage de Lacédémone. On le voit à Vérone, dans la bibliotheque du chapitre de la métropole[1]. Le prélat Bianchini avoit enrichi sa patrie de cet intéressant fragment déterré à Rome sur le mont Aventin, au commencement du siecle dernier. La célebre maxime ΓΝΩΘΙ CAYTON, *Connois-toi toi-même*, a fait reconnoître Chilon dans cette mosaïque, tant par Bianchini que par Winckelmann[2].

Cette maxime, qu'on lisoit écrite dans le temple de Delphes, n'a pas été attribuée à Chilon sans contestation; ceux-mêmes qui la lui attribuent sont d'avis que le Sage n'a fait qu'adopter une réponse donnée par l'oracle[3]. Quoi qu'il en soit, la plupart des anciens en font honneur à Chilon[4]. On peut croire, avec assez de probabilité, que ces pavés en mosaïque étoient ceux

parcequ'il a trouvé un Lacédémonien vainqueur aux jeux de la LVII[e] olympiade. Mais le Spartiate que le P. Corsini a trouvé étoit le vainqueur à la course du stade: le fils de Chilon l'avoit été au pugilat.

(1) Bianchini, *Demonstr. hist. eccles. quadri-partitæ*, sæc. II, tab. II, n° 127, tom. I, part. II, pag. 565; Ficoroni, *Notizie d'Antichità*, n° 22 de l'édition insérée dans les *Miscellanea* de M. Féa, p. CXXVI.

(2) *Monum. ined.*, n° 165. La gravure donnée par Winckelmann avoit été exécutée d'après un dessin colorié de la bibliotheque du Vatican. Le dessin que nous présentons ici a été pris de nouveau sur l'original, et avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

(3) C'étoit l'opinion d'Antisthene (Diog. Laërt, I, 40), et postérieurement celle de Porphyre (Joh. Stobæus, *Serm.* XXI).

(4) Cicéron a fait sur cette maxime une observation aussi juste que piquante, en disant que cette connoissance de soi-même ne doit point se borner à réprimer notre orgueil, mais qu'elle doit aussi nous faire sentir tout ce que nous valons: *Et illud*, γνῶθι σεαυτὸν, *noli putare ad arrogantiam minuendam solum esse dictum, verum etiam ut bona nostra norimus* (*ad Quintum fratrem* lib. III, ep. VI).

de la bibliotheque de Pollion[1], édifice somptueux élevé sur l'Aventin, et célebre par la collection des portraits des hommes illustres qu'il renfermoit.

§. 9. ÉSOPE.

Pl. XII.

Esope, né en Phrygie, esclave à Athenes, ensuite à Samos, est le premier qui se soit fait une réputation durable par l'apologue[2], genre inventé en Orient dès les âges les plus reculés. Ses fables, ses maximes, et ses réparties ingénieuses, lui procurerent la liberté, et le firent presque regarder comme l'égal des sept Sages, dont il étoit le contemporain. Il fut accueilli avec distinction à la cour de Crésus; mais son bonheur ne fut pas de longue durée. Après s'être élevé, par son esprit et sa sagesse, d'une condition abjecte à un état honorable, il périt à Delphes, victime de la plus noire calomnie, l'an 560 avant J.-C.[3]: il fut précipité comme un sacrilége du rocher Hyampéen. Les

(1) La bibliotheque construite par Pollion, auprès du portique ou *atrium* de la Liberté, étoit effectivement sur cette même partie de l'Aventin où la mosaïque fut déterrée (Nardini, *Roma vetus*, VII, c. 9; Ficoroni, *loco citato*): mais le superbe bas-relief représentant Endymion, trouvé dans la même fouille, rend cette opinion beaucoup plus probable (Ficoroni, *loco citato*, *Mus. capit.*, tom. IV, pl. 53); car nous apprenons par Pline que Pollion prit soin d'enrichir d'un grand nombre de chefs-d'œuvre de sculpture les monuments qu'il avoit élevés. Ce Romain avoit employé les portraits des hommes illustres à l'ornement de sa bibliotheque publique.

(2) Voyez, sur Esope, l'article qui le concerne dans le dictionnaire de Bayle; la vie de ce fabuliste par Bachet de Meziriac; et sur-tout le chap. 9, liv. II de la *Bibliotheque grecque* de Fabricius, avec les additions de M. Harless. La vie d'Esope, écrite en grec par Maxime Planude vers la moitié du XIVe siecle, est une compilation d'un grand nombre de traditions anciennes sur ce personnage, choisies sans aucune critique, et entremêlées de contes tout-à-fait absurdes.

(3) Cette époque a été bien assurée par M. Larcher (*Chronologie d'Hérodote*, ch. 19), malgré la méprise d'Eusebe et l'opinion du P. Corsini.

remords des Delphiens ne laisserent pas ce crime impuni; ils crurent voir dans tous les malheurs qui leur arriverent par la suite les effets de la vengeance céleste; et à la troisieme génération ils tâcherent d'expier le forfait de leurs peres[1]. Chap. II. Sages anciens. Pl. XII.

Ceux qui ont voulu porter le scepticisme jusqu'à douter de l'existence d'Esope n'ont pas fait attention à l'époque où Hérodote a écrit. Cet historien, postérieur à Esope seulement d'un siecle, avoit pu voir le Samien qui, descendant d'Iadmon, autrefois maître du fabuliste, fut appelé à Delphes pour recevoir la satisfaction expiatoire du meurtre dont on vient de parler. Socrate, Platon, Aristote, ne révoquoient point en doute l'existence du sage Phrygien[2]. Les fables de celui-ci, conservées par la tradition et écrites dans des temps postérieurs, furent mises en vers grecs très élégants par Babrias, poëte antérieur à l'âge d'Auguste : Phedre, qui fleurit sous ce prince, les rendit en vers latins; et l'inimitable fabuliste, qui a rempli la même tâche en notre langue, a surpassé Phedre, et ne nous laisse plus regretter Babrias[3].

Cet hermès à demi-figure, quoique sans inscription, paroît être une image d'Esope[4] : la forme d'hermès où de terme, usitée pour les portraits des hommes illustres, et la conformation défectueuse et raccourcie du personnage représenté, qui est N° 1 et 2.

(1) Hérodote, II, c. 134.

(2) Socrate, dans le *Phædon* de Platon, Platon, *Alcibiad.* I; Aristote, *Rhet.* II, 20; et ailleurs.

(3) Tout ce qui concerne Babrias, ses fragments, son âge, son mérite, a été éclairci avec beaucoup d'érudition et de critique par Tyrwhitt (*Dissert. de Babrio*, Londres, 1776, in-8°.)

(4) L'original est à Rome à la *villa Albani* : l'extrémité supérieure du terme d'où sort la demi-figure d'Ésope est également antique, et tient aux cuisses. Il est mal désigné sous le nom de buste dans l'*Indicazione antiquaria della villa Albani*, n° 392 de la premiere, et 375 de la seconde édition.

Chap. II.
Sages anciens
Pl. XII.

bossu, qui a le ventre gonflé et la tête pointue, et qui est tel en un mot qu'on nous peint Esope[1], ne permettent guere d'en douter. Ces défauts du corps sont compensés en partie par l'air spirituel de la figure, qui differe entièrement de celle que les anciens ont donnée aux images de nains et de bouffons, dont la physionomie est toujours ridicule, et bien souvent stupide[2]. Les probabilités qui portent à reconnoître dans ce marbre l'ancien auteur des Apologues augmentent encore, quand on observe que le portrait d'Esope, sculpté par Lysippe, existoit autrefois à Athenes, et qu'il étoit placé à la suite de ceux des Sages de la Grece[3], vraisemblablement en hermès, comme on avoit représenté ceux-ci. Un portrait d'Esope, modelé par Aristodeme, avoit acquis, au dire d'un écrivain du deuxieme siecle, presque autant de célébrité que les fables de ce moraliste[4]; ce qui n'est

(1) Φοξὸς ἦν... σιμὸς τὸν τράχηλον... προγάστωρ, βλαισὸς καὶ κυφός. *Il avoit la tête pointue... le cou raccourci... le ventre saillant; il étoit cagneux et bossu* (Maxime Planude, dans la vie d'Ésope).

(2) On peut voir des images de ces nains, appelés *moriones* par les Romains, dans les *Bronzes d'Herculanum*, tom. II, pl. 92, où ce sujet est bien éclairci dans les notes.

(3) Phedre, *epilog.*, lib. 2, v. 1,

AEsopi ingenio statuam posuere Attici,

où la correction de Bentley, qui lit *ingenio* au lieu d'*ingentem*, me paroît nécessaire; et Agathias, ep. XXXV, dans les *Analecta*,

Εὖγε ποιῶν, Λύσιππε γέρων, Σικυώνιε πλάστα,
Δείκελον Αἰσώπου στήσαο τοῦ Σαμίου
Ἑπτὰ Σοφῶν ἔμπροσθεν κ. τ. λ.

Fictorum Lysippe decus Sycionie, laudo
AEsopi Samii quod senis effigiem
Antelocas septem Græciæ sapientibus....
Grotius.

Mais l'*antelocas* et le *senis* ne sont pas dans l'original. Le poëte ne donne la qualité de vieillard qu'à Lysippe, et il le loue d'avoir placé Ésope vis-à-vis des sept Sages, non pas de l'avoir mis à leur tête.

(4) *Tatian. Adv. Græc.*, p. 55. Ce passage de Tatien m'a donné lieu de conjecturer que l'image d'Ésope, prise par Agathias pour un ouvrage de Lysippe, n'étoit guere différente de ce portrait modelé par Aristodeme. Cet artiste, à l'âge où il a fleuri, a pu être le disciple ou l'imitateur de Lysippe; et le portrait d'Ésope, modelé par Aristodeme, auroit atteint difficilement ce degré de réputation dont parle Tatien, si Lysippe avoit traité le même sujet. Agathias, écrivain du VI[e] siecle, a pu prendre le change, et donner sous le nom du maître l'ouvrage de l'éleve; c'est ce qui arrive tous les jours aux connoisseurs, à l'égard des tableaux des anciennes écoles d'Italie. Ce

pas difficile à concevoir, si on suppose l'image dont Tatien a parlé semblable à celle que nous examinons, avec une exagération de difformités bien propres à fixer l'attention de la multitude.

Chap. II. Sages anciens. Pl. XII.

Je finirai par deux remarques auxquelles ce portrait donne lieu. La premiere a rapport à un passage de La Fontaine, où cet écrivain trouve étrange qu'Esope n'ait pas été compté dans le nombre des Sages de la Grece[1]. Nous venons de voir que les Grecs le mettoient en effet, pour ainsi dire, au même rang et dans la même catégorie, lorsqu'ils plaçoient ses images à côté de celles de ces hommes illustres; et c'est ce qu'à leur exemple nous nous croyons autorisés à faire ici, en donnant au portrait d'Esope la même place dans l'Iconographie grecque.

La seconde observation porte sur l'abus des preuves négatives. Plusieurs critiques, et des plus illustres, ont nié la difformité d'Esope, sur le simple prétexte que les écrivains antérieurs au moine grec, auteur de la vie de ce fabuliste, ne l'ont point remarquée[2]. C'est de leur silence qu'on prétend tirer cette induction; comme si nous avions des écrivains anciens qui eussent

qui pourroit confirmer cette conjecture, c'est la notice que Pline nous a transmise sur Aristodeme, dans laquelle il attribue à cet artiste des portraits de philosophes (l. XXIV, §. 19, nº 26): nous avons vu qu'Agathias, en parlant de l'Ésope de Lysippe, fait aussi mention des portraits des sept Sages, sculptés par le même maître.

(1) La Fontaine, *vie d'Ésope*, au commencement: « Quant à Ésope, il me semble « qu'on le devoit mettre au nombre des « Sages dont la Grece s'est tant vantée, lui « qui enseignoit la véritable sagesse, et qui « l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux « qui en donnent des définitions et des « regles. »

(2) Meziriac, *loc. cit.*; Bentley (*Dissert. de Fabul. Aesopi*); La Croze et Jablonski (*Thes. epistolic. la Crozian.*, tom. II, p. 170, tom. III, p. 153), voyant que la vie d'Esope par Maxime Planude fourmille d'anecdotes fausses et ridicules, ont mis au nombre des mensonges de ce moine, à l'égard d'Esope, la description qu'il fait de la difformité de ce Sage. Mais comme le même auteur a rapporté sur ce fabuliste beaucoup de faits qui sont confirmés par des historiens plus anciens, il reste tou-

Chap. II.
Sages anciens.
Pl. XII.

parlé assez au long d'Esope, ou comme s'il étoit indispensable, en racontant quelques particularités de la vie de cet homme rare, de parler de ses défauts corporels. Voici un monument antérieur de bien des siecles au moine Planude, et qui nous présente l'image en hermès d'un homme d'esprit dont les formes expriment fidèlement les défectuosités les plus remarquables décrites par l'auteur de la vie d'Esope : c'est un témoin qui parle aux yeux et qui dépose en faveur de la vérité de ce fait. D'ailleurs il n'est pas impossible de reconnoître dans les anciens écrivains quelques traces des défauts de conformation d'Esope : on peut penser avec assez de vraisemblance que le siege fort bas sur lequel Plutarque le fait asseoir au banquet des Sages [1] n'a d'autre motif que la petite taille du fabuliste; et que le passage de Lucien, où ce satirique introduit Esope sous le rôle d'un plaisant ou d'un bouffon d'Epicure [2], n'a pas moins de rapport à la conformation grotesque du Phrygien qu'à la gaîté de son esprit.

jours à savoir si ce qu'il dit de la conformation d'Esope étoit fondé ou non sur des témoignages authentiques. Le seul silence des anciens, dans le peu qu'ils nous ont laissé sur ce Phrygien, n'est pas décisif. Meziriac avoit cru pouvoir opposer aux assertions de Maxime un passage tiré d'un fragment d'Aphthonius; mais, outre que ce passage concerne seulement la voix et la maniere de parler d'Esope, que Maxime fait bégayer, et à qui Aphthonius paroît attribuer une voix harmonieuse, je crois que la musique dont il s'agit dans ce passage n'est autre chose, dans le style guindé de ce rhéteur du Ve siecle, que l'instruction qu'Esope avoit reçue des Muses, c'est-à-dire le talent de l'apologue. L'anecdote d'un vase sacré caché par les habitants de Delphes dans les malles du fabuliste, auroit pu paroître volée dans les livres saints, et transportée par Planude dans la vie d'Esope: cependant nous retrouvons ce même fait dans les fragments d'Héraclide, auteur contemporain de Platon (*de Politiis*, c. 22).

(1) Plutarch., *Banquet des sept Sages*, à la p. 216 de l'édition de M. Dutheil : Παρῆν ἐπὶ δίφρου τινος χαμαιζήλου παρὰ τὸν Σόλωνα καθήμενος, « Esope se trouvoit assis sur un « siège fort bas au-dessous de Solon ». La tradition sur la difformité d'Esope n'étoit point inconnue à Himerius, écrivain antérieur à Planude de plusieurs siècles. Voyez les ouvrages de ce sophiste, publiés par Wernsdorf, p. 592.

(2) Lucian., *Ver. Hist.*, lib. II.

NOTE.

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici les portraits de deux anciens législateurs de la grande Grece, Zaleucus et Charondas. La médaille d'argent des Locriens d'Italie, rapportée par J. Faber, n° 165, et sur laquelle on prétend avoir retrouvé la tête de Zaleucus leur législateur, est fausse, ou du moins altérée dans la légende des deux côtés. La tête couronnée qu'on y voit empreinte ressemble à celle de Jupiter sur les médailles authentiques de ce peuple; et le nom de cette divinité, ΖΕΥΣ, qu'on y lit ordinairement, paroît avoir été transformé en celui du législateur. La légende du revers, ΛΟΚΡΩΝ ΕΠΙΖΕΦΥΡΙΩΝ (des Locriens Epizéphyriens), décele également l'imposture, les Locriens d'Italie n'ayant jamais ajouté d'épithete à leur nom dans leur véritable monnoie. Une tête chauve et barbue, gravée sur de petites médailles d'argent, frappées à Catane en Sicile, et portant au revers le foudre et le nom de cette ville, a paru à quelques numismatistes présenter le portrait de Charondas, né à Catane, et législateur des Sybarites (voyez la lettre de Trichet Dufresne à L. Seguin, dans le Xe volume du *Trésor d'Antiquités* de Gronovius). Mais d'autres, avec plus de raison, y ont reconnu la tête de Silene ou de Pan, qui paroît sur ces médailles tantôt avec des oreilles de chevre, tantôt avec des cornes, tantôt aussi sans aucune monstruosité. Le foudre du revers n'a pas plus de rapport, il est vrai, avec Silene qu'avec Charondas: mais les types des médailles autonomes de cette contrée n'en offrent souvent aucun entre les têtes et les revers, qui présentent les attributs de différentes divinités, de maniere qu'on ne peut rien conclure de cette circonstance. Les deux portraits en question, s'ils ont jamais existé, n'étoient probablement que des images idéales qui n'auroient aucun droit à nos regrets. Il n'en est pas ainsi des portraits véritables de Cléobule le Rhodien, l'un des sept Sages, et de Pisistrate, qui asservit les Athéniens: ces portraits ont existé: le musée du Vatican conserve encore les gaînes en marbre de deux hermès qui les représentoient (*Museo Pio Clem.*, t. I, p. 14, et t. VI, pl. 22); mais les têtes sont perdues. L'inscription suivante se lit sur la gaîne qui avoit appartenu au portrait de

Cléobule; elle indique son nom, sa patrie, et son apophthegme :

ΚΛΕΟΒΟΥΛΟΣ
ΛΙΝΔΙΟΣ
ΜΕΤΡΟΝ ΑΡΙΣ
ΤΟΝ

« Cléobule de Lindos. Le bien se « trouve dans la juste mesure. »

Le nom d'Evagoras, son pere, y est omis, de même que celui de Teutamus, pere de Bias, dans l'hermès de ce Sage (pl. X). L'inscription qui indiquoit le portrait de Pisistrate n'en présente que le nom, ΠΕΙCΙCΤΡΑΤΟC, *Pisistratus*. Ce nom est gravé sur le soubassement de la gaîne, d'où sortent les pointes des pieds. Si l'on en doit juger par la forme des caracteres, cette inscription paroît moins ancienne que celle des hermès représentant les Sages de la Grece, contemporains de ce tyran d'Athenes.

CHAPITRE III.

HOMMES D'ETAT ET DE GUERRE.

§. I. MILTIADE.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIII.

Le guerrier que Pausanias regardoit comme le plus ancien des bienfaiteurs de la Grece[1], Miltiade, fils de Cimon, étoit issu d'une famille qui se vantoit d'une noblesse héroïque; il comptoit Ajax et les Eacides parmi ses aïeux[2]. Quoique citoyen d'Athenes, il succéda dans la souveraineté de la Chersonese à Stésagoras son frere, qui tenoit cet état d'un autre Miltiade, fils de Cypsélus, et son oncle[3]. Les incursions des Scythes et l'inimitié des

(1) Pausanias, liv. VII, ch. 52, regarde Miltiade comme le premier parmi les bienfaiteurs de la Grece entiere, et Philopémen comme le dernier.

(2) On peut voir dans Hérodote, l. VI; dans Cornelius Nepos, *in Miltiade*; dans les notes de M. Larcher sur le premier de ces deux auteurs, et dans celles qui se trouvent sur le second dans l'édition de van Staveren, les preuves de ce que j'avance concernant Miltiade.

(3) Cornelius Nepos n'a pas su distinguer le Miltiade fils de Cimon, de l'autre Miltiade, frere de ce même Cimon, et fondateur de la colonie athénienne de la Chersonese. Hérodote, plus voisin de l'époque où vivoient ces hommes illustres, les avoit bien distingués (voyez les notes de Perizonius sur Elien, V. H., XII, 35). Un Miltiade encore plus ancien avoit été archonte d'Athenes l'an 660 avant J. C.: on ne sait pas s'il étoit de la famille du héros de Marathon. Un quatrieme Miltiade, fils de Patérius, Athénien, qui vivoit probablement dans le V[e] siecle de l'ere vulgaire, étoit sans contredit de cette même famille: son épitaphe en vers grecs se lit dans l'Anthologie de Céphalas, et dans les *Analecta* de Brunck; *Adesp.*, n° 690.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIII.

Perses l'obligerent à retourner dans son ancienne patrie, où l'autorité légitime et paternelle qu'il avoit exercée dans la Chersonese fut regardée comme un crime : heureusement ses talents militaires et ses vertus civiles l'emporterent dans la balance, et il fut absous.

L'an 490 avant l'ere chrétienne, lorsque Datis et Artapherne débarquerent à Marathon avec l'armée innombrable des Perses, il fut un des dix généraux nommés par les Athéniens pour commander la leur; et ayant fait prévaloir son avis d'attaquer l'ennemi, quoiqu'avec des forces vingt fois plus petites, il eut seul le commandement[1], le jour du combat, du consentement de ses collegues. L'habileté du général, le courage et la discipline des Athéniens, déciderent de la victoire. Les Perses frappés d'une terreur panique se rembarquerent en désordre après avoir abandonné leur camp, et laissé six à sept mille hommes sur le champ de bataille. Miltiade, en mémoire de cette journée glorieuse, consacra une statue au Dieu Pan[2]; mais il ne put obtenir de ses concitoyens jaloux la couronne d'olivier qu'il sollicitoit pour unique récompense de sa valeur[3]. Peu de temps après, ayant tenté sans succès une expédition maritime contre l'île de Paros, il fut accusé de trahison; et il auroit été condamné à mort sans la courageuse résistance du président de l'assemblée, qui refusa de recueillir les suffrages du peuple[4].

(1) Plutarque, dans la vie d'Aristide, attribue à la sagesse de ce grand homme le parti pris par les dix généraux de remettre le commandement au seul Miltiade.

(2) Nous apprenons ce fait particulier par une épigramme de Simonide conservée dans l'Anthologie (n° xxviii dans les *Analecta*). Les païens regardoient le dieu Pán comme la cause surnaturelle des terreurs subites qui se répandent dans la multitude presque sans motif: c'est de là que cette frayeur peu raisonnable a été appelée terreur panique.

(3) Plutarque, *vie de Cimon*, §. 13.

(4) Nous devons cette anecdote à Platon *in Gorgia*. M. Larcher, qui l'a relevée

Il fut cependant condamné à une peine pécuniaire qui équivaloit au montant des frais de cette expédition malheureuse. Ne pouvant payer cette amende, qui s'élevoit à cinquante talents, il fut mis en prison conformément aux lois, et il y mourut de la suite de ses blessures. Sa mort désarma l'envie : on permit qu'il eût son tombeau sur le champ de bataille de Marathon[1], où étoient déja ensevelis ses compagnons d'armes, auprès du trophée qui ne laissoit pas dormir Thémistocle.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIII.

Les Grecs possédoient plusieurs portraits de Miltiade. Panænus, frere de Phidias, avoit peint ce général dans le tableau qui représentoit la bataille de Marathon, et qui ornoit le Pœcile : ce portrait ainsi que ceux de Callimaque et de Cynégire étoient faits sur des originaux peints ou modelés d'après nature[2]. Miltiade avoit une statue dans le prytanée d'Athenes ; mais du temps de Pausanias on en avoit effacé l'inscription, et peut-être en avoit-on aussi enlevé la tête pour mettre à la place celle de quelque magistrat romain[3]. Phidias enfin exécuta en marbre

avec sa critique ordinaire, observe que dans la constitution d'Athenes l'*épistate* ou président avoit cette insigne prérogative (Hérodote, tom. IV, p. 487)

(1) Pausanias, I, 23.

(2) Pline, liv. XXX, §. 34. *Adeo ars perfecta erat ut in eo prælio (Panænus Phidiæ frater) iconicos duces pinxisse tradatur, Atheniensium, Miltiadem, Callimachum, Cynegirum ; Barbarorum, Datim, Artaphernem.* Callimaque étoit le polémarque : son suffrage fit prévaloir l'avis de donner bataille, sur laquelle les dix généraux étoient partagés ; il périt, ainsi que Cynégire, dans cette journée : par conséquent le mot *iconicos*, *iconiques*, employé par Pline, ne peut avoir d'autre sens que celui que j'ai exprimé dans le texte. Eschine nous rapporte une autre anecdote sur cette peinture ; c'est que l'on permit au peintre de représenter Miltiade dans l'attitude de donner le signal de l'attaque, mais qu'on ne voulut point permettre qu'une inscription fît reconnoître l'image de ce général. *Contr. Ctes.*, p. 576, ed. de Reiske.

(3) Pausanias, I, 18.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIII.

une statue de Miltiade, qui fut placée dans le temple d'Apollon à Delphes. La valeur de cette statue avoit été prise sur la dixieme partie des dépouilles conquises sur les Perses à Marathon, que les Athéniens avoient consacrée à ce dieu[1].

Nº 1. Fulvius Ursinus a publié le premier le buste de Miltiade que nous donnons sous ce numero. L'inscription suivante, en caracteres carrés,

ΜΙΛΤΙΑΔΗΣ	*Miltiade,*
ΚΙΜΩΝ□Σ	*fils de Cimon,*
ΑΘΗΝΑΙ□Σ	*athénien,*

ne laisse aucun doute sur ce portrait. On ne sait pas ce que le marbre orginal est devenu[2].

Nº 2 et 3. La tête ornée d'un casque, gravée sous ces numero, appartient au musée Napoléon[3]. Elle nous offre le même portrait, reconnoissable à la sérénité du regard et à la disposition des

(1) Pausanias, X, 10.

(2) J'ai choisi cet hermès de Miltiade entre les deux que Fulvius Ursinus a publiés, parcequ'il m'a paru mériter plus de confiance, à cause de la ressemblance qu'il a avec les autres images de ce guerrier, réunies dans cette planche, et de la forme carrée des caracteres grecs, usitée dans ce genre de portraits. L'autre, découvert sur le mont Célius, à Rome (Fabr. *Imag.*, n. 92), soit qu'il eût été dégradé par les restaurations, ou que l'estampe ait été gravée d'après un mauvais dessin, n'offre qu'une très légere ressemblance avec le premier. L'un et l'autre ont disparu; les deux épigrammes qu'on lisoit sur le second ont été publiées plusieurs fois, et nous les ajoutons ici :

Qui Persas bello vicit Marathonis in arvis,
Civibus ingratis et patriâ interiit.

Πάντες, Μιλτιάδη, ταλαρήϊα ἔργα ἴσασιν
Πέρσαι, καὶ Μαραθὼν σῆς ἀρετῆς τέμενος.

« Tous les Perses, ô Miltiade, connoissent « tes exploits guerriers, et Marathon est le « monument de ta valeur. »

Brunck a changé le mot ταλαρήϊα en τά σ' ἀρήϊα.

(3) *Musée Napoléon*, par T. Piroli, t. II, pl. 80.

cheveux et de la barbe, particularités qui sont les mêmes dans les deux bustes : la différence dans le nez ne peut faire aucune difficulté, cette partie de la sculpture antique étant ordinairement restaurée. Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIII.

Le casque dont cette tête est couverte confirme notre opinion sur le personnage qu'elle représente, puisque dans la partie qui descend sur le col on voit en bas-relief le taureau furieux de la Crete, qui avoit infesté du temps de Thésée les plaines de Marathon, où il fut domté par ce héros, et qui depuis a été connu dans la mythologie sous le nom de *Taureau de Marathon*. Les habitants de cette bourgade attique le prirent dès-lors pour symbole de leur contrée, et ils consacrerent son image en bronze dans la citadelle d'Athenes[1]. Cet ornement du casque est donc ici caractéristique, et sert à faire reconnoître dans ce buste le vainqueur de Marathon.

N° 4. Le buste gravé sous ce numero est celui d'un guerrier couvert pareillement d'un casque : la forme de la coiffure et les traits du visage rappellent le profil n° 3. Cette cornaline antique[2], en répétant le portrait que le buste en marbre nous a fait connoître, augmente le poids de nos conjectures; car elle constate de plus en plus la célébrité de ce portrait.

(1) Pausanias, I, 27. Strabon, liv. IX, en parlant de la bourgade de Marathon, réunit dans la même période la victoire de Miltiade, et la fable de ce taureau.

(2) Cette pierre gravée appartient au cabinet de M. de la Turbie, à Turin. Si la chlamyde paroît, contre l'usage, attachée sur l'épaule gauche, c'est qu'on a copié fidèlement l'empreinte de la pierre originale, et que les anciens lithoglyphes ne prenoient pas toujours la précaution de graver en sens contraire, pour que l'empreinte des pierres pût offrir les objets dans leur sens naturel.

Chap. III.
Hommes d'état
et de guerre.
Pl. XIV.

§. 2. THÉMISTOCLE.

Né pour le salut de son pays, on ne peut dire ce que seroient devenues toutes les nations de l'occident sans cet homme extraordinaire[1]. Le projet formé par Xerxès de soumettre la Grece européenne, comme ses ancêtres et lui-même avoient déja soumis la Grece asiatique, étoit au moment de réussir : mais Athenes avoit vu naître dans ses murs un homme capable de diriger et de maîtriser les destinées de sa patrie. Prévoyant qu'elle ne pourroit être sauvée que par les forces de mer, il lui donna une marine, lorsqu'elle ne songeoit pas à construire un seul vaisseau; il fomenta pour y réussir la haine du peuple contre les Eginetes ses voisins, afin qu'il fît par ce motif les sacrifices nécessaires pour créer une flotte; il séduisit les oracles pour obliger ses compatriotes à adopter le seul moyen de défense qui pût leur permettre quelque espoir de succès; il corrompit ses collegues et le commandant en chef des forces navales de la Grece réunie, pour les empêcher de prendre des résolutions qui eussent été fatales à l'intérêt commun; enfin il alla jusqu'à feindre la trahison auprès de l'ennemi, pour le tromper et l'engager à attaquer les Grecs dans le seul endroit où ils pouvoient vaincre, et où ils ne vouloient pas combattre[2].

(1) Les sources de tout ce que j'avance sur Thémistocle sont Hérodote et Thucydide, ses contemporains, le premier au livre VIII, et le second au Ier; Diodore de Sicile, liv. II, Cornelius Nepos, et Plutarque: ces derniers dans les vies qu'ils nous ont laissées de ce grand homme.

(2) Il lui fallut user de moyens semblables après la bataille, pour faire retirer Xerxès en Asie, contre le vœu des Athéniens, à qui cependant une conduite différente de l'ennemi auroit pu devenir funeste; car Mardonius, resté en Grece avec une très petite partie des forces de Xerxès,

Après la bataille de Salamine, qui eut lieu le 30 septembre julien de l'an 480 avant l'ere chrétienne[1], Thémistocle ayant délivré Athenes de la crainte des Perses, entreprit de lui assurer la domination de la Grece. Toute la grandeur d'Athenes, dans les temps qui suivirent, ne fut que le résultat des opérations de ce grand homme. Il fut néanmoins bientôt arrêté dans sa marche par le soupçon que l'on conçut qu'il ne travailloit que pour satisfaire sa propre ambition, et peut-être ce soupçon n'étoit-il pas tout-à-fait sans fondement. Quoi qu'il en soit, les Athéniens le bannirent par l'ostracisme; et les Lacédémoniens, qui ne purent lui pardonner l'accroissement de la puissance d'Athenes, l'accuserent d'être d'intelligence avec le roi de Perse pour asservir ses concitoyens; de sorte que Thémistocle, ne trouvant plus d'asile dans le pays qui lui devoit son salut, fut contraint de se jeter dans les bras du roi de Perse, l'ennemi commun de la Grece, et sur-tout l'ennemi d'Athenes.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIV.

Ce prince étoit probablement Artaxerxès, fils de Xerxès[2], qui, ne voulant pas se laisser vaincre en genérosité, combla Thémistocle d'honneurs et de richesses. Tout annonçoit que les Grecs ne tarderoient pas à se repentir de leur ingratitude envers ce grand homme : mais la mort vint si à propos le sauver de l'affreuse nécessité de prendre les armes contre son pays, qu'on s'est plu, quoiqu'avec peu de fondement, à croire qu'elle fut volontaire[3]. L'époque la plus probable de cet évènement est

balança le sort de ce pays à la journée de Platée. Cette réflexion est de Plutarque (*Themist.*, pag. 120).

(1) J'adopte ici, comme à l'ordinaire, la *Chronologie* de M. Larcher.

(2) L'autorité de Thucydide m'a paru préférable à toute autre.

(3) Voyez à ce sujet Thucydide (I, 138), et Cornelius Nepos (*Themist.*, §. 10). Si l'opinion que la mort de Thémistocle fut volontaire est devenue la plus générale, Cicéron en a très judicieusement

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIV.

l'année 450 avant l'ere chrétienne[1]. Cet illustre Athénien mourut à Magnésie, dans l'Ionie, à l'âge de soixante-cinq ans. On lui érigea un monument dans cette ville : mais ce tombeau ne fut bientôt qu'un simple cénotaphe : les descendants de Thémistocle rendirent ses cendres à sa terre natale; ils les ensevelirent sur un rocher entouré par la mer, à l'embouchure du Pirée.

Les arts des anciens avoient conservé le portrait de Thémistocle. Outre les statues qu'on lui avoit élevées à Magnésie[2], ses descendants avoient consacré son image, dans le Parthénon d'Athenes[3], sur un tableau qu'on y voyoit encore dans le IIe siecle de notre ere. Une autre image, mais plus petite, et vraisemblablement en sculpture, existoit au même siecle dans le temple de Diane *Aristobule*, ou du *Bon-Conseil*, temple érigé par Thémistocle lui-même[4] pour perpétuer la mémoire des conseils qu'il avoit donnés, et qui furent la cause de la victoire de Salamine. Il l'avoit dédié à Diane, parceque la premiere rencontre des flottes avoit eu lieu près d'un promontoire de l'île d'Eubée, appelé *Artemisium*, et consacré à cette déesse. Enfin une statue de Thémistocle étoit placée dans le prytanée d'Athenes en pendant avec celle de Miltiade; mais du temps de Pausanias l'une et l'autre étoient défigurées : celle de Thémistocle, dont on avoit probablement changé la tête, paroissoit avoir été élevée en l'honneur d'un Thrace[5].

assigné le motif : « C'est, dit-il, que ce « genre de mort se prêtoit mieux aux dé« clamations des rhéteurs, et aux narra« tions tragiques » (*Bruto.*, §. 11).

(1) Je me rapproche ici de la chronologie de Dodwell (*Annales Thucididei*, an. A. C., 449), qui m'a paru s'accorder le mieux avec toutes les circonstances de l'histoire de ces temps.

(2) Cornelius Nepos, *Themist.*, §. 10.

(3) Pausanias, liv. I, c. 1.

(4) Plutarch., *Themist.*, pag. 123.

(5) Pausanias (I, 18) dit simplement que l'inscription de cette statue l'attribuoit

Les anciens Romains s'étoient procuré des portraits de cet illustre Athénien. Fulvius Ursinus avoit découvert un hermès sur lequel étoit inscrit le nom de Thémistocle, celui de son pere Néoclès, et celui de sa patrie[1]; mais cet hermès étoit sans tête. Pour se consoler de cette perte on s'efforça de se persuader qu'on avoit retrouvé Thémistocle sur une pierre gravée, sur laquelle on lisoit le mot abrégé ΘΕΜΙΣΤ., *Thémist.*, au-dessous d'un buste sans barbe, et avec une chevelure dans le costume romain[2]. Les critiques ont observé avec raison que ces caracteres peuvent commencer le nom de Thémistius aussi-bien que celui de Thémistocle[3]; que rien dans ce portrait ne désigne un guerrier; qu'il paroît plutôt représenter un Romain qu'un Grec, attendu qu'il est sans barbe, et que du temps de Thémistocle les Athéniens la laissoient croître.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIV.

Je désespérois presque de placer dans ce recueil le portrait de ce grand capitaine, lorsque deux pierres, sur lesquelles est gravée la tête d'un guerrier, m'ont paru présenter des indices suffisants pour attribuer cette tête à Thémistocle.

N° 1 et 2.

Le portrait certain de Miltiade, gravé à la planche qui précede, prouve sans contredit que le sujet représenté sous ces deux numero est un guerrier grec; le casque et la disposition de la barbe sont tellement semblables sur ces têtes et sur celle

à un Thrace. Ce Thrace étoit probablement un Rhémétalcès, prince dont les Athéniens avoient éprouvé les libéralités, et qu'ils mirent au nombre de leurs Archontes. Voyez le ch. V, §. 4 de la 2e Partie.

(1) Faber, *ad Imag. vir. ill. ex Bibl. Fulvii Ursinii*, n. 141.

(2) J. Faber, *loco citato*.

(3) Il y a eu aussi un philosophe stoïcien appelé Thémistocle, qui a vécu au IIIe siecle de l'ere chrétienne, et à qui le costume romain pourroit assez bien convenir (Fabr., *Bibl. gr.*, vol. I, p. 430).

Chap. III.
Hommes d'état et de guerre.
Pl. XIV.

de Miltiade, que si l'une et les autres étoient inconnues, on seroit porté à les regarder comme celles de deux contemporains.

Auprès de la tête du n° 1 est placé un dauphin[1] : ce symbole de Neptune et de la mer peut faire conjecturer que le héros grec représenté sur cette pierre s'étoit signalé dans la marine, et l'imagination vole aussitôt vers Thémistocle, qui est en effet le personnage le plus illustre dans la marine militaire des anciens. Cimon se fit aussi à la vérité une grande renommée par des victoires navales ; mais ce portrait ne peut être le sien, car il a les cheveux droits, et ceux de Cimon étoient naturellement frisés[2]. Le surnom de Ναύμαχος, *Naumachos*, ou *le héros de la guerre navale*, donné par les anciens à Thémistocle[3], s'accorde d'ailleurs très bien avec le symbole du dauphin; et l'opinion des Athéniens qui regardoient ce grand homme comme ayant presque rendu à Neptune la protection de leur ville, que Minerve s'étoit exclusivement appropriée, et ayant substitué, comme dit Plutarque, le gouvernail et la rame à la pique et au bouclier de ses compatriotes[4], ne paroît pas expliquer moins heureusement l'emblême du dauphin.

(1) On ignore le cabinet qui possede cette antique : la pâte en verre existoit dans la grande collection de Dolce, à Rome, comme on peut s'en convaincre par son catalogue (t. II, lettre V, n° 52). J'ai soigneusement examiné cette empreinte, et je l'ai fait examiner à mon confrere M. Jeuffroy, pour mieux juger de l'antiquité de l'original. Cet excellent artiste, qui s'est prêté à ma priere, n'a point de doute sur l'antiquité de cet ouvrage.

(2) Plutarch., *Cimon.*, pag. 481, Οὐλῇ καὶ πολλῇ τριχί.

(3) Le scholiaste de Thucydide nous a conservé cette particularité (*ad Thuc.*, I, 93).

(4) Plutarch., *Themist.*, p. 113. Thémistocle, en exécutant ce projet, éprouva de l'opposition de la part de Miltiade, qui préféroit les forces de terre à celles de mer. C'est ce qu'assuroit Stésimbrote, cité par Plutarque. Mais cet écrivain n'a jamais dit ce que pourtant l'illustre auteur d'*Ana-*

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIV.

Cette conjecture très probable se convertit presque en certitude par l'examen d'une autre cornaline antique représentant le même portrait, et gravée au n° 2. Celle-ci appartenoit autrefois au cabinet du roi[1] : la tête est couverte d'un casque comme la précédente, mais avec cette différence que le casque est orné d'une couronne d'olivier. Or cette décoration refusée à Miltiade par sa patrie, et accordée à Thémistocle par les Lacédémoniens[2], se voyant sur un portrait que des raisons plausibles peuvent déja faire attribuer à cet Athénien, porte notre conjecture assez près de la démonstration, d'autant plus qu'on retrouve dans cette figure cet air majestueux et héroïque remarqué par Plutarque[3] dans le portrait de Thémistocle.

N° 3 et 4.

La tête gravée sous les n° 3 et 4 est en marbre, et n'a point encore été publiée ; elle existe à Rome dans le musée du Vatican. Les traits du guerrier qu'elle représente ont beaucoup de ressemblance, à l'exception du nez qui est restauré, avec les traits de Thémistocle, sur les deux pierres gravées n° 1 et 2 ; peut-être même pourroit-on penser, avec quelque vraisemblance, que cette tête a appartenu au même hermès dont la gaîne, portant pour inscription le nom de Thémistocle, a été connue de Fulvius Ursinus.

charsis lui fait dire, que Miltiade, lors de la seconde invasion des Perses, proposa de les combattre en rase campagne (*Voyage d'Anacharsis*, tom. I, p. 178) : lors de la seconde invasion des Perses, il y avoit plusieurs années que Miltiade n'existoit plus.

(1) Mariette l'a publiée (*Pierres gravées du cabinet du roi*, II[e] partie, têtes n° 86). Les dessins gravés ici ont une dimension double de celle de ces deux antiques.

(2) Plutarch., *Themist.*, p. 113.

(3) Idem, *loco citato*, p. 123, Καὶ φαίνεται οὐ ψυχὴν μόνην ἀλλὰ καὶ τὴν ὄψιν ἡρωϊκὸς γενόμενος.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIV. N° 5 et 6.

Les médailles gravées sous ces deux numero ont été frappées dans la ville de Byzance, et elles présentent d'un côté la tête idéale de Byzas, héros mythologique dont cette ville portoit le nom[1]. Je les ai jointes ici pour faire voir que c'est à tort que quelques antiquaires ont donné le nom de Byzas au guerrier représenté sur les deux cornalines n° 1 et 2. Il n'y a de commun entre ces deux figures et les deux autres que la forme du casque et la longueur de la barbe : les traits sont différents; et d'ailleurs les têtes des deux médailles ne ressemblent pas l'une à l'autre, ce qui prouve qu'elles sont tout-à-fait imaginaires.

§. 3. PÉRICLÈS.

Pl. XV.

Disciple d'Anaxagore, appelé à gouverner Athenes par sa naissance et par son ambition, Périclès fut pendant quarante ans le maître de la république[2]. Il sut se maintenir dans cette position glissante et dangereuse, en se servant habilement, pour flatter le peuple, du talent de la parole qu'il tenoit de la nature et que l'art avoit perfectionné, et pour le corrompre, des revenus publics, et des trésors de la Grece. Chef de l'état, et placé souvent à la tête de ses armées, Périclès eut de la valeur et des succès; mais il ne s'éleva jamais au niveau des grands capitaines, quoique sa prudence et la connoissance parfaite qu'il avoit des hommes et des choses l'aient fait sortir assez honora-

(1) Ces deux médailles ont été tirées de la bibliotheque impériale : dans la *Description des médailles*, etc., par M. Mionnet, elles sont décrites sous les n° 79 et 82 de Byzance.

(2) Plutarch., *Pericles*, p. 161. Cette vie est le fonds principal d'où j'ai tiré ce que je dis de Périclès. Bayle, dans son Dictionnaire, à l'article *Périclès*, et l'auteur d'*Anacharsis*, dans l'*Introduction*, m'ont fourni des autorités pour le reste.

blement de quelques mauvais pas. S'il commença la guerre du Péloponnese, qui fut fatale à la puissance des Athéniens, on pourra toujours dire que l'issue de cette guerre auroit été moins favorable aux ennemis d'Athenes, si Périclès eût assez vécu pour la conduire au terme; car personne n'ignore que les excès d'une populace insolente qu'il avoit délivrée de tout frein[1] n'eurent alors plus de bornes, et que depuis sa mort on vit peu de grands hommes à la tête des affaires.

Sa réputation la plus durable, et qui le fait distinguer le plus entre les autres Athéniens illustres, est fondée sur les arts: les monuments superbes dont il embellit Athenes, et que le temps n'a pas encore entièrement détruits, devinrent pour lui, suivant l'observation de Plutarque, la source d'une gloire immortelle; et pendant qu'on travailloit à les élever, ils répandirent l'abondance dans toutes les classes du peuple en vivifiant la circulation, et porterent l'aisance au sein de l'industrie et des talents. On auroit dit, ajoute le même historien, que ces édifices étoient l'ouvrage de plusieurs siecles, ou du moins de plusieurs générations; et cependant ils s'élevoient par les ordres et sous le gouvernement d'un seul homme[2].

Périclès mourut l'an 429 avant l'ere chrétienne, troisieme année de la guerre du Péloponnese[3], d'une maladie chronique, suite de la peste qui ravageoit Athenes, et après avoir vu périr par le même fléau sa famille presque entiere.

C'est de nos jours que le portrait authentique de Périclès, N° 1 et 2.

(1) Il avoit rendu presque nulle l'autorité de l'Aréopage.

(2) Plutarch., *loco citato*, p. 159.

(3) *Dodwell. Annal. Thucyd.* A cette année.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XV.

inconnu jusqu'alors, a été découvert près de Tivoli, dans les ruines de la maison de plaisance de Cassius, et placé au musée du Vatican[1]. Cet hermès, dessiné sous deux vues, porte sur la poitrine l'inscription grecque qui suit :

ΠΕΡΙΚΛΗΣ	*Périclès,*
ΞΑΝΘΙΠΠΟΥ	*fils de Xanthippe,*
ΑΘΗΝΑΙΟΣ	*athénien.*

La forme oblongue et trop élevée du crâne de Périclès est cachée par le casque, ménagement que les artistes du temps n'avoient garde d'oublier pour dissimuler ce défaut de conformation dans la personne de leur protecteur[2]. La profondeur de la pensée, la finesse du jugement, la fermeté calme du caractere, sont des qualités qu'on croit découvrir sur le front, dans les yeux, et sur les levres de ce portrait[3].

Une statue de Périclès étoit, du temps de Pausanias, dans la citadelle d'Athenes[4] : Pline fait mention d'un portrait de ce grand homme peint par Aristolaüs[5]; et Christodore, d'une statue qui existoit encore au Ve siecle dans le gymnase de

(1) Je l'ai publié dans le VIe volume du *Museo Pio Clementino*, à la planche 29; mais le dessin n'en est pas assez fidele. J'ai fait mention dans le même ouvrage d'un autre portrait de Périclès trouvé dans la même fouille, transporté en Angleterre, et gravé dans Stuart, *Antiquities of Athens*, t. II, c. 5, dans le cul de lampe.

(2) Plutarque nous a conservé cette anecdote, *loco citato*, p. 153.

(3) Périclès ressembloit beaucoup à Pisistrate par la physionomie; il lui ressembloit encore plus par le son de la voix, et par la maniere de débiter ses harangues : des vieillards qui avoient entendu Pisistrate ne remarquoient pas cette ressemblance sans quelque frayeur (Plutarch., *loc. cit.*, p. 155).

(4) Pausanias, I, 25. Le même auteur indique le tombeau de Périclès dans les environs de l'Académie (I, 29).

(5) Pline, XXXV, §. 40, 31. Cet Aristolaüs étoit le fils et l'éleve du célebre Pausias, peintre de Sycione.

Zeuxippe, à Constantinople[1]. Phidias l'avoit ciselé sur le bouclier de Minerve; Périclès y paroissoit sous les traits d'un héros athénien combattant contre les Amazones. C'est probablement de cette figure[2] que les portraits de Périclès, avec le casque en tête, ont tiré leur origine.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XV.

§. 4. ASPASIE.

On ne doit pas séparer le portrait de Périclès de celui d'Aspasie, de cette courtisane milésienne qui sut s'élever au-dessus de son état au point de partager les destinées d'un homme qu'Athenes avoit fait l'arbitre des siennes[3]. Tous les dons de la nature, réunis aux agréments de l'esprit, aux charmes de la littérature, aux lumieres de la philosophie, aux vues les plus justes et les plus profondes dans les affaires politiques, avoient rassemblé auprès d'Aspasie les premiers personnages de la république. Périclès s'étoit attaché à elle avec une affection si forte et si constante, qu'après l'avoir eue pour maîtresse il la prit, au moyen d'un divorce, pour sa femme légitime. Il paroît, par le témoignage des anciens, que la théorie ou l'art de la rhétorique dut de grands développements à la pénétration et aux études de cette femme célebre.

(1) C'étoit une statue en bronze (*Anal.*, tom, II, pag. 460).

(2) Plutarch., *Périclès*, page 169. Il appelle ce portrait de Périclès par Phidias εἰκόνα παγκάλην, *Une image parfaitement belle.*

(3) Voyez sur Aspasie la vie de Périclès par Plutarque, Athénée, liv. V, pag. 219, XII, pag. 533, et ailleurs; et la remarque (*O*) à l'article *Périclès*, dans le Dictionnaire de Bayle. Un extrait de l'histoire d'Aspasie se trouve dans le tome XXXI de l'*Histoire de l'académie des inscriptions et belles-lettres.*

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XV. N° 3 et 4.

Le nom ΑCΠΑCΙΑ, *Aspasia*, écrit en caracteres grecs vers le bas du terme d'un seul bloc, dont la partie supérieure est terminée par la tête dessinée ici sous deux vues, n° 3 et 4, nous fait reconnoître dans cette tête le portrait d'Aspasie[1].

Il est extrêmement rare de voir des portraits de femmes en hermès, cette forme ayant été réservée pour les portraits des hommes illustres : mais personne, je crois, ne pourra trouver Aspasie indigne de cette exception. Une femme qui dans la politique a été le conseil de Périclès, et de qui Socrate n'a pas dédaigné de recevoir des leçons de rhétorique[2], a pu être placée sans difficulté parmi les hommes d'état ainsi que parmi les philosophes.

Le voile qui couvre la tête d'Aspasie nous la représente sous le costume d'une matrone grecque; et c'est sans doute cet ajustement qui lui fit donner malignement par quelques poëtes le nom de Junon : elle étoit en effet la Junon de ce Jupiter que les foudres de son éloquence avoient fait surnommer l'Olympien.

L'arrangement des cheveux frisés sur le front, en boucles paralleles et verticales, est le même qu'on retrouve dans les portraits de quelques reines grecques de l'Egypte, postérieures de plusieurs générations à la belle Milésienne. La mode étoit-elle dans ce temps-là moins inconstante que de nos jours? ou les graveurs du siecle des Ptolémées préféroient-ils déja le costume ancien à celui de leur temps?

Ce qu'on peut assurer sans le moindre doute, c'est qu'As-

(1) Ce monument unique, déterré de nos jours sur le rivage de *Civita Vecchia*, dans l'emplacement de l'ancien *Castrum novum*, aujourd'hui *Torre della Chiaruccia*, à douze lieues de Rome environ a été placé auprès du buste de Périclès, dans le musée du Vatican. Je l'ai publié dans le *Museo Pio Clementino*, tom. VI, à la planche 30.

(2) Platon, *Menexeno*, p. 517.

pasie est la premiere personne de son sexe dont le portrait soit parvenu jusqu'à nous.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XV.

§. 5. ALCIBIADE.

Pl. XVI.

Cet homme extraordinaire dont on a tant parlé, qui réunit à un si haut degré les qualités les plus opposées, cet Athénien dont l'imagination vive et prompte, le caractere adroit et flexible savoient prendre toutes les couleurs, et se plier à toutes les circonstances, étoit neveu de Périclès. Alcibiade paroissoit appelé par la nature et par la fortune à remplacer son oncle dans le pouvoir suprême, dont il avoit su se revêtir[1] : mais Alcibiade ne possédoit pas, comme Périclès, l'art de la dissimulation; et une forte dose de frivolité dégradoit ses talents, et en détruisoit même quelquefois tout l'effet[2].

Ce jeune Athénien se distingua d'abord par sa magnificence; et bientôt son éloquence le fit admirer à la tribune. Ce talent n'étoit cependant pas chez lui un don de la nature; il étoit le

(1) Cornelius Nepos, et Plutarque *in Alcibiade*, Thucydide, Diodore de Sicile, Justin, sont les sources où j'ai puisé. Les orateurs grecs Lysias et Andocide, le premier dans la premiere oraison contre le fils d'Alcibiade, le second dans son discours contre Alcibiade lui-même, fournissent des anecdotes très curieuses sur cet homme singulier. C'est avec ces matériaux que J. G. Hauptmann a composé son *Alcibiades Andocideus*, qu'on peut lire dans le VIII[e] volume des *Orateurs grecs* de Reiske, à la page 575.

(2) Cette frivolité fait une des principales différences entre le caractere d'Alcibiade et celui de César, caracteres que quelques écrivains ont voulu rapprocher. On peut voir une des preuves de ce défaut d'Alcibiade dans l'anecdote rapportée par Plutarque, d'une caille vivante que cet Athénien, sortant en public, portoit dans les plis de son manteau, et qui fut l'occasion des liaisons qu'il forma avec un certain Antiochus, liaisons qui firent perdre aux Athéniens la bataille navale du cap *Notium*, et devinrent la cause du second bannissement d'Alcibiade.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XVI.

fruit des conseils et des leçons que le fils de Clinias devoit à l'amitié de Socrate. Il se signala dans plusieurs rencontres par une valeur brillante qui le fit placer de bonne heure à la tête des armées. Deja il étoit général en chef et il commandoit l'imprudente expédition de Sicile, dans laquelle son crédit avoit entraîné la république d'Athenes, lorsqu'une accusation portée contre lui pour des attentats contre la religion, funestes effets du débordement de ses mœurs et de ses caprices effrénés, le précipita dans la disgrace. Condamné par ses concitoyens, transfuge à Lacédémone, il servit les ennemis de sa patrie; et Aristophane a eu raison de dire que, rappelé par les Athéniens, il ne sut pas les dédommager des maux qu'il leur avoit faits[1]. Il n'obtint en Asie, après son rappel, que des succès douteux qui devinrent la cause de sa seconde proscription. Il se retira chez un satrape qui le trahit; et après avoir vu Athenes asservie à Sparte, il périt malheureusement, l'an 403 avant notre ere, à l'âge de quarante ans, percé de fleches par des assassins, lorsqu'il cherchoit à s'enfuir d'une chaumiere où il s'étoit réfugié, et qu'ils avoient incendiée.

N° 1 et 2. L'hermès représenté sous ces deux numero est un portrait authentique d'Alcibiade : les cinq premieres lettres de son nom, ΑΛΚΙΒ..., *Alcib...*, ne permettent pas d'en douter[2]. On est sans doute un peu surpris, en regardant ces dessins, de n'y pas retrouver cette beauté tant vantée sur laquelle les anciens

(1) *Ranæ*, vers 1427 et suiv. Aristophane écrivoit cela du vivant d'Alcibiade. Lysias le répétoit après sa mort (*Orat.* XIV, p. 543 et suiv. de l'édition de Reiske).

(2) J'ai publié le premier ce monument dans le VI[e] volume du *Museo Pio Clem.*, pl. 31. Déterré de nos jours dans les jardins de M. le marquis Fonseca, sur le mont Célius, il a été placé au Vatican.

écrivains ne tarissent pas : mais on peut observer, pour diminuer la surprise, que ce portrait fait, suivant toutes les apparences, après la mort d'Alcibiade, paroît le représenter tel qu'il étoit peu de temps auparavant. Les auteurs nous apprennent, il est vrai, qu'Alcibiade, à toutes les époques de sa vie, étoit remarquable par l'espece de beauté qui étoit convenable à son âge[1] : mais le marbre ne peut rendre tous les éléments de la beauté d'un homme vivant ; la couleur, la fraîcheur, et l'éclat du teint, la vivacité des yeux, les graces du sourire, sont au-delà de ce que le ciseau peut exprimer. D'ailleurs cette tête n'est pas l'ouvrage d'un grand artiste ; et néanmoins la physionomie qu'elle retrace n'est pas ordinaire ; elle est même intéressante, et s'accorde assez bien avec le caractere connu d'Alcibiade, par l'espece d'incertitude où elle nous laisse sur les qualités morales du sujet représenté. On ne peut nier sur-tout que la figure vue de face n'ait un air noble et agréable, et qu'on n'y apperçoive les traces profondes qu'y ont laissées l'infortune et les égarements du cœur. Il paroît probable que ce portrait d'Alcibiade est une copie de celui que l'empereur Adrien avoit placé à Mélisse en Phrygie, sur le tombeau de cet Athénien[2].

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XVI.

La tête n° 3 est copiée d'après une estampe publiée par J. Faber qui l'avoit prise sur une pierre gravée du cabinet de Fulvius Ursinus[3]. Cet antiquaire étoit persuadé qu'elle représentoit Alcibiade ; et il en tiroit la preuve d'une autre pierre antique, N° 3.

(1) Plutarch., *Alcib.*, p. 192.

(2) Athénée, liv. XIII, p. 574, F, où il ajoute que ce portrait étoit de marbre de Paros, et que le même empereur avoit ordonné d'honorer chaque année le tombeau d'Alcibiade par le sacrifice d'un bœuf.

(3) *Imag. ex Bibl. F. Ursini*, n° 4.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XVI.

sur laquelle étoient gravées les têtes de Socrate et d'Alcibiade, accompagnées l'une et l'autre du nom du personnage en caracteres grecs.

Il me semble que ce dernier portrait d'Alcibiade, plus jeune, appuie l'authenticité de celui qu'on voit gravé sous les n° 1 et 2. Toutes les parties qui avoisinent les yeux, la joue, la barbe naissante qui couvre le dessous du menton, fournissent des points de ressemblance non équivoques entre ces deux portraits; et il est à observer que celui de Fulvius Ursinus, ayant passé par plusieurs copies, doit nécessairement avoir subi quelques altérations[1].

N° 4 et 5. Ces numero donnent le même portrait que je retrouve dans un hermès qui n'est qu'ébauché, et qu'on voit au musée Napoléon[2]. Le nez de cet hermès est tout antique. Si cette figure étoit terminée, elle nous présenteroit Alcibiade dans la fleur de l'âge, exécuté par un meilleur artiste que celui qui a fait l'hermès du Vatican.

On connoissoit dans l'antiquité un grand nombre de portraits d'Alcibiade. Des tableaux qu'il avoit fait peindre lui-même, et qu'il avoit placés dans l'un des temples joints aux Propylées, attestoient ses victoires dans les jeux sacrés de la Grece, dans

(1) On remarque dans ce portrait d'Alcibiade la chevelure frisée qu'il paroît avoir eue dans sa jeunesse; et nous pouvons découvrir aussi dans cette tête une certaine ressemblance avec celle de Mercure, lorsque ce dieu est représenté avec un peu de barbe autour de ses joues, comme sur quelques médailles romaines de la famille Manilia; ressemblance qui nous explique un passage de Clément d'Alexandrie (*Admonit. ad gen.*, pag. 35), où cet écrivain nous apprend que plusieurs images de Mercure avoient eu Alcibiade pour modele.

(2) *Musée Napoléon*, par Th. Piroli, tom. IV, pl. 71.

ceux d'Olympie, de Némée, et de Delphes. Ces tableaux étoient l'ouvrage d'Aglaophon de Thasos[1]. Les peuples de l'Ionie, du vivant d'Alcibiade, lui avoient consacré une statue en bronze dans le temple de Junon, à Samos[2]. Pline fait mention d'une autre statue du même Athénien, également en bronze, exécutée par Pyromachus[3], et conduisant un quadrige: Nicérate, suivant le même auteur, avoit sculpté en bronze Alcibiade et sa mere[4]. Nous ne savons pas si ces statues sont les mêmes que celles dont parle Dion Chrysostome, et dont l'une, ouvrage de Polyclès, étoit déja mutilée du temps de ce rhéteur; l'autre, au moyen d'une inscription récente et mensongere, paroissoit élevée en l'honneur du Romain Domitius Ahénobarbus[5]. Enfin une autre statue du même Athénien étoit placée à Rome dans le *Forum*, près du lieu appelé *Comitium*: elle faisoit le pendant d'une statue de Pythagore[6]. On les avoit élevées l'une et l'autre au

(1) Athénée, XII, pag. 534. Le tableau qui faisoit allusion à la victoire néméenne existoit, du temps de Pausanias, dans le même endroit (I, 22). Comme la ville d'Olympie, celle de Pytho ou de Delphes, et la forêt de Némée, étoient personnifiées dans ce tableau, Athénée observe que la beauté d'Alcibiade effaçoit celle de ces femmes allégoriques. Plutarque attribue ce dernier tableau à Aristophon, fils d'Aglaophon et frere de Polygnote; cet artiste y avoit peut-être travaillé sous son pere.

(2) Pausanias, VI, 3.

(3) Liv. XXXIV, §. 19, n° 20. Le même écrivain ajoute que la statue en marbre de Cupidon, un foudre à la main, qu'on voyoit à Rome dans le portique d'Octavie, et dont on ignoroit l'auteur, passoit pour un portrait d'Alcibiade dans son adolescence (XXXVI, §. 4, n° 8). Ce même Cupidon foudroyant étoit, suivant Plutarque (*Alcibiad.*, p. 198), l'emblême qui distinguoit le bouclier doré de ce guerrier voluptueux.

(4) L. XXXIV, §. 19, n° 31.

(5) Orat. XXXVII, pag. 465, *ed. Morellii.*

(6) Pline, XXXIV, §. 12; Plutarch., *Numa*, p. 65. L'auteur latin assure que ces deux statues en bronze n'avoient été déplacées que du temps de Sylla, qui fit bâtir la *Curia*, ou le palais des assemblées du sénat, dans le même endroit. J'ai cru qu'une statue de marbre existante à Rome dans le musée du Vatican pouvoit être une copie de cette statue d'Alcibiade: mais la partie antérieure du visage a été emportée, et la ressemblance avec le portrait de ce guer-

commencement du Ve siecle de Rome, pour obéir à l'oracle de Delphes, qui, consulté par les Romains sur l'issue de la guerre qu'ils alloient entreprendre contre les Samnites, ordonna que pour se rendre les dieux favorables on érigeât à Rome deux statues, l'une au plus vaillant, l'autre au plus sage des Grecs. Les Romains choisirent Alcibiade et Pythagore : les voyages de ces deux illustres Grecs en Italie furent probablement la cause d'un pareil choix. Cet honneur, au jugement de Pline, étoit dû par préférence à Thémistocle et à Socrate.

rier ne se retrouve que dans l'extrémité des joues, dans la disposition des cheveux, et de la barbe qui couvre, comme dans le portrait du n° 2, tout le dessous du menton. Je l'ai publiée dans le IIe volume du *Museo Pio Clement.*, pl. 42. Voyez aussi la planche A, n° 1, du VIe volume, où j'ai donné le trait d'un autre buste d'Alcibiade, trouvé de nos jours à l'*Ariccia*, et possédé par M. le cardinal Despuig.

NOTE.

Les portraits de ces rois qui ont commandé leurs armées par eux-mêmes, et qui ont obtenu une place distinguée dans l'histoire militaire de l'antiquité, se trouveront rangés dans les suites qui forment la seconde partie de l'*Iconographie grecque :* nous y placerons Alexandre et ses capitaines, Démétrius Poliorcete, Ptolémée Evergete, Antiochus-le-Grand, Mithridate, Phraate, et plusieurs autres princes guerriers.

Annibal, carthaginois, et comme tel ni grec, ni romain, ne laisse pas d'appartenir à l'histoire de ces deux nations. Ses exploits font une partie considérable de l'histoire romaine ; et ses dernieres années se trouvent liées avec celles des successeurs d'Alexandre et des rois d'Asie. Pour ne pas interrompre l'ordre de l'histoire grecque tracée par cette suite de portraits, et par d'autres motifs qu'on développera dans la suite, nous avons renvoyé son portrait parmi ceux de quelques princes d'Afrique, contemporains de ce grand homme.

Peu de mots suffiront pour la critique de quelques autres portraits de grands capitaines qui se trouvent dans divers ouvrages d'iconographie, et qu'on n'a pas insérés dans celui-ci.

Le portrait de Cimon, fils de Miltiade, et celui d'Aratus de Sicyone, donnés par J. Faber, et reproduits par Gronovius, ne sont tirés que de médailles apocryphes fabriquées dans le XVI[e] siecle. Nous avons assigné ci-dessus la même origine au portrait de Cynégire. Celui d'Epaminondas et quelques autres n'ont pas de meilleures sources. Le portrait de Phocion paroissoit avoir quelque authenticité : il étoit copié d'après un superbe camée qui passoit pour l'ouvrage de Pyrgotele, et sur lequel on avoit inscrit le nom de cet artiste, ainsi que celui de Phocion. Il est maintenant hors de doute que ce camée est l'ouvrage d'Alexandre Césari, excellent graveur en pierres fines, qui a fleuri vers le milieu du XVI[e] siecle (Bracci, *de Antiq. Scalpt.*, tom. II, p. 183). Je viens d'exposer, dans la notice qui accompagne la quarantieme livraison du *Musée français*, les motifs qui m'ont fait renoncer à une conjecture par laquelle j'avois cru reconnoître ce vertueux Athénien dans la statue d'un guerrier, transportée du musée du Vatican au musée Napoléon (*Museo Pio Clementino*, tom. II, pl. 48). Le portrait en hermès que Winckelmann attribuoit à Xénophon étoit soutenu par des conjectures si foibles, qu'on auroit pu omettre d'en parler sans faire tort à la sagacité de cet illustre antiquaire (*Monum ined.*, n. 171). Maintenant que cet hermès se trouve au musée Napoléon, tout le monde peut reconnoître qu'il présente une image d'Hercule, d'un caractere entièrement idéal, dans laquelle ce héros est couronné d'olivier, comme vainqueur aux jeux olympiques (*Musée Napoléon* par Th. Piroli, tom. II, pl. 33). Enfin je n'ai point inséré dans ce chapitre l'image de Lysandre, lacédémonien, que M. Lanzi avoit cru retrouver sur une pierre gravée d'ancien style, où le nom de Lysandre est écrit auprès de la figure d'un guerrier. Ce guerrier est représenté sans barbe, contre l'usage connu des Lacédémoniens, et contre le témoignage exprès de Plutarque, qui, décrivant la statue de Lysandre, placée à Delphes, dans le trésor des Acanthiens, observe qu'elle est *iconique*, c'est-à-dire portrait, et qu'elle a une longue barbe et une ample chevelure (*Lysandr. in princ.*). La pierre gravée de M. Lanzi n'est donc pas une image de Lysandre; et si les caractères qui expriment son nom sont véritablement antiques, ils ne désignent point le vainqueur d'Athenes. Ce nom a été porté par d'autres Grecs; et les noms qu'on lit sur d'anciens ouvrages de ce genre désignent bien souvent les propriétaires de ces pierres, qui leur servoient de cachet, sans que ces inscriptions aient aucun rapport avec le type.

Les gaînes avec des inscriptions grecques observées par Fulvius Ursinus, et contenant les noms de Cimon et de Phocion, étoient, suivant toutes les apparences, bien authentiques ;

mais les hermès dont elles faisoient partie, ayant été retrouvés sans tête, ne peuvent être d'aucun usage pour l'iconographie ancienne. Je dis la même chose de l'inscription que j'ai publiée autrefois, et qui appartenoit à l'hermès de Chabrias (*Museo Pio Clementino*, t. I, p. 14). Ce fragment n'est cependant pas inutile à la biographie de ce grand capitaine athénien. Les lettres qu'on y lit,

ΧΑΒΡ..
ΚΤΗΣ..
ΑΙΞ..

donnent le nom de Ctésippe, pere de Chabrias, et celui de la bourgade d'AExonie, où Chabrias étoit né. Nous connoissions par Plutarque (*Phocione*) et par Démosthene (*in Lept.*) le nom du fils de Chabrias, qui s'appeloit Ctésippe, et pouvoit faire supposer que son aïeul s'appeloit de même; mais nous n'en avions pas une entiere certitude. Le nom de la bourgade sert à nous prouver que le Chabrias d'AExonie, vainqueur à la course des quadriges aux jeux pythiques, et dont l'auteur de l'oraison *in Neæram* a parlé, étoit le célebre guerrier de ce nom.

Spon a rapporté une inscription mutilée qu'il avoit lue sur la gaîne d'un hermès sans tête, placé à la *Villa Mattei*, *Miscell.*, sect. IV; on la trouve aussi dans les *Monum. Matthæiorum*, t. III, p. 118: elle présente ces mots:

ΤΙΜΟΘΕΟΣ ΑΘΗ...
ΠΟΛΥΚΡ...

L'hermès portoit sans doute autrefois la tête de Timothée, fils de Conon, célebre capitaine athénien, dont Cornélius Népos a écrit la vie; et cet ouvrage en marbre étoit probablement une copie exécutée d'après un bronze modelé par Polycrate.

CHAPITRE IV.

PHILOSOPHES.

SECTE ITALIQUE.

§. 1. PYTHAGORE.

Chap IV. Philosophes. Pl. XVII.

PYTHAGORE[1], fils de Mnésarque[2], s'est rendu à jamais mémorable, en donnant au monde et à la philosophie les noms qu'ils conservent encore aujourd'hui. Né à Samos, il montra dès son enfance des dispositions merveilleuses pour les sciences; et après avoir fréquenté dans sa jeunesse la société des hommes les plus estimés par leur sagesse et par leur esprit, il puisa dans le commerce des prêtres égyptiens, chez lesquels il se transporta, les éléments de cette doctrine qu'il vint enseigner en Italie. Il se fixa dans ce pays au retour de ses voyages, à l'âge de quarante

(1) On peut retrouver dans Fabricius, (*Bibl. gr.*, liv. II, c. 12, p. 250); dans Brucker (*Hist. crit. phil.*, p. 982, 2[e] éd.); dans le Dictionnaire de Bayle, art. *Pythagoras*; dans le *Voyage d'Anacharsis*, c. 75, la plupart des autorités qui m'ont servi de guide; auxquelles il faut ajouter les trois vies de Pythagore qui existent en grec, l'une par Porphyre, la seconde par Jamblichus, la troisieme par un anonyme dont Photius a donné l'extrait: cependant je n'ai fait usage de ces dernieres qu'avec beaucoup de réserve.

(2) Mnésarque étoit, de sa profession, graveur de bagues, c'est-à-dire graveur en pierres fines.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVII.

ans, par la défiance que lui inspiroit Polycrate, qui exerçoit alors à Samos le pouvoir souverain. Crotone fut la premiere ville où il eut des disciples : le dogme de la métempsycose, ou de la transmigration des ames humaines, après la mort, d'un corps dans un autre, fut celui qui les frappa le plus. Pythagore joignoit des leçons de pratique aux théories qu'il enseignoit, et aux préceptes qu'il inculquoit : il ne se contenta pas d'avoir une école, il établit une secte. Les Pythagoriciens menerent une vie exemplaire; leurs mœurs furent non seulement vertueuses et pures, mais singulieres et ascétiques. Leur silence, leur secret, leur abstinence, leurs symboles devinrent bientôt des objets d'admiration pour le vulgaire, et sont encore aujourd'hui la matiere de beaucoup de disputes. Ils cultiverent les sciences, et particulièrement la géométrie, l'arithmétique, la musique, l'astronomie, et la médecine. Ils s'essayerent à la politique et à la science du gouvernement, et s'éleverent par ce moyen à une grande puissance; mais leur ambition éveilla la jalousie qui excita contre eux des persécutions auxquelles leur maître lui-même ne put échapper, et dont il périt victime[1], suivant Eusebe, à l'âge de soixante-quinze ans, l'an 496 avant Jésus-Christ[2].

(1) Il paroît certain que Pythagore périt à la suite des persécutions qui s'étoient élevées contre lui et contre son école: mais le lieu et le genre de sa mort ne peuvent être que très incertains parmi tant d'autorités contradictoires.

(2) La chronologie de la vie de Pythagore est un des points les plus contestés de l'histoire ancienne. Bentley, Loyd, Dodwell, de La Nauze, Freret, le P. Corsini, MM. Meiners, Tiedemann, et Larcher, ont eu sur ce sujet des opinions différentes qu'ils soutiennent avec beaucoup d'érudition et de sagacité. Je vais exposer les principes qui m'ont servi de guide. J'ai suivi l'autorité de la chronologie d'Eusebe, qui est positive, et qui place à cette année la mort de Pythagore : j'ai préféré l'âge de 75 ans à celui de 95, entre lesquels Eusebe hésite, par la raison que Lucien n'a point placé Pythagore parmi les *macrobii*, ou les hommes illustres qui ont joui d'une longue vie, et que malheureusement l'âge le moins avancé doit être regardé parmi

Pythagore pendant sa vie avoit paru un homme inspiré ; la tradition de quelques miracles opérés par lui, le grand nombre de partisans qu'il avoit de sa croyance à la divination et même à la magie, le zele de sa secte, que les persécutions n'avoient pu entièrement éteindre, firent de ce philosophe, peu de temps après sa mort, une espece de demi-dieu. Nous avons vu qu'une statue fut élevée à Rome en son honneur[1]. Le lieu de son habitation fut changé en un temple : celui de son école fut consacré aux Muses ; et si la secte italique parut s'éclipser pendant quelques siecles, elle brilla d'un nouvel éclat lorsque, le christianisme ayant montré aux hommes un genre de vertus jusqu'alors inconnues, les païens crurent apercevoir dans la vie de Pythagore quelque chose qui approchoit de ces merveilles. Alors parurent de nouveaux Pythagoriciens ; et l'admiration, je pourrois même dire la dévotion, pour la mémoire du philosophe

les hommes comme le plus probable. Il y a plus ; je crois découvrir dans ce doute d'Eusebe une preuve de la bonté des sources où il a puisé ces détails. En effet il est très facile de se méprendre entre 75 et 95 dans les chiffres grecs de la plus haute antiquité ; OE exprime 75, et ϘE 95 : le *koppa* de cette forme, Ϙ, se trouve sur les monnoies les plus anciennes de la ville de Crotone. L'âge de quatre-vingts ans que Diogene de Laërte donne à Pythagore n'est fondé que sur des raisons de systême, c'est-à-dire nulles. Suivant le calcul d'Eusebe, la naissance de Pythagore est arrivée en 571, à-peu-près à l'époque assignée par Dodwell, son établissement en Italie en 531, époque où Polycrate régnoit à Samos. M. Larcher a préféré les autorités d'Eratosthene et d'Aristonique ; mais il me paroît évident que ces anciens écrivains ont été induits en erreur par la confusion qu'on avoit faite d'un autre Pythagore Samien, athlete et vainqueur aux jeux de la Grece, avec notre philosophe ; confusion dont les anciens s'étoient déja aperçus, et que Brucker a mise encore plus en évidence, *loco citato*, pag. 999, (*l*). Le calcul de M. Larcher fait arriver la destruction de Sybaris lorsque Pythagore étoit âgé de 98 ans ; ce qui paroît contredire le récit de Diodore (XII, 9). Suivant mon systême, Pythagore a pu prendre part à cet évènement ; et il lui reste aussi le temps de se transporter de Crotone à Métaponte, où plusieurs autorités nous assurent qu'il s'étoit établi pendant ses dernieres années.

(1) Chap. III, §. 5, p. 147.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVII.

samien se ralluma plus que jamais. Il y eut même une secte chrétienne, celle des Carpocratiens, qui associa l'image de Pythagore à celle de Jésus-Christ[1]. On voyoit encore au VI[e] siecle[2], suivant le témoignage de quelques écrivains de ce temps, des statues de ce philosophe ainsi que des tableaux sur lesquels il étoit représenté.

N° 1. Cette médaille, frappée à Samos, patrie de Pythagore, sous l'empire de Trajan Dece, qui régna depuis l'an 249 jusqu'à l'an 251 de notre ere, nous présente une image de ce philosophe constatée par la légende ΠΥΘΑΓΟΡΗϹ ϹΑΜΙΩΝ, *Pythagore :* (monnoie) *des Samiens*. Le philosophe, assis et couvert seulement d'un *pallium* qui l'enveloppe jusqu'aux reins, paroît indiquer avec la baguette (*radius*) quelque objet tracé sur un globe qui est posé devant lui sur une colonne; sa main gauche est appuyée sur un sceptre, symbole de divinité. Il y a lieu de conjecturer que ce globe est le globe céleste, emblême de la science astronomique de Pythagore à qui l'on attribuoit des observations sur la planete de Vénus, intéressantes pour son temps. L'harmonie des spheres célestes, les intervalles des planetes, supposés proportionnels à ceux des tons dans la musique; enfin l'astrologie judiciaire et la divination par les astres, opinions adoptées par Pythagore lui-même ou par ses disciples, sont des

(1) S. Augustin, *de Hæres. ad* Q. V. D., n° 7; Nicétas, cité par Fabricius, *Biblioth. gr.*, II, c. 12, §. 1, (*a*).

(2) Une statue de Pythagore, en bronze, est décrite par Christodore dans le Gymnase de Zeuxippe, à Constantinople (*Analecta*, II, 460); elle est probablement la même qui fait le sujet d'une épigramme de Julien d'Egypte (*Analecta*, 34). Un tableau représentant Pythagore est indiqué dans une autre épigramme anonyme de l'Anthologie (*Anal.*, *Adesp.* 514).

motifs suffisants pour avoir placé le globe céleste auprès de son image[1]. Chap. IV. Philosophes. Pl. XVII.

La comparaison de cette pierre gravée, d'un travail excellent, avec la médaille du n° 1, prouve que l'image sculptée sur cette cornaline est celle de Pythagore. C'est un ouvrage de *Cœmus*, ΚΟΙΜΟΣ, artiste grec connu par quelques autres pierres gravées[2]. N° 2.

Une troisieme image du même philosophe se voit au revers de ce rare *contorniate*[3] : elle est indiquée par la légende grecque ΠΥΘΑΓΟΡΗC, *Pythagore;* de l'autre est la tête du Soleil, divinité tutélaire des jeux du cirque, à l'occasion desquels les médaillons de cette espece ont été frappés. N° 3.

Martial paroît avoir vu une image de Pythagore plus ressemblante à cette derniere qu'aux deux autres, lorsqu'il compare

(1) Ce type, qui se retrouve aussi sur des monnoies de Nicée frappées sous Gallien, est plus fréquent sur celles de Samos, au revers de plusieurs empereurs : les plus anciennes sont frappées sous Commode. J'en ai publié une sur laquelle on voit Pythagore debout, la tête ceinte d'un diadême, *Museo Pio Clementino*, t. VI, tav. B, n° 8. Le buste en marbre de Pythagore, que j'ai publié dans le même volume, tav. 26, n'est attribué à ce philosophe que sur des conjectures trop incertaines pour qu'on ose le reproduire ici. Parmi les sculptures qui ornoient le tombeau d'Isocrate, près d'Athenes, on remarquoit la figure de Gorgias regardant une sphere céleste. Ce sophiste étoit pythagoricien, et affectoit aussi la science de la divination (Plut. X *Rhet.*, *in Isocr.*).

(2) Cette cornaline se trouve dans la collection de M. le marquis de Salines, qui a bien voulu m'en laisser prendre une empreinte. Stosch et Bracci ont donné d'autres pierres antiques gravées par ce même ΚΟΙΜΟC, *Coemus*. Je ne trouve pas d'autre personnage de ce nom : il est cependant fait mention d'une femme nommée *Coemea* dans une inscription de Muratori, MCCLI, 4.

(3) Ce contorniate, du cabinet impérial, étoit inédit. Patin (*ad Sueton.*, I, p. 568) paroît en avoir vu un pareil, si ce n'est pas le même. Eckhel atteste n'avoir jamais rencontré de contorniates avec l'image de Pythagore (D. N., tom. VIII, p. 292). L'authenticité de celui-ci n'est point douteuse.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVII.

une longue barbe à celle de ce philosophe[1]. Les villes de la grande Grece cultivoient les arts, et les avoient portés à un très haut degré de perfection au temps où vivoit le fondateur de la secte italique. Le fanatisme qu'il sut inspirer fut excessif et durable : son portrait peut avoir été fait à différentes époques de sa vie; ainsi l'image gravée par Cœmus peut être la copie d'un original qui représentoit Pythagore à un âge moins avancé; original plus ancien que celui de l'autre portrait, dont la copie a passé sur le contorniate.

§. 2. APOLLONIUS DE TYANE.

Ce trop célebre imposteur naquit à Tyane, ville de la Cappadoce, dans les premieres années de l'ere chrétienne. A son entrée dans le monde il se proposa Pythagore pour modele; mais son émulation ne se tourna pas vers les qualités par lesquelles cet ancien philosophe s'étoit rendu vraiment recommandable, l'étude des sciences, et la réformation des mœurs : il chercha plutôt à renouveler les merveilles que l'histoire attribuoit à cet homme extraordinaire, sa science théurgique et surnaturelle, ses prédictions, ses miracles. Il affectoit à la vérité une grande sévérité de mœurs, et menoit une vie dure et ascétique; mais sa vanité perçoit de toutes parts. Il parcourut les différentes provinces de l'empire romain, et même d'autres pays, pour que tout le monde pût admirer ses vertus; et il s'attachoit particulièrement à rétablir les rites du culte païen. Il alla deux fois à Rome, où l'on dit qu'il essuya quelques per-

(2) Liv. IX, 48 : *Præpendet mento nec tibi barba minor.*
Sic quasi Pythagoræ loqueris successor et heres,

sécutions ; et après avoir fait son séjour le plus ordinaire dans quelques villes de l'Asie, particulièrement à Smyrne et à Ephese, il déroba ses derniers moments, étant plus que nonagénaire, à la connoissance de ses disciples, vraisemblablement afin que son trépas eût l'air d'une apothéose[1]. Il y eut dans le paganisme, avant et après sa mort, des hommes éclairés qui ne furent pas la dupe de ses impostures, et qui tâcherent de les démasquer ; mais la croyance dans ses vertus devint presque générale quand il n'exista plus. L'impératrice Julie, veuve de Septime Sévere, chargea Philostrate d'écrire la vie d'Apollonius. Ce sophiste, en se servant des écrits de Damis, disciple de l'imposteur, renchérit sur les mensonges de cet Assyrien, et nous laissa cette espece de roman ou de légende où le bon sens et la critique de l'histoire sont oubliés à chaque page.

Un Hiéroclès osa, deux siecles après, opposer ce héros du paganisme au divin législateur des chrétiens. Ce trait d'impudence engagea l'évêque de Césarée, Eusebe, à écrire une réfutation d'Hiéroclès, qui prouve, par les ménagements qu'il se croit obligé de garder pour la personne d'Apollonius, jusqu'à quel point la mémoire du Pythagoricien étoit vénérée dans le monde[2].

(1) On peut voir dans Tillemont (*Histoire des Empereurs*, tom. II, à la fin de la vie de Domitien) un article très bien fait sur Apollonius de Tyane, et un autre dans le dictionnaire de Bayle. Brucker a examiné et éclairci plus amplement la vie de cet imposteur (*Hist. crit. phil.*, t. II, p. 98 et suiv.); et l'on trouve aussi plusieurs renseignements sur le même sujet dans la *Bibl. gr.* de Fabricius, liv. II, c. 13, et liv. IV, c. 24; dans la derniere édition, c. 22, §. 15. J'ai puisé les détails que je donne dans les sources citées ou indiquées par ces auteurs.

(2) Euseb. Pamph., *Contra Hierocl.*, c. 4 et 5, où l'évêque de Césarée paroît rejeter sur les historiens fabuleux de la vie d'Apollonius tous les traits qui sentent l'imposture. D'autres auteurs chrétiens, comme Sidoine Apollinaire (*Ep.*, l. III, 3), et Cassiodore (*in Chronico*), ont fait des éloges d'Apollonius. Le premier avoit traduit en latin la vie d'Apollonius, écrite par Philostrate; et on peut voir dans

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVII. N° 4.

Ce rare contorniate nous présente le buste d'Apollonius, la tête couronnée, et revêtu de la tunique et du *pallium*. La légende qui le fait connoître porte, APOLLONIVS TEANEVS, *Apollonius de Tyane*.

Le revers représente un cocher vainqueur aux jeux du cirque; il est monté sur un quadrige, la palme à la main. L'inscription, dont une partie est dans l'exergue, exprime le nom du vainqueur avec une acclamation usitée, ELIANE NIKA, *Aeliane vincas;* « ô Elien, puisses-tu vaincre[1] ! »

L'usage de reproduire les images des grands hommes de l'antiquité dans cette espece de médaillons se trouve, comme nous l'avons vu, constaté par d'autres exemples. Rarement il y a quelque rapport entre la tête et le revers, où sont souvent rappelés les spectacles à l'occasion desquels on frappoit les *contorniates*.

Nous avons assez fait connoître quelle étoit à cette époque la réputation d'Apollonius, pour qu'on ne soit pas étonné de voir son portrait honoré de la même maniere que celui d'Homere ou de Pythagore.

Fabricius, *Bibl. gr.*, t. V, p. 563, édit. de M. Harless) le catalogue des auteurs qui avoient écrit cette même vie. Quoi qu'il en soit, il paroît que ces jugements favorables sur Apollonius étoient dus au peu de critique de ces siecles de décadence, et au goût qui régnoit alors pour les doctrines théurgiques et mystiques. On a lieu de s'étonner de l'opinion de Gibbon, qui a pu croire qu'à présent nous ne saurions plus décider si Apollonius étoit un sage, un imposteur, ou un fanatique (*Decline and fall of rom. emp.*, c. 11, note 63).

(1) J. Faber, qui avoit publié ce contorniate, mais d'un seul côté, a copié exactement les mêmes fautes d'orthographe qu'on remarque sur l'original du cabinet impérial; elles ont disparu dans le dessin d'Havercamp (*Diss. de Alex. M. num. et de num. contorniat.*, p. 152): et l'épigraphe du revers, mal lue, offre le nom de *Stephanus* à la place de celui d'*Elien*. Eckhel, qui a suivi Havercamp, a établi une conjecture sur ce nom de *Stephanus*, pour découvrir un rapport entre la tête et le revers de ce médaillon (D. N., t. VIII, p. 292 et 297): effort inutile, le nom est celui d'Elien, cocher du cirque, connu par d'autres contorniates (Havercamp, n° 63); ainsi la conjecture demeure sans fondement.

Ce portrait étoit fort en vogue chez les païens, qui le plaçoient dans leurs temples[1]. Alexandre Sévere l'avoit dans son *laraire*, accompagné de ceux d'Alexandre-le-Grand, et de Jésus-Christ[2]. Aurélien, quoiqu'il eût passé sa vie dans les camps et à la tête des armées, connoissoit l'image d'Apollonius, puisqu'il se la représenta en songe lorsqu'il étoit sur le point de forcer et de détruire la ville de Tyane, patrie du Pythagoricien[3].

La couronne convient à la tête d'Apollonius, comme un ornement propre à ceux qui célébroient des sacrifices. Apollonius pratiquoit scrupuleusement ces actes de piété pendant sa vie, et en avoit fait le sujet de quelques ouvrages qui lui survécurent[4]. Si les feuilles qui composent cette couronne sont celles du laurier, elles pourroient avoir rapport à la qualité de prophete ou de devin, qu'on reconnoissoit dans le Pythagoricien de Tyane.

SECTE ÉLÉATIQUE.

§. 3. ZENON D'ELÉE.

Dès que les hommes ont commencé à s'occuper d'idées générales et abstraites, la dialectique, ou l'art de raisonner et d'apprécier les arguments, est devenue nécessaire. Zénon d'Elée[5] ou

(1) Vopisc., *Aurelian.*, p. 475.

(2) Lamprid., *Alex. Sever.*, p. 930.

(3) Vopisc., *loc. cit. Norat vultum philosophi venerabilis Aurelianus, atque in multis ejus imaginem viderat templis.*

(4) Fabric., *Bibl. gr.*, V, 563, édit. de M. Harless.

(5) Voyez sur Zénon d'Elée, outre Diogene de Laërte, IX, 25, et Suidas à l'article Ζήνων, Brucker, *Hist. crit. phil.*, tom. I, pag. 1167, Fabricius, *Bibl. gr.*, tom. II, pag. 670, seqq.

Chap. IV.
Philosophes.
Pl. XVII.

de Velia, ville de la grande Grece, élevé dans l'école italique[1], a été regardé comme l'inventeur de cet art. Les sages et les philosophes qui l'avoient précédé ne pouvoient à la vérité avoir acquis ces titres sans être de bons logiciens en pratique : mais Zénon paroît avoir le premier réuni les préceptes de la logique en corps de doctrine[2]. L'inventeur de cet art en introduisit en même temps les abus : il avoit commencé par découvrir et réfuter des erreurs; il finit par répandre le doute et l'obscurité sur les vérités les plus évidentes; ce qui fit naître le scepticisme dont il paroît avoir donné le premier exemple.

Un homme de ce caractere devoit aimer à soutenir des opinions contradictoires sur les questions proposées : de là l'invention du dialogue, dont l'antiquité attribue l'origine à Zénon[3]. Il eût été heureux pour lui de s'en être toujours tenu à ces disputes d'école; mais il voulut contester à Néarque l'autorité que cet homme puissant s'arrogeoit dans la ville d'Elée : la conspiration dans laquelle Zénon avoit trempé fut découverte, et le philosophe expira dans les tourments qu'il endura courageusement pour ne point révéler ses complices. Il florissoit vers l'an 460 avant l'ere chrétienne[4].

Malgré son scepticisme, Zénon inventa un système de physique générale qui étoit différent des systêmes de Thalès, de Pythagore, et de Parménide son maître. Sa patrie, qui étoit aussi

(1) Son maître, Parménide, l'avoit adopté; son père s'appeloit Téleutagoras. Strabon a rangé Parménide et Zénon parmi les Pythagoriciens (VI, *in Pr.*).

(2) Diog. Laërt., *loc. cit.*, qui allegue l'autorité d'Aristote; Sextus Empiricus, *adv. Math.*, I, VII, 7.

(3) Diog. Laërt, III, 48; Apuleius, *Apologia* V; M. l'abbé Rossi dans ses *Commentation. Laertian.*, §. 68. D'autres ont attribué l'invention du dialogue à Alexamene de Téos.

(4) Suidas, V., Ζήνων. Il le place à la LXXVIIIe olympiade.

celle de Parménide, donna le nom d'Eléatiques aux philosophes qui suivirent sa doctrine. Chap. IV. Philosophes. Pl. XVII.

Ce buste de Zénon, existant à Naples, est le même que J. Faber avoit publié[1]. Le nom grec, ΖΗΝΩΝ, *Zénon,* qu'on y voit inscrit, assure que c'est l'image d'un Zénon; mais duquel? car, parmi plusieurs philosophes de ce nom, deux, le Stoïcien et l'Eléate, avoient atteint un degré presque égal de célébrité. Si les conjectures qui m'ont porté à reconnoître Zénon le Stoïcien dans un autre hermès ont quelque fondement[2], on peut en conclure que notre buste appartient à l'Eléate. Peut-être m'objectera-t-on que ce portrait représentant le même homme qu'un hermès en bronze trouvé à Herculanum dans la même bibliotheque où étoit le portrait d'Epicure, et où l'on a découvert aussi des écrits de l'école épicurienne, doit appartenir plus probablement à un troisieme Zénon, qui avoit professé la doctrine d'Epicure. Cette opinion est celle des antiquaires napolitains[3]; mais je crois qu'ils n'ont pas fait assez d'attention au rapport qui subsistoit entre Epicure et Zénon d'Elée : le philosophe de Gargette se rattachoit par Démocrite, dont il avoit en partie adopté la doctrine, à l'école d'Elée, et à Zénon lui-même qui avoit été le fondateur de l'école, et le maître de Démocrite. D'ailleurs les académiciens d'Herculanum, faute de dessins fideles, n'avoient pu apercevoir la parfaite ressemblance qui existe entre ce buste N° 5 et 6.

(1) N° 151. Cet hermès étoit à Rome, dans la collection Farnese, au palais dit de la *Farnesina.* L'estampe de Théodore Galle, qui se voit dans l'ouvrage cité, est assez ressemblante, excepté que le dessin en est trop maigre. Une partie du nez est restaurée.

(2) Nous les examinerons dans ce même chapitre au §. 13, planche XXIII.

(3) *Bronzi d'Ercolano*, t. I, pl. 15 et 16.

en bronze et celui en marbre que nous examinons[1]. S'ils l'avoient reconnue, ils auroient senti le peu de probabilité d'une opinion qui attribue deux portraits semblables trouvés dans des pays différents, à un philosophe connu à peine parmi ses contemporains; tandis qu'au contraire Zénon d'Elée, à qui nous les attribuons, ne le cede en célébrité à aucun des personnages les plus renommés dans l'histoire de la philosophie.

La fermeté, je dirai même la dureté du caractere que les auteurs anciens ont remarquée dans le philosophe d'Elée, s'annonce dans cette physionomie par des traits peu équivoques[2]: cette bosse à la racine du nez, ces sourcils froncés, ce menton saillant, sont des indices d'un caractere sévere éloigné de la foiblesse et de la complaisance[3].

(1) *Loc. cit.*, note (7). M. Montagny avoit dessiné les deux bustes pour cet ouvrage; les deux portraits se ressemblent à un tel point que je n'ai cru devoir faire usage que de l'un des deux. J'ai préféré le marbre, parcequ'il est d'un meilleur travail, et que le profil de ce buste étoit inédit.

(2) Diogene Laërte, IX, *in Zenone*, *passim*. Il méprisoit les grands; quand on l'attaquoit, il se mettoit en colere. Les circonstances qui accompagnerent la fin de sa vie décelent autant d'aigreur qu'elles supposent de fermeté.

(3) Platon et Diogene de Laërte parlent de la belle taille et de la physionomie de Zénon, qui avoit quelque chose d'agréable, particulièrement dans sa jeunesse. La face de cet hermès ne dément pas ce dernier éloge. Quant à deux autres portraits de Zénon, l'un gravé dans l'édition de Diogene de Laërte, par Wetstenius, l'autre dans les recueils de Fulvius Ursinus et de Bellori, on peut dire du premier que l'authenticité n'en est appuyée sur le témoignage d'aucun antiquaire connu : on peut élever les mêmes doutes sur le second, publié sans aucune indication de l'endroit où il existoit, et négligé dans l'édition plus complete des portraits recueillis par Ursinus, et que J. Faber a soignée. Un troisieme buste avec le nom de Zénon est dans le musée du Vatican, à Rome; mais, outre que la tête a beaucoup de restaurations et de retouches, l'antiquité de l'inscription est au moins très douteuse. Les académiciens d'Herculanum ont remarqué, dans une note (*loco citato*, 4), qu'il n'est fait mention par les anciens d'aucune statue ou d'aucun tableau avec le portrait de Zénon Eléate. Je ne crois pas qu'on puisse conclure de ce silence que le portrait de ce philosophe n'a point existé. Nous connoissons un grand nombre de portraits

SECTE IONIENNE.

§. 4. SOCRATE.

Socrate, fils de Sophronisque, marbrier, et d'une sage-femme appelée Phænarete, vit le jour près d'Athenes l'an 469 avant J.-C.[1]. Il suivoit l'état de son pere, et il étoit déja parvenu à sculpter des figures, lorsque son génie naturel, secondé par les soins et l'amitié de Criton, lui fit abandonner sa profession pour l'étude des lettres, des sciences, et de la philosophie[2]. Le jeune sage

authentiques d'hommes illustres; sans que les écrivains nous aient appris l'existence de leurs portraits. Pour en donner des exemples, nous citerons les portraits d'Antisthene, de Posidonius, d'Hermarque, d'Euclide de Mégare, tous philosophes. D'un autre côté il est fait mention de plusieurs artistes qui s'étoient occupés à faire des portraits de philosophes, sans que ces portraits soient désignés (Pline XXXIV, §. 29, n. 27, 28, et 33). Le portrait de Zénon d'Elée a bien pu être de ce nombre.

(1) On peut voir sur les époques de la vie de Socrate, qui sont bien assurées, les observations du P. Corsini, insérées dans le *Symbolæ litterariæ* de Gori, tom. VI, p. 81; et dans les F. A., t. 2, p. 46 et 320. Xénophon, dans les *Memorabilia;* Platon, dans l'*Apologie*, dans le *Criton*, dans le *Phœdon*, et ailleurs; Diogene de Laërte, II, 18, et suivants, sont les principales sources où j'ai puisé: ce qui n'est pas tiré de ces trois écrivains est fondé sur des autorités qui se trouvent dans l'ouvrage de Brucker, *Hist. crit. phil.*, seconde édition, tom. I, pag. 522 et seqq.; dans Fabricius, *Biblioth. gr.*, tom. II, pag. 674 et seqq. de l'édition de M. Harless, qui l'a enrichie à cet endroit d'un savant *épimetron;* et dans le *Voyage d'Anacharsis*, ch. 67, où la vie et la doctrine de Socrate sont exposées avec autant d'érudition que d'élégance. Ces mêmes matériaux m'ont fourni de temps en temps des remarques qui avoient échappé à ceux qui les ont employés avant moi.

(2) Le pere de Socrate étoit sculpteur, mais d'un genre subalterne: il n'est pas appelé ἀγαλματοποιὸς, *statuaire;* mais λιθοξόος, *ouvrier en marbre:* on est même porté à se faire une idée par trop avantageuse de l'habileté de Socrate dans la sculpture, en le regardant comme l'auteur d'une statue de Mercure et d'un groupe drapé représentant les trois Graces, de ronde-bosse, placés l'une et l'autre à l'entrée de la citadelle d'Athenes, près des *Propylées.* Le scholiaste d'Aristophane (*Nub.*, *v.* 771)

P. IV. Philosophes. Pl. XVIII.

découvrit bientôt la vanité des systêmes physiques de l'école ionienne, et il osa se frayer une route nouvelle pour arriver à la véritable science, la science de l'homme, en remontant aux sources des idées morales, et en tirant de ces idées des regles pour la conduite de la vie, et la réformation des mœurs. La conformité de ses actions avec ses principes, fut le fruit de cette étude. Bon citoyen, et même bon soldat, l'amour du bien l'embrasoit au point qu'il ne craignoit pas de démasquer les faux sages qui, par l'abus de leurs talents, s'étoient fait en Grece une réputation dangereuse : il attaquoit les sophistes, les orateurs, les poëtes, par une suite de questions qui d'abord paroissoient dictées par le desir de s'instruire, et par l'admiration que lui inspiroient leurs talents, mais qui n'étant qu'un vrai persifflage, finissoient par les pousser à bout, et les mettre en contradiction avec eux-mêmes[1]. Socrate étoit séduit par la pureté de ses intentions au point de se croire chargé d'une mission divine pour l'instruction morale de ses contemporains, et favorisé d'inspirations surnaturelles qui lui dévoiloient quelquefois les évènements futurs[2]. La jeunesse la plus distinguée d'Athenes et de la Grece ambitionna ses leçons, qui ne furent jamais vénales : mais les ennemis que cette conduite ne tarda pas à lui susciter réussirent à le perdre. Alcibiade, qui avoit pris les armes contre sa patrie, Critias, le plus cruel des tyrans qui l'avoient opprimée, et quelques personnages du même rang et de la même trempe, avoient été du nombre des disciples et des amis de Socrate. Après

nous donne à entendre que toutes ces figures n'étoient sculptées qu'en bas-relief sur les murs des Propylées.

(1) C'étoit l'ironie de Socrate dont on a tant parlé, et que l'abbé Fraguier a si bien développée dans un mémoire inséré dans le IVe volume *de l'Académie des belles-lettres*.

(2) Voyez le *Mémoire* de Fraguier, cité dans la remarque précédente.

la chûte des trente, la réaction du parti populaire, mal comprimé par la loi d'amnistie qu'avoit rendue Thrasibule, se réunit à la cabale des ennemis personnels du philosophe[1], et porta contre lui la double accusation d'avoir des opinions religieuses peu conformes au culte public, et d'enseigner des maximes propres à corrompre la jeunesse, et à faire de mauvais citoyens[2]. Socrate fut condamné au dernier supplice, qu'il subit avec toute la sérénité de l'innocence, en buvant la ciguë l'an 399 avant l'ere chrétienne.

Les vertus morales, et la vie entiere de ce philosophe ont été regardées comme le modele le plus parfait que l'histoire du paganisme ait laissé à la postérité[3]. Des regrets tardifs vengerent

(1) L'orateur Eschine n'assigne d'autre cause de la condamnation de Socrate que ses liaisons avec Critias, *in Timarch.*, p. 168 de l'édition de Reiske.

(2) Il est étonnant que les ennemis de Socrate, ceux qui l'ont fait condamner, et les poëtes qui l'ont attaqué dans leurs comédies, comme Aristophane, n'aient jamais osé dénigrer ses mœurs; tandis que les écrivains postérieurs se sont plus à le calomnier sous ce rapport, ou du moins à jeter des doutes sur la pureté de sa vie. Fraguier s'éleve avec raison contre une expression de Boileau, et il démontre jusqu'à l'évidence que des passages tirés de quelques dialogues de Platon, et sur lesquels les détracteurs de Socrate se fondent, même en supposant ces détails de toute vérité, ne prouvent que cette même ironie employée constamment par Socrate dans sa conversation. M. Schweighæuser, dans ses *Opuscula academica*, a donné encore plus de force à ce jugement, qu'il a savamment appliqué à l'explication de quelque autre passage du *Banquet de Xénophon*. Voyez cependant la remarque (3) suivante.

(3) Quand on parle des vertus morales de Socrate, on ne prétend pas les élever jusqu'à la hauteur et à la pureté des vertus chrétiennes. On ne peut trop répéter avec Brucker: *Non confundendam esse virtutem philosophicam cum christianâ, naturalem cum divinâ, quâ caruit Socrates, et ad quam respiciunt qui Socratem veræ virtutis alumnum fuisse negant* (tom. I, pag. 540). Je ne contesterai pas en conséquence la *bigamie* de Socrate, à laquelle une loi d'Athenes, dictée par les circonstances, l'autorisoit civilement (Diog. Laërt., II, 26; Athenæus, 13, p. 555). Ce fait, reconnu par Démétrius de Phalere, bienfaiteur et ami de la famille d'où la seconde épouse de Socrate étoit issue (Athénée, l. XIII, p. 555 et 556; Plutarque, *Aristides*, §. 27), et confirmé par un grand nombre d'autorités, étoit, avec peu de raison, mis

Chap. IV.
Philosophes.
Pl. XVIII.

sa mémoire dans le cœur de ses injustes concitoyens, qui, par une espece d'expiation, l'honorerent d'une statue de bronze modelée par Lysippe[1].

Si le portrait de Socrate n'étoit pas parvenu jusqu'à nous, on pourroit le restituer, avec assez de probabilité : en prenant l'ensemble d'une tête de Silene, et lui donnant, outre le nez camus, essentiel à ce caractere de figure, des yeux à fleur de tête, de grosses levres, et le haut du front presque chauve, nous aurions un portrait de Socrate bien ressemblant. Des écrivains qui avoient passé leur vie avec lui nous ont transmis tous ces détails de sa physionomie[2]; et nous les retrouvons dans des portraits bien authentiques de ce philosophe. Ces portraits, connus de son temps en Grece, y existoient encore au VI siecle de l'ere

en doute par Panétius, qui soutenoit aussi d'autres paradoxes à l'égard de Socrate (J.Schweighæuser, *Anim. ad Athenæum*, tom. VII, pag. 7). Lamproclès, fils aîné de Socrate, étoit né de Xanthippe, qui survécut à son mari. Socrate n'avoit donc point perdu sa femme lorsqu'il devint l'époux de Myrto, mere de deux enfants encore très jeunes à l'époque de la mort de leur pere. Platon, dans le *Phædon*, 65, sans exprimer formellement ce fait, le confirme, en faisant remarquer l'âge des enfants de Socrate, et en parlant au pluriel de *ses femmes*, γυναῖκες.

(1) Le nom de l'artiste suffit pour prouver que le repentir des Athéniens fut un peu plus tardif que plusieurs ne l'ont cru; leur opinion étoit déja réfutée par le silence de Platon et de Xénophon, comme l'auteur d'*Anacharsis* l'a judicieusement remarqué. Tertullien paroîtroit avoir supposé que la statue élevée en l'honneur de Socrate étoit d'or, *imaginem auream*, s'il n'étoit pas facile de changer ce dernier mot en *æream* (*Apologet.* XIV). Cette statue avoit été placée dans le Πομπεῖον, *Pompeion*, d'Athenes (Diog. Laërt., II, 43) : c'étoit un édifice orné de peintures, d'où partoient les processions solennelles des *Panathénées*. V. *Hardouin sur Pline*, XXXV, §. 39, n. 33.

(2) Platon, *in Theæteto et in Convivio;* Xénophon, *in Symposio*, et en outre Lucien, *Dial. mort. Menippi et AEaci;* le scholiaste d'Aristophane, *ad Nub.*, v. 223. L'auteur des explications du musée Capitolin n'a pas bien compris les expressions de Xénophon, ὀφθαλμοὶ ἐπιπόλαιοι, *des yeux à fleur de tête* (*in Sympos.*, c. 5, §. 5), lorsqu'il a prétendu en inférer que Socrate avoit les yeux de travers.

vulgaire[1]. Mais les hermès de Socrate qui nous restent, et qui ont orné autrefois les bibliotheques et les jardins de l'ancienne Rome, sont bien antérieurs à cette époque. Quelques uns sont accompagnés d'une inscription qui indique le nom du personnage; tel est l'hermès que j'ai vu dans la collection Farnese, et qui, outre le nom de Socrate, présente écrites sur la gaîne ces mémorables paroles que Platon met dans la bouche du philosophe trois jours avant sa mort, lorsque Criton lui proposoit de s'évader : « Dans l'état où vous me voyez à présent je suis tel « que j'ai toujours été, incapable d'obéir à la voix de qui que « ce soit qu'à celle de la raison, qui me paroît être la plus « saine[2]. »

N° 1 et 2.

Le buste du musée Napoléon, que nous présentons sous les n° 1 et 2 de cette planche, est d'une parfaite ressemblance avec l'hermès que je viens de citer, et il le surpasse par l'exécution. Nous pouvons le regarder comme l'image la plus fidelle et la plus authentique de Socrate : son ame tout entiere y est

(1) Il existe deux épigrammes de Jean Barbucallus sur un portrait de Socrate en peinture. Ce poëte a chanté le renversement de Beryte, arrivé en 554 (Brunck, *Analecta*, t. III, p. 12). Lucien, dans le dialogue *de morte Peregrini*, parle de Socrate, qui expire au milieu de ses disciples, comme d'un sujet qui avoit exercé les talents de plusieurs artistes.

(2)

ΕΓΩΟΥΝΥΝΠΡΩ	*Non ego ab hoc*
ΤΟΝΑΛΛΑΚΑΙΑΕΙΤΟΙ	*primum tempore,*
ΟΥΤΟΣΟΙΟΣΤΩΝ	*sed ita semper me*
ΕΜΩΝΜΗΔΕΝΙΑΛ	*habui, ut nulli*
ΛΩΙΠΙΘΕΣθαι	*meorum auscultarem*
ΗΤΩΙΛΟΓΩΙΟΣΑΝ	*magis quam rationi,*
ΜΟΙλογιΖΟΜΕ	*quæcumque cogitanti*
ΝΩΙΒΕΛΤΙΣΤΟΣ	*mihi potissima*
ΦΑΙΝΗΤΑΙ	*videretur.*

(Criton, p. 146.)

La traduction française est celle de l'abbé Sallier, insérée dans le XIVe volume de l'*Histoire de l'Académie des belles-lettres*, p. 44.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVIII.

exprimée ; la finesse de l'esprit et l'imperturbabilité du caractere s'annoncent par ses yeux et par la sérénité de son front : on aperçoit dans le mouvement de ses levres cette ironie délicate qui assaisonnoit sa conversation. Le bronze de Lysippe a été probablement l'original de ce buste, et de quelques autres semblables[1].

Les images de Socrate en hermès, en bas-reliefs, en médailles, et sur-tout en pierres gravées, sont fréquentes dans les collections et dans les livres d'antiquités[2]. Quelques antiquaires

(1) Voici comme s'exprime Lavater à propos du front de Socrate : « Oui, dans « cette voûte spacieuse habite un esprit ca- « pable de porter le jour dans la nuit des « préjugés, et de vaincre une foule d'obsta- « cles » (Fragment XVII, tom. I). Cicéron (*de Fato*, 5) et Alexandre Aphrodisien nous ont conservé le jugement de Zopyre sur les traits de notre philosophe : ce physiognomoniste prétendoit que le col de Socrate, sans aucune cavité, caractérisoit un homme stupide ; que ses yeux, son nez, et sa conformation, annonçoient de la cupidité et du penchant pour la débauche. Ce jugement est le même qui se trouve dans les *Physiognomoniques* attribuées à Aristote (ch. 6), et dans Polémon (II, 23), au sujet des nez écrasés. Alexandre Aphrodisien ajoute que Socrate reconnoissoit la justesse de ce jugement. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa ressemblance avec les Silenes ne se bornoit pas aux traits du visage ; son ventre et sa conformation entiere le rapprochoient aussi des formes du précepteur de Bacchus (Xénophon, *in Symposio*, ch. 2, 19, et ch. 4, 19, ch. 5, 5). Adamantius au contraire fait un éloge des yeux de Socrate, qu'il décrit ainsi (liv. I, c. 9) : Ὑψηλοὶ ὀφθαλμοὶ, μεγαλοίτε καὶ εὐαγεῖς καὶ ὑγρὸν βλέποντες, δίκαιοι, συνετοὶ, φιλομαθεῖς, ἔρωτος πλήρεις, οἷος ἦν ὁ φιλόσοφος Σωκράτης· « Des yeux grands, élevés, humides, bril- « lants, indiquent un homme qui est juste, « qui a de l'esprit, qui aime à s'instruire, « et qui est porté à l'amour ; tel étoit le « philosophe Socrate ».

(2) On peut comparer d'autres bustes de Socrate dans le *Museo Capitolino*, tom. I, pl. 14 et 15 ; dans le *Museo Pio Clem.*, tom. VI, pl. 28 ; dans le *Trésor* de Gronovius, tom. II, n° 66 ; dans le *Musée Napoléon* par Piroli, tom. II, pl. 71 et 72 ; dans les *Imagines* de J. Faber, n° 134. Ce même antiquaire a publié un contorniate portant la tête et le nom de Socrate : il est tiré de la collection de Fulvius Ursinus. Ce dernier a fait dessiner aussi la figure de Socrate, un rouleau à la main, d'après un bas-relief antique. Un autre bas-relief, sculpté sur un sarcophage du *Musée Napoléon*, tom. II, pl. 23, représente Socrate assis en regard avec la Sagesse ; on y voit du côté opposé

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVIII.

en ont encore multiplié le nombre ; s'autorisant de la ressemblance remarquée par les anciens entre les traits de Socrate et ceux de Silene, ils ont cru reconnoître l'image du philosophe dans une multitude de monuments qui ne nous offrent que des assemblages bizarres de masques siléniques et bachiques[1].

ACADEMICIENS.

§. 5. PLATON.

Le plus illustre parmi les disciples de Socrate, mais non pas le plus fidele à la doctrine de son maître, Platon, par les charmes de son imagination poétique et abondante, par les graces attiques de sa diction, surpassa bientôt en célébrité tous les sages ses contemporains[2]. Il fut appelé l'Homere et le dieu de la philosophie[3]. Cet homme célebre étoit issu par sa mere

la figure d'Homere qui s'entretient avec la déesse de la Mémoire. Montfaucon croyoit que la femme placée vis-à-vis de Socrate étoit Xanthippe. Des pierres antiques gravées, où l'image de Socrate est retracée, se trouvent dans de La Chausse, *Gemme*, nº 25 et 26 ; dans le *Musée Florentin*, tom. I, tab. 41 ; dans Stosch, *Gemmæ*, nº 4, et ailleurs.

(1) Jean Chifflet, *Socrates ;* Beger, *Thes. Brandeburg.*, tom. III, pag. 321 ; et d'autres.

(2) Les autorités que je ne cite pas, et qui prouvent ce que j'avance dans cet article, se trouvent réunies dans la *Bibl. gr.* de Fabricius, tom. III, pag. 57, sqq., de la nouvelle édition ; et dans Brucker, *Hist. crit. philosoph.*, t. I, part. II, l. II, c. 6.

(3) Ces expressions outrées sont l'une et l'autre de Cicéron (*Tuscul.*, I, 32 ; et *de N. D.*, II, 12). L'abbé Massieu, dans le IIe vol. des *Mémoires de l'Acad. des inscript.*, a très bien expliqué la maniere dont Platon a pu être comparé à Homere : l'intérêt dramatique répandu dans les dialogues du philosophe, l'usage qu'il fait de la métaphore et de la fable, la vivacité de ses peintures, sont autant de points sur lesquels il paroît se rapprocher du poëte. La comparaison de l'économie de l'*Iliade* avec celle de la *République* de Platon, proposée par M. Garnier, tome XLII, pag. 11 de l'*Histoire de l'Académie des*

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVIII.

d'une des plus anciennes familles de son pays, et qui tenoit à celle de Solon. La peinture, la poésie, la musique, furent l'étude et l'amusement de sa jeunesse; l'amitié de Socrate lui inspira le goût de la philosophie; mais Platon, en devenant philosophe, ne cessa jamais d'être poëte. Socrate n'avoit rien laissé par écrit; Platon composa un grand nombre d'ouvrages, presque tous respectés par le temps, et presque tous écrits en forme de dialogue : il parut avoir porté ce genre de composition à son plus haut point; et Cicéron ne dissimule pas les efforts qu'il faisoit pour imiter ce modele[1].

Les notions les plus abstraites prirent une substance, et se transformerent en êtres réels sous la plume de Platon : les dogmes des philosophes ioniens et pythagoriciens furent fondus avec la doctrine socratique; et l'éclat de ce brillant mélange ne permit plus d'apercevoir combien le systême étoit incohérent et décousu. Socrate avoit fait descendre du ciel la philosophie pour lui faire habiter les villes et partager tous les soins de la vie privée et domestique. Platon la relégua dans les espaces imaginaires ; et l'ingénieux roman de sa République a pu être la premiere satire, comme il a été le premier exemple, des systêmes politiques qui ne sont pas fondés sur l'expérience.

Le philosophe, de retour de ses longs voyages, entrepris pour s'instruire, tâcha de réaliser auprès des tyrans de Sicile ses

inscriptions et belles-lettres, ne me paroît qu'un tour d'esprit qui ne sauroit jamais obtenir l'assentiment d'un juge sans prévention.

(1) Denys d'Halicarnasse a été un peu sévere dans la critique qu'il a faite du style de Platon; Longin cependant ne s'est pas éloigné de ce jugement. L'abbé Arnaud a pris la défense du philosophe contre ces deux critiques : s'il n'a pas réussi à le justifier complètement, il a pourtant atténué jusqu'à un certain point la force de cette censure (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. XXXVII).

projets de gouvernement. Peu s'en fallut que sa premiere expérience ne lui coûtât la liberté; les deux dernieres, également inutiles au but qu'il s'étoit proposé, ne le furent pas entièrement pour sa fortune[1].

Retiré près d'Athenes, dans les jardins d'Académus, qu'il avoit acquis, il ne cessa, dans cette paisible retraite, de s'occuper de ses éleves et de la composition de ses ouvrages, qu'il ne se lassoit point de retoucher. Chef d'une école florissante, il mena dans le célibat des jours tranquilles et respectés jusqu'à sa quatre-vingtieme année, où la mort le surprit dans un festin de noces, l'an 347 avant l'ere chrétienne.

Une doctrine exposée avec le goût, la sagacité, et l'éloquence qui distinguent les écrits de Platon, ne pouvoit manquer de faire fortune même au-delà de son mérite intrinseque. L'art employé par cet écrivain pour aborder les objets qu'il vouloit traiter, en démêler les genres et les modifications, a toujours paru admirable : sa division de la vertu morale a passé sans altération dans la théologie chrétienne[2]; et plusieurs écrivains de la primitive église ne balancerent pas à revêtir la doctrine révélée, des formes et des noms usités dans l'Académie[3]. Les éleves de Platon, qui furent appelés académiciens, avoient appris de leur maître à ne pas s'attacher exclusivement à un

(1) Diog. de Laërt. porte à quatre-vingts talents les dons que le philosophe avoit reçus de Denys le jeune. Platon, par reconnoissance, quoique l'ami de Dion, ne voulut prendre aucune part aux démarches que fit ce dernier pour détrôner le tyran de Syracuse.

(2) Il a été le premier à reconnoître ces quatre vertus, la prudence, la force, la tempérance, et la justice (Diogene de Laërte, III, 80).

(3) Basnage, *Histoire des Juifs*, t. IV, p. 29 et 79; Petau, *Dogmat. theolog.*, tom. III, prol. §. 2; Heinecc., *Elementa philosophiæ rat. et moral.*, part. I, ch. 3, §. 71.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVIII.

systême : leur école en parut plus raisonnable ; et les sociétés savantes de l'Europe moderne, en se parant du titre d'Académies, ne cessent de payer encore aujourd'hui un tribut de vénération à la mémoire de ce sage.

N° 3 et 4. Le buste de Platon, gravé sous ce numero, est le seul authentique qui soit connu : il appartient à la galerie de Florence, et on peut le croire le même qui fut trouvé près d'Athenes, et acquis à grand prix dans le XVe siecle par Laurent Médicis[1]. Il est en marbre, de la grandeur de demi-nature ; le nom de Platon se lit au-dessous, ΠΛΑΤΩΝ.

La tête du philosophe est ceinte d'un cordon ou *strophium*, marque de divinité : le titre de divin a été donné à Platon par les anciens et par les modernes. Aristote avoit élevé un autel en son honneur[2] : l'ampleur de son front[3], ses sourcils ar-

(1) Ce fut Jérome de Pistoja qui le lui vendit (Fabricius, *Bibl. gr.*, t. III, p. 69 (*ff*) de l'édition de M. Harless, où l'on cite le IVe livre de Middendorp, *de Academiis*).

(2) L'auteur anonyme de la vie d'Aristote, attribuée à Ammonius, nous a transmis ce fait, et en même temps l'épigramme d'Aristote, qui formoit l'inscription de l'autel.

(3) Néanthe assuroit que le philosophe s'appeloit auparavant Aristoclès, et que le nom de Platon lui avoit été donné à cause de l'ampleur de son front ; d'autres pensoient que ce nom avoit rapport à la largeur de sa poitrine, ou à la grandeur de sa stature, ou même à la richesse de son éloquence (Diogene de Laërte, III, 4, et les auteurs cités dans les *Commentaires* de Ménage). Olympiodore, en affirmant que la largeur du front et celle de la poitrine furent ensemble la cause de ce changement de nom, se sert de ces expressions remarquables : Ε'κλήθη δ' ὄυτως διὰ τὸ δύο μόρια τοῦ σώματος ἔχειν πλατύτατα· τό τε στέρνον καὶ τὸ μέτωπον, ὡς δηλοῦσι πανταχοῦ ἁι ἀνακείμεναι ἀυτοῦ ἐικόνες ὄυτω φαινόμεναι : « On lui donna « ce nom parcequ'il avoit deux parties du « corps bien larges, le front et la poitrine, « comme on peut s'en convaincre par ses « images placées en tant d'endroits, et « toutes présentant la même conforma- « tion » (*Vie de Platon*). Le sculpteur de ce buste n'a eu peut-être que ce motif pour ne pas l'exécuter en hermès ; cette forme eût été moins favorable pour faire sentir la largeur de la poitrine. Cicéron possédoit une statue de Platon dans sa maison de

qués[1], son aspect vénérable, sont autant de caracteres auxquels, d'après la description que les anciens nous ont laissée de ses traits et de ses images, il est impossible de ne pas le reconnoître. J'oserai ajouter qu'on peut remarquer dans le profil cet air de vanité qu'on sait avoir été le principal défaut du philosophe, et qu'il n'étoit pas toujours le maître de dissimuler[2].

Charles Patin possédoit une médaille grecque d'Auguste, ayant au revers le nom de Platon, et la tête en profil de ce philosophe[3]. Je n'ai pu me procurer l'empreinte de cette médaille qui n'existe dans aucun cabinet connu. J'observerai simplement que la gravure qui accompagne la dissertation de Patin présente beaucoup de conformité avec le portrait de Platon, tel que nous le donne le buste de Florence[4].

La plupart des recueils iconographiques offrent des images

plaisance de *Tusculum* (*Bruto*, §. 6). Une autre, en bronze, se voyoit à Constantinople, dans le gymnase de Zeuxippe (Christodore, *in Analectis* Brunck, t. II, p. 459). Ces images de Platon étoient probablement des copies de la statue originale exécutée par Silanion, et placée dans l'Académie aux frais d'un satrape de Pont, qui s'appeloit Mithridate, fils de Rhodobate (Diogene de Laërte, III, 25): mais la statue de Platon, décrite par Christodore à Constantinople, pouvoit bien être l'original même de Silanion; car cet artiste n'a travaillé qu'en bronze; et le silence de Diogene de Laërte sur la matiere de la statue ne peut s'opposer à cette conjecture.

(1) Amphis, dans Diogene de Laërte, II, 28.

(2) Voyez comme il s'exprime luimême dans sa lettre à Denys le jeune.

(3) La médaille est gravée dans le IX[e] volume du *Trésor des Antiquités grecques* de Gronovius, où cette dissertation a été insérée à la page 593.

(4) Bellori et Gronovius avoient donné l'image de Platon, vue de face, d'après ce même buste de Florence; Bellori s'étoit trompé dans l'indication, en remarquant que le marbre original étoit chez Fulvius Ursinus. Gronovius, qui a fait copier son Platon d'après celui de Bellori, a raison de s'étonner comment ce portrait ne se trouvoit point dans les différentes éditions des portraits des hommes illustres, tirés de la collection d'Ursinus. Comme les bustes de la galerie de Florence n'ont jamais été publiés, le seul portrait authentique de Platon étoit resté inconnu. M. l'abbé Lanzi le signala dans sa notice de la galerie de Florence, insérée dans le *Journal de Pise*, an 1782, tom. IV.

Chap. IV.
Philosophes.
Pl. XVIII.

de Platon ; mais ces prétendus portraits ne sont à la vérité que des têtes idéales et barbues de Bacchus Indien[1]. Quelques antiquaires avoient aperçu l'erreur qui avoit pour fondement une inscription grecque apocryphe gravée sur un hermès de ce genre, qu'on voyoit depuis long-temps au Capitole[2]. Winckelmann avoit essayé de substituer à ce portrait du fondateur de l'Académie une autre image qui ne présentoit pas des caracteres beaucoup plus solides[3] ; c'étoit une tête gravée sur une cornaline, et ornée au-dessus de l'oreille de deux ailes de papillon qu'il regardoit comme devant signifier l'immortalité de l'ame, et être le symbole du philosophe qui a développé ce dogme dans le Phædon. Mais ce symbole, propre à plus d'un sujet mythologique[4], n'étoit pas suffisant pour faire reconnoître Platon dans une tête dont la chevelure bouclée et garnie de perles ne peut nullement convenir au portrait d'un philosophe grec.

§. 6. CARNÉADE.

Pl. XIX.

Grec d'origine, Carnéade naquit en Afrique, dans la ville de Cyrene[5], l'an 213 avant notre ere[6]. Il quitta son pays pour s'établir

(1) Faber, *Imagines*, nº 112 ; Canini, *Iconologie*, XLVIII ; Gronovius, *Thes. Ant gr.*, tom. II, pag. 83.

(2) *Museo Capitolino*, t. I, pl. 22.

(3) *Monum. inedit.*, nº 169.

(4) J'ai publié quelques observations à ce sujet dans le *Mus. Pio Clem.*, t. I, p. 59, 95 et 96 ; t. II, p. 81, et t. VI, p. 59.

(5) Nous avons une vie de Carnéade par Diogene de Laërte (IV, 61, et suiv.) ; un article sur lui dans Suidas : Cicéron, qui avoit adopté les opinions des académiciens, parle souvent de Carnéade. Parmi les modernes, Bayle nous a donné un excellent article sur ce philosophe ; Ménage, dans ses *Commentaires sur Diogene ;* Brucker, dans son *Histoire critique de la Philosophie ;* Fabricius, dans la *Bibliotheque gr.*, tom. III, p. 160 de la nouvelle édition, ont recueilli plusieurs faits, et discuté quelques points de l'histoire et de la doctrine de Carnéade. Ces auteurs m'ont fourni la plupart des matériaux de cette courte notice.

(6) L'époque de sa mort ayant été fixée

à Athenes, où il se livra à l'étude de la philosophie platonicienne sous Hégésinus, qui étoit alors le chef de l'Académie. Le jeune Carnéade devint en peu de temps un des plus ardents soutiens de l'incertitude, dogme dominant dans cette école. Il mérita de succéder à son maître, et fut bientôt regardé comme le chef d'une nouvelle doctrine, pour avoir apporté quelques adoucissements aux maximes d'Arcésilas. Carnéade permit au sage d'avoir une opinion, et de prêter son assentiment à quelques vérités, pourvu qu'il ne les regardât pas comme tout-à-fait démontrées, et qu'il fût toujours le maître de le retirer sans effort. Mais ce qui éleva Carnéade au-dessus de tous les philosophes de son temps, ce fut cette éloquence admirable et presque divine qu'il déployoit dans toutes les occasions sans être préparé[1]. Ce talent et la réputation qu'il avoit acquise le firent choisir pour l'un des ambassadeurs chargés de réclamer auprès du sénat romain la suppression, ou du moins la diminution, d'une forte amende qui avoit été imposée aux Athéniens[2]. Le sénat, ou entraîné par la force des discours des ambassadeurs, ou empressé d'éloigner de la jeunesse romaine des orateurs dangereux[3], se hâta de les satisfaire et de les renvoyer.

par Apollodore à l'an 4 de la CLXII^e olympiade, c'est-à-dire à l'an 129 avant notre ere, sa naissance, arrivée quatre-vingt-cinq ans auparavant, répond à l'année que j'ai marquée dans le texte (Diog., IV, 65.)

(1) *Divinâ quâdam celeritate ingenii et dicendi copiâ Carneades* (Cic., *de Orat.*, III, 18). Elle étoit soutenue par un puissant organe (Diogene, IV, 63).

(2) La date de cette mission répond au consulat de P. Cornelius Scipion Nasica, et de M. Claudius Marcellus, l'un et l'autre pour la seconde fois; c'est-à-dire à l'an de Rome 599, suivant Varron.

(3) Carnéade venoit de disputer publiquement à Rome sur le droit naturel. Conformément aux maximes de la secte, il tâcha un jour de prouver qu'il y avoit un droit de nature : dans la séance suivante il soutint le contraire avec une force de raisonnement qui dut effrayer.

L'étude la plus profonde et la plus soutenue[1] fournissoient avec abondance à Carnéade les matériaux que son talent employoit toujours d'une maniere victorieuse. Ce philosophe ne dédaignoit pas même les moyens qu'on peut tirer de la médecine pour rendre plus faciles et plus promptes les opérations de l'esprit; il se préparoit par des boissons purgatives aux disputes qu'il devoit soutenir contre les stoïciens[2]. Il parvint à une vieillesse très avancée, et mourut de phthisie à l'âge de quatre-vingt-cinq ans[3], l'an 129 avant J.-C. Carnéade n'écrivit point d'ouvrages; mais sa doctrine étoit exposée dans ceux de Clitomachus, carthaginois, son ami et son successeur à l'Académie.

Le passage de Cicéron, que je vais rapporter, prouve à la fois la connoissance qu'on avoit alors de l'image authentique de Carnéade, et la haute estime que cet orateur philosophe avoit inspirée au prince de l'éloquence latine : « Quoique par-« tout en ces lieux, dit Cicéron en parlant de son voyage à « Athenes[4], il y ait beaucoup d'objets qui rappellent le souvenir « des grands hommes qui les ont habités, j'ai été touché en « voyant cet auditoire où Carnéade enseignoit : il me semble

(1) Absorbé dans ses méditations, il négligeoit tout soin de sa personne (Diogene, IV, 62) : mais cet endroit a été mal entendu par J. Faber (*Imag. ill.*, n. 42). Voyez aussi Valere Maxime, VIII, 7, n° 5, *in Ext.*

(2) C'étoit de l'hellébore, suivant Pline, XXV, §. 21, et Valere Maxime, *loco citato*. C'étoit simplement du vinaigre, suivant Varron, dans ce fragment du *Sesquiulysses : Alteram viam deformasse Carneadem virtutis, e cupis acris aceti.*

(3) Il y avoit des biographes qui donnoient à Carnéade jusqu'à quatre-vingt-dix ans de vie : nous nous en sommes tenus au rapport de Diogene, puisé dans les *Chroniques* d'Apollodore, et confirmé par Lucien dans les *Macrobii*.

(4) *Hoc autem tempore etsi multa in omni parte Athenarum sunt in ipsis locis indicia summorum virorum, tamen ego illâ moveor exedrâ : modo enim fuit Carneadis quem videre videor, est enim nota imago; a sedeque ipsâ, tantâ ingenii magnitudine orbatâ, desiderari illam vocem puto* (de Fin. V, §. 2).

« le voir encore, car j'ai son image présente à l'esprit; il me « semble même que sa chaire, demeurée pour ainsi dire veuve « de ce grand homme, regrette sans cesse de ne plus l'en- « tendre. »

Chap. IV. Philosophes. Pl. XIX.

N° 1 et 2

Le beau buste de la collection Farnésienne, gravé sous ces numero, est le portrait de Carnéade[1], ainsi que l'assure l'inscription, ΚΑΡΝΕΑΔΗΣ, *Carnéade*, gravée sur le bord de la tunique. La physionomie, pleine d'esprit et de vivacité, présente les marques de cet âge avancé qui a fait placer Carnéade parmi les hommes de lettres favorisés d'une longue vie. Sur la gaîne d'un hermès gravé dans le recueil iconographique de Fulvius Ursinus, publié par Antoine Lafrery[2], est écrit le nom de Carnéade, qui pourroit faire croire que la figure présente le portrait de ce philosophe: mais on sait que la tête antique de cet hermès, ayant été perdue, a été remplacée par une autre également antique, qui est celle d'Antisthene[3]. Quant au buste que je publie, je me suis convaincu sur l'original même qu'un pareil échange n'a point eu lieu.

(1) Il a été dessiné à Rome avec tout le soin possible, sur un plâtre que M. Albaccini, sculpteur, en avoit fait mouler lors de la translation de cette antique à Naples; les recherches faites par M. Montagny pour en retrouver l'original, que j'ai vu souvent à Rome, ayant été inutiles. J. Faber l'a publié au n° 42, mais sans l'inscription qu'il donne toutefois dans la note.

(2) A Rome, 1569, in-fol. Cette inscription porte:

ΚΑΡΝΕΑΔης
ΦΙΛΟΚΩΜου
ΚΥΡΗΝΑΙΟΣ

« Carnéade, fils de Philocomus, cyrénéen ».

Le pere de Carnéade a été appelé par d'autres, Eucomus.

(3) Voyez au §. 11.

Chap. IV.
Philosophes.
Pl. XIX.

§. 7. THÉON DE SMYRNE.

Tandis que les images des Speusippe et des Arcésilas, noms les plus fameux dans l'Académie, ont péri avec leurs œuvres, ou demeurent ignorées, les traits et les ouvrages d'un platonicien obscur, qui fleurit vers le commencement du IIe siecle de notre ere[1], ont été préservés de la destruction et de l'oubli. Quelque partie des écrits de Théon de Smyrne figure toujours dans nos bibliotheques; et son portrait authentique, prouvé par une inscription, a survécu aux vicissitudes des empires, pour orner encore nos collections. Ce platonicien, adonné principalement aux mathématiques, nous a laissé des éléments de cette science qui peuvent servir d'introduction à la lecture des écrits de Platon, et en faciliter l'intelligence[2].

Nos 3 et 4. Le buste gravé sous les numero 3 et 4 est le même que Fouquier de Marseille avoit acheté à Smyrne, et que Spon a publié[3]. On le voit maintenant à Rome, dans le musée du Capitole[4]. L'inscription grecque placée sur le socle, qui est taillé dans le

(1) Fabricius, *Biblioth. gr.*, tom. II, p. 100 de la premiere édition, et tom. IV, pag. 35 de la nouvelle, et les additions de M. Harless à celle-ci fournissent tout ce qu'il y a de plus certain sur ce philosophe.

(2) Ismaël Bullialdus a publié une partie de ces ouvrages à Paris, 1644, in-4°; une autre partie est encore cachée dans les bibliotheques.

(3) *Miscellanea crud. antiq.*, sect. 4.

(4) Le cardinal Alexandre Albani, qui l'avoit acheté à Marseille, le céda avec tout le reste de sa premiere collection d'antiques à Clément XII, qui le plaça au Capitole. Ce buste est gravé dans le volume I du *Museo Capitolino*, pl. 29, avec plus de soin que dans les *Miscellanea*: le dessin que nous en donnons a été pris sur l'original avec une exactitude encore plus scrupuleuse.

même bloc, nous fait connoître le philosophe que ce marbre représente : Chap. IV. Philosophes. Pl. XIX.

ΘΕΩΝΑΠΛΑΤΟΝΙ	*Theonem Platoni-*
ΚΟΝΦΙΛΟCΟΦΟΝ	*cum philosophum*
ΟΙΕΡΕΥCΘΕΩΝ	*sacerdos Theon*
ΤΟΝΠΑΤΕΡΑ	*patrem (suum dicat).*

« Le prêtre Théon (consacre aux dieux l'image de) Théon,
« philosophe platonicien, son pere. »

Le surnom de Platonicien se trouve également donné par Proclus à notre philosophe[1]. Ce monument nous apprend que Théon de Smyrne eut un fils, et que ce fils avoit obtenu dans sa patrie les honneurs du sacerdoce. Rien n'indique ni la divinité ni le temple dont Théon le fils étoit le ministre. Le lieu où ce buste étoit placé le disoit assez clairement pour les contemporains.

PHILOSOPHES PERIPATETICIENS.

§. 8. ARISTOTE.

Il falloit, après les rêves ingénieux et séduisants de Platon, ramener la science dans le chemin de la vérité, l'appuyer sur l'expérience de la vie, sur l'observation de la nature, sur les faits positifs de l'histoire, qui sont les phénomenes du monde moral. Le génie qui devoit faire cet heureux changement ne Pl. XX.

(1) Lib. I *in Timæum.*

Chap. IV. Philosophes. Pl. XX.

tarda pas à paroître: l'époque approchoit où les Macédoniens devoient maîtriser le monde; et Aristote naquit à Stagire[1]. Un patrimoine de science naturelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'attendoit dans sa famille. Nicomachus son pere, issu de celle d'Esculape, étoit le médecin d'Amyntas son souverain, et admis à sa familiarité. Aristote eut à pleurer son pere dans sa premiere jeunesse; mais, par la connexion qui régnoit alors entre la médecine et la pharmacie[2], il put presque dès son berceau apprendre à connoître la forme extérieure d'un grand nombre d'êtres de divers genres et d'especes différentes, et acquérir de bonne heure une idée du moins superficielle de leur histoire, de leur usage, et de leurs propriétés. Ces premieres connoissances irriterent en lui le desir de s'instruire: Athenes fut le séjour, et l'Académie l'école qu'il se choisit. La doctrine de Platon fructifia promptement dans un esprit si bien disposé. Cette doctrine, en développant la sagacité et en exerçant le jugement du jeune philosophe, l'eut bientôt mis en état de la soumettre elle-même à l'examen de la critique. Il sentit qu'avant d'élever l'édifice de la science il étoit nécessaire d'en rassembler et d'en préparer les

(1) En 384 avant J.-C. (Denys d'Halicarnasse, *Ep. ad Ammæum*). Cet auteur; Diogene de Laërte (V, 1); l'écrivain alexandrin qui nous a laissé une vie d'Aristote en grec, attribuée vulgairement à Ammonius ou à Jean Philopone; l'anonyme de qui nous tenons une traduction latine de ce même ouvrage, avec des différences remarquables; un autre anonyme qui a écrit aussi en grec la vie d'Aristote; et Suidas dans son Dictionnaire, sont ceux parmi les anciens qui nous ont laissé le plus de notices sur ce philosophe. Les modernes qui se sont occupés de la vie et de la doctrine d'Aristote composent presque une bibliotheque; Hermannus Conringius et F. Patricius se distinguent dans la foule: on en trouve les citations dans Bayle, article *Aristote*; dans Brucker, *Hist. crit. phil.*, tom. I, pag. 776; dans la *Biblioth. gr.* de Fabricius, tom. III, pag. 195, et seqq. de l'édition de M. Harless.

(2) Patricius a parlé de cette connexion. Les ennemis d'Aristote l'appeloient, par sobriquet, l'*apothicaire;* Platon au contraire l'appeloit le *lecteur*.

matériaux; et par l'étude assidue d'un nombre immense de livres qu'il trouva le moyen de se procurer, et dont la réunion offre peut-être le premier exemple d'une bibliotheque formée par un savant pour son usage, il parvint à étendre dans tous les sens l'horizon de ses connoissances[1]. L'histoire des nations, les systêmes de cent législateurs différents, les mœurs et les usages d'une infinité de peuples grecs et barbares, l'analyse des chefs-d'œuvre de la littérature, l'examen des opérations de l'esprit nécessaires pour les produire, offrirent au philosophe de Stagire une moisson presque intacte, et aussi riche qu'immense; et celui qui devoit être le prince des philosophes étoit déja le premier des érudits.

Vingt ans employés à ces études, et le plus grand nombre auprès de Platon, l'avoient conduit au terme de la jeunesse. Pénétré de reconnoissance et de respect pour son maître, lorsqu'il mourut, Aristote quitta le séjour d'Athenes[2], et se retira dans la petite ville d'Atarnée en Troade, où il avoit été élevé[3]. Hermias, gou-

(1) Strabon a dit qu'Aristote a été le premier à faire une grande collection de livres (l. XIII, p. 608). Pisistrate, et même Euripide, avoient eu des bibliotheques avant lui; mais celles-ci étoient, presque dans leur totalité, des bibliotheques poétiques : Aristote recueillit des ouvrages de tous les genres.

(2) On a parlé de l'ingratitude d'Aristote envers son maître: on a dit que, pour le chagriner, il ouvrit presque sous ses yeux une nouvelle école (Elien, V. H, III, c. 19). Des anciens ont déja réfuté cette tradition injurieuse à la mémoire de notre philosophe (Androclès, *ap. Euseb. Præp. Evang.*, l. XV, §. 2; Ammonius, etc.) : mais la suite des faits paroît le justifier d'une maniere encore plus évidente. Aristote demeura à Athenes tant que Platon vécut; à sa mort, il se retira. S'il avoit élevé une école pour l'opposer à celle de son maître, il n'auroit pas abandonné le champ libre à Speusippe, qui ne valoit pas son oncle à beaucoup près. Les haines et les disputes des sectes opposées ont fait revivre la calomnie contre la mémoire de leurs chefs, même long-temps après que la mort de ces hommes célebres auroit dû lui imposer silence.

(3) Par un nommé Proxénus : Aristote adopta ensuite, par reconnoissance, Nicanor, fils de Proxénus.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XX.

verneur de cette contrée, l'accueillit avec bienveillance, et lui donna sa niece en mariage[1]. Trois ans s'étoient à peine écoulés, que les revers d'Hermias obligerent le philosophe à quitter la Troade pour se rendre à Mytilene. C'est là qu'il reçut de Philippe de Macédoine cette lettre si flatteuse et si noble par laquelle le souverain invitoit le philosophe à se charger de l'éducation de son fils[2]. Aristote se rendit avec empressement aux invitations d'un roi dont les ancêtres avoient toujours protégé sa famille; il donna pendant huit ans les soins les plus assidus à cette éducation importante; et le fruit des leçons d'Aristote fut Alexandre.

Lorsque ce héros partit pour la conquête de l'Asie, le philosophe retourna s'établir à Athenes, la patrie commune et la nourrice des grands talents dans tous les genres; et c'est dans cette ville chérie qu'il enseignoit tous les soirs sa doctrine en public dans la promenade du lycée. Le nom de Péripatéticiens, donné par la suite à ses disciples, n'a probablement eu d'autre origine que cette promenade, *péripatos,* où leur maître avoit professé. Les succès d'Alexandre, se multipliant avec une rapidité presque incroyable pour ceux qui ont vécu dans un autre siecle que le nôtre, lui inspirerent cette munificence à jamais mémorable dans les annales des lettres, par laquelle le monarque accorda au philosophe la somme de 800 talents[3] pour lui fournir les moyens de se livrer à des recherches approfondies sur l'histoire naturelle, dont il avoit considérablement agrandi le domaine par ses nouvelles conquêtes, et particulièrement sur

(1) Elle s'appeloit Pythias.

(2) La traduction de cette lettre, conservée par Aulugelle (N. A., l. IX, c. 3), se lit dans le *Voyage d'Anacharsis*, ch. 62.

(3) Athénée, l. IX, p. 398, E.; Pline, VIII, §. 17. Cette somme étoit l'équivalent de 4,320,000 liv., suivant le calcul de Barthélemy.

l'histoire des animaux, dont un grand nombre avoit été jusqu'alors inconnu en Europe.

Les soupçons et les intrigues d'Olympias, mere d'Alexandre, contre Antipater, que ce prince avoit laissé gouverneur de ses anciens états, et qu'Aristote regardoit comme son meilleur ami, semblent avoir été, vers la fin de la vie du conquérant, la cause de quelque refroidissement de sa part envers son ancien instituteur, plus encore que la conduite imprudente de Callisthene, parent du philosophe[1]. Cependant il paroît certain qu'il n'étoit pas tout-à-fait disgracié à l'époque de la mort d'Alexandre, puisqu'il ne commença à craindre les calomnies des Athéniens que quand ce héros eut cessé d'exister. Ce ne fut qu'alors que les ennemis d'Aristote chercherent à lui intenter un procès d'impiété, sans autre prétexte que l'affection exaltée qu'il montroit pour la mémoire de son épouse et de son ami[2].

En se retirant à Chalcis, dans l'île d'Eubée, le philosophe empêcha les Athéniens de renouveler envers lui le crime qu'ils avoient commis en faisant mourir Socrate: mais sa santé, extrêmement affoiblie par une indisposition habituelle de l'estomac, ne le laissa pas jouir long-temps de sa paisible retraite; il y mourut âgé de soixante-trois ans, l'an 322 avant J.-C[3]. Il

(1) On ne pouvoit pas faire un crime à Aristote de la conduite de son neveu Callisthene, puisqu'il l'avoit constamment désapprouvée. Le motif que je viens d'indiquer me paroît plus vraisemblable.

(2) On supposoit qu'Aristote honoroit leur mémoire par une espece d'apothéose, ce qui n'étoit pas vrai, et d'ailleurs n'auroit pas été étrange dans le paganisme. L'amitié d'Antipater, qui étoit alors l'ennemi d'Athenes, étoit la véritable cause de la persécution qu'on suscitoit contre Aristote.

(3) J'ai suivi la chronologie d'Apollodore, rapportée par Diogene (V, 9 et 10). Le conte sur le suicide d'Aristote doit être mis au rang des fables débitées contre ce grand homme; et je ne conçois pas comment Bayle a pu se montrer un peu sceptique sur le genre de cette mort. Apollodore, écrivain très exact, ne doutoit pas qu'il ne fût mort de maladie. Censorin

avoit fait son testament; et ce gage touchant des sentiments doux et honnêtes du philosophe est parvenu jusqu'à nous[1]. Nicomachus, son fils[2], suivit la carriere de son pere; mais les nombreux ouvrages d'Aristote, dont plusieurs nous ont été conservés, sont aussi sa véritable postérité, toujours prête à défendre ses titres à la gloire, et à justifier l'opinion presque non interrompue de tant de siecles en sa faveur[3].

paroît même avoir ignoré, ou du moins méprisé toute autre tradition. Il s'étonne comment Aristote, avec une santé aussi délâbrée que la sienne, ait pu arriver à sa soixante-troisieme année : *Aristotelem Stagiritam.... naturalem stomachi infirmitatem, ceterasque morbidi corporis offensiones adeo virtute animi diu sustentasse, ut magis mirum sit ad annos sexaginta tres eam vitam pertulisse quam ultra non protulisse.* Je ne parlerai point d'une calomnie encore plus absurde qui range Aristote dans le nombre des conspirateurs contre la vie d'Alexandre. Si l'empereur Caracalla y a ajouté foi, et pour cela a fait la guerre aux péripatéticiens, ce fait prouve seulement que cet empereur étoit aussi mauvais critique que mauvais prince.

(1) Qu'il me soit permis de faire une remarque sur un passage de ce testament. Le philosophe ordonne qu'on place à Stagire deux statues de quatre coudées, en marbre, pour satisfaire à un vœu qu'il avoit fait à Jupiter et à Minerve, dieux sauveurs, pour la santé de son fils adoptif Nicanor : Ζῶα λίθινα τετραπήχη Διὶ σωτῆρι καὶ Ἀθηνᾷ σωτείρῃ (Diogene de Laërte, V, 16). Toutes les traductions de ce passage, au lieu de *statues en marbre*, portent *animaux en marbre.* J'ai prouvé ailleurs que le mot grec ζῶον, dans ces phrases, ne signifie pas un animal, mais une figure (*Monum. Gabini*, pag. 171, sqq.).

(2) Il étoit issu d'Herpyllis, qu'Aristote s'étoit attachée après la mort de sa femme, et qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie. Des auteurs modernes ont voulu croire qu'Herpyllis avoit été femme légitime d'Aristote : mais comment expliquer, dans leur opinion, pourquoi Nicomachus, fils légitime et naturel d'Aristote, et dont la mere étoit vivante, fut bien moins favorisé dans le testament de son pere que Nicanor, fils par adoption ?

(3) Malgré les reproches assez graves faits à la philosophie péripatéticienne, et même aux ouvrages attribués au chef de cette école, tous les âges ont admiré dans les écrits authentiques de ce grand homme l'empreinte de son génie universel. Son *Organum*, sa *Poétique*, sa *Rhétorique*, ses livres de politique et de morale, brillent de grandes lumieres, et font regretter le corps entier de ses ouvrages, dont il ne nous reste que des portions mutilées et défigurées.

L'antiquité possédoit un grand nombre d'images d'Aristote. Philippe lui avoit consacré une statue à Delphes, à la suite de celles de la famille royale de Macédoine[1]. Aristote lui-même paroît avoir fait exécuter son portrait par le sculpteur Gryllion[2]; et nous devons avoir une grande idée des talents de cet artiste, puisque nous apprenons que le philosophe avoit eu assez de goût et de fortune pour faire peindre le portrait de sa mere par Protogene[3]. La statue placée à Olympie, et dont parle Pausanias[4], passoit pour avoir été érigée du vivant de ce grand homme; et celle que Théophraste lui avoit élevée dans son école n'appartenoit pas à une époque bien postérieure[5]. Une image d'Aristote ornoit à Rome la maison d'Atticus[6]; et ses portraits, suivant le témoignage de Juvénal, étoient nombreux dans cette ville[7]. Ils furent honorés dans la suite par les hérétiques appelés Carpocratiens, ainsi que ceux de Pythagore et de Platon[8]; et on voyoit à Constantinople, dans le gymnase de Zeuxippe, une belle statue de bronze qui le représentoit[9]. Les

(1) Cette particularité, qui se trouve dans la vieille traduction latine de la vie d'Aristote attribuée à Ammonius, est confirmée par un passage d'Elien (V. H., XIV, c. 1), comme Périzonius l'avoit très bien observé.

(2) Voyez son testament dans Diogene de Laërte (V, 2); il ne nomme pas les sujets des sculptures que Gryllion avoit eu ordre d'exécuter: mais il est clair par le contexte qu'il s'agissoit de portraits de famille, parmi lesquels se trouvoit sans doute celui du testateur: il continue en commandant quatre autres portraits, celui d'Arimnestus son frere, celui de son fils adoptif Nicanor, et ceux du pere et de la mere de Nicanor.

(3) Pline, XXXV, §. 36, n. 20, où il ajoute qu'Aristote exhortoit cet artiste à s'occuper des faits d'Alexandre-le-Grand.

(4) VI, 4. Cette statue étoit sans inscription. Pausanias se trompe en plaçant Stagire dans la Thrace; cette ville appartenoit au territoire d'Olynthe: abattue par Philippe, elle fut rétablie par Alexandre, en considération d'Aristote.

(5) Diogene de Laërte, V, 51.

(6) Cicéron, *ad Atticum*, IV, 10.

(7) Sat. II, v. 6.

(8) Baronius, *Annal. Ecclesiast.; ad an.* 120.

(9) Brunck, *Analecta*, II, pag. 456.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XX.

antiquaires qui, dans le XVI[e] siecle, ont bien mérité de l'iconographie ancienne, ont négligé de prendre les soins nécessaires pour assurer l'authenticité du portrait d'Aristote qu'ils nous ont transmis : je vais essayer d'appuyer leur opinion de quelques preuves.

Le portrait de ce philosophe, que J. Faber a publié d'après un bas-relief de la collection de Fulvius Ursinus[1], n'est constaté par aucune inscription : cependant on peut le regarder comme authentique à cause de la parfaite ressemblance de sa tête avec celle d'un petit buste sur lequel étoit écrit, dans le piédouche, le nom de ce philosophe[2]. On regrette avec raison que ce buste n'ait pas été gravé. Je me félicite de pouvoir y suppléer par une statue de grandeur naturelle et d'un travail excellent, qu'on voit à Rome dans le palais Spada[3]. L'analogie du profil de la tête avec celui d'Aristote, dans la gravure de Théodore Galle, m'avoit frappé, lorsque j'y découvris dans la plinthe les cinq premieres lettres ΑΡΙΣΤ...., du nom d'Aristote.

Quoique ces lettres puissent appartenir à plusieurs noms différents, je me persuadai qu'elles commençoient ici le nom d'Aristote, et que ce nom étoit celui du personnage représenté par la statue[4]. A la ressemblance que je viens de remarquer, et

(1) *Imag. illustr.*, n° 85.

(2) Il avoit été déterré au pied du mont Quirinal. Comme la maison d'Atticus étoit dans cet endroit, on croyoit que ce buste étoit le même que l'image dont Cicéron a fait mention. Voyez la note (6) page 185.

(3) Elle est gravée dans les *Statues de Rome*, par le chevalier Maffei, pl. 128.

(4) J'ai rendu compte de cette découverte dans le *Museo Pio Clementino*, t. II, p. 84, n. (9). Après le T on entrevoit la trace d'un autre caractere effacé, où l'on croit démêler un trait perpendiculaire. On a pensé qu'il pouvoit être un I, et donner le nom du sophiste Aristide. Ce trait, s'il n'est pas accidentel, peut également appartenir à un □ carré, forme que nous avons vue très souvent dans les inscriptions qui marquent sur les marbres antiques les noms des hommes illustres.

sur laquelle mon opinion est fondée, se joignent d'autres observations qui en augmentent la probabilité presque au point de la convertir en certitude. Les yeux petits, les joues ridées, la maigreur de la figure, sont en effet autant de caracteres propres à faire reconnoître ce portrait[1]. Le menton rasé et la chevelure courte[2], sans être cependant négligée, en sont d'autres non moins convaincants. L'usage de se raser la barbe étoit le plus général chez les Macédoniens; et Aristote étoit né et avoit figuré à la cour des rois de Macédoine. J'ai cru reconnoître encore un autre caractere convenable au portrait d'Aristote dans la disposition de la figure, qui ne montre qu'un seul bras sortant de dessous le manteau; c'étoit l'attitude des statues d'Aristote, *brachio exserto*, comme Sidoine Apollinaire[3] l'avoit remarqué. J'insiste d'autant plus sur cette particularité de la statue, que je

En outre, cette statue ne peut être celle d'Aristide, dont nous avons le portrait (voyez à la planche XXXI ci-dessous), et qui portoit la barbe comme tous les Grecs de son époque.

(1) Aristote, suivant Diogene de Laërte, qui écrivoit d'après Timothée d'Athenes, grasseyoit, avoit les jambes minces, et les yeux petits : Τραυλὸς τὴν φωνὴν... ἰσχνοσκελὴς καὶ μικρόμματος. Christodore, en décrivant la statue en bronze d'Aristote, observe que les joues étoient maigres et ridées, παρειαὶ συνιστάμεναι. Voyez, pour la signification de ce mot, le *Trésor* de Henri Etienne, V, συνίστημι.

(2) Diogene de Laërte, *loco citato*, parle du soin que mettoit le philosophe à se raser : il ne parle cependant pas expressément de la barbe; le mot κουρᾶ, qu'il emploie, est générique, et même il se rapporte plus communément aux cheveux : mais il est bien constaté, par les portraits d'Alexandre et de ses successeurs immédiats, ainsi que par celui de Posidippe, né en Macédoine (pl. VI, nº 4 et 5), que les Macédoniens étoient dans l'usage de se raser. Je ne prétends pas que cet usage fût, à cette époque, établi chez les Macédoniens sans aucune exception : nous avons dans Suidas, v. Λεόντιος, et dans Polyænus (IV, c. 3, §. 2) des exemples de Macédoniens qui portoient la barbe; mais du moins l'usage de la porter n'étoit pas aussi général en Macédoine que dans le reste de la Grece. Ainsi nous voyons la tête d'Hercule, qui est gravée sur les médailles des rois de Macédoine, prédécesseurs d'Alexandre, tantôt avec la barbe, tantôt sans barbe.

(3) Sidoine Apollinaire, l. IX, ep. 9.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XX.

l'ai retrouvée sur diverses pierres antiques sur lesquelles on voit le même portrait en buste. Cette comparaison suffit pour justifier Sidoine Apollinaire d'avoir regardé l'attitude en question comme le caractere distinctif des images d'Aristote. Nous donnons ici deux de ces pierres ; celle qui est gravée au simple trait représente le philosophe avec la tête chauve ; et nous apprenons, par une épigramme[1], qu'Aristote avoit perdu ses cheveux. Enfin le n° 7 représente le trait d'une autre petite statue que j'ai vue à Rome : la physionomie a beaucoup de rapport avec les autres portraits réunis sur cette planche ; et l'attitude de la figure est précisément la même que celle de la statue d'Aristote, décrite par Christodore[2]. Le philosophe dans cette image avoit l'air pensif, ses joues étoient ridées ; il se tenoit debout ; il avoit les mains rapprochées et les doigts mêlés les uns avec les autres. Il est impossible de ne pas reconnoître pour le portrait authentique du précepteur d'Alexandre une figure dans laquelle toutes ces circonstances se trouvent réunies.

N° 1 et 2. Le n° 1 présente la copie du bas-relief publié par J. Faber ; et

(1) Cette épigramme satirique se trouve à la fin de la vie d'Aristote par un anonyme. Le premier vers est celui-ci :

Σμικρὸς, φαλακρὸς, τραυλὸς ὁ Σταγειρίτης·

« Le Stagirite est petit, chauve, et begue ».

(2) Christodore, *loco citato*, v. 16 :

ἄγχι δ' ἐκείνου
Ἧεν Ἀριστοτέλης σοφίης πρόμος· ἱστάμενος δὲ
Χεῖρε περιπλέγδην συνεέργαθεν· οὐδ' ἐνὶ χαλκῷ
Ἀφθόγγῳ φρένας εἶχεν ἀεργέας, ἀλλ' ἔτι βουλὴν
Σκεπτομένῳ μὲν ἔϊκτο· συνιστάμεναι δὲ παρειαὶ
Ἀνέρος ἀμφέλισσον ἐμαντεύοντο μενοινὴν,
Καὶ τροχαλαὶ σήμαινον ἀολλέα μῆτιν ὀπωπαί·

« Auprès d'Eschine étoit Aristote, le « prince de la philosophie. Sa statue étoit « debout ; les doigts de ses mains étoient « entrelacés : il ne paroissoit pas, quoique « de bronze, tenir sa pensée oisive ; il sem- « bloit se préparer à donner des conseils : « les joues, en contraction, faisoient devi- « ner le travail difficile qui l'occupoit ; et ses « yeux, qui paroissoient mobiles, annon- « çoient la profondeur de ses idées ». Les yeux étoient sans doute incrustés en argent, suivant la pratique la plus ordinaire des anciens dans les ouvrages de bronze.

le n° 2 donne le profil de la statue vue du côté droit[1] : l'inscription mutilée qu'on lit sur la plinthe est en grandes lettres, ce qui n'est pas usité pour le nom des artistes. Chap. IV. Philosophes. Pl. XX.

La tête de la statue est représentée sous deux vues, et dans de plus grandes proportions, sous les n° 3 et 4. N° 3 et 4.

Le n° 5 offre le dessin d'une empreinte moulée sur une superbe cornaline représentant le même portrait un peu plus âgé et un peu plus maigre[2]. Cependant la ressemblance de l'attitude avec celle de la statue n° 2 est facile à saisir, ainsi que la ressemblance du profil avec celui du n° 4. Le bras qui soutient la tête, et qui dans l'empreinte devient le gauche, dans la cornaline originale, comme dans la statue, est le droit. Ce sujet est souvent répété sur les pierres antiques. N° 5.

Le n° 6 présente le trait d'une de ces répétitions[3]. Au XVI[e] siecle on voyoit cette améthyste dans le cabinet de Lélius Pasqualini, à Rome, où l'on donnoit au portrait le nom d'Antisthene. Le philosophe est ici représenté tout-à-fait chauve. N° 6.

La petite figure en marbre qui étoit autrefois dans la *villa Mattei*, à Rome[4], et dont le trait est gravé sous le n° 7, ressemble par son attitude à la description que Christodore nous N° 7.

(1) Les pieds de la statue sont modernes et hors de proportion ; la tête, quoique détachée du buste, a été cependant autrefois du même morceau : elle appartient avec certitude à cette statue.

(2) Cette empreinte est tirée de la collection de Dolce (t. II, lettre S, n° 34 et 35). J'ai remarqué à la page 131 (2) que souvent les graveurs en pierres fines ne songeoient pas à l'effet des empreintes pour les parties droites ou gauches.

(3) Gravée dans l'ouvrage de J. Faber, au n° 20.

(4) Elle a été publiée à Rome, dans

Chap. IV. Philosophes. Pl. XX.

a laissée de la statue d'Aristote, en bronze, placée à Constantinople; elle ressemble aussi, par le caractere de la tête, aux autres portraits gravés sur cette planche; et par cela même elle en constate victorieusement l'authenticité[1].

§. 9. THÉOPHRASTE.

Pl. XXI.

Théophraste d'Erese[2] fut, parmi les disciples d'Aristote, celui qui montra le plus d'attachement à son maître, et que celui-ci regarda comme le plus digne de lui succéder. La douceur du caractere, les agréments de l'esprit, une érudition vaste et variée, un amour ardent pour le travail, une grande pénétration, une éloquence insinuante, étoient les qualités qui le rendoient recommandable. Les persécutions que quelques envieux chercherent à exciter contre lui tournerent à leur confusion et à la gloire du philosophe. Agnonide, qui osa l'accuser d'impiété, faillit d'être condamné à l'amende; Sophocle le fut[3]. Ce magistrat avoit porté une loi qui défendoit à tous les philosophes

l'ouvrage qui a pour titre *Monumenta Matthæiorum*, t. I, pl. 72. Les auteurs des explications la donnent comme la statue d'un consul romain : ils n'ont pas fait attention au costume de cette figure, qui certainement n'est pas une toge.

(1) Je n'ai point parlé de ce prétendu portrait d'Aristote à longue chevelure et à longue barbe, copié d'une pierre gravée, et qu'on avoit inséré, probablement par méprise, parmi les portraits tirés du cabinet de F. Ursinus, et publiés par Lafrerie, à la place du petit bas-relief que nous avons donné au n° 1. J. Faber a eu raison de le rejeter, et d'y substituer le bas-relief qu'on vient d'indiquer. La robe à collet et le bonnet doctoral démontrent, même aux moins connoisseurs, la fausseté de ce portrait.

(2) Ville située dans l'île de Lesbos. Outre la vie de Théophraste par Diogene de Laërte, et tout ce que les commentateurs de ce biographe et Brucker ont recueilli sur le même sujet, on lira avec plaisir le discours que La Bruyère a mis à la tête de sa traduction française des *Caracteres moraux* de ce philosophe.

(3) Ce Sophocle étoit fils d'Amphiclide, et il ne doit pas être confondu avec le poëte tragique du même nom.

d'enseigner en public : les Athéniens ne purent voir avec indifférence l'éloignement de deux mille écoliers, la plupart étrangers, et qui fréquentoient sous Théophraste les leçons du péripate; la loi fut abrogée. Cassandre, qui étoit roi de Macédoine; Ptolémée, fils de Lagus, le fondateur de la dynastie macédonienne en Egypte ; Démétrius de Phalere, qui gouvernoit Athenes, chérirent et honorerent à l'envi Théophraste. Il surpassa son maître par le nombre de ses années comme par celui de ses écrits, dont la plupart ont pour objet l'histoire naturelle et la morale. Ses ouvrages sur la botanique sont encore regardés comme un héritage précieux par ceux qui cultivent cette science; et ses *Caracteres moraux*, qui ne nous sont parvenus que par extraits et interpolés, ont toujours été jugés dignes du philosophe qui eut pour éleve Ménandre, le prince de la comédie. Théophraste mourut à Athenes, âgé de quatre-vingt-cinq ans [1], dans la 286e année avant l'ere vulgaire.

L'hermès de Théophraste que nous présentons est le seul portrait authentique de ce péripatéticien, qui soit parvenu jusqu'à nous [2]. Au XVIe siecle on le voyoit à Rome, dans le palais

(1) La longueur de la vie de Théophraste a été un sujet de disputes. S. Jérome fait vivre ce péripatéticien jusqu'à l'âge de cent sept ans (*Epist. ad Nep.*) : ce fait paroît s'accorder avec l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans que Théophraste se donne lui-même dans l'avant-propos à ses *Caracteres*. Mais les critiques ont reconnu à plus d'un trait que ce morceau est apocryphe. Si l'on ajoute foi à cet écrit, Théophraste avoit des enfants, ce qui est en contradiction avec ce que nous connoissons de sa vie, et avec son testament que Diogene nous a conservé. Si on desire plus d'éclaircissements sur ce sujet, on pourra consulter la *Bibliotheque grecque* de Fabricius, tome III, page 411, édition de M. Harless, et une note très bien faite de M. Schweighæuser, fils du savant professeur de ce nom, qu'on lit à la page XLIII des *Caracteres de Théophraste* par La Bruyere, de l'édition stéréotype de M. Herhan.

(2) Il a été gravé parmi les images de Fulvius Ursinus, et répété par Th. Galle

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXI.

du marquis Massimi, d'où il est passé dans la *villa Albani*[1]. Quoique la tête soit détachée de la gaîne qui porte l'inscription, on peut assurer, par les rapports entre les deux parties de la cassure et par l'identité du marbre, que cette tête antique a toujours appartenu au même hermès. Voici l'inscription :

ΘΕΟΦΡΑΣΤΟΣ	*Theophrastus*
ΜΕΛΑΝΤΑ	*Melantæ* (*filius*)
ΕΡΕΣΙΟΣ	*Eresius*

« Théophraste d'Erese, fils de Mélantas[2]. »

dans l'ouvrage de J. Faber, et après par Bellori, Gronovius, etc. Le dessin de Galle paroît présenter quelque différence dans les traits; cependant il a été pris sur le même original qui a servi aux autres graveurs dans les ouvrages que je viens de citer. Tous ces dessins manquent de fidélité; et celui qui a été copié sur cette planche a été exécuté de nouveau à Rome, d'après le marbre, et avec la plus parfaite exactitude.

(1) *Indicazione della villa Albani*, n° 472 dans la premiere édition, n° 449 dans la nouvelle. Cet hermès avoit été transporté en Angleterre; mais, après la mort du docteur Mead, qui le possédoit, il fut rapporté à Rome, le cardinal Alex. Albani en ayant fait l'acquisition (Winckelmann, *Monumenti inediti*, pag. 77).

(2) Le génitif, Μελάντα, convient au dialecte éolien qu'on parloit à Lesbos. Quant au nom de Théophraste, on a prétendu que ce n'étoit pas celui que ce péripatéticien portoit à sa naissance; qu'à Lesbos il s'appeloit Tyrtamus ; et qu'Aristote, peu satisfait de ce nom barbare, le changea d'abord en celui d'Euphraste, *bon parleur*, et ensuite en celui de Théophraste, *parleur divin*. Il est bien possible que le jeune philosophe, en se fixant à Athenes, ait changé de nom pour en prendre un plus attique; mais le récit qu'on vient de lire a tout l'air d'un conte. Si Théophraste signifie *parleur divin*, il ne paroît pas que le disciple d'Aristote ait pu mériter sitôt un éloge si exagéré. Mais cette explication n'est point du tout conforme au génie de la langue grecque. *Théophrastos* ne peut signifier véritablement que *annoncé par les dieux;* ce qui pouvoit être supposé très aisément dans un pays où il y avoit tant d'oracles et tant de superstition : ainsi l'un des enfants de Thémistocle avoit porté le même nom bien des années avant Théophraste. Les disciples et les admirateurs de l'éloquence de ce philosophe, à l'aide d'une étymologie peu réguliere, ont voulu trouver son éloge dans son nom.

Chap. IV.
Philosophes.
Pl. XXI.

Théophraste vivoit dans un temps où les successeurs d'Alexandre faisoient fleurir dans leurs états les arts de la Grece : on ne peut guere douter que quelque savant ciseau n'ait alors retracé la physionomie de cet homme illustre, qui étoit lui-même l'ami des arts, et qui avoit érigé un temple aux Muses, dans lequel il avoit consacré les statues d'Aristote et de Nicomachus, modelées par Praxitele[1]. Le goût des Romains, qui aimoient à orner leurs jardins des portraits des hommes célebres, nous a conservé celui de Théophraste. Le style de la sculpture et la forme des caracteres donnent lieu de croire qu'il a été exécuté à-peu-près à la même époque que les hermès des sages de la Grece, et qu'il avoit eu autrefois la même destination.

§. 10. ARISTOMAQUE.

L'histoire naturelle et l'agronomie ne furent pas négligées par les péripatéticiens, ainsi que le prouvent les ouvrages de Théophraste, et même ceux d'Aristote. Cette considération me porte à conjecturer que l'Aristomaque dont parlent Pline et Columelle[2], qui est célebre par des observations faites pendant cinquante-huit ans sur les abeilles, et à qui l'on attribue aussi des ouvrages d'agriculture, est le même que le philosophe de ce nom, l'un des disciples les plus distingués de Lycon le péri-

(1) Diogene de Laërte, V, 52, où cet écrivain rapporte le testament de Théophraste. Cette particularité devient plus intéressante, parce qu'elle peut servir à déterminer avec assez de précision l'âge de Praxitele. On remarque dans ce même testament le legs fait par le philosophe à Nélée de Scepsis. Il lui laissa tous ses livres, parmi lesquels se trouvoient aussi les nombreux ouvrages d'Aristote. L'insouciance des successeurs de Nélée manqua de faire disparoître pour toujours ce précieux dépôt, que les péripatéticiens eux-mêmes avoient perdu de vue (Strabon, liv. XIII).

(2) Pline, XI, §. 9; Columelle, liv. IX, c. 13.

Chap. IV. Philosophes, Pl. XXI.

patéticien[1]. Nous ne savons rien de plus sur Aristomaque, sinon que, suivant Pline[2], il étoit né dans la ville de Soles en Cilicie, où le poëte Aratus et le philosophe Chrysippe avoient pareillement pris naissance.

Aristomaque vivoit probablement vers le même temps que ses illustres compatriotes, puisqu'il a survécu à Lycon, mort vers l'an 230 avant l'ere chrétienne[3].

Nº 3.

Léonard Agostini l'a reconnu dans cette cornaline[4], sur laquelle est gravé un vieillard à longue barbe, vêtu d'un simple manteau, costume que les anciens artistes donnent ordinairement aux philosophes, et assis auprès de quelques arbrisseaux, ayant l'air de regarder avec attention des ruches d'abeilles. Ce philosophe porte la main à son front, comme s'il étoit frappé d'étonnement. On ne peut nier qu'une pareille figure et l'attitude dans laquelle elle est ne doivent presque nécessairement rappeler à l'esprit la vie et les occupations d'Aristomaque.

Le dessin de cette pierre gravée a été fait d'après une empreinte qui se trouve dans la collection de Dolce[5].

(1) Diogene de Laërte, V, 70.

(2) Pline fait mention aussi d'un Aristomaque, athénien (XIII, 47); et la conjecture de J. Gronovius (*Thes. Ant. gr.*, tom. II, p. 75), par laquelle il pense que l'Aristomaque de Soles avoit obtenu des Athéniens, comme plusieurs autres philosophes, le droit de cité, et que par conséquent il n'est pas différent de l'Athénien de ce nom, ne me paroît pas sans fondement, puisque j'observe que, dans l'ouvrage cité par Pline, sous le nom d'Aristomaque, athénien, il est question de la nourriture des abeilles, et que le même auteur nous apprend que cet insecte avoit été l'objet des longues observations d'Aristomaque de Soles (Pline, XI, 9).

(3) Ce calcul est fondé sur le nombre des années pendant lesquelles Straton et Lycon, successeurs de Théophraste, ont été l'un après l'autre à la tête de l'école péripatéticienne (Diog. de Laërte, V, 58 et 68).

(4) Leonardo Agostini, *Gemme*, t. II, pl. 27.

(5) Dolce, *Catalogo*, t. II, lettre T, 15; Federigo Dolce, *Dugento gemme*; Roma, 1792, nº 129.

PHILOSOPHES CYNIQUES.

§. 11. ANTISTHENE.

Eleve de Socrate, émule et condisciple de Platon, Antisthene a fleuri environ quatre siecles avant notre ere[1]. Ne pouvant ni par sa naissance[2] ni par sa fortune entrer en rivalité avec Platon, sans trop de désavantage, il chercha à égaler et même à surpasser Socrate par des qualités que son émule n'avoit pas et qu'il étoit loin de vouloir imiter, c'est-à-dire par l'amour de la pauvreté et du travail, par le renoncement aux plaisirs et aux commodités de la vie, par le mépris de tout ce que les hommes honorent et ambitionnent, excepté la vertu. Socrate, qui remarquoit un jour le soin qu'Antisthene prenoit de faire paroître dans l'arrangement de son manteau le côté le plus déchiré, ne fut pas la dupe de cette feinte modestie: « Voyez, dit-il à ses « disciples, comme Antisthene se pavane[3] ». Ce fut lui qui le premier s'habilla sans tunique, se contentant de se couvrir d'un simple manteau doublé, et qui devint le chef des cyniques, et même des stoïciens. Après la mort de Socrate, il enseigna sa doctrine dans un gymnase d'Athenes appelé *Cynosarge*, ou du

(1) Diogene de Laërte, et les auteurs cités par ses commentateurs, par Brucker (*Hist. crit. phil.*, t. II, p. 260) et par Fabricius (*Bibl. gr.*, t. II, p. 697 de la derniere édition) fournissent le fonds et les preuves de tout ce que j'avance au sujet d'Antisthene. Ce philosophe vivoit encore après la c^e olympiade, ou l'an 375 av. J.-C.

(2) Il étoit Athénien, et il avoit le même nom que son pere; mais il étoit né d'une femme étrangere, circonstance bien défavorable dans son pays pour parvenir aux distinctions.

(3) Elien, V. H., IX, 35: « La vanité « perce à travers les trous de ton manteau », sont les mots que Diogene de Laërte fait dire à Socrate dans la même occasion, VI, 8.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXII.

chien blanc, et tenant à un temple d'Hercule [1]; ce qui fit donner à sa secte la dénomination de cynique, dénomination que ses disciples justifierent par le genre de vie bas et dégoûtant qu'ils avoient embrassé, et par l'amertume de leurs déclamations contre tous ceux qui ne leur ressembloient pas. Antisthene, avec beaucoup d'esprit [2], une grande fermeté de caractere, une vie irréprochable, et toute la singularité de sa philosophie, n'eut pas la même vogue que Socrate; et lorsqu'il mourut de phthisie, à l'âge de soixante-dix ans, il laissa plus de livres que d'éleves [3]: mais Diogene fut un de ses disciples, et dut le consoler de n'en avoir pas un grand nombre.

N° 1 et 2.

Le portrait d'Antisthene, que nous présentons sous les n° 1 et 2 ressemble parfaitement à un autre sur lequel est gravé le nom grec ΑΝΤΙϹΘΕΝΗϹ, *Antisthene*, qui ne permet pas de le méconnoître [4]. La chevelure négligée et la longue

(1) C'étoit l'endroit où se réunissoient les jeunes citoyens qui, n'ayant pas une mere athénienne, étoient regardés comme des bâtards.

(2) Parmi les reparties d'Antisthene, que Diogene de Laërte nous a conservées, il y en a une bien remarquable. Le philosophe, interrogé comment, pénétré comme il l'étoit d'amour pour la vertu, il pouvoit se résoudre à converser avec les méchants? « C'est, répondit-il, parceque les médecins « s'entretiennent avec les malades» (VI, 6). Jésus-Christ fit précisément la même réponse aux Pharisiens qui le censuroient de fréquenter les pécheurs (S. Matth., c. 9, v. 11 et 12).

(3) Parmi ses ouvrages, dont la plupart avoient pour objet la philosophie morale, on trouvoit aussi quelques déclamations dans le style des rhéteurs: malheureusement le peu qui nous reste d'Antisthene n'appartient qu'à ce dernier genre.

(4) J'ai publié le premier ces deux hermès (*Museo Pio Clementino*, t. VI, pl. 35): celui qui porte ce nom en grec avoit été découvert à Tivoli, dans la campagne de Cassius; l'autre, que nous donnons ici, a été trouvé dans le même territoire, mais parmi les ruines de la *villa Adriana*. Il est de marbre grec, et d'un travail exquis: la gravure qui est dans l'ouvrage cité ci-dessus n'en représente que le profil. On l'a dessiné de nouveau à Rome, d'après le marbre original, et sous deux points de vue.

barbe[1] répondent à la description que les anciens nous ont faite de ce philosophe. Jamais un caractere n'a été mieux annoncé par la physionomie que celui d'Antisthene. On pourroit regarder cette tête comme le beau idéal de la figure d'un cynique austere et grondeur.

Les auteurs d'iconographie ont attribué jusqu'ici ce portrait à Carnéade[2], et ont cru voir des portraits d'Antisthene dans quelques bustes d'Aristote: la maigreur de ces têtes, malgré l'absence de la barbe[3], leur paroissoit une raison suffisante pour y reconnoître un philosophe mort de phthisie.

§. 12. DIOGENE.

Ce disciple d'Antisthene renchérit encore sur l'austérité et la singularité de son modele, au point que Platon, interrogé sur Diogene, le définit par ces mots: « C'est Socrate en délire[4] ».

(1) Diogene de Laërte, VI, 13. Voyez aussi les notes de Ménage.

(2) Nous avons vu ci-dessus, page 177, que cette équivoque avoit été occasionnée par une gaîne sans tête portant le nom de Carnéade, sur laquelle on avoit rapporté une tête d'Antisthene qui étoit encore inconnue dans ce temps-là.

(3) Ce faux jugement avoit eu lieu d'autant plus aisément, que le passage du biographe grec où il est parlé de la longue barbe d'Antisthene avoit été omis par négligence dans la traduction latine d'Aldobrandin. Nous avons déja restitué à Aristote ces portraits gravés sur des pierres fines (voy. la pl. XX, nº 5 et 6). Des têtes d'Antisthene sculptées en marbre se font remarquer dans plusieurs collections d'antiques; et j'attribue ce soin de multiplier les images du chef des cyniques à ce que les stoïciens regardoient, ainsi que les cyniques, Antisthene comme leur fondateur, et que leur secte jouissoit d'une grande considération à Rome vers la fin de la république, et même plus tard, notamment parmi les jurisconsultes.

(4) Diogene de Laërte, VI, 54, suivant la correction des critiques, Elien, V. H., XIV, 33. Les mêmes sources où j'ai puisé des renseignements sur Antisthene m'ont fourni la plus grande partie de ce que je dis sur Diogene (Diogene de Laërte, VI, 20; Fabricius, *Bibl. gr.*, t. III, p. 516; Brucker, t. II, p. 871).

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXII.

Il ne débuta pas heureusement dans le monde, puisqu'il se vit forcé de quitter la ville de Sinope sa patrie, et même le Pont, comme complice de son pere, qui étoit accusé d'avoir falsifié la monnoie[1]. Il trouva dans la bizarrerie de la secte cynique des moyens de rétablir sa réputation, et de se passer de la fortune, à laquelle il ne pouvoit plus guere prétendre. Il soutint la fermeté de son caractere, et observa constamment ses maximes dans toutes les vicissitudes d'une longue vie, dans l'esclavage comme dans la liberté, et toujours dans un dénuement volontaire et absolu de toute espece d'aisance et de commodités. Cette fermeté fut, dit-on, admirée par Alexandre-le-Grand, lorsqu'étant à Corinthe[2] il eut la curiosité de voir le philosophe, qu'il trouva dans la maison de Xénias, homme riche, qui, l'ayant acheté des corsaires, le laissoit vivre à sa maniere, et lui avoit confié, non sans fruit, l'éducation de ses enfants. Diogene avoit ainsi renoncé dans ses dernieres années à cette vie de mendiant qu'il avoit menée pendant son séjour à Athenes, où il n'avoit eu souvent d'autre habitation que les portiques des temples, quel-

(1) Il répondit à un homme qui lui reprochoit ce crime: « Il fut un temps où « je ne valois pas mieux que toi; mais tu « ne vaudras jamais ce que je vaux maintenant » (Diogene de Laërte, VI, 56).

(2) On a cherché à répandre le doute sur l'entrevue de Diogene avec ce héros: elle est cependant appuyée sur des témoignages bien respectables, tels que celui de Varron (*in Marc., apud Non.*), et de Cicéron (*Tusc.* V, §. 32), sans parler de ce qui nous a été transmis par un grand nombre d'écrivains postérieurs. Alexandre ayant demandé au philosophe s'il pouvoit faire quelque chose d'agréable pour lui, le cynique répondit: « Que pour le moment « il le prioit de ne pas lui intercepter le « soleil », *Nunc quidem, paululum, inquit, a sole* (Cicéron, *loco citato*). Plutarque ajoute qu'Alexandre, charmé de voir que le philosophe soutenoit si bien son caractere, ajouta: « Si je n'étois pas « Alexandre, j'aurois bien voulu être Diogene ». Ce récit doit paroître d'autant plus vraisemblable, que Philiscus d'Egine, qui avoit enseigné au prince les premiers éléments de la littérature, avoit été lui-même l'éleve de Diogene (Suidas, v. Φίλισκος Αἰγινήτης).

quefois même qu'un tonneau d'argile[1]. Il opposoit, disoit-il, le courage à la fortune, la raison aux passions, et la nature aux lois[2]. Il croyoit excuser la bizarrerie de ses manieres en se comparant à un maître de musique qui exagere lui-même exprès le ton qu'il veut faire sentir, pour que ses éleves l'atteignent et le saisissent plus aisément[3]. Il n'épargnoit point les vices ni les foiblesses de ses contemporains; et il savoit mettre de l'enjouement et même du goût dans les sarcasmes qu'il ne cessoit de lancer contre tout le monde: rien de plus spirituel que quelques unes de ses reparties: sa conversation avoit un charme irrésistible[4].

Diogene étoit âgé de près de quatre-vingt-dix ans, lorsqu'on le trouva mort, l'an 324 avant l'ere chrétienne, dans le gymnase de Cranée près de Corinthe, lieu qu'il fréquentoit pendant sa vie, et où ses restes furent déposés dans le tombeau. Alexandre mourut la même année à Babylone.

(1) Quelques érudits allemands ont eu des disputes interminables sur le séjour de Diogene dans un tonneau : mais ce qui paroît hors de toute dispute, c'est que Diogene se retiroit véritablement quelquefois dans un grand tonneau d'argile, *dolium*, qui étoit dans l'enceinte du *Metroüm*, ou temple de la mere des dieux, bâti auprès du *Céramique* ou des *Tuileries* d'Athenes. Cette maniere de se loger n'étoit pas inconnue aux Athéniens. Aristophane, plus ancien que Diogene, parle des pauvres paysans de l'Attique, obligés par la guerre de se refugier en grand nombre dans la ville, et de chercher un abri dans des tonneaux (*Equites*, v. 792). Quant à Diogene, plusieurs pierres gravées et quelques bas-reliefs antiques le représentent placé dans un *dolium*. Le morceau le plus connu est à Rome, dans la *villa Albani ;* mais la figure d'Alexandre qu'on y voit aussi a été ajoutée presque tout entiere par le sculpteur moderne qui l'a restaurée : elle n'a d'antique que deux bouts de doigts. Winckelmann, en publiant ce bas-relief (*Monum. ined.*, n° 174), n'a eu garde de faire cette remarque. Les murs de la citadelle d'Athenes y sont représentés dans le haut, car le Céramique étoit dans la plaine.

(2) Diogene de Laërte, VI, 38.

(3) Diogene de Laërte, VI, 35. Phocion, éleve de Diogene, a fait voir comment les leçons du cynique pouvoient fructifier dans une grande ame.

(4) Diogene de Laërte, VI, 79, et les commentaires de Ménage.

Chap. IV.
Philosophes.
Pl. XXII.
N° 5.

La petite statue gravée sous le n° 5 représente sans contredit le philosophe de Sinope[1], le *cynique tout nu*, ainsi que Juvénal l'appelle[2]. Le chien n'est pas ici seulement le symbole de sa secte, il est encore l'emblême particulier de Diogene, sur le tombeau duquel étoit placé un chien de marbre de Paros[3]. Cette barbe longue et touffue qui ressemble à une chevelure, *barba comans*[4], a été remarquée par un auteur ancien comme un caractere des portraits de Diogene. La tête de cette statue est présentée sous deux vues, et de la grandeur du marbre original sous les n° 3 et 4. Le profil sur-tout mérite attention; il paroît exprimer d'une maniere non équivoque la finesse et la causticité du cynique.

On peut croire que cette petite statue et une autre qui lui ressemble parfaitement ne sont que des copies des statues en bronze que les habitants de Sinope avoient élevées en l'honneur de leur compatriote[5].

Du reste la vérité de ce portrait est encore constatée par quelques autres monuments qui n'ont point été publiés jusqu'à ce jour[6].

(1) Cette statue est à la *villa Albani* (*Indicaz. antiquaria, per la villa suburbana della casa Albani*, n. 593 et 599 de la premiere édition, et 564 de la seconde). Winckelmann l'a publiée dans les *Monumenti inediti*, n° 172, et il en a fait graver la tête à part plus en grand, n° 173; mais le dessinateur n'a pas saisi le caractere du portrait. En général les planches de ce savant ouvrage sont peu soignées.

(2) Juvénal, sat. XIV, v. 308:

Dolia nudi
Non ardent cynici.

Diogene se montroit souvent en public tout luisant de l'huile dont il s'étoit frotté le corps (Diogene de Laërte, VI, 81).

(3) Ce monument de l'ancienne Corinthe avoit disparu dans la nouvelle ville rebâtie par César, comme l'a déja remarqué Kühnius sur Pausanias, II, 2.

(4) Sidoine Apollinaire, *Epist.*, l. IX, 9: *Diogenes barbâ comante.*

(5) Diogene de Laërte, VI, 78.

(6) Fulvius Ursinus lui-même avoue que le nom de Diogene avoit été écrit récemment sur deux hermès qui supportoient des têtes inconnues: cependant ces portraits

Chap. IV.
Philosophes.
Pl. XXIII.

PHILOSOPHES STOÏCIENS.

§. 13. ZÉNON.

L'amour de la vertu, le mépris, ou du moins l'indifférence pour tout ce qui n'étoit pas elle, donnoient une sorte de grandeur au caractere des cyniques; mais il étoit déparé par un mélange bizarre d'impudence et d'effronterie qui les ravaloit au niveau de la plus vile populace. Un marchand de l'île de Chypre, Phénicien d'origine, et né dans la petite ville de *Citium*, attiré par la simplicité, peut-être par la singularité de leur secte, abandonna son état pour la suivre [1]; mais son ame noble ne put s'accoutumer à ce que le cynisme avoit de trop révoltant [2], et il entreprit de l'en purger, ou plutôt de le transformer en une nouvelle secte qui ne retiendroit de l'ancienne que la maxime

apocryphes ont été publiés par Lafrérie parmi les images recueillies par l'iconographe romain. J. Faber ne les a point insérés dans sa collection; mais il les a remplacés par un autre qui n'est guere un portrait plus certain de ce philosophe. La tête de celui-ci est couverte d'une petite draperie que l'antiquaire a cru représenter le *duplex pannum*, le manteau doublé, du cynique. La conjecture n'est pas heureuse: cependant cette tête a été reproduite par Bellori, Gronovius, et d'autres. J'ai possédé autrefois un monument inédit propre à confirmer le véritable portrait de Diogene; c'étoit une pierre noire gravée en creux, comme pour servir de moule; on y voyoit un profil ressemblant beaucoup à celui du n° 5, et à côté duquel étoient les lettres ΔΙΟΓ, initiales du nom de ce philosophe. Ce morceau curieux avoit été trouvé de mon temps dans une fouille sur le mont Esquilin.

(1) Quelques écrivains anciens ont prétendu qu'un naufrage avoit occasionné cette résolution de Zénon: cependant il paroît que ce stoïcien ne fut jamais pauvre, et sa sobriété fut même taxée d'avarice (Diogene de Laërte, VII, 13, 14, 16 et 25).

(2) On a dit par conséquent que les stoïciens ne différoient des cyniques que par la chemise, *tunicâ tantùm* (Juvénal, *sat.* XII, v. 121).

Chap IV. Philosophes. Pl. XXIII.

fondamentale, « Que le seul et vrai bien n'existe que dans la « vertu. »

Zénon ne partagea point non plus ce mépris que ses maîtres affectoient pour les lettres et pour les sciences; il quitta même le cynique Cratès pour aller entendre les leçons de Stilpon, de Polémon, de Diodore; et après avoir formé de ce qu'il avoit appris un nouveau corps de doctrine, et un nouveau systême, il ouvrit une école publique. Le lieu qu'il choisit pour ses entretiens fut un des plus beaux édifices d'Athenes; celui que les peintures de Polygnote et de Panænus avoient fait appeler *Pœcile, ou portique peint;* et c'est du mot grec στοα (*stoa*), *portique*, que la secte stoïcienne emprunta son nom. Cette école, sans cesse attaquée par les autres sectes, les attaquoit toutes à son tour; et on ne peut nier que dans ce choc d'opinions, de disputes, et d'écrits, les contendants, quoique tous philosophes, n'aient paru plus souvent combattre pour la gloire de vaincre que pour faire triompher la vérité. Il étoit réservé aux Romains de donner un nouvel éclat à la philosophie de Zénon: les jurisconsultes latins en firent la base de leur doctrine; et elle devint alors la philosophie des hommes d'état. Elle avoit déja été honorée dans la personne du fondateur pendant sa vie et après sa mort. Antigonus Gonatas, roi de Macécédoine, à son avènement au trône[1], l'avoit invité à venir l'aider de ses conseils. Zénon s'excusa sur son âge avancé, et lui envoya Persée, l'un de ses éleves[2]. Le prince, passant par

(1) Cette époque a été assurée par les inductions savantes du P. Corsini, F. A., tom. IV, p. 87.

(2) Le roi de Macédoine ne fut pas heureux en employant ce philosophe dans le service militaire; Persée laissa surprendre par Aratus de Sicyone la citadelle de Corinthe, confiée à sa garde (Pausanias, II, 8; Plutarch. *in Arato*).

Athenes, alla voir le chef du portique, le traita comme un ami; et lorsque celui-ci succomba à son grand âge, le roi exprima ses regrets par ces paroles: « Oh! quel théâtre va manquer à mes actions[1]! On croit que Zénon mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans[2], l'an 260 avant Jésus-Christ. Il fut enterré dans le Céramique, parmi les grands hommes d'Athenes; et des honneurs extraordinaires furent rendus à sa mémoire[3].

N° 1 et 2.

Je regarde l'hermès du musée du Vatican, dessiné sous les n° 1 et 2, comme un portrait presque certain de Zénon[4]. La courbure du col, qui étoit un défaut naturel de ce philosophe, me paroît être un caractere propre à le faire reconnoître dans cette image[5]. Le front sillonné de rides, *frons contracta*[6], le sourcil triste, l'air dur[7], sont encore des particularités que les anciens n'ont point omis de remarquer dans sa physionomie[8], et on les retrouve dans cette figure. Les portraits de

(1) Diogene de Laërte, VII, 15.

(2) C'est l'époque fixée par le P. Corsini, F. A., tom. IV, pag. 91. Probablement quelque erreur de chiffre s'étoit glissée dans un écrit de Persée, dans lequel ce stoïcien ne donnoit à son maître que soixante-douze ans de vie. Lucien (*de Macrob.*) est d'accord avec Diogene de Laërte sur le grand âge de Zénon.

(3) Diogene de Laërte, VII, 10; Pausanias, I, 29.

(4) J'ai publié cet hermès dans le *Museo Pio Clementino*, t. VI, pl. 32.

(5) Τὸν τράχηλον ἐπὶ θάτερα νενευκὼς ἦν, ὥς φησι Τιμόθεος ὁ Ἀθηναῖος ἐν τῷ περὶ βίων· « Il avoit « le col penché d'un côté, comme l'a dit « Timothée Athénien dans les Vies » (Diog. de Laërt., VII, 1).

(6) *Zenon, fronte contractâ* (Sidon. Apoll., l. IX, *epist.* 9). C'est aussi ce que Diogene de Laërte a voulu signifier par l'expression, πρόσωπον συνεσπασμένον, VII, 16.

(7) Στυγνόν τε εἶναι καὶ πικρόν (Diog. de Laërt., *loc. cit.*).

(8) Ils ajoutent que sa taille étoit grande et maigre, son teint brun. Ces qualités réunies au défaut de son col peuvent avoir donné lieu à ce sobriquet, Αἰγυπτία κληματίς, *cep de vigne égyptienne*, qui fut appliqué à Zénon. Voyez Suidas à ces mots; Diogene de Laërte, VII, 1.

Zénon étoient d'ailleurs très connus dans l'antiquité: des statues de bronze furent élevées en son honneur, et dans Athenes, et dans sa ville natale[1]. Un mouvement de tête si étrange dans un hermès, et si peu d'accord avec le caractere de repos et de simplicité que les anciens artistes donnoient ordinairement aux ouvrages de ce genre, m'a fait penser qu'on n'a pu placer la tête de cet hermès dans une attitude si forcée, sans en avoir un motif puissant, tel que de rendre exactement la vérité, et de faire reconnoître plus facilement le personnage.

§. 14. CHRYSIPPE.

Chrysippe, né dans la ville de Soles en Cilicie[2], renonça aux exercices de la palestre, pour se consacrer, dans l'école de Cléanthe, à l'étude de la doctrine de Zénon. Ses succès étonnants dans la philosophie le firent regarder comme la véritable colonne du portique[3]. Il montra dans ses nombreux écrits sur la dialectique une pénétration si extraordinaire, que, de l'aveu de Denys d'Halicarnasse[4], aucun autre écrivain ne pouvoit, sous ce rapport, être comparé à Chrysippe. Son style manquoit cependant de grace et d'harmonie; et ses ouvrages, trop nombreux,

(1) Diogene de Laërte, VII, 6. Cette statue de Zénon fut la seule que Caton d'Utique, en prenant possession de l'île de Chypre pour les Romains, ne mit pas en vente, parcequ'elle étoit la statue d'un philosophe, dit Pline; et il pouvoit ajouter, d'un stoïcien (liv. XXXIV, 19, §. 34).

(2) Cette ville prit le nom de Pompeïopolis, lorsque le grand Pompée la rétablit pour la faire habiter par les pirates qui avoient déposé les armes.

(3) *Chrysippum qui fulcire putatur porticum stoïcorum*, Cicéron, *Acad. Quæst.*, IV, §. 24; Diogene de Laërte, VII, 179 et suiv. On peut consulter sur ce philosophe, outre Brucker et Fabricius (*Biblioth. gr.*, t. III, p. 546 de la derniere édition), l'article *Chrysippe*, dans le dictionnaire de Bayle.

(4) Denys d'Halicarnasse, Περὶ συνθ. ὀνομ.; page 5 de l'édition de Sylburge.

n'étoient pas non plus assez soignés pour le fond. Il se répétoit, il se corrigeoit, il se contredisoit, il se commentoit; quelquefois il attaquoit les dogmes de ses maîtres, et n'épargnoit pas toujours les siens propres: il ne se lassoit jamais d'entasser exemples sur exemples, et autorités sur autorités; et souvent ses raisonnements dégénéroient en vaines subtilités peu dignes de la philosophie. Ses explications physiques de la théologie païenne et de l'histoire des dieux lui attirerent même le reproche d'indiscrétion et d'indécence. Malgré ces défauts, la finesse et la sagacité de son esprit, sa vaste érudition, la multiplicité et la variété des sujets qu'il avoit traités, le firent placer dans la classe des grands écrivains et des grands philosophes de la Grece. Des souverains rechercherent son amitié, mais il refusa leurs offres avec un orgueil qui s'accordoit mal avec la sagesse dont il faisoit profession. Après sa mort son nom acquit une telle célébrité, qu'il y avoit peu de maisons à Rome, dans le IIe siecle de notre ere, où l'on ne trouvât l'image de Chrysippe, sinon en marbre, du moins en plâtre[1]. Une statue en bronze lui fut décernée par les Athéniens[2]. Il étoit âgé de soixante-treize ans, lorsqu'il cessa

(1) Juvénal, sat. II, v. 4:

Plena omnia gypso
Chrysippi invenias.

(2) Dans le *Céramique* ou *Tuileries*, au-dedans de la ville. Cicéron l'avoit vue, et l'a décrite (*de fin.* II, c. 11). C'étoit une statue assise et tenant la main étendue et ouverte, *porrectâ manu*, dans l'attitude d'une personne qui parle. Ce geste étoit relatif à une question que Chrysippe avoit proposée aux Epicuriens. M. Fea s'est cependant fondé sur cette attitude peu déterminée pour retrouver Chrysippe dans une statue de la collection Borghese, représentant, à ce qu'il paroît, un philosophe assis, et accompagnant son discours d'un geste de la main droite qu'il tient ouverte sur ses genoux, mais non pas *étendue*, *porrectam*, comme la statue d'Athenes. Voyez le tome III, pl. 23 de l'*Histoire de l'Art*, par Winckelmann, traduite en italien, et imprimée à Rome, par Pagliarini, avec les notes de M. Fea. La tête de cette figure n'a aucun rapport avec le portrait de Chrysippe, que nous allons donner d'après un monument moins incertain.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXIII.

de vivre vers l'an 208 avant Jésus-Christ[1]. Les Athéniens lui éleverent un tombeau à côté de celui de Zénon.

N° 3. Nous avons vu, à la planche VII, n° 4[2], que, suivant les expressions de Galien, on ne parleroit point de la ville de Soles ou Pompeïopolis, si le poëte Aratus et le philosophe Chrysippe n'avoient pas vu le jour dans ses murs. Nous avons inféré de là, avec une grande probabilité, que les deux portraits qu'on voit sur une médaille de cette ville devoient être attribués à ces deux hommes célebres; et nous avons reconnu celui d'Aratus à ses yeux élevés vers le ciel, sujet de ses chants. L'autre portrait, qui représente un vieillard enveloppé dans son manteau, et tenant son poing fermé près du menton, sera celui de Chrysippe. Il est bon d'observer que cette attitude passoit parmi les stoïciens pour l'emblême de la dialectique[3], et que Chrysippe étoit comparé dans cette science à une divinité[4]. Les deux lettres OP sont les vestiges d'une époque qui, sur les médailles mieux conservées, et portant le même type, est exprimée par ces trois lettres numériques, ΘΚC: elles marquent l'an 229 de l'ere de Pompeïopolis, qui répond à l'an 162 de l'ere chrétienne[5]. André Morel remarque avec beaucoup de justesse que

(1) C'est l'époque restituée par Ménage dans le texte de Diogene de Laërte, VII, 184.

(2) Ch. 1, §. 14, où nous avons parlé de la même médaille d'Aratus et de Chrysippe qu'on reproduit ici.

(3) Zénon distinguoit la dialectique de la rhétorique par un mouvement différent de la main: lorsqu'il fermoit le poing, il vouloit indiquer la dialectique; il l'ouvroit pour désigner la rhétorique (Cicero *Oratore*, §. 32).

(4) « Si les dieux font usage d'une dia« lectique, leur dialectique est celle de « Chrysippe ». C'étoit la maniere de s'exprimer de certains auteurs sur l'excellence de notre stoïcien dans cette science (Diog. de Laërt., VII, 180).

(5) Cette époque, dont le savant Eckhel paroît douter (D. N., t. 3, p. 69, *a*), ne

cette année tombe sous l'empire de Marc-Aurele; ainsi on peut croire que les Pompeïopolites, en honorant à cette époque la mémoire de leurs célebres compatriotes, voulurent aussi faire leur cour à l'empereur, qui professoit hautement la philosophie du portique, que Chrysippe avoit tant illustrée. Chap. IV. Philosophes. Pl. XXIII.

Sous les n° 4 et 5 j'ai fait graver un hermès offrant le même portrait que nous avons reconnu pour celui de Chrysippe dans la médaille de Pompeïopolis. Cette image du plus grand des stoïciens est la seule en marbre qui soit connue : elle existe à Rome[1], et n'avoit jamais été gravée. Le portrait de Chrysippe y conserve la même disposition de draperie que sur la médaille qui nous l'a fait reconnoître, et qui est gravée sous le n° 3: mais les traits de ce philosophe y sont mieux développés; son air concentré et réfléchi annonce la méditation profonde d'un esprit subtil et pénétrant. N° 4 et 5.

§. 15. POSIDONIUS.

Ce philosophe stoïcien étoit né dans la Syrie, et avoit fixé Pl. XXIV.

peut être contestée. La médaille qu'André Morel avoit fait dessiner sur l'original même, gardé de son temps dans le college de Louis-le-Grand, la présente sans équivoque (*Specim. rei numar.*, tab. XXV): j'ai fait graver un nouveau dessin de cette médaille à la pl. 57, n° 1, et on retrouve la même époque sur une médaille tout-à-fait semblable, appartenant à la collection de Fulvius Ursinus, et publiée par Antoine Lafrérie. Une autre monnoie de la même ville, mais avec la tête du grand Pompée, son second fondateur, offre les mêmes signes chronologiques. Cette médaille, dont je conserve l'empreinte, appartenoit autrefois au cabinet de mon pere. Il devient certain, par cette nouvelle preuve, que, sous le regne de Marc-Aurele, les citoyens de Soles honorerent sur leurs monnoies les hommes célebres qui avoient rétabli ou illustré leur ville.

(1) A la *villa Albani*. Voyez l'*Indicazione antiquaria* de cette collection, n° 387 de la deuxieme édition.

son séjour à Rhodes[1]. Il a joui d'une grande réputation dans l'antiquité, soit à cause de ses nombreux écrits[2] et des voyages qu'il fit en occident pour enrichir la géographie et l'histoire naturelle, soit par un effet de l'estime dont les Romains les plus illustres de son temps, tels que Cicéron et Pompée, l'avoient honoré[3]. Strabon, qui le cite souvent, nous a conservé des morceaux de ses ouvrages[4], où nous apercevons sans peine cet art de parer la science des ornements de la rhétorique, ce style spirituel et brillant que Pline s'est efforcé d'imiter, et que Séneque, stoïcien comme Posidonius, a porté jusqu'à l'affectation. Cette maniere d'écrire, plus propre à fatiguer qu'à plaire, lui concilia néanmoins la faveur et la considération de plusieurs grands personnages qui desiroient sans doute d'être célébrés par lui : Pompée et Cicéron ne furent point eux-mêmes exempts de cette foiblesse[5]. Posidonius, quoique tourmenté par la

(1) Il étoit de la ville d'Apamée. Jonsius (*de script. Hist. philos.*, l. II, c. 16) a bien assigné les époques de la vie de Posidonius, sur lesquelles Athenée s'étoit trompé, ayant confondu notre philosophe avec Panætius son maître. Voyez aussi Suidas, v. Ποσειδώνιος, et Strabon, l. XVI, p. 753.

(2) Fabricius, *Bibl. gr.*, t. III, p. 573; Vossius, *de Histor. græc.*, l. I, c. 24. Tous les ouvrages de Posidonius ne concernoient pas la philosophie ; il avoit écrit des morceaux d'histoire; et quoique Fabricius paroisse porté à regarder ces derniers comme l'ouvrage d'un autre Posidonius, la maniere dont s'exprime Cicéron (voyez ci-après à la remarque 5) ne nous permet pas de douter que notre philosophe n'eût écrit l'histoire. Il avoit aussi cultivé l'astronomie, l'astrologie et la cosmographie; et quant à ses connoissances géographiques, Strabon nous apprend qu'elles n'étoient pas toutes acquises dans les livres: Posidonius les devoit en partie aux longs voyages qu'il avoit entrepris, à ce qu'il paroît, dans le seul but de s'instruire (Strab., III, p. 144).

(3) Plutarch. *Pompeio*, p. 641; *Cicerone*, p. 862; Pline, VII, 31.

(4) Ces morceaux sont tirés de la description des mines d'Espagne, insérée dans l'ouvrage de Posidonius sur le monde. Strabon, III, pag. 147, où il sera utile de consulter la belle remarque de Casaubon.

(5) Cicéron, dans ses lettres à Atticus (II, 1), dit qu'il avoit envoyé au philosophe de Rhodes un exemplaire de l'histoire de son consulat, tracée par lui-même,

goutte qu'il supportoit d'une maniere conforme à ses principes[1], parvint à l'âge de quatre-vingt-quatre ans[2]: il vivoit encore l'an 703 de Rome, 51 ans avant l'ere chrétienne[3].

N° 1 et 2.

Ce beau buste de la collection Farnésienne, que Fulvius Ursinus a déja fait connoître, doit être regardé comme un portrait authentique du stoïcien de Rhodes, puisqu'on lit son nom écrit en grec sur le bord de la tunique, ΠΟΣΙΔΩΝΙΟΣ, *Posidonius*[4].

pour que Posidonius s'en servît comme de matériaux pour écrire cette même histoire avec plus d'éclat, *Ut ornatius de iisdem rebus scriberet.* Mais celui-ci désespéra de surpasser le style de Cicéron.

(1) Lorsque Pompée alla le voir, Posidonius étoit tourmenté par un paroxysme de cette maladie; et dans cet état il soutint, en la présence du général romain, une dispute contre l'orateur Hermagoras, pour prouver que la douleur n'étoit point un mal. « Tu as beau me tourmenter, ô douleur, s'écrioit le philosophe; je n'avouerai « point pour cela que tu es un mal »; *Nihil agis, dolor; quamvis sis molestus, nunquam te esse confitebor malum* (Cicéron, *Tusculan.*, pag. II, 25).

(2) Lucien, *Macrob.*

(3) Cette époque est prouvée par le consulat de M. Marcellus, année du voyage de Posidonius à Rome, suivant Suidas, *loco citato.*

(4) J. Faber l'a fait graver le premier dans son ouvrage au n° 107; et on l'a répété souvent dans les recueils d'iconographie, toujours d'après cette gravure. Les deux dessins que nous donnons ici ont été faits de nouveau d'après l'original, qui est maintenant à Naples. La diphthongue EI est changée en un simple I dans l'inscription de ce buste, suivant la prononciation qui avoit déja lieu dans la Grece au temps de Callimaque ou des successeurs immédiats d'Alexandre-le-Grand (Callim., *Epig.* XXX, et dans les *Analecta*, *Epig.* I). Cette orthographe, ainsi que l'autre, c'est-à-dire la diphthongue EI au lieu de l'I long, se rencontre fort souvent sur les marbres antiques et sur les médailles. Dans le fragment d'une table iliaque, rapporté par Fabretti et par d'autres antiquaires (Montfaucon, A. E., *Suppl.* tom. I, pl. 37, n° 2), et qui est maintenant dans la collection du musée Napoléon, on lit le nom de Neptune ΠΟΣΙΔΩΝ, avec la même faute d'orthographe: cependant tout annonce que ce monument n'appartient pas à l'âge de la décadence des lettres et des arts. Ce buste, par la place où le nom du sujet a été gravé, ainsi que par les dimensions et par le style, a beaucoup d'analogie avec celui de Carnéade, que nous avons donné à la planche XX, et avec celui de Lysias, que nous donnerons à la planche XXVII, tous tirés de la collection Farnésienne. Il est à croire que ces monuments avoient orné anciennement le même édifice, et qu'ils sont sortis de la même fouille au commencement du

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXIV.

Le n° 1 représente la face; et le n° 2 le profil.

N° 3. La cornaline antique gravée sous le n° 3 étoit inédite[1]. La figure qu'elle présente, qui est d'un travail excellent, m'a paru avoir assez de ressemblance avec le profil du n° 2, pour pouvoir en inférer qu'elle est le portrait du même homme. La disposition de la tunique et de la draperie est presque entièrement la même dans les deux antiques. Mais la tête gravée sur la cornaline est plus garnie de cheveux que celle de marbre, et le philosophe y paroît représenté dans un âge plus voisin de la jeunesse[2].

PHILOSOPHES ÉPICURIENS.

§. 16. EPICURE.

Pl. XXV. Tandis qu'Athenes retentisoit des disputes des philosophes, et que les différentes sectes réussissoient encore mieux à se décrier mutuellement qu'à propager leur doctrine; pendant que l'Académie étoit tombée dans le scepticisme, le péripate dans une vaine science de mots; que les cyniques insultoient la

XVI[e] siecle. Cette fouille pourroit être celle que Flaminius Vacca a indiquée au n° 104 de ses *Mémoires*, page xcvi de l'édition de M. Fea, et qui avoit été ouverte sur le mont Esquilin, près des thermes de Dioclétien.

(1) Elle est tirée du cabinet de M. de la Turbie: j'en conserve une empreinte.

(2) Des rapports très frappants entre la tête de Posidonius, gravée sous les n° 1 et 2, et celle d'une statue assise de la *villa Borghese*, dont nous avons fait mention à la page 205, note (2), me portent à reconnoître dans cette même statue une image de Posidonius déja vieux. Une belle tête antique, exactement semblable à celle de la statue en question, se voit à la biblictheque Mazarine, où l'on pourra la comparer aisément avec la tête gravée dans cette planche. Le prétendu Posidonius du *Musée Capitolin*, tom. I, pl. 16, a très peu de conformité avec le portrait authentique du musée Farnese.

décence; que les stoïciens, plus séveres, se vantoient de surmonter la nature, Epicure[1], né à Gargette près d'Athenes, d'une famille noble, mais pauvre, et élevé à Samos[2], tâcha de ramener les esprits à l'étude de la vérité, en ne suivant d'autre guide que la nature. Il prit le plaisir honnête et la tranquillité de l'ame et du corps pour l'unique but de la sagesse et de la philosophie, et proposa à ses éleves un système fondé en grande partie sur la doctrine des atomes, enseignée par Démocrite[3], mais plus lié dans son ensemble, et peut-être mieux coordonné, sous certains rapports, au but et aux besoins de la société, que les autres systêmes philosophiques[4]. Epicure avoit fait à Athenes

(1) On peut voir, sur Epicure, Diogene de Laërte, au livre X, où il donne un grand développement à la doctrine de ce philosophe; et les autorités réunies par Ménage dans ses commentaires sur ce biographe, par Brucker, dans l'*Hist. crit. de la phil.*, part. II, liv. II, c. 12; et par Gassendi, dans son ouvrage sur la vie et la philosophie d'Epicure. Des réflexions intéressantes sur ce même sujet se trouvent aussi à l'article *Epicure* dans le dictionnaire de Bayle.

(2) Son pere s'appeloit Néoclès : il est à remarquer que Ménandre, le prince de la comédie grecque, tira de ce nom du pere d'Epicure, qui étoit le même que celui du pere de Thémistocle, le sujet d'un pompeux éloge de notre philosophe. «Le fils « de Néoclès, dit-il, avoit sauvé la Grece « de l'esclavage; le fils d'un autre Néoclès « l'a sauvée de la folie » (Brunck, *Anal.*, t. 1, p. 203). Il est à remarquer que Ménandre, disciple de Théophraste, étoit péripatéticien : son épigramme doit en conséquence nous surprendre bien plus que les éloges prodigués à Epicure par Lucrece, dans le poëme où cet auteur latin développe avec tant de graces la doctrine épicurienne.

(3) Cicéron, *de fin.*, I, 16; Plutarque, *contra Colotem*, II; Ménage, *ad Laërt.*, X, 4.

(4) Diogene de Laërte, X, 10, parle de la conduite civile d'Epicure, de son amour pour la patrie, de son obéissance aux lois et aux magistrats. Les Epicuriens n'étoient pas ambitieux; ils ne se mêloient pas des affaires politiques, excepté en cas de nécessité, ou quand leurs talents ou leur naissance les y appeloient : *Nisi si quid intervenerit* (Seneca *de otio sap.*, c. 30). Les philosophes des autres sectes, et particulièrement les stoïciens, vouloient au contraire réformer les lois, et cherchoient à prendre part au gouvernement: les cyniques affectoient et prêchoient l'indépendance. Aristote et ses premiers disciples étoient à la vérité exempts de ces reproches; mais la perte de la plupart des ouvrages de ce

Chap. IV.
Philosophes.
Pl. XXV.

l'acquisition d'un jardin; ce fut là le théâtre de sa philosophie, le siege de son école, l'asile paisible où le maître mettoit en pratique avec ses éleves les vertus qu'il enseignoit. Il y vécut dans l'union la plus intime avec ses amis et ses disciples jusqu'à l'âge de soixante-douze ans, où il mourut d'une maladie de vessie l'an 271 avant l'ere chrétienne[1], laissant un exemple de ce calme imperturbable qui paroît être le plus doux fruit de la sagesse.

Cette union fraternelle se perpétua parmi ses successeurs et ses disciples; et les épicuriens furent dans tous les temps beaucoup plus liés entre eux que les philosophes des autres écoles[2]. La calomnie, excitée par la jalousie des sectes rivales, n'épargna pas Epicure. Les stoïciens, plus opposés à sa doctrine que les autres philosophes, fabriquerent des écrits apocryphes qu'ils lui attribuerent pour noircir sa réputation et décrier ses mœurs. L'imposture fut découverte: mais ce qui mettra toujours en défaut les apologistes d'Epicure, c'est son opinion sur les Dieux, dont il nioit la providence, qu'il excluoit entièrement du soin de gouverner le monde, et auxquels il n'accordoit un culte qu'à cause de l'admiration qu'excitoit en nous leur perfection divine. Cette idée, qui de l'école ne tarda pas à se répandre dans le monde, affoiblit de plus en plus la morale publique, et acheva de détruire le reste d'idées vagues que le paganisme conservoit encore sur les peines et les récompenses de la vie à venir.

Epicure a été l'un des philosophes qui ont le plus écrit:

philosophe, qui ne furent retrouvés qu'à l'époque où la Grece étoit asservie par les Romains, avoient fait perdre aux péripatéticiens la véritable doctrine de leur maître.

(1) Voyez, pour les époques de la vie d'Epicure, qui sont bien assurées, le P. Corsini, F. A., t. IV, pag. 26, 63 et 85.

(2) Cicéron, *de fin.*, I, §. 20.

cependant ses ouvrages n'étoient guere lus que par les partisans de sa doctrine[1]. On les regardoit depuis long-temps comme perdus; mais la bibliotheque d'un épicurien, trouvée de nos jours dans les ruines d'une maison de campagne près d'Herculanum, nous a, dit-on, procuré plusieurs écrits de ce philosophe[2]: aucun néanmoins n'a été jusqu'ici communiqué au public. Chap. IV. Philosophes. Pl. XXV.

Plusieurs statues de bronze furent érigées à Athenes en l'honneur d'Epicure[3]; et ses images furent dans la suite des temps multipliées par ses sectateurs au point qu'il étoit impossible, suivant l'expression d'Atticus dans Cicéron, d'oublier, même en le voulant, la physionomie d'Epicure[4]. Son portrait étoit sculpté et gravé sur presque tous les meubles et les bagues des épicuriens, de maniere que le cours des siecles a été impuissant pour le détruire. Cependant il avoit échappé à l'iconographie jusqu'à ces derniers temps, où l'on a découvert à la fois plusieurs bustes bien authentiques d'Epicure.

Celui du n° 1 est le petit buste en bronze qui fut trouvé près d'Herculanum, dans la bibliotheque dont nous venons de par- N° 1.

(1) Cicéron, *Tusculan.*, II, 3 : *Epicurum et Metrodorum non fere, prœter suos, quisquam in manus sumit.*

(2) Voyez le *Magasin Encyclopédique*, année 1805, tom. V, pag. 187.

(3) Diogene de Laërte, X, 9.

(4) Cicéron, *de fin.*, V, 1 : *Nec tamen Epicuri licet oblivisci, si cupiam; cujus imaginem non modo in tabulis nostri familiares, sed etiam in poculis et annulis habent.* Il existe des pierres antiques gravées où le portrait d'Epicure est représenté. Pline atteste aussi le nombre des images d'Epicure : *Vultus Epicuri per cubicula gestant ac circumferunt secum* (XXXV, 2). A la vérité les collections d'antiques offrent plus de portraits d'Epicure que d'aucun autre philosophe grec, excepté Socrate. Trois bustes du sage de Gargette existent dans la seule collection du Capitole, à Rome.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXV.

ler[1]: je l'ai fait dessiner ici de la grandeur de l'original. L'inscription, ЄΠΙΚΟΥΡΟC, *Epicure*, qu'on lit sur la plinthe ou socle circulaire de ce buste, fait reconnoître ce portrait de maniere à ne pas laisser le moindre doute. Cette découverte est encore confirmée par d'autres monuments que nous allons examiner dans l'article qui suit.

§. 17. METRODORE.

L'Athénien Métrodore, le disciple, le compagnon, l'ami d'Epicure[2], a su réunir inséparablement son nom à celui de son maître. Il mourut quelques années avant Epicure; et celui-ci prit dans son testament un tendre soin de la mémoire de son ami, en recommandant à ses éleves de la célébrer avec la sienne, le vingtieme jour de chaque mois, par un repas amical. C'est cette institution qui a fait vivre le nom de Métrodore, et qui nous a conservé son portrait; ses ouvrages, estimés par les épicuriens, ayant péri depuis long-temps.

N° 2 et 3. L'hermès à deux têtes que nous publions est sans doute un des monuments des *icades*, ou fêtes épicuriennes du vingt de chaque mois, époque à laquelle Epicure et Métrodore devoient être honorés ensemble, et nous présente réunis les portraits de

(1) On l'a publié dans les *Antiquités d'Herculanum* (Bronzes, t. II, pl. 19 et 20). Le dessin gravé sur cette planche a été pris sur un petit buste en bronze moulé sur l'antique d'Herculanum, et qui se trouve dans le cabinet de M. Denon.

(2) Il paroît qu'Athenes étoit la véritable patrie de Métrodore: cependant son séjour à Lampsaque l'a fait regarder par plusieurs écrivains comme natif de ce pays. Voyez l'article *Metrodorus* dans le catalogue des Epicuriens, qui se trouve inséré au liv. III, ch. 11 de la *Bibl. gr.* de J. A. Fabricius.

ces deux amis fideles[1]. Ce marbre du musée Napoléon ne porte écrit, à la vérité, aucun des deux noms; mais il est aisé de reconnoître le portrait d'Epicure, n° 2 et 3, en le comparant avec le buste du n° 1; et le musée du Capitole possede un autre hermès à deux têtes parfaitement semblables l'une et l'autre à celles du nôtre[2], et où les noms d'Epicure et de Métrodore sont inscrits en lettres grecques sur le haut de la gaîne. Chap. IV. Philosophes. Pl. XXV.

Le portrait de l'ami d'Epicure, gravé sous le n° 4, est donc aussi authentique que celui d'Epicure lui-même. N° 4.

§. 19. HERMARQUE.

Successeur d'Epicure, et désigné, par le testament de son maître, pour chef de l'école qu'il avoit fondée, Hermarque, fils d'Agémarque de Mytilene, fournit dans les fastes de la philosophie un exemple de la plus constante amitié[3]. La lettre d'Epicure mourant, que Cicéron nous a conservée, et par laquelle il recommande à son disciple chéri de prendre soin des Pl. XXVI.

(1) Diogene de Laërte, X, 18. C'est de ces hermès qui portent à la fois la tête d'Epicure et celle de Métrodore que j'ai tiré la conséquence que le portrait qui accompagne celui d'Homere dans le double hermès de la planche 2, devoit être celui d'Archiloque, parceque la mémoire d'Homere et d'Archiloque étoit solennisée le même jour.

(2) Cet hermès, le premier des monuments qui ont fait connoître les portraits d'Epicure et de Métrodore, fut déterré à Rome en 1742, lorsqu'on édifioit la nouvelle façade de Sainte-Marie majeure; et à l'occasion de cette découverte l'abbé Bonaccorsi, Florentin, publia en 1744, dans la même ville, une dissertation sur les portraits d'Epicure et de Métrodore, écrite en langue italienne. Les deux bustes adossés ont été gravés assez exactement dans le *Museo Capitolino*, tom. I, pag. 14.

(3) Diogene de Laërte, X, 15 à 25. Hermarque étoit né d'un pere pauvre; et, avant de s'adonner à la philosophie, il s'étoit appliqué à la rhétorique.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXVI.

enfants de Métrodore, est un monument des affections douces et vertueuses qui unissoient entre eux ces philosophes [1].

Plusieurs ouvrages, que Diogene de Laërte appelle excellents [2], avoient été le fruit des études de notre épicurien; mais tous ont péri: le nom même d'Hermarque ne nous étoit point parvenu sans altération, et nous n'avons pu le rétablir qu'à l'aide du buste que nous publions.

N° 1 et 2.

Ce buste, en bronze, de la grandeur du dessin, a été trouvé près d'Herculanum, dans la bibliotheque dont il a été question au paragraphe 17 [3]. L'inscription ЄΡΜΑΡΧΟϹ, *Hermarque*, gravée sur le socle en caracteres grecs cursifs, a rectifié le nom de ce philosophe, qui est appelé *Hermachus* dans Diogene de Laërte et dans Cicéron. L'orthographe du bronze, plus correcte et plus étymologique, a été confirmée par un manuscrit en papyrus trouvé à Herculanum, et qui contient un ouvrage de Philodeme sur la rhétorique, dans lequel notre philosophe est cité sous le nom d'Hermarque, comme il est écrit sur le bronze [4]: elle a été confirmée aussi par l'inscription d'un autre hermès trouvé en 1780 dans la maison de campagne de Cassius, à Tivoli [5].

(1) Cicéron l'a insérée tout entiere dans dans le livre II *de Fin.*, §. 30. La voici: *Epicurus Hermarcho S. Cum ageremus vitæ beatum et eundem supremum diem, scribebamus hæc. Tanti autem morbi aderant vesicæ et viscerum, ut nihil ad eorum magnitudinem possit accedere. Compensabatur tamen cum his omnibus animi lætitia, quam capiebam memoriâ rationum inventorumque nostrorum. Sed tu, ut dignum est tuâ erga me et erga philosophiam voluntate ab adolescentulo susceptâ, fac ut Metrodori tueare liberos.*

(2) Βιβλία κάλλιστα· Diog. de Laërt., X, 24.

(3) Il a été gravé dans le volume I des *Bronzes d'Herculanum*, aux pl. 17 et 18.

(4) On peut voir ce fragment dans l'explication des planches ci-dessus indiquées des *Bronzes d'Herculanum*.

(5) Cet hermès, dont il ne restoit que le bas de la gaîne, portoit sur le socle l'inscription ЄΡΜΑΡΧΟΥ, *d'Hermarque*. J'en ai donné la notice dans le tome I du *Museo Pio Clementino*, à la page 14.

Le dessin gravé sous ces deux numero a été fait à Palerme avec la plus grande exactitude : il est préférable, même sous ce rapport, à celui qui a été publié parmi les *Bronzes d'Herculanum.* Chap. IV. Philosophes. Pl. XXVI.

PHILOSOPHES MEGARIENS.

§. 20. EUCLIDE DE MEGARE.

Quoique l'école de Mégare soit plus ancienne que la plupart de celles dont nous venons de parcourir l'histoire, l'obscurité et la courte durée de la secte qu'elle a formée nous ont fait rejeter à la fin de ce chapitre le portrait d'Euclide [1], qui en fut le fondateur. Né à Mégare, près de l'isthme de Corinthe, et disciple de Socrate, il fréquenta les leçons du philosophe athénien avec beaucoup d'ardeur et même au risque de la vie, lorsque l'accès du territoire de l'Attique étoit interdit aux Mégariens, à cause de leur alliance avec les Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnese. Euclide se transportoit à Athenes, déguisé en femme : mais il ne paroît pas qu'il fût attiré à l'école de Socrate par le seul amour de la vérité ou de la morale; ce qui le charmoit le plus, c'étoit l'art admirable que le philosophe montroit dans la dispute, et la méthode qu'il employoit pour embarrasser ses adversaires. Les talents d'Euclide, tournés entièrement vers le genre contentieux et vers la dialectique, qui en fournit les regles et les moyens, n'eurent pour objet que la controverse et

(1) Diogene de Laërte nous a laissé une courte vie de ce philosophe (II, 106). On trouve sur Euclide un article très bien fait dans le Dictionnaire de Bayle.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXVI.

l'art, ou plutôt la fureur de la chicane [1], qui pouvoit procurer de grands avantages dans cette anarchie démocratique dont la Grece étoit alors tourmentée. Quelques fragments de la doctrine d'Euclide prouvent qu'il étoit plus jaloux de renverser les opinions des autres que de démontrer les siennes, qui étoient presque toujours obscures, mal développées, et paradoxales. Le titre d'*éristiques*, ou *contentieux*, donné à ses disciples, peint bien leur étude favorite, et ne fait pas leur éloge.

La conduite d'Euclide dans la persécution de Socrate lui fit plus d'honneur que sa philosophie : les disciples du sage Athénien se réfugierent auprès du philosophe de Mégare, où ils trouverent un asile contre le parti puissant dont Socrate avoit été la victime, et resterent en sûreté jusqu'à ce que les temps fussent devenus plus heureux.

N 3. Spon a donné le portrait d'Euclide d'après une médaille grecque très rare ayant de l'autre côté la tête d'Adrien[2]. Cet antiquaire conjecture, avec beaucoup de probabilité, que la médaille a été frappée dans la ville de Mégare en Grece, et que le portrait portant le nom d'Euclide ne peut être que celui du philosophe mégarien, disciple de Socrate. Il se trompe néanmoins lorsqu'il paroît faire de ce philosophe et du célebre mathématicien du même nom, qui vécut presque un siecle plus tard, et sous le premier des Ptolémées, une seule et même

(1) Λύσσαν ἐϱισμῦ, disoit Timon dans Diogene de Laërte, II, 107.

(2) *Miscellan. erud. antiq.*, sect. IV. Cette médaille présente d'un côté le buste en profil de l'empereur Adrien couronné de laurier, et tourné vers la droite, avec cette épigraphe : ΑΥΤ. ΚΑΙϹ. ΤΡΑΙΑΝ. ΑΔΡΙΑΝΟϹ ϹЄΒ : au revers, une tête à longue barbe portant une couronne de feuilles, et sans aucune draperie, tournée pareillement vers la droite. La légende donne le nom d'Euclide, ЄΥΚΛЄΙΔΗϹ.

personne[1]. Il m'a été impossible de retrouver dans aucune collection la médaille que Spon a publiée, ou d'en rencontrer une empreinte : j'ai cependant découvert dans le cabinet impérial celle que Bellori a fait graver[2]; mais ici le nom d'Euclide manque, et la légende donne à la place de ce nom celui de la ville où la médaille a été frappée : ΜΕΓΑΡΕΩΝ (monnoie) *des Mégariens*. Euclide, qui dans la médaille de Spon a la tête ceinte d'une couronne de laurier, l'a, dans celle-ci, couverte d'une espece de voile, *rica*. Les hommes et les femmes se servoient de ce voile pour se garantir de l'ardeur du soleil; et Aulugelle nous apprend qu'Euclide en avoit fait usage dans ses travestissements[3], lorsqu'au mépris de la loi il se transportoit presque tous les jours de Mégare à Athenes pour entendre Socrate.

Le revers représente une figure, avec deux flambeaux à la main, et dont la tunique est relevée par une ceinture. Ce type paroît avoir rapport aux fêtes qu'on célébroit à Mégare en l'honneur de Diane. Cette déesse jouissoit d'un culte particulier dans une ville qu'on regardoit comme fondée par son frere Apollon[4].

Eckhel paroît n'avoir pas connu ce monument numismatique, quoiqu'il eût déja été publié de son temps par Bellori, Canini, et Gronovius, et toujours d'après la médaille unique dont nous présentons pour la premiere fois le revers.

(1) Proclus, liv. II, *ad Euclid.*, 20.

(2) Cette médaille se trouvoit dans le cabinet de l'antiquaire Fr. Angeloni; de là elle étoit passée dans la collection du cardinal Massimi, à Rome, et après dans celles de la reine Christine et du Vatican.

(3) *Caput ricâ velatus* (Euclides) *Megaris Athenas, domo suâ ad Socratem commeabat* (Aulugelle, N. A., VI, 10).

(4) Pausanias, I, 40 et 42, et l'inscription d'une prêtresse de Mégare, que j'ai publiée dans les *Monum. Gab.*, p. 151, prouvent ce que je viens d'avancer concernant le culte de Diane dans cette ville. D'autres médailles de Mégare présentent le même type.

NOTE.

Je vais rendre compte de quelques omissions dont les amateurs d'iconographie pourroient m'accuser au sujet de plusieurs prétendus portraits d'anciens philosophes. Je ne les indiquerai pas toutes, car ce seroit un travail fort ennuyeux et bien peu utile que de rechercher tous les noms illustres que le caprice de quelques antiquaires a imposés à un grand nombre de portraits inconnus qu'on trouve dans les collections d'antiques. Je ferai seulement remarquer qu'on n'a pas donné place dans ce chapitre aux portraits d'Anacharsis, d'Archimede, d'Archytas, d'Aristippe, de Démocrite, d'Empédocle, d'Héraclite, de Phérécyde et de Xénocrate, quoiqu'on les voye dans les recueils de J. Faber et de Bellori, dans le *Trésor* de Gronovius, et ailleurs.

Les portraits d'Archimede qu'on a publiés jusqu'à présent ont été tirés de médailles apocryphes, ou copiés sur quelques marbres antiques où le nom de cet illustre mathématicien a été récemment ajouté (*Museo Capitolino*, t. I, pl. 89). M. d'Hancarville assure avoir vu à *Portici* une tête d'Archimede en marbre, *dont le nom étoit écrit avec un pinceau* (Recherches, t. II, p. 15). Je n'ai pu me procurer aucun renseignement sur ce morceau unique; et je suis bien étonné que depuis tant d'années aucun autre antiquaire, aucun autre voyageur n'ait fait mention d'un portrait aussi intéressant.

Le portrait d'Archytas avoit été tiré d'une médaille sur laquelle on prétendoit retrouver dans un monogramme les premieres lettres du nom de ce pythagoricien (Haym, *Tesoro Britan.*, t. I, p. 137); mais, en supposant même cette médaille authentique, on peut observer que ce n'est pas dans les monogrammes frappés sur les médailles qu'on doit chercher l'indication des types : ces signes ne marquent ordinairement que des noms de magistrats ou de villes. En outre, les lettres de ce monogramme, développées, donneroient ΑΚΟ ou ΑΡΚΟ, et jamais ΑΡΧ ou ΑΡΧΥ, comme il seroit nécessaire pour commencer le nom d'Archytas. Un hermès de ce philosophe, marqué de son nom, existoit dans la maison de campagne de Cassius, à Tivoli; mais la gaîne, sur laquelle ce nom est gravé, est demeurée sans tête (*Museo Pio Clementino*, tom. I, p. 14).

Le portrait d'Aristippe, publié par Faber, n'étoit appuyé que sur la comparaison d'un autre monument vu par Pyrrhus Ligorius, antiquaire dont la bonne foi n'a qu'un petit nombre de partisans. Ce même portrait

n'a pas obtenu plus d'autorité d'une répétition que le célebre graveur romain J. Pichler en a exécutée, il y a vingt-cinq ans, sur une belle calcédoine, quoiqu'une pâte en verre, moulée sur cette calcédoine, ait pu faire illusion à un antiquaire italien d'un véritable mérite.

Quant au buste d'Héraclite, publié par Faber et par Bellori, Fulvius Ursinus nous apprend que la gaîne sur laquelle le nom de ce philosophe d'Ephese étoit gravé, devoit être regardée comme un monument authentique, mais qu'on y avoit rapporté une tête qui n'appartenoit pas au même hermès (*Præfat. ad Imag.*, p. 6, édit. de 1570). Des gaînes sans tête, comme celle d'Héraclite, nous ont conservé les noms, mais non pas les portraits, de Speusippe, académicien, et de Cratippe de Mytilene, ami de Cicéron. Mais l'Héraclite qui pleure, et le Démocrite qui rit, de Léonard Agostini et de Bellori, ne sont que des figures d'histrions avec leurs masques. On trouvera à la planch. 57, nº 8, une petite figure d'Héraclite, gravée sur une médaille qui n'est parvenue à ma connoissance qu'après l'impression de la Ire Partie de cet ouvrage.

Le Xénocrate de la *villa Albani* n'étoit qu'une tête d'Hippocrate rapportée sur un hermès antique dont la gaîne, avec une inscription grecque, prouvoit qu'elle avoit été autrefois surmontée d'une tête de Xénocrate. Winckelmann avoit cru pouvoir reconnoître dans ce portrait Lycon le péripatéticien. Sa conjecture étoit fondée sur la forme des oreilles, qui lui paroissoient écrasées par l'exercice du pugilat, comme dans plusieurs têtes athlétiques : mais ces oreilles, en grande partie restaurées, ne présentent pas ces rainures transversales qui sont les véritables marques du pugilat; ce ne sont que les oreilles d'un vieillard, dont la peau est sillonnée de rides.

Je n'ajouterai rien sur l'Anacharsis ni sur l'Empédocle qu'on voit dans Gronovius; on les a donnés pour les portraits de ces hommes illustres, sans aucune espece de probabilité. Je n'examinerai pas non plus quelques autres dénominations pareilles : les conjectures sur lesquelles on les a fondées me paroissent trop frivoles, et généralement elles ont été reconnues comme telles.

CHAPITRE V.

HISTORIENS.

§. 1. HÉRODOTE.

Les talents littéraires des Grecs, dans les premiers temps de leur civilisation, n'avoient presque d'autre but que la gloire poétique; Hérodote fut le premier qui se proposa d'atteindre à la célébrité des grands poetes en se frayant une nouvelle route[1]. Les essais historiques assez informes d'Hécatée, d'Hellanicus, et de quelques autres, lui firent sentir que ce genre, orné par l'imagination et par l'art, pouvoit avoir assez d'agrément pour balancer les charmes de l'épopée, de la poésie lyrique, et de la tragédie. Ce sentiment s'étoit emparé de l'ame d'Hérodote dès sa premiere jeunesse, puisqu'à l'âge de vingt-quatre ans[2] il avoit déja formé

(1) Voyez, sur Hérodote, Suidas, V, Ηρόδοτος; Vossius, *de Histor. gr.*, lib. I, c. 3; J. A. Fabricius, *Bibl. gr.*, l. II, c. 20; Wesselingius, dans la préface de son édition d'Hérodote; et M. Larcher, dans la *Vie d'Hérodote*, qu'il a mise à la tête de sa traduction française de cet historien.

(2) L'époque de la naissance d'Hérodote est bien constatée par le témoignage de Pamphila, cité par Aulugelle, XV, 23. Ce fut l'an 484 avant notre ere. Pour le temps, ainsi que pour l'ordre de ses voyages, je me suis conformé aux opinions de M. Larcher, énoncées dans l'ouvrage cité ci-dessus, et dans sa *Table chronologique*, à l'an 460 avant l'ere chrétienne.

le projet d'écrire l'histoire des guerres qui avoient eu lieu entre les Grecs et les Perses, et que, dans l'intention de surpasser les historiens antérieurs autant par la variété et par la richesse des matériaux que par l'art de les employer, il quitta la ville d'Halicarnasse, où il étoit né d'une famille distinguée et déja chere aux Muses, pour entreprendre de longs et pénibles voyages chez les nations qui devoient figurer dans son histoire. La plupart de ces nations étoient du nombre de celles que les Grecs appeloient barbares, et qui cependant ne les devançoient pas moins dans les sciences et dans le commerce que dans le perfectionnement de la civilisation. Néanmoins ils les réputoient barbares parcequ'elles ne pouvoient soutenir la comparaison avec eux pour le goût des arts qui tiennent à l'imitation de la nature, ou qui dépendent de l'imagination. Le fils de Lyxès[1] parcourut l'Egypte, la Libye, la Phénicie, la Palestine, visita Babylone[2], remonta jusqu'à la Colchide, et revint en Grece par la Scythie et par la Thrace; il séjourna très peu de temps dans sa patrie, où le poëte Panyasis, son oncle, venoit d'être mis à mort par ordre du tyran Lygdamis, et il fut contraint de se retirer dans l'île de Samos, voisine des côtes d'Halicarnasse.

Hérodote s'appliqua dans cet asile à composer son ouvrage; et cette occupation paisible ne lui fit perdre de vue ni les intérêts de son pays, ni le soin de sa vengeance: il se ménagea des intelligences avec les mécontents d'Halicarnasse; et la conspiration fut conduite avec tant d'adresse et de bonheur, que Lygdamis fut chassé, et le gouvernement républicain rétabli dans la ville.

(1) Le pere d'Hérodote est appelé par d'autres moins correctement Xylus, et même Oxylus.

(2) Le président Bouhier en a don.des preuves certaines.

Chap. V. Historiens. Pl. XXVII.

Le libérateur de sa patrie ne tarda pas à s'appercevoir que l'anarchie et les factions auxquelles les démocraties sont ordinairement en proie lui rendroient ce séjour aussi dangereux qu'il l'étoit sous le tyran dont il l'avoit délivrée; il dit un éternel adieu à l'Asie, et borna pour toujours son ambition à la gloire littéraire. Ses succès passerent ses espérances; il n'avoit pas encore trente ans, lorsque la lecture qu'il fit de quelques morceaux de son histoire dans l'assemblée de la Grece, aux jeux olympiques[1], le rendit l'objet de l'admiration générale. Son style, à la fois simple, élégant, et dramatique, propre à répandre sur l'histoire tous les agréments de la fable, et à parer celle-ci des couleurs de la vérité, séduisit tous les auditeurs: Hérodote, couvert d'applaudissements, fut comblé de gloire, et éclipsa celle de ces athletes que la palme olympique avoit paru jusqu'alors élever au rang des Dieux[2].

Cette renommée éclatante, qui fit verser au jeune Thucydide des larmes d'émulation, ne fut qu'un nouvel aiguillon pour l'historien. Desirant de perfectionner son ouvrage, il se livra à l'étude des antiquités de son pays; il visita les monuments; il en examina les inscriptions; et après avoir employé douze années à étudier ces témoins incorruptibles des temps passés, et à continuer son travail, il en fit une nouvelle lecture dans l'assemblée des Panathénées. Ce second essai ajouta encore à sa réputation, et fut en même temps utile à sa fortune; dix talents furent la noble récompense que lui décerna le peuple d'Athenes. Hérodote, fatigué de la vie errante qu'il avoit menée jusqu'alors, prit le parti de se joindre aux colons athéniens qui

(1) Ce fut à la LXXXI[e] olympiade, comme Dodwell l'a prouvé: *Apparat. ad Annal. Thucydid.*, §. 18.

(2) Lucien, *in Herodoto, vel Aëtione.*

alloient en Italie repeupler Sybaris, sous le nouveau nom de Thurium. L'heureux climat de la grande Grece lui fit oublier le beau ciel de Samos : il eut la satisfaction, pendant le cours d'une longue vie, de mettre la derniere main à cet ouvrage immortel, que l'admiration des contemporains avoit déja consacré par le nom des neuf Muses, et dont les charmes variés[1] et indépendants des temps et des lieux font depuis vingt-trois siecles le plus intéressant et le plus agréable de tous les ouvrages écrits en prose[2]. Le pere de l'histoire parvint jusqu'à l'âge d'environ quatre-vingts

(1) Denys d'Halicarnasse remarque plus d'une fois l'art admirable que cet écrivain a mis à varier ses narrations, *de Orat. structurâ*, pag. 9 et 20 de l'édition de Sylburge.

(2) Toute l'antiquité est d'accord sur le charme inexprimable de cet ouvrage; et, suivant Lucien, l'imitation en étoit même regardée comme impossible (*in Herodoto*). Hérodote cependant, comme la plupart des grands hommes, a eu ses détracteurs; Plutarque lui-même, poussé par un faux patriotisme, a écrit contre cet historien un traité qui a pour titre, *de la Malignité d'Hérodote*, et qui nous est parvenu. L'abbé Geinoz l'a réfuté dans deux mémoires imprimés dans le recueil de l'Académie des belles-lettres, tom. XIX et XXI. Les remarques de M. Larcher sur ces opuscules, qu'il a reproduits dans le VI[e] volume de son *Hérodote*, achevent d'une maniere victorieuse la défense de notre écrivain. Quant à son style, qui a paru aux anciens d'une harmonie si ravissante qu'on pouvoit la comparer à celle des plus beaux poëmes, je suis bien aise de donner ici quelque éclaircissement sur un passage de Cicéron qui paroît contredire ce que dit Denys d'Halicarnasse, *loco citato*, pag. 9; et ce qu'après lui Quintilien, I. O., l. IX, c. 4, Lucien, *loc. cit.*, et Athénée, l. III, p. 78, D., ont répété sur l'harmonie et sur le rhythme de la prose d'Hérodote. L'orateur romain s'exprime ainsi (*Orat.*, §. LV) : *Itaque et Herodotus atque eadem superiorque ætas numero caruit, nisi quando temere ac fortuito.* Ce nombre dont parle Cicéron n'a rapport qu'à certaines regles inventées par les orateurs et par les sophistes, suivant lesquelles on poussoit la recherche dans l'arrangement harmonieux des mots jusqu'à exiger qu'on pût y reconnoître quelques genres déterminés de pieds poétiques, entre autres les pieds appelés *pæons*, qui devoient revenir dans la cadence des périodes. Cette espece de rhythme trop affecté, et dépendant en partie de l'habitude et d'une espece de convention, étoit ignoré certainement par Hérodote: mais l'harmonie de sa prose n'en vaut pas moins; elle est si douce que, suivant Quintilien, elle paroît renfermer de la musique: *Latentes etiam numeros complexa videtur.* Au contraire Denys d'Halicarnasse a reproché à Théopompe la peine excessive que cet historien avoit prise pour donner du nombre à ses périodes.

Chap. V.
Historiens.
Pl. XXVII.

ans[1]. Après sa mort, les Thuriens, orgueilleux de l'avoir possédé si long-temps, honorerent ses cendres d'un tombeau élevé dans la place publique, et dont l'épitaphe en vers est parvenue jusqu'à nous[2]. Plésirrhoüs, jeune Thessalien qui avoit su captiver l'amitié du vieillard, fut son héritier[3] : et le cénotaphe d'Hérodote, qu'on voyoit dans la ville de Pella[4], a pu être un monument de sa reconnoissance.

N° 1 et 7.

Les n° 1 et 7 présentent un hermès à deux faces, monu-

(1) Hérodote, liv. I, c. 130, rapporte un évènement arrivé la vingt-quatrieme année de la guerre du Péloponnese, lorsqu'il étoit âgé de soixante-dix-sept ans. Voyez la *Vie d'Hérodote*, par M. Larcher, p. LXXXIX.

(2) Etienne de Byzance, *de Urb.*, V, Θούριοι, et le scholiaste d'Aristophane, *Nub.*, v. 333.

(3) Ptolémée Héphestion, *apud Phot. Cod.* CXC.

(4) Suidas en fait mention. Quant à un autre cénotaphe ou tombeau d'Hérodote, dont parle Marcellin dans la vie de Thucydide, et qu'on voyoit, si nous l'en croyons, à Athenes, parmi les monuments de la famille de Miltiade et de Cimon, les opinions des érudits étant incertaines (V. Dodwell, *Apparat. ad Annal. Thucyd.*, §. XX), j'oserai proposer la mienne. Je regarde le mot Ηροδότου, *d'Hérodote*, comme une interpolation du texte de Marcellin, insérée en cet endroit par un critique ignorant qui a cru nécessaire à l'intégrité de la phrase l'addition d'un autre nom avant la particule καὶ, *et*, placée avant celui de Thucydide; et comme le nom d'Hérodote se joint souvent à celui de Thucydide, il n'a pas hésité à l'y interpoler. Les hellénistes jugeront de cette conjecture par l'examen du texte que voici. Pour prouver que Thucydide étoit parent de Miltiade, l'auteur de sa vie observe que Πρὸς γὰρ ταῖς Μελιτίσι πύλαις καλουμέναις ἐστὶν ἐν Κοίλῃ τὰ καλούμενα Κιμώνια μνήματα, ἔνθα δείκνυται (Ηροδότου) καὶ Θουκυδίδου τάφος. Le motif que j'ai de supprimer ce mot, qui n'est pas nécessaire à la phrase, est que cette tradition répugne non seulement à la vérité du fait, puisque Pausanias, auteur plus ancien, qui parle de ce monument de Thucydide, n'auroit point passé sous silence celui d'Hérodote s'il avoit existé; mais elle répugne aussi au sens même de l'auteur de cette vie, qui ajoute immédiatement après que nulle personne étrangere à Cimon ne pouvoit avoir un monument parmi la famille de ce grand homme. Hérodote, loin d'être parent de Cimon, n'étoit même pas Athénien: le droit de cité, qu'on prétend lui avoir été conféré par le peuple d'Athenes, et son adoption dans la famille des Eacides, ne sont que des rêves de Dodwell, qui cherche par toutes sortes de moyens de justifier cette prétendue assertion de Marcellin.

ment unique passé de la collection de Fulvius Ursinus dans la collection farnésienne[1], et qui nous a conservé les portraits d'Hérodote et de Thucydide. Les inscriptions gravées sur les deux bustes, au bas de la poitrine, offrent les noms de ces deux illustres historiens. J'ai fait dessiner sous le n° 2 le buste d'Hérodote vu en face.

Chap. V. Historiens. Pl. XXVII.

N° 2.

Il s'en faut beaucoup que ce marbre, qui est actuellement dans le musée du roi de Naples, soit aussi intéressant du côté de l'art qu'il l'est par les personnages représentés. A Rome on l'avoit scié en deux pour qu'on pût adosser les deux hermès au mur d'un vestibule orné des fresques de Raphaël, dans le petit palais Farnese, où ce monument étoit placé avant de passer à Naples. Le style de la sculpture, quoique assez négligé, laisse apercevoir que cet hermès est la copie antique d'un ouvrage grec; mais la médiocrité du talent de l'artiste n'a pu retracer que foiblement la maniere simple et grandiose de l'original.

L'antiquité possédoit plusieurs images d'Hérodote; et celle qui avoit été transportée dans le gymnase de Zeuxippe à Constantinople, a fait le sujet de quelques vers de Christodore Coptite[2].

La monnoie de la ville d'Halicarnasse, que j'ai fait graver sous les n° 5 et 6, étoit inédite jusqu'à ce moment; elle a été frappée sous Antonin Pie, et porte au revers la tête de l'historien qui

N° 5 et 6.

(1) Il a été gravé dans l'édition des *Imag. ex Bibl. F. Urs.; Romæ*, 1570, in-fol. Cet hermès, dans l'édition de 1569, paroît, par une fausse indication, avoir appartenu au cardinal Cesi; et cette faute est corrigée dans l'édition de 1570. Cependant l'existence de deux hermès d'Hérodote, assurée par Gronovius (*Thes. Ant. gr.*, tom. II, pl. 71), n'a d'autre origine que cette équivoque.

(2) *Analecta*, tom. II, pag. 470.

Chap. V. Historiens. Pl. XXVII.

a donné tant d'éclat à sa ville natale. Ce précieux monument numismatique, dont je conserve une empreinte en soufre, existoit autrefois, à Rome, dans le cabinet du feu prélat Caëtani, frere de M. le duc de Sermoneta. Le dessin a été fait sur cette empreinte.

N° 5. La tête d'Antonin Pie est sans lauriers; on lit autour la légende suivante: ΑΥ ΚΑΙ Τ ΑΙ ΑΝΤΩΝЄΙΝΟϹ *l'Empereur César Titus Elius Antonin.*

N° 6. Le type du revers présente le buste d'Hérodote; la légende le fait reconnoître: ΑΛΙΚΑΡΝΑϹϹЄΩΝ ΗΡΟΔΟΤΟϹ: (monnoie) *des Halicarnassiens: Hérodote.* En comparant les traits du profil gravé sur la médaille avec la tête d'Hérodote, en marbre, dont le profil est représenté n° 1, on sera facilement convaincu que les deux monuments offrent le portrait du même personnage.

§. 2. THUCYDIDE.

La géographie avoit éclairé l'histoire dès ses premiers pas, et l'histoire des voyages paroît se mêler dans Hérodote avec l'histoire politique, pour lui donner plus de variété et plus de charme. Il n'en est pas de même de la chronologie; les fréquentes digressions du pere de l'histoire paroissent quelquefois confondre les temps, et ne laissent pas toujours une idée bien nette de la suite des évènements. Thucydide a évité ce défaut en divisant son ouvrage par campagnes; il est le premier qui ait écrit des annales. Cet Athénien de la plus illustre origine, placé au-dessus des besoins et par ses vastes propriétés et par la fortune de son épouse, eut le malheur d'encourir, comme militaire, la disgrace du peuple, pour n'avoir pu conserver Amphipolis pendant la

guerre du Péloponnese[1]. Exilé par l'ostracisme, il entreprit d'écrire l'histoire de cette guerre opiniâtre, si fatale à sa patrie; et l'on peut dire qu'alors seulement il suivit sa véritable vocation. Nous avons vu qu'à l'âge de quinze ans, ayant entendu à Olympie la lecture que fit Hérodote de quelques morceaux de son histoire, un sentiment mêlé de l'amour de la gloire et d'une jalousie inspirée par la plus noble émulation lui avoit arraché des larmes. L'ame de ton fils, dit à cette occasion Hérodote au pere du jeune Thucydide, brûle du desir d'acquérir des connoissances. Les muses d'Hérodote ne découragerent pas l'historien d'Athenes, qui, retiré dans ses riches possessions de la Thrace[2], suivoit les évènements de la guerre, et démêloit les différentes intrigues de cette longue tragédie, dont il connoissoit personnellement les principaux acteurs. Ce genre de vie indépendant avoit pour lui de si grands attraits que, rappelé dans sa patrie, il négligea de s'y rendre; mais du fond de sa retraite il profita de la paix pour étendre ses correspondances; et il prodigua sa fortune pour se procurer les moyens de découvrir la vérité, et pour obtenir les lumieres et les renseignements propres à faire bien connoître le caractere des hommes qui

(1) Thucydide, suivant le témoignage de Pamphila, devoit être né l'an 471 avant J.-C. La chronologie de sa vie a été très bien éclaircie par Dodwell dans l'*Apparatus* à ses *Annales Thucydidei.* Nous avons une vie de Thucydide écrite en grec par un certain Marcellin, et qui paroît être une réunion de trois morceaux différents sur le même sujet; et une autre vie anonyme qu'Alde Manuce a publiée le premier. Thucydide parle quelquefois de lui-même dans son ouvrage. Suidas donne aussi dans son Dictionnaire un article sur cet historien.

(2) L'historien lui-même dit qu'il est propriétaire de quelques mines d'or en Thrace (IV, §. 105) : elles étoient près d'un endroit qui avoit tiré de ces mines le nom de *Scapte-Hyle* ou *Scaptesyle* (la forêt fouillée). La grand'-mere de Thucydide étoit la fille d'un roi de Thrace. Marcellin ajoute qu'il étendit ses domaines dans cette contrée par les propriétés que sa femme lui apporta pour dot.

menoient les affaires, et les causes secretes des divers évènements[1]. Son histoire, parée des couleurs d'une mâle éloquence, a une teinte plus sombre que celle d'Hérodote; mais elle n'est ni moins attachante ni moins instructive[2]. Il ne jouit point de la gloire à laquelle il avoit tant de titres, il ne put que la prévoir; elle ne fut entiere qu'après sa mort[3]. Devenu

(1) Il est vraisemblable que Marcellin se trompe sur l'époque qu'il assigne aux dépenses faites par Thucydide pour parvenir à découvrir la vérité. Il suppose que, voyant la guerre prête à éclater entre les Athéniens et les Lacédémoniens, Thucydide distribua de l'argent aux chefs et aux généraux des deux nations, pour les engager à l'informer exactement des évènements. Il est plus probable que ces recherches eurent lieu après sa retraite en Thrace, lorsque sa condition d'exilé le rendoit étranger aux évènements, et lorsqu'il ne s'occupoit que de son histoire. Cette recherche dispendieuse de la vérité permet de croire que l'accusation d'avarice, portée contre cet historien par l'auteur anonyme de sa vie, n'étoit pas fondée.

(2) La critique de Denys d'Halicarnasse sur Thucydide, et la comparaison qu'il en fait avec Hérodote dans les deux lettres à Pompée et à Ammæus, et dans le traité sur le caractere de notre historien, est un chef-d'œuvre de jugement et de goût.

(3) C'est le véritable sens d'un passage de Marcellin qu'une interpolation a rendu très-obscur, et sur lequel Dodwell se croit autorisé à prolonger la vie de Thucydide au-delà de quatre-vingts ans. Voici ce passage tel qu'on le lit maintenant; j'ai renfermé entre deux parentheses le mot que je crois interpolé: Καὶ ἐπεὶ μὲν ἔζη (Αρχέλαος), ἄδοξος ἦν ὡς ἐπιπλεῖστον, ὡς αὐτὸς Πραξιφάνης φησίν· ὕστερον δὲ δαιμονίως ἐθαυμάσθη· « Tant « qu'il vécut (Thucydide), n'eut pas une « grande renommée, à ce que Praxiphane « affirme; mais après sa mort il fut prodi« gieusement admiré ». Le mot *Archelaüs*, inséré si mal-à-propos dans cette période, a été, par méprise, transporté de la marge, où on l'avoit sans doute rétabli parcequ'il avoit été omis par un autre copiste dans l'énumération des hommes de lettres contemporains de Thucydide, laquelle énumération est renfermée dans ces mots de la période précédente: Συνεχρόνισε δ' ὥς φησι Πραξιφάνης ἐν τῷ περὶ ἱστορίας, Πλάτωνι κωμικῷ, Αγάθωνι τραγικῷ, Νικηράτῳ ἐποποιῷ, καὶ Χοιριδίῳ καὶ Μελανιππίδῃ (ajoutez) καὶ Αρχελάῳ· « Il fut contemporain, suivant Praxiphane, « dans son livre sur l'histoire, de Platon le « comédien, d'Agathon le tragique, de « Nicératus, poëte épique, de Chœridius, « de Mélanippide, et (ajoutez) d'Arche« laüs ». C'étoit Archelaüs le philosophe, contemporain de Socrate. Le raisonnement de Dodwell, qui conclut de ce passage qu'il s'agit ici d'Archelaüs, roi de Macédoine, et que Thucydide lui a survécu, demeure donc tout-à-fait sans fondement. D'ailleurs, le rapport de la durée de la vie de ce roi avec la réputation de Thucydide avoit toute l'apparence d'un contre-sens.

septuagénaire, il avoit résolu de revoir Athenes[1]; mais des ennemis personnels à qui son retour étoit importun, enhardis par l'anarchie démocratique de ce pays, l'assassinerent sur la route[2]. Son tombeau, élevé dans sa patrie parmi les monuments de Cimon, parent de ses ancêtres, présentoit aux regards des curieux les marques non équivoques d'un cénotaphe[3].

Le n° 7 représente le profil; le n° 3 la face de Thucydide d'après l'hermès farnésien dont nous avons parlé au paragraphe précédent. N° 7 et 3.

Cet air pensif que les anciens ont remarqué dans la physionomie de Thucydide se manifeste dans la face du n° 3. Il n'en est pas de même de cette élévation de la partie supérieure du crâne, de laquelle ils font pareillement mention[4]. La réunion de sa tête avec celle d'Hérodote sur le même hermès n'a pas permis de bien exprimer cette particularité.

(1) Il est certain, par le témoignage de Thucydide lui-même, qu'il a vu la fin de la guerre du Péloponnese, dont il n'a décrit que les vingt premieres années: or, il étoit âgé de quarante ans au commencement de cette guerre, qui dura vingt-sept ans: il a donc vécu au-delà de soixante-sept ans. Cependant il ne paroît pas que sa vie se soit encore prolongée un grand nombre d'années, puisqu'à sa mort il n'avoit pas encore mis la derniere main au huitieme livre de son histoire.

(2) Pausanias, I, 23.

(3) Cette marque étoit, suivant des auteurs anciens que Marcellin avoit lus, l'image de la proue ou de la poupe d'un vaisseau, telle que nous la voyons souvent sur plusieurs monuments (voy. par exemple les n° 5 et 6 de la pl. 14), et que les antiquaires désignent par les phrases *prora navis*, *dimidium navis*: le mot dont l'écrivain grec se sert est ἴκριον, proprement le *pont d'un vaisseau*. Le pont, dans les vaisseaux les plus anciens, ne couvroit que les deux extrémités. C'est ainsi que *tabulatum navis*, ἴκριον, ne signifie ici qu'un bout de navire. Il est probable que cette représentation étoit devenue le signe d'un cénotaphe, par l'usage qu'on en avoit fait pour désigner les tombeaux vides que la piété de leurs parents ou de leurs amis érigeoit à la mémoire des naufragés.

(4) Σύννουν μὲν τὸ πρόσωπον, τὴν δὲ κεφαλὴν καὶ τὰς τρίχας εἰς ὀξὺ πεφυκυίας (Marcell., *Vit. Thucyd.*, p. 6, édition de Duker).

Chap. V. Historiens. Pl. XXVII.

On voyoit à Constantinople une statue qui représentoit la figure entiere de Thucydide; elle étoit placée auprès de celle d'Hérodote, et a été décrite par Christodore[1].

§. 3. THEOPHANE DE MYTILENE.

Puisque Théophane sut gagner l'estime et l'amitié de Pompée[2], au point de devenir le compagnon de ses expéditions[3], et le

(1) *Analecta*, tom. II, pag. 470.

(2) On trouve des notices sur cet écrivain dans Vossius, *de Histor. gr.*, I, 23; dans Fabricius, *Bibl. gr.*, tom. X, p. 238 de la premiere édition; et dans Fabretti, *Inscript.*, pag. 434 et 478. Jules Capitolin a confondu Théophane mytilénien avec L. Cornelius Balbus Théophane de Cadix (*Maxim. et Balbin.*); mais cette erreur a été reconnue. Il reste encore d'autres points à éclaircir relativement à ces deux personnages. Les savants ne doutent pas que L. Cornelius Balbus n'ait été adopté par Théophane de Mytilene: cependant il paroît que ce fait est encore bien loin de la certitude, et peut-être même de la vraisemblance; 1° parceque les meilleurs manuscrits de Cicéron, où il est fait mention de cette adoption, portent *Theophani* ou *Theophanii*, et non pas *Theophanis* au génitif (*pro Balbo*, §. 26); ce qui fait supposer que le pere adoptif de Balbus s'appeloit Theophanus ou Theophanius, et non pas Théophanes; 2° parceque le même orateur atteste que Balbus, par cette adoption, n'avoit obtenu que quelques héritages de ses proches parents (Cic., ib.: *Ex Theophani adoptione nihil est prœterquam propinquorum suorum hœreditatem adsequutus*): or Balbus étant de Cadix et non pas de Mytilene, il ne paroît pas que l'adoption d'un Mytilénien pût lui être utile à cet égard; d'autant plus que Théophane de Mytilene avoit des enfants. Il est vrai que Fabretti a trouvé dans une lettre de Cicéron à Atticus (VII, 7), que l'orateur romain désapprouve l'adoption d'un Gaditain faite par un Mytilénien: mais rien ne nous dit ici qu'il s'agit de Théophane et de Balbus; et même l'application de la phrase citée à ces deux personnages perd toute vraisemblance, parceque dans la même période Cicéron fait mention expresse de Balbus en l'appelant de son nom: *Placet igitur etiam me expulsum, et agrum Campanum periisse, et adoptatum patricium a plebeio, Gaditanum a Mytilenœo, et Labieni divitiœ et Mamurrœ placent, et Balbi horti et Tusculanum.* Il paroît, par l'ensemble de ce passage, que *Balbus* n'est ni le patricien, ni le Gaditain dont il est ici question.

(3) Strabon le dit expressément liv. XI, pag. 503, et il parle des vertus militaires qui rendirent Théophane cher à Pompée, liv. XIII, pag. 617, 618.

conseil que ce grand homme écoutoit de préférence[1], nous ne saurions douter ni des talents ni des vertus militaires qui distinguerent Théophane. Cependant sa mémoire ne nous est point parvenue sans tache; et si nous sommes forcés de reconnoître son mérite, nous ne devons pas non plus dissimuler que Plutarque l'accuse positivement de fausseté et de noirceur, et que cette accusation paroît porter le sceau de l'opinion générale[2].

Pompée, avide de gloire et flatté des éloges que lui prodiguoit l'écrivain de Mytilene, qui s'étoit fait son historiographe[3], le fit citoyen de Rome, lui accorda le pardon et même la liberté de sa patrie qui avoit trahi les Romains dans la guerre contre

(1) Il est nommé parmi les personnes *cum quibus communicare de maximis rebus Pompeius consueverat* (César, *de Bello civ.*, III, 18).

(2) *In Pompeio*, pag. 645. Parlant des bruits qui se répandoient contre Pompée, comme si le roi d'Egypte eût quitté Alexandrie sur de vaines terreurs que Théophane lui avoit inspirées pour procurer par-là un nouveau commandement à Pompée, l'historien observe que « La méchanceté (μοχθηρία) « de ce Théophane n'avoit pas tant rendu « cela croyable, comme le naturel de Pom- « pée l'avoit fait tenir pour incroyable » (*traduction d'Amyot*). Et à la page 639 le même historien observe que Théophane avoit forgé un conte sur la prétendue trahison de Rutilius, et que cet écrivain avoit fabriqué ce mensonge pour venger la mémoire du pere de Pompée de la véracité de Rutilius: « On estime avec grande raison « estre un mensonge malignement controu- « vé par cettuy Theophane; lequel haïssoit « Rutilius pour autant à l'adventure qu'il « ne luy ressembloit en chose quelconque » (*traduction d'Amyot*). Il est vrai que Strabon paroît faire les plus grands éloges de Théophane, en disant que cet écrivain avoit été aussi un homme d'état, qu'il avoit mérité principalement par sa valeur l'amitié du grand Pompée, et qu'il l'avoit accompagné dans ses expéditions militaires; qu'ainsi il avoit été très utile à sa patrie, tant par ses moyens que par ceux de Pompée, et qu'il étoit devenu le plus illustre de tous les Grecs. Mais il faut observer que Strabon ne parle pas des qualités morales de cet homme, et qu'il écrivoit dans un temps où le petit-fils de Theophane jouissoit de la plus grande faveur auprès de l'empereur Tibere, comme il l'ajoute immediatement après.

(3) Cicéron, *pro Archia*, §. 11; Plutarque, *in Pompeio*, pag. 641. L'histoire de la guerre de Pompée en Asie étoit écrite en prose et non pas en vers, comme M. le chanoine Neumann l'a supposé.

Mithridate[1], et lui donna une place honorable dans son armée[2]. Mais il recueillit de tristes fruits de son trop de déférence pour les conseils inconsidérés de cet adroit courtisan; car ce fut Théophane qui le détourna du projet de se retirer chez les Parthes, et lui persuada de confier sa vie à la reconnoissance et à la générosité du roi d'Egypte, qui l'attendoit pour l'assassiner[3]. Théophane cependant suivit la famille de Pompée dans sa fuite: mais d'un autre côté il sut si bien ménager les vainqueurs, que Mytilene conserva les bienfaits qu'elle avoit reçus de Pompée, et que les descendants de Théophane, qui prenoient le nom de *Pompeius*, parvinrent à jouir d'une grande faveur sous Auguste et sous Tibere[4]. Leur fortune néanmoins ne fut pas de

(1) Plutarque, *loco citato;* Velleius, liv. II, 18.

(2) Plutarque, *in Cicerone*, pag. 688. Théophane, à la bataille de Pharsale, étoit *præfectus fabrûm*, office qui répond à-peu-près à celui de commandant du génie.

(3) Plutarque, *in Pompeio*, pag. 659.

(4) M. Pompeius Théophane, petit-fils de l'historien, avoit été sous Auguste *procurateur* (ἐπίτροπος) de l'Asie, et il étoit dans la faveur de Tibere lorsque Strabon écrivoit, c'est-à-dire vers l'an 18 de l'ere vulgaire. Strabon, à la vérité, dit que ce Pompeius Théophane étoit le fils et non pas le neveu de l'historien; mais je m'en tiens à l'autorité de Tacite, qui est plus conforme à la chronologie, et je pense que le texte de Strabon est fautif, et qu'il faut substituer le mot υἱωνὸς, petit-fils, au mot υἱὸς, fils, qu'on y lit maintenant. Voici le passage où Tacite parle de la catastrophe de cette famille, et nous apprend quelque chose de très curieux sur Théophane, c'est-à-dire son apothéose à Mytilene: *Etiam in Pompeiam Macrinam exsilium statuitur, cujus maritum Argolicum, socerum Laconem cum primoribus Achæorum Cæsar* (Tiberius) *adflixerat. Pater quoque illustris eques Romanus ac frater prætorius, cum damnatio instaret, seipsi interfecere. Datum erat crimini, quod Theophanem Mytilenæum proavum eorum Cn. Pompeius inter intimos habuisset: quodque defuncto Theophani cœlestes honores Græca adulatio tribueret* (*Annal.*, lib. VI, c. 5). Si donc Pompeia Macrina et son frere, qui avoit été préteur, étoient les arriere-petits-fils de Théophane, M. Pompeius Théophane leur pere, illustre chevalier romain qui avoit été dans la faveur du prince, n'étoit pas le fils, mais le petit-fils de ce même Théophane. La distance entre le temps auquel Théophane a fleuri, c'est-à-dire l'an 66 avant l'ere chrétienne, époque des guerres de Pompée en Asie, et celui où Strabon écrivoit, l'an 18 de la même ere, est trop

longue durée; ce prince soupçonneux les fit mourir; et leur Chap. V.
parenté avec Théophane, et les honneurs de l'apothéose que sa Historiens.
patrie lui avoit accordés, furent comptés parmi les causes de Pl. XXVII.
leur disgrace[1].

Nous avons remarqué ci-dessus l'empressement des Mytiléniens à honorer sur leur monnoie la mémoire des personnages illustres qui avoient vu le jour dans leur île[2]. Nous devons à des monuments de ce genre les portraits d'Alcée, de Pittacus, de Sapho; nous aurons occasion d'en remarquer plusieurs autres à la planche XXXVII de cet ouvrage. Le portrait de Théophane de Mytilene que nous donnons ici est de ce nombre: la découverte en est due à M. le chanoine Neumann, garde du cabinet des médailles de S. M. l'Empereur d'Autriche à Vienne. Ce docte antiquaire est le premier qui ait reconnu Théophane sur une médaille tout-à-fait semblable à celle que nous publions ici; et il s'aperçut en même temps qu'une autre médaille de la collection Tiepolo à Venise, faussement attribuée à Jules-César, avoit été frappée, ainsi que la sienne, en l'honneur du même historien[3]. C'est cette derniere médaille que j'ai fait dessiner sous ce numero d'après une empreinte qu'on m'a fait passer de Venise[4]. N° 4.

considérable pour supposer qu'un fils de Théophane ait pu figurer parmi les courtisans du prince, quatre-vingt-quatre ans après l'âge mûr de son pere. D'ailleurs la méprise entre les deux mots υἱωνὸς et υἱὸς est facile à commettre.

(1) Voyez le passage de Tacite dans la note précédente.

(2) A la planche 3, et à la planche 11.

(3) *Populor. et reg. num.* part. II, p. 32.

(4) Je la dois à l'obligeance de mon savant ami M. Daniel Francesconi, bibliothécaire de Padoue, qui l'obtint facilement de M. Tiepolo, possesseur de ce cabinet, dont le catalogue, ayant pour titre *Musei Theup. ant. numism.*, range cette médaille parmi les médailles grecques de Jules-César t. II, 824.

Chap. V.
Historiens.
Pl. XXVII.

Le côté de la tête représente celle de Théophane en profil; sa chevelure est dans le costume romain, puisque cet écrivain étoit devenu citoyen de Rome, et officier dans les armées romaines.

La légende porte, ΘЄΟΦΑΝΗϹ ΘЄΟϹ ΜΥ, *Théophane dieu.* (monnoie) *des Mytiléniens.*

Les deux mots de la légende sont disposés de maniere qu'il n'est pas nécessaire de tourner la médaille pour la lire, le second mot étant écrit dans le même sens que le premier, et formant une seconde ligne au-dessous de la premiere.

La tête voilée d'une femme est gravée sur le revers; et la légende

ΑΡΧΕΔ	*Arched*
ΑΜ..	*am..*

en désigne probablement le nom[1]. On peut croire que c'étoit la femme de Théophane qui avoit obtenu les honneurs héroïques que la basse flatterie des villes grecques déféroit à tous ceux qui se signaloient par leurs bienfaits envers elle[2]. Nous verrons à la planche XXXVII et sur la monnoie de Mytilene trois autres portraits de femmes inconnues, dont l'un forme,

(1) L'auteur du catalogue cité ci-dessus y avoit lu ΑΡΧΕΛΑΟϹ, *Archélaüs.*

(2) Plusieurs monuments écrits, contenant les actes par lesquels les villes grecques décernent les honneurs héroïques et même divins à des particuliers, sont parvenus jusqu'à nous : le comte de Caylus en a publié quelques uns (*Recueil*, t. II, p. 56). Voyez aussi Eckhel, D. N., t. IV, p. 343.

Une médaille de Théophane, nouvellement découverte, offre tout entière la légende du revers, et on y lit ΑΡΧΕΔΑΜΙϹ, ΘΕΑ, *Archédamis*, *déesse:* c'étoit, suivant toutes les probabilités, le nom de l'épouse de Théophane. Ce monument numismatique appartient à M. Allier de Hauteroche.

comme ici, le revers d'une médaille qui porte de l'autre côté la tête d'un homme célebre.

Voilà donc un monument qui confirme ce que dit Tacite des honneurs divins que la ville de Mytilene rendoit à Théophane après sa mort. Cette médaille même peut avoir servi sous Tibere de titre d'accusation contre les descendants de cet historien; car la différence de fabrique entre celle-ci et quelques autres monnoies de la même ville, frappées vers le temps des Antonins, me fait croire que la premiere est plus ancienne; et il est probable qu'elle date du temps même où Strabon écrivoit, c'est-à-dire lorsque le petit-fils de Théophane étoit procurateur de l'Asie. Cette circonstance avoit pu engager les Mytiléniens à honorer de nouveau la mémoire d'un homme dont le fils administroit alors au nom de l'empereur les finances de la province[1].

(1) Ce qui peut confirmer cette conjecture, c'est que les honneurs divins ne furent décernés à Théophane qu'après sa mort, et lorsque la puissance de Pompée ne pouvoit plus influer sur le sort de Mytilene : *Defuncto Theophani cœlestes honores*, dit Tacite, *loco citato*. La consécration de l'aïeul de son favori put paroître à Tibere un attentat contre la souveraineté; c'étoient des honneurs qu'on devoit désormais réserver à la mémoire seule des Césars.

NOTE.

Winckelmann avoit cru reconnoître Xénophon dans un hermès de la villa Albani, maintenant du musée Napoléon (*Monum. ined.*, n. 171). Les motifs de cette opinion étoient si foibles, qu'à peine pouvoit-elle passer pour une conjecture. J'ai fait voir que cette tête est celle d'Hercule couronné d'olivier, comme vainqueur aux jeux d'Olympie (*Museo Pio Clementino*, tom. VI, pl. 13, pag. 22; *Antiquités du musée Napoléon*, par Th. Piroli, tom. II, pl. 33).

Le P. Montfaucon a fait graver dans

sa *Paléographie grecque*, pag. 24, une miniature tirée d'un précieux manuscrit de la bibliotheque du prince Chigi, à Rome, contenant le texte grec des *Antiquités Romaines*, par Denys d'Halicarnasse. Cet historien, qui a vécu sous Auguste, est représenté avec une fourrure, et dans le costume lévantin. Ces anachronismes prouvent que le portrait est idéal, exécuté à l'époque où ce manuscrit a été fait, c'est-à-dire après le Xe siecle, et que cette image n'a pas été copiée sur un original authentique. D'après ces motifs, je n'ai pas cru devoir placer dans cet ouvrage les portraits des deux historiens que je viens de nommer.

CHAPITRE VI.

ORATEURS ET RHÉTEURS.

§. 1. LYSIAS.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXVIII.

L'UN des dix orateurs les plus anciens et les plus illustres du barreau d'Athenes, Lysias, étoit fils d'un étranger[1]. Céphale, son pere, né à Syracuse, avoit été engagé par l'amitié de Péri-clès à quitter son pays, et à s'établir à Athenes, où ses richesses et ses mœurs lui avoient attiré beaucoup de considération. Lors-qu'il eut cessé de vivre, Lysias, l'un de ses enfants, desirant recueillir un héritage que son pere avoit laissé en Italie[2], prit

(1) La vie de Lysias, parmi celles des dix orateurs d'Athenes atttribuées à Plutarque, les remarques sur le même orateur, répandues dans les écrits didactiques de Denys d'Halicarnasse, un article de la Bibliotheque de Photius (*Cod.* CCLVI), et deux autres dans les dictionnaires de Suidas et d'Eudocie (V. Λυσίας), sont les sources principales où l'on peut puiser des renseignements sur Lysias : ils se trouvent réunis et disposés convenablement dans la vie du même orateur écrite par Taylor, et réimprimée dans le tome VI des *Orateurs grecs* de Reiske.

(2) Fabricius n'a pas bien traduit une phrase de la vie de Lysias, κλήρȣ τυχών, ou κλήρȣ λαχών. Il a cru que Lysias avoit obtenu par le sort une magistrature dans la nouvelle colonie. Cette phrase ne signifie cependant qu'un héritage, une portion de terre dont il fut mis en possession. Je releve cette légere méprise d'un homme aussi savant, parceque M. Harless, dans la nouvelle édition de la *Bibliotheque grecque*, tom. I, pag. 761, n'a pas songé à la redresser.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXVIII.

part, quoique âgé seulement de quinze ans, à l'expédition qui se rendit dans la Lucanie pour y peupler la ville de Thurium, l'an 444 avant notre ere[1]. Il y vécut assez heureux tant que les affaires d'Athenes prospérerent en Sicile; mais après l'échec de Nicias et de Lamachus, le parti athénien essuya dans cette ville des persécutions; et Lysias, après vingt-deux ans de séjour en Lucanie, se vit forcé de retourner dans l'Attique. Il avoit employé utilement son temps en Italie; il s'étoit appliqué à l'étude de l'éloquence sous des maîtres habiles, et il se trouva, lorsqu'il fut de retour à Athenes, en état d'exercer avec distinction l'art oratoire. Il composoit des plaidoyers pour ceux qui lui en demandoient; mais il ne les prononçoit pas lui-même à la tribune; et cette occupation n'empêcha pas qu'il ne se mît avec son frere Polémarque à la tête d'une manufacture de boucliers, qui leur procuroit des bénéfices considérables. Dans la révolution d'Athenes les richesses des deux freres les firent remarquer par les trente tyrans, qui les rangerent dans le nombre des étrangers suspects au gouvernement: ils obligerent Polémarque à boire la cigüe; et ils auroient traité de même Lysias, si celui-ci n'avoit trouvé le moyen de se soustraire à leur poursuite[2]. Quoique leurs biens eussent été dilapidés ou confisqués, il resta au fugitif assez de ressources pour qu'il pût, de Mégare où il s'étoit réfugié, procurer des secours en hommes, en armes, et en argent[3], aux citoyens qui avec Thrasybule renverserent la domination des

(1) Je fais usage des *Tables Chronologiques* de M. Larcher.

(2) J'ai tiré ces faits du plaidoyer de Lysias contre Hermogene, où l'orateur lui-même fait l'énumération des pertes qu'il avoit souffertes lorsque lui et son frere furent proscrits par les trente. Hermogene, ayant été de ce nombre, n'étoit pas compris dans l'amnistie.

(3) Il fournit plus de deux talents, trois cents hommes, et deux cents boucliers.

trente, et rétablirent la république. Des honneurs extraordinaires furent décernés aux libérateurs de la patrie; et on dut être surpris de voir dans cette circonstance les Athéniens donner encore une preuve de leur ingratitude. Une loi portée par Thrasybule accordoit à Lysias le plein droit de citoyen d'Athenes[1]: mais cette loi, par un défaut de forme, fut annullée aussitôt que rendue; et Lysias, malgré ses services et ses talents, resta toute sa vie dans l'une des classes des étrangers établis à Athenes. Ce revers ne découragea pas son talent, et ne refroidit point son zele pour la chose publique. Il poursuivit en justice le meurtrier de son frere; et ce fut la seule cause qu'il plaida lui-même: il composa aussi des harangues sur quelques sujets d'un intérêt général. Il mourut âgé de près de quatre-vingts ans, jouissant de la réputation d'avoir surpassé dans ses écrits tous ses contemporains par la pureté et l'atticisme de son élocution[2]. Admirable dans l'art d'exposer les faits, il n'avoit pas de ces élans qui rendent l'éloquence vive et entraînante, et cependant il manqua rarement son but: son style simple et facile étoit plus propre aux affaires particulieres qu'aux discussions politiques, et ses ouvrages nous en fournissent encore la preuve. Quant à ses aventures galantes avec Métanire, un critique illustre a très bien fait voir qu'elles appartiennent à un autre Lysias, postérieur de quelques années; mais, lorsqu'il prétend que le discours érotique inséré dans le Phedre de Platon ne doit pas être attribué à notre orateur, on peut démontrer qu'il se trompe[3].

(1) Ici Fabricius manque encore d'exactitude, et son savant éditeur néglige aussi cette seconde méprise: il traduit πολίτειαν, *le droit de cité*, comme s'il s'agissoit du mot ἀρχήν, *une magistrature*.

(2) Δεινότατος ὢν τῶν νῦν γράφειν. (Platon, *in Phædro*).

(3) Les mêmes raisons chronologiques par lesquelles Taylor a démontré que l'amant de Métanire, dont il est parlé dans le

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXVIII. N° 1 et 2.

La tête représentée sous les n° 1 et 2 est celle de Lysias, conservée à Naples, et qui existoit autrefois dans la collection Farnésienne; elle a été publiée par Fulvius Ursinus, et répétée ensuite dans la plupart des recueils iconographiques. Jamais ce monument n'avoit été dessiné avec une exactitude aussi parfaite qu'il l'est dans la gravure ci-jointe. Ce portrait nous donne la physionomie de Lysias tel qu'il étoit dans sa vieillesse; un autre hermès le représente un peu moins vieux, et n'ayant pas la tête chauve; nous avons remarqué la même différence dans les portraits d'Aristote. Un passage d'Aristide le sophiste paroît prouver qu'il existoit d'autres portraits qui représentoient Lysias dans sa jeunesse[1]; c'étoient probablement des images athlétiques, faites lorsqu'il s'exerçoit à la palestre, à l'exemple des jeunes gens des premieres familles d'Athenes. Les richesses de Céphale, son pere, donnent beaucoup de probabilité à cette conjecture, qui est confirmée par une image athlétique du jeune Isocrate, émule et contemporain de Lysias: nous en parlerons au paragraphe suivant.

L'étude de l'éloquence, honorée dans la Grece indépendante, ne le fut pas moins dans la Grece asservie. Les sophistes succéderent aux orateurs: ils étoient sous l'empire romain les per-

plaidoyer contre la courtisane Néere, attribué à Démosthene, ne pouvoit pas être notre Lysias, prouvent aussi qu'on ne peut regarder sans anachronisme, comme un ouvrage de ce second Lysias, le discours érotique que Platon attribue à un orateur de ce nom, contemporain de Socrate, plus âgé qu'Isocrate, et jouissant dès-lors de la plus haute réputation. On a reproché, il est vrai, des anachronismes à Platon, mais à propos de quelques personnages plus obscurs; et le P. Petau n'a pas laissé subsister sans réplique les objections qu'Athénée avoit faites contre la chronologie du *Phedre* (D. T., IX, 39). Au reste la distinction entre les deux Lysias n'est pas due entièrement à Taylor; Jonsius l'avoit déja remarquée (*de Script. histor. phil.*, lib. I, c. 7, p. 36). Taylor probablement l'ignoroit, puisqu'il ne l'a point cité.

(1) Aristide, *Serm. sacr.*, t. IV, p. 335, édition de Jebb.

sonnages les plus considérés dans les villes grecques. Ces hommes, qui parvenoient souvent à une assez grande fortune, étoient curieux de rassembler les portraits des rhéteurs et des orateurs plus anciens, et d'en faire l'ornement de leurs maisons[1]. C'est ainsi que les portraits de Lysias auront été multipliés d'après d'anciens originaux, de maniere que deux avec des inscriptions authentiques sont parvenus jusqu'à nous. Celui que j'ai fait graver est bien supérieur du côté de l'art à celui qu'on voit dans le musée du Capitole.

§. 2. ISOCRATE.

Isocrate, fils de Théodore, possesseur d'une fabrique accréditée d'instruments de musique[2], dut à la fortune de son pere l'avantage de recevoir dans Athenes, sa patrie, l'éducation la plus soignée et la plus libérale. Outre les exercices de la gymnastique, dans lesquels le jeune Isocrate excelloit, il cultiva sous les maîtres les plus célebres l'art oratoire, comme le seul moyen de se distinguer dans un gouvernement démocratique. Bientôt la longue guerre du Péloponnese ayant détruit avec le commerce les ressources du pere, le fils fut obligé de faire usage, pour vivre, des talents qu'il avoit acquis dans l'intention de se frayer le chemin des honneurs. Mais la tribune lui étoit interdite par la foiblesse de sa voix, et par une timidité qu'il

(1) Philostrate, *Vitæ sophist.*, lib. I, c. 21, §. 7.

(2) Αὐλοποιὸς, *fabricateur de flûtes*. La vie d'Isocrate, parmi celles des dix rhéteurs, attribuées à Plutarque, un long morceau de Denys d'Halicarnasse, περί τῶν ἀρχ. ῥητόρων; Philostrate, *sophist.*, I; et Suidas, m'ont fourni les autorités que je n'ai pas citées plus particulièrement. L'auteur du *Voyage d'Anacharsis* a parlé d'Isocrate assez au long, et toujours avec l'élégance et le savoir qui font admirer ses écrits.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXVIII.

ne pouvoit surmonter[1]. La premiere ressource qui s'offrit à lui fut de composer des plaidoyers pour des affaires particulieres; mais soit que cette occupation lui parût trop obscure, soit que sacrifiant trop aux ornements et à l'harmonie du style, ses plaidoyers ne satisfissent pas assez ni ses clients ni ses juges, il cessa d'écrire pour le barreau.

Timothée, fils de Conon, l'un des plus illustres capitaines de son temps, le prit alors avec lui comme secrétaire pour ses dépêches officielles: mais Isocrate, quoique ce général le traitât avec autant d'amitié que de générosité, n'en fut pas moins réduit, après la guerre, à prendre le parti d'enseigner l'art oratoire à la jeunesse[2]: Il ne renonça cependant pas aux droits qu'il se connoissoit à une considération plus éclatante, et à une réputation plus solide. Il composa des discours très éloquents sur les affaires politiques les plus importantes; il entretint une correspondance honorable avec plusieurs monarques et avec les chefs de divers gouvernements[3]. Ses succès passerent ses espérances; il lui manqua seulement l'avantage qu'il ambitionnoit le plus, celui de jouir dans sa patrie de cette popularité qui élevoit aux magistratures, et faisoit, des démagogues en faveur, les idoles de la multitude. Cette privation, qui étoit la seule qu'il éprouvât, le rendoit moins sensible à tous les avantages dont il jouissoit, tels qu'une grande considération auprès des princes étrangers, les récompenses magnifiques dont on le

(1) *Infirmitate vocis, mollitiâ frontis quominus in publico diceret impediebatur* (Plin. sec., lib. VI, *Ep. ad Quadr.*).

(2) *Isocrates, cujus domus cunctæ Græciæ quasi ludus quidam patuit atque officina dicendi, magnus orator et perfectus magister* (Ciceron, *in Bruto*, §. 8).

(3) Il organisa la république de l'île de Chio, en l'assimilant à celle d'Athenes: il entretint une correspondance assez brillante avec les rois de Chypre et ceux de Macédoine.

combloit, les richesses immenses qu'il avoit amassées, et qu'il augmentoit sans cesse par le prix de ses leçons. Il est vrai qu'il n'exigeoit point ce prix de ses concitoyens; mais il ne le refusoit pas quand on le lui offroit[1], et il auroit volontiers donné des sommes dix fois plus fortes à quiconque auroit pu lui apprendre le moyen de se procurer la voix et l'assurance nécessaires pour paroître à la tribune[2]. Sa timidité n'étoit cependant pas de la lâcheté; il eut le courage de prendre le deuil à la mort de Socrate; et peu d'années auparavant il s'étoit présenté avec ce sage et un autre ami pour défendre Théramene de la violence des trente tyrans, qui sans aucune forme envoyoient despotiquement leur collegue à la mort: ce fut Théramene lui-même qui pria ses amis de se désister d'une défense inutile[3].

La fortune d'Isocrate étoit devenue si considérable, qu'il ne put pas se soustraire à la contribution extraordinaire à laquelle les Athéniens les plus riches étoient seuls soumis, et il fut contraint d'équiper à ses frais un vaisseau de guerre: cependant

(1) J'ai cru pouvoir concilier ainsi deux passages en apparence contradictoires, et qui se trouvent l'un et l'autre dans la vie d'Isocrate attribuée à Plutarque. L'auteur dit que cet orateur fut assez généreux pour ne recevoir de Démosthene que deux cents mines pour le prix de ses leçons, au lieu de celui de mille qu'il exigeoit ordinairement de ses éleves. Peu après il observe qu'Isocrate n'exigeoit point d'honoraires de ses concitoyens. Démosthene étoit cependant citoyen d'Athenes.

(2) C'est ce qu'il répondit à quelqu'un qui trouvoit ses leçons trop cheres.

(3) Fabricius et quelques autres ont pensé que cette belle action d'Isocrate n'avoit d'autre fondement qu'une erreur de nom, et qu'on avoit, par méprise, prêté à Isocrate une action de Socrate. Mais comme les écrivains qui parlent de ce dévouement de Socrate admettent qu'il étoit accompagné par deux autres personnes attachées à Théramene, rien n'empêche de croire que l'une des deux étoit Isocrate, qui avoit autrefois fréquenté les leçons de ce chef infortuné; et on ne doit pas refuser toute croyance au témoignage direct d'un auteur ancien que nulle autre autorité ne contredit.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXVIII.

le luxe et les plaisirs avoient toujours absorbé une partie considérable de ses richesses.

Il paroît difficile d'ajouter foi à ce que pourtant toute l'antiquité atteste unanimement, que notre orateur ayant presque atteint sa centieme année, se laissa mourir de faim à la nouvelle que Philippe avoit défait les Grecs à Chéronée; d'autant plus qu'Isocrate avoit des raisons pour se croire l'ami de ce roi[1], et qu'il avoit désapprouvé la conduite des Athéniens envers lui[2]. Quelques circonstances pourroient faire soupçonner qu'à la derniere époque de sa vie il n'avoit pas entièrement conservé sa raison[3].

Nous avons vu que Timothée avoit employé Isocrate comme son secrétaire pour les affaires publiques. Ce général conçut tant d'amitié et d'estime pour lui, qu'il voulut en laisser un monument durable; il lui érigea de son vivant une statue, ouvrage de Léocharès, qu'il consacra dans le temple d'Eleusis. L'épigramme qu'on lisoit au-dessous de cette statue, et qui est parvenue jusqu'à nous, est encore un témoin des nobles affections de Timothée pour l'orateur[4].

(1) Durant cette même guerre, et malgré le risque qu'il y avoit, ainsi qu'il le dit lui-même, à faire passer des lettres d'Athenes en Macédoine, Isocrate avoit recommandé à Philippe un certain Diodore et sa famille. Cette lettre existe encore; et le ton d'assurance que prend l'orateur vis-à-vis du monarque est très remarquable, et suppose l'amitié la plus intime (Isoc., *Ep.* IV).

(2) Isocrate, *Ep.* II.

(3) Le récit qu'il fit de trois prologues de tragédie, tandis qu'il se laissoit mourir de faim, pourroit faire croire que sa tête étoit dérangée.

(4) Voici cette épigramme, que l'auteur de la Vie d'Isocrate nous a conservée :

Τιμόθεος, φιλίας τε χάριν ξενίην τε προτιμῶν,
Ἰσοκράτους εἰκὼ τήνδ' ἀνέθηκε θεαῖς·

Dedicat Isocratis statuam sacratque deabus,
Hospitii et studii nomine, Timotheus :

« Timothée, voulant faire honneur à « l'amitié et à l'hospitalité, a consacré cette « image d'Isocrate aux deux déesses (à « Cérès et à Proserpine) ».

Apharée, qu'Isocrate dans sa vieillesse avoit adopté pour fils, érigea en son honneur, après sa mort, une autre statue placée dans le temple de Jupiter Olympien, à Athenes[1]: on l'y voyoit encore du temps de Pausanias; et c'est probablement la statue de bronze qui fut transportée quelques siecles après à Constantinople, et que Christodore a décrite dans le gymnase de Zeuxippe[2]. Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXVIII.

L'antiquité connoissoit à Athenes deux autres images d'Isocrate[3]; l'une le représentoit à cheval, et tel qu'il étoit, lorsqu'il fréquentoit les exercices de la gymnastique. Cette figure équestre du jeune Isocrate n'étoit due probablement qu'à la fortune brillante de son pere. La seconde, en peinture, placée dans le *Pompeion* de la même ville, étoit un honneur non suspect rendu aux talents et aux vertus de l'orateur après sa mort. C'est dans le même lieu que nous avons vu qu'on avoit placé une statue de Socrate en bronze.

Néanmoins l'iconographie grecque avoit été privée jusqu'à ce jour du portrait d'Isocrate, celui que l'on voit gravé dans plusieurs collections étant certainement supposé, comme F. Ursinus, le pere de l'Iconographie ancienne depuis la renaissance des lettres, l'a fait lui-même observer[4]. Je suis assez heureux N° 3 et 4.

(1) Pausanias, I, 18. Apharée, qui avoit érigé cette statue à son pere par adoption, avoit encore décoré le tombeau d'Isocrate de la statue en bronze d'une Sirene, symbole, à ce que Philostrate observe (*Sophist.* I, 17), des charmes de son éloquence. Cette statue colossale étoit placée au haut d'une colonne de trente coudées.

(2) *Analecta*, tom. II, p. 465.

(3) Il en est fait mention dans la même vie d'Isocrate, attribuée à Plutarque.

(4) Dans la préface, à l'édition des *Imagines*, faite à Rome en 1570; mais cet avis n'a pas empêché J. Faber et d'autres iconographes de répéter dans leurs ouvrages le même portrait apocryphe.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXVIII.

pour pouvoir donner un portrait authentique de cet orateur, d'après un petit buste unique, placé à Rome dans la *villa Albani*[1].

L'inscription ЄΙϹΟΚΡΑΤΗϹ, *Isocrate*, qu'on lit au-dessous, nous le fait connoître avec certitude. Il est vrai que le style de la sculpture et l'orthographe du nom prouvent que cemonument n'est pas antérieur à l'ere chrétienne[2]: mais il n'en est pour cela ni moins certain ni moins authentique. Les portraits d'Isocrate étoient alors, comme nous l'avons remarqué, assez connus; et les sophistes multiplioient à cette même époque les portraits des hommes qui s'étoient rendus célebres par le talent de la parole.

En considérant ce buste, copié sans doute d'après un original plus ancien, et vraisemblablement d'après celui que Léocharès avoit exécuté, on croit y reconnoître cette délicatesse d'organisation qui s'opposoit invinciblement à ce qu'Isocrate pût monter à la tribune, et y obtenir ces applaudissements bruyants, auxquels il mettoit tant de prix; délicatesse à laquelle

(1) *Indicazione antiquaria della villa Albani*, n° 510 de la premiere édition, et n° 487 de la seconde.

(2) Les monuments paléographiques et numismatiques nous prouvent incontestablement que, depuis le temps d'Hadrien, l'usage avoit prévalu chez les Grecs de marquer dans l'écriture l'I long par la diphthongue EI. Les noms d'Antonin, de Sabine, de Faustine, etc., se trouvent ordinairement écrits sur les médailles avec cette diphthongue: le marbre du musée Napoléon, contenant un fragment du catalogue des pieces d'Euripide, disposées par ordre alphabétique, montre que cette nouvelle orthographe étoit suivie par les grammairiens; car on a rangé sous la lettre E les noms d'*Ino* et d'*Iphigénie*, qui, suivant l'orthographe plus correcte, devoient commencer par I. C'est ainsi qu'on a écrit ЄΙϹΟΚΡΑΤΗϹ au lieu de ΙϹΟΚΡΑΤΗϹ, sur le buste de ce numero. Au reste la substitution de la diphthongue EI à l'I long avoit commencé à une époque plus ancienne; ainsi le mot ΤΕΙΜΑΙ, *les honneurs*, au lieu de ΤΙΜΑΙ, se trouve écrit avec l'EI sur les médailles de Sauromate Ier, roi de Bosphore, qui a régné sous Auguste.

il dut sans doute cette grace, cette éloquence insinuante, cette harmonie de style qui supposent un tact fin et une sensibilité exquise, et qui font le caractere particulier de ses ouvrages.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXVIII.

§. 3. DEMOSTHENE.

Pl. XXIX.

Le nom de Démosthene, qui réveille l'idée de l'éloquence la plus mâle et la plus élevée, appartient à l'histoire politique autant qu'à celle de la littérature[1]. Cet homme, dont Philippe auroit voulu priver Athenes, au prix d'une des places fortes de son royaume[2], entraîné presque dès son enfance vers l'art de la parole par un penchant naturel[3], avoit rencontré dans les défauts de son organe des obstacles qui auroient pu paroître insurmontables[4] à tout autre. Mais son caractere ferme, patient,

(1) Plutarque a écrit la vie de Démosthene; et une autre vie du même orateur, mais plus succincte, se trouve parmi celles des dix rhéteurs, insérées dans les ouvrages de ce même écrivain. Deux autres vies de Démosthene, écrites en grec, ont été publiées dans le volume IV *des Orateurs*, de Reiske. Denys d'Halicarnasse, Suidas, Libanius, Photius, contiennent plusieurs morceaux sur la vie et les écrits de ce prince de l'éloquence grecque; et un grand nombre d'anciens écrivains ont fait mention de lui, Cicéron et Quintilien sur-tout. L'ouvrage d'André Schott, *Vitæ comparatæ Aristotelis ac Demosthenis*; la *Bibliotheque grecque* de Fabricius, tom. II, pag. 816 de l'édition de M. Harless; et les *Prolegomena* de Taylor, publiés dans le volume VIII des *Orateurs grecs* de Reiske, contiennent ou indiquent la plupart de ces matériaux.

(2) Il disoit qu'il auroit volontiers cédé aux Athéniens la ville d'Amphipolis, à condition qu'ils n'eussent point Démosthene dans leurs conseils (Dion Chrysostome, *Oratio* II *de regno*).

(3) Ce penchant se développa dans sa premiere jeunesse, lorsqu'il sollicita de la complaisance de ses maîtres qu'ils voulussent le mener avec eux au barreau, où ils alloient pour entendre l'orateur Callistrate qui devoit parler dans une cause célebre.

(4) Les défauts qui pouvoient contrarier le plus sa vocation étoient un grasseyement qui se faisoit sentir principalement dans la prononciation de la lettre *r*, une voix foible, une respiration entrecoupée, et un mouvement désagréable de l'épaule gauche; enfin un trouble involontaire qui s'emparoit de lui en présence d'une assemblée bruyante. Il s'essaya à déclamer tantôt sur les bords de la mer en courroux pour

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXIX.

laborieux, vint à bout de les vaincre. Il étendit et perfectionna ses connoissances à l'école de Platon; ses talents se développerent à celle d'Isocrate et d'Isée; il forma son débit sur l'exemple des acteurs les plus renommés du théâtre d'Athenes. Bientôt, et très jeune encore, il eut occasion, en plaidant contre ses tuteurs infideles[1], de faire un heureux essai de ses études, et d'en recueillir les fruits. Maître dès-lors d'une fortune honnête[2] que sa réputation croissante au barreau augmentoit chaque jour, il renonça aux affaires particulieres, et se livra tout entier aux affaires publiques qui lui présentoient une carriere plus brillante et plus digne de ses moyens. En montant à la tribune, il se décida pour le parti contraire à celui de Philippe, et crut pouvoir opposer une digue à ce torrent qui, descendu de la Macédoine, menaçoit de renverser la liberté de la Grece. Phocion étoit d'une opinion différente; il pensoit que la résistance étoit trop tardive, et conséquemment vaine, et que le seul moyen de sauver la chose publique étoit de se plier aux circonstances. Mais à l'époque où Démosthene embrassa le

s'accoutumer au bruit de la multitude, tantôt avec des pierres dans la bouche pour rendre sa prononciation plus facile; il régla ses attitudes et ses mouvements à l'aide d'un grand miroir, chose remarquable à une époque où il n'y avoit point de glaces, et où les miroirs, ordinairement fort petits, étoient tous d'une composition métallique. Les auteurs grecs ont imaginé à l'envi des exercices et des privations pénibles, pour rendre cette partie de la vie de Démosthene plus merveilleuse.

(1) Ce plaidoyer existe; il a servi au P. Corsini pour mettre à l'abri de toute contestation la chronologie de Démosthene, qui étoit né l'an 4 de la XCVIII[e] olympiade, 385 années avant J.-C. (F. A, t. II, dissertation XI, §. 6.)

(2) Une manufacture d'armes et de meubles, que Démosthene son pere faisoit exploiter par un grand nombre d'esclaves, avoit porté l'aisance dans sa maison. Démosthene le fils, devenu plus riche que son pere, fut obligé d'équiper une trireme; il remplit aussi les fonctions très dispendieuses de *chorege*, qui consistoient à fournir, à ses frais, un chœur de musique pour les fêtes solennelles d'Athenes.

parti contraire qui prétendoit soutenir l'indépendance de sa patrie, les talents et la fortune du prince macédonien ne brilloient point encore de cet éclat qui depuis les a immortalisés dans l'histoire. Aucune expérience n'avoit encore appris à la Grece à connoître la foiblesse des coalitions: et une république qui devoit se souvenir avec orgueil qu'Iphicrate, un de ses généraux, avoit par ses ordres affermi sur le trône la famille de Philippe[1], pouvoit espérer qu'elle ne résisteroit pas à ce prince sans quelque succès. Si la réserve de Phocion a été justifiée par l'évènement, les efforts de Démosthene s'accordoient mieux avec la fierté que l'honneur national et la gloire militaire de leurs ancêtres inspiroient aux Athéniens[2]. L'orateur ne négligea rien pour attaquer Philippe avec avantage; l'esprit public se réveilla à sa voix: les hommes d'état qui s'étoient laissé corrompre par les ennemis d'Athenes furent confondus; les Thébains, gagnés par son éloquence, déposerent leur haine jalouse, et firent cause commune avec les Athéniens. Mais la bataille de Chéronée détruisit bientôt toutes les espérances de la Grece: néanmoins Démosthene, trahi par la fortune, ne fut pas abandonné par le peuple d'Athenes, qui dans ce moment de danger lui décerna une couronne[3].

(1) Eschine, *de falsâ leg.*, p. 31.

(2) On peut voir dans les volumes XLIII et XLVI des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* ce que M. de Rochefort a observé à cet égard en faveur de l'opinion de Démosthene.

(3) Ce fut la récompense des soins qu'il avoit pris pour la restauration des murs de la ville. C'est ici l'endroit où l'on reproche à l'orateur sa lâcheté comme militaire: Pythéas prétendoit qu'il avoit abandonné son bouclier. Mais il ne faut pas se laisser persuader trop facilement par ces reproches qui ont été faits à Démosthene par ses ennemis personnels; il avoit pu être à la suite de l'armée plutôt comme homme d'état que comme guerrier; et il prit la fuite avec les autres dans la déroute générale. Au reste, il est bien certain qu'il n'avoit aucun commandement militaire, et il n'est pas vraisemblable qu'il servît comme simple soldat.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXIX.

Peu de temps après, l'orateur put se flatter que la mort de Philippe alloit changer l'état des affaires; et dans l'ivresse de ses espérances il osa parler d'Alexandre avec une sorte de dédain. Le prince, victorieux, ne tarda pas à lui faire entrevoir combien il lui seroit facile de se venger; mais il se laissa fléchir. Démosthene ne fut point abattu par la mauvaise fortune, et sut conserver une partie de sa popularité; il eut la satisfaction de voir le public se déclarer en sa faveur, lorsqu'Eschine, son rival, saisit cette circonstance pour faire juger un ancien procès qui auroit flétri les honneurs décernés autrefois à l'ennemi de Philippe. L'entreprise avorta, et Eschine fut même obligé de quitter Athenes. Peu de temps après, un trésorier infidele d'Alexandre, nommé Harpalus, se réfugia dans cette ville, et y transporta ses richesses. Plusieurs Athéniens se laisserent séduire; mais la crainte qu'inspiroit Alexandre triompha de la cupidité chez le plus grand nombre. L'aréopage eut ordre d'examiner la conduite des orateurs, et de les dénoncer au peuple. Démosthene, qui l'auroit pu croire? fut un de ceux qu'on dénonça, et fut condamné à une amende de cinquante talents. Malheureusement cet illustre orateur, que le parti macédonien n'avoit jamais pu corrompre, ne jouissoit pas d'une réputation qui le mît au-dessus de tout soupçon. Cependant l'aréopage n'ayant pas publié les motifs de sa décision, Démosthene et ses amis purent toujours protester qu'il étoit innocent[1]. Emprisonné, et bientôt fugitif, il choisit pour le lieu de sa retraite la ville de Trézene, d'où ses yeux étoient toujours attachés sur les rivages de sa patrie. La mort d'Alexandre ayant ranimé ses espérances,

(1) Pausanias, contemporain de Plutarque, a produit des raisons assez convaincantes pour justifier Démosthene de cette imputation (II, 33).

sa voix long-temps muette se fit entendre du fond de son exil pour servir son pays; il réussit par son éloquence à faire échouer les négociations des Macédoniens auprès des villes de l'Arcadie. Athenes alors s'empressa de le rappeler; et tous les citoyens à l'envi volerent à sa rencontre: mais il s'arracha presque aussitôt des bras de ses amis pour se rendre au camp de Lamia[1], où les Athéniens et leurs alliés venoient de remporter une grande victoire sur Antipater: ces moments furent les derniers où il ait joui de quelque félicité.

Les états coalisés se fatiguerent bientôt de combattre et de vaincre pour Athenes: quelques uns rappelerent leurs troupes; les autres donnerent à l'ennemi le temps de se remettre de cet échec, et de recevoir des secours: leur infanterie étoit cependant encore la plus forte, lorsqu'après une bataille douteuse chacun d'eux ne songea plus qu'à faire sa paix particuliere, sans chercher même à déguiser sa défection. En vain Démosthene s'efforça de leur persuader que les affaires n'étoient pas désespérées, et qu'il falloit continuer la guerre; Athenes fut forcée de céder; et le nom de Démosthene se trouva le premier parmi ceux des proscrits. L'orateur chercha un asile dans le temple de Neptune à Calaurée[2]; mais lorsqu'il vit les soldats d'Anti-

(1) Ce fait, attesté par la derniere des lettres de Démosthene, a été omis par tous ceux qui ont écrit jusqu'ici sur sa vie et sur son histoire. Si ces lettres sont apocryphes, elles prouvent au moins quelle étoit la tradition qui étoit reçue dans le temps où l'auteur de ces lettres a vécu. Taylor pense qu'il devoit être plus ancien que celui qui, selon lui, a supposé les lettres d'Eschine. Mais les doutes de Taylor sur les lettres de Démosthene ne présentent pas une grande probabilité.

(2) Le nom de cette île consacrée à Neptune, vis-à-vis de Trézene, est écrit de différentes manieres. Un oracle en vers, rapporté par Pausanias, *loco citato*, me fait juger que le véritable nom étoit Καλαυρεῖα, *Calaureia*, comme si l'on disoit *bel air*: voyez aussi *Harpocration* à ce mot.

pater prêts à violer cet asile, il avala le poison qu'une triste prévoyance lui faisoit toujours porter avec lui; et ses ennemis ne purent être maîtres que de son corps qu'ils abandonnerent dans l'enceinte sacrée, où plusieurs siecles après on voyoit encore son tombeau. Dans des temps plus tranquilles les Athéniens, qui n'avoient point oublié les services de Démosthene, voulurent les récompenser; une statue de bronze fut élevée en son honneur sur la place d'Athenes[1], et il fut décrété que l'aîné de ses descendants seroit entretenu, dans le prytanée, aux frais de la république.

La statue que je viens d'indiquer étoit l'ouvrage de Polyeucte[2], la même peut-être qui, très long-temps après, fut transportée à Constantinople[3]. C'est probablement d'après cet original que les nombreux portraits de Démosthene qui nous restent, et ceux dont il est fait mention chez les anciens avoient été copiés[4].

(1) Un passage mal entendu de la vie de Démosthene, qui se trouve parmi celles des dix rhéteurs, attribuées à Plutarque, a fait croire aux académiciens d'Herculanum, et avant eux à Photius, *Cod.* CCLXIV, que deux statues lui furent élevées par les Athéniens. Mais la seconde statue dont il est fait mention dans cet écrit, celle qui représentoit un orateur armé d'une épée, représentoit, non Démosthene, mais Démocharès son neveu. Le P. Corsini paroît avoir partagé cette méprise.

(2) Plutarque, *Vitæ decem orat.*, t. II, pag. 847. Cette statue fut érigée sous l'archontat de Gorgias, c'est-à-dire l'an 280 avant J.-C.; ainsi l'âge où Polyeucte a fleuri est fixé par cette époque.

(3) Christodore l'a décrite (*Analecta*, II, p. 457). L'orateur paroissoit plongé dans une profonde méditation; et Plutarque observe que les mains de la statue exécutée par Polyeucte avoient les doigts engagés les uns dans les autres; attitude qui sied bien au recueillement et à la méditation. Il raconte à ce propos l'aventure d'un soldat qui avoit déposé de l'argent dans les mains de cette statue, et qui, l'ayant recouvert des feuilles tombées d'un arbre voisin, avoit retrouvé, quelque temps après, son dépôt intact. L'historien ajoute que cet évènement, arrivé de son temps, étoit devenu le sujet de plusieurs épigrammes.

(4) Comme le petit buste en bronze que Cicéron dit avoir vu chez Brutus (*Orator.*, §. 31).

Nous en possédions plusieurs sans les connoître, lorsque les fouilles d'Herculanum firent reparoître au jour, en 1753, deux petits bustes en bronze, sur l'un desquels le nom de Démosthene étoit écrit en grec[1]. Cette découverte fut bientôt confirmée par d'autres monuments; et sur-tout par un bas-relief en terre cuite qui représentoit l'orateur réfugié à Calaurée, et assis sur l'autel de Neptune. Ce morceau précieux, qui est passé en Angleterre, seroit vraisemblablement encore ignoré, si un plâtre moulé sur cette antique et conservé à Rome ne fût pas tombé sous les yeux de Winckelmann, qui y lut l'inscription suivante, gravée en deux lignes sur l'autel même où la figure étoit assise:

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXIX.

ΔΗΜΟΣΘΕΝΗΣ	*Démosthene*
ΕΠΙΒΩΜΙΟΣ	*réfugié à l'autel*[2].

La physionomie de Démosthene est la même sur ce bas-relief que dans le buste d'Herculanum: elle est aussi la même sur un médaillon antique de marbre portant la tête et le nom du même orateur, qui existoit depuis long-temps à Rome, dans le palais de la *villa Panfili;* mais qui n'a été reconnu qu'après la mort de Winckelmann[3].

Des têtes sans nom, conservées dans plusieurs collections où N° 1 et 2.

(1) *Bronz. d'Hercul.*, t. I, pl. 11, 12, 13 et 14.

(2) Le mot ἐπιβώμιος est ici pour la phrase entiere, ἱκέτης ἐπιβώμιος, qui se trouve dans une épigramme de Méléagre (*Analecta*, CXVI). On peut voir ce bas-relief, dessiné et gravé d'après le plâtre dont on a fait mention, dans le Winckelmann de M. Fea, volume II, page 256.

(3) Je l'ai fait connoître dans une note à la planche 37, tome VI du *Museo Pio Clementino*. Voyez aussi mes remarques sur la planche 14 du tome III, où j'indique plusieurs autres bustes de Démosthene.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXIX.

elles étoient regardées comme des portraits de Térence ou de Pythagore, furent alors restituées au prince des orateurs. Je n'en connois aucune de plus belle et de plus expressive que celle que j'ai fait dessiner sous deux vues aux n° 1 et 2: elle est exposée au musée Napoléon[1]. On remarque dans le profil que la levre inférieure paroît collée contre la gencive, configuration propre à donner l'idée d'un homme qui bégaye. On sait que c'étoit un des défauts de l'orateur; et l'on a très ingénieusement observé que Michel-Ange, à qui les portraits de Démosthene étoient absolument inconnus, a cependant exprimé ce même défaut dans son Moïse par une conformation semblable de la bouche[2]. Les traits de cette figure et le front carré annoncent la force du génie; mais il faut convenir que la physionomie n'est pas prévenante, et ne promet pas un caractere aimable.

Pl. XXX. N° 1.

J'ai fait dessiner sous le n° 1 de la planche XXX un autre portrait de Démosthene: il est tiré d'une améthyste antique gravée en

(3) Elle a été tirée de la *villa Albani*, et se trouve au n° 621 de l'ancienne *indication* de cette collection. M. Petit-Radel l'a expliquée au volume II, planche 76 du *Musée Napoléon*, par Th. Piroli. On voit, à la planche suivante, une statue assise de Démosthene, qui, du Vatican, est passée dans le même musée, et que j'avois déja fait connoître (*Museo Pio Clementino*, t. III, pl. 14); mais la tête antique de cet orateur a été ajustée au corps d'une autre statue. Je ne saurois dire s'il en est de même ou non de la tête d'une seconde statue de cet orateur, qui du royaume de Naples a été transportée de nos jours dans la collection du duc de Dorset, en Angleterre. Cette statue est debout, et on en peut voir la gravure dans le Winckelmann de M. Fea, tom. II, pl. 6. J'avois cru autrefois qu'elle pouvoit être une copie antique de la statue de Démosthene, exécutée en bronze par Polyeucte; mais à présent je suis persuadé qu'elle ne peut l'être, quand même la tête n'en eût été jamais détachée. La position des mains dans la statue de Polyeucte devoit être bien différente d'après ce que nous avons rapporté ci-dessus à la note (3) de la page 254.

(4) Cette remarque a été faite par les antiquaires napolitains qui ont expliqué les *Bronzes d'Herculanum*, tom. I, p. 57, note (2).

creux, et portant le nom de Dioscoride[1], artiste célebre du temps d'Auguste. Ce superbe morceau appartient au cabinet du prince Boncompagni, à Rome. Stosch, Winckelmann, et Bracci, l'avoient déja publié[2]; mais ils n'ont pas même soupçonné le sujet intéressant qu'il représentoit. A la vérité les dessins qu'ils en ont donnés ne sont pas ressemblants: celui que je présente a été exécuté ici d'après une empreinte prise sur la pierre originale; il est de la plus exacte fidélité, et il ne paroît plus possible de n'y pas reconnoître Démosthene. Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXX.

Le médaillon de marbre dont on a parlé ci-dessus étoit inédit; ce dessin le représente fidèlement avec les défauts qu'on y remarque. Il appartient à une époque où la sculpture étoit en décadence. Il a vraisemblablement été fait dans le courant du III[e] siecle de notre ere. L'inscription, par les fautes d'orthographe et par la mauvaise forme des caracteres, paroît se rapporter à la même date; on y lit le nom de Démosthene, gravé sur le fond en quatre lignes, ainsi qu'il suit: N° 2.

[3]ΔΗ	*De*
ΜΟC	*mos*
ΘΕΝ	*then*
ΗC	*es.*

(1) On y lit ΔΙΟϹΚΟΥΡΙΔΟΥ, (ouvrage) *de Dioscoride*. Cependant on pourroit croire que, malgré le mérite de cet ouvrage, il n'est qu'une copie antique de la pierre sur laquelle ce grand artiste avoit gravé le portrait de Démosthene. L'un des Mercures du cabinet Strozzi, et le buste d'Io dans celui du prince Stanislas Poniatowski, faits l'un et l'autre par Dioscoride, offrent une finesse et une perfection d'exécution qui sont encore au-dessus de ce que nous voyons dans ce portrait.

(2) Stosch et Bracci, parmi les pierres gravées de Dioscoride, Winckelmann, *Monum. ined.*, pag. 107 et XCI.

(3) Cette faute est dans l'original.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXX. N° 3.

Enfin j'ai cru devoir ajouter ici le buste en bronze trouvé à Herculanum, qui a fait connoître, à l'aide de son inscription, les autres portraits de Démosthene. Le motif qui m'a déterminé à le donner de nouveau est le manque d'exactitude que l'examen du bronze original m'a fait apercevoir dans la gravure qui le représente, et qu'on trouve dans le recueil des antiquités d'Herculanum. M. Montagny en a pris un nouveau dessin à Palerme avec ce goût et cette fidélité qu'on lui connoît pour copier l'antique : ce dessin est gravé sous le n° 3. Le nom de *Démosthene*, ΔΗΜΟϹΘЄΝΗϹ, est écrit sur la poitrine. On peut juger, par la forme des caracteres, que cet ouvrage ne peut pas appartenir à une époque plus reculée que le siecle qui a précédé l'ere chrétienne.

§. 4. ESCHINE.

Pl. XXIX.

Les invectives sans mesure, et les injures grossieres que les orateurs d'Athenes se permettoient les uns contre les autres dans leurs débats, ont traversé les siecles à l'aide de leur éloquence, et ont fait que leurs noms ne sont point parvenus jusqu'à nous sans quelque tache[1]. C'est ainsi que nous savons que l'état des parents d'Eschine, et sur-tout celui de sa mere, étoit peu honorable, que son éducation fut extrêmement

(1) Le faux Plutarque, dans les *Vies des dix orateurs ;* Philostrate, dans les *Vies des sophistes,* I, 18; Photius, *Biblioth.*, *cod.* LXI et CCLXIV; la vie anonyme d'Eschine, et une autre écrite par un grammairien nommé Apollonius, qui se trouvent en tête de l'édition des discours d'Eschine dans les *Orateurs* de Reiske; l'argument de l'oraison contre Ctésiphon; et les oraisons mêmes de Démosthene, *de falsâ Legat.*, et *de Coronâ*, et celles d'Eschine en réponse aux précédentes, sont les principales sources où j'ai puisé des notices sur cet orateur.

négligée, qu'il traîna les premieres années de sa vie dans des emplois très vils; qu'après avoir servi dans les milices, il s'essaya sur la scene tragique, où il n'eut aucun succès; qu'il devint ensuite greffier d'un magistrat subalterne, et qu'au moyen d'un bel organe, de quelques connoissances qu'il sut acquérir dans les lois et dans les affaires, et sur-tout de la facilité dont la nature l'avoit doué pour l'art de la parole[1], il parvint à s'élever au rang des orateurs. Il prit, dès son début dans les affaires publiques, le parti contraire à celui de Démosthene, soit qu'il désespérât d'égaler cet orateur en soutenant les mêmes opinions, soit qu'il fût déja séduit par les promesses et par l'or de Philippe. Athenes, qui rendoit justice à ses talents, se défia souvent de ses intentions; et Eschine lui-même ne savoit pas assez les dissimuler. Ambassadeur des Athéniens auprès de Philippe, et leur député à l'assemblée des Amphyctions, il parut avoir trahi, dans l'une et dans l'autre mission, les intérêts de sa patrie. La victoire de Philippe à Chéronée comprima le ressentiment d'Athenes, et l'empêcha d'éclater.

Après la mort de Philippe, Eschine, plein de confiance dans la protection des Macédoniens, s'imagina que le moment étoit favorable pour renverser entièrement Démosthene. Dans ce dessein il accusa Ctésiphon, qui, quelques années auparavant, avoit fait décerner à Démosthene une couronne d'or; mais l'indignation publique, réveillée par la voix de celui-ci, se souleva contre l'accusateur, qui fut forcé d'abandonner Athenes. Il avoit pris le chemin de l'Asie pour aller implo-

(1) Eschine, suivant Philostrate, se distinguoit singulièrement dans les discours non préparés; son éloquence paroissoit d'autant plus admirable qu'elle étoit excitée par des occasions imprévues; elle avoit quelque chose qui sembloit surnaturel (Philostrate, *Vit. soph.*, I, 18, §. 3).

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXIX.

rer la vengeance d'Alexandre, lorsque la mort du conquérant déconcerta ses projets: il s'arrêta dans l'île de Rhodes, où il devint le chef d'une école d'éloquence qui parvint à une grande réputation. C'est là que, lisant à ses disciples son plaidoyer et celui de son adversaire dans ce procès célebre dont il avoit été la victime, et l'auditoire étant saisi d'admiration à la lecture du discours de Démosthene: « Eh! que seroit-ce, « s'écria l'orateur exilé, si vous aviez entendu ce monstre le « prononcer lui-même[1]? » Ainsi, tout en rendant justice à son ennemi, Eschine vouloit faire sentir à ses éleves combien, selon lui, les émotions que l'orateur éprouve ajoutent, dans la déclamation, à l'expression et à la force de l'éloquence. Eschine passa quelque temps après dans l'île de Samos, sans doute pour se rapprocher d'Athenes[2]: il espéroit peut-être y rentrer à la faveur d'un parti qui étoit devenu tout-puissant[3], quand la mort le surprit à l'âge de soixante-quinze ans. Son nom a été transmis à la postérité avec celui de son rival; leur haine mutuelle les a réunis à jamais dans la mémoire des hommes; et

(1) Pline le jeune, l. II, *epist.* 3. Cette expression d'Eschine, pleine de ressentiment, rend de plus en plus invraisemblable le conte qu'on a fait, que Démosthene rejoignit à cheval Eschine exilé, et que, lorsque le fugitif craignoit tout pour sa vie, son rival généreux lui remit une forte somme pour le soulager dans sa disgrace. Ce conte est répété à une autre occasion dans la vie de Démosthene, et il est probable que ce n'est qu'un de ces embellissements que les biographes grecs n'épargnoient pas dans leurs écrits.

(2) L'abbé Vatry, dans ses *Recherches sur la vie et les ouvrages d'Eschine*, tome XIV des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, cite Philostrate pour garant de ce voyage de l'orateur: Philostrate n'en dit mot; l'autorité est dans le faux Plutarque et dans Photius, *Cod.* LXI.

(3) C'est ce que craignoient ses ennemis, s'il est vrai, comme Apollonius l'affirme, que sa mort fut violente, ἀναιρεθείς; nous avons vu la même chose arriver à Thucydide lorsqu'il étoit sur le point de rentrer dans son pays.

l'éloquence d'Eschine le cede à peine, au jugement de tous les siecles, à celle de Démosthene[1].

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXIX.

N° 3 et 4.

Un faux portrait d'Eschine s'étoit glissé dans l'iconographie : une gaîne portant le nom de cet orateur avoit été publiée par F. Ursinus[2]; cette gaîne étoit surmontée d'une tête qui sans doute étoit rapportée, puisqu'elle représentoit un jeune homme sans barbe, ce qui est contraire au costume athénien. Les fouilles de la maison de campagne de Cassius ont fait reparoître de nos jours le véritable portrait d'Eschine qu'on voit maintenant au Vatican[3]. Cet hermès porte le nom d'Eschine, AICXINHC, écrit au-dessous de la poitrine : on y reconnoît un homme d'une constitution robuste et d'une santé vigoureuse, qualités que les biographes d'Eschine ont remarquées, et qui l'avoient porté dans sa jeunesse à embrasser l'état militaire[4], et même à se faire athlete. L'aspect de sa figure paroît annoncer ces talents qui rendoient son éloquence aussi éblouissante que persuasive. Il est vrai que le nom d'Eschine, sans celui de son pere, Atrometus, et sans aucune autre particularité qui le caractérise, pourroit

(1) Denys d'Halic., *de Demosthen. acumine*, p. 185 de l'édit. de Sylburge.

(2) J. Faber l'a reproduite, *Imagines*, n° 2, et d'autres après lui. Cet hermès existoit, à ce qu'il dit, parmi les antiques du grand duc de Toscane ; mais on l'a cherché en vain dans la galerie de Florence. Il se trouvoit probablement parmi les hermès qui ornoient un jardin des Médicis hors de Rome et dans le voisinage de la maison de campagne de Jules III. Or, la plupart de ces hermès avoient des têtes rapportées qui n'avoient pas originairement appartenu aux gaînes qu'elles surmontoient. C'est ce qu'on peut conclure d'une remarque faite par Ursinus, *præf.*, pag. 6.

(3) Je l'ai publié pour la premiere fois dans le volume VI du *Museo Pio Clementino*, pl. 36.

(4) Il avoit mérité une couronne pour s'être distingué dans une affaire contre les Thébains, et principalement pour en avoir porté la nouvelle à Athenes avec une célérité merveilleuse.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXIX.

indiquer le portrait d'un autre personnage du même nom; mais il faut observer que l'orateur a joui d'une réputation bien supérieure à celle de tous les autres Eschine, et que les portraits des grands orateurs et des hommes distingués par leur éloquence étoient aussi les plus multipliés[1]. Enfin, ce qui ne laisse plus lieu aux doutes, c'est que ce même portrait a fait chez les anciens le pendant de celui de Démosthene. J'ai remarqué dans le palais du prince Barberini, à Rome, deux hermès parfaitement semblables, qui étoient apparemment sortis de la même fouille, et qui étoient placés en regard, sans qu'on soupçonnât quels étoient les personnages qu'ils représentoient, puisque les portraits de Démosthene et d'Eschine n'avoient pas encore été reconnus : cependant ces hermès étoient les portraits de ces deux orateurs, tels que nous les présentons à la planche XXIX.

Pl. XXX. N° 4.

Nous avons vu au paragraphe 3 un médaillon antique en marbre, avec le nom et le buste de Démosthene; il a pour pendant un médaillon semblable également antique, et qui est le portrait d'Eschine, dessiné au n° 4 de la planche XXX : il est sans inscription, comme si celle qui désigne le portrait de Démosthene, dans l'autre médaillon, étoit suffisante pour faire reconnoître son rival dans celui-ci. Ce médaillon étoit inédit.

§. 5. LÉODAMAS.

Cet orateur, né dans la bourgade d'Acharnes, près d'Athenes, étoit contemporain de Démosthene et d'Eschine, qui avoient

(1) Philostrate, *Vit. sophist.*, I, c. 21, §. 7.

une très grande estime pour ses talents[1]. Eschine ne le juge point inférieur à Démosthene, et il ajoute que Léodamas avoit des qualités plus aimables[2]. Démosthene, engagé à parler contre Léodamas dans l'affaire de Leptine, ne dissimule pas que cet orateur excelle dans l'art de la parole[3]. Léodamas avoit déja fait connoître ce talent dans sa jeunesse, en attaquant un décret par lequel le peuple avoit accordé des honneurs extraordinaires à Chabrias[4]. C'est ainsi que les jeunes orateurs de la Grece s'efforçoient de se signaler, en profitant de la jalousie de la multitude contre les grands noms: pour cette fois le mérite de Chabrias fit taire l'envie. Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXIX.

Léodamas contribua quelque temps après à réconcilier les Thébains avec les Athéniens; et ses discours, si nous en croyons Eschine, faciliterent les succès qu'obtint ensuite Démosthene[5]. Nous ne savons rien de plus sur cet orateur. Une équivoque de nom, qui faisoit de Léodamas le précepteur d'Eschine, a été découverte et corrigée par un habile critique du siecle dernier[6].

Fulvius Ursinus avoit trouvé dans les jardins du cardinal Cesi un hermès portant écrit au bas de la poitrine le nom du personnage qu'il représentoit; mais les trois premieres lettres étoient effacées; les dernieres étoient ΔΑΜΑΣ (*damas*)[7]. L'in- N° 5.

(1) Ruhnkenius a indiqué les passages les plus classiques sur cet orateur (*Histor. critic. orator. græcor.* V, *Leodamas*).

(2) *Orat. in Ctesiph.*, pag. 531 de l'édition de Reiske.

(3) Démosthene, *in Leptin.*, pag. 501 de l'édition de Reiske.

(4) Démosthene, *ibid.*

(5) Eschine, *loco citato.*

(6) Ruhnkenius, *loco citato*, où il prouve que le nom du précepteur d'Eschine étoit *Alcidamas.*

(7) Dans la gravure de Théodore Galle (Fabri, *Imagines*, n. 84), on n'a pas eu l'attention de laisser assez d'espace en avant de la partie conservée de l'inscription, pour que trois lettres puissent y tenir. Gronovius fonde sur cette inexacti-

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXX.

génieux antiquaire conjecturoit, avec beaucoup de probabilité, que les trois lettres qui manquoient étoient ΛΕΩ (*Leo*) et que le portrait étoit celui de Léodamas; car, disoit-il, si c'étoit celui d'Alcidamas, autre orateur athénien, il faudroit de la place pour quatre lettres, et il n'y en a que pour trois. Comme ce raisonnement est juste, je n'ai pas cru devoir omettre le portrait de cet orateur, quoique le marbre original ait depuis longtemps disparu. Je l'ai fait copier d'après la gravure qui se trouve dans la premiere édition de l'ouvrage d'Ursinus, et qui est le type de toutes celles qu'on a données dans plusieurs recueils iconographiques.

§. 6. METTIUS EPAPHRODITUS.

Pl. XXXI.

Epaphroditus étoit né à Chéronée, dans la Béotie, d'une condition servile [1]. Modestus, préfet de l'Egypte, dont il étoit esclave, s'attacha à lui à cause des connoissances qu'il avoit acquises quoiqu'étant dans la servitude [2] : il lui confia l'éducation de son fils, et lui donna la liberté.

Epaphroditus se rendit à Rome, probablement à la suite de son ancien maître : il s'y fit une grande réputation, et y vécut

tude une nouvelle conjecture, et prétend soutenir que cet hermès appartenoit à quelque Damasus, Damas, Damasius (*Thes. ant. gr.*, t. II, p. 74). Ces erreurs arrivent souvent quand on ne remonte pas aux sources. Un autre hermès, dans le musée du Capitole, présente le nom de Léodamas écrit en latin; mais cette inscription est apocryphe.

(1) Un article bien court, dans le dictionnaire de Suidas, et qu'on retrouve plus succinct encore dans celui d'Eudocie, est tout ce qui nous reste sur la personne d'Epaphroditus.

(2) Fabricius a fait une méprise (*Bibl. gr.*, l. II, c. 5, §. 49) où il a dit qu'Epaphroditus étoit disciple d'Archibius: mais, dans le catalogue des grammairiens (l. V, part. III, c. 7), il a rétabli le nom véritable du maître, Archias.

dans l'aisance. Sa bibliotheque, composée de trente mille volumes bien choisis et des plus rares, faisoit honneur au goût dont il avoit donné des preuves nombreuses par ses commentaires sur Homere et sur Pindare, et par d'autres ouvrages de littérature. Il ne nous reste rien d'Epaphroditus; mais on peut voir dans les écrits des littérateurs et des scholiastes postérieurs le cas qu'ils faisoient de son autorité[1]. Ce grammairien florissoit dans la derniere moitié du premier siecle de l'ere chrétienne, depuis Néron jusqu'à Nerva.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXXI.

La tête que les n° 1 et 2 nous représentent sous deux vues est celle d'une petite figure assise qu'on voit dans le palais du prince Altieri, à Rome, et qui porte sur le socle l'inscription suivante, n° 3, par laquelle nous sommes assurés que cette statue en marbre est le portrait de M. Mettius Epaphroditus, grammairien ou littérateur grec:

N° 1, 2, et 3.

MMETTIVS	*Marcus Meitius Epaphroditus*
EPAPHRODITVS	*grammairien grec:*
GRAMMATICVSGRAECVS	*Marcus Mettius Germanus son affranchi*
MMETTIVSGERMANVSLFEC.	lui *a fait* élever cette statue.

Fulvius Ursinus, qui le premier a publié ce monument, l'attribue au grammairien Epaphroditus; mais il ne dissimule pas qu'il lui reste trop d'incertitude pour pouvoir assurer positivement que le M. Mettius Epaphroditus du monument est le même que l'Epaphroditus affranchi de Modestus. Cependant

(1) Kuster, dans ses notes à l'article cité de Suidas, a indiqué les scholiastes qui ont fait usage des remarques de ce grammairien. Fabricius y ajoute Etienne de Byzance dans le fragment sur Dodone. Le scholiaste de Venise sur l'Iliade a fait, en plusieurs endroits, mention d'Epaphroditus.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXXI.

cette conjecture est fondée non seulement sur l'identité du troisieme nom, que nous examinerons ci-après; mais elle l'est encore sur la qualification de grammairien grec; et enfin elle acquiert la plus grande probabilité par le séjour que le grammairien dont parle Suidas fit à Rome, et par la célébrité qu'il y acquit, puisque la statue a été trouvée dans cette capitale du monde ancien.

L'examen des trois noms donnés par l'inscription à ce littérateur me paroît propre à confirmer de plus en plus l'opinion que j'avance. Il étoit d'usage à Rome d'avoir trois noms: le premier, le prénom (*prænomen*), distinguoit la personne; le second, le nom (*nomen*), désignoit la famille; le troisieme (*cognomen*), surnom ou second nom, indiquoit la branche de la famille, et quelquefois distinguoit plus particulièrement la personne. Un esclave affranchi retenoit le nom qu'il avoit dans la captivité, en le plaçant le troisieme, et les deux premiers noms lui étoient donnés par son maître. Cela prouve que le grammairien de Chéronée, quoique appelé par les anciens du seul nom d'Epaphroditus, dut avoir, dès qu'il fut libre, deux autres noms qui étoient ceux de son maître. Le nom de Modestus ne put jamais être porté par Epaphroditus, parceque, suivant l'usage observé chez les Romains, le nom de Modestus ne pouvoit jamais être l'un des deux premiers noms d'un Romain[1]. Epaphroditus portoit donc les deux premiers noms

(1) Les prénoms romains sont bien connus, et le nombre en est très borné; les noms de famille, *nomina gentium*, qui étoient les seconds dans l'ordre, se terminoient toujours en *ius*, comme *Mettius*, *Tullius*, *Julius*, etc. *Modestus* ne pouvoit donc être que le troisieme nom, *cognomen*, du préfet de l'Egypte. Or, le troisième nom du maître ne devenoit jamais le nom de l'affranchi, qui prenoit seulement le *prænomen*, prénom, et le nom de famille, *nomen gentis*, de son patron.

de son maître Modestus, qui ne nous sont pas connus. Une inscription latine du bon temps, que j'ai vue à Rome, prouve que le nom de Modestus étoit porté par des personnages de la famille des Mettius, et que le prénom de Marcus étoit usité dans la même famille[1]. Puis donc qu'il y avoit à cette époque un Romain appelé M. Mettius Modestus; puisque Epaphroditus chéronéen étoit grammairien grec, et affranchi d'un Modestus; puisqu'un grammairien grec, dans un monument authentique, porte les trois noms de Marcus Mettius Epaphroditus, combien n'est-il pas probable que le gouverneur de l'Egypte s'appeloit Marcus Mettius Modestus, et que le grammairien dont parle Suidas étoit le Marcus Mettius Epaphroditus de la statue?

Le même lexicographe nous a laissé quelques détails sur l'habitude corporelle d'Epaphroditus; il dit qu'il étoit noir, et d'une grande taille: on ne peut guere reconnoître ces qualités dans un portrait en sculpture; mais les cheveux, naturellement frisés et presque hérissés, dans un âge mûr, comme le sont ceux de cette tête, supposent assez généralement un teint brun et basané.

On pourroit objecter, contre l'opinion que j'avance, que la barbe ne paroît pas convenir à un homme qui a vécu au temps marqué par Suidas, parcequ'elle annonce le costume du IIe siecle, et au plutôt celui du regne d'Adrien. Mais cette objection devient

(1) Il existe dans la *villa Panfili*, à Rome, l'inscription suivante, rapportée par Muratori, p. 1467, n° 11:

C. HERENNIO
PISONI
M. METTIVS MODESTVS.
FECIT.

La simplicité de cette inscription, la beauté des caracteres, et le petit nombre de noms portés par les personnes dont on y fait mention, prouvent aux connoisseurs en paléographie latine que ce monument appartient très probablement au Ier siecle de l'ere chrétienne. Il a même un rapport évident avec le style de l'inscription d'Epaphroditus.

nulle quand on considere que l'usage de porter la barbe avoit déja commencé à s'introduire parmi les Romains sous l'empire de Trajan[1], et que probablement les Grecs l'avoient adopté un peu plutôt, et particulièrement les gens de lettres, à l'imitation des philosophes, qui n'y avoient jamais entièrement renoncé.

§. 7. ELIUS ARISTIDE, SOPHISTE.

Rien ne prouve mieux la décadence de la littérature grecque pendant le IIe siecle de l'ere chrétienne que la grande estime qu'on montroit pour les sophistes, et les honneurs que le public et les souverains eux-mêmes prodiguoient à ces médiocres littérateurs qui abusoient de l'éloquence en l'appliquant à des sujets puérils et romanesques, qui se proposoient plutôt pour objet de forcer les applaudissements d'un auditoire ébloui que de l'éclairer, de l'instruire, et de le persuader; qui enfin dégradoient l'art oratoire par le mélange de la charlatanerie la plus effrontée. Ce fut alors qu'on attacha le plus grand prix à l'éloquence non préparée[2]; et on sent bien que les esprits les mieux faits n'étoient pas ceux qui obtenoient le plus de succès

(1) Plusieurs personnages romains sont représentés portant la barbe sur les bas-reliefs de la colonne Trajane.

(2) Le pere d'Hérode Atticus, l'un des hommes les plus riches de l'empire, avoit un desir très vif que son fils se distinguât par cette espece de talent. Les précepteurs qu'il lui avoit donnés jusqu'à ce jour, en inculquant à leur jeune éleve le goût pour la lecture des grands orateurs de l'antiquité, lui avoient inspiré une modeste réserve qui auroit pu paroître un sûr garant de ses progrès à venir : le pere en étoit cependant au désespoir ; et dès que le sophiste Scopélianus eut réussi à donner à Hérode de la hardiesse et de la présomption, le pere, enchanté de ce changement, mutila à coups de pierres les bustes des grands orateurs qui ornoient les avenues et les galeries de sa maison (Philostrate, *vitæ sophist.*, l. I, c. 21, §. 7).

dans ces épreuves. Les talents furent égarés, et de jour en jour ils devinrent plus rares.

Aristide, né au commencement du II[e] siecle de l'ere vulgaire, d'une famille qui jouissoit d'une honnête aisance dans la ville d'Adrianes en Mysie, se livra tout entier à ce genre d'études. Il ne put, à la vérité, acquérir la facilité tant vantée de faire et de réciter des discours impromptu; mais, après une préparation très courte, et même d'un seul jour, il put commander l'admiration par ce qu'on appeloit alors des prodiges d'éloquence. Les voyages augmenterent ses connoissances; et ses succès, à son retour, furent si flatteurs, et il en fut tellement enivré, que sa vanité n'eut plus de bornes[1]; elle respire dans toutes les pages de ses discours[2], qu'on ne liroit plus s'ils n'étoient pas parsemés de quelque érudition, et si les écrits des anciens n'offroient pas toujours de l'intérêt aux amateurs de l'antiquité et de l'histoire. On compte parmi ses plus glorieux succès la réédification de Smyrne, détruite par un tremblement de terre. Il est certain que Marc-Aurele donna des ordres pour le rétablissement de cette ville, sur le récit éloquent qu'Aristide lui fit du désastre qu'elle avoit éprouvé : mais il est vraisemblable, comme le remarque son biographe[3], que cet excellent prince auroit pris la même résolution sans y être excité par le sophiste. Un seul fait suffira pour faire connoître la vanité de ce littérateur.

(1) Les gens qui ont de la vanité parlent d'eux-mêmes à tout propos. Nous avons la vie d'Aristide presque tout entiere dans ses discours. Jean Masson l'en a extraite avec critique et exactitude ; son ouvrage a été inséré dans l'édition des œuvres de ce rhéteur, que Samuel Jebb a donnée à Oxford. Philostrate (*Vies des sophistes*, l. II, c. 9) nous a laissé une vie d'Aristide, fondée presque en totalité sur les faits qu'il tenoit du sophiste Damien, son contemporain, et qui l'avoit été d'Aristide.

(2) Il croyoit être un autre Démosthene; il se comparoit à Platon, et, ce qui étoit encore plus ridicule, à Alexandre-le-Grand.

(3) Philostrate, *loco citato*, §. 2.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXXI.

L'empereur ayant desiré, pendant son séjour en Asie, d'entendre un essai de l'éloquence d'Aristide, celui-ci le pria de trouver bon qu'il amenât au palais un assez grand nombre de personnes de sa connoissance, et de leur permettre, quoiqu'en présence de César, d'applaudir à haute voix, et de battre des mains. Marc-Aurele répondit avec autant de politesse que de bonté : « Il ne dépendra que de vous qu'on vous applaudisse [1] ».

Aristide mourut âgé de plus de soixante ans, comblé de distinctions par les Grecs asiatiques, et favorisé d'exemptions honorables par le souverain.

N° 4, 5, et 6. La tête gravée sous ces deux numero est celle de la figure assise d'Aristide, qui, trouvée à Rome, sous le pontificat de Pie IV, vers le milieu du XVI[e] siecle, fut placée dans la bibliotheque du Vatican, où elle est encore [2]. L'inscription, n° 6,

ΑΡΙΣΤΙΔΗΣ	*Aristide*,
ΣΜΥΡΝΕΟΣ	*smyrnéen*,

gravée en deux lignes au bas du siege et du côté gauche de la statue, nous fait reconnoître ce sophiste [3]. Aristide, qui se

(1) Philostrate, *loco citato*.

(2) Bellori, *Imagin. illustr.*, n. 72.

(3) J. Masson avoit élevé quelques doutes sur l'authenticité de cette inscription, et par conséquent sur la certitude de ce portrait; ces doutes étoient fondés sur la fausse orthographe des deux mots, ΑΡΙΣΤΙΔΗΣ pour ΑΡΙΣΤΕΙΔΗΣ, et ΣΜΥΡΝΕΟΣ pour ΣΜΥΡΝΑΙΟΣ. Joseph Bartoli a répondu à ces objections frivoles (*Dissertazioni due sul museo veronese, Verona*, 1745, in-4°, p. 199). Pour l'I au lieu de l'EI, on peut voir ce que nous avons remarqué à la planche 24 sur l'orthographe du nom ΠΟΣΙΔΩΝΙΟΣ au lieu de ΠΟΣΕΙΔΩΝΙΟΣ. A la vérité l'orthographe de ΣΜΥΡΝΕΟΣ pour ΣΜΥΡΝΑΙΟΣ est bien plus fautive, parcequ'elle peche aussi contre la quantité de la syllabe. Cependant elle est également fondée sur la prononciation de cette diph-

regardoit comme un second fondateur de Smyrne, put prendre le titre de smyrnéen quand il eut obtenu le droit de citoyen de cette ville, où il fut aussi honoré de différentes magistratures. C'est ainsi que nous avons vu Hérodote citoyen d'Halicarnasse et de Thurium, Aristomaque citoyen de Soles et d'Athenes, Métrodore citoyen d'Athenes et de Lampsaque. Il est probable que cette statue d'Aristide étoit une copie de la statue de bronze que les Smyrnéens avoient élevée en son honneur sur la place publique, près du temple d'Esculape [1]. Le panégyrique de Rome, qu'on trouve parmi ses ouvrages, peut lui avoir mérité une statue dans quelque forum, dans quelque portique, ou du moins dans quelque bibliotheque de cette capitale [2]. Si l'inscription de Pie IV, qui fait mention des ruines parmi lesquelles la

thongue, prononciation qui avoit lieu du temps même de Callimaque (voyez l'épigramme I de ce poëte dans les *Analecta*), et qui a fait substituer l'E à l'AI sur d'autres inscriptions (Gruter, p. xxii, 1, et p. ccxii, ccxiii), et même sur des médailles. Je ne citerai qu'un exemple; il est tiré d'une médaille de Faustine la jeune, princesse contemporaine d'Aristide : on y lit ΥΠΕΡ ΝΙΚΗΣ ΡΩΜΕΩΝ à la place de ΡΩΜΑΙΩΝ. Eckhel a parlé de cette médaille, qui se trouve dans le cabinet de Vienne (D. N., t. III, p. 520).

(1) Philostrate, *loco citato*, §. 2; et Oléarius, dans les notes.

(2) Libanius, dans sa lettre mdli, parmi celles que Wolff a publiées, à la page 704, parle de plusieurs portraits d'Aristide; deux étoient des bustes ou des tableaux à demi-figure; le troisieme étoit une figure entiere. Quelques expressions de cette lettre feroient supposer qu'Aristide, dans ces portraits, s'étoit fait représenter en Esculape. La cause de cette métamorphose peut être attribuée à la dévotion particuliere que le sophiste avoit pour le patron de la médecine, et aux visions fréquentes qu'il croyoit avoir de ce dieu. Un autre monument d'Aristide, qui subsiste encore, est le piédestal d'une statue érigée en son honneur par les villes d'Alexandrie, d'Hermopolis, et d'Antinoée, et par les Grecs établis en Egypte, dans le Delta, et dans l'arrondissement de Thebes. Ce monument curieux, conservé dans le musée de Vérone (Maffei, *Mus. Veron.*, p. xli, 3), nous fait connoître le prénom romain d'Aristide, qui étoit Publius, et confirme le surnom de *Théodore* qu'Aristide s'étoit donné lui-même, se regardant comme un don que les dieux avoient fait à ses contemporains.

statue avoit été ensevelie, nous indiquoit le lieu précis où cette découverte a été faite, elle pourroit répandre quelque lumiere sur cette question d'ailleurs assez peu intéressante [1].

La sculpture de la statue, quoique un peu molle d'exécution, est d'un bon style; la tête n'avoit jamais été dessinée séparément, ni dans une si grande dimension. On croit, en l'examinant avec attention, y reconnoître un homme de talent, mais dont la modestie n'est pas la principale vertu.

(1) L'inscription de Pie IV a été rapportée par Bellori, *loco citato.*

NOTE.

Fulvius Ursinus possédoit un hermès de l'orateur athénien Andocide, et il l'a publié: une inscription grecque le faisoit connoître; elle étoit conçue en ces termes :

ΑΝΔΩΚΙΔΗΣ	*Andocide,*
ΛΕΩΓΩΡΟΥ	*fils de Léogoras,*
ΑΘΗΝΑΙΩΣ	*athénien.*

Mais, comme cet hermès étoit sans tête, je n'ai point cru devoir imiter l'exactitude inutile de J. Faber, qui l'a fait graver dans son recueil.

Dans le gymnase de Zeuxippe, à Constantinople, il n'existoit point d'autres portraits d'orateurs et de rhéteurs grecs que ceux d'Isocrate, de Démosthene, et d'Eschine; ce sont du moins les seuls de ce genre que Christodore ait décrits.

Il existe à Rome, dans la *villa Mattei*, une inscription grecque, gravée autrefois au-dessous du portrait de l'orateur Hypéride; la voici :

ΥΠΕΡΙΔΗΣ ΡΗΤΩΡ	*Hypéride le rhéteur.*
ΤΕΥΣΙΑΔΗΣ ΕΠΟΙΕΙ	*Zeuxiade l'a fait.*

Je crois qu'on doit lire ΖΕΥΞΙΑΔΗΣ, *Zeuxiade*, et non ΤΕΥΣΙΑΔΗΣ, *Teusiadès.* On la trouve dans les *Miscellanea* de Spon, sect. IV.

CHAPITRE VII.

MÉDECINS, ET PHYSICIENS.

§. 1. HIPPOCRATE.

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXII.

Cet homme à jamais célebre naquit à Cos l'an 460[1] avant l'ere chrétienne: il étoit destiné par la nature à la médecine, puisqu'il étoit issu de la famille des Asclépiades, qu'on croyoit descendre d'Esculape[2]; mais il dut à l'esprit infatigable d'observation, à la justesse exquise de jugement dont il étoit doué, à une pratique assidue et toujours réfléchie, la gloire d'avoir réussi à porter l'art des prognostics à une certitude à laquelle on n'espéroit pas qu'il pût atteindre, et d'avoir répandu sur

(1) Cette année étoit fixée par Histomachus dans le traité qu'il avoit écrit sur la secte ou sur l'école des médecins qui reconnoissoient pour chef Hippocrate. On cite cette autorité dans la vie grecque d'Hippocrate, faussement attribuée à Soranus de Cos : mais cet écrit n'est pas un guide sûr pour nous conduire à la connoissance certaine de l'histoire de ce grand médecin, particulièrement lorsque les faits qu'on y lit ne sont point confirmés par quelque autorité plus respectable. Le docteur Ackermann, professeur d'Altorff, a donné un excellent abrégé de la vie d'Hippocrate, fondé sur les témoignages les plus authentiques, tels que ceux de Platon, d'Aristote, et d'Hippocrate lui-même, dans ses ouvrages les moins contestés. Cette vie a été insérée par M. Harless dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius, tom. II, p. 506.

(2) Platon, *Protagora et Phædro.* Il étoit de la branche de Nebros, suivant le témoignage d'Etienne de Byzance. V. Κῶς.

la science des lumieres nouvelles qui éclairent encore la postérité.

Non content des avantages que lui présentoit le trésor d'observations recueillies pendant plusieurs siecles dans l'école des Asclépiades de sa patrie [1], il entreprit de les comparer avec celles d'une école rivale, l'école de Gnide [2], et d'y ajouter les observations nouvelles que l'étude des maladies lui fourniroit dans d'autres pays et sous d'autres climats. Dans ce projet il parcourut l'Asie mineure, dont l'île de Cos étoit voisine, la Libye, la Scythie, quelques villes de la Thrace, la Macédoine, et la Thessalie [3]. Il paroît avoir plus particulièrement affectionné cette derniere contrée dont il donna le nom à l'un de ses enfants, et dont les habitants le comblerent d'honneurs même après sa mort [4]. Cependant il étoit revenu dans sa patrie, où ses leçons rendirent l'école de Cos la plus florissante de toutes les écoles de la Grece, tandis que ses nombreux écrits portoient l'instruction dans tous les pays, et chez tous les peuples. Sa réputation devint immense après sa mort, qui arriva, suivant des traditions anciennes, lorsqu'il étoit dans sa quatre-vingt-cinquieme année. L'imposture lui attribua plusieurs écrits apocryphes; on mêla du merveilleux au récit des évènements de

(1) Pline, l. XXXIX, §. 2, où il rapporte, d'après Varron, la fable qu'Hippocrate avoit incendié le temple qui contenoit ce dépôt. M. Ackermann observe judicieusement que ceux qui débitoient ce fait n'étoient pas bien d'accord entre eux, puisque quelques uns lui faisoient brûler le temple d'Esculape à Cos, et d'autres celui qui étoit à Gnide.

(2) Hippocrate, *de diæta acut.*, p. 268, 269, tom. II, édition de Van der Linden.

(3) L'énumération de ces contrées a été tracée d'après l'autorité d'Hippocrate lui-même. Voyez le docteur Ackermann, *loco citato*, pag. 511.

(4) L'un des fils d'Hippocrate s'appeloit Thessalus. Le faux Soranus atteste que le tombeau, probablement le cénotaphe, du médecin de Cos existoit encore de son temps près de Larissa en Thessalie.

sa vie; on en augmenta le nombre par des fables: à peine la critique la plus sévere a pu en purger son histoire, et former le catalogue de ses ouvrages authentiques [1].

Un tel homme ne pouvoit manquer d'avoir des images dans l'antiquité; aussi étoient-elles encore singulièrement vénérées du temps de Lucien [2]. Le costume le plus ordinaire qu'on donnoit à ses portraits étoit une espece de bonnet, ou plutôt une draperie roulée autour de sa tête, presque à la maniere d'un turban; costume que les antiquaires ont remarqué dans d'autres portraits de médecins, et même dans les images du dieu de la médecine [3]. Cependant les portraits d'Hippocrate qui nous sont

(1) André Dacier, qui nous a donné une vie d'Hippocrate, et Daniel Leclerc, dans son *Histoire de la médecine*, n'ont pas été bien scrupuleux sur les faits qu'ils y ont admis. L'invitation de se rendre à la cour de Darius, et le traitement de la peste dans la ville d'Athenes, sont du nombre de ces évènements qu'une critique plus rigoureuse auroit supprimés.

(2) *Philopseude*. Pline dit qu'Hippocrate avoit obtenu, dans la Grece, des honneurs divins semblables à ceux qui avoient été autrefois décernés à Hercule (l. VII, §. 37).

(3) Voici le passage de sa vie où il est parlé du costume adopté par les peintres dans le portrait d'Hippocrate: Ἐν δὲ ταῖς πολλαῖς εἰκόσιν ἐσκεπασμένος τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ γράφεται· ὡς μέν τινες λέγουσιν, ἐν πίλῳ, παράσημον εὐγενείας, καθάπερ Ὀδυσσεύς· ἄλλοι δὲ τῷ ἱματίῳ· καὶ τούτων οἱ μὲν δι' εὐπρέπειαν, ἐπεὶ φαλακρὸς ἦν· οἱ δὲ διὰ τὸ ἀσθενὲς τῆς κεφαλῆς· οἱ δὲ δι' ἔμφασιν τοῦ δεῖν τὸ τοῦ ἡγεμονικοῦ χωρίον φρουρεῖν· οἱ δὲ τοῦ φιλαποδήμου τεκμήριον· οἱ δὲ τῆς ἐν τοῖς συγγράμμασιν ἀσαφείας· οἱ δὲ πρὸς παράστασιν τοῦ δεῖν κἂν τῷ ὑγιαίνειν φυλάττεσθαι τὰ βλάπτοντα· τινὲς δὲ ὅτι χειρίζων, πρὸς τὸ τῶν χειρῶν ἀπαραπόδιστον, συμπεριλαμβάνων τὸ ἱμάτιον, περικεχυμένον ἐπετίθει τῇ κεφαλῇ· « Hippocrate est peint, dans plusieurs de ses « images, avec la tête couverte. Quelques « uns disent qu'il a un bonnet, et que c'est « un symbole de sa noblesse héroïque, « comme le bonnet d'Ulysse; d'autres disent « que sa tête est couverte d'une simple « draperie, et que c'est pour cacher un « défaut, puisqu'il étoit chauve; d'autres « pensent qu'il est coiffé de la sorte parce- « qu'il étoit d'une mauvaise santé; d'autres « croient que c'est pour nous avertir qu'il « faut prendre un soin particulier de cette « partie du corps, qui est le siege de la « raison. Suivant d'autres, c'est le costume « d'un voyageur; suivant d'autres encore, « c'est un emblême de l'obscurité de ses « écrits. Quelques uns regardent cette coif- « fure d'Hippocrate comme un avertisse- « ment pour faire entendre que, même en

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXII.

parvenus nous le montrent avec la tête chauve, tel que ses biographes nous l'ont décrit. Le plus certain de ces portraits est tiré d'une médaille portant la tête et le nom d'Hippocrate. Nous la donnons au n° 1.

N° 1.

Cette médaille existoit autrefois dans la collection de Fulvius Ursinus, où Théodore Galle l'avoit dessinée[1]. Il paroît que du temps du D[r] Mead on ne l'avoit pas encore perdue de vue; mais peu de temps après on ignoroit dans quel cabinet elle étoit passée[2]; et je l'ai fait copier d'après l'ouvrage de J. Faber. La légende du revers fait mention des citoyens de Cos, ville où cette monnoie avoit été frappée, et ce revers a pour type le serpent et le bâton d'Esculape[3].

« jouissant d'une bonne santé, il ne faut « pas omettre les précautions les plus effi- « caces pour la conserver; quelques autres « enfin disent qu'il a un voile autour de la « tête, parceque, exerçant la chirurgie, et « voulant avoir les mains libres, il s'est « enveloppé la tête de l'étoffe qu'il avoit « entre ses mains ». Ce passage est curieux, parcequ'il paroît dicté par un antiquaire qui ramasse, avec peu de critique, des conjectures de toute espece. Cependant Beger, Spanheim et le sénateur Bonarroti ont observé un chapeau ou un voile roulé autour de la tête sur plusieurs images d'Esculape et de quelques médecins (Beger, *Observat. et Conject.*; Bonarroti, *Medaglioni*, p. 125). Une statue et un buste d'Esculape, au musée Napoléon, sont coiffés de même (*Antiq. du musée Napoléon*, par M. Piroli, t. I, pl. 46 et 47); et deux bustes que je crois de deux médecins inconnus, et qu'on trouve, l'un dans les *Bronzes d'Herculanum*, (t. I, pl. 29 et 30), l'autre dans le *Musée du Capitole* (t. I, pl. 88), offrent ce même ajustement. Le motif le plus probable de ce costume des médecins grecs est celui qu'en donne Bonarroti, en disant que la tête couverte indique des personnes qui font des visites, et même des voyages en tout temps et à toute heure. On peut y ajouter encore un des motifs indiqués par l'auteur grec, qui conjecture que c'est pour donner l'exemple de ces précautions salutaires que ceux qui professent la médecine tâchent de faire observer aux autres.

(1) Fabri, *Imagines*, n. 71.

(2) Rasche, *Lex. Numar.*, t. II, pl. 11, p. 323.

(3) Je dois avertir ici que, par mes recherches au cabinet de la bibliotheque impériale, j'ai réussi à retrouver la médaille d'Hippocrate qu'on y avoit vue autrefois, mais que depuis long-temps on y cherchoit

L'hermès gravé sous les n° 2 et 3 est regardé comme un autre portrait d'Hippocrate[1]. Cette opinion est fondée sur la ressemblance qu'on remarque entre la physionomie de l'hermès et celle qui est sur la médaille du n° 1. Plusieurs hermès avec le même portrait, qui existent dans d'autres collections, ne laissent aucun doute sur la célébrité du personnage qu'ils représentent[2].

Chap VII. Médecins, et Physiciens Pl. XXXII. N° 2 et 3.

Si dans aucun de ces hermès nous ne voyons Hippocrate la tête couverte, on peut observer que cette particularité n'a été remarquée par l'auteur de la vie de ce médecin que dans quelques uns de ses portraits en peinture[3]. On sait que de tous les arts la peinture est celui qui peut, avec le plus de facilité, représenter fidèlement le véritable costume des personnages[4].

en vain. Ainsi l'authenticité de cette médaille, authenticité qui avoit été le sujet des doutes d'ailleurs peu fondés du savant Eckhel (D. N., 2, 11, p. 599), est hors de toute contestation : les connoisseurs pourront la vérifier de leurs propres yeux. La planche qui présente le portrait d'Hippocrate étant déja imprimée, j'ai fait graver cette médaille dans le Supplément, à la fin de la IIe Partie, pl. 57, n. 2. Une autre médaille semblable à celle-ci se trouve décrite et gravée dans le *Catalogue des médailles de la comtesse de Bentinck*, Amsterdam, 1787, in-4°, pl. 1, p. 78.

(1) Il est parmi les antiques du musée Napoléon, dans la *Notice*, n° 194; dans les *Antiques du musée Napoléon*, par M. Piroli, tom. II, pl. 78.

(2) Il en existe de semblables au Capitole, à Rome, et dans la galerie de Florence (Bottari, *Mus. Capit.*, t. I, pl. 19). Un troisieme se trouve aussi dans le musée Napoléon : on peut le voir gravé par M. Piroli (*Antiq. du mus. Napol.*, t. II, pl. 79). Celui-ci est un peu plus maigre, mais on y retrouve les mêmes formes. A la *villa Albani*, où il étoit placé autrefois, il portoit le nom de Xénocrate, parcequ'on avoit adapté une autre tête pareille à celle-ci sur une gaîne sur laquelle le nom de ce philosophe étoit gravé. Bellori n'a point pris garde à la restauration lorsqu'il a donné cet hermès comme celui de Xénocrate, *Imagines*, pl. 39.

(3) Bonarroti se trompe lorsqu'il assure que, suivant l'auteur de cette vie, les portraits d'Hippocrate en sculpture portoient un bonnet (*Medagl.*, p. 127).

(4) Nous verrons, dans le Supplément, pl. 57, n. 9, un portrait d'Hippocrate en miniature, avec la tête couverte d'une draperie.

Chap. VII.
Médecins, et Physiciens.
Pl. XXXII.

Les sculpteurs qui copioient le portrait d'Hippocrate en hermès pouvoient suivre l'usage le plus général, qui étoit de représenter les hommes illustres avec la tête nue.

§. 2. ASCLÉPIADE.

Aucun médecin de l'antiquité ne s'est élevé à la réputation d'Hippocrate, si ce n'est Asclépiade, né dans la ville de Prusa en Bithynie[1]. On auroit tort cependant si l'on prétendoit en conclure qu'Asclépiade égaloit en mérite le médecin de Cos, ou même qu'il ne lui étoit pas très inférieur. Le mérite d'Asclépiade étoit d'un genre tout-à-fait différent. Ce Bithynien s'étoit adonné dès sa jeunesse au barreau[2]; et quand il vit que ses succès répondoient mal à ses desirs, il quitta Thémis pour Hygiée. Le défaut absolu de ces connoissances positives, de cette observation soutenue, de cette pratique longue et pénible, qui paroissent indispensablement nécessaires pour exercer avec honneur la profession de médecin, ne le découragea point: il suppléa facilement à ce qui lui manquoit en créant des systêmes; il appela à son secours l'éloquence et l'érudition; il alla s'établir à Rome; il imagina une méthode nouvelle de traiter les maladies agréablement[3]; il réduisit la science à un petit

(1) Antiochus l'académicien, cité par Sextus Empiricus, *adver. Mathemat.*, l. VII, n. 201, 202, dit qu'Asclépiade, en médecine, ne le cédoit à personne, ὀυδενὸς δέυτερος. Apulée, *Florid.*, n. 19, assure qu'il est le prince des médecins après Hippocrate, *Si unum Hippocratem excipias, ceteris princeps.* Celui qui nous a conservé le plus de renseignements sur la vie et le caractere de ce médecin est Pline (l. VII, §. 37, et liv. XXVI, §. 7); Celse et Galien viennent après lui: ceux de leurs passages qui regardent Asclépiade sont cités par Daniel Leclerc (*Histoire de la médecine*, part. II, liv. III, ch. 4).

(2) Pline, liv. XXVI, §. 7.

(3) *Jucunde*, dit Celse, liv. III, c. 19.

nombre de regles; il ne savoit prescrire que les frictions, la gestation, et le régime; et ce régime n'étoit rien moins que sévere[1]. Tout le monde desiroit, dit Pline, que ce qui étoit devenu si facile fût vrai[2]; mais l'art de la médecine, qui, depuis Hippocrate, reposoit sur les bases solides de l'expérience et de l'observation raisonnée, abandonné à des théories toujours incertaines et flottantes, devint entre les mains d'Asclépiade entièrement hypothétique et conjectural[3]. S'il fallut de l'impudence[4] au médecin de Bithynie pour bouleverser la méthode médicale de son siecle, l'adage, *que la fortune seconde les audacieux*, n'a jamais été plus vrai que pour lui : il osa arrêter un convoi funebre, et il eut le bonheur de rendre à la vie un homme déja étendu dans le cercueil[5]. Son éloquence lui procura l'amitié et les éloges de Cicéron et de Pompée[6]: sa réputation engagea Mithridate à l'appeler auprès de lui; mais Asclépiade se contenta d'envoyer au roi de Pont ses consultations par écrit[7]; et son refus de se rendre auprès du monarque augmenta sa célébrité. Il avoit été assez téméraire pour dire en public qu'un médecin qui ne se portoit pas toujours bien ne méritoit aucune confiance; et il parvint, sans la moindre indisposition, jusqu'à l'âge de la décrépitude, où il mourut, non d'une maladie, mais d'une chûte[8]. Son nom, auquel étoit

(1) Pline, *loco citato*.

(2) Pline, *loc. cit. : Faventibus cunctis ut essent vera quæ facillima erant*.

(3) Asclépiade prétendoit cependant avoir rétabli la doctrine d'Hippocrate, et son école se rangeoit dans la secte des *dogmatiques*, pour se distinguer de l'école *empirique*, qui ne vouloit suivre d'autre guide que l'expérience. La véritable doctrine d'Hippocrate paroissoit néanmoins se rapprocher davantage de celle-ci que de celle de la secte des dogmatiques.

(4) C'est de ce défaut que Galien l'accuse (*de Element.*, l. II, c. 3).

(5) Pline, liv. III, §. 37.

(6) Cicero *de Oratore*, l. I, §. 14.

(7) Pline, liv. XXV, §. 3.

(8) Pline, liv. VII, §. 37.

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXII.

attachée une grande célébrité, engagea plusieurs médecins à suivre ses traces; et les Asclépiadéens[1] formerent une école contre laquelle Galien a eu souvent l'occasion de s'élever.

N° 4 et 5.

Le buste que nous présentons sous les n° 4 et 5 est un monument unique : il fut découvert à Rome, au commencement du dernier siecle, dans un tombeau qui étoit placé en-dedans de l'enceinte élevée par Aurélien, et peu éloigné de la voie Appienne[2]. Le nom écrit sur la plinthe qui tient au buste est celui d'*Asclépiade*, ΑϹΚΛΗΠΙΑΔΗϹ.

Quoique ce nom ait été commun à plusieurs hommes qui, à des époques diverses et en différents genres, ont obtenu de la réputation, il paroît que le portrait dont il s'agit doit être attribué au célebre médecin de ce nom par deux considérations principales. La premiere est qu'aucune désignation n'ayant été jointe à ce nom propre, il semble qu'on ait voulu par cette omission même désigner le plus célebre des Asclépiades ; et tel étoit le médecin dont nous parlons, sur-tout à Rome, où le monument a été trouvé[3]. La seconde est que l'usage de porter la barbe courte, comme on la voit dans ce buste, est précisément celui qui avoit lieu parmi les Grecs dans le temps du grand Pompée : on peut s'en convaincre en comparant cette

(1) Le nom d'Asclépiadéens a donné lieu à une équivoque : attendu la ressemblance des deux mots grecs Ἀσκληπιαδῶν et Ἀσκληπιαδείων, on a quelquefois confondu les disciples d'Asclépiade avec les descendants d'Esculape. Voyez ma remarque sur Sextus Niger, ci-dessus, au §. 6 de ce même chapitre.

(2) On peut voir la lettre de Bl. Garofolo, dans le XI[e] volume du *Giornale de letterati d'Italia*, article x. La traduction française d'une partie de cette lettre se trouve dans l'*Histoire de la médecine*, page 410.

(3) C'est ainsi que Galien cite souvent notre Asclépiade, sans joindre à son nom aucune désignation.

tête avec celle de Posidonius, stoïcien illustre de cette même époque[1]. Chap. VII. Médecins, et Physiciens.

Le portrait d'Asclépiade que nous donnons a déja été publié dans différents ouvrages[2]; mais il a été dessiné de nouveau pour celui-ci, et beaucoup plus fidèlement, d'après le marbre original qui est à Rome dans le musée du Capitole. Pl. XXXII.

§. 3. XENOPHON DE COS.

Tout ce que nous connoissons de ce médecin, nous le devons à Tacite[3]; c'est lui qui nous apprend que Xénophon, né à Cos, de la famille d'Esculape ou des Asclépiades, reçu dans le palais des Césars sous l'empire de Claude, y jouit d'une faveur si distinguée, qu'un sénatus-consulte, sollicité par l'empereur lui-même, déclara la patrie du médecin libre à perpétuité de tout impôt[4]. Cependant, plus dévoué aux intérêts d'Agrippine que reconnoissant des bienfaits de Claude, Xénophon, si nous ajoutons foi au récit de ce même historien, poussa jusqu'à un tel point la complaisance criminelle pour cette femme ambi- Pl. XXXIII.

(1) Voyez ci-dessus pl. 24.

(2) *Museo Capitolino*, t. I, pl. 3.

(3) Tacite, *Annal.*, l. XII, §. 61 et 67. Diogene de Laërte a fait aussi mention de Xénophon de Cos, médecin (II, 59); mais il n'indique aucune particularité de sa vie. Je ne sais pas comment Fabricius s'étoit persuadé que le médecin de Claude, Xénophon de Cos, pouvoit être différent de celui dont le biographe des philosophes a fait mention. Sûrement cet homme très savant n'avoit sous les yeux, en proposant ce doute, que le §. 67 du livre XII de Tacite. Aussi cet endroit de l'historien est-il le seul qu'il cite à propos du médecin Xénophon, dans l'*Elenchus medicorum veterum*, inséré dans le XIII[e] volume de sa *Bibliotheca græca*, premiere édition.

(4) *Precibus ejus (Xenophontis) dandum, ut omni tributo vacui in posterum Coi, sacram et tanti dei (Aesculapii) ministram insulam colerent* (Tacite, *Annal.*, XII, 61).

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXIII.

tieuse, qu'il hâta par une seconde dose de poison la mort de son maître[1].

N° 1. Cette médaille unique du cabinet impérial a été attribuée par Pellerin à Xénophon de Cos[2]. Eckhel a adopté cette opinion sans hésiter[3]. On voit d'un côté la tête sans barbe de Xénophon, désignée par la légende ΞΕΝΟΦΩΝ, *Xénophon.*

Le revers représente la figure d'Hygiée, déesse de la santé, avec ses attributs ordinaires, la patere et le serpent; aucun autre type ne convenoit mieux à la médaille d'un médecin et d'un descendant d'Esculape. Le croissant qu'on aperçoit au-dessus de la figure peut avoir trait à l'identité, ou, pour mieux dire, à la confusion de la déesse de la santé avec Isis, dont le culte à cette époque s'étoit répandu par tout l'empire: il pourroit aussi être un emblême des doctrines astrologiques, mêlées trop souvent chez les anciens médecins avec la véritable science. La légende, ΚΩΙΩΝ (monnoie), *des citoyens de Cos*, montre que cette médaille est un monument de la reconnoissance de la patrie de Xénophon envers lui.

L'analogie parfaite qu'il y a entre cette médaille, dont l'authenticité est reconnue, et celle d'Hippocrate, dont nous avons parlé au paragraphe premier, peut servir à mieux constater l'authenticité de cette derniere. En revanche la médaille d'Hippocrate dépouille de toute apparence de probabilité l'opinion de ces antiquaires qui prétendroient reconnoître dans la tête

(1) Il lui mit dans le gosier, comme pour le faire vomir, une plume enduite d'un poison très prompt: *Ille tanquam nisus evomentis adjuvaret, pinnam rapido veneno illitam faucibus ejus demisisse creditur; haud ignarus summa sceleris incipi cum periculo, peragi cum præmio* (Tac., *Annal.*, XII, §. 67).

(2) Rois, pag. 206.

(3) D. N., tom. II, p. 599.

auprès de laquelle on lit le nom de Xénophon un autre portrait que celui du médecin de ce nom[1]. D'ailleurs les traits et la coiffure de cette tête présentent un caractere si particulier, qu'ils la distinguent de tous les portraits connus des empereurs romains. Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXIII.

§. 4. ASIATICUS.

Tandis que les médecins empiriques et les dogmatiques combattoient les uns contre les autres, on imagina une méthode qui devoit rendre la science et la pratique de la médecine beaucoup plus faciles et plus courtes. Cette méthode étoit fondée sur une classification générale des maladies, par laquelle on les réduisoit à deux seules especes, le resserrement et le relâchement. Il y avoit conséquemment deux manieres de les traiter; et la pratique se renfermoit dans des bornes assez étroites. Cette méthode, inventée à Rome, sous l'empire d'Auguste, par Thémison de Laodicée, fut mieux développée par Thessalus et par Soranus sous les regnes de Néron et de Trajan[2].

Parmi les noms des méthodiques dont il est fait mention dans N° 2 et 3.

(1) L'usage de graver les portraits des empereurs sans leurs noms, sur les médailles grecques, n'a guere d'exemples que sous le regne des premiers empereurs, et ces exemples sont très rares. Ceux qui voudroient reconnoître Auguste dans la tête gravée sur la médaille dont il s'agit, et qui supposeroient que le nom de Xénophon qu'on y lit est celui d'un magistrat de Cos, n'auroient pas fait attention à l'énorme différence de fabrication et de style qui existe entre cette médaille et quelques autres frappées à Cos sous le regne d'Auguste. Nous en verrons un exemple à la planche 43.

(2) On peut voir les maximes principales de cette école, et les noms des médecins qui s'y sont distingués, savamment exposés dans l'*Histoire de la médecine*, par Daniel Leclerc, II[e] partie, liv. IV, sect. 1.

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXIII.

les écrits des médecins, et notamment dans ceux de Célius Aurélianus, qui étoit de la secte, on ne trouve pas celui de Marcus Modius Asiaticus : cependant il étoit éleve de cette école; et c'est le beau buste gravé aux n° 2 et 3 de cette planche qui nous apprend à le connoître. Ce monument, trouvé à Smyrne, et qui est maintenant placé dans le cabinet de la bibliotheque impériale, est accompagné de deux inscriptions; l'une, en vers, gravée sur la poitrine; l'autre, en prose, écrite sur le piédouche qui est du même bloc[1]: celle-ci, composée exprès pour indiquer le nom et la profession du sujet, est ainsi conçue:

M. ΜΟΔΙΟϹ. ΑϹΙΑΤΙΚΟϹ. ΙΑΤΡΟϹ. ΜΕΘΟΔΙΚΟϹ[2].

Marcus Modius Asiaticus, médecin méthodique.

Les deux premiers noms montrent qu'Asiaticus avoit obtenu les droits de citoyen romain; et qu'il avoit par conséquent adopté, suivant l'usage, un nom et un prénom romains. Son véritable

(1) Ce buste fut envoyé de Smyrne au chancelier de Pont-Chartrain, qui étoit alors ministre de la marine. Il le fit mouler et jeter en bronze par Girardon. Un de ces bronzes avoit été connu par Montfaucon, qui l'a donné dans le *Supplément de son A. E.*, t. III, pl. 8, mais qui paroît avoir ignoré le marbre original. Une autre copie est dans la collection du comte de Pembroke, à Wilton-House. Après la mort du chancelier, le marbre fut acheté par le duc de Valentinois, qui le légua, par son testament, au cabinet du roi. Le comte de Caylus l'a publié dans son recueil, t. VI, pl. 42, n. 2 et 3, où il a fait l'histoire de ce monument.

(2) Il est à remarquer que la lettre *sigma*, dans l'inscription en prose, est formée en croissant, comme un C latin ; dans celle en vers, elle conserve sa forme plus ancienne, Σ. Ce mélange de caracteres, qui se trouve souvent sur les médailles grecques, ne prouve pas que les deux inscriptions aient été gravées à des époques différentes ; il prouve seulement qu'on a mis plus de soin à la gravure de l'inscription poétique.

nom étoit Asiaticus : aussi lui donne-t-on seulement ce dernier dans l'inscription en vers que voici :

ΙΗΤΗΡ ΜΕΘΟΔΟΥ ΑΣΙΑΤΙΚΕ ΠΡΟΣΤΑΤΑ
ΧΑΙΡΕ
ΠΟΛΛΑ ΜΕΝ ΕΣΘΛΑ ΠΑΘΩΝ
ΦΡΕΣΙ ΠΟΛΛΑ ΔΕ ΛΥΓΡΑ [1]

Adieu, Asiaticus, mon patron, médecin méthodique, toi qui as éprouvé dans ton cœur bien des satisfactions et bien des amertumes.

Cet adieu, χαῖρε, *vale*, fait présumer que le buste étoit placé sur le tombeau d'Asiaticus, et que ce monument avoit été élevé à sa mémoire par quelqu'un de ses clients ou de ses affranchis [2].

(1) Ἰητὴρ μεθόδου, Ἀσιατικὲ πρόστατα, χαῖρε,
Πολλὰ μὲν ἐσθλὰ παθὼν φρεσὶ, πολλὰ δὲ λυγρά.

Le premier de ces deux vers est un hexametre; le second, imité d'Homere (*Odys.*, liv. IV, v. 230), est une portion d'hexametre, composée de quatre dactyles et d'une partie du cinquieme. L'harmonie sensible de ces vers, quoique mutilés, avoit introduit chez les Grecs l'usage de se permettre ces portions de vers dans les inscriptions de quelques monuments (Pausanias, l. V, c. 19), de même que les poëtes dramatiques se les permettoient dans leurs pieces, où l'on avoit donné à ces vers coupés le nom latin de *clausulæ* (Bentley, *de Metris Terent.*, à la tête de son édition de Térence; Isidore, *Orig.*, I, 38). Virgile, qui, dans l'Enéide, a emprunté à la poésie dramatique plusieurs de ses beautés, a fait un usage merveilleux de ces vers, qui, placés avec autant d'art que de goût à la fin de quelques périodes, donnent plus d'effet à la divine versification de ce poëme. La plupart des commentateurs n'ont pas senti ce charme, et ils regardent encore ces vers mutilés comme des négligences qui auroient disparu si le grand poëte eût pu mettre la derniere main à son ouvrage.

(2) L'usage de placer les bustes des morts sur leurs tombeaux a été général dans l'antiquité, et le nom même de buste en est la preuve; car le mot *bustum*, dans les temps plus anciens, désignoit les lieux où l'on brûloit les morts; dans les temps postérieurs, les tombeaux même ont porté ce nom. Aux preuves sur lesquelles j'ai autrefois appuyé cette conjecture (*Mus. Pio Clement.*, t. VI, préf., p. XI) je puis ajouter maintenant deux autres exemples tirés de monuments inédits : l'un est le buste de Titius Gemellus, trouvé à Marseille, et placé maintenant dans le cabinet de M. l'abbé de Tersan. Ce buste a sur le

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXIII.

Les antiquaires qui ont parlé de ce marbre avant moi ont rapporté le mot πρόστατα (*prostata*) au précédent μεθόδου (*methodou*), et les ont expliqués comme si Asiaticus avoit été le chef de la secte méthodique: mais ni l'ordre naturel de la phrase ni la valeur du mot, προστάτης (*prostates*), ne peuvent admettre cette interprétation; jamais on n'a donné le titre de *prostates* à un chef d'école.

Asiaticus, à ce qu'on peut juger par son portrait sépulcral, étoit mort à la fleur de l'âge: sa carriere avoit été parsemée en mesure égale de roses et d'épines, si nous devons en croire l'épigramme gravée sur son buste. Mais ce mélange de bonheur et de malheur n'avoit produit dans sa vie que des chagrins et des consolations sans éclat: c'est du moins ce que le mot φρεσὶ (*dans son cœur*) me paroît indiquer.

L'interprétation que je viens de donner au mot προστάτης (*patron*) diminue beaucoup de la célébrité de ce médecin méthodique, regardé par d'autres, ainsi que nous venons de le dire, comme un chef de l'école.

piédouche une inscription grecque conçue en ces termes :

ΤΙΤΙΟϹΓϾ
ΜϾΛΛΟϹ
ϾΑΥΤꞶ
ΤΗΝΠΡΟΤΟΜΗΝ
ΜΝΗΜΗϹ
ΧΑΡΙΝ
ϾΠΟΙΗϹϾΝϾΠΙΤꞶ ΑΥΤΟΝ (Ce mot est ajouté.)
ϾΝΘΑΔϾΚΗΔϾΥΘΗΝΑΙ

Titius Gemellus sibi protomen, memoriæ gratiâ, fecit, ut ipsi hîc justa solvantur.

« Titius Gemellus a fait (faire) son buste en sa mémoire, « afin que les cérémonies de ses funérailles soient « faites ici ».

L'autre est le buste de la fille d'un affranchi de Marc-Aurele. Il est exposé au musée Napoléon, parmi les marbres provenant de la conquête de Berlin. On lit au bas de la poitrine l'inscription suivante, qui se prolonge sur le cartel et sur le piédouche antiques :

D · M
AVR · MONNINAE
FILIAE
DVLCISSIM
PARENT · FECERVNT
ALEXANDER · AVG · LIB
ET
VMBRICIA · AMMIAS
VIX · AN · XVIII

J'ai été moi-même en doute si je devois placer son buste dans ce recueil de portraits d'hommes illustres: mais l'excellence de la sculpture le rend un des plus beaux morceaux de ce genre qui nous restent de l'antiquité, et paroît devoir mériter au personnage qu'il représente une espece de célébrité posthume. Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXIII.

§. 5. CLAUDIUS AGATHEMERUS.

Claudius Agathémerus, Lacédémonien, médecin de profession, s'étoit appliqué à la philosophie sous Annéus Cornutus; et ce fut à Rome, dans la maison de celui-ci, et sous l'empire de Claude, qu'il sut gagner l'amitié et exciter l'émulation de l'un de ses condisciples, de Perse, l'auteur des satires, qui étoit du même âge que lui. Agathémerus étoit aussi recommandable par la science et les lumieres qu'il avoit acquises que par la pureté et la douceur de ses mœurs. Voilà tout ce que nous savons de lui, et c'est Suétone qui nous l'apprend[1].

On croit que ce bas-relief sépulcral, représentant le buste d'un homme en habit romain, à côté de celui de sa femme, nous offre le portrait de ce médecin estimable[2]. Le fondement N° 4.

(1) Suétone, dans la vie de Perse, s'il est vrai toutefois que cet écrit ancien soit de Suétone: *Usus est (Persius) convictu doctissimorum et sanctissimorum virorum acriter tum philosophantium, Claudii Agatherni (l. Agathemeri) medici lacedæmonii et Petronii Aristocratis magnetis, quos unice miratus est et æmulatus, cum æquales essent et Cornuto minores.* Sur une observation de Reinésius, les critiques ont jugé unanimement qu'il est nécessaire de changer le nom d'*Agathernus*, qu'on lit dans les manuscrits, et qui n'est ni grec ni latin, et tout-à-fait inoui, en celui d'*Agathemerus*, qui s'en rapproche beaucoup. Reinésius, *Inscript.*, p. 610; Fabricius, *Biblioth. gr.*, t. IV, p. 617 de la seconde édition; et dans l'*Elench. medicor.*, t. XIII de la premiere.

(2) Ce bas-relief est dans la collection de l'université d'Oxford; il y a été transporté du Levant, et on l'a publié dans les

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXIII.

de cette conjecture est l'inscription par laquelle nous sommes assurés que ce buste est celui de Claudius Agathémerus, médecin. Il est vrai que l'omission du nom du pays rend un peu moins completes les preuves de l'identité que nous croyons exister entre l'Agathémerus du marbre et celui dont parle Suétone : mais quelques autres particularités viennent encore à l'appui de l'opinion que j'énonce. Le Claudius Agathémerus du marbre étoit grec, ainsi que le condisciple de Perse ; et sa coiffure et son menton sans barbe, ainsi que la coiffure de sa femme[1], s'accordent parfaitement avec le costume du temps où l'Agathémerus de Suétone a fleuri. Si l'Agathémerus du buste étoit différent, il faudroit supposer que, non seulement il y a eu deux Claudius Agathémerus, médecins grecs, mais qu'ils ont été contemporains l'un de l'autre.

Je transcris ici l'épigramme qui fait connoître les portraits du mari et de la femme[2] : elle prouve qu'Agathémerus avoit fait exécuter ce tombeau de son vivant :

ΚΛΑΥΔΙΟΣ ΙΗΤΗΡ ΑΓΑΘΗΜΕΡΟΣ ΕΝΘΑΔΕ ΚΕΙΜΑΙ
ΠΑΝΤΟΙΗΣ ΔΕΔΑΩΣ ΚΡΑΙΠΝΟΝ ΑΚΕΣΜΑ ΝΟΣΟΥ
ΞΥΝΟΝ ΤΟΥΤΟ Δ ΕΜΟΙ ΚΑΙ ΜΥΡΤΑΛΗ ΕΙΣΑ ΣΥΝΕΥΝΩ
ΜΝΗΜΑ ΜΕΤ ΕΥΣΕΒΕΩΝ Δ ΕΣΜΕΝ ΕΝ ΗΛΥΣΙΩ

Je gis ici, Claudius Agathémerus, médecin,
qui avois appris des remedes prompts pour toutes sortes de maladies.
J'ai fait élever ce monument pour moi et pour Myrtalé mon épouse.
Nous sommes dans l'Elysée, en compagnie des ames pieuses.

différentes éditions des *Marmora Oxoniensia*.

(1) C'est à-peu-près la même coiffure qu'on remarque dans les portraits d'Agrippine, la mere de Néron, dans ceux de Poppée, de Julie, fille de Titus, et de Domitia, l'épouse de Domitien.

(2) Brunk l'a insérée dans ses *Analecta*, parmi les *adespota*, n. dxcii.

Chap. VII.
Médecins, et Botanistes.
Pl. XXXIV.

§. 6. MEDECINS ET BOTANISTES

DONT LES IMAGES SONT TIRÉES DES MINIATURES D'UN ANCIEN MANUSCRIT.

L'un des manuscrits les plus anciens, et en même temps les plus remarquables dans l'histoire de l'art diplomatique, est sans doute le manuscrit de la Bibliotheque de Vienne, qui contient les ouvrages de Dioscoride[1]. Exécuté à Constantinople, vers la fin du V[e] siecle de l'ere chrétienne, pour la fille d'un empereur d'Occident[2], il n'y manque aucun des ornements qui à cette époque rendoient un livre précieux. Mais, parmi les miniatures dont il est enrichi, celles qui ont fixé le plus l'attention des savants sont les deux tableaux sur fond doré, renfermés dans des bordures en arabesques, et dont chacun présente les images de sept médecins ou botanistes les plus célebres. Ils sont assis

(1) On trouve une description très étendue de ce manuscrit dans les *Commentarii de bibliothecâ Vindobonensi*, de Pierre Lambécius, liv. II, ch. 7; un résumé de cette description dans la *Paléographie grecque* de Montfaucon, liv. III, c. 2, p. 195; et un autre plus court dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius, t. IV, p. 683 de la nouvelle édition. Ce précieux manuscrit fut acheté à Constantinople, pour la bibliotheque de Vienne, du temps de l'empereur Maximilien, par Augier Busbeq, voyageur et négociateur célebre, qui l'avoit trouvé chez un Juif.

(2) Julienne Anicia étoit fille d'Olybrius, le plus noble des sénateurs romains de son temps, et qui, avant de devenir empereur d'Occident, s'étoit retiré à Constantinople, et y avoit eu Julienne de son épouse Placidie, fille de Valentinien III. Julienne fut mariée à Aréobinde, et devint mere d'Olybrius le jeune, consul en 491, et de Dagalaïfe. Les auteurs ecclésiastiques ont loué la magnificence de cette princesse; et en effet, la figure allégorique de la Magnanimité, Μεγαλοψυχία, accompagne le portrait de Julienne dans une autre miniature de ce même manuscrit, que l'on voit gravée dans l'ouvrage de Lambécius. Tillemont, *Histoire des Empereurs; Léon I*[er], art. VIII; Ducange, *Familles Bizantines*, p. 174; Lambécius, *loc. cit.*, §. 8.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXIV.

les uns près des autres, comme s'ils étoient en consultation ensemble. Sur la marge, à côté de chaque figure, est le nom écrit en grec du personnage qu'elle représente: ainsi ces deux miniatures nous donnent quatorze images; et, à l'exception de deux qui sont idéales, on peut, avec beaucoup de probabilité, regarder les douze autres comme des copies anciennes des portraits authentiques de ces mêmes personnages[1]. Voici quels sont les motifs qui me paroissent établir cette probabilité.

Le premier, d'où dérivent tous les autres, est l'usage où étoient les anciens d'orner leurs manuscrits les plus précieux des portraits des auteurs. Cet usage, qui étoit observé dès les premiers temps de l'empire romain, tiroit son origine du luxe que les Attales et les Ptolémées avoient déployé quelques siecles auparavant dans les bibliotheques de Pergame et d'Alexandrie[2]. Séneque en a fait le sujet de quelques vaines déclamations qui n'ont peut-être jamais produit d'effet plus utile que de bien constater cet usage[3]. A l'époque où vivoit le précepteur de Néron, l'amour de l'iconographie ou le goût des portraits étoit généralement répandu à Rome; les productions des arts y avoient été réunies des trois parties du monde, et les originaux des por-

(1) Ces miniatures ont été gravées dans les deux éditions de Lambécius, et dans le *Catalogue des manuscrits de la bibliotheque impériale de Vienne*, par Nessell, part. III, n° 1, p. 3. Bellori les a reproduites à la fin de ses *Imagines virorum illustrium*, gravées par P. Santi Bartoli, qui, en les embellissant suivant son usage, les a rendues avec très peu de fidélité. De là les mêmes images sont passées dans les volumes II et III du *Trésor* de Gronovius, qui les a données telles qu'elles se trouvent dans les deux estampes de Santi Bartoli, et, en outre, en a répété séparément la plupart des figures. Les gravures insérées dans l'ouvrage de Lambécius étoient, jusqu'à présent, les moins infidelles.

(2) Lipsius, *de Bibliothecis*, ch. 10.

(3) Seneca, *de Tranquill. animi*, c. 9, assure qu'on voyoit dans les bibliotheques de son temps, *Cum imaginibus suis descripta sacrorum opera ingeniorum*. Voyez aussi l'épigr. 184 du liv. XIV de Martial.

traits des hommes illustres n'avoient pas été oubliés : le seul recueil de Varron en fournissoit un grand nombre[1]. Mais on peut demander si le peintre qui a pris soin d'embellir le manuscrit dont nous parlons, pour le rendre digne d'être présenté à Julienne[2], a copié les portraits sur de bons originaux, ou, ce qui revient au même, sur des copies transmises par des manuscrits plus anciens ? Plusieurs raisons nous portent à pencher vers l'affirmative.

D'abord les poses des figures, simples, gracieuses, et tout-à-fait dans l'ancien style, offrent un contraste frappant avec l'incorrection et la foiblesse de l'exécution ; le costume des personnages est en tout point convenable à leur siecle, à leur nation, à leur profession ; on peut même y remarquer des particularités savantes que j'aurai soin de relever dans l'explication des sujets. Ce manuscrit est en cela bien différent de plusieurs manuscrits anciens, ornés pareillement de portraits en miniature, qui choquent au premier coup-d'œil par des anachronismes évidents en ce qui concerne les costumes, et qui dès-lors ne méritent aucune confiance[3].

J'observe en second lieu que, si parmi les personnages peints dans le manuscrit il s'en trouve quelqu'un dont le portrait nous soit parvenu à l'aide d'autres monuments, et que ces portraits

(1) Pline, XXXV, §. 2. Nous avons traité ce sujet dans le discours préliminaire, pag. 10 et 16.

(2) Le sujet de la miniature où cette princesse est représentée, et où l'on voit la Reconnoissance, Εὐχαριστία, prosternée à ses pieds, me fait conjecturer que ce manuscrit a été offert à Julienne par quelque personne comblée de ses bienfaits.

(3) Telle est, par exemple, la figure de Denys d'Halicarnasse, dont nous avons parlé dans la note placée à la fin du chapitre V ; tels sont, pour la plupart, les portraits des hommes illustres dans le recueil de Thevet. V. le *Discours préliminaire*, pag. 19 (3).

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXIV.

se ressemblent, cette ressemblance est une preuve qu'ils ont été tirés l'un et l'autre d'un original plus ancien[1]; j'observe enfin que, si quelqu'un des portraits en question est répété dans les miniatures du même manuscrit sans aucune différence dans les traits de la physionomie, rien ne peut faire penser que ce portrait soit idéal[2].

Tels sont les motifs qui m'ont fait admettre ces miniatures parmi les monuments authentiques de l'iconographie ancienne. Il faut cependant avouer que l'état de décadence où se trouvoient les arts à la fin du V[e] siecle peut avoir fait tort à la justesse et à l'exactitude des traits caractéristiques des physionomies, auxquels la petitesse des proportions n'a pas permis de donner un développement suffisant; et que d'ailleurs treize siecles qui se sont écoulés depuis que ces peintures ont été faites, y ont nécessairement causé des dégradations considérables. On a retracé fidèlement ce qui en reste encore, sans en corriger les défauts, sans en suppléer les parties effacées, mais en rendant avec la plus scrupuleuse exactitude les calques des miniatures originales, tels qu'ils nous ont été envoyés de la bibliotheque impériale de Vienne.

CHIRON.

N° 1. Ce personnage mythologique nous fournit une preuve assez forte que les images en question n'ont pas été tracées au hasard, ou suivant le caprice d'un artiste du V[e] siecle. Chiron, centaure,

(1) Nous vérifierons cette observation dans le portrait de Galien, pl. 35.

(2) Le portrait de Dioscoride, pl. 35, n. 3, et celui que nous produirons à la planche 36, prouvent ce que j'avance ici.

c'est-à-dire né dans un canton de la Thessalie où l'art de l'équitation avoit fait les premiers progrès, passoit parmi les anciens pour avoir découvert la vertu médicale de plusieurs plantes[1]: son nom même annonce l'adresse de ses mains pour traiter les maladies qui sont du ressort de la chirurgie[2]. La maniere dont le peintre a indiqué les connoissances botaniques du centaure est la même que celle qu'avoient employée les plus anciens artistes. Chiron tient dans sa main gauche un mortier, dans la droite un pilon qu'il plonge dans le mortier, comme s'il étoit dans l'action d'exprimer le suc de quelques herbes. Deux figures de femmes, emblêmes de la médecine, étoient représentées avec les mêmes symboles sur le coffre de Cypsélus à Olympie, production des arts primitifs de la Grece. « Elles ont, dit Pausanias, des mortiers à la main, et des pilons qu'elles plongent « dans les mortiers. L'opinion regarde ces deux femmes comme « instruites dans la connoissance des médicaments[3] ». La peau d'une bête fauve couvre les épaules du centaure, comme sur plusieurs autres monuments; la partie postérieure qu'il tient du cheval est couchée et de couleur grise[4].

SEXTIUS NIGER.

Sextius Niger étoit un Romain d'une naissance élevée, qui, embrasé de l'amour de la philosophie, et d'une ambition peu N° 3.

(1) On peut consulter, sur la doctrine médicale de Chiron, et sur ses découvertes, l'*Histoire de la médecine*, part. I, l. I, c. 10, et la *Bibliotheca græca* de Fabricius, l. I, c. 3.

(2) Le mot *cheir*, χειρ, *main*, est l'étymologie du nom de Chiron et de celui de la chirurgie.

(3) Pausanias, V, 18.

(4) Dans les belles eaux-fortes de Santi Bartoli, le mortier dans les mains de Chiron est devenu un livre carré, et les jambes et la croupe de cheval ont été changées en un manteau de philosophe.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXIV.

commune, refusa la dignité de sénateur que Jules-César lui déféroit, et alla s'établir en Grece pour y créer une secte, ou plutôt pour renouveler celle des Pythagoriciens[1]. La médecine étant une des sciences les plus particulièrement cultivées dans cette école, Niger en fit un des principaux objets de ses études, et il adopta la doctrine des disciples d'Asclépiade[2]: ses livres sur cette science ont été souvent cités par Pline[3]. Ceux qu'il avoit composés sur la botanique, et où il parloit des vertus des plantes, sont loués par Dioscoride, et plus encore par Galien, qui les place au premier degré de mérite après ceux de Dioscoride[4]. Sextius Niger eut un fils qui paroît avoir suivi la même carriere que son pere[5].

Le peintre a donné au portrait de cet écrivain le costume de philosophe, et la barbe par laquelle se distinguoient alors dans la société ceux qui faisoient ouvertement profession de la philosophie: le rouleau indique les écrits de Niger.

HERACLIDE DE TARENTE.

N° 5. Ce médecin, dont les ouvrages ont été en grande estime dans

(1) Séneque le philosophe, *ep.* 98 et 59; et Séneque le déclamateur, *Controvers.*, liv. II, *procæm.* Les remarques de Lipse et de Nicolas Lefevre sur les endroits cités donnent beaucoup d'autres notices sur Sextius Niger. Voyez aussi Lambécius, *loc. cit.*, §. 4; et Fabricius, dans l'*Elench. medicor.*, tom. XIII de la *Bibliotheque grecque*, premiere édition, v. *Niger*, v. *Sextius*; et dans le *Catalogue des Pythagoriciens*, v. *Sextus*, t. I, p. 870 de l'édition de M. Harless.

(2) Il est cité par Galien, *procæm.*, l. VI *de Simpl. medic. facult.*, avec le titre d'*asclépiadéen.* Dioscoride (*procæm.*, l. I *de Mater. medic.*) le range aussi parmi les Asclépiades : il a voulu dire sans doute parmi les Asclépiadéens, ou parmi ceux qui avoient adopté les maximes d'Asclépiade le Bithynien.

(3) En plusieurs endroits, entre autres au livre XVIII, §. 68, 3.

(4) *Loco citato.*

(5) Séneque, *ep.* 98.

l'antiquité, étoit très renommé dans la secte empirique. Il avoit quitté celle des dogmatiques, dont il suivoit auparavant la doctrine, s'étant formé à l'école de Mantias. Si celui-ci étoit éleve d'Hérophile lui-même, comme on le croit généralement, Héraclide a fleuri sous les successeurs immédiats d'Alexandre-le-Grand. Les Grecs italiotes ne portoient point de barbe à cette époque; aussi n'en paroît-il pas dans le portrait d'Héraclide; autre particularité qui dépose en faveur des originaux d'après lesquels on a copié ces portraits. Au premier aperçu, voyant le romain Niger avec une longue barbe, et le grec Héraclide avec le menton rasé, on pourroit soupçonner que ces portraits sont d'un genre idéal: mais une légere réflexion suffit pour prouver que Niger, devenu pythagoricien, a dû porter la barbe, et qu'Héraclide, grec d'Italie, ne devoit pas en avoir, non plus que les rois siciliens Gélon et Hiéron, dont les portraits nous sont connus.

Les ouvrages d'Héraclide sur la matiere médicale, particulièrement sur les vertus des plantes, ont dû faire placer son portrait dans les miniatures qui ornent le manuscrit de Dioscoride[1].

MANTIAS.

Nous savons de Mantias qu'il étoit disciple d'Hérophile, et qu'il fut le maître d'Héraclide de Tarente; mais nous ignorons N° 7.

(1) Daniel Leclerc, *Hist. de la médec.*, part. II, l. II, c. 7; Fabricius, *Elench. medicor.*, v. *Heraclides Tarentinus*, et v. *Tarentinus;* Lambécius, *loc. cit.*, §. 4, fournissent ou citent les autorités des anciens qui ont parlé de ce médecin botaniste. On peut consulter encore à ce sujet les ouvrages cités par M. Schweighaeuser, dans la table des auteurs, tom. XIII de son édition d'*Athénée*, à l'art. *Heraclides Tarentinus.*

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXIV.

le pays où il étoit né, et presque toutes les circonstances de sa vie. Galien a parlé avec éloge de plusieurs ouvrages que Mantias avoit composés, et qui concernoient la botanique, la pharmacie, et en général la science des médicaments: il fait aussi remarquer que Mantias fut toujours fidele à la secte d'Hérophile et des dogmatiques, exemple que son disciple Héraclide ne jugea pas à propos d'imiter[1].

XENOCRATE APHRODISIEN.

N° 6. Nous devons encore à Galien la plupart des renseignements qui nous sont parvenus sur cet écrivain et sur ses ouvrages[2]. Il doit avoir été contemporain de Pline[3]; et l'un de ses traités, qui a pour titre *De la nourriture que fournissent les animaux aquatiques*, subsiste encore. On trouvoit dans les écrits de Xénocrate beaucoup d'inepties et de pratiques superstitieuses

(1) Voyez, sur Mantias, les auteurs cités par Lambécius, *loco citato;* par Fabricius, *Bibl. gr.*, tom. XIII, *Elench. medicor.*, v. *Mantias ;* et v. Daniel Leclerc, *Hist. de la médecine*, p. 325.

(2) Cependant Aëtius, Clément d'Alexandrie et Artémidore ont fait mention de Xénocrate. Outre ce qu'en ont dit Daniel Leclerc, *loco citato*, p. 618, et les auteurs cités dans la remarque précédente, on trouve un article sur Xénocrate et sur les éditions de ce qui nous est resté de lui dans le Xe volume de la *Bibl. gr.* de Fabricius, p. 746, édition de M. Harless.

(3) On ne sait pas comment tous ceux qui ont parlé de Xénocrate l'ont fait vivre sous Tibere ou sous Néron; ils se sont appuyés sur l'autorité de Galien, qui assure que Xénocrate vivoit du temps de ses grands-peres (*de simpl. medicam. facult. in princ.*): mais il m'a paru qu'on donne trop d'étendue à cette indication chronologique. Lorsqu'un auteur désigne un temps comme celui de ses grands-peres, il ne peut signifier qu'une génération, ou trente-trois ans avant sa naissance. Galien étoit né en 131, et Xénocrate devoit vivre en 98, c'est-à-dire du temps de Trajan. Cependant, s'il est le même auteur cité par Pline, ce qui n'est nullement prouvé, on peut croire qu'il a devancé de quelque temps l'époque de cet empereur, et qu'il a eu une longue vie; mais il ne sera jamais nécessaire de le placer sous le regne de Néron, et encore moins sous celui de Tibere.

mêlées à quelques connoissances utiles. On y lisoit, au rapport de Galien, plusieurs instructions ridicules ou pernicieuses, et même criminelles, telles que des recettes pour faire naître l'amour ou la haine, pour procurer des songes tels qu'on les souhaite, pour faire souffrir quelqu'un, et même pour le faire mourir.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXIV.

L'image de Xénocrate, telle qu'on la voit dans la miniature, présente un de ces accessoires qui la font reconnoître pour une copie de quelque ancien original. Cet accessoire est la petite draperie (*rica* ou *theristron*) qui lui enveloppe la tête. Nous avons parlé de cette coiffure usitée par les anciens médecins, dans l'article où nous avons examiné le portrait d'Hippocrate.

PAMPHILE.

Lambécius a confondu sans raison Pamphile, médecin et botaniste, dont il est ici question, et dont Galien a fait mention dans plusieurs endroits de ses ouvrages[1], avec un autre Pamphile né à Alexandrie, dont Suidas a parlé, qui étoit grammairien, disciple d'Aristarque, et qui vivoit sous les premiers Ptolémées. Daniel Leclerc paroît s'être également trompé lors- N° 4.

(1) La méprise de Lambécius vient de ce que Suidas attribue au grammairien un ouvrage dont les articles étoient distribués suivant l'ordre alphabétique des matieres; et Galien reconnoît le botaniste pour auteur d'un traité des herbes, disposé par alphabet. Lambécius ne s'est pas aperçu que Galien cite des exemples tirés de quelques articles de Pamphile qui commencent par A; et Suidas, au contraire, atteste que Pamphile d'Alexandrie n'étoit pas lui-même l'auteur des articles contenus dans les quatre premieres lettres : ces articles étoient l'ouvrage de Zopyrion, que Pamphile avoit continué. D'ailleurs rien ne nous apprend que le dictionnaire de Zopyrion, continué par Pamphile d'Alexandrie, eût la botanique pour objet.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXIV.

qu'il pense que Pamphile le médecin a vécu sous le regne de Claude[1]. L'opinion de Fabricius, qui le fait contemporain de Galien, est beaucoup plus probable, puisqu'elle est confirmée par un passage de Galien lui-même[2]. Au reste celui-ci paroît faire très peu de cas de la science de Pamphile; on voit seulement, par son empressement à le décréditer, que ce botaniste, auteur d'une description des plantes, par ordre alphabétique, avoit obtenu dans le vulgaire plus de succès qu'il n'en méritoit.

Quant à la miniature qui représente Pamphile, on peut observer que la barbe convient parfaitement au costume usité dans le siecle des Antonins.

MACHAON.

N° 2.

Ce personnage mythologique est le dernier du cercle; ainsi il se trouve placé près de Chiron, par lequel nous avons commencé. Machaon et Podalire son frere étoient les deux enfants d'Esculape qui prirent part avec les Grecs à la guerre de Troie[3]. Machaon y mourut[4]; il étoit l'aîné de deux freres[5], et il est le seul des deux qu'Homere ait mis en action dans l'Iliade. C'est probablement pour ces raisons que le peintre lui a donné la préférence sur Podalire. Machaon, dans la miniature, a l'air

(1) Daniel Leclerc a confondu, à ce qu'il paroît, le Pamphile botaniste avec le Pamphile pharmacien, ou, comme Galien l'appelle, μιγματοπώλης.

(2) *Elench. medicor.*, art. *Pamphilus qui de herbis, etc.*; *Biblioth. gr.*, t. XIII de la 1re édit. Galien, dans son traité *de Simpl. medic. pot.*, a placé Pamphile parmi les νεώτεροι, ou *les auteurs les plus récents*, et il le nomme avec Archigene, contemporain de Trajan.

(3) Homere, *Iliade*, II, v. 732.

(4) Quintus de Smyrne, *Paralip.*, VI, v. 406.

(5) Le même Quintus, *Paralip.* VII, v. 59.

pensif; on ne voit dans ses mains ni rouleau ni livre, sans doute parceque l'antiquité ne connoissoit aucun ouvrage qui lui fût attribué. Il occupe cependant à bon droit une place parmi les botanistes, soit à cause de son habileté dans la connoissance des plantes, soit pour l'art avec lequel il savoit les employer à la guérison des blessures[1].

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXIV.

GALIEN.

Pl. XXXV. N° 1.

La réunion de la littérature à la science de la médecine a rendu recommandables à la postérité la mémoire et les écrits de Galien[2]; ses connoissances dans la clinique le firent passer dès son vivant pour un homme extraordinaire qui opéroit des miracles[3]; sa doctrine a dominé pendant une longue suite de siecles dans les écoles de médecine chez les Grecs, chez les

(1) Homere, *Iliade*, IV, v. 218.

(2) Deux opuscules latins de Philippe Labbe, l'un contenant l'éloge historique de Galien, l'autre la vie de Galien tirée de ses propres ouvrages, réimprimée dans la premiere édition de la *Biblioth. gr.* de Fabricius, t. III, l. IV, c. 17, étoient les meilleurs guides à suivre pour bien connoître l'histoire de ce grand médecin, qui, dans ses écrits, parle souvent de lui-même et de ses contemporains. A présent le long article que M. Ackermann, professeur d'Altorf, a inséré dans la nouvelle édition de la *Bibliotheque grecque* (t. V, p. 378), sur la vie et les ouvrages de Galien, l'emporte, par l'érudition et par le jugement, sur tout ce qu'on a écrit sur le même sujet. Quant à la doctrine de Galien, ceux qui desirent en avoir une idée peuvent lire l'*Histoire de la médecine* par Daniel Leclerc, part. III, liv. III.

(3) Pour les rendre plus croyables, on a fait de lui un chrétien ; et Chartier, dans la vie de Galien, imprimée à la tête de l'édition qu'il a donnée des ouvrages de ce médecin, réunis à ceux d'Hippocrate, avoit adopté cette opinion. Un passage de Galien prouve combien elle s'éloigne de la vérité, et même de la vraisemblance : « Il est plus « facile, dit-il en parlant des sectes des mé« decins et des philosophes de son temps, « il est plus facile de faire changer de « croyance un juif et un chrétien, que de « persuader ces personnes de quelques « vérités contraires aux dogmes de leur « secte » (*de different. pulsuum*, l. II, c. 3, p. 68, t. VII de l'édition de Chartier).

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXV.

Romains, chez les Arabes, et même, après la renaissance des lettres, dans les universités de toute l'Europe[1].

Il étoit né à Pergame, l'an 131 de l'ere vulgaire, d'un pere qui étoit architecte et savant. Après avoir reçu une éducation très soignée, il se consacra spécialement à la médecine, dont il suivit l'étude à Smyrne sous Pelops, à Corinthe sous Numisien, et enfin dans les écoles d'Alexandrie qui avoient le plus de réputation. Ses observations particulieres et ses voyages dans la Grece et dans l'Asie augmenterent ses connoissances[2]. Elles embrassoient la médecine dans toute son étendue, et même la chirurgie : les belles-lettres étoient son délassement[3]; et il a donné dans ses ouvrages plusieurs exemples de la critique littéraire la plus juste et la plus ingénieuse[4].

De retour dans sa patrie, il fut chargé par le magistrat du traitement des gladiateurs blessés : mais peu de temps après il se rendit à Rome, où il se concilia par ses talents la confiance et les bonnes graces des empereurs. Marc-Aurele l'y appela une seconde fois, et lui confia le soin de la santé de son fils

(1) On l'a regardé comme l'auteur d'un nouveau systême en médecine, fondé principalement sur les humeurs du corps humain. Ce systême, depuis quelques années, a perdu de son crédit dans les écoles; néanmoins le mérite de Galien dans les diverses parties de la science n'a pas été méconnu par Haller, qui lui rend justice dans ses différentes *Bibliotheques, d'anatomie, de chirurgie, de botanique*, et sur-tout dans celle *de médecine pratique*.

(2) Pour mieux observer la nature, il fit à pied une grande partie de ses voyages (Galen., l. II, *de motu musc.*, c. 4, et l. IX, *de simpl. medicam. fac.*, c. 1, n° 2, pag. 246, tom. XIII de l'édition de M. Chartier).

(3) C'est le témoignage que Suidas (v. Γαληνός) et Athénée (l. I, p. 1, E. F.) lui rendent. Ce polygraphe l'a mis, dans son ouvrage, au nombre des interlocuteurs. M. Ackermann, en faisant l'énumération des écrivains grecs qui ont parlé de Galien, a, je ne sais pas comment, omis l'auteur des *Dipnosophistes*.

(4) M. Villoison en a réuni quelques uns dans sa préface à l'édition des scholiastes d'Homere, tirés d'un manuscrit de Venise, p. xxxvi.

unique[1]. Galien paroît être resté dans cette capitale sous le regne de Commode et sous celui des empereurs suivants; et on voit par un passage de ses écrits qu'il étoit encore le médecin de la cour sous Septime Sévere[2]. S'il a vécu soixante-dix ans, comme l'assurent les auteurs dont le récit a été adopté par Suidas, il est mort sous le regne de ce prince, l'an 200 de l'ere vulgaire.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXV.

La deuxieme miniature du manuscrit de Dioscoride nous présente Galien au haut du tableau, assis à la place d'honneur, sur un siege ayant un marche-pied: sa barbe et sa chevelure sont épaisses, et donnent beaucoup de majesté à sa physionomie. On remarque une barbe et une chevelure pareilles dans une figure gravée sur un médaillon de Commode, frappé à Pergame, et reconnue par Fabretti et par Bonarroti pour une image de Galien[3]. Cette conformité fournit une nouvelle preuve que les figures du manuscrit de Vienne, quoique d'une touche incorrecte et grossiere, sont toutefois la copie d'originaux anciens et authentiques. Pour rendre cette conformité plus sensible, j'ai fait graver au n° 8 le médaillon sur lequel le médecin de Pergame est représenté avec le manteau et le bâton d'Esculape[4], et tenant à la main la petite statue de ce dieu.

N° 1 et 8.

(1) Galen. *præc. ad Post.*, c. 12, Class. IV, *oper.*

(2) Galen. *de Antidot.*, l. III, c. 13. Ce passage a été parfaitement éclairci par M. Ackermann, dans la nouvelle édition de la *Biblioth. gr.* de Fabricius, tom. V, p. 384.

(3) Fabretti, *de Columna Trajana*, c. 7, p. 212; Bonarotti, *Medaglioni*, VII, 10, p. 124, segg., ont appuyé cette opinion sur des conjectures qui ne sont pas loin de l'évidence.

(4) Ce médaillon du cabinet impérial se trouve dans la *Description des médailles* par M. Mionnet, t. II, *Mysie*, n° 602. Le n° 603 indique un autre médaillon semblable, à un autel près, qui est placé entre les deux figures. Celle de Galien, sur le

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXV.

DIOSCORIDE.

N° 3. Nous savons de Dioscoride, et c'est lui-même qui nous l'apprend[1], que, né en Cilicie, dans la ville d'Anazarbe[2], il avoit commencé sa carriere par le métier des armes; que son desir de connoître la nature et son goût pour la botanique lui avoient fait trouver dans ses marches le temps d'examiner les plantes, de s'instruire de leurs propriétés médicales, et d'acquérir pareillement la connoissance des minéraux des différentes contrées qu'il parcouroit. Ces recherches continuées sans relâche rendirent Dioscoride le plus grand botaniste de l'antiquité, après Théophraste; et ses écrits ont eu même plus de succès que ceux du péripatéticien. Dioscoride ne considérant les objets que la

médaillon que Bonarroti a publié, paroît avoir sur la tête une espece de chapeau qu'on donnoit, comme nous l'avons déja remarqué, aux images des médecins. A la place de la petite statue d'Esculape, on voit sur d'autres médaillons semblables un groupe représentant le même dieu avec le petit Télesphore à ses pieds, divinité subalterne qui présidoit à la convalescence. Le médaillon que j'ai fait graver, offrant la figure de Galien avec la tête nue, fait mieux sentir le rapport qu'il y a entre la chevelure de cette figure et celle de Galien tel qu'il est représenté dans la miniature.

(1) Lambécius (tom. II, pag. 195 et suivantes de la deuxieme édition) avoit judicieusement distingué trois divers Dioscoride dont il est fait mention dans les écrits de Galien. Nul doute que celui dont nous voyons ici l'image en miniature ne soit l'auteur de l'ouvrage qui nous reste sur la matiere médicale, et dont le manuscrit nous a fourni les figures que nous examinons. C'est encore à M. Ackermann que nous sommes redevables d'une notice savante sur ce naturaliste, insérée dans la *Biblioth. gr.* de Fabricius, t. IV, p. 673 de la nouvelle édition.

(2) Ceux qui ont prétendu que cette ville ne portoit pas le même nom du temps de Néron se trompent. Il est vrai que, depuis Auguste, elle s'appeloit aussi Césarée; mais les écrivains continuoient de l'appeler Anazarbe, ou Césarée près du mont Anazarbe, pour la distinguer entre un grand nombre de villes qui portoient le nom de Césarée. Sous Marc-Aurele, elle recommença de nouveau à porter le seul nom d'Anazarbe. Voyez le mémoire sur les médailles de cette ville, par l'abbé Belley, tome XXXII de l'*Académie des belles-lettres*.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXV.

nature présente presque sous aucun autre rapport que sous celui de leur usage en médecine, ses ouvrages sont devenus pour ainsi dire le code de la matiere médicale; et les écoles anciennes et modernes s'y sont conformées jusqu'à nos jours presque sans variation.

Quoique nous ne sachions rien de certain sur l'époque où florissoit Dioscoride, il paroît très probable qu'il a vécu sous Néron. Il parle dans ses écrits d'un Aréus, médecin de la secte d'Asclépiade[1], et il dit que Lécanius Bassus, Romain de la plus haute distinction, étoit l'ami de ce médecin: or Lécanius Bassus fut consul sous Néron, l'an 64 de l'ere chrétienne.

Dioscoride, ainsi qu'on peut l'inférer de son premier nom de Pédanius[2], avoit acquis les droits de citoyen romain; et cependant nous le voyons avec une longue barbe: mais c'étoit un usage assez suivi par les Grecs, particulièrement par ceux qui faisoient profession des lettres et de la philosophie. Nous avons vu Asiaticus, médecin méthodique, portant aussi la barbe. Contemporain de Dioscoride, et Cilicien comme lui, saint Paul, quoique citoyen romain, la portoit pareillement. Ses portraits, transmis par une tradition non interrompue, et gravés sur les coupes de verre des anciens chrétiens, nous le représentent dans le même costume que Dioscoride[3].

(1) Lambécius, qui a pris l'Aréus dont parle Dioscoride pour le philosophe de ce nom, l'un des confidents d'Auguste, a dû se tromper sur l'époque où le naturaliste d'Anazarbe a vécu.

(2) D'autres manuscrits l'appellent Pédacius, moins correctement sans doute.

(3) Philippe Bonarroti, dans ses *Osservazioni sopra alcuni frammenti di vasi antichi di vetro*, etc., aux pages 75 et 76, a prouvé par des autorités respectables l'authenticité des portraits de S. Paul. La conformité du costume avec celui qu'on remarque dans les portraits de Dioscoride est une preuve de plus de cette authenticité.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXVI.

J'ai fait graver à la planche XXXVI un autre portrait de ce botaniste, tiré du même manuscrit. Ce portrait, assuré par l'inscription qui l'accompagne, le représente occupé de la composition de ses ouvrages, et faisant copier par un peintre la racine de la mandragore : une figure de femme allégorique, que son nom fait reconnoître pour ЄΥΡЄϹΙϹ, *la Découverte*, présente au peintre cette racine, à laquelle la superstition plutôt que la science attribuoit tant de merveilles[1].

Ici le portrait de Dioscoride ressemble parfaitement, dans les traits principaux, malgré l'ignorance du peintre, à celui de la miniature précédente; nouvelle preuve que ces portraits n'ont pas été faits au hasard, ou sans avoir sous les yeux des originaux anciens.

NICANDRE.

Pl. XXXV. N° 5.

Ce poëte, qui a excellé dans le genre didactique, étoit de Claros, petite ville qu'un oracle d'Apollon avoit rendue célebre, et qui dépendoit de Colophon, l'une des villes les plus considérables de l'Ionie[2]. Nicandre a été regardé comme Colophonien; mais quelques auteurs l'ont dit Etolien, parcequ'il s'étoit fixé

(1) Les anciens étoient étonnés d'une certaine ressemblance qu'ils croyoient avoir remarquée entre la racine de la mandragore et le corps humain, ressemblance que les jongleurs de leur temps augmentoient par des supercheries, comme au temps de Mattioli (*Comment. ad Dioscor.*, l. IV, c. 76): de là l'épithete de *semihominis*, donnée à cette plante par Columelle (l. X, v. 20). Les anciens attribuoient à ce végétal tantôt une qualité narcotique, tantôt une vertu aphrodisiaque (Pline, l. XXV, §. 94; Dioscoride, l. IV, c. 76).

(2) Nicandre lui-même nous a transmis ces notices sur son compte (*Alexipharm.*, v. 9, et *Theriac.*, v. *ult.*); Suidas, Eudocie, et les auteurs grecs anonymes de la vie de Nicandre et de celle d'Aratus, en confirmant les mêmes faits, nous apprennent l'époque où ce poëte florissoit. Ce qu'ils ajoutent sur sa vie est inexact et mêlé de fables : voyez aussi les savantes observations de M. Schneider, dans la

en Etolie, contrée dont il avoit fait le sujet d'un de ses ouvrages. Ceux de ses poëmes qui sont parvenus jusqu'à nous concernent la médecine; l'un a pour titre *Theriaca*, et traite des remedes et des antidotes contre la morsure des serpents et d'autres animaux venimeux; l'autre traite aussi des antidotes, mais il enseigne à se garantir des poisons qui peuvent infecter les boissons et les aliments: ce poëme porte le titre d'*Alexipharmaca*. Nicandre en avoit dédié un troisieme au dernier Attale, roi de Pergame, et par conséquent il devoit l'avoir écrit vers l'an 137 avant l'ere chrétienne.

Le poëte, dans la miniature, paroît agacer un serpent avec la pointe de la baguette qu'il tient à la main; allusion manifeste à son poëme des *Thériaques*[1].

RUFUS.

Des ouvrages d'anatomie, de botanique, de physiologie et de médecine, écrits avec une brièveté aussi claire qu'élégante, avoient fait à Rufus d'Ephese une grande réputation chez les anciens; la lecture du petit nombre d'écrits qui nous sont restés de lui n'a point démenti cette opinion. Rufus vivoit sous le regne de Trajan[2]; et Galien, qui naquit sous celui d'Adrien, en N°. 7.

préface à son édition des *Alexipharmaca*, et dans ses remarques au v. 9. Cet habile critique paroît trop déprécier les images tirées du manuscrit de Dioscoride, grossièrement exécutées, à la vérité, mais toutefois conservant des traces de leurs originaux plus anciens.

(1) Winckelmann a cru reconnoître Nicandre au serpent qu'il tient dans la main, dans une mosaïque représentant sept médecins en consultation (*Monum. ined.*, n° 185); mais ce symbole, propre à tous les médecins, désigne peut-être un Asclépiade, ou l'un des descendants d'Esculape; le bandeau blanc qui lui ceint la tête peut indiquer qu'il appartient à cette famille sacrée: cette figure d'ailleurs est sans barbe, et présente les traits d'un jeune homme.

(2) Suidas, v. Ῥοῦφος.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXV.

faisant l'éloge de ce médecin, a eu raison de le compter parmi les écrivains modernes[1].

Rufus, grec asiatique, mais sans doute admis au nombre des citoyens romains, puisque son nom même en fait foi, porte une longue barbe, comme nous l'avons vue sur les portraits de quelques uns de ses contemporains.

ANDRÉAS.

N° 6.

Ce médecin, né à Carystos, dans l'île d'Eubée, avoit fait fortune en Egypte, à la cour du quatrieme des Ptolémées, surnommé Philopator[3]. Andréas, ayant accompagné le roi au camp de Raphia, pendant la guerre qu'il soutenoit contre Antiochus le Grand, y périt de la maniere la plus extraordinaire. Théodore, étolien, qui servoit dans l'armée du roi de Syrie, voulut renouveler l'action hardie de son ancien compatriote Diomede, qu'Homere a chantée dans le X[e] livre de l'Iliade. Ayant pénétré seul, pendant la nuit, dans le camp des Egyptiens, il s'avança jusqu'à la tente du roi, qui par bonheur n'y étoit pas couché, et

(1) Les notices sur Rufus d'Ephese se trouvent dans Lambécius et dans Fabricius (*Bibl. gr.*, l. IV, c. 5) et principalement dans la dissertation de Guillaume Clinch, imprimée à Londres, en 1726, à la tête des ouvrages de ce physiologiste. Rufus seroit plus ancien d'un siecle, si on devoit rapporter à lui un passage de Démocratès, que M. de Matthei a signalé (*Rufi Ephes. opuscula et fragmenta. Mosquæ*, 1806, in-8°, p. xix), et qui se trouve dans Galien (*de Antidot.*, l. 11, c. 2, t. XIII, p. 901 de l'édit. de Chartier); mais il me paroît plus probable que Démocratès parle de Ménius Rufus, autre médecin cité par Galien (*de Compos. medicam. sec. gen.*, l. VII, c. 12, t. XIII, pag. 850, édit. de Chartier), et non de Rufus d'Ephese.

(3) L'article *Andréas*, dans l'*Elenchus medicorum* de Fabricius (*Biblioth. gr.*, tom. XIII, p. 75 de la premiere édition), indique les passages des anciens dans lesquels il est fait mention de ce médecin. Fabricius observe qu'il est appelé quelquefois Andron au lieu d'Andréas. Je pense que c'est par une forme de diminutif ou d'*hypocoristicon*.

il y tua deux des personnes attachées à son service, dont une étoit son archiatre Andréas[1].

Les écrits de ce médecin sur la botanique, l'histoire naturelle, et la médecine, sont cités honorablement par les anciens. Eratosthene, qui étoit avec lui à la cour du roi d'Egypte, paroît cependant l'avoir accusé de plagiat; et Galien le taxe de superstition et de charlatanisme : aussi n'a-t-il dû, suivant la conjecture de Lambécius, le surnom de *thaumastos, merveilleux*, que des écrivains postérieurs lui ont donné, qu'à l'alliage qu'il savoit faire de l'imposture et de la science[2].

Andréas, dans la miniature, est assis à terre, à demi nu, enveloppé seulement de son manteau, à la maniere d'Esculape[3]. Le rouleau de ses écrits est dans ses mains.

APOLLONIUS DE MEMPHIS.

Parmi plusieurs médecins de ce nom, Lambécius est resté en doute si celui qui a été peint dans le manuscrit de Dioscoride est Apollonius de Pergame, ou Apollonius de Memphis, l'un et l'autre ayant composé des ouvrages sur quelques parties de la matiere médicale, et sur la botanique[4]. Pour moi je ne doute pas que ce ne soit l'Egyptien, parceque son portrait est sans barbe, suivant l'usage de ce pays. On ne peut pas assigner au juste le siecle où il a vécu : Galien est le plus ancien des auteurs qui le citent. N° 4.

(1) Polybe, liv. V, c. 81.

(2) *Loco citato*, pag. 195 de la 2e édit.

(3) . . . . *Retorto*
Pæonium in morem senior succinctus amictu.
Virg., Aen., XII, v. 400.

(4) Lambécius, *loco citato*, pag. 193, 194, a conjecturé, d'après un passage du scholiaste de Nicandre (*Theriac.*, v. 52), que l'auteur du livre περὶ βοτανῶν, *sur les plantes*, étoit Apollonius de Memphis. Fabricius n'a pas fait assez d'attention à ce passage lorsqu'il attribue l'ouvrage περὶ βοτανῶν à Apollonius de Pergame (*Elenchus medicorum*, v. *Apollonius*).

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXV.

Apollonius, vêtu de la tunique, recouverte en partie par le manteau, tient sa main droite élevée dans une attitude qui, chez les anciens, étoit usitée dans la dispute et dans la déclamation[1]. Trois figures de ces miniatures sont représentées faisant ce même geste.

CRATÉVAS.

N° 2.

Il y a eu pareillement deux Cratévas[2], l'un très ancien, et qu'on a supposé contemporain d'Hippocrate; l'autre auteur de plusieurs ouvrages, et qui n'a fleuri qu'un siecle avant l'ere chrétienne, puisqu'il a donné à une plante le nom de *Mithridatia,* sans doute pour faire sa cour au grand roi de ce nom, qui, comme on sait, avoit cultivé les sciences naturelles et la médecine[3]. Il ne paroît pas douteux que la figure représentée dans la miniature ne soit le portrait de celui-ci; car elle tient un rouleau dans ses mains; et rien ne nous indique que l'autre Cra-

(1) J'ai parlé de ce geste dans les explications du *Mus. Pio Clem.*, t. IV, p. 28.

(2) Daniel Leclerc (*Hist. de la Médec.*, pag. 429) a reconnu, d'après les observations de Saumaise, un seul Cratévas, contemporain de Mithridate; on a cru qu'il n'y avoit d'autre motif pour en admettre un plus ancien que la lettre d'Hippocrate, qui est évidemment apocryphe. J'observe toutefois qu'un autre botaniste célebre de ce nom doit avoir existé dans un temps antérieur de beaucoup à celui du second Cratévas. Alexis, poëte comique, contemporain de Ménandre, mais plus âgé que lui, avoit donné une comédie dont le titre étoit *Cratévas*, ou l'*Apothicaire* (Φαρμακοπώλης), titre qui contenoit une allusion manifeste à Cratévas, connu déja comme un célebre herboriste (Athén., VIII, 340, et ailleurs). Ceux qui ont forgé la lettre apocryphe d'Hippocrate à Cratévas l'avoient donc adressée à un personnage réel, et cette imposture étoit fondée sur la tradition qui reconnoissoit un ancien botaniste Cratévas. Pour les ouvrages cités par Pline et par d'autres, je pense, comme Daniel Leclerc, qu'on doit les attribuer tous au second Cratévas, puisque Pline qui les cite souvent, et qui parle de Cratévas contemporain de Mithridate, ne distingue pas deux botanistes de ce nom: par conséquent il paroît démontré qu'il n'existoit point d'écrits attribués au plus ancien.

(3) Pline, XXV, §. 26.

tévas ait publié aucun ouvrage. Le Cratévas dont nous parlons avoit mérité, par ses écrits sur les végétaux, le surnom de *rhizotomos*, ou d'*herboriste*.

Telles sont les observations que j'ai cru devoir faire sur les quatorze portraits que le manuscrit de Dioscoride nous a conservés. Je dois cependant remarquer encore que le nombre de sept figures dans chacune des deux miniatures ne paroît pas un effet du hasard, et d'autant moins que les médecins consultants, dans la mosaïque de la *villa Albani*, sont aussi au nombre de sept[1]. Je pense qu'on doit attribuer cette conformité de nombre à la superstition qui s'étoit glissée dans toutes les parties de la médecine ancienne. Les mysteres et les vertus occultes attribués au nombre sept[2], préjugé auquel la nature sembloit avoir donné naissance par les périodes septénaires observées dans la physiologie et dans la pathologie, ont été probablement la cause du choix de ce nombre pour les tableaux dont il s'agit. Il ne seroit point étrange que les médecins, qui, dans le traitement des maladies, consultoient les dogmes de l'astrologie judiciaire, pour savoir quelle planete étoit dominante à l'heure où le malade s'étoit alité (*horâ decubitus*[3]), eussent été dans l'usage de se réunir au nombre de sept, lorsqu'il s'agissoit de discuter

(1) Ce rapport n'étoit pas échappé à Winckelmann (*Monum. ined.*, n° 185).

(2) On peut consulter à ce sujet le chapitre 10 du livre III des *Noctes Atticæ* d'Aulugelle, et le chapitre 9 du *Denarius Pythagoricus* de Meursius, tom. IX du *Trésor* de Gronovius.

(3) C'est, à ce que je conjecture, le sujet de la mosaïque dont je viens de parler. Les sept médecins réunis autour d'un cadran solaire observent sur un globe céleste l'influence des astres. Il existe encore des ouvrages grecs d'astrologie judiciaire appliquée à la médecine, et donnant des regles sur ces vaines observations. Les livres intitulés *Iatromathematica*, ou *de decubitu infirmorum*, attribués à Hermès, sont de ce nombre.

des points importants de la science, ou d'en faire l'application à quelque maladie dangereuse: « Ce nombre, dit Censorin[1], est « spécialement affecté à la médecine du corps humain, et il est « consacré à Apollon ». Le dieu des poëtes étoit, ainsi que son fils Esculape, l'un des patrons de la médecine, qu'on croyoit qu'il avoit le premier enseignée aux hommes. C'étoit par des motifs du même genre que le nombre de sept étoit fixé par d'anciens usages pour plusieurs cérémonies religieuses et civiles.

§. 7. SEXTUS L'EMPIRIQUE.

Pl. XXXVII. N° 1.

Nous ne pouvons douter que ce philosophe pyrrhonien, qui a exposé avec autant d'érudition que de génie, dans deux ouvrages encore existants, les dogmes exagérés de sa secte, n'ait été médecin de profession[2]. On ne sauroit cependant assurer que l'auteur célebre des *Hypotyposes* soit le même Sextus dont le portrait est gravé sur une monnoie des Mytiléniens, et auquel cette ville avoit déféré les honneurs héroïques. La coiffure de la femme, dont la tête est gravée au revers de cette médaille, indique la mode qui étoit en usage sous les regnes de Marc-Aurele et de son fils; et Sextus l'empirique n'appartient pas à

(1) *De die natali*, c. 14: *Septenarium (numerum) ad corpus.... pertinere.... medicinæ corporis, et Apollini attributum.*

(2) J. A. Fabricius a réuni à la tête de l'excellente édition qu'il a donnée des ouvrages de Sextus, à Léipsig, en 1713, tout ce qui nous a été transmis par les auteurs anciens à l'égard de cet écrivain. Quant au titre de médecin, c'est lui-même qui nous assure, en plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il exerçoit cette profession; et il nous apprend qu'il avoit aussi écrit quelques livres sur cette science (*Adv. Mathem.*, I, §. 260, et VII, §. 202). On peut consulter utilement sur Sextus les remarques ajoutées par M. Harless à la nouvelle édition de la *Bibliotheque grecque*, t. V, p. 527.

une époque postérieure[1]. Mais dans ce même temps vivoit un autre Sextus, né à Chéronée, dans la Béotie, oncle de l'historien Plutarque. Ce Sextus, philosophe stoïcien, fut le précepteur de Marc-Aurele. Spon, qui a publié le premier la médaille sur laquelle est gravé le portrait dont il s'agit, ne balance pas à l'attribuer au stoïcien[2]. Je ne puis être de son avis. Les Mytiléniens n'ont fait graver sur leurs monnoies que les portraits des hommes et des femmes illustres qui avoient reçu le jour dans leur ville[3], et le stoïcien Sextus étoit né dans un autre pays. Si ce Béotien avoit été honoré à Mytilene par une médaille, on n'auroit point omis, pour le désigner d'une maniere plus précise, d'ajouter à son nom le nom de son pays, ou du moins celui de sa profession[4]. Aucune désignation, il est vrai, n'accompagne, dans cette médaille, le nom de Sextus; mais ce silence

(1) L'opinion la plus reçue le fait vivre vers la fin du II[e] siecle de l'ere chrétienne (Saxius *Onomast.*, tom. I, p. 332, seq.). J'observe cependant qu'Hérodote, son précepteur dans la philosophie sceptique, étoit fils d'Aréus de Tarse (Diog. Laërt., IX, 116); et qu'Aréus, auquel la protection de Lécanius Bassus, consul en 64, avoit fait donner le nom de Lécanius Aréus (Fabric., *Elench. medicor.*, v. *Areus*), étant contemporain de Néron, nous ne pouvons placer Sextus, le disciple du fils d'Aréus, au plus tard que vers le milieu du siecle suivant.

(2) Spon, *Miscell. erud. ant.*, sect. IV.

(3) C'est ainsi que nous avons vu sur la monnoie de Mytilene les portraits de Sapho, d'Alcée, de Pittacus, et de Théophane, tous Mytiléniens.

(4) Spon prétend inférer de ce manque de désignation que le Sextus de la médaille est le précepteur de l'empereur. Comme il n'avoit pas déchiffré la légende de l'autre côté, il ne savoit pas que la médaille étoit frappée non dans une ville de la Béotie, mais à Mytilene. Quant à l'autre observation du même antiquaire, que le nom de Sextus est écrit en grec, ϹΕΞΤΟϹ, *Sexstus*, avec la même orthographe usitée par Suidas dans l'article qui concerne le philosophe de Chéronée, cet argument ne peut avoir aucune force dès qu'on réfléchit que cette orthographe du nom Sextus étoit reçue par les écrivains grecs du temps des Antonins, comme nous le voyons dans le nom d'un autre Sextus dont il est fait mention dans les ouvrages de Galien (tom. III, pag. 458); et que Suidas a écrit de même le nom de Sextus le stoïcien, et celui de l'empirique.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXVII.

même est une forte raison pour croire que le personnage représenté étoit mytilénien. Cette observation me paroît exclure Sextus de Chéronée de tout droit sur cette médaille ; et, puisque nous sommes obligés d'y reconnoître un homme illustre de ce nom, et contemporain des Antonins, nos conjectures ne peuvent se porter que sur Sextus l'empirique, ou, pour mieux dire, le sceptique. Il résulte de là que la médaille de Mytilene feroit connoître la patrie de ce pyrrhonien, qui étoit ignorée jusqu'à ce jour. A ces raisons, sur lesquelles est fondée l'opinion que j'énonce, j'ajoute en note quelques autres probabilités qui peuvent lui prêter un nouvel appui[1].

N° 1. La médaille de Sextus est gravée sous le n° 1 ; on y voit d'un côté son portrait en profil ; sa barbe et sa chevelure sont dans le costume grec. La légende porte, CЄΞCTON HPΩA, à l'accusatif : (les Mytiléniens honorent) *le héros Sextus.*

Sur le revers est le portrait en profil d'une femme dont la coiffure, comme nous l'avons remarqué, a du rapport avec celle de Faustine la jeune, épouse de Marc-Aurele. On n'avoit jamais pu déchiffrer la légende qui est gravée autour de ce portrait ; je crois y avoir réussi. Les lettres qu'on y lit forment ces mots : ΦΛΑ ΝЄΙΚΟΜΑΧΙϹ ΜΥΤΙΛ, *Fla. Nicomachis Mytil.;* c'est-

(1) Fabricius et M. Harless ont fait le dénombrement des pays qui, suivant des passages tirés des écrits de Sextus, ne peuvent pas être considérés comme sa patrie. Ils prouvent de même qu'il n'étoit pas Africain, *Libys,* comme Suidas le suppose. On pourroit conjecturer que ce mot Λίβυς, *Libys*, qu'on lit maintenant dans Suidas, n'est qu'une corruption du mot Λέσβιος, *Lesbios*, Lesbien. La médaille de Sextus, frappée à Mytilene, capitale, comme on sait, de l'île de Lesbos, paroît autoriser cette conjecture ; et la mention que Sextus fait, en quelques endroits de ses œuvres, des mœurs et des usages des habitants de Cos, île voisine de Lesbos, pourroit encore ajouter un autre degré de vraisemblance à l'opinion que je viens d'énoncer.

à-dire, « Flavia Nicomachis : (monnoie) des Mytiléniens ». Je ne trouve aucune indication de cette Nicomachis ni dans les écrivains, ni dans les monuments de l'antiquité. Elle étoit vraisemblablement l'épouse de Sextus, et l'honneur que les Mytiléniens lui déféroient, en faisant graver son portrait sur leur monnoie, n'étoit dû qu'à la célébrité de son mari[1]. Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXVII.

J'ai fait graver sous les n° 3 et 4 de cette planche deux autres médailles frappées dans la même ville en l'honneur de deux autres femmes qu'on décore du titre d'héroïnes : l'une s'appeloit Julia Procla, et l'autre Nausicaa. La coiffure de la premiere ressemble à celle de Faustine, épouse d'Antonin Pie; la coiffure de la seconde à l'une de celles de Faustine la jeune. Ces femmes étoient donc contemporaines de Nicomachis, ou lui étoient antérieures de peu d'années : l'histoire n'en a gardé non plus aucun souvenir : elles ne doivent qu'à ces médailles la conservation de leur nom[2]. N° 3 et 4.

(1) C'est ainsi que nous avons vu la tête d'Archidamis, épouse de Théophane, au revers d'une autre médaille frappée à Mytilene, et qui présente de l'autre côté le portrait de cet historien. Voyez ci-dessus, pag. 236 (2).

(2) La légende de la premiere, du côté de la tête, est celle-ci: ΙΟΥ ΠΡΟΚΛΑΝ ΗΡΩΙΔΑ, *Julia Procla, héroïne*, à l'accusatif: on y sous-entend, « Les Mytiléniens honorent « Julia, etc. ». Le revers représente Sapho assise et jouant de la lyre. Sur une autre médaille la poëtesse est debout; et la lyre, bien moins conservée, a pu être prise pour une pierre par quelques antiquaires : la légende est, ЄΠΙ СΤΡΑ ΑΠΟΛΛΩΝΙ ΜΥΤ., *sous le préteur Apollonius* : (monnoie) *des Mytiléniens*. Les noms romains de cette femme n'empêchent pas qu'on ne puisse la croire Mytilénienne. Les Grecs qui obtenoient le droit de citoyens romains, prenoient, comme nous l'avons déja remarqué ailleurs, les noms de leurs patrons; et il est fait mention de plusieurs Julius Proclus dans l'histoire et dans les monuments. On trouve aussi une Grecque nommée *Julia Procla*, dont l'épitaphe a été lue à Smyrne par Spon (*Miscellanea*, sect. X, n° 90); mais je n'oserois assurer qu'elle soit la Julia Procla de la médaille. Le revers de Sapho feroit croire que Julia Procla cultivoit la littérature; mais on peut avoir placé une femme

Quoique ces monuments numismatiques soient presque étrangers à l'objet de cet ouvrage, j'ai pensé qu'on ne devoit pas les omettre. Ils démontrent avec combien peu de réserve on accordoit, à Mytilene, les honneurs héroïques; et, cette vérité une fois connue, nous ne serons plus étonnés de les voir accordés à Sextus l'empirique, auteur de plusieurs écrits qu'on pouvoit compter parmi les productions les plus ingénieuses que cette génération eût vu paroître. Ils nous démontrent encore combien peu est probable l'opinion de ces antiquaires qui, sur le prétexte le plus léger, se refusent à reconnoître, sur les médailles de Mytilene et sur celles de quelques autres villes grecques, les portraits des hommes illustres qu'elles honoroient: ils s'obstinent à considérer les noms qui les désignent comme de simples noms de magistrats, et les têtes qu'on y voit gravées comme des portraits peu ressemblants de l'empereur qui régnoit.

célebre de Mytilene au revers d'une autre femme qu'ou vouloit honorer dans la même ville; tout est incertitude.

La légende de la seconde médaille est ΝΑΥϹΙΚΑΑΝ ΗΡΩΙΔΑ, (Les Mytiléniens honorent) *Nausicaa*, *héroïne*. Le revers, qui a pour type Sapho, comme celui de la médaille de Procla, a pour légende ЄΠΙ ΙЄΡΟΙΤΑ ΜΥΤΙΛ., *sous Hierœtas:* (monnoie) *des Mytiléniens*. Spon et les autres numismatistes n'ont pas bien lu le nom du magistrat Hierœtas, qu'ils ont appelé Hiéroclès. La médaille du cabinet impérial ne laisse aucun doute sur ce nom.

NOTE.

Suétone nous apprend qu'une statue avoit été érigée à Rome, par un décret du sénat, en l'honneur d'Antonius Musa, médecin qui avoit guéri Auguste d'une maladie dangereuse, et que cette statue avoit été placée auprès de celle d'Esculape, dans son temple (*Aug.*, c. 59). Ce médecin étant un affranchi, et son frere s'étant appelé du nom grec d'Euphorbe, il

est vraisemblable qu'ils n'étoient pas Romains. Ainsi Antonius Musa auroit pu tenir une place dans l'*Iconographie grecque ;* mais son portrait n'est point parvenu jusqu'à nous. On doit dire la même chose de celui de Praxagoras, médecin de Cos, qui a vécu vers l'époque d'Alexandre-le-Grand. Ce portrait avoit fait le sujet d'une épigramme de Crinagoras, qu'on trouve dans les *Analecta*, n° 16.

CHAPITRE VIII.

FEMMES CÉLEBRES.

§. I. LAÏS.

Chap. VIII. Femmes célebres. Pl. XXXVII.

Les monuments numismatiques nous ont conservé le portrait de cette courtisane célebre, qui occupe encore tant de place dans la littérature grecque. Puisque le nom de Laïs se trouve, dans l'histoire, à côté de quelques noms illustres; puisque la ville de Corinthe se vantoit de lui avoir offert une patrie, et s'honoroit de posséder son tombeau, on ne sera point étonné de voir ici son image à côté de celles de tant de grands hommes[1].

Laïs, née à Hyccara, en Sicile, captive des Athéniens à sept ans, et transportée à Corinthe[2], augmenta dans cette ville, la plus corrompue de la Grece, le nombre des femmes qui se consacroient à Vénus. Sa beauté et ses graces attirerent dans la foule de ses adorateurs des personnages d'un mérite reconnu: elle plut à l'austere Diogene autant qu'au voluptueux Aristippe. Quoiqu'une avidité sans bornes formât le fond de son caractere, elle

(1) Bayle nous a donné dans son Dictionnaire un long article sur Laïs. Il a relevé la confusion qui regne à ce sujet entre les écrivains, sans se soucier trop de la dissiper. Cependant presque tous les passages des anciens qui ont parlé de Laïs se trouvent cités par ce critique.

(2) Schol. Aristoph., *ad Plut.*, v. 179.

parut quelquefois oublier son intérêt en faveur de sa vanité ou de ses caprices. Elle finit sa vie à Corinthe, sans avoir renoncé à sa maniere de vivre, même depuis qu'elle fut avancée en âge[1]. Après sa mort on lui érigea un tombeau, sur lequel on voyoit un groupe représentant une lionne qui déchiroit un belier, emblême de son insatiable avidité. Le monument étoit placé auprès du temple de Vénus Mélanide[2].

Chap. VIII. Femmes célebres. Pl. XXXVII.

Toutes les contradictions, tous les anachronismes qu'on découvre dans les écrivains de l'antiquité, au sujet de cette courtisane, et que Bayle s'est tant plu à relever, tirent leur origine de la confusion qu'on a faite de deux Laïs, dont l'une vécut une génération plus tard que l'autre, et du temps de Démosthene et d'Alexandre[3]. La ressemblance de leur nom avec ceux de quelques autres courtisanes célebres, telles que Thaïs et Naïs, a été la source d'autres erreurs.

La description que Pausanias nous a laissée du tombeau de Laïs, et le soin qu'il a pris de nous apprendre que les Corinthiens tiroient vanité d'avoir possédé pendant sa vie une femme d'une N° 2.

(1) L'ensemble d'un long passage du poëte Philetærus, rapporté par Athénée (liv. XIII, p. 587), me persuade que l'idée que j'énonce dans le texte est la seule que le poëte a voulu exprimer par ce vers,

Λαῒς μὲν τελευτῶσ' ἀπέθανε βινουμένη,

que d'autres philologues ont expliqué trop littéralement.

(2) Pausanias, II, c. 2. Vénus, avec le surnom de Mélanide, avoit été l'objet de la dévotion particuliere de Laïs pendant sa jeunesse, à ce qu'il paroît par un conte qu'Athénée nous a conservé.

(3) Cette seconde Laïs étoit fille d'une courtisane corinthienne attachée à Alcibiade: les anciens ne s'accordent pas sur le nom de la mere; tantôt ils l'appellent Timandra, tantôt Damasandra, tantôt Epimandra (Athén., II, pag. 535, B, et XII, p. 574, E; *Schol. Aristoph. loc. cit.*) La plus jeune Laïs n'étoit donc pas la fille de la plus ancienne, comme Brunck l'a cru (*ad Aristoph.*, Plut., v. 179), induit en erreur par des expressions équivoques de Paulmier de Grantemesnil (*Exercitat.*, pag. 368). Sur la confusion des deux Laïs avec Naïs et Thaïs, on peut voir Périzon (*ad Æl.*, V. H., l. X, c. 2).

Chap. VIII. Femmes célebres. Pl. XXXVII.

si méprisable célébrité, ne nous permettent pas de douter que la médaille gravée sous ce numero ne nous présente son portrait et son monument. Cette médaille est frappée à Corinthe, et porte d'un côté la tête de Laïs[1], au revers le groupe de la lionne et du belier, tel que Pausanias le décrit en parlant du tombeau de cette courtisane. Le groupe est posé au-dessus d'un chapiteau qui sans doute couronnoit la colonne élevée sur ce monument. Les lettres latines COR désignent le nom de la ville de Corinthe, devenue colonie romaine depuis Jules-César, et qui avoit adopté la langue des maîtres du monde. Ainsi la ruine et l'incendie de cette capitale de l'Achaïe, qui avoient fait disparoître tant de superbes monuments consacrés aux dieux ou érigés en l'honneur de héros, de princes, et d'hommes illustres, avoient épargné, par un hasard singulier, le tombeau de Laïs.

§. 2. EUCHARIS.

A la suite de Laïs, je place ici une jeune actrice admirée, à Rome, sur la scene grecque, où elle ne fit que se montrer. Si nous en croyons son épitaphe, les Muses mêmes paroissoient avoir élevé de leurs propres mains cette jeune affranchie, la bien-aimée de Licinie sa maîtresse. Sa renommée croissoit de jour en jour, lorsque le ciseau de la Parque trancha, à quatorze ans, la trame de sa vie. Une réputation si précoce et de si peu de

(1) On peut croire que ce portrait a été copié sur la médaille d'après une image de Laïs, exécutée, suivant Tatien (*ad Nationes*, p. 55), par un artiste qu'il nomme Turnus, mais qu'il ne désigne ni comme peintre ni comme statuaire. On lit dans une lettre à Philocalus, parmi celles qu'on attribue à Aristenete, la description d'une Laïs. Bayle a très bien observé que le nom de Laïs n'est ici qu'un nom choisi à plaisir par le sophiste auteur de ces lettres qui d'ailleurs n'offrent rien d'historique.

durée n'auroit pas suffi pour faire classer cette jeune fille parmi les femmes célebres ; mais les Muses, qui avoient pris soin de former sa jeunesse, ne l'ont pas oubliée lorsqu'elle a été descendue dans le tombeau. L'épigramme pleine de graces qu'on avoit gravée sur son monument peut être placée, dans la poésie latine, parmi les beaux morceaux de ce genre; et, depuis la renaissance des lettres, les philologues et les érudits n'ont jamais cessé de la citer, de l'éclaircir, et de la reproduire[1]. Nous la donnons

(1) Fulvius Ursinus l'avoit publiée dans son recueil iconographique, ainsi que le portrait d'Eucharis. L'illustre archevêque de Tarragone, Ant. Augustin, ne dédaigna pas de commenter cette épigramme qui, après avoir passé par les mains de plusieurs philologues et de plusieurs antiquaires, a été reproduite dans l'Anthologie latine de Burmann (tom. II, l. IV, ep. 353), accompagnée de nombreuses remarques. Voici l'inscription sépulcrale d'Eucharis, et l'épigramme qui la suit, selon la leçon qui m'a paru la plus exacte :

EVCHARIS LICINIAE L
DOCTA ERODITA OMNES ARTES VIRGO VIXIT AN XIIII.
HEVS OCVLO [1] ERRANTE QVEI ASPICIS LETI DOMVM
MORARE GRESSVM ET TITVLVM NOSTRVM PERLEGE
AMOR PARENTIS [2] QVEM DEDIT NATAE SVAE
VBI [3] SE RELIQVIAE CONLOCARENT CORPORIS

HEI [4] VIRIDIS AETAS CVM FLORERET ARTIBVS
CRESCENTE ET AEVO GLORIAM CONSCENDERET
PROPERAVIT HORA TRISTIS FATALIS MEA
ET DENEGAVIT VLTRA VEITAE SPIRITVM
DOCTA ERODITA PAENE MVSARVM MANV
QVAE MODO NOBILIVM LVDOS DECORAVI CHORO
ET GRAECA IN SCAENA PRIMA POPVLO APPARVI
EN HOC IN TVMVLO CINEREM NOSTRI CORPORIS
INFESTAE [5] PARCAE DEPOSIERVNT CARMINE
STVDIVM PATRONAE CVRA AMOR LAVDES DECVS
SILENT AMBVSTO CORPORE ET LETO IACENT [6]
RELIQVI FLETVM NATA GENITORI MEO
ET ANTECESSI GENITA POST LETI DIEM
BIS HIC SEPTENI MECVM NATALES DIES
TENEBRIS TENENTVR DITIS AETERNA DOMV
ROGO VT DISCEDENS TERRAM MIHI DICAS LEVEM.

(Les six mots ci-après étoient écrits sur le marbre ainsi qu'il suit : [1] OCVLE, [2] PARENTEIS, [3] VBEI, [4] HEIC, [5] INFISTAE, [6] TACENT.)

« Eucharis, affranchie de Licinie, jeune « fille instruite dans tous les arts, qui a « vécu quatorze années.

« O toi qui, promenant tes regards

Chap. VIII. Femmes célebres. Pl. XXXVII.

dans la remarque ci-jointe. Ainsi le nom d'Eucharis est devenu célebre parmi tous les hommes qui s'occupent de la littérature ancienne; et je n'ai pas dû exclure de l'iconographie un portrait authentique placé par Fulvius Ursinus parmi ceux des hommes illustres, et que les amateurs des muses latines auroient réclamé[1].

Quelques érudits ont pensé qu'Eucharis avoit vécu dans le II[e] siecle de l'ere chrétienne. Je crois, au contraire, qu'elle a fleuri dans le premier, et sous le regne de Néron. L'élégance de l'épigramme permet même à peine de penser qu'elle ait été composée si tard. L'orthographe des mots est celle du siecle d'Auguste; et si je ne suppose pas Eucharis contemporaine de ce prince, c'est uniquement parcequ'il est dit qu'elle avoit paru la premiere sur la scene grecque, et que je ne vois nulle part qu'on ait donné au peuple des spectacles grecs avant l'année 60 de l'ere chrétienne, où Néron institua les jeux qui porterent son

« incertains, aperçois cette maison de la « mort, arrête tes pas, et lis: c'est l'amour « d'un pere qui a consacré ce monument « aux cendres de sa fille.

« Hélas! tandis que ma jeunesse florissoit « dans la culture des arts, et que ma re- « nommée croissoit avec mes années, mon « heure fatale s'est hâtée d'arriver, et m'a « privée du souffle de la vie. Habile dans « la musique, elevée pour ainsi dire par la « main des Muses, je faisois l'ornement des « chœurs dans les spectacles donnés par la « noblesse; j'avois paru la premiere à Rome « sur la scene grecque; et les Parques cruel- « les m'ont précipitée dans le tombeau. « L'affection de ma maîtresse, les tendres « soins, l'amour, les louanges, les attraits, « tout se tait sur mon bûcher, et est en- « glouti par la mort. Je ne laisse que des « larmes à mon pere que je devance au « tombeau. Mes quatorze ans sont enchaî- « nés avec moi dans les ténebres de la de- « meure éternelle de Pluton. En t'éloignant, « souhaite, je te prie, que cette terre soit « légere à ma cendre ».

Ces spectacles de la noblesse, *nobilium ludi*, et cette scene grecque, indiquent les jeux célébrés par la jeunesse de Rome la plus distinguée, sous l'empire de Néron, l'an 59 de l'ere chrétienne, jeux qui porterent le nom de *Juvenalia*; et les *Quinquennales* ou *Néroniens*, institués l'année suivante. Voyez Tacite, *Annales*, l. XIV, §. 15, 20, et seqq.

(1) Ainsi Bellori et Gronovius ont inséré ce portrait dans leurs recueils, quoiqu'il eût été omis par J. Faber.

nom[1]. Ainsi l'époque à laquelle Eucharis a vécu ne paroît pas incertaine. Chap. VIII. Femmes célebres. Pl. XXXVII.

Le dessin gravé sous le n° 5 est copié d'après celui qui se trouve dans le recueil de Fulvius Ursinus. Il m'a été impossible de découvrir le lieu où le marbre original est placé, quoiqu'il soit probable qu'il est caché dans l'immense collection farnésienne. N° 5.

On voit par ce dessin qu'Eucharis n'avoit pas été aussi favorisée par Vénus que par les Graces et par les Muses : cependant ses grands yeux donnent beaucoup de caractere à sa physionomie, qui annonce une maturité au-dessus de son âge. Elle est couronnée de lauriers comme une nouvelle muse. On a donné à son portrait la forme d'hermès, pour l'assimiler à ceux des personnages illustres. Son nom est écrit en grec au haut de la gaîne,

ΕΥΧΑΡΙϹ	*Eucharis*
ΛΙΚΙΝ...	*Liciniæ (liberta).*

« Eucharis (l'affranchie) de Licinie. »

La langue de cette inscription, et la mention de la scene grecque, indiquent le pays où Eucharis étoit née. C'est par ce motif que je lui ai donné place dans l'iconographie grecque, quoique sa vie et sa réputation n'aient eu d'autre théâtre que Rome, qui la vit aussi terminer sa courte carriere.

(1) Suétone, *Nerone*, 12; Dion, l. LXI, p. 699.

NOTE.

Les portraits de quelques autres femmes celebres ont été placés avec ceux des hommes qui se sont illustrés par le même genre de talents : ainsi l'on trouvera celui de Sapho parmi les portraits des poëtes (chap. 1er, §. 53); le buste d'Aspasie auprès de celui de Périclès (chap. III, §. 4, pl. 15). Les portraits de quelques reines, gravés sur leurs médailles, trouveront place dans les différentes suites de rois qui composent la seconde partie de cet ouvrage.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE ET DU TOME PREMIER.

ICONOGRAPHIE
ANCIENNE,

OU

RECUEIL DES PORTRAITS AUTHENTIQUES
DES EMPEREURS, ROIS,
ET HOMMES ILLUSTRES DE L'ANTIQUITÉ.

ICONOGRAPHIE GRECQUE.

TOME SECOND.

ICONOGRAPHIE
GRECQUE

PAR

E. Q. VISCONTI,

CHEVALIER DE L'EMPIRE, MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

M. DCCC XI.

ICONOGRAPHIE
GRECQUE.

SECONDE PARTIE.

ROIS.

ICONOGRAPHIE GRECQUE.

SECONDE PARTIE.

ROIS.

Les portraits des rois, conservés sur leur monnoie, où, depuis Alexandre-le-Grand, il fut en usage de les représenter, composeront la seconde partie de l'Iconographie grecque. J'ai suivi dans cette division l'exemple d'un grand écrivain de l'antiquité, qui a séparé l'histoire des hommes illustres de celle des rois[1]. Les vies des hommes illustres appartiennent en effet à la biographie; l'histoire politique ne peut les revendiquer que pour quelques parties : on ne peut, au contraire, séparer la vie des rois de l'histoire des nations; et ce motif oblige l'historien à se servir d'autres pinceaux pour la transmettre à la postérité. Mais combien un antiquaire n'a-t-il pas de raisons de plus, tirées de la nature des monuments qu'il explique, pour traiter à part l'iconographie des rois? Les différentes médailles du même

(1) Cornelius Nepos, *de Regibus*, c. 1; suivant l'interprétation que donnent à ce passage Lambinus, Vossius, *de Histor. lat.*, liv. I, c. 14; et Fabricius dans la *Biblioth. latin.*, liv. 1, c. 6, §. 2 et 7 de l'édition d'Ernesti.

royaume ou de la même dynastie ont entre elles une si grande analogie, que, pour bien juger les unes, il est indispensable d'avoir acquis les lumieres que fournit l'examen des autres. Sans cette comparaison, comment pourroit-on distinguer tant de princes confondus par l'identité de leur nom, et qui ont régné, soit dans la même contrée, soit dans des régions différentes, puisque les types et les légendes ne présentent que rarement des particularités et des titres propres à les faire reconnoître ? Le résultat de la comparaison des diverses médailles est la seule lumiere qui puisse dissiper ces ténebres; et cette comparaison devient extrêmement difficile quand on n'a pas à la fois sous les yeux les monuments numismatiques qui en sont l'objet. Pour profiter de tous les avantages qu'on peut retirer de cette réunion, nous considérerons l'une après l'autre les différentes suites des rois dont les portraits sont gravés sur les médailles. Heureusement l'ordre géographique de Strabon[1], suivi maintenant par les numismatistes, est d'accord ici avec l'ordre chronologique exigé par l'histoire.

L'ordre géographique nous présente la suite des rois de Sicile pour la premiere[2]; elle est aussi la premiere dans l'ordre des

(1) Cette marche géographique fait parcourir les différentes contrées du monde ancien, en partant du couchant et des colonnes d'Hercule, et en suivant le rivage septentrional de la Méditerranée jusqu'au fond de la mer Noire : de là on descend vers le midi, et des côtes de la Syrie et de l'Egypte on regagne par une marche rétrograde la Mauritanie et la mer Atlantique. On visite les contrées qui ne sont pas maritimes à mesure qu'elles répondent, par la direction de leurs paralleles ou de leurs méridiens, à celles qu'on a visitées en longeant les côtes.

(2) En suivant l'ordre indiqué dans la note qui précede, la Sicile, île adjacente à l'Italie, est le premier pays qui nous fournisse des médailles de rois. Bouteroue avoit cru reconnoître sur une médaille gauloise la tête d'Orgétorix, prince helvétien dont il est fait mention dans les Commentaires de César (*Bell. Gall.*, liv. I, c. 1, 4) M. l'abbé Oderici, dans une lettre latine *de argenteo Orcitirigis numo*, a démontré

temps, puisque les médailles qui la composent sont les seules qui nous aient conservé les portraits de quelques princes plus anciens qu'Alexandre.

combien cette conjecture est peu vraisemblable. D'ailleurs, quelque opinion qu'on ait à l'égard du nom qu'on lit sur cette médaille, il n'est pas facile de se persuader que la tête qu'on y voit gravée soit le portrait d'un prince gaulois. Les types frappés sur ce genre de monnoies ne sont que des imitations grossieres des types usités par les Grecs ou par les Romains.

CHAPITRE PREMIER.

ROIS DE SICILE.

§. 1. THÉRON, PRINCE D'AGRIGENTE.

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

Théron gouverna la ville d'Agrigente, l'une des plus riches et des plus populeuses de la Sicile, et quelques autres villes voisines, depuis l'an 487 avant l'ere chrétienne jusqu'à l'an 472, où il mourut[1]. Son illustre origine, qu'il tiroit des héros thébains de la mythologie[2], et le parti des Emménides, qui formoient, à Agrigente, un corps politique fortement uni par la communauté de quelques cérémonies religieuses[3], contribuerent sans doute puissamment à son élévation[4], dont il étoit digne par ses talents et ses services militaires et civils. Il usa avec autant d'habileté que de justice de l'autorité dont il s'étoit emparé; il fit durant sa vie le bonheur d'Agrigente; et son alliance avec Gélon, chef des Syracusains, délivra la Sicile du joug des Carthaginois, qui l'avoient envahie avec des forces immenses[5].

(1) Diodore de Sicile, XI, §. 53.

(2) Pindare, *Olympiques*, II, v. 82.

(3) Les Emménides formoient à Agrigente une *phratria* (*Schol. Pind. ad Olymp.*, III, v. 68).

(4) Son pere Enésidame avoit été avec Gélon l'un des gardes du corps d'Hippocrate, tyran de Géla (Hérodote, VII, c. 154).

(5) Hérodote, VI, c. 166; Diodore, XI, §. 20 et suiv. Tout ce que nous disons de

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

Après la mort de Gélon, il réussit à éteindre les jalousies qui divisoient les freres de ce prince, dont l'un étoit gendre de Théron[1]. Lorsqu'il mourut, son fils Thrasydée, qui avoit jusqu'alors mal gouverné Himéra, ne put se maintenir, à Agrigente, dans la place d'un pere dont il n'avoit eu en héritage ni les vertus ni la fortune[2]. On avoit élevé à Théron, près de l'enceinte de cette ville, un mausolée qui, quoiqu'il eût été frappé par la foudre, fut respecté par les Carthaginois[3].

Cette médaille, sans aucune légende, a été frappée à Agrigente[4] : la fabrique et le type ne permettent pas de douter qu'elle n'appartienne à cette ville, dont le cancre que l'on voit au revers de la médaille, et qu'on appeloit en grec κϱάγων[5], *cragon*, étoit devenu l'emblême, par allusion sans doute au nom d'Agrigente, appelée en grec *Acragas*. Il n'est pas également certain que la tête d'un homme d'âge mûr et sans barbe qu'on y voit représentée, et qui est ceinte d'un diadême à la maniere des rois, soit le portrait de Théron : voici cependant quelques observations qui pourront rendre cette opinion probable. Nº 1.

Dans le petit nombre de princes qui ont gouverné Agrigente, il n'y en a aucun dont la mémoire ait été aussi honorée que

Théron est tiré de ces historiens, ou des scholies aux odes II et III des *Olympiques* de Pindare.

(1) Démarata, fille de Théron, avoit été mariée à Gélon, qui en mourant la céda à Polyzélus, l'un de ses freres (*Schol. Pind. ad Olymp.*, II, v. 29).

(2) Thrasydée fut déposé et chassé après avoir été défait par les Syracusains qu'il avoit attaqués, probablement pour faire diversion par la guerre aux discordes intestines d'Agrigente.

(3) Diodore, XIII, §. 86.

(4) Elle est tirée de la collection de M. Carelli à Naples.

(5) C'est ainsi qu'on trouve ce mot dans Hésychius : d'autres l'écrivent avec deux Γ, κϱάγγων, d'où se sont dérivés le mot latin *cancer*, *cancri*, et l'italien *granchio*.

Chap. I.
Rois de Sicile.
Pl. XXXVIII.

celle de Théron. Ce fait prévient en faveur de la conjecture proposée; mais elle acquiert plus de poids par les considérations suivantes. Des médailles semblables à celle-ci, excepté par l'un des types, qui est ordinairement la tête d'une déesse, portent du côté du revers le nom de Théron, ΘΕΡΩΝ[1]. Il est prouvé que ces médailles ne peuvent pas avoir été frappées du temps de ce prince; la fabrique et les caracteres les démontrent postérieures de quelques siecles : il est donc probable que le Théron qui les a fait frapper étoit le magistrat temporaire d'Agrigente. La médaille du n° 1 est sans légende; mais, à la place du nom de Théron, on y voit la tête d'un roi. Cette observation donne lieu à deux conjectures différentes, tendantes l'une et l'autre à prouver que la tête empreinte sur ces médailles est le portrait de Théron. Premièrement, il est possible que ce portrait ait été gravé sur la médaille par une simple allusion au nom du magistrat, qui étoit le même que celui du prince : ainsi la tête de Théron tiendroit ici lieu de la légende *Théron*. On doit à des allusions de ce genre un grand nombre de types qu'on voit sur les médailles grecques et romaines[2]. Secondement, il est vraisemblable que le Théron, magistrat d'Agrigente, qui a fait frapper cette monnoie, appartenoit à la corporation des Emménides, ou qu'il étoit issu de la même origine que Théron; car certains

(1) Torremuzza, *Numi Siciliæ*, pl. 107, n° 1 et 2 ; Eckhel, D. N., tom. I, p. 266.

(2) Par exemple la tête du roi Philippe, sur les médailles frappées par un magistrat romain qui s'appeloit Marcius Philippus ; le masque de Silene, sur les médailles frappées à Rome par un Junius Silanus. Ainsi nous verrons la figure de Cérès, en grec *Démèter*, au revers des tétradrachmes de Démétrius Soter, roi de Syrie. Sur les tétradrachmes d'Athenes les marques gravées dans le champ de la médaille font souvent allusion aux noms des magistrats qu'on y lit : trois femmes suppliantes à genoux, *Hicétides*, font allusion au nom de l'archonte *Hicésius*; la massue d'Hercule, en grec *Héraclès*, a rapport au nom de l'archonte *Héraclide*, etc.

prénoms qui n'étoient pas ordinaires se répétoient souvent dans les mêmes familles; et le nom de Théron dérivoit de celui de Théras, un de ses ancêtres, héros thébain, qui avoit donné son nom à Théra, île de l'Archipel, d'où les Emménides étoient passés dans la Sicile.

Le bandeau des rois n'avoit point ceint la tête de Théron, qui ne prit jamais ce titre[1], et qui vécut avant Alexandre, qu'on reconnoît pour avoir été dans la Grece l'instituteur de ce symbole de la royauté: mais ce même bandeau étoit attribué, par la religion des Grecs, aux dieux et aux héros[2]; il décoroit le front des vainqueurs dans les jeux sacrés[3]; il servoit à rendre plus vénérables ceux qui étoient revêtus de quelques dignités sacerdotales[4]. Les honneurs héroïques déférés à la mémoire de Théron[5] suffisent par conséquent pour justifier l'emploi de cet ornement dans son portrait.

§. 2. GÉLON.

Issu d'une famille distinguée et qui avoit bien mérité de Géla sa patrie, Gélon étoit entré au service dans les gardes d'Hippocrate, qui exerçoit dans cette ville la puissance souveraine[6]. Ses

(1) Il a dans Hérodote le titre de monarque (l. VII, c. 165); mais dans le style de cet historien ce titre ne signifie qu'un homme qui exerce seul le pouvoir absolu dans un état. Si Théron avoit joui du titre de roi, Pindare n'auroit pas manqué de le lui donner dans les odes qu'il composa pour la victoire olympique de ce prince.

(2) Particulièrement à Bacchus.

(3) Pausanias, V, 20, 23, et IX, 22. Ainsi le *Pantarcès* de Phidias, et le *Diadoumenos* de Polyclete se ceignoient la tête d'un bandeau. Cependant ces artistes sont plus anciens qu'Alexandre.

(4) Plutarque, *Aristide*, p. 321.

(5) Diodore, XI, §. 53.

(6) Hérodote, liv. VII, c. 153, et suiv. Denys d'Halicarnasse s'est trompé lorsqu'il a cru Gélon frere d'Hippocrate (A. R., liv. VII, *in princip.*)

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

talents militaires le firent bientôt parvenir à la place de général de la cavalerie; et après la mort d'Hippocrate, le parti monarchique lui confia le commandement de ses forces pour soutenir contre le parti démocratique les enfants de ce prince, trop jeunes encore pour défendre leurs droits. Gélon servit la cause de la monarchie, mais non pas celle des jeunes princes; il retint pour lui une autorité qu'il avoit maintenue par la force, et que lui seul désormais pouvoit exercer pour le bien public[1]. La conquête de Syracuse, où il entra en vainqueur à la tête de la faction des riches que la multitude avoit forcés d'abandonner leur patrie, lui ouvrit une plus vaste carriere. L'agrandissement de sa puissance le mit en état de faire la guerre aux Carthaginois, qui aspiroient à la conquête de la Sicile. Il signala ses talents et son habileté, comme général, dans la journée d'Himéra, où Hamilcar, qui commandoit plus de trois cent mille Carthaginois, fut vaincu et tué, et l'armée ennemie entièrement détruite[2]. Les captifs, employés à l'agriculture et aux ouvrages publics, remplacerent dans les villes de la Sicile cette populace toujours remuante et toujours dangereuse que Gélon avoit expulsée de l'île. Après tant d'exploits glorieux, il ne craignit pas de se montrer désarmé et sans suite au milieu d'une assemblée

(1) L'observation des anciens, que Gélon devint vertueux après être devenu souverain, est fondée sur la maniere dont Gélon parvint à la puissance (Plutarque, *de serâ vind.*, pag. 551).

(2) Diodore de Sic., liv. XI, §. 21 et 24. Cette bataille fut donnée le même jour du combat de Léonidas aux Thermopyles, l'an 480 avant J.-C. Hérodote décrit au long la demande que la Grece entiere fit à Gélon de la secourir contre l'invasion de Xerxès; et la réponse de Gélon qui prétendoit avoir le commandement de l'armée, réponse que les Grecs prirent pour un refus. La vérité est que les Carthaginois étant d'accord avec le roi de Perse pour attaquer en même temps la Sicile (Diodore, VII, 20), Gélon n'auroit pu aucunement secourir la Grece; et peut-être chercha-t-il une défaite pour s'en excuser, prévoyant qu'il auroit besoin de toutes ses forces pour défendre son propre pays.

où les peuples qu'il gouvernoit avoient été invités à paroître sous les armes. Ce fut là son plus grand triomphe : il rendit compte de sa conduite ; et l'assemblée entiere le confirma librement dans l'autorité dont il s'étoit emparé, et l'honora du titre de roi. Alors toutes les vertus de sa grande ame se déployerent avec plus d'énergie, et sa conduite particuliere en donna l'exemple à ses sujets. Il se mit à la tête d'une expédition qui avoit pour but le défrichement des terres ; il changea, par des innovations salutaires, la face de la Sicile ; il inséra, dans son traité avec Carthage, un article pour abolir la coutume barbare d'immoler des enfants ; il stipula, dit Montesquieu, pour le genre humain[1]. Le bonheur des Siciliens fut de courte durée : la santé de Gélon étoit minée depuis long-temps par une hydropisie qui le conduisit au tombeau l'an 478 avant J.-C., la septieme année de son regne à Syracuse, et la quatorzieme depuis qu'il s'étoit emparé de l'autorité suprême à Géla[2]. Sa mémoire fut tellement chérie par ses compatriotes, que l'ivresse de la liberté ne les empêcha pas, plus d'un siecle après, de se rappeler avec reconnoissance les bienfaits de Gélon[3].

On trouve des médailles frappées en Sicile, qui présentent son portrait, et dont la légende porte son nom ; elles sont presque toutes d'un travail excellent.

(1) Plutarque, *Apophthegm.*, p. 175, *de serâ num. vind.* ; Perizon. *ad Ælian.*, V. H., l. VI, c. 1 ; Montesquieu, *Esprit des lois*, l. X, c. 5. Quelques érudits ont élevé des doutes sur cette condition imposée par Gélon aux Carthaginois vaincus ; ils opposent des faits qui prouvent que les Carthaginois ont continué après cette époque à sacrifier des victimes humaines. Il est possible que le traité de Gélon ne regardât que les villes grecques de la Sicile, sujettes encore à la domination carthaginoise ; peut-être aussi que les Carthaginois n'ont pas tenu leur parole, *fides punica*.

(2) Plutarque, *de Pyth. orac.*, p. 403 ; Diodore, l. XI, §. 38 ; M. Larcher, *Hérodote*, tom. VII, p. 453.

(3) Ils respecterent ses statues, comme nous verrons ci-après.

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII. N° 2 et 3.

Les deux que j'ai fait graver sous les n° 2 et 3 de cette planche paroissent représenter ce prince à des âges un peu différents[1].

Celle du n° 2 est en argent; on y voit la tête de Gélon, ceinte d'un diadême : une massue paroît dans le champ de la médaille. Le revers présente la légende ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΙ ΓΕΛΩΝΟΣ : *Les Syracusains* (à la mémoire) *de Gélon.* C'est ainsi qu'il faut traduire l'expression elliptique contenue dans les deux mots, puisque ces médailles, comme nous le verrons plus bas, n'ont été frappées que deux siecles environ après la mort de ce prince. Le type est un *bige* conduit par la Victoire : au-dessous des chevaux il y a un E[2].

La médaille du n° 3, qui est d'argent, ainsi que la premiere, paroît représenter Gélon un peu moins jeune, avec le diadême, comme dans l'autre. Le type du revers est semblable à celui de la médaille du n° 2, excepté que les chevaux ne sont pas en course. L'épigraphe ΓΕΛΩΝΟΣ doit se traduire, (à la mémoire) *de Gélon.*

Les arts avoient immortalisé les portraits de presque tous les rois et les tyrans de la Sicile[3]. Les statues de Gélon étoient multipliées. Les Syracusains les respecterent, lorsqu'en rétablissant la démocratie sous Timoléon, ils détruisirent un grand nombre de celles des autres princes[4].

(1) Elles ont été décrites par M. Mionnet (*Description de médailles, etc.*, t. I; *rois de Sicile*, n° 1 et 5).

(2) L'explication que Plutarque nous donne d'un type semblable à celui-ci, qu'on voit sur les médailles de Philippe pere d'Alexandre-le-Grand; et le mot ΑΘΛΑ, *les prix*, écrit au-dessous du char monté par la Victoire, sur le revers de quelques médaillons de Syracuse, font penser que le type des médailles de Gélon fait allusion aux victoires de ce prince dans les jeux de la Grece, plutôt qu'aux victoires remportées par lui contre les Carthaginois.

(3) Cicéron, *in Verr.*, l. IV, §. 55.

(4) Plutarque, *Timoleonte*, pag. 247; Dion Chrysostome, *Corinthiac.*, p. 460.

Le portrait du n° 2, qui présente Gélon plus jeune, a été probablement copié sur celui que Glaucias d'Egine avoit exécuté pour être placé à Olympie, et qui étoit antérieur à la domination de ce prince sur les Syracusains[1]. Le portrait du n° 3, qui le représente plus âgé, est vraisemblablement la copie d'un original fait à Syracuse pendant son regne[2].

Le diadême qui ceint la tête de Gélon désigne les honneurs héroïques que les peuples de la Sicile lui décernerent après sa mort[3].

§. 3. HIERON.

Lorsque, par la mort de Gélon, son frere Hiéron eut hérité de l'autorité souveraine à Syracuse, le sceptre acquit plus d'éclat dans les mains d'un prince magnifique, ami des lettres et des arts, et protecteur de tous ceux qui les cultivoient avec distinction[4]: sa réputation dans la Grece effaça la renommée des

(1) Pausanias, liv. VI, c. 9, où, trompé par une erreur de chronologie, il éleve des doutes sur Gélon, en l'honneur duquel ce monument étoit élevé. Voyez, sur l'explication de ce passage et sur les années de la domination de ce roi à Gela et à Syracuse, la *Table chronologique* de M. Larcher, *loco citato*.

(2) Telle étoit la statue de Gélon, représenté nu, qu'on voyoit dans le temple de Junon, à Syracuse (Elien, V. H., liv. VI, c. 11).

(3) Diodore, XI, §. 38.

(4) Ce fut, suivant Plutarque, à l'occasion d'une longue maladie (*de Pyth. orac.*, p. 403) qu'Hiéron prit du goût pour les lettres et de l'affection pour ceux qui les cultivoient: quand il fut roi, Pindare, Bacchylide, Eschyle, et sur-tout Simonide, poëtes grecs, furent comblés de ses bienfaits: ce dernier devint son ami (Elien, V. H., IV, 15; Athénée, XIV, p. 656; *Schol. Pindar.*, *Olymp.*, II, v. 29 et 37). Hiéron avoit même composé quelques ouvrages sur l'agriculture, cités par Varron (*de R. R.*, I, 18) et par Columelle (l. I, 8); car il ne nous est pas permis de penser que ce Hiéron fût un personnage différent d'Hiéron I[er]. Varron, en l'associant avec le roi Attalus, nous fait comprendre que cet écrivain étoit roi; et Columelle, en le nommant avec Epicharme, nous donne à entendre que l'auteur des ouvrages géorgiques étoit le plus ancien des deux Hiéron.

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

souverains qui l'avoient précédé; il y fut regardé comme le modele des princes [1]. Il paroît cependant par le récit de Diodore, qui, étant sicilien et écrivant l'histoire, devoit connoître mieux et avec plus de détails les actions des souverains de son pays, que les vertus d'Hiéron n'étoient pas sans quelque mélange; que son ambition l'entraînoit souvent à des actions coupables, et qu'il fut bien loin d'égaler la justice et la modération de son frere [2]. A sa mort, qui arriva sur la fin de la onzieme année de son regne, son fils Dinomenès ne put lui succéder [3]: ce fut son jeune frere Thrasybule qui le remplaça. Hiéron avoit fondé la ville d'Etna, dans laquelle il obtint les honneurs héroïques décernés à la mémoire des fondateurs de villes considérables [4].

Des médailles semblables à celles de Gélon, frappées à la même époque, et de la même fabrique, nous présentent la tête d'Hiéron. J'en ai choisi deux de bronze, sur lesquelles les traits de la figure paroissent offrir quelque légere différence d'âge [5].

Nos 4 et 5.

Sur celle du nº 4 est la tête d'Hiéron, ceinte d'un bandeau; dans le champ on voit un petit foudre. Ces hors-d'œuvres sont appelés, par les numismatistes, marques de monétaires; mais ces marques ne sont ordinairement que les emblêmes des magistrats qui faisoient frapper la monnoie [6].

(1) Xénophon le prit pour sujet et pour titre de cet intéressant dialogue sur la monarchie, où il introduit Hiéron discutant avec Simonide sur la comparaison de la vie d'un souverain avec celle d'un particulier.

(2) Diodore, XI, §. 67.

(3) Pausanias fait mention de ce Dinomenès (VI, c. 12). Ce fut lui qui fit placer à Olympie les magnifiques monuments de la victoire de son pere.

(4) Le fondateur d'une ville de dix mille habitants avoit droit à ces honneurs (Diodore, XI, §. 49).

(5) Elles sont décrites par M. Mionnet dans l'ouvrage cité, à l'article *Rois de Sicile*, nº 26 et 20.

(6) Les Grecs, n'ayant pas de noms de famille, faisoient un grand usage de cachets

Le type du revers représente un cavalier armé qui, la lance baissée, paroît courir à l'attaque. Cette figure fait allusion aux expéditions militaires du prince[1], dont le nom se lit à l'exergue, ΙΕΡΩΝΟΣ : (à la mémoire) d'*Hiéron*. Un monogramme, composé des lettres ΑΡ, est gravé en avant du cheval.

Le médaillon de bronze du n° 5 représente Hiéron un peu plus âgé et avec un peu plus d'embonpoint que dans le n° 4. Sur le revers est un *bige* monté par la Victoire, pareil en tout, et même pour le mouvement des chevaux, à celui de la médaille d'argent de Gélon, n° 2. La légende est la même que celle du n° 4.

Comme on voit figurer dans l'histoire de Sicile deux Hiéron, investis tous les deux du pouvoir suprême à Syracuse, et qui ont vécu à deux siecles d'intervalle l'un de l'autre[2]; le premier, à qui nous venons d'attribuer les médailles gravées sous ces numero, fils de Dinomenès et frere de Gélon; le second, fils d'Hiéroclès et pere d'un autre Gélon, il est nécessaire de prouver que le Gélon et l'Hiéron dont nous avons donné les portraits sont tous les deux fils de Dinomenès, et non le fils et le petit-fils d'Hiéroclès.

Au premier coup-d'œil, l'opinion contraire paroîtroit la plus

pour se distinguer les uns des autres. Je crois qu'aucun monument ne prouve mieux cet usage, et n'est aussi utile pour expliquer ces emblêmes et ces caracteres qu'on trouve sur les médailles, que la célebre inscription ou table de bronze d'Héraclée : on y lit les noms des magistrats de cette ville, chacun accompagné de l'indication de son emblême ou du type de son cachet, et de quelques lettres qui devoient y être gravées (Mazochi, *ad reg. Tabl. Heracl.*, part. I, p. 147; *Fragm. Britan.*, lin. 3-7.

(1) Diodore fait le récit des exploits d'Hiéron : l'expédition contre Catane qu'il détruisit, et qu'il rebâtit sous le nom d'Etna, et celle contre les Agrigentins qui l'avoient attaqué, furent les plus remarquables.

(2) Hiéron Ier, après dix ans de regne, mourut l'an 467 avant J.-C.; Hiéron II régna cinquante-quatre ans, et mourut l'an 215 avant la même ere.

Chap. I.
Rois de Sicile.
Pl. XXXVIII.

vraisemblable; car il est hors de doute, vu l'excellence de l'art, les caracteres paléographiques des légendes, et la ressemblance de ces pieces avec la monnoie d'Hiéronymus, successeur et petit-fils du second Hiéron, que les médailles avec la tête de Gélon et celles avec la tête d'Hiéron n'ont pas été frappées sous le regne de Gélon et d'Hiéron, fils de Dinomenès; mais qu'elles sont de la même fabrique que celles d'Hiéronymus, ou, pour parler avec plus de justesse, qu'elles sont l'ouvrage d'artistes qui ont fleuri sous le long regne d'Hiéron II[1]. Nous avons cependant attribué les têtes qu'on y voit gravées à Hiéron et à Gélon I^rs^. Voici les raisons qui nous empêchent de reconnoître dans ces médailles Hiéron II et Gélon son fils, quoique nous admettions en même temps qu'elles n'ont été frappées que sous ces derniers princes.

Le principal fondement de cette opinion est la retenue et la modération d'Hiéron II, qui, élu par les Syracusains pour magistrat suprême, et dans la suite reconnu pour roi, s'abstint, avec une réserve qui alloit jusqu'à l'affectation, de tout ornement et de toute marque extérieure de la royauté. Il savoit combien le faste des rois étoit devenu odieux aux Syracusains par la tyrannie des deux Dionysius; et la haine qui poursuivoit leur mémoire fit éviter à Hiéron toute ressemblance avec ces princes, dans l'état de sa maison et les ornements de sa personne. La triste fin de son petit-fils, qui dédaigna ces égards nécessaires pour ne pas blesser l'opinion d'un peuple qu'une longue suite d'années n'avoit pu accoutumer à la monarchie, prouve la pru-

(1) Eckhel et d'autres numismatistes qu'il cite ont si bien prouvé que les médailles de Gélon et d'Hiéron Ier n'ont pu être frappées sous le gouvernement de ces princes, qu'il est superflu de revenir sur ce sujet. On peut voir la discussion de ce point dans la *Doctrina numorum*, tom. I, pag. 251.

Chap. I.
Rois de Sicile.
Pl. XXXVIII.

dence de la conduite d'Hiéron II. Il offrit par intervalles aux Syracusains de se démettre d'une autorité qu'il ne paroissoit garder qu'à regret, et il ne consentit jamais ni à se revêtir de la pourpre, ni à ceindre le diadème [1] : or les deux portraits dont il s'agit sont décorés de cette marque de la royauté, qu'Hiéron II refusa constamment de prendre, et qui, donnée à Gélon l'ancien et au premier Hiéron dans leurs images, ne désigne que les honneurs héroïques par lesquels leur mémoire avoit été consacrée.

Hiéron II, en payant ce tribut à la gloire de deux princes ses prédécesseurs, servoit adroitement sa cause et celle de la monarchie, et parcequ'il descendoit de Gélon [2], et parceque le nom de ces deux freres jouissoit de l'éclat d'une ancienne renommée qu'un long espace de temps avoit dégagée de toutes les ombres qui obscurcissent assez souvent les réputations trop récentes. Il rappeloit ainsi à la Sicile qu'elle avoit été heureuse et respectée sous le gouvernement monarchique de ses ancêtres, dont les noms étoient portés par lui et par son fils ; et en hono-

(1) Polybe, liv. VII, *fragm.*; Tite-Live, XXIV, c. 5. Cet historien, et Baton de Sinope qui avoit écrit dans un ouvrage particulier la vie d'Hieronymus, successeur d'Hiéron II, remarquent expressément que ce dernier n'avoit jamais voulu prendre le diadème (Athénée, VI, p. 251, F.) : or il n'est pas à supposer qu'un prince, qui ne voulut jamais user des ornements de la royauté, quoiqu'il eût le titre de roi, ait permis qu'on décorât ses images du diadème ; et, ce qui auroit encore été plus opposé à sa conduite, qu'il ait laissé placer son portrait sur la monnoie de Syracuse.

(2) Justin, l. XXII, c. 4; Elien, V. H., l. VI, c. 13. Ce passage d'Elien n'avoit pas encore été bien entendu; l'historien donne les descendants de Gélon pour exemple des descendants d'un tyran qui ont régné audelà de la troisieme génération. Périzonius, qui, pour concilier ce passage avec l'histoire, vouloit substituer dans le texte le nom d'Hiéron II à celui de Gélon, ne facilitoit en rien l'intelligence de ce passage ; car la dynastie d'Hiéron II fut éteinte, quatorze mois après sa mort, dans la personne de son petit-fils. Aucun philologue n'avoit encore remarqué qu'Hiéron descendoit de Gélon au-delà de la troisieme génération.

rant un autre Hiéron et un autre Gélon, il ne s'arrogeoit aucun des droits des monarques. Un prince comme Hiéron, qui ne vouloit pas blesser les préjugés démocratiques des Syracusains, étoit bien éloigné de faire graver son portrait sur la monnoie, prérogative qu'on ne pouvoit reprocher à Dionysius lui-même [1] de s'être attribuée.

Quant à Gélon, fils d'Hiéron II, il ne régna point; et il n'est pas probable qu'on l'eût représenté la tête ceinte du diadême, lorsque son pere étoit roi, quand même celui-ci auroit osé prendre les ornements de sa dignité, et faire graver son portrait sur la monnoie [2].

Mais comme les antiquaires qui ne partageroient pas l'opinion reçue et que je défends pourroient m'objecter que ces médailles ont été frappées sous le regne d'Hiéronymus, d'autant plus qu'elles ne different pas, pour la fabrique, de celles de ce dernier roi, et prétendre qu'elles ont été consacrées à la mémoire de Gélon son pere, et d'Hiéron II son aïeul, auxquels, après leur mort, on auroit donné le diadême comme à des héros, je dois montrer toute l'invraisemblance de cette supposition [3].

Premièrement, il n'est guere probable que les médailles

(1) Du temps des Dionysius on n'avoit pas encore commencé à placer sur la monnoie les portraits des personnages vivants.

(2) Polybe (liv. VII) loue Gélon, fils d'Hiéron, pour sa piété filiale, et pour le soin qu'il eut pendant toute sa vie de ne point empiéter sur les droits du roi son pere.

(3) Quoique l'opinion qui attribueroit ces médailles à Hiéron II me paroisse difficile à soutenir, j'apprends par le *Magasin encyclopédique* (année 1806, t. VI, p. 428) qu'un antiquaire vient de l'adopter et de la défendre. Comme je n'ai pu me procurer l'ouvrage de M. Calcagni, je cherche ici à deviner ce qu'on pourroit objecter de moins déraisonnable contre l'opinion que j'ai adoptée.

d'Hiéron, qui sont très communes, et dont il existe plusieurs mille, aient été frappées en si grand nombre sous un regne de quatorze mois, et que cette monnoie, portant l'effigie de princes morts, soit vingt fois plus nombreuse que celle sur laquelle est gravée la tête d'Hiéronymus, qui auroit été le souverain vivant alors. On peut au contraire rendre facilement raison de cette immense quantité de médailles d'Hiéron Ier, en admettant qu'elles ont été frappées sous le long regne d'Hiéron II; et nous avons vu les motifs qui pouvoient lui faire préférer ce type à tout autre pour la monnoie de ses états.

Une autre raison pour prouver que ces médailles n'ont pu avoir été frappées sous le regne d'Hiéronymus, est tirée de la comparaison des médailles de la reine Philistis, que nous examinerons au paragraphe cinq. Celles-ci sont de la même fabrique, et par conséquent de la même date que celles d'Hiéron et de Gélon. Si Hiéronymus a fait frapper ces dernieres, il a fait frapper aussi celles de Philistis. Mais quelle probabilité y auroit-il à supposer que ce prince ait consacré un si grand nombre de médailles à la mémoire d'une reine inconnue, et qu'il n'en ait fait frapper aucune en l'honneur de Néréis sa mere, fille de Pyrrhus? Si c'étoit véritablement au regne de ce jeune prince que nous devions un si grand nombre de médailles d'Hiéron et de Philistis, on ne concevroit pas facilement l'omission de Néréis; sur-tout si on considere que la fille de Pyrrhus étoit un type plus convenable pour les médailles d'un prince qui vouloit être l'ennemi de Rome, que la tête d'Hiéron II son aïeul, de l'exemple et de la politique duquel il s'écartoit, et par le faste qu'il étaloit dans sa cour et sur sa personne, et par son alliance avec les Carthaginois.

Ces arguments me paroissent propres à confirmer l'opinion

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

adoptée par les antiquaires les plus judicieux sur les médailles qui portent les noms et les têtes de Gélon et d'Hiéron; et nous ne balançons pas à y reconnoître les portraits de ces deux fils de Dinomenès, dont la mémoire s'est glorieusement conservée dans les fastes de l'antiquité.

§. 4. HIERONYMUS.

On a pu voir, dans le paragraphe précédent, comment Hiéronymus, fils de Gélon et de *Néréis*, fille de Pyrrhus, succéda à son aïeul l'an 215 avant J.-C. Ce prince, âgé seulement de quinze ans, et bientôt corrompu par les flatteries de ses courtisans, abandonna les traces de son sage prédécesseur, et se livra sans réserve à tous les excès de l'intempérance et même de la cruauté. Ses favoris, gagnés par les Carthaginois, lui persuaderent de rompre l'alliance qu'il avoit avec Rome, et que son aïeul avoit formée et maintenue avec autant de constance que de gloire. Il déploya tout le faste de la royauté, et prit le diadême, dont, avant lui, aucun des rois et même des tyrans de la Sicile n'avoit osé ceindre sa tête[1]. Un gouvernement si imprudent fit naître dans les esprits inquiets et turbulents des Syracusains le desir et l'espoir d'un grand changement. Hiéronymus éprouva, pendant un regne de quatorze mois, deux conjurations; il échappa à la premiere, et fut victime de la seconde. Dans les troubles qui suivirent cette catastrophe, la fureur populaire n'épargna aucune des princesses de la famille royale[2].

N° 6. Hiéronymus est le premier roi de Sicile dont on voie la tête

(1) Athénée (l. VI, p. 251) indique un certain Osis comme celui qui persuada à Hiéronymus de ceindre le diadême.

(2) Tite-Live, liv. XXIV.

sur les médailles frappées sous son regne[1] Un médaillon ou tétradrachme d'argent de ce prince est gravé sous le n° 6[2] : la tête est ceinte du bandeau des rois; on reconnoît sa jeunesse sur sa physionomie, qui frappe par un certain air effaré qu'on croit apercevoir dans ses yeux. Une corne d'abondance extrêmement petite, gravée dans le champ, est probablement la marque du magistrat qui présidoit à la monnoie de Syracuse. La légende du revers porte ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΙΕΡΩΝΥΜΟΥ : (monnoie) *du roi Hiéronymus.* Le type est le foudre de Jupiter, dont les symboles paroissent souvent sur les médailles des rois. Jupiter, comme roi des dieux, étoit aussi le dieu des rois : d'ailleurs il avoit plusieurs temples à Syracuse. Les lettres ΑΦ sont gravées auprès du foudre; ces lettres, ainsi que les monogrammes qu'on trouve sur les médailles, indiquent tantôt le nom du magistrat, qui est aussi quelquefois désigné par un emblême, et tantôt le nom de la ville où l'on fabriquoit la monnoie.

§. 5. PHILISTIS.

Des médailles de la même fabrique, et, par tous les caracteres apparents, du même temps que celles d'Hiéron et de Gélon,

(1) L'existence des médailles d'Agathoclès avec la tête de ce roi n'est pas encore bien constatée, malgré le témoignage du prince de Torremuzza, à qui l'on desire souvent un peu plus de critique. En tout cas, suivant l'observation d'Eckhel, il est certain que ces médailles ne peuvent pas avoir été frappées sous son regne, puisqu'elles le représentent avec le diadême qu'il n'osa prendre.

(2) Mionnet, *Description de médailles*, etc., tom. I, *Rois de Sicile*, n° 90. On appelle *tétradrachmes* les médailles d'argent des rois ou des villes grecques, lorsque ces médailles sont de la grandeur qu'on voit dans la planche, ou, comme on dit, de premiere forme: ce nom dérive de la valeur de quatre drachmes contenues dans cette espece de monnoie.

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

nous présentent la tête d'une reine que la légende nomme Philistis. Tous les écrivains de l'antiquité gardent un silence absolu sur cette reine; ce qui n'est pas étonnant, vu la perte du plus grand nombre des historiens; mais son existence n'en est pas moins constatée: ses médailles suffisent pour la prouver; et elle est d'ailleurs confirmée par quelques monuments paléographiques de la Sicile [1].

Les antiquaires se sont empressés de donner à cette reine une place déterminée dans la chronologie et dans l'histoire. Havercamp, facile en conjectures, a prétendu que Philistis étoit l'épouse de Gélon; et malgré le nom de Démarata, que les historiens donnent sans variation à cette derniere, il n'a pas hésité à soutenir que Démarata et Philistis pouvoient être la même personne [2]. D'autres antiquaires plus circonspects ont cru retrouver dans Philistis la femme d'Hiéron Ier, princesse dont nous ignorons le nom, sans toutefois ignorer entièrement ses vertus [3]. Cette opinion est plus probable que la premiere [4]: le lecteur

(1) Il existe à Syracuse, dans les ruines du théâtre, une inscription en grands caracteres, portant ces deux mots: ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ, *de la reine Philistis*; et une autre, pareille à celle-ci, avec les mots ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΝΗΡΗΙΔΟΣ, *de la reine Néréis*. Il paroît, par l'endroit où ces inscriptions ont été gravées, et par les fragments d'autres inscriptions semblables, que les noms des reines et des rois de Syracuse servoient à distinguer les *cunei*, ou les distributions verticales des gradins du théâtre, au sommet desquels on voyoit peut-être les statues de ces personnages. La premiere de ces deux inscriptions est publiée dans la *Collect. inscript. Sicil.* du prince de Torremuzza, pag. 71, 2. L'autre a été découverte et lue par le chevalier Landolina (*Magaz. encyc.*, année 1805, tom. VI, pag. 380 et suiv.). Puisqu'il existe des médailles en grand nombre d'une reine Philistis, et qu'une reine de ce nom a régné à Syracuse, il n'est pas besoin d'altérer le texte d'Hésychius, dans lequel ce lexicographe fait mention d'une monnoie appelée *philistidéenne*, v. φιλιςίδιον.

(2) Havercamp, *Introductio in Parutæ numism.*, *reg. Sicil.*

(3) Plutarque, *Apophthegm.*, p. 175.

(4) Eckhel paroît l'avoir adoptée (D. N., tom. I, pag. 265). Ceux qui reconnoissent dans les médailles que nous avons attri-

pourra juger si elle l'est encore plus qu'une troisieme que j'exposerai après avoir décrit les médailles de Philistis.

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

N° 7 et 8.

Deux sont gravées sur cette planche[1]. La chevelure de la reine est, dans l'une et dans l'autre, contenue par un diadême, et couverte d'un voile. Nous verrons d'autres reines avec la tête voilée, coiffure que les artistes anciens donnoient souvent à la reine des dieux. Le type du revers est pareil dans les deux médailles; il représente un quadrige conduit par la Victoire. La légende est aussi la même, ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ: (à la mémoire) *de la reine Philistis.*

Le seul motif qui m'a engagé à faire graver deux médaillons d'argent de Philistis a été le desir de bien constater que ce portrait n'est point idéal. On voit sur l'un et sur l'autre la même physionomie, avec quelque différence d'âge.

Les particularités qui distinguent les deux médaillons sont, dans le n° 7, une palme ornée d'un ruban (*tœnia*), placée derriere la tête; et au revers la lettre A, en avant des jambes des chevaux qui marchent. Dans le n° 8, l'emblême placé derriere la tête est un thyrse. Au revers il n'y a aucune lettre; mais dans le haut du champ on a gravé un croissant.

J'invite le lecteur à comparer le profil de Gélon et celui de Philistis sur les médaillons du n° 3 et du n° 7; il découvrira, si je ne me trompe, beaucoup de ressemblance entre ces deux

buées à Gélon et à Hiéron Ier les têtes de Hiéron et de Gélon II, devroient, pour être d'accord avec eux-mêmes, reconnoître dans la reine Philistis cette fille de Leptine, citoyen de Syracuse, aimé et estimé par ses concitoyens, la même qu'Hiéron II choisit pour sa femme dans la vue de se populariser (Polybe, liv. I, c. 9).

(1) Ce sont les mêmes qu'on retrouve dans la *Description* de M. Mionnet, t. I, aux n° 102 et 96 des *rois de Sicile.*

Chap. I. Rois de Sicile. Pl. XXXVIII.

physionomies : celle du n° 3 est presque la même, sous une chevelure d'homme, que celle du n° 7, sous une coiffure de femme.

Cette ressemblance ne seroit point étonnante, s'il étoit vrai, comme je le pense, que Philistis étoit fille de Gélon. Ce n'est, à la vérité, qu'une conjecture; mais elle deviendra probable, si l'on peut constater par l'histoire l'existence d'une fille de Gélon, et si l'on découvre un motif raisonnable du soin qu'Hiéron II doit avoir pris d'honorer la mémoire de cette princesse.

Il est presque certain que les médailles de la reine Philistis ont été frappées sous le regne d'Hiéron II; car il ne paroît pas douteux qu'elles ne soient du même temps que celles d'Hiéron Ier et de Gélon, dont nous avons fixé l'époque à ce même regne. Quant au motif que nous cherchons, Justin et Elien nous le fournissent; ils nous assurent qu'Hiéron II tiroit son origine de Gélon[1] : or ce roi de Syracuse, comme il est prouvé par l'histoire, n'avoit point d'enfants mâles; ce n'est donc que d'une fille de Gélon qu'Hiéron II pouvoit prétendre être issu. Ce raisonnement rend très vraisemblable l'opinion que Philistis, honorée par Hiéron II d'un si grand nombre de médailles, étoit la fille de Gélon, la souche, pour ainsi dire, des Hiéroclides, et le personnage par lequel la famille d'Hiéron II se rattachoit à la gloire des fils de Dinomenès.

Philistis, fille et niece des rois de Syracuse, a dû, suivant

(1) Justin (l. XXIII, c. 4) dit expressément que les aïeux paternels d'Hiéron étoient issus de Gélon : *Genitus erat patre Hieroclyto (l. Hierocle) nobili viro, cujus origo a Gelone, antiquo Siciliæ tyranno, manabat.* Elien, dans le passage cité à la note (2), page 17, confirme ce témoignage de Justin, en nous assurant que les descendants de Gélon, ἔκγονοι, avoient régné.

l'usage des Grecs, porter le titre de reine [1]; et on a pu aussi le lui donner après sa mort [2]. Au reste nous ignorons si son époux n'étoit pas roi, et si Gélon ne l'avoit pas mariée avec quelqu'un de ses freres [3].

Le quadrige fait probablement allusion aux victoires remportées par son pere et par son oncle aux jeux de la Grece.

(1) C'est ainsi que nous avons vu Néréis, fille de Pyrrhus, prendre dans une inscription publique de Syracuse le titre de reine, quoique son mari, Gélon, n'ait jamais régné.

(2) On pourroit citer l'exemple des épouses des empereurs romains, qui n'ont obtenu qu'après leur mort le titre d'*Augusta*, comme Domitilla et Pauline, d'autant plus que les médailles de Gélon, d'Hiéron, et de Philistis, ont une certaine ressemblance avec celles des impératrices, sur lesquelles se trouve tout entiere la phrase qui sur les médailles dont nous parlons n'est que sous-entendue : « A la mémoire » : *Memoriæ Agrippinæ, Domitillæ*, etc.

(3) Gélon qui, en mourant, avoit recommandé sa veuve Démarata à Polyzélus son frere, pour qu'il l'épousât, comme il le fit, et qu'elle continuât à être reine, avoit probablement déja pourvu au mariage de sa fille d'une maniere semblable. Elle peut avoir été l'épouse de Thrasybule ou d'Hiéron Ier lui-même, en premieres noces, car nous savons que celui-ci, dans les dernieres années de sa vie, avoit épousé une sœur de Théron; ou enfin elle a pu être l'épouse de quelque autre prince ou tyran, comme on s'exprimoit alors, de quelque ville de la Sicile.

NOTE.

Nous avons remarqué ci-dessus (pag. 197, not. 3) le peu de confiance que méritent les médailles d'Agathoclès avec sa tête ceinte du diadême. Elien et Diodore nous apprennent que ce roi de Syracuse, au lieu du bandeau royal qu'il ne prit jamais, avoit l'usage de porter sur la tête une couronne de myrte (Diodore, XX, §. 54; Elien, V. H., XI, c. 4); et il n'est pas vraisemblable qu'on ait décerné après sa mort les honneurs héroïques, désignés quelquefois par le diadême, à un prince dont les cruautés avoient fait détester la mémoire. Nous ne tenons non plus aucun compte de quelques autres portraits de rois de Sicile qu'on ne connoît que par les

médailles de Goltzius. Mais nous ne pouvons nous empêcher de prendre en considération une observation de M. l'abbé Sestini, concernant les médailles qui portent le nom d'un Théron, et que nous avons citées à l'occasion d'une médaille semblable, sur laquelle, suivant la conjecture proposée, on pourroit reconnoître le portrait de Théron. M. Sestini (*Lettere*, tom. VII, 9), ayant lu sur des médailles qui portent un type à-peu-près semblable, mais sans la tête du prince, la légende ΤΕΡΙ, *Teri*, au lieu de ΘΕΡΩ, *Thero*, en conclut que ces médailles n'ont pas été frappées à Agrigente, mais qu'elles l'ont été à Térina, ville des Bruttiens. Dans ce cas la conjecture par laquelle on a cru reconnoître Théron sur une médaille du même genre perdroit toute sa force. Sans contester à M. Sestini que les médailles portant la légende *Teri* appartiennent à Térina plutôt qu'à la ville d'Agrigente, je puis assurer que ces médailles, deux desquelles se trouvent au cabinet de la bibliotheque impériale (Mionnet, *Description de médailles, etc.*, tom. I; *Bruttiens*, n° 1010, 1011), ne sont ni de la même dimension ni de la même fabrique que celle que j'ai fait graver sous le n° 1 de cette planche, et que j'ai fait dessiner sur l'original : la médaille sur laquelle je crois reconnoître un portrait de Théron est plus petite et d'une fabrique plus soignée ; celles que le prince de Torremuzza a publiées avec le nom de Théron paroissent de la même dimension que celle que j'ai fait graver.

M. Rasche a observé que la légende ΘΕΡΩ, si on l'explique par *Théron*, est incorrecte, puisque l'orthographe demande ΘΗΡΩΝ avec un Η : mais cette substitution de l'Ε à l'Η est si fréquente sur les médailles d'une certaine antiquité, qu'on ne peut tirer de cet échange de lettres aucune conséquence contre l'authenticité des médailles dont il s'agit.

En examinant un buste de bronze moulé sur celui qui a été gravé aux planches 67 et 68 des *Bronzes d'Herculanum*, tom. I, et dans lequel les académiciens de Naples ont cru reconnoître un des Ptolémées, je me suis convaincu que ce buste est un portrait de Gélon Ier, à ne pouvoir pas en douter, tant il ressemble à la tête que les médailles de Gélon nous présentent. Quant à celui d'Hiéron, gravé dans le Ier volume du *Museo Capitolino*, pl. 33, et copié d'après un hermès de marbre portant, écrit en grec sur la poitrine, le nom d'Hiéron, il est assez constaté que cette inscription est apocryphe; et la tête paroît être celle d'un athlete vainqueur et couronné.

M. Carelli, savant numismatiste napolitain, vient de découvrir une médaille sur laquelle on voit le portrait de ce Liparon qui s'empara de l'autorité souveraine à Syracuse, et dont Plaute a fait mention dans les *Menæchmes* (act. II, scen. 3, v. 59)

Comme toutes les planches de l'Iconographie grecque étoient gravées lorsque M. Carelli m'a fait parvenir une empreinte de cette médaille, j'en publierai le dessin dans le *Supplément* général que je me propose d'ajouter à la fin de l'*Iconographie romaine*.

Enfin il est nécessaire de dire un mot sur l'opinion nouvelle qu'on a proposée dans le *Catalogue des médailles* de M. Vandamme, à la Haye, au sujet de la reine Philistis. On prétend qu'elle étoit la femme d'Hicétas, tyran de Syracuse. Cette opinion n'a pour fondement qu'une médaille sur laquelle on voit d'un côté la tête d'un homme avec les deux lettres IK, de l'autre celle d'une femme avec la lettre Φ. Comme il n'y a pas d'exemple, sur la monnoie de Sicile, d'une pareille abréviation des noms des personnages représentés dans les types, et qu'il n'est pas certain non plus que cette médaille ait été frappée à Syracuse, il paroît qu'avant d'admettre cette conjecture, il faut encore attendre de nouveaux éclaircissements et des découvertes nouvelles.

CHAPITRE II.

ROIS DE MACÉDOINE.

§. 1. ALEXANDRE-LE-GRAND.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

Le caractere et les grandes actions d'Alexandre répandent un tel éclat sur son histoire, que le récit de ses exploits, suivant l'observation d'un ancien, ne peut devenir une partie accessoire d'aucun autre ouvrage historique [1]. Pour ne pas m'écarter de mon plan, je ne donnerai ici que la simple indication chronologique des actions de ce prince, et des époques principales de sa vie [2].

Alexandre naquit, l'an 356 avant l'ere chrétienne, à Pella, ville que son pere Philippe, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, avoit choisie pour sa résidence ordinaire. Sa mere, Olympias, étoit issue de la maison des rois d'Epire et de la race des Eacides; en sorte qu'Alexandre pouvoit se vanter de tirer son origine,

(1) Pausanias, liv. I, c. 9. *Τούτῳ μείζονα ὑπῆρχέ πως ἢ ἄλλου πάρεργα εἶναι λόγου.*

(2) J'ai suivi le *Canon chronologique depuis l'avènement de Philippe au trône de Macédoine jusqu'à la mort d'Olympias*, rédigé par M. de Sainte-Croix, et inséré dans son excellent ouvrage qui a pour titre, *Examen critique des historiens d'Alexandre*, pag. 647, seconde édition. Ce savant y a éclairci avec une doctrine profonde la plupart des difficultés que présente ce morceau si brillant de l'histoire ancienne.

du côté paternel, d'Hercule et de Jupiter, et du côté maternel, d'Achille et de Jupiter [1]. A peine étoit-il âgé de treize ans, que son instruction fut confiée à un des plus grands philosophes qui aient jamais existé. Nous avons vu avec quelle noblesse Philippe sut engager Aristote à s'en charger [2]. Le philosophe se proposa de former son éleve de maniere à ce qu'il fût un grand roi : jamais but ne fut mieux atteint. Le jeune prince réussit bientôt à exciter, dans l'ame de son pere, tant d'admiration pour ses qualités, que ce roi, grand homme lui-même, ne put s'empêcher de s'écrier : « O mon fils, cherche un autre royaume qui soit « plus digne de toi ; la Macédoine ne sauroit te contenir [3] ! » Ces paroles ne furent point perdues ; elles embraserent le cœur d'Alexandre de cette noble ambition qui changea la face du monde ancien.

La répudiation d'Olympias, sa mere, l'irrita contre Philippe ; mais ils se réconcilierent peu de temps après, et il eut bientôt à venger la mort de son pere. Monté sur le trône à vingt ans, il ne tarda pas à détromper les nations voisines, qui espéroient que le glaive macédonien seroit moins terrible dans de si jeunes mains. Les Thraces et les Illyriens furent subjugués ; la destruction de Thebes commanda la soumission à la Grece entiere ; Alexandre en fut créé général, pour la venger des Perses ses éternels ennemis. A vingt-deux ans il passe l'Hellespont ; et déja sûr de la réussite de ses projets, il distribue à ses amis tous les domaines de sa couronne, et ne se réserve que ses espérances.

(1) La descendance de Philippe de la maison des Héraclides, d'où Caranus étoit issu, n'étoit point fabuleuse : celle d'Olympias de la maison des Eacides, qui régnoient en Epire à l'époque de la prise de Troie, étoit également historique : ainsi les deux familles remontoient l'une et l'autre sans contestation à l'antiquité mythologique.

(2) Voyez tom. I, ch. IV, pag. 182.

(3) Plutarque, *in Alexandro*, p. 667.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

Les trois batailles du Granique, d'Issus, et d'Arbelles; les siéges d'Halicarnasse et de Tyr, et tant d'autres actions qui l'éleverent, dans l'espace de cinq années, sur le trône de l'Asie; la fondation d'Alexandrie, la restauration et la destruction d'un grand nombre de villes, sont une des plus nobles parties de l'histoire grecque, et la plus intéressante peut-être des annales militaires de l'antiquité [1]. Parvenu à la plus grande élévation où un homme soit jamais arrivé, il ne s'endormit point sur ses trophées. Il voulut parcourir en vainqueur toutes les parties des immenses états qu'il venoit de conquérir; et il inspira l'admiration et la crainte à tous les peuples limitrophes. Arrivé sur les bords de l'Indus et de l'Hidaspe, son dessein étoit de pousser ses conquêtes jusqu'à l'océan oriental, que la géographie de son temps lui faisoit croire bien moins éloigné qu'il ne l'étoit en effet: mais, suivant toutes les apparences, son esprit éclairé lui fit naître des doutes qui le déterminerent à céder au desir de ses troupes fatiguées de conquêtes et de victoires trop lointaines, dont la renommée ne pouvoit répandre dans leur patrie que des bruits incertains et confus.

L'oracle d'Ammon, qu'il avoit visité, le reconnut pour fils de Jupiter. Cette flatterie, qui ne blessoit ni l'esprit ni les principes de la religion grecque, fut accueillie par le héros; il profita de l'excès de l'admiration qu'il inspiroit à ses contemporains, et résolut de s'en servir pour l'accomplissement des grands des-

(1) On remarque dans l'histoire des campagnes d'Alexandre-le-Grand une rapidité de marches inconnue aux grands capitaines qui l'avoient devancé. Ces marches étoient extrêmement difficiles à exécuter par les armées de l'antiquité, à cause du poids énorme des armes défensives: aussi Alexandre, dans la poursuite de Bessus, fit monter à cheval l'élite de son infanterie (Arrien, *de Exped. Alex.*, l. 3, p. 211 de l'édition de Blanchard). On trouve d'autres exemples des marches forcées d'Alexandre dans le même historien, pag. 222, et au liv. IV, pag. 251 dans Plutarque, *in Alexandro*, p. 689.

seins dont la seule force des armes ne pouvoit assurer le succès[1]. Il ne se proposoit rien moins que de former des peuples de l'Asie et de la Grece une seule nation, et d'établir un empire unique qui assureroit le repos des états dont il seroit composé, et contiendroit tous les autres dans un respect approchant de la dépendance[2].

La mort fit évanouir ces grands projets, et empêcha le bonheur du monde. Alexandre mourut dans sa trente-deuxieme année à Babylone, l'an 324 avant l'ere chrétienne, d'une fievre violente qu'il supporta pendant l'espace de onze jours, sans cesser, pendant les quatre premiers, de suivre le cours de ses occupations ordinaires. Le journal de sa maladie nous a été conservé par Arrien : ce monument servira dans tous les âges à démentir les bruits calomnieux qu'on répandit sur la mort de ce prince; bruits que l'envie et le défaut de critique ont fait retentir jusqu'à nous.

Alexandre allioit sans doute quelques défauts aux qualités plus qu'humaines dont il étoit doué : mais les juges les plus séveres, en considérant la sublimité de son génie et de ses talents, fermeront les yeux sur quelques fautes pardonnables à sa jeunesse, et plus encore à la continuité non interrompue de

(1) Arrien, liv. VII, pag. 504; Lucien, *Dial. mort.*, dial. 14; Plutarque, *Alexandro*, pag. 681, et d'autres anciens, font l'apologie d'Alexandre sur cet article, quoique ce dernier ait, dans la vie de ce conquérant, adopté un grand nombre de rapports, répandus par différents écrivains dans l'intention évidente de rabaisser ses grandes qualités.

(2) Ces projets, dignes de sa grande ame, ont été indiqués par Diodore, liv. XVIII, §. 4; et par Plutarque, *de Fort. Alex.*, lib. I. L'auteur sicilien avoit compulsé sur les faits d'Alexandre les écrits d'Hiéronymus de Cardie, qui, par son intimité avec Eumene son compatriote, secrétaire et confident du monarque, avoit été à portée de connoître mieux qu'un autre les vastes desseins du conquérant de l'Asie. Voyez, sur cet auteur, l'abbé Sevin, *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XIX, pag. 30-53.

ses succès[1]. Un grand nombre de philosophes et d'écrivains de différents genres, anciens et modernes, se sont plu à ravaler ce héros presque au niveau des autres hommes[2]. Il y a cependant une remarque intéressante à faire, c'est que plus on soumet l'histoire d'Alexandre à une critique rigoureuse, plus les faits qu'elle présente se développent à l'avantage de ce prince; et que la plupart des circonstances qui lui sont défavorables ne sont que de prétendus embellissements imaginés par des rhéteurs et des sophistes, et des bruits sans fondement, nés de la malveillance et accueillis par la jalousie ou par la fausse philosophie[3]. On a dit que le caractere d'Alexandre étoit enclin à la

(1) Quinte-Curce (lib. X, c. 5.): « Ses « vertus lui venoient de la nature, et ses « vices, ou de l'âge ou de la fortune »; *Bona naturæ ejus fuisse, vitia vel fortunæ vel ætatis.*

(2) On connoît la haine de Cassandre contre la mémoire d'Alexandre, dont il fit périr la famille. Plutarque nous apprend qu'il ne pouvoit passer sans trembler devant la statue d'Alexandre: c'étoit l'effet de la frayeur qu'il avoit conçue lorsqu'à Babylone il avoit mérité le courroux de ce prince (Plutarque, *Alex.*, pag. 706). Une autre source des calomnies débitées par les écrivains grecs contre ce conquérant, étoit l'esprit de liberté des républiques de la Grece, qui croyoient, après sa mort, pouvoir se ressaisir de leur indépendance, et mettoient tout en œuvre pour noircir la mémoire de celui qui la leur avoit enlevée. Les lieux communs des déclamateurs et des sophistes furent une troisieme source des mensonges dont on parsemoit l'histoire de ce grand homme.

(3) Ainsi l'on raconte qu'Alexandre parlant de peinture dans l'atelier d'Apelle, cet artiste lui conseilla de se taire, parceque, disoit-il, il faisoit rire jusqu'à des jeunes gens occupés à broyer les couleurs (Pline, H. N., l. XXXV, §. 36, n° 6). Or cette aventure est mise par Plutarque sur le compte, non d'Alexandre, mais de Mégabyze; et cette tradition doit être la véritable, puisque Horace, écrivain bien plus ancien et plus à portée d'être instruit, accorde au conquérant de l'Asie un *goût fin* pour juger les arts: *Judicium subtile videndis artibus* (l. II, ep. I, v. 237). Il est vrai qu'il ne lui accorde pas le même goût en littérature, parcequ'il avoit été extrêmement libéral dans les récompenses qu'il avoit données à un mauvais poëte: mais il est permis de révoquer en question le principe. Alexandre a pu être généreux envers Chœrilus sans se dissimuler les défauts des ouvrages de ce poëte. Son admiration pour Homere et sa lecture assidue de l'Iliade peuvent nous faire penser qu'il

cruauté, et l'on a tâché d'appuyer cette assertion par l'autorité d'Aristote lui-même. Je fais voir, dans la note ci-jointe, qu'on a mal expliqué ce passage, qui dit tout le contraire, et qui renferme le plus magnifique éloge du fils de Philippe [1]. On a prétendu que son ame héroïque montra quelque foiblesse, et ne sut pas se préserver des terreurs de la superstition; je fais voir que cette imputation n'est fondée que sur des rapports mal entendus ou peu dignes de foi [2]. Je m'empresse de marcher vers

avoit du goût pour la grande et belle poésie; et il est aussi à remarquer que l'époque d'Alexandre, fertile en grands artistes, ne le fut pas également en grands poëtes.

(1) Voici ce passage, dont Rutilius Lupus nous a conservé la traduction latine: « Alexandre de Macédoine, dit son illustre « maître, ne manquoit ni d'habileté dans « le conseil, ni de valeur dans les combats, « ni de grace dans ses bienfaits; il *man-* « *quoit seulement de sévérité dans les* « *punitions*. Son grand discernement bril- « loit dans les affaires épineuses. Falloit-il « attaquer les ennemis, il étoit fort intré- « pide; s'agissoit-il de décerner le prix à « ceux qu'il en trouvoit dignes, il étoit « très libéral; avoit-il à punir, il étoit fort « clément ». *Alexandro Macedoni, neque in deliberando consilium, neque in prœliando virtus, neque in beneficio benignitas deerat, sed dumtaxat in supplicio crudelitas. Nam cum aliqua res dubia accidisset, apparebat sapientissimus; cum autem confligendum esset cum hostibus fortissimus; cum vero præmium dignis tribuendum liberalissimus: at cum animadvertendum, clementissimus* (Rutil. Lup., *de fig. sentent.*, l. I, §. 18). Cette traduction est de M. de Sainte-Croix (*Examen des histor. d'Alex.*, p. 203), excepté dans la phrase *Sed dumtaxat in supplicio crudelitas*, que j'ai cru devoir traduire, « Il manquoit seulement de sévé- « rité dans les punitions », en sous-entendant *deerat*, qui précede; au lieu que M. de Sainte-Croix a traduit, « Mais sa cruauté « se manifesta quelquefois dans les sup- « plices », en sous-entendant *erat*, qui n'y est pas. La conclusion, « Avoit-il à punir, « il étoit fort clément », justifie mon interprétation. En effet, Alexandre avoit pardonné la premiere fois à Harpalus, et l'avoit rétabli dans sa place: il avoit fermé les yeux, en Egypte, sur les intrigues de Philotas, qu'il punit à sa seconde conspiration. Cet éloge, qu'Aristote nous a laissé d'Alexandre, est d'autant plus remarquable qu'il a été évidemment écrit après sa mort. Ainsi le reproche de flatterie que Ruhnkenius fait au philosophe dans cette occasion, et d'après Tertullien, me paroît tout-à-fait injuste.

(2) Les craintes superstitieuses d'Alexandre, à Babylone, ont été manifestement imaginées après l'évènement de sa mort; à moins qu'on ne veuille croire que les Chaldéens étoient de véritables prophetes. Aussi nous trouvons bien moins de détails sur

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

mon objet principal, et d'orner cet ouvrage de quelques portraits authentiques d'Alexandre-le-Grand.

S'il étoit vrai, ainsi que divers savants l'ont pensé, qu'il ne nous en fût parvenu aucun[1], cette privation seroit d'autant plus fâcheuse qu'elle devoit être moins à craindre, vu le nombre immense d'images de ce conquérant qui existoient dans l'antiquité. En effet la vanité, l'enthousiasme, la reconnoissance, la crainte, la flatterie, l'amour des arts, l'amour de la gloire, la curiosité, la superstition même, les avoient multipliées à l'infini, de son vivant et après sa mort[2]. Apelle l'avoit peint tant

ce point dans Arrien, qui a puisé à de meilleures sources, que dans les autres historiens d'Alexandre; et le peu qu'il en dit est tiré d'Aristobule, écrivain qui n'avoit pu déguiser son amour pour le merveilleux (*Examen des histor. d'Alex.*, p. 43). Arrien rapporte aussi un vers d'Euripide, que le conquérant prononça lorsqu'on prétendoit l'épouvanter par de vaines prophéties : « Celui-là est le meilleur prophete, « dit-il, qui est le plus savant dans l'art « des conjectures » (lib. VII *de Ex. Alex.*, p. 479); et si les Chaldéens se sont véritablement permis de débiter quelques prédictions sinistres sur l'entrée d'Alexandre à Babylone, il est à croire qu'elles étoient fondées sur les effets de l'air mal sain qu'on respiroit à certain temps de l'année dans ce pays marécageux. Il y a des contrées en Italie où l'on pourroit hasarder des pronostics semblables. Quant à l'augure d'un aigle qui fit renoncer Alexandre à la guerre de mer, suivant l'auteur de l'*Examen*, pag. 490, j'observe que l'interprétation donnée par le monarque à cet augure, et qui étoit contraire à celle que lui donna Parménion, ne fut qu'un effet des grandes vues d'Alexandre. Parménion, qui auroit voulu engager une bataille sur mer, avoit appuyé son opinion sur l'autorité d'un augure : Alexandre, qui avoit un grand respect pour tout ce qui tenoit à la religion (Arrien, l. III, p. 502), donna au même augure une interprétation différente; mais il avoit déja pris son parti, il sentoit l'infériorité de sa flotte; et il étoit persuadé qu'en s'emparant du continent, il auroit vaincu sans les combattre les forces maritimes de ses ennemis : ainsi il donna des ordres pour que son armée navale fût dissoute (Arrien, II, p. 58).

(1) *Exam. crit. des hist. d'Alex.*, pag. 506.

(2) Trébellius Pollion nous apprend qu'au IIIe siecle de l'ere vulgaire il y avoit des personnes, à Rome, qui portoient la tête d'Alexandre sur des bagues, sur des bracelets, dans les ornements de leur coiffure; ses images se voyoient tissues sur les habillements les plus riches des dames : on avoit coutume de graver son portrait et son histoire sur la vaisselle la plus précieuse,

de fois, qu'au jugement de Pline c'étoit une peine inutile que d'en vouloir fixer le nombre [1]. Lysippe et ses disciples l'avoient souvent répété sur le bronze [2]. Des temples que l'on avoit élevés, des jeux solennels que l'on célébroit en son honneur dans les villes de la Grece et de l'Orient qu'il avoit fondées ou favorisées [3], et même dans plusieurs autres qui ne tenoient rien de lui [4], avoient fait que son image étoit aussi répandue et aussi

« Parceque, dit le biographe, ceux qui « portent sur eux l'image d'Alexandre-le-« Grand, en or ou en argent, réussissent « dans toutes leurs affaires » (XXX *tyranni*, *Hist. Aug. script.*, p. 296, sq.). S. Jean Chrysostome s'éleve contre quelques chrétiens de son temps, qui, par un motif également superstitieux, attachoient des médailles en cuivre d'Alexandre-le-Grand aux ornements de leurs coiffures ou de leurs chaussures (*Ad illuminandum catechumenos*, II).

(1) *Alexandrum et Philippum quoties* (*Apelles*) *pinxerit enumerare supervacuum est* (lib. XXXV, §. 36, n. 13).

(2) *Fecit et Alexandrum magnum, multis operibus, a pueritiâ ejus orsus* (Pline, liv. XXXIV, §. 19, 6). L'image de ce prince, placée dans le temple de Delphes, étoit, suivant Pline, un ouvrage excellent d'Euthycrate, éleve et fils de Lysippe (*Ibid.*, n° 7); mais la chasse d'Alexandre, qu'on voyoit dans ce temple, avoit été exécutée par Lysippe lui-même (*Ibid.*, n° 6).

(3)

Summus Alexander regum quos Memphis adorat.

Lucain, l. X, v. 272.

Ce vers s'accorde avec le récit de Diodore (l. XVIII, §. 28, p. 643), et avec l'inscription de Rosette, qui nomme Aëtus, fils d'Aëtus, pontife d'Alexandre, pour le premier parmi les prêtres *éponymes*, ou dont le nom servoit à distinguer les années (*lig.* 4. *Eclairc. sur l'inscript. trouvée à Rosette*, par M. Ameilhon). Quant aux temples et aux fêtes d'Alexandre, on peut voir ce qui a été observé par Eckhel (D. N., *Observ. general.*, c. 21, §. 2; v. *Alexandrea*, t. IV, p. 433), et ce que Spanheim a dit sur le culte et sur les honneurs rendus par les empereurs romains à la mémoire d'Alexandre, dans ses remarques sur *les Césars de Julien*, n° 404.

(4) Telle étoit l'image d'Alexandre-le-Grand, consacrée dans le temple d'Hercule, à Cadix. César, envoyé questeur dans l'Espagne ultérieure, en regardant cette image, ne put retenir ses larmes : il compara sa vie avec celle du conquérant, et, sentant son immense désavantage, son ambition s'enflamma; il sollicita sa retraite d'une place dans laquelle il n'auroit avancé que lentement dans la carriere des honneurs, et courut à Rome se jeter de nouveau au milieu des orages qui agitoient à cette époque une république déja à moitié détruite. Ainsi une simple image d'Alexandre influa sur les destinées du monde (Suétone, *Jul. Cæs.*, §. 5).

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

connue que les images des dieux. Il étoit difficile de croire que ces monuments eussent tous disparu, ainsi que les nombreuses copies qu'avoit dû produire le goût pour l'imitation, qui étoit si général chez les anciens : aussi plusieurs de ces copies ont-elles été conservées. On manquoit seulement de moyens assez sûrs pour les reconnoître ; le hasard nous les a heureusement procurés : un hermès, placé maintenant dans le musée Napoléon, nous a donné le portrait d'Alexandre-le-Grand, assuré par une inscription antique.

Nos 1 et 2

Ce précieux monument fut découvert près de Tivoli, en 1779, dans un endroit occupé autrefois par la maison de campagne des Pisons[1], et qui porte encore le nom de ces illustres Romains. L'inscription qu'on y lit au haut de la gaîne contient ces trois mots, dont le dernier est mutilé :

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ	*Alexandre,*
ΦΙΛΙΠΠΟΥ	*macédonien,*
ΜΑΚΕΔων	*fils de Philippe*[2].

(1) Cabral et del Re, *delle ville di Tivoli;* Rome, 1779, in-8°, pag. 37.

(2) Le lieu et la date de cette découverte ont été marqués sur le côté gauche de l'hermès par feu M. le chevalier d'Azara, qui avoit fait faire la fouille à ses frais. Cet illustre amateur, étant à Paris, ambassadeur du roi d'Espagne, fit présent de cette antique à S. M. l'Empereur, alors premier consul. C'est un hermès de marbre pentélique, haut, avec la partie de la gaîne où est l'inscription grecque, de 65 centimetres (deux pieds). M. Fea, qui a inséré un dessin de ce monument dans l'édition romaine de l'*Histoire de l'art*, par Winckelmann, t. II, pl. 5, trompé par le nom de *marmo cipolla* qu'on donne actuellement, à Rome, à cette espece de marbre statuaire (voyez le tome III du *Museo Pio Clementino*, p. 18, n. c), l'a cru de marbre de Carystos, qu'on appelle à Rome *cipollino*, et qui n'est pas un marbre statuaire (*Hist. des arts,* loc. cit., p. 457). Au reste, la gaîne, quoique détachée, est la même qui appartenoit anciennement à cette tête, comme il est prouvé par la qualité et par les accidents du marbre, et sur-tout par la cassure. Le dessin, qu'on a gravé avec la

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

La forme de cette inscription fait juger qu'elle n'a pas été gravée pendant la vie d'Alexandre[1] : l'hermès lui-même a été probablement exécuté à Athenes vers les derniers temps de la république romaine, ainsi que le font conjecturer le marbre pentélique qui en est la matiere, et la conformité du style avec celui des bustes de Périclès et des sept Sages[2], trouvés à Tivoli dans la maison de campagne de Cassius. Les sculpteurs d'Athenes, excités, comme le sont aujourd'hui ceux de Carrare, par l'abondance du beau marbre que fournissoient les montagnes de Penteles et d'Hymette, ne cessoient de reproduire tout ce que les arts de la Grece offroient d'intéressant, et de faire passer leurs ouvrages à Rome, où ils étoient destinés à embellir les maisons de plaisance et les jardins des maîtres du monde[3]. L'époque fixée par ces conjectures, quoique postérieure de plus de deux siecles au conquérant macédonien, ne porte aucune atteinte à l'authenticité de son portrait. Ses images étoient ho-

plus grande exactitude, a été exécuté lorsque l'original étoit à Rome, dans le palais de l'ambassadeur d'Espagne. On avoit publié ce portrait d'Alexandre dans les *Notizie* de M. Guattani, en 1784; mais la gravure est peu fidelle : néanmoins on l'a copiée dans la planche jointe à la dissertation de M. le Blond, qu'on lit dans le Ier volume des *Mémoires de la classe de littérature et beaux arts de l'Institut national*, à la page 615. C'est sur cette estampe si peu exacte qu'est fondé le jugement défavorable qu'on porte, dans le mémoire que je viens de citer, sur ce portrait d'Alexandre-le-Grand.

(1) Le célebre peintre Raphaël Mengs, en voyant cette tête antique au moment qu'elle sortoit de la terre, crut y reconnoître le style de l'art du temps même d'Alexandre. Cette erreur peut être excusable, attendu que l'hermès a été sans doute imité ou copié d'après un ouvrage exécuté du vivant d'Alexandre. Voyez la *Vie de Mengs*, par M. Azara, imprimée à la tête des ouvrages de cet artiste.

(2) Les hermès qu'on cite ici et qu'on voit gravés aux planches 9, 10, et 15 de cet ouvrage, sont tous du même marbre et de la même dimension de l'hermès d'Alexandre; et la forme des lettres des inscriptions est aussi la même.

(3) Les lettres de Cicéron à Atticus suffisent pour prouver ce fait. (l. I, *epist.* 4, 8, 9, et 10).

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

norées par-tout; il y en avoit d'exposées aux regards du public à Delphes, à Athenes, à Olympie[1]; et lorsqu'un intervalle de barbarie ne sépare pas les siecles, la vérité des portraits des hommes illustres ne perd rien dans les copies; le laps du temps ne fait au contraire qu'étendre de plus en plus la connoissance de leur physionomie. Ainsi l'on pourroit affirmer, sans crainte de se tromper, que les portraits de Léon X, de Charles-Quint, ou de Henri IV, faits aujourd'hui, ne sont pas moins ressemblants que ceux sur lesquels ils ont été copiés, et qui avoient été peints du vivant de ces princes: leurs physionomies sont connues en Europe par tous ceux qui aiment ou qui cultivent les arts, mieux encore peut-être qu'elles ne l'étoient pendant leur regne. On doit en conclure que le portrait d'Alexandre, portrait le plus connu qui existât dans l'antiquité, exécuté cent fois par les artistes les plus habiles de son temps, ne disparoissoit pas dans les copies en marbre et en bronze que le luxe ou le goût des Romains demandoit tous les jours aux arts de la Grece.

L'hermès dont nous parlons est sculpté avec facilité et sentiment, de la même maniere que nous avons remarquée dans d'autres portraits d'hommes célebres. Le sculpteur, content de rendre avec exactitude cette physionomie expressive, a négligé tout accessoire. Il n'a pas figuré le diadême; mais il l'a fait sentir par le creux circulaire qui sillonne la chevelure en arriere des meches dont le toupet est formé. Cette disposition des cheveux est caractéristique dans les portraits d'Alexandre. Plutarque et Elien en ont fait l'observation[2]: la chevelure d'Alexandre,

(1) Pline, liv. XXXIV, §. 19, 6; Pausanias, liv. 1, c. 9, liv. V, c. 24, et liv. VI, c. 11.

(2) Plutarque, parlant de Pompée, dit que sa chevelure étoit tant soit peu retroussée en arriere; ce qui lui donnoit une espece

suivant la description qu'ils en donnent, s'élevoit au milieu du front, et retomboit en arriere. Un autre caractere de ce portrait est le renflement du muscle *mastoïdien* du côté gauche : ce muscle du col, ainsi gonflé, oblige la tête à se porter vers l'épaule; autre particularité qui, suivant les historiens, distinguoit Alexandre[1]. Le regard et l'air de la tête offrent un troisieme caractere. La physionomie d'Alexandre, malgré sa beauté, avoit quelque chose de terrible, et qui exprimoit son tempérament enclin à la colere[2]; ses yeux brilloient d'un grand éclat, et la vivacité de leurs mouvements donnoit l'idée de la vigueur de son ame[3]: sa figure avoit quelque rapport avec celle du lion.

de ressemblance avec Alexandre-le-Grand, Τὶς ἀναστολὴ τῆς κόμης ἄτρεμα : et, à la vérité, les portraits de Pompée nous présentent cette particularité dans les cheveux qui s'élevent sur son front (Plut., *in Pompeio*, p. 619). Elien dit de même d'Alexandre, que ses cheveux se replioient en arriere, Τὴν μὴν γὰρ κόμην ἀνασεσύρθαι αὐτῷ (V. H., liv. XII, c. 14). Winckelman avoit reconnu cette particularité dans les portraits d'Alexandre; mais il a vraisemblablement ignoré les passages que je viens de citer, puisqu'il paroît avoir cru que Lysippe avoit représenté de cette maniere la chevelure d'Alexandre, pour qu'elle eût une certaine ressemblance avec la chevelure que les Grecs ont donnée aux têtes de Jupiter (*Mon. ined. tr. prel.*, p. 77). La correspondance que je viens de remarquer du verbe ἀνασεσύρθαι d'Elien avec le mot ἀναστολὴ de Plutarque a échappé à l'érudition de M. le Dr Coray, qui a changé dans le texte d'Elien, sur l'autorité d'un petit nombre de manuscrits, le mot ἀνασεσύρθαι, qui exprime le mouvement *des cheveux repliés en arriere*, en celui d'ἀναπεφύρθαι, qui signifie *avoir des cheveux en désordre et ébouriffés*. Cette inadvertance d'un helléniste aussi distingué prouve combien les connoissances dans l'antiquité contribuent à la parfaite intelligence des auteurs anciens.

(1) Plutarque l'a décrite en peu de mots et avec beaucoup d'élégance : Ανάτασιν τοῦ αὐχένος εἰς εὐώνυμον ἡσυχῆ κεκλιμένου (*Alex.*, p. 666).

(2) Θυμοειδές (Plutarch., *loc. cit.*). Τὶ ἐκ τοῦ εἴδους φοβερόν (Elien, V. H., l. XII, c. 14).

(3) Τὸ ἀῤῥηνωπὸν καὶ λεοντῶδες (Plutarch., *de fortuna Alexandr.*, t. II, p. 335). Ὑγρότης τῶν ὀμμάτων.... ὀμμάτων διάχυσις καὶ ὑγρότης (Plutarch., *loc. cit.*, et *in Alexandr.*, pag. 666). Cette expression désigne l'éclat des yeux; lorsqu'ils sont brillants et mobiles, ils paroissent pour ainsi dire nager dans un crystal. Quoiqu'un artiste puisse très difficilement représenter cette qualité du personnage qu'il copie, dans un portrait en peinture, et plus difficilement encore en

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

En examinant la face du n° 1, on reconnoîtra dans la disposition de la chevelure, dans la forme des yeux, et dans le contour de la figure terminée en pointe, une certaine ressemblance avec le roi des animaux. Cette forme de menton, tant soit peu saillante et pointue, a été remarquée par Aristote comme la forme physiognomonique d'un homme doué d'une grande énergie[1]. Cette même forme et le caractere irascible paroissent encore plus prononcés dans le profil du n° 2.

N° 3.

Le marbre pentélique de cet hermès, comme il est arrivé à d'autres monuments[2], a été corrodé également dans toute la surface par les sels de la terre; ils en ont emporté l'épiderme sans en altérer les formes : quelques veines du marbre, moins susceptibles de l'action des corrodants naturels, ont résisté, et sont restées comme autant de témoins qui servent à marquer l'épaisseur de la couche ou de l'écorce emportée par le temps.

sculpture, il paroît que Lysippe, par la forme des contours, par le creux de quelques parties, et probablement par le moyen de quelque matiere brillante incrustée dans le bronze à la place des prunelles, avoit su obtenir un effet presque équivalent. Il faut avouer que, même dans cette estampe dépourvue de la magie des couleurs et de l'effet des reliefs, le regard d'Alexandre paroît avoir quelque chose d'ouvert, de lumineux, et de perçant. Quant à la correction proposée par Meziriac (voyez l'*Examen critique*, p. 507), qui vouloit lire γοργότης pour ὑγρότης dans le premier de ces deux passages de Plutarque, elle est démentie par le second, où le mot ὑγρότης est expliqué par διάχυσις. Ομματα ὑγρὰ, sont des yeux tels que Solin les décrit dans le portrait d'Alexandre, *Lætis oculis et illustribus*, c. 15.

(1) Aristote, *Physiognom.*, tom. II, c. 6, p. 112 de l'édition de Pacius: Οἱ ἀκρογένειοι ἔυψυχοι.

(2) M. Denon conserve dans son cabinet le pied d'une des figures qui décoroient l'un des frontons du temple de Minerve à Athenes, et qui avoit des parties saillantes et de ronde-bosse. Ce pied a été aminci, par l'effet des corrodants naturels, de la maniere la plus remarquable : aucun petit relief, aucune veine n'a disparu de la surface de ce marbre; cependant il est évident qu'il a perdu beaucoup de son épaisseur en tout sens.

Si l'hermès étoit demeuré intact, la figure auroit un peu plus d'embonpoint, tel à-peu-près qu'on peut le remarquer dans le fragment du n° 3. Ce camée antique, tiré du cabinet de S. M. l'Impératrice Joséphine, représente la même tête; le mouvement des cheveux en arriere, qui est caractéristique dans ce portrait, ainsi que nous venons de le dire, et les contours du profil jusqu'aux levres, nous le font reconnoître. Ce profil nous donne aussi la forme du nez qui manquoit à la tête en marbre, et qui a été suppléé par une restauration [1]. La chevelure est ceinte du diadême, ornement que le conquérant macédonien avoit adopté le premier, à l'exemple des rois d'Asie [2], et que ses successeurs prirent ensuite comme une marque distinctive de la dignité royale. Il est vraisemblable que ce camée est un ouvrage de Pyrgotele, excellent artiste qui avoit le privilege de graver le portrait d'Alexandre [3], ou du moins qu'il en est une imitation

(1) Plusieurs écrivains ont répété, après Freinshémius (*Suppl. ad. Q. Curtium*, l. I, c. 2), qu'Alexandre avoit le nez aquilin. Cependant aucune des autorités citées par ce laborieux écrivain ne l'assure: en admettant même qu'il ait avancé cette particularité sur quelque fondement, il paroît certain, par les portraits du conquérant, qu'on doit expliquer ce mot *aquilin* seulement par celui d'ὑπόγρυπος, *légèrement courbé vers le milieu.*

(2) Justin (l. XII, c. 3): *Post hæc Alexander habitum regum Persarum, et DIADEMA, insolitum antea regibus Macedonicis, velut in leges eorum quos vicerat transiret, adsumit.* Quinte-Curce (l. VI, c. 6): *Purpureum diadema distinctum albo, quale Darius habuerat, capiti circumdedit.* Diodore assure le même fait (liv. XVII, §. 77). Wesseling a remarqué une méprise dans laquelle Beger est tombé en expliquant ce passage qu'il faut entendre comme Spanheim l'avoit expliqué, de U. et P. N. (tom. I, pag. 466). J'insiste sur les preuves de ce fait, qui est du plus grand usage pour la critique des médailles des rois, d'autant plus que le savant Eckhel, dans son grand ouvrage, offre à ce sujet quelques contradictions (D. N., t. I, p. 253, t. II, p. 86 et 100, et t. IV, p. 463).

(3) Cicéron, *ad Famil.*, lib. V, ep. 12; Pline, l. XXXVII, §. 4, et l. VII, §. 38; et plusieurs autres auteurs cités à cet endroit par Hardouin. On voit par ces passages que Lysippe eut un privilege semblable pour modeler en bronze les images d'Alexandre-le-Grand, et Apelle pour les peindre. Quant

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

antique. Alexandre y paroît un peu plus âgé que dans l'hermès, et tel qu'il devoit être vers la fin de sa courte et glorieuse carriere.

N° 4. Le buste d'une petite statue équestre de bronze représentant Alexandre dans l'attitude d'un combattant, et qui fut trouvée dans les fouilles d'Herculanum en 1751, est gravé sous le n° 4[1]. Ici le héros paroît être dans la plus grande vigueur de la jeunesse; et je pense qu'il est représenté combattant au passage du Granique. Lysippe l'avoit modelé dans cette action, et il est probable que la statue équestre d'Herculanum est une imitation de l'original qui étoit consacré dans le temple de Jupiter à Dium[2]. L'artiste, pour faire mieux reconnoître Alexandre, lui a ôté le casque qui fut brisé dans cette action[3], et par anticipation il l'a décoré du diadême. On peut remarquer dans la tête de cette statue les mêmes traits, mais un peu plus jeunes, la même disposition de cheveux, la même maniere de les serrer avec le diadême que dans les autres portraits. On avoit reconnu et publié cette figure comme étant celle d'Alexandre, bien des années avant que l'hermès portant son nom fût trouvé à Tivoli. Cette découverte, qui a confirmé si complètement les conjec-

aux statuaires qui les représentoient en marbre, il paroît qu'aucun n'avoit été privilégié. Il est cependant vraisemblable que l'hermès du musée Napoléon a été imité d'un original en bronze de Lysippe, ainsi que l'ont été les portraits des sages de la Grece. Voyez ci-dessus, à la premiere partie, chapitre II, page 106.

(1) On l'a publiée dans le volume II des *Bronzes d'Herculanum*, planches 51 et 52 : mais le dessin qu'on a gravé ici a été pris à Palerme avec plus de soin, et dans les dimensions de l'original.

(2) Arrien, liv. I, p. 47. Cette statue équestre et vingt-cinq autres, qui représentoient autant de cavaliers morts dans la même bataille, furent transportées à Rome par Métellus.

(3) Arrien, *Exped. Alex.*, liv. I, p. 44.

tures des académiciens de Naples, paroît ne plus laisser aucun doute sur le véritable portrait de ce prince.

Eclairés par cette certitude, nous examinerons maintenant si, pendant la vie d'Alexandre, sa tête a été gravée sur ses monnoies. Eckhel a résolu négativement cette question; mais ce savant, presque étranger aux grands monuments de l'antiquité, a dédaigné dans son examen les lumieres qu'il auroit pu emprunter à l'archéographie [1]. Ceux qui ont soutenu l'opinion contraire se fondent souvent sur de fausses suppositions, et paroissent ignorer les opinions adoptées par la critique sur quelques points de la science des médailles [2]. J'indiquerai les faits propres à établir l'état de la question. On convient d'abord que ce ne peut être que par erreur que quelques artistes ont pris la tête de Minerve gravée sur les médailles, ou pour mieux dire sur les monnoies d'or d'Alexandre, pour la tête de ce monarque. Je n'insisterai plus par conséquent sur un point qu'on peut regarder comme bien décidé. La tête d'Hercule, coiffée d'une peau de lion, qui est l'empreinte générale des monnoies d'argent d'Alexandre, a fait naître des doutes qu'on n'a pas encore complètement dissipés. Eckhel, en les examinant, observe avec raison qu'on retrouve la même tête sur les médailles de plusieurs rois de Macédoine; et que, sur les tétradrachmes ou médaillons d'Alexandre-le-Grand, les physionomies sont très peu ressemblantes entre elles, et d'une nature qui paroît entiè-

(1) D. N., tom. II, p. 99.

(2) Voyez le mémoire déja cité, dans le recueil de l'Institut, *classe de littérature et beaux arts*, tom. I, pag. 615 : on y suppose que, du temps d'Alexandre, l'usage de représenter les portraits des rois sur la monnoie de leurs états étoit établi dans la Grece; on y regarde les médailles de Sicile, avec les têtes de Gélon et d'Hiéron I[rs], comme ayant été frappées de leur vivant; toutes suppositions que la bonne critique ne peut admettre.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX*.

rement idéale : d'où il conclut que la tête d'Hercule gravée sur les médaillons d'Alexandre n'est pas un portrait de ce prince ; conclusion d'autant plus probable que, jusqu'à l'époque de ce conquérant, la monnoie de la Grece n'avoit porté d'autres têtes que celles des dieux et des demi-dieux [1].

Ce raisonnement ne paroît cependant pas être rigoureusement juste : si des têtes d'Hercule, semblables les unes aux autres, ont été gravées sur la monnoie d'autres rois de Macédoine, si celles qui l'ont été sur la monnoie d'Alexandre ne se ressemblent pas toutes, il en résulte nécessairement qu'on ne peut regarder toutes ces différentes têtes comme autant de portraits d'Alexandre : mais rien ne prouve que quelques unes ne puissent pas être son portrait. On n'étoit pas alors, à la vérité, dans l'usage de graver des portraits sur les monnoies ; mais on s'accorde à penser que cet usage s'introduisit bientôt après. Nous avons des têtes bien authentiques des rois successeurs immédiats d'Alexandre, représentées sur leur monnoie ; et on est porté à croire qu'une innovation de cette espece convenoit mieux à Alexandre lui-même qu'à ses successeurs, d'autant plus qu'ayant été placé au rang des dieux, même de son vivant [2], on avoit pu graver son portrait sur la monnoie, sans violer l'usage qui réservoit cet honneur aux images des divinités [3]. Ces con-

(1) Nous reviendrons sur ce fait dans la note placée à la fin de ce chapitre.

(2) Dinarch., *Orat. in Dem.*, p. 102 ; tom. IV, pag. 102 des *Orateurs de Réiske ;* Diog. Laërt., VI, 63 ; Aelian., V. H., liv. II, c. 19.

(3) Plusieurs tétradrachmes d'Alexandre portent au revers, outre les emblêmes et les monogrammes qui désignent ordinairement les villes où la monnoie a été frappée, et les noms de leurs magistrats, d'autres caracteres qui, par leur réunion et leurs variétés, paroissent employés comme chiffres. Quelques antiquaires ont cru que ces chiffres indiquoient des époques, et ils ont pensé qu'on avoit continué à frapper la monnoie d'argent avec le type d'Alexandre-le-Grand plus d'un siecle après sa mort.

sidérations peuvent balancer celles du savant Eckhel ; et la question se réduit à l'examen d'un fait, c'est-à-dire à voir si maintenant que, grace au buste du musée Napoléon, nous avons une connoissance certaine de la physionomie d'Alexandre, on trouve la même physionomie dans quelques unes des têtes d'Hercule gravées sur les tétradrachmes de ce prince.

En examinant avec attention le grand nombre de médailles de cette espece qui sont conservées dans le cabinet impérial, et dans ceux de quelques amateurs, je reconnois les traits d'Alexandre sous ceux d'Hercule, sur les tétradrachmes frappés à

Une remarque d'Eckhel a déja répandu du doute sur cette conclusion : il observe que les médailles antiques présentent souvent des chiffres numériques qui ne sont pas des époques. Ce principe est applicable aux médailles dont il s'agit, sur lesquelles non seulement on ne voit jamais le mot ἔτους, *année*, précéder ces chiffres, mais encore dont la fabrique paroît offrir des différences relatives plutôt à la diversité des lieux qu'à la diversité des temps. Cependant les numismatistes qui sont d'une opinion contraire à celle d'Eckhel ne cessent de s'appuyer sur le grand nombre de ces médailles qu'on trouve tous les jours dans le Levant. Ils le comparent avec le nombre des médailles frappées par les rois successeurs d'Alexandre, et ils en concluent qu'on n'a pu frapper les premieres durant un seul regne. Ce second argument est encore plus foible que l'autre. Il ne faut pas comparer la monnoie d'Alexandre avec celle de ses successeurs, qui n'ont possédé qu'une portion de ses vastes états. On peut la comparer plutôt avec celle des empereurs romains ; et l'on verra que les médailles de certains Césars qui n'ont eu qu'un regne beaucoup plus court que le sien, sont encore plus nombreuses que celles d'Alexandre. Il y en a presque autant de Titus, et encore plus de Lucius Vérus : cependant le premier n'a régné que deux ans, le second neuf, et Alexandre en a régné douze. Qu'on ajoute à ces considérations la quantité étonnante de métaux précieux trouvée dans les trésors de Darius, et qu'Alexandre a fait monnoyer pour suffire à la dépense de ses guerres et de ses libéralités ; le respect mêlé de superstition qui empêcha après sa mort qu'on ne détruisît ses monnoies, et la position de ses successeurs que la quantité des monnoies existantes avec le type d'Alexandre dispensoit de faire frapper un plus grand nombre de nouvelles monnoies ; et l'on conclura que les tétradrachmes d'Alexandre doivent tous ou presque tous dater de son regne : et en effet ses successeurs, en commençant par son frere Philippe Arrhidée, n'ont pas manqué de faire inscrire leur nom sur les monnoies qu'ils ont fait frapper.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX*.

Rhodes; et sur d'autres frappés dans une ville de Phœnicie qu'on croit, avec beaucoup de probabilité, être la ville d'Aco, appelée dans la suite des temps Ptolémaïs.

N° 1 et 2.

L'histoire nous apprend jusqu'à quel point les habitants de Rhodes excelloient dans les arts, et combien ils furent dévoués au conquérant macédonien[1]. Je crois sur-tout le reconnoître dans le beau médaillon gravé au n° 1 de la planche XXXIX*. La ressemblance de cette tête avec le profil d'Alexandre, tel qu'on le voit dans les différents dessins de la planche précédente, ne me paroît pas douteuse. Si je ne suis pas dans l'erreur, il faut conclure de là que les Rhodiens, ayant appris que les honneurs divins étoient décernés au monarque, s'empresserent de substituer sur leurs tétradrachmes les véritables traits d'Alexandre à l'image idéale d'Hercule: cette adulation fine et ingénieuse devoit être d'autant plus agréable au héros qu'il aimoit à porter quelquefois le costume du demi-dieu auteur de sa famille[2]. On remarque sur cette tête et sous la peau de lion la même disposition de cheveux sur le front que nous avons observée dans les portraits d'Alexandre[3]. On trouve aussi les mêmes traits, mais tracés de la main d'un artiste moins habile, sur la médaille du n° 2, frappée en Phœnicie[4].

(1) L'épée de bataille d'Alexandre étoit un présent des Rhodiens (Plutarch., *in Alexandro*, p. 884); et les faits que Diodore indique (l. XX, §. 81, p. 809) attestent la prédilection qu'avoit le monarque pour ces insulaires.

(2) Athénée, liv. XII, p. 537, E. F.

(3) Ce tétradrachme existe dans le cabinet de la bibliotheque impériale; il est le même que M. Mionnet a décrit au tome I, *rois de Macédoine*, n° 269, excepté que le monogramme est différent. Ce monogramme se trouve cependant à la planche 5, n° 353 et 364. Les deux lettres PO, gravées sous le siege de Jupiter, et la fleur qui est en devant de la figure, symbole connu de Rhodes, font attribuer le tétradrachme à cette île.

(4) Dans la *Description* de M. Mionnet, tom. I, *rois de Macédoine*, n° 155.

L'antiquité paroît avoir partagé l'opinion que j'énonce, c'est-à-dire que quelques têtes coiffées de la peau de lion, et gravées sur la monnoie d'Alexandre, étoient son portrait. Je n'établis point cette assertion sur des monuments d'un temps bien postérieur à son regne, je l'appuie sur des médailles d'une époque assez rapprochée de la sienne. Pour me servir d'exemples qui ne soient pas contestés, je citerai les monnoies d'Alexandre Bala, roi de Syrie. Ce prince, sans doute pour tirer avantage du nom qu'il portoit, voulut faire ressembler sa monnoie à celle du conquérant de l'Asie, et fit graver sur ses médailles de bronze sa tête coiffée d'une peau de lion, à l'imitation des monnoies d'Alexandre-le-Grand. Les rois Séleucides, prédécesseurs de Bala, qui ne portoient pas le nom d'Alexandre, n'avoient jamais eu l'idée de se faire représenter avec ce costume sur leurs monnoies [1].

Il paroît évident par cette observation que l'opinion générale parmi les Grecs de l'Orient, à l'époque d'Alexandre Bala, étoit que la physionomie d'Alexandre étoit empreinte sur sa monnoie avec le costume d'Hercule. Les médailles de Ptolémée Alexandre, neuvieme roi d'Egypte, et celles d'Alexandre II, roi d'Epire, peuvent confirmer jusqu'à un certain point cette même opinion. Contre l'usage des rois d'Egypte et des autres rois de la Grece, ces deux princes, vraisemblablement parcequ'ils portoient le nom d'Alexandre, ont fait graver sur leurs monnoies leurs têtes coiffées d'une peau d'éléphant, disposée de maniere à produire à-peu-près le même effet que la peau du lion sur les monnoies du conquérant. Nous indiquerons, dans la partie de cet ouvrage où il est question de ces deux rois, les raisons qu'ils purent

(1) Je donnerai un dessin de cette médaille, qui n'est pas rare, à la planche XLVII, n° 2.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX.

avoir pour substituer dans leurs portraits la peau d'un éléphant à celle d'un lion[1] : nous nous bornerons à remarquer maintenant que cette imitation, dont la cause nous paroît être l'identité du nom de ces princes avec celui d'Alexandre-le-Grand, est du moins une preuve indirecte qu'ils étoient dans l'opinion que les têtes coiffées à-peu-près de la même maniere sur la monnoie d'Alexandre offroient son portrait.

N° 3, 4, et 5.

Cette opinion devint générale dans les temps postérieurs : c'est ce que prouve la petite médaille d'argent gravée sous le n° 3, qui, par la finesse de l'exécution, ne peut pas appartenir à un âge de décadence[2], quoiqu'elle ait été sans aucun doute frappée après la mort du conquérant macédonien.

La vérité de ce dernier fait est démontrée par la différence du style, de la fabrique, et du poids de cette monnoie et de celles qui ont été frappées sous Alexandre. La différence est plus sensible encore dans deux autres médailles d'argent, dont l'une est gravée sous le n° 4, et l'autre sous le n° 5 de la même planche[3]. Elles ressemblent beaucoup à celle du n° 3 ; mais la forme des Є dans celles-ci prouve que la date de leur fabrique ne remonte pas à un siecle avant l'ere chrétienne. La médaille n° 3 présente le profil d'Alexandre dans le costume d'Hercule. Le n° 4 offre à-peu-près la même chevelure et la même maniere

(1) Dans cette seconde partie, aux planches XL et LIV.

(2) Cette médaille, existante au cabinet de la bibliotheque impériale, ne se trouve pas dans la *Description* de M. Mionnet, parce-qu'on en a fait l'acquisition depuis que le premier volume de cet ouvrage a été publié.

(3) La médaille n° 4 est tirée du cabinet de Saxe Gotha; on en a pris le dessin sur une empreinte : celle du n° 5 appartient au cabinet de la bibliotheque impériale, et se trouve dans la *Descript. de médailles, etc.*, tom. I, *rois de Macédoine*, n° 537.

de placer le diadème qu'on remarque dans le camée de la planche précédente : le n° 5 y ajoute les cornes de belier, symbole que prenoit le conquérant de l'Asie comme nouveau Bacchus, et comme fils reconnu de Jupiter Ammon[1]. Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX*.

Le lion est le type commun de ces trois revers. Dans le premier, le lion peut avoir un rapport particulier à Hercule, sous le costume duquel Alexandre est représenté du côté de la tête; dans tous les trois, ce type peut faire allusion à la famille des Héraclides, de laquelle le conquérant étoit issu, et à cet air de lion que ses biographes lui ont donné, et qui l'a fait appeler par un poëte Alexandrin le lion de la Thesprotie[2].

N° 6.

La médaille du n° 6 a été frappée par une ville d'Apollonie, que plusieurs considérations numismatiques me font regarder comme la ville de ce nom, qui étoit située dans la Pisidie[3].

(1) Athénée, *loco citato;* Clément d'Alexandrie, *Protrept.*, p. 47.

(2) Lycophron, *Alexandra*, v. 1441. Schlæger, qui a publié une dissertation sur une médaille semblable à celle du n° 4, a exercé sa sagacité sur le Cupidon qu'on voit dans le type du revers. L'explication d'Eckhel, plus simple, est la plus vraisemblable. Cet enfant ailé porté sur le lion est un génie d'Hercule. Le paganisme plaçoit des génies à la suite de chaque divinité.

(3) Cette médaille étoit inédite : on y voit d'un côté la tête d'Alexandre-le-Grand, coiffée en Hercule, avec la légende ΑΛΕΞΑ ΚΤΙC ΑΠΟΛΛΩΝΙΑ Αλέξανδρος κτιστὴς Απολλωνιατῶν : *Alexandre, fondateur:* (monnoie) *des Apolloniates.* Le revers a pour type un fleuve à demi couché, avec la légende ΙΠΠΟΦΟΡΑC, *Hippophoras,* qui sans doute indique le nom du fleuve. J'attribue ces médailles des Apolloniates, sur lesquelles Alexandre porte le titre de *fondateur*, à la ville d'Apollonie dans la Pisidie, par les raisons suivantes :

Alexandre séjourna tout l'hiver de l'année 334 avant J.-C. dans ces contrées, où il subjugua les Pisides et la région Myliade, ayant pris une place forte qu'ils avoient bâtie sur les limites de la Lycie. C'étoit probablement la forteresse appelée *Mordiæum*, qui changea son nom, suivant Etienne de Byzance, en celui d'*Apollonia.* Il y avoit à la vérité deux autres villes du même nom dans les contrées voisines, Apollonie en Carie, et Apollonie en Lycie. Eckhel avoit cru que ces médailles avoient été frappées dans celle de la Carie. Mais quelle probabilité qu'une ville située sur le

Alexandre, pendant l'hiver de sa premiere campagne en Asie, fit un long séjour dans les environs de cette ville; et il l'aura probablement bâtie ou restaurée pour y placer les montagnards de la Lycie et de la Pisidie, qu'il avoit soumis : le titre de ΚΤΙϹΤΗϹ, *Ctistès*, que les Apolloniates lui donnent, atteste du moins qu'ils avoient la prétention de l'avoir pour fondateur. La tête d'Alexandre a le même air que dans les autres portraits d'un meilleur style: le dessin et la fabrique de cette médaille

Méandre, et qui en représente l'emblême sur ses monnoies, ait voulu consacrer sur ces mêmes monnoies la mention d'une riviere obscure, telle que l'*Hippophoras?* Les géographes, pour désigner la situation de cette ville, lorsqu'ils ne font pas mention du Méandre, l'appellent Apollonie près du *Lambanos;* c'est vraisemblablement le nom de quelque montagne voisine; mais ils ne parlent point de l'*Hippophoras*. Quant à l'Apollonie en Lycie, elle ne peut être la ville qui a fait frapper les médailles dont il s'agit, puisque sur une médaille publiée par Haym, et qui est parfaitement semblable à celle-ci du côté de la tête, on fait mention de l'alliance de cette ville avec les Lyciens: elle étoit donc située hors de la Lycie. D'ailleurs les monnoies certaines d'Apollonie en Lycie désignent les habitants de la ville par le nom d'Apolloniates Lyciens: on ne peut donc balancer à croire que l'Apollonie, construite ou renouvelée par Alexandre-le-Grand, est la ville de ce nom située en Pisidie, près d'Amblada, et que Ptolémée et Etienne de Byzance n'ont pas négligée. *Hippophoras* doit être le nom d'une petite riviere qui se décharge dans le Lycus ou dans le Méandre; et c'étoit en effet l'usage des villes situées dans ces régions de l'Asie mineure de consacrer sur leurs médailles les noms et les images de quelques rivieres, qui, sans ce moyen, seroient demeurées inconnues: telles sont le Cestros, sur les médailles de Sagalassus en Pisidie; le Timelès, sur celles d'Aphrodisias en Carie, et plusieurs autres. Le nom *Hippophoras* est de la même composition que *Samphoras*, nom d'un cheval dans Aristophane, et peut avoir été donné à cette riviere à cause des chevaux qui paissoient sur ses bords. La géographie ancienne offre à la vérité un grand nombre de villes nommées Apollonie; mais ce qui empêche de chercher en d'autres contrées l'Apollonie qu'on prétendoit fondée par Alexandre, c'est que, dans des médailles semblables, nous trouvons l'alliance des Apolloniates non seulement avec les Lyciens, mais avec Perges, ville de la Pamphylie, et avec Lysiade, ville de la grande Phrygie, peu éloignée des limites de la Pisidie: or ces alliances font supposer avec fondement le voisinage; et les circonstances historiques indiquées ci-dessus me paroissent rendre la conjecture que je viens de proposer extrêmement probable.

font penser qu'elle doit avoir été frappée à la fin du II[e] siecle de l'ere chrétienne, ou au commencement du III[e].

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX*.

N° 7 et 8.

Les deux médailles gravées sous les n° 7 et 8 appartiennent à cette derniere époque [1], soit qu'elles datent du regne d'Alexandre-Sévere, soit, comme il est plus probable, qu'elles aient été frappées sous Caracalla. On ne peut plus se flatter de retrouver alors des portraits d'Alexandre qu'on puisse comparer sous aucun rapport avec ceux des siecles précédents. Ces médailles sont des ouvrages d'artistes médiocres, exécutés avec beaucoup de négligence. Cependant le profil du n° 7 a quelque ressemblance avec le camée du n° 3 de la planche précédente, et nous montre la même disposition des cheveux et du diadème [2]. La tête n° 8 a le casque ainsi que celle de la petite statue d'Alexandre trouvée à *Gabii* [3], qui est

(1) *Descript. de méd.*, etc., t. I, *rois de Macéd.*, n° 594 et 541. Sur l'époque où elles ont été frappées, on peut lire les observations d'Eckhel (D. N., t. II, p. 111). Mais une découverte numismatique faite dernièrement prouve qu'on a continué à en frapper jusque sous le regne de Philippe le pere : car une médaille venue du levant, et que M. d'Hermand vient de placer dans son cabinet, porte, d'un côté, la tête de cet empereur ceinte d'une couronne rayonnante, avec la légende ΑΥΤ Κ ΜΑΡ ΙΟΥ ΦΙΛΙΠΠΟϹ; de l'autre, la même légende de la médaille gravée sous le n° 7, avec le type d'un homme à cheval, et l'année ϵΟϹ, 275, qu'on retrouve sur une médaille d'Alexandre-le-Grand, frappée dans la ville de Bérhée en Macédoine (Pellerin, *rois*, pl. 2; Mionnet, *Description*, *Macédoine*, n° 164). Dans la médaille de Bérhée, la tête d'Alexandre, couverte d'un casque, ressemble à celle du n° 8, et le revers fait allusion aux jeux. Cette découverte sert à fixer le commencement de l'époque marquée sur ces médailles. Elle date de l'ere actiaque, ou du mois d'août de l'an de Rome 723 : ainsi ces médailles ont été frappées l'an 998-99 de Rome, qui répond à l'an 245-6 de l'ere chrétienne, époque où Philippe régnoit.

(2) On retrouve ces mêmes particularités dans la tête d'Alexandre-le-Grand, gravée sur une médaille de la ville de Nicée en Bithynie, au revers de Commode.

(3) Je l'ai publiée dans les *Monumenti Gabini*, pl. 23. Cette statue est maintenant à Paris; elle fait partie de la superbe collection de sculpture antique de la *villa Borghese*, dont la munificence de S. M. l'Empereur vient de faire l'acquisition.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XXXIX*.

une imitation antique d'une autre statue de bronze modelée par Lysippe, et devenue célebre par l'attitude dans laquelle le héros est représenté regardant le ciel, comme s'il disoit à Jupiter, suivant l'ingénieuse épigramme d'Archélaüs : « O roi des « dieux, notre partage est fait; ta portion est le ciel, la mienne « est la terre [1]. »

Le revers de cette derniere médaille représente un lion, et la massue d'Hercule; celui du n° 8 nous fait voir les prix des jeux, consistant en des vases et des palmes posés sur une table. Ce type rappelle les jeux consacrés à la mémoire d'Alexandre-le-Grand, et célébrés durant plusieurs siecles dans un grand nombre de villes de la Grece et de l'Orient [2].

(1) Brunck, *Analecta*, tom. II, pag. 58. On ne doit pas inférer de cette épigramme que tous les portraits d'Alexandre exécutés par Lysippe étoient dans cette même attitude. Cette particularité n'a été remarquée que sur une seule de ses images, et l'on sait que Lysippe avoit représenté Alexandre depuis son enfance dans toutes les actions les plus intéressantes de sa vie (Pline, l. XXXIV, §. 19, n. 6). Je fais cette remarque pour qu'on ne puisse pas inférer, de l'attitude donnée par Lysippe à quelques portraits d'Alexandre, que l'hermès du musée Napoléon ne peut pas être l'imitation d'une tête de ce monarque modelée par Lysippe. Quant à diverses statues ou têtes en marbre qu'on voit dans les collections d'antiques, et dans lesquelles plusieurs antiquaires ont prétendu reconnoître des images d'Alexandre (Winckelmann, *Histoire des Arts*, l. X, c. 1, p. 250, sqq., édit. de M. Fea), il est très probable qu'il y a dans le nombre quelque véritable portrait de ce prince; mais le plus souvent on a cru le reconnoître dans plusieurs antiques sans en avoir d'assez bonnes raisons, puisqu'on ne connoissoit encore aucun portrait authentique d'Alexandre qu'on pût employer dans cet examen comme un prototype et comme un objet de comparaison. Je n'ai fait dans cet article aucun usage des médailles *contorniates* d'Alexandre-le-Grand, qui ont fait le sujet d'un opuscule d'Havercamp. L'iconographie ne doit recourir à ce genre de monuments que faute de plus anciens.

(2) J'ai parlé de ces jeux dans un mémoire ayant pour sujet un bas-relief sculpté en l'honneur d'Alexandre-le-Grand, et représentant la bataille d'Arbelles. M. de Sainte-Croix a inséré cet écrit et le dessin de ce monument, jusqu'alors inédit, dans la 2e édit. de son *Exam. critiq. des histor. d'Alex.*, pag. 777.

§. 2. DEMETRIUS POLIORCETE.

Parmi les généraux qui, après la mort d'Alexandre, se partagerent, sous le titre de gouverneurs, son immense dépouille, Antigonus, macédonien, fut celui qui dissimula le moins sa vaste ambition, et qui méprisa avec le plus d'audace les égards hypocrites que ses compagnons d'armes affectoient encore pour la famille de leur maître et pour son imbécille successeur. Antigonus avoit un fils que sa valeur, qui paroissoit supérieure à son âge, et son attachement héroïque pour son pere, firent bientôt distinguer parmi tant de nouveaux princes; mais l'ambition de Démétrius ne tarda pas à paroître plus insupportable encore que celle de son pere, parcequ'elle étoit jointe à une vanité sans bornes, et à un penchant excessif pour la débauche[1].

Antigonus étoit plus ancien dans la carriere des armes que ses rivaux; sa naissance n'étoit pas sans quelque éclat[2]. Confiant dans ces avantages, il crut pouvoir ne garder aucune mesure dans ses prétentions; et lorsque le jeune Démétrius gagna la bataille navale de Chypre sur la flotte de Ptolémée, fils de Lagus,

(1) Les caracteres d'Antigonus et de Démétrius son fils ont été bien développés dans les vies d'Eumene et de Démétrius, écrites par Plutarque, dans les livres XVIII, XIX, XX et XXI, et dans les *Excerpta* de Diodore de Sicile; enfin dans les passages de différents auteurs, que nous aurons soin de citer suivant les occasions.

(2) Polyen dit expressément qu'Antigonus étoit compté parmi les grands personnages macédoniens, ἀνὴρ τῶν ἐπιφανῶν (l. IV, c. 6, n° 4; Justin, l. XVI, 1): ses descendants prétendoient tirer leur origine des Téménides, ainsi que les ancêtres d'Alexandre (Polybe, l. V, c. 10; Reineccius, *Regn. Maced.*, p. 101); cependant, avant les guerres de Philippe et d'Alexandre, Antigonus étoit pauvre, et vivoit retiré dans ses terres, où il cultivoit lui-même son champ, si nous en croyons Elien (V. H., liv. XII, c. 43).

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

qui la commandoit en personne, Antigonus ceignit le diadême d'Alexandre ; il le fit aussi ceindre à son fils[1], et ils prirent l'un et l'autre le titre de roi. Démétrius ne s'arrêta pas là ; il osa, au milieu de la Grece et dans Athenes même, ce qu'Alexandre n'avoit osé qu'au fond de l'Asie, et après des exploits plus qu'humains. Le jeune vainqueur voulut être traité comme un dieu ; il se fit adorer ; il logea dans des temples ; il reçut des sacrifices ; il permit à la flatterie des Grecs de consacrer des fêtes à son nom et à celui de son pere, comme à des *dieux sauveurs*, et il ordonna que ce titre servît de formule dans les actes et dans les serments des Athéniens[2]. Cet excès d'orgueil nuisit à ses intérêts ; on sait que ses rivaux, s'étant réunis contre son pere et contre lui, les défirent près d'Ipsus en Phrygie, et que cette défaite coûta la vie à Antigonus, et détruisit la fortune de sa famille[3]. Démétrius, à son retour en Grece, se vit exclus d'une ville où il avoit des autels : Athenes lui ferma ses portes : mais le courage du fils d'Antigonus n'en fut point abattu ; ses forces paroissoient redoubler par l'appareil des machines avec lesquelles il savoit attaquer et prendre des villes, talent qui lui avoit mérité le surnom de *Poliorcete*, ou de *maître dans l'art des siéges*. Le hasard lui rendit facile la conquête de la Macédoine, dont les crimes de Cassandre et les dissensions de ses fils avoient laissé le trône sans possesseur légitime, et accessible à l'ambitieux qui sauroit

(1) Plutarch., *Demetrio*, p. 896 ; Diod. Sic., XX, §. 53. Ce fut l'an 307 avant l'ere chrétienne. Ptolémée, Séleucus, Lysimaque, et Cassandre, prirent à cette occasion, ainsi que Diodore l'observe, le titre de roi, et les marques de la royauté.

(2) Outre ce que Plutarque (*loc. cit.*, p. 893) et Athénée (l. VI, p. 253, 254) nous ont transmis, on peut voir sur cette folie de Démétrius les autorités réunies par van Staveren dans une note très savante sur Cornelius Nepos (*de Reg.*, c. 3).

(3) L'an 301 avant J.-C.

s'en emparer. Mais le caractere de Démétrius étoit trop inflexible ; l'école du malheur ne l'avoit point adouci : les Macédoniens, peuple difficile à gouverner, et accoutumé depuis la mort d'Alexandre à une espece d'anarchie, se sentant opprimés et méprisés, se prêterent bientôt aux vues de Lysimaque et de Pyrrhus, voisins inquiets qui desiroient joindre la Macédoine à leurs états; et Démétrius fut renversé d'un trône sur lequel son mariage avec Phila, fille d'Antipater, auroit dû l'affermir.

Démétrius avoit encore une armée, et quelques villes de la Grece continuoient de reconnoître sa puissance; il se crut, même dans sa chûte, assez fort pour reconquérir l'Asie; il y passa : mais, après une suite non interrompue de revers, il se vit forcé de se rendre prisonnier de Séleucus. Ce prince, qui étoit devenu son parent[1], eut de grands égards pour cet illustre infortuné : on a cru même qu'il avoit l'intention de le placer sur quelque trône de la Grece ou de l'Asie; mais le prisonnier impatient s'abandonna tellement à la débauche, qu'il termina ses jours dans sa cinquante-quatrieme année. Ses cendres, renvoyées honorablement en Grece, furent reçues avec pompe et avec sensibilité par Antigonus Gonatas son fils, qui eut pour lui les sentiments que Démétrius avoit eus pour son pere. Gonatas régnoit dans le Péloponnese; et Démétrius lui avoit écrit pendant sa captivité de ne céder aucune place pour sa rançon : mais le fils vertueux alla jusqu'à s'offrir lui-même pour racheter son pere. La mort de Démétrius fit cesser ce combat de générosité, où Séleucus paroissoit vouloir prendre part; et la famille

(1) Stratonice, épouse de Séleucus, et que ce prince céda à Antiochus son fils, étoit fille de Démétrius Poliorcete.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

d'Antigonus reconquit par la suite la Macédoine, et s'y maintint jusqu'à la destruction de ce royaume par les Romains.

Quand même nous n'aurions pas de médailles de Démétrius avec sa tête, nous ne pourrions guere douter que ce jeune roi, dans la fougue de la jeunesse et dans le délire des succès, ne se fût arrogé la prérogative d'être représenté sur les monnoies, prérogative réservée aux dieux, et qu'Alexandre-le-Grand avoit à peine osé s'attribuer. Mais nous n'en sommes pas réduits à des conjectures; des médailles en or et en argent nous présentent la tête de Démétrius ornée du diadême. Ce symbole de la dignité souveraine, encore nouveau dans la Grece, ne parut pas suffisant à un prince qui se croyoit au-dessus de la condition humaine. Il se fit représenter ayant sur le front, comme Bacchus, les cornes d'un jeune taureau, particularité qui confirme ce que disent Diodore et Plutarque, que Démétrius affectoit de se faire vénérer sous le nom et sous les attributs de ce dieu vainqueur de l'Asie [1].

N° 1 et 2. La médaille gravée sous le n° 3 est un tétradrachme d'argent de Démétrius Poliorcete [2]. L'âge encore jeune de ce prince me fait conjecturer que cette médaille a été frappée avant qu'il régnât sur la Macédoine [3]. La figure de Neptune, Γαιηόχος,

(1) Plutarch., *loco citato*, pag. 889: Μάλιστα τῶν θεῶν ἐζήλου τὸν Διόνυσον, « Plus « qu'aux autres dieux il se comparoit à « Bacchus »; et avec plus de précision Diodore de Sicile, ἐζήλου τὴν τοῦ Διονύσου διάθεσιν, « Il affectoit le costume de Bacchus » : voyez aussi Athénée, *loc. cit.*, et Hérodien, l. I, §. 6 : ce dernier, par une méprise ou par une erreur de copiste qui auroit omis le nom de Démétrius, attribue cette vanité à Antigonus, son pere, prince qui, de l'aveu de Plutarque, se moquoit de ces flatteries.

(2) *Description de médailles*, etc., t. I, *rois de Macédoine*, n° 841, où les deux monogrammes sont gravés; Eckhel, D. N., t. II, p. 120.

(3) Eckhel a été d'un avis contraire: il pense que toutes les médailles de Démé-

Gæeochos (qui assujettit la terre), épithete exprimée par la pose de la figure, fait allusion aux forces et aux victoires navales de Démétrius, qui lui assurerent pour long-temps la prépondérance dans la Grece. La légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ, prouve que ce médaillon a été frappé sous le *roi Démétrius;* et tout ce que nous venons d'observer ne permet de l'attribuer à aucun autre roi de ce nom [1].

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

On a gravé sous le n° 2 une médaille d'or inédite de ce même prince : sa tête y paroît avec les mêmes attributs que sur le médaillon du n° 1 [2]. Le revers représente un guerrier à cheval qui

trius qui nous sont parvenues, ont été frappées lorsqu'il étoit roi de Macédoine. Comme ce savant n'allegue d'autre motif de son opinion que la ressemblance de quelques monogrammes assez communs qu'on trouve sur les médailles de Démétrius, et sur d'autres frappées par des villes de la Macédoine, cette raison ne m'a point paru assez forte pour balancer les raisons que je vais exposer. Premièrement, Démétrius ne fut roi de Macédoine qu'à quarante-cinq ans; et la tête gravée sur ces médailles est celle d'un jeune homme. Secondement, Eckhel lui-même ne doute pas que le type des médaillons de Démétrius, qui, à la place de la tête du roi, nous présentent la Renommée faisant retentir sa trompette du haut d'une proue de navire, ne soit une allusion à la victoire navale remportée par Démétrius, près de Chypre, contre la flotte de Ptolémée : or cet évènement, arrivé l'an 307 avant l'ere chrétienne, étoit trop ancien, et il avoit été effacé par des revers trop cruels lorsque Démétrius monta sur le trône de Macédoine, en 294. Je suis persuadé que les tétradrachmes de Démétrius, sur lesquels on fait allusion à la victoire navale de Chypre, sont de la même date que les médaillons d'Antigonus son pere, où l'on voit Apollon assis sur un vaisseau, et qui représentent, ainsi que je l'ai démontré ailleurs (*Museo Pio Clement.*, t. VI, p. 16, *b*), le vaisseau consacré par Antigonus à cette divinité comme un monument de cette mémorable victoire.

(1) Ce type pourroit faire supposer que le médaillon a été frappé dans la ville de Corinthe, qui obéissoit à Démétrius, et qui honoroit comme sa divinité tutélaire Neptune Isthmitique. Mais le même type convient aux médailles de Démétrius Poliorcete par les raisons que nous venons d'indiquer, et qui, suivant Athénée (l. VI, p. 253), le firent regarder par les Athéniens comme le fils de Neptune.

(2) *Descript. de médail.*, etc., *rois de Macédoine*, n° 827. L'un des deux monogrammes ressemble à l'un des deux qu'on voit sur le médaillon d'argent.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

court au combat la lance baissée, et la tête couverte de la *causia*, espece de chapeau que les rois macédoniens et Alexandre-le-Grand lui-même avoient usage de porter[1].

N° 3 et 4.

Je reproduis, sous les n° 3 et 4, la petite statue de bronze trouvée à Herculanum, et attribuée par les antiquaires napolitains à Séleucus Nicator[2]. Les cornes naissantes de taureau attachées au *strophium*, ou cordon qui ceint la tête de la figure, et qu'on avoit remarquées dans quelques images de ce premier roi de Syrie, étoient l'unique fondement de leur conjecture. Comme les médailles de Démétrius Poliorcete nous le présentent avec le même symbole, j'ai pensé que les traits de la physionomie pouvoient seuls faire connoître le personnage représenté par ce monument. La gravure insérée dans le recueil d'Herculanum n'inspirant pas beaucoup de confiance, sous le rapport du caractere de la tête, on a fait dessiner de nouveau, à Palerme, la tête en profil de la petite figure dans la grandeur même de l'original. Ce dessin est gravé sous le n° 3, et on y reconnoît les mêmes traits et la même physionomie qu'on retrouve sur les deux médaillons de Démétrius Poliorcete. Le n° 4 présente la figure entiere. Le fils d'Antigonus y paroît avec une chlamyde et des brodequins, dans le costume d'un chasseur; mais les cornes d'un jeune taureau, attachées à son front, lui donnent le caractere d'un nouveau Bacchus. Quant au costume de chasseur, nous avons vu qu'Alexandre-le-Grand ne l'avoit point dédaigné dans ses images; et il devoit plaire d'autant plus à Démétrius qu'il aimoit passionnément la chasse. Sa main, appuyée sur la

(1) Arrien, *de Expedit. Alexandr.*, liv. VII, p. 491.

(2) *Bronzes*, tom. II, pl. 60.

cuisse, tenoit probablement deux javelots, armes ordinaires des chasseurs, comme Démétrius les tenoit lorsque, revenant de la chasse, il se rendit auprès de son pere, qui recevoit alors une ambassade de la part de ses compétiteurs[1]. Tisicrate avoit coulé en bronze des images de Démétrius : ce prince avoit été peint par Théodore, et sans doute aussi par Diogene, peintre qui vivoit à sa cour[2]. Il est vraisemblable que plusieurs autres artistes avoient exercé leur pinceau ou leur ciseau à rendre les traits de ce nouveau dieu descendu du ciel (*cataïbatès*[3]), dont la beauté pouvoit en effet passer pour divine[4], et qui, si nous en croyons quelques historiens, porta le respect et l'amour pour les arts au-delà même des bornes qu'auroit dû lui prescrire une sage politique[5].

§. 3. PHILIPPE, FILS DE CASSANDRE.

La famille de Cassandre ne fut pas long-temps heureuse; sa fortune brilla et disparut comme l'éclair; on crut dans la Grece qu'un dieu vengeur persécutoit dans ses descendants ce prince cruel qui avoit trempé ses mains dans le sang de la mere, de deux fils, et de deux épouses d'Alexandre-le-Grand. Philippe,

(1) Plutarch., *Demetrio*, pag. 890.

(2) Pline, XXXIV, §. XIX, 8, et XXXV, §. LX, 40 et 42.

(3) Clément d'Alexandrie, *Protrept.*, p. 36; Plutarque, *Demetrio*, p. 893.

(4) Diodore, liv. XX, §. 92, pag. 819; Elien, V. H., liv. XII, c. 14.

(5) Pline, VII, §. 39, et XXXVI, §. 36, 20. On pourroit croire, d'après son récit, que Démétrius a manqué la prise de Rhodes, par la crainte d'endommager un tableau de Protogene. Cependant il est plus raisonnable de supposer que ce prince allégua ce prétexte, qui ne pouvoit que lui mériter l'approbation des Grecs, pour dissimuler son défaut de succès dans cette entreprise importante (Diodore, liv. XX, §. 89, pag. 784; Plutarque, *Demetrio*, p. 898, 899).

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

l'aîné des fils de Cassandre, succéda à son pere sur le trône de Macédoine, vers l'an 298 avant l'ere chrétienne; mais il en fut enlevé par une mort prématurée. Ses deux freres, Antipater et Alexandre se disputerent son héritage[1].

On ne doute point que les médailles de bronze avec la tête d'un jeune roi nommé Philippe n'appartiennent à l'un des rois de ce nom qui ont régné après Alexandre sur la Macédoine. La plupart des numismatistes les ont attribuées à Philippe Arrhidée, frere et successeur d'Alexandre-le-Grand[2]; je pense qu'on doit plutôt les attribuer au jeune Philippe, fils de Cassandre. J'exposerai les motifs de mon opinion après avoir décrit la médaille gravée sous le n° 5.

N° 5. Cette médaille est de bronze, et représente la tête d'un jeune homme ceinte d'un diadême surmonté de deux cornes de bouc qui naissent sur le haut du front. Le revers représente un homme à cheval, avec la légende ΦΙΛΙΠΠΟΥ : (monnoie) *de Philippe*[3]. Si cette médaille appartenoit, comme on le pense, à Philippe Arrhidée, il sembleroit que ce fantôme de roi, qui ne gouvernoit pas par lui-même, et qui étoit perpétuellement sous la tutele de ses ministres et de ses généraux, est le premier dont la tête ait été, sans employer aucun déguisement, gravée sur la monnoie : car, si le portrait d'Alexandre se trouve sur quelques médailles, on a pris la précaution de donner le caractere de sa physionomie à la tête d'Hercule, qui en formoit le type ordinaire; or il est difficile de croire qu'un prince si foible,

(1) Justin, liv. XV, c. 4, et XVI, c. 1; Paus., IX, 7.

(2) Eckhel, D. N., tom. II, p. 114.

(3) Dans la *Descript. de méd.*, etc., tom. I, *rois de Macédoine*, p. 751, on a suivi Eckhel, et on a attribué cette médaille à Philippe Arrhidée. Un foudre est dans le champ au-dessous du cheval.

si mal affermi sur le trône, et que ses généraux tâchoient eux-mêmes d'en renverser, ait osé, au milieu des guerres civiles, s'arroger des honneurs qui, à cette époque, étoient encore réservés aux divinités de la Grece.

En second lieu, il n'est pas vraisemblable non plus que le portrait du prince fût exclu des tétradrachmes et de la monnoie d'or, et ne parût que sur quelques petites monnoies dont la plupart sont de cuivre. Il est bien plus probable que cet usage, introduit par l'ambition démesurée de Démétrius Poliorcete, le plus orgueilleux des successeurs d'Alexandre, a servi d'exemple aux princes ses contemporains et ses compétiteurs, qui se virent presque forcés, pour ne pas paroître inférieurs à lui, d'imiter, jusqu'à un certain point, sa vanité. Antigonus et Démétrius furent les premiers à ceindre le diadême; les autres princes suivirent cet exemple. Démétrius, se croyant un dieu, fit graver son portrait sur la monnoie; les autres princes l'imiterent un peu plus tôt ou un peu plus tard. Nous n'avons ni tétradrachmes, ni monnoie d'or des fils de Cassandre; mais il est vraisemblable que, si l'on en découvre quelque jour, ces médailles nous présenteront également leurs portraits. J'observe, en attendant, que le type de la monnoie de Cassandre leur pere représente très fréquemment un cavalier.

Quant aux cornes de bouc attachées à son diadême, ce symbole me paroît confirmer l'opinion que j'expose. Philippe, fils de Cassandre, avoit pour mere Thessalonice, fille de Philippe et sœur d'Alexandre-le-Grand, issue par conséquent de la race antique des Téménides et de Caranus. On sait que ce fondateur du royaume de Macédoine avoit pris, ayant des chevres pour guides, la ville d'Edesse, qui devint sa capitale[1]. La circonstance

(1) Justin, VII, c. 1.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

des chevres fit donner le nom d'*Ægæ* à cette ville, où les rois de Macédoine eurent long-temps leurs tombeaux; et des cornes de chevres devinrent la marque distinctive du casque porté par ces princes [1]. Ainsi Philippe a orné son diadême de cornes de chevres, non seulement comme roi de Macédoine, mais comme descendant du fondateur de ce royaume. Cet ornement, qui prouvoit ses titres à la royauté, étoit donc plus raisonnable que celui des cornes de taureau portées par Démétrius Poliorcete, son voisin et son ennemi secret, pour se donner le caractere d'un nouveau Bacchus.

On verra souvent dans ces suites de rois les titres et les ornements adoptés par l'un d'eux, imités par la plupart des autres princes contemporains. Les cornes de bœuf de Démétrius firent prendre des cornes semblables à Séleucus Nicator, des cornes de belier à Lysimaque et à Magas, et des cornes de bouc au fils de Cassandre.

N° 6. La médaille d'argent au n° 6 confirme les conjectures que je viens d'exposer [2]. La tête coiffée d'une peau de lion, comme celle d'Hercule et celle d'Alexandre-le-Grand, présente sans aucun doute le portrait du même prince que nous avons remarqué sur la médaille de bronze au n° 5. Le type du revers représente aussi un cavalier, la main levée, précisément dans la même attitude qu'on retrouve dans les types des médailles de Cassandre. La légende, ΦΙΛΙΠΠΟΥ, *de Philippe*, donne le nom du roi : le type est différent de tous ceux qu'on voit sur les médailles les

(1) Les autorités qui prouvent cette assertion sont indiquées par Wolfgangus Lazius, *Græcia antiqua*, liv. I, c. 4; dans le *Trésor* de Gronovius, tom. VI, pag. 3458. Nous aurons bientôt occasion d'en voir d'autres preuves sur les médailles.

(2) *Description de médailles*, etc., *rois de Macédoine*, n° 703.

plus certaines de Philippe Arrhidée[1]; le foudre qu'on a gravé au-dessous du cheval est le même symbole qu'on a remarqué sur la médaille de bronze au n° 5. Philippe IV, fils de Cassandre, ne porte pas ici les cornes de bouc, parceque la peau de lion offre la même allusion; l'un et l'autre emblêmes se rapportent à l'origine de ce roi, qui, par sa mere, descendoit de Caranus, fondateur du royaume, issu lui-même, par Téménus, de la famille d'Hercule ou des Héraclides. Il n'est pas nécessaire de remarquer combien la découverte de ce portrait donne de poids à l'opinion que j'ai énoncée au §. 1er de ce chapitre, relativement aux portraits d'Alexandre, gravés sur ses médailles avec le costume d'Hercule[2].

(1) La tête d'Hercule sur les médailles qui appartiennent plus probablement à Philippe III, frere d'Alexandre, a toujours un air idéal.

(2) La conjecture que j'ai tâché de rendre probable dans ce paragraphe peut donner lieu à une objection. Ces médailles de bronze, dira-t-on, et quelques autres d'argent qui ont le même type des deux côtés, mais sur lesquelles la tête n'est ceinte que d'un cordon, et ne présente pas le caractere d'un portrait, sont très communes en Macédoine. On devroit croire qu'elles ne peuvent appartenir à un prince dont le regne a été court. Cette objection ne me paroît pas être d'un grand poids. Nous ne connoissons pas au juste la durée du regne de Philippe IV. S'il ne fut pas long, celui de son frere Alexandre, qui lui succéda, ne le fut pas davantage: cependant, de l'aveu de tous les antiquaires, nous possédons beaucoup de médailles de ce dernier; et ces médailles en petit bronze ont une ressemblance parfaite avec celles que j'attribue à son frere. On peut encore considérer que cette petite monnoie, quoiqu'elle soit très nombreuse, ne représente qu'une somme dont la valeur est très bornée; et que la numismatique romaine nous fournit l'exemple de quelques empereurs dont le regne a été très court, et dont cependant le nombre des pieces frappées à leur coin paroît immense. Carus et ses deux fils n'ont régné, les trois regnes pris ensemble, que pendant deux ans: malgré cette courte durée, leurs monnoies sont très communes dans toute l'étendue de l'empire romain.

Chap. II.
Rois
de Macédoine.
Pl. XL.

§. 4. ALEXANDRE, FILS DE CASSANDRE.

Après la mort de Philippe, son frere Alexandre eut pour compétiteur au trône Antipater son autre frere. Ce dernier étoit fort par l'alliance de Lysimaque; mais Thessalonice leur mere appuyoit Alexandre. Le parricide horrible commis par Antipater sur cette princesse, la derniere qui restât de la famille d'Alexandre-le-Grand, aliéna de lui tous les cœurs. D'un autre côté, Alexandre, qui s'étoit coalisé avec Pyrrhus, roi d'Epire, et avec Démétrius Poliorcete, pour renverser du trône Antipater, ne tarda pas à être gêné par ces dangereux alliés : il tâcha d'engager Démétrius à retourner dans ses états; il projeta même de s'en défaire par la trahison : mais Démétrius en fut instruit, et le prévint. Alexandre fut massacré en se rendant à un festin auquel Démétrius l'avoit invité[1].

N° 7. Les numismatistes s'accordent à reconnoître le portrait de ce jeune roi dans la médaille que j'ai fait graver au n° 7. On découvre dans sa physionomie quelque ressemblance avec celle de Philippe son frere.

Le revers porte la légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ : (monnoie) d'*Alexandre*; et le type est un cheval qui court[2].

(1) Justin, liv. XVI, c. 1; Plutarch., *in Demetrio*, pag. 906; Pausanias, liv. IX, c. 7. Cet évènement arriva 294 ans avant l'ere chrétienne.

(2) *Description de médailles*, etc., t. I; *rois de Macédoine*, n° 809. Le cheval libre en course est un type qu'on retrouve aussi sur les médailles de Cassandre, pere d'Alexandre.

§. 5. PHILIPPE, FILS DE DÉMÉTRIUS, OU PHILIPPE V.

Lorsqu'après des guerres et des révolutions sanglantes, Antigonus Gonatas, fils de Démétrius Poliorcete, put se ressaisir du sceptre de la Macédoine, il n'eut garde de s'arroger des honneurs plus qu'humains, et de blesser l'esprit des Macédoniens, qui avoient été choqués de ces prétentions de la part d'Alexandre-le-Grand même après sa mort [1], et qui n'avoient pu supporter le faste de Démétrius. Il se contenta, comme son aïeul le grand Antigonus, de faire frapper la monnoie avec son nom et le titre de roi [2]. Démétrius II suivit l'exemple de son pere [3]; et d'ailleurs sa carriere ne fut ni assez longue ni assez fortunée pour qu'il pût être tenté de s'écarter de cette conduite [4]. Antigonus Doson, frere de Démétrius II [5], et qui gouverna la Macédoine d'abord

(1) Une des qualités qui concilioient à Cratere l'affection et la faveur des Macédoniens étoit, comme Plutarque l'a fait remarquer (*Eumene*, p. 586), la répugnance que ce général avoit fait paroître à rendre des honneurs extraordinaires à Alexandre vivant. En général les Macédoniens et les Epirotes, ainsi que l'a très bien remarqué M. de Sainte-Croix (*Examen*, etc., p. 454), s'efforçoient de tempérer la monarchie par des institutions ou des usages qu'on pourroit appeler démocratiques.

(2) Eckhel a prouvé évidemment que la tête gravée sur les médaillons d'Antigonus Gonatas n'est pas son portrait, mais qu'elle est l'image du dieu Pan avec des oreilles et des cornes de chevre (D. N., t. II, p. 123).

(3) Voyez, pour les médailles de ce roi, le même numismatiste, *loc. cit.*, p. 127. On n'en connoît jusqu'à présent qu'en bronze, ainsi que d'Alexandre, fils de Cassandre, et d'Antigonus Doson son successeur.

(4) Plutarque, *Paullo Æmilio*, p. 258. La conquête de la Cyrénaïque, faite par ce prince, n'est qu'une méprise de Porphyre (*Græca Eusebii*, p. 63), suivi, sans aucune critique, par les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* : on a confondu Démétrius, fils d'Antigonus Gonatas, avec un autre Démétrius, frere de ce même Antigonus, et fils de Démétrius Poliorcete (Justin., l. XXVI, c. 3).

(5) Plutarque, *loco citato*.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

comme tuteur de Philippe son neveu, ensuite avec le titre de roi, fut à la vérité plus heureux; mais il sut se contenir dans les mêmes bornes[1]. L'iconographie ancienne ne peut présenter les portraits de ces princes dont la numismatique ne fournit que les noms. Les têtes des rois de Macédoine reparoissent de nouveau sur les médailles de Philippe, fils de Démétrius. Le degré de puissance où son tuteur, en mourant, lui laissa la Macédoine; l'ambition du jeune roi, qui paroissoit justifiée par sa naissance, puisque, par Phthia sa mere[2], il réunissoit en lui, comme Alexandre-le-Grand, le sang d'Achille au sang des Héraclides; sa jeunesse lorsqu'il prit les rênes du gouvernement; la foiblesse de la Grece; l'embarras de Rome, qui avoit à combattre Annibal; tout favorisoit l'essor de son avidité insatiable pour la gloire et pour la puissance; tout sembloit rappeler la Macédoine, si long-temps avilie, à ses anciennes destinées. Philippe fit graver sa tête sur la monnoie de l'état.

Les espérances que le caractere et les talents de ce prince avoient données à son pays furent trompeuses. Philippe, corrompu de bonne heure par la flatterie[3], échangea ses vertus

(1) Je donnerai dans la planche suivante un tétradrachme frappé à Sparte, et qui présente la tête d'un roi qu'on avoit cru, sur de trop foibles conjectures, Antigonus Doson.

(2) Justin, liv. XXVIII, c. 1. Ainsi les derniers rois de Macédoine étoient, par la mere de Philippe V, de véritables Eacides, et ils pouvoient compter Achille parmi leurs ancêtres. Il est étonnant que ce fait soit échappé à tant d'habiles critiques, qui se sont trouvés embarrassés pour justifier une expression de Virgile, où le poëte parle de Persée en ces mots :

Ipsumque AEacidem genus armipotentis Achilli :
(Aen., VI, v. 840.)

et une autre de Properce (l. IV, El. XI, v. 39), qui fait allusion à la même généalogie :

Et Persen proavi simulantem pectus Achillis.

M. Heyne lui-même a eu recours, pour expliquer ces passages, à Olympias, mere d'Alexandre-le-Grand, laquelle n'appartenoit en aucune maniere à la généalogie de ces derniers rois.

(3) Athénée, liv. VI, pag. 251, E, nomme un Héraclide de Tarente, différent du médecin du même nom dont nous avons

contre les vices les plus odieux. Sa pénétration ne servit qu'à le rendre méfiant, et le fit baigner dans le sang de ses meilleurs amis : ses passions ne connurent plus aucun frein, et il s'attira la haine de tous les Grecs. Cependant sa valeur guerriere le faisoit remarquer dans les actions où le courage personnel étoit nécessaire : il étoit capable de supporter les fatigues de la guerre; mais il avoit trop de présomption pour que l'expérience et les conseils pussent en faire un bon général : plus soldat que capitaine, il ne sut jamais profiter de la victoire, ni réparer un échec. Ses querelles avec les Romains finirent par une paix honteuse, par la perte de son influence dans la Grece, et par la ruine de ses états héréditaires. Sa cruauté soupçonneuse, qui lui avoit fait perdre tous ses amis, causa tous ses malheurs domestiques; il sacrifia à sa jalousie Démétrius, celui de ses fils qui étoit le plus digne de porter le diadême après lui. La preuve tardive de l'innocence de Démétrius plongea Philippe dans un chagrin si profond, que, tourmenté par le souvenir et par les remords de tant de cruautés qu'il avoit commises, il mourut l'an 178 avant J.-C.

Chap II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

Les médailles qu'on voit gravées sous les n° 8 et 9 de cette planche sont des monuments certains du regne de Philippe V. La différence de fabrique entre ces médailles et celles de Démétrius Poliorcete est frappante; on voit qu'elles appartiennent à un autre temps : au contraire, la fabrique est la même que celle des tétradrachmes de Persée, son fils et son successeur : aussi

N° 8 et 9.

parlé dans la Ire part. (t. I, p. 294), et l'un des flatteurs de Philippe, comme la principale cause des calamités de son regne. Tite-Live, Diodore, et Plutarque dans la *Vie de Quintius Flamininus*, fournissent beaucoup de matériaux sur les faits et la vie de ce prince.

Chap. II.
Rois de Macédoine.
Pl. XL.

tous les numismatistes s'accordent à les lui attribuer, et à y reconnoître son portrait.

Le médaillon gravé sous le n° 8 nous présente ce roi encore jeune; on aperçoit au bas de ses joues une barbe naissante. Le revers, qui porte la légende ΒΑΣΙΛεωϛ ΦΙΛΙΠΠΟΥ, *du roi Philippe*, a pour type la figure de Minerve tonide marchant au combat et foudroyant ses ennemis. Minerve étoit vénérée sous ce nom et dans cette attitude, à Itone, par les peuples de la Thessalie[1].

Le roi paroît plus âgé sur la médaille du n° 9, et, ce qui est plus remarquable dans un prince macédonien, il porte la barbe[2]. Le revers offre la même légende que le n° 8, et présente pour type la massue d'Hercule dans une couronne de chêne, symbole du roi des dieux. Ce type fait allusion à la double origine de Philippe, qui se vantoit de compter parmi ses ancêtres Hercule et Jupiter.

La barbe qu'on voit sur ces portraits de Philippe V est une singularité bien remarquable dans l'iconographie.

Nous avons vu Alexandre, et même Aristote son précepteur, sans barbe. Nous avons observé que, du temps de ce conquérant, une partie des Macédoniens coupoient leur barbe, et que les autres la conservoient; ce qui donna lieu à un réglement par lequel il étoit ordonné à tous les militaires de se raser[3]. Depuis ce temps, ceux qui suivoient la carriere des armes ne laisserent plus croître leur barbe[4]; et cet usage devint une mode générale à laquelle se conformerent presque tous les princes des

(1) Eckhel, *Numi anecd.*, pag. 104; *Description de médailles, etc.*, t. I; *rois de Macédoine*, n° 889.

(2) *Description de médailles, etc.*, *loco citato*, n° 892.

(3) Athénée, XIII, p. 565, qui cite l'autorité de Chrysippe; Polyen, liv. IV, c. 3, n° 2.

(4) Alexis, dans Athénée, *loco citato*.

dynasties macédoniennes, et même les gens de lettres, comme on a pu le reconnoître dans les portraits de Ménandre et de Posidippe[1]. Mais il paroît, par les portraits de Philippe et de Persée, ainsi que par ceux de quelques autres rois contemporains, qu'alors l'usage de porter la barbe commençoit à s'introduire de nouveau. Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

La médaille d'argent gravée sous le n° 10 présente aussi la tête de Philippe, remarquable par les cornes de bouc dont le diadême est surmonté. Ce n'est pas cependant une monnoie macédonienne, c'est un *denarius,* ou une monnoie d'argent de la république romaine[2]. Nous avons déja eu lieu d'observer, à l'occasion de quelques médailles des rois de Sicile, l'usage où étoient les magistrats romains de faire frapper sur la monnoie de la république des types qui avoient trait aux fastes de leurs familles[3]. Un Q. Marcius Philippus, commissaire des Romains dans la Macédoine, avoit contracté hospitalité avec le roi Philippe[4]. L. Marcius Philippus, issu de la même famille, et qui, par les droits de sa magistrature, présidoit à la fabrication de la monnoie romaine, n'a pas négligé de consacrer le souvenir de cette liaison avec le roi de Macédoine, dans un type qui en même temps fait allusion à son nom. La médaille qu'on a gravée sous ce numero présente d'un côté la tête du roi Philippe, dont les traits ont beaucoup de ressemblance avec ceux de la tête qu'on voit sur les médailles de ce prince : mais ce qui est plus singulier, c'est que la tête du roi est ornée d'une *causia* ou d'un chapeau macédonien sans fond, et attaché sous le menton par N° 10.

(1) Ci-dessus, part. I, chap. Ier, pl. 6.
(2) Eckhel, D. N., t. V, p. 248.
(3) Ci-dessus, pag. 8 (2).
(4) Tite-Live, liv. XLII, c. 38 et 39.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

une large bande. Ce chapeau est ceint du bandeau royal, au milieu duquel paroissent deux cornes de bouc, ainsi que nous les avons remarquées sur le diadême de Philippe fils de Cassandre. Un monogramme, qui tient lieu de légende, donne le nom de Rome; celui de Philippe est indiqué par la seule initiale grecque Φ. Le type du revers présente la statue équestre d'un des ancêtres du magistrat qui a fait frapper la médaille, et dont le nom, L. PHILIPPVS, *Lucius Philippus*, est gravé au-dessous: le monogramme placé dans l'exergue désigne le nom et la valeur de la monnoie[1].

Nous verrons reparoître cet étrange ornement sur le casque des rois de Syrie, qui se vantoient d'être issus de cette même famille royale.

§. 6. PERSÉE.

Les Macédoniens donnoient de l'inquiétude à Rome: les exploits d'Alexandre, après un siecle et demi, n'avoient rien perdu de leur éclat[2]. On voyoit ses successeurs s'efforcer, à l'exemple de ce conquérant, de réunir une seconde fois la Grece sous leur sceptre, peut-être dans l'intention de se servir de ce peuple éclairé et courageux pour détruire les puissances de l'Occident, comme Alexandre avoit renversé celles de l'Orient. Philippe trahit son ambition en se liguant avec Carthage. Il paya cher cette vaine tentative. Persée, son fils et son successeur,

(1) C'est un X, chiffre latin du nombre *dix*, traversé d'un trait qui le fait ressembler à une petite étoile. On sait que le *denarius* tiroit ce nom de dix âs, *deni asses*, dont il représentoit la valeur.

(2) Tite-Live, liv. XLI à XLV; Diodore de Sicile, dans les fragments des livres XXVI à XXXI; et Plutarque, *in Paullo Æmilio*, donnent la plupart des notices dont j'ai fait usage dans cet article.

avoit acquis une certaine popularité en s'opposant au parti des Romains, et en persécutant son frere Démétrius, qui leur étoit attaché de bonne foi. Les Grecs, qui avoient déja fait quelque essai du despotisme de Rome, et l'avoient trouvé plus insupportable encore que le joug macédonien, fixoient leurs regards sur ce roi comme sur la derniere de leurs espérances. Mais Persée étoit trop au-dessous des circonstances à la fois heureuses et difficiles où le sort le plaçoit. Il avoit la volonté de s'opposer à Rome; il ne manquoit pas de moyens physiques pour réussir, c'est-à-dire d'hommes et d'argent; mais il n'avoit ni cette énergie, ni ce coup-d'œil, ni ce courage qui auroient pu seuls le faire sortir avec honneur de cette lutte dangereuse contre une nation sous laquelle Carthage elle-même avoit fléchi. Cependant le sénat prit l'alarme, et lui déclara la guerre : les commencements en furent décourageants pour les Romains; mais ils ne voulurent point entendre parler de paix jusqu'à ce que la bataille de Pydna les eût rendus maîtres de la Macédoine. La pusillanimité et l'avarice, qui avoient influé sur toutes les démarches du malheureux Persée, le déterminerent à se réfugier dans le temple de Samothrace, d'où il se vit forcé de sortir et de se remettre entre les mains du vainqueur. Paul Emile, pour orner son triomphe, fit marcher devant son char le roi de Macédoine et toute la famille royale. Le reste de la vie de Persée se passa dans le malheur et dans l'obscurité[1]. La Macédoine fut divisée par le conquérant en

(1) Quelques écrivains de l'antiquité assuroient même que Persée avoit fini ses jours par une mort violente. On prétend que les soldats qui le gardoient l'avoient fait mourir d'insomnie : du moins ce conte, au temps de Mithridate, étoit répandu par tout l'Orient. Voyez la lettre de Mithridate au roi des Parthes, dans Salluste, *Fragm. histor.*, liv. IV. Quant aux enfants de Persée, un seul, nommé Alexandre, lui survécut; et le fils de tant de rois exerça les fonctions de greffier auprès des magistrats romains (Plutarque, *Paulo Æmilio* p. 275).

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

quatre provinces, entre lesquelles toute alliance et toute communauté de biens fut interdite. Les familles les plus riches et les personnes les plus notables du royaume détruit furent obligées de se transporter en Italie.

N° 11. Le médaillon d'argent gravé sous ce numero appartient au roi Persée[1]: il a, par la fabrique et par la couronne de chêne qui renferme le type du revers, quelque ressemblance avec celui de Philippe son pere. L'aigle de Jupiter fait allusion à ce dieu qui étoit l'origine mythologique et commune des Héraclides et des Eacides, familles dont les derniers rois de Macédoine se glorifioient d'être issus[2]. Jupiter étoit honoré par les Macédoniens d'un culte antique et spécial dans la contrée de Bottiæa. La légende porte le nom *du roi Persée,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΕΡΣΕΩΣ.

§. 5. ANDRISCUS, OU PSEUDOPHILIPPE.

Le mécontentement général qui régnoit dans la Macédoine, opprimée et morcelée par les Romains, fit entrevoir à un jeune homme de la Mysie, issu d'une famille obscure, la possibilité de s'élever à une haute fortune. Il entreprit de se faire passer pour le fils de Persée; mais bientôt livré aux Romains par la foiblesse des princes qu'il avoit choisis pour ses protecteurs,

(1) Eckhel, D. N., tom. II, p. 131; *Descript. de méd.*, *etc.*, tom. I, *rois de Macédoine*, n° 936.

(2) Le nom de Persée rappeloit la mémoire du héros du même nom, fils de Jupiter, plus ancien qu'Hercule, et que les Héraclides regardoient comme un des chefs de leur race. Philippe V, pere de Persée, a fait graver sur plusieurs de ses médailles l'image de ce héros (v. Eckhel, D. N., t. II, p. 129).

il auroit été obscurément la victime de son imposture si les Romains ne l'avoient pas méprisée. Il profita de leur insouciance pour s'échapper de Rome, et se réfugia chez les Thraces, où il trouva un asile, et bientôt un parti. Les Macédoniens saisirent avec enthousiasme cette occasion de briser leurs chaînes. Andriscus prit le nom de Philippe[1], et fut reconnu pour roi. Les Romains, défaits dans une grande bataille, y perdirent leurs généraux, et éprouverent qu'Andriscus ne manquoit pas de quelques qualités militaires. Mais, si son avarice insatiable put le faire regarder comme le véritable fils de Persée, il ressembloit par sa cruauté, suivant Diodore, à une bête féroce[2]. La Macédoine souffroit en silence, et restoit fidelle au prince qu'elle s'étoit donné; mais la valeur inconsidérée d'Andriscus ne put tenir contre la conduite d'un général habile: il fut battu deux fois par Métellus, et finit par être livré au vainqueur, qui en fit l'ornement de son triomphe. La durée du regne d'Andriscus, qui fut renversé du trône l'an 148 avant J.-C., n'est pas exactement connue: il paroît cependant qu'elle fut de plus d'une année, et qu'il avoit commencé à régner depuis l'an 150 avant l'ere chrétienne.

La plupart des numismatistes rangent parmi les médailles de Philippe V celles qui ressemblent à la médaille gravée sous le n° 12 de cette planche[3]. N° 12.

(1) Il faut distinguer Philippe Andriscus ou Pseudophilippe, c'est-à-dire *le faux Philippe*, d'un autre prince du même nom, fils adoptif de Persée, et fils naturel de Philippe V. Tite-Live, l. XLII, §. 52.

(2) Diodore de Sicile, *Excerpt.*, p. 590, édition de Wesseling; les *Epitomes* des livres XLVIII, XLIX de Tite-Live, et quelques passages de divers auteurs cités dans les *suppléments* de ces mêmes livres par Freinshémius, contiennent tout ce qu'on connoît sur Andriscus.

(3) Cette médaille est tirée du cabinet de M. Denon, qui me l'a communiquée

Chap. II.
Rois de Macédoine.
Pl. XI.

Elle représente d'un côté la tête d'un jeune prince entourée d'une couronne rayonnante. Le revers a pour type un foudre renfermé dans une couronne de chêne, semblable à celles qu'on voit sur les médailles des deux derniers rois. La légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ, présente le nom *du roi Philippe* sans aucune addition.

Je dois exposer les raisons qui m'ont fait adopter l'opinion d'un numismatiste vénitien qui, sans en assigner aucun motif, a le premier attribué ces médailles à Philippe VI, ou Andriscus[1]. Les traits de la figure, qui par la forme de la couronne pourroit être regardée comme celle du soleil, me paroissent offrir un portrait. En effet aucun de ces traits ne se rapproche des formes idéales que les Grecs avoient appropriées aux images des divinités. Cependant ce portrait, si c'en est un, ainsi que je le pense, ne ressemble en rien à celui de Philippe V, et moins encore à celui de Philippe IV, fils de Cassandre, auquel la fabrique de la médaille ne permettroit pas non plus de l'attribuer. On ne peut donc se dispenser d'y reconnoître Andriscus, qui porta durant son regne le nom de Philippe.

La couronne rayonnante placée sur la tête d'Andriscus paroît convenir à ce défaut de modération qui dégrada son caractere dans le cours de ses prospérités. Cependant Antiochus IV Epiphane, roi de Syrie, et Ptolémée V, roi d'Egypte, avoient pris avant lui dans leurs monnoies cet ornement extraordinaire qu'on auroit dû réserver pour les images des dieux.

avec son obligeance accoutumée. Pour l'art et pour le caractere de la tête, elle est préférable aux médailles du même type qui se trouvent dans la *Descript. de méd., etc.*, tome I, *rois de Macédoine*, n° 952-58.

(1) Pierre Fondi, dans l'ouvrage intitulé, *Musei Theupoli*, *antiq. numism.*, p. 1219.

§. 8. EURYDICE.

Plusieurs princesses macédoniennes ont porté ce nom. La plus célebre a été l'épouse d'Amyntas II, mere de trois rois, Alexandre II, Perdiccas III, et Philippe II, et par ce dernier aïeule d'Alexandre-le-Grand[1]. Si nous écoutons la plupart des historiens, cette reine, née en Illyrie, réunissoit l'ambition la plus démesurée au caractere barbare de sa nation. Il s'en fallut peu que son époux ne devînt la victime de la passion effrénée qu'elle avoit conçue pour son gendre; et deux de ses fils furent sacrifiés à son desir de régner.

On peut cependant élever quelque doute sur les crimes et les désordres d'Eurydice. Il est bien plus certain que cette femme eut un courage supérieur à son sexe, et que sa mémoire fut honorée par Philippe[2].

Une seconde Eurydice fut aussi reine de Macédoine; elle avoit épousé Philippe Arrhidée, et elle étoit petite-fille de Philippe pere d'Alexandre-le-Grand. Elle gouvernoit entièrement son mari, dont l'esprit étoit foible et égaré; et si elle ne se fit pas remarquer par son ambition, c'est parcequ'elle eut à combattre

(1) On peut voir, sur les princesses de ce nom, l'article *Eurydice*, dans le Dictionnaire de Bayle, et une courte dissertation de Heusinger, imprimée avec le traité de Plutarque sur l'éducation, dans l'édition que ce littérateur allemand en a donnée.

(2) Pausanias, V, c. 20, où il fait mention des statues d'ivoire et d'or, ouvrage de Léocharès, représentant Eurydice, son époux Amyntas, Philippe, Alexandre, et Olympias. Ce riche monument avoit été placé par Philippe dans le bois sacré d'Olympie, après la victoire remportée sur les Grecs à Chéronée. La réunion d'Amyntas, ainsi que la statue d'Olympias, et le nom d'Eurydice, sans aucune désignation particuliere, ne nous permettent pas de penser qu'il s'agisse dans ce passage d'une autre Eurydice que la mere de Philippe.

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XI.

celle des généraux d'Alexandre, qui avoient beaucoup plus de moyens d'appuyer leurs prétentions. La jalousie d'Olympias ne la laissa pas survivre à son mari : tous les deux périrent par ses ordres; Cassandre les vengea, et honora leurs tombeaux et leur mémoire[1].

La troisieme Eurydice ne fut reine de Macédoine qu'un moment; fille de Lysimaque, elle avoit épousé Antipater, le troisieme fils de Cassandre. Je pense que ce fut celle-ci qui donna la liberté à la ville de Cassandrée[2]; apparemment pour la mettre dans son parti, et la faire déclarer contre son beau-frere Alexandre qui disputoit le trône à Antipater. Son ambition ne fut pas moindre que celle des autres princesses de son nom; et l'on peut croire qu'Antipater, qui fit mourir sa mere Thessalonice, commit cet affreux parricide à l'instigation de sa femme. Il est certain que Lysimaque son pere la fit renfermer dans une prison, poussé à bout par les reproches qu'elle lui faisoit sans cesse de n'avoir pas soutenu son mari sur le trône de Macédoine contre Alexandre, et contre Démétrius Poliorcete[3].

Une autre Eurydice, fille d'Antipater et sœur de Cassandre, étoit femme de Ptolémée Soter, et mere de Ptolémée Céraunus qui régna sur la Macédoine; mais le roi d'Egypte la répudia pour épouser Bérénice.

Enfin Démétrius Poliorcete, qui abusa plus que tous les autres princes du privilege d'épouser plusieurs femmes à la fois, privilege que les rois de Macédoine s'étoient arrogé, prit pour

(1) Diodore de Sicile, l. XIX, §. 52.

(2) Ce fait nous a été transmis par Polyen (l. VI, c. 7, nº 2). La ville de Cassandrée n'existoit pas, du moins sous ce nom, du temps des deux autres Eurydice.

(3) Justin, liv. XVI, c. 2.

épouse une cinquieme Eurydice qui étoit Athénienne, et qui descendoit de Miltiade[1].

Chap. II. Rois de Macédoine. Pl. XL.

N° 12.

La médaille que j'ai fait graver sous ce numero est frappée dans une ville appelée Eurydicée, que les géographes ne paroissent pas avoir connue. Il est à présumer que le portrait d'une femme ayant la tête voilée est celui d'une reine Eurydice dont la ville portoit le nom. Nous avons vu la reine Philistis avec le même ajustement; et nous verrons Phthia, reine d'Epire; Cléopâtre, reine de Syrie; Arsinoé et Bérénice, reines d'Egypte; coiffées de même sur leurs médailles. Le trépied du revers est un symbole des sacrifices et des jeux solennels institués peut-être en l'honneur de cette reine. La légende, ΕΥΡΥΔΙΚΕΙΩΝ, montre que cette médaille a été frappée par les habitants d'Eurydicée.

Si l'on me demande laquelle de tant de reines du même nom a été représentée sur cette médaille, et a donné son nom à cette ville inconnue, je dois avouer que je l'ignore. Il me semble cependant qu'il ne peut être question ici que de trois Eurydice, c'est-à-dire de l'aïeule d'Alexandre, de l'Athénienne épouse de Démétrius, et enfin de la fille de Lysimaque. Philippe a pu donner le nom de sa mere à une ville, comme il a donné le sien à une autre ville; d'autant plus qu'il avoit consacré, ainsi que nous l'avons vu, d'autres monuments en l'honneur d'Eurydice. Mais l'usage, introduit par les rois grecs, d'imposer le nom de leurs meres ou de leurs femmes à des villes, devint plus

(1) Plutarch., *Demetrio*, p. 894: mais Diodore de Sicile (l. XX, §. 40, p. 753) donne à cette princesse le nom d'*Euthydice*. Elle avoit été mariée en premieres noces à Ophellas, capitaine macédonien qui s'étoit rendu maître de Cyrene, et qui fut assassiné en Afrique par Agathoclès, tyran de Syracuse.

Chap. II.
Rois de Macédoine.
Pl. XL.

fréquent sous les successeurs d'Alexandre qu'il ne l'avoit été auparavant : c'est ainsi que la géographie de leurs états nous offre des Stratonicées, des Nicées, des Apamées, des Laodicées, des Arsinoés, des Bérénices. Il est possible que Démétrius Poliorcete, qui avoit donné à plusieurs villes le nom de Démétrias, ait pareillement donné celui de sa femme à une autre ville, et l'ait appelée Eurydicée. Au reste, parmi ces différentes Eurydice, la fille de Lysimaque est celle qui, au premier aspect, paroîtroit avoir le moins de droits à la médaille que nous examinons, à cause de la brièveté et des troubles du regne de son mari. Cependant, malgré cette présomption, on peut conjecturer, d'après une autorité directe que nous examinons dans la note au bas de la page, qu'il existoit dans la péninsule de Pallene en Macédoine, et près de Cassandrée, une ville d'Eurydicée qui avoit emprunté le nom de cette princesse[1].

(1) Dans le passage de Polyen, cité ci-dessus, on trouve une *Eurydicée* fondée ou instituée par Apollodore, tyran de Cassandrée : mais une lacune dans le texte nous laisse ignorer si l'Eurydicée dont il est question étoit une ville ou une fête. Les commentateurs prétendent que c'étoit une fête, et ils remplissent la lacune avec le mot ἑορτὴν, *une fête;* mais le nom féminin Εὐρυδίκειαν, *Eurydiceam*, conviendroit mieux à une ville, puisque le nom des fêtes étoit énoncé au pluriel neutre par les Grecs, en sous-entendant ἱερὰ, *les sacrifices;* aussi changent-ils le mot du texte dans le pluriel neutre Εὐρυδίκεια, *Eurydicea.* Cependant une médaille telle que la nôtre, qui constate sans aucun doute l'existence d'une ville nommée *Eurydicée*, paroît ajouter quelque poids à l'opinion contraire, d'autant plus que tous les manuscrits de Polyen, existants à la bibliotheque impériale, et consultés à ma priere par le savant M. Hase, portent unanimement le mot Εὐρυδίκειαν. Ce nom donné à quelque petite ville de la péninsule dont Cassandrée étoit la capitale, aura été oublié au bout de quelque temps, soit que la ville qui le portoit ait repris son ancien nom, comme Ephese et Sicyone, dont la premiere fut appelée pendant quelques années Arsinoé, la seconde, Démétrias; soit que la ville même, dans la décadence du royaume de Macédoine, ait été abandonnée ou détruite. L'opinion des antiquaires qui ont attribué les médailles dont il s'agit à une ville de ce nom dans l'Elide est dénuée de tout fondement, le lieu de cette contrée qu'on a qualifié du titre de ville ne s'appelant pas *Eurydiceum*, comme

Xylandre l'a prétendu, mais *Euricydaeum* (Strabon, liv. VIII, pag. 346; Pausanias, l. V, c. 1; Pellerin, *Recueil*, t. I, p. 116; Eckhel, D. N., tom. II, pag. 268). Je n'ai pas fait mention ici d'une sixieme Eurydice, reine de Macédoine comme les autres, et omise par tous ceux qui ont parlé de plusieurs Eurydice : c'est une Illyrienne que Philippe, le pere d'Alexandre, avoit choisie pour son épouse, et qui avoit changé son nom barbare d'Audata contre le nom plus doux d'Eurydice. Elle eut une fille nommée Cynna ou Cynané, qui, mariée à Amyntas son oncle, fut la mere d'Eurydice, épouse de Philippe Arrhidée (Athénée, liv. XIII, p. 557; Arrien, *ap. Phot. cod.* XCII, p. 219). Il n'y a aucune probabilité que la médaille appartienne à cette princesse, quoiqu'une statue fût érigée en son honneur à Olympie (Pausanias, l. V, c. 17). Quant à une autre Eurydice, reine d'Egypte, et femme de Ptolémée IV Philopator, il n'y a que Justin qui l'appelle ainsi, et probablement par méprise (liv. XXX, c. 1) : Polybe et les médailles la nomment Arsinoé.

NOTE.

Nous n'avons donné le portrait d'aucun roi de Macédoine antérieur à Alexandre-le-Grand : cependant l'abbé Eckhel, d'accord avec la plupart des numismatistes, paroît reconnoître les têtes d'Archélaüs, de Pausanias, et d'Amyntas II, sur les médailles qui portent les noms de ces princes. Il est étonnant que cet antiquaire, qui n'a vu que la tête d'Apollon sur les médailles de Philippe II, et que celle d'Hercule sur les médailles d'Alexandre-le-Grand, ait pu croire que les rois plus anciens eussent depuis long-temps introduit l'usage de faire graver leur effigie sur la monnoie, et que leurs têtes soient ceintes du bandeau royal, ornement qui, avant Alexandre, n'étoit une marque de l'autorité souveraine que chez les rois de Perse, usage que ce conquérant adopta le premier. Quiconque a quelque connoissance du style des arts dans l'antiquité peut se convaincre facilement que la tête d'un jeune homme, ceinte d'un diadême et gravée sur les médailles d'Archélaüs Ier, de Pausanias, et d'Amyntas II, est la tête idéale, soit d'un ancien héros de la famille d'Hercule, comme Téménus ou Caranus, soit, comme il est plus probable, celle d'Hercule lui-même dans sa jeunesse. Il est certain que la tête du jeune héros, gravée sur une médaille d'Archélaüs Ier, a les mêmes traits et la même physionomie que la tête qu'on voit gravée sur une médaille de Pausanias, et qu'une troisieme qui est sur une médaille d'Amyntas II (*Description de médailles, etc.*, tom. I, *rois de Macédoine*, n° 14, 15 et 16; Maffei, *Verona illustr.*, part. III, pag. 262). Le diadême qui serre

la chevelure de ces têtes est, non l'attribut de la royauté, mais l'ornement des athletes vainqueurs et des images des dieux, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus, part. II, chap. 1, §. 1, pag. 9.

Quant au buste d'un roi à longue barbe qu'on voit sur une médaille attribuée par Haym à Archélaüs Ier (*Tes. Britt.*, tom. II, p. 9), cette médaille de bronze appartient à Phraate I[er], roi des Parthes; et on a pris la fin du mot μεγΑΛΟΥ, *megalou*, du grand, pour la fin du mot ΑρχεΛΑΟΥ, *Archelaou*, d'Archélaüs. Nous verrons une médaille presque semblable parmi celles de Phraate I[er], à la planche 49, n° 4 de ce volume.

Les têtes d'Hercule, couvertes d'une peau de lion et gravées sur les médailles d'Amyntas II et de Perdiccas III, ne peuvent pas non plus être regardées comme les portraits de ces princes. La tête d'Hercule est ordinairement avec la barbe sur les médailles d'argent, et sans barbe sur les médailles de bronze d'Amyntas II : c'est une tête idéale. On doit dire la même chose de l'Hercule sur la médaille de Perdiccas; ce demi-dieu y est représenté avec la même physionomie que sur plusieurs médailles d'Alexandre-le-Grand. Enfin la tête d'Apollon et celle de Jupiter, qui paroissent sur les médailles de Philippe, pere d'Alexandre, et qui different dans les divers coins, ne peuvent, avec aucune probabilité, être regardées comme des portraits. J'en dis autant de la tête d'Hercule gravée sur les médailles de la ville de *Philippi*, et dans laquelle on a cru trouver le portrait de Philippe II.

CHAPITRE III.

ROIS D'EPIRE.

§. 1. PYRRHUS.

Chap. III. Rois d'Epire. Pl. XLI.

Le fils d'Eacide[1] fut, de l'aveu de toute l'antiquité, un guerrier valeureux et un grand capitaine[2]; mais il ne fut pas un grand roi. Sacrifiant toujours le présent à l'avenir, son bonheur à ses espérances; inconstant dans ses desseins, précipité dans ses résolutions, il négligeoit les affaires actuelles de l'état pour s'abandonner à des projets dangereux d'agrandissement, dont il ne savoit calculer ni les moyens, ni les difficultés, ni les chances[3]. Ainsi, en butte à la fortune dès son berceau, il acquit, perdit, et reconquit son royaume héréditaire de l'Epire; il en-

(1) La vie de Pyrrhus qu'on lit parmi celles de Plutarque peut être augmentée de plusieurs faits qu'on trouve dans les historiens de Rome, et dans Justin, et de quelques particularités que Pausanias nous a transmises. Un grand nombre d'écrivains de l'antiquité fait mention de ce prince.

(2) L'habileté de Pyrrhus dans le commandement des armées est constatée par l'estime qu'Annibal en faisoit (Tite-Live, liv. XXXV, c. 14; Appien, *Syr.*, §. 10), par les ouvrages qu'il avoit composés sur l'art de la guerre (Cicéron, *Ad fam.*, l. IX, *epist.* 25), et par les détails consignés dans quelques mémoires sur ses campagnes, écrits par des contemporains, et dont Pausanias avoit eu connoissance (l. I, c. 12).

(3) « Il fut toujours estimé tant qu'il « vécut (dit Plutarque, *Pyrrhus*, traduct. « d'Amyot, §. 57) le premier des roys et « princes de son temps, tant en expériance « et suffisance au faict de la guerre, comme « en hardiesse et prouesse de sa personne: « mais ce qu'il acquéroit par effects, il le « perdoit par espérances, appétant si fort « ce qu'il n'avoit pas, qu'il en oublioit à

Chap. III.
Rois d'Epire.
Pl. XLI.

vahit deux fois la Macédoine, qui deux fois lui échappa. Appelé par les Tarentins, il s'empara de presque toute la Grece italique, sous prétexte de la défendre de l'ambition de Rome : mais éprouvant des difficultés inattendues de la part de cet ennemi que les Grecs n'avoient pas encore appris à estimer assez, et s'imaginant que la Sicile, qui imploroit son secours contre Carthage, lui offriroit une conquête plus aisée, il abandonna ses premiers alliés. Sa mauvaise conduite envers les Syracusains lui fit perdre la confiance de ces peuples qu'il avoit trop tôt comptés parmi ses sujets. Les échecs qu'il éprouva ne lui laisserent d'autre ressource que de reporter ses forces au-delà des mers, où, ne cessant de troubler ses voisins et toute la Grece, et cherchant à surprendre Argos, il périt dans un combat qu'il eut à soutenir dans les rues de cette ville contre les troupes d'Antigonus Gonatas et les Argiens, frappé d'une tuile qu'une vieille femme lui lança du haut de sa maison pour défendre son fils. Ptolémée, l'aîné des enfants de Pyrrhus, étoit mort dans un autre combat, presque sous les yeux de son pere. Alexandre, le second, qui étoit alors en Epire, lui succéda l'an 272 avant l'ere chrétienne. Pyrrhus avoit commencé à régner à l'âge de douze ans, vers l'année 306.

Une statue colossale représentant un guerrier d'un aspect majestueux, et dont les joues sont couvertes d'une barbe épaisse et frisée, étoit regardée, depuis trois siecles, comme une statue de Pyrrhus[1] : des têtes d'éléphants, sculptées parmi les orne-

« mettre en sure garde ce qu'il avoit : à rai- « son de quoi Antigonus (Gonatas) le « comparoit à un joueur de dez à qui les « dez disent fort bien, mais qui ne se sçait « servir des chances qui lui viennent ».

(1) Elle est à Rome, dans le musée du Capitole, gravée dans le IIIe vol. du *Museo Capitolino*, par Bottari, pl. 48.

ments de la cuirasse, lui avoient fait donner par quelques antiquaires du XVI[e] siecle cette dénomination qui a été adoptée sans examen par leurs successeurs jusqu'à nos jours. Leur opinion paroissoit d'autant plus probable, que c'est dans le récit de la guerre contre Pyrrhus que l'histoire romaine fait, pour la premiere fois, mention de cet animal guerrier qui pendant quelques siecles figure dans les annales militaires de l'antiquité: mais, lorsque l'archéographie, qui se bornoit presque alors aux explications que les auteurs latins pouvoient fournir, a employé d'autres moyens, une critique plus éclairée a commencé à élever des doutes sur ce prétendu portrait de Pyrrhus[1]; et malgré les efforts que quelques érudits ont faits pour le défendre, Winckelmann[2] et l'abbé Eckhel ont mis l'absurdité de cette opinion dans un tel jour, qu'il a fallu y renoncer.

Le savant Eckhel a prétendu aussi que la tête de Pyrrhus n'étoit point gravée sur ses monnoies; et cette opinion ne paroissoit pas moins bien fondée que celle qu'il a énoncée relativement à la statue: mais il n'avoit probablement pas connu la médaille que j'ai fait graver au n° 21[3] de cette planche, et que je crois repré- N° 21.

(1) Winckelmann, *Histoire de l'art chez les anciens*, liv. X, c. 2 de l'édition de M. Fea. Cet antiquaire croyoit que la statue dont il s'agit représente Agamemnon; cependant il avoue qu'on y peut reconnoître le dieu Mars. Cette derniere opinion est la seule juste: les éléphants n'ont rien de commun avec la guerre de Troye. Ils sont placés dans les ornements de l'armure du dieu de la guerre par la même raison qu'on y voit aussi des têtes de beliers. C'étoient dans ces temps des moyens offensifs de l'art de la guerre.

(2) Winckelmann, *loco citato*. Cependant ce savant s'est trompé lorsqu'il a cru authentiques quelques médailles d'or avec la tête de Pyrrhus, qu'il cite dans le cabinet de Florence; elles sont tirées des ouvrages de Goltzius. Voyez Eckhel, D. N., tom. II, pag. 173.

(3) Elle devroit se trouver au n° 1, mais la planche étoit déja gravée lorsque j'ai fait cette découverte au cabinet de la bibliotheque impériale. Elle est indiquée au n° 22 des *rois d'Epire*, dans la *Description de médailles*, etc., tom. II.

Chap. III.
Rois d'Epire.
Pl. XLI.

senter la tête de ce roi. D'abord il n'est pas douteux que la médaille dont il s'agit n'ait été frappée sous Pyrrhus. La légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ, (monnoie) *du roi Pyrrhus,* le prouve assez. En second lieu cette médaille présente d'un côté la tête d'un guerrier couverte d'un casque: Thétis assise sur un cheval marin, et apportant à son fils Achille le bouclier fabriqué par Vulcain, forme le type du revers. Le rapport de ce type avec Pyrrhus, issu du sang des Eacides, et descendant d'Achille, paroît évident; et puisque la tête du guerrier gravée de l'autre côté de la médaille a toute l'apparence d'un portrait, il me semble qu'on peut, avec beaucoup de vraisemblance, la reconnoître pour celle de Pyrrhus. Les réflexions suivantes viennent encore à l'appui de cette conjecture. Les deux types de la médaille ont une telle analogie avec des types qu'on retrouve sur les monnoies des Bruttiens, qu'on peut en inférer que cette médaille a été frappée chez ces peuples; ce qui est d'autant plus vraisemblable que l'histoire nous assure que les Bruttiens étoient effectivement du nombre des peuples de la grande Grece qui s'étoient ligués contre Rome, sous les ordres de Pyrrhus[1]. Cependant les médailles des Bruttiens, qui nous présentent la tête de Mars sous un casque tout-à-fait semblable à celui que nous voyons sur ce portrait, différent de la médaille de Pyrrhus en ce que le dieu de la guerre est représenté sur les premieres avec une barbe épaisse et sous les traits de la plus mâle virilité, et que la déesse qui, sur plusieurs monnoies des Bruttiens, paroît dans le même costume et dans la même attitude que la Thétis de la médaille, est, non pas Thétis, mais Vénus accompagnée d'un

(1) Ce fait est prouvé par un passage de Tite-Live, liv. XXX, §. 7, et par un autre de Denys d'Halicarnasse, *Excerpta legat.*, n° 5, édition de Sylburge.

petit Amour qui occupe la place du bouclier. Or, puisqu'ici on a remplacé Vénus par Thétis, pour faire allusion à Pyrrhus qui se vantoit de tirer son origine de cette Néréide, combien n'est-il pas probable qu'on a pareillement remplacé la tête barbue de Mars, type usité de la monnoie des Bruttiens, par la tête d'un jeune guerrier sans barbe, dans l'intention de substituer aussi le portrait de Pyrrhus, comme celui d'un nouvel Achille, à la figure de Mars? Le roi d'Epire étoit digne par sa valeur et par ses talents militaires de paroître sous ce costume; mais ce n'est plus le Mars barbu des Bruttiens: Pyrrhus, suivant l'usage de son temps, ne laissoit point croître sa barbe.

Une seconde observation fortifie encore cette conjecture. On seroit tenté, au premier aspect, de prendre cette tête pour celle d'Alexandre: mais les joues de Pyrrhus sont un peu plus pleines, et il a l'œil plus ouvert. Cette ressemblance avec Alexandre-le-Grand a été remarquée par les anciens dans les traits du roi d'Epire; et l'on met au nombre des foiblesses de ce prince la persuasion qu'il avoit que cette ressemblance étoit plus complette qu'elle ne l'étoit réellement.[1] Ainsi, puisque le revers de cette médaille fait allusion à l'origine de la famille de Pyrrhus, puisque les traits de la figure et le costume s'accordent avec

(1) Lucien (*Adv. indoctum*) raconte que le roi d'Epire ayant fait voir à une vieille femme de Larisse les portraits de plusieurs rois, parmi lesquels étoit celui d'Alexandre, et ne doutant pas qu'elle ne trouvât que ce dernier lui ressembloit, il fut très surpris quand elle lui dit qu'elle ne voyoit point de ressemblance entre aucun de ces portraits et sa figure; mais qu'elle ne pouvoit pas se dissimuler qu'il y en avoit une bien marquée entre sa physionomie et celle d'un certain cuisinier de Larisse, appelé Batrachion. Au reste, l'air de ce prince, suivant l'observation de Plutarque, étoit moins vénérable que terrible: ce biographe remarque d'autres particularités physiques de Pyrrhus qui paroissent tenir de la fable. Le roi d'Epire croyoit, et beaucoup de monde le croyoit avec lui, que l'orteil de son pied droit avoit la vertu de guérir les maladies de la rate. Voyez aussi Pline, l. VII, §. 2.

Chap. III.
Rois d'Epire.
Pl. XLI.

les traditions les plus certaines qui nous soient parvenues sur le portrait de ce roi, il paroît difficile de ne pas l'y reconnoître.

L'histoire a fait mention de quelques statues de Pyrrhus, et du nom de l'artiste qui en avoit exécuté une en bronze[1]: mais nous ne devons pas nous attendre à retrouver son portrait sur les monnoies de l'Epire. Les Epirotes, ainsi que les Macédoniens, n'avoient point à cette époque une soumission entiere pour les princes qui les gouvernoient: loin de les honorer comme des dieux, en gravant leurs portraits sur la monnoie, ils leur refusoient bien souvent, par esprit d'insubordination, l'obéissance que tout sujet doit à son roi[2].

§. 2. PHTHIA, MERE DE PYRRHUS.

Cette princesse étoit fille de Ménon, général thessalien qui se distingua dans la guerre excitée par les Grecs à la mort d'Alexandre contre les Macédoniens et contre Antipater, gouverneur de la Macédoine. Eacide, fils d'Arysbas, roi d'Epire, la choisit pour son épouse, et la fit mere de Pyrrhus et de deux princesses, Déidamie et Troïade, dont la premiere eut Démétrius Poliorcete pour époux[3]. Voilà tout ce que Plutarque nous

(1) Une statue de Pyrrhus se voyoit à Athenes, à l'entrée de l'Odéon; une autre à Olympie, dans le bois sacré de Jupiter (Pausanias, liv. I, 11, et V, 14). Pline fait mention d'une statue de bronze représentant le roi Pyrrhus, qui avoit été modelée par Hégias (liv. XXXIV, §. 19, *in princ.*, et n° 16). Mais l'âge de ce statuaire athénien, suivant Pline lui-même et Pausanias, ne répond pas à l'époque de Pyrrhus, à laquelle il est antérieur de plusieurs générations. Peut-être aura-t-on confondu Hégias avec Hégésias, autre statuaire connu; mais si Hégésias étoit contemporain de Pyrrhus, il faudroit au contraire substituer Hégias à Hégésias dans un passage de Quintilien (I. O., liv. XII, §. 10), où cet écrivain paroît ranger Hégésias parmi les artistes les plus anciens.

(2) On n'a qu'à suivre dans l'histoire ancienne les révolutions de l'Epire pour se convaincre de ce fait.

(3) Plutarch., *Pyrrho*, pag. 383; et *Demetrio*, pag. 900.

a transmis de Phthia : les médailles qui représentent la tête de cette reine, frappées sous le regne de Pyrrhus son fils, sont un témoignage du tendre souvenir que ce roi gardoit de sa mere après qu'il l'eut perdue[1].

N° 2.

La médaille de bronze gravée sous le n° 2 nous présente la tête d'une femme couronnée de chêne et coiffée d'un voile. Une beauté majestueuse caractérise sa figure ; ses cheveux, en retombant le long du col, paroissent boucler naturellement. La légende donne son nom, ΦΘΙΑΣ : (à la mémoire) *de Phthia.*

Le foudre de Jupiter Dodonéen, l'une des principales divinités que les Epirotes honoroient, est le seul type du revers : la légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ : (monnoie) *du roi Pyrrhus,* nous indique sans ambiguité quelle est la reine Phthia gravée sur l'autre côté de la médaille.

Nous avons vu Eurydice, reine de Macédoine, représentée à-peu-près dans le même costume, avec cette différence que Phthia est couronnée de feuilles de chêne : on aura sans doute voulu indiquer par cet ornement que la reine, après sa mort, avoit été transportée au ciel par la faveur de Jupiter Dodonéen, et mise au rang des divinités subalternes qui formoient sa cour dans l'Olympe[2].

(1) Peut-être que les sentiments de piété filiale n'ont pas été la seule cause de cet honneur rendu à la mémoire de Phthia. Pyrrhus cherchoit à mettre la Thessalie dans ses intérêts ; en honorant sa mere, il rappeloit aux Thessaliens qu'il étoit le petit-fils du dernier de leurs grands hommes.

(2) Une Phthia plus ancienne avoit été, suivant la fable, aimée par Jupiter, qui s'étoit pour elle transformé en colombe (Athénée, l. IX, p. 395, A).

Chap. III.
Rois d'Epire.
Pl. XLI.

§. 3. ALEXANDRE, FILS DE PYRRHUS.

Ce prince naquit de Lanassa, fille d'Agathoclès, roi de Syracuse, que Pyrrhus avoit épousée, et qui lui avoit apporté pour dot l'île de Corcyre, conquise par son pere. Alexandre se trouva roi sans avoir pu le prévoir, ayant perdu presque dans la même journée son pere et Ptolémée son frere aîné[1]. Il continua la guerre pour venger leur mort, et il confirma par sa conduite guerriere la vérité de cet ancien proverbe, que les aigles ne produisent pas des colombes[2]. Tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il fit la paix en ajoutant à ses états une portion de l'Acarnanie, tandis que d'un autre côté il obligeoit les Illyriens à respecter ses frontieres[3]. Ce prince avoit composé un traité de tactique cité avec éloge par les auteurs grecs qui ont écrit sur cette science[4]. A sa mort, dont l'année est incertaine, son sceptre passa aux enfants qu'il avoit eus d'Olympias sa femme et sa sœur[5].

N° 3. Les numismatistes ont attribué à ce roi d'Epire tous les médaillons semblables à celui qui est gravé sous le n° 3 de cette

(1) Plutarque, *Pyrrho*, pag. 405; Pausanias, IV, c. 35, où la remarque de Kuhnius est intéressante; Justin, l. XVIII, c. 1, et l. XXV, c. 4.

(2) Les soldats appeloient Pyrrhus l'*Aigle*, à cause, selon toute apparence, de la rapidité de ses exploits militaires (Plutarque, *Apophthegmes*, pag. 184; Elien, *Hist. anim.*, VII, c. 45).

(3) Justin, l. XXVI, c. 2, 3; Pausanias, l. IV, 35; Polybe, l. IX, c. 28; Frontin, l. II, c. 5, n° 10.

(4) Par Elien le tacticien, et par Arrien de Nicomédie.

(5) Démétrius II, roi de Macédoine, qui mourut l'an 232 avant l'ere chrétienne, et laissa un fils de Phthia, née de ce mariage, avoit épousé cette princesse après la mort d'Alexandre (Justin, liv. XXVIII, c. 1). Alexandre avoit donc cessé de vivre avant l'an 233.

Chap. III.
Rois d'Epire.
Pl. XLI.

planche. La Minerve Itonide, que présente le type du revers, se trouve sur les médailles de Pyrrhus, pere d'Alexandre; et l'aigle gravée dans le champ se voit souvent sur les médailles des rois d'Epire[1]. La légende, ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ: (monnoie) *d'Alexandre,* indique par conséquent le fils de Pyrrhus[2]. On ne peut supposer que ces médaillons appartiennent à Alexandre, fils de Néoptoleme, qui avoit régné sur l'Epire deux générations auparavant: les médailles de ce prince sont faciles à reconnoître entre toutes celles qui portent le nom d'Alexandre, parcequ'il y est qualifié fils de Néoptoleme; et d'ailleurs la dépouille d'éléphant n'auroit aucun rapport avec son histoire. Il n'est donc pas possible de douter que la tête gravée de l'autre côté du médaillon, et qui représente un jeune roi dont le front est ceint du diadême, et la chevelure cachée sous un crâne d'éléphant, ne soit le portrait d'Alexandre, fils de Pyrrhus. Cette opinion, déja ancienne, puisqu'elle étoit celle des antiquaires du XVIe siecle[3], a trouvé des contradicteurs parmi quelques numismatistes plus modernes qui ont cru reconnoître une tête de femme sous cette étrange coiffure[4]; mais un coup-d'œil suffit pour se convaincre qu'ils sont dans l'erreur: les muscles et les proportions du col ne permettent pas de méconnoître dans ces types un jeune prince ayant, malgré la régularité de ses traits, un air mâle et robuste qui n'est pas celui d'une déesse.

Une tête de femme coiffée d'une peau d'éléphant paroît pour

(1) Eckhel a très bien éclairci la difficulté qui s'étoit élevée sur le roi à qui les médailles dont il s'agit doivent appartenir (*Numi anecd.*, p. 104; et D. N., tom. II, p. 175).

(2) *Description de médailles*, *etc.*, tom. II, *rois d'Epire*, n° 38.

(3) J. Faber, *Imag.*, n. 7, où cependant il attribue à Alexandre, fils de Pyrrhus, les faits d'Alexandre, fils de Néoptoleme, un de ses prédécesseurs.

(4) Eckhel a été de cette opinion.

Chap. III. Rois d'Epire. Pl. XLI.

la premiere fois sur les médailles d'or du roi Agathoclès[1]: c'est l'image de l'Afrique où ce guerrier sicilien s'étoit signalé. Alexandre, petit-fils d'Agathoclès, a imité le type des monnoies de son aïeul en se coiffant lui-même d'une peau d'éléphant, non pour faire allusion aux guerres d'Agathoclès en Afrique, mais pour consacrer le souvenir de celles de son pere Pyrrhus, et des siennes, ces deux princes ayant eu des éléphants dans leurs armées. La dépouille de l'éléphant et la maniere dont on a disposé le diadême sur la tête d'Alexandre[2] peuvent convenir à Bacchus, conquérant de l'Inde. Cet attribut, qui donne au roi d'Epire une certaine ressemblance avec le fils de Sémélé, est du même genre que les cornes de taureau attachées aux diadêmes de Démétrius Poliorcete et de Séleucus Nicator, et les cornes de belier données à Lysimaque: il a en même temps beaucoup d'analogie avec la peau de lion dont on voit coiffées les têtes d'Alexandre-le-Grand et de Philippe fils de Cassandre sur des médailles dont nous avons parlé[3].

(1) Eckhel, D. N., tom. I, pag. 261.

(2) Les images de Bacchus ont ordinairement un diadême placé sur le front et qui le serre : celles d'Alexandre-le-Grand et des rois ses successeurs ont plus souvent le diadême placé de maniere qu'il serre seulement leur chevelure.

(3) Souvent les symboles des divinités, attribués aux rois, témoignent l'orgueil de ces princes, qui prétendoient s'élever au-dessus de la condition humaine : mais quelquefois aussi ces symboles ont été donnés à leurs images avec une intention tout-à-fait contraire, et par une espece de ménagement, comme si la monnoie représentoit réellement la tête d'un dieu auquel on donnoit seulement une physionomie qui le faisoit ressembler au prince régnant. Je crois que le portrait d'Alexandre, fils de Pyrrhus, avec des symboles qui peuvent être attribués à Bacchus, doit être rangé dans cette derniere classe.

NOTE.

Le médaillon d'argent de Pyrrhus, qui existe dans le cabinet Tiepolo, à Venise (*Mus. Theup.*, p. 1209), et qui a pour type d'un côté la tête de Pyrrhus, et au revers un char attelé d'éléphants, ne peut être qu'un ouvrage moderne, ainsi que l'ont observé l'abbé Eckhel (D. N., tom. II, p. 172) et M. Sestini (*Géogr. numism.*, part. II, pag. 35). La médaille de bronze du même cabinet, sur laquelle on voit d'un côté une tête barbue ornée d'un diadême, et au revers un foudre, est probablement antique : mais il ne faut pas regarder la tête qu'elle représente comme l'effigie de Pyrrhus; c'est la tête de Jupiter Dodonéen, ayant un diadême au lieu de la couronne de chêne, ornement plus usité de ce dieu lorsqu'il est gravé sur les médailles d'Epire. Cependant la même tête, ceinte du diadême et avec le foudre au revers, se trouve sur une médaille de la ville de Phœnicé, en Epire, qui est au cabinet impérial. Voyez la *Description de médailles, etc.*, tom. II, *Epire*, n° 105.

CHAPITRE IV.

ROIS DE SPARTE.

CLÉOMENE.

Chap. III. Rois de Sparte. Pl. XLI.

Cléomene III, fils de Léonidas II, roi de Sparte, fut le dernier de la famille royale des Agides[1]. Il changea le gouvernement de son pays en faisant assassiner les éphores sur leur tribunal: il s'étoit déja défait par le poison du jeune roi de la famille des Eurypontides, qui devoit être son collegue, et disposa de ce titre en faveur de son frere; mais en effet il demeura seul roi. Cléomene, pour s'assurer et fortifier son parti, cassa le sénat de Sparte, et ne négligea aucun moyen de s'attacher la multitude, jusqu'à remettre en vigueur les lois agraires qu'il fit exécuter contre les riches, sous le prétexte de rétablir les institutions de Lycurgue, dont il bouleversoit la constitution de fond en comble. Il n'est pas étonnant que, parvenu par ces moyens au pouvoir absolu, Cléomene passât dans la Grece pour

(1) Agésipolis, prince de la même famille, qui, encore enfant, avoit été reconnu roi à la mort de Cléomene, fut chassé par Lycurgue avant d'être parvenu à l'âge de gouverner. Plutarque, dans la vie de Cléomene; Polybe, liv. II et V de ses histoires; Pausanias, liv. II, c. 9, fournissent la plus grande partie des faits que j'ai rapportés dans ce chapitre. Meursius, *Regn. Lacon.*, c. 14 et 20, a réuni encore d'autres autorités sur la vie et les actions de Cléomene.

un tyran[1]. Mais on ne doit pas dissimuler que la nouvelle puissance des rois macédoniens et celle de la ligue achéenne avoient tellement changé l'état de la Grece, que Sparte n'auroit pu conserver plus long-temps son indépendance en conservant son ancienne constitution. Au lieu de se rendre tributaire de la Macédoine, ou de se ranger sous l'autorité des voisins que Sparte étoit accoutumée à commander, Cléomene conçut le noble projet de se placer lui-même à la tête de la ligue achéennne, et de soumettre tout le Peloponnese à l'influence de son pays. Ses talents militaires et son caractere énergique le firent réussir au point qu'Aratus, qui avoit été pendant dix-neuf ans le général de la ligue, ne trouva d'autre ressource que de se jeter dans les bras des Macédoniens, contre l'ambition desquels les villes de la Grece en-deçà de l'Isthme s'étoient réunies pour la premiere fois en corps fédératif. Il est même vraisemblable que, malgré cette résolution désespérée de l'ennemi, qui attira dans le sein du Péloponnese Antigonus Doson, Cléomene auroit résisté, et peut-être remporté la victoire, si le défaut de moyens et la lenteur des secours qu'il attendoit de l'Egypte ne l'eussent obligé de donner quelques jours trop tôt la malheureuse bataille de Sélasie, qui livra Sparte aux Macédoniens, et força Cléomene à chercher avec ses amis un asile à la cour d'Alexandrie, où il avoit envoyé quelque temps auparavant sa mere et ses enfants

(1) C'est le titre que lui donnent Polybe, Tite-Live et Pausanias. Plutarque a eu de Cléomene une opinion plus favorable; mais cet écrivain, qui avoit peint les Gracques comme des personnages vertueux, étoit en quelque sorte entraîné par le plan de son ouvrage à parler à-peu-près de la même maniere de Cléomene, qu'il vouloit comparer aux Gracques. En outre, Plutarque, à une si grande distance de temps, a pu se tromper, ainsi qu'il lui est arrivé très souvent en s'abandonnant à des guides peu sûrs. Au reste, tout juge impartial est obligé de reconnoître dans Cléomene un homme d'un grand caractere et doué des qualités les plus brillantes.

Chap. IV. Rois de Sparte. Pl. XLI.

pour ôtages. Accueilli honorablement par Ptolémée III Evergete, qui paroissoit vouloir l'aider à ressaisir son sceptre, ses espérances s'évanouirent à la mort de son protecteur. Ptolémée IV Philopator, prince foible et gouverné par des ministres corrompus, fut bientôt fatigué d'un hôte qui n'avoit pas assez dissimulé l'étendue des ressources de son esprit et la violence de ses résolutions[1]: il le priva de la liberté. Cléomene, pour la recouvrer, essaya d'exciter une révolte dans la ville même d'Alexandrie; mais, n'ayant pas été secondé par le peuple, lui et ses complices n'hésiterent pas à se donner la mort. Cet évènement, qui fut suivi du meurtre de toute la famille de Cléomene et de ses amis, que la cour d'Egypte immola impitoyablement à son ressentiment, forme, sous la plume de Plutarque, un des morceaux les plus tragiques et les plus touchants de l'histoire ancienne[2].

N° 1. Je crois pouvoir reconnoître la tête de Cléomene sur un médaillon d'argent frappé à Sparte : ce précieux monument numismatique, apporté de la Grece par l'abbé Fourmont, a paru pour la premiere fois dans l'Histoire de l'Académie des belles-lettres[3]. M. Dutens pensoit que cette tête étoit celle de quelque roi de Macédoine qui avoit étendu son autorité sur la Laconie : mais l'histoire, comme l'a remarqué judicieusement Eckhel[4], n'offre aucun fait qui vienne à l'appui de cette supposition. Antigonus

(1) Cléomene avoit rassuré les ministres du roi, qui hésitoient sur le meurtre de la reine Bérénice, mere de Ptolémée. Cet encouragement donné à un pareil attentat, et les observations échappées à Cléomene sur l'état de l'armée, firent entrevoir à ces ministres criminels et timides que, dans leur position, Bérénice n'étoit pas la seule personne qu'ils eussent à craindre.

(2) Cléomene mourut à Alexandrie, vers l'an 220 avant l'ere chrétienne.

(3) Tome XL, pag. 93.

(4) *Doctr. Num.*, tom. II, pag. 282.

Doson qui prit Sparte, ne la garda que peu de jours, et il n'y fit aucune innovation. D'ailleurs la médaille porteroit le nom de ce prince s'il l'avoit fait frapper à Sparte après qu'il s'en fut rendu maître. Au contraire les seules lettres qu'on y lit sont les initiales du nom des Lacédémoniens, ΛΑ, *La*, et qui paroissent constamment sur la monnoie de ce peuple. Cependant comme il y a d'autres villes grecques dont le nom commence par les mêmes lettres, et qui les ont employées pour marque de leur monnoie, il est nécessaire de bien constater que la médaille a été frappée à Sparte, avant d'examiner quel peut être le roi sous lequel elle l'a été, et dont elle représente le portrait.

Le dessin que j'en ai fait graver au n° 1 est plus exact que celui qu'on avoit publié; on y voit distinctement, ainsi que sur la médaille même, l'ornement appelé par les anciens *aplustrum* (aigrette), qui décoroit la proue des vaisseaux. Cet ornement est surmonté de la figure d'un oiseau à grosse tête, qui est incontestablement une chouette. La figure aux pieds de laquelle on a placé le trophée est Minerve. La déesse paroît dans une attitude menaçante; une chevre est à ses côtés. Cet animal a des rapports mythologiques avec la fille de Jupiter, puisque la redoutable Egide étoit faite de la peau de la chevre Amalthée. Mais cette allusion n'est pas la seule qu'il y ait à remarquer dans ce type. J'ai dit que l'*aplustrum* étoit ici un trophée, et on ne peut guere en douter; en effet on étoit dans l'usage de suspendre dans les temples les *aplustrum* ou les aigrettes des vaisseaux ennemis pris dans un combat naval[1]. Or la plus insigne des victoires navales remportées par les Lacédémoniens fut celle qui

(1) Pausanias, liv. X, c. 11.

Chap. IV. Rois de Sparte. Pl. XLI.

détruisit la flotte d'Athenes près d'*Ægos-Potamos*, ou *de la riviere de la chevre*, dans l'Hellespont; et Xénophon nous apprend que Lysandre apporta effectivement à Sparte les aigrettes des vaisseaux d'Athenes[1]. Cette victoire soumit la Grece aux Lacédémoniens; et comme la chevre de Minerve a trait au nom du lieu rendu célebre par ce combat, de même la chouette, symbole de la ville rivale, indique que les vaisseaux conquis sont ceux des Athéniens. La déesse, qui avoit un culte dans la ville vaincue, en avoit un non moins pompeux dans la ville victorieuse. Les Athéniens honoroient une Minerve *Poliade* ou tutélaire de la ville; les Lacédémoniens une Minerve *Chalciœcos*, ou Minerve au temple de bronze, qui protégeoit Sparte; et ce peuple croyoit mériter par ses mœurs et par sa valeur la protection de la déesse encore plus que les Athéniens ne la méritoient par leurs talents et leur goût pour les arts.

Les lettres ΛΑ, *La*, marquent donc le nom des Lacédémoniens, et le type du revers n'a pu être frappé que dans leur ville. La tête du roi est par conséquent celle d'un roi de Sparte, comme Eckhel l'a pensé. Cet antiquaire n'a cependant pas essayé de déterminer auquel de ces rois le portrait appartient. L'absence du nom nous laisse à la vérité dans l'incertitude; mais il est plus probable qu'on a décerné cet honneur à Cléomene qu'à tout autre des trois princes ou tyrans qui lui succéderent[2]. Je ne parle pas des princes qui régnerent avant lui : Sparte, avant Cléomene, n'étoit point une véritable monarchie; les éphores n'auroient pas souffert que le portrait d'un seul des deux rois de Sparte fût gravé sur la monnoie de l'état, honneur que les rois de Macédoine eux-mêmes paroissoient craindre de s'arro-

(1) *Histor. græc.*, lib. II, c. 3, §. 6.

(2) Lycurgue, Machanidas, et Nabis.

ger[1]. Mais sous Cléomene il n'y avoit plus d'éphores; Sparte se ressouvenoit de son ancienne puissance; elle affectoit une seconde fois l'empire de la Grece[2]; elle pouvoit encore montrer avec orgueil les trophées de ses victoires sur Athenes. Le type du revers convient à toutes ces circonstances. Au contraire, après la mort de Cléomene, les affaires de Lacédémone empirerent chaque jour : le pouvoir de Machanidas ne fut qu'éphémere; Lycurgue et Nabis ne purent jamais avoir la prétention de faire graver leur tête sur la monnoie. Le regne du premier de ces tyrans fut court et mal assuré : le second n'avoit pu rivaliser avec Philippe; et après la chûte de celui-ci, inquiété par la ligue achéenne, il trembloit sous la verge des Romains.

C'est donc, suivant toutes les probabilités, le portrait de Cléomene III qu'on voit empreint sur la médaille de Sparte : sa tête est ceinte du diadême, marque de la royauté dont il avoit su revendiquer tous les droits. La médaille à la vérité ne porte point son nom; mais c'est encore, selon moi, une raison de plus pour la lui attribuer, ce prince ayant toujours gardé dans sa conduite une certaine modération qui, sans affoiblir réellement sa puissance, en dissimuloit l'orgueil et la rendoit populaire[3].

(1) On connoît une médaille d'Aréus III, fils d'Acrotatus, roi de Sparte (Froëlich, *Ad reg. vet. access.*, p. 1) : elle porte le nom de ce roi, mais sa tête n'y est pas gravée. A l'imitation des tétradrachmes d'Alexandre-le-Grand, elle nous présente la tête d'Hercule, souche des deux familles royales de Lacédémone. On n'y lit pas le nom des Lacédémoniens; et il est à présumer que cette monnoie a été frappée dans l'île de Crete, où Aréus faisoit la guerre.

(2) Pausanias, liv. II, c. 9.

(3) Plutarque nous assure que Cléomene ne fit point usage de la pourpre ; mais il est à remarquer qu'il ne parle point du diadême : peut-être ses prédécesseurs avoient-ils pris avant lui cette marque de la royauté, Acrotatus et Aréus, rois de Sparte, s'étant déja beaucoup éloignés des anciennes institutions de leur pays (Plutarque, *Inst. Lacon.*, pag. 239 et 240; Athénée, l. IV, pag. 192, B).

CHAPITRE V.

ROIS DE THRACE.

§. 1. LYSIMAQUE.

Chap. V. Rois de Thrace. Pl. XLI.

Lysimaque, fils d'Agathoclès, étoit un des gardes d'Alexandre-le-Grand, et suivit ce monarque dans l'expédition contre les Perses[1]. Il se fit distinguer par sa valeur; et en revenant de l'Inde, Alexandre lui confia le commandement d'un vaisseau de guerre[2]. Ce prince avoit eu l'occasion de remarquer le courage et l'adresse de Lysimaque, lorsque celui-ci dans une chasse avoit étouffé de ses mains un lion furieux[3]. Sa réputation étoit telle à la mort

(1) Pausanias, liv. I, c. 9 et 10. Memnon, *Apud Phot.*, cod. 224; Strabon, Diodore, Plutarque, Polyen et Justin ont, à différentes occasions, parlé de Lysimaque. M. Cary a donné une histoire succincte de ce successeur d'Alexandre, extraite des auteurs que je viens de citer, et de quelques autres, et l'a insérée dans son *Histoire des rois de Thrace éclaircie par les médailles.* Quoiqu'il n'ait pas tout dit, et que la critique pût encore s'exercer sur quelques faits particuliers de la vie de Lysimaque, le travail de M. Cary est cependant ce que nous avons de plus exact à ce sujet. La patrie de ce guerrier étoit, suivant Arrien, Pella, capitale de la Macédoine (*Indica*, p. 543, édition de Blancard), et Crannon en Thessalie, suivant les autorités qui ont guidé Porphyre (*Euseb. græca*, pag. 63).

(2) Arrien, *Indica*, *loco citato.* La charge de trésorier d'Alexandre, attribuée à Lysimaque par quelques auteurs modernes, n'est qu'un sarcasme de Démétrius Poliorcete sur l'avarice de Lysimaque (Athénée, l. IV, p. 261, B).

(3) Quinte-Curce, liv. VIII, c. 1. La plupart des écrivains racontent ce fait avec d'autres circonstances qui sont très désavantageuses à Alexandre. Puisque leur récit

du conquérant, qu'il fut regardé comme un des capitaines qui avoient le plus de droits à prétendre au gouvernement d'un grand pays. La Thrace, province inquiette et belliqueuse du royaume de Macédoine, lui fut confiée; et Lysimaque ne se montra pas moins disposé que ses collegues à regarder son gouvernement comme son apanage. Il asservit plusieurs peuplades jusqu'alors indomptées; il détruisit une ville dans la Chersonese, et en fit construire une autre, que de son nom il appela *Lysimachie*, et dont il fit la capitale de ses états. Réuni avec Séleucus et Ptolémée contre Antigonus, le plus puissant de ses compétiteurs, il réussit à le vaincre et à le faire périr. Alors son ambition ne connut plus de frein; alliant la dissimulation à la violence, il enleva la Macédoine à Démétrius et à Pyrrhus, et il y établit son empire. Mais l'emportement de son caractere, que l'expérience ni l'âge n'avoient pu réprimer, devint à la fin la cause de ses malheurs et de sa ruine. Changeant d'épouse au gré de ses caprices, il sacrifia au ressentiment coupable ou à la jalousie d'Arsinoé, fille de Ptolémée, roi d'Egypte, qu'il avoit nouvellement épousée, l'aîné et le plus vaillant de ses fils, Agathoclès, qui l'aidoit à soutenir le poids de la couronne et des guerres, et qui, sous un roi septuagénaire, étoit l'espérance de ses états. Sa barbarie ne se borna pas à ce parricide; il entreprit d'étouffer par la terreur les plaintes et les regrets que cette mort arrachoit aux premiers personnages de son royaume. Ses sujets, qui avoient supporté patiemment jusqu'alors son avarice et sa dureté, tremblerent de devenir la victime de ses

est démenti par Quinte-Curce et par le silence d'Arrien, j'ajoute plus de foi au récit qui est plus d'accord avec les qualités connues de ce grand roi; d'autant plus qu'une foule d'écrivains s'étoit attachée à dénaturer ses actions et à dénigrer son caractere.

Chap. V. Rois de Thrace. Pl. XLI.

soupçons. Plusieurs d'entre eux coururent à Babylone implorer le secours et la vengeance de Séleucus. Ptolémée Céraunus étoit à leur tête : beau-frere de Lysimaque, il l'étoit aussi du malheureux prince dont on déploroit la perte. Lysandra, veuve d'Agathoclès, étoit née du même pere et de la même mere que Ptolémée. Celui-ci, dont la perfidie et la violence justifierent Ptolémée Soter son pere de l'avoir déshérité, se trouvoit à la cour de Lysimaque, et avoit pris le parti de Lysandra contre Arsinoé qui n'étoit sa sœur que du côté paternel[1]. La veuve d'Agathoclès suivit son frere à Babylone avec ses enfants, tandis que les principaux sujets de Lysimaque se révoltoient ouvertement ou favorisoient en secret la révolte.

Séleucus, excité par le desir de réunir sous sa puissance presque tous les états qu'Alexandre-le-Grand avoit possédés, et flatté de la perspective de finir ses jours au sein de sa patrie, sur le trône de Macédoine, marcha contre Lysimaque. Les deux anciens compagnons d'armes, les seuls généraux d'Alexandre qui existassent encore, se rencontrerent dans les plaines de la Phrygie, où, vingt ans auparavant, réunis ensemble, ils avoient détruit Antigonus. Lysimaque périt dans le combat, percé d'un javelot, l'an 281 avant l'ere chrétienne. Douze de ses fils y moururent avec lui ; deux autres expirerent peu de temps après à Cassandrée, sous les coups de Ptolémée Céraunus leur oncle, et dans les bras d'Arsinoé leur mere. Ainsi s'évanouit la puissance de cette famille, à

(1) Memnon, qui fait mourir Agathoclès par la main de Ptolémée *Céraunus*, ou *la foudre* (c'étoit le sobriquet donné à ce prince violent), se trompe sûrement, et il est en opposition avec Pausanias, qui paroît avoir puisé à de meilleures sources ce qu'il dit de Lysimaque, ou du moins avoir écrit ce morceau d'histoire avec plus de critique. Lucien paroît croire qu'Agathoclès avoit véritablement conspiré contre son pere : mais il faut rejeter cette tradition sur le cynisme du personnage qui en fait le récit dans l'*Icaromenippus*.

laquelle le nombre des princes dont elle étoit composée paroissoit assurer une durée plus longue que celle de tout autre dynastie macédonienne. Le caractere de Lysimaque fut toujours injuste, dissimulé, violent; et l'âge, en diminuant ses forces, ne le rendit que plus cruel[1]. Ce n'est que pour accréditer leurs calomnies contre la mémoire d'Alexandre que quelques écrivains ont peint Lysimaque comme un prince éclairé par les lumieres de la philosophie, brûlant d'amour pour la vertu, et doué des plus belles qualités qui aient jamais orné le trône.

N° 4, 5, et 7.

J'ai fait graver, sous les n° 4, 5 et 7 de cette planche, trois médaillons d'argent ou tétradrachmes de Lysimaque, dont les types se ressemblent; tous présentent d'un côté la tête du roi ceinte d'un diadême sur une chevelure dont le désordre est assez pittoresque, et d'où sortent des cornes de belier. Le type du revers est Minerve victorieuse, couverte de ses armes, assise sur un siege, et tenant dans la main droite une petite figure de la Victoire. La légende commune aux trois types est ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ: (monnoie) *du roi Lysimaque*[2].

La physionomie de ce prince paroît indiquer de la férocité; elle differe sur les trois médaillons en raison de la différence de l'âge. Lysimaque est plus jeune sur le tétradrachme du n° 4 que sur celui du n° 7. Sur le médaillon du n° 5 on reconnoît les traits d'un âge qui approche de la vieillesse. Quant aux cornes de belier, on voyoit jusqu'à présent avec surprise que ce prince eût osé se décorer d'un symbole qu'Alexandre s'étoit arrogé

(1) Athénée, liv. VI, pag. 246 et 254, liv. XIII, pag. 610.

(2) Ces trois médaillons du cabinet impérial se retrouvent dans la *Description de médailles*, etc., tom. I, à l'article *rois de Thrace*, celui du n° 4 au n° 66, celui du n° 5 au n° 84, et celui du n° 7 au n° 53.

Chap. V. Rois de Thrace. Pl. XLI.

comme fils de Jupiter Ammon. Mais l'étonnement a cessé depuis que le savant Eckhel a remarqué dans l'inscription d'Adulis une prétention de Lysimaque dont on ne trouve ailleurs aucune indication[1]. Ce prince se vantoit d'être issu de Bacchus; et comme ce dieu étoit quelquefois représenté par les Grecs avec les cornes de belier, Lysimaque s'empara de cet attribut qui sembloit le rapprocher encore d'Alexandre-le-Grand. On peut ajouter à l'observation de l'illustre antiquaire que je viens de nommer, une seconde observation qui sert á expliquer ce symbole; c'est que Lysimaque se croyoit appelé par les Destinées à remplacer le vainqueur de l'Orient. Le hasard ayant fait qu'Alexandre, pour arrêter le sang d'une blessure qu'il avoit faite involontairement lui-même avec le bout de sa lance sur le front de Lysimaque, détacha son diadême et le posa, au défaut d'autre bandage, sur la tête du guerrier[2], la superstition répandit aussitôt dans l'armée que Lysimaque ceindroit le diadême d'Alexandre. Il le ceignit en effet, et il y ajouta, comme descendant de Bacchus, les cornes de belier qu'Alexandre y avoit ajoutées comme fils d'Ammon. Plusieurs rois, successeurs d'Alexandre et contemporains de Lysimaque, affecterent pareillement, ainsi que nous l'avons vu, d'attacher des cornes à leurs diadêmes, attribut qui, dans le langage des nations orientales, étoit devenu l'emblême de la puissance[3].

N° 6.

La médaille n° 6, frappée par la reine Amastris à Héraclée de la

(1) Eckhel, *Numi anecdoti*, pag. 63.

(2) Appien, *Syriaca*, §. 64; Justin, liv. XV, c. 3.

(3) Voyez Spanheim, *de U* et *P. N.*, tom. I, pag. 400, et dans tout le §. 2 de la *dissertation* 7, où il explique, avec son érudition accoutumée, le symbole des cornes de belier, de taureau, etc., données à Bacchus, à Alexandre, et à ses successeurs.

Bithynie présente la tête de Lysimaque en profil, couronnée de lauriers et coiffée du bonnet phrygien[1]. La ressemblance de ce profil avec la tête gravée sur le médaillon du n° 4 ne me paroît point douteuse. Mais, sur le n° 4, Lysimaque porte les attributs de Bacchus; sur le médaillon du n° 6 il paroît avec les symboles du dieu Mois ou *Lunus*. Ce dieu étoit universellement révéré dans la Bithynie ou régnoit Amastris, ainsi que dans la Lydie où cette reine fit un long séjour avec Lysimaque, qui étoit alors son époux. Chap. V. Rois de Thrace. Pl. XLI.

La médaille du n° 8, quoique de bronze et d'un travail moins soigné, nous présente aussi les traits de Lysimaque : les contours de l'œil, du sourcil, et du nez, le font reconnoître. La légende du revers, ΛΥΣΙΜΑΧΕΩΝ : (monnoie) *des Lysimachiens,* indique le lieu où la médaille a été frappée : le type représente un lion, animal qui étoit devenu la devise du guerrier N° 8.

(1) *Description de médailles*, *etc.*, tom. II, *Bithynie,* n° 182. Cette médaille d'argent appartient à un cabinet particulier; et M. Mionnet a bien voulu m'en fournir une empreinte. Je m'en suis postérieurement procuré une autre en plâtre, tirée d'une médaille semblable qui est dans le cabinet de Vienne: l'une et l'autre présentent la même physionomie de Lysimaque sous les emblêmes du dieu phrygien. Les numismatistes avoient cru que cette tête étoit celle d'une femme; ils y retrouvoient un portrait d'Amastris, reine d'Héraclée. L'inspection de la médaille suffit pour détruire cette supposition. Je l'ai fait graver exactement. Le type du revers présente Cybele assise, ayant une couronne crénelée sur la tête, et dans sa main droite une petite figure de la victoire; son sceptre est appuyé sur son trône. La déesse est presque dans la même attitude que Minerve au revers des médaillons de Lysimaque. Le culte de Cybele étoit général dans toutes ces contrées; et ses rapports avec le dieu Lunus, qui se confond à certains égards avec Attis, sont connus dans la mythologie. La légende est ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΑΜΑΣΤΡΙΟΣ, (monnoie) *de la reine Amastris.* Cette reine, en acceptant la main de Lysimaque, n'avoit pas renoncé, comme il paroît par l'histoire de Memnon, à la souveraineté ou au gouvernement de ses propres états (*Photii biblioth.*, cod. CCXXIV, c. 5, p. 711 de l'édition de Schott, 1655).

Chap. V. Rois de Thrace Pl. XLI.

fondateur de cette ville. C'est sans doute une allusion au lion que Lysimaque avoit tué en présence d'Alexandre[1].

N° 9. Ce même lion, sculpté sur le casque d'un guerrier n° 9, dont on voit la tête gravée sur un superbe camée du cabinet impérial, me paroît prouver que cette tête est celle de Lysimaque[2]; on y reconnoît en effet ses traits, et il suffit pour s'en convaincre de les comparer avec le profil gravé sur la médaille du n° 7. Lysimaque paroît un peu plus âgé sur le camée; sa longue chevelure, qu'on a pu remarquer dans tous ses portraits, dépasse le casque et retombe sur le col. Le laurier, couronne des vainqueurs, orne ici le casque de Lysimaque; nous l'avons déja vu avec cette couronne sur la tête au n° 6, dans la médaille d'Amastris.

En examinant les médailles de ce prince, nous avons toujours supposé qu'on devoit regarder comme son portrait la tête à cornes de belier gravée sur ses médailles. Cette opinion est cependant contestée. Plusieurs antiquaires avoient cru que la corne d'Ammon caractérisoit Alexandre-le-Grand, et que c'étoit la tête de ce conquérant que Lysimaque son successeur avoit fait graver sur la monnoie[3].

Eckhel a suivi l'opinion contraire qui m'a paru plus probable[4]:

(1) Cette médaille du cabinet impérial, décrite par M. Mionnet, est la même que M. Cary avoit publiée (*Histoire des rois de Thrace*, pl. 1, n° 4); mais le dessin donné par cet antiquaire étoit infidele. Lysimaque n'a point sur cette médaille la corne de belier attachée à son diadême.

(2) Ce morceau précieux, qui est probablement l'ouvrage de quelque artiste grec contemporain de Lysimaque, étoit inédit. Il est exécuté, de la même grandeur que le dessin, sur un onyx oriental à trois couches. Il est vraisemblable que la physionomie de ce prince y est plus exactement représentée que sur ses médailles.

(3) Rasche, *Lexicon univ. rei num.*, V. *Lysimachus*.

(4) *Numi anecd., loco citato,* et D. N., tom. II, p. 56.

Chap. V.
Rois de Thrace.
Pl. XLI.

il a expliqué le premier comment la corne de belier ou d'Ammon étoit un attribut de Bacchus, et pourquoi elle convenoit à Lysimaque, qui se prétendoit issu de ce dieu vainqueur des Thraces et conquérant de l'Inde. Mais comme ses raisonnements ont été insuffisants pour persuader quelques antiquaires particulièrement versés dans les connoissances numismatiques[1], je crois devoir appuyer son opinion, qui est aussi la mienne, de quelques nouvelles observations.

Premièrement, si l'on est convaincu, comme je le suis, que le portrait de Lysimaque se trouve sur la médaille d'Amastris gravée au n° 6, et sur celle de la ville de Lysimachie gravée au n° 8, la question est décidée. La reine d'Héraclée, épouse de Lysimaque, ne pouvoit en effet avoir aucun motif de représenter sur la monnoie de ses états la tête d'Alexandre, mort depuis plusieurs années, et encore moins de la représenter sous les emblèmes d'une divinité locale de ces contrées, telle que le dieu Mois ou *Lunus*. Quant à la ville de Lysimachie, elle n'étoit pas encore bâtie à la mort d'Alexandre; et on ne peut imaginer aucun motif qui ait pu engager cette ville à faire graver sur la médaille du n° 8 la tête de ce conquérant.

En second lieu, le médaillon du n° 5 nous présente un prince bien plus avancé en âge qu'Alexandre ne l'étoit à sa mort; et comme ce tétradrachme est d'un travail excellent, il me paroît qu'il pourroit suffire seul pour résoudre la difficulté.

Cependant les numismatistes qui soutiennent l'opinion contraire pourront demander pourquoi la plupart des médaillons

(1) Je nommerai le premier M. Cousinery, auteur d'une collection immense et précieuse de médailles grecques, dans laquelle il a puisé une connoissance pratique des médailles d'autant plus sûre qu'elle est accompagnée des lumieres de l'érudition.

Chap. V.
Rois de Thrace.
Pl. XLI.

de Lysimaque nous le présentent dans la fleur de l'âge, lorsque l'histoire nous apprend qu'à la fin de son regne il étoit plus que septuagénaire? Je leur répondrai que, quand même il seroit impossible de satisfaire à cette question, les raisons que nous avons alléguées pour faire reconnoître Lysimaque dans les têtes empreintes sur ses monnoies ne perdroient rien de leur force. Mais il est facile de leur faire observer que cette espece d'apothéose, par laquelle le roi d'Asie paroît sur ses médailles avec les attributs de Bacchus, fournissoit un motif aux artistes de ne pas faire sentir les ravages des ans sur une physionomie qu'ils vouloient caractériser comme celle d'un dieu. Cette supposition n'est pas sans fondement: nous verrons dans la suite de cet ouvrage plusieurs autres portraits où l'on a, comme sur les médailles de Lysimaque, dissimulé l'âge avancé des monarques [1].

Quelle qu'ait été la cause qui ait déterminé les artistes qui ont gravé les monnoies de ce roi à ne le représenter, à quelques exceptions près, qu'avant le déclin de l'âge, on ne peut rien opposer de solide à l'opinion très naturelle que nous avons adoptée, et qui nous fait reconnoître le portrait de Lysimaque sur des médailles qui nous offrent son nom avec la tête d'un roi; de même qu'on n'hésite pas à reconnoître la tête de Ptolémée Soter, ou celle de Séléucus Nicator, sur les médailles qui portent le nom de ces personnages. Les raisons que je viens d'alléguer sont encore fortifiées par l'opinion où étoit l'antiquité que ces têtes avec des cornes de belier et avec le nom de Lysimaque étoient autant de portraits de ce prince.

(1) On peut comparer les portraits du grand Mithridate, d'Asandre, de Nicomede II, de Ptolémée VII, dit Physcon, et de quelques autres rois, qui tous paroissent moins vieux qu'ils ne devoient l'être à l'époque où les médailles avec leur effigie ont été frappées.

Les ichthyologues grecs parlent d'un gros poisson connu dans l'Archipel sous le nom de κριὸς, *crios*, belier. Ce n'est pas, dit Pline, que ce poisson ait des cornes; mais sa tête est marquée d'une raie de couleur blanche, qui donne l'idée des cornes du belier[1]. Elien, en décrivant cette raie des beliers marins, ajoute que les mâles ont la tête entourée d'une espece de diadême qu'on diroit être celui de Lysimaque ou d'Antigonus, ou de quelque autre roi de Macédoine[2]. Nous apprenons par Pline que cette bande avoit l'apparence des cornes de belier; nous voyons qu'Elien la compare au diadême de Lysimaque et des autres rois de Macédoine; nous venons de remarquer sur les médailles de Lysimaque des cornes de belier attachées à son diadême, et des cornes de bouc à celui de quelques autres rois de Macédoine: comment nous refuser à l'évidence qui résulte de ces passages et de cette comparaison?

Chap. V. Rois de Thrace. Pl. XLI.

En effet, quoique la physionomie de Lysimaque tienne quelque chose de celle d'Alexandre-le-Grand, les traits du premier paroissent annoncer un caractere plus emporté; Alexandre est plus calme. La chevelure y met aussi quelque différence: on ne remarque pas sur les têtes de Lysimaque ces cheveux en arriere, qui sont un signe caractéristique des portraits d'Alexandre; et la comparaison des images de ce prince, gravées sur les planches XXXIX et XXXIX* avec les six portraits de Lysimaque gravés

(1) Pline, liv. IX, §. 4: *Arietes, candore tantum cornibus assimilatis.*

(2) *Hist. anim.*, XV, c. 2: Ὁ τοίνυν ἀῤῥὴν κριὸς λευκὴν τὸ μέτωπον ταινίαν ἔχει περιθέουσαν· εἴποις ἂν Λυσιμάχου τοῦτο διάδημα, ἢ Ἀντιγόνου, ἢ τινος τῶν ἐν Μακεδονίᾳ βασιλέων ἄλλου. Ce belier marin, que les anciens naturalistes rangent parmi les cetacées, est sans doute l'*épée de mer*, ou le *dauphin gladiateur*, décrit par M. de Lacépede (*Histoire naturelle des cétacées*, pag. 302): « On peut « voir, dit cet illustre écrivain, entre l'œil « et la dorsale, un croissant blanc qui con- « traste fortement avec les nuances foncées « du dessus de la tête » (*loc. cit.*, p. 304).

Chap. V. Rois de Thrace. Pl. XLI.

ici, achevera de démontrer la vérité de l'opinion que j'ai cru devoir préférer dans l'explication de ces médailles.

§. 2. SEUTHÈS IV, ROI DES ODRYSES.

Lorsque les antiquaires n'avoient pas encore exercé leur critique sur les médailles des rois, et qu'on n'étoit pas assez convaincu que leurs portraits n'ont été gravés sur la monnoie qu'après le regne d'Alexandre, on pouvoit admettre que les médailles avec le nom de Seuthès, sur lesquelles on voit la tête d'un roi, appartenoient au prince de ce nom, contemporain d'Alexandre, et dépouillé de ses états par Lysimaque. Mais il est bien difficile d'expliquer comment cette opinion, excusable dans Cary, a pu être suivie par Eckhel, qui a presque toujours été dirigé dans ses recherches par une critique plus sûre et plus exacte. Si nous attribuions cette médaille au Seuthès qui fut en guerre avec Lysimaque, il s'ensuivroit que ce roi barbare auroit peut-être devancé les successeurs d'Alexandre dans l'usage de porter le diadême, et de placer son portrait sur la monnoie; ce qui est contre toute vraisemblance : nous ne balançons donc pas à l'attribuer à un autre Seuthès, contemporain de Philippe V, fils de Démétrius, et dont nous ne connoissons aucun fait, sinon qu'il régnoit sur les Odryses, et qu'il suivoit le parti des Romains [1].

N° 10. Le n° 10 présente une médaille de ce roi; elle est de bronze. La tête qu'on y voit gravée a tout l'air d'un portrait; elle est ceinte d'un cordon en forme de diadême : la physionomie paroît celle d'un prince barbare.

(1) Tite-Live, liv. XLII, §. 5; Cary, *Histoire des rois de Thrace*, pag. 27.

Le revers porte le nom de *Seuthès*, ΣΕΥΘΟΥ; et le cavalier qui en forme le type n'est qu'une imitation des types macédoniens, et particulièrement de ceux qu'on trouve sur quelques monnoies de bronze du roi Philippe V son contemporain [1].

§. 3. COTYS ET SADALES.

N° 11 et 12.

Ces noms se rencontrent souvent dans l'histoire de la Thrace. Les médailles gravées sous les n° 11 et 12 nous présentent un Cotys, et probablement un Sadalès. La tête qu'on voit sur l'une et sur l'autre est ceinte du diadême; celle de Sadalès annonce la premiere jeunesse : une aigle est le type des deux revers. La légende du n° 11 donne le nom de *Cotys*, ΚΟΤΥΟΣ; celle du n° 12, le nom *du roi Sadalès*, ϐαCΙΛΕΩΣ σαΔΑΛΟΥ [2].

Les écrivains de l'antiquité font mention d'un Cotys, roi des Odryses, que les numismatistes appellent Cotys III. Celui-ci, ayant corrompu le proconsul de la Macédoine, parvint à réunir sous son sceptre les Besses, autre peuplade guerriere de la Thrace [3]. Ainsi l'aigle du type seroit une allusion à l'alliance du roi avec les Romains; et il est plus raisonnable de supposer que les médailles avec le nom de Cotys appartiennent à un prince qui, ayant su accroître sa puissance et reculer les limites de ses états, a dû faire frapper beaucoup de monnoies, qu'à d'autres rois du même nom, mais plus obscurs et plus foibles.

(1) *Description de médailles*, etc., t. I, *rois de Thrace*, n° 1. Quant à l'opinion de M. Sestini, qui prend la tête gravée sur les médailles de Seuthès pour une tête de Jupiter (*Lettere*, tom. IX, pag. 19), je pense qu'un coup-d'œil jeté sur ce visage barbare est suffisant pour nous convaincre du contraire, du moins par rapport à la médaille du cabinet impérial.

(2) *Description de médailles*, etc., t. I, *loco citato*, n° 134 et 135.

(3) Cic., *Orat. in Pis.*, §. 34. Ce roi y est appelé en latin *Cottus*. César et Dion le nomment *Cotus* ou *Cotys*, comme la médaille.

Chap. V.
Rois de Thrace.
Pl. XLI.

L'analogie qu'on remarque relativement au type et à la fabrique entre la médaille de Sadalès et celle de Cotys III nous garantit la justesse de la conjecture de M. Cary, qui attribue la premiere à Sadalès II, fils de Cotys. Ce jeune prince donna des preuves de sa valeur pendant la guerre civile de César et de Pompée : son pere l'avoit envoyé au secours de ce dernier avec cinq cents cavaliers qui remplirent vaillamment leur devoir. Sadalès contribua beaucoup à repousser de la Thessalie Longin, l'un des généraux de César. Il se distingua même à la bataille de Pharsale. Le vainqueur lui pardonna, et le renvoya dans ses états. Son regne ne fut pas long; il mourut l'an 43 avant J.-C., et il laissa son royaume à la disposition de Rome [1]. La briéveté de sa vie rend encore plus vraisemblable l'opinion que la médaille dont il s'agit, et sur laquelle il est représenté très jeune, lui appartient.

§. 4. RHEMETALCES Ier.

Lorsque Auguste fut devenu, par la mort d'Antoine, tranquille possesseur de l'empire, il donna un roi aux Thraces; ce fut Cotys IV. Ce prince ayant laissé à sa mort deux enfants mineurs, Rhémétalcès leur oncle prit, avec l'agrément de Rome, la régence du royaume. Il sentit d'abord combien il avoit besoin de la protection d'Auguste pour se maintenir à sa place, et pour conserver la couronne à ses neveux. D'abord les Besses se soulleverent; et il fallut que deux généraux romains, Marcellus et son successeur Junius, marchassent contre eux pour les faire

(1) Dion, liv. XLVII, pag. 177, 183, et ailleurs; César, *Bell. civ.*, liv. III, §. 4 et 36; Cary, *Histoire des rois de Thrace*, pag. 57 et 59.

rentrer dans l'obéissance. Peu de temps après, un prêtre de Bacchus excita de nouveau les peuples à la révolte. Cette guerre fut plus dangereuse que la premiere, et fit décerner à Pison, qu'Auguste avoit envoyé au secours des princes thraces, les honneurs du triomphe. Mais l'un des jeunes rois ayant péri dans les troubles, et l'autre, à ce qui paroît, n'ayant pas long-temps survécu à son frere, Auguste reconnut Rhémétalcès pour roi des Thraces, et accorda le même titre à un troisieme frere de Cotys IV et de Rhémétalcès, nommé Rhescuporis. Rhémétalcès, à sa mort, transmit sa couronne à Cotys V son fils[1].

N° 13.

La médaille dessinée sous le n° 13 nous donne le premier exemple du portrait d'un empereur romain gravé sur la monnoie d'un roi. L'un des types présente la tête d'Auguste, avec la légende ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ, *de César Auguste*. L'autre côté de la médaille a pour type la tête du roi, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΟΙΜΗΤΑΛΚΟΥ, *du roi Rhémétalcès*[2]. Cette réunion est ici un acte de soumission et de dépendance de la part du roi des Thraces, qui reconnoît ainsi tenir son autorité souveraine des bienfaits d'Auguste.

N° 14 et 15.

Deux autres médailles de ce roi, gravées sous les n° 14 et 15, intéressent l'iconographie, parcequ'elles nous présentent avec la tête de Rhémétalcès Ier celle de la reine son épouse[3]. La mé-

(1) Cary (*loc. cit.*, pag. 72 et suiv.) a cité exactement les autorités de Velleius, de Plutarque et de Dion, où il est fait mention de ce roi des Thraces.

(2) *Description de médailles, etc.*, t. I, *rois de Thrace*, n° 138.

(3) *Description, etc.*, *loc. cit.*, n° 145. Le monogramme gravé dans la contre-marque paroît contenir les lettres ΒΡΜΤΑΛ, indiquant le nom et le titre du roi Rhémétalcès.

Chap. V. Rois de Thrace. Pl. XLI.

daille du n° 15 ajoute à ces deux portraits accolés celui du jeune prince Cotys V leur fils[1] : mais le roi des Thraces n'a pas déféré cet honneur à la reine sans offrir le même hommage à Livie, dont on voit de l'autre côté la tête accolée à celle d'Auguste[2]. Le capricorne, placé en avant des têtes d'Auguste et de Livie, est l'horoscope de cet empereur, qu'on voit gravé pareillement sur la monnoie romaine comme un emblême de la dynastie qui venoit de s'élever à l'empire du monde. L'exécution de toutes ces médailles est très médiocre.

§. 5. COTYS V, ET RHESCUPORIS.

Nous ne connoissons Rhescuporis que par les historiens ; mais la mémoire de Cotys V nous est encore parvenue par les élégies d'Ovide exilé dans les états de ce prince, et par les épigrammes d'Antipater de Thessalonique, le même qui avoit chanté la victoire remportée par Pison sur les rebelles, en faveur de Rhémétalcès et de ses pupilles[3]. Si nous en croyons ces

(1) *Description*, *etc.*, *loc. cit.*, n° 146.

(2) On voit par d'autres médailles de ce prince, sur lesquelles on a gravé les marques des magistratures romaines, que Rhémétalcès avoit obtenu ces distinctions honorables par la faveur d'Auguste, avec le droit de citoyen romain : c'est en cette qualité qu'il porte les noms de *Caïus Julius Rhémétalcès*, dans une inscription latine publiée par Fabretti (*Inscript. domest.*, p. 439, L). Ce prince thrace remplissoit, dans le même temps, les fonctions de premier archonte dans la ville d'Athenes, ainsi que le prouve une inscription rapportée par Spon (*Voyages*, t. II, pag. 384, *peuples de l'Attique*, n° CXLIV). Le P. Corsini a placé cette magistrature de Rhémétalcès sous l'an 9 de l'ere vulgaire (F. A., t. IV, p. 147, et t. II, p. 194). Les motifs qu'eurent les Athéniens de décerner cet honneur à un roi des Thraces étoient probablement fondés sur la prétention que ce prince avoit de tirer son origine des familles mythologiques des anciens rois de l'Attique; prétention indiquée par Ovide, au commencement de son élégie à Cotys (*De Ponto*, l. II, ep. 9).

(3) Ovide, *de Ponto*, l. II, ep. 9; Antipater de Thessalonique, *Epigr.* IX; dans les *Analecta* de Brunck, t. II, p. 111.

poetes, on n'avoit à desirer dans Cotys ni la grace, ni la valeur, ni la bonté du caractere, ni le goût pour les lettres et pour la poésie. Malgré toutes ces belles qualités, il fut la victime de l'ambition jalouse de Rhescuporis son oncle, qui, l'ayant engagé à une entrevue, s'empara de sa personne, et, craignant que la protection de Tibere ne lui enlevât son prisonnier, le fit mourir, et tâcha de faire croire que le prince s'étoit donné la mort lui-même. Rhescuporis expia son crime par la perte de sa couronne et de sa liberté, et enfin par celle de sa vie [1].

Chap. V. Rois de Thrace. Pl. XLI.

Le fils de Cotys et celui de Rhescuporis régnerent après leurs peres. Le premier, transporté sur le trône de la petite Arménie, laissa la Thrace entiere sous la domination de Rhémétalcès II, fils de Rhescuporis. La femme de Rhémétalcès l'ayant fait massacrer, les troubles qui suivirent cet évènement fournirent aux Romains l'occasion de réduire la Thrace en province de l'empire. Claude régnoit alors [2].

La médaille gravée sous le nº 16 appartient à un roi Cotys dont le nom, ΚΟΤΥΣ, se lit du côté de la tête. Le revers porte la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΑΙΣΚΟΥΠΟΡΙΔΟΣ, *du roi Rhescuporis* [3], et a pour type la Victoire. Ce type fait sans doute allusion à N° 16

(1) Tacite, *Annales*, liv. II, c. 64, et sqq.; Velleius Paterculus, liv. II, c. 129; Strabon, liv. XII, p. 556. Ce dernier nous apprend que la veuve de Cotys V étoit fille de Polémon Ier, roi de Pont, et de la reine Pythodoris. Ce fut elle sans doute qui procura la translation de son fils sur le trône de la petite Arménie, pays qui avoit fait partie des états de Polémon son pere.

(2) Eusebe, *Chron. græc.*, p. 79. Ces évènements appartiennent à l'an 46 de l'ere vulgaire. Je donnerai, au nº 4, pl. 57 de *supplément*, une médaille inédite de Rhémétalcès II, qui a été découverte lorsque la planche 40 étoit déja imprimée.

(3) L'orthographe de ce nom varie dans les auteurs, et même sur les médailles: celle-ci n'avoit pas été bien lue; on y avoit vu ΡΑΣΚΟΥ, il y a ΡΑΙΣΚΟΥ. Elle est placée sous le nº 151, dans la *Description*, etc., *loco citato*.

Chap. V.
Rois de Thrace.
Pl. XLI.

quelque victoire remportée sur les barbares des contrées limitrophes, évènements qui paroissent indiqués dans les vers adressés à Cotys par Ovide [1].

La réunion du nom de deux rois thraces, Cotys et Rhescuporis, sur la même médaille, fixe l'époque de ce monument numismatique, et ne laisse aucun doute sur les princes dont il porte les noms.

N° 17.

La médaille du n° 17 présente la tête d'un roi encore plus jeune; elle ne pourroit être attribuée à l'un de ces princes avec la même certitude, sans la médaille du numero précédent qui nous aide à interpréter les deux lettres K et P (K et R) composant le monogramme qu'on y voit gravé des deux côtés. Ces lettres sont les initiales des noms Cotys et Rhescuporis. La légende qui est du côté de la tête du roi contient le nom d'un magistrat, ΕΠΙ ΜΑΤΡΟΔΩΡΟΥ ΗΡΟΞΕΝΟΥ, *sous Métrodore, fils d'Héroxénus*. Celle qu'on voit du côté où est la tête d'Auguste donne le nom *des Byzantins*, ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ, qui ont fait frapper la médaille [2]. La ville de Byzance étoit alors ou sous la protection ou sous la domination des rois de Thrace.

Eckhel [3], d'après Pellerin, avoit attribué cette médaille à Cotys V, parcequ'il n'avoit vu que la lettre K dans le champ de la médaille, du côté qui présente l'effigie du roi, au lieu du monogramme entier composé d'un K et d'un P. Ces deux lettres nous laissent en doute si la tête du roi est celle de Cotys V ou celle de Rhescuporis son oncle. Ceux qui voudroient y reconnoître Cotys pourroient appuyer leur opinion sur la jeunesse

(1) *De Ponto*, lib. II, ep. 9, v. 45 et 55.

(2) *Description, etc., loco cit.*, n° 149.

(3) Eckhel, D. N., t. II, p. 59.

du prince que le type représente; l'opinion de ceux qui l'attribueront à Rhescuporis sera encore mieux fondée sur la différence qu'il y a entre ce portrait et la tête certaine de Cotys V, gravée sur la médaille du n° 16.

Il n'est pas assez rare de voir des oncles aussi jeunes et même plus jeunes que leurs neveux, pour qu'on doive rejeter cette opinion qui d'ailleurs est la plus probable.

§. 6. MOSTIS.

Nous devons à la numismatique la connoissance de ce roi tout-à-fait ignoré dans l'histoire. La Thrace, après la mort de Lysimaque[1], avoit reconquis son indépendance; elle avoit formé de petits royaumes toujours ennemis des états voisins sans être toujours bien d'accord entre eux. On avoit découvert dans le siecle dernier quelques médailles d'un roi Mostis; elles venoient des régions de la Turquie Européenne qui bordent la Macédoine[2]; mais elles ne présentoient aucun caractere qui pût les

(1) Nous n'avons que peu de lumieres historiques sur le regne de Lysimaque; nous en avons encore moins sur les temps qui suivirent immédiatement sa mort; ce n'est que d'après quelques phrases mutilées des *prologues*, ou, pour mieux dire, des arguments des livres de Trogue Pompée, que l'abbé de Longuerue a pu constater quelques faits d'un fils de Lysimaque, qui survécut à son pere et à ses frères, et qui périt en faisant la guerre à Ptolémée Céraunus (*Prolog.*, liv. XXIV et XXVII, où il faut voir la remarque de Longuerue). On donne le nom de Ptolémée à ce fils de Lysimaque; mais je pense qu'il étoit le même que Pausanias (l. I, c. 10), Polyen (l. VI, c. 12), et Appien d'Alexandrie (*Syr.*, §. 64), appellent Alexandre.

(2) On pouvoit toutefois conclure, par l'analogie de quelques types, qu'elles étoient frappées dans un pays qui avoisinoit l'Epire (Pellerin, *rois*, pag. 31). Cet antiquaire a cru que Mostis avoit régné sur la Dalmatie; il appuie à la vérité son opinion sur la ressemblance de la médaille qu'il a publiée (*pl.* III), et qui a été frappée *sous le roi Mostis*, avec une médaille frappée sous les empereurs romains pour les ouvriers des mines de la Dalmatie (Eckhel, D. N., t. VI, p. 445): l'une et l'autre représentent d'un

Chap. V. Rois de Thrace. Pl. XLI.

faire attribuer avec quelque fondement à l'une plutôt qu'à l'autre de ces contrées limitrophes. Le médaillon d'argent que je publie ici pour la premiere fois[1] peut rendre probable que Mostis a régné sur les Thraces, et peu de temps après Lysimaque. Ce médaillon est, quant au revers, parfaitement imité des tétradrachmes de ce successeur d'Alexandre : on y voit Minerve assise, ayant dans sa main droite une petite figure de la Victoire, et on y lit ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΣΤΙΔΟΣ ΕΠΙ ΣΑΔΑΛΟΥ ΕΤΟΥΣ ΛΗ: (monnoie) *du roi Mostis*, (frappée) *sous* (la magistrature de) *Sadalès, l'année* 38. Nous avons vu plusieurs rois de Thrace portant le nom de Sadalès, ce qui confirme ma conjecture que Mostis peut avoir régné sur une partie de cette contrée. La date indique vraisemblablement l'année du regne de Mostis[2].

La tête de ce roi est gravée de l'autre côté; il a le diadême; ses épaules sont couvertes d'une chlamyde grecque.

Les médailles que nous connoissions de Mostis, et qui sont très rares, ne nous avoient pas conservé son portrait; l'icono-

côté la tête de Mars couverte d'un casque, et au revers une armure. Je pense que cette ressemblance n'est due qu'au hasard et à des motifs tirés de la mythologie, qui ont déterminé à graver une armure au revers d'une médaille dont l'autre côté représente la tête de Mars, de même que l'aigle ou le foudre font souvent le type des revers dans les médailles qui ont de l'autre côté la tête de Jupiter. Loin de penser que la monnoie romaine frappée pour les mines de la Dalmatie ait été imitée de celle de Mostis, je crois qu'on y a répété les mêmes types qu'on remarque sur d'autres monnoies romaines du même temps (v. Eckhel, D. N., t. VI, pag. 243), c'est-à-dire la tête de Mars et l'armure. On ne dira pas que ces dernieres médailles, frappées à Rome, ont été imitées de la monnoie de Mostis.

(1) M. Sestini en avoit donné la description lorsque cette médaille étoit dans la collection de M. Ainslie (*Lettere*, t. IV, p. 81) : on dit qu'elle est passée maintenant dans celle de M. Knight, en Angleterre. J'en garde une empreinte en soufre.

(2) C'est ainsi que nous trouverons marquées sur les médailles les années du regne d'Asandre, qui gouverna long-temps le Bosphore, contrée limitrophe de la Thrace. Cet usage fut suivi de même par les rois de Cappadoce, par ceux d'Egypte, et par ceux de Mauritanie.

graphie le doit à ce médaillon qui est unique. A peine pouvons-nous nous flatter de l'espoir de découvrir un jour quelques évènements de l'histoire de ce prince: les ouvrages de Théopompe, où nous aurions pu la chercher, paroissent perdus sans retour.

NOTE.

Plusieurs antiquaires ont cru voir l'effigie d'Agathoclès, fils de Lysimaque, gravée sur quelques médailles de la ville de Lysimachie (Eckhel, D. N., t. II, p. 57). Cette opinion est fondée sur la jeunesse des traits d'une tête ceinte du diadême, et gravée sur une médaille semblable à celle qu'on a dessinée sous le n° 8 : mais ce motif est bien foible, attendu que ce coin est l'ouvrage d'un artiste fort médiocre ; et nous avons eu lieu d'observer que les rois ont souvent sur leurs monnoies un âge moins avancé qu'ils ne l'avoient en effet lorsqu'elles ont été frappées. D'ailleurs le bandeau royal ne peut pas convenir à Agathoclès ; ce jeune prince n'avoit pas été, comme Démétrius Poliorcete, associé par son pere à la royauté. La tête couverte d'un casque, représentée sur une médaille de bronze avec la légende de Lysimaque, et qui a été attribuée par Haym à Agathoclès (*Tesoro Britannico*, tom. I, pag. 139), est celle de Minerve.

CHAPITRE VI.

ROIS D'ILLYRIE.

§. 1. GENTIUS.

Chap. VI. Rois d'Illyrie. Pl. XLI.

Ce roi d'Illyrie, que l'histoire romaine nous a fait connoître, ayant eu l'imprudence de se mettre à la solde de Persée, fut trompé par ce prince avare, et entraîné dans sa ruine: il mérita ce revers par la barbarie de ses mœurs et de sa conduite; cruel et emporté dans la prospérité, il fut lâche dans le malheur. Il avoit insulté les ambassadeurs de Rome; et les Romains le dépouillerent en vingt jours de ses états[1]. Un grand nombre de villes qui reconnoissoient ses lois furent toutes saccagées en un seul jour par l'armée de Paul Emile[2]: mais le vainqueur de Gentius fut le proconsul Anicius, qui le traîna en captivité avec

(1) Tite-Live, liv. XLIV, §. 30 sqq., et liv. XLV, §. 43; Appien, *Illyrica*, §. 9; Plutarque, *in Paulo Æmilio;* Florus, liv. II, chap. 13. La guerre des Romains contre Gentius appartient à l'an 170 avant J.-C. Ce prince finit ses jours à *Iguvium*, aujourd'hui *Gubbio*, ville de l'Ombrie où il avoit été relégué. Nous apprenons par Pline, l. XXV, §. 34, que la gentiane tire son nom du roi Gentius. Les Romains, à ce qu'il paroît, avoient pris connoissance des vertus de cette plante dans la guerre qu'ils firent à ce roi d'Illyrie, pays où croît, suivant ce naturaliste, la plus belle espece de gentiane.

(2) Appien, *loc. cit.* Cet historien paroît s'être trompé lorsqu'il compte soixante-dix villes dans les états de Gentius: les soixante-dix villes qui furent saccagées par l'armée romaine n'étoient point toutes sous la domination de Gentius; il y avoit dans ce nombre plusieurs villes de l'Epire qui s'étoient révoltées contre les Romains (Tite-Live, l. XLV, §. 34; Strab., l. VII, p. 322).

toute sa famille, et en orna le triomphe que le sénat lui avoit décerné. Chap. VI. Rois d'Illyrie. Pl. XLI.

Le P. Froelich a découvert le premier la médaille du roi Gentius que j'ai fait graver sous le n° 19[1]; elle est maintenant dans le cabinet de Vienne[2]. Le roi d'Illyrie y paroît la tête couverte d'une *causia*, coiffure usitée chez les peuples de la Thessalie et de la Macédoine depuis l'antiquité la plus reculée, et servant, comme le dit un poëte grec, d'abri contre la neige, et de casque à la guerre[3]. N° 19 et 20.

Le revers représente un navire avec la légende ϐΑϹΙΛƐωϹ ΓƐΝΤΙΟΥ : (monnoie) *du roi Gentius*. Le navire indique les forces navales de ce prince, forces qu'il n'employoit guere que pour la piraterie, et qui tomberent au pouvoir des Romains.

Eckhel a publié la médaille gravée sous le n° 20[4], et qui appartient à la même collection. La conformité des deux types assure cette médaille à Gentius, quoique son nom ne paroisse pas dans la légende, qui ne contient que le mot ΔΑΟΡΣΩΝ : (monnoie) *des Daorsiens*. Ce peuple faisoit partie d'une nation illyrique, et il en est fait mention dans les historiens qui parlent du désastre de Gentius[5].

§. 2. PATRAUS.

Des médailles qu'on a trouvées dans cette partie de la Péonie N° 22 et 23.

(1) *Reg. vet. numi.*, p. 45.

(2) Eckhel, D. N., tom. II, p. 158.

(3) Antipater de Thessalonique, épigramme X, dans les *Analecta*,

Καυσίη ἡ τοπάροιθε Μακεδόσιν εὔκολον ὅπλον,
Καὶ σκέπας ἐν νιφετῷ, καὶ κόρυς ἐν πολέμῳ.

(4) *Numi vet. anecdoti*, p. 95.

(5) Tite-Live, liv. XLV, §. 26. D'autres écrivains ont altéré le nom des Daorses; ils les appellent *Darsii*, *Daorizi*, ou *Daorisi*.

Chap. VI. Rois d'Illyrie. Pl. XLI.

qui étoit comptée parmi les régions illyriques[1] nous ont fait connoître ce prince. J'ai fait graver deux de ces médailles; sur l'une et sur l'autre on voit une tête qui paroît être un portrait. Je crois qu'il est impossible d'en douter, sur-tout pour la tête gravée sur la médaille n° 22 : celle-ci appartient au cabinet impérial[2]. La seconde, n° 23, est dans la collection de Vienne[3] : l'aigle du revers est un type imité, suivant toute apparence, de celui des médailles frappées par les rois d'Epire[4]. Le nom *de Patraüs*, ΠΑΤΡΑΟΥ, est la seule légende des deux médailles; elle est suivie sur la derniere d'un signe en forme d'ancre ou de crochet.

Nous ignorons l'époque à laquelle Patraüs a vécu, ainsi que toute son histoire : mais, si la médaille gravée sous le n° 22 représente sa tête, il faut en conclure qu'il étoit postérieur au regne d'Alexandre-le-Grand.

(1) Près de la ville de Dobéros, qui conserve aujourd'hui la même dénomination (Sestini, *Lettere*, t. IV, p. 25).

(2) *Description de médailles*, *etc.*, tom. I, *rois de Péonie*, n° 12.

(3) Eckhel, D. N., tom. IV, p. 169; *Numi anecdoti*, pag. 221, 223. Cet antiquaire a observé qu'on retrouve sur les monnoies d'Audoléon, roi de Péonie, le même signe en forme d'ancre, qu'on remarque sur la médaille de Patraüs.

(4) Ces rois de la Péonie, voisins de l'Epire, avoient contracté des alliances avec la famille des Eacides. Voyez Froelich, *Ad numos regum accessio nova*, p. 39.

NOTE.

On trouve encore quelques médailles d'autres princes inconnus de ces régions, et qui nous donnent les noms de *Lyccéus* et de *Ballæus;* mais, comme rien ne porte à croire que les têtes gravées sur ces médailles, d'un travail barbare, soient les portraits des princes dont elles présentent le nom, je pense qu'elles ne doivent point occuper de place dans l'iconographie.

CHAPITRE VII.

ROIS DE PONT ET DU BOSPHORE CIMMÉRIEN.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

Ces royaumes qui bordent la mer Noire et le Palus-Méotide, situés par leur position géographique l'un vis-à-vis de l'autre, ayant souvent obéi aux mêmes maîtres, ne peuvent être séparés dans l'histoire numismatique. A l'exemple de quelques antiquaires qui nous ont précédés[1], nous examinerons dans le même chapitre les médailles et les portraits des rois qui ont régné sur ces deux contrées réunies, ou seulement sur l'une des deux.

§ 1. PÉRISADE II, ROI DU BOSPHORE.

Ce prince appartenoit à la seconde dynastie des rois du Bosphore, dans laquelle le nom de Périsade fut souvent répété[2].

(1) Vaillant, dans l'ouvrage qui a pour titre *Achæmenidarum imperium*; Eckhel, D. N., t. II, p. 360 et suivantes.

(2) Les princes de cette seconde dynastie étoient appelés *Leuconides* (Elien, V. H., liv. VI, chap. 13), pour les distinguer de ceux de la premiere, appelés par Diodore (l. XII, ch. 31) *Archéanactides*. M. De Boze a éclairci, avec beaucoup de savoir et de critique, l'histoire de cette seconde dynastie, autant que la disette de matériaux le lui a permis (tom. VI des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, p. 549). Eckhel fait mention d'autres savants qui ont ajouté leurs découvertes ou leurs conjectures à celles de cet académicien. Ces princes ont été distingués par le nom de Leuconides, soit parceque Périsade, fils

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

Nous n'avons d'autres renseignements à donner sur le roi du Bosphore qui a fait frapper la médaille gravée au n° 1 de cette planche, et sur laquelle on voit la tête et le nom d'un Périsade, sinon qu'il étoit fils de Spartacus IV; car je ne puis attribuer ce monument à Périsade Ier, auquel la plupart des antiquaires le rapportent. La preuve de mon opinion résultera de l'examen même de la médaille[1].

C'est une monnoie d'or parfaitement semblable par la forme, le poids, le type, et même par les accessoires, à plusieurs médailles d'or de Lysimaque[2]. La coiffure du roi du Bosphore ne differe de celle du roi de Thrace et d'Asie que par l'absence des cornes de belier qui sont attachées au diadême de Lysimaque. La figure de Minerve assise est la même sur les médailles des deux rois, le trident est gravé dans l'exergue sur les unes comme sur les autres; mais dans la monnoie de Lysimaque le trident est relatif à la position maritime de Byzance, ville située sur le Bosphore de Thrace, et désignée par les lettres ΒΥ, qui sont gravées au-dessous du siege de la déesse; dans la médaille de Périsade il est l'emblême de Panticapée, ville située sur le Bosphore cimmérien, et dont les lettres initiales ΠΑΝΤ sont renfermées dans le monogramme gravé au même endroit que les lettres ΒΥ dans les médailles de Lysimaque. Enfin la légende

de Leucon, a été le premier qui ait eu des rapports assez étendus avec les états de la Grece; soit, comme il paroît plus probable, parceque Spartacus, fondateur de cette dynastie, avoit peut-être pour pere un autre Leucon, nom qui a été porté, ainsi que celui de Périsade, par plusieurs de ses successeurs.

(1) *Description de médailles, etc.*, tom. II, *rois de Pont et du Bosphore cimmérien*, n° 2; mais le monogramme du revers n'est pas très exactement rendu au n° 531 de cet ouvrage. Paul Lucas avoit enrichi le cabinet du roi de cette précieuse médaille qu'il avoit acquise dans le levant.

(2) M. De Boze a développé toutes ces analogies.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΑΙΡΙΣΑΔΟΥ, *du roi Périsade*, est disposée de la même maniere que la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ, *du roi Lysimaque*, sur les médailles de ce prince. Cette conformité des deux monnoies prouve que l'une a été frappée à l'imitation de l'autre; et il n'est pas nécessaire d'être extrêmement versé dans la numismatique ou dans l'histoire ancienne pour sentir que la médaille du roi barbare doit être la copie de celle du prince grec.

Cette doctrine est celle de tous les numismatistes; mais ils se sont trompés dans l'application; ils ont cru que Périsade Ier, mort vers la troisieme année de la CXVII^e^ olympiade, c'est-à-dire vers l'an 310 avant l'ere chrétienne, avoit pu imiter la monnoie de Lysimaque, prince voisin qui a gouverné la Thrace depuis l'an 322. Ils n'ont pas fait attention que Lysimaque porte sur ses médailles le titre de roi, et que cependant il n'avoit pris ce titre que l'an 307 ou 306 avant l'ere chrétienne [1], et qu'ainsi Périsade étoit mort lorsque Lysimaque les a fait frapper.

Le roi Périsade à qui la médaille appartient est donc un autre Périsade [2]. Nous ne connoissions aucun roi du Bosphore, excepté

(1) Après la victoire de Démétrius Poliorcete sur la flotte de Ptolémée, et à l'exemple d'Antigonus et de Démétrius. Voyez ci-dessus, chap. II, §. 2 de cette seconde partie.

(2) La veritable orthographe de ce nom n'a été fixée que par cette médaille: on peut en voir les variétés dans le mémoire de M. De Boze qui a été censuré à tort par Wesseling pour avoir cru que le Bérisade ou Parisade dont il est question dans l'oraison de Dinarque contre Démosthene, et dans celle de Démosthene contre Phormion, n'étoit pas le fils de Leucon, roi du Bosphore cimmérien (*Ad Diod.*, l. XVI, §. 52). Les passages de ces orateurs ne laissent aucun doute sur le pays où ce prince régnoit avec Satyrus et Gorgippe, noms connus dans l'histoire des Leuconides. C'est Wesseling au contraire qui s'est trompé lorsqu'il a confondu le Bérisade de Dinarque et de Démosthene dans les discours cités, avec un autre Bérisade qui régnoit en Thrace conjointement avec Amadocus et Kersoblepte, dont il est question dans un autre discours prononcé par ce même orateur contre Aristocrate, pag. 623 de l'édition de Reiske.

le dernier, qui eût porté ce nom, et dont l'époque ne fût pas antérieure au regne de Lysimaque : nous savions cependant que dans la dynastie des rois Leuconides les mêmes noms se répétoient assez fréquemment : nous y trouvions plusieurs Périsades, quatre Spartacus, deux Gorgippes; et d'ailleurs nous ignorions les noms des princes qui ont régné sur le Bosphore depuis Spartacus IV, mort vers l'an 289 avant l'ere chrétienne, jusqu'au dernier Périsade qui céda ses états à Mithridate-le-Grand, vers l'an 110 [1]. Nous pouvions conjecturer, d'après ces indices, qu'un des successeurs de Spartacus IV, et peut-être son fils, qui devoit être contemporain de Lysimaque, avoit porté le nom de Périsade. Une inscription découverte dernièrement à Kertsch, l'ancienne Panticapée, ne laisse plus aucune obscurité sur ce point, puisqu'il y est fait mention du roi Périsade, fils de Spartacus [2]; et tout concourt à prouver que ce Spartacus étoit le quatrieme du nom. La ressemblance de cette médaille avec celles de Lysimaque vient completter cette preuve [3].

(1) Strabon, liv. VII, pag. 310.

(2) Le premier qui l'ait publiée est M. Léon de Waxel, dans son *Recueil de quelques antiquités trouvées sur les bords de la mer Noire, dessinées en 1797 et 1798*, imprimé à Berlin en 1803, in-4°. L'inscription qu'on y voit gravée au n° 7 contient ces mots, ΒΑΞΙΛΕΥΟΝΤΟΣ ΠΑΙΡΙΣΑΔΟΥ ΤΟΥ ΣΠΑΡΤΟΚΟΥ ΛΕΩΣΤΡΑΤΟΣ ὑΠΕΡ ΤΟΥ ΑΔΕΛΦΟΥ, *Sous le regne de Périsade, fils de Spartocus* (c'est ainsi qu'on voit écrit ce nom dans les inscriptions du Bosphore), *Léostratus* (a consacré ce monument) *pour* (le salut de) *son frere*, etc. Cette même inscription a été revue par M. Koehler, qui l'a retrouvée dans l'église grecque de Kertsch, et l'a donnée à la planche VI de son intéressante *Dissertation sur le monument de la reine Comosarye*, imprimée à Pétersbourg en 1805. La conformité des caracteres de cette inscription avec ceux d'une autre où il est fait mention du roi *Spartocus, fils d'Eumélus*, que M. Koehler a bien lue, prouve que le Spartocus, pere de Périsade, étoit Spartocus ou Spartacus IV. Périsade avoit donc commencé à régner l'an 289 avant l'ere chrétienne, époque de la mort de Spartacus IV, suivant Diodore (liv. XX, p. 785, §. 100); il étoit donc contemporain de Lysimaque, mort en 281.

(3) Dans la *Description de méd., etc.*,

§. 2. MITHRIDATE III.

Les satrapes qui gouvernoient le Pont tiroient leur origine de l'un des sept seigneurs perses qui prétendoient au trône de Cyrus, lorsque Darius, fils d'Hystaspe, fut élu roi [1]. Le nom de Mithridate fut porté par plusieurs personnages de cette famille illustre [2]. Nous avons vu un satrape de ce nom, fils de Rhodobate, élever une statue à Platon dans l'Académie d'Athenes [3]. Un autre Mithridate, fils d'Ariobarzane, issu de la même famille, gouvernoit le Pont à l'époque de la conquête d'Alexandre. Il manqua d'être la victime des soupçons excités par un songe dans l'esprit d'Antigonus [4]; mais l'amitié de Démétrius le sauva,

t. II, *rois de Pont et du Bosphore cimmérien*, n° 1, M. Mionnet indique une médaille du roi Leucon, existante à Sinope, dans le cabinet de M. Fourcade, consul de France. Par la place où il en fait mention, on peut conclure qu'il l'a attribuée à Leucon, pere de Périsade I[er], et qui mourut l'an 353 avant l'ere chrétienne (Diodore, XVI, 31). Cependant cette médaille porte, suivant la description, la tête du roi. Des renseignements plus exacts m'ont appris que cette description est fautive, et que la tête empreinte sur la médaille est une tête idéale de quelque divinité.

(1) Diodore, liv. XIX, §. 40, p. 692. Les rois de Pont prétendoient même que leurs ancêtres étoient parents de Darius et de Cyrus, et qu'ils étoient de véritables Achéménides (Justin, l. XXXVIII, c. 7). Les matériaux pour l'histoire de ces rois ont été assez soigneusement recueillis et discutés par Vaillant, dans son ouvrage posthume *Achæmenidarum imperium*, t. II. Comme ce travail étoit demeuré imparfait dans les papiers de l'auteur, les numismatistes qui l'ont consulté y ont remarqué plusieurs défauts; cependant cet ouvrage sera toujours utile à ceux qui s'en serviront avec critique. Je me dispenserai souvent de citer les autorités que Vaillant a déja fait connoître.

(2) Mithridate, ou plus correctement *Mithradate*, signifie donné par *Mithras*, nom par lequel la religion des Perses indiquoit le soleil. Ainsi le nom de Mithridate pourroit être traduit en grec par celui d'Héliodore.

(3) Voyez part. I, ch. IV, §. 5, t. I[er], p. 172, note (3).

(4) Antigonus avoit rêvé qu'il semoit de l'or, et que Mithridate faisoit la récolte: il n'en fallut pas davantage pour qu'il résolût de le faire périr.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

et lui conserva son gouvernement. Mithridate n'eut pas le même bonheur dix-huit ans après : ayant pris le parti de Cassandre contre Antigonus de qui il tenoit ses états, celui-ci le fit mettre à mort[1]. Mais la catastrophe qu'éprouva bientôt après ce roi de l'Asie conserva le sceptre du Pont dans la maison de Mithridate; et son fils Mithridate III[2] sut le rendre indépendant, et en étendre l'autorité sur la Paphlagonie et sur la Cappadoce. Il put être appelé véritablement le fondateur de la monarchie, quoique les auteurs anciens paroissent avoir donné ce titre à son pere. Ce qui est moins douteux, c'est que l'ere des rois de Pont, adoptée dans la suite par les rois du Bosphore cimmérien, commença sous son regne, l'an de Rome 457, 297 ans avant l'ere chrétienne[3]. Ce prince, après avoir régné trente-six ans, mourut l'an 266 avant la même ere ; et son sceptre resta dans les mains de ses enfants[4].

N° 2. Le médaillon ou tétradrachme d'argent gravé sous le n° 2 de cette planche appartient à Mithridate III, suivant toutes les probabilités[5]. L'opinion d'Eckhel, qui l'a attribué à Mithridate II, présentoit peu de vraisemblance[6]. Il n'étoit pas facile de

(1) Diodore, liv. XX, §. 111, p. 791.

(2) J'ai suivi, dans cette énumération, les historiens modernes. A la vérité, Mithridate, fils de Rhodobate, n'ayant pas été roi, mais seulement gouverneur du Pont, ne devroit pas être compté pour le premier dans la suite des rois de ce pays; on auroit dû tout au plus commencer par Mithridate, fils d'Ariobarzane, qui régna sous la dépendance d'Antigonus, mais qui n'en a pas moins été regardé par les anciens comme le fondateur de la monarchie (Lucien, *in Macrobiis*).

(3) Le commencement de cette époque, découvert dans le même temps par M. Cary et par le P. Froelich, sur des conjectures différentes, mais également ingénieuses, n'a pu être que confirmé par Eckhel, D. N., tom. II, p. 381.

(4) Voyez le passage de Diodore cité ci-dessus.

(5) *Description de médailles*, etc., tom. II, *loco citato*, n° 3.

(6) D. N., tom. II, p. 362.

se persuader qu'un prince barbare, dépendant du roi de Perse et ensuite d'Antigonus, eût osé prendre le diadême réservé à ses suzerains, faire graver son portrait sur la monnoie, honneur qu'Antigonus lui-même n'osoit pas s'arroger, et imiter dans ses médailles les tétradrachmes d'Alexandre-le-Grand. L'opinion de M. Pellerin, qui l'attribuoit à Mithridate III, étoit donc la plus probable[1]; elle est à présent démontrée par une découverte de M. Sestini, qui a lu sur une de ces médailles la date de l'année 29[2]: cette année, rapportée à l'ere du Pont, répond à l'an 268 avant l'ere chrétienne, trente-troisieme année du regne de Mithridate III.

La tête du roi, ceinte du diadême, présente une physionomie que, même sans l'inscription du revers, on prendroit difficilement pour celle d'un personnage grec. La bouche est entr'ouverte, et les traits annoncent un âge avancé.

La figure de Jupiter qui est assis au revers ne differe point, par l'attitude et par les attributs, de celle qu'on voit sur les tétradrachmes d'Alexandre-le-Grand[3]; et il n'est pas douteux que le roi de Pont n'ait fait frapper sa monnoie à l'imitation de celles d'Alexandre, qui de son temps devoient être communes dans l'Asie.

La légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ : (monnoie) *du roi Mithridate,* donne le nom du roi. L'astre et le croissant, symboles du soleil et de la lune, reparoîtront souvent sur la monnoie de ses successeurs; ces symboles font probablement allusion à l'an-

(1) *Mélanges*, t. I, p. 104.

(2) Cette médaille du cabinet de M. Knobelsdorff, à Berlin, ressemble à celle du cabinet de la bibliotheque impériale par les types, par la légende, et même par le monogramme; elle porte de plus la lettre M sous le siége de Jupiter, et les chiffres ΚΘ, 29 (Sestini, *Lettere*, t. VI, p. 36).

(3) Voyez ci-dessus, planch. XXXIX*, n° 1 et 3.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

cienne religion de la Perse, dont la dynastie de Mithridate étoit originaire [1]. Les lettres K, A, I, ou K, A, N, liées en monogramme, formoient probablement le commencement du nom du magistrat qui surveilloit, sous Mithridate III, la fabrication des monnoies, ou du nom de la ville où ce tétradrachme a été frappé.

§. 3. PHARNACE Ier.

Ce prince, qui comptoit Mithridate III parmi ses ancêtres, étoit fils d'un autre Mithridate [2]: il fit la conquête de Sinope [3], et il établit sa résidence ordinaire dans cette ville. Son ambition, flattée par ce succès, se proposoit déja d'envahir les états des rois de Pergame et de Bithynie, qui étoient ses voisins; mais les Romains leurs alliés y opposerent un obstacle que Pharnace ne put surmonter. Les historiens nous peignent Pharnace Ier comme un homme d'un caractere perfide et cruel [4]. Il régnoit

(1) Eckhel a très bien suivi et éclairci ce rapport (D. N., t. II, p. 363).

(2) L'époque assignée par Diodore au regne de Mithridate III (qu'on devroit appeler Mithridate II), et l'époque certaine du regne de Pharnace Ier, prouvée par Tite-Live (livre XLII, §. 2 et 20), démontrent clairement qu'entre Mithridate III et Pharnace Ier il y a un espace trop long pour un seul regne; car Mithridate III mourut l'an 266 avant l'ere chrétienne, et Pharnace Ier commençoit à régner l'an 184. Appien à la vérité compte Mithridate Eupator, l'ennemi des Romains, pour le sixieme descendant du fondateur de la monarchie (*Bell. Mithrid.*, §. 9); mais un peu plus bas il le compte comme étant le huitieme (*Ibid.*, §. 112). Quelques commentateurs avoient corrigé le second passage par le premier; il falloit faire tout le contraire, et c'est ce que M. Schweighæuser, dernier éditeur d'Appien, n'a point omis. Mithridate Eupator, l'ennemi de Rome, étoit le sixieme de ce nom, mais le huitieme descendant du satrape Mithridate qui régna sous Antigonus.

(3) Strabon, liv. XII, p. 546.

(4) Polybe, *Exc. de virt. et vit.*, p. 445, édit. de Gronovius, dit de Pharnace qu'il a été le plus injuste de tous les rois. Le nom de Pharnace avoit été porté par un petit-fils de Cyrus, que les rois de Pont comptoient parmi leurs ancêtres : il se trouve plusieurs fois dans les *Perses* d'Eschyle, où il est écrit Φαρνούχης, et jusque dans les livres saints, *Numeri*, c. 34,

déja l'an 184 avant l'ere chrétienne, et ce ne fut qu'en 157 que Mithridate V son fils lui succéda.

Pl. XLII. N° 3.

Le médaillon d'or de Pharnace Ier, monument presque unique de ce regne, appartient à la collection de Florence [1]. La physionomie de ce prince, telle qu'on l'a retracée sur la médaille, donne l'idée de son naturel dur et barbare. La tête est ceinte du diadême.

Le revers, qui a pour légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΑΡΝΑΚΟΥ : (monnoie) *du roi Pharnace*, présente le croissant surmonté d'une étoile, ainsi que nous l'avons vu sur la médaille de Mithridate III; mais la figure qui forme le type principal est bizarre par sa composition et par la multiplicité de ses attributs. Je suis entièrement de l'avis d'Eckhel, qui a reconnu dans ce type une de ces figures que les antiquaires appellent *panthées*, mot qui exprime la réunion de plusieurs divinités. Je pense qu'on pourroit l'appeler un Bacchus-Mercure [2], car tous les emblêmes de

v. 25. Mon savant confrere M. Silvestre de Sacy pense que l'étymologie de ce nom peut être tirée de la langue persane, dans laquelle *farr* signifie *gloire*, *puissance*, et *nac* est une terminaison de l'adjectif. Ainsi *Pharnace* signifieroit *puissant*, *glorieux*.

(1) Le métal précieux qui en est la matiere a fait naître des doutes sur l'authenticité de ce monument : cependant Eckhel, si clairvoyant dans cette espece d'examen, et si enclin à douter des médailles, l'a reconnu pour authentique (*Numi anecdoti*, *loc. cit.*; et D. N., t. II, p. 365). Puisque nous avons des médaillons d'or des rois d'Egypte, on ne doit pas s'étonner que d'autres rois contemporains de ces princes en aient aussi fait frapper. Pollux parle de monnoies de cinquante drachmes, *pentecontadrachmes* (IX, 60), c'étoient sans doute des médailles d'or. L'empreinte du médaillon de Pharnace qu'on m'a envoyée de Florence ne laisse, par le style du travail, aucun doute sur l'antiquité de son prototype.

(2) L'opinion de Vaillant, qui regarde cette médaille comme frappée dans la ville d'Amisus, est très probable. Les monnoies de cette ville nous attestent le culte particulier qu'on y rendoit à Bacchus; elle étoit d'ailleurs une des principales villes du Pont.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

cette figure peuvent se rapporter à l'un ou à l'autre de ces fils de Jupiter. La branche de vigne et le chevreuil appartiennent à Bacchus; la corne d'abondance peut encore convenir à ce même dieu, qui a enseigné aux hommes la culture de presque tous les fruits; le caducée, le pétase, et les ailes, sont des emblêmes de Mercure; le foudre qui plane au-dessus de la figure est le symbole de Jupiter, leur pere commun. On voit dans le champ de la médaille un monogramme composé des lettres ΠΟΣ.

Une statue d'argent de Pharnace Ier, transportée à Rome, orna la pompe triomphale de Pompée[1].

§. 4. MITHRIDATE V EVERGETE.

Successeur de Pharnace, il avoit appris par l'expérience de son pere combien l'amitié de Rome pouvoit contribuer à la tranquillité et au bonheur des rois de l'Asie. Dans cette persuasion, il servit les intérêts des Romains dans toutes leurs guerres; c'est ainsi qu'il leur fournit des secours contre Aristonicus, et même contre Carthage. L'addition de la grande Phrygie à ses états fut l'effet de leur reconnoissance[2]. Ses sujets ou ses courtisans lui donnerent le glorieux titre d'Evergete, ou de bienfaisant, que deux rois ses contemporains, Antiochus VII en Syrie, et Ptolémée VII en Egypte[3], avoient pris à l'exemple de Ptolémée III. Il changea la résidence des rois de Pont, et la

(1) Pline, liv. XXXII, §. 54.

(2) Cependant on croyoit que Mithridate n'avoit obtenu cet accroissement de ses états qu'à force de corruption (Appien, *Bell. Mithr.*, §. 12 et 57).

(3) Il est utile, pour rendre compte de plusieurs particularités qu'on remarque sur les médailles, de comparer celles-ci avec les médailles des princes contemporains. Souvent cette comparaison seule suffit pour découvrir les motifs des titres donnés à ces princes, des ornements ajoutés à leurs images, et des types de leurs médailles.

transporta de Gaziura à Sinope, grande ville maritime conquise par son pere. Il périt dans une conjuration, l'an 123 avant l'ere chrétienne. Son fils, Mithridate VI, qui lui succéda, n'étoit alors âgé que de treize ans.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

Je n'aurois pas osé présenter comme une médaille authentique de Mithridate Evergete celle qu'on a dessinée sous le n° 4 de cette planche, et qui est copiée d'après une gravure insérée dans l'ouvrage posthume de Vaillant sur les rois de Pont, si le témoignage de cet antiquaire ne nous rassuroit sur ce monument si inexactement dessiné par un artiste qui ne connoissoit pas l'antique. Nous ne sommes malheureusement plus à portée de corriger ce dessin; la médaille que Vaillant avoit vue dans le cabinet du cardinal Massimi à Rome paroît être ensevelie depuis cette époque dans quelque collection inconnue. Nous ne remarquerons dans le revers que la légende ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ: (monnoie) *de Mithridate Evergete,* légende accompagnée d'un monogramme et des trois lettres ΓΟΡ, qui, par leur valeur numérique, indiquent l'an 173 de l'ere du Pont. Cette année répond à l'an 630 de Rome, 124 avant l'ere chrétienne. Quant au type, Vaillant, qui y reconnoissoit sans balancer une figure de Sérapis, divinité honorée à Sinope d'un culte tout particulier, nous prouve assez combien le dessin s'éloigne de l'original. N° 4.

La tête du roi est remarquable par la couronne de laurier ou d'olivier qui, dans le dessin, tient la place du diadême. Seroit-ce une couronne que la ville de Sinope auroit offerte à Mithridate, comme à son bienfaiteur; ou seroit-ce le symbole d'une victoire remportée dans quelques uns des jeux sacrés de la Grece, victoire dont les rois même, comme nous l'avons vu, tiroient vanité? Mais il est probable que cette couronne n'est due qu'au

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

dessinateur mal-habile, qui, plus accoutumé à voir les images des empereurs romains couronnées de lauriers que celles des rois grecs ceintes du diadême, a pris pour une couronne l'ornement que sur la médaille le temps avoit peut-être rendu méconnoissable, sinon pour des yeux exercés. Ce qu'il y a de certain, c'est que Vaillant, dont le témoignage mérite plus d'égards que la gravure, n'y a vu qu'un diadême.

§. 5. MITHRIDATE VI EUPATOR, OU MITHRIDATE-LE-GRAND.

Nous avons vu sous Alexandre-le-Grand la gloire des guerriers et des conquérants briller du plus grand éclat, et les prodiges du génie et de la valeur militaires dirigés vers le perfectionnement de la société, consoler de leurs pertes les peuples subjugués, et le genre humain de tant de sang répandu. La vie de Mithridate, le plus belliqueux de tous les princes qui ont porté le sceptre après le fils de Philippe, présente une scene beaucoup plus sombre et un spectacle plus affligeant[1] : l'énergie du caractere dégradée par tous les excès de la cruauté et de la perfidie, une guerre destructive qui moissonne des générations entieres, qui étend la solitude et la destruction sur la plus belle et la plus riche contrée du monde ancien. Cette Asie mineure, qui avoit su faire depuis tant de siecles, pour le bonheur des hommes,

(1) L'histoire de la guerre de Mithridate par Appien est le morceau qui nous fait le mieux connoître la vie et les mœurs de ce prince. Cependant ce que Plutarque en a dit dans les vies de Sylla, de Lucullus, et de Pompée, ce qu'on en trouve dans Dion, dans Justin, dans les *Epitomes* de Tite-Live, dans Florus, Paul Orose, Eutrope; ce qu'en rapportent Valere-Maxime, Polyen, Frontin, Cicéron dans le discours *Pro lege Manilià*, Pline, et Photius, sert à nous donner une idée plus complette de ce terrible ennemi de Rome.

un heureux mélange du luxe de l'Orient et des arts de la Grece, où Homere, Hérodote, et Thalès, avoient vu le jour, où Rhodes, Ephese, et Halicarnasse, avoient créé des merveilles, et porté les arts d'imitation à leur plus haut degré, fut tellement abattue par les guerres et par le gouvernement sanguinaire de Mithridate, qu'elle ne put jamais se relever et recouvrer son ancienne splendeur.

Ce prince, né vers l'an 135 avant l'ere chrétienne, roi à treize ans, et environné de piéges et de trahisons, puisa, dans les circonstances où il se trouvoit à son début dans le monde, le germe de ses vertus et de ses vices. On peut seulement être surpris que son application aux sciences naturelles et son goût pour les lettres et pour la musique n'aient pas adouci la cruauté de son caractere[1]; mais la méfiance fut la maladie constante de son esprit; et il n'y trouvoit de remede que dans le sang qu'il faisoit couler. Souillé du meurtre de sa mere, de son frere, de ses femmes, et de ses enfants, qu'il sacrifia à ses soupçons ou à sa jalousie, quelle pouvoit être sa conduite envers ses courtisans et ses sujets? à quels excès ne devoit-il pas se porter contre ses ennemis[2]? Sa vaste ambition et la fécondité de ses ressources ont pu seules ennoblir sa férocité aux yeux de l'histoire.

Mithridate, dans sa premiere jeunesse, repoussa et battit les

(1) Appien, *Mithridatici*, §. 112; Pline, liv. VII, §. 24, et liv. XXV, §. 3; Aulugelle, liv. XVII, c. 17. Il parloit vingt-deux langues, et il ne se servit jamais d'interprete pour répondre à aucun de ses sujets qui étoient de vingt nations différentes. Ses mémoires sur les sciences naturelles, particulièrement sur les vertus des herbes et sur différents objets de pharmacie, furent estimés au point que Pompée les fit traduire en latin, et publier par Lénæus son affranchi. Pline, avec cette exagération qui lui est familiere, observe que Pompée ne mérita pas moins de l'humanité entiere par cette mesure, qu'il avoit mérité de l'état par sa victoire.

(2) Appien, *Bell. Mithridat.*, §. 112; Memnon, c. 32, *ap. Phot.*, *cod.* CCXXIV.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

Scythes; et en réunissant le Bosphore cimmérien et la Colchide à ses états paternels[1], il devint le maître de presque toutes les contrées qui bordent l'Euxin et le Méotide. Alors il se crut assez fort pour mettre une barriere à la puissance de Rome, et il l'attaqua dans ses alliés.

Ces entreprises, conduites avec vigueur et terminées avec promptitude, enfanterent trois guerres terribles dans lesquelles l'Orient et l'Occident s'entrechoquerent; et Mithridate eut à combattre les plus grands généraux de Rome, Sylla, Muræna, Lucullus, et Pompée[2].

Mithridate étoit soldat; il avoit une énergie héroïque; mais son courage, sa haine pour Rome, et son ambition, ne pouvoient lui donner le génie d'un grand capitaine ou les vues d'un grand monarque. Ses affaires auroient pu prendre une autre face s'il n'eût point perdu dans les délices de Pergame un temps précieux, lorsque Sylla manquoit de troupes dans la Grece, et pouvoit à peine se soutenir contre les foibles généraux à qui le

(1) Périsade III, le dernier des rois Leuconides du Bosphore, lui céda ses états. Un Antipater, fils de Sisis, lui céda ceux qui étoient entre le Pont et la Colchide (Strab. l. VII, p. 310, et l. XII, p. 556).

(2) Les historiens anciens ont fait durer la guerre de Mithridate contre les Romains trente, quarante, quarante-deux, et même quarante-six années. Cependant, si l'on compte la durée de la guerre depuis le massacre des Romains et de leurs familles, exécuté l'an 88 avant l'ere chrétienne, dans le même jour et dans toutes les villes de l'Asie mineure, en conséquence des ordres secrets de Mithridate, on ne peut compter que vingt-six ans jusqu'à sa mort, arrivée en 63. Mais le roi de Pont avoit commencé six ans auparavant à attaquer les alliés de Rome, et même les généraux de la république accourus à leur défense; ainsi la durée des guerres de Mithridate n'est tout au plus que de trente-deux ans. Peut-être qu'une simple erreur de chiffres nous fait lire maintenant dans le texte d'Appien 42 au lieu de 32, et que ceux qui ont parlé de 30 ou de 40 ans n'ont fait, ce qui arrive souvent aux anciens, qu'énoncer par un nombre plus rond la véritable durée de la guerre; à moins qu'on ne veuille supposer que les auteurs qui l'ont prolongée jusqu'à 40, 42, et 46 ans, ont continué cette période jusqu'à la conquête du Pont par César, et à la mort de Pharnace.

roi de Pont avoit confié ses armées redoutables. Lorsqu'elles eurent été défaites, il se trouva sans moyens pour défendre l'Asie, où il étoit resté, et dans laquelle son ame impitoyable lui avoit fait autant d'ennemis que la terreur lui faisoit de sujets. Son entreprise contre Cyzique, la maniere dont il se défendit contre Lucullus, ne furent pas dignes d'un homme que quelques historiens nous ont représenté comme un excellent général[1]. Mithridate n'eut de grand dans ses revers que la persévérance de sa haine contre Rome, et son habileté à chercher et à se créer des ressources dans les circonstances les plus désespérées. Enfin, abandonné par Tigrane et resserré par Pompée dans un coin du Bosphore, repoussé par ses sujets, délaissé par ses soldats, et trahi par son fils, il se donna la mort. Il étoit âgé de plus de soixante-douze ans. Tel est le charme et l'intérêt qu'inspire toujours un grand caractere, que deux filles de Mithridate, qui n'étoit cependant pas le meilleur des peres, le voyant prêt à quitter la vie, avalerent aussi le poison, et expirerent avant lui: on sait qu'il eut besoin pour mourir du secours de l'épée, et même de celui d'un bras étranger[2].

Le tétradrachme de Mithridate gravé sous le n° 5 de cette planche est d'un beau travail, et représente avec beaucoup de finesse la physionomie énergique de ce prince[3]: ses cheveux en désordre, et qui cachent en partie le diadême dont les bouts voltigent derriere le col, donnent du mouvement à ce portrait, N° 5.

(1) Velleius, liv. II, c. 18: *Consiliis dux, miles manu.*

(2) Cette scene touchante étoit le sujet d'un tableau qui fut porté dans la pompe du triomphe de Pompée (Appien, *Mithr.*, §. 117).

(3) *Description*, etc., tom. II, *rois de Pont*, n° 11.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

qui paroît être copié d'après la tête d'une statue équestre[1], ou celle d'une figure placée sur un char en course. Je ne doute pas que l'original ne fût l'ouvrage d'un artiste grec très distingué.

Mithridate aimoit les arts; il avoit un goût excessif pour les curiosités, pour les riches ameublements, et particulièrement pour la gravure en pierres fines, dont il avoit réuni une riche collection[2]. L'histoire parle de son buste en or massif[3]. Tous ces objets précieux furent la proie des Romains; Pompée plaça la collection des pierres gravées dans un temple[4]. Ces lieux, consacrés au culte, étoient les cabinets et les musées de l'antiquité[5].

Le revers porte le nom *du roi Mithridate Eupator,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ ΓΙΣ. La couronne de lierre qui entoure le type fait allusion à Bacchus, divinité à laquelle on étoit dans l'usage de comparer les conquérants, et dont l'adulation attribuoit à Mithridate les honneurs et le nom[6] : le cerf pais-

(1) On peut croire, par ce mouvement des cheveux qui semblent agités par le vent, que ce portrait a été copié sur une statue d'argent de Mithridate, dont Pline fait mention, et qui, suivant ses expressions, étoit probablement placée sur un char d'or et d'argent (l. XXXIII, §. 54). D'ailleurs il ne seroit pas étonnant qu'on ait voulu représenter ce roi tel qu'il se montroit dans les différents exercices de l'équitation. Son habileté, sous ce rapport, étoit merveilleuse. Si nous en croyons Appien (*Mithr.*, §. 112), Mithridate étoit capable de faire en un jour plus de cent milles à cheval, et de mener seul trente-deux chevaux attelés à son char.

(2) Parmi les curiosités qu'il avoit recueillies se trouvoit la chlamyde précieuse d'Alexandre-le-Grand: Pompée s'en revêtit le jour de son triomphe (Appien, *Mithr.*, §. 117). La plupart de ces richesses et de ces bijoux étoient gardés dans la forteresse de Cabires (Strab., l. XII, p. 556 et 557).

(3) Les antiquaires penseront vraisemblablement que ce buste, dont la dimension étoit de huit coudées (Appien, *Mithrid.*, §. 116), ne devoit pas être de ronde-bosse, et que c'étoit une image en relief sortant du centre d'un grand bouclier d'or.

(4) Pline, liv. XXXVII, §. 5; Manilius, *Astron.*, liv. V, v. 510, font mention de la *dactyliotheque* de Mithridate: elle fut placée dans le temple du Capitole (Strabon, *loco citato*).

(5) Strabon, l. XIV, p. 637.

(6) Appien, *Mithrid.*, §. 113; Cicéron,

sant gravé au milieu du revers est un symbole de Diane. Cette déesse avoit un culte particulier à Comana dans le Pont, et les rois entretenoient son temple, et y nommoient pour prêtres les personnages qu'ils vouloient honorer plus particulièrement[1]. Ce type convient par conséquent à la monnoie de ce royaume, et plus encore à celle de Mithridate, prince passionné pour la chasse, et qui avoit apprivoisé un cerf pour en faire son gardien. On dit qu'il avoit pareillement dressé un cheval et un taureau, et que ces trois animaux veilloient dans les camps auprès de sa tente, et l'avertissoient par leurs cris lorsque quelqu'un s'en approchoit[2].

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

L'année ΓΙΣ, 213 de l'ere de Pont, marque l'an 84 avant l'ere chrétienne, époque à laquelle cette monnoie a été frappée, et qui est aussi celle du traité de Mithridate avec Sylla, et de la fin de sa premiere guerre contre les Romains.

N° 6.

La médaille de bronze gravée sous le n° 6 présente une seconde fois la tête du grand Mithridate. Son profil et sa chevelure, qui sont les mêmes que sur le tétradrachme dont on vient de parler, ne permettent pas de le méconnoître, quoiqu'on ne lise pas le nom du roi sur le revers[3]. La légende qu'il porte,

Pro Flac., c. 25. Nicolas de Damas, cité par Athénée (l. X, p. 415, E), nous fait connoître un nouveau rapport de Mithridate avec Bacchus : ce prince étoit le plus grand buveur de toute l'Asie.

(1) Strabon, l. XII, p. 557. Dorylaüs, l'un des ancêtres du géographe, avoit rempli cette place par le choix de Mithridate.

(2) Elien, *Hist. anim.*, VII, c. 46. Je ne sais pas comment ce type a pu paroître si obscur au savant Eckhel (D. N., t. II). Le Pégase qu'on voit sur d'autres médaillons est un emblême de la ville d'Amisus dans le Pont.

(3) Pellerin a publié le premier cette médaille, qu'on peut voir au cabinet de la bibliotheque impériale; il a cru y reconnoître la tête de Séléucus II Callinicus : Eckhel a tâché de confirmer cette opinion (Pellerin, *Recueil*, t. II, p. 79; Eckhel, D. N., t. II, p. 546); mais elle est démentie par la comparaison avec la médaille de ce

ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ ΕΡΜΟΓΕΝΗΣ ΦΡΙΞΟΣ : (monnoie) *des Smyrnéens, Hermogene, Phrixus,* fait voir que la médaille a été frappée à Smyrne sous la magistrature d'Hermogene et de Phrixus[1], lorsque le roi de Pont étoit maître de l'Ionie. Cette médaille est donc antérieure au tétradrachme, et date du temps où Mithridate, dans sa premiere guerre, avoit envahi toute l'Asie mineure, et s'efforçoit de chasser les Romains de la Grece. La Victoire, qui forme le type du revers, fait allusion à ces circonstances.

§. 6. PHARNACE II.

A peine Mithridate fut mort, que Pharnace, qui s'étoit déja fait reconnoître pour roi par les soldats, envoya à Pompée le corps de son pere, et demanda au général romain la paix et la couronne[2]. Pompée lui permit de régner sur le Bosphore et sur les pays qui dépendoient de ce royaume. Le Pont resta sous la puissance de Rome jusqu'à l'époque où la guerre civile qui s'alluma entre César et Pompée fit entrevoir à Pharnace la possibilité de recouvrer tous les états du grand Mithridate. Alors il traversa la mer Noire, et vint envahir le Pont, la Cappadoce, et la petite Arménie; il battit les Romains et leurs alliés; et se flattant que les troubles de l'Egypte ne permettroient pas à César de quitter sitôt les bords du Nil, il exerça toute sorte de cruautés

roi de Syrie, qu'on verra ci-après à la planche XLVI, n° 7. Les profils ne se ressemblent pas dans les deux médailles, et la chevelure de Séléucus est tout-à-fait différente.

(1) Probablement Prytanes : il est fait mention des Prytanes de Smyrne dans une autre médaille de la même ville sur les monnoies de laquelle on trouve souvent les noms de deux magistrats : voyez Eckhel, D. N., t. II, p. 356.

(2) Ce qu'on avance au sujet de Pharnace est tiré d'Appien (*Mithr.*, §. 110 et 120), de Dion (liv. XLII, §. 46), et d'Hirtius (*Bell. Alexandr.*, §. 34 à 41, et §. 71 et suiv.).

sur les citoyens romains qu'il trouva dans ces contrées de l'Asie. Mais, contre son attente, César vola à sa rencontre, lui livra bataille, et le défit complètement[1] : une seule journée décida du sort du royaume de Pont. Pharnace, après sa défaite, remit ses destinées à la discrétion du vainqueur, qui l'auroit laissé régner dans le Bosphore malgré les crimes dont il s'étoit couvert; mais ses sujets ne le haïssoient pas moins que ses ennemis. Asandre, l'un de ses généraux à qui il avoit confié le gouvernement du Bosphore, ne respecta pas le malheur de son maître; il le repoussa par la force; et Pharnace périt dans le combat. Ces derniers évènements eurent lieu l'an 47 avant l'ere chrétienne.

La médaille d'or de Pharnace[2] gravée sous le n° 7 nous présente la tête de ce roi : ses cheveux, serrés par le diadême, sont disposés à-peu-près de la même maniere que ceux de son pere. N° 7.

La légende du revers porte ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΦΑΡΝΑΚΟΥ : (monnoie) *du grand roi des rois Pharnace*. L'année marquée par les trois lettres ΕΜΣ est l'année 245 de l'ere de Pont, 702 de Rome, et 52 avant l'ere chrétienne. A cette époque Pharnace vivoit tranquille dans le Bosphore[3], où cette médaille doit avoir été frappée. Ce fait, prouvé par la date de la médaille, est encore confirmé par le type, qui représente Apollon assis, avec

(1) Ce fut à cette occasion que les trois mots célebres *veni, vidi, vici*, « Je suis « venu, j'ai vu, j'ai vaincu », devinrent pour César une espece de devise : à Rome ils furent inscrits sur un cartel porté dans la pompe triomphale (Suét., *in Cæsar.*, c. 37).

(2) *Description de médailles, etc.*, t. II, *rois de Pont et du Bosphore*, n° 22. Le monogramme qu'on voit derriere la figure d'Apollon est gravé dans l'ouvrage.

(3) Je ne sais comment excuser Cary, qui, après avoir si bien fixé l'ere des médailles des rois de Pont et du Bosphore Cimmérien, a cru que celles de Pharnace étoient frappées dans le Pont. Eckhel n'a pas touché cette question.

une branche de laurier dans sa main droite, et le bras gauche appuyé sur sa lyre. Le trépied qui est devant la figure est le symbole des oracles; il est propre à ce dieu, et il caractérise plus particulièrement ici Apollon Dydiméen, qui avoit à Milet, ville de l'Ionie, un oracle révéré de tout l'Orient. Panticapée, la capitale de Pharnace, ville située sur le rivage européen du Bosphore, étoit une colonie de Milet: c'est donc à Panticapée qu'on a frappé cette médaille, ainsi que presque toutes celles du même roi dont on a connoissance[1].

Pharnace prend ici le titre de roi des rois, et son pere ne l'avoit jamais pris. La raison de cette différence est que Mithridate, qui affectoit la domination de la Grece, se conformoit à l'usage adopté par les rois des dynasties macédoniennes, et que Pharnace, relégué à l'extrémité de l'Europe, suivoit l'usage des rois de l'Orient. Ce titre fastueux n'étoit pas entièrement une chimere de l'orgueil; les rois du Bosphore cimmérien tenoient dans leur dépendance des peuplades barbares dont chacune étoit sujette à un chef particulier, souvent héréditaire, et qui s'arrogeoit le titre de roi. D'autres rois du Bosphore cimmérien, moins puissants que Pharnace, ont pris le même titre dans les inscriptions[2], quoique, pour ne pas choquer les empereurs romains, ils n'aient pas osé l'inscrire sur leurs monnoies.

§. 7. ASANDRE.

Quoique Asandre eût repoussé et fait périr son maître, il ne

(1) Toutes les médailles de Pharnace, d'or et d'argent, ont le même type dont Vaillant avoit déja donné la même explication. Cary et Eckhel se taisent là-dessus.

(2) Nous en verrons un exemple ci-dessous, au §. 11 de ce même chapitre.

fut pas tranquille possesseur du Bosphore. César, qui avoit laissé ce royaume à Pharnace, fut indigné de la perfidie du général, et disposa de cette couronne en faveur d'un fils naturel du grand Mithridate[1]. Ce jeune prince portoit le même nom que son pere, et pour le distinguer on ajoutoit à son nom celui de la ville de Pergame, dans laquelle il étoit né. Il avoit servi sous César, dans la guerre d'Egypte, de maniere à mériter son estime; mais il n'avoit pas assez d'expérience pour réussir contre un vieux capitaine aussi habile et aussi rusé que l'étoit Asandre. Les Romains, qui auroient pu le secourir, en étoient détournés par leurs guerres domestiques : sa tentative fut malheureuse; il périt, et sa perte affermit son rival sur le trône. Asandre n'avoit pris d'autre titre que celui d'*archonte*[2], ou de gouverneur du Bosphore, tant que son élévation n'avoit pas été approuvée par Rome : mais, l'ayant été par Auguste, qui le nomma roi[3], il en porta le titre depuis cette époque. Pour mieux

(1) Hirtius, *Bell. Alexandr.*, §. 78; Strabon, liv. XIII, p. 625, suivant la correction de Casaubon; Appien, *Bell. Mithr.*, p. 254.

(2) Il ne prend que ce titre sur plusieurs de ses médailles.

(3) C'est ce qu'assure Lucien (*Macrobii*). Eckhel pense qu'Asandre a pu obtenir ce titre de Marc-Antoine, et qu'Auguste ne peut que l'avoir confirmé. Le fondement de cette opinion est l'époque qu'on lit sur une des médailles d'Asandre; elle porte l'an ΓΚ, 23; et comme Asandre est mort l'an de Rome 740, la date de l'an 23 suppose qu'il avoit commencé à régner au moins en 717: mais Auguste ne pouvoit pas alors disposer des royaumes de l'Orient, qui étoit le partage de Marc-Antoine. On ne peut pas dire non plus qu'il faut compter les vingt-trois ans à partir du moment où il commença à gouverner sous un autre titre; car nous avons des médailles d'Asandre avec le titre de roi et la date de l'an 4; et si l'on admet qu'il a pris ce titre la quatrieme année de son gouvernement, il l'auroit obtenu encore plus tôt qu'Eckhel ne le suppose. D'ailleurs, il seroit encore difficile d'expliquer pourquoi nous n'avons pas des monnoies des onze dernieres années du regne d'Asandre; car il gouverna le Bosphore durant trente-quatre ans : il faut par conséquent mieux examiner la médaille sur laquelle on a lu cette date. Elle est de plomb, et se trouve au cabinet impérial

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

établir ses droits à la couronne, il avoit épousé Dynamis, fille de Pharnace; et lorsqu'il mourut, l'an 14 avant J.-C., sans laisser d'enfants, il remit le sceptre à sa veuve[1]. Mais la reine et ses états tomberent bientôt au pouvoir d'un aventurier, qui, se vantant de la protection d'Auguste, et prétendant descendre du grand Mithridate, envahit le Bosphore, et obligea Dynamis à l'accepter pour époux. Rome n'approuva pas l'audace de Scribonius[2]; et, dès que les peuples du Bosphore eurent appris qu'Agrippa s'approchoit de leur pays pour y installer Polémon, nommé roi de Pont par Auguste, ils mirent à mort l'usurpateur : ainsi Polémon obtint, sans rivalité, la couronne du Bosphore, et la main de la fille de Pharnace[3].

(*Descript. de méd.*, *etc.*, tom. II, *rois du Pont et du Bosphore*, nº 28). Au premier coup-d'œil on croit y voir les deux lettres ΓK qui expriment l'époque; mais on est étonné que, contre l'usage observé sur les autres monnoies d'Asandre, ces lettres soient disposées de droite à gauche, de maniere que les unités précedent les dizaines. On trouve sur les médailles grecques l'une et l'autre méthode; mais il est rare que sur les médailles du même roi, frappées dans le même pays, on suive tantôt l'une et tantôt l'autre. Je ne crois pas me tromper en assurant que ce prétendu ΓK, 23, n'est que le nombre 12, IB; la tête de l'I, applatie par la flexibilité du métal, ayant donné à cette lettre la figure d'un Γ, et le K étant si mal conservé, qu'on peut également voir un B dans ce caractere.

(1) Dion, liv. LIV, §. 24. Asandre avoit alors, suivant Lucien, quatre-vingt-treize ans. Cet écrivain prétend qu'Asandre se laissa mourir de faim, parceque Scribonius avoit commencé à manifester ses prétentions à la couronne, et à débaucher les soldats.

(2) Scribonius n'étoit pas un général romain, comme Vaillant, suivi par Cary, l'avoit supposé, trompé sans doute par ce nom romain : mais ce nom prouve tout au plus que Scribonius avoit obtenu le privilége de citoyen romain, et, suivant l'usage établi, avoit pris le nom de son patron. Cet imposteur faisoit croire qu'Auguste lui avoit accordé le royaume du Bosphore; mais on voit, par la facilité que les Bosphoriens eurent à s'en défaire, qu'il n'avoit pas de troupes de l'empire sous son commandement. Voyez Dion, *loco citato*.

(3) Appien nous assure que Pharnace avoit autrefois offert à César la main de sa fille (*Civ.*, liv. II, §. 91). Une inscription découverte dernièrement dans le jardin de l'église de Phanagorie (Taman), sur le rivage asiatique du Bosphore, est, suivant l'interprétation que je crois pouvoir donner

La médaille d'or gravée sous le n° 8 représente la tête d'Asandre ceinte du bandeau royal[1]. Le mouvement de ses cheveux et celui des bouts du diadême, qui voltigent autour du col, rappellent le portrait du grand Mithridate. La légende du revers, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ, *du roi Asandre,* donne le nom du prince qui a fait frapper cette monnoie. Le type représente la Victoire debout sur une proue de navire, et ayant une couronne dans la main droite qu'elle tient élevée, et une palme dans la main gauche.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII. N° 8.

L'opinion de Vaillant, qui voit dans ce type une allusion à la défaite de Mithridate de Pergame, est très vraisemblable. L'année, qui est marquée par les lettres grecques ΙΔ, est la quatorzieme du regne d'Asandre. Si le titre de roi lui fut donné par Auguste après la bataille d'Actium, la quatorzieme année de sa royauté répond à l'an 17 avant l'ere chrétienne. Asandre étoit alors presque nonagénaire[2]; cependant son portrait n'annonce pas un âge si avancé : il offre un exemple de plus de l'usage observé quelquefois par les anciens artistes de graver sur les

aux mots mutilés qu'elle contient, un monument de Dynamis, et prouve le soin et les égards d'Auguste pour cette princesse du sang des Achéménides. La voici telle que l'a donnée M. Koehler dans sa *Dissertation sur le monument de la reine Comosarye*, n° x :

ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡΑΚΑΙΣΑΡΑΕ · ΟΥΥΙΟ
ΣΕΒΑΣΤ · · · · ΝΠΑΣΗΣΓΗΣΚΑΙ
· · · · · ΘΑΛΑΣΣΗΣ · · ΧΟΝΤΑ
ΤΟΝΕΑΥΤΗΣΣΟΤΗΡ · · · · · · · · ΕΤΗ
ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΔΥΙ · · · ·

Je la lis, je la corrige, et je la supplée ainsi :

Αὐτοκράτορα Καίσαρα Θεοῦ υἱὸν
Σεβαστὸν, τὸν πάσης γῆς καὶ
πάσης θαλάσσης ἄρχοντα,
τὸν ἑαυτῆς σωτῆρα καὶ εὐεργέτην,
βασίλισσα Δύναμις·

La reine Dynamis (consacre ce monument) *à l'empereur César Auguste, fils d'un dieu, souverain de toute la terre et de toute la mer, son sauveur et son bienfaiteur.*

(1) *Description de médailles, etc.*, tom. II, *rois du Pont et du Bosphore*, n° 26.

(2) En supposant même qu'Asandre eût pris ce titre plusieurs années auparavant, à la quatorzieme année de son regne il devoit être presque octogénaire.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

monnoies des rois ou des princes très avancés en âge les portraits qu'on en avoit faits long-temps avant que leur physionomie portât l'empreinte de la vieillesse[1].

§. 8. POLEMON Ier.

Les royaumes du Pont et du Bosphore furent réunis une seconde fois sous Polémon, qui dut aux talents de son pere et à la faveur d'Antoine ses premiers pas vers la fortune, et enfin la dignité royale. Il étoit fils d'un Zénon qui professoit la rhétorique dans la ville de Laodicée en Phrygie. Ce rhéteur se servit du crédit que sa réputation lui donnoit dans sa patrie pour exciter ses concitoyens à la résistance contre les Parthes, qui, sous le commandement d'un général romain devenu transfuge, ravageoient l'Asie mineure l'an 40 avant l'ere chrétienne[2]. Antoine, pour récompenser Zénon, investit son fils d'une petite principauté dans la Cilicie[3], et l'éleva quelque temps après sur le trône de Pont[4], resté vide, ainsi qu'on peut le conjecturer, par la mort de Darius, fils de Pharnace, qu'Antoine lui-même y avoit placé[5]. Polémon suivit Antoine à la guerre contre les Parthes; il y fut fait prisonnier par Artavasde, roi des Medes, et contraint à se racheter. Bientôt après il réussit, par ses négociations, à détacher les Medes de l'alliance des Parthes, et réconcilia Artavasde avec Antoine. Celui-ci, pour prix des services

(1) Cette observation doit être appliquée aux portraits de Lysimaque que nous avons examinés ci-dessus, chap. V de cette IIe partie, §. 1, t. II, p. 106.

(2) Strabon, l. XII, p. 578, et l. XIV, pag. 660.

(3) Appien, *Bell. civil.*, liv. V, §. 75. Ce fut l'an 39 avant J.-C. Nous examinerons ce fait ci-après, au §. 2 du chap. XIV.

(4) Dion, liv. XLIX, §. 25. L'an 37 avant l'ere chrétienne.

(5) Appien, *loco citato*.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

de Polémon, augmenta ses états en y ajoutant la petite Arménie[1]. Reconnoissant envers son bienfaiteur, Polémon le servit dans la guerre contre Octave, qui fut terminée par la bataille d'Actium. Auguste avoit l'ame trop élevée pour garder aucun ressentiment contre les princes qui, dans cette circonstance, s'étoient montrés fideles à leurs anciens engagements : il confirma Polémon dans la possession de ses états, et l'honora du titre d'allié et d'ami[2]. Le roi de Pont eut encore à se louer de la générosité d'Auguste, lorsque la mort d'Asandre et l'usurpation de Scribonius fixerent les regards de l'empereur sur le royaume du Bosphore : Agrippa réunit par son ordre cet état à ceux de Polémon, et lui fit épouser la fille de Pharnace, veuve des deux usurpateurs qui s'étoient emparés, l'un après l'autre, du sceptre de son pere[3]. Dynamis n'avoit point eu d'enfants de ses deux premiers époux; elle n'en eut pas non plus du troisieme, qui, après la mort de cette reine, épousa Pythodoris, fille d'un citoyen de Tralles, renommé en Asie par ses immenses richesses[4]. Pythodoris donna à Polémon trois enfants qui monterent tous sur le trône[5]. Le roi du Bosphore se rendit terrible

(1) Dion, liv. XLIX, §. 33 et 44. L'an 33 avant l'ere chrétienne. La mort de Polémon dans la guerre des Parthes, qu'on lit dans le faux Appien (*Parth.*, pag. 78, édit. de M. Schweighæuser), n'est qu'une faute du compilateur, qui a mal compris les expressions de Plutarque dans la vie de Marc-Antoine, p. 633, d'où ce morceau a été tiré.

(2) Dion, liv. LIII, §. 25.

(3) Dion, liv. LIV, §. 24. L'an 14 avant l'ere chrétienne.

(4) Strab., liv. XI, p. 499, liv. XII, p. 555 et seq.

(5) L'aîné, qui portoit le nom de son pere, fut Polémon II, et nous en parlerons au paragraphe suivant. Le cadet changea le nom de Zénon contre celui d'Artaxias, lorsqu'il fut appelé à régner sur l'Arménie. Une fille de Polémon Ier et de Pythodoris fut reine des Thraces et épouse de Cotys V : nous en avons fait mention au chapitre V, §. 5, p. 258. Elle fit, dans la suite, transférer son fils sur le trône d'une partie de l'Arménie, où Artaxias son frere étoit mort sans laisser d'héritiers (Strab., l. XII, p. 556; Tacite, *Annal.*, l. II, §. 56, et l. VI, §. 31).

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

aux nations féroces qui environnoient ses états; il conquit la Colchide; il détruisit la ville de Tanaïs, devenue le repaire des barbares, et qui étoit située à l'embouchure du fleuve de ce nom, dans le fond du Palus-Méotide. Il voulut employer la ruse contre les Aspurgitains; mais elle lui réussit moins bien que la force ouverte : ces barbares le prévinrent, s'emparerent de sa personne, et le priverent de la vie[1]. Il avoit régné un peu plus de douze ans sur le Bosphore, et de trente-quatre sur le Pont .

N° 9 et 10.

Je n'ai pu me procurer aucune médaille originale de Polémon Ier avec le titre de roi. Des deux que j'ai fait graver ici, l'une, qui est d'argent, a été tirée de l'édition de Suétone par Ch. Patin[3]; l'autre, qui est de bronze, est copiée sur la gravure donnée par P. Seguin[4]. La premiere représente Polémon au revers de Marc-Antoine, alors triumvir; sur la seconde il est représenté au revers d'Octave, qui a déja le titre d'Auguste. Mais il existe au cabinet de la bibliotheque impériale une médaille de Polémon frappée en Cilicie, et qui le représente dans sa jeunesse, lorsqu'il n'étoit encore que prince des Olbiens. Je l'ai fait graver

(1) Tous ces faits sont indiqués par Strabon au liv. XI, p. 493, 495 et 499.

(2) Une inscription grecque trouvée à Cumes de l'Eolide, apportée à Paris par M. Peyssonnel, et publiée par le comte de Caylus, avec de savantes remarques de l'abbé Belley (*Recueil*, t. II, p. 170), prouve que Polémon vivoit encore après l'an de Rome 725, ou l'an 2 avant l'ere chrétienne, époque à laquelle Auguste avoit pris le titre de Pere de la patrie, qu'on lit dans cette inscription.

(3) Patin, *Ad Sueton.*, pag. 298. La légende d'un côté donne le nom *du roi Polémon*, ΒΑCΙΛЄΩC ΠΟΛЄΜΩΝΟC; celle de l'autre côté porte le nom de *Marc-Antoine*, *empereur* (c'est-à-dire ayant une autorité proconsulaire extraordinaire) et *triumvir*, Μ. ΑΝΤΩΝΙΟC ΑΥΤ ΤΡΙΩΝ ΑΝΔΡΩΝ.

(4) *Sel. Num.*, pag. 317 de la 2e édit. Cette médaille étoit autrefois au cabinet de Sainte-Genevieve. La légende qu'on y voit gravée du côté de la tête de Polémon est la même que dans la médaille précédente; celle qui accompagne la tête de l'empereur contient le nom *de César-Auguste*, ΚΑΙCΑΡΟC CЄΒΑCΤΟΥ.

parmi celles des rois de la Cilicie, que je donnerai à la planche XLVIII[1]. Quant aux deux médailles que nous examinons ici, la différence qu'on remarque entre les portraits qu'elles offrent du même prince provient uniquement de l'inexactitude des dessinateurs et des graveurs, peu exercés à copier l'antique. Toutefois les planches de l'ouvrage de Seguin, étant plus soignées que celles de Patin, la médaille du n° 10 mérite plus de confiance. La vérité du portrait qu'on y voit gravé sera confirmée par la comparaison qu'on en pourra faire avec la médaille de Polémon frappée en Cilicie.

§. 9. POLEMON II.

La veuve de Polémon saisit d'une main ferme les rênes du gouvernement; et, à l'exception du Bosphore, qui resta au pouvoir des barbares[2], elle sut faire respecter son autorité dans le Pont, ainsi que dans la Colchide[3]. Pythodoris épousa en secondes noces Archélaüs son voisin, roi de Cappadoce, auquel elle survécut; et à sa mort, dont on ne connoît pas précisément l'époque, elle laissa à Polémon II, l'aîné de ses fils, le royaume paternel,

(1) Dans l'explication de cette médaille je discuterai l'opinion des numismatistes qui l'attribuent à un autre Polémon.

(2) Nous verrons que les princes qui gouvernerent le Bosphore cimmérien après la mort de Polémon Ier étoient des chefs de ces Aspurgitains qui l'avoient fait périr.

(3) On peut voir ce que l'abbé Belley a écrit au sujet de cette reine dans un mémoire imprimé dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXIV, pag. 67, où cet estimable antiquaire a expliqué, avec beaucoup d'érudition et de sagacité, le type et la légende d'une médaille de la reine Pythodoris, que d'autres numismatistes avoient attribuée à une reine de Thrace, sa fille. Voyez aussi Eckhel, D. N., t. II, p. 370. Nous ne donnons point ici le dessin de cette médaille très rare; elle n'est pas du ressort de l'iconographie, puisqu'on n'y a pas gravé le portrait de Pythodoris, dont on y lit seulement le nom.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

qu'il gouvernoit déja du vivant de sa mere[1]. Caligula paroît avoir réuni de nouveau le Bosphore aux états de Polémon, vers l'an 39 de l'ere vulgaire; mais, l'an 41, Claude obligea celui-ci de l'échanger contre une partie de la Cilicie[2]. Polémon se fixa dans cette contrée, qui devint son seul apanage lorsqu'il eut renoncé, sous Néron, au royaume de Pont[3]. Plus avide de richesses que de puissance, il eut la lâcheté d'embrasser la religion judaïque, et de se soumettre à ses cérémonies pour obtenir la main de Bérénice, et posséder les trésors qu'elle apportoit en dot[4]. Quelques grands qu'ils fussent, ils ne pouvoient compenser un pareil sacrifice, ni le tort que la conduite trop libre de cette jeune veuve avec son frère, roi de Chalcis, avoit fait à sa réputation. Aussi les deux époux ne furent-ils pas long-temps unis : Bérénice se livra de nouveau à ses anciennes foiblesses, jusqu'au moment où elle brûla pour Titus d'une flamme plus honorable[5]. Polémon ne tarda pas à renoncer à sa nouvelle religion, et à retourner au paganisme. Le reste de sa vie est échappé à l'histoire : peut-être sa mémoire n'a-t-elle rien perdu à cet oubli.

N° 11. La médaille gravée sous le n° 11 de cette planche représente

(1) Strabon, liv. XII, 456.

(2) Ces faits sont consignés dans l'histoire de Dion, liv. LIX, §. 12, et liv. LX, §. 8.

(3) Suétone, *Nerone*, c. 18.

(4) Joseph, *Antiq. ind.*, liv. XX, c. 7, n° 3. Epiphane, prince de Commagene, avoit refusé d'épouser à ce prix Drusille, sœur de Bérénice.

(5) Bérénice étoit âgée de seize ans lorsqu'à la mort de son pere elle épousa Hérode son oncle, roi de Chalcis (Josephe, l. XIX, c. 9). Ce fut l'an 44 de l'ere vulgaire; elle avoit donc plus de cinquante ans l'an 79 de la même ere, époque à laquelle Titus parvint à l'empire. Le sacrifice que ce prince fit à l'opinion publique en renvoyant Bérénice, ne suppose donc pas de sa part une vertu aussi extraordinaire qu'on pourroit le croire en s'en rapportant à la tragédie de Racine.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

la tête d'un roi; et la légende, ΒΑϹΙΛΕΩϹ ΠΟΛΕΜΩΝΟϹ, l'attribue à un *roi Polémon* : la tête d'Agrippine de Claude, qui est gravée au revers avec l'*année* 15, ΕΤΟΥϹ ΙΕ, prouve que ce Polémon ne peut être que le second du nom et le fils de Pythodoris. L'année quinzieme doit être comptée à partir de son avènement à la couronne; et si cet avènement répond, comme on le pense, à l'an 38 de l'ere vulgaire, la médaille a dû être frappée l'an 52 de la même ere. Polémon régnoit alors sur le Pont et sur une partie de la Cilicie[1].

§. 10. SAUROMATE Ier.

Les Aspurgitains qui avoient fait périr Polémon Ier resterent possesseurs du Bosphore. Auguste ne chercha point à venger la mort de son allié; il paroît qu'il se contenta de l'hommage que son vainqueur lui rendit. Ces faits, indiqués à peine par Strabon, empruntent beaucoup de lumiere des monuments numismatiques et paléographiques. On savoit, par le témoignage du géographe, que des rois barbares gouvernoient ces contrées[2] sous la dépendance de Rome; mais il ne nous apprenoit pas que ces princes étoient les chefs de ces mêmes Aspurgitains qui avoient renversé Polémon. Je me crois autorisé à l'assurer, d'après le surnom d'*Aspurgitain*, ΑϹΠΟΥΡΓΟΥ, qu'on donne au roi Sauromate Ier sur une médaille du cabinet impérial[3].

(1) *Description de médailles, etc.*, t. II, *rois du Pont et du Bosphore*, n° 35; Pellerin, *rois*, p. 187; Eckhel, D. N., t. II, p. 372.

(2) Liv. VII, p. 212.

(3) M. Cary, qui l'a publiée, a prouvé, par la comparaison d'autres médailles, que celle-ci ne peut appartenir qu'à Sauromate, roi du Bosphore, premier du nom (*Histoire des rois du Bosphore*, pag. 45 et 46; voyez aussi la *Descript. de médailles, etc.*, tom. II, *rois du Pont et du Bosphore*, n° 49).

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

Strabon ne nous donne pas les noms de ces princes : les médailles nous font connoître un Sauromate, un Rhescuporis, une reine Pépæpiris ; et des inscriptions nouvellement découvertes nous indiquent un autre Rhescuporis plus ancien, pere de Sauromate. Enfin la ressemblance des noms portés par des rois thraces de la même époque avoit embarrassé les antiquaires ; et c'est à la critique savante et ingénieuse de Belley, de Froelich, de Cary, et d'Eckhel, que nous devons la connoissance certaine de la différence qui existe entre les médailles des rois thraces et celles des rois du Bosphore, qu'on a souvent confondus les uns avec les autres par la ressemblance de leurs noms. Les monuments paléographiques que MM. Waxel et Koehler ont publiés, et qui existent encore dans les ruines de Phanagorie, en ajoutant les noms romains de Tibere et de Jules au nom de Sauromate, addition que les médailles nous avoient déja fait connoître, ont achevé de porter au dernier degré de la certitude historique l'opinion de ces illustres antiquaires [1].

Quant à Sauromate I[er], auquel on donne sur les médailles le

(1) Ce sont trois inscriptions mutilées qui se trouvent dans le jardin de l'église de Taman, près de l'ancienne Phanagorie. M. Waxel a publié la premiere au n° 15 du *Recueil* déja cité ; M. Koehler l'a donnée plus correctement dans sa *Dissertation sur le monument de Comosarye*, n° VII ; on y lit, ΒΑΣΙΛΕΑ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΝ Τoυ ϖαΝΤΟΣ ΒΟΟΣΠΟΡΟΥ ΤΙΒΕΡΙΟΝ ΙΟΥΛΙΟΝ σαυρωμΑΤΗΝ ΥΙΟΝ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΗΣΚΟΥΠΟΡΙδος φιλοκαΙΚΑΡΑ ΚΑΙ ΦΙΛΟΡΩΜΑιον : *Le grand roi des rois de tout le Bosphore, Tibere Jules Sauromate, fils du roi Rhescuporis, dévoué aux Césars, et ami des Romains.* Dans la copie de M. Waxel on lit par erreur le nom de *César* à la place de celui de *Sauromate*. Cette faute ne se trouve pas dans la copie de M. Koehler, qui a publié aux n° VIII et IX deux autres fragments d'inscriptions appartenantes au même prince. Celle du n° IX, d'après la maniere dont j'ai cru devoir suppléer les lacunes, nous apprend que Sauromate prenoit le titre de pontife des Augustes, ainsi que Polémon son prédécesseur avoit pris celui de prêtre de Rome et de l'empereur Auguste (Caylus, *Rec.*, tom. II, pag. 170) : j'y lis, ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΣΑΥΡΩΜΑτης ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ ΤΩΝ ΣΕΒαστων· *Le roi Sauromate, pontife des Augustes.*

surnom d'Aspurgitain, et les noms romains de Tibere Jules, nous apprenons par une inscription existante à Phanagorie qu'il étoit fils de Rhescuporis, et qu'à l'exemple de Pharnace il s'arrogeoit le titre de roi des rois[1]. Sa dépendance de Rome est indiquée non seulement par les noms de Tibere et de Jules, qu'il prend comme s'étant mis sous la protection de Tibere, fils adoptif et successeur d'Auguste, mais encore par les épithetes de *Philocésar, dévoué à César,* et de *Philoroméos, ami des Romains,* qui sont jointes à son nom dans la même inscription.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

La durée de son regne est incertaine. Une médaille de son successeur porte l'époque de l'an 313; c'est-à-dire de l'an 770 de Rome, qui répond à l'an 17 de l'ere vulgaire; et nous avons vu que Polémon Ier vivoit encore en l'an 2 avant la même ere. On doit en conclure que le regne de Sauromate n'a pu être de plus de seize ou dix-sept ans[2].

La médaille gravée sous le n° 12 est tirée du cabinet Tiépolo, à Venise[3]. Elle a été dessinée d'après une empreinte. On y voit d'un côté la tête *du roi Sauromate* sans barbe, ceinte du bandeau royal, avec la légende ΒΑCΙΛΕΩC CΑΥΡΩΜΑΤΟΥ, *du roi Sauromate.* Le revers présente le buste d'une reine coiffée N° 12.

(1) Voyez la note précédente.

(2) On est même en doute si la conquête du Bosphore a été faite par Sauromate ou par le roi Rhescuporis son pere. Il me paroît vraisemblable que celui-ci fut le vainqueur de Polémon Ier, mais que les Romains ne reconnurent pour roi du Bosphore que Sauromate son fils. La phrase ΒΑΣΙΛΕΥΟΝΤΑ ΑΠΟ ΠΡΟΓΟΝΩΝ, *dont les ancêtres se sont succédés dans la royauté,* phrase qu'on applique à Sauromate dans l'inscription VIII de M. Koehler, prouve que ce prince étoit issu d'une famille qui régnoit depuis long-temps sur quelque peuplade barbare.

(3) J'en possede une empreinte en plâtre, que M. l'abbé Daniel Francesconi, bibliothécaire de l'université de Padoue, m'a procurée de M. Tiépolo lui-même, propriétaire d'un cabinet célebre.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

suivant le costume grec, avec la légende BACIΛICCHC ΠΗΠΑΙΠΥΡΕΩC, *de la reine Pépæpyris*. Dans le champ, au-devant du buste, on lit le nombre IB, *douze*. Les monnoies de bronze frappées dans le Bosphore nous présentent souvent l'un de ces trois nombres, IB, 12; ΚΔ, 24; ou MH, 48. Cette particularité prouve que le Sauromate de la médaille a été roi du Bosphore; et il ne peut être que le premier de ce nom, les médailles de Sauromate II qui a vécu sous l'empire d'Adrien étant d'une fabrique bien différente.

N° 13. La médaille du n° 13 a été frappée sous le même regne; nous y voyons le buste de Sauromate Ier. Ici le roi porte la barbe. Nous aurons lieu de remarquer la même variété dans les portraits de Rhescuporis Ier son successeur. Il paroît que l'usage de ces peuples étoit de laisser croître la barbe dès qu'ils parvenoient à un certain âge. La légende porte TI ΙΟΥΛΙΟΥ ΒΑCΙΛΕωC CΑΥΡωΜΑΤΟΥ, *du roi Tibere Jules Sauromate*. La figure de la Victoire avec une couronne dans la main droite et une palme dans la main gauche, forme le type du revers: les deux lettres MH, gravées dans le champ, donnent le nombre 48[1].

§. II. RHESCUPORIS Ier.

Ce prince, qui n'est connu que par les médailles, régnoit sous Tibere et sous Caligula; il étoit, suivant toutes les apparences, fils de Sauromate Ier son prédécesseur; ses noms semblent le prouver. Il étoit d'usage chez les anciens de donner aux enfants mâles les noms de leurs aïeux paternels; et Rhescuporis porte

(1) *Description, etc.*, t. II, *loc. cit.*, n° 46.

le même nom que le pere de Sauromate. Il emprunte aussi à Sauromate les noms romains de Tibere Jules, qui prouvent en même temps son dévouement à la famille impériale, et sa dépendance de l'empereur. Nous avons des médailles d'or de Rhescuporis avec les années ΤΙΓ, 313, et ΤΛΔ, 334, de l'ere de Pont[1]. Nous en avons d'autres qui sont certainement postérieures à ces dernieres : il a donc régné plus de vingt-deux années.

N° 14.

La médaille de bronze gravée au n° 14 porte d'un côté la tête du roi Rhescuporis sans barbe, avec le diadême et une longue chevelure : son nom n'est indiqué que par la lettre Ρ (R), précédée d'un monogramme qui présente les lettres ΒΑ, initiales du mot ΒΑΣΙΛΕΥΣ, *roi*. La tête de l'empereur Caïus, surnommé Caligula, est gravée de l'autre côté, avec la légende ΓΑΙΟC ΚΑΙCΑΡ, *Caïus César*[2].

L'abréviation du nom du roi dans la médaille que nous examinons pourroit laisser quelque incertitude sur le nom de Rhescuporis, porté par le successeur de Sauromate Ier; mais la

(1) *Description de médailles, etc.* t. II, *loc. cit.*, n° 54 et 58. Je n'ai point fait usage de ces médailles, parceque je crois que les têtes qu'on y voit gravées sont des portraits romains ; ceux de la médaille du n° 54 appartiennent à Germanicus et à Tibere; ceux de la médaille n° 58 à Germanicus et à Caligula.

(2) *Description de médailles, etc.*, t. II, *loc. cit.*, n° 59. Cette médaille est différente d'une autre que M. Sestini a fait connoître. Dans la médaille du cabinet impérial, les trois lettres ne sont pas réunies en un seul monogramme, comme dans celle de M. Sestini. Cette derniere devoit ressembler, ainsi qu'il le remarque, à une troisieme publiée par Cary, *rois de Bosphore*, pl. 1, n° 12 : or, il est certain que les lettres initiales de la médaille qui est au cabinet impérial, quoiqu'un peu frustes, ne sont ni disposées de la même maniere, ni gravées dans la même place que dans la médaille de Rhescuporis publiée par Cary (Sestini, *Descr. num. vet.*, p. 239; *Lettere*, t. VI, p. 38).

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII. N° 15.

médaille gravée sous le n° 15 de cette planche détruit toute espece de doute.

On y voit d'un côté le buste de Rhescuporis avec la barbe, et dans le même costume que son pere, ainsi que le prouve la comparaison de cette médaille avec celle de Sauromate n° 13. La légende nous donne les noms *du roi Tibere Jules Rhescuporis*, ΤΙ ΙΟΥΛΙΟϹ ΒΑϹΙΛЄΥϹ ΡΗϹΚΟΥΠΟΡΙϹ. La tête de femme qu'on voit au revers, à en juger par le diadême, et sur-tout par la coiffure qui ressemble à celle de la reine Pépæpyris, est probablement le portrait de l'épouse de Rhescuporis, dont le nom ne nous est point parvenu. Les lettres ΚΔ donnent le nombre 24, qui est un de ces trois nombres qu'on trouve souvent sur la monnoie de bronze des rois du Bosphore[1].

La tête de Caligula, gravée sur la médaille n° 14, et l'an 334 de l'ere de Pont, qui répond à l'an 38 de l'ere vulgaire, et qu'on avoit marquée sur une autre médaille de Rhescuporis dont il a été fait mention ci-dessus, prouvent que ce prince avoit continué de régner jusqu'à l'époque où l'empereur disposa du royaume du Bosphore en faveur de Polémon II[2].

(1) *Description*, *etc.*, tom. II, *loco citato*, n° 59.

(2) On prétend que le Bosphore passa sous la domination de Polémon II l'an 38 de l'ere vulgaire. Mais Dion, sur le témoignage duquel on s'appuie, ne parle que du royaume paternel accordé à Polémon. On pourroit entendre cette expression dans un sens plus borné, et la restreindre au royaume de Pont. Cependant le même historien, à l'an 41 de l'ere vulgaire, 794 de Rome, ajoute qu'une partie de la Cilicie fut donnée à Polémon, pour le dédommager de la cession du Bosphore. Il est donc certain que l'an 41 Polémon II régnoit sur cette région, ou que du moins Rome lui en avoit accordé le droit.

§. 12. MITHRIDATE, ROI DU BOSPHORE.

Soit que Rhescuporis n'eût point laissé d'héritiers, soit que des troubles civils déchirassent ses états, soit enfin que la conduite des rois de cette contrée déplût à Rome, il est certain que Claude donna le Bosphore à Polémon II, roi de Pont. Mais peu de temps après, l'an 41 de l'ere vulgaire, il le lui fit échanger contre une partie de la Cilicie, et disposa de ce royaume en faveur d'un prince, appelé Mithridate, qui descendoit de l'ancienne famille du grand Mithridate et des Achéménides[1]. On croit, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il étoit le petit-fils de ce Darius qui régna sur une partie du royaume de Pont, et qui étoit issu de Pharnace II[2]. Le Bosphore étoit fatal aux princes qui portoient le nom de Mithridate. Mithridate-le-Grand y trouva la mort, Mithridate de Pergame y périt lorsqu'il tenta d'en faire la conquête, et le dernier Mithridate en fut chassé par les insinuations de son frere Cotys, qui sut le rendre suspect aux Romians[3]. Il essaya de s'y maintenir par la force; mais il fut contraint de se rendre. Il termina ses jours à Rome, dans une captivité qui ne put fléchir son humeur hautaine ; son frere lui succéda sur le trône du Bosphore.

La médaille gravée sous le n° 16 représente d'un côté la tête de Mithridate, roi d u Bosphore, avec la légende ΒΑCΙΛΕΩC ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ, *du roi Mithridate*. On voit au revers le carquois, N° 16.

(1) Tacite, *Annal.*, liv. XII, §. 18; Dion, liv. LX, §. 8.

(2) Vaillant, *Achæmen. imper.*, t. II, p. 218 et 246. Cet antiquaire a cependant confondu Cotys, frere de Mithridate, avec le Cotys, roi de Thrace, dont nous avons vu les médailles à la planche 41, n° 16.

(3) Tacite, *loc. cit.*, §. 18 à 21.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

l'arc et la massue d'Hercule, surmontés de la dépouille du lion néméen, et accompagnés d'un trident. Les lettres IB expriment le nombre 12[1]. C'est, comme nous l'avons vu, un nombre qu'on trouve ordinairement sur la monnoie des rois du Bosphore, successeurs de Polémon; et cette particularité ne permet d'attribuer cette médaille à aucun autre prince qui ait porté le nom de Mithridate. Le trident peut être un symbole de la ville de Panticapée; mais le type avec les attributs d'Hercule est nouveau sur la monnoie de ce royaume.

Il est probable que Mithridate, non content de la noblesse des Achéménides, avoit aussi la prétention de tirer son origine d'Hercule. En effet les aïeux du grand Mithridate descendoient d'une princesse Séleucide[2], qui, par Stratonice sa grand'mere, fille de Démétrius Poliorcete, pouvoit être regardée comme issue de la race d'Hercule et des Téménides, de laquelle la famille d'Antigonus prétendoit sortir. Nous verrons plus bas qu'Archélaüs, roi de Cappadoce, qui a vécu presque à la même époque que Mithridate, n'a pas négligé ce titre de noblesse héroïque, et qu'il est indiqué sur ses médailles par les mêmes symboles[3].

(1) *Description de médailles*, etc., t. II, *loco citato*, n° 62. Je conjecture que les chiffres 48, 24, et 12, désignent sur ces médailles la valeur de la monnoie de cuivre. J'ai remarqué, en comparant entre elles les médailles du même regne, que celles qui portent le nombre 48 sont bien plus fortes que celles qui ne sont marquées que du 24, et celles-ci que celles qui n'ont que 12. Il faut cependant, pour vérifier cette remarque, prendre toujours pour objet de comparaison les médailles du même roi.

(2) Justin, liv. XXXVIII, c. 5.

(3) Voyez ci-après, pl. 44, n° 15. On verra un type de la même nature au revers de la médaille d'un autre Mithridate plus ancien, qui avoit régné sur une partie de l'Arménie, pl. 45, n° 5.

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

§. 13. COTYS Ier.

Nous apprenons par Tacite que Cotys Ier remplaça son frere sur le trône du Bosphore[1]; mais ce n'est que par les médailles que nous connoissons la durée de son regne. Quelques unes ont été frappées l'an 342 de l'ere de Pont, qui répond à l'an 46 de l'ere vulgaire : cependant la captivité de Mithridate n'eut lieu que l'an 49 de la même ere; la guerre qu'il soutint contre les Romains et contre son frere avoit duré par conséquent près de quatre années. Nous allons voir une médaille de Cotys frappée en l'année 365 de l'ere de Pont, ou 69 de l'ere vulgaire, qui étoit la vingt-quatrieme de son regne.

N° 17 et 18.

Deux médailles d'or de Cotys Ier sont placées sous les n° 17 et 18 de cette planche. Quelques numismatistes ont cru que l'une des deux têtes gravées sur chacune de ces médailles est le portrait du roi Cotys. La médaille du n° 18 présente deux têtes couronnées de laurier; l'une est celle de l'empereur sans aucune légende ; auprès de l'autre on voit un monogramme qu'on explique par les mots Βασιλέως Κότυος, *du roi Cotys,* et les trois lettres ZNT, qui donnent l'an 357 de l'ere de Pont, ou l'an 61 de l'ere vulgaire[2]. A cette époque Néron régnoit; Claude, son pere par adoption, n'étoit plus. Cette considération pourroit faire croire que la tête auprès de laquelle est le monogramme qu'on croit exprimer le nom de Cotys est véritablement celle de ce prince. S'il porte une couronne de laurier, pourquoi ne pourroit-on pas conjecturer qu'il la porte en qualité de pontife

(1) Tacite, *Annales*, liv. XII, §. 15. (2) *Descr. de médailles*, etc., *loc. cit.*, n° 68.

Chap. VII.
Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien.
Pl. XLII.

des Césars divinisés, sacerdoce exercé par Polémon Ier et par Sauromate ses prédécesseurs, et dont sans doute les rois du Bosphore avoient le privilege d'être revêtus? Nous verrons dans cet ouvrage d'autres exemples de princes dont les têtes, au lieu d'être ceintes du bandeau royal, le sont d'une couronne tissue de quelques feuilles. Cette considération m'a déterminé à faire graver ici la médaille dont il s'agit : mais l'opinion contraire, suivant laquelle toutes les têtes couronnées de laurier qu'on voit sur les médailles des rois du Bosphore appartiennent à des Césars, me paroît plus vraisemblable; ainsi l'une des deux têtes gravées sur cette médaille doit être celle de Claude déifié; l'autre celle de Néron jeune[1]. Ces têtes ressemblent en effet à deux autres qu'on voit gravées sur une médaille de Cotys, qui porte l'an 349 de l'ere chrétienne, ou 53 de l'ere vulgaire[2], époque où Claude vivoit encore, et où Néron avoit obtenu le titre de César. Une autre médaille de l'an 342 de l'ere de Pont, 46 de l'ere chrétienne, présente d'un côté la tête d'un César couronnée de laurier[3], c'est celle de l'empereur Claude; et de l'autre côté une tête nue avec les cheveux courts, suivant l'usage romain : je pense que c'est celle de Britannicus, fils unique de l'empereur, qui, à cette époque, n'avoit pas d'autre héritier présomptif.

Mais la médaille n° 17, publiée par M. Sestini[4], embarrasse

(1) On doit porter le même jugement sur les deux têtes qu'une autre médaille, frappée l'an 359, nous présente (*Descript.*, etc., n° 69): mais la tête du revers est celle de Claude déifié, non celle de Néron: la tête qu'on attribue à Cotys Ier est celle de Néron. Les lettres du monogramme, ΝΕΡΚ, doivent être expliquées Νέρων Καῖσαρ, *Néron César*, et non pas *Néron Cotys*, comme les expliquoit Cary. Je donnerai les motifs de cette opinion dans la note qui se trouvera à la fin de ce chapitre.

(2) *Description de médailles*, etc., t. II, *loco citato*, n° 64.

(3) *Description*, etc., *loc. cit.*, n° 63. Cette médaille appartient au cabinet de M. Allier.

(4) *Lettere*, t. I, p. 36 et 37.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

beaucoup Eckhel[1]. On voit le monogramme de Cotys avec l'année de l'ere de Pont, 365 (EΞT), 69 de l'ere vulgaire. Galba, Othon, Vitellius, ont régné pendant cette année; auquel attribuerons-nous la tête ornée de la couronne impériale? Eckhel pense que l'empereur représenté est Galba ou Vitellius. Je partage son opinion; mais il croit que l'autre tête est celle de Cotys, et je ne puis être de son avis. La chevelure est tout-à-fait différente de celle des rois du Bosphore, dont les longs cheveux retombent ordinairement sur les épaules. Pourquoi d'ailleurs Cotys n'auroit-il pas le diadême, ainsi que l'ont sur leurs médailles les rois ses prédécesseurs, quoique leurs portraits soient gravés au revers de ceux des empereurs romains? Je pense donc que la tête nue est celle du fils aîné de Vitellius, associé par son pere à l'empire[2], et que la tête couronnée de laurier est celle de Vitellius.

§. 14. RHESCUPORIS II.

Une médaille d'or de Rhescuporis, gravée ici n° 19, est le seul monument qui nous reste d'un prince ignoré par l'histoire. Sa longue chevelure est ceinte d'un bandeau royal. La légende porte le nom *du roi Rhescuporis*, BACIΛEΩC PHCKOYΠO- N° 19.

(1) D. N., t. II, p. 377.

(2) Tacite, *Histor.*, liv. II, §. 59. Le P. Baldini a décrit une médaille du roi Cotys Ier, comme si elle présentoit d'un côté la tête du roi avec son nom en monogramme, et l'an 352; et celle d'Agrippine la jeune au revers: mais cet antiquaire nous laisse ignorer si la tête qu'il attribue à Cotys est ceinte d'un bandeau ou d'une couronne, ou si elle est sans aucun ornement. Ainsi nous ne pouvons rien décider sur cette médaille: cependant, à en juger par l'analogie des autres médailles du même roi, il me paroît probable que la tête prise par Baldini pour celle de Cotys est plutôt l'effigie de Néron, alors empereur (Vaillant, *Num. imp. præst.*, t. II, p. 61 de l'édition romaine).

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

ΡΙΔΟϹ. L'autre côté présente la tête de l'empereur Domitien, couronnée de laurier, et l'époque ΠΤ, qui désigne l'an 380 de l'ere de Pont, 84 de l'ere vulgaire[1]. Le type, l'époque, et la fabrique de cette médaille, assignent sans difficulté cette place à Rhescuporis dans la suite des rois du Bosphore[2].

§. 15. SAUROMATE II.

Quelques lettres de Pline le jeune ont fait parvenir jusqu'à nous le nom du prince qui sous le regne de Trajan gouvernoit le Bosphore[3]; c'étoit Sauromate. Plusieurs médailles confirment ce témoignage d'un écrivain contemporain : cependant nous nous garderons d'affirmer que Sauromate II ait été le successeur immédiat de Rhescuporis II. Nous voyons par les médailles de celui-ci qu'il régnoit en 84; et nous ne connoissons aucune médaille de Sauromate II antérieure à l'an 99 de l'ere vulgaire. Cet espace de quinze années peut avoir été rempli par d'autres princes.

N° 20. La médaille gravée sous le n° 20 a pour type d'un côté le buste de Sauromate sans barbe et avec une longue chevelure

(1) Cette médaille a été publiée par Cary, *rois du Bosphore*, pl. 11, n° 5; et par le P. Baldini, dans l'édition romaine de l'ouvrage de Vaillant, *Numismata imperatorum præstantiora*, t. II, p. 103.

(2) C'est par erreur que M. Sestini avoit fait connoître une autre médaille de Rhescuporis II, datée de l'année suivante (*Descr. num. vet.*, p. 240); lui-même en a fait l'observation (*Lettere*, t. VIII, p. 58). Comme le dessin gravé ici avoit été copié d'après une estampe, j'ai inséré dans la pl. 57 de supplément le dessin d'une médaille semblable, copié d'après l'original qui est parvenu à ma connoissance lorsque cette planche 42 étoit déja imprimée.

(3) Ce sont les 13[e], 14[e] et 15[e] du livre X. On voit par ces lettres que Sauromate se faisoit un devoir d'informer l'empereur de quelque nouvelle importante. Il s'agissoit peut-être d'un mouvement des Daces.

ceinte du diadême. La légende, ΒΑCΙΛΕΩC CΑΥΡΟΜΑΤΟΥ, donne le nom *du roi Sauromate :* on voit de l'autre côté la tête d'un empereur romain sans barbe, et ornée du laurier impérial. La date ЄϞΤ, 395, de l'ere de Pont, répond à l'an 99 de l'ere vulgaire[1]. La tête est donc celle de Trajan; et en effet, quoiqu'elle soit d'un mauvais travail, elle présente quelque ressemblance avec les portraits de cet empereur, faits d'un meilleur style. J'observe à cette occasion que les têtes des rois du Bosphore sont toujours, sur leurs médailles, d'un travail plus soigné que celles des empereurs.

On a publié d'autres médailles de Sauromate II avec la tête d'Adrien : les dernieres sont de l'an 422, 126 de l'ere vulgaire[2].

§. 16. COTYS II.

Le regne entier de Cotys II s'écoula sous l'empire d'Adrien. Cet empereur le plaça sur le trône, et lui survécut; c'est tout ce que nous savons de Cotys par quelques passages de Phlégon de Tralles, et d'Arrien de Nicomédie[3]. Les médailles de ce roi du Bosphore viennent à l'appui de ces témoignages.

(1) *Description de méd., etc.*, t. II, *rois du Bosphore*, n° 71.

(2) M. Sestini les a fait connoître (*Lettere*, tom. I, p. 37, t. II, p. 170; et *Class. Géogr.*, part. I, p. 33). Celles de bronze qui sont indiquées dans la *Descript.*, *etc.*, tom. II, *loc. cit.*, aux n° 77 et 78, et sur lesquelles on a cru trouver les dates de l'an 422 et de l'an 424, appartiennent à Sauromate III. Les lettres qui marquent l'époque étant frustes, on a pu s'y tromper. J'en ai fait graver une au n° 21 de cette planche, et je l'expliquerai en parlant des médailles de Sauromate III.

(3) Ils ont été cités par Cary (*Histoire des rois du Bosphore*, pag. 60 et 61). Le passage de Phlégon nous a été conservé par Constantin Porphyrogénete (*Them. occid.*, 12) : celui d'Arrien se trouve dans le *Périple du Pont-Euxin*, p. 130, édit. de Blancard. Cet ouvrage étoit adressé par Arrien à l'empereur Adrien.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII. N° 22.

Celle que j'ai fait graver sous le n° 22 est d'or : on y voit d'un côté la tête de Cotys, dans le même costume que ses prédécesseurs; la légende, ΒΑϹΙΛЄѠϹ ΚΟΤΥΟϹ, *du roi Cotys*, désigne le roi du Bosphore. La tête d'Adrien qu'on voit au revers est reconnoissable : l'an de Pont ϚΚΥ, 426, répond à l'an 130 de l'ere vulgaire. Une autre médaille avec les mêmes types porte l'an 428, ou 132[1] des mêmes eres; ces années appartiennent au regne d'Adrien.

§. 17. RHÉMÉTALCÈS.

Rhémétalcès succéda à Cotys l'an 132 de l'ere vulgaire. Cette date est prouvée par les médailles[2] Mais ce prince eut un compétiteur dans la personne d'Eupator. La contestation, ainsi qu'on peut le conjecturer d'après un passage de Jules Capitolin[3], fut portée au tribunal de l'empereur Antonin Pie, qui réprima les prétentions d'Eupator, et conserva sur le trône Rhémétalcès. Il régna jusqu'à l'an 154 de l'ere vulgaire, 450 de l'ere de Pont.

N° 23 La médaille d'or gravée sous le n° 23 a été frappée sous

(1) *Description*, *etc.*, *rois du Bosph.*, n° 80 et 81.

(2) La même année 428, 132 de l'ere vulgaire, se trouve sur deux médailles d'or du cabinet impérial, l'une avec la tête de Cotys, l'autre avec la tête de Rhémétalcès (*Descript. de méd.*, *etc.*, t. II, *rois du Bosph.*, n° 81 et 85).

(3) *In Antonino Pio*, c. 9. M. Cary a très ingénieusement restitué dans ce passage le nom d'Eupator, transformé, dans le texte de Capitolin, en *Curatorem*. L'historique d'une contestation entre Rhémétalcès et Eupator, pour le sceptre du Bosphore, rapproché des expressions par lesquelles Arrien informe l'empereur de la mort de Cotys, et lui envoie en même temps la description de ces rivages, « A « l'effet, dit-il, qu'il connoisse en détail, « cette navigation dans le cas où il voudroit « disposer du Bosphore », Εἴ τι βουλεύοιο περὶ τοῦ Βοσπόρου, me fait penser que Cotys mourut sans laisser d'enfants qui pussent le remplacer. Nous verrons qu'Eupator paroît avoir fait valoir sa descendance de la ligne des anciens rois.

Adrien l'an 433 de l'ere de Pont, 137 de l'ere vulgaire. Cette époque est marquée par les lettres grecques ΓΛΥ, qu'on voit au-dessous de la tête d'Adrien. La légende, BACIΛЄѠC POIMHTAΛKOY, fait connoître le buste *du roi Rhémétalcès*, représenté de l'autre côté de la médaille. Le roi du Bosphore a des moustaches et une petite barbe[1].

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

§. 18. EUPATOR.

Le nom de ce prince est emprunté d'un surnom du grand Mithridate, dont il est probable qu'Eupator prétendoit être issu. Nous ignorons quels étoient les droits en vertu desquels il voulut se mettre à la place de Rhémétalcès; peut-être étoit-ce les droits du sang. Quoi qu'il en soit, ses intrigues échouerent du vivant de ce prince; mais il est certain par les médailles qu'Eupator, probablement après la mort de Rhémétalcès, le remplaça sur le trône du Bosphore. Il jouit de son élévation au moins pendant quinze ans: c'est ce que prouvent les dates de l'an 452 et 467 de l'ere de Pont, qui répondent aux années 156 et 171 de l'ere vulgaire[2]. Ainsi Eupator régna sur le Bosphore pendant l'empire d'Antonin Pie et de son successeur; et nous apprenons de Lucien qu'il leur payoit un tribut annuel[3].

La médaille d'or gravée sous le n° 24 est celle des médailles d'Eupator qui porte la plus ancienne date; elle est de l'an 156 de l'ere vulgaire, 452 de celle de Pont, ainsi que l'indiquent N° 24.

(1) *Description*, etc., *rois du Bosphore*, n° 86.

(2) Ces deux dates se trouvent sur les médailles d'Eupator qui existent au cabinet impérial (*Description*, *etc.*, *loc. cit.*, n° 91 et 102).

(3) Lucien, *Alex. vel. Pseudomantis.*

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

les chiffres grecs BNY, qu'on voit gravés au-dessous de la tête d'Antonin Pie [1].

La légende, ΒΑCΙΛΕΩC ΕΥΠΑΤΟΡΟC, nous fait connoître le buste *du roi Eupator.* Ce prince porte la chevelure comme les autres rois du Bosphore; mais il a plus de barbe que son prédécesseur. Une massue est placée dans le champ de la médaille au-devant du buste. Ce symbole d'Hercule et de la famille des Héraclides, et le nom d'Eupator qui rappelle le grand Mithridate, me font conjecturer qu'Eupator avoit la prétention de descendre de ce prince, qui lui-même n'étoit pas étranger à la race d'Hercule. Cette conjecture et celle que j'ai déja proposée au sujet des symboles d'Hercule, gravés sur une médaille de Mithridate, frere de Cotys, se fortifient mutuellement et acquierent l'une de l'autre un plus haut degré de vraisemblance [2].

§. 19. SAUROMATE III.

Quoique Sauromate ait régné pendant un long espace de temps, sa mémoire ne nous seroit point parvenue sans le secours des médailles. Les plus anciennes sont marquées de l'an 474 de l'ere de Pont; les dernieres de l'an 506. Il a donc régné depuis l'an 178 de l'ere vulgaire jusqu'à l'an 210; ainsi son regne a commencé sous Marc-Aurele, et fini sous Septime-Sévere [3].

(1) *Description*, *etc.*, tom. II, *rois du Bosphore cimmérien*, n° 91.

(2) Voyez ci-dessus le §. 12, où j'ai développé cette généalogie. La massue se trouve aussi sur des médailles de Cotys II et de Rhémétalcès (*Description*, *etc.*, *loc. cit.*, n° 81, 82, 85 et 87). Ce symbole rend de plus en plus probable que, dans la contestation entre Rhémétalcès et Eupator, on cherchoit de part et d'autre à faire valoir les droits du sang.

(3) Une médaille d'or de Sauromate III, avec l'an 474, a été publiée par M. Waxel (*Suite du Recueil*, n° 58). M. Sestini nous en a fait connoître une autre d'argent avec l'an 506 (*Lettere*, t. I, p. 41).

La médaille d'or n° 25 appartient à Sauromate. La légende gravée autour de son buste le fait connoître, BACIΛEωC CAYPOMATOY *du roi Sauromate*. Son costume ressemble à celui d'Eupator. Le revers représente la tête assez reconnoissable de l'empereur Septime-Sévere, avec l'année 490 de l'ere de Pont (ϘΥ), qui est la 194[e] de l'ere vulgaire, et la seconde du regne de cet empereur. Une étoile est placée dans le champ de la médaille au-devant de la tête de Septime-Sévere[1]. Pl. XLII. N° 25.

La médaille de bronze gravée au n° 21 passoit pour appartenir à Sauromate II[2]. En l'examinant avec plus de soin, j'y ai reconnu dans le champ la tête d'un empereur avec une longue barbe; c'est sans doute la tête de Septime-Sévere, sur laquelle un aigle paroît prêt à poser une couronne. Les caracteres qui marquent l'époque avoient été pris pour les lettres YKB, 422; avec plus d'attention on reconnoît que ces caracteres sont les lettres BϘΥ, formées comme on les voit dans la gravure, et placées sur trois points différents de la médaille. L'année de l'ere de Pont est donc la 492[e], 196[e] de l'ere vulgaire. On retrouve la tête d'un empereur romain, gravée comme elle l'est ici dans le champ de N° 21.

(1) *Description de médailles*, *etc.*, tom. II, *rois du Bosphore*, n° 3. L'étoile gravée sur la médaille est un emblême dont l'allusion n'est pas facile à déterminer. Il paroît probable que cette étoile a trait à l'horoscope de Septime Sévere; ce prince croyoit à l'astrologie, et l'on débitoit sur son compte plusieurs présages de ce genre lors de son élévation à l'empire (Spartien, *Sept. Sev.*, c. 1, 2 et 3).

(2) Elle se trouve rangée parmi les médailles de Sauromate II, dans la *Description*, *etc.*, *loc. cit.*, n° 77. Le n° 78 du même ouvrage désigne une autre médaille de Sauromate III, très ressemblante à celle du n° 77: on y a lu l'an ΔΚΥ, 424, ce qui a donné lieu à l'équivoque; mais les lettres qui marquent cette époque sont frustes et retouchées; on y doit lire ΔΠΥ, 484. Sauromate II, sur ses médailles certaines, est toujours sans barbe.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimméaien. Pl. XLII.

la médaille, sur d'autres monnoies qui appartiennent indubitablement à ce même Sauromate[1].

§. 20. RHESCUPORIS III.

Nous ne savons que par les médailles que Sauromate III eut pour successeur Rhescuporis III. Ce prince gouverna le Bosphore au moins pendant dix-huit ans. Nous avons quelques médailles avec l'an 508 de l'ere de Pont; nous en avons avec l'an 525. Il régnoit donc l'an 212, et il régnoit encore l'an 229 de l'ere vulgaire : ainsi son regne remplit la durée presque entiere de celui des empereurs Caracalla, Geta, Macrin, et Elagabale, et se termina sous Alexandre-Sévere.

Nº 26. Sur la médaille nº 26 on voit son portrait sans barbe, dans le même costume que celui des rois du Bosphore antérieurs à Rhémétalcès. La légende, ΒΑCΙΛЄωC ΡΗCΚΟΥΠΟΡΙΔΟC, nous assure que la médaille est *du roi Rhescuporis*. La tête d'un empereur gravée sur le revers doit être celle de Caracalla; mais elle a peu de ressemblance avec le portrait de cet empereur. On seroit tenté de croire qu'on a continué, dans le Bosphore, à graver sur la monnoie la tête de Septime-Sévere: cependant l'année ΑΙΦ, 511, de l'ere de Pont répond à l'an 215 de l'ere vulgaire, et indique le regne de Caracalla. On aperçoit une étoile gravée au-devant de la tête de l'empereur, ainsi que sur la médaille de Sauromate III[2].

(1) Cary, *Histoire des rois du Bosphore*, pl. 3, *Descript. de méd.*, *etc.*, nº 7, *loc. cit.*, nº 122.

(2) *Description, etc.*, *loc. cit.*, nº 125. Eckhel a fait, à l'occasion de cette médaille, une remarque très-juste; c'est que,

§. 21. COTYS III.

Quelques médailles qui portent des dates et qui ressemblent à celles des rois précédents nous assurent que Cotys III fut le successeur immédiat de Rhescuporis. On voit son portrait, dans le même costume que celui de son prédécesseur, sur la médaille que j'ai fait dessiner au n° 27. On aperçoit au-devant du buste un sceptre en forme de trident. Le revers présente la tête d'un empereur sans barbe, qui doit être celle d'Alexandre-Sévere, ainsi que l'assure l'an de l'ere de Pont ϹΚΦ, 526, correspondant à l'an 230 de l'ere vulgaire. Le globe qui occupe ici la place de l'étoile que nous avons remarquée sur la médaille de Rhescuporis III peut être un emblême de l'empire romain. Le métal de cette médaille est un mélange de différents métaux dans lequel il entre de l'or et de l'argent, et que les numismatistes appellent *electrum*[1]. N° 27.

§. 22. SAUROMATE IV.

Nous devons la connoissance de ce roi du Bosphore à une médaille d'argent, qui est unique, et qui existe dans le cabinet de M. Allier, à Paris[2]. J'ai fait graver ici cette médaille sous le n° 28 : elle offre le buste d'un roi exécuté d'une maniere qui annonce de plus en plus la décadence de l'art; et la légende N° 28.

depuis Rhescuporis III, la tête de l'empereur qui est représenté sur les monnoies des rois du Bosphore ne peut être déterminée que par l'époque.

(1) *Description*, *etc.*, *loc. cit.*, n° 136.

(2) Cet amateur distingué a eu la complaisance de me confier la médaille originale, que j'ai fait dessiner avec l'exactitude la plus scrupuleuse. M. Mionnet l'a indiquée dans sa *Description*, *etc.*, *loc. cit.*, n° 138.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

nous assure que c'est le portrait *du roi Sauromate*, ϐαCΙΛΕΩC CΑΥΡΟΜάτου. Il est dans le même costume que son prédécesseur. Le revers présente la tête sans barbe de l'empereur Alexandre-Sévere, avec l'année de l'ere de Pont ΖΚΦ, 527, 231 de l'ere vulgaire. Au-devant de la tête de l'empereur on aperçoit deux petits globes d'une exécution si grossiere qu'on ne peut décider si c'est un sceptre ou un caducée qu'on a voulu représenter. Nous avons vu une médaille de Cotys III frappée l'an 230, c'est-à-dire l'année qui a précédé celle où cette médaille de Sauromate IV a été frappée; nous en avons d'autres portant aussi le nom de Cotys, et frappées durant cette même année 231, ou dans quelques unes des années suivantes. Le roi Sauromate dont il s'agit ici étoit-il un usurpateur dont la puissance n'a été qu'éphémere, ou régnoit-il seulement sur une partie du royaume tandis que Cotys continuoit à régner sur l'autre? ou plutôt le roi Cotys dont nous avons des médailles des années 231 et suivantes ne seroit-il pas un autre Cotys successeur de Sauromate, et le regne de ce dernier n'auroit-il duré que quelques mois? Cette opinion me paroît la plus probable : nous allons en examiner les raisons.

§. 23. COTYS IV.

Quoique le nom de ce prince, qui a commencé à régner en 231, soit le même que celui d'un roi du Bosphore qui régnoit en 230, je pense que le même nom désigne sur les médailles de ces années deux personnages différents. La fabrique plus barbare des médailles de Cotys qui portent une date postérieure, la différence qu'on remarque dans le portrait du roi, l'existence certaine du roi Sauromate IV en 231, sont les raisons qui me

déterminent à penser ainsi. Si cette opinion est probable, j'en conclurai que le regne de Sauromate IV fut très court, et que ce prince fut remplacé la même année par Cotys IV; car nous avons une médaille de Cotys avec l'année 527 de l'ere de Pont[1].

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII

Celle que je donne au n° 29 a été frappée en l'an ΘΚΦ, 529, de cette même ere, 233 de l'ere vulgaire. La tête de l'empereur est donc celle d'Alexandre-Sévere : on a gravé un sceptre au-devant du buste du roi. La légende, ΒΑCΙΛΕΩC ΚΟΤΥΟC, nous assure que c'est celui *du roi Cotys*[2]. N° 29.

§. 24. ININTHIMÉVUS.

Un passage de Zosime nous apprend que l'antique race des rois du Bosphore s'étoit éteinte dans les années qui avoient précédé l'élévation de Valérien à l'empire, et que ceux qui gouvernoient ces contrées depuis cette époque étoient des hommes méprisables qui n'avoient pas la force de s'opposer aux invasions des Scythes[3]. L'histoire impute à leur lâcheté les incursions des barbares qui, du fond du Pont-Euxin, infestoient l'Orient sous Valérien et sous son fils. Les médailles des rois du Bosphore nous font voir qu'il y eut de grands changements dans ce pays quelques années avant l'empire de Valérien. Aux anciens noms de Cotys, de Rhescuporis, et de Sauromate, qu'on trouve sans cesse sur les monuments, nous voyons succéder ou

(1) Elle est au cabinet impérial (*Description*, *etc.*, *loc. cit.*, n° 138).

(2) *Description de médailles*, *etc.*, *loco citato*, n° 141.

(3) Zosime, *Histor.*, liv. I, c. 31, où cet historien nous laisse entendre que les Romains donnoient des subsides aux princes du Bosphore pour faire la guerre aux barbares.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

se mêler les noms ignorés d'Ininthimévus, Teiranès, Thothorsès, qu'on ne lit que sur les médailles. Depuis le regne de Rhescuporis III, c'est-à-dire depuis l'an 229, l'or a disparu de la monnoie du Bosphore; il est remplacé par l'argent, ou plus souvent encore par l'alliage appelé *electrum*, dont nous venons de parler. Cet alliage devient, sous les regnes qui suivent, toujours moins pur et plus cuivreux, et il dégénere en potin, et peu après en cuivre. La fabrique des monnoies depuis ce même regne est plus grossiere; la décadence de l'art, d'abord moins sensible sous Cotys III qui succede à Rhescuporis, devient très rapide sous les rois ses successeurs. Ces changements n'annonceroient-ils pas ceux qui s'étoient faits dans la famille régnante? et, s'il nous reste trop peu de documents pour en assigner l'époque précise, n'en avons-nous pas assez pour conjecturer qu'ils durent arriver après la mort de Rhescuporis III?

Quoi qu'il en soit de ce point d'histoire, Seguin nous a fait connoître le premier un roi de Bosphore nommé Ininthimévus[1]: la date de ses médailles ne permet pas de douter qu'il ait succédé à Cotys IV.

N° 30. La médaille d'argent dont je donne le dessin sous le n° 30 est la même que Seguin a publiée; mais ici elle est rendue plus fidèlement. On lit du côté de la tête la légende ΒΑCΙΛΕωC ΙΝΙΝΘΙΜΗΥΟΥ, qui désigne le portrait *du roi Ininthimévus*. Ce prince porte la barbe. Le travail de la médaille est très grossier. Au-devant du buste on voit le sceptre du roi, ainsi que sur la médaille de Cotys IV; l'année qui est marquée sur le revers, au-dessous de la tête d'un empereur, est la 531e de l'ere de Pont,

(1) Seguin, *Selecta Numismata*, p. 46.

235[e] de l'ere vulgaire [1]. La tête est donc celle d'Alexandre-Sévere, ou plutôt celle de Maximin. Le regne d'Ininthimévus fut très court : nous avons des médailles de l'année d'auparavant avec le nom de son prédécesseur ; nous en avons de l'année 235 avec le nom de son successeur.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

§. 25. RHESCUPORIS IV.

Le regne de ce prince fut long, puisqu'il commença en l'année 235 de l'ere vulgaire, et ne finit qu'à l'an 267 de la même ere [2]. Tandis que Rhescuporis IV occupoit le trône du Bosphore, il vit paroître et disparoître une foule d'empereurs sur celui des Césars.

La médaille de Rhescuporis IV, gravée sous le n° 31, est de potin. La tête est sans barbe, et les caracteres qui donnent le nom *du roi Rhescuporis,* BACIΛЄωC PHCKOYΠOPIΔOC, sont tout-à-fait barbares. Le revers présente les trois chiffres grecs AMΦ, qui marquent l'an 541 de l'ere de Pont, 245 de l'ere vulgaire. La tête au-dessous de laquelle ils sont gravés doit être celle de l'empereur Philippe [3]. N° 31.

§. 26. SAUROMATE V.

Les monnoies du Bosphore cimmérien laissoient une lacune de dix années depuis l'an 563 de l'ere de Pont, 267 de l'ere vul-

(1) *Description*, *etc.*, n° 143. Le cabinet impérial en possede une autre de bronze avec la même époque.

(2) Les époques des médailles de Rhescuporis IV prouvent la durée de son regne. On en voit au cabinet impérial avec l'an 531 ; on en voit aussi avec l'an 563.

(3) *Description*, *etc.*, *loc. cit.*, n° 147.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

gaire, marqué sur les médailles de Rhescuporis, jusqu'à l'an 573 de l'ere de Pont, 277 de l'ere vulgaire, qu'on trouve sur les médailles de Teiranès. M. Waxel a découvert dernièrement sur les bords de la mer Noire deux médailles de Sauromate V; l'une à Jenikale sur le détroit de Caffa, l'autre dans les ruines de la ville d'Olbia à l'embouchure du Boug et du Niéper; l'une et l'autre sont de bronze, et présentent la même époque. J'ai fait graver ici la premiere sur le dessin que M. Waxel en a publié [1].

N° 32. On y voit une tête sans barbe, avec une longue chevelure si mal rendue qu'on pourroit la prendre pour une draperie. La légende assez nette, ΒΑϹιΛЄΟϹ ϹΑΥΡΟΜΑΤΟΥ, prouve que le portrait est celui *du roi Sauromate*. Le trident gravé au-devant de la tête fait allusion à la puissance maritime que la position de leurs états donnoit aux rois du Bosphore. Nous avons vu cet emblême sur une médaille de Mithridate, et sur une autre de Cotys III [2]. La tête de l'empereur, gravée au revers, est surmontée d'une couronne rayonnante, ornement qui, même sur les monnoies romaines des empereurs de ce siecle, a été substitué assez souvent à la couronne de laurier. L'époque ΒΟΦ, 572, de l'ere de Pont, marque l'année 276 de l'ere chrétienne. L'empereur est donc Tacite, Florien, ou Probus.

§. 27. TEIRANÈS.

N° 33. Voici un autre roi du Bosphore tout-à-fait inconnu. La mé-

(1) *Recueil de quelques antiquités*, etc., n° 39; *Suite au Recueil*, n° 61 : sur cette derniere on voit gravé, ainsi que sur les médailles de Sauromate III, un aigle ayant une couronne dans le bec, et la posant sur la tête de l'empereur romain.

(2) N° 16 et 27; on le trouve encore sur celles de Cotys II: *Descr.*, *etc.*, *loc. cit.*, n° 83.

daille de bronze qu'on voit gravée sous le n° 33 présente le nom du *roi Teiranès*, BASIΛЄωS TЄIPANOY. L'année marquée sur le revers est la 573[e], ΓOΦ, de l'ere de Pont, 277 de l'ere vulgaire. L'empereur qu'on y voit couronné de laurier doit être Probus[1]. Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

Cette médaille prouve que l'an 276 marqué sur la médaille de Sauromate V fut le dernier de ce prince.

§. 28. THOTHORSÈS.

La médaille de Teiranès peut être regardée comme unique: nous en connoissons plusieurs d'un autre roi dont le nom est plus barbare encore et également inconnu; c'est le roi Thothorsès. Les époques de ses monnoies prouvent qu'il a gouverné le Bosphore sous les empereurs Dioclétien et Maximien Hercule son collegue, depuis l'an 292 jusqu'à l'an 303 de l'ere vulgaire[2].

La légende, BAσιλεως ΘOΘOPCOY, nous fait connoître la tête du *roi Thothorsès*. La médaille est de bronze et d'un travail barbare. Un sceptre est représenté grossièrement sur le devant. L'époque gravée au-dessous de la tête impériale est l'année HϤΦ, 598, 302 de l'ere vulgaire[3]. N° 34.

L'intervalle de quinze années qui sépare l'époque marquée sur la médaille de Teiranès de la plus ancienne des époques

(1) *Description de médailles*, etc., *loc. cit.*, n° 157.

(2) M. Waxel a décrit une médaille de Thothorsès datée de l'an 588, HΠΦ, de l'ere de Pont (*Suite du Recueil*, n° 63). Il existe au cabinet impérial une médaille de ce prince, frappée l'an 599, ΘϤΦ, de la même ere (*Description*, etc., n° 161).

(3) *Description de médailles*, etc., *loc. cit.*, n° 160.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

données par les médailles de Thothorsès a été rempli par quelques évènements dont Constantin Porphyrogénete nous a conservé la mémoire [1].

La ville de Chersonese ou de Cherson, soumise du temps de Cotys II aux rois du Bosphore cimmérien [2], avoit su s'en rendre indépendante en se mettant sous la protection des empereurs romains. Un peu avant le regne de Thothorsès, Sauromate VI, fils de Rhescuporis [3], qui régnoit sur le Bosphore, s'étoit joint aux Sarmates, et avoit ravagé avec eux le royaume de Pont. Constance Chlore, qui commandoit l'armée romaine dans l'Asie mineure, insinua aux Chersonites de faire une diversion en entrant dans les états de Sauromate. Ce plan fut si bien exécuté que la capitale du Bosphore fut prise, et que les femmes du roi et toute sa famille furent reduites en captivité. Pour les délivrer et pour recouvrer ses états, Sauromate fut obligé d'évacuer le pays dont il s'étoit emparé, et de recevoir la paix qu'il plut au général romain de lui accorder. Comme l'historien ajoute que Constance Chlore, de retour de cette expédition, fut déclaré César l'année suivante par Dioclétien, ces faits doivent appartenir à l'an 291 de l'ere vulgaire, 587 de

(1) M. Cary, qui avoit tiré ces faits d'un ouvrage de Constantin Porphyrogénete, intitulé, *De Administrando imperio*, c. 53, p. 144, t. I de l'*Imperium orientale* de Banduri, ne les a point arrangés dans un ordre conforme à la chronologie. Il paroît même avoir ignoré qu'ils n'étoient point échappés à l'exactitude de Tillemont, et que cet habile historien les avoit placés à des temps convenables (*Histoire des empereurs*, t. IV, *Diocl.*, art. 8). On doit cependant à M. Cary les corrections très ingénieuses du texte de Constantin, auxquelles je me suis conformé dans le récit des faits.

(2) Constantin Porphyrogénete, *Them.*, liv. II, them. 12.

(3) Probablement de Rhescuporis IV, qui régnoit encore en 267. Sauromate V et Teiranès ont pu être les freres aînés de Sauromate VI.

l'ere de Pont : ils sont par conséquent antérieurs au regne de Thothorsès.

§. 29. RHESCUPORIS V.

Il y a un intervalle de quatorze années entre la derniere époque donnée par les médailles de Thothorsès et la premiere qu'on trouve sur les médailles de Rhescuporis V. M. Cary a rempli cet espace par les regnes de deux Sauromate. Nous avons vu que l'un de ces deux rois avoit régné avant Thothorsès : mais Sauromate VII doit avoir remplacé ce dernier. Ce fut lui sans doute qui, voulant venger sur les Chersonites l'affront fait à son aïeul, fut réduit à une paix honteuse. Après son regne les médailles constatent l'existence d'un cinquieme Rhescuporis qui a gouverné le Bosphore pendant un espace au moins de douze années. Nous connoissons des médailles de ce prince frappées l'an 317 de l'ere vulgaire, et d'autres de l'an 328[1]. Ces époques répondent au regne du grand Constantin.

Sur la médaille de bronze que j'ai fait graver au n° 35 on voit la tête de *Rhescuporis*, indiquée par la légende PHCKOYΠOριδος. L'année ⊏IK, 616, de l'ere de Pont est l'année 320 de l'ere vulgaire. Cette époque est gravée, comme à l'ordinaire, au-dessous de la tête d'un empereur, sur le devant de laquelle on voit plutôt un emblême qu'un monogramme : c'est un trident, un caducée, ou un sceptre, exécuté d'une maniere barbare. N° 35.

(1) Ce sont les années 613, ΓΙΧ, et 624, ΔΚΧ, de l'ere de Pont. La premiere de ces époques se trouve sur une médaille de Rhescuporis V, décrite par M. Sestini (*Lettere*, t. I, p. 44 ; et *Class. gener.*, I, p. 34) ; la derniere, sur les médailles qui existent au cabinet impérial.

Chap. VII. Rois de Pont, et du Bosphore cimmérien. Pl. XLII.

Enfin un autre Sauromate qui régnoit vers le temps de Constantin-le-Grand, mais sans doute après Rhescuporis V, renouvela la guerre contre les Chersonites, et proposa de la terminer par un combat singulier qui auroit décidé, comme autrefois celui des Horaces et des Curiaces, du sort et de l'indépendance des deux nations. Le roi fut lui-même son champion; Pharnace, chef des Chersonites, fut le champion de ses concitoyens, et tua le roi du Bosphore, dont les sujets passerent sous la domination du vainqueur. Telle fut la fin d'un royaume qui, sous des fortunes diverses, s'étoit conservé pendant plus de huit siecles, à dater du commencement du regne des Archéanactides, vers l'an 480 avant J.-C. [1], jusqu'à l'an 330 ou environ de l'ere vulgaire, époque à laquelle le dernier Sauromate perdit la vie.

Nous devons remarquer aussi que les médailles des rois de Pont et de ceux du Bosphore nous présentent pendant plus de six siecles une série de dates fixées d'après la même ere. La plus ancienne année de cette ere qui soit indiquée sur les médailles est la 29e, qu'on voit sur un tétradrachme de Mithridate III, roi de Pont; la derniere est la 624e, qui est constatée par les médailles de Rhescuporis V, roi du Bosphore cimmérien.

(1) Diodore, liv. XII, §. 31; Constantin Porphyrogénete, *De A. I.*, c. 53.

NOTE.

Je me suis réservé de faire mention ici de quelques médailles qui, dans la *Description de médailles, etc.* de M. Mionnet, tome II, *loco citato*, n° 42 et 43, ont été indiquées sous le titre, *Rois inconnus du Bosphore cimmérien, contemporains d'Auguste.* Elles sont d'or, et présentent une tête de chaque côté, sans autre légende que l'année de l'ere de

Pont et quelques monogrammes. Les têtes qu'on y voit gravées paroissent, à leur courte chevelure, représenter des personnages romains. On convient assez que l'une des deux, sur chaque médaille, est celle d'Auguste. Les époques, en effet, répondent à son regne; car les années qu'on y lit, 304 et 305 de l'ere de Pont, sont les mêmes que les ans 8 et 9 de l'ere vulgaire. Ces médailles ont été par conséquent frappées sous les princes aspurgitains, qui avoient vaincu et fait périr Polémon I[er], roi du Bosphore, après l'an 2 avant J.-C. Il reste maintenant à voir si nous pouvons tirer des monogrammes gravés sur ces médailles quelque lumiere propre à déterminer le personnage dont l'effigie a été gravée au revers de celle d'Auguste. J'ai dit que ces portraits me paroissent être des portraits romains, autant que j'en puis juger par la médaille du n° 42, que j'ai vue dans le cabinet de M. Allier. Je juge de même par analogie de celle du n° 43, que je ne connois que sur la description; et il me semble que les monogrammes peuvent confirmer cette opinion. Le premier monogramme est composé des deux lettres Δ et K; le second des trois lettres N, E, et K. Je lis le premier, Δροῦσος Καῖσαρ, *Drusus César;* je lis le second, ΝΕρων Καῖσαρ, *Néron César*, et je pense que le César qui porte le nom de *Néron*, est Tibere, fils de Livie, qui étoit à cette époque fils adoptif d'Auguste, associé à son pouvoir tribunitien, et son héritier présomptif. Le nom de Néron lui étoit propre; Horace le distingue toujours par ce nom (l. I, *ep.* 8, 9, et 12; l. II, *ep.* 2). Je pense que, dans l'autre monogramme, le nom de *Drusus* désigne le fils unique de Tibere, prince qui porte ce nom dans l'histoire et sur les médailles, et auquel beaucoup d'honneurs furent déférés pendant les dernieres années de l'empire d'Auguste (Dion, l. LVI, §. 17). Quant au premier monogramme, que j'explique *Néron César*, nous le retrouvons sur une médaille de Cotys I[er], où ce monogramme désigne un autre Néron César, le fils d'Agrippine. On voit, par la comparaison de ces deux médailles, que l'interprétation, *Néron Cotys,* donnée par Cary au monogramme de la seconde, est insoutenable; car le nom de Cotys ne peut se trouver sur une médaille frappée l'an 305 de l'ere de Pont. Mais Tibere, à cette même époque, se trouvoit en Illyrie, à la tête d'une armée formidable. Les princes aspurgitains, qui avoient envahi le Bosphore et fait périr Polémon, sollicitoient de Rome l'oubli du passé, et desiroient être comptés parmi les rois dépendants de l'empire. D'autres médailles nous ont prouvé qu'ils obtinrent ce qu'ils desiroient, et qu'ils l'obtinrent par la protection de Tibere, dont ils prirent le nom. Celles-ci sont une nouvelle preuve de la soumission des Aspurgitains à l'empire.

CHAPITRE VIII.

ROIS DE BITHYNIE.

§ 1. NICOMEDE.

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

Le pays qui, bordé par le fleuve Sangarius, touche à l'orient les limites du Pont, et s'étend vers le couchant sur la Propontide jusqu'aux bouches du Rhyndacus, étoit peuplé depuis long-temps par des tribus de Thraces, qui, des rivages opposés de l'Europe, étoient passés dans cette riche contrée, où ils étoient connus sous les noms de Thyniens et de Bithyniens [1]. Des chefs indigenes les gouvernoient sous la dépendance du grand roi et des satrapes de l'Asie mineure. Lorsque Alexandre entreprit de renverser le trône de Darius, la Bithynie, écartée sur la gauche de la route du conquérant, fut affranchie par ses victoires de la domination des Perses, sans être pour lors asservie par les Macédoniens [2].

(1) Strabon, liv. XII, pag. 541. Trois morceaux de l'abbé Sevin sur l'histoire de Bithynie, insérés dans les *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, t. XII, p. 16, t. XV, p. 21, et t. XVI, p. 141, éclaircissent les antiquités de cette contrée; et il est à regretter qu'ils ne dépassent pas le regne de Prusias Ier.

(2) Les Bithyniens repousserent même une division macédonienne qui s'étoit portée sur la Bithynie : voyez Memnon, dans *Photius*, cod. CCXXIV, ch. 21, p. 722. Cet auteur nous fournit des détails précieux sur l'histoire de cette contrée et de ses rois.

Zipétès la gouvernoit: la circonstance lui sembla favorable pour secouer toute dépendance étrangere, ainsi que pour assujettir à sa domination plusieurs colonies grecques du voisinage, qui se régissoient en républiques. Il éprouva quelque opposition à ses projets de la part des capitaines macédoniens qui se disputoient l'Asie; mais ni Antigonus ni Lysimaque n'eurent assez de loisir pour réduire les Bithyniens. Zipétès eut des succès; et il paroît que, lorsque Lysimaque envahit la Macédoine, le prince bithynien se crut si bien affermi dans le pouvoir souverain, qu'il prit le titre de roi [1]. Il est du moins certain que l'ere de Bithynie commence à cette époque [2].

A la mort de Zipétès, quatre fils qu'il avoit laissés se disputerent sa succession. Nicomede, qui étoit l'aîné, l'emporta sur ses freres, et parvint à régner seul: mais, ne se croyant assez fort ni pour résister aux princes grecs qui l'environnoient, ni pour contenir les partis qui s'étoient formés dans ses états, il

(1) Une expression de Memnon est le fondement de cette conjecture; il appelle Zipétès ἐπάρχων, *chef* des Bithyniens, à l'époque où ce prince s'opposoit à Séleucus Nicator (Memnon, *loc. cit.*, c. II, p. 715). De l'autre côté, sur l'autorité de Denys d'Halicarnasse, cité par le Syncelle, Zipétès doit être compté dans le nombre des huit rois qui ont régné sur la Bithynie (Syncelle, p. 276); et Diodore de Sicile lui donne en effet le titre de roi (l. XIX, §. 60).

(2) Les dates de cette ere, marquées sur les médailles des rois bithyniens, prouvent qu'elle a commencé entre l'an 466 et 467 de Rome, 288 et 287 avant J.-C., ainsi que Spanheim l'avoit conjecturé (*De U.* et *P. N.*, t. I, p. 515). Les deux cent treize ans de durée donnés aux regnes de ces rois par le Syncelle, qui avoit sous les yeux l'ouvrage entier de Denys d'Halicarnasse, et l'histoire bithynienne d'Arrien de Nicomédie, se terminent à l'an de Rome 679, 75 ans avant l'ere chrétienne. Ainsi l'an 680, où Lucullus étoit consul, C. Cotta, qui avoit été consul l'année précédente, se trouvoit gouverneur de la Bithynie, léguée aux Romains par le testament du dernier Nicomede qui venoit de mourir. Cette époque est prouvée par Appien (*Bell. Mithrid.*, §. 71, éd. de M. Schweighæuser). Ce point fixé, on peut conclure que l'ere de Bithynie commence au moment où Lysimaque et Pyrrhus se disputoient le royaume de Macédoine: Zipétès n'avoit pour lors en Asie aucun ennemi formidable qui pût s'opposer à son ambition.

Chap. VIII.
Rois de Bithynie.
Pl. XLIII.

invita les Gaulois, qui à cette époque avoient fait une incursion dans la Thrace, à passer le Bosphore, et à se fixer dans quelqu'une de ses provinces[1]. Telle fut l'origine de l'établissement des Gaulois dans cette contrée, qui, de leur nom, fut appelée par la suite Galatie, Gallo-Grece, ou Gaule asiatique. Nicomede donna de l'éclat à son regne en construisant une capitale digne d'être la résidence d'un grand prince, et de porter son nom. Il bâtit Nicomédie[2], qui, regardée pendant six siecles comme une des villes les plus florissantes de l'Asie, mérita sous Dioclétien de devenir le séjour ordinaire des Césars. La mort de Nicomede, après un regne long et heureux, plongea de nouveau la Bithynie dans les troubles où il l'avoit trouvée à la mort de son pere[3]. Sa complaisance pour la reine l'avoit fait consentir à exclure de la succession l'aîné de ses fils, Zélas, qu'il avoit eu d'un premier mariage. L'état souffrit des divisions qui éclaterent dans la famille royale; et les rois de Pergame, voisins de la Bithynie, profiterent de ce désordre pour s'agrandir.

N° 1. Le médaillon d'argent ou tétradrachme gravé sous le n° 1 est tiré du cabinet de Vienne; il a été frappé sous Nicomede Ier dont il porte l'effigie[4].

Les médailles de Bithynie nous ont transmis les portraits de trois Nicomede. Les époques nous font distinguer le second et le troisieme. Les médailles qui ne portent pas d'époque, et qui

(1) Ce passage des Gaulois en Asie arriva l'an 278 avant l'ere chrétienne (Pausan., l. X, c. 23).

(2) Ce fut l'an 262 avant la même ere. (Eusebe, *Chron.*, olymp. CXXIX, an 3.)

(3) Suivant le calcul de l'abbé Sevin, Nicomede Ier mourut la troisieme année de la CXXXIIe olympiade, 249 ans avant J.-C.

(4) Eckhel, *Catalog. Musei Vindobonensis*, t. I, p. 153.

offrent, avec le nom de Nicomede, la tête d'un roi dont la physionomie est différente de celle qu'on voit représentée sur les médailles des princes du même nom, ayant une date, ne peuvent appartenir qu'à Nicomede Ier ou à Nicomede IV ; car je ne m'écarte pas de l'autorité d'Appien, qui donne à la Bithynie quatre rois de ce nom. Mais le regne du dernier Nicomede fut très court; et plusieurs raisons s'opposent à ce qu'on puisse lui attribuer ces médailles[1]: la simplicité de la légende, qui donne le nom du roi sans aucune épithete; le travail et la fabrique du médaillon, qui montrent une plus haute antiquité, l'absence d'une époque, tandis qu'il y en a toujours une sur les tétradrachmes de Bithynie depuis le regne de Nicomede II; prouvent incontestablement, selon moi, que ces médailles ont été frappées sous le plus ancien des Nicomede. Le type du revers a été parfaitement expliqué par le P. Frœlich[2]. On y voit la figure de Diane armée, assise au pied d'un arbre; une double pique est dans sa main droite, l'épée dans sa main gauche; la déesse a posé à terre son riche bouclier: sa tunique est relevée par une ceinture, et son sein découvert suivant l'usage des Amazones. Diane étoit ainsi représentée et honorée par les Thraces. Un pareil type montre que Nicomede se glorifioit de l'origine que lui et son peuple tiroient de cette nation belliqueuse.

La légende porte le nom *du roi Nicomede*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ, sans aucune addition : on voit dans le champ de la

(1) Nous ne connoissons point de tétradrachmes des rois de Bithynie sans époque depuis ceux de Nicomede II, frappés l'an 150 de l'ere de Bithynie, 138 ans avant l'ere chrétienne. De plus, les derniers rois ajoutent au nom de Nicomede le titre d'Epiphane : le type de leurs tétradrachmes est toujours semblable à celui qui a été usité sous Prusias Ier.

(2) *Reg. vet. numi.*, p. 40.

médaille une petite figure de la Victoire, et un monogramme composé de deux lettres, I et Δ.

N° 2. J'ai fait graver, sous le n° 2, une petite médaille de bronze tirée du cabinet impérial, et qui ressemble au médaillon d'argent du n° 1, par la tête du roi, par le type, et par la légende du revers : dans le champ un monogramme tient la place de la petite Victoire[1]. Eckhel, en parlant de cette médaille publiée par Pellerin, hésite à l'attribuer plutôt à l'un qu'à l'autre des Nicomede[2]. Elle appartient sans doute à Nicomede I[er], ainsi que la médaille du n° 1. La conformité des physionomies sur les deux médailles est évidente.

Pausanias a fait mention d'une statue de Nicomede, exécutée en ivoire : elle étoit placée de son temps dans le portique du temple de Jupiter à Olympie, sur un piédestal circulaire[3]. L'abbé Sevin a mal compris le texte du voyageur de la Grece, lorsqu'il a cru que cette statue avoit été transportée à Rome par Trajan[4].

§. 2. PRUSIAS I[er], dit LE BOITEUX.

La guerre civile s'étoit allumée en Bithynie à la mort de Nicomede I[er]. Zélas avoit pour lui le droit de la naissance; Tibite son frere s'appuyoit du testament du dernier roi. Comme Tibite étoit mineur, la reine épousa son beau-frere pour opposer au prétendant un chef plus habile.

(1) *Description*, *etc.*, tom. II, *rois de Bithynie*, n° 2.

(2) D. N., p. 440.

(3) Pausanias, liv. V, c. 12.

(4) *Mémoires de l'Académie*, *etc.*, t. XV, p. 32.

Cette fois la fortune se déclara pour le bon droit; Zélas fut vainqueur; son cadet se réfugia dans la Macédoine. Mais le roi de Bithynie, en voulant se débarrasser des Gaulois qui l'avoient aidé à se mettre en possession de son trône, tomba dans le même piége qu'il préparoit à leurs chefs : il fut massacré dans un festin par ceux-mêmes qu'il comptoit immoler à son repos. Prusias son fils étoit en âge de régner: il lui succéda; et, quoique placé dans des conjonctures difficiles, il sut les maîtriser par l'énergie de son caractere, et par son habileté[1]. Il se fit respecter par ses voisins; il humilia les Gaulois; il affranchit le commerce du despotisme des Byzantins. Pendant toute sa vie et tout son regne, qui furent de longue durée, il se trouva toujours au milieu des circonstances les plus délicates. Dans ses dernieres années, il sut encore conserver sa neutralité entre les Romains et Antiochus-le-Grand, qui avoit attiré leurs armes en Asie : il avoit même profité du désordre général pour s'emparer de la Phrygie; mais Rome ne souffrit pas qu'un prince neutre s'arrogeât ainsi les récompenses qu'elle destinoit à ses alliés : la Phrygie accrut les états d'Eumene, qui avoit combattu pour Rome. Prusias, jaloux de l'agrandissement du roi de Pergame, et désespéré de

(1) Quelques écrivains modernes n'ont connu qu'un seul Prusias dans la suite des rois de Bithynie; entre autres Reinérus Reineccius, dont les travaux ont été si utiles à l'histoire des anciennes monarchies. Les auteurs anglais de l'Histoire universelle sont tombés dans la même erreur. Mais Vaillant avoit déja distingué deux Prusias, le boiteux et le chasseur (*Histor. Achæm.*, t. II, p. 311 et 322); leur existence est clairement prouvée par Memnon, qui marque la mort naturelle de Prusias le boiteux peu de temps après sa tentative sur la ville d'Héraclée (c. 29, p. 727); et par Appien, qui nous instruit de la mort de Prusias le chasseur, massacré dans une révolution (*Mithr.*, §. 7). S'il n'eût existé qu'un seul Prusias, il auroit régné depuis 236 avant l'ere chrétienne jusqu'à 149, presque un siecle entier. Spanheim est tombé dans une erreur contraire lorsqu'il a distingué, sans aucun motif probable, Prusias le successeur de Zélas, de Prusias le boiteux, et a reconnu ainsi trois Prusias.

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

n'avoir pu faire payer par les Romains son inaction, résolut de s'en venger : il reçut à sa cour Annibal, qu'Antiochus avoit été obligé d'éloigner de lui, et qui cherchoit un asile. La mort de Prusias suivit de près l'arrivée de cet illustre fugitif[1], et sauva ses états d'une guerre qui, suivant toutes les apparences, auroit été destructive.

Prusias avoit donné son nom à plusieurs villes qu'il avoit fait rebâtir. Vers la fin de son regne, il avoit cherché à s'emparer de la ville d'Héraclée, située entre la Bithynie et le Pont. Ayant voulu monter lui-même à l'assaut, il fut renversé par un coup de pierre, et il eut une cuisse fracassée : cet évènement l'a fait distinguer dans l'histoire par le surnom de *boiteux*[2]. Prusias avoit épousé la sœur de Philippe V, roi de Macédoine ; il en eut un fils qui porta son nom, et qui lui succéda[3].

N° 3. Le médaillon, gravé sous le n° 3, est d'un beau travail, et il nous présente la tête de Prusias : elle est ceinte du diadême, et a le bas des joues couvert d'une barbe frisée, presque pareille à celle de Philippe V, beau-frere de ce prince[4]. La figure de Jupiter debout forme le type du revers. Le roi des Dieux a la main droite élevée, et tenant une couronne; le sceptre est dans sa main gauche. La légende porte le nom *du roi Prusias*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ

(1) Quoique l'abbé Sevin ait placé la mort de Prusias Ier à l'an 188 avant J. C., il est probable que cet évènement ne date que de l'an 187 ou 186. Annibal, l'an 188, étoit en Arménie. L'abbé Sevin n'a point tenu compte de cette circonstance, parce-qu'il avoit des doutes sur le séjour d'Annibal chez Artaxias, doutes d'ailleurs très peu fondés, comme nous le verrons au §. 4 du chap. XIX.

(2) « Il étoit et il s'appeloit *boiteux* », dit Memnon, c. 29, p. 727.

(3) Ce point d'histoire a été bien éclairci par Eckhel dans une note qu'on trouve dans sa D. N., t. II, p. 442.

(4) *Description de médailles*, *etc.*, *loco citato*, n° 8.

ΠΡΟΥΣΙΟΥ. On voit dans le champ du médaillon un foudre et deux monogrammes.

Jupiter sera dorénavant le type constant des tétradrachmes frappés pour les rois de Bithynie. Ce dieu avoit un temple dans la capitale du royaume, et des jeux solennels y étoient célébrés en son honneur[1].

Quoique nul caractere particulier ne nous assure que le Prusias de ce médaillon soit le premier du nom, nous n'en avons pas moins la certitude. Les médaillons de Prusias II portent des marques indubitables qui nous forcent de les attribuer à ce prince : ainsi nous ne pouvons douter que les médailles d'un Prusias qui ne présentent pas ces mêmes particularités, et sur lesquelles la tête du roi a une physionomie tout-à-fait différente, n'appartiennent à Prusias Ier.

§. 3. PRUSIAS II, DIT LE CHASSEUR.

Ce prince est caractérisé dans l'histoire par un excès de foiblesse d'ame qui dégrada toutes ses actions, et le laissa tomber dans les vices les plus méprisables et les plus odieux. C'est par une suite de ce caractere qu'il trahit envers Annibal l'hospitalité de son pere, en immolant le général carthaginois à la vengeance de Rome; qu'il aida les Romains à renverser du trône

(1) Ces fêtes s'appeloient *soteria*, qui signifie *fêtes ou combats en l'honneur de Jupiter sauveur*. La couronne que Jupiter a dans sa main fait sans doute allusion aux prix des jeux. Cette conjecture est presque démontrée par la comparaison des tétradrachmes des rois de Bithynie avec ceux des rois de Pergame, sur lesquels nous verrons Minerve ayant dans la main une couronne semblable. Polybe nous apprend qu'il y avoit de la rivalité entre les rois des deux nations, à l'occasion des fêtes qu'on solennisoit dans leurs capitales (l. IV, c. 49).

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

Persée, son cousin et son beau-frere; qu'il s'abandonna aux mouvements d'une folle jalousie en ravageant les états d'Eumene son voisin, et en y détruisant les chefs-d'œuvre des arts dont les rois de Pergame les avoient enrichis; qu'il se présenta dans le costume d'un affranchi à la porte du sénat romain, et ne dédaigna point de descendre aux flatteries les plus basses pour se concilier la faveur de ce corps. Cette même foiblesse le fit céder aux insinuations de ses corrupteurs, qui, en le plongeant dans tous les désordres, le rendirent la haine de ses sujets. La derniere de ses femmes, desirant assurer le trône à ses enfants, l'avoit séduit au point qu'il chercha à se défaire, par un parricide, de Nicomede son fils aîné, qu'il avoit éloigné de la cour et envoyé à Rome en ôtage. Le jeune prince, instruit de la conspiration par un courtisan adroit, se révolta contre son pere, qui n'avoit plus de parti pour lui dans ses propres états; et avec les forces d'Attale, qui, en secondant cette entreprise, assouvissoit ses anciens ressentiments, il renversa Prusias du trône. La féroce politique de Nicomede le porta jusqu'à ordonner la mort de son pere, qui fut massacré dans le temple de Jupiter, où il avoit en vain cherché un asile. La chûte de ce prince arriva 148 ans avant l'ere chrétienne. Il avoit régné plus de trente-huit ans. Les écrivains lui donnent le surnom de *chasseur* [1].

Les médailles constatent l'existence de deux Prusias d'une maniere qui n'est point équivoque.

N° 4. Quiconque fera attention au tétradrachme dessiné sous le

(1) Diodore, Appien, Memnon et Justin fournissent les autorités qui appuient tout ce que je viens de dire sur Prusias II.

n° 4 de cette planche reconnoîtra que le portrait gravé sur ce médaillon n'appartient pas au même prince dont nous avons vu l'effigie sur le médaillon du n° 3.

Cependant la légende et le type du revers sont les mêmes sur les deux tétradrachmes : on y lit le nom du *roi Prusias*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ ; on y voit représentée la même figure de Jupiter. On pourroit ne pas remarquer les petites différences qui existent dans les monogrammes et dans les emblêmes[1] : mais ce qu'on aperçoit au premier coup-d'œil, c'est le différent caractere des physionomies. Le profil de Prusias Ier annonce un homme qui a plus de moyens et plus d'énergie ; et nous pouvons distinguer le second Prusias par un attribut qui lui est particulier. Vaillant, et après lui Eckhel, ont reconnu la marque caractéristique du second dans les ailes ajoutées à son diadème : c'étoit l'ornement que la fable et les arts des Grecs attribuoient à Persée, fils de Danaé et de Jupiter, dont nous savons que les rois de Macédoine de la famille d'Antigonus se vantoient d'être issus[2]. La mere de Prusias II étoit, comme nous l'avons vu, une sœur de Philippe V. Cet ornement ne pouvoit convenir à Prusias Ier, qui n'étoit uni à cette famille que par alliance.

§. 4. NICOMEDE II.

Nicomede II conserva durant une longue suite d'années le

(1) Le foudre, sur le tétradrachme de Prusias II, est placé entre les serres d'un aigle : voyez la *Description*, *etc.*, tom. II, *rois de Bithynie*, n° 15.

(2) Ci-dessus, chap. II, §. 2, t. II, p. 53. Ainsi nous verrons, à la planche 46, n° 6, des ailes ajoutées au diadème d'Antiochus Théos, roi de Syrie, parceque sa mere Stratonice, fille de Démétrius Poliorcete, étant de la même famille que la mere de Prusias II, se vantoit de la même origine.

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

sceptre dont il s'étoit saisi avant le temps. L'histoire ne nous a conservé le souvenir que d'un très petit nombre de ses actions. Plein d'égards et de soumission pour les Romains, Nicomede avoit tourné ses vues du côté des états de l'Asie, situés à l'orient de ses domaines; il avoit cru pouvoir s'emparer impunément de la Paphlagonie en se conciliant l'agrément de Mithridate; et il espéroit se rendre maître de la Cappadoce en épousant la reine qui la gouvernoit[1] : mais l'ambition de Mithridate, et la jalousie de Rome l'obligerent de renoncer à l'une et à l'autre de ces entreprises. Il étoit parvenu à la vieillesse, lorsqu'une conspiration mit fin à sa vie : on prétend même que l'un de ses enfants crut se frayer par sa mort le chemin du trône. Si ce fait est vrai, Nicomede, après cinquante ans de regne, fut la victime du même attentat par lequel il avoit lui-même fait périr son pere[2]. Ses monnoies nous assurent qu'il régnoit encore l'an 98 avant Jésus-Christ[3].

(1) C'étoit une sœur du grand Mithridate.

(2) Rien n'est plus étonnant que l'assurance avec laquelle la plupart des historiens modernes ont avancé ce fait : plusieurs d'entre eux accusent de cet attentat Socrate, fils cadet de Nicomede II. Cependant aucun auteur ancien n'a parlé de cette conspiration; et Appien nous assure que Socrate ne pensoit pas à disputer le sceptre à son frere aîné avant qu'il y eût été excité par Mithridate. Ce même historien parle de la mort de Nicomede II comme d'une mort naturelle (*Mithrid.*, §. 7). Pline néanmoins, en citant des exemples de l'intelligence et des affections des chevaux, fait mention du cheval de Nicomede, qui ne voulut point survivre à son maître, qu'on avoit fait périr, *Interfecto Nicomede rege* (liv. VIII, §. 64). Voilà la seule autorité qui atteste qu'un roi Nicomede étoit mort d'une mort violente. Mais Pline ne donne aucun indice qui puisse faire connoître que ce soit de Nicomede II qu'il parle plutôt que d'un autre. Je suis porté à croire que le Nicomede indiqué par Pline n'est pas différent de Prusias II, massacré, comme nous l'avons vu, par les ordres de son fils. Le nom de Nicomede, suivant Strabon, étoit porté par les rois de Bithynie, comme celui de Ptolémée par les rois d'Egypte (liv. XII, p. 563). C'est ainsi que Socrate, fils de Nicomede II, est aussi nommé Nicomede par quelques historiens (Memnon, *ap. Phot.*, c. 32, p. 730).

(3) M. Sestini nous a fait connoître une

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII. N° 5, 6, et 7.

Les n° 5, 6 et 7 de cette planche présentent trois médailles de Nicomede II, sur lesquelles on a gravé son effigie à différents âges. La premiere, qui est d'or, porte dans la légende le nom *du roi Nicomede Epiphane,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. Ce titre, donné à plusieurs rois, annonce qu'on les regardoit comme des divinités présentes et visibles[1]. Ptolémée V, roi d'Egypte, et Antiochus IV, fils d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, l'un et l'autre plus anciens que Nicomede, avoient été décorés du même surnom. On peut croire qu'il avoit été donné à ce dernier pour indiquer que son avènement à la couronne avoit délivré la Bithynie du gouvernement odieux et tyrannique de Prusias II son pere.

Le type du guerrier à cheval qu'on voit sur le revers paroît imité du type des médailles d'or frappées par Démétrius Poliorcete : il peut faire allusion à la guerre contre Aristonicus, que Nicomede avoit entreprise comme allié des Romains.

Cette médaille n'a point d'époque[2]; nous en trouvons une

(1) L'adjectif grec ΕΠΙΦΑΝΗΣ, *Epiphane,* signifie ordinairement *illustre :* mais, lorsqu'on a donné ce surnom à un roi, on a presque toujours sous-entendu le substantif θεός, *Théos ;* et alors cette phrase exprime, ainsi que nous l'avons dit, un dieu présent et visible, qui veut bien se manifester aux mortels : *Præsens divus*, a dit Horace d'Auguste dans le même sens. Sur les médailles d'argent de Nicomede, l'adjectif *Epiphane* suit immédiatement le substantif βασιλεως, *roi.* Dans ce cas on pourroit penser qu'on n'a voulu exprimer par ce mot que le titre de *roi illustre*, qui seroit presque l'équivalent du titre de *grand roi.* Néanmoins, comme sur les médailles d'or l'épithete suit le nom de Nicomede, j'ai cru devoir la traduire par *dieu présent,* ainsi qu'on doit traduire le même titre donné aux Antiochus et aux Ptolémée. L'inscription de Rosette donne à Ptolémée V Epiphane le titre plus étendu de *Theos Epiphanes Eucharistos*, « dieu présent et propice ».

(2) *Description de médailles*, *etc.*, t. II, *rois de Bithynie*, n° 50 : mais on a indiqué dans le même ouvrage, sous le n° 49, une autre médaille d'or inédite de médaille de Nicomede II avec l'année 190 de l'ere de Bithynie, qui répond, suivant la chronologie que j'ai adoptée, à l'an 656 de Rome, 98 avant J.-C.

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII.

sur les deux tétradrachmes du même roi, n° 6 et 7[1]. Le type est le même que celui des médailles des deux prédécesseurs de Nicomede; Jupiter debout, et dans le champ l'aigle serrant le foudre. L'époque du médaillon gravé sous le n° 6 est l'an NP, 150, de l'ere de Bithynie, 138 avant l'ere chrétienne. L'époque du suivant est l'an HΠP, 188, de Bithynie, 100 avant l'ere chrétienne; il y a donc trente-huit années de distance entre la date de ces deux médailles : cette différence d'âge est très sensible dans le portrait de Nicomede.

§. 5. NICOMEDE III PHILOPATOR.

Ce prince prit le surnom de *Philopator,* qui exprime l'attachement d'un fils pour son pere, soit pour éloigner tout soupçon qu'il eût participé au crime qui avoit privé son pere de la vie, soit qu'associé au pouvoir suprême pendant les dernieres années de Nicomede II, il ait voulu en témoigner ainsi sa reconnoissance, à l'exemple d'autres princes qui en pareil cas avoient adopté avant lui cet honorable surnom[2].

Son frere, Socrate, séduit par les adroites insinuations de Mithridate, se souleva contre lui : mais Nicomede III, soutenu par la faveur des Romains, et même par l'affection de ses sujets, eut bientôt renversé son compétiteur. Nicomede régna seul, mais il ne jouit pas tranquillement de sa puissance; les Romains l'obligerent à déclarer la guerre à Mithridate, qui entra en campagne, le défit, et le contraignit de se réfugier à Rome[3].

Nicomede II, qui existe dans le cabinet de M. Allier, à Paris, et qui porte la date de l'an 160.

(1) *Descript. de méd., etc., loc. cit.,* n° 51 et 60.

(2) Séleucus IV, roi de Syrie; Ariarathe VI, roi de Cappadoce; et d'autres.

(3) Tous ces faits sont tirés d'Appien,

Sylla, ayant forcé le roi de Pont à demander la paix, rétablit Nicomede sur le trône, où il se maintint pendant plusieurs années[1]. Les liaisons de ce prince avec César, pendant le séjour que celui-ci fit en Asie, ont laissé une idée peu favorable de leurs mœurs. On peut dire que Nicomede avoit hérité de sa mere Nysa, qui avoit été danseuse, le goût pour le libertinage[2]. Nous ignorons quelle fut l'épouse de ce prince. Il paroît qu'à sa mort il laissa une fille qui portoit le nom de sa grand'mere[3], et un fils ou un petit-fils, Nicomede IV, dont le regne fut très court, et qui, mourant sans postérité, voulut que le peuple romain héritât de son royaume[4].

CHAP. VIII.
Rois de Bithynie.
Pl. XLIII.

qui est entré avec beaucoup de soin dans plusieurs détails intéressants de l'histoire de Bithynie, puisés, ainsi qu'on doit le présumer, dans l'Histoire bithynique d'Arrien, écrivain exact, et qui avoit devancé Appien d'un petit espace de temps. D'après le texte de l'historien d'Alexandrie, il est clair qu'on ne peut pas insérer un Nicomede entre le second du nom et celui dont nous avons des médailles jusqu'à l'an 211 de l'ere de Bithynie, 677 de Rome, 77 avant J.-C. (*Mithrid.*, §. 10 et 57). Le portrait du roi est parfaitement le même dans les tétradrachmes de l'an 200 et de l'an 205 ; de maniere que l'auteur du *Tesoro britannico* a cru inutile de répéter deux fois la tête du roi, en publiant les deux tétradrachmes qui portent ces différentes époques (tom. II, pag. 46) : cependant le roi qui régnoit en l'an 200, 666 de Rome, est celui qui fut rétabli sur le trône par Sylla, et qui étoit le fils et le successeur immédiat de Nicomede II, le même à qui Mithridate avoit suscité un rival dans la personne de Socrate son frere.

(1) M. Sestini a fait connoître une médaille de ce prince avec l'année 211 de l'ere de Bithynie (*Lettere*, t. III, p. 146; *Classes*, p. 37). La derniere époque des médailles de Nicomede II est l'an 190.

(2) *Saltatrix* (Justin, liv. XXXVIII, c. 5). Les personnes de cette espece n'étoient guere, dans l'antiquité, que des courtisanes.

(3) César s'intéressa pour cette seconde Nysa (Suétone, *Cæsare*, c. 49).

(4) Appien le dit expressément (*Mithrid.*, §. 7) : après avoir parlé de Nicomede III Philopator, il ajoute : Υἱωνὸς (d'autres manuscrits ont υἱός) τοῦδε ΕΤΕΡΟΣ ΝΙΚΟΜΗΔΗΣ Ῥωμαίοις τὴν ἀρχὴν ἐν διαθήκαις ἀπέλιπεν : « Le « petit-fils (ou le fils) de ce dernier, « qui étoit un autre Nicomede, légua le « royaume aux Romains par son testament». Le seul doute raisonnable que puisse faire naître ce passage porte sur les mots υἱός ou υἱωνὸς, *fils* ou *petit-fils*. La correction pro-

Chap. VIII. Rois de Bithynie. Pl. XLIII. N° 8.

Le médaillon d'argent de Nicomede III, gravé sous le n° 8 de cette planche, est conforme en tout à ceux de son pere. Les traits de son visage ont même une ressemblance très frappante avec ceux qui caractérisent les portraits de ce dernier : on sent toutefois que sur la médaille dont il s'agit le roi est plus jeune que Nicomede II ne le paroît sur son tétradrachme de l'an 188, et que les deux portraits appartiennent à deux personnages différents.

La légende donne le nom *du roi Nicomede Epiphane*, sans le titre de *Philopator*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ. L'époque marquée sur la médaille de Nicomede III est l'an ΕΣ, 205, de Bithynie, 83 avant J.-C[1]. Alors la premiere guerre de Mithridate étoit finie; et Sylla avoit rétabli Nicomede sur le trône de ses aïeux.

§. 6. ORODALTIS, REINE DE BITHYNIE.

Une reine dont l'effigie a été gravée sur des monnoies de la ville maritime de Prusias ne peut être qu'une reine de Bithynie.

posée par M. Schweighæuser pour appuyer le système de plusieurs historiens modernes qui ne veulent pas reconnoître quatre Nicomede, quoique ingénieuse, me paroît forcée. Si Appien avoit voulu dire que Nicomede III, dont il vient immédiatement de parler, avoit légué son royaume aux Romains, il auroit dit simplement οὗτος, *celui-ci*, sans recommencer une autre phrase inutile et inexacte, et qui ne feroit qu'embarrasser la narration. Le Syncelle avoit sous les yeux un catalogue où Nicomede IV n'étoit point omis, car il compte huit rois en commençant par Zipétès; j'ai dit en commençant par Zipétès, parceque les deux cent treize années qu'il donne de durée aux rois de Bithynie commencent sous ce prince, qui régnoit l'an de Rome 466. Voyez ci-dessus §. 1, page 179 (2). Ainsi la Bithynie, léguée aux Romains l'an de Rome 679, 75 avant l'ere chrétienne, fut réduite en province l'année suivante, sous le consulat de Lucullus (Eutrope, liv. VI, chap. 6).

(1) *Description*, etc., *loc. cit.*, n° 65.

Cette ville, dont l'ancien nom étoit *Cios*, avoit été rebâtie par Prusias Ier, et étoit soumise aux rois du pays où elle étoit située. Les historiens ne nous ont conservé le nom que d'un très petit nombre de reines de Bithynie, et le nom d'Orodaltis ne s'y trouve pas : nous en devons entièrement la connoissance à des monuments numismatiques.

Eckhel a publié le premier une médaille de bronze semblable à celle que j'ai fait graver sous le nº 9 de cette planche[1]. La légende porte d'un côté le nom d'*Orodaltis, fille du roi Lycomede*, ΩΡΟΔΑΛΤΙΔΟΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΚΟΜΗΔΟΥΣ ΘΥΓΑΤΡΟΣ, et le buste en profil de cette princesse : la légende du revers, ΠΡΟΥΣΙΕΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΗ, renfermée dans une couronne, nous apprend que c'est une monnoie des *Prusiens maritimes ;* le type est un foudre ailé, emblême de Jupiter[2]. N° 9.

Nous ne pouvons donner aucun renseignement exact sur Lycomede, pere d'Orodaltis, et qui prend le titre de roi. Je pense qu'on peut le regarder comme un des ancêtres d'un autre Lycomede bithynien, à qui César conféra la prêtrise de Comana, et qu'Hirtius qualifie de très noble et issu du sang des rois de Cappadoce[3]. Nous apprenons, par Strabon, que les contrées de l'Asie limitrophes de la Cappadoce et du Pont ren-

(1) La médaille que j'ai fait graver ici est celle que M. le chanoine Neumann conservoit à Vienne dans son cabinet, et qu'il a publiée dans l'ouvrage *Numi popul.*, part. II, p. 17. La médaille d'Orodaltis, publiée par Eckhel, appartenoit au cabinet Savorgnan, à Venise (*Numi. vet. anecd.*, p. 192). Les deux médailles different dans l'orthographe du nom de la reine, qui, sur la médaille de Savorgnan, est *Oradaltis* au lieu d'*Orodaltis ;* et dans l'inflexion du nom de Lycomede, qui suit, sur la médaille de M. Neumann, la terminaison imparisyllabe.

(2) Nous avons vu le même revers sur la médaille de Phthia, reine d'Epire, pl. 41, nº 2.

(3) *Bell. Alex.*, c. 66.

fermoient un grand nombre de petites principautés dont les possesseurs se décoroient du titre de rois [1]; et nous voyons par l'histoire et par les médailles que les mêmes noms se répétoient souvent dans les familles régnantes.

On ne peut rien avancer sur le roi dont Orodaltis a été l'épouse: cependant la fabrique de la médaille, et la légende à double rang placée du côté de la tête, me paroissent devoir faire attribuer cette médaille aux dernieres plutôt qu'aux plus anciennes périodes du royaume de Bithynie [2].

Orodaltis étoit vraisemblablement l'épouse d'un des deux derniers Nicomede.

§. 7. MUSA ORSOBARIS, REINE DE BITHYNIE.

Voici encore une reine dont nous devons la connoissance et le portrait à des médailles frappées dans la même ville. Cette reine s'appeloit *Musa Orsobaris;* car il me paroît probable que ces deux noms désignent la même personne, suivant un usage assez ordinaire dans l'antiquité. D'autres antiquaires ont pensé que le nom d'Orsobaris désigne le pere de la reine Musa. Je n'ai pas adopté cette opinion, parceque le nom d'Orsobaris est un nom de femme.

N° 10. Le marquis Maffei a publié le premier une médaille de bronze

(1) Liv. XII, p. 541, et ailleurs.

(2) La légende, disposée en deux rangs qui suivent la ligne circulaire du bord, se trouve, pour la premiere fois, sur les médaillons de Ptolémée VI Philométor, roi d'Egypte; et le premier exemple du nom d'un roi gravé du côté de la tête nous est fourni par quelques médailles de bronze frappées à Sidon en l'honneur de Démétrius Ier, roi de Syrie, et portant au revers un gouvernail et des caracteres phéniciens.

de Musa Orsobaris[1], semblable à celle dont le dessin a été répété sous le n° 10 de cette planche. On y voit d'un côté la tête en profil d'une jeune reine dont les cheveux sont réunis et noués sur le sommet de la tête, ainsi qu'on représente ordinairement Diane et les nymphes: la légende nous fait connoître que ce portrait est celui de la *reine Musa Orsobaris*, ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΜΟΥΣΗΣ ΟΡΣΟΒΑΡΙΟΣ. Le revers a pour type la tête d'Hercule, fondateur de Cios, ville qui avoit été rebâtie sous le nom de Prusias; et la légende nous assure que c'est une monnoie des *Prusiens maritimes*, ΠΡΟΥΣΙΕΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΗΙ.

L'histoire fait mention d'une fille de Mithridate qui portoit le nom d'Orsobaris[2]. Cette princesse fut obligée, dans le triomphe de Pompée, de marcher devant le char du vainqueur. J'ose proposer ici une conjecture. Orsobaris n'auroit-elle pas été l'épouse de Socrate, roi éphémere de la Bithynie, qu'il avoit occupée à l'instigation et avec le secours de Mithridate? Le roi de Pont, pour avoir un prétexte de troubler Nicomede III, allié de Rome, n'auroit-il pas contracté une alliance avec Socrate, qui à la vérité n'avoit pas pour lui les droits de la naissance, mais qui du côté de sa mere avoit, suivant toutes les apparences, une plus noble origine que son frere, auquel on reprochoit d'être le fils d'une danseuse?

(1) *Antiq. Gall.*, ep. II. Eckhel en a publié une autre tirée du cabinet Savorgnan (*Num. vet. anec.*, p. 193); c'est la même qu'on a gravée ici. Plusieurs érudits se sont crus autorisés par ces médailles à changer, dans le texte des auteurs anciens, le nom de Nysa, porté par la mere et par la fille de Nicomede III, en celui de Musa: mais rien ne nous oblige à penser que Musa Orsobaris et Nysa étoient la même personne.

(2) Appien, *Mithrid.*, §. 117. Ce nom y est cependant écrit avec un *a*, Ὀρσάβαρις, *Orsabaris*. Nous venons de voir le même changement de lettres dans le nom d'*Orodaltis*, qui, sur une autre médaille, est écrit *Oradaltis*.

Une autre observation à faire sur ces médailles singulieres, c'est que toutes ont été frappées dans la même ville; d'où l'on peut inférer, avec assez de vraisemblance, que la ville de Prusias sur mer avoit été donnée en apanage aux reines de Bithynie. Cet usage est justifié par un si grand nombre d'exemples dans les royaumes de l'Asie[1], qu'il me paroît très propre à expliquer comment nous devons à la même ville de la Bithynie les médailles qui nous sont parvenues des reines de ce pays.

(1) Platon, *Alcibiade* I°, t. II, p. 123; Cicéron, liv. III, *in Verrem*, §. 33; Athénée, l. I, p. 33; F., l. II, *Macchab.*, c. 4, v. 30.

NOTE.

Le président Debrosses a disserté assez longuement sur les derniers évènements de la Bithynie, dans la restitution qu'il a faite des *Histoires de Salluste*. Cependant cet académicien n'a pas tenu compte des témoignages certains de l'antiquité sur plusieurs points de cette histoire. Je ne saurois expliquer comment il a pu renverser l'ordre des évènements jusqu'à supposer, contre l'assertion de Memnon, d'Appien, et de Justin, que Socrate, surnommé *Chrestos* ou *Frugi* (homme de bien), ait été un imposteur mis en avant par Mithridate à l'époque où la Bithynie étoit réduite en province romaine, et au commencement de la troisieme guerre de ce prince contre les Romains; quand ces évènements sont évidemment antérieurs à la premiere guerre terminée par Sylla, et qu'ils furent rappelés dans les entrevues et dans les traités qui eurent lieu à cette époque entre Mithridate et les proconsuls romains. M. Debrosses suppose avec la même confiance que la reine *Musa*, qu'il appelle *Moyze*, étoit la sœur de Mithridate, veuve d'Ariarathe VII, que Nicomede II avoit épousée pour s'emparer de la Cappadoce. Il ajoute qu'on vouloit faire passer Socrate pour fils de Nicomede et de Moyze. Socrate est reconnu pour frere cadet de Nicomede III Philopator par tous les historiens qui parlent de lui; et Mithridate n'a jamais prétendu qu'il fût son neveu. La sœur de Mithridate, veuve d'Ariarathe VII, et femme de Nicomede II, s'appeloit, non *Moyze*,

mais *Laodice* (Justin., l. XXXVIII, c. 1). C'est ainsi qu'on défigure l'histoire lorsqu'on s'abandonne à son imagination, en s'écartant des regles de la saine critique.

Quant à ce fils de Nysa, que nous apprenons par un fragment de Salluste, qui contient une lettre de Mithridate au roi des Parthes, avoir voulu contester aux Romains l'héritage du dernier Nicomede, c'étoit probablement un imposteur qui se supposoit fils de Nysa, fille de Nicomede III, et qui ne put réussir même à tromper les Bithyniens, ainsi que paroît le constater un autre fragment du même historien (Salluste, *Fragm.*, l. IV, §. 4, et l. II, §. 4 de l'édition d'Havercamp).

CHAPITRE IX.

ROIS DE PERGAME.

§. 1. PHILETERE.

Chap. IX. Rois de Pergame. Pl. XLIII.

ON n'auroit jamais pu imaginer qu'un eunuque paphlagonien, attaché au service d'un simple gouverneur de province, pût devenir le chef d'une dynastie qui a laissé dans l'histoire politique, ainsi que dans celle des lettres et des arts, une réputation brillante et durable[1] : cependant tel fut le sort de Philétere. Son maître, Docimus, qui gouvernoit au nom de Lysimaque la Phrygie et les pays adjacents, l'ayant employé dans l'administration, il s'y distingua par sa fidélité et par ses talents[2]. L'usage de confier des affaires importantes à des hommes tels que Philétere étoit passé des cours de l'Orient dans celles des princes

(1) Strabon, liv. XIII, p. 623; Pausanias, liv. I, c. 8. L'abbé Sevin a fait *des recherches sur les rois de Pergame*, qui, insérées dans le XIIe volume des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, laissent peu à desirer sur l'histoire de cette dynastie : on y trouvera les autorités et les observations qui prouvent ou qui éclaircissent plusieurs faits que j'ai touchés ici. Je relèverai quelques inexactitudes qui se sont glissées dans cet excellent travail.

(2) Il est fait mention de ce Docimus dans l'histoire de Diodore de Sicile. Il me semble qu'il ne doit pas être confondu avec un autre guerrier de ce nom qui avoit suivi Alexandre dans ses expéditions. Cependant l'abbé Sevin ne paroît pas avoir eu l'idée que ce fût un personnage différent du premier. Nous reviendrons sur cette question dans le §. 3 du chapitre suivant.

macédoniens. Dans ces temps de bouleversement, où l'ambition des hommes en place ne connoissoit plus de bornes, on étoit porté à croire que des eunuques seroient moins entreprenants, et par conséquent plus fideles. A la mort de Docimus, Philétere sut tellement gagner la confiance de Lysimaque, que celui-ci remit entre les mains et sous la garde de cet eunuque la partie de ses immenses trésors qu'il avoit déposée dans la ville de Pergame. Les troubles qui agiterent, comme nous l'avons vu, les dernieres périodes du regne de Lysimaque, altérerent les sentiments de Philétere. Il étoit affectionné à l'héritier du trône, et il craignit d'être enveloppé dans la disgrace qui poursuivoit les amis du malheureux Agathoclès. Séleucus marchoit contre Lysimaque; Philétere lui offrit la ville qu'il gouvernoit, et les trésors de son maître. Lysimaque perdit bientôt la vie, et son vainqueur ne lui survécut que sept mois. Dans cette dissolution de la monarchie macédonienne, Philétere conçut l'idée de s'élever à la puissance souveraine : les richesses dont le roi d'Asie n'avoit pas eu le temps de disposer lui servirent pour solder des troupes, pour se ménager des correspondances et des amis dans les cours des princes qui se disputoient les dépouilles de Lysimaque et l'héritage de Séleucus. Philétere gouverna Pergame en son nom, mais sans le titre de roi [1]; et il s'affermit si bien dans l'autorité souveraine et dans l'affection de ses sujets, qu'à sa mort il put disposer de ses états en faveur

Chap. IX. Rois de Pergame. Pl. XLIII.

(1) Strabon, *loco citato*. L'abbé Sevin soutient le contraire, et il allegue, pour établir son opinion, une médaille sur laquelle Philétere prend le titre de roi. Aujourd'hui aucun antiquaire n'admet l'authenticité de cette médaille, que le seul Goltzius a fait connoître. D'ailleurs, puisque nous savons que tous les rois de Pergame ont pris sur leurs médailles le nom de Philétere, en supposant que cette médaille existât, il resteroit encore à examiner si la tête qu'elle présente est celle du fondateur de la dynastie.

Chap. IX. Rois de Pergame. Pl. XLIII.

de l'un de ses neveux. Il avoit joui du pouvoir absolu dans Pergame pendant vingt années, qui finirent en l'an 263 avant l'ere chrétienne[1].

Les anciens écrivains ont remarqué qu'il etoit d'usage dans plusieurs dynasties de donner le même nom aux princes qui se succédoient: nous avons vu plusieurs Nicomede; nous verrons pareillement une suite de Ptolémée en Egypte, d'Ariarathe dans la Cappadoce, d'Arsace en Perse, et de Pylémene dans la Paphlagonie. Mais ce n'est que des médailles que nous avons appris que les rois de Pergame, désignés par les historiens sous leurs noms particuliers, étoient toujours appelés Philétere dans les légendes de leurs monnoies. Cependant ce fait est incontestable; et les médailles d'argent qui, sans autre légende que le nom de Philétere, nous présentent les portraits de plusieurs princes, bien différents les uns des autres par les traits de leur physionomie, et même par les marques de leur dignité, nous en fournissent une preuve évidente[2].

N° 11. Je pense que le médaillon gravé sous le n° 11 de cette planche a été frappé sous le premier Philétere, fondateur de la dynastie de Pergame[3]. Cet embonpoint, cette rondeur de formes, cette

(1) Dodwell, dans sa dissertation sur Scymnus de Chio, a éclairci la chronologie des rois de Pergame: les remarques de l'abbé Sevin ont porté plus de clarté et plus de justesse dans ce travail; cependant quelques fautes typographiques ont mis de l'embarras et du désordre dans la chronologie adoptée par l'académicien. J'ai tâché d'en rectifier les résultats.

(2) Dans la collection de la bibliotheque impériale je crois pouvoir distinguer les portraits de trois princes différents, portant tous le nom de Philétere, et qui ne sont pas le Philétere fondateur de la dynastie.

(3) *Description de médailles*, etc., t. II, *Mysie*, n° 671. On y voit dans le champ un Α et la lettre Φ, initiale du nom de Philétere. Les n° 669 et 672 présentent le même portrait: mais dans le n° 669 on voit

mollesse de chairs exprimée sur la médaille avec une grande vérité, paroissent s'accorder avec l'idée qu'on est porté à se faire d'un homme qui ne peut avoir de postérité.

Philétere n'avoit point pris le titre de roi; ainsi il ne pouvoit se décorer du diadême : il a cependant sur la tête une couronne qui paroît être tissue de laurier ou d'olivier. Aucun antiquaire n'a essayé de deviner le motif de cet ornement. Je crois le trouver dans le sacerdoce de Vesta, dont on sait que les princes de Pergame étoient revêtus, sacerdoce spécialement affecté aux prytanes qui étoient le magistrat suprême de la ville. Philétere s'investit probablement de cette magistrature, pour exercer sous ce titre l'autorité d'un monarque; et ses successeurs suivirent son exemple. Une inscription publiée par Spon nous garantit ce fait[1]. Cette explication de la couronne dont la tête de Philétere est ornée me paroît d'autant plus vraisemblable que les princes qui, dans d'autres pays, n'osoient porter les marques de la dignité royale, ne négligeoient pas de porter les ornements de quelque sacerdoce, moins imposants à la vérité, mais toujours propres à rendre leur aspect plus véné-

dans le champ du revers les deux lettres ΣΩ. Dans le n° 672 il n'y a que le Φ initial que dans la *Description* on a pris pour un autre emblême.

(1) Ce fait est prouvé par une inscription grecque publiée par Spon (*Miscell.*, *sect.* X, n° 79), et plus correctement par feu M. Villoison, dans une relation de son *Voyage en Grece*, insérée dans le XLVIIe vol., p. 290 des *Mém. de l'Acad. des belles-lettres.* Ce savant a prouvé que, dans une inscription grecque gravée en l'honneur d'un Clodius, cette phrase, ΤΑΝ ΕΠΩΝΥΜΟΝ ΑΠΟ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΠΡΥΤΑΝΕΙΑΝ ΕΚ ΓΕΝΕΟΣ ΔΙΑΔΕΞΑΜΕΝΟΝ, signifie que le sacerdoce ou la dignité dont ce personnage étoit revêtu à Pergame, et qui servoit à distinguer les années, étoit exercée par les rois Attalides tant que leur dynastie subsista. Que les fonctions des prytanes dans les villes grecques embrassassent le culte des Dieux et l'administration civile, c'est un fait bien constaté par un passage d'Aristote (Politic., l. VII, *sub fin.*), et par les archéologues qui ont parlé *ex professo* des prytanes, tels que Spanheim, dans sa dissertation *de Vesta et prytanibus*, Vandale, etc.

rable, et à faire connoître au vulgaire que leur personne étoit sacrée[1].

Le type du revers présente Minerve armée, assise, et dans la même attitude que sur les médailles de Lysimaque, excepté qu'au lieu de la petite figure de la Victoire, la déesse a une couronne dans la main droite qu'elle tient élevée. C'est une allusion aux jeux solennels que Philétere et ses successeurs célébroient à Pergame en l'honneur de Minerve[2]. La Victoire n'auroit eu aucun rapport avec les circonstances de la vie de Philétere. La légende donne son nom, ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΥ. Dans le champ de la médaille on remarque des caracteres isolés, un arc, et un bâton terminé en forme de croix, et qui étoit destiné à porter l'étendard[3].

§. 2. ROIS DE PERGAME SUCCESSEURS DE PHILÉTERE.

Cette dynastie, qui gouverna la Mysie pendant l'espace de cent cinquante ans, donna cinq successeurs à Philétere. Eumene Ier et Attale Ier étoient ses neveux, fils de ses deux freres qui avoient

(1) Diodore de Sicile, liv. XX, §. 54, où il présente un exemple de ce genre dans la vie d'Agathoclès.

(2) Polybe, liv. IV, c. 49; voyez ci-dessus, pag. 101, note 2.

(3) C'est ce même bâton qu'on voit dans les mains de la Victoire au revers des médailles d'or d'Alexandre-le-Grand: les numismatistes le nomment improprement un *trident*. C'est la croix que Tertullien envisageoit dans les étendards, *vexilla*, des armées romaines (*Apologet.*, chap. 16, v. *Minucius Felix, Octav.*, p. 289). La forme de ce bâton, ou de cet enseigne, peut contribuer beaucoup à faire distinguer les médaillons faux de Lysimaque, sur lesquels on voit souvent le même emblême: le graveur moderne, qui ne connoissoit pas l'usage de cet instrument, s'est plu à lui donner une forme bizarre. L'étendard des Grecs consistoit en une draperie de pourpre, φοινικὶς, qu'on suspendoit à ce bâton (Diodore de Sicile, liv. XIII, §. 46 et 77, et liv. XIV, §. 26).

les mêmes noms que leurs enfants. Attale I[er] laissa quatre fils d'Appollonis de Cyzique, femme célebre par ses attraits ainsi que par ses mœurs, et par l'amour que ses enfants avoient pour elle[1]. Cette affection vertueuse fut la source du parfait accord qui régnoit entre les quatre freres[2]. Deux d'entre eux, Eumene II et Attale II, ceignirent l'un après l'autre le diadême, qui, à la mort du dernier, fut transmis à Attale III, fils unique d'Eumene II. Attale III mourut sans enfants, et légua ses états au peuple romain. Aristonicus, qui se disoit fils d'Eumene II, tenta de monter sur le trône de ses ancêtres, mais il ne put s'y soutenir contre la puissance de Rome.

Les médailles des rois de Pergame qui ne présentent que le seul nom de Philétere ne nous fournissent aucun caractere critique bien reconnu pour distinguer ces princes les uns des autres avec quelque certitude. Aucun numismatiste n'a proposé de conjectures à ce sujet. Ce n'est qu'avec beaucoup de réserve que j'essaie d'ajouter par ce moyen quelques portraits authentiques à l'iconographie ancienne.

(1) Après sa mort Apollonis fut déifiée; ses enfants, Eumene II et Attale II, éleverent en son honneur, à Cyzique, un temple superbe, orné de bas-reliefs qui représentoient des exemples de l'amour des fils envers leur mere, tirés de la mythologie. Chaque sujet étoit expliqué par une épigramme d'un style très-simple. J'ai fait connoître ces épigrammes, et j'en ai expliqué quelques unes dans un ouvrage sur les *Inscriptions triopéennes*, p. 102. M. Jacobs les a toutes données dans le II[e] volume de ses *Exercitationes criticæ*, p. 137 et suiv. Le style de ces épigrammes, si simple qu'il paroît quelquefois devenir trivial et prosaïque, dans un âge où l'école d'Alexandrie avoit porté la versification grecque au plus haut point d'élégance et même de recherche, et dans une cour qui favorisoit les lettres comme celle d'Eumene II et d'Attale II, me suggere la conjecture que je vais proposer ici. Ces épigrammes sont probablement l'ouvrage de l'un des quatre princes. L'auteur, en consacrant ses essais poétiques dans le temple érigé en l'honneur de sa mere, a consulté sa piété filiale plutôt qu'Apollon et les Muses.

(2) Ils s'appeloient Eumene, Attale, Athénée, et Philétere.

ATTALE Ier.

Ce prince, qui succéda à Eumene Ier son cousin, prit le titre de roi après une victoire éclatante remportée sur les Gaulois, qui, appelés par Nicomede Ier dans l'Asie mineure, faisoient trembler les souverains et les peuples de cette contrée [1]. Il étendit les frontieres des états qu'il avoit hérités de son oncle et de son cousin; il sortit avec beaucoup d'habileté et de bonheur des luttes dangereuses qu'il eut à soutenir, tantôt contre les rois de Syrie, tantôt contre ceux de la Bithynie et de la Macédoine; enfin il eut la politique de se mettre sous la protection des Romains. Sa modération et sa justice le firent adorer de ses sujets; et son amour pour les lettres et pour les arts, amour noble et digne d'un souverain éclairé, a rendu sa mémoire plus éclatante que celle de plusieurs princes qui le surpassoient en richesses et en étendue de pouvoir [2].

(1) Polybe, *Excerpta de virt. et vit.*, p. 1429 de l'édition de Gronovius; Tite-Live, liv. XXXIII, 21; Strabon, l. XIII, p. 623, assurent qu'Attale fut, dans cette dynastie, le premier à se faire appeler roi.

(2) La mere d'Attale Ier s'appeloit Antiochis, et étoit fille d'Achéus : l'abbé Sevin a très bien prouvé que cet Achéus est différent du prince de ce nom, contemporain et cousin d'Antiochus-le-Grand. Je pense que ce premier Achéus, grand-pere d'Attale Ier, appartenoit à la famille de Séleucus Nicator : un passage de Pline paroît autoriser cette conjecture : il y est dit qu'Antiochus Ier donna le nom d'Achaïde à une ville (l. VI, §. 18); et Hardouin suppose qu'Achéus étoit un frere d'Antiochus Ier. Le nom d'Antiochis, porté par la fille d'Achéus, paroît confirmer ma conjecture; car on sait que le pere de Séleucus Ier se nommoit Antiochus. Enfin le passage d'un oracle rapporté par Pausanias (liv. X, chap. 15) appelle Attale Ier *fils du divin taureau*, Ταύροιο διοτρεφέος φίλον υἱὸν : or, nous verrons au chapitre XIII, §. 1 de cet ouvrage, que cette désignation de *taureau* peut indiquer Séleucus Ier Nicator; et cette tradition avoit peut-être rapport à quelque anecdote du temps, qui attribuoit à ce prince plutôt qu'à l'époux d'Antiochis la naissance d'Attale.

La bibliotheque de Pergame, fondée par lui, les tapisseries attaliques, inventées pour l'ornement de ses magnifiques palais, ont également immortalisé son nom dans l'histoire littéraire et dans celle des arts[1]. Chap. IX. Rois de Pergame. Pl. XLIII.

La médaille gravée sous le n° 12 appartient à ce prince par les raisons que je vais exposer. Elle differe de celle de Philétere, et par le portrait du personnage, et par le bandeau qui orne sa tête et qui indique un roi. Ce portrait n'est donc pas celui de Philétere, ni celui d'Eumene Ier, puisqu'ils ne furent pas décorés de ce titre : il n'est pas non plus celui du dernier Attale, qui mourut très jeune ; et je crois reconnoître sur d'autres médailles celui d'Attale II. Alors il ne reste à choisir qu'entre Attale Ier et Eumene II ; et toutes les probabilités me paroissent être pour Attale Ier ; car je ne puis me persuader qu'Eumene II, frere d'Attale II, et né du même pere et de la même mere, ne présente dans sa physionomie aucun trait de ressemblance avec son frere. N° 12.

Minerve n'est pas ici dans la même attitude que sur la médaille de Philétere ; la déesse, assise sur un siege dont les bras sont ornés de sphinx, a la main posée sur un bouclier, symbole de la défense courageuse qu'Attale Ier savoit opposer aux ennemis nombreux qui environnoient ses états[2].

(1) Attale Ier mourut après quarante-quatre ans de regne, l'an 197 avant J.-C. L'abbé Sevin a mis tous ces faits et le caractere de ce prince dans le plus grand jour. Il se trompe seulement dans une particularité de sa vie : il dit que ce fut Attale Ier qui fit l'offre de cent talents pour un tableau d'Aristide : cet évènement n'eut lieu qu'à la prise de Corinthe par Mummius ; il appartient par conséquent à la vie d'Attale II. Nous reviendrons sur ce fait.

(2) *Description, etc., loc. cit.*, n° 681. Les n° 682 et 683 présentent le même portrait. Des statues avoient été élevées en l'honneur d'Attale Ier à Sicyone et à

Chap. IX.
Rois de Pergame.
Pl. XLIII.

EUMENE II, ET ATTALE II.

On peut parler en même temps de ces deux freres, quoique l'aîné, Eumene II, ait porté seul la couronne pendant plus de quarante années. L'amitié qui resserroit entre eux les liens du sang, la conformité de leur politique, de leurs principes dans l'exercice de la puissance, de leur goût pour les arts, de leur zele à protéger les talents, ne permirent à leurs peuples d'apercevoir aucun changement, lorsque le sceptre passa des mains de l'aîné dans celles du cadet. Celui-ci surpassoit encore son frere en valeur; et il servit utilement le parti des Romains, qu'Eumene II, en suivant les traces de son pere, avoit eu la prudence d'embrasser, lorsqu'il eut à choisir entre l'amitié de Rome et celle d'Antiochus-le-Grand. La défaite du roi de Syrie augmenta l'influence et les états des Attalides, qui devinrent les princes les plus puissants de toute l'Asie mineure. Mais le pouvoir et la popularité que Persée, roi de Macédoine, avoit acquis dans la Grece, leur donnoient encore de l'ombrage; ce fut Eumene II qui détermina les Romains à faire la guerre aux Macédoniens, et à détruire leur puissance. Cependant durant le cours de cette guerre le roi de Pergame, indisposé contre l'orgueil de ces fiers républicains, et s'apercevant, quoiqu'un peu tard, combien il étoit impolitique d'aider à renverser le petit nombre de barrieres qui s'opposoient encore à l'ambition des Romains, avoit paru

Athenes, où l'on avoit donné le nom d'Attalide à l'une des dix tribus de l'Attique (Pausan., liv. I, c. 5 et 8; Polybe, *Excerpta de vir. et vit.*, p. 1425). Quant aux sphinx, c'est un accessoire que les artistes anciens ajoutoient souvent aux figures de Minerve.

balancer un moment entre Rome et Persée. Ce doute offensa le sénat, qui avoit les yeux toujours ouverts sur la conduite des princes asiatiques : la jalousie de ce corps, inquiété dans sa capitale par les démagogues, mais despote au-dehors, se fit sentir à Eumene pendant la derniere période de son regne; et ce ne fut que par égard pour Attale son frere que Rome suspendit sa vengeance.

Dans ces circonstances la mort surprit Eumene II; et comme son fils, Attale III, ne faisoit que de sortir de l'enfance, le roi mourant transporta son autorité à son frere, Attale II, qui épousa la reine sa belle-sœur, et occupa le trône de Pergame pendant vingt années[1]. Il sut se conduire de maniere à ne jamais alarmer la jalousie de Rome, et il en reçut des secours contre les Gaulois, qui s'agitoient de nouveau et paroissoient vouloir s'étendre au-delà de la contrée que les rois et les nations de l'Asie mineure leur avoient cédée. Il mit fin avec honneur, et par l'entremise du sénat, à la guerre que Prusias II, son voisin, lui avoit déclarée; il rétablit Ariarathe VI, son beau-frere, sur le trône de Cappadoce[2]. Mais, après tant d'exploits,

(1) Suivant l'abbé Sevin, Attale II succéda à Eumene II l'an 157 avant J.-C. Il mourut l'an 137 avant la même ere. Lucien prétend qu'Attale III avoit hâté par le poison la mort de son oncle.

(2) Eumene II avoit épousé Stratonice, sœur d'Ariarathe IV, roi de Cappadoce. Cette princesse fut la mere d'Attale III; elle étoit fille d'Ariarathe V et d'une princesse du sang des Séleucides, qui descendoit par une autre Stratonice, ainsi que nous avons eu lieu de le remarquer en d'autres endroits, de la race de Téménus et des Héraclides. Lorsque Nicandre, dans un de ses poëmes, plaçoit Hercule et Hippodamie au nombre des ancêtres d'Attale III, il n'avançoit donc rien qui ne fût reconnu comme certain par tous ses contemporains (voyez la *Vie grecque anonyme de Nicandre*). L'abbé Sevin n'avoit par conséquent aucun motif raisonnable de critiquer ce poëte comme ayant, par la plus impudente flatterie, supposé que Philétere, fondateur de la monarchie de Pergame, étoit du sang des demi-dieux.

Attale II, dans ses dernieres années, affoibli par l'âge et endormi sur son trône, laissa tomber les rênes du gouvernement dans les mains de ses favoris. Oubliant dans le sein des voluptés toutes ses vertus guerrieres et politiques, il ne conserva jusqu'à la fin de sa vie que son goût pour les arts[1]. A sa mort il rendit le sceptre à son neveu, Attale III, comme un dépôt que son frere lui avoit confié.

(1) Attale II ayant voulu donner une somme de 100 talents, ou de 540,000 liv., pour un tableau d'Aristide Thébain qui représentoit Bacchus, et qu'on avoit trouvé parmi les dépouilles de Corinthe, « Mummius », dit Pline, *Pretium miratus, suspicatusque aliquid in eâ virtutis quod ipse nesciret, revocavit tabulam, Attalo multum querente*, « étonné du prix, et « soupçonnant dans le tableau quelque « vertu inconnue, le retira de la vente au « grand regret d'Attale » (liv. XXXV, §. 8). Il y a deux remarques à faire sur ce passage; la premiere est la ressemblance de ce soupçon de Mummius avec les opinions des Grecs du moyen âge, qui s'imaginoient que les chefs-d'œuvre de l'art, transportés par Constantin et par ses successeurs à Constantinople pour l'embellissement de la nouvelle capitale, étoient doués de quelques vertus magiques. Les Grecs de cet âge, sans goût pour les arts, ne concevoient pas le prix que la renommée donnoit à ces ouvrages, sans une supposition aussi ridicule que celle de Mummius, bon soldat, mais qui conservoit toute la rudesse et l'ignorance des anciens Latins. La seconde observation porte sur la double maniere dont Pline a prétendu exprimer la même somme : en deux endroits il la fait monter à 100 talents (l. VIII, §. 39, et l. XXXV, §. 36, nº 19); dans le troisieme (l. XXXV, §. 8) il ne l'énonce que de *VI sestertiûm* (*sexies sestertiûm*), c'est-à-dire, par une ellipse usitée, *sexies centena millia sestertiorum*, 600 mille sesterces : or, la somme de 100 talents est quatre fois plus forte. Cent talents valent 600 mille drachmes, et non pas 600 mille sesterces seulement. Ou Pline s'est trompé, ou, ce qui est plus probable, son texte a été gâté par les copistes : l'auteur avoit écrit *sexies drachmarum*, on a abrégé l'écriture en *VI DR.*; et enfin la désignation du sesterce étant plus commune dans les auteurs latins, on a réduit l'expression telle qu'elle se trouve à présent, *VI HS*, ou *sexies sestertiûm*. Cette différence a fait croire à l'abbé Sevin qu'il s'agissoit dans ces passages de deux tableaux différents: mais l'expression *licitus est*, qui se trouve au livre VII, §. 39, « Il offrit à l'enchere », me fait penser que dans les deux passages il est question du même objet. D'ailleurs l'abbé Sevin n'avoit aucun fondement pour croire que l'Attale qui offrit 100 talents étoit le premier du nom, puisque le passage du livre XXXV, §. 8, nous prouve que ce goût pour les tableaux d'Aristide appartenoit au second Attale.

Parmi les médaillons qui portent le nom de Philétere, et qui appartiennent à quelqu'un des successeurs de ce prince, il y en a plusieurs qui me semblent pouvoir être attribués, avec beaucoup de probabilité, à Attale II. Nous savons que ce prince étoit devenu d'un embonpoint excessif[1]; et nous retrouvons sur les médailles des rois de Pergame l'effigie d'un prince remarquable par cet excès d'embonpoint. Il est donc très vraisemblable que ces médailles offrent le portrait d'Attale II. Cette opinion est, jusqu'à un certain point, confirmée par l'excellence du travail des coins, qui sont les plus beaux et les plus parfaits que l'on trouve dans les suites des médailles des princes grecs. Chap. IX. Rois de Pergame. Pl. XLIII.

Tel est le médaillon qu'on a gravé sous le n° 13: il présente le portrait d'un homme dont les muscles du visage, quoique relâchés par l'âge et par l'embonpoint, annoncent encore de la force et de la noblesse dans le caractere; sa tête est ceinte du diadême. Le revers, par le type et par la légende, ressemble à celui des médaillons d'Attale I[er]; et la lettre A, initiale du nom d'Attale, est gravée au bas du siege sur lequel la déesse est assise[2]. N° 13.

Des tétradrachmes qui portent aussi le nom de Philétere et des types semblables nous offrent encore la tête d'un prince

(1) Ἀτεχνῶς πιαινόμενον, *enormément engraissé*, dit Plutarque (*An seni ger. sit resp.*, t. II, p. 792).

(2) *Description, etc.* n° 679. On y voit dans le champ, au-dessus du bouclier, une feuillé de lierre, et un arc y est gravé derriere la légende, ainsi que sur tous les tétradrachmes bien conservés des rois de Pergame. Le coin du revers a cassé entre le bouclier et le genou de la déesse, accident très rare dans la monnoie des anciens. L'embonpoint excessif d'Attale II est encore plus remarquable sur le médaillon n° 680: mais j'ai fait dessiner celui du n° 679, parceque la tête du roi, et par le caractere et par le diadême, ne peut point être prise pour celle de Philétere. Le même portrait se retrouve aussi sur les médaillons 673 et 678, et par-tout on remarque l'A initial du nom d'Attale.

Chap. IX. Rois de Pergame. Pl. XLIII.

dont les traits ont beaucoup de conformité avec ceux d'Attale II. Il y a cependant quelque différence, et ils annoncent toute la vigueur de l'âge. Ce ne peut être le portrait d'Attale II, qui monta sur le trône à soixante-deux ans; et il me paroît probable que ces tétradrachmes appartiennent à son frere Eumene II. Il n'est point étonnant que les enfants de la vertueuse Apollonis eussent entre eux beaucoup de ressemblance[1].

N° 14. Le tétradrachme gravé sous le n° 14 est un de ceux dont je viens de parler. Le portrait qu'il présente n'appartient à aucun des trois princes que nous avons reconnus : on peut néanmoins l'attribuer à Eumene II, par l'analogie qu'ont les formes de la tête avec celle d'Attale II, frere de ce prince. La chevelure est ceinte de la couronne des prytanes, entrelacée d'un bandeau.

Le revers est semblable par le type à celui de Philétere, sinon qu'on a ajouté ici une chouette posée sur le genou de la déesse. La légende est la même, ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΥ : (monnoie) de *Philétere*.

La conjecture par laquelle j'attribue ces médaillons à Eumene II acquiert plus de consistance par le monogramme que j'ai fait tracer au-dessus du n° 14, et qui se trouve sur presque tous les tétradrachmes sur lesquels le même portrait est gravé. Ce monogramme contient évidemment la plupart des caracteres qui composent le nom d'*Eumene*, ΕΥΜΕνΟυς[2].

(1) *Laudantur simili prole puerperæ* (Hor., liv. IV, *ode* IV).

(2) *Description de médailles, etc.*, *loco citato*, n° 670. Les médaillons décrits sous les n° 676 et 677 présentent le même portrait avec le monogramme qui renferme le nom d'Eumene. J'ai fait graver de préférence le tétradrachme n° 670, parceque sur celui-ci le roi est plus jeune, et ses traits different plus que sur les autres tétradrachmes de ceux d'Attale II son frere. Au reste, nous apprenons par les médailles d'Eumene II et d'Attale II que les princes Attalides continuerent à faire usage de la couronne des prytanes, même après qu'ils eurent pris le titre de rois.

NOTE.

Les médailles qui présentent le nom de quelques autres rois de l'Asie mineure, telles que les médailles de Pyléméne Evergete, un des rois de Paphlagonie, qui tous étoient nommés Pyléméne; celles de Moagete, roi de Cibyre, dans la grande Phrygie; et celles de plusieurs rois de la Galatie ou de la Gaule asiatique, ne doivent pas trouver place dans cet ouvrage, où l'on n'admet que les médailles sur lesquelles on a gravé des portraits. Les différentes têtes qu'on voit sur les médailles que je viens d'indiquer ne présentent que des divinités telles que Mercure, Diane, et le plus souvent Hercule. Les numismatistes qui ont regardé quelques unes de ces têtes, et nommément ces dernieres, comme des portraits des princes dont on lit les noms sur les revers, ont montré peu de critique. Pour se convaincre de ce que j'avance, il suffit de jeter les yeux sur ces médailles, ou, à leur défaut, sur les estampes qui les représentent; par exemple, sur la page 49, tome II du *Tesoro britannico* de Haym, où l'on voit gravée une médaille de bronze de Pyléméne; ou sur la planche 19 *des rois*, par Pellerin, où l'on trouve les médailles de Moagete et celles de quelques rois de la Gaule asiatique. Je me bornerai donc à réunir dans le chapitre suivant les portraits de quelques autres princes qui ont gouverné des contrées de l'Asie mineure, en renvoyant les médailles des princes de la Cilicie à la suite de celles des rois Séleucides qui ont régné sur cette région pendant plus de deux siecles.

CHAPITRE X.

PRINCES
QUI ONT FONDÉ DES VILLES DANS L'ASIE MINEURE, OU QUI ONT GOUVERNÉ QUELQUES PAYS DE CETTE CONTRÉE.

§. 1. ADRAMYTTUS.

CHAP. X. Princes de l'Asie mineure. Pl. XLIII.

ADRAMYTTUS étoit fils d'Alyatte, et frere de Crésus : on le regardoit comme le fondateur de la ville d'*Adramyttéum*, située dans une des plus riches contrées de la Mysie[1]; mais on ignore si cette contrée lui étoit échue en partage, ou s'il la gouvernoit au nom de son frere, le roi de Lydie. Adramyttéum, dans les siecles suivants, avoit reçu une colonie athénienne[2].

N° 15.

L'opinion de M. Pellerin qui regarde la tête à longue barbe et ceinte d'un diadême, qu'on voit gravée sur une médaille de cette ville, comme le portrait d'Adramyttus, me paroît très probable[3]. Je n'ose cependant assurer que ce portrait ne soit point idéal : mais, puisque au siecle de Crésus les arts s'appli-

(1) Etienne de Byzance, v. Ἀδραμύττειον. Ce nom se trouve écrit aussi sans diphthongue, Ἀδραμύττιον, et dans les auteurs latins, tantôt *Adramytteum*, tantôt *Adramittium* : mais il est écrit constamment par un seul *t* sur les medailles.

(2) Strabon, liv. XIII, p. 606.

(3) *Recueil*, tom. II, pl. 48, n° 4.

quoient depuis long-temps à rendre les traits des personnes vivantes, et que nous avons donné dans cet ouvrage des portraits de quelques Sages, contemporains de ce roi, je n'ai pas cru devoir exclure de l'*Iconographie grecque* le portrait d'Adramyttus; et j'ai inséré sous le n° 15 de cette planche le dessin de la médaillle qui le représente[1]. La légende du revers constate que cette médaille étoit une monnoie des *Adramytténiens*, ΑΔΡΑΜΥΤΗΝΩΝ : le type, qui est un homme à cheval, ressemble aux types qu'on voit sur les monnoies de Philippe Arrhidée, et de quelques autres rois macédoniens. Il est probable que la ville d'Adramyttéum fit frapper du temps de ces princes la médaille que nous examinons. Cette ville fut soumise par la suite aux rois de Pergame.

Chap. X. Princes de l'Asie mineure. Pl. XLIII.

§. 2. TIUS.

Ce nom étoit celui du fondateur de *Tios*, ville de la Paphlagonie, située sur le bord de la mer, et à peu de distance de la riviere de Billéus. Tius étoit un prêtre milésien qui conduisit une colonie ionienne sur ces rivages[2]. Lorsque Darius détruisit la ville de Milet qui avoit osé méconnoître son autorité, il paroît que tous les habitants ne furent pas réduits à l'esclavage, et que quelques uns obtinrent la faveur d'être transportés dans d'autres contrées de l'Asie mineure[3]. Nous ne savons pas si ce fut

(1) *Descript. de méd.*, *etc.*, tom. II, *Mysie*, n° 3.

(2) Etienne de Byzance, v. Τίος. Suivant d'autres géographes, Tios est une ville de la Bithynie. C'est que ce royaume a été tantôt plus, tantôt moins étendu du côté de l'Orient, suivant qu'on en a fixé les limites ou sur les bords de l'Hypius, ou sur ceux du Parthénius. Les Maryandins, dans le territoire desquels étoit Tios, occupoient le pays situé entre ces deux rivieres.

(3) Strabon, liv. XIII, p. 610 et 611.

Chap. X. Princes de l'Asie mineure. Pl. XLIII.

à cette occasion qu'une colonie milésienne fonda Tios : Démosthene le bithynien paroît avoir cru qu'elle étoit plus ancienne, et que le nom de Tius n'étoit que le surnom d'un chef nommé Pataréus, qui, à la tête d'un parti ionien, s'étoit établi par la force dans la Paphlagonie[1], et à qui on avoit donné ce surnom, tiré du verbe τίω, *tio*, honorer, parcequ'il avoit établi avec beaucoup de soin les rites sacrés suivant lesquels on devoit honorer les Dieux. La ville de Tios, autrefois florissante, étoit la patrie de Philétere, souche des rois Attalides. Eumene II l'avoit cédée aux rois de Bithynie. Tios, au temps de Strabon, étoit en décadence : mais les médailles impériales frappées quelque temps après dans cette ville font conjecturer qu'elle avoit recouvré sous le gouvernement romain une partie de son ancienne prospérité.

N° 16. La médaille gravée sous le n° 16 présente la tête d'un jeune homme ceinte d'un bandeau qu'on ne doit pas confondre avec le bandeau des rois. La légende, ΤΕΙΟC, *Tius,* indique que cette tête représente le fondateur de la ville. Comme ce personnage appartient aux temps historiques, je n'ai pas cru devoir omettre son portrait, quoiqu'il ne soit probablement qu'idéal[2].

La légende du revers, ΤΙΑΝΩΝ[3] : (monnoie) *des Tiens,* fait connoître la ville qui a fait frapper cette médaille dont le type représente la déesse Némésis avec quelques uns de ses attributs,

(1) L'explication que je donne de ce fait, indiqué seulement par Etienne de Byzance, *loco citato,* me paroît la seule probable.

(2) *Description de médailles*, *etc.*, t. II, *Bithynie*, n° 481. M. Pellerin a publié le premier cette médaille; *rois,* pl. 22.

(3) Il n'est pas inutile de remarquer la différente orthographe par laquelle on a voulu exprimer la même prononciation, ΤΕΙΟC du côté de la tête, ΤΙΑΝΩΝ sur le revers.

tels que la roue de la Fortune et une corne d'abondance. Cette divinité étoit très révérée parmi les Ioniens, et particulièrement à Smyrne. L'arbre qu'on voit sur la droite du type pourroit désigner quelque bosquet consacré à Némésis dans les environs de Tios.

La fabrique de la médaille appartient au II[e] ou au III[e] siecle de l'ere vulgaire.

§. 3. DOCIMUS.

Diodore paroît distinguer deux Macédoniens de ce nom : le premier, qui avoit été un des capitaines d'Alexandre, ayant pris le parti de Perdiccas, fut vaincu et fait prisonnier par Antigonus; et ayant tenté vainement de s'échapper, il devint prisonnier de Stratonice, femme d'Antigonus, sous des conditions qu'on ne crut pas devoir observer[1]. L'autre Docimus étoit un des généraux d'Antigonus; il passa par trahison dans le parti de Lysimaque, auquel il livra les trésors dont Antigonus lui avoit confié la garde[2]. Lysimaque le laissa gouverner la Phrygie; et ce fut du nom de Docimus qu'une petite ville de cette contrée fut appelée *Dociméa*, ou plutôt *Dociméum*[3]. Les carrieres d'un

(1) Diodore de Sicile, liv. XVIII, §. 45, et liv. XIX, §. 16.

(2) Diodore, liv. XIX, §. 75, et liv. XX, §. 107; Pausanias, liv. I, c. 8. Ce dernier, en faisant mention de Docimus comme d'un général au service d'Antigonus, donne à entendre qu'il ne le croyoit pas le même que le capitaine qui avoit servi sous Alexandre.

(3) Strabon, liv. XII, pag. 577, où le géographe indique les carrieres de ce beau marbre, qui fut appelé marbre dociméen, marbre de Synnade, et en général marbre phrygien. Docimus, comme il paroît par le dernier passage de Diodore, étoit gouverneur de la ville de Synnade lors de sa défection en faveur de Lysimaque. Il est probable que ce fut lui qui commença à mettre ces carrieres en valeur, ainsi que le nom du marbre appelé dociméen, et celui du village bâti auprès de ces carrieres, peuvent le faire conjecturer. Le luxe des

Chap. X. Princes de l'Asie mineure. Pl. XLIII.

marbre également précieux par la grandeur des blocs, par la finesse du grain, et par la variété des couleurs, rendirent ce lieu célebre et florissant du temps des Romains.

N° 17.

C'est sous les empereurs que la ville de Dociméum fit frapper la médaille gravée sous le n° 17 de cette planche. On y voit d'un côté la tête de Docimus couronnée de laurier, et désignée par la légende ΔΟΚΙΜΟϹ, *Docimus :* le revers, qui porte le nom ΔΟΚΙΜΕΩΝ, *des Dociméens*, présente la figure en pied d'Esculape, dont le culte étoit extrêmement répandu dans le royaume de Pergame et dans toute la Phrygie[1]. Ainsi les Dociméens ont consacré par cette médaille la mémoire d'un guerrier auquel ils devoient l'existence de leur ville, et vraisemblablement aussi la découverte et l'exploitation des précieuses carrieres qui étoient la source de leurs richesses.

§. 4. NICIAS, TYRAN DE COS.

Strabon est le seul qui nous apprenne qu'un certain Nicias, son contemporain, s'étoit rendu le maître de l'île de Cos. Il ajoute qu'un musicien nommé Théomnestus étoit le chef d'un parti contraire à celui de Nicias[2].

Romains fit de ce village une ville considérable. Au reste, ce que Strabon avance sur les grands blocs de marbre qu'on en tiroit est prouvé par les colonnes qu'on voit à Rome, dans les basiliques de Saint-Paul et de Saint-Laurent, et par celles d'une dimension encore plus considérable qui ornent l'intérieur du panthéon d'Agrippa, et auxquelles on a donné une teinte jaune à l'encaustique pour qu'elles pussent faire pendant aux grandes colonnes de marbre numidique ou de *jaune antique*, de pareille grandeur, qui sont placées dans ce temple.

(1) Pellerin a publié cette médaille, mais le dessin qu'il en donne est peu fidele (*Recueil*, t. II, pl. 44).

(2) Strabon, liv. XIV, p. 657. Καθ' ἡμᾶς

Chap. X.
Princes de l'Asie mineure.
Pl. XLIII.
N° 18.

La médaille que j'ai fait dessiner sous le n° 18 de cette planche a été frappée à Cos[1], ainsi que l'indique la légende ΔΙΟΦΑΝΤΟΣ ΚΩΙΩΝ, *Diophante* (magistrat) *des citoyens de Cos*, qu'on lit autour de la tête d'Esculape, divinité principale de cette île. La tête, avec un peu de barbe et une couronne formée d'une branche de quelque arbrisseau, ne ressemble à aucune tête connue : la légende ΝΙΚΙΑΣ, *Nicias*, me fait conjecturer que cette tête est son portrait. Eckhel a cru y voir celui d'Octave[2] : plusieurs raisons m'empêchent d'adopter son opinion.

La ville de Cos n'a pu faire frapper des médailles en l'honneur d'Auguste seul qu'après la bataille d'Actium : les îles de la mer Egée étoient jusqu'à cette époque sous la domination de Marc-Antoine ; mais Auguste avoit cessé de porter la barbe quelques années avant cette célebre journée, ainsi qu'on l'a prouvé par l'autorité de Dion et par le témoignage des médailles[3]. La tête dont il s'agit n'est donc pas celle d'Auguste ; d'ailleurs les traits de la physionomie different entièrement des portraits de ce prince, et annoncent un personnage bien plus âgé qu'Octave ne l'étoit lorsque, suivant l'usage de la jeunesse romaine, il ne

Νικίας ὁ κατατυραννήσας Κώων. Casaubon a pensé que ce Théomnestus étoit le même dont Plutarque a fait mention (*Bruto*, pag. 994, E.), et qui jouissoit des bonnes graces de Marcus Brutus. Mais cette conjecture est peu probable. Le Théomnestus de Plutarque étoit un philosophe qui professoit à Athenes la doctrine de l'Académie: le Théomnestus de Strabon étoit un fameux joueur d'instruments à cordes, demeurant à Cos (ψάλτης ἐν ὀνόματι). Il n'y a de commun entre les deux Théomnestus que le nom et l'époque à laquelle ils ont vécu.

(1) Cette médaille, de la plus parfaite conservation, étoit dans le cabinet de M. Millingen, hollandais, connoisseur habile.

(2) Eckhel, D. N., t. II, p. 601.

(3) Dion, liv. XLVIII, §. 34 ; Eckhel, D. N., tom VI, pag. 76. Après la bataille de Philippes, tout l'Orient fut le partage de Marc-Antoine (Suétone, *Octav.*, 13 ; Plutarque, *Antonio*, pag. 925).

se faisoit point couper la barbe. On a démontré l'absurdité de l'opinion de ceux qui attribuent ce portrait à Lépide[1]. Il ne seroit pas plus raisonnable de vouloir y reconnoître Marc-Antoine. Les portraits de ce triumvir nous l'offrent avec la barbe tant qu'il n'eut pas vengé la mort de César son bienfaiteur par le sang des meurtriers de ce grand homme[2]. Mais l'île de Cos ne reconnut l'autorité d'Antoine qu'après la défaite et la mort de Cassius et de Brutus, sous le pouvoir desquels elle s'étoit rangée, ainsi que les autres villes et les îles voisines de l'Asie. Rien ne s'oppose au contraire à ce que nous attribuions ce portrait à Nicias, puisque son nom est gravé, au nominatif, à côté de la tête, et que le nom du magistrat qui a fait frapper la médaille se trouve dans la légende du revers.

La couronne dont il est orné est probablement celle qui appartenoit aux présidents des jeux solennels, ou qui distinguoit à Cos les prêtres de quelque divinité. Nous avons vu que les hommes qui s'arrogeoient l'autorité suprême ne manquoient pas de chercher à inspirer de la vénération aux peuples par cette décoration religieuse[3]. On ne doit point être surpris qu'à cette époque Nicias ait osé faire graver son portrait sur la monnoie. Depuis la mort de César on s'étoit beaucoup relâché sur les scrupules qui avoient régné à cet égard dans les temps antérieurs : Marcus Brutus lui-même faisoit frapper le sien sur la monnoie; Labiénus, transfuge romain, avoit suivi le même exemple; et Gnéus Domitius Ahénobarbus, qui, dans la guerre civile avoit le commandement d'une flotte, a fait graver sa tête

(1) Eckhel, D. N., tom. II, p. 601.

(2) Eckhel, D. N., t. VI, p. 36 et 37, où il ne laisse rien à desirer sur cette particularité.

(3) Voyez la note qui se trouve à la fin du chapitre Ier de cette IIe partie, et le §. 1 du chapitre IX, page 201.

sur des médailles d'or qui portent une légende latine, et qui devoient avoir cours comme monnoie romaine[1].

Chap. X. Princes de l'Asie mineure. Pl. XLIII.

(1) Nous parlerons de ces médailles et de ces portraits dans la Ire partie de l'*Iconographie romaine*, où, à l'occasion d'une médaille de Cicéron, nous serons obligés d'examiner l'opinion de ces numismatistes, qui regardent quelques portraits d'hommes illustres, gravés avec leurs noms sur les médailles, comme des portraits sans nom des empereurs romains qui régnoient à l'époque où ces médailles ont été frappées.

CHAPITRE XI.

ROIS DE CAPPADOCE.

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

Cette vaste région qui unit l'Asie mineure à la grande Asie, étoit gouvernée, sous les rois de Perse, par des satrapes qui se vantoient, ainsi que ceux de Pont, de descendre de l'un des sept concurrents au trône de Cyrus, et d'être issus comme lui du sang des Achéménides[1]. On prétend qu'en considération des

(1) Diodore, dans un extrait du livre XXXI, tiré de la *Bibliotheque* de Photius, et inséré dans l'édition de cet historien par Wesseling, tom. II, p. 517, nous a donné, sur l'histoire des rois de Cappadoce, des notions qu'on chercheroit en vain par-tout ailleurs. L'abbé Belley a fait de savantes recherches sur la dynastie des Ariarathes, relativement à quelques médailles de la ville de Mazaca, appelée postérieurement Eusebie et Césarée; et sur la dynastie des Ariobarzanes, à l'occasion d'une inscription grecque dont on avoit envoyé la copie d'Athenes. On trouve des extraits des recherches sur les Ariarathes dans le vol. XL, p. 129; et sur les Ariobarzanes, dans le vol. XXIII, p. 189 de l'*Hist. de l'Acad. des inscriptions et bell. lett.* Quant à la prétention que les Ariarathes avoient d'être issus du sang de Cyrus, elle ne paroît pas s'accorder avec ce que dit Cornelius Nepos de Datamès, si ce guerrier étoit, comme on l'a cru, un des ancêtres des satrapes cappadociens. Suivant cet historien, Datamès n'étoit qu'un barbare, fils d'un pere carien; son origine n'avoit rien de commun avec les Perses (*Datame*, chap. 1). Mais on peut croire que le Datamès capitaine dont parlent Aristote (*Oecon.*, l. II), Polyen (l. VII, c. 21), Cornelius Nepos, et Diodore de Sicile (l. XV), n'est pas le même que le Datamès un des ancêtres des rois de Cappadoce, dont parle le même Diodore dans les *Excerpta*, quoiqu'ils aient eu l'un et l'autre de la réputation comme guerriers, et qu'ils aient été gouverneurs de la même province. En effet, le Datamès fils d'un Carien mourut, suivant Diodore lui-même, par une trahison; le Datamès Achéménide périt dans une bataille.

services rendus par eux à la monarchie, ils avoient obtenu du grand roi la prérogative d'être regardés comme des princes souverains, et non comme de simples gouverneurs héréditaires de cette province. Il paroît cependant que, du temps de la conquête d'Alexandre, les Macédoniens ne reconnoissoient pas ces droits, puisqu'ils punirent comme rebelle Ariarathe, qui refusa de céder à Eumene le gouvernement de la Cappadoce[1]. Ce qui est plus certain, c'est que les descendants de ce malheureux satrape surent reprendre sa place, chasser les Macédoniens qui n'étoient pas en force dans ces contrées, et fonder une dynastie qui régna sans interruption sur la Cappadoce pendant le cours de cent soixante années[2].

§. 1. ARIARATHE IV.

Ce prince étoit le petit-fils d'un autre Ariarathe qui avoit délivré la Cappadoce du joug des Macédoniens. Son pere, Ariamnès[3], s'étoit allié avec les Séleucides, en donnant sa fille pour épouse à Antiochus Hiérax, et en faisant épouser à son fils Ariarathe, une sœur de ce même Antiochus[4]. Ariarathe IV, à sa mort, laissa le trône à un fils qu'il avoit eu de ce mariage, et qui fut nommé Ariarathe V[5].

(1) Perdicas fit crucifier cet Ariarathe: Les chefs macédoniens soumettoient les satrapes désobéissants aux mêmes supplices que le roi de Perse, leur ancien maître, leur auroit infligés.

(2) C'est le calcul du Syncelle (*Chronographie*, pag. 219), qui répond très bien aux époques données par l'histoire romaine et par les médailles de cette dynastie.

(3) Ce nom, différemment altéré, est devenu *Artamnès*, *Ariamene*, et enfin *Artamene*.

(4) Diodore, *loc. cit.*; Justin, l. XXVII, c. 3.

(5) Nous avons suivi, dans la désignation des différents Ariarathe, le nombre adopté par les historiens modernes, qui eux-mêmes ont pris pour fondement de

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV. N° 1.

Le médaillon d'argent gravé sous le n° 1 de cette planche présente d'un côté le buste d'Ariarathe IV, dont la tête est ceinte du bandeau royal. Ce prince paroît âgé, et sa bouche est entr'ouverte, dans l'attitude d'un homme qui parle : nous avons remarqué cette particularité sur les portraits de quelques rois de Pont qui se vantoient d'avoir la même origine, et qui régnoient sur un pays limitrophe[1].

Le revers ressemble à celui des tétradrachmes de Lysimaque. Minerve assise en forme le type; et la légende porte le nom *du roi Ariarathe*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ[2].

Il est plus vraisemblable que cette médaille appartient à Ariarathe IV, qu'à Ariarathe III son aïeul. Ariarathe IV, mieux affermi sur le trône et allié à la dynastie des Séleucides, étoit plus que lui dans la situation d'imiter les usages des princes macédoniens. J'ajoute qu'en comparant le médaillon dont il s'agit avec les médailles grecques des successeurs d'Ariarathe IV, on acquiert presque la certitude que ce médaillon ne peut appartenir à un Ariarathe plus ancien que ce prince : et d'un autre côté la simplicité de la légende, et l'absence de toute épithete ne permettent de l'attribuer à aucun des quatre autres princes du même nom qui lui ont succédé, et qui sont tous distingués par une épithete ou un surnom relatif à quelque circonstance particuliere de leur vie.

leur calcul la prétendue indépendance de cette famille du temps des rois perses. Si on vouloit compter les rois de Cappadoce à partir du moment où les chefs de cette contrée s'affranchirent du joug macédonien, Ariarathe IV ne seroit qu'Ariarathe II, etc.

(1) Pl. 42, n° 2 et 5.

(2) On voit dans le champ de la médaille une chouette placée au-dessus d'une grappe de raisin, un monogramme, et la lettre Δ (Pellerin, *rois*, pl. 20). Ce type, comme nous l'avons vu, étoit dans le même temps usité sur les monnoies des rois de Pergame.

§. 2. ARIARATHE V EUSEBES, OU LE PIEUX.

Il monta sur le trône à la mort de son pere, et étant encore dans l'enfance. Lorsqu'il fut parvenu à la jeunesse, il renouvela l'alliance de sa famille avec les Séleucides en épousant Antiochis, fille d'Antiochus-le-Grand. Ce mariage causa de grands malheurs à la Cappadoce : il entraîna Ariarathe dans une ligue contre les Romains, qui manqua de lui coûter la couronne; il fut, après sa mort, le germe d'une guerre civile et des troubles auxquels sa famille fut en proie. La reine, n'ayant pas d'enfants, feignit deux fois d'être enceinte, et donna au trône deux héritiers supposés. Dans la suite, devenue féconde, et ne voulant pas priver son véritable fils de la pourpre, elle révéla au roi ce qui s'étoit passé. On prit soin des princes supposés, et on fit ce qui étoit nécessaire pour assurer la succession à l'héritier légitime. Lorsque celui-ci fut parvenu à un certain âge, son pere voulut abdiquer la couronne, et la poser sur sa tête : mais le jeune prince s'y opposa; et cette preuve d'amour filial l'a rendu recommandable à la postérité. Ariarathe V mourut après un long regne, l'an 166 avant J.-C[1].

J'ai fait graver sous les n° 2 et 3 de cette planche deux médailles d'argent d'Ariarathe V; la premiere nous le présente encore enfant. Minerve, qui dans le tétradrachme d'Ariarathe IV étoit assise, est debout sur la médaille d'Ariarathe V; elle tient dans sa main droite une petite figure de la Victoire, la pique N° 2 et 3.

(2) J'ai suivi les époques indiquées par l'abbé Belley. Celle-ci me paroît appuyée par le fragment CIX de Polybe (*Excerpta legationum*).

est dans sa main gauche, le bouclier à ses pieds. La légende porte ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ, *du roi Ariarathe Eusebès* (ou le pieux); on voit dans le champ des caracteres isolés : au bas de l'exergue la lettre B servant de chiffre, marque la seconde année de son regne.

La médaille du n° 3 donne la même effigie; mais les formes annoncent un âge plus mûr. La date, ΓΛ, 33, marquée sur le revers qui d'ailleurs présente le même type, la même légende, et des caracteres isolés, justifie ce changement; c'est l'année trente-trois du regne d'Ariarathe : cette médaille a donc été frappée trente-un ans après celle du n° 2.

L'abbé Belley attribuoit à Ariarathe V les médailles qui portent l'épithete *Eusebès* (ou le pieux) : mais Eckhel a observé que l'opinion de cet académicien étoit dénuée de preuves.[1] Je vais tâcher de suppléer à ce défaut.

D'abord Ariarathe V monta sur le trône étant encore enfant[2], ainsi que nous l'apprenons de Diodore : sur la médaille du n° 2 on voit la tête d'un roi qui est dans un âge fort tendre, et la légende offre les noms d'Ariarathe Eusebès; il est donc vraisemblable, ainsi que l'académicien l'a pensé, que ce titre désigne Ariarathe V.

En second lieu, dans l'histoire des Ariarathe, il n'en existe que deux dont le regne se soit prolongé au-delà de trente années, et auquel par conséquent puisse convenir l'époque marquée sur la médaille du n° 3. Ces deux princes sont Ariarathe V et Aria-

(1) D. N., tom. III, pag. 197.

(2) Νηπίῳ παντελῶς ὄντι τὴν ἡλικίαν (Diod., *loc. cit.*, pag. 518). *Cappadociæ regnum Ariarathi puero admodum pater ipse tradiderat* (Justin, liv. XXIX, c. 1). Il paroît par Polybe (liv. IV, c. 2), que l'avènement d'Ariarathe V au trône eut lieu vers l'an 220 avant J.-C. Il dut par conséquent régner pendant plus de cinquante années.

rathe VI son fils[1] : mais Ariarathe VI étoit distingué par le titre de *Philopator ;* et sur les médailles d'Ariarathe Philopator la physionomie du roi differe entièrement de celle qui est empreinte sur la médaille que nous examinons ici. Ces raisons, et particulièrement la derniere, me paroissent suffisantes pour faire regarder l'opinion de l'abbé Belley comme la seule véritable, et pour démontrer que l'Ariarathe Eusebès de ces médailles ne peut être qu'Ariarathe V[2].

(1) Ariarathe V mourut, comme nous l'avons vu ci-dessus, l'an 166 avant l'ere chrétienne. Ariarathe VI, son fils, mourut à la guerre contre Aristonicus, l'an 132 avant la même ere : il avoit donc régné trente-quatre ans. Mais depuis l'an 132 jusqu'à l'an 91, époque à laquelle Ariobarzane régnoit sur la Cappadoce, il ne reste qu'un espace de quarante années qu'il faut distribuer entre Ariarathe VII, Ariarathe VIII, Ariarathe IX, et une autre période pendant laquelle Mithridate et Nicomede II gouvernerent ce royaume sous le nom de quelques princes supposés, ou sous leur propre nom. Mais les médailles d'Ariarathe Epiphane prouvent qu'il a régné du moins pendant quinze ans; celles d'Ariarathe Philométor, qui, sans contredit, étoit un des deux derniers, nous présentent l'époque de l'an 11[e], IA, de son regne : il ne reste donc plus d'espace où placer un regne de trente-trois ans, tel qu'il est prouvé par les médailles d'Ariarathe Eusebès. Cet Ariarathe n'a donc pu régner après la mort d'Ariarathe VI; et nous voyons dans le texte qu'il ne peut être non plus Ariarathe VI lui-même.

(2) Il faut cependant observer que plusieurs médailles d'Ariarathe VI, son successeur, qui avoit pris les titres d'Eusebès et de Philopator, ne portent souvent que le premier surnom d'Eusebès : alors on ne peut distinguer les deux Ariarathe que par la différence de leurs physionomies. On doit attribuer au fils ou à Philopator les médailles où la tête ressemble à l'effigie gravée sur les monnoies dans lesquelles ce roi prend les deux titres qui le caractérisent ; et on donnera à Ariarathe V, son pere, celles qui présenteront une autre physionomie. Il convient aussi d'observer, à l'égard des titres d'Eusebès et d'Epiphane, qu'on pourroit presque taxer d'anachronisme l'opinion de ceux qui attribueroient ce dernier titre à Ariarathe V : car alors il faudroit supposer que le surnom d'Epiphane, qui signifie *dieu présent*, surnom donné pour la premiere fois par les Egyptiens à Ptolémée V, avoit déja été pris par un roi plus ancien qui n'avoit qu'une puissance très limitée, bien inférieure à celle des rois d'Egypte et de Syrie, et dont l'histoire ne nous a transmis aucun fait qui indique un caractere ambitieux et hautain. Au contraire, si l'on donne le titre d'Epiphane à Ariarathe VII, à l'époque où il vivoit, ce surnom, ayant déja été porté par plusieurs autres rois, n'annonce plus autant d'orgueil; et, ce qui est plus remarquable, il avoit été pris par Nicomede II,

Chap. XI.
Rois de Cappadoce.
Pl. XLIV.

§. 3. ARIARATHE VI PHILOPATOR.

Elevé dans l'amitié et sous la protection de Rome, tous les soins d'Ariarathe VI, lorsqu'il parvint à un trône sur lequel il n'avoit point voulu s'asseoir avant le temps, furent de s'attacher aux alliés de la république, et d'éviter toute liaison avec les princes qu'elle ne comptoit pas au nombre de ses amis. C'est ainsi qu'il refusa d'épouser sa cousine, que Démétrius Ier, roi de Syrie, lui offroit en mariage. Mais celui-ci, pour venger l'affront fait à sa sœur, profita des germes de discorde qui existoient dans la famille royale de Cappadoce : il embrassa le parti d'Olopherne, frere supposé d'Ariarathe VI, et l'aida à se mettre en possession de la couronne qu'il revendiquoit en qualité de frere aîné d'Ariarathe[1]. Le roi de Cappadoce fut chassé de son royaume; les secours qu'il avoit lieu d'espérer de Rome furent paralysés par les intrigues et par l'argent du roi de Syrie; et ce ne fut que par ses propres forces et par celles de son beau-frere le roi de Pergame qu'il recouvra ses états[2]. Son regne fut de longue durée; son amour pour la philosophie et pour les lettres

roi de Bithynie, prince voisin et contemporain d'Ariarathe VII. Il n'en est pas de même du titre d'Eusebès porté par Ariarathe V : on peut le comparer aux titres d'Evergete et de Soter, que les peuples donnoient déja à leurs rois à une époque antérieure à celle d'Ariarathe V (voyez le décret des Sigéens sous Antiochus Ier Soter, dans les *Antiquit. asiat.* de Chishull, pag. 50) : il est même le plus modeste de ces trois titres, ne pouvant se rapporter qu'à la religion du prince ou à ses vertus domestiques. Ainsi le surnom d'Eusebès (ou le pieux) fut conservé par son successeur Ariarathe VI, qui l'ajouta à celui de Philopator.

(1) Justin paroît avoir cru qu'Olopherne ou Oropherne étoit en effet le véritable fils d'Ariarathe V et d'Antiochis (liv. XXXV, c. 1); mais ce compilateur se montre souvent dépourvu de critique.

(2) Polybe, *Excerpt. leg.*, n° 126, et *Excerpt. de virt. et vit.*, pag. 1468 de l'édition de Gronovius: voyez l'abbé Sevin, *Recherches sur les rois de Pergame*, IIIe part., p. 293 du tome XII des *Mém.*

et son instruction peu commune firent de son palais l'asile des talents, et répandirent les lumieres et le goût dans les villes de la Cappadoce. Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

Ariarathe VI marcha comme allié des Romains dans la guerre contre Aristonicus, et y perdit la vie l'an 132 avant J.-C.

Le tétradrachme ou médaillon d'argent gravé sous le n° 4 de cette planche nous présente l'effigie d'Ariarathe VI. La légende du revers, qui porte le nom *du roi Ariarathe Eusebès* (ou le pieux) *Philopator* (qui chérit son pere), ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ, assure à Ariarathe VI Philopator ce médaillon du cabinet impérial, qu'on peut regarder comme unique. Les historiens distinguent ce prince par cette honorable épithete[1]. N° 4.

Ce précieux monument numismatique étoit inédit jusqu'à ce moment, aucun antiquaire, à ce que je sache, n'ayant fait mention d'une médaille d'Ariarathe Philopator. Le type du revers est le même que celui des médailles de son pere et de ses successeurs : sa physionomie est facile à distinguer de celle des autres princes du même nom, par le renflement des joues et du dessous du menton.

Ce caractere me fait reconnoître Ariarathe VI dans la médaille gravée sous le n° 5, quoique la légende du revers ne présente que le nom et le titre *du roi Ariarathe Eusebès*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ. Un coup-d'œil jeté sur les médailles N° 5.

de l'Acad. des belles-lettres, où cet académicien donne la préférence au récit de Polybe sur ceux de Tite-Live et d'Appien.

(1) Diodore, *loc. cit.*, pag. 518; et plus expressément dans les *Excerpta de virt. et vit.*, page 584: ὁ φιλοπάτωρ κληθεὶς Ἀριαράθης.

de cette planche suffit pour s'assurer que le portrait gravé sur la médaille que nous examinons est celui d'Ariarathe VI, et non celui d'Ariarathe V, quoique ce dernier porte sur les médailles des n° 2 et 3 le même titre qu'on lit sur la médaille du n° 5. Les antiquaires n'ignorent pas que la légende des monnoies des rois n'offre quelquefois qu'une partie de leurs noms; ainsi l'absence du surnom de Philopator ne doit pas empêcher de reconnoître Ariarathe VI sur cette médaille, qui présente le même portrait que celui qu'on voit gravé au n° 4.

La petite médaille est postérieure d'une année au médaillon: celui-ci est de l'an 3, Γ, l'autre de l'an 4, Δ, de ce regne[1].

§. 4. ARIARATHE VII EPIPHANE.

Le sang d'Ariarathe VI versé pour les intérêts de Rome valut à ses successeurs une augmentation de territoire; la Lycaonie avec une partie de la Cilicie furent réunies au royaume de Cappadoce[2]. On ignore si l'intention du sénat étoit de partager le royaume entre plusieurs princes choisis dans la nombreuse postérité que laissoit Ariarathe Philopator : mais la reine, qui

(1) Toutes les médailles des rois de Cappadoce que j'ai fait graver sur cette planche appartiennent au cabinet de la bibliotheque impériale; je ne puis citer la *Description*, *etc.*, pour les indiquer avec plus de précision, parceque la continuation de cet utile ouvrage n'a pas encore été publiée par M. Mionnet. Cependant je lui ai communiqué les idées que j'expose ici sur l'ordre à donner à cette suite, et sur les surnoms qui caractérisent les différents Ariarathe. Le médaillon d'Ariarathe VI, avec le titre de Philopator, détruit l'opinion de l'abbé Belley, qui croyoit que le surnom d'Epiphane pouvoit être celui qui distinguoit Ariarathe VI des autres Ariarathe. Ce tétradrachme, outre l'époque Γ dans l'exergue, présente un Σ gravé dans le champ; la petite médaille est marquée d'un monogramme.

(2) Justin, liv. XXXVII, ch. I.

s'étoit saisie de la régence, plus marâtre que mere envers ses propres fils, par une atrocité inouie, en immola cinq à son ambition de régner. Le peuple vengea sur elle leur mort, et plaça sur le trône le sixieme fils, qui fut Ariarathe VII, surnommé Epiphane. Le jeune prince, pour assurer la paix à ses sujets, épousa Laodice, fille de Mithridate V et sœur du grand Mithridate. Ces liens ne purent le garantir des embûches de son beau-frere : celui-ci, sacrifiant tout à ses projets d'agrandissement, gagna Gordius, un des courtisans du roi de Cappadoce, qui ne tarda pas à assassiner son maître[1].

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

La médaille d'argent gravée sous le n° 6, appartient à ce prince, ainsi qu'on le voit par la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ, *du roi Ariarathe Epiphane.* Ce surnom, que nous avons expliqué dans les remarques au §. 2, ne peut désigner qu'Ariarathe VII[2]. En effet Nicomede II, roi de Bithynie, son contemporain, portoit le même titre qui, depuis Antiochus IV, étoit devenu très commun chez les princes de l'Orient. Le chiffre ϛ, qu'on remarque dans l'exergue, indique l'an 6e du regne d'Ariarathe VII. On trouve des médailles d'Ariarathe Epiphane frappées l'an 15 de son regne[3]. Nous pouvons conclure

N° 6.

(1) Justin, liv. XXXVIII, ch. 1.

(2) Nous avons prouvé dans ce même chapitre qu'Ariarathe VII n'a pu régner trente-trois ans, et que par conséquent on ne peut pas lui attribuer les médailles d'Ariarathe Eusebès, sur lesquelles on trouve cette date; nous savons que le titre de Philopator a dû distinguer Ariarathe VI; l'histoire même prouve que le titre de Philométor ne peut convenir à Ariarathe VII, et que les années 6, 13, et 15, qu'on trouve marquées sur les médailles d'Ariarathe Epiphane, ne s'accordent pas avec la courte durée du regne d'Ariarathe IX. Il ne reste donc qu'Ariarathe VII auquel on puisse attribuer les médailles qui portent les noms d'Ariarathe Epiphane, et sur lesquelles on trouve marquées la treizieme et la quinzieme année de son regne.

(3) Sestini, *Descript. num.*, p. 490.

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

de cette derniere date qu'il ne termina sa vie qu'après l'an 117 avant J.-C.

§. 5. ARIARATHE VIII PHILOMETOR.

A la mort d'Ariarathe VII ses deux enfants demeurerent sous la tutele de Laodice sa veuve. Ariarathe VIII l'aîné commença à régner sous les auspices de la reine; et c'est sans doute de cette circonstance, qu'à l'exemple de plusieurs autres princes il prit le titre de *Philométor,* qui désigne la tendresse d'un fils pour sa mere[1]. Nous avons lieu de croire que Laodice étoit digne de ce témoignage d'amour et de reconnoissance, puisque, loin de se prêter aux vues intéressées de son frere Mithridate qui desiroit ardemment la Cappadoce, elle voulut assurer un protecteur et un allié à son fils en épousant Nicomede II, roi de Bithynie. Elle poursuivit avec vigueur l'assassin de son mari, et le contraignit à chercher son salut hors de la Cappadoce. Des armées levées dans le royaume y auroient établi solidement la puissance du jeune Ariarathe, si le roi de Pont n'eût pas employé contre lui la trahison; il invita son neveu à une entrevue, et il le massacra de sa main : mais il n'eut que la honte d'avoir commis un crime inutile; la Cappadoce échappa une seconde fois à ses projets ambitieux.

N° 7 et 8. Les deux médailles d'argent gravées sous les n° 7 et 8 de cette planche nous présentent l'effigie *du roi Ariarathe Philométor,* et on lit sur l'une et sur l'autre, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ

(1) Par exemple, Ptolémée VI, roi d'Egypte; Antiochus VIII, roi de Syrie; et Attale III, roi de Pergame.

ΦΙΛΟΜΗΤΟΡΟΣ. La médaille n° 7 porte la date de l'an 8, Η; et celle n° 8, de l'an 11, ΙΑ, du regne d'Ariarathe VIII. Cette derniere nous assure qu'Ariarathe Philométor a survécu à son pere au moins de onze années : sa mort n'a donc pu arriver plutôt que l'an 106 avant l'ere chrétienne[1].

(1) Les chronologistes modernes paroissent se tromper lorsqu'ils different cet évènement jusqu'à l'an de Rome 661, ou 93 avant J.-C. (v. Eckhel, D. N., t. III, p. 198). Ariobarzane Ier, suivant les calculs de l'abbé Belley, fut élu roi de Cappadoce en 91 (voyez ses *Recherches* dans le XXIIIe volume de l'*Hist. de l'Acad. des belles-lettres*, p. 190), et probablement encore plutôt, ainsi que nous le verrons au §. suivant. Mais, entre le massacre d'Ariarathe VIII Philométor et l'avènement d'Ariobarzane Ier, il y eut lieu à plusieurs évènements, tels que l'invasion de la Cappadoce par Mithridate, la révolte des peuples contre l'injuste gouvernement de ses ministres; l'élévation et la défaite d'Ariarathe IX; l'occupation du royaume de Cappadoce par un feint Ariarathe supposé par Nicomede II, et, peu après, l'occupation du même royaume par un fils de Mithridate; enfin l'évacuation de la Cappadoce, ordonnée par les Romains qui l'avoient déclarée libre, le recours des peuples à Rome pour obtenir d'être gouvernés par un roi, et le choix qu'ils firent d'Ariobarzane. Tous ces évènements n'ont pu se passer dans l'espace de deux années. D'ailleurs Nicomede II, qui avoit épousé la mere d'Ariarathe Philométor, étoit vivant lorsque ce prince perdit la vie, et même après la mort d'Ariarathe IX, frere cadet d'Ariarathe VIII, puisqu'il tenta de substituer à leur place un feint Ariarathe : mais nous avons vu que Nicomede II cessa de vivre vers l'année 97 avant l'ere chrétienne (partie IIe, chapitre VIII, §. 4). Suivant ce calcul, la mort d'Ariarathe VIII n'a pu arriver plus tard que l'an 98 avant la même ere. D'un autre côté l'année de la mort d'Ariarathe VI, dans la guerre contre Aristonicus, est fixée par l'histoire romaine à l'an 132. Les médailles d'Ariarathe Epiphane portent la quinzieme année de son regne, et celles d'Ariarathe Philométor la onzieme. Ces vingt-six années avanceroient la fin d'Ariarathe Philométor à l'an 106 avant J.-C. Mais rien ne prouve que la quinzieme année d'Ariarathe VII et la onzieme d'Ariarathe VIII soient les dernieres de leur regne. L'époque de la mort d'Ariarathe VIII doit par conséquent être placée entre l'an 106 et l'an 98 avant l'ere chrétienne. Cela étant prouvé, si nous supposons que la défaite d'Ariarathe IX est arrivée deux années plus tard que la mort de son frere, la date la plus ancienne qu'on devroit assigner à cet évènement seroit l'an 104 avant J.-C.; et si nous ajoutons à cette époque les cent soixante années assignées par le Syncelle à la durée des sept rois de cette dynastie, nous remonterons à l'an 264 avant J.-C. Cependant la défaite d'Amyntas, général de Séleucus Ier, et l'indépendance de la Cappadoce, datent de l'an 281. On peut supposer que le chronologiste

Chap. XI.
Rois de Cappadoce.
Pl. XLIV.

§. 6. ARIOBARZANE Ier PHILOROMÉUS, ou L'AMI DES ROMAINS.

Ariarathe IX eut à peine succédé à son frere, qu'il cessa de régner et de vivre. Nicomede voulut tenter de retenir la Bithynie en faisant paroître un troisieme fils d'Ariarathe VII; et la reine Laodice accréditoit l'imposture : de l'autre côté, Gordius, le meurtrier d'Ariarathe Epiphane, étoit rentré dans la Cappadoce avec l'appui de Mithridate, et il la gouvernoit en son nom.

Les Romains ne souffrirent pas long-temps ces usurpations : ils avoient déclaré libres les peuples de la Cappadoce, et vouloient qu'ils se gouvernassent eux-mêmes : mais ces peuples n'aimoient que le gouvernement monarchique. Rome leur ayant permis de se choisir un maître, leur choix tomba sur Ariobarzane; et ce prince fut la souche d'une seconde dynastie qui régna sur la Cappadoce pendant trois générations, et lui donna quatre rois[1]. Mithridate ne laissa pas ce nouveau monarque

n'avoit compté le commencement du regne de cette dynastie qu'à partir de l'époque où Ariarathe III fit sa paix avec Antiochus Soter, et fut reconnu pour roi par les Séleucides. On conçoit que cet évènement a pu arriver quelques années plus tard. Il est même très possible qu'on ait commencé cette période à la mort d'Antiochus Ier, qui, tant qu'il vécut, fut toujours en guerre pour soumettre les peuples assujettis auparavant à la monarchie de son pere : alors les cent soixante années comptées depuis la mort d'Antiochus Ier, arrivée en 262, donneroient l'an 102 environ avant l'ere chrétienne, époque de l'expulsion de la Cappadoce d'Ariarathe IX, frere cadet d'Ariarathe VIII Philométor, et l'an 104 pour l'attentat de Mithridate contre ce dernier.

(1) Strabon, liv. XII, pag. 540; Justin, l. XXXVIII, c. 2. L'abbé Belley a répandu une grande lumiere sur l'histoire de cette seconde race par ses observations sur une inscription trouvée à Athenes, et composée en l'honneur d'Ariobarzane II. De nouveaux éclaircissements sont dus à une autre inscription que le P. Corsini a publiée à Florence, et qui étoit gravée en l'honneur d'Ariobarzane III (*Hist. de l'Acad. des belles-lettres*, t. XXIII, p. 189 et 198).

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

tranquille sur son trône; il le chassa deux fois de ses états, et Ariobarzane ne recouvra son autorité que par la protection de Sylla. La derniere guerre de Mithridate obligea le roi de Cappadoce à fuir une troisieme fois, et il dut encore aux Romains son rétablissement sur le trône; il y fut replacé par Pompée [1]. Ce monarque, déja avancé en âge, voulut alors abdiquer sa couronne en faveur de son fils; mais les princes de cette seconde race montrerent qu'ils ne le cédoient point à ceux de la première pour la piété filiale. Le fils n'accepta le trône qu'après que Pompée l'eut obligé d'y monter; et il y eut en Cappadoce un Ariobarzane Philopator, comme il y avoit eu un siecle auparavant un Ariarathe Philopator [2].

N° 9 et 10.

Les deux médailles d'argent gravées sous les n° 9 et 10 de cette planche appartiennent à Ariobarzane Ier. La tête du roi est représentée sur l'une et sur l'autre avec quelque différence d'âge : le type des revers est semblable à celui que nous avons remarqué sur d'autres médailles des rois de Cappadoce : mais la légende contient le nom et les titres *du roi Ariobarzane, ami des Romains*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΟΒΑΡΖΑΝΟΥ ΦΙΛΟΡΩΜΑΙΟΥ [3]. La médaille du n° 9 a été frappée l'an ΙΓ, 13, du regne d'Ariobarzane;

(1) L'époque de son premier rétablissement par Cassius Longinus est l'an 90 avant l'ere chrétienne, le second eut lieu l'an 84; celle de son rétablissement par Pompée est l'an 67. Cette derniere fois les états d'Ariobarzane avoient été envahis par Tigrane, roi d'Arménie, allié de Mithridate (Appien, *Mithrid.*, §. 57, 60, et 114; Justin, l. XXXVIII, c. 2).

(2) Valere-Maxime, liv. V, c. 7. Cet évènement appartient au plus tard à l'an 64 avant J.-C. L'an 63, Pompée étoit de retour à Rome.

(3) C'est la premiere fois que le titre de *Philoroméus* (ami des Romains) paroît sur les médailles d'un roi. Cette épithete est imitée de celle de *Philellen* (ami des Grecs), que les rois de Macédoine avoient prise avant Alexandre, et que nous verrons sur les médailles des Arsacides.

la seconde, celle du n° 10, l'an ΚΔ, 24, du même regne; on en connoît d'autres qui portent l'époque de l'an 34[1]. Comme aucun des deux autres rois qui ont porté le nom d'Ariobarzane n'a régné si long-temps, ces médailles appartiennent avec certitude à Ariobarzane I[er], qui d'ailleurs ne prit d'autre titre que celui d'*ami des romains*[2].

§. 7. ARIOBARZANE II PHILOPATOR.

On vient de voir comment ce prince, fils d'Ariobarzane I[er] et de la reine Athénaïs[3], fut appelé au trône par son pere, et comment il sut mériter le titre de Philopator: les autres circonstances de sa vie nous sont inconnues; il paroît cependant, par un monument qui nous reste de son regne, qu'il ne manquoit ni de générosité, ni de magnificence. Il fit rebâtir à ses

(1) M. Sestini nous a fait connoître une médaille d'Ariobarzane, avec l'an ΔΛ, 34 (*Descript. num.*, p. 491). Cette époque recule l'installation d'Ariobarzane sur le trône de Cappadoce par Sylla jusqu'à l'an 97 (Appien, *Mithridat.* §. 57, où dans la version latine il faut lire *deduxi* et non *reduxi*). L'opinion de l'abbé Belley, qui place cet évènement à l'an 91, me paroît insoutenable. Sylla à cette époque, qui étoit celle du commencement de la guerre sociale, se trouvoit à Rome depuis quelque temps (Plutarque, *Sylla*, p. 454). Ceux qui suivent les calculs de l'académicien sont forcés d'admettre, pour expliquer les dates des médailles d'Ariobarzane, que ce prince n'abdiqua pas en 64, et qu'il ne fit que partager le trône avec son fils.

(2) L'abbé Belley, en remarquant qu'Ariobarzane avoit reçu de Pompée ces honneurs

Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains,

observe qu'il existe des médailles d'Ariobarzane sur lesquelles on a représenté la chaise curule, et d'autres ornements des magistrats de Rome, accordés par les Romains à ce prince. Aucun antiquaire n'a vu de semblables médailles. Ou l'abbé Belley, ou le rédacteur de l'extrait inséré dans l'*Histoire de l'Académie des belles-lettres*, t. XXIII, p. 191, s'est trompé.

(3) Le nom de la reine Athénaïs sa mere, et celui d'une autre Athénaïs son épouse, ne nous sont connus que par les deux inscriptions grecques dont il est mention ci-dessus, page 232, note 1.

Chap. XI
Rois
de Cappadoce.
Pl. XLIV.

frais, dans Athenes, le superbe édifice de l'*Odéon*, qui, pendant le siége de cette ville sous Sylla, avoit été incendié par Aristion[1]. Il est vraisemblable que l'humeur inquiette de sa femme lui avoit fait des ennemis domestiques; il est du moins certain qu'il périt victime de leurs complots vers l'an 702 de Rome, 52 avant Jésus-Christ[2].

N° 11.

La médaille d'argent gravée sous le n° 11 appartient à ce prince. Nous y voyons son portrait; et sur le revers, dont le type ne differe point de celui des médailles de ses prédécesseurs, on lit le nom et les titres *du roi Ariobarzane Philopator*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΟΒΑΡΖΑΝΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. Il n'y a dans l'exergue aucun chiffre qui marque la date de la médaille.

§. 8. ARIOBARZANE III EUSEBÈS, ou LE PIEUX, AMI DES ROMAINS.

Ce sont les titres que Cicéron donne au prince[3] qui, l'an 702 de Rome, avoit succédé à son pere sur le trône de Cappadoce. Le sénat, indigné du funeste évènement qui avoit fait périr Ariobarzane Philopator, recommanda à Cicéron, qu'il avoit nommé proconsul en Cilicie, les intérêts d'Ariobarzane III. Cicéron ne tarda pas à reconnoître qu'il s'étoit formé des cabales autour du nouveau roi pour lui enlever le sceptre, et qu'on l'offroit à son frere pour perpétuer les troubles. Il s'occupa aussitôt du soin de les faire cesser, et il réussit à ramener la tranquillité et

(1) Voyez la premiere des inscriptions citées dans la remarque précédente (*Histoire de l'Académie des belles-lettres*, t. XXIII, p. 189).

(2) Cicéron, *Ad Famil.*, livre XV, *épist.* 2.

(3) Cicéron, *loco citato*, ep. 2, 4, et 5.

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

la paix dans la Cappadoce, en réparant quelques torts faits à des sujets du roi par la reine mere, et en contenant les factieux par la crainte. Ariobarzane Eusebès régna paisiblement pendant dix ans, au bout desquels, lors de la guerre civile contre les meurtriers de César, ayant paru se déclarer pour le parti des triumvirs, Cassius, qui avoit des forces considérables en Asie, fit envahir la Cappadoce par son neveu, assassiner le roi, et emporter ses trésors[1].

N° 12 et 13.

Les deux médailles d'argent dessinées sous les n° 12 et 13 appartiennent à cet infortuné monarque : la légende du revers de l'une et de l'autre offre le nom et les titres *du roi Ariobarzane Eusebès* (le pieux) *et ami des Romains*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΟΒΑΡΖΑΝΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΟΡΩΜΑΙΟΥ. Ces épithetes le distinguent de son pere et de son aïeul.

On doit remarquer que le costume du portrait du prince est différent sur ces deux médailles. Ariobarzane Eusebès est sans barbe sur la médaille n° 12, et il en a une assez longue sur la médaille n° 13[2]. Nous trouverons cette même différence dans le costume de quelques rois de la Syrie, pays voisin de la Cappadoce.

L'astre et le croissant gravés sur le champ des revers, en-devant de la figure de Minerve, sont les mêmes symboles que nous avons remarqués sur les médailles des rois de Pont, et qui, désignant le culte du soleil et de la lune, ont rapport à l'origine que les rois de cette contrée tiroient des Achéménides. On a vu que les rois de Cappadoce de la premiere race se vantoient d'être

(1) Appien, *Bell. civ.*, liv. IV, §. 63.

(2) Les caracteres grecs sont tracés sur cette médaille d'une maniere très grossiere, et pour ainsi dire barbare : ils ont été copiés exactement dans la gravure.

issus du même sang : ces emblêmes paroissent indiquer ici que les Ariobarzanes avoient les mêmes prétentions.

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

§. 9. ARIARATHE X PHILADELPHE.

Ce prince, excité par les ennemis de son frere à lui enlever la couronne, repoussa, suivant le témoignage de Cicéron, l'idée d'un tel attentat : il avoit donc pris avec raison le surnom de *Philadelphe,* qui exprime l'amour fraternel[1]. Il se fit reconnoître pour roi à la mort d'Ariobarzane ; mais il trouva dans la Cappadoce des rivaux qui, malheureusement pour lui, suppléoient au défaut de leurs droits par la protection toute puissante de Rome. La famille d'Archélaüs, l'un des généraux du grand Mithridate, s'étoit établie dans la Cappadoce ; Sisinus et un autre Archélaüs, issu de la même famille, aspiroient au trône. Leur pere s'étoit mésallié en épousant une courtisane nommée Glaphyra : ce mariage honteux fut la cause de leur fortune. Les artifices de cette femme séduisirent le voluptueux Marc-Antoine, alors arbitre de l'Orient ; et il n'hésita point à préférer les enfants de Glaphyra à un prince dont la famille avoit été toujours attachée aux intérêts des Romains. Il contraignit Ariarathe à céder sa couronne à Sisinus[2] ; mais le prince cappadocien sut, pendant l'absence du triumvir, se ressaisir du sceptre paternel. Son ré-

(1) *Amantissimum sui, summâ pietate præditum fratrem :* ce sont les expressions dont se sert Ariobarzane III en parlant de son frere Ariarathe (Cicéron, *loco citato,* ep. 2). Quelques commentateurs de César ont cru, avec beaucoup de probabilité, qu'Ariarathe, du vivant de son frere, avoit obtenu de la générosité de César le trône de la petite Arménie, et qu'à la mort du dictateur il l'avoit perdu, Déjotarus s'en étant ressaisi. Ils fondent cette conjecture sur un passage corrompu d'Hirtius (*Bell. Alex.*, §. 66), et sur un autre de Cicéron *Philipp.* II, §. 37).

(2) Appien, *Bell. civ.*, liv. V, §. 7.

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

tablissement ne fut pas de longue durée : quelques années après, Antoine, ayant repassé par la Cappadoce, le chassa de son palais, et ceignit le front d'Archélaüs, autre fils de Glaphyra, du diadême de Sisinus[1]. Depuis cette époque l'histoire ne parle plus d'Ariarathe. Il paroît que c'étoit un prince foible dont un des amusements consistoit à obstruer le lit des rivieres pour se procurer le plaisir de former des îles et de vastes étangs dans une contrée éloignée de la mer. Ces eaux stagnantes s'ouvroient des débouchés à travers le territoire de ses voisins, où elles causoient d'énormes dégâts que la crainte des Romains obligeoit Ariarathe à réparer au moyen de sommes immenses[2].

N° 14. La médaille d'argent gravée sous le n° 14 appartient à ce prince. Sa tête est sans barbe et ceinte du diadême : sa physionomie se distingue par une longueur de menton très irréguliere. Le type du revers est Minerve, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ, *du roi Ariarathe Eusebès et Philadelphe*. Un petit trophée placé auprès de la déesse est vraisemblablement un symbole de quelque succès militaire de ce prince.

§. 10. ARCHELAÜS.

Elevé, 36 ans avant l'ere chrétienne, au trône de la Cappadoce, Archélaüs s'y maintint assez tranquillement pendant

(1) Dion, liv. XLIX, §. 32. Sisinus probablement étoit mort.

(2) Strabon, liv. XII, p. 538, parle de ces amusements d'un Ariarathe; et, puisqu'il ne le désigne par aucune épithete qui le distingue, on peut en conclure qu'il parle de l'Ariarathe qui avoit régné de son temps, tous les autres étant beaucoup plus anciens.

cinquante-deux ans. Comme il devoit sa couronne à Marc-Antoine, Auguste lui pardonna d'avoir suivi dans la guerre civile le parti du triumvir; il agrandit même le royaume de Cappadoce de quelques provinces de la Cilicie et de l'Arménie; et lorsque Archélaüs fut accusé auprès de l'empereur par ses propres sujets, Auguste permit que Tibere plaidât pour lui. Quelque temps après, le fils de Livie s'étant retiré de la cour et ayant fixé son séjour à Rhodes, Archélaüs, dans la crainte de déplaire au parti alors puissant des enfants d'Agrippa, négligea son protecteur. Tibere, devenu le maître du monde à la mort d'Auguste, n'avoit point oublié les froideurs et l'ingratitude du roi de Cappadoce : des accusations contre ce prince furent adressées au sénat; il se rendit à Rome pour se défendre; son âge, ses infirmités, l'aliénation d'esprit qu'il affectoit, avoient déja désarmé la colere de César, lorsque la mort surprit le vieux roi l'an 17 de l'ere vulgaire[1].

Ce prince, dont le nom n'est point étranger à l'histoire des sciences[2], n'ayant point laissé d'enfants mâles[3], son royaume

(1) Tous ces faits nous ont été transmis par Tacite, *Annal.*, liv. II, c. 42; et par Dion, liv. LI, §. 2, LV, §. 9, et LVII, §. 17.

(2) Son ouvrage *sur les pierres précieuses*, περὶ λίθων, est cité par Pline, livre XXXVII, §. 12 et 25; et par Plutarque, *de fluviis*, art. *Mæander.*

(3) Tacite paroît faire mention d'un roi Archelaüs qui, l'an 36 de l'ere vulgaire, commandoit aux Clites, montagnards du Taurus (*Annal.*, VI, c. 41); et l'abbé Brotier ne fait aucune difficulté de reconnoître ce prince comme un fils d'Archelaüs, roi de Cappadoce, et successeur d'Ariarathe X. Néanmoins l'existence de ce personnage me paroît encore incertaine. Tacite parle à la vérité, à cette année, de la réduction des Clites à l'obéissance, peuples qui avoient été sujets d'Archélaüs; mais il ne s'ensuit pas de ce récit que les Clites fussent gouvernés par Archélaüs à l'époque dont il parle. Ce que l'historien ajoute que les troupes du roi n'avoient pu les soumettre, peut également se rapporter à un temps antérieur, et on a pu désigner par cette phrase les troupes cappadociennes autrefois à la solde de leur prince. Il paroît

Chap. XI. Rois de Cappadoce. Pl. XLIV.

fut réduit en province romaine. Sa première femme étoit issue d'une famille illustre[1]; elle l'avoit fait pere d'une fille qu'il donna en mariage à Alexandre, fils d'Hérode-le-Grand, roi des Juifs. Sa seconde femme étoit, ainsi que nous l'avons vu, la reine Pythodoris, veuve de Polémon I[er], qui avoit gouverné le royaume de Pont pendant la minorité de son fils[2].

N° 15. La médaille d'argent qu'on voit gravée sous le n° 15 appartient à Archélaüs : son buste y est représenté. L'inscription du revers donne le nom et les titres *du roi Archélaüs Philopatris, le fondateur*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΧΕΛΑΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΡΙΔΟΣ ΤΟΥ ΚΤΙΣΤΟΥ. Le type est la massue d'Hercule. Archélaüs avoit sans doute pris le titre de *Philopatris* (amant de la patrie) comme un témoignage de son zele pour le bien d'un royaume que des évènements imprévus l'avoient appelé à gouverner, et en même temps comme un moyen de s'attacher les peuples de la Cappadoce, en paroissant s'honorer ainsi d'être né dans leur pays.

Le second titre de *Ctistès* (fondateur) a rapport à la ville de Sébasté, située dans une île opposée à la côte de la Cilicie, et embellie par Archélaüs, qui lui avoit donné le nom d'Auguste, en grec *Sébastos*, et où il avoit établi sa résidence[3]. C'est dans cette ville que la médaille a dû être frappée.

La massue d'Hercule est un symbole de la descendance d'Archélaüs de la race des Téménides, qui descendoient d'Hercule:

que la cause de la sédition de ce peuple étoit, qu'accoutumé à être gouverné par des rois, il ne vouloit pas s'assujettir au régime des provinces romaines. Enfin, si cet autre Archélaüs a réellement existé, il a pu être un prince de la même famille, sans être pour cela un fils du roi Archélaüs, mort à Rome l'an 17 de l'ere vulgaire.

(1) Josephe, *Bel. jud.*, liv. I, c. 24, n° 2.

(2) Voyez ci-dessus le chapitre VII de cette II[e] partie, §. 9, t. II, p. 147.

(3) Josephe, *Ant. jud.*, l. XVI, c. 4, n° 6.

nous savons qu'Archélaüs se vantoit de cette origine[1]. Des prétentions de cette espece existoient alors dans toutes les familles de l'Asie qui s'étoient alliées par quelque mariage avec la famille des Séleucides, ou avec d'autres familles déja illustrées par la même alliance.

La lettre K, dans le champ de la médaille, marque la 20e année du regne d'Archélaüs; elle répond à la 16e avant J.-C.

(1) Josephe, *Bel. jud.*, liv. I, c. 24, n° 2. Je ne sais pas comment ce rapport a échappé au savant Eckhel, qui, en parlant de ce type, s'exprime ainsi: *Clavæ ratio mihi ignota* (D. N., t. III, p. 202).

NOTE.

Lorsqu'après la mort d'Ariarathe IX le choix des Cappadociens tomba sur Ariobarzane, il existoit encore des princes de la race des Ariarathe. Un Lycomede bithynien, dont il est fait mention dans Hirtius (*Bell. Alex.*, §. 66), appartenoit à cette famille. Ce prince, qui obtint de César le sacerdoce de Bellone à Comana, avoit, suivant l'historien, un droit incontestable au trône de Cappadoce; car il étoit issu du sang des rois cappadociens, et il avoit perdu ses prérogatives par le changement de dynastie (*mutato genere*), et par les malheurs survenus à ses ancêtres. Il est probable, comme nous l'avons vu ci-dessus au chapitre VIII, §. 6, que cette branche de la race royale de Cappadoce, s'étant réfugiée en Bithynie, ainsi que l'histoire le fait entendre, avoit donné une reine à ce dernier royaume. C'étoit la reine Orodaltis, fille d'un Lycomede plus ancien, qui prenoit le titre de roi, peut-être parcequ'il avoit eu des prétentions à la couronne. Comme cette remarque a rapport à l'histoire des rois de Cappadoce, fort négligée par les écrivains modernes, j'ai cru qu'elle ne seroit pas déplacée à la fin de ce chapitre.

Je ne crois pas que les médailles représentées dans cette planche sous les n° 2, 4, 6, 7, 8, et 13, aient jamais été publiées jusqu'ici; les autres l'ont été dans les ouvrages de Haym et de Pellerin, dans le cabinet de Pembrocke, et dans les volumes XXIII et XL de l'*Histoire de l'Académie des belles-lettres*, avec les extraits des mémoires de l'abbé Belley. Le ⊖ qu'on remarque sur la médaille n° 12

a été regardé par quelques numismatistes comme un chiffre désignant l'époque : il me paroît plus probable que c'est un de ces caracteres isolés qu'on voit parsemés avec des monogrammes dans le champ de plusieurs autres médailles appartenantes à cette suite ; l'époque est toujours dans l'exergue : mais les caracteres gravés dans l'exergue du n° 13 ne me paroissent pas non plus une époque. On ne l'a pas marquée sur les médailles des successeurs d'Ariobarzane Ier jusqu'à Archélaüs.

CHAPITRE XII.

ROIS D'ARMÉNIE
ET DE QUELQUES RÉGIONS ADJACENTES.

§. 1. ARSAMÈS.

Soit que les Arméniens eussent su, ainsi que les peuples de la Bithynie et de la Cappadoce, se soustraire, après la mort d'Alexandre, à la domination macédonienne[1]; soit que l'Arménie, que sa position avoit assujettie à la puissance des Séleucides, eût de bonne heure secoué leur joug, ainsi que les habitants de la Bactriane et les Parthes, il est certain, par l'histoire et par les médailles, que, divisée en différents états, elle eut des princes particuliers qui prenoient le titre de rois, et qui ne reconnoissoient aucun supérieur, excepté dans le cas où

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

(1) Après la mort d'Alexandre, on laissa gouverner l'Arménie par un barbare; c'étoit Phratapherne; il étoit Perse, ainsi que son nom peut le faire conjecturer; et peut-être descendoit-il de cet Hydarnès qui fut un des sept conjurés contre le faux Smerdis. Justin, liv. XIII, c. 4; Strabon, liv. XI, p. 531. Suivant ce dernier, il paroît que des princes de cette famille avoient régné en Arménie, quoique dans une sorte de dépendance des Séleucides; qu'Antiochus III, dit le Grand, les avoit remplacés par Zadriade et Artaxias, deux chefs de ses armées, qui avoient conquis l'Arménie, et qui, après la défaite du prince syrien à Magnésie, secouerent son joug, et tâcherent de se mettre sous la protection de Rome. Artaxias et Zadriade n'étoient cependant pas seuls les maîtres de toute l'Arménie; d'autres petits princes y régnoient encore, comme on le verra dans la suite de ce chapitre.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

ils y étoient contraints par la force. C'est ainsi que long-temps avant qu'Artaxias et Zadriade eussent cessé d'être soumis à l'autorité d'Antiochus-le-Grand, un roi d'Arménie, nommé par Diodore Ardoatès, vint au secours d'Ariarathe III, et le rétablit sur le trône de ses ancêtres, d'où les Macédoniens l'avoient chassé[1].

Le roi Arsamès, qu'une médaille unique du cabinet impérial nous a fait connoître, a régné un peu plus tard. La fabrique de la médaille, qui ressemble à celles qui ont été frappées sous les premiers rois de Syrie, et la ville d'Arsamosate qui emprunte son nom de ce prince, et qui commence à être connue dans l'histoire sous Antiochus IV[2], prouvent néanmoins que son fondateur a vécu avant cette époque. M. Pellerin, qui a publié le premier cette médaille, n'avoit pas aperçu d'abord le bonnet qui couvre la chevelure du roi[3]; il croyoit voir dans la légende le nom d'un roi *Lisamès* ou *Aisamès*. Ce ne fut qu'après un nouvel examen qu'il distingua mieux la coiffure, et qu'il sentit que le caractere qui ressembloit à un I pouvoit être un P[4]. Le P. Frœlich, qui par erreur avoit vu un Arsamès sur une autre médaille, mit l'antiquaire français sur la bonne route; et celui-ci releva deux particularités propres à déterminer le personnage qui a fait frapper cette monnoie : ces deux particularités sont la ressemblance de la coiffure avec la tiare des rois d'Arménie, suivant la forme la plus ancienne[5], et le rapport

(1) Diodore, dans les *Excerpta* du livre XXXI, page 517 de l'édition de Wesseling. Ardoatès, suivant cet extrait, étoit contemporain de Séleucus Ier.

(2) D'autres érudits ont pensé qu'il en est fait mention sous Antiochus III. Nous discuterons ce point au paragraphe suivant.

(3) *Rois*, planche 21.

(4) *Lettre* II, pag. 79.

(5) Strabon atteste l'usage qu'avoient les Arméniens de se couvrir la tête, à l'exemple des Medes et des Perses, d'une espece de bonnet que les Grecs ont désigné par les noms de *cidaris* et de *tiare* (l. XI,

du nom d'Arsamès avec celui de la ville d'Arsamosate, située dans la même contrée. Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

Cependant on a été persuadé jusqu'à présent qu'aucune mention d'un Arsamès, roi d'Arménie, postérieur à Alexandre-le-Grand, n'existoit dans les anciens écrivains, et que nulle autorité directe ne pouvoit fixer avec précision l'époque où il avoit vécu. Malgré cette prévention mes recherches m'ont fait découvrir un passage de Polyen, où il est parlé d'un chef arménien, nommé Arsamès, qui avoit embrassé le parti d'Antiochus Hiérax dans la guerre que ce prince soutenoit contre Séleucus II son frere[1]. Je ne doute pas que cet Arsamès ne soit le même qui ait fait frapper la médaille dont il s'agit : son âge est donc connu, puisqu'il a dû régner vers l'an 245 avant J.-C.

On voit sur la médaille la tête du roi Arsamès couverte d'une tiare ou d'un bonnet, tel à-peu-près qu'on le retrouve dans les portraits de Tiridate, roi des Parthes, et dans ceux de Xerxès et de quelques autres rois d'Arménie. La tiare d'Arsamès n'a pas à la vérité de fanon qui couvre l'oreille, comme la tiare de Tiridate; elle n'a pas non plus le rebord qu'on remarque sur celle de Xerxès, roi d'Arsamosate : mais on ne doit pas être N° 1.

p. 525 et 526). Les médailles nous font connoître plus précisément les formes particulieres de la tiare des rois d'Arménie.

(1) Polyen, *Strateg.*, liv. IV, ch. 17. Αὐτὸν τὰ τῶν Ἀρμενίων ὄρη διελθόντα, φίλος ὢν Ἀρσάμης ὑπεδέξατο· « Lorsqu'il traversoit (Antiochus Hiérax) les montagnes de l'Arménie, fut reçu par Arsamès, qui étoit de « ses amis ». On lit à présent Ἀρσάϐης au lieu d'Ἀρσάμης dans les manuscrits et dans les éditions : mais l'échange des deux lettres ϐ et μ, qui, dans les manuscrits d'un certain âge, ont presque la même figure, est si facile à faire, que les critiques n'hésitent pas à changer ces lettres l'une contre l'autre sur le moindre motif. Voyez, sur l'échange de ces deux lettres, l'observation d'Alberti sur Hésychius; v. Αἰϐετὸς, et les auteurs cités dans la même note : *Sexcenties enim*, il conclut, μ et ϐ *permutantur*, *quæ similiter olim pingebantur.*

Chap. XII.
Rois d'Arménie.
Pl. XLV.

surpris que le portrait d'Arsamès, fondateur de cette ville, présente des marques d'une plus haute antiquité que celui d'un de ses successeurs.

La légende du revers est ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΙΣΑΜΟ ou plutôt ΑΡΣΑΜΟυ, car la traverse de l'Α et l'arc qui distingue le Ρ de l'Ι sont souvent très légèrement indiqués sur les monnoies grecques de ces contrées. Ainsi la légende donne le nom *du roi Arsamès*[1]. La situation de la ville d'Arsamosate en Arménie, ville dont on ne trouve aucune mention dans l'histoire des temps plus reculés, et la tiare arménique d'Arsamès, ont fait juger à Pellerin que ce roi ne pouvoit être que le fondateur même de cette ville.

Le type du revers représente Arsamès ayant le tiare sur la tête, et monté sur un cheval en course. On connoît la passion des Arméniens pour l'exercice du cheval ; quelques auteurs grecs ont même voulu en conclure que ces peuples étoient originaires de la Thessalie[2]; d'ailleurs personne n'ignore que plusieurs rois de l'antiquité étoient dans l'usage de se faire représenter à cheval, dans l'attitude d'un guerrier qui court à l'ennemi[3].

(1) Le nom écrit ainsi au génitif pourroit être au nominatif, *Arsamos*, en latin *Arsamus*, aussi bien qu'*Arsamès* : on a préféré cette derniere forme parceque d'autres Arsamès sont connus dans l'histoire de Perse. Voyez Plutarque, *Artaxerxe*, p. 1026, et Wesseling à Diodore, l. XVII, §. 5 : ce nom se trouve répété plusieurs fois dans *les Perses*, tragédie historique d'Eschyle.

(2) Strabon, liv. XI, p. 530.

(3) C'est ainsi que nous avons vu le roi lui-même à cheval former le type du revers de ses monnoies, sur les médailles d'or de Démétrius Poliorcete et de Nicomede II.

§. 2. SAMÈS.

Nous avons vu sur la médaille expliquée dans l'article précédent l'effigie du fondateur de la ville d'Arsamosate; nous allons voir sur une autre médaille également curieuse la tête de Samès, fondateur d'une autre ville qui, de son nom, fut appelée Samosate. L'existence de ce prince avoit été bien constatée par les savants travaux de l'abbé Belley, d'après les médailles qui font connoître le nom et les titres du roi Samès, mais sans donner son portrait[1]. Nous devons celui-ci à une médaille que le P. Frœlich a publiée le premier. L'antiquaire allemand n'avoit pas réussi d'abord à bien lire le nom du roi qu'il avoit pris pour Arsamès: averti de la véritable explication de la légende par les remarques de l'abbé Belley, il reconnut son erreur ; mais ses conjectures sur le personnage qui portoit ce nom n'en furent pas plus heureuses[2]. Il s'imagina que le roi Samus étoit un jeune Grec distingué par son goût pour la poésie, qui étoit fils de Chrysogonus, et qui accompagna le dernier Philippe de Macédoine dans son expédition contre les Etoliens. Il conjectura que Samus avoit eu

(1) Dans le volume XXVI des *Mémoires de l'Académie*, etc., p. 355 et 380. A la page 382 le savant académicien donne des éclaircissements très intéressants sur la terminaison *sata*, qui, réunie au nom d'un personnage, forme la dénomination de plusieurs villes d'Arménie, comme *Artaxata* ou *Artaxiosata*, *Arsamosata*, *Samosata*, villes construites par Artaxias, Arsamès, et Samès. La terminaison *certa* a presque la même valeur dans d'autres noms composés; ainsi la capitale bâtie par Tigrane s'appeloit *Tigranocerta*: l'abbé Belley indique la différence ou plutôt la nuance qui lui paroît exister dans la signification de ces deux mots. Attendu l'affinité de la langue arménienne avec l'hébreu, on pourroit croire que le mot *sata* vient du verbe hébraïque שות, *fonder*; ainsi que le mot *certa* du nom hébraïque קרת, *ville*.

(2) Frœlich, *Reg. vet. numi.*, p. 13; et *Notit. elem.*, p. 181, pl. 15, n° 2.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

en partage, par la générosité d'Antiochus-le-Grand, quelque district de la Commagene, où il put prendre le titre de roi. Mais le poëte grec s'appeloit Samius et non Samus ni Samès, et son sort ne fut pas, à beaucoup près, aussi brillant que le numismatiste l'a supposé[1].

La conjecture de l'abbé Belley, qui reconnoît dans ce prince un chef barbare fondateur de Samosate, ville qui devint dans la suite la capitale de la Commagene, paroît être la seule digne d'être adoptée.

N° 3.

La médaille de bronze du n° 3 est la même que le P. Frœlich a publiée : elle est dessinée ici plus exactement d'après une empreinte moulée sur la médaille originale. Le travail n'est pas d'un mauvais style, le caractère de la physionomie est bien exprimé; la tiare arménique qui couvre la tête du roi est presque aussi simple que celle d'Arsamès ; mais elle paroît avoir des fanons qui descendent sur les oreilles, et être enrichie de perles. Une palme gravée en creux dans le champ, en arriere de la tête, comme une contremarque, est probablement le symbole de quelque victoire qui avoit contribué à établir la domination de Samès sur une partie de la Commagene.

Le type du revers peut faire allusion à la fertilité de la con-

(1) Philippe le fit mourir (Polybe, *Excerpta de virt. et vit.*, pag. 1437 de l'édition de Gronovius): on sait que ce roi cruel finissoit par haïr et par faire massacrer tous ceux qui avoient joui quelque temps de sa faveur. J'ai ajouté que le fils de Chrysogonus s'appeloit Samius et non Samus : mon garant est Méléagre, dans l'élégie qui sert de préambule à son *Anthologie* (I, v. 14, dans les *Analecta*). Je sais que Reiske étoit incertain s'il falloit corriger ce nom dans Polybe d'après Méléagre, ou dans Méléagre d'après Polybe, qui l'écrit *Samos;* mais Reiske n'a pas fait attention que dans Méléagre le nom de Samius est dans un vers, et que, si l'on y lisoit *Samus*, il n'y auroit plus la mesure. Ce poëte s'appeloit donc Samius.

trée où Samosate étoit bâtie : entre deux cornes d'abondance, placées en sautoir et entrelacées par l'extrémité inférieure, on voit le thyrse de Bacchus. Ces symboles se trouvent sur d'autres médailles frappées dans la même ville[1].

La légende porte le nom *du roi Samès, religieux et juste*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΜΟΥ ΘΕΟΣΕΒΟΥΣ ΚΑΙ ΔΙΚΑΙΟΥ. Ces titres annoncent un prince qui sait remplir également les devoirs que la religion et l'humanité lui prescrivent : c'est un éloge entièrement dans le goût des orientaux, et qu'on trouve même dans les livres saints[2]. Le titre de *juste*, ΔΙΚΑΙΟΣ, avoit été pris par les rois parthes à une époque qui ne doit pas avoir été bien éloignée de celle du roi Samès[3].

§. 3. XERXÈS.

Ce prince arménien faisoit sa résidence dans la ville d'Arsamosate, lorsque le roi de Syrie lui déclara la guerre. Celui-ci étoit probablement Antiochus IV, surnommé Epiphane. Xerxès, n'ayant pas des forces suffisantes pour lui résister, mit une entière confiance dans la grandeur d'ame du roi Séleucide. Cette résolution eut tout le succès qu'il pouvoit en attendre : Antio-

(1) Voyez Haym, *Tesor britan.*, t. I, p. 109 ; Sestini, *Descript. num. vet.*, p. 504, n° 7 ; et l'ouvrage intitulé, *Coins of the Seleucidæ, etc., from the cabinet of M. Duane*; Londres, 1803, in-4°, pl. 17, n° 11. Sur cette médaille, qui est d'Alexandre Zébina, frappée à Samosate, les deux cornes d'abondance sont entrelacées de la même maniere que sur la médaille de Samès. Cette remarque m'a paru intéressante à faire, parcequ'elle prouve que la médaille de Samès a été frappée à Samosate.

(2) Ces épithetes y sont données à Job (*Job*, c. 1, v. 1 de la version des Septante), comme M. de Boze l'a remarqué.

(3) Le premier, parmi les Arsacides, qui prenne sur ses monnoies le titre de *juste*, est Phraate II, qui fit prisonnier Démétrius II, roi de Syrie.

chus se contenta d'exiger qu'il payât le tribut que son père avoit négligé d'acquitter; il confirma le traité de paix qui avoit existé entre eux, et lui donna sa sœur en mariage, malgré les insinuations de quelques courtisans qui conseilloient au roi de Syrie de placer son neveu sur le trône de Xerxès. Ce neveu étoit un prince arménien qui se nommoit Mithridate[1].

L'abbé Barthélemy a cité ce trait historique d'après les fragments de Polybe, et l'a employé ingénieusement à l'explication de la médaille de Xerxès, qui parut alors pour la premiere fois[2]. Ce savant avoit pensé que l'Antiochus qui eut des démêlés avec Xerxès étoit Antiochus III, dit le Grand.

J'ai suivi l'opinion du P. Frœlich, qui place cet évènement sous Antiochus IV, quoique je n'y sois pas déterminé par les mêmes motifs, ainsi qu'on le verra dans la note ci-jointe[3]. On

(1) Polybe, *Excerp. de virt. et vit.*, p. 1380, édition de Gronovius.

(2) Dans le tome XXI des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, p. 404.

(3) Le P. Frœlich se fonde sur le nom d'Antiochis donné par Polybe à la sœur du roi de Syrie, qui fut l'épouse de Xerxès : en vertu de ce nom il la croit la même que cette Antiochis fille d'Antiochus-le-Grand, mariée à Ariarathe V, et dont nous avons parlé dans le chapitre *des rois de Cappadoce*. Il conjecture qu'après la mort d'Ariarathe V elle quitta la Cappadoce, et fut mariée en secondes noces avec Xerxès. Cette conjecture est démentie par l'histoire des rois de Cappadoce, où l'on voit qu'Antiochis, mere d'Ariarathe VI, après avoir perdu son mari, se retira avec sa fille en Syrie, où elles moururent l'une et l'autre (Polybe, *Exc. legat.*, n° 112). Je pense néanmoins que la guerre avec Xerxès doit être placée sous le regne d'Antiochus IV, parceque l'expédition de ce prince en Arménie est bien constatée par Appien (*Syr.*, §. 45, 46, et 66); et voici deux observations qui viennent de plus en plus à l'appui de ma conjecture.

1° On ne doit pas trouver invraisemblable que deux filles du même roi portent le même nom; l'histoire en fournit plusieurs exemples : deux filles de Mithridate IV, roi de Pont, se nommoient Laodice ; l'une fut l'épouse d'Antiochus-le-Grand, l'autre d'Achéus son cousin. Antiochus-le-Grand put aussi avoir deux filles qui portassent le nom d'Antiochis, comme il avoit deux fils qui portoient l'un et l'autre le nom d'Antiochus. Dans la famille des Lagides, plusieurs sœurs portoient le nom de Cléopâtre.

2° Du temps d'Antiochus IV il existoit véritablement parmi les princes d'Arménie

pourroit supposer aussi que le nom de Xerxene, que portoit une région de l'Arménie peu éloignée de l'Euphrate, lui avoit été donné par Xerxès, qui avoit probablement ajouté cette province à ses états[1]. Dans ce cas, le nom de cette contrée viendroit à l'appui du témoignage de Polybe; et la médaille que nous allons examiner seroit une troisieme preuve de l'existence d'un Xerxès roi d'Arménie. Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

La petite médaille de bronze gravée sous le n° 2 de cette planche est celle que Barthélemy avoit expliquée : elle est représentée ici dans la grandeur même de l'original. N° 2.

On y voit d'un côté l'effigie du roi Xerxès avec une barbe majestueuse : la tiare qui couvre sa tête est une tiare arménique, mais qui commence déja à prendre une forme un peu moins simple que celle d'Arsamès; elle a un rebord qui se termine sur le derriere par des coupures triangulaires qu'on peut appeler à dents de loup. Le travail de cette médaille est très délicat[2], qualité d'autant plus remarquable que les monnoies de bronze des rois de Syrie, avec lesquelles on doit comparer la médaille de Xerxès, ne présentent cette finesse de travail que sous les regnes de Démétrius Ier et de quelques uns de ses suc-

un prince qui s'appeloit Mithridate: Polybe lui-même nous en a donné connoissance, comme nous le verrons au §. 5 de ce même chapitre; et rien ne nous assure qu'il y ait eu un autre Mithridate arménien du temps d'Antiochus-le-Grand.

(1) Strabon, liv. XI, p. 568. Le géographe compte cette région parmi celles qui furent ajoutées à l'Arménie par Artaxias, par Zariadre, et par d'autres princes leurs successeurs ou leurs alliés : car la phrase οἱ περὶ Ἀρταξίαν κ. τ. λ. est susceptible de cette explication. On pourroit penser que les successeurs d'Artaxias avoient conquis ce pays sur les successeurs de Xerxès, et qu'ils l'avoient ajouté à leur royaume.

(2) C'est tout ce qu'on peut dire avec vérité du travail de cette monnoie, que d'autres antiquaires ont trouvé *d'un grand goût*.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

cesseurs. Cette conformité sera moins surprenante, si l'on suppose que l'Antiochus auquel Xerxès se soumit étoit Antiochus IV.

La légende du revers est très simple; elle porte le nom *du roi Xerxès,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΞΕΡΞΟΥ. La lettre Η, qui peut indiquer la huitieme année de son règne, est gravée dans le champ. Le type représente une femme debout, soit Minerve, soit la Victoire, ayant une couronne dans la main droite, et tenant la gauche appuyée sur un bouclier posé à terre. On voit des figures à-peu-près semblables sur quelques médailles des rois de Syrie, ainsi que d'autres numismatistes l'on déja remarqué.

§. 4. ABDISSAR.

La ressemblance des deux petites médailles qui nous ont fait connoître le roi Abdissar, avec la médaille de Xerxès, roi d'Arsamosate, est frappante. La médaille de Xerxès est d'un travail un peu plus soigné ; mais celles d'Abdissar sont du même module et de la même fabrique, et la tête du roi est coiffée d'une tiare pareille à celle de Xerxès.

Le nom propre d'Abdissar est connu par deux inscriptions phéniciennes [1] : l'une de ces inscriptions est en deux langues, et le nom d'Abdissar est traduit en grec par celui de Dionysius [2].

(1) On le trouve dans une inscription phénicienne existant à Malte, et qui a été savamment expliquée par l'illustre Barthélemy, à la page 405 du XXXe volume des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, et dans une autre inscription phénicienne trouvée en Chypre et transportée à Oxford, que Pococke a publiée (*Descr. of the East,* tom. II, p. 213), et dont on peut voir une explication par le même Barthélemy, *loc. cit.*, pag. 423, et une nouvelle explication du savant M. Akerblad, suédois, imprimée à Paris l'an 1802, in-8°.

(2) C'est dans l'inscription de Malte. On voit, par plusieurs exemples, que les

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

Ce dieu de l'Orient, qui, vu l'incertitude des voyelles, peut être appelé *Esar, Isar, Osar,* paroît donc avoir été regardé par les Grecs comme étant le même que leur Dionysus, c'est-à-dire Bacchus ou Osiris[1]. La découverte d'un roi d'Arménie, dont le nom est syriaque, confirme l'assertion de Strabon, qui dit, d'après Posidonius, syrien lui-même, que la langue des Arméniens avoit beaucoup d'affinité avec celles des Syriens et des Arabes[2]. En effet le nom d'Abdissar offre la même composition que ceux de Salmanassar ou de Tiglath-pil-asar, qu'on lit dans les livres sacrés[3].

étrangers se faisoient souvent un devoir de traduire leurs noms en grec. C'est ainsi que le philosophe *Clitomachus*, Carthaginois, se nommoit *Asdrubal* dans sa langue, et qu'*Aristobule*, roi des Juifs, se nommoit en hébreu *Juda.* Ces deux exemples prouvent aussi que ces noms, traduits en grec, n'étoient quelquefois que des versions assez libres des noms barbares d'où ils étoient tirés.

(1) Voici comment s'exprime à ce sujet M. Akerblad dans la dissertation qu'on vient de citer (p. 15) : *Nomen (Abedasarus) nomini Dionysii respondet. Neque absurdum videtur statuere* אסר *apud Phœnicios idem numen fuisse quod Osiridem Ægyptii, Dysarem Arabes,* Διόνυσον *Græci, Romani Liberum appellârunt.* M. Swinton, dans les *Transactions philosophiques*, tom. L, p. 127, avoit cité à ce propos le nom d'*Æsar*, qui, suivant Suétone et Dion, signifioit, dans la langue étrusque, *Dieu*, ou peut-être un dieu particulier (Suétone, *Aug.*, c. 97 ; Dion, l. LXVI, §. 29).

(2) Strabon, liv. I, p. 41.

(3) Il est composé du verbe עבד (*abad*), *adorer*, *servir*, et du nom de la divinité, אסר (*Esar* ou *Essar*). De même le nom de Salmanasar se compose de שלמן (*schalmon*) *remerciement*, et du nom d'*Esar*, que les Grecs traduisoient par *Bacchus.* Celui de Théglatphalasar, ou *Thiglat-pil-asar*, est double, et signifie *Thiglat* (nom que les Grecs ont changé, pour l'adoucir, en celui de *Tigrane*), *dévot à Bacchus*, du verbe פלל (*pillel*), *prier*, *se recommander.* Il est probable que le prince Abissar, dont Arrien a fait mention dans l'expédition d'Alexandre (lib. V, *in fine*), étoit aussi un Abdissar. On peut observer que la réduplication de l'*s* à la derniere syllabe de ce nom se retrouve dans la version des septante, qui ont écrit Σαλαμανασσάρ, *Salamanassar*, avec deux *s* (*Reg.* IV, c. 17, v. 3, et c. 18, v. 9) ; ce qui fait supposer qu'on prononçoit le *samech* du nom d'Esar avec un *daghesch*, c'est-à-dire en redoublant ou en appuyant plus fortement la lettre sifflante.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV. N° 4

J'ai fait graver, sous le n° 4, la tête d'Abdissar d'après la médaille qui est la mieux conservée. On lit au revers le nom *du roi Abdissar*, ΒΑΣΙΛΕΩς ΑΒΔΙΣΣΑΡου, et on y voit une tête de cheval avec sa têtiere. On n'a gravé que le revers de l'autre, qui a pour type un aigle et la même légende que la premiere; mais l'ordre en est renversé, ΑΒΔΙΣΣαρου ΒΑΣΙΛΕως, *d'Abdissar, roi*[1].

L'aigle est un type qu'on trouve fréquemment sur la monnoie des rois de Syrie, depuis l'époque d'Antiochus IV Epiphane; et l'on connoît les rapports politiques de ce royaume avec celui d'Arménie. La tête de cheval peut être regardée comme un type arménien, puisque cette contrée fournissoit un grand nombre de superbes chevaux qu'on comparoit aux chevaux niséens de la Médie[2] : ainsi une tête de cheval forme quelquefois le type des monnoies des Arsacides; et un type semblable sur les médailles des rois de Syrie a rapport aux excellents haras d'Apamée[3].

(1) Ces deux médailles du cabinet impérial avoient été mal lues et mal interprétées par des antiquaires célebres, comme on peut le voir dans Eckhel (D. N., tom. II, pag. 208), qui lui-même a adopté une fausse leçon de ce nom. M. Sestini en avoit donné la véritable légende, *Lettere*, t. IX, pag. 104, où il les a fait graver. Il paroît qu'au-dessous de la tête de cheval il y a dans la médaille originale deux caracteres, IE, qui peuvent indiquer la quinzieme année du regne d'Abdissar. Le dessinateur les a omis.

(2) Strabon, liv. XI, pag. 525. Xerxès, roi d'Arsamosate, dans le traité de paix qu'il fit avec Antiochus, lui donna mille chevaux et mille mulets (Polybe, *Excerpt.*, t. II, p. 1381). Les satrapes de l'Arménie envoyoient tous les ans vingt mille poulains en tribut au roi de Perse (Strabon, l. XI, p. 530).

(3) Des têtes de différents animaux se trouvent sur les médailles de Démétrius I[er], roi de Syrie, et quelquefois elles y sont gravées sans col, comme la tête de cheval sur la médaille d'Abdissar (Frœlich, *Ann. reg. Syr.*, tab. VII). Cette comparaison fait conjecturer qu'Abdissar a régné à une époque postérieure au regne de Démétrius I[er].

Chap. XII.
Rois d'Arménie.
Pl. XLV.

§. 5. MITHRIDATE, PRINCE DE LA PETITE ARMÉNIE.

Environ 170 ans avant l'ere chrétienne une partie de la petite Arménie, située entre l'Euphrate et les états du roi de Pont, obéissoit à un Mithridate auquel Polybe donne le simple titre de satrape, mais qui gouvernoit ses états en souverain absolu, puisqu'il faisoit la guerre et la paix, et concluoit des traités en son nom avec les rois de l'Asie. La correspondance des temps et des lieux, ainsi que la ressemblance des noms, me font croire que c'est le même Mithridate qui étoit né d'une fille d'Antiochus-le-Grand, et auquel Antiochus Epiphane son oncle auroit donné les états de Xerxès, roi d'Arsamosate, si des sentiments plus généreux ne l'en avoient détourné.

Nous ne connoissons aucune autre circonstance de la vie de ce prince, ni du sort de ses états après sa mort[1]. On pourroit croire qu'un de ses successeurs ou de ses descendants étoit cet Antipater, fils de Sisis, qui céda tous les pays de sa domination à Mithridate-le-Grand.

La médaille gravée sous le n° 5 de cette planche est de bronze ; elle est tirée de la collection de Berlin. On y voit d'un côté la tête d'un jeune prince coiffée de la tiare arménique. Cet ornement, qu'on n'a remarqué sur l'effigie d'aucun roi d'une autre contrée, prouve que celui-ci régnoit sur quelque région de l'Arménie. N° 5.

(1) Voyez ces faits dans Polybe, *Excerpt. de virt. et vit.*, p. 1381 de l'éd. de Gronovius.

Chap. XII.
Rois d'Arménie.
Pl. XLV.

Derriere la tête on aperçoit sur le champ de la médaille une contre-marque représentant une palme, semblable à celle que nous avons vue sur la médaille de Samès; cette contre-marque a fait disparoître les bouts du diadême attaché à la tiare.

Le revers n'a d'autre type que la massue d'Hercule, avec une légende en trois lignes qui contient le nom et les titres *du roi Mithridate Phil....*, ΒΑΣΙΛΕως ΜΙΘΡΙΔΑτου ΦΙΛ....; la fin de ce dernier mot a été emportée par le bord[1].

La forme de la tiare dont l'effigie de Mithridate est coiffée rèssemble à celle que nous avons remarquée sur les médailles de Samès.

Nous verrons dans la suite que les princes arméniens contemporains de Tigrane avoient donné une autre forme à cet ornement de tête. Le roi Mithridate, auquel la médaille appartient, doit être par conséquent considéré comme antérieur à cette époque.

Cette observation chronologique empêche qu'on ne le confonde avec un Mithridate roi d'une partie de la Commagene ou de l'Arménie, et frere d'un Antiochus qui combattit contre Pompée, à l'époque où ce général romain fit la guerre en Orient. Ce qui distingue aussi ce dernier Mithridate, c'est qu'il prend sur ses médailles reconnues pour certaines le titre de *grand roi* : le Mithridate dont il s'agit ici est plus modeste.

(1) Cette médaille a été publiée par Béger dans le *Trésor de Brandeb.*, t. III, p. 8; par Spanheim, t. I, p. 182; et par Frœlich (*Notit. Elem.*, t. X, n° 5), qui l'ont attribuée à différents rois de ce nom. Eckhel a vu le premier qu'il falloit chercher ce roi Mithridate parmi les princes arméniens (D. N., tom. III, pag. 206). Le dessin gravé ici a été copié sur une empreinte que M. Henry, bibliothécaire et garde du cabinet de Berlin, m'a obligeamment envoyée. On voit clairement dans l'empreinte que le nom du roi est écrit par un Ι, ΜΙΘΡΙΔΑΤΟΥ, et non par un Α, ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ, comme Spanheim l'avoit supposé.

La massue d'Hercule est un emblême des princes issus de la race des Héraclides, ou, pour parler plus exactement, de la race des derniers rois de Macédoine, qui se glorifioient, comme nous l'avons déja vu, de cette origine héroïque.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

Toutes ces considérations réunies me font croire que le Mithridate de la médaille est le souverain de ce nom qui régnoit sur une partie de l'Arménie mineure, et qui s'étoit coalisé avec Pharnace Ier, roi de Pont, pour faire la guerre à Eumene II, roi de Pergame, à Prusias II, roi de Bithynie, à Ariarathe VI, roi de Cappadoce, et à leurs alliés. Le traité qui termina cette guerre nous a été conservé parmi les extraits de Polybe, recueillis par Constantin Porphyrogénete[1]. La date de ce traité est à-peu-près de l'an 170 avant l'ere chrétienne.

L'expédition d'Antiochus IV contre les princes de l'Arménie, qui s'étoient soustraits à la dépendance des Séleucides, n'eut lieu que cinq années plus tard. On ne peut donc supposer avec quelque vraisemblance qu'il y ait eu parmi ces princes arméniens un autre Mithridate que celui que le traité de paix avec Pharnace nous a fait connoître : or ce Mithridate, descendant par sa mere de la famille des Séleucides[2], pouvoit prétendre comme eux être issu du sang d'Hercule, dont ils se vantoient de tirer leur origine par Stratonice, fille de Démétrius Poliorcete. Ainsi, par la forme de la tiare et par le sym-

(1) *Excerpt. legat.*, n. 59, 135, 1221, 1222, et 1237 de l'édition de Gronovius.

(2) Il ne faut pas croire, avec l'abbé Barthélemy (*Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, t. XXI, p. 412), que la mere de Mithridate n'étoit pas fille légitime d'Antiochus-le-Grand. Polybe, à la vérité, la désigne comme une sœur naturelle (ἀδελφὴν κατὰ φύσιν) d'Antiochus Epiphane; mais cette expression n'a jamais, dans Polybe, la signification indiquée par l'académicien; cet historien ne l'emploie que pour exclure la filiation ou la fraternité d'adoption.

bole des Héraclides, nous avons pu reconnoître le personnage que cette médaille représente, et fixer avec assez de probabilité l'époque jusqu'à présent inconnue à laquelle on doit la rapporter. Cette conjecture une fois admise, il est facile de suppléer par l'épithete de Philométor, *qui chérit sa mere,* le surnom mutilé de ce prince. Mithridate, né d'une sœur du plus puissant monarque de l'Asie, se paroit de cet origine glorieuse, tout en donnant un témoignage public de sa tendresse pour sa mere. C'est par elle qu'il se regardoit comme issu de la race d'Hercule; et cette prétention est consignée dans le type de la médaille[1].

§. 6. TIGRANE.

Ce prince, le plus illustre de tous les rois d'Arménie, fut aussi l'un des plus malheureux : il avoit réussi à élever sa nation à un degré de gloire et de puissance où elle n'avoit jamais pu aspirer auparavant; mais il eut le chagrin de voir, de son vivant, la décadence et la destruction presque entiere de l'empire qu'il avoit fondé, le saccagement de la capitale qu'il avoit bâtie, les flambeaux de la discorde allumés dans le sein de sa famille, et la rebellion de ses enfants les plus chers. Cependant il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et il en régna presque

(1) Masson (dans Haym, *Tesoro Britannico*, t. I, p. 115) a fait connoître une autre médaille d'un roi Mithridate, coiffé comme le nôtre d'une tiare arménique, et qui est nommé dans la légende *le roi Mithridate Callinicus* (ou *victorieux*), ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΥ. Masson croit que ce roi est le même dont nous venons d'examiner la médaille. Une médaille semblable, que M. D'Hermand vient d'acquérir, m'a convaincu que Mithridate Callinicus étoit un personnage différent. Je le crois un roi de la Commagene, et j'exposerai les motifs de cette opinion dans le *Supplément général* qui suivra l'Iconographie romaine.

trente-huit[1]. Dans sa jeunesse il avoit été envoyé en qualité d'ôtage par Tigrane son pere à la cour de Mithridate II, roi des Parthes, qui regardoit l'Arménie comme un royaume dépendant de son empire, depuis que l'abaissement des Séleucides avoit détruit leurs prétentions sur ces contrées[2]. Le roi des Parthes revendiqua pour le jeune Tigrane la possession du royaume paternel qui lui étoit contestée; mais son secours intéressé coûta au roi d'Arménie une portion de son territoire. Bientôt les dissensions qui troublerent l'empire des Parthes après la mort de Mithridate II offrirent à Tigrane l'occasion de se dédommager de ses pertes. Il soumit à sa puissance un grand nombre de princes qui étoient auparavant tributaires de cet empire; il s'empara de plusieurs provinces qui étoient sous la dépendance des Parthes, et il subjugua la petite Arménie[3]. La Syrie étoit déchirée par des guerres civiles: Tigrane, profitant de la foiblesse des derniers Séleucides, se rendit maître de ce royaume, qui jouit sous son sceptre de quelques années de tranquillité[4]. Mithridate-le-Grand, roi de Pont, s'étoit allié

(1) Ce que nous disons ici de Tigrane est puisé principalement dans les *Syriaques* d'Appien, dans les vies de Lucullus et de Pompée par Plutarque, et dans Strabon, liv. XI, p. 532.

(2) Ces points d'histoire ont été éclaircis par l'abbé de Longuerue (*Annal. reg. Parth. anno*, A., c. 95, p. 15).

(3) Le roi de cette contrée, qui possédoit aussi la Sophene, au-delà de l'Euphrate (Strabon, *loc. cit.*), se nommoit Artane; il descendoit de Zadriade, et Tigrane étoit issu d'Artaxias. Ce nom a été défiguré par Moyse de Chorene, qui suppose Tigrane fils d'un Artasis (l. II, c. 13). Nous avons vu que ces anciens chefs, Artaxias et Zadriade, avoient refusé d'obéir au roi de Syrie, Antiochus-le-Grand, et s'étoient partagé entre eux une grande partie de l'Arménie.

(4) Justin donne dix-huit ans de durée à la domination de Tigrane sur la Syrie (liv. XI, c. 1); Appien ne l'y fait régner que pendant quatorze ans (*Syr.*, §. 70). Le cardinal Noris a su concilier ces deux autorités, en observant que, depuis l'invasion de Tigrane, arrivée l'an 83 avant l'ere chrétienne, jusqu'à son traité avec Pompée, par lequel il renonça à la Syrie en l'an 66, dix-huit ans s'étoient écoulés; mais, quel-

Chap. XII.
Rois d'Arménie.
Pl. XLV.

avec le roi d'Arménie en lui donnant sa fille pour épouse. Tigrane seconda les projets de son beau-pere, et soumit la Cappadoce et la Cilicie. La conduite qu'il tint alors prouve qu'il ne manquoit pas de quelques talents politiques, ou du moins qu'il étoit servi par des ministres habiles. Les transmigrations auxquelles il obligea les nations conquises peuplerent de Grecs les parties les plus orientales de ses états, et y répandirent la langue, les arts, et les mœurs policées de la Grece. Il fit construire au milieu de ses états la ville de Tigranocerta, qui devint en peu d'années une des villes les plus belles et les plus peuplées de tout l'Orient.

Mais son alliance avec Mithridate lui attira l'inimitié des Romains, et fut la cause de tous ses revers. Tigrane étoit dépourvu de talents militaires : ses guerres furent mal conduites; sa capitale fut prise par Lucullus, et une seconde fois par Pompée. Le malheur des peres détruit quelquefois dans l'ame des enfants jusqu'aux sentiments de la nature : les fils de Tigrane le mépriserent; un d'eux prit les armes contre lui; et ce monarque orgueilleux, ce roi des rois que les princes ses vassaux étoient obligés de servir comme un maître, déposa sa tiare aux pieds du général romain[1]; et il auroit embrassé ses genoux si le vainqueur généreux ne l'en avoit pas empêché. Tigrane fut forcé de renoncer à toutes ses conquêtes, et de se borner à la seule Arménie, où il trouva un nouvel ennemi dans le roi des Parthes. Il fut encore contraint d'acheter la paix par d'autres

ques années auparavant, Tigrane avoit dû faire évacuer cette région par ses troupes pour les opposer à Lucullus; et ce fut alors qu'Antiochus *Asiatique* recouvra quelque partie de ses états paternels (Noris, *ad Cenot. Pisan.*, diss. II, c. 2).

(1) Plutarque, en racontant ce fait, parle expressément de la tiare, κίδαρις, de Tigrane, déposée aux pieds de Pompée (*Pompeio*, p. 637).

sacrifices; trop heureux de rester sur le trône, et de pouvoir le laisser en mourant à son fils Artavasde!

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

N° 6.

Le médaillon d'argent gravé sous le n° 6 a été frappé en Syrie, comme on peut s'en convaincre par l'examen du type[1]. On y voit d'un côté la tête du roi Tigrane, couverte d'une tiare différente de celles que nous avons remarquées sur la tête d'autres princes arméniens; les rebords surmontent la calotte qui n'est plus visible; ils sont terminés par un ornement dentelé qui a quelque ressemblance avec une couronne rayonnante[2]: deux aigles et une étoile paroissent brodés sur l'élévation cylindrique formée par ces rebords. L'aigle, ancien emblême des rois de Perse, étoit devenu plus particulièrement celui des rois de Syrie, ainsi que nous le verrons dans la suite: Tigrane pouvoit se l'approprier en qualité de conquérant de ce royaume. Des perles ou des pierreries ornent les bords de la tiare et du fanon qui couvre l'oreille. La physionomie du prince arménien a un caractere tout-à-fait oriental; elle ressemble à ces physionomies arabes dessinées d'après nature dans les ouvrages de quelques voyageurs.

(1) Il a été copié sur l'original, au cabinet de la bibliotheque impériale.

(2) Cette espece de tiare n'avoit été observée jusqu'ici sur aucune médaille plus ancienne que celles de Tigrane: cependant une médaille de Samès, semblable à celle du n° 3 de cette planche par la légende et par le type, nous présente la tête de ce prince coiffée d'une tiare qui a la même forme que celle de Tigrane. On peut la voir gravée dans l'ouvrage déja cité, *Coins of Seleucidæ*, etc., p. 141. Quoique ces gravures aient été exécutées par le burin précieux de Bartolozzi, les dessins de cet ouvrage n'inspirent pas assez de confiance pour qu'on puisse les regarder comme une autorité suffisante, sur-tout quand on lui oppose celle de la médaille parfaitement semblable, bien conservée et authentique, dont nous avons fait graver l'empreinte au n° 3. On peut croire que la tiare de Samès, qui n'étoit pas aussi bien conservée sur la médaille du cabinet de M. Duane que sur la médaille du cabinet de Vienne, aura été rétablie par le dessinateur, à l'imitation d'une médaille de Tigrane.

Le revers représente la ville d'Antioche, personnifiée, assise sur un rocher d'où sort la demi-figure nue du fleuve Oronte. Cette femme allégorique a sur la tête une couronne crénelée, et une palme dans la main droite. L'Oronte est sans barbe, et ses cheveux descendent sur ses épaules. Ces mêmes figures se trouvent sur un grand nombre de monnoies d'Antioche; elles avoient pour prototype un groupe de bronze qui étoit l'ouvrage d'Eutychide, éleve de Lysippe, et qui étoit dans cette ville un objet de vénération[1].

Une couronne de laurier renferme le type et la légende qui nous donne le nom *du roi Tigrane,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΙΓΡΑΝΟΥ. On voit dans le champ de la médaille deux monogrammes; l'un est composé d'un Ι et d'un Ω, l'autre d'un Τ ou Χ et d'un Ρ.

La fabrique du tétradrachme et la couronne qui renferme ce type sont les mêmes qu'on remarque sur plusieurs monnoies des rois Séleucides, ainsi que nous aurons occasion de le voir dans le chapitre suivant.

Tigrane ne prend dans cette légende, ainsi que dans celles de tous les médaillons ou tétradrachmes frappés en son nom, que le titre de roi: cependant nous savons qu'il vouloit être appelé *roi des rois,* et nous avons de simples *drachmes* ou des médailles d'argent plus petites, et plusieurs monnoies de bronze frappées sous son regne, où il est appelé *roi des rois,* ou *grand roi,* ou *dieu.* On peut croire que ces tétradrachmes sont du commencement du regne de Tigrane en Syrie, et qu'on s'est conformé, pour le titre, à l'usage ordinaire des rois Séleucides. On n'a pas

(1) Pausanias, l. V, c. 2. Voyez sur ce groupe le *Museo Pio Clementino*, t. III, pag. 72, et planche 46, pag. 61, où j'en ai publié une copie antique en marbre.

manqué dans les drachmes qu'on a frappées postérieurement de donner à Tigrane les titres dont il étoit si jaloux.

§. 7. ARTAVASDE.

Le fils et le successeur de Tigrane avoit des connoissances et des talents littéraires; il avoit composé en grec des tragédies, des discours, des mémoires historiques dont une partie existoit encore du temps de Plutarque[1]. Ses qualités, comme roi, ne paroissoient pas avoir mérité autant d'estime. Il poussa trop loin la ruse et la dissimulation que la politique semble permettre aux princes foibles : placé entre les Romains et les Parthes, ni les uns ni les autres n'eurent à se louer de sa loyauté. Mithridate III et Orode Ier, rois des Parthes, lui déclarerent la guerre[2]. Crassus, l'ennemi d'Orode, étoit mécontent d'Artavasde; Antoine se crut trahi par ce prince, et s'en vengea par une autre trahison; il s'avança vers lui en ami, l'enleva avec toute sa famille, les fit attacher avec des chaînes d'or, et les offrit en présent à Cléopâtre. Le roi d'Arménie conserva, même dans les fers, un maintien digne d'un prince qui auroit eu plus de loyauté, et ne descendit à aucune bassesse vis-à-vis de cette femme altiere et orgueilleuse. Elle fut si blessée de cette conduite, qu'après

(1) Plutarque, *in Crasso*, pag. 554. Ce biographe, dans les vies de Crassus et de Marc-Antoine; Dion, dans les livres XLIX, L, et LI de ses histoires; Strabon, liv. XI, pag. 532, m'ont fourni presque tout ce que j'avance ici sur ce prince. Le nom d'Artavasde a subi plusieurs altérations (v. Fabricius, *ad Dion.*, l. XL, 16, et l. XLIX, 25). On trouve *Artavasdes* dans l'inscription d'Ancyre et dans Velleius Paterculus; mais plus communément on lit *Artaouasdes*, *Artabasdes*, ou *Artabazus*, pour Artavasde. Dans Justin ce même nom est changé en celui d'*Arthoadistes* ou d'*Orthoadistes* (l. XLII, c. 2).

(2) Longuerue, *Annal. Arsacid.*, *ad ann.* A. C. 90 et 58; et dans les remarques aux *Prologues de Trogus*, Justin, l. XLII, c. 2 et 4; Plutarque, *in Crasso*, p. 556.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

la bataille d'Actium elle fit décapiter Artavasde, sans doute de peur que les revers de ceux qui l'avoient détrôné ne fussent à ses yeux un spectacle trop doux; d'autant plus qu'elle croyoit que le vainqueur étoit disposé favorablement envers le prince arménien, qu'on prétendoit avoir trahi Antoine pour servir Octave[1]. L'aîné des enfants d'Artavasde, nommé Artaxias, sut se soustraire à la captivité de sa famille, et occupa pendant quelque temps le trône de l'Arménie.

N° 7. La médaille d'Artavasde gravée sous le n° 7 de cette planche est de bronze[2]. La tête du roi est couverte d'une tiare semblable à celle de Tigrane son pere. Le revers, dont le type nous présente la figure en pied de la Victoire, a pour légende le nom et et les titres *du roi des rois Artavasde,* ΒΑΣΙΛΕωΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ αΡΤΑΥΑΣδου.

On voit qu'Artavasde, quoique réduit à une partie des états de son pere, n'avoit pas renoncé au titre de roi des rois. Il est vraisemblable que la forme de gouvernement établie dans ces contrées de l'Orient où les satrapies de chaque province particulière se perpétuoient souvent dans les familles, et offroient quelque ressemblance avec le régime féodal[3], étoit, bien plus

(1) Dion, liv. XLIX, §. 41, et liv. LI, §. 5.

(2) Cette médaille a été publiée par Pellerin (*Rois*, planche 15). M. l'abbé Sestini en a fait connoître une seconde (*Descript. num. vet.*, p. 491) : elle est singuliere en ce qu'elle présente de l'un et de l'autre côté la tête du roi coiffée de sa tiare; mais je crains qu'il n'y ait erreur dans la description. M. Sestini n'auroit probablement pas manqué de remarquer cette singularité, si elle existoit en effet.

(3) C'est ainsi que les satrapies des Perses et des Parthes portent dans Pline le nom de royaumes (l. VI, §. 16 et 29), et que Josephe met dans la même catégorie les satrapes et les *toparques* ou dynastes. A. J., l. XI, c. 3, n° 2, et ailleurs.

que la vanité personnelle des monarques, la raison qui leur faisoit prendre le titre de roi des rois.

§. 8. ANTIOCHUS II, ROI DE COMMAGENE.

Quoique la Commagene ait été regardée par les géographes comme faisant partie de la Syrie, il est vraisemblable que cette province, tenant à la petite Arménie, et resserrée par les montagnes escarpées du Taurus et de l'Amanus, offrit, dès le commencement de la dynastie des Séleucides, un asile aux mécontents qui avoient secoué leur joug. Nous avons vu le fondateur de Samosate, ville qui fut regardée ensuite comme la capitale de ces régions, prendre le titre de roi. Le nom de cette ville et la tiare que porte son fondateur nous ont fait connoître que dès-lors les habitants de la Commagene affectoient les usages et parloient la langue des Arméniens. Dans des temps plus rapprochés de la conquête de la Syrie par les Romains, à l'époque de la guerre contre Mithridate, il est certain qu'un roi Antiochus, différent du prince du même nom qui est le dernier dans la succession des Séleucides, régnoit sur la Commagene [1]; il avoit même réuni ses forces à celles

(1) Presque tous les historiens modernes et les antiquaires ont cru que le dernier Antiochus, qui étoit le treizieme roi de Syrie de ce nom, après que Pompée eut réduit ce royaume en province romaine, eut la Commagene pour son partage. Masson est, je crois, le premier qui ait répandu du doute sur ce fait, en observant qu'aucun auteur ancien ne nous l'a transmis. J'ajoute qu'on peut affirmer que ce même fait non seulement n'est pas prouvé, mais qu'il est contraire à la vérité de l'histoire. Appien m'en fournit une preuve évidente. Cet historien, sur la fin de ses guerres *Mithridatiques*, parle dans le même paragraphe (§. 106) de la guerre et de la paix que Pompée fit avec Antiochus, roi de Commagene; immédiatement après il parle d'un autre Antiochus fils d'Antiochus-le-Pieux; et il nous apprend que le général romain dépouilla ce prince, *sans guerre*, ἀμαχὶ, du royaume de ses aïeux, que Lucullus lui avoit restitué après avoir expulsé Tigrane. Il remarque aussi qu'Antiochus,

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

du roi d'Arménie, et, de concert avec lui, il fit la guerre aux Romains. Il dut à la facilité avec laquelle il abandonna la cause de son allié d'être conservé dans ses états par Pompée; et il paroît qu'il les transmit à ses deux enfants, Antiochus II et Mithridate, qui ne tarderent pas à devenir ennemis[1]. Antiochus porta sa haine contre son frere jusqu'à faire massacrer l'ambassadeur que celui-ci avoit envoyé à Rome pour réclamer la justice d'Auguste. L'empereur fit venir Antiochus dans la capitale et le fit accuser devant le sénat: le roi de Commagene fut condamné à mort, et exécuté à Rome l'an 29 avant l'ere chrétienne[2].

N° 8. La médaille gravée sous le n° 8 appartient au cabinet impérial. Elle nous présente l'effigie d'Antiochus II coiffé à la maniere des rois d'Arménie; et il est à remarquer que les orne-

chassé de la Syrie par Pompée, n'avoit jamais rien entrepris contre les Romains, et il venoit de dire qu'Antiochus de Commagene leur avoit fait la guerre; puis il ajoute (§. 117), que le nom d'Antiochus de Commagene étoit inscrit sur les cartels du triomphe de Pompée avec ceux des autres princes ennemis de Rome. Il est donc clair que, suivant Appien, Antiochus de Commagene, et le dernier roi de Syrie Antiochus XIII son contemporain, sont deux princes différents; et rien ne peut nous induire à soupçonner ici l'historien d'erreur.

(1) Ce fait n'est pas consigné dans les notes de Masson sur les médailles des rois de Commagene, insérées dans le Ier volume du *Tesoro britannico* de Haym, pag. 112, et qui sont cependant regardées comme l'écrit où l'histoire des rois de Commagene est le mieux éclaircie; mais il est déduit en partie des autorités citées par Masson, en partie de quelques monuments numismatiques que ce savant n'avoit pu connoître. On savoit par Dion qu'Antiochus II avoit fait assassiner l'ambassadeur de son frere; et on pouvoit en inférer que ce frere régnoit aussi lui-même, puisqu'il avoit à Rome des ambassadeurs: on lisoit dans Plutarque que les troupes de Commagene, qui étoient venues au secours de Marc-Antoine dans sa guerre contre Auguste, étoient commandées par un Mithridate, et on pouvoit en conclure que ce frere d'Antiochus II s'appeloit Mithridate. La médaille du cabinet de M. Ainslie, que M. Sestini a fait connoître (*Descr. num. vet.*, pag. 506), et dont nous parlerons à la page suivante, transforme ces conjectures en certitude.

(2) Dion, liv. VII, §. 43.

ments de sa tiare sont les mêmes que nous avons vus sur celle de Tigrane. Le revers donne le nom *du roi Antiochus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, et a pour type un lion marchant, emblême de la ville de Samosate, connu par d'autres médailles[1].

L'abbé Belley avoit entrevu que cette médaille devoit appartenir à un roi de Samosate, et par conséquent de la Commagene, plus ancien que l'Antiochus qui régnoit sur cette contrée et sur une partie de la Cilicie au temps de Néron et de Vespasien; mais, n'ayant pu donner de raisons assez convaincantes pour la faire attribuer à l'un plutôt qu'à l'autre de ces princes, les numismatistes postérieurs s'étoient écartés de son opinion, et y reconnoissoient ou le prince qui gouvernoit la Commagene sous Vespasien, ou l'un de ses deux fils[2]. Une médaille de la collection de M. Ainslie prouve, selon moi, que celle que nous examinons ne peut appartenir qu'à Antiochus II, mort l'an 29 avant J.-C. La médaille du cabinet de M. Ainslie est de bronze; elle présente d'un côté la même effigie, avec le nom *du roi Antiochus*, et de l'autre un taureau à la place du lion, et le nom *du grand roi Mithridate Phi...*[3] (peut-être *Philadelphe*). Comme ce n'est que du vivant d'Antiochus II que deux freres

(1) Cette médaille a été publiée, la premiere fois, par l'abbé Belley, dans le tome XXVI des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, page 355. M. Pellerin l'a fait graver de nouveau (*Rois*, pl. 14). Quant aux médailles de Samosate, avec le type du lion qui marche, elles ont été décrites par Eckhel (D. N., tom. III, p. 251), par Sestini (*Descr. num. vet.*, p. 504), etc.

(2) Eckhel, *Doctr. num.*, t. III, p. 257.

(3) Sestini, *Descript., etc.*, p. 506. Cet antiquaire a cru que la tête étoit celle d'Antiochus I[er], pere d'Antiochus II et de Mithridate, et que la légende porte le nom de Mithridate, un des fils d'Antiochus. Mais l'histoire nous prouve que Mithridate régnoit sur la Commagene conjointement avec Antiochus II son frere; rien, au contraire, ne nous assure que ce même Mithridate eût été associé à la royauté par Antiochus I[er] son pere. Je crois en conséquence que mon opinion est mieux fondée.

régnerent dans le même temps sur la Commagene, il paroît que la médaille dont il s'agit a été frappée sous ces deux princes. C'est ainsi que nous avons vu réunis sur la même médaille les noms de Cotys V et de Rhescuporis, princes contemporains et parents qui régnoient ensemble sur les Thraces[1]. Ces raisons ne nous permettent pas d'attribuer la médaille dont il s'agit à un autre Antiochus de Commagene qu'à celui que les historiens modernes regardent comme le second du nom.

§. 9. PARTHAMASIRIS.

L'Arménie, toujours inquiete, étoit souvent sans maître, sans néanmoins être libre. L'an 112 de l'ere chrétienne elle obéissoit à un prince de la race des Arsacides: c'étoit Exédare, qui déplaisoit également à ses sujets et à son oncle le roi des Parthes. Chosroès le détrôna et lui substitua Parthamasiris, un autre de ses neveux et frere d'Exédare. Trajan trouva mauvais que le roi des Parthes disposât ainsi de l'Arménie, qu'on avoit accoutumée à demander ses souverains à Rome, et à les recevoir de la main des Césars. L'empereur passa en Orient avec des forces si considérables, que Parthamasiris désespéra de pouvoir résister même avec le secours des Parthes: il se rendit au camp de Trajan, et déposa le diadême à ses pieds, espérant que l'empereur le lui replaceroit sur la tête; mais Trajan, qui vouloit humilier les Parthes, ne pouvoit laisser sur le trône d'Arménie un prince dévoué à Chosroès: il déclara Parthamasiris déchu de ses états, et le fit conduire chez les Parthes sous bonne escorte[2].

(1) Pl. 41, n° 16. Voyez ci-dessus, pag. 113.

(2) Dion, liv. LXVIII, §. 5 et suivants.

Les bas-reliefs de Trajan, transportés sous le regne de Constantin pour orner l'arc de triomphe que le sénat lui avoit décerné, présentent, parmi les actions de Trajan dans les guerres contre les Parthes, la scene qui eut lieu dans le camp romain lorsque Parthamasiris vint mettre sa couronne aux pieds du vainqueur de l'Orient [1]. La fidélité avec laquelle on a représenté plusieurs fois dans ces superbes bas-reliefs la figure de l'empereur, me porte à penser que la tête de Parthamasiris n'est point idéale, qu'elle est un véritable portrait que les Romains, vainqueurs de l'Arménie, avoient pu facilement se procurer dans le palais même du roi détrôné [2].

Cette tête, qui est d'une parfaite conservation, copiée exactement d'après un plâtre moulé exprès sur le bas-relief original, a été gravée au nº 9 : la longue barbe et l'air oriental de la physionomie paroissent propres à persuader que c'est le portrait ressemblant de ce prince Arsacide. Nº 9.

§. 10. OUSAS, PRINCE D'IBÉRIE.

On peut considérer cette région, située au pied du Caucase,

(1) Bellori, *Veteres Arcus*, pl. 31.

(2) Voici ce qu'à ce sujet me mandoit de Rome feu M. Suvée, directeur de l'école de France, et qui fit mouler cette tête, qu'ensuite il avoit fait dessiner par M. Montagny: « Vous recevrez le dessin « tant desiré du roi Parthamasiris, de l'arc « de Constantin. Certes cette tête est en« core inconnue, et elle n'a paru dans « aucun ouvrage. Je ne pense pas que qui « que ce soit ait fait faire un échafaud de « cinquante pieds de haut pour en faire « faire le creux. Le caractere comme le « travail en sont admirables. Cette tête, « quoiqu'appartenante à un bas-relief, est « de ronde-bosse; les chairs en sont tota« lement terminées; elles ne tiennent que « par très peu de cheveux au fond.... Peu « de portraits ont été exécutés avec autant de « soin. Ce n'est point une tête de fantaisie, « ce n'est pas un Romain ou un Grec; c'est « Parthamasiris, et ne peut être un autre ».

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

comme la lisiere septentrionale de l'Arménie. L'histoire des peuples qui l'habitoient est peu connue : cependant on sait que Pompée pénétra dans l'Ibérie, d'où il emporta de grandes richesses, et emmena pour otages les fils du roi Artocès [1]. Depuis cette époque les dynastes ibériens se reconnurent dépendants des empereurs de Rome, qui placerent plus d'un prince ibérien sur le trône d'Arménie. Pendant que Trajan travailloit à la conquérir, le roi des Ibériens vint lui rendre hommage [2]. au reste nous ignorons presque entièrement l'histoire de ces peuples jusqu'au moyen âge, et les noms mêmes des princes qui les gouvernoient.

N° 10. Le dynaste ibérien, dont le portrait est gravé en creux dans un superbe onyx à deux couches, du cabinet impérial, ne nous est point connu par l'histoire. L'inscription grecque tracée autour de la pierre nous apprend son nom et ses qualités ; on y lit, ΟΥϹΑϹ ΠΙΤΙΑΞΗϹ ΙΒΗΡΩΝ ΚΑΡΧΗΔΩΝ, *Ousas*[3] *Pitiaxès*

(1) Les faits que j'indique dans le cours de cet article sont puisés dans Strabon, liv. XI, p. 499 et suivantes; dans Appien, *Mithrid.*, §. 101, 103, 114, 116; dans Dion, liv. XXXVII, §. 1, LVIII, §. 26, et ailleurs.

(2) Eutrope, liv. VIII, c. 3.

(3) Ce nom paroît avoir quelque analogie avec celui d'Osacès, capitaine des Parthes, dont il est fait mention dans l'histoire de Dion (XL, §. 29). M. Hagemann, littérateur hanovrien très instruit dans les langues orientales, a cru retrouver le nom d'Ousas dans les *Perses* d'Eschyle, v. 952 et suiv. :

Ποῦ δὲ σοι παραστάται,
Οἷος ἦν Φαρανδάκης,
ΣΟΥΣΑΣ, Πελάγων,
Καὶ Δοτάμας ἠδ' Αγδαβάτας;

il pense que le nom ΣΟΥΣΑΣ devroit se lire ΟΥΣΑΣ, comme sur la pierre gravée, et que le Σ peut avoir été introduit au commencement de ce nom par la proximité du mot Φαρανδάκης (qu'il lit Φαρανδάτης, d'après Hérodote, liv. VII, c. 61, et d'après l'étymologie de ce mot). Le Σ qui termine ce nom s'est attaché, suivant lui, au nom d'*Ousas* qui suit immédiatement après; et on a pu confirmer cette fausse leçon par l'analogie apparente du mot Σούσας avec le mot Σουσισκάνης qu'on lit au vers 956, mais qui ne signifie selon lui autre chose que le *khan* ou gou-

(prince) *des Iberes Carchédiens*. Le prince a des boucles d'oreilles à la maniere orientale[1], une longue chevelure artistement arrangée en nattes, suivant l'usage des rois perses de la dynastie des Sassanides, une barbe épaisse, un vêtement serré qui couvre entièrement le corps. L'exécution de ce portrait est délicate et soignée; mais le style en est incorrect et barbare : on a gravé fidèlement cette pierre sous le n° 10 et dans la grandeur de l'original[2]. Le rapport que je remarque entre la coiffure de ce prince et celle des rois de Perse, la maniere du dessin et la forme des caracteres, me font penser que cet ouvrage appartient au III[e] siècle de l'ere vulgaire. Alors les Ibériens dépendoient de ces rois[3]; et, suivant Ammien Marcellin, on donnoit aux princes qui relevoient de la monarchie persane le nom de *Vitaxa*, dont l'analogie avec celui de Πιτιάξης, *Pitiaxès*, qu'on lit dans l'inscription de la pierre, est facile à saisir : on trouve le titre de *Bistax*, Βίσταξ, employé dans le même sens[4].

Les Ibériens étoient divisés en différentes peuplades dont chacune avoit son nom particulier[5]. Notre inscription nous fait connoître les Ibériens Carchédiens, dont on ne trouve que des

verneur de Suses. Il ajoute que le nom d'*Ousas* peut se dériver du persan *ouz*, homme adroit, homme d'esprit. Je n'ai pas voulu priver mes lecteurs de ces observations qui m'ont paru très ingénieuses et propres à jeter de la lumiere sur le nom de ce prince.

(1) Nous parlerons de cet usage à l'occasion des rois parthes, ci-après, ch. XV, §. 3.

(2) Ce monument n'avoit jamais été dessiné.

(3) Voyez Procope, *de bello Persico*, liv. I, c. 12.

(4) Ammien Marcellin, liv. XXIII, c. 6, n° 14, où l'on peut voir une note savante de H. de Valois; Hésychius, v. Βίσταξ; Du Cange, *Glos. med. et inf. Cas.*, v. *Vitaxa*. Ainsi l'observation de Reland (*De vet. ling. Pers.*, v. *Bistax*), qui croit trouver dans l'interprétation de ce mot une méprise du lexicographe, tombe tout-à-fait.

(5) Strabon, liv. XI, p. 500 et 501. Il y avoit, suivant cet auteur, des Ibériens agriculteurs, des Ibériens nomades, et d'autres dont le genre de vie étoit mixte.

Chap. XII. Rois d'Arménie. Pl. XLV.

traces douteuses dans la géographie ancienne[1]. Il est possible que leur nom soit l'origine des noms modernes de *Gurgiens* et de *Géorgiens*, d'où cette région a pris ceux de *Gurgistan* et de *Géorgie*.

(1) Il me semble retrouver ces traces dans le nom de *Carcathiocerta*, ville de l'Arménie, nom qui pourroit signifier la ville des *Carcathiens* ou des *Carchédiens* (Strabon, l. XI, p. 527; Pline, l. VI, §. 10).

NOTE.

Le portrait de Tigrane le jeune ou Tigrane IV, roi d'Arménie, et celui d'Erato son épouse et sa sœur, devoient être placés ici : mais, desirant les faire dessiner sur la médaille presque unique qui, du cabinet du Vatican, a passé dans le cabinet impérial, j'ai été obligé d'attendre qu'elle fût rangée à sa place : on la trouvera dans la planche 57 de supplément, où je l'ai fait graver sous le n° 5.

On trouvera aussi aux n° 4, 5, 6, et 7 de la planche 48, les princes qui ont régné sur la Commagene depuis le rétablissement de ce royaume par Caligula. Comme les contrées maritimes de la Cilicie firent partie de leurs états, je n'ai pas séparé leurs portraits de ceux de quelques autres princes qui ont régné dans la Cilicie.

CHAPITRE XIII.

ROIS DE SYRIE, OU SÉLEUCIDES.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

Le royaume de Syrie, qui comprenoit presque tous les pays conquis en Asie par Alexandre-le-Grand, devint l'apanage d'un de ses capitaines, dont la famille y régna pendant deux siecles et demi. Les médailles frappées sous ces princes ont été d'un grand secours à la chronologie et à l'histoire, à cause des dates qu'elles portent, et qui sont tirées de l'ere la plus célebre dans les fastes des successeurs d'Alexandre, et la plus liée avec les évènements du peuple juif. Des savants illustres ont fixé leur attention sur cette partie de la numismatique[1]; mais, comme ils ne se sont pas occupés particulièrement de l'examen des portraits des rois, l'iconographie présente encore beaucoup d'incertitudes à ce sujet[2]. Les noms de quatorze Antiochus et de

(1) Le cardinal Noris, dans l'ouvrage *de Epochis Syro-Macedonum*, a traité cette matiere avec une érudition et une clarté qui laissent peu de chose à desirer. Le célebre Freret avoit cependant élevé quelques doutes sur plusieurs assertions du chronologiste italien (*Mém. de l'Acad. des inscr. et bell.-lettr.*, t. XVI, p. 286); mais les médailles qu'on a découvertes postérieurement n'ont fait que fournir de nouveaux documents à l'appui de la chronologie de Noris, que deux savants jésuites, Frœlich et Eckhel, ont mise dans le plus grand jour; le premier dans ses *Annales regum Syriæ*, et particulièrement dans les *Prolégomenes* de la seconde édition; le dernier dans sa *Doctrina Numorum*, t. IV, *obs. gen.*, c. 20, p. 397 et suiv.

(2) Pellerin et Eckhel ont néanmoins essayé de les faire disparoître; mais ces antiquaires célebres étant assez souvent d'avis différents, on ne pouvoit se dispenser de soumettre à un nouvel examen les médailles en question.

six Séleucus, qu'on trouve répétés dans cette suite, font qu'il est difficile de les distinguer les uns des autres : je vais essayer d'aplanir ces difficultés.

§. 1. SELEUCUS Ier NICATOR.

Ce guerrier macédonien, fils d'un des généraux de Philippe[1], suivit Alexandre dans sa grande expédition, et mérita par son courage et par ses talents toute la confiance de son maître[2]. Il n'est pas vrai, comme on l'a prétendu, qu'il ait eu sous ce prince la surintendance des éléphants[3] : mais il est certain qu'à la mort du conquérant il fut jugé digne de commander la cavalerie d'élite, qu'on regardoit comme le premier corps de l'armée,

(1) Le pere de Séleucus s'appeloit Antiochus (Justin, l. XV, c. 4). Les autorités qui constatent plusieurs faits que j'avance dans ce chapitre, sans en alléguer les preuves, se trouvent dans l'*Historia regum Syriæ*, par Vaillant, ou dans les *Annales* des mêmes rois, par le P. Frœlich. L'ouvrage de l'antiquaire allemand peut être regardé comme le perfectionnement de celui de l'antiquaire français.

(2) Alexandre le mit dans le nombre des quatre-vingts chefs macédoniens qu'il maria avec les filles des plus illustres satrapes de la Perse, à l'occasion de ses noces avec Barsine, fille de Darius Codoman. L'épouse de Séleucus fut Apamé, une des filles d'Artabaze, satrape chéri par Alexandre, à cause de son inviolable fidélité envers Darius son maître : une sœur d'Apamé fut donnée pour épouse à Ptolémée, fils de Lagus, capitaine des gardes d'Alexandre ; et une troisieme sœur à Eumene, son secrétaire intime (Strabon, liv. XII, p. 578 ; Arrien, *Exped. Alex.*, l. VII, p. 448 de l'édition de Blancard). Alexandre admiroit particulièrement, dans Séleucus, sa rare valeur ; Elien, l. V, c. 4, l XII, c. 16. Ce que ce sophiste ajoute, qu'Alexandre en étoit jaloux, doit être considéré comme une de ces calomnies que les écrivains grecs ont répandues à pleines mains sur la mémoire de ce grand homme.

(3) C'étoit un sarcasme que Démétrius Poliorcete lançoit contre lui à cause du grand nombre d'éléphants dressés à la guerre, que Séleucus avoit dans ses armées, et dont il savoit tirer parti dans les batailles (Athénée, l. VI, p. 261, B). Nous avons remarqué un autre sarcasme de ce genre au sujet de Lysimaque, ci-dessus, part. II, chap. V, §. 1, pag. 98, note 2.

puisque ceux qui le composoient étoient appelés *hétaires*, ou camarades du roi[1]. Ses belles qualités et sa bonne conduite lui concilierent l'estime d'Antipater, qui succéda à Perdiccas dans une régence que la foiblesse de Philippe Arrhidée avoit rendue perpétuelle. Antipater nomma Séleucus satrape ou gouverneur de Babylone[2], gouvernement qui lui donnoit une autorité presque absolue. Mais l'ambition d'Antigonus, qui, après la défaite d'Eumene, affectoit l'empire de toute l'Asie, ne laissa pas long-temps Séleucus tranquille à Babylone : il prétendoit que ce chef devoit lui rendre compte des revenus et des trésors de la province qu'il gouvernoit. Celui-ci, qui ne se croyoit pas inférieur à Antigonus, refusa de le satisfaire ; et, n'étant pas en état de lui résister, il s'enfuit en Egypte auprès de Ptolémée, qui le reçut avec amitié. Les deux généraux attaquerent de concert Démétrius, qui commandoit en Syrie les forces d'Antigonus son pere ; et, après l'avoir vaincu, ils donnerent l'exemple d'une rare générosité en lui renvoyant sans rançon ses amis et ses effets, et en protestant qu'ils n'avoient d'autre intention que de s'opposer à l'injustice que manifestoit son pere, de vouloir traiter comme des sujets ses anciens compagnons d'armes, qui avoient autant de droit que lui au partage des conquêtes d'Alexandre. Cette victoire et la guerre qu'Antigonus avoit portée dans l'Asie mineure, espérant que l'assujettissement de ces contrées lui rendroit facile celui de la Macédoine, présenterent à Séleucus une chance favorable dont il s'empressa de profiter.

(1) Diodore, liv. XVIII, §. 3. Frœlich se trompe (*Ann. reg. Syr.*, p. 2) lorsqu'il avance que Séleucus avoit dans cette place Perdiccas pour collegue : Perdiccas étoit son prédécesseur dans ce commandement ; il le quitta lorsqu'à la mort d'Alexandre il devint tuteur du nouveau roi et régent du royaume.

(2) Arrien, *ap. Photium*, cod. xcii, pag. 223.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

Aucun fait dans son histoire ne prouve aussi bien que celui que je vais rapporter la pénétration de ce chef, son audace, les talents et les vertus qui le rendoient propre au gouvernement, et l'amour qu'il savoit inspirer. Avec le seul secours de mille Macédoniens, auxquels Ptolémée permit de le suivre[1], il se transporta de l'Egypte à Babylone, attaqua les troupes formidables d'Antigonus, qu'il défit, et se ressaisit de son autorité. Cet évènement, arrivé l'an 312 avant J.-C., est le commencement de l'ere des Séleucides, qui a été adoptée par presque toutes les nations de l'Orient[2]. Tandis que son rival, pour régner seul, étoit en guerre avec tous les chefs macédoniens qui s'étoient emparés du gouvernement des provinces, et qu'il étoit attaqué par chacun d'eux, Séleucus réussit à ranger sous son obéissance presque toutes les contrées de la haute Asie; il poussa ses conquêtes du côté de l'Orient au-delà des bornes où Alexandre s'étoit arrêté; il arriva jusqu'au Gange, et obligea Sandrocotte, roi des Indes, à signer la paix avec lui. Cette paix assura les conquêtes de Séleucus, et le rendit maître de cinq cents éléphants[3]. Il ne tarda pas à employer ce surcroît considérable de forces contre son ancien ennemi, qui fut défait à Ipsus par la coalition des princes macédoniens.

(1) Diodore, liv. XIX, §. 55 et 90.

(2) On a cependant varié relativement au mois auquel cette époque doit commencer. Les Grecs l'ont comptée à partir de l'automne de l'année julienne, 312 ans avant J.-C.; les Juifs à partir du printemps de la même année; les Chaldéens l'ont fixée au printemps de l'année suivante 311 (Frœlich, *Ann. reg. Syr.*, *Proleg.*, part. II, c. 2; Eckhel, D. N., t. IV, p. 396). En faisant usage de l'époque des Séleucides dans tout le cours de ce chapitre, soit pour fixer des dates, soit pour établir la correspondance des années de cette ere avec les années avant J.-C., nous compterons pour 3e, 4e, etc., année de l'époque l'année julienne où la 3e, 4e, etc., année de l'époque commence.

(3) Strabon, l. XV, p. 724; Justin, l. XV, c. 4.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVI.

Séleucus, possesseur tranquille du plus grand empire qui ait été formé des débris de celui d'Alexandre, étoit trop habile en politique pour vouloir opprimer Démétrius: il s'allia, au contraire, avec lui en épousant sa fille, et se conduisit avec tous les ménagements possibles envers un prince qu'il regardoit comme un obstacle à l'agrandissement de Lysimaque, de Ptolémée, et de Pyrrhus. Mais l'humeur hautaine et intolérante du fils d'Antigonus rendit inutiles tous les égards de Séleucus; et nous avons vu comment Démétrius mourut en Syrie prisonnier de son gendre. Ce fut après ces succès que Séleucus parut vouloir rivaliser en magnificence avec Alexandre-le-Grand. Il est inutile de parler du pont qu'il fit construire sur l'Euphrate[1], des jardins magnifiques qu'il fit planter, des temples qu'il fit élever: il suffit de dire qu'il fonda plus de soixante villes[2]. La Grece se ressentit aussi de la munificence du roi d'Asie; elle recouvra plusieurs statues de ses dieux que les Perses avoient anciennement enlevées. Séleucus rendit à Athenes la bibliotheque de Pisistrate[3]. Plus heureux qu'Antigonus dans la guerre, où il acquit le surnom de *Nicator* ou de vainqueur[4], il ne le fut pas moins dans l'intérieur de sa famille; Antiochus son fils sut mériter toute sa tendresse et le

(1) Pline, liv. V, §. 21. Ce même écrivain attribue à Séleucus le projet d'ouvrir une communication entre la mer Caspienne et la mer Noire (liv. VI, §. 12).

(2) Appien, *Syriac.*, §. 57, en compte soixante-trois. Voyez aussi Strabon, l. XVI, p. 749.

(3) Pausanias, liv. I, c. 16, et liv. VIII, c. 46; Aulugelle, N. A., liv. VI, c. 17; et Valere-Maxime, liv. II, c. 10, *Externa*, n° 1.

(4) Appien, *Syriac.*, §. 56, où l'historien désapprouve ceux qui faisoient dériver ce surnom de la victoire remportée par Séleucus sur Nicator, ou plutôt Nicanor, général d'Antigonus. Séleucus obtint le surnom de Nicator, suivant Justin, parcequ'il fut le vainqueur des vainqueurs, *victor victorum* (liv. XVII, c. 2; Ammien Marcellin, liv. XXIII, c. 16); mais il ne faut pas conclure de cela, comme le compilateur latin l'a fait, qu'il n'obtint ce titre glorieux qu'après sa derniere victoire sur Lysimaque; il faut seulement en déduire que ceux qui au lieu de Nicator l'appellent Nicanor sont dans l'erreur.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

sacrifice que Séleucus lui fit de son amour pour Stratonice, qu'il consentit à céder à son fils qui en étoit devenu éperdûment amoureux, et qui périssoit victime d'une passion qu'il n'avoit pas été en son pouvoir d'étouffer. Toute l'antiquité païenne a comblé d'éloges cet effort de l'amour paternel[1]. Séleucus fit connoître à son armée la résolution qu'il avoit prise, et envoya les deux époux régner tranquillement sur les immenses régions qu'il possédoit au-delà de l'Euphrate. Il s'étoit réservé celles qui touchoient à l'Europe, et où il pouvoit craindre quelques nouvelles attaques. La conduite cruelle du vieux Lysimaque ne tarda pas à fournir à Séleucus une occasion honorable de lui faire la guerre. On sait quelle fut la fin de Lysimaque, et comment sa mort rendit Séleucus le maître du reste de l'Asie mineure et de la Macédoine sa patrie. Le vainqueur espéroit finir ses jours dans les contrées qui l'avoient vu naître, lorsque l'attentat de Ptolémée Céraunus, fils aîné de Ptolémée Soter, mais exilé par son pere et réfugié auprès du roi d'Asie, le fit périr par un indigne assassinat. Ce traître blessa mortellement son bienfaiteur par derriere, tandis que celui-ci, descendu sur le rivage de la Chersonese, fixoit son attention sur un ancien autel qu'on croyoit être un monument de l'expédition des Argonautes[2].

Le corps de Séleucus, racheté à grand prix par Philétere, fut brûlé à Pergame, avec toute la pompe convenable, et ses

(1) Appien, *Syriac.*, §. 59 et suivants, où cette action de Séleucus et l'artifice que le médecin Erasistrate employa pour révéler au roi la passion de son fils, sont racontés avec beaucoup de grace et dans le plus grand détail. On peut voir la même histoire dans Plutarque (*Demetrio*, p. 906) et dans Valere-Maxime (l. V, c. 7, *Externa*, n° 1). Julien se trompoit lorsqu'il croyoit qu'Antiochus n'avoit profité de la générosité de son pere qu'après sa mort.

(2) L'an 281 avant l'ere chrétienne : Séleucus étoit alors âgé de plus de soixante-dix ans.

cendres furent envoyées à son fils Antiochus, qui éleva des temples à sa mémoire[1]. Ainsi finit la carriere d'un des plus grands monarques et des plus grands hommes de l'antiquité, de celui qui, parmi les successeurs d'Alexandre, a obtenu dans l'histoire la premiere place, à cause de la réunion peu commune des vertus militaires et civiles, des qualités qui font parvenir un souverain à la plus grande puissance, et de celles qui le font admirer et chérir[2].

N° 1.

La médaille d'or gravée sous le n° 1 de cette planche est un monument précieux de ce regne[3]. On y voit la tête de Séleucus:

(1) Appien, *Syriac.*, §. 63.

(2) Pausanias, liv. I, c. 16; Arrien, *de Exped. Alex.*, liv. VII, p. 492 de l'édition de Blancard. Ce prince aimoit les lettres : le poëme didactique d'Hésiode ayant pour titre, *les Travaux et les Jours*, étoit quelquefois sous le chevet de son lit (Ptolémée Héphestion, dans *Photius*, c. CCXC, p. 486). La réflexion de Séleucus, rapportée par Plutarque (*An seni gerenda sit resp.*, t. II, p. 770), que, « Si les hommes « savoient combien il est laborieux seule- « ment de recevoir et écrire tant de lettres, « comme il en faut recevoir et écrire aux rois, « ils ne daigneroient pas seulement amasser « un diadême quand ils le trouveroient « en leur chemin ». (Traduction d'Amyot du traité, *Si l'administration convient à un vieillard*, §. 31); cette réflexion, dis-je, fait sentir combien d'attention apportoit ce grand roi à tout ce qui doit occuper le chef suprême d'un état. On ne peut pas concevoir comment dans le recueil grec de la chronologie d'Eusebe on a inséré une fausse histoire désavantageuse à Séleucus. On le cite comme ayant fait périr, dans la ville d'Amphipolis, Roxane, veuve d'Alexandre, et le jeune Alexandre son fils (p. 66). Ces crimes appartiennent à Cassandre (Diod., l. XIX, §. 105). Séleucus n'étoit jamais revenu en Europe depuis son premier départ avec Alexandre, et lorsqu'il y aborda, il y périt. Le recueil d'Eusebe fourmille à chaque page de semblables bévues.

(3) Je l'ai trouvée, par un hasard heureux, à Paris, dans la collection de M. Allier de Hauteroche, qui en avoit fait l'acquisition à Constantinople, chez un Arménien. Elle est pareille en tout, soit par les types, soit par la légende, soit par les monogrammes, à celle que Haym a fait graver dans le *Tesoro britannico*, t. I, pag. 20. Le dessin que j'en donne ici est pris sur la médaille originale, M. Allier s'étant obligeamment empressé de me la communiquer.

des cornes de taureau sortent de ses tempes au-dessous du diadême qui serre sa chevelure. La physionomie du prince, par le caractere de la bouche, du front, et de l'œil, paroît exprimer en même temps le courage, la bonté du cœur, et la pénétration de l'esprit.

Nous avons vu les cornes de taureau sur la tête de Démétrius Poliorcete, beau-pere et rival de Séleucus. Nous avons remarqué à cette occasion l'usage adopté par plusieurs des premiers successeurs d'Alexandre et par Alexandre lui-même, de se faire représenter avec des cornes, à l'imitation de Bacchus, conquérant de l'Inde. Mais Séleucus avoit encore un droit plus particulier à cette distinction : les anciens ont prétendu que les cornes ajoutées à ses images faisoient allusion à un évènement mémorable de sa vie : Séleucus avoit arrêté seul un taureau furieux qu'Alexandre étoit prêt à immoler, et qui s'échappa de l'autel[1]. Ce qui paroît incontestable, c'est que cet attribut servoit à faire distinguer les statues de Séleucus, et que l'ere qui date de son avènement à la souveraineté de Babylone, et qui est connue sous le nom d'ere des Séleucides, est appelée par les écrivains orientaux l'*ere du cornu*[2]. Des statues de Séleucus, ornées de cornes, se voyoient à Athenes, à Antioche[3], et posté-

(1) Appien, *Syriac.*, §. 57, où cet écrivain peint Séleucus comme un homme d'une grande taille et d'une constitution très vigoureuse, d'accord en cela avec Justin (l. XIII, c. 1).

(2) *Therik Dhilkarnaïn* : voyez les autorités citées par Spanheim, *de U. et P. R.*, t. I, p. 388, où cependant cet antiquaire retrouve l'origine de cette phrase dans les cornes d'Ammon données à Alexandre-le-Grand. Mais l'ere des Séleucides n'a rien de commun avec Alexandre : si elle en porte le nom chez les orientaux, c'est parceque ces peuples ont coutume de rapporter à Alexandre plusieurs institutions et plusieurs faits qui appartiennent à ses successeurs.

(3) Appien, *loco citato*; Libanius, *in Antiochico* : voyez aussi ce que les Académiciens d'Herculanum ont recueilli sur les statues à cornes de Séleucus Nicator, à l'occasion d'une statue de bronze qu'ils attri-

rieurement à Constantinople[1] : Bryaxis et Aristodeme, éleves de Lysippe, avoient exécuté en bronze plusieurs statues de ce monarque[2]. Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

Séleucus paroît dans ce portrait déja avancé en âge : quand on considere les différents coins des médailles frappées avec son nom, on est porté à croire qu'il n'a osé faire graver son portrait sur ses monnoies, sans aucun déguisement, qu'après plusieurs années de regne[3].

buent à ce prince, et que j'ai crue représenter plutôt Démétrius Poliorcete (*Bronzi*, tom. II, pl. 60). On l'a gravée ci-dessus, pl. 40, n° 3 et 4.

(1) Elle est indiquée par l'auteur grec des *Antiquités de Constantinople*, l. VI, p. 127; dans le volume Ier de l'*Imperium orientale* de Banduri.

(2) Pline, l. XXXIV, §. 19, n° 13 et 26. Reinesius (*Inscrip.*, p. 327) a publié une inscription qui a dû être apposée à une statue de Séleucus faite par Lysippe, ou du moins à une copie de cette statue. Il est possible qu'on ait attribué à Lysippe un ouvrage d'Aristodeme son éleve, ainsi qu'on l'a fait pour les portraits des Sages de la Grece et pour celui d'Esope. Il n'y a cependant aucun anachronisme à supposer que Lysippe ait modelé le portrait de Séleucus. Pausanias fait mention d'autres statues de ce prince qu'on voyoit à Athenes et à Olympie (l. I, c. 16, et l. VI, c. 11 et 16).

(3) Les numismatistes ont cru reconnoître sur plusieurs autres médailles le portrait de Séleucus Ier. Voici le résultat de l'examen réitéré que j'ai fait de la plupart de ces têtes sur les médailles du cabinet impérial. Les tétradrachmes de Séleucus avec la tête d'Hercule, frappés à l'imitation de ceux d'Alexandre-le-Grand, représentent ordinairement une tête idéale qui n'est ni celle d'Alexandre, ni celle de Séleucus. Cependant le médaillon publié par M. Pellerin (*Rois*, pl. 7), et qu'il croit frappé dans la ville d'Abydos sur l'Hellespont, paroît présenter, sous les traits d'Hercule, un véritable portrait qui a beaucoup de rapport avec celui de Séleucus, quoique dans un style un peu exagéré et plus grandiose que la vérité. Nous avons remarqué de même le portrait d'Alexandre déguisé en Hercule sur les médaillons des Rhodiens (planche 39*, n° 1). Quant aux têtes ailées, et, comme on dit, coiffées d'une peau de lion, qu'on voit gravées sur des médailles de Séleucus, ayant au revers un taureau furieux, les numismatistes s'accordent à y reconnoître le portrait de ce prince : mais, après la plus scrupuleuse attention, je n'y puis voir qu'une tête de Méduse, très souvent sans col, et qui n'est jamais affublée d'une peau de lion, quoique le désordre de sa chevelure puisse présenter cette apparence sur quelques médailles moins bien conservées. Les antiquaires l'ont peut-être méconnue parcequ'ils n'imaginoient pas qu'il y eût un rapport entre ce sujet mythologique et l'histoire de Séleucus. Cepen-

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

On sait qu'au commencement il respectoit les préjugés des soldats macédoniens, et qu'il s'abstenoit de se décorer des marques de la royauté en leur présence [1].

Le revers de la médaille présente le nom *du roi Séleucus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ, et a pour type une tête de cheval avec le mors à la bouche et les rênes attachées sur le col. Aux cornes qui arment son front, et qui sont pareilles à celles que porte le roi, on le reconnoît pour le cheval de Séleucus.

Les médailles ayant pour type une tête de cheval ne sont pas rares dans la numismatique. Il est en effet assez naturel qu'on

dant ce type fait allusion à la fondation d'Antioche. Une colline comprise dans l'enceinte de cette capitale, et qu'on appeloit le mont Silphius, portoit un ancien autel qu'on disoit élevé par Persée en l'honneur de Jupiter son pere, lorsque ce héros fut de retour de son expédition contre les Gorgones. Séleucus fonda un temple de Jupiter Bottiéen vénéré par les Macédoniens, dans le même endroit où jadis Persée, ce demi-dieu de la Grece, avoit laissé un monument de son passage (Joh. Malela, *Chronogr.*, liv. VIII, p. 84, 85 de l'édition de Venise). Je pense donc que ces médailles ont trait à la tradition que je viens de rapporter, et qu'elles ont été frappées à Antioche. Il me paroît évident que la tête ou le masque dont il s'agit représente une femme. Une autre médaille, rapportée par Frœlich et attribuée par lui à Séleucus Ier (*Ann. reg. Syr.*, pl. 2, nº 8), offre à la vérité la tête d'un roi ceinte d'un diadême sur lequel sont attachées des ailes; mais les traits de la physionomie ne me paroissent avoir aucune ressemblance avec ceux qui caractérisent le portrait de ce prince; ils me semblent se rapprocher davantage du portrait de Séleucus II Callinicus. Nous verrons au §. 4 de ce chapitre comment le symbole des ailes pouvoit lui convenir. Enfin un véritable portrait de Séleucus Ier, vu de face, avec des cornes au front comme sur la médaille qu'on a gravée sous le nº 1, est celui publié par Frœlich dans la préface à la seconde édition des *Ann. reg. Syr.*, fol. 1 *verso*, et dans l'*Accessio nova*, etc. Je n'ai pas fait graver ici cette médaille, n'ayant pu m'en procurer aucune empreinte et ne voulant pas la faire copier d'après les gravures qu'on en a dans les ouvrages cités, puisque ces gravures ne rendent pas assez le caractere de l'antique. D'ailleurs une tête gravée de face sur une médaille peut difficilement offrir les traits d'une physionomie avec autant de précision qu'une tête en profil, telle que nous l'avons donnée d'après une médaille d'or, également recommandable par le style de l'art et par la conservation.

(1) Plutarque, *in Demetrio*, p. 896.

ait gravé l'image de cet animal guerrier sur les monnoies des rois dont les armées excelloient par la force et le nombre de la cavalerie, ou de ceux qui dominoient sur des contrées fécondes en chevaux. Séleucus régnoit sur un pays abondant en chevaux de la meilleure espece ; sa cavalerie étoit formidable : il avoit donc des droits incontestables à cet emblême[1]. Je pense cependant que ce type est plutôt une allusion à un évènement important de la vie de ce prince.

Quand Séleucus fut contraint de se dérober à la poursuite d'Antigonus, il dut sa sortie de Babylone et son salut à un cheval, dont il voulut immortaliser le souvenir par un monument qu'il fit ériger dans sa capitale, lorsqu'il fut devenu maître de l'Asie : on voyoit encore à Antioche, dans le moyen âge, une tête de cheval en bronze que la tradition assuroit être celle du cheval qui avoit servi à la fuite et au retour glorieux de ce fondateur de la monarchie syrienne[2]. Il me paroît vraisemblable que la tête de cheval gravée sur la médaille que nous examinons est une imitation de cette tête de bronze, et qu'elle rappelle le même évènement de la vie de Séleucus.

La médaille de bronze gravée sous le n° 2 est encore plus remarquable : elle étoit jusqu'ici restée inédite[3]. Ce monument N° 2.

(1) Indépendamment des haras niséens qui se trouvoient dans ses domaines, Séleucus en avoit d'autres près de la ville d'Apamée, qu'il avoit bâtie dans une île que forme l'Oronte, et qui étoit entourée de lacs et des plus beaux pâturages de la Syrie (Strabon, l. XVI, p. 752).

(2) J. Malela, *Chron.*, liv. VIII, p. 85. Une statue équestre de Séleucus étoit à Olympie (Pausanias, l. VI, c. 11).

(3) On en avoit donné une description dans le catalogue du cabinet de M. Le Bret, inséré dans les *Mémoires de Trévoux*, an 1757, octobre. Frœlich, dans ses *Annal. reg. Syr.*, l'avoit répétée, mais sans en donner aucune explication, et il a été imité en cela par Eckhel (D. N., t. III, p. 426).

appartient au même prince, quoiqu'il soit postérieur de quelques siecles à son regne.

La médaille est du plus grand module et d'une assez bonne conservation : on y voit d'un côté la tête d'un roi en profil, ceinte du diadême. La légende la désigne pour être celle de *Séleucus Nicator*, ΣΕΛΕΥΚΟΣ ΝΕΙΚατωρ. Le revers représente un temple *hexastyle*, ou dont la façade est soutenue par six colonnes; un *bucrane*, ou tête de bœuf, est sculpté au milieu du fronton, qui est orné, sur le sommet et sur les acroteres, d'un trophée et de deux aigles. La légende nous donne le nom *des Diocésaréens*, ΔΙΟΚΑΙΣΑΡΕΩΝ. Les caracteres grecs, l'orthographe, la fabrique, et la gravure, indiquent que cette médaille est du IIe siecle de l'ere vulgaire ou du temps des Antonins. On peut la comparer à celle d'Alexandre, frappée dans la ville d'Apollonie des Pisides, qu'on a vue à la planche XXXIX*, n° 6.

Il n'est pas facile de décider laquelle des différentes villes qui, en l'honneur de quelque César, ont pris le nom de Diocésarée, a fait frapper cette médaille. Eckhel, qui ne l'avoit pas vue, et qui étoit porté à la croire apocryphe ou mal décrite, n'a pas fait usage de sa critique ordinaire pour éclaircir ce doute : il s'est contenté de rapporter l'opinion de ceux qui l'ont attribuée à la ville de Diocésarée, anciennement nommée Sepphoris, dans la Galilée[1]. On ne peut deviner quel pouvoit être le rapport d'une ville juive avec l'histoire et le culte de Séleucus Nicator[2],

(1) Eckhel, D. N., *loc. cit.*

(2) Séleucus avoit à la vérité accordé quelque faveur aux Juifs; il les avoit admis à augmenter la population des villes bâties par lui : mais les Juifs n'élevoient point de temples à la mémoire de leurs bienfaiteurs; et si la ville de Sepphoris en Galilée avoit reçu dans des temps postérieurs des habitants païens, je ne saurois m'imaginer de quoi ils pouvoient être redevables à Séleucus Nicator.

ou quel motif cette ville pouvoit avoir, étant sous la domination romaine, ainsi que le prouve le nom même qu'elle porte, d'honorer la mémoire d'un prince macédonien.

La conjecture que je vais proposer me paroît moins dénuée de fondement. Nous connoissons, par d'autres médailles et par des *Notices ecclésiastiques* du IVe siecle, une ville de Diocésarée qui étoit située au milieu du pays des Cennates, dont elle étoit la capitale[1]. Comme ces peuples habitoient sur les limites de la Cilicie, dite Trachiotide, province contiguë à l'Isaurie, les auteurs de ces *Notices* ont pu parler de Diocésarée comme d'une ville de l'Isaurie[2]. Elle avoit pris ce nom sous Adrien et en son honneur, ainsi qu'on peut le conclure du surnom d'*Adriané* qu'elle porte sur ces mêmes médailles[3] : mais nous ignorerons peut-être toujours la dénomination qu'elle avoit plus anciennement.

Les types de la médaille que nous examinons donnent lieu de penser que la ville de Diocésarée regardoit Séleucus comme son fondateur; et ce qui peut contribuer jusqu'à un certain point à l'explication de ces types, c'est que la partie de la Trachiotide dans laquelle étoit située Diocésarée, ainsi qu'une portion de l'Isaurie et de la Pisidie, avoit été pour ainsi dire renouvelée par Séleucus Nicator, qui y avoit bâti plusieurs villes sous les noms de Séleucie, d'Antioche, d'Apamée, etc.; et que la ville de Diocésarée étoit construite sur les bords du Calycadnus[4], à très peu de distance de Séleucie, l'une des villes

(1) L'abbé Belley a bien constaté l'existence et la situation de cette ville dans une savante dissertation imprimée dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXI, p. 428.

(2) Voyez Noris, *de Epoch. syro-maced.* diss. V, *operum*, t. II, p. 589.

(3) Eckhel, D. N., t. III, p. 54 et 55.

(4) On peut en voir la position dans la carte contenant la principauté d'Olba en

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

principales de la province. Il est probable que le *Nicatorium*, ou temple de Séleucus Nicator, qui est représenté sur la médaille, avoit été construit dans un lieu situé entre ces deux villes, et que les habitants de Diocésarée et ceux de Séleucie y rendoient en commun un culte à la mémoire de ce prince, qu'elles reconnoissoient pour leur fondateur. Cette médaille, comme nous l'avons remarqué, ressemble, par le style du dessin ainsi que par la fabrique et par le module, aux médailles d'Alexandre-le-Grand, que les Apolloniates de la Pisidie firent frapper en l'honneur de ce conquérant fondateur de leur ville; et cette ressemblance vient encore à l'appui de la conjecture que j'ai tâché de rendre probable.

Le temple qu'on voit au revers est sans doute un *Nicatorium*, ou temple de Séleucus Nicator. La tête de bœuf est un symbole de ce prince, et présente la même allusion que les cornes de taureau ajoutées à ses images. Le trophée est un emblême de ses victoires : les aigles indiquent les augures que Séleucus croyoit avoir reçus du ciel dans la construction de plusieurs villes; et cette circonstance n'est point omise dans l'histoire[1].

§. 2. ANTIOCHUS Ier SOTER.

Le bonheur d'Antiochus ne dura que douze années. Epoux de Stratonice, chéri par son pere, par ses soldats, par ses sujets,

Cilicie, et dressée par M. d'Anville pour servir à la dissertation de l'abbé Belley, citée ci-dessus. Diocésarée garde la même situation dans la carte de l'Asie mineure, dessinée par Cellarius pour sa géographie du moyen âge, et qui est la douzieme dans l'appendice ajouté au volume II de la *Notitia orbis antiqui* de ce géographe, de l'édition de Leipzig, de l'an 1773.

(1) Malela, *Chronogr.*, liv. VIII. On avoit même donné la forme d'un aigle avec les ailes déployées au plan de la ville de Séleucie sur le Tigre, que ce prince avoit fait construire (Pline, l. VI, §. 30).

il gouvernoit paisiblement les riches contrées de la haute Asie; il les visitoit en prince bienfaisant; il pourvoyoit à leur sûreté, à leur commerce, à leurs embellissements : une muraille de plus de soixante lieues, élevée par lui, garantissoit des incursions des barbares une des plus belles et des plus fertiles régions de ces climats[1] : des villes fondées dans les lieux plus convenables au commerce ou à la défense du pays en augmentoient la population et la culture[2]. Mais l'attentat qui priva Séleucus de la vie fit disparoître pour toujours la félicité d'Antiochus. Aux embarras dans lesquels le plongerent le desir de venger son pere et de conserver l'intégrité de ses états, se joignirent bientôt le chagrin que lui causerent la perte d'une épouse adorée[3], et les nombreux revers qu'éprouverent ses armes, qui furent rarement heureuses[4]. Cependant la supériorité de ses forces lui avoit à la fin procuré une paix honorable; et la victoire signalée qu'il avoit remportée sur les Gaulois de l'Asie l'avoit fait proclamer le libérateur de cette contrée, et décorer du glorieux surnom de *Soter*, ou de *dieu sauveur*[5]. Un nouvel hymen l'avoit consolé

(1) La Margiane, région de la haute Asie, située entre le territoire des Parthes et celui des Bactriens. La circonférence de cette muraille étoit de 1500 stades (Strabon, l. XI, p. 516).

(2) Comme la plupart des villes qu'Antiochus fit construire furent bâties du vivant de son pere, il est naturel de les compter dans le nombre des soixante-trois villes érigées par ordre de Séleucus. Cependant plusieurs de ces villes furent construites sous les ordres immédiats d'Antiochus, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par le témoignage répété de Pline (l. II, §. 67, et l. VI, §. 18, 25, 29, et 31).

(3) Pour l'époque de la mort de Stratonice, on peut consulter les notes de Chishull sur le *pséphisme* ou décret des Sigéens en l'honneur d'Antiochus Soter (*Antiq. asiat.*, p. 55).

(4) Patroclès, son général, fut battu par le roi de Bithynie, et périt dans la bataille; Antiochus lui-même fut repoussé avec perte par Eumene, roi de Pergame. Il eut rarement des succès, même lorsqu'il commandoit sous son pere; l'aile de l'armée qui étoit sous ses ordres à la bataille d'Ipsus avoit été mise en déroute; mais Séleucus sut, avec ses éléphants, tourner ce désavantage à la destruction de l'ennemi.

(5) Cet évènement mémorable nous a été conservé dans un opuscule de Lucien,

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

de la perte de sa premiere épouse et avoit augmenté sa famille[1] : deux de ses filles étoient assises sur les trônes de la Macédoine et de la Cyrénaïque[2]; deux princes ses enfants faisoient le plus doux espoir de leur pere. Mais Antiochus n'avoit pas encore épuisé tout le malheur que le destin lui réservoit. Il se vit forcé, par des raisons d'état, à faire périr un de ses fils qui le soulageoit déja d'une partie des soins du gouvernement[3]. L'ambition

qui a pour titre *Zeuxis* ou *Antiochus*. Ce furent encore les éléphants du roi d'Asie qui déciderent du sort de la journée. Antiochus ne put s'empêcher de pleurer en considérant que le succès des Grecs contre les barbares n'avoit tenu qu'à cette circonstance. Cependant le monument sigéen rapporté par Chishull (*Antiq. asiat.*, p. 50) prouve qu'Antiochus I[er] avoit été décoré de la glorieuse épithete de *Soter* même avant cet évènement, et qu'ainsi le passage d'Appien qui paroît affirmer le contraire doit être entendu avec quelque modification (*Syr.*, §. 65).

(1) Sa seconde femme étoit sa sœur de pere et de mere; voyez l'inscription déja citée (*Antiq. asiat.*, p. 55).

(2) Apamé étoit le nom d'une fille d'Antiochus, épouse de Magas, roi de Cyrene : Justin l'appelle Arsinoé (Pausanias, liv. I, c. 8; Justin, liv. XXVI, c. 3). Une autre qui s'appeloit Phila fut mariée avec Antigonus Gonatas, roi de Macédoine : les historiens modernes parlent de ce fait d'une maniere incertaine. Le P. Frœlich a même douté de l'existence de *Phila*, ou du moins il pense qu'elle n'est connue que par le témoignage de Jean Malela; *Annal. reg. Syr.*, an. 35, (*u*). Il avoit remarqué qu'on cite à l'appui de ce témoignage la vie d'Aratus, et il assure qu'ayant parcouru toute cette vie dans Plutarque, il n'y a trouvé aucune mention de cette princesse. Le P. Frœlich est tombé dans une méprise; il a cru à tort que la vie d'Aratus qu'on citoit étoit celle d'Aratus de Sicyone, que Plutarque nous a laissée : il s'agissoit au contraire de la vie grecque anonyme du poëte Aratus qui avoit vécu à la cour d'Antigonus Gonatas, et qui avoit célébré ce mariage par des vers. L'existence de Phila, épouse d'Antigonus, est prouvée aussi par le témoignage d'Etienne de Byzance (v. Φίλα), quoique des critiques aient cherché à altérer ce témoignage. Phila étoit sans doute une fille de Stratonice qui avoit renouvelé en elle le nom de sa mere Phila, fille de Cassandre et femme de Démétrius Poliorcete. On ignore si Stratonice l'avoit eue de Séleucus ou d'Antiochus : ce qui est certain, c'est qu'une troisieme fille d'Antiochus Soter épousa Démétrius II, fils d'Antigonus Gonatas : elle étoit déja d'un âge mûr, et veuve d'un autre prince grec (Plut., dans la *vie d'Aratus*). Démétrius la quitta pour Phthia, fille de Pyrrhus (Justin, liv. XXVIII, c. 1).

(3) La perte de presque tous les historiens qui avoient tracé les évènements de la vie de ce monarque, entre autres des écrits de Phylarque, qui avoient plus particuliè-

d'Apamé sa fille, épouse de Magas, roi de Cyrene, le brouilla avec Ptolémée Philadelphe. Cette guerre impolitique porta le désordre dans la monarchie, et coûta la vie au monarque. Ptolémée eut l'adresse, par ses intrigues et par ses trésors, de soulever contre ce prince un grand nombre d'autres ennemis. Antiochus périt à Ephese, la dix-neuvieme année de son regne[1], des blessures qu'il avoit reçues de la main d'un Gaulois appelé Centarete. On dit que le cheval d'Antiochus vengea la mort de son maître, et fit périr Centarete qui avoit voulu le monter[2].

rement pour objet l'histoire d'Antiochus Ier, est la cause que nous n'avons connoissance de ce fait que par une phrase fugitive du *prologue* ou sommaire du livre XXVI des *Histoires philippiques* de Trogue Pompée. Cependant j'ai dit que Ptolémée, dont Antiochus son pere ordonna la mort, gouvernoit déja quelque portion du royaume : mon autorité est dans Pline, qui fait mention des dons excessifs que Ptolémée, fils d'Antiochus, fit au médecin Erasistrate et à l'astrologue Cléombrote, à l'occasion d'une maladie dangereuse du roi son pere (liv. XXXIX, §. 3, et liv. VII, §. 37). La magnificence de ces dons, et les fêtes mégalésiennes de l'Asie, auxquelles Ptolémée présidoit lorsqu'il distribua ces récompenses, me paroissent prouver que ce prince exerçoit déja une autorité presque souveraine sur quelque partie de l'Asie mineure. Il y a dans le *prologue* cité ci-dessus un autre passage qui, suivant la correction que je vais proposer, donneroit quelque autre circonstance de ce fait. On y lit maintenant : *Ut in Asiâ filius Ptolemæi regis, socio Timarcho, desciverit a patre.* Je conjecture qu'on doit lire : *Ut in Asiâ Ptolemæus filius Antiochi regis, socio Timarcho*, etc. Le motif qui me fait croire ce changement nécessaire est que Timarque est désigné par Appien (*Syr.*, 65) comme un sujet rebelle du roi de Syrie, et non comme un sujet du roi d'Egypte ; et lorsque Antiochus II renversa ce tyran, il fut regardé, non comme le conquérant, mais comme le libérateur de Milet. Cette ville étoit donc sous la domination du roi de Syrie, et Timarque avoit été l'instigateur et le complice de la rebellion de Ptolémée, fils d'Antiochus, contre son pere.

(1) Pausan., liv. I, c. 7. C'étoit l'an 262 avant J.-C.

(2) Cette fin d'Antiochus a été ignorée par les savants compilateurs qui nous ont donné des histoires anciennes écrites dans les langues modernes. Cependant elle étoit rapportée par Phylarque, auteur presque contemporain. Mais ce fait ne se trouve dans aucun écrivain ancien d'histoire politique ; il nous a été conservé par Pline et par Elien qui en ont fait mention (H. N., liv. VIII, §. 64 ; *de Nat. Anim.*, liv. VI, c. 44), non pour éclaircir les évènements de la vie d'Antiochus, mais simplement pour nous transmettre un exemple rare de l'instinct d'un cheval qui paroît avoir voulu

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI. N° 3 et 4.

Les deux médailles gravées sous les n° 3 et 4 sont des monuments certains d'Antiochus I[er], et portent son effigie. Celle du n° 4 est un tétradrachme : on y voit gravée la tête d'Antiochus ceinte d'un diadême. Le roi est déja d'un âge mûr. La légende du revers, ΣΩΤΗΡΟΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, *d'Antiochus, dieu sauveur*, ne laisse point de doute sur le prince qui a fait frapper la médaille[1].

Nous avons vu que les peuples de l'Asie avoient donné le titre de *Soter* à Antiochus. Nous pouvons remarquer ici que le surnom plus qu'humain de *Soter*, ou de *dieu sauveur*, a fait omettre sur les médailles d'Antiochus le titre de roi, ainsi qu'on l'a omis sur celles de Ptolémée I[er] *Soter*, roi d'Egypte. Séleucus avoit fait frapper des médailles avec son effigie, Antiochus Soter a imité son exemple, autorisé par l'usage des rois d'Egypte ses contemporains.

Le type représentant Apollon assis sur la *cortine*, ou le couvercle du trépied fatidique, est un symbole des oracles qui avoient annoncé l'élévation de son pere, et peut-être une allusion à l'origine divine que les bruits populaires avoient donnée à Séleucus Nicator[2].

venger son maître. Au reste Vossius s'est trompé lorsqu'il a cru que Phylarque avoit fait l'histoire non d'Antiochus I[er], mais d'Antiochus III, dit le grand (*de Hist. gr.*, liv. I, c. 17).

(1) Pellerin avoit fait connoître cette médaille (*Supplément*, IV, p. 115). Le dessin qu'on en donne ici est plus exact.

(2) On prétendoit que Séleucus étoit né du commerce d'Apollon avec Laodice; que le dieu avoit laissé dans le lit de sa maîtresse une bague dont l'empreinte étoit une ancre, et on ajoutoit que tous les princes Séleucides naissoient avec l'empreinte d'une ancre sur la cuisse. L'inscription sigéenne, écrite du temps d'Antiochus I[er], donne à Apollon l'épithete d'*archégete*, qui paroît indiquer seulement que ce dieu avoit été par ses oracles le premier guide de Séleucus, et lui avoit frayé le chemin du trône. Quant à l'ancre, il est probable qu'elle étoit gravée sur le cachet de Séleucus, et qu'ainsi cet emblême est devenu le symbole des Séleucides.

Quoique la légende de la médaille d'or gravée sous le n° 3 ne donne que le nom *du roi Antiochus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, sans aucune épithete, on ne peut douter que la tête qu'on y voit gravée ne soit un autre portrait du même roi dans un âge moins avancé[1]. La forme et la grandeur du nez, et plus encore cet œil et ce regard qui annoncent une ame sensible, donnent le même caractere à l'une et à l'autre de ces deux physionomies. Cette médaille doit avoir été frappée du vivant de Séleucus, à l'époque où celui-ci avoit associé son fils à la royauté, en lui donnant, avec la main de Stratonice, le sceptre des vastes contrées qui sont à l'orient de l'Euphrate. Minerve est gravée au revers : la déesse, debout, tient une Victoire dans sa main droite; son grand bouclier est appuyé sur son genou ; on voit dans sa main gauche une palme ornée de bandelettes. Minerve étoit une des divinités que Séleucus honoroit le plus : déesse de la sagesse et des vertus guerrieres, elle est le génie tutélaire de ceux qui commandent les armées, et qui gouvernent les peuples. La Victoire et la palme font probablement allusion aux succès de Séleucus à la guerre : Antiochus avoit souvent combattu sous les yeux de son pere.

(1) Lorsque Antiochus succéda à Séleucus son pere, il n'étoit plus aussi jeune qu'il le paroît sur cette médaille; vingt ans auparavant il avoit commandé une aile de l'armée à la bataille d'Ipsus. Antiochus devoit donc, à la mort de Séleucus, avoir dépassé sa quarantieme année. Mais il n'est pas étonnant qu'on ait frappé des monnoies, avec son nom et son effigie, du vivant de son pere, puisque son pere l'avoit déclaré roi. Nous avons fait la même remarque à l'occasion des médailles de Démétrius Poliorcete.

§. 3. ANTIOCHUS II THÉOS, ou LE DIEU.

Il étoit né du mariage d'Antiochus Soter avec sa belle-mere Stratonice[1]; et à la mort de son pere, qui l'avoit déja investi d'une partie de l'autorité[2], il eut quelque succès en Asie; il réussit à délivrer Milet de la tyrannie de Timarque, gouverneur de ces contrées, qui s'étoit soustrait à la dépendance d'Antiochus Soter[3], et qui s'efforçoit de soumettre les Milésiens à son autorité absolue. Leur reconnoissance décora le vainqueur du surnom de *Théos*, ou de *dieu;* comme s'il avoit fallu être au-dessus de l'humanité pour les délivrer du joug tyrannique sous lequel ils gémissoient. Mais la suite des exploits d'Antiochus ne fut pas, à beaucoup près, si heureuse; il continua la guerre contre Ptolémée Philadelphe; et les évènements en furent tellement au désavantage du prince Séleucide, que, pour obtenir la paix, il fut obligé d'abandonner Laodice son épouse et sa sœur, qui étoit mere de deux princes, et de dépouiller ceux-ci de leurs droits à la couronne, pour épouser Bérénice, fille de Philadelphe. A la mort de ce prince, la nouvelle reine devint à son tour la victime de l'humeur volage et des anciens ressentiments

(1) Je ne conçois point comment Eckhel a paru douter de ce fait: *Ex priore* (Stratonice) *filius Antiochus* II *natus creditur.* Cette origine d'Antiochus II, indépendamment du témoignage des historiens, est constatée par une inscription gravée sous Séleucus II son fils, où Stratonice est désignée comme la mere du pere de Séleucus, ΜΗΤΕΡΑ ΤΗΝ ΤΟΥ ΠΑΤΕΡΟΣ (*Marm. Ox. Inscr.* XXVI, lin. 9). J'observerai en même temps que les fautes que le P. Frœlich a reprochées à Appien concernant Antiochus II, ne sont que des passages de cet historien, ou mal entendus par l'antiquaire, ou altérés par les copistes.

(2) Trogue Pompée, dans le *prologue* ou sommaire du livre XXVI.

(3) Voyez ci-dessus, page 288, à la fin de la remarque (3).

d'Antiochus contre Ptolémée : il la répudia, et rappela Laodice, qui, ne voulant plus que son sort et celui de ses fils dépendissent des caprices de son mari et des intérêts de l'état, empoisonna le roi. Dans ce moment décisif, elle fit placer dans le lit du prince mourant un courtisan qui ressembloit à Antiochus par la figure et le son de la voix, et lui fit faire les dispositions nécessaires pour assurer le sceptre à l'aîné de ses fils, et renverser tous les projets et les prétentions de sa rivale. Antiochus II n'avoit occupé le trône d'Antioche que pendant quinze ans [1].

Les troubles qui agiterent son regne, et la guerre malheureuse qu'il eut à soutenir contre le roi d'Egypte, relâcherent tous les ressorts de l'état, et porterent un coup fatal à la monarchie des Séleucides. Les gouverneurs des provinces lointaines ou provoquoient la révolte en exerçant un pouvoir tyrannique sur les peuples confiés à leurs soins, ou refusoient toute obéissance à leur souverain. Théodote dans la Bactriane, et Spasinès sur les bords du Tigre, ne reconnoissoient plus l'autorité du successeur de Séleucus; Arsace faisoit révolter les Parthes, et Arsamès les Arméniens [2].

Nous avons observé que le nombre des rois de Syrie qui ont porté le nom d'Antiochus pouvoit jeter quelque incertitude sur la numismatique de ce royaume, et par conséquent sur les

(1) Il mourut l'an 247 avant J.-C. Appien, *Syr.*, §. 65; S. Jérôme, sur le chapitre XI de Daniel, sont les auteurs qui fournissent les faits principaux de son regne. On peut voir les autres autorités dans Vaillant et dans Frœlich.

(2) Justin, liv. XLI, c. 4; Longuerue, *Annal. Arsacid.*, pag. 2. Pour les Arméniens on peut consulter mes remarques sur le chapitre précédent, §. 1. Pour la Characene de Spasinès, nous examinerons de nouveau ce fait à la pl. 51, c. XVII, §. 4.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

portraits des princes : nous devons maintenant bien constater l'état de la question.

On vient de voir que le surnom de *Soter* caractérise incontestablement Antiochus Ier, et qu'ainsi ses portraits ne peuvent être douteux. On verra dans la suite de ce chapitre que presque tous les Antiochus ont eu d'autres surnoms, et qu'à défaut de surnoms la fabrique et les dates de leurs médailles font reconnoître indubitablement les onze derniers rois de ce nom[1] : toute l'incertitude se réduit donc à distinguer les portraits d'Antiochus II de ceux d'Antiochus Hiérax son fils.

N° 5. J'attribue à Antiochus Théos le médaillon gravé sous le n° 5. Cette opinion a été celle de plusieurs habiles antiquaires[2]; je vais essayer de la confirmer par de nouvelles observations.

La tête a un tout autre caractere que celle d'Antiochus Ier; la ligne *faciale* est plus droite, le menton et toute la partie inférieure du visage sont plus avancés que dans la tête du fils de Séleucus. Le revers, à la vérité, ne donne que le nom *du roi Antiochus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ; mais le type est tout-à-fait

(1) Lorsque j'avance que les portraits des quatorze Antiochus peuvent être reconnus avec certitude, on ne doit pas appliquer cette assertion à toutes leurs médailles. Il y en a un grand nombre que l'imperfection de l'art et le défaut de conservation rendent peu reconnoissables, de même que dans la numismatique romaine il existe un grand nombre de monnoies impériales frappées en Grece, en Egypte, ou dans des colonies, sur lesquelles on ne peut reconnoître que par la légende l'empereur à qui elles appartiennent; et lorsque la légende manque ou qu'elle est effacée, ces médailles ne présentent presque aucun moyen pour déterminer le César sous le regne duquel on les a frappées. J'entends donc seulement dire qu'il existe de chacun des différents Antiochus un certain nombre de médailles par lesquelles on peut fixer leurs portraits avec une entiere certitude; tandis que d'autres médailles frappées dans des pays barbares ou dans des villes éloignées de la capitale ne présentent souvent que des têtes d'une mauvaise exécution et sans aucun caractere distinctif.

(2) De Pellerin (*Rois*, pl. 8), et de Frœlich.

différent de ceux qu'on voit sur les médailles des deux premiers rois de Syrie. Il présente la figure assise d'Hercule en repos: la dépouille du lion néméen est posée sur le rocher qui lui sert de siége; la massue est encore dans sa main. Antiochus Théos est le premier des rois Séleucides qui ait pu se vanter d'avoir Hercule pour aïeul, et d'appartenir à cette race de demi-dieux, de laquelle Alexandre étoit sorti, et qui gouvernoit la Macédoine depuis tant de siecles. Nous avons vu ailleurs que la famille d'Antigonus, de laquelle descendoit Stratonice, mere d'Antiochus, croyoit tirer, ainsi que celle d'Alexandre-le Grand, son origine de la branche des Téménides. Ce type convient donc aux médailles d'Antiochus II.

Une autre raison qui tend à prouver que les médailles avec cette empreinte lui appartiennent plutôt qu'à son fils, c'est que ce même type se trouve répété sur la monnoie des princes dont les états s'étoient soustraits à la domination des rois de Syrie sous le regne d'Antiochus II. Ces princes étoient d'autant plus fondés à faire imiter sur la monnoie de leurs états le type de celle des rois de Syrie, qu'ils pouvoient soutenir que le demi-dieu dont elle offroit l'image étoit la divinité tutélaire de tous les Macédoniens, et n'appartenoit pas exclusivement à la famille des Séleucides. S'il en étoit autrement, quels motifs auroient pu porter Antiochus Hiérax à faire graver sur ses monnoies le type que les états rebelles de son pere avoient adopté[1]?

Nous indiquerons dans la suite de ce chapitre d'autres caracteres qui déterminent plus particulièrement les portraits d'Antiochus Hiérax.

(1) Nous verrons ce même type adopté pour les revers des médailles des rois de la Bactriane et de ceux de la Characene, ci-après, pl. 51.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVI.
N° 6.

Le médaillon n° 6 appartient pareillement à Antiochus II. Le rapport du profil avec celui qui est gravé sur le tétradrachme n° 5 me paroît assez sensible[1]. Il est nécessaire d'observer que les ailes ajoutées au diadême d'Antiochus II présentent ici la même allusion que la figure d'Hercule. Ces ailes sont un attribut de Persée, héros que la famille d'Antigonus et de Stratonice comptoit, ainsi qu'Hercule, parmi ses ancêtres. Nous avons vu Prusias II prendre le même ornement par une raison semblable, c'est-à-dire parceque sa mere appartenoit, ainsi que Stratonice, à cette même race royale[2].

Le revers, qui porte pour légende le simple nom *du roi Antiochus,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, offre la figure assise d'Apollon, telle qu'on la voit sur les tétradrachmes d'Antiochus Soter son pere. Ce type fait allusion ou à l'origine paternelle d'Antiochus, ou du moins aux oracles qui avoient ouvert à Séleucus son aïeul le chemin du trône.

Le cheval paissant qu'on voit dans l'exergue est, suivant la remarque de plusieurs antiquaires, un emblême de la ville d'Alexandrie dans la Troade, où le tétradrachme a probablement été fabriqué. La guerre qu'Antiochus Théos fit à diverses reprises dans l'Asie mineure, et en particulier celle qu'il entreprit contre Byzance, font assez connoître que son pouvoir dut être, à une certaine époque, aussi respecté dans la Troade que celui d'aucun autre de ses prédécesseurs[3].

(1) Au contraire il est évident que ce profil n'est point celui d'Antiochus Soter. Il suffit de jeter un regard sur la gravure des médailles n° 3, 4, et 6, pour renoncer à l'opinion de Pellerin qui reconnoissoit Antiochus Soter sur cette derniere. Cependant Eckhel l'a suivie, et il a tiré un argument, pour la confirmer, d'une autre opinion erronée par laquelle on croyoit voir le portrait de Séleucus Nicator dans les têtes ailées de Méduse gravées sur les monnoies de bronze de ce roi.

(2) Ci-dessus, pl. 43, n° 4.

(3) Memnon, dans *Phot.*, cod. ccxxiv,

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVI.

§. 4. SELEUCUS II CALLINICUS.

Le regne de Séleucus II fut plus long que celui d'Antiochus II son pere; mais il ne fut guere plus heureux. La discorde régna dans la famille royale depuis les premiers jours de l'avènement de Séleucus à la couronne. La haine que Laodice sa mere nourrissoit contre Bérénice sa rivale fut la source des plus grands malheurs. Cette femme irritée ne mit point de mesure à sa vengeance tant que son ennemie et le fils qu'elle avoit eu d'Antiochus respirerent. Le courage de l'infortunée Bérénice, la pitié qu'elle inspira au peuple, l'intérêt que Ptolémée Evergete prit aux revers et à la mort de sa sœur et de son neveu, attirerent sur la Syrie une multitude de calamités. Le roi d'Egypte fit une incursion dans la Syrie : le sang de Bérénice fut lavé par le sang de Laodice; le vainqueur parcourut d'Occident en Orient presque toute l'étendue des états révoltés de Séleucus, et il en sortit presque aussi rapidement, mais chargé d'un immense butin. Séleucus avoit employé le reste de ses ressources à construire une flotte, espérant être plus heureux dans une guerre maritime; mais les vents détruisirent en un jour ses projets et ses espérances. Ce nouveau malheur réveilla l'affection de ses peuples égarés; ils se réunirent à lui contre le roi d'Egypte[1]. Séleu-

c. 24. Ceux qui ont attribué ce portrait à Antiochus Hiérax n'ont pas songé à l'âge du personnage représenté : il est bien plus vieux sur ce tétradrachme qu'Antiochus Hiérax, mort à trente-trois ans, ne pouvoit l'être, particulièrement à l'époque où il étoit encore roi et puissant en Asie. Quant à un prétendu portrait d'Antiochus *Théos*, sur le front duquel on voit une étoile, nous examinerons au §. 9 cette médaille qui est gravée sous le n° 21 de cette même planche, et nous y reconnoîtrons Antiochus IV.

(1) Il paroît, par le récit de Polyen (liv. VIII, c. 50), que l'entreprise de Ptolémée Evergete avoit été favorisée par les Syriens, à qui on faisoit croire que Béré-

cus crut devoir implorer le secours de son jeune frere, dont les talents militaires se faisoient déja remarquer à l'âge de quatorze ans, et qui devint bientôt pour lui un ennemi de plus. Ptolémée, malgré ses avantages, fit alors une treve avec Séleucus, et laissa déchirer par les deux freres les débris du royaume des Séleucides. Ils se firent une guerre acharnée et affreuse; le bruit se répandoit tantôt que l'un des freres, tantôt que l'autre avoit perdu la vie; enfin Séleucus fut vainqueur, et il dut le surnom de Callinicus, qui exprime ses succès, à une victoire non moins triste que la guerre avoit été cruelle. Cet éclair de bonheur encouragea le roi à tourner ses armes contre les nations qui s'étoient soustraites à sa puissance et à celle de son pere : ces nouvelles guerres ne furent signalées que par de nouveaux désastres. Les Parthes remporterent sur lui une victoire si complette, que depuis cette époque ils n'eurent plus rien à craindre pour leur indépendance. La plupart des historiens modernes ont même cru que Séleucus y avoit perdu la liberté[1]. S'il fut

nice et son enfant vivoient encore; mais à peine découvrirent-ils l'imposture, qu'ils se rattacherent à leur souverain légitime, de crainte que leur pays ne devînt une province du royaume des Ptolémées.

(1) Il est clair, par deux passages de Polybe où cet historien parle de l'avènement de Séleucus III à la couronne, que ce fut la mort de son pere Séleucus Callinicus, et non pas l'absence ou la captivité de ce prince qui le mit à la tête du gouvernement (liv. IV, c. 38, et liv. V, c. 40). Ce même historien fait mention des grandes libéralités de Callinicus envers les Rhodiens, pour les dédommager des pertes qu'un terrible tremblement de terre leur avoit causées (liv. V, c. 89). Cet accident arriva l'an 87 de Séleucides, derniere année du regne de Séleucus II, qui, par conséquent, devoit être libre et assez tranquille (Frœlich, *Annal. reg. Syr.*, an. 87). Si cela est, on voit que la phrase de Justin, qui fait mourir Séleucus II, *amisso regno* (liv. XXVII, c. 3), doit être expliquée par la perte d'une grande partie des états qui composoient son royaume, et non pas par la perte de la royauté. Justin lui-même s'exprime mieux sur ces évènements dans un autre endroit de son histoire (l. XLI, c. 4 et 5); et, en expliquant les deux passages l'un par l'autre, on verra clairement que Séleucus ne fut pas fait prisonnier par

fait prisonnier, il est du moins certain que sa captivité ne dura pas jusqu'à sa mort. Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

Malgré tant de revers, ses états étoient encore très étendus; et, lorsqu'il fut en paix, il se livra tout entier au luxe et à la magnificence. Telles furent les dernieres occupations de sa vie, qu'il termina la vingt-unieme année de son regne, ayant été renversé par un cheval fougueux qu'il montoit pour son amusement.

Les deux médailles gravées sous les n° 7 et 8 de cette planche nous donnent des portraits certains de ce prince, qui sont confirmés l'un par l'autre. Dans le tétradrachme du n° 7 le roi est très jeune; sa physionomie est remarquable par la saillie de N° 7 et 8.

les Parthes, mais qu'après une tentative inutile et malheureuse qu'il avoit faite de les soumettre, il s'éloigna de leurs frontieres. D'ailleurs cet écrivain est si peu exact, il aime tant la déclamation et l'exagération, qu'il donne quelquefois à penser que son abrégé de Trogue Pompée a été fait de mémoire et sans avoir l'original sous les yeux. La captivité de Séleucus paroît cependant prouvée par un passage d'Athénée, où il est dit que Séleucus, prisonnier chez les Parthes, y fut traité honorablement. Mais ce passage est tiré des histoires de Posidonius le stoïcien, ouvrage où ce philosophe s'étoit proposé de décrire les usages et les mœurs des différentes nations plutôt que leur histoire politique. Le but principal de ce passage étoit de faire voir de quelle façon les rois des Parthes se mettoient à table (*Deipnosoph.*, l. IV, p. 153, A). Il est donc très probable, ainsi que M. Schweighæuser l'a conjecturé, que le nom de Séleucus s'est glissé ici par erreur à la place de celui de Démétrius; car il est indubitable que ce qu'Athénée dit de Séleucus soit vrai dans toutes ses parties à l'égard de Démétrius II. Les antiquaires ont cru confirmer le fait de la captivité de Séleucus II par celles de ses médailles sur lesquelles il porte la barbe. Ils ont remarqué que Démétrius II, revenu de sa captivité, portoit aussi la barbe. Quand même on admettroit ce fait que nous examinerons au §. 13, il me semble que ces antiquaires n'ont pas bien distingué les temps. Il paroît que l'usage de porter la barbe étoit adopté par les Medes et par les Perses, et qu'il le fut par les rois parthes lorsqu'ils eurent conquis ces régions : mais du temps de Séleucus II les Arsaces ne portoient point de barbe. Nous verrons à la planche 49, n° 1 et 2, les portraits sans barbe de ce même prince qui, suivant Athénée, auroit fait prisonnier Séleucus II.

toute la partie inférieure du profil. La légende du revers donne le nom *du roi Séleucus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ, et a pour type Apollon, l'auteur des Séleucides : le dieu est debout, une fleche à la main, et paroît s'appuyer sur les anses de son trépied fatidique.

Je dois maintenant exposer les raisons qui me font attribuer cette médaille à Séleucus II plutôt qu'à tout autre roi de ce nom.

D'abord il est évident que la physionomie du prince est tout-à-fait différente de celle de Séleucus Ier Nicator. On peut encore à la vérité balancer entre quatre autres Séleucus postérieurs à Séleucus Callinicus. Mais nous reconnoîtrons les portraits de Séleucus IV et de Séleucus VI à la date ou à la fabrique de leurs médailles : le regne de Séleucus V fut éphémere, et à l'époque où il vivoit les tétradrachmes des rois de Syrie étoient d'un travail moins parfait; et d'ailleurs, comme ce prince n'a régné qu'avec sa mere Cléopâtre, il seroit invraisemblable de lui attribuer des médailles sur lesquelles le nom de Cléopâtre ne précede pas le sien, comme il précede celui de son frere Antiochus VIII sur les médailles de ce dernier. Le doute ne peut donc avoir lieu qu'entre Séleucus II et Séleucus III son fils; et je ne crois pas devoir hésiter à attribuer au pere ce médaillon et quelques autres semblables. Le regne de Séleucus III fut très court; celui de Séleucus II fut de vingt années : or il est beaucoup plus probable que des médailles frappées en assez grand nombre, dans tous les métaux, et qui toutes offrent le même portrait pour empreinte, appartiennent au plus long des deux regnes qu'au plus court. D'ailleurs des têtes sur lesquelles on remarque les traits d'un âge différent ne peuvent être le portrait d'un roi qui n'a régné que deux années. Cette observation devient

encore plus concluante, si on considere que parmi ces portraits on en trouve quelques uns où Séleucus est représenté avec la barbe, particularité dont Polybe fait mention en parlant de Séleucus II, qui, selon lui, fut surnommé *Pogon* (ou *barbu*)[1]. Il s'ensuit de là que le portrait de Séleucus II, gravé sur le médaillon n° 7, est confirmé sans réplique par la médaille de bronze n° 8, sur laquelle on voit la tête de ce roi, mais dans un âge plus mûr et avec la barbe. Comme le revers porte pour légende le nom *du roi Séleucus,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ, on ne peut plus être en doute sur celui des deux Séleucus, dont ces médailles offrent le portrait.

Le type du revers représente le cheval Pégase ailé. Ce symbole rappelle peut-être Persée, demi-dieu vénéré dans la ville d'Antioche, et que le roi pouvoit regarder comme un de ses ancêtres : peut-être encore rappelle-t-il Apollon, dieu du Parnasse, où ce cheval fabuleux avoit fait jaillir l'Hippocrene. Apollon étoit le patron et l'*archégete* des rois Séleucides ; et si l'on vouloit assigner quelque rapport entre le type du revers et la tête du roi, je pourrois ajouter qu'on adoroit en Syrie un Apollon barbu[2], et qu'on a pu comparer à ce dieu le roi de Syrie, qui avoit quitté le costume ordinaire des princes macédoniens en laissant croître sa barbe[3].

(1) Liv. II, c. 70, édition de Gronovius.

(2) A Hiérapolis (Lucien, de *Dea Syria*). Cette opinion me paroît acquérir quelque probabilité lorsque l'on considere que le Pégase a été gravé au revers de la tête d'Apollon sur plusieurs beaux médaillons frappés, suivant Eckhel, dans la ville d'Antioche sur le Méandre. Au reste, des médailles de bronze, pareilles en tout à celle qui est gravée sous le n° 8, sont connues dans les ouvrages de numismatique ; et une autre d'un plus petit module se trouve à la planche 4, n° 1, du livre intitulé *Coins of the Seleucidæ*.

(3) Peut-être que la victoire qu'il avoit remportée en Mésopotamie contre Antiochus son frere, et qui lui avoit fait prendre le titre de *Callinicus*, et fonder

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVI.

§. 5. ANTIOCHUS HIÉRAX.

Les talents militaires et politiques de ce prince se développerent presque dès son enfance; il n'étoit âgé que de quatorze ans, lorsque son frere Séleucus II, voulant sauver la monarchie, crut devoir la partager avec lui. Antiochus à cet âge avoit déja l'esprit si formé, ou, si l'on veut, si corrompu, qu'en acceptant l'offre de son frere il songeoit à le dépouiller de l'autre moitié de ses états. Cette avidité de dominer, si peu dissimulée, cette ambition insatiable et prématurée lui valut le surnom d'*Hiérax*, qui désigne un oiseau de proie[1]. Les deux freres se firent, ainsi que nous l'avons déja dit, une guerre opiniâtre, et l'on fut étonné des ressources que le jeune Antiochus savoit se ménager dans ses revers, des ruses, des stratagêmes par lesquels il se ressaisissoit de la victoire qui lui étoit échappée[2]. Il n'inspiroit guere moins de défiance à ses alliés qu'à ses ennemis; ils le craignoient lors même qu'il ne paroissoit que mendier un asile chez eux. Maître pendant quelque temps d'une grande partie de l'Asie mineure, Antiochus, pour faire la guerre avec plus de succès, ne craignit pas de prendre à sa solde des troupes gauloises, qui avoient fait trembler plus d'une fois ceux qui les avoient soldées. Il eut lieu de s'en repentir; et la bataille qu'il perdit dans la Mésopotamie ne laissa au vaincu d'autre ressource que d'imiter la conduite de Thémistocle. Il se remit au pouvoir

une ville nommée Callinicopolis (*Græca Eusebii, in Thes. temp.*, p. 254), lui avoit fait adopter les usages de ce pays, et particulièrement celui de porter la barbe. Peut-être aussi vouloit-il se rendre par-là plus populaire dans une région qu'il venoit de faire rentrer sous son obéissance.

(1) Justin, liv. XXVII, c. 2.

(2) Polyen, liv. IV, c. 17.

de Ptolémée Evergete, l'ennemi de sa race, qui n'écouta pas à son égard une imprudente générosité, et le fit renfermer dans une forteresse. Antiochus avoit réussi à s'échapper, lorsqu'il fut rencontré par une troupe de brigands qui lui ôterent la vie vers l'an 226 avant J.-C.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

Puisque les médailles des onze derniers Antiochus sont fixées par les dates ou par les surnoms de ces rois; puisque les portraits d'Antiochus I[er] sont indubitablement reconnus, et que ceux d'Antiochus II Théos le sont aussi d'après des probabilités nombreuses et imposantes, nous ne pouvons assigner qu'au fils de Théos des médailles sans date sur lesquelles, avec la simple légende *du Roi Antiochus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, on voit la physionomie d'un jeune roi qui differe des portraits de tous les autres rois de ce nom. Cette induction équivaut d'autant mieux à une preuve directe, que déja une conjecture ingénieuse de Pellerin portoit à faire reconnoître sur quelques unes de ces médailles la tête d'Antiochus Hiérax. Ce célebre numismatiste avoit remarqué que le roi représenté sur ces médailles pourroit être pris pour Séleucus II Callinicus, si la légende ne le faisoit connoître pour un Antiochus; d'où il concluoit, avec raison, que ce roi devoit être le frere de Callinicus. L'histoire ajoute à la probabilité de cette conjecture, en nous apprenant que le frere de Callinicus avoit régné sous le nom d'Antiochus Hiérax [1].

Le médaillon gravé sous le nº 10 nous présente un jeune roi dont le diadème porte des ailes. C'est l'emblème de l'origine que ce prince tiroit de Persée et des Héraclides, emblème adopté déja par son pere. Mais il est évident que la tête ailée N° 10.

(1) Pellerin, *rois*, pag. 69.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

de la médaille n° 10 et celle de la médaille n° 6 ne sont pas les portraits du même personnage; les physionomies sont tout-à-fait différentes. Dans la tête représentée sur les tétradrachmes n° 6 l'œil s'éloigne de la ligne du profil, le front avance, et la racine du nez continue presque la ligne du front. Dans le tétradrachme n° 10 l'œil est à fleur de tête, le bas du front et la racine du nez forment un renfoncement à l'endroit où la ligne du profil s'approche de l'œil.

Le revers a pour type Apollon, divinité tutélaire des Séleucides; l'abeille gravée dans le champ est un symbole connu de la ville d'Ephese, où l'on a pu frapper des monnoies d'Antiochus Hiérax, qui fut pendant quelques années tout puissant dans l'Asie mineure. Les Ephésiens ont orné la tête du jeune roi des mêmes symboles dont les habitants de la Troade avoient orné celle de son pere.

N° 9. Le médaillon du n° 9 nous présente Antiochus Hiérax dans un âge un peu plus mûr; et c'est particulièrement sur ce médaillon qu'on remarque une ressemblance frappante entre la physionomie de ce prince et celle de Séleucus Callinicus son frere. Si au contraire on la compare avec celle d'Antiochus Théos, sur le médaillon n° 5, on y découvre la même différence de physionomie qu'on aperçoit entre les têtes des deux tétradrachmes n° 6 et 10.

La légende et le type du revers sont les mêmes que dans le médaillon du n° 10; mais le travail est d'une perfection bien supérieure dans le premier : c'est un des plus beaux coins de la suite des rois de Syrie[1].

(1) On aperçoit aisément au revers que la *cortine* ou le couvercle presque conique du trépied d'Apollon, sur lequel ce dieu est assis, est couvert d'une espece de réseau

§. 6. SELEUCUS III, DIT CERAUNUS, OU LE FOUDRE.

Le fils aîné de Séleucus Callinicus, à la mort de son pere, se saisit des rênes de l'état. Sa jeunesse, la foiblesse de sa constitution, l'appauvrissement du trésor royal[1], ne l'empêcherent pas de se mettre à la tête de ses armées, et de voler dans l'Asie mineure, où les successeurs de Philétere s'agrandissoient tous les jours. Il commença par envoyer Antiochus, son frere cadet, dans les provinces de la haute Asie, persuadé que la présence d'un prince les contiendroit plus aisément dans le devoir; et, après avoir remis l'administration de ses états à un Carien nommé Hermias, il partit avec Achéus son cousin, qu'il avoit choisi pour l'accompagner à la guerre[2]: mais il eut à peine traversé le mont Taurus qu'il périt; et les historiens attribuent unanimement sa mort au poison que des généraux mécontents

ou d'un tissu de ces bandelettes que les Grecs appeloient στέμματα (*stemmata*), les Latins *vittæ*. J'ai fait voir ailleurs la forme de ces ornements (*Museo Pio Clementino*, tom. IV, p. 2, (*a*), et p. 98, n° 3, 4, et 5: mais comme les antiquaires se sont trompés en voulant expliquer cette espece de réseau que quelques uns ont pris pour l'écaille du serpent Python, d'autres pour un tapis; il est bon d'observer que ce tissu couvre la *cortine* d'Apollon sur plusieurs médailles autonomes de Naples, et qu'on en reconnoît la composition sur la *cortine* qui est au pied d'une belle statue farnésienne d'Esculape, et sur le trépied qui tient à une statue d'Apollon dans la *villa Albani*. La gravure que l'abbé Raffei a publiée de cette statue ne rend pas avec exactitude cet accessoire qu'il a mal jugé; mais il n'a pu cependant s'empêcher d'en donner une description assez juste, p. 1 des *Ricerche sopra una statua d'Apolline*, Rome, 1772, f.

(1) Appien, *Syr.*, §. 66.

(2) Andromaque, pere d'Achéus, étoit frere de Laodice, mere de Séleucus. Il ne faut pas confondre Achéus, cousin-germain de Séleucus III, avec un autre Achéus qui avoit donné sa fille Antiochis pour épouse à un frere de Philétere, et qui vraisemblablement appartenoit aussi à la famille des Séleucides. Voyez ci-dessus, page 204, note (2).

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

lui avoient fait administrer[1]. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Achéus, en faisant mourir ces généraux, crut venger son cousin, qui n'avoit régné qu'un peu plus de deux ans.

La promptitude et l'activité de Séleucus lui mériterent l'approbation publique; et le surnom de *foudre* (*Céraunus*), qui lui fut donné par allusion à la rapidité de ses opérations, étoit à la fois pour le jeune prince une récompense et un encouragement.

Si nous avons pu reconnoître sur les médailles les portraits des deux premiers Séleucus, il ne nous sera pas difficile de reconnoître avec assez de certitude celui de Séleucus III. La date et la fabrique des médailles de Séleucus IV et de Séleucus VI suffiront pour nous les faire distinguer. Les médailles d'un autre roi de Syrie portant le même nom, mais qui est différent des quatre princes dont on vient de parler, ne pourront être attribuées qu'à Séleucus III ou à Séleucus V. Cette incertitude entre les deux princes ne nous égarera pas; j'ai exposé ci-dessus les motifs qui empêchent qu'on ne puisse attribuer ces médailles à Séleucus V : j'ajoute que la fabrique en est la même que celle des médailles de Séleucus II et d'Antiochus III, l'un pere, l'autre frere de Séleucus III, et qu'au contraire elle est tout-à-fait différente de celle des monnoies de Cléopâtre et d'Antiochus VIII, l'une mere, l'autre frere de Séleucus V.

N° 11. On a gravé au n° 11 un de ces médaillons qui doivent, par les raisons qu'on vient d'alléguer, appartenir à Séleucus III: on y lit le nom *du roi Séleucus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ; au revers est Apollon assis, tel qu'on le voit sur les médailles de plusieurs

(1) Nicanor et Apaturius.

rois de Syrie, et même sur celles de Séleucus II. Cependant, malgré la ressemblance du type et de la fabrique, on est persuadé au premier coup-d'œil que la tête du jeune roi n'est point celle de Séleucus II: c'est donc le portrait de Séleucus III son fils et son successeur. Les différentes médailles qui offrent son image le représentent toutes au même âge; ce qui doit arriver dans la monnoie d'un prince dont le regne n'a duré qu'environ deux ans[1].

Sa physionomie a quelque ressemblance avec celle d'Antiochus III son frere[2], et il a un peu de barbe au bas des joues. Ses traits ont un caractere très propre à le faire distinguer; et il est étonnant que dans tous les cabinets on ait placé confusément les médailles de Séleucus III et de Séleucus IV, quoique celles du dernier présentent une physionomie très différente[3], et puissent être reconnues avec certitude en comparant celles qui n'offrent point d'époque avec celles qui en ont une.

§. 7 ANTIOCHUS III, dit LE GRAND.

La mort inattendue de Séleucus III fit passer le sceptre de la

(1) Pellerin attribue à Séleucus III un autre médaillon qui appartient sans doute au même prince: mais je ne puis adopter la raison qu'il en donne, qui est que cette tête ressemble à celle d'un homme infirme; et que l'histoire nous apprend en effet que Séleucus III étoit d'une mauvaise santé. J'avoue que je ne saurois reconnoître cet air infirme dans la tête en question, et que je me détermine par un motif moins incertain. Si les portraits de Séleucus Ier, de Séleucus II, de Séleucus IV, et de Séleucus VI, sont bien connus, cet autre Séleucus, que les médailles nous présentent, doit être, par les raisons alléguées ci-dessus, plutôt le IIIe que le Ve.

(2) Qu'on regarde en même temps le n° 11 et le n° 14 de cette planche.

(3) Il n'y a, pour se persuader de cette différence, qu'à fixer les yeux sur le n° 19 de cette même planche.

Syrie dans les mains d'Antiochus[1]. Ce jeune prince eut beaucoup à se louer du zele et de l'attachement d'Achéus son cousin, dont la fidélité sut alors résister aux séductions de quelques courtisans qui vouloient le faire déclarer roi.

A l'avènement d'Antiochus au trône, Hermias pouvoit tout à la cour; les gouverneurs des provinces étoient insubordonnés et remuants : les rois de Pergame dans l'Asie mineure, ceux des Parthes et de la Bactriane dans la haute Asie, menaçoient d'étendre leurs états aux dépens de ceux des Séleucides ; les rois d'Egypte tenoient plusieurs villes et quelques provinces de la Syrie. Les circonstances demandoient un roi guerrier; le jeune roi le devint : il soumit les gouverneurs rebelles de l'Orient; il se défit d'Hermias qui le trahissoit; il fit plusieurs fois la guerre aux Ptolémées avec des succès différents; mais il réussit enfin à chasser les Egyptiens de la Syrie. Il ne put à la vérité reconquérir ni le pays des Parthes, ni le royaume des Bactriens, mais du moins il mit des bornes à leurs invasions. Achéus, corrompu par ses victoires contre les Attalides, avoit démenti sa premiere fidélité, et avoit osé prendre le diadême. Antiochus le vainquit, le fit prisonnier, et le fit périr. Après plus de trente ans d'un regne glorieux, le prince Séleucide, honoré par ses contemporains du surnom de Grand, osa concevoir de plus vastes projets, et voulut se mesurer avec les Romains, qui, à cette époque, vainqueurs de Carthage, commençoient à donner de l'inquiétude à tous les souverains. La fortune parut favoriser ses desseins en lui présentant Annibal qui fuyoit sa patrie. Les

(1) Tite-Live, liv. XXXIII à XXXVIII; Appien, dans les guerres *Syriaques*; et sur-tout Polybe, auteur contemporain, nous ont transmis les principaux évènements de ce regne.

intrigues de ses courtisans, et une certaine jalousie de gloire dont les grands hommes ne sont pas toujours exempts, empêcherent le roi de Syrie de se confier aux conseils et aux talents de ce grand capitaine. Enivré de ses longues prospérités, il éloigna le guerrier carthaginois de sa personne et de son armée, et lui donna le commandement de sa flotte : de là tous les revers qui affligerent les dernieres années d'Antiochus, et lui firent perdre tout le fruit des travaux et des succès de sa vie. L'histoire romaine nous a conservé le détail de ses tentatives, de ses fautes, et de ses défaites en Europe et en Asie. La bataille de Magnésie le réduisit à se mettre à la discrétion de la république pour les conditions de la paix. Ces conditions furent dures et humiliantes. Le roi de Syrie, dépouillé de ses flottes, de ses éléphants, d'une partie de ses conquêtes, et d'une plus grande partie de ses trésors, fut obligé d'exiler Annibal de sa cour; de remettre un de ses fils aux Romains pour être gardé comme ôtage[1], d'accabler ses sujets d'impôts pour acquitter les sommes qu'il s'étoit engagé à payer aux vainqueurs. Les mécontents reprirent courage, et le roi fut massacré dans une émeute populaire qui eut lieu dans l'Elymaïs, région de la Perse, où il s'étoit transporté pour chercher un soulagement à la misere publique, en enlevant les trésors que la superstition avoit entassés pendant plusieurs siecles dans le temple de Bélus. Sa mort arriva l'an 187 avant l'ere chrétienne, la trente-sixieme année de son regne. Il eut pour successeur Séleucus IV, l'aîné des fils qui lui restoient[2].

(1) Ce fut Antiochus qui régna après son frère, et qui prit le surnom d'Epiphane.

(2) Il avoit perdu son aîné, qui se nommoit aussi Antiochus, qu'il avoit marié avec Laodice une de ses filles, et que, pendant son séjour dans l'Asie mineure, il avoit laissé à Antioche pour gouverner la Syrie. Les soupçons de Tite-Live (l. XXXV, c. 15), qui ne paroît pas éloigné d'imputer au pere la mort du fils, ne présentent aucune vraisemblance; aussi Appien n'en a-t-il point tenu compte.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

On ne peut disconvenir que l'effigie d'un roi qui a commencé son regne à quinze ans, et l'a terminé à cinquante-un, ne doive varier beaucoup sur sa monnoie. Cette variété a causé tant d'embarras à quelques numismatistes, qu'ils ont presque désespéré de pouvoir reconnoître Antiochus-le-Grand sur ses tétradrachmes[1]. Mais je pense que des médailles qui présentent le portrait d'Antiochus III, constaté par la date, sont propres à le faire reconnoître sur les autres, parceque les changements que l'âge a opérés dans sa physionomie n'ont pu en détruire entièrement les contours essentiels : ainsi je ne doute pas que des yeux exercés à voir les ouvrages de l'art ne saisissent la physionomie d'Antiochus III, gravée sur un grand nombre de monnoies d'un travail excellent.

N° 12 à 17.

La médaille de bronze dont j'ai donné le dessin sous le n° 17, et qui porte le nom *du roi Antiochus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, appartient sans contestation à Antiochus-le-Grand. L'an ΡΙΖ, 117, de l'ere des Séleucides, qu'on y voit marqué, répond à l'an 196 avant l'ere vulgaire, époque où la guerre entre les Romains et Antiochus étoit prête à éclater. Une fois certains d'avoir sur cette médaille un véritable portrait de ce prince, il est impossible de ne le pas reconnoître sur le beau médaillon du n° 16, qui nous présente exactement la même physionomie, mais tracée avec plus d'art et de soin ; et si l'effigie d'Antiochus III est gravée sur ce médaillon, ainsi qu'il me paroît être évident, elle l'est aussi sur les deux tétradrachmes des n° 14 et 15, où nous retrouvons les mêmes formes, mais dans un âge beaucoup moins avancé,

(1) Eckhel, D. N., t. III, p. 220, conclut par ces mots la discussion sur les portraits d'Antiochus-le-Grand : *Ex quo patet quàm parum hactenus in hác vultuum doctrinâ profecerimus.* Eckhel paroît n'avoir eu qu'une connoissance extrêmement superficielle des arts du dessin.

particulièrement pour le portrait du n° 14. En remontant vers les premieres années de son regne, il me semble encore que deux autres tétradrachmes, gravés sous les n° 12 et 13, nous présentent le portrait de ce prince dans sa plus tendre jeunesse; et je suis porté à croire que le médaillon n° 12 a été frappé l'année même de son avènement à la couronne, lorsque Antiochus n'étoit encore que dans sa quinzieme année. Son nez n'avoit pas à cette époque autant de saillie qu'il en acquit en se développant dans un âge plus avancé; mais le front, le regard, la forme du menton, sont les mêmes dans le portrait d'Antiochus enfant que dans les portraits de ce roi parvenu à la virilité (n° 14), ou touchant déja à la maturité de l'âge. (n° 16).

Le revers de la médaille de bronze n° 17 a pour type un navire : la légende de plusieurs médailles qui ont le même type, au revers de quelques autres rois, offrant le nom de Tyr ou de Sidon, il est probable que celle-ci a été frappée dans l'une de ces deux villes maritimes.

Les médaillons d'argent ont tous pour type Apollon assis, tel qu'on l'a déja vu sur les tétradrachmes d'autres princes de cette dynastie, et portent différents monogrammes et emblêmes. Le médaillon n° 13 a été vraisemblablement frappé dans la ville d'Aradus, située sur une petite île de la Phénicie, et comblée par Séleucus II des plus grands privileges. L'abeille est souvent un symbole de cette ville, particulièrement lorsque la figure de l'insecte est accompagnée, comme ici, de la lettre initiale du nom d'Aradus.

§. 8. SELEUCUS IV PHILOPATOR.

Antiochus-le-Grand, lorsqu'il partit pour la haute Asie, avoit laissé à Séleucus son fils le gouvernement d'Antioche et du reste de ses états[1]. Il est probable que le jeune prince, associé par son pere à la royauté, prit à cette occasion, comme une marque de sa reconnoissance, le surnom de *Philopator*, qui désigne un fils tendrement attaché à son pere. La mort inopinée d'Antiochus laissa la couronne sur la tête de Séleucus sans donner lieu à aucune contestation ; mais le nouveau roi se vit accablé du soin pénible de tirer de ses royaumes épuisés les sommes nécessaires pour acquitter les dettes contractées envers Rome, et qui devoient peser sur l'état pendant douze années après la paix. Héliodore, son trésorier, sut profiter de l'embarras des affaires pour gagner la confiance du prince, à qui sa position ne permit pas de réaliser les espérances de gloire que sa jeunesse, passée dans les armées, avoit pu faire concevoir. Antiochus son frere étoit à Rome en qualité d'ôtage; soit volontairement, soit par nécessité, Seleucus l'avoit délivré en lui substituant son fils unique[2]. Ce jeune prince étoit déja parti d'Antioche, et Antiochus n'étoit pas revenu de Rome, lorsque le traître Héliodore, jugeant la circonstance favorable, conspira contre son maître, le fit périr, et tenta de s'emparer du trône l'an 176 avant J.-C. Séleucus avoit régné environ douze années.

(1) *Macchab.*, II, c. 9, vers. 23.

(2) Il est vraisemblable que les Romains avoient demandé à Séleucus qu'il envoyât pour ôtage son fils, âgé d'environ dix ans, à la place de son frere, comme un gage plus propre à assurer la république de la dépendance du roi.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI. N° 18.

La médaille de bronze gravée sous le n° 18 appartient avec certitude à Séleucus IV ; elle ressemble parfaitement à celle de son pere, n° 17 ; mais la légende porte le nom *du roi Séleucus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ, et l'année de l'ere des Séleucides, marquée au-dessus du navire, est l'an 136, ϛΛΡ, qui répond à l'an 177 avant l'ere chrétienne, pénultieme année du regne de Séleucus IV[1].

N° 19.

Les traits caractéristiques du profil de Séleucus étant assurés par cette médaille, nous n'hésiterons pas à les reconnoître sur un grand nombre de médaillons d'argent, dont l'un gravé sous le n° 19 est d'un très beau travail et d'une parfaite conservation. La plupart des antiquaires, ayant négligé ce point de comparaison, ont attribué ces médaillons à Séleucus Céraunus[2].

§. 9. ANTIOCHUS IV EPIPHANE.

Revenu de Rome en Syrie, Antiochus trouva le traître Héliodore assis sur le trône de Séleucus. Il lui fut facile de renverser un homme que son avarice et ses concussions avoient dû rendre odieux au peuple pendant qu'il avoit été ministre[3]. Les Syriens,

(1) La médaille qu'on a gravée ici ressemble à celle que Haym avoit publiée (*Tesor. brit.*, t. I, p. 40). Ce même antiquaire en a publié une autre de la même époque, et sur laquelle on donne à Séleucus le surnom de Philopator, surnom que d'anciens écrivains, suivant l'observation de Vaillant, ont attribué à ce prince.

(2) La même méprise se trouve dans l'ouvrage anglais, *Coins of the Seleucidæ*. les quatre médaillons attribués à Seleucus III, et gravés à la planche IV de cet ouvrage, appartiennent évidemment à Séleucus IV.

(3) Les princes Attalides, quoique ennemis de son pere, aiderent Antiochus à monter sur le trône paternel. Ils étoient, comme nous l'avons vu, effrayés de la puissance de Rome, qui alloit tous les jours en croissant. Quant à Héliodore, c'est probablement le même dont il est fait mention dans le IIe livre des *Macchabées*, c. 3.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

transportés de joie de se voir délivrés d'un prince foible par la mort de Séleucus IV, et d'un tyran par la catastrophe d'Héliodore, donnerent au nouveau roi, comme un témoignage de leur reconnoissance et de leur amour, le titre plus qu'humain de *dieu présent et victorieux*. Nous avons remarqué ailleurs que Ptolémée V, roi d'Egypte, beau-frere d'Antiochus, portoit un titre semblable. Les qualités du nouveau prince purent pendant quelque temps faire illusion aux yeux des Syriens. Antiochus étoit populaire et magnifique; les années du tribut qu'on devoit aux Romains expiroient à son avènement : il ne manquoit pas de courage et même de quelque expérience dans la guerre : mais un mélange de folie ternissoit toutes ces belles qualités[1]. Sa popularité étoit souvent excessive, et alloit quelquefois jusqu'à la bassesse; ses dépenses folles et sans mesure ruinoient l'état; ses succès dans la guerre contre les rois d'Egypte, qu'on regardoit toujours comme les ennemis naturels de la Syrie, furent réprimés et flétris par la jalousie de Rome[2]. Contraint de tourner ses armes vers la haute Asie, il assujettit quelques princes arméniens qui s'étoient soustraits à la domination de son pere[3]. Cependant une guerre civile déchiroit dans le même temps ses états: les Juifs, mal soumis et favorisant en secret les

(1) Ce caractere bizarre d'Antiochus IV a été développé par les anciens écrivains, et plus particulièrement par Tite-Live (liv. XLI, ch. 24 et 25), et par Athénée, (liv. V, p. 195, §. 21). Son surnom d'*Epiphane* avoit été changé par les Syriens en celui d'*Epimane*, fou.

(2) L'insolent procédé de Popilius, ambassadeur romain, qui traça avec son bâton un cercle autour du roi de Syrie, et l'obligea de se déclarer ennemi de Rome ou de se soumettre à ses ordres avant de sortir de ce cercle, est fameux dans l'histoire.

(3) Il vainquit et fit prisonnier Artaxias, que les Romains avoient reconnu pour souverain indépendant de la grande Arménie (Appien, *Syr.*, §. 45 et 66; Strabon, liv. XI, p. 532). Ce fut, selon moi, dans cette occasion qu'il conserva le trône à Xerxès, roi d'Arsamosate. Voyez le chapitre précédent, §. 3.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

Egyptiens, avoient irrité Antiochus, qui, par une politique atroce et cruelle, voulut les forcer d'abandonner la religion antique de leurs aïeux. Cette faute, qui coûta tant de sang à la Syrie et à la Judée, causa la défection entiere des Juifs, que les Romains ne manquerent pas d'encourager et de protéger, et a imprimé la tache la plus odieuse et la plus durable sur la mémoire d'Antiochus.

Ce prince commit une nouvelle faute en cherchant à réparer les dépenses énormes qu'il faisoit pour le culte des Grecs, par le pillage et la destruction des temples dédiés à des dieux étrangers. Ses tentatives chez les Perses ne furent pas plus heureuses que ne l'avoient été celles du même genre que son pere avoit faites. S'il ne fut pas massacré comme lui par les adorateurs des idoles qu'on y révéroit, la résistance des peuples et le peu de succès de ses entreprises le courroucerent au point qu'il en tomba dangereusement malade. Sa maladie, aggravée par des accidents, devint bientôt mortelle; et il expira la douzieme année de son regne, l'an 164 avant J.-C. Polybe voit dans cet évènement la vengeance de Diane Persique, dont le roi avoit voulu enlever les trésors[1] : les livres saints regardent cette mort prématurée comme la punition d'un persécuteur des enfants d'Israël[2].

Il existe un grand nombre de médailles avec l'effigie d'Antiochus Epiphane. J'en présente ici quatre : la premiere, sous le n° 20, est de bronze : quoique la légende ne donne que le nom *du roi Antiochus,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, et les deux lettres ΑΣ, N° 20 à 23.

(1) Polybe cité par Josephe, *Ant. Jud.*, liv. XII, c. 9.

(2) *Macchab.*, liv. I, c. 6, vers. 12.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

initiales du nom de la ville d'Ascalon, où la médaille a été frappée; la date qu'elle présente, et qui est l'année 145, EMP, de l'ere des Séleucides, prouve, à n'en pouvoir douter, que le roi est Antiochus Epiphane. Sa tête est ceinte du diadême et entourée d'une couronne rayonnante, symbole d'apothéose, et qui remplace ici le titre de dieu présent, *Theos Epiphanes*, qu'on n'a pas énoncé.

Nous verrons le même ornement sur la tête de Ptolémée V Epiphane, à qui le même titre avoit été déféré quelques années auparavant[1].

Le type de cette médaille mérite quelque attention : il présente la figure de Jupiter debout, ayant une couronne dans la main droite qu'il tient élevée. Ce type est à-peu-près le même que celui des médaillons des rois de Bithynie, et que nous avons regardé comme faisant allusion aux jeux solennels qu'on célébroit à Nicomédie[2] : nous expliquons de la même maniere le type de la médaille d'Antiochus. L'année 145 de l'ere des Séleucides est celle où des jeux d'une magnificence presque incroyable furent célébrés par Antiochus Epiphane. La description de la pompe et de la richesse de ces fêtes forme encore dans le recueil d'Athénée un morceau des plus curieux de l'histoire et de l'archéologie[3].

La physionomie du roi, déterminée par cette médaille, se retrouve sur le médaillon d'argent gravé sous le nº 21. Ici la

(1) Pl. 54, nº 9.

(2) Pl. 43, nº 3 à 8.

(3) *Deipnosoph.*, liv. V, pag. 194, et liv. X, pag. 439. Ces fêtes, suivant le témoignage de Polybe dans Athénée (liv. V, pag. 194, C.), furent célébrées par Antiochus, dans le bois de Daphné, la même année que Paul-Emile solennisoit par des fêtes sa conquête de la Macédoine, c'est-à-dire l'an de Rome 586, qui répond aux années 144 et 145 de l'ere des Séleucides : or le type que nous expliquons ne se trouve que sur des médailles d'Antiochus IV, qui portent la date de ces deux années.

légende n'offre que le nom du roi sans surnoms et sans époque: cependant l'étoile qui brille sur le front d'Antiochus est, comme la couronne rayonnante qu'on voit sur la médaille de bronze, un emblème de son apothéose[1].

On remarque sur l'une et sur l'autre de ces médailles ce front arrondi et bombé que les physiognomonistes anciens regardent comme un des caracteres extérieurs qui indiquent la folie[2].

Le tétradrachme n° 22 nous présente la physionomie d'Antiochus Epiphane ennoblie par l'art : en effet, elle est d'un excellent travail ; cependant la ressemblance y est gardée ; mais on a dissimulé la forme du front par des touffes de cheveux artistement arrangés pour en couvrir une partie.

Le revers, dont la légende donne le nom et les titres *du roi Antiochus, dieu présent et victorieux*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΘΕΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ, a pour type la figure assise de Jupiter victorieux, imitée sans doute de la statue colossale que ce prince avoit fait élever en l'honneur de Jupiter Olympien, et

(1) Eckhel cette fois, malgré son scepticisme sur les physionomies, s'étoit aperçu que la tête gravée sur la médaille dont il s'agit est celle d'Antiochus Epiphane (D. N., tom. III, pag. 215 et 217). Pellerin avoit envisagé l'astre placé au-dessus de la tête du roi comme le symbole d'un prince divinisé; mais, n'ayant fait attention ni à l'étendue de la signification qu'avoit le surnom d'Epiphane, ni à la ressemblance du portrait avec d'autres portraits certains du même Antiochus, il avoit attribué ce tétradrachme à Antiochus II, qui prenoit le titre de *Théos* ou de *Dieu* (*Mélanges*, pag 133). Il auroit été confirmé dans son erreur s'il avoit eu connoissance d'un autre tétradrachme qui est au cabinet impérial, et sur lequel on voit d'un côté la tête d'un roi parfaitement semblable à celle du n° 21, mais sans étoile, et sur l'autre côté duquel on lit le nom et les titres *du roi Antiochus Théos:* mais ce médaillon appartient aussi à Antiochus IV, quoique la légende ne présente qu'une partie de ses titres, ainsi qu'il arrive souvent dans les médailles des rois. Les titres entiers d'Antiochus IV étoient ceux de *Theos Epiphanes Nicephoros*, « Dieu présent et victorieux », comme nous le verrons au n° 22.

(2) Aristote, *Physiognomon.*, ch. 3: Ἀναισθήτου, μέτωπον μέγα περιφερές, σαρκῶδες. Voyez aussi Adamantius.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

qui étoit elle-même une imitation du colosse exécuté par Phidias pour le temple d'Olympie[1].

Le médaillon nº 23 présente les mêmes types, et offre dans la légende le nom *du roi Antiochus Epiphane*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ; mais il mérite une attention toute particuliere par la date qu'on voit dans l'exergue, c'est l'an 167, ΖΞΡ, de l'ere des Séleucides, 146 avant J.-C. Antiochus Epiphane étoit mort depuis dix-huit ans lorsqu'on frappa ce médaillon. Il est difficile de supposer que cette date posthume doive être imputée à une erreur du monétaire : pour admettre cette supposition, il faudroit croire qu'on a gravé sur un ancien coin la date de l'année courante, sans s'embarrasser à quel prince ce coin appartenoit.

Je pense, au contraire, que le tétradrachme dont il s'agit a été frappé exprès avec l'empreinte et le nom d'Antiochus Epiphane[2]. L'année dont il porte la date étoit, pour la Syrie, une année de troubles civils : la mort d'Alexandre Bala n'avoit point laissé la possession paisible du trône à Démétrius II; le parti d'Alexandre subsistoit encore, et n'avoit point perdu toute espérance. Tryphon, qui commandoit les forces de ce parti, auroit bien voulu agir sous le nom du fils d'Alexandre; mais cet enfant avoit été enlevé et transporté en Arabie : ainsi Tryphon,

(1) Ammien, liv. XXII, c. 13.

(2) Pellerin, qui a publié le premier ce médaillon, *Rois*, planch. 11, s'étoit bien aperçu que la tête ne ressembloit point aux portraits d'Antiochus VI Dionysus, auquel il l'attribue : mais la ressemblance qu'elle a avec les portraits d'Antiochus IV Epiphane lui étoit échappée : Eckhel, qui ne connoissoit ce médaillon que par la gravure, n'a pu que suivre l'opinion de Pellerin (D. N., t. III, pag. 231, 232). Quant à l'omission des autres surnoms d'Antiochus Epiphane, on en a l'exemple dans plusieurs médailles qui lui appartiennent sans aucune contestation (voyez Eckhel, D. N., t. III, pag. 223; *Coins of the Seleucidæ*, pl. 9, nº. 2 et 7).

ne pouvant faire frapper la monnoie avec le nom et le portrait d'un prince dont on ignoroit le sort, y aura vraisemblablement fait graver l'effigie et le nom d'Antiochus Epiphane, qu'on regardoit comme le pere d'Alexandre et comme la souche de cette branche de la famille royale, qui disputoit le sceptre aux descendants de Séleucus IV. Tryphon savoit bien que la mémoire d'Antiochus étoit chere aux Syriens, qui, révoltés de la cruauté et de l'orgueil de Démétrius I[er], avoient cherché un roi dans une autre branche des Séleucides.

§. 10. ANTIOCHUS V EUPATOR.

Antiochus Epiphane avoit laissé un fils légitime âgé de neuf ans. Le jeune prince étoit resté à Antioche, et il avoit Lysias pour gouverneur. Son pere, en mourant dans la Perse, l'avoit mis sous la tutele de Philippe, un de ses courtisans les plus dévoués; de sorte que la régence fut disputée entre Lysias et Philippe. Le premier, qui faisoit alors la guerre aux Juifs, et qui se trouvoit par ce moyen à la tête d'une armée, eut l'avantage; Philippe succomba, et mourut. Le régent fit reconnoître le nouvel Antiochus pour roi; et le surnom qui lui fut donné d'*Eupator*, ou de *fils d'un pere vaillant,* rappeloit en sa faveur le souvenir des talents guerriers et de la valeur d'Epiphane. Mais Démétrius, fils de Séleucus IV, qui étoit retenu à Rome comme ôtage depuis deux ans, étoit de la branche aînée de la famille, et avoit plus de droit au trône que son cousin. Cependant Rome favorisoit Eupator: sa jeunesse et l'espece d'anarchie dans laquelle le royaume des Séleucides étoit tombé convenoient mieux à la politique ambitieuse de la république. Le sénat envoya en Orient des commissaires qui, profitant de la foiblesse du gou-

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

vernement, exigerent l'exécution rigoureuse des conditions odieuses de la paix conclue jadis entre les Romains et Antiochus III, l'aïeul d'Eupator, conditions que son pere avoit négligé de remplir.

Ces commissaires entrerent en Syrie comme des maîtres absolus, ou, pour mieux dire, comme des ennemis : ils firent brûler les vaisseaux de guerre, et tuer les éléphants du roi; le peuple de Laodicée, révolté de leurs violences, se souleva; et Octavius, le plus insolent de ces commissaires, fut massacré dans un bain public.

Lysias s'empressa d'envoyer sur-le-champ des ambassadeurs à Rome pour se disculper de cet attentat, auquel on ne le croyoit pas étranger. Le sénat, quoiqu'il n'acceptât point les excuses du régent, ne paroissoit cependant pas disposé à dépouiller Eupator de la couronne, parcequ'il n'auroit pas vu avec plaisir Démétrius remplacer son cousin. Mais Démétrius s'échappa secrètement de Rome, et vint débarquer en Phénicie : la Syrie entiere le reçut comme un libérateur; et le jeune Eupator ainsi que Lysias furent remis en son pouvoir par leurs propres gardes. Le nouveau roi ayant refusé de les voir, ce refus fut regardé comme l'ordre de leur mort, et cet ordre fut exécuté sans délai. Eupator mourut à l'âge de onze ans, après en avoir régné deux.

N° 24. Le médaillon d'argent gravé sous le n° 24 a été frappé sous son regne, et présente son effigie. Le type du revers est Jupiter Olympien, comme sur les médaillons de son pere; et il porte pour légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ, *du roi Antiochus Eupator*[1].

(1) Des tétradrachmes pareils et avec les mêmes monogrammes ont été publiés par le P. Frœlich, *Annal. reg. Syr.*, pl. 7, et dans les *Coins of the Seleucidæ*, pl. 10.

On auroit beaucoup de peine à croire, si on n'en avoit pas d'ailleurs la certitude, que la tête du roi fût celle d'un enfant âgé de neuf ou au plus de onze ans. Il est vraisemblable que les mêmes motifs qui ont souvent engagé les artistes anciens à représenter dans la force de l'âge des princes qui étoient presque dans la décrépitude, ont porté les graveurs des monnoies d'Eupator à dissimuler sa trop grande jeunesse, qui étoit la cause et le prétexte de l'anarchie et de la dissolution de l'état.

§. 11. DEMETRIUS Ier SOTER.

Envoyé par son pere à Rome, en qualité d'ôtage, il n'étoit âgé que de dix ans, lorsque sa couronne fut usurpée par son oncle Antiochus Epiphane, et il n'étoit pas en état de ressentir le tort que lui faisoit cette usurpation; mais, lorsque douze ans après il vit passer son sceptre des mains d'Epiphane dans celles d'un enfant, il sollicita le sénat d'appuyer de son autorité les droits légitimes d'un prince élevé sous ses yeux, et lié d'amitié avec les plus grands personnages de la république. Nous avons déja remarqué dans le paragraphe précédent que les dispositions du sénat ne paroissoient pas devoir lui être favorables, parceque les intérêts de Démétrius n'étoient pas d'accord avec ceux de la république; et en effet Démétrius ne put pas même obtenir la permission de se transporter dans les états qu'il réclamoit. Mais l'amitié de l'historien Polybe lui procura les moyens de s'évader de Rome et de se rendre en Syrie, où ils étoient assurés par leur

Mais qui croiroit que les jolies gravures de Bartalozzi rendent le portrait d'Eupator avec moins de fidélité que les figures grossièrement exécutées de l'ouvrage de Frœlich ?

correspondance qu'il suffiroit à Démétrius de se montrer pour être placé sur le trône[1]. Ses partisans ne le tromperent point; à peine fut-il arrivé dans ses états, que son rival fut privé de la vie; et que tous les Syriens, le regardant comme un *dieu sauveur*, lui donnerent le titre de *Soter*. Un de ses premiers exploits fut de remettre sous son obéissance la Babylonie, où Timarque avoit pris le titre de roi. Les amis puissants qu'il avoit à Rome parmi les sénateurs réussirent à éteindre ou du moins à calmer le ressentiment du sénat, irrité de ce qu'il avoit enfreint ses ordres, et le firent reconnoître pour roi. Démétrius conçut alors des projets d'agrandissement. Ariarathe VI, roi de Cappadoce, craignant de déplaire au sénat, avoit refusé la main de la sœur de Démétrius; celui-ci, pour s'en venger, prit le parti d'Olopherne, qui prétendoit être le frere aîné d'Ariarathe, et porta la guerre en Cappadoce. Il en avoit en même temps une autre à soutenir contre les princes Asmonéens qui gouvernoient la Judée, et il tenta de s'emparer par trahison de l'île de Chypre: mais Attale II rétablit Ariarathe sur le trône; la tentative sur Chypre fut découverte, et échoua complettement; et la protection que le sénat accorda ouvertement aux Juifs les mit à l'abri des entreprises de Démétrius. Ce prince orgueilleux, livré à la débauche et enclin à la cruauté, ne tarda pas à perdre l'affection de ses sujets[2]. Un jeune homme inconnu, appelé Alexandre, qu'on disoit fils naturel d'Antiochus Epiphane, et qui l'étoit peut-être, se montra tout-à-coup pour arracher la couronne à

(1) Polybe, *Exc. leg.*, n° 107, édit. de Gronovius.

(2) Rien ne prouve mieux son penchant à la crapule que la nécessité où se trouva Polybe, la nuit même que Démétrius s'évada de Rome, de le rappeler à la sobriété par des vers qu'il lui fit parvenir pendant le repas, et qu'il avoit empruntés des poëtes les plus célebres (*Excerpt. leg.*, n°. 112, pag. 1311 de l'édit. de Gronovius).

son cousin. Rome se déclara pour le prétendant : les rois d'Egypte, de Cappadoce, et de Pergame, jugeant que l'heure de la vengeance étoit arrivée, soutinrent Alexandre dans son entreprise. On ne peut reprocher à Démétrius d'avoir manqué de prudence et de courage dans cette circonstance malheureuse: il éloigna ses enfants de la Syrie, marcha contre les rebelles, leur livra bataille, et périt en roi, les armes à la main, l'an 151 avant l'ere chrétienne, la douzieme année de son regne.

N° 26 et 26.

Les deux tétradrachmes n° 25 et 26 offrent le portrait de Démétrius I[er] : les deux revers ont le même type et la même légende; ils ne different que par les dates et les monogrammes. Le premier de ces tétradrachmes a été frappé l'an 158, HNΠ, de l'ere des Séleucides, 155 avant J.-C.; le second, l'an 161, AΞP, de la même ere, 152 ans avant la nôtre. Le premier appartient à la huitieme, le second à la onzieme année du regne de Démétrius. Ces dates et la légende qui présente le nom *du roi Démétrius Soter*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ, ne permettent de confondre ce prince avec aucun autre roi du même nom.

Les rois de Syrie, pendant un siecle et demi, n'avoient porté que le nom de Séleucus ou celui d'Antiochus : Démétrius Soter est le premier qui en ait pris un autre. Le type du revers, qui est répété sur tous les médaillons de ce prince, et qu'on n'a pas encore expliqué, me paroît faire allusion au nom du roi[1]. J'y

(1) Vaillant y voyoit Apollon vêtu en femme; il prenoit le style qui est dans la main droite de la déesse pour une fleche: Eckhel étoit persuadé que cette figure pouvoit représenter une déesse; mais il n'a proposé à ce sujet aucune conjecture (D.N., tom. III, pag. 226): celle que je vais exposer acquiert encore une plus grande probabilité, quand on réfléchit que le même type ne se retrouve qu'au revers d'un autre Démétrius (Eckhel, D. N., t. III, p. 229 et 230).

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

reconnois Cérès, en grec *Dêmêter*, divinité dont le nom a formé celui de Démétrius que les ancêtres de ce prince avoient illustré[1]. La déesse qui, en montrant aux hommes à cultiver la terre, a été la cause du perfectionnement de la civilisation, tient dans sa main gauche une corne d'abondance remplie des productions que ses soins ont fait naître, et dans la droite le style dont elle a tracé les lois qu'elle a données aux hommes[2]: elle est ici à la fois la déesse *frugifera* et *legifera*, cultivatrice et législatrice[3]. Des figures bizarres ornent le pied de son trône: ce sont les serpents ailés qui ont traîné son char d'un bout de la terre à l'autre. La partie supérieure du corps de ces monstres immortels est représentée sous la forme et avec des habits de femme[4].

N° 27. Le camée gravé sous le n° 27, qui présente les têtes accolées de Démétrius Soter et de son épouse, appartient au cabinet de S. M. l'Impératrice Joséphine. C'est une sardoine onyx orientale à trois couches; le fond a la couleur ordinaire des belles sardoines; le buste de la reine est d'un blanc mat: la tête du roi, excepté le diadême que le graveur a recherché sur la couche inférieure blanche, est d'une couleur de miel transparente; le

(1) On avoit sans doute imposé ce nom à un prince Séleucide pour renouveler le souvenir de Démétrius Poliorcete, qui étoit, par Stratonice, un des ancêtres de tous ces princes, et le lien qui rattachoit les descendants de Séleucus Nicator à l'ancienne race des rois macédoniens, et à la famille des Héraclides.

(2) Cet instrument est très distinctement représenté sur quelques uns de ces médaillons; il a une extrémité pointue et l'autre arrondie en forme de globule, tel qu'on voit figuré dans les peintures d'Herculanum le style propre à tracer les lettres sur des tablettes enduites de cire.

(3) Καρποφόρος et Θεσμοφόρος, *Frugifera* et *Legifera*, sont les principales épithetes données à Cérès par la religion des anciens.

(4) C'est ainsi que les artistes modernes font terminer par une demi-figure de femme la partie supérieure du serpent qui séduisit nos premiers parents dans le paradis terrestre.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVI.

bas-relief, qui a peu de saillie à cause du peu d'épaisseur des deux couches supérieures, a été exécuté avec un art admirable[1].

La ressemblance de la tête du roi, gravée sur ce camée, avec les portraits de Démétrius, assurés par ses médaillons, ne me paroît permettre aucun doute : ainsi nous devons à ce monument le portrait jusqu'alors inconnu de Laodice, épouse de Démétrius Soter[2].

§. 12. ALEXANDRE Ier, dit BALA.

Pl. XLVII.

Quoique l'origine d'Alexandre fût douteuse, l'aversion qu'avoient inspirée aux Syriens les manieres hautaines de Démétrius Ier étoit suffisante pour faire regarder son rival comme un véritable fils d'Antiochus Epiphane[3]. La politique de Rome appuya les prétentions d'Alexandre, qui, avec les secours des rois de Cappadoce et de Pergame, et la faveur d'une populace

(1) Le dessin de ce camée a le double de dimension de l'original qu'on voyoit autrefois à Venise, dans la salle du conseil des Dix ; il étoit incrusté dans l'intérieur d'une armoire qui étoit pleine d'objets rares, et qui avoit appartenu dans le XVIe siecle au cardinal Grimani. La municipalité de Venise en fit présent, en 1797, à M. l'Allemand, ministre de France. Sa Majesté en fit l'acquisition quelques années après.

(2) L'épitome du livre Le de Tite-Live contient la seule mention qui nous soit restée de cette reine. On peut conjecturer par son nom qu'elle étoit la sœur de son époux ; la même peut-être que Démétrius avoit auparavant offerte en mariage à Ariarathe VI. Laodice, dans la révolte de la Syrie, étoit restée à Antioche, où Ammonius la fit mourir.

(3) Alexandre Bala est désigné comme fils d'Antiochus Epiphane dans le livre Ier des Macchabées, c. 10, vers 1. Parmi les auteurs profanes il y en a plusieurs qui regardent l'origine royale de Bala comme une imposture : mais Diodore et Strabon ont cru, ainsi que l'auteur sacré, qu'Antiochus IV étoit véritablement le pere d'Alexandre (Strabon, l. XIII, p. 624; Diodore, *Exc. de vit. et vit.*, pag. 593, édit. de Wesseling). Quant au surnom par lequel on le distingue, l'opinion de ceux qui pensent que *Bala* étoit le nom de sa mere, me semble la plus probable. בלהה, *Bala*, est véritablement un nom de femme qu'on trouve dans la Génese, c. xxx, vers. 3.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

inconstante et empressée de changer de maître, détrôna Démétrius. Ptolémée VI Philométor reconnut bientôt le vainqueur comme son cousin, et lui accorda en mariage sa fille Cléopâtre. Alexandre Bala prit le titre de *Théopator, ou fils d'un dieu :* c'étoit une conséquence du titre de dieu présent, *Theos Epiphanes,* qu'Antiochus IV son pere s'étoit arrogé. Le nouveau roi étoit naturellement bon, et ne manquoit pas d'instruction; il aimoit les philosophes, parmi lesquels il estimoit plus particulièrement les stoïciens[1]; mais il étoit dépourvu des talents nécessaires à un prince pour gouverner, et de l'activité que sa position demandoit. Un changement d'état si heureux et si inattendu le fit se plonger dans la paresse et dans les voluptés. Bala se déchargeoit des soins pénibles du gouvernement sur un certain Ammonius, homme cruel qui abusoit du pouvoir pour ses propres intérêts, et qui, en se faisant haïr lui-même, faisoit perdre à son maître l'amour des peuples[2].

L'aîné des fils de Démétrius, qui portoit le même nom que son pere, crut qu'il pourroit profiter, pour ressaisir le sceptre, du mécontentement d'un peuple volage : il partit de la Crete, et entra dans la Syrie avec une armée. Ptolémée Philométor accourut à la défense de son gendre; mais Ammonius, qui craignoit pour son autorité et pour sa fortune, tendit des embûches au roi d'Egypte. Celui-ci sentant que la foiblesse d'Alexandre rendroit inutiles les efforts qu'il feroit pour le

(1) Athénée, liv. V, pag. 211; Diodore, *loco citato.* Frœlich s'est trompé lorsqu'il a cru que cet amour pour la philosophie étoit une des qualités d'Alexandre II, surnommé *Zébina.* Le texte d'Athénée ne laisse lieu à aucun doute.

(2) Florus, dans l'épitome des liv. L et LII de Tite-Live; Diodore, *loc. cit.*, p. 592. Celui-ci ajoute que le roi avoit remis le gouvernement d'Antioche à Hiérax et à Diodote. Ce dernier régna sous le nom de Tryphon. Ammonius périt dans la catastrophe de Bala.

sauver, se réunit aux ennemis de ce prince : il reprit sa fille qu'il donna en mariage à Démétrius, et fit reconnoître son nouveau gendre pour roi dans la ville d'Antioche, où un parti populaire venoit de placer un second diadême sur le front de Ptolémée[1]. Alexandre, sorti de son indolence, revint, avec une puissante armée, de la Cilicie, où il s'étoit retiré, et tenta le sort des armes sur les bords de l'Œnoporas. La bataille fut sanglante ; le roi d'Egypte reçut à la tête une blessure mortelle. Alexandre vaincu se réfugia chez un prince arabe[2], où il trouva la trahison et la mort : ce prince envoya la tête de Bala à Ptolémée, qui put rassasier ses regards mourants du spectacle de sa vengeance. Alexandre n'avoit porté le diadême que pendant sept ans ; sa derniere année fut la 146e avant J.-C.

Chap. XIII Rois de Syrie ou Séleucides Pl. XLVII.

Les n° 1, 2, et 3 de cette planche présentent les dessins de trois médailles d'Alexandre Bala. La premiere est un tétradrachme frappé à Tyr : on voit dans le champ du revers le monogramme indiquant cette ville, lié avec la massue d'Hercule[3].

N° 1 à 3.

(1) Macchab., liv. I, c. 11, vers. 13 ; Josephe, A. J., liv. XIII, c. 14, §. 7. Ces historiens donnent à entendre que la générosité de Ptolémée, en replaçant le prince Séleucide sur le trône, étoit en partie l'effet de la crainte qu'il avoit des Romains. Effectivement, il paroît, par les livres des Macchabées, que le passage du roi d'Egypte en Syrie, sous prétexte de secourir son gendre, n'étoit pas désintéressé.

(2) Il est appelé Zabdiel dans le livre des Macchabées ; Zabel par Josephe. Diodore (liv. XXXII, *Ecl.* I, *ap. Phot.*, p. 519 de l'édition de Wesseling) traduit ce nom par celui de Dioclès. Il s'appeloit donc Zabel, ou plutôt Zabiel, nom composé de אל, *dieu*, et צבי, *gloire* : s'il s'étoit nommé Zabdiel, les Grecs auroient traduit ce nom, qui est tiré de זבד, *don*, par celui de Diodore ou de Diodote.

(3) On sait que cette ville honoroit d'un culte particulier l'Hercule phénicien. Le champ du médaillon présente, outre le monogramme et l'époque, deux autres lettres, un A et un C : ce dernier caractere est, à ce que je crois, le plus ancien exemple du *sigma lunatum*, ou du Σ en forme de C, qui nous soit parvenu avec une date certaine.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVII.

Sur ce même revers, l'aigle tenant le foudre dans ses serres, type ordinaire de la monnoie des princes Lagides, porte une palme sur ses ailes; particularité qu'on remarque sur les médailles de Ptolémée Philométor, beau-pere d'Alexandre[1]. On lit autour le nom *du roi Alexandre,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, sans autre titre; mais l'an ΓΞΡ, 163, de l'ere des Séleucides, qui répond à la troisieme année du regne d'Alexandre Bala, sert à distinguer ce prince d'un autre Alexandre qui régna pareillement sur la Syrie[2]. Les deux médailles qui suivent sont en bronze. La premiere, n° 2, est remarquable en ce qu'elle présente l'effigie d'Alexandre coiffée de la dépouille du lion, à l'imitation des médailles d'Alexandre-le-Grand. Cette imitation, comme nous l'avons déja remarqué, prouve la persuasion où l'on étoit alors que la tête d'Hercule jeune, gravée sur quelques médailles du conquérant macédonien, étoit le portrait de ce prince[3]. Ici les traits d'Alexandre Bala sont tracés très distinctement; on le reconnoît sur-tout à la longueur tant soit peu exagérée du menton. Le type du revers est Apollon, divinité à laquelle on rapportoit l'origine des Séleucides, avec la simple légende *du roi Alexandre,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. La corne d'abondance qu'on voit dans le champ est probablement un emblême de la ville d'Apamée. Sur la médaille n° 3 la tête de Bala est couverte

(1) Cette particularité sera un caractere pour distinguer les médailles et les portraits de Ptolémée VI et de Ptolémée VII, qu'on trouvera à la planche 54, n° 10, 11, 12 et 13. Cette ressemblance de type entre les monnoies d'Alexandre et celle de Ptolémée VI a rapport à la parenté des deux rois.

(2) Alexandre II, dit Zébina.

(3) Voyez ci-dessus, part. II, ch. XI, p. 47 et suiv. Cette conjecture est confirmée par plusieurs médailles d'Alexandre Zébina, sur lesquelles la tête du roi est représentée avec la même coiffure. Parmi tant de princes qui ont monté sur le trône de Séleucus, il n'y a que les deux Alexandre qui aient pris ce costume sur leurs médailles.

d'un casque d'où sortent et voltigent autour du col les deux bouts du diadême. Le type du revers est la Victoire, et fait sans doute allusion à la défaite de Démétrius I[er] : on lit autour, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ εὐΕΡΓΕΤου, *du roi Alexandre Evergete*[1] (ou le bienfaisant), surnom qui fit bientôt place à celui de *Théopator*. Les formes de la figure ont ici plus de rondeur, et un air de jeunesse qu'on ne retrouve pas sur les autres médailles de ce prince. On peut croire que cette médaille sans date a été frappée au commencement de son regne, et peu de temps après la bataille où Démétrius I[er] perdit la vie.

§. 13. DEMETRIUS II NICATOR.

Aussitôt que Démétrius, réfugié dans l'Asie mineure, ainsi que nous l'avons déja dit, eut connu par des rapports fideles l'état de la Syrie, et su que l'indolence d'Alexandre et l'avidité de ses ministres avoient lassé un peuple toujours enclin à secouer le joug de ses princes, il fit une irruption dans ce royaume. Il étoit à la tête de quelques troupes crétoises qu'un homme puissant de cette île, nommé Lasthénès, avoit prises à sa solde pour servir le jeune Séleucide[2]. Ptolémée Philométor, qui devoit être

(1) Ce surnom avoit été porté par Ptolémée III ; on l'avoit probablement donné à Bala, par opposition au caractere cruel de Démétrius son ennemi. La médaille gravée sous le nº 3 est tirée du cabinet de M. Tochon.

(2) Démétrius, devenu roi, donnoit à Lasthénès le titre de pere dans les lettres qu'il lui écrivoit (Macchab., liv. I, ch. 11, vers. 32 ; Josephe, A. J., livre XIII, c. 4, §. 9). Frœlich a conjecturé que cette expression marque la reconnoissance du prince envers un homme qui avoit été son appui. Il n'avoit pas fait attention que les rois de Syrie se servoient de ce formulaire lorsqu'ils écrivoient à ceux de leurs ministres qui étoient plus âgés qu'eux, et qui jouissoient de leur faveur (Josephe, A. J., l. XII, c. 3, §. 4). C'est ainsi qu'ils traitoient souvent de freres des généraux ou

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

son ennemi, devint tout-à-coup son défenseur, et l'accepta pour gendre. Peu de temps après, le sort des armes et la faveur du peuple le placerent sur le trône paternel. Son courage et ses succès le firent proclamer *dieu vainqueur* (*Théos Nicator*); et il s'empressa d'adopter ce titre, auquel il joignit celui de *Philadelphe*, voulant donner ainsi un témoignage public de son amour pour son frere Antiochus, auquel il faisoit peut-être espérer de partager le trône avec lui[1]. Mais si la trahison d'un Arabe l'avoit délivré de son rival, les armées qui avoient combattu sous Bala n'étoient pas restées sans un chef habile; Tryphon, un des hommes les plus ambitieux et les plus entreprenants de toute la Syrie, se mit à leur tête.

La défiance que Démétrius montroit aux troupes de son pays, son obstination à ne se servir que de soldats étrangers, la dévastation d'Antioche par les Juifs qu'il y avoit appelés pour réprimer les séditieux, les mesures de vengeance et de proscription qu'il adopta contre ses sujets, son ingratitude envers les Egyptiens qui avoient tant contribué à son rétablissement, tout concourut à éloigner de lui ses amis, à dégoûter un peuple inconstant, et à grossir le parti qu'il n'avoit encore pu détruire. Tryphon fit reconnoître pour roi Dionysus, jeune prince fils d'Alexandre et de Cléopâtre; il défit les troupes mercénaires de

des princes qu'ils regardoient comme leurs vassaux (Macchab., l. I, c. 10, vers. 18; Josephe, *Ant. jud.*, l. XIII, c. 2, §. 2, et c. 4, §. 9).

(1) Une médaille publiée par Haym, sur laquelle on trouve le nom du roi Antiochus et l'an 162, ΒΞΡ, de l'ere des Séleucides (*Tesor. brittan.*, tom. I, pag. 52), prouve, si elle a été bien lue, qu'Antiochus avoit déja pris en Asie le titre de roi, probablement dans le même temps que Démétrius son frere aîné, et aussitôt après la mort de leur pere. Cependant, si le caractere que Haym a pris pour un B étoit un H ou un Θ, alors l'an 168 ou 169 répondroit au regne d'Antiochus Dionysus; et en effet, la tête gravée sur la médaille est celle de Bacchus.

Démétrius, et s'empara de ses éléphants, et même de sa capitale. Celui-ci, pour réparer ses forces et lever de nouvelles armées, vola dans les provinces lointaines de la haute Asie, où la haine contre lui étoit moins forte et moins répandue. Mithridate, roi des Parthes, profitant de cette circonstance, entra dans les contrées voisines de ses états, et qui obéissoient encore aux Séleucides, y surprit Démétrius, l'enleva, et le fit prisonnier.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVII.

L'infortuné monarque passa plusieurs années dans la captivité, il y resta tant que vécut Mithridate, et pendant quelques années du regne de Phraate son successeur. Mais la captivité de Démétrius étoit douce; il étoit traité avec honneur, et on lui avoit fait épouser une princesse du sang des Arsacides. Deux fois il tenta de s'enfuir, deux fois il fut arrêté et remis entre les mains de son ennemi[1].

Cependant son frere Antiochus avoit pris sa place, et quoiqu'il montrât d'ailleurs beaucoup d'attachement pour Démétrius, il avoit épousé Cléopâtre sa belle-sœur, qui ne vouloit pas cesser d'être reine. Dionysus et Tryphon n'étoient plus; Antiochus entreprit de faire la guerre aux Parthes avec une armée formidable. Phraate, qui dès-lors avoit succédé à Mithridate son pere, croyant détruire la cause de cette guerre et en exciter une entre les deux freres, rendit la liberté à Démétrius, et lui permit de retourner en Syrie. Les revers qui accablerent bientôt Antiochus firent changer de résolution au roi des Parthes; mais il n'étoit plus temps : Démétrius avoit regagné ses états, et il s'étoit même déja réuni avec son épouse. Antiochus continuoit de régner

(1) Cette seconde fois on lui fit présent de quelques osselets à jouer qui étoient d'or. On prétendit mortifier son inconstance en le traitant ainsi comme un enfant.

dans la haute Asie, où, après quelques années, il devint la victime de son imprudence. D'un autre côté la mauvaise conduite de Démétrius lui suscitoit toujours de nouveaux ennemis, et le privoit du plus solide appui du trône, de l'amour de ses peuples. Il prit part mal-adroitement dans les querelles particulieres des reines dont les intrigues troubloient la famille des Lagides, et forma le projet de s'emparer de l'Egypte. Mais, lorsque Ptolémée VII, son oncle par alliance, vit Démétrius prêt à l'envahir, il s'efforça de rallumer en Syrie les flambeaux de la guerre civile, en favorisant l'imposture d'un jeune homme qui prenoit le nom d'Alexandre, et qui se disoit le fils d'Alexandre Bala. Ce faux Séleucide battit les troupes de Démétrius, que sa femme ne voulut ni secourir ni recevoir. Démétrius, abandonné de tous les siens, alla chercher un asile à Tyr, dans le temple d'Hercule, où il fut assassiné. Cléopâtre, qui se flattoit d'avoir désormais plus d'influence sur ses enfants que sur son époux, ne fut point étrangere à cet attentat.

Démétrius avoit régné pendant six ans, lorsqu'il fut pris par les Parthes; sa captivité dura dix années, et il en régna encore quatre après son retour. Sa mort arriva l'an 187 des Séleucides, 126 avant l'ere chrétienne.

N° 4. La médaille gravée sous le n° 4 a été frappée l'année même de son avènement au trône, c'est-à-dire l'an 167 des Séleucides, 146 avant J.-C. La tête est celle d'un jeune homme. Le revers ressemble entièrement à celui qu'on voit sur le médaillon d'Alexandre Bala, n° 1. Mais le tétradrachme de Démétrius a été frappé à Sidon, et celui d'Alexandre l'a été à Tyr. On y lit le nom *du roi Démétrius*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ, sans autre titre: la légende est disposée en cercle, ainsi que sur les médailles des

Ptolémées, à l'imitation desquelles ce médaillon a été gravé. L'aigle portant une palme, que nous avons remarqué comme un type propre à Ptolémée Philométor et à son frere, est aussi le type de ce tétradrachme. Le nom de la ville de Sidon, ΣΙΔΩνος, un ornement de navire (*aplustrum*), un monogramme[1], et l'année 167, ΖΞΡ, sont gravés dans le champ. Cette analogie de types est une allusion évidente au mariage de ce prince Séleucide avec Cléopâtre, que Ptolémée Philométor avoit séparée d'Alexandre, et fait épouser à Démétrius.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

Le médaillon n° 6 est du même prince. Cependant, au premier coup-d'œil, il est difficile de le reconnoître. Le roi porte ici une longue barbe; mais les formes du profil annoncent encore toute la vigueur de l'âge. L'époque marquée sur le revers suffit pour expliquer cette différence; c'est l'an 185, ΕΠΡ, des Séleucides: ce médaillon a donc été frappé lorsque Démétrius, libre enfin de sa longue captivité chez les Parthes, avoit recouvré son trône et sa capitale; car le type représentant l'image de Jupiter Olympien, telle que nous l'avons vue sur les tétradrachmes d'Antiochus Epiphane, est une preuve certaine que ce médaillon a été frappé dans la ville d'Antioche. La légende porte le nom et les titres *du roi Démétrius dieu Nicator* (ou vainqueur), ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΘΕΟΥ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ. On voit dans le champ du médaillon l'époque indiquée ci-dessus avec deux monogrammes[2]. N° 6.

La plupart des antiquaires pensent que le séjour forcé de Démétrius chez les Parthes avoit occasionné le changement de

(1) Il paroît composé des lettres Η, Ρ, Ο, Δ, et Τ.

(2) L'un paroît être composé des lettres Μ et Υ; l'autre des lettres Π, Ρ, Ο ou Ω, et Τ.

costume qu'on remarque sur ce médaillon, et que le prince Séleucide, ayant obtenu la main de Rhodogune, princesse du sang d'Arsace, avoit été obligé d'adopter les usages et le costume de ses nouveaux parents. Nous examinerons cette opinion après avoir décrit deux autres médailles de Démétrius.

N° 7. Le tétradrachme n° 7 a été frappé à Tyr. Ni celui-ci, ni aucun des autres médaillons frappés également dans cette ville après le retour de Démétrius en Syrie, n'offrent l'image de ce prince avec la barbe. Cependant les formes du visage, qui ont acquis plus d'embonpoint, ainsi que l'époque qui est la même que celle du médaillon n° 6, annoncent que Démétrius n'est plus dans l'âge où le tétradrachme frappé à Sidon nous le représente.

Le type du revers ressemble à celui de ce tétradrachme; c'est l'aigle avec une palme, type de Philométor. Le monogramme de Tyr, qui surmonte la massue d'Hercule, l'époque, et quelques lettres avec deux autres monogrammes, en remplissent le champ[1].

N° 5. Enfin la médaille de bronze n° 5 appartient à ce prince, ainsi que l'assure la légende, quoiqu'elle soit un peu mutilée, ꝺHMHTPIου νIKATOPος, *de Démétrius Nicator:* la figure de la Victoire, gravée sur le revers, fait allusion à ce surnom. Le bas des joues de Démétrius est couvert d'une barbe naissante, et le visage a moins d'embonpoint que sur le médaillon frappé à Tyr.

(1) Ce sont les trois lettres Α, Ρ, Ε, dont la premiere est placée au-dessus des deux autres. L'un des deux monogrammes est composé des trois lettres Α, Σ, Υ, qui paroissent indiquer le droit d'asyle accordé à la ville de Tyr par les Séleucides, et probablement par Démétrius Nicator lui-même (Eckhel, D. N., tom. III, pag. 385); le second est composé des lettres Π, Ρ, et Γ. Ce dernier est gravé au-dessus de la proue de vaisseau que l'aigle tient dans ses serres à la place du foudre.

Examinons maintenant l'opinion de ceux qui attribuent le changement de costume qu'on remarque sur les monnoies de Démétrius à la captivité de ce prince. Les médailles d'Antioche le représentent avec la barbe; celles qui ont été frappées à Tyr pendant les mêmes années le représentent constamment sans barbe[1]. Si Démétrius a changé de costume après son retour de chez les Parthes, pourquoi les monnoyeurs tyriens ont-ils négligé d'exprimer ce changement sur son portrait? Ne pourroit-on pas dire que ceux de ces portraits sur lesquels on le voit avec la barbe lui donnent un costume idéal, et le représentent sous celui de Bacchus Pogon, vainqueur de l'Orient, ou plutôt sous celui de Jupiter, divinité tutélaire d'Antioche? On trouve pareillement des médaillons d'Antiochus IV Epiphane, qui représentent ce prince avec une longue barbe et avec le caractere de Jupiter. A la vérité, la petite médaille n° 5, sur laquelle on a donné à Démétrius une barbe naissante, paroît prouver que ce changement de costume a été réel; mais cette médaille, qui d'ailleurs est sans époque, peut représenter Démétrius dans sa premiere jeunesse. Loin d'en conclure aucun changement de costume, cette particularité, qui ne tient qu'à l'âge du prince, se fait remarquer dans les portraits de plusieurs autres jeunes rois des dynasties macédoniennes, tels que Séleucus Céraunus, Ptolémée Philadelphe, et Ptolémée Philopator[2].

(1) Eckhel, D. N., tom. III, p. 231.

(2) Voyez le n° 11 de la pl. 46, le n° 1 de la pl. 53, et les n° 1 et 6 de la pl. 54.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVII.

§. 14. ANTIOCHUS VI DIONYSUS, ou BACCHUS.

L'Arabe qui porta à Ptolémée, comme nous l'avons dit, la tête d'Alexandre, avoit respecté les jours du fils de ce prince. Cet enfant étoit aussi fils de Cléopâtre, qui continuoit à régner comme épouse de Démétrius, et il étoit petit-fils de Ptolémée, qui avoit placé Démétrius sur le trône. Ce fut peut-être par les ordres de sa mere et de son aïeul que le jeune Antiochus fut mis sous la garde d'un autre prince arabe[1]. Mais Tryphon, qui étoit toujours à la tête des débris de l'armée, et d'un parti puissant dans lequel toute la nation juive s'étoit rangée, jugeant qu'il avoit besoin de cet enfant pour régner sous son nom, l'obtint après quelques difficultés, et le fit proclamer roi sous le nom d'Antiochus *Epiphane Dionysus*, ou de *Bacchus, dieu présent.* On lui avoit donné le surnom d'Epiphane à cause d'Antiochus IV son aïeul, qui l'avoit porté, et celui de Bacchus à cause de sa beauté et de sa jeunesse. A l'ombre de ce fantôme de roi, le parti de Tryphon se raffermit; Antioche reconnut le jeune Antiochus pour son souverain. Mais l'ambitieux Tryphon, non content d'avoir toute l'autorité d'un roi, brûloit d'en avoir aussi le titre: il corrompit les médecins, qui, sous le prétexte que le jeune prince avoit la maladie de la pierre, le firent périr par le traitement qu'ils lui administrerent. Ainsi finit la branche des Séleucides, qui tiroit son origine d'Antiochus Epiphane, si toutefois Dionysus étoit issu de son sang[2].

(1) Elmalchuel, suivant le livre des Macchabées, ch. XI, vers. 39; Malchus, suivant Josephe, A. J., l. XIII, c. 5. Ces deux noms reviennent presque au même.

(2) Les médailles de Dionysus portent la date des années 168, 169 et 170 des

Chap. XIII Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII. N° 6.

Le médaillon gravé sous le n° 8 appartient à ce jeune roi : on y voit sa tête en profil, ceinte du diadème et décorée d'une coiffure rayonnante. Le revers donne le nom et les titres *du roi Antiochus Epiphane Dionysus*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΔΙΟΝΥΣΟΥ, et présente les figures équestres de Castor et de Pollux, ayant la tête couverte de leurs bonnets coniques surmontés d'étoiles, et courant au combat la lance baissée. L'époque ΘΞΡ, qui désigne l'an 169 des Séleucides, 144 avant J.-C., un monogramme, et deux noms écrits en abrégé, sont gravés dans le champ de la médaille : l'un de ces noms est celui de Tryphon, ainsi qu'on peut l'inférer des trois premieres lettres, ΤΡΥ, *Try*. Le type et la légende sont entourés d'une couronne de laurier[1].

Les rayons qui environnent la tête d'Antiochus sont une allusion évidente à sa qualité de dieu présent et visible, désignée par le surnom d'Epiphane[2]. C'est ainsi que nous voyons Antiochus et Ptolémée Epiphanes couronnés de rayons sur leurs médailles. Les Dioscures, ou Castor et Pollux, qui forment le type du revers étoient vénérés par les Syriens sous le nom de Cabires, ou de dieux puissants[3]; leur attitude guerriere et la

Séleucides ; il a donc régné pendant les années 145, 144 et 143 avant l'ere chrétienne. Frœlich ne lui donnoit que deux ans de regne. Eckhel lui attribue aussi une médaille marquée de l'an 167 des Séleucides : mais nous avons prouvé que cette médaille a été frappée avec l'empreinte d'Antiochus Epiphane, vraisemblablement avant qu'on eût tiré Dionysus de sa retraite en Arabie. Voyez ci-dessus n° 23, pl. 46, pag. 318.

(1) Pellerin avoit publié ce même tétradrachme (*Rois*, pl. 11). Le monogramme paroît composé des lettres Η, Ρ et Δ ou Α : l'autre nom en abrégé commence par ΣΤΑ.

(2) Sur quelques médailles la couronne rayonnante est entrelacée de feuilles de lierre, emblême de Bacchus. Cette particularité a été négligée dans les planches exécutées par Bartolozzi pour l'ouvrage *Coins of the Seleucidæ*, pl. 13, n° 7 et 8. Voyez Haym, T. B., t. I, p. 201.

(3) Guthberlet, *de Cabiris*, chap. 3 ; Eckhel, D. N., tom. III, p. 374. Ces divinités étoient honorées plus particulièrement à Tripolis et à Beryte, villes de la

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

couronne de laurier ont rapport aux succès des armes du roi contre les troupes de Démétrius.

§. 15. TRYPHON.

Né dans les environs d'Apamée, et chargé sous Alexandre Bala du commandement des troupes de la capitale, Tryphon ne céda point à la fortune de Démétrius; et, après la mort d'Alexandre, il se fit le chef du parti qui refusoit de se soumettre au nouveau roi. Dans la carriere que son ambition venoit de lui ouvrir, dédaignant le nom modeste de Diodote[1], il le quitta pour prendre celui de Tryphon, qui désigne un homme vivant dans les grandeurs et dans les délices[2]. Pour mieux affermir son parti, il vola en Arabie, et en ramena le jeune Antiochus, fils unique de Bala, qu'il fit reconnoître pour roi, et dont il se déclara le tuteur. Investi, par ce titre, de la régence du royaume, il lui fut facile de profiter des fautes de Démétrius. Celui-ci avoit refusé le service des troupes syriennes, Tryphon les enrôla sous ses enseignes. Démétrius avoit cruellement maltraité la ville d'Antioche; elle n'opposa aucune résistance à un général habile qui venoit la venger. En ouvrant ses portes au vainqueur, elle le rendit maître de tous les éléphants de guerre qui étoient rassemblés dans son enceinte[3]. Plusieurs villes de la Syrie et de la

Phénicie; on voit aussi leurs emblêmes sur quelques médailles d'Apamée (*Coins of the Seleucidæ*, pl. 17, n° 15).

(1) C'est un de ces noms qui témoignent les sentiments religieux des parents; Diodote signifie, *donné par Jupiter, Dieudonné*.

(2) On avoit donné le surnom ou plutôt le sobriquet de *Tryphon* à Ptolémée III; mais le plus souvent on en faisoit un nom propre.

(3) Les médailles d'*Antiochus Dionysus*, qui ont pour type un éléphant portant une torche avec sa trompe, font probable-

Phénicie, où les Antiochéens exilés avoient trouvé un asile et répandu leur ressentiment, jurerent obéissance au pupille de Tryphon. Son parti fut encore fortifié par l'alliance de Jonathan, prince asmonéen qui gouvernoit la nation juive. Tryphon, aveuglé par ses succès, osa concevoir alors le dessein atroce de se défaire du jeune roi, et de se mettre à sa place. Les Juifs, qui étoient attachés par reconnoissance au fils de Bala, donnoient de l'ombrage au régent; il fit périr leur chef Jonathan et son fils par une double trahison. Antiochus Dionysus ayant été ensuite, ainsi que nous l'avons déja dit, victime des artifices et de la cruauté de Tryphon, celui-ci prit le titre de roi sans quitter celui de général.

Depuis que Tryphon eut usurpé le trône, il marcha pendant quelque temps de succès en succès, et la captivité de Démétrius parut mettre le comble à tous ceux qu'il avoit obtenus : mais, par une suite d'évènements imprévus, ce fut presque à cette époque que la fortune commença à lui devenir infidelle.

L'usurpateur, libre de toute crainte, ne garda plus aucune mesure envers ses sujets[1] : il alla même jusqu'à mécontenter les troupes; et ce mécontentement fut si fort et si général, que lorsque Antiochus, frere de Démétrius, entra en Syrie pour reconquérir le trône de son frere, la plus grande partie des soldats de Tryphon passa volontairement sous les étendards du nouveau monarque. Les trésors du roi d'Egypte, allié de Démétrius; l'influence de Rome, dont Tryphon n'avoit pu se concilier la faveur[2]; l'acharnement des Juifs, gouvernés par Simon,

ment allusion à ce fait, et, dans le même temps, aux fables de Bacchus, dont ce prince portoit le nom.

(1) Josephe, A. J., liv. XIII, ch. 7.

(2) Diodore, *Exc. leg.*, pag. 629 de l'édition de Wesseling.

frere de Jonathan, contre le traître qui vouloit les subjuguer, et qui avoit fait massacrer leurs princes, hâterent probablement sa ruine. Quoi qu'il en soit, il opposa toujours une courageuse résistance à ses ennemis réunis; il disputa le terrain en général expérimenté : mais enfin, forcé à Dora, à Orthosias, et en dernier lieu à Apamée, lorsqu'il vit que la ville étoit prise d'assaut, il se donna lui-même la mort, après avoir porté pendant cinq ans le titre de roi[1].

Le médaillon d'argent gravé sous le nº 9 peut être regardé comme unique; il appartient au cabinet de feu M. Duane, en Angleterre. Le dessin qu'on en donne ici est copié d'après une empreinte[2] : on y voit la tête de Tryphon ceinte du diadême; son caractere audacieux paroît peint sur sa physionomie. Le mouvement de la tête, qui est élevée, et celui de la chevelure, augmentent encore l'expression des traits. La légende du revers porte le nom et les titres *du roi Tryphon, général en chef*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΡΥΦΩΝΟΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ. Il paroît que Tryphon avoit réuni ce titre à celui de roi pour assurer les soldats qu'il seroit toujours leur général, et pour rappeler aux peuples que leurs plus anciens rois avoient été en même temps leurs généraux[3].

(1) J'ai suivi le récit de Strabon, le plus ancien des écrivains qui nous ont transmis les particularités de la mort de Tryphon (l. XIV, p. 668).

(2) C'est le même qu'on voit gravé dans l'ouvrage anglais, *Coins of the Seleucidæ*, pl. 15, nº 2, où l'auteur des explications a omis de remarquer la singularité de ce tétradrachme. On trouve un grand nombre de médailles de bronze d'un petit module, et quelques drachmes, avec le même type et le même monogramme qui paroît composé des lettres Χ, Α, et Ρ.

(3) L'explication que je donne du titre d'*αὐτοκράτωρ*, *autocrator*, que Tryphon a pris sur ses médailles, me paroît plus naturelle que l'explication proposée par Spanheim (*de U. et P. N.*, t. I, p. 443), qui

Le type est le casque des rois macédoniens descendants des Téménides et de Caranus. Ce casque est orné d'une grande corne de chevre. Nous avons parlé ailleurs de cet usage des rois de Macédoine[1]. Les aigles en bas-relief qui font l'ornement de la calotte, et les foudres gravés sur les joues ou attaches du casque, ont rapport au culte de Jupiter Bottiéen, divinité principale des Macédoniens et des habitants d'Antioche.

C'est la premiere fois que le casque royal forme le type des médaillons des rois de Syrie; on ne le trouvoit que sur les médailles d'Antiochus Dionysus, frappées également par l'autorité de Tryphon, qui étoit son tuteur. Il n'est pas étonnant qu'un prince distingué par ses talents pour la guerre ait fait graver sur sa monnoie ce symbole militaire de la dignité royale chez les Macédoniens, symbole qui désignoit en même temps les qualités que ce peuple guerrier desiroit dans ses princes, et les devoirs que le trône leur imposoit.

§. 16. ANTIOCHUS VII EVERGETE ou SIDETE.

A peine Antiochus fut-il informé de la captivité de son frere, qu'il quitta l'Asie mineure[2], et entra dans la Syrie avec quelques troupes qu'il avoit rassemblées à Rhodes.

croit que ce titre signifie simplement ici l'indépendance de la souveraineté. Au temps où Tryphon a régné, le titre d'*autocrator* ou d'*imperator* n'étoit usité que pour désigner le général qui commande en chef une armée, et qui n'a point de chef au-dessus de lui. Ce titre n'a désigné l'autorité politique que dans des temps postérieurs, sous les empereurs romains.

(1) Dans cette seconde partie, chap. II, ci-dessus, pag. 61 et 69.

(2) Antiochus étoit alors à Rhodes, mais auparavant il avoit résidé à Side, ville de la Pamphylie; et c'est de ce séjour, suivant le Syncelle, qu'on lui donna le surnom de Sidete. Cette opinion du chronographe est plus vraisemblable que celle de quelques autres érudits qui font dériver ce surnom

Chap. XIII
Rois de Syrie,
ou Séleucides.
Pl. XLVII.

La reine Cléopâtre, qui s'étoit renfermée dans Séleucie avec ses enfants, offrit à son beau-frere sa main, les soldats qui lui étoient demeurés fideles, et la place forte qu'elle conservoit. Antiochus sut mettre dans ses intérêts les princes hébreux qui, après la mort du jeune Dionysus et la trahison de Tryphon, ne se croyoient plus obligés de soutenir l'autorité de l'usurpateur. Le caractere du nouveau roi se montra d'une maniere si favorable, qu'une désertion presque générale affoiblit les armées de son compétiteur, et que l'enthousiasme de ses partisans lui fit donner l'honorable surnom d'*Evergete*[1], ou de *bienfaisant*. Il profita de ces dispositions pour poursuivre l'ennemi; il le força dans toutes ses retraites, et le fit périr à Apamée. Il travailla ensuite à soumettre les rebelles et à réorganiser le gouvernement, dont les ressorts avoient été relâchés ou détruits dans la longue tourmente des guerres intestines. On vit alors porter des lois séveres contre les philosophes; leurs écoles furent fermées : on exerça des persécutions contre eux, et particulièrement contre les Epicuriens[2] : mais ce fut plutôt une réaction de parti qu'une mesure dictée par la saine politique. On les punissoit uniquement pour avoir été attachés à la faction d'Alexandre Bala et de ses successeurs; car Antiochus avoit trop peu de régularité dans ses mœurs pour qu'on puisse se persuader qu'il ait agi pour l'intérêt de la morale. Il se livroit sans réserve aux excès de la table et aux amusements de la chasse; rien n'égaloit le luxe qu'il étaloit dans ses campe-

d'un mot hébreu désignant la chasse, amusement favori de ce prince. Nous verrons qu'Antiochus VIII et Antiochus IX avoient pris les surnoms d'Aspendius et de Cyzicénien, des villes d'Aspendos et de Cyzique, qui leur avoient servi de retraite.

(1) C'est ce titre qu'il prend constamment sur ses médailles. Josephe lui attribue aussi ceux d'*Eusebès*, pieux, et de *Soter*, sauveur.

(2) Athénée, liv. V, pag. 211, D; et liv. XII, pag. 547, A, B.

ments[1] : il avoit toujours près de lui une jeune princesse qui étoit à la fois sa niece et sa belle-fille[2]; et il étoit difficile de croire que ses liaisons avec elle fussent tout-à-fait innocentes. On ne peut cependant pas dire qu'il fut un prince fainéant : après avoir fait rentrer dans le devoir la Syrie, il fit la guerre aux Parthes, sous le prétexte de délivrer son frere; mais plutôt dans l'intention de recouvrer les villes grecques et les riches contrées au-delà de l'Euphrate que Mithridate Ier avoit envahies. Il obtint des succès brillants. Le roi des Parthes, vaincu dans plusieurs batailles, avoit rendu la liberté à Démétrius, dans l'espoir que celui-ci seroit un rival dangereux pour son frere. Mais le désordre et l'indiscipline qu'Antiochus avoit laissé s'introduire parmi ses troupes pendant ses quartiers d'hiver suffirent seuls pour le perdre. Ses armées furent détruites en détail; et ce ne fut qu'avec peine qu'il réussit à sauver sa liberté et sa vie. Le Parthe, affoibli par les échecs des campagnes précédentes, ne put profiter entièrement de sa victoire. Antiochus opposoit son courage à ses revers, et temporisoit dans cette partie de la haute Asie, qu'il avoit reconquise, et qui étoit devenue son partage[3]. Cléopâtre s'étant réunie à Démétrius, et la jeune prin-

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

(1) Il faut réunir ce que nous ont laissé sur les défauts de ce prince Plutarque (*Apopht.*, pag. 184), Athénée (liv. X, pag. 439, et liv. XII, pag. 540), et Valere-Maxime (liv. IX, c. 1, n° 4, *Exter.*). Ce dernier fait mention de tapisseries précieuses tissues en figures et employées pour décorer les tentes dans les expéditions militaires d'Antiochus.

(2) Cette princesse étoit fille de Démétrius, frere d'Antiochus et de Cléopâtre qui étoit devenue sa femme (Justin, liv. XXXVIII, chap. 10).

(3) Les médailles d'Antiochus VII, avec l'an 186 de l'ere des Séleucides (Eckhel, *Sylloge*, I, pag. 87; et D. N., tom. III, pag. 236), démentent le récit de la plupart des historiens qui font mourir Antiochus dans l'attaque de ses quartiers d'hiver, l'an 130 avant Jésus-Christ, 183 des Séleucides. Voyez pour cette époque les *Annales Arsacidarum* de l'abbé de Longuerue, pag. 13. Au contraire ces mêmes médailles confirment de la maniere la plus claire la

cesse, qui accompagnoit constamment Antiochus, ayant été faite prisonniere par les Parthes, ce prince forma le bizarre projet de prendre une déesse pour épouse : cette déesse étoit Anaïs ou Nanée, adorée dans l'Elymaïs[1], et dont le temple renfermoit de grandes richesses qu'Antiochus espéroit avoir pour dot, et dont il disposoit déja pour recommencer la guerre. Mais les prêtres de la déesse tendirent des piéges à l'époux prétendu; ils l'introduisirent dans le sanctuaire du temple, et l'assassinerent. C'est le troisieme Séleucide qui périt dans ces régions en tentant un sacrilége.

N° 10. On a gravé sous le n° 10 un médaillon d'Antiochus VII Evergete, frappé à Tyr. La tête du roi est ceinte du diadême[2] : le

narration de la mort d'Antiochus, telle qu'on la trouve dans une lettre insérée par l'auteur des *Macchabées*, dans le texte de son IIe livre, c. 1. L'autorité de Posidonius, cité par Athénée (liv. X, pag. 439, E), ne s'y oppose pas : elle prouve seulement que le roi des Parthes se rendit dans l'Elymaïs, et qu'il tira parti de cet évènement, auquel, suivant toutes les probabilités, il avoit contribué. Quant au surnom de *Philadelphe* (prince qui chérit son frere), qu'on ne trouve plus sur les monnoies de Démétrius II, postérieures à son retour, et qui portent la date des années 185 et 186 des Séleucides, on doit attribuer cette suppression à un refroidissement de l'amitié fraternelle, et à la jalousie de Démétrius plutôt qu'à la mort de son frere.

(1) Les Grecs établis dans ces contrées donnoient le plus souvent le nom de Diane à cette divinité orientale. Quant au projet qu'avoit Antiochus d'épouser une déesse pour l'amour de la dot, on peut le comparer aux noces avec Minerve, célébrées à Athenes par Marc-Antoine, et dont parlent Dion, liv. XLVIII, §. 39; et Séneque, *Suasor*, I, tom. III, pag. 6.

(2) J'ai remarqué quelques tétradrachmes d'Antiochus Evergete sans époque et avec le type de Minerve, sur lesquels l'effigie du roi est, non le portrait d'Antiochus, mais celui de Démétrius Ier son pere. Il y en a un dans le cabinet de la bibliotheque impériale, un autre dans celui de M. Denon. Ce sont probablement les premiers médaillons qu'on ait frappés avec son nom. Nous avons vu parmi les médaillons d'Antiochus Epiphane (pl. 46, n° 23) un autre tétradrachme qui a beaucoup d'analogie avec ceux dont je viens de parler, parcequ'il présente d'un côté le portrait d'Antiochus Epiphane, et de l'autre une époque postérieure de dix-huit ans à la mort de ce prince.

type du revers est une imitation des médailles des rois d'Egypte, et indique le mariage du roi avec Cléopâtre. L'aigle avec la palme sur les ailes ressemble à celui qu'on remarque sur les médaillons de Ptolémée Philométor, et à celui qui est gravé sur cette même planche au revers des médaillons d'Alexandre Bala, n° 1, et de Démétrius II, n° 4 et 7, mariés l'un et l'autre, ainsi qu'Antiochus, avec la même princesse du sang des Lagides. Les lettres et les monogrammes sont les mêmes sur le tétradrachme d'Antiochus Evergete que sur celui de son frere, n° 7. L'époque est différente; elle indique l'an ϛOP, 176, des Séleucides, 137 avant J.-C., troisieme ou quatrieme année du regne de ce prince.

§. 17. ALEXANDRE II, dit ZÉBINA.

La jalousie mutuelle entre les rois d'Egypte et de Syrie, et les démarches imprudentes de Démétrius II contre Ptolémée VII Physcon, oncle de sa femme, suggérerent à celui-ci l'idée de susciter un prétendant à la couronne de Syrie. Ce prétendant se faisoit passer pour fils d'Alexandre Bala, et il en portoit le nom[1]. Le parti contraire lui donna le sobriquet de *Zébina*

(1) C'est ce qu'assure Porphyre (*Græca Eusebii*, pag. 61); et je préfere son assertion à celle de Justin qui suppose Alexandre Zébina fils adoptif d'Antiochus VII Evergete. Je fonde mon opinion, 1° sur ce que Zébina emprunta le nom d'Alexandre Bala, ennemi d'Antiochus Evergete et de sa famille; 2° sur ce que Justin part de la fausse supposition que l'avènement d'Alexandre Zébina au trône est postérieur à la mort d'Antiochus VII: or cette supposition est démentie par les médailles de l'un et de l'autre. Nous en avons d'Antiochus VII avec l'an 186 des Séleucides, et d'Alexandre II avec l'an 184. La cause de l'erreur de Justin est probablement la réception pleine de sensibilité que fit Alexandre II au cadavre d'Antiochus VII, renvoyé en Syrie par le roi des Parthes. Quant à la supposition du P. Frœlich, qui a pensé qu'Alexandre II étoit le fils d'Antiochus IV Epiphane, elle est tout-à-fait gratuite, n'ayant d'autre fon-

(homme vendu), soit pour le caractériser comme un aventurier vendu aux ennemis de l'état, soit pour désigner l'obscurité de sa naissance. C'étoit un jeune homme d'un assez bon naturel et plein d'humanité, ainsi que le prince qu'on lui donnoit pour pere[1]; mais il n'avoit que des talents médiocres. Cependant il réussit dans son entreprise: Démétrius, battu, fut massacré par les ordres de sa propre femme; et Alexandre entra en vainqueur dans la capitale. Il se crut alors assez fort pour se soustraire à la dépendance du roi d'Egypte; peut-être aussi vouloit-il, par cette conduite ferme et vigoureuse, faire reconnoître l'injustice du surnom offensant dont les Syriens l'avoient flétri. Quelle qu'ait été la cause de sa conduite, elle détermina Ptolémée à changer de parti, et à faire sa paix avec sa niece et avec Antiochus VIII. Alexandre, dénué de ressources, voulut s'en procurer en s'emparant des richesses des temples; il enleva la Victoire d'or qui étoit dans les mains du Jupiter d'Antioche, en alléguant pour excuse qu'il empruntoit la victoire des dieux mêmes. Le peuple, irrité de cette profanation, se souleva bientôt ouvertement lorsque Alexandre tenta d'enlever le colosse même de Jupiter[2]. Il fut forcé de prendre la fuite, et chercha à se réfugier dans la Grèce; mais les tempêtes et les corsaires s'étant opposés à son passage, il tomba entre les mains de ses ennemis, et il termina sa vie soit par leur ordre, soit de sa propre main.

dement qu'une méprise dans l'application d'un passage d'Athénée (liv. V, pag. 211); et elle est insoutenable parceque Alexandre II étoit un jeune homme (Justin, liv. XXXIX, c. 1), et qu'Antiochus IV étoit mort trente-cinq ans auparavant.

(1) Diodore, *Excerpta*, pag. 593, édit. de Wesseling.

(2) Nous avons vu que ce colosse étoit d'or et d'ivoire comme celui d'Olympie. Sur le tétradrachme que j'ai fait graver ici, la figure de la Victoire qui est dans la main droite de Jupiter a été presque emportée par le bord.

Il avoit régné depuis l'an 129 jusqu'à l'an 123 avant l'ere chrétienne[1]. Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

Le portrait de ce prince est gravé sur le médaillon n° 11. Sa tête est ceinte du diadême; le type du revers représente la statue colossale de Jupiter assis, telle qu'on la voit sur plusieurs médaillons des Séleucides, et qui fut la cause des derniers malheurs de Zébina. La légende porte le nom *du roi Alexandre*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, sans aucun autre titre; vraisemblablement à l'imitation des médailles d'Alexandre le-Grand[2]. Quoique Zébina ne soit désigné ici par aucun surnom distinctif, on ne peut douter que ce tétradrachme ne lui appartienne. On aperçoit au premier coup-d'œil qu'il a été fabriqué en Syrie, et que le portrait n'est pas celui d'Alexandre Bala; or aucun autre roi de Syrie, excepté lui et Zébina, n'ayant porté le nom d'Alexandre, ce portrait ne peut être que celui de Zébina. D'ailleurs des médaillons parfaitement semblables, portant des époques qui ne peuvent convenir qu'au regne d'Alexandre II, achevent de démontrer qu'ils appartiennent à ce prince[3]. Sa physionomie est jeune, fine, et assez agréable. N° 11.

(1) Quelques-unes de ses médailles sont marquées de l'an 184, et quelques autres de l'an 190 des Séleucides.

(2) C'est à l'imitation de ce conquérant qu'on voit sur plusieurs médailles la tête d'Alexandre Zébina coiffée de la dépouille d'un lion, ainsi que celle d'Alexandre Bala qu'il se donnoit pour pere; nouvel exemple propre à confirmer l'opinion que j'ai énoncée à l'égard du portrait d'Alexandre-le-Grand, gravé sur quelques-unes de ses médailles dans le costume d'Hercule. Nous avons sur d'autres médailles la tête de Zébina décorée de rayons: il a fait usage de cet ornement comme par droit héréditaire. On trouve sur les médailles d'Alexandre Bala le portrait de ce prince orné de la même couronne, parure qu'il avoit imitée de son pere Antiochus Epiphane.

(3) Il y en a un semblable au cabinet impérial, avec l'an ΘΠΡ, 189, des Séleucides, 124 avant J.-C. J'ai cependant fait dessiner le médaillon sans époque, parceque le portrait du roi y est mieux conservé.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVII.

§. 18. CLEOPATRE, REINE DE SYRIE.

La maison des Lagides, qui occupoit le trône d'Egypte, fournit à l'histoire plusieurs exemples de femmes ambitieuses qui sacrifierent les liens de la nature à la passion de régner[1]; mais il n'y en a eu peut-être aucune que cette passion ait poussée à plus de crimes que Cléopâtre, reine de Syrie et fille de Ptolémée Philométor. Elle eut trois rois pour époux[2], et fut la mere de quatre fils qui ont régné[3]; mais elle ne sembloit être épouse que pour satisfaire sa jalousie vindicative[4]; elle ne se montroit mere que par l'autorité absolue qu'elle exerçoit sur ses enfants. Son dernier mari et le second de ses fils furent ses victimes; elle périt elle-même en préparant la mort au troisieme.

On a vu comment cette princesse avoit passé du lit d'Alexandre dans celui de Démétrius II; comment Antiochus VII son beau-frere s'unit avec elle par les nœuds de l'hymen, pendant que Démétrius étoit prisonnier chez les Parthes; comment elle se réconcilia avec celui-ci lorsqu'il eut recouvré sa liberté, et que la fortune parut le favoriser; et comment enfin elle le fit massacrer lorsque la fortune l'abandonna de nouveau. Alors l'ambi-

(1) La mere et la sœur de Cléopâtre, reines d'Egypte, qui portoient toutes le même nom, avoient troublé leur famille et leur royaume par leur caractere ambitieux.

(2) Alexandre Ier Bala, Démétrius II, et Antiochus VII.

(3) D'Antiochus VI Dionysus qu'elle avoit donné à Bala, de Séleucus V, et d'Antiochus VIII ou *Grypus*, nés de son mariage avec Démétrius II, et d'Antiochus IX Philopator, dit le Cyzicénien, qui avoit eu pour pere Antiochus VII Evergete, frere de Démétrius.

(4) Lorsque Cléopâtre ordonna la mort de Démétrius son mari, elle affectoit de la jalousie contre Rhodogune, princesse du sang des Parthes, que Démétrius II avoit épousée (Appien, *Syr.*, §. 68).

tieuse reine mit la couronne sur la tête de Séleucus, l'aîné des deux fils qu'elle avoit eus de Démétrius, croyant pouvoir régner elle-même sous le nom d'un prince qui étoit encore très jeune. Mais le nouveau roi ne lui paroissant pas disposé à se laisser gouverner, cette mere dénaturée lui perça le cœur d'un coup de fleche[1], et appela Antiochus VIII, qui étoit le cadet, à partager le trône avec elle. Le jeune prince s'abstint pendant long-temps de se mêler des affaires; mais enfin il se lassa d'obéir; et sa mere, qui avoit encore un fils[2] sous le nom duquel elle se proposoit de régner, forma le projet de se défaire d'Antiochus par le poison. Le roi découvrit à temps ce projet atroce, et contraignit sa mere à boire la coupe qu'elle lui avoit apprêtée. La fin tragique de Cléopâtre arriva l'an 192 des Séleucides, 121 avant l'ere chrétienne[3].

Parmi les reines de Syrie, Cléopâtre est la seule qui ait fait frapper la monnoie avec son nom, et dont l'effigie soit réunie à celles des rois ses époux ou ses fils[4].

(1) Probablement à la chasse (Appien, *Syr.*, §. 69).

(2) Antiochus IX, qu'elle faisoit élever à Cyzique loin de ses états.

(3) Il existe des médaillons d'Antiochus VIII et de Cléopâtre sa mere, avec la date de l'an 192 (*Coins of the Seleucidæ*, pl. 20, nº 16).

(4) Les reines de la maison des Lagides, du sang desquels Cléopâtre étoit issue, avoient donné cet exemple. Les antiquaires ont cru reconnoître, sur quelques médailles de bronze des rois Séleucides, les effigies d'autres reines de Syrie, antérieures à Cléopâtre. C'est une méprise : ces prétendues effigies de reines ne sont que les têtes idéales de quelques déesses, et quelquefois la tête d'Apollon. On les voit souvent les mêmes sous plusieurs regnes différents. Quant à Cléopâtre, M. Sestini a décrit un tétradrachme frappé en son nom seul, et daté de l'an 187 des Séleucides. Elle y porte le nom de *déesse de la fertilité*, ΘΕΑΣ ΕΥΕΤΗΡΙΑΣ (*Descript. num.*, pag. 499). Ce même numismatiste a élevé des doutes sur d'autres médailles qui présentent la tête de Cléopâtre en Isis, accolée à celle d'Alexandre Bala, et qui ont été frappées au nom de ce prince; il paroît cependant que quelques-unes sont authentiques : le boisseau

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII. N° 12.

Le médaillon gravé sous le n° 12 a été frappé la même année où Démétrius II et Séleucus VI avoient été sacrifiés par Cléopâtre à son ambition, et lorsque Antiochus VIII avoit reçu d'elle le titre de roi. La tête de Cléopâtre, vue de profil, est réunie avec celle de son fils; mais la reine occupe la place d'honneur: elle est à la droite et sur le devant. Sa tête est coiffée d'un voile, et ses cheveux sont bouclés sur le front à la maniere égyptienne. Le profil du jeune roi se distingue par le nez, qui est long et aquilin, et qui lui fit donner le surnom de *Grypus;* son front est ceint du diadême.

Le type du revers ressemble à celui des médaillons des Lagides; et nous avons remarqué cette ressemblance dans d'autres médaillons de ses prédécesseurs. Ce type est l'aigle; mais cet oiseau n'a plus les ailes surmontées d'une palme comme sur les monnoies de Ptolémée Philométor, pere de Cléopâtre. Les noms *de la reine Cléopâtre, du roi Antiochus*, ΒασιλισΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, forment la légende. L'an ΖΠΡ, 187, des Séleucides (126 avant J.-C.), et un monogramme, sont gravés dans le champ du médaillon.

§. 19. ANTIOCHUS VIII EPIPHANE, SURNOMMÉ GRYPUS.

La Syrie, après la mort de Zébina, respira quelque temps; Grypus lui-même, depuis qu'il régna seul, jouit de huit années d'une tranquillité que tant de rois ses prédécesseurs n'avoient connue que pendant de très courts intervalles. Son mariage avec

ou *modius*, et la corne d'abondance, qui ornent le buste de Cléopâtre sur une de ces médailles, répondent trop bien au surnom de déesse de la fertilité, que M. Sestini lui-même à lu sur un médaillon dont il ne soupçonne pas l'imposture.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

Tryphene sa cousine, fille de Ptolémée VII, lui avoit assuré la paix du côté de l'Egypte. Mais une ambition criminelle lui inspira le desir de se défaire d'Antiochus, qui étoit, comme lui, fils de Cléopâtre, et dont le pere étoit Antiochus Evergete son oncle. Le jeune prince étoit élevé à Cyzique : Grypus tenta de le faire périr par le poison. La trame fut découverte, et la guerre entre les deux freres en fut le résultat[1]. Quoique Grypus fût maître d'Antioche, il ne pouvoit pas compter, jusqu'à un certain point, sur la fidélité de la population immense que cette ville renfermoit dans sa quadruple enceinte, et qui étoit toujours avide de nouveautés : en effet le mariage que le Cyzicénien contracta avec une princesse du sang des Lagides, sœur de la reine de Syrie, lui ayant procuré une armée, il attaqua son frere, le défit, et s'empara d'Antioche. Mais le vaincu ne tarda pas à prendre sa revanche; et Grypus ne put empêcher sa femme furieuse de se baigner dans le sang de sa propre sœur. Les alternatives de la guerre renouvellent bientôt des scenes également sanglantes; Tryphene tombe immolée aux mânes de sa sœur; Grypus est contraint de se réfugier dans l'Asie mineure[2]; il en revient avec une nouvelle armée : un accord, dicté par la froideur et la dissimulation, termine enfin la guerre entre les deux frères. Le royaume des Séleucides est divisé; les villes les plus florissantes vendent pour des priviléges leur secours aux deux rivaux; elles se déclarent libres au milieu de la monarchie[3];

(1) Justin, liv. XXXII, chap. 2.

(2) Dans la ville d'Aspendos de la Pamphylie : c'est de là que quelques auteurs avoient donné à Antiochus VIII le surnom d'Aspendien (Porph., *Gr. Euseb.*, p. 62).

(3) La ville d'Aradus, du temps des guerres civiles entre Séleucus II et Antiochus Hiérax, avoit déja obtenu quelques priviléges qui mettoient des bornes à l'autorité des rois; mais l'autonomie, ou la liberté de plusieurs autres villes de la Syrie, date du regne de Grypus, et particulièrement de l'époque de la guerre entre son frere et lui.

plusieurs gouverneurs se rendent indépendants; la guerre se rallume entre les deux freres; le roi de la Judée et Ptolémée Lathyre prennent part aux troubles de la Syrie, et la guerre étrangere ajoute ses horreurs à celles de la guerre civile; un nouveau mariage de Grypus avec une princesse d'Alexandrie, qui étoit sa belle-sœur, et qui avoit fait divorce avec Lathyre[1], irrite encore la colere du prince égyptien : enfin un Syrien de Berhée gagne la confiance de l'aîné des deux freres, et conspire sa ruine. Grypus périt par l'artifice de ce ministre perfide, ou est surpris par la mort au moment où il alloit être victime de la conspiration[2]. Héracléon, c'est le nom du ministre, tente de se faire roi : mais Séleucus, l'aîné des enfants que Grypus avoit eus de Tryphene[3], réussit à se placer sur le trône paternel.

Antiochus Grypus avoit pris, à l'âge de seize ans, le titre de roi; il en régna vingt-neuf, si on comprend dans le nombre l'année ou les deux années de sa retraite en Asie. Il mourut l'an 97 avant l'ere chrétienne[4].

N° 13 et 14. Deux de ses médaillons sont gravés sous les n° 13 et 14 de cette planche; le premier a pour type l'aigle des rois d'Egypte,

(1) Cléopâtre Sélene, sœur et femme de Ptolémée VIII Lathyre, que sa mere avoit obligée à divorcer.

(2) Le récit de Josephe porte qu'Héracléon fit mourir son maître (A. J., l. XIII, c. 23, n°. 4); mais Athénée, qui avoit écrit une histoire des rois de Syrie, dit seulement que peu s'en fallut qu'Héracléon n'ôtât la couronne à Grypus (liv. IV, pag. 153, B.) : d'ailleurs Trogue Pompée assuroit qu'après la mort d'Antiochus Grypus, Héracléon voulut s'emparer de ses états : *Ut in Syriâ Heracleo, post mortem regis, occupârit imperium* (*Prolog.*, liv. XXXIX). De ces différents récits il paroît résulter que Grypus prévint par sa mort naturelle la conspiration qu'Héracléon avoit tramée pour le détrôner lui et sa famille.

(3) Ils étoient cinq, Séleucus l'aîné, Antiochus et Philippe, jumeaux, Démétrius, et un autre Antiochus : leurs dissensions extérieures, et celles qu'ils eurent avec leurs cousins, entraînerent le renversement du trône des Séleucides.

(4) Josephe, A. J., l. XIII, c. 13, §. 4.

et fait allusion au mariage de Grypus avec Tryphene, sœur de Ptolémée VIII. La date marquée dans le champ est l'an 198, HϘP[1], des Séleucides, 115 avant J.-C. Alors Antiochus VIII régnoit en paix.

Le second médaillon est sans date. Le type du revers présente une figure qui ressemble à celle de Jupiter : elle est debout, et porte un astre dans la main droite; la tête est surmontée d'un croissant. On a remarqué sur d'autres médaillons semblables que cette figure est tantôt nue, tantôt enveloppée, comme ici, d'un manteau qui couvre la moitié inférieure du corps; que sur quelques médailles elle est couronnée de laurier, et que sur d'autres elle a, comme sur ce médaillon, les cheveux attachés par un simple *strophium*, ou cordon; enfin qu'elle est ordinairement représentée avec la barbe, mais qu'elle l'est aussi quelquefois sans barbe, et qu'elle tient dans sa main gauche un sceptre dont le sommet est souvent terminé par un ornement pareil à celui du sceptre de Jupiter.

Ces variétés ne sont peut-être pas assez importantes pour changer le caractere de la figure : elles ont paru néanmoins assez remarquables au savant Eckhel pour le faire douter qu'elle soit véritablement celle de Jupiter[2], d'autant plus que l'astre et le croissant sont des accessoires qu'on n'est pas dans l'usage de regarder comme des attributs de ce dieu. D'un autre côté, on ne peut se dissimuler que cette figure n'ait une grande ressemblance avec plusieurs autres qui représentent indubitablement

(1) La forme du *koppa* est remarquable; on le prendroit pour un *iota*; mais le point du sommet présente une petite saillie sur la gauche qui tient lieu du ventre du *koppa*, Ϙ. Ce médaillon avoit été publié par Pellerin (*Rois*, planch. 12) : le monogramme placé dans le champ est composé d'un Δ et d'un P.

(2) D. N., t. III, p. 240.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

Jupiter. Vaillant a pensé que le roi de l'Olympe étoit figuré ici comme le dieu qui donne au monde les saisons et l'année; car l'astre, emblème du soleil, et le croissant, emblème de la lune, sont des symboles de l'année et des mois [1].

Quoique cette explication ne soit pas dénuée d'une certaine vraisemblance, elle laisse toujours quelque incertitude, puisque la figure en question paroît sur quelques médailles sans aucun des symboles de Jupiter. D'ailleurs on remarque sur plusieurs autres médailles frappées, comme celle-ci, en Syrie, des emblêmes qui paroissent désigner quelques mois en particulier: telles sont les médailles d'Antioche, sur lesquelles l'astre et le croissant accompagnent le signe du belier [2]. On trouve souvent dans les légendes des tétradrachmes des Arsacides le nom des mois du calendrier macédonien, qui étoit devenu, après la conquête, le calendrier de tous les états fondés par les successeurs d'Alexandre [3]. Enfin la légende de plusieurs autres médailles d'Antioche prouve qu'elles ont été frappées à l'occasion et à l'époque de la nouvelle année [4].

La figure gravée sur ces médaillons ne représenteroit-elle pas le mois appelé *Dius*, ou mois de Jupiter, qui ouvroit

(1) Vaillant, *Hist. reg. Syr.*, p. 342. Des médaillons de Commode représentent Jupiter appuyant sa main sur le cercle du zodiaque, d'où sortent les figures des quatre saisons.

(2) Cette constellation répondoit au mois Artémisius, le premier des mois du printemps chez les Macédoniens; et c'étoit dans le mois Artémisius qu'Antioche avoit été fondée (Noris, *de Epoch. Syro-Maced.*, *diss.* III, c. 2). Je conjecture que le signe du belier, tant répété sur les médailles de cette ville, n'est qu'une allusion à l'époque de sa fondation.

(3) Noris (*de Epoch. Syro-Maced.*, *diss.* I, c. 1.

(4) Celles qui ont pour légende ces trois mots, ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ, *l'année nouvelle et sacrée*, suivis d'un chiffre ou d'un adjectif de nombre. Voyez, sur ces médailles, les remarques de l'abbé Belley, dans les *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, tom. XIX, pag. 447.

l'année macédonienne, comme le mois de janvier l'année romaine[1].

Si cette conjecture étoit admise, on expliqueroit sans difficulté la ressemblance de la figure qui représente ce mois personnifié avec celle de Jupiter dont il porte le nom. Le croissant qui brille sur sa tête seroit le symbole reconnu du mois; l'astre qu'il a dans la main seroit un emblême du soleil, et signifieroit l'année que le mois de Dius ouvre, et apporte, pour ainsi dire, aux mortels.

§. 20. ANTIOCHUS IX PHILOPATOR, DIT ANTIOCHUS DE CYZIQUE.

Ce prince étoit fils de Cléopâtre et d'Antiochus VII; il étoit ainsi frere et cousin d'Antiochus Grypus, qui régnoit en Syrie: mais Grypus, frere dénaturé, étoit digne de sa mere[2]; mille pieges tendus par lui menacerent bientôt la vie de son jeune frere. Philopator préféra la guerre ouverte. La fortune ne tarda pas à lui offrir les moyens d'en courir les chances. Vers cette même époque, la mere de Ptolémée VIII avoit forcé ce prince à répudier Cléopâtre, qui étoit à la fois sa femme et sa sœur. La princesse répudiée accepta la main de Philopator, et engagea l'armée de Chypre à combattre pour les droits de son nouveau mari. Il entra en Syrie, s'empara d'Antioche, la perdit, et la reprit. Dans ces vicissitudes, Cléopâtre périt victime de sa sœur Tryphene, qui satisfit à son tour par son sang la vengeance de Philopator.

(1) Fabricius, *Menologium*, pag. 42 et sqq.

(2) Appien, *Syr.*, §. 69.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

Le royaume des Séleucides fut partagé entre les deux freres; et ce partage fut le signal des derniers malheurs de la Syrie.

La paix entre les deux princes ne fut qu'éphémere; à chaque instant ils reprenoient les armes: l'état étoit continuellement déchiré par leurs querelles, et tomboit en ruine. A la mort de son frere, Philopator s'empressa de se rendre maître d'Antioche, où il épousa Cléopâtre Sélene, veuve de Grypus; mais Séleucus, l'aîné de ses neveux, ne le laissa pas jouir long-temps de ce succès [1]: il l'atteignit près de la capitale, et lui livra bataille. Philopator, dans le fort de la mêlée, se voyant emporté dans les rangs ennemis par le cheval qu'il montoit, se donna lui-même la mort [2]. Cet évènement arriva l'an 96 avant J.-C. [3]

Antiochus Philopator étoit homme de guerre; mais il ne savoit pas gouverner: le temps que lui laissoit l'exercice de la chasse, qui étoit sa principale occupation, il le perdoit avec les mimes et les bateleurs, et il étoit si passionné pour leurs jeux, que souvent il s'amusoit à faire mouvoir lui-même, par des mécanismes ingénieux, des marionnettes d'une stature gigantesque [4].

(1) Porphyre dit que Philopator, ou Antiochus le Cyzicénien, avoit eu pour son partage la Célésyrie; Antioche étoit donc sous la domination de son frere. Mais Philopator sort d'Antioche pour combattre Séleucus son neveu: il s'en étoit donc emparé (*Græca Eusebii*, p. 62). Ce fut probablement à cette occasion qu'il fit fondre l'or qui formoit le colosse de Jupiter, et y fit substituer du bronze doré (Clément d'Alexandrie, *Protreptico*).

(2) J'ai suivi le récit de Porphyre, qui est ici plus détaillé que celui des autres historiens. Josephe le fait périr par ordre de Séleucus.

(3) Cette époque a été prouvée par l'abbé Belley, au moyen de médailles jusqu'alors inconnues, et publiées dans le vol. XXIX des *Mém. de l'Ac. des bell.-lett.*, p. 216.

(4) Diodore, *Excerpta*, pag. 606 de l'édition de Wesseling. Ce genre d'amusement d'Antiochus avoit été jusqu'ici mal expliqué, parcequ'on ne savoit pas que le mot ζῶον signifie très souvent, en grec, *figure humaine*, peinte ou sculptée; et on le traduisoit toujours par *animal*.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVII.
N° 15.

La tête gravée sur le médaillon n° 15 est sans contredit un portrait d'Antiochus le Cyzicénien ou Philopator. Le type du revers présente la figure de Minerve debout et tout armée, avec la légende *du roi Antiochus Philopator*[1], ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ: on voit dans le champ quelques monogrammes. Cette légende ne suffiroit pas pour nous assurer que les médailles sur lesquelles on la trouve appartiennent véritablement à ce prince; car aucun écrivain ancien n'a dit qu'Antiochus IX ait été distingué par le surnom de Philopator: mais les époques marquées sur plusieurs de ces médailles, époques qui répondent au temps où Antiochus de Cyzique a régné[2], ne laissent aucun doute à ce sujet.

Le portrait du roi est sans barbe sur plusieurs médaillons[3]. Nous avons remarqué la même variété sur les médailles de quelques autres rois de Syrie et de Cappadoce.

La figure de Minerve, qu'on voit souvent sur les monnoies des rois de Syrie, est probablement une imitation de la statue colossale de bronze que Séleucus Nicator avoit élévée en l'honneur de cette déesse[4].

(1) Antiochus IX semble avoir pris le surnom de Philopator, parceque Antiochus VII Evergete, son pere, s'étoit distingué par sa piété envers les dieux, et par son humanité envers ses sujets; de sorte que sa mémoire étoit honorée, au lieu qu'on détestoit celle de Démétrius, de qui Antiochus Grypus étoit issu.

(2) Les médailles d'Antiochus IX avec une époque se trouvent dans les ouvrages souvent cités de Vaillant et de Frœlich, dans le *Tesor. britan.* de Haym, dans les *Rois* de Pellerin, et dans l'ouvrage intitulé, *Coins of the Seleucidæ*.

(3) J'ai fait graver un de ces médaillons au n° 16 de la pl. 57 de supplément.

(4) Malela, liv. VIII, pag. 85. C'est un type qu'on trouve sur quelques médailles de ses prédécesseurs, et que son pere avoit adopté dans ses tétradrachmes. La même figure de Minerve, avec les mêmes attributs, a été, ainsi que nous l'avons vu à la planche 44, le type ordinaire des médailles d'argent que les rois de Cappadoce ont fait frapper depuis Ariarathe V, qui, par sa mere, étoit du sang des Séleucides.

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVII.

§. 21. SELEUCUS VI EPIPHANE.

Ce prince, l'aîné des cinq enfants que Tryphene avoit donnés à Grypus, trouva, à la mort de son pere, la capitale occupée par l'usurpateur Héracléon; et elle le fut bientôt après par Antiochus de Cyzique. On a vu au paragraphe précédent comment Séleucus l'attaqua et le fit périr. Il s'empara d'Antioche; mais de prompts revers vinrent troubler son triomphe. Antiochus le Pieux, fils d'Antiochus de Cyzique, qui avoit échappé aux poursuites de Séleucus, s'étoit mis à la tête du parti de son pere, et il força son rival à évacuer la Syrie, et à se retirer dans la Cilicie. Séleucus se fortifia dans une ville qui portoit le nom de Mopsus[1]: mais les besoins de son armée l'ayant rendu un hôte trop incommode aux habitants, ils mirent le feu au gymnase, que Séleucus avoit choisi pour sa résidence, et il périt misérablement dans cet incendie, la deuxieme année de son regne, l'an 95 avant J.-C.[2]

N° 16. Le médaillon de Séleucus VI, n° 16, présente d'un côté la tête du roi sans barbe, de l'autre Minerve, telle que nous l'avons vue sur le médaillon d'Antiochus IX[3]. La légende offre les noms

(1) On l'appeloit *Mopsus* ou *Mopsuestia*, c'est-à-dire l'autel de Mopsus: c'étoit le nom d'un devin des temps héroïques.

(2) Cette époque a été prouvée par l'abbé Belley, *Histoire de l'Académie des belles-lettres*, t. XXIX, p. 216 et suiv.

(3) Le tétradrachme gravé ici ressemble presque en tout à un autre du même roi, publié dans l'ouvrage anglais, *Coins of the Seleucidæ*, pl. 21, n° 10; et auparavant dans les *Annal. reg. Syr.*, pl. 15, n° 3; les dessinateurs n'y avoient pas saisi le véritable caractere de la tête. D'autres médailles offrent le portrait de Séleucus avec un peu de barbe. J'ai fait graver le dessin d'une de ces médailles au n° 15 de la planche 57 de supplément.

du roi Séleucus Epiphane Nicator, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ. Le premier de ces surnoms avoit été porté par son pere; le second a rapport à la victoire qui le délivra d'Antiochus IX son compétiteur. Un monogramme, quelques caracteres isolés, et une palme, sont gravés dans le champ du médaillon [1].

Les médailles de Séleucus VI n'ont point de dates: les écrivains qui parlent de lui ne le distinguent par aucun des surnoms qu'il a pris sur ses médailles : cependant il est certain qu'elles ne peuvent appartenir à aucun autre roi de ce nom. La seule inspection de la fabrique et du type suffit pour leur faire assigner cette époque : elles ont une ressemblance si frappante avec celles d'Antiochus de Cyzique et de Démétrius III, contemporains de Séleucus, qu'il est impossible de s'y méprendre.

§. 22. ANTIOCHUS X EUSEBÈS, OU LE PIEUX.

L'histoire de Syrie ne nous offrira dorénavant d'autre spectacle que celui des guerres les plus acharnées entre les deux branches de la famille royale, issues de deux fils que Cléopâtre avoit eus des deux freres Démétrius II et Antiochus VII. Antiochus X étoit, par le Cyzicénien, le petit-fils d'Antiochus VII. Lors de la catastrophe de son pere, une courtisane d'Antioche, touchée de sa jeunesse et de sa beauté, lui procura les moyens de se réfugier à Aradus, où il prit le titre de roi [2]. Bientôt il eut rassemblé une armée avec laquelle il attaqua Séleucus, le battit,

(1) Les lettres isolées sont Z et H; le monogramme est composé de quatre lettres, Δ, O, T, et Y.

(2) Appien, *Syr.*, §. 69; Josephe, A. J., liv. XIII, c. 13, n. 4.

et le poursuivit dans la Cilicie, où il le fit périr. Mais la branche de Démétrius II lui opposoit encore quatre compétiteurs.

Antiochus XI et Philippe, freres jumeaux, partagerent le trône de Séleucus VI leur aîné, et marcherent contre Antiochus X leur cousin. Antiochus X fut encore une fois vainqueur; l'un des deux compétiteurs périt dans la déroute de l'armée. Le vainqueur, pour s'affermir sur le trône, épousa Sélene, veuve de Grypus son oncle et de son pere le Cyzicénien. Cette princesse étoit douée du courage viril qui distinguoit les femmes du sang des Lagides.

La nouvelle de ce mariage enflamma de colere et de jalousie Ptolémée Lathyre, frere de Sélene, et qui avoit été son premier mari[1]; il opposa à Antiochus X un nouveau compétiteur, Démétrius III, quatrieme fils de Grypus. Ce prince réunit ses forces à celles de Philippe son frere; et Antiochus se vit en peu de temps réduit à une telle extrémité, qu'il fut contraint de chercher un asile chez les Parthes. On n'a plus depuis sa fuite aucune connoissance certaine des évènements de sa vie; il paroît que, profitant de la discorde qui ne tarda pas à diviser les freres, il parvint à recouvrer quelques débris de son royaume, dont il fut dépouillé de nouveau par Tigrane[2]. Dans les temps qui suivirent, il n'est plus fait mention de lui dans l'histoire : on sait cependant qu'après sa mort quelques villes de la Phénicie

(1) Voyez ci-après le §. 14 du ch. xviii, où je discuterai, dans une note, les fondements de cette assertion.

(2) L'abbé de Longuerue assure, sans hésiter, qu'Antiochus recouvra sa capitale, et que ce fut avec le secours du roi des Parthes, Mithridate II (*Annal. Arsacid.*, p. 16, *an.* 92, A. C.). Comme cet érudit ne cite aucun garant de son assertion, il nous sera permis de douter de ces faits, et particulièrement du secours des Parthes. Les armes de Mithridate II avoient été employées en faveur, non d'Antiochus X, mais de Philippe son ennemi, ainsi que nous le verrons aux §§. 24 et 25.

resterent pendant plusieurs années fidelles à sa veuve et à ses enfants[1]. Nous parlerons, au §. 27, d'Antiochus XIII, qui étoit l'aîné, et qui est le dernier Séleucide dont le front ait été ceint du diadême de ses peres.

N° 17 et 18.

Le médaillon gravé sous le n° 17 appartient à Antiochus X: le nom et les titres *du roi Antiochus Eusebès* (ou pieux) *Philopator,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ, forment la légende du revers[2], sur lequel est gravée la figure de Jupiter assis[3], type qu'on trouve très fréquemment sur les tétradrachmes des Séleucides, frappés à Antioche. On voit de l'autre côté la tête en profil du jeune roi, ceinte du diadême et sans barbe. Cependant son effigie, sur la médaille de bronze n° 18, nous le montre avec un peu de barbe à l'extrémité des joues[4]. On observe cette différence de costume dans les portraits de presque tous les princes Séleucides qui ont régné à cette derniere époque. Le revers a pour type la Victoire, emblême des premiers succès d'Antiochus, et pour légende le nom et le titre *du roi Antiochus Eusebès,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ.

(1) Voyez, sur ces faits et sur leurs époques, Noris, *ad Cenotaphia Pisana*, diss. II, c. 11, tom. III, *oper.*, p. 354.

(2) Les surnoms d'*Eusebès* et de *Philopator* désignoient l'intention qu'avoit Antiochus de montrer par ses actions combien il chérissoit la mémoire de son pere. Lorsqu'il épousa Sélene, qui avoit été mariée avec celui-ci en troisiemes noces, son surnom d'*Eusebès* (ou pieux) fut un sujet de plaisanterie. On disoit de lui qu'il avoit poussé la piété filiale jusqu'à se faire un devoir de consoler la veuve de son pere. Appien, qui a donné tant d'éloges à Séleucus Ier, de ce qu'il avoit cédé son épouse à son fils, regarde l'action d'Antiochus Eusebès comme un inceste, parcequ'on ne pouvoit sans doute supposer ici le consentement du pere. Ces nuances d'opinions, par rapport aux mœurs, méritent d'être relevées dans l'histoire.

(3) C'est le même médaillon, gravé moins correctement dans Vaillant, *Hist. reg. Syr.*, p. 393.

(4) Cette médaille est la même que Vaillant a publiée (*Hist. reg. Syr.*, p. 392).

§. 23. ANTIOCHUS XI PHILADELPHE.

Antiochus XI et Philippe étoient fils jumeaux de Grypus et de Tryphene : sans se contester réciproquement le droit d'aînesse, ils prirent ensemble le titre de rois de Syrie, et le surnom de Philadelphes, ou de *freres qui s'aiment.* Ce surnom indiquoit l'amitié dont ils étoient unis, et peut-être aussi l'ardeur dont ils étoient animés pour venger la mort de Séleucus leur frere aîné. En effet ils entrerent en Cilicie, s'emparerent de la ville de Mopsus, dont les citoyens avoient fait périr leur frere, et en firent massacrer les habitants et raser les édifices. Ils furent moins heureux en combattant Antiochus Eusebès; leur armée fut défaite; et Antiochus Philadelphe, en fuyant, fut renversé dans l'Oronte, où il se noya. Son regne commença et finit dans la même année.

Nº 19. La médaille de bronze gravée sous le 19 est un monument certain du regne de ce prince, dont elle présente l'effigie. Antiochus Philadelphe a une barbe courte, ainsi qu'Eusebès son compétiteur, sur la médaille nº 18. Le type du revers offre la figure de Minerve victorieuse, telle que nous l'avons vue sur d'autres médailles des rois de Syrie, et a pour légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ : (monnoie) *du roi Antiochus Epiphane Philadelphe*[1].

Le surnom d'Epiphane est celui que son pere Grypus et son frere Séleucus VI avoient porté; nous avons indiqué les motifs de celui de Philadelphe. Ce surnom assure exclusivement la mé-

(1) Elle se trouve aussi dans Vaillant, *loco citato*, pag. 371.

daille dont il s'agit à Antiochus XI : il auroit pu convenir pareillement à Antiochus VII; mais ce prince ne l'avoit point pris, ainsi que le prouvent les médailles qui lui appartiennent incontestablement. D'ailleurs on découvre dans la physionomie d'Antiochus Philadelphe une grande ressemblance avec celle de son pere Grypus; et ses médailles ne different point, pour la fabrique et pour le travail, des médailles frappées à la même époque par d'autres princes de sa famille[1].

§. 24. PHILIPPE PHILADELPHE.

Après la mort d'Antiochus XI, frere jumeau de Philippe Philadelphe, ce prince ne resta pas long-temps le seul chef de son parti : Démétrius, quatrieme fils de Grypus et de Tryphene, secondé par le roi d'Egypte, s'empara de Damas; et en partageant avec Philippe les dangers de la guerre, il partagea ses droits à la couronne. Leurs armes furent heureuses; et Antiochus Eusebès fut contraint d'abandonner la Syrie. Malheureusement la concorde entre les deux vainqueurs ne fut qu'éphémere : Philippe fut le premier à la troubler en tendant des piéges à son frere[2]. Cette injuste entreprise manqua de lui être funeste;

(1) On trouve dans les cabinets des médaillons d'argent qu'on attribue à Antiochus Philadelphe, quoiqu'on n'y lise pas ce surnom, et que la tête du roi soit sans barbe. Ces médaillons sont d'Antiochus VIII Epiphane ou Grypus, pere de Philadelphe : ce dernier est toujours représenté avec un peu de barbe sur ses médailles certaines. Il est vrai que ces tétradrachmes different beaucoup, par la fabrique, de plusieurs autres tétradrachmes de Grypus, et ressemblent à ceux de Philippe. Cette différence doit être attribuée, suivant moi, à la différence des temps : les médaillons dont il s'agit appartiennent aux dernieres années de Grypus, qui précédent immédiatement celles où Philippe son fils a régné. Sa tête a plus d'embonpoint, mais sa physionomie s'y reconnoît sans peine. Voyez *Coins of the Seleucidæ*, pl. 29, n°. 9.

(2) Le récit de Josephe paroît du moins le faire supposer, quoique cet historien ne

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

il perdit sa capitale; et, assiégé dans Berhée, il s'en fallut peu qu'il ne perdît la liberté et la vie. Il fut délivré par le secours des Arabes et des Parthes, qui battirent les troupes de son frere, et le firent prisonnier. La clémence que Philippe montra envers les vaincus lui fit recouvrer la ville d'Antioche : mais Damas refusa de le recevoir, et passa sous les lois de son cinquieme frere Antiochus XII, surnommé Dionysus. Philippe, qui regrettoit toujours la possession de cette ville, profita d'une expédition de Dionysus contre les Arabes, et s'en empara par trahison; mais il témoigna si peu d'égards et de reconnoissance à ceux qui l'avoient servi dans cette honteuse entreprise, qu'il fut privé du fruit de leur commune perfidie, et qu'ils rendirent Damas à son frere. La mort inattendue de celui-ci ne réunit pas, comme on pouvoit le croire, le royaume entier sous le sceptre de Philippe. D'une part Eusebès étoit rentré dans la Syrie, et avoit reconquis quelques contrées de ses états [1] : d'autre part les peuples, fatigués des maux auxquels ils étoient en proie, et divisés par les factions de tant de compétiteurs et de tyrans, appelerent un étranger pour les gouverner. L'empire des Parthes gémissoit sous le fléau de la guerre civile; mais Tigrane avoit réuni sous son sceptre les deux Arménies, et avoit déja soumis tous les pays voisins à sa domination. Les Syriens jeterent les yeux sur lui; bientôt il entra dans la Syrie avec des forces innombrables, en chassa les princes qui se la disputoient, et s'en rendit le maître. Il continua de la gouverner par ses généraux jusqu'à l'époque des guerres qu'il eut à soutenir contre les Romains,

parle pas du commencement de cette guerre fraternelle (A. J., liv. XIII, c. 14). L'abbé de Longuerue s'étoit fait la même idée de ces évènements (*Annal. Arsacid.*, *an.* A. C., 91, pag. 16).

(1) C'est ce qu'on peut déduire du texte d'Appien (*Syr.*, §. 69).

époque à laquelle les Séleucides tenterent de recouvrer leur royaume, qui fut réduit, peu de temps après, en province romaine[1].

N° 20.

La tête de Philippe, ceinte du diadème, est gravée sur le médaillon du n° 20, qui, par sa fabrique, appartient incontestablement à cette époque. Le roi est sans barbe: le type du revers, qui représente Jupiter assis, tel qu'il étoit vénéré à Antioche, ressemble parfaitement au type du tétradrachme d'Antiochus Eusebès, cousin et compétiteur de Philippe : la légende, excepté pour le nom du roi, est la même que celle d'Antiochus XI son frere jumeau; elle offre le nom *du roi Philippe Epiphane Philadelphe,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ[2].

§. 25. DEMETRIUS III PHILOPATOR.

Ce prince, qui étoit à Gnide à la mort d'Antiochus XI, fut appelé en Syrie par Ptolémée Lathyre, dont il reçut des secours puissants, au moyen desquels il se mit en possession, comme nous l'avons déja dit, de la ville de Damas, et prit le titre de roi l'an 95 avant l'ere chrétienne. De concert avec Philippe son frere, ils attaquerent Antiochus Eusebès ; et leurs opérations militaires furent conduites avec tant d'habileté et d'énergie, qu'ils obtinrent les plus grands succès, et que leur compétiteur fut

(1) Tigrane s'empara de la Syrie l'an 83 avant J.-C. : voyez, pour la durée de sa domination sur ces contrées, le §. 6 du chapitre XII, ci-dessus, pag. 259, note (4).

(2) C'est le tétradrachme publié par Vaillant avec moins d'exactitude : excepté les deux lettres AN de l'exergue, les autres caracteres, C, B, et le monogramme qui est composé d'un A, d'un N, et d'un O, y sont supprimés; on y a omis aussi la couronne de laurier qui entoure le type.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

contraint à quitter le royaume. Ces succès servent à expliquer l'épithete d'*Eucœros,* qui fut donnée à Démétrius, et qui désigne un homme *arrivé à propos.* Ce prince, à peine délivré de son ennemi domestique, songeoit à réparer les maux de l'état, et commandoit en personne son armée contre le roi des Juifs, Alexandre Jannée, qui se rendoit de jour en jour plus redoutable à ses voisins, sans gagner cependant l'affection de ses sujets, qu'il gouvernoit avec un sceptre de fer. Le jeune roi n'eut pas tout le succès que ses premiers avantages sembloient lui promettre : les Juifs préférerent la tyrannie d'Alexandre à la perte de leur indépendance. Les liens du sang et la communauté des dangers n'empêcherent pas Philippe de chercher à profiter de l'embarras où se trouvoit son frere pour lui enlever Damas. Mais Démétrius vint fondre sur ce frere ambitieux, lui enleva Antioche, et l'assiégea dans Berhée, où il l'avoit forcé de se réfugier. Straton, prince de cette ville, qui avoit embrassé le parti de Philippe, appela aussitôt à son secours les forces d'un prince arabe, et une armée de Parthes. Démétrius, doué, à ce qu'il paroît, de plus de valeur que de talents, fut presque aussitôt vaincu qu'attaqué. Fait prisonnier par le général parthe, et envoyé dans la haute Asie, il ne survécut que peu de temps à la perte de sa couronne et de sa liberté; il régnoit encore l'an 89 avant J.-C.[1]

N° 21.

Le médaillon gravé ici sous le n° 21 est le même que l'abbé Belley avoit publié[2]. Il offre d'un côté la tête du roi avec un peu de barbe, et au revers la figure d'une déesse, vue en face,

(1) Les amours de Démétrius avec une courtisane de Samos, nommée Myrine, n'ont d'autre fondement qu'une expression mal entendue de Nicolas de Damas (Athénée, liv. XIII, pag. 593, A, B). Cet historien parloit de Démétrius Poliorcete.

(2) *Hist. de l'Acad.*, etc., tom. XXIX, pag. 216.

copiée d'après une de ces statues emmaillotées, ouvrages de la plus haute antiquité, et qui ressemblent à la Diane d'Ephese[1]. C'est sans doute une de ces divinités syriennes auxquelles les Grecs avoient donné le nom et les attributs de Cérès, ou plutôt de Proserpine. Deux grands épis de bled sortent de derriere ses épaules; une grenade est dans sa main gauche; sa tête, dont le visage est effacé, est couverte d'un voile qui descend jusqu'aux pieds de la figure. La légende porte le nom et les titres *du roi Démétrius Philopator Sauveur,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΣΩΤΗΡΟΣ. Démétrius avoit probablement pris le surnom de Philopator à l'exemple d'Antiochus X, qui se faisoit gloire de son zele à venger la mort de son pere; il vouloit sans doute aussi témoigner par-là le desir qu'il avoit de venger sur le fils la guerre faite à Grypus par Antiochus de Cyzique, pere de son ennemi. Le titre de *Soter* (dieu sauveur), qui indique les succès dont l'élévation de Démétrius fut accompagnée, et l'espoir qu'on avoit de voir la fin de la guerre civile, est ici le synonyme, un peu exagéré par la flatterie, de l'épithete *Eucœros,* qu'on lui avoit donnée à son avènement au trône.

On voit, dans le champ et dans l'exergue du médaillon, des lettres isolées, un monogramme, et l'époque très remarquable de l'année 224, ΔΚΣ, de l'ere des Séleucides[2].

(1) On a donné à cette figure le nom de Diane d'Ephese, sans trop faire attention que les symboles caractéristiques de Diane d'Ephese lui manquent, et qu'à la place elle a ceux de Cérès et de Proserpine. Il paroît plus probable qu'on ait voulu représenter ici cette divinité de l'Orient, qui étoit emblême de la terre, et connue dans l'antiquité sous le nom de la déesse de Syrie ou plutôt de la déesse syrienne.

(2) Cette année, qui a commencé l'an 89 avant J.-C., avec l'an 218 (95 avant la même ere), marqué sur une autre médaille de ce roi, ont fourni à l'abbé Belley le moyen de redresser dans cette partie la chronologie des rois Séleucides. Le *sigma*, dans les caracteres qui marquent l'époque, est d'une forme toute particuliere. Souvent les graveurs, ainsi que nous l'avons remarqué, ont donné aux lettres, lors

Chap. XIII.
Rois de Syrie, ou Séleucides.
Pl. XLVII.

§. 26. ANTIOCHUS XII DIONYSUS CALLINICUS.

Dionysus, le dernier des enfants de Grypus et de Tryphene, seroit à peine connu sans l'histoire de Josephe. Cet écrivain nous apprend que, pendant la captivité de Démétrius *Eucæros*, Dionysus, frere de ce prince, s'empara de la ville de Damas, et que ses premiers exploits furent dirigés contre les Arabes. Philippe qui, à l'aide de ces barbares, avoit renversé Démétrius du trône, profita de cette circonstance pour surprendre Damas dont les portes lui furent ouvertes par une trahison. Nous avons vu comment il en fut chassé, sans que Dionysus fût contraint de discontinuer la guerre qu'il faisoit à ses ennemis soutenus par Alexandre, tyran des Juifs. La valeur impétueuse du jeune roi lui fit trouver la mort dans une bataille où il s'étoit exposé avec trop peu de ménagement. Arétas, roi de quelques peuplades arabes, fut appelé par les habitants de Damas pour prendre la place de Dionysus. Nous n'avons aucun renseignement précis sur la durée de son regne; on sait seulement qu'elle ne peut avoir été que de deux ou trois années. Il avoit commencé à régner en 89, ou même un peu plus tard[1].

N° 22. La médaille de bronze gravée sous le n° 22 présente le buste de ce jeune roi : le revers a pour type Jupiter debout, ayant dans la main droite une petite figure de la Victoire, et le sceptre dans la gauche. La légende *du roi Antiochus Dionysus Epi-*

qu'elles sont employées comme chiffres, une figure un peu différente de leur forme ordinaire. Un monogramme composé d'un Δ et d'un H, un grand A, et un N, sont gravés dans le champ de la médaille.

(2) Voyez la remarque qui précede

phane Philopator Callinicus (ou victorieux), ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΔΙΟΝΥΣΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΥ, caractérise ce prince de maniere à ne pouvoir le confondre avec aucun autre[1]. Dionysus est le nom que Josephe et Porphyre lui donnent[2] : les titres de Callinicus et de Philopator le distinguent d'Antiochus VI, qui prenoit aussi le nom de Dionysus : la médaille ressemble, par la fabrique, aux médailles des princes ses contemporains. On peut ajouter à toutes ces preuves que, sur quelques médailles pareilles à celles-ci, le jeune roi paroît avec une barbe naissante à l'extrémité des joues[3], particularité qui ne peut convenir à un enfant de dix ans tel qu'étoit Antiochus VI Dionysus.

§. 27. ANTIOCHUS XIII CALLINICUS, DIT L'ASIATIQUE.

Ce prince prit le surnom d'Asiatique parceque, à la chûte de son pere Antiochus X Eusebès, il s'étoit réfugié avec son frere dans une ville de l'Asie mineure, où ils furent élevés l'un et l'autre. Leur mere, après l'invasion de Tigrane, avoit conservé ou fait soulever en sa faveur quelques villes de la Syrie, qu'elle garda tant qu'elle put soustraire sa liberté et sa vie aux poursuites du prince arménien[4]. Ses deux fils, désespérant presque de recouvrer jamais le royaume de leurs aïeux, sortirent de

(1) Cette médaille n'avoit jamais été publiée : cependant elle ressemble, excepté par le monogramme de l'exergue, à une autre qu'on voit gravée dans l'ouvrage anglais *Coins of the Seleucidæ*, pl. 23, n° 4.

(2) *Græca Eusebii*, pag. 72.

(3) Haym, *Tesor. britann.*, t. II, p. 21.

(4) Tigrane enfin l'eut en son pouvoir, et la fit mourir, comme on verra ci-après au chapitre XVIII, §. 15, où l'on donne une médaille de Sélene, frappée en Egypte dans le temps qu'elle y régnoit avec Ptolémée VIII.

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

leur retraite, et firent un voyage à Rome pour solliciter auprès du sénat le trône d'Alexandrie, occupé alors par Ptolémée Aulete, que les Romains ne vouloient pas reconnoître pour roi d'Egypte[1]. Ils passerent deux ans dans cette ville, où leurs sollicitations n'eurent aucun succès[2]. La derniere guerre de Mithridate ayant obligé Tigrane à retirer ses troupes de la Syrie, Antiochus s'y montra, et quelques villes le reconnurent pour leur souverain. Lucullus l'y laissa paisiblement régner : mais Pompée, qui fut le successeur de Lucullus dans le commandement, et qui avoit forcé Tigrane à renoncer à la Syrie, ne crut pas que les droits du prince Séleucide, droits presque anéantis par les longs malheurs de sa famille, pussent être mis en balance avec ceux que les Romains avoient acquis par leur valeur et par leur sang. Les prieres d'Antiochus ne purent le fléchir ; et le dernier des Séleucides fut contraint de descendre du trône[2]. J'ai prouvé ailleurs,

(1) Voyez ci-après le chapitre XVIII, §. 17.

(2) Voici un exemple qui peut apprendre avec combien de défiance il faut puiser les faits dans les récits des orateurs anciens. Ces hommes éloquents, pour servir, même dans les points les moins importants, la cause qu'ils défendent, ne respectent guere la vérité. Tous ceux qui lisent l'oraison de Cicéron, prononcée contre Verrès au sujet des statues, y trouvent qu'Antiochus Asiatique et son frere, l'an 73 avant l'ere chrétienne, régnoient tranquillement en Syrie sur ce vaste et riche royaume de leurs peres : *Syriæ regnum sine controversiâ obtinebant ut a patre et a majoribus acceperant* ; lib. IV, *in Verrem* §. 28 : *Rex Antiochus opulentissimo et maximo regno* ; ibid., §. 30. Cependant rien de cela n'étoit vrai ; Sélene conservoit à peine encore quelques places ; tout le royaume étoit au pouvoir de Tigrane ; Antiochus et son frere se tenoient loin de la Syrie ; et Verrès savoit si bien qu'ils étoient peu à craindre, qu'il les dépouilla d'un candelabre très riche et de quelques vases précieux ; et que, voyant qu'ils osoient se plaindre de ce vol, il les obligea de s'éloigner de la Sicile. Cependant Cicéron, trois années après, débitoit à la tribune ces exagérations dont tout le peuple romain pouvoit connoître la fausseté : mais il savoit que peu de gens prennent la peine de vérifier ; et ces phrases donnoient plus de dignité à son discours.

(2) Justin, liv. XL, c. 2 ; Appien, *Syr.*, §. 9 et 70 ; et *Mithrid.*, §. 106. Antiochus mourut l'an 57 avant J.-C., dans le moment où les Alexandrins l'appeloient à gouverner l'Egypte. On verra ci-après, au cha-

contre l'opinion reçue, qu'Antiochus, reconnu par Pompée comme roi de la Commagene, n'étoit pas le même prince qu'Antiochus l'Asiatique [1].

Chap. XIII. Rois de Syrie, ou Séleucides. Pl. XLVII.

N° 23.

La médaille de bronze n° 23 est attribuée à ce prince, non sans contestation. Elle présente d'un côté la tête d'un jeune roi, de l'autre une figure de femme ayant une palme dans la main droite, une corne d'abondance dans la gauche, et une fleur au-dessus du front. La légende porte le nom et les titres *du roi Antiochus*

pitre XVIII, quelle fut la fin de Séleucus, frere cadet d'Antiochus, qui se rendit à cette invitation (*Græca Eusebii*, p. 62).

(1) Le P. Frœlich, en soutenant l'opinion contraire, s'autorisoit des passages de Cicéron cités ci-dessus (*Prolegom. ad Annal. reg. Syr.*, part. IV, chap. 6). La vérité des faits ne permettant pas d'admettre qu'Antiochus l'Asiatique régnoit en Syrie, il voudroit du moins le faire régner sur la Commagene : mais les phrases *Regnum Syriæ ut a patre et a majoribus obtinebant,... opulentissimo et maximo regno*, ne peuvent être entendues que de la Syrie. Ces exagérations de Cicéron ne peuvent donc prouver ce que le P. Frœlich voudroit. Il ajoute que la forteresse de Séleucie en Mésopotamie, quoiqu'au-delà de l'Euphrate, appartenoit au royaume de la Commagene ; et que Sélene, mere d'Antiochus Asiatique, la possédoit. Strabon, dont il invoque l'autorité, dit, non pas que Sélene possédoit Séleucie, mais qu'elle y fut détenue comme captive ; et il ajoute que cette forteresse fut jointe par Pompée aux états du roi de Commagene (différent d'Antiochus Asiatique), et ne dit pas qu'elle lui avoit appartenu auparavant (liv. XVI, pag. 749). Enfin le P. Frœlich pense que la Commagene avoit toujours été possédée par les rois de Syrie. Il ne connoissoit pas alors la médaille du roi Samès qui régnoit à Samosate, capitale de la Commagene (voyez ci-dessus, planche 45, n° 3). Même sans cette preuve, et malgré les ténebres qui couvrent l'histoire de la Syrie sous les derniers Séleucides, la mention qu'Appien a faite d'un Antiochus roi de la Commagene, et différent d'Antiochus Asiatique, suffit pour qu'on puisse supposer que ce royaume avoit été démembré de celui de Syrie, ainsi qu'en avoient été démembrées plusieurs villes de la Syrie même et des régions voisines, qui, durant cette période de troubles et d'anarchie, étoient tombées sous le pouvoir de princes particuliers. Enfin la prétention des derniers rois de Commagene, d'être issus du sang des Séleucides, peut être expliquée par des mariages que quelques princes de ce pays avoient pu contracter avec des princesses syriennes, particulièrement lorsque celles-ci tomberent au pouvoir de Tigrane (Plutarque, *Lucullo*, pag. 500) dont les rois de Commagène étoient alliés et dépendants.

Chap. XIII.
Rois de Syrie,
ou Séleucides.
Pl. XLVII.

Epiphane Philopator Callinicus (ou victorieux), ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΥ. Cette légende est la même que celle des médailles d'Antiochus Dionysus, à ce dernier surnom près. Mais nous avons déja eu plusieurs fois occasion de remarquer que les surnoms honorifiques des rois ne sont pas toujours répetés sur toutes leurs médailles[1]. Nous devons ajouter qu'en attribuant ces médailles à Antiochus Asiatique, on ne voit pas trop d'où lui viennent quelques-uns des surnoms qu'il y prend, entre autres celui d'Epiphane, qui me paroît lui convenir encore moins que les autres. En effet, ce surnom étoit affecté aux princes Séleucides qui descendoient d'Antiochus VIII Epiphane ou Grypus; et Antiochus XIII appartenoit à l'autre branche issue du Cyzicénien, et ennemie mortelle de la premiere. Le type du revers ressemble à celui d'une médaille de Démétrius III[2]. Il est facile d'expliquer comment Antiochus XII ayant succédé à Démétrius III dans la domination de la même ville, ses médailles ont pu continuer à être frappées avec un type qui appartenoit à son frere: mais il est impossible d'indiquer le motif pour lequel on a répété, en d'autres temps et dans une autre ville, le même type pour Antiochus XIII. Je dis dans une autre ville, parceque Antiochus XIII

(1) Nous avons lu les titres de *Théos*, *Philopator*, et *Soter* sur un médaillon de Démétrius III; d'autres médailles donnent au même prince les titres tout différents de *Philométor*, d'*Evergete*, et de *Callinicus*. Ainsi la seule suppression du surnom de *Dionysus* n'est pas une preuve que ces médailles appartiennent à un autre roi; et on peut ajouter à toutes ces raisons que les médailles sur lesquelles on ne lit pas le surnom de *Dionysus* présentent la tête d'un roi tantôt avec et tantôt sans barbe, ainsi que les médailles d'Antiochus Dionysus (Pellerin, *rois*, pl. 14).

(2) Eckhel, D. N., tom. III, pag. 246. Il a vu cependant une ancre dans la main de la figure, au lieu de la palme. Cette figure est probablement Isis, la Cérès de l'Egypte. On a vu que Démétrius avoit été placé sur le trône par un Ptolémée; et on connoît le rapport de son nom avec le culte de Cérès.

n'a jamais possédé Damas[1]; et cependant il est difficile de croire que les médailles qu'on lui attribue n'aient pas été frappées dans cette capitale de la Célésyrie, tant la fabrique, le module, le style du travail, et le type même, leur donnent de ressemblance avec celles qui ont été frappées à Damas pour Démétrius III et pour Antiochus XII. Toutes ces raisons me portent à penser que ces médailles appartiennent, non à Antiochus XIII, mais au même Antiochus Dionysus dont on a gravé une autre médaille au n° 22.

La différence des portraits seroit la seule raison qu'on pourroit opposer à celles que je viens d'alléguer. Mais qu'il me soit permis d'observer que le portrait du roi n'est pas gravé sur les médailles contestées avec assez d'habileté pour rendre tout le caractere de sa physionomie; que cependant la forme du nez est la même sur les deux médailles, et que cette forme convient beaucoup au fils d'Antiochus Grypus[2], et nullement à celui d'Antiochus Eusebès. J'ai fait graver ici une de ces médailles, afin que le lecteur puisse juger lui-même.

(1) Arétas s'en étoit emparé; et lui et ses successeurs la garderent long-temps.

(2) Qu'on se souvienne que la forme exagérée de son nez aquilin lui avoit fait donner ce sobriquet.

NOTE.

On trouvera gravées, à la planche 57, qui sert de supplément, quelques autres médailles des Séleucides, sur lesquelles les effigies de certains princes de cette dynastie sont représentées avec quelques variétés remarquables.

Nous avons observé précédemment que les derniers évènements de la vie d'Antiochus X et de celle de Philippe sont restés dans une obscurité profonde. J'ignore si on a relevé jusqu'ici un passage de Plutarque (*Lucullo*, p. 500) où il est dit que Tigrane *fit*

massacrer les rois de la race de Séleucus: Τοὺς ἀπὸ Σελεύκου βασιλεῖς ἀποκτιννύει. On ne sait si l'historien a voulu donner à entendre par-là, ainsi que ses expressions paroissent l'indiquer, que ces deux princes perdirent la vie par ordre de Tigrane, ou s'il n'a voulu parler que de l'un de ces princes. Dans ce dernier cas, il ne pourroit avoir eu en vue qu'Antiochus X; car Porphyre prétend que Gabinius, l'an 57 avant J.-C., c'est à-dire vingt-six ans après la conquête de Tigrane, empêcha Philippe de se rendre en Egypte sur l'invitation des Alexandrins (*Græca Eusebii,* p. 62).

FIN DU TOME SECOND.

ICONOGRAPHIE
ANCIENNE,

OU

RECUEIL DES PORTRAITS AUTHENTIQUES
DES EMPEREURS, ROIS,
ET HOMMES ILLUSTRES DE L'ANTIQUITÉ.

ICONOGRAPHIE GRECQUE.

TOME TROISIEME.

ICONOGRAPHIE GRECQUE

PAR

E. Q. VISCONTI,

CHEVALIER DE L'EMPIRE, MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

M. DCCC XI.

ICONOGRAPHIE
GRECQUE.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

ROIS.

ICONOGRAPHIE
GRECQUE.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

ROIS.

CHAPITRE XIV.

PRINCES
DE DIFFÉRENTS ÉTATS QUI SE FORMERENT EN ORIENT PAR LA DÉCADENCE DU ROYAUME DES SÉLEUCIDES.

PRINCES DE LA CILICIE.

§. 1. TARCONDIMOTUS Ier.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

Quoique la plus grande partie de la Cilicie, qui appartenoit presque entièrement aux rois Séleucides, eût commencé à se rendre indépendante durant les troubles civils qui déchirerent ce royaume sous les deux Antiochus, Grypus et le Cyzicénien[1],

(1) Voyez Frœlich, *Annal. reg. Syr.*, *ad an. Seleuc.* 211.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

les pays sur lesquels Tarcondimotus a régné ne formoient pas à cette époque un état particulier. Il dut sa couronne à la volonté des Romains, qui, ayant chassé Tigrane de la Cilicie et subjugué les pirates, les réunirent en grand nombre sur les montagnes éloignées de la mer, qu'ils érigerent en royaume, et y établirent pour roi Tarcondimotus, que son caractere vertueux et sa valeur militaire avoient recommandé à Pompée[1]. La conduite du nouveau roi fut également franche et louable avant et après son élévation ; mais la fortune ne le seconda pas toujours également. Les devoirs que la reconnoissance envers ses bienfaiteurs ou la position de ses états lui imposerent, l'obligerent trois fois, dans les guerres civiles dont Rome fut agitée, d'embrasser le parti qui succomba. Il combattit pour Pompée, pour Brutus, quoiqu'à regret, et enfin pour Marc-Antoine. Les vainqueurs lui avoient pardonné après les deux premieres guerres; le sort ne l'épargna pas dans la troisieme : il périt l'an 31 avant l'ere chrétienne, dans un combat naval qui précéda la bataille d'Actium[2].

N° 1. La médaille de bronze gravée n° 1 a été frappée, sous le regne de Tarcondimotus Ier, dans quelque ville de la Cilicie supérieure[3] : elle porte d'un côté l'effigie du roi, qui paroît assez âgé[4]. Le

(1) Les anciens écrivains qui ont parlé de Tarcondimotus se trouvent cités dans la remarque 262 de Fabricius, au liv. XLI de Dion, et dans Eckhel, D. N., tom. III, pag. 82. Ce dernier range Lucain dans le nombre des auteurs qui ont altéré le nom de ce prince. Cette faute n'étoit point du poëte, mais de ses copistes; et maintenant le nom de Tarcondimotus se lit correctement dans le liv. IX, v. 219 de la *Pharsale*, où Bentley l'a restitué :

Cum Tarcondimotus linquendi signa Catonis
Sustulit, etc.

(2) Philopator et Tarcondimotus II ses fils régnerent après lui.

(3) C'étoit la région qui étoit sujette à Tarcondimotus (Plutarque, *Antonio*, page 944).

(4) *Descript. de méd.*, etc., tom. III, *Cilicie*, n° 638.

revers représente la figure de Jupiter assis, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ Μαρκου ΑΝΤωνιου ΤΑΡΚΟΝΔΙΜΟΤΟΥ, *du roi Marcus Antonius Tarcondimotus*[1]. Les deux premiers noms sont dans l'exergue : ces noms romains, pris sans doute par Tarcondimotus comme une marque de son dévouement pour Marc-Antoine, prouvent que cette médaille a été frappée dans l'espace de temps qui s'écoula entre la bataille de Philippes, époque où Tarcondimotus devint dépendant de l'autorité de Marc-Antoine, et la guerre où il perdit la vie.

§. 2. POLÉMON, PRINCE D'OLBA.

Nous avons présenté ailleurs un abrégé de l'histoire de ce prince, né à Laodicée, que les talents de son pere Zénon, ainsi que les siens, et les services qu'il sut rendre à Marc-Antoine et à Octave, éleverent par degrés de la condition d'un simple particulier au rang d'un grand roi[2]. Il régna sur le Pont et sur le Bosphore; et on a vu des médailles avec son effigie dans la suite des rois de Pont. Il fut d'abord investi d'une petite principauté dans la Cilicie. Cette principauté étoit attachée à la dignité de prêtre de Jupiter dans la ville d'Olba, située sur les montagnes qui forment, au nord et au couchant, les limites de cette contrée. L'abbé Belley, dans une savante dissertation, a éclairci tout ce qui a rapport à ces prêtres-rois, à la situation et à l'étendue

(1) Quelques antiquaires avoient lu ΛΑΝΤ au lieu de ΜΑΝΤ, c'est-à-dire le prénom de Lucius au lieu de celui de Marcus, ce qui paroissoit un peu étrange; Lucius Antonius, frere de Marc-Antoine, n'ayant jamais commandé en Asie. Ils n'avoient point fait attention qu'une partie du Μ, emportée par le bord, laissoit à ce caractere l'apparence d'un Λ. M. Sestini a trouvé la légende mieux conservée sur une médaille semblable qui appartenoit au cabinet de M. Ainslie (*Lettere*, tom. VI, p. 66).

(2) Ci-dessus, ch. VII, §. 9.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

de leurs états, ainsi qu'aux villes dont ces états étoient composés, et aux monuments qui nous ont conservé la mémoire et le nom de ces princes[1].

N° 2.

La médaille gravée ici au n° 2 a été expliquée par cet antiquaire. On y voit d'un côté le buste du jeune Polémon, autour duquel on lit son nom et ses titres : M. ΑΝΤΩΝΙΟΥ ΠΟΛΓΜΩΝΟΣ ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ[2], *de Marcus Antonius Polémon, grand prêtre.* Le revers représente un siége vide, et, dans le champ, un symbole que les antiquaires appellent *triquetra*[3]. La légende est disposée sur le bord en deux lignes circulaires; elle contient les titres suivants, qui appartiennent aussi à Polémon. ΚΕΝΝΑΤων ΔΥΝΑΣΤΟΥ ΟΛΒΕΩΝ ΤΗΣ ΙΕΡΑΣ ΚΑΙ ΛΑΛΑCCΕΩΝ <·ΙΛ[4], *Dynaste des Cennates, de la ville sacrée des Olbiens, et des Lalassiens,*

(1) Dans le XXIe volume des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, pag. 421. La libéralité des Romains envers Polémon avoit augmenté ces états de la petite ville d'Iconium, située dans l'Isaurie, au revers des montagnes au pied desquelles Olba étoit construite (Strabon, l. XII, p. 568).

(2) *Descript. de méd.*, etc., tom. III, *Cilicie*, n° 273. La quatrieme lettre du nom de Polémon, qui devroit être un Ε, par l'ignorance ou par la négligence du monétaire, est un Γ dans la médaille originale qui d'ailleurs est d'une parfaite conservation.

(3) Nous l'examinerons au paragraphe suivant.

(4) Par une négligence semblable à celle qu'on a relevée dans la remarque (2), la ligne horizontale du Τ a été omise, de maniere que ce caractere peut se prendre pour un Ι. L'Α est sans le trait transversal qui le distingue du Λ; et l'Ε est d'une forme toute particuliere, <·; le trait transversal du milieu a plus de saillie que les traits des deux extrémités. Les antiquaires qui ont écrit sur les médailles de Polémon n'ayant pas bien démêlé la forme de ce caractere, l'ont transcrit dans leurs copies comme un ϵ avec un point. C'est ainsi qu'au lieu d'ϵΙ Α pour ϵΤ Α, l'*an premier*, ils ont lu et traduit ϵ·ΙΑ, l'*an onze.* On sait que les Grecs, ainsi que nous l'avons déja remarqué, ont assez souvent donné aux lettres qui désignent les époques une forme un peu différente des caracteres du reste de la légende. C'est ainsi que, pour indiquer le mot Λυκαβάντος, *année*, ils ont employé ordinairement sur les médailles l'initiale L de cette forme ancienne qui est passée dans l'alphabet latin, tandis que la même lettre est dans le reste de la légende de sa forme ordinaire, Λ.

l'an 1[er]. Le siége est vraisemblablement celui du prince grand prêtre. Les païens étoient assis pendant les prieres solennelles et plusieurs autres cérémonies religieuses[1].

L'abbé Belley n'a pas reconnu sur cette médaille Polémon, fils de Zénon de Laodicée, qui, après avoir possédé deux ans la principauté d'Olba, l'échangea contre le royaume de Pont. Il a cru que le Polémon qui a fait frapper cette médaille étoit le mari d'une princesse nommée Aba, qui, par ses assiduités auprès de Marc-Antoine et de Cléopâtre, obtint d'eux la principauté d'Olba, dans la Trachiotide. Cette opinion me paroît peu probable. Strabon, le seul écrivain qui parle d'Aba[2], dit que cette princesse avoit épousé un dynaste de la famille des prêtres d'Olba ; que le pere d'Aba, Zénophanès, avoit été le tuteur du prince; que ce tuteur s'étoit rendu maître de la principauté de son pupille; qu'enfin Marc-Antoine, fatigué par les prieres d'Aba, lui accorda cette dignité pour elle-même. On ne trouve pas dans ce récit que le mari d'Aba ait partagé ce bienfait; il paroît même vraisemblable que ce jeune prince étoit mort, et que ce fut alors que son beau-pere s'empara de sa souveraineté[3], qui, par la libéralité d'Antoine, fut ensuite concédée à Aba, fille de Zénophanès, et veuve du prince dont il avoit été le tuteur. Strabon ajoute que, dans la famille des dynastes d'Olba, les princes portoient ordinairement le nom de Teucer ou d'Ajax : le dynaste qui a fait frapper la médaille que nous

(1) Plutarque, *Numa*, pag. 70; Tertullien, *de Orat.*, chap. 12. Eckhel paroît cependant préférer l'opinion également vraisemblable que c'est le siége de Jupiter, divinité en l'honneur de laquelle, comme nous l'avons dit, le temple d'Olba avoit été fondé.

(2) Liv. XIV, pag. 672.

(3) Strabon, après avoir dit que plusieurs tyrans s'étoient mis à la place des prêtres et princes d'Olba, εἶτ' ἐπέθεντο τῇ χώρᾳ τύραννοι πολλοὶ, ajoute que Zénophanès étoit un de ces tyrans, Ζηνοφάνους ἑνὸς τῶν τυράννων. Il paroît donc que Zénophanès avoit pris la place de son gendre.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

examinons s'appelle Polémon, et non Ajax ni Teucer; et il est à remarquer qu'Ajax, qui jouissoit, peu de temps après, de la même souveraineté que Polémon, est dit sur ses médailles fils de Teucer, et non de Polémon[1]. Ces motifs, qui par eux-mêmes seroient assez graves pour nous faire douter de l'existence d'un Polémon né à Olba, sont fortifiés par le témoignage des historiens, qui nous assurent que Polémon de Laodicée vivoit à cette époque; et les regles de la critique nous obligent de rapporter à celui-ci ce que les historiens de ce temps disent d'un Polémon, sans ajouter à ce nom aucune désignation particuliere. Or, Appien fait mention d'une contrée de la Cilicie dont Marc-Antoine avoit donné la souveraineté à Polémon[2]; et on ne peut guere douter que cette contrée ne fût la principauté d'Olba. La jeunesse du portrait que la médaille présente, et les prénoms de Marc-Antoine qu'on lit, et qui se perpétuerent dans la famille de Polémon de Laodicée, portent cette conjecture au plus haut degré de probabilité[3]. Peut-être les considérations que je viens d'exposer n'auroient-elles pas échappé au savant académicien, si son esprit n'eût pas été préoccupé par une prévention qui l'empêchoit de se prêter à toute autre idée. Il étoit persuadé que

(1) On parle de ce prince au paragraphe suivant.

(2) Appien, *Bell. Civil.*, liv. V, §. 75: *Ιστη δέ πη καὶ βασιλέας... Πολέμωνα μέξους Κιλικίας.* Il est à remarquer que dans la même période il a désigné, par le nom du pere et de l'aïeul, Darius, fils de Pharnace, et qu'il ne donne aucune désignation à Hérode, à Amyntas, et à Polémon, comme à des personnages qu'on ne pouvoit pas confondre avec d'autres princes du même nom, parcequ'ils étoient assez connus dans l'histoire de ces temps pour que le lecteur ne pût pas s'y méprendre. Le passage de Strabon, cité ci-dessus page 6, note (1), devient une nouvelle preuve de l'opinion que j'ai adoptée.

(3) Polémon de Laodicée, sophiste célebre du temps d'Adrien, s'appeloit aussi Antoine. Eckhel a presque démontré qu'il tiroit son origine de Polémon, roi de Pont; et c'est sans doute de lui qu'il avoit hérité du nom d'Antoine (*Numi vet. anecd.*, pag. 256).

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII

l'époque marquée sur la médaille est l'an onze du regne de Polémon à Olba; ce qui seroit incompatible avec l'histoire du Polémon connu; et il n'avoit pas observé que ces caracteres peuvent également désigner l'an premier de son regne, et que cette seconde interprétation a un grand avantage sur l'autre, comme on peut le voir dans la note ci-jointe[1].

Polémon, en effet, ne garda le sceptre d'Olba que pendant deux années[2], et ce sont exactement ces deux années que donnent les dates des médailles de Polémon, frappées à Olba. Après ce temps, il fut transféré sur le trône de Pont; et ce fut alors que Marc-Antoine concéda la principauté de Polémon à Aba, veuve, à ce qu'il paroît, d'un jeune dynaste issu d'une ancienne famille qui avoit joui de la principauté sacerdotale d'Olba pendant plusieurs siecles[3].

(1) Sur toutes les médailles qui nous restent des prêtres d'Olba, et qui portent une autre époque, l'année est marquée par les deux lettres ЄΤ, et non par un seul Є. En outre nous avons des médailles de Polémon de l'an 2, B; nous avons des médailles de Teucer des ans 1 et 2. Il est donc plus vraisemblable que les caracteres qu'on a jusqu'ici expliqués par l'an 11 n'indiquent en effet que l'an 1. Ainsi nous aurions des médailles de Polémon frappées, comme celles d'Ajax, pendant les deux premieres années de son sacerdoce. Enfin ceux qui persisteroient à lire l'an 11 sur les médailles de Polémon seroient réfutés par l'effigie même du prince, gravée sur la médaille. Ce portrait nous présente un personnage tout jeune, et qui ne paroît pas avoir atteint sa vingtieme année. Onze ans auparavant, époque où il auroit reçu sa dignité des mains de Marc-Antoine, il n'auroit été âgé que de neuf ans; et si nous suivons l'hypothese de l'abbé Belley, qui reconnoît dans ce prince le mari d'Aba, il faudroit supposer que ce mariage avoit eu lieu quelques années encore plutôt, puisque Zénophanès son beau-pere s'étoit emparé de ses états : ce prince se seroit donc marié à six ou sept ans, ce qui est absurde. Il seroit inutile de répondre que les onze années de son regne devroient être comptées, non pas depuis son installation par Marc-Antoine, mais depuis la mort de son pere; les médailles que l'abbé Belley rapporte avec l'époque de l'an 2 donnent également à Polémon les deux premiers noms de *Marcus Antonius*.

(2) Il fut fait roi de Pont l'an 37 ou 36 avant l'ere chrétienne; il jouissoit de la principauté d'Olba depuis l'an 39.

(3) Aba peut avoir été assidue à la cour de Marc-Antoine et de Cléopâtre lorsqu'ils

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

§. 3. AJAX, PRÊTRE ET DYNASTE D'OLBA.

Strabon nous apprend qu'après la catastrophe d'Aba, la principauté qu'elle avoit obtenue étoit rentrée dans l'ancienne famille sacerdotale[1]. Le dynaste qui régnoit sous Auguste s'appeloit Ajax, et il étoit fils de Teucer. Les médailles qui nous l'ont fait connoître constatent de point en point le récit de Strabon, même dans la particularité que le géographe releve, concernant les noms des personnages de cette famille, qui tous s'appeloient Ajax ou Teucer. Ils prétendoient sans doute descendre des Eacides. On ne trouve dans l'histoire rien qui ait rapport au dynaste sous lequel on a frappé la médaille que nous allons décrire. D'autres médailles du même prince, l'une desquelles a été frappée en l'honneur d'Auguste, prouvent qu'il régnoit à Olba après l'an 27 avant J.-C., et que son regne ne fut pas borné à une seule année[2].

N° 3. La médaille gravée sous le n° 3 offre le portrait d'*Ajax, (fils) de Teucer,* indiqué par la légende ΑΙΑΝΤΟΣ ΤΕΥΚΡΟΥ, qui l'environne. Le dynaste d'Olba a la tête ceinte d'un simple cordon[3];

étoient à Alexandrie, sans que nous soyons obligés de supposer que le récit de Strabon se rapporte nécessairement à l'an 41, époque à laquelle le triumvir et Cléopâtre étoient en Cilicie.

(1) Strabon, *loco citato.* Son expression, κατελύθη, paroît indiquer que la puissance d'Aba se termina par une catastrophe. Probablement Auguste, après la bataille d'Actium, la dépouilla de sa principauté.

(2) Octave porte le titre d'Auguste sur des médailles frappées en son honneur par Ajax, prince d'Olba (*Descript. de méd.*, etc., *Cilicie*, n° 278, 279); or ce titre ne fut pris par Octave que l'an 27 avant l'ere chrétienne. Une autre médaille d'Ajax est de l'an 2 de son regne (n° 277).

(3) *Descript. de méd.*, etc., *loc. cit.*, n° 276 et 277. L'abbé Belley avoit reconnu dans ces deux médailles Teucer, (fils) d'Ajax, et non Ajax, (fils) de Teucer. La légende

un caducée, symbole de Mercure, est gravé en devant de son buste[1].

Le revers n'a d'autre type qu'un emblême composé de trois crochets, auquel les antiquaires donnent le nom de *triquetra*, et qu'on a employé quelquefois comme symbole de la Sicile. On sent bien qu'un emblême de cette île ne peut convenir à un prince de Cilicie, et que l'ingénieuse explication d'Eckhel, qui le regarde comme un symbole de l'origine argolique dont se vantoient plusieurs villes de cette contrée, est jusqu'ici la seule qu'on puisse admettre[2].

La légende de la médaille présente les titres dont Ajax étoit décoré ; ce sont ceux de *grand prêtre et toparque des Cennates et des Lalassiens*, ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΤΟΠΑΡΧΟΥ ΚΕΝΝΑΤΩν ΛΑΛΑΣΣεων. La date est marquée par ces lettres, ΕΤ-Α, indiquant la *premiere année* de son gouvernement.

ROIS DE COMMAGENE ET D'UNE PARTIE DE LA CILICIE.

§. 4. ANTIOCHUS IV EPIPHANE.

Après la mort d'Antiochus II, qui régnoit sur la Commagene[3],

peut, à la vérité, être lue de ces deux manieres différentes : mais dans l'ambiguité j'ai préféré de lire, suivant Eckhel, *Ajax*, (fils) *de Teucer*, et non *Teucer*, (fils) *d'Ajax*, parceque cet ordre est établi sans aucune équivoque par les médailles n° 278 et 279, qui, selon toutes les apparences, ont été frappées par le même prince. Un second motif, selon moi, de préférer cet ordre, est que le nom d'Ajax se voit écrit du côté vers lequel la tête est tournée. Pellerin a donné ces deux médailles (*Rois*, pl. 20).

(1) On regardoit Mercure comme le premier instituteur des rites sacrés et des cérémonies religieuses (Diod., l. I, §. 16).

(2) Eckhel, *Num. vet. anecd.*, p. 77.

(3) On peut voir ci-dessus, chap. XII, §. 8, ce que nous avons indiqué sur les évènements de sa vie, à l'occasion d'une médaille qui présente son portrait, pl. 45, n° 8. Celles qu'on rapporte ici appartiennent à des princes de la Commagene qui

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

cette région continua d'être gouvernée par des rois[1]. L'histoire fait mention d'un Mithridate qui, étant encore enfant, fut investi de ce royaume par Auguste; et d'un Antiochus III qui mourut sous Tibere l'an 17 de l'ere vulgaire. La Commagene fut alors réduite en province, et gouvernée par un préteur; mais, l'an 21, Caïus Caligula en rétablit le trône, y plaça Antiochus IV, fils du dernier roi, et en étendit l'autorité sur une partie de la Cilicie. La libéralité de l'empereur se signala encore envers Antiochus en lui faisant restituer la somme de cent millions de sesterces qu'on avoit confisquée sur l'héritage de son pere[2]. Ce n'étoit ni l'humanité ni la justice qui portoient à cet acte de générosité un monstre tel que Caligula : il payoit les flatteries du Syrien, dont les conseils perfides lâchoient le frein à toutes ses passions, et le faisoient marcher sans remords dans la carriere de la tyrannie[3]. Antiochus ne tarda pas à ressentir lui-même les effets des maximes qu'il lui avoit inspirées; un caprice de Caligula le priva de ses états. Claude, qui prit peu de temps après la place de son neveu, les lui rendit. Antiochus combattit pour les Romains dans la guerre que Néron fit aux Parthes : une partie de l'Arménie fut sa récompense. Il pouvoit dès-lors prendre, avec raison, le titre de grand roi; et les services qu'il rendit à Vespasien au siége de Jérusalem, sans parler de ceux qu'il lui avoit déja rendus, en prodiguant ses richesses pour le faire élever à l'empire, lui donnoient droit d'espérer de nouveaux bienfaits:

ont fleuri dans la seconde période de ce royaume, et qui ont possédé quelques régions de la Cilicie.

(1) Lorsqu'on ne cite aucune autorité sur l'histoire d'Antiochus IV et de sa famille, c'est que les preuves ont déja été recueillies et exposées dans le meilleur jour, par J. Masson, dans le *Tesor. britan.* de Haym, t. I, p. 113, sqq.

(2) A-peu-près vingt millions de francs (Suétone, *Caligula*, c. 16).

(3) Dion, liv. LIX; §. 24.

mais son espoir fut trompé; et soit que pour s'en venger il ait réellement entretenu avec les Parthes des intelligences criminelles, comme Pætus, proconsul de Syrie, l'en accusa; soit que ses richesses, comme il est plus probable, excitassent la cupidité de ce magistrat, il le noircit auprès de Vespasien, qui le détrôna, et lui ordonna de se rendre à Rome, où il passa le reste de sa vie dans une condition privée et obscure; exemple mémorable des vicissitudes de la fortune[1]. La Commagene, depuis ce moment, cessa d'être gouvernée par des rois.

N° 4.

La médaille de bronze gravée sous le n° 4 de cette planche étoit inédite[2]. Elle représente d'un côté le buste d'Antiochus IV, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΕΓΑΣ ΑΝΤΙΟΧΟΣ, *le grand roi Antiochus*. Apollon debout, tenant une branche de laurier et ayant le dos appuyé contre une colonne surmontée du trépied fatidique, est représenté sur le revers, dont la légende, en deux lignes, offre le nom des *Célendérites*, ΚΕΛΕΝΔΕΡΙΤΩΝ. Célendéris étoit une ville maritime de la Cilicie Trachée, illustre par ses origines mythologiques[3]. La fabrique de la médaille, et le titre de grand roi, que les rois de Syrie n'ont jamais pris sur leurs monnoies, prouvent que l'Antiochus qu'elle représente ne doit pas être cherché parmi les anciens Séleucides qui ont porté le même nom. Il ne peut être non plus un des Antiochus de Commagene antérieurs à Antiochus IV. Ces princes prenoient quelquefois le titre de grands rois : mais leur domination ne s'étendoit sur aucune contrée de la Cilicie. La médaille ne peut

(1) Josephe, *Bell. jud.*, l. VII, c. 7.

(2) Elle appartient au cabinet de M. Tochon, à Paris, toujours ouvert à ceux qui s'occupent de l'étude des antiquités.

(3) Apollodore, liv. III, c. 14, §. 3.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

donc appartenir qu'à Antiochus IV, roi de Commagene, dont les états, par les bienfaits de Caligula et de son successeur comprenoient la partie maritime de la Cilicie[1].

N° 5.

La médaille n° 5 est aussi de bronze, et appartient au même roi dont l'effigie a les mêmes traits, et seulement un peu plus d'embonpoint que sur l'autre médaille. Le *grand roi Antiochus Epiphane* est indiqué par la légende, ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΕΓας ΑΝΤΙΟΧΟΣ ΕΠΙφανης. Le signe du scorpion, constellation à laquelle les astrologues attribuoient une influence spéciale sur la Commagene[2], est gravé sur le revers et entouré d'une couronne de laurier, ainsi que la légende ΚΟΜΜΑΓΗΝΩΝ, *des Commagéniens*. Non seulement la ressemblance des physionomies prouve l'identité du personnage représenté sur ces deux médailles; mais l'existence de quelques autres médailles parfaitement semblables à la derniere, et portant dans la légende au lieu du nom des Commagéniens celui de quelques peuples de la Cilicie[3], ne nous permet d'assigner ces monuments numismatiques à aucun autre prince de ce nom; Antiochus ayant été, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus, le seul roi de Commagene qui ait possédé des contrées de la Cilicie.

(1) *Princeps illius oræ* (Tacite, *Annal.*, l. XII, §. 55).

(2) Ptolémée, *Quadripart.*, l. II. Il est probable que la ville de Samosate, capitale de la Commagene, avoit été construite dans le mois qui répondoit à ce signe du zodiaque. Nous avons vu que le signe du belier étoit devenu le symbole d'Antioche par une raison semblable.

(3) Telles sont la médaille frappée par les Lacanates, et publiée par Haym (*Tesor. britann.*, tom. I, p. 110), et une autre des Lycaoniens, publiée par Pellerin (*Rois*, pl. 14); elles ressemblent l'une et l'autre, le nom des peuples excepté, à la médaille du n° 5. Les Sébasténiens et les Alexandrins de la Cilicie ont frappé aussi des monnoies avec l'effigie de ce prince: voyez Eckhel, D. N., t. III, p. 255.

§. 5. JOTAPÉ, REINE DE COMMAGENE.

Nous ignorerions, sans le secours des médailles, que l'épouse d'Antiochus IV fut aussi sa sœur, et qu'elle s'appeloit Jotapé. Le surnom de *Philadelphe* (aimant son frere), qu'on lui donne dans les légendes des médailles sur lesquelles on voit son effigie, donne à entendre que son frere étoit son mari; et une médaille dont le revers présente le nom et la figure assise de cette princesse, et porte de l'autre côté l'effigie d'Antiochus IV, ne permet pas de douter qu'Antiochus ne fût son époux[1]. Le nom de Jotapé étoit usité en Orient peu de temps avant l'ere chrétienne : c'étoit celui que portoit la fille d'un roi des Medes, destinée en mariage à l'un des fils de Cléopâtre et d'Antoine[2]. Comme Antiochus IV régna sur la Cilicie Trachée, il me paroît probable que la ville de Jotapé, dont Ptolémée parle comme étant située dans cette région, avoit emprunté son nom de cette reine. Une de ses filles, qui fut mariée dans la famille d'Hérode-le-Grand, portoit le même nom que sa mere[3].

(1) On peut voir cette médaille, qui appartient au cabinet impérial, gravée dans les observations de Vaillant sur la seconde édition des *Select. num.* de Seguin, p. 402.

(2) Dion, liv. XLIX, §. 44. On trouve d'autres Jotapé dans la famille des Hérodiades : voyez Noldius, *de vit. Herod.*, à la fin de l'édition de Josephe par Hawercamp, n° 61, 67, et 69. Si ce nom, qui n'est pas d'une origine grecque, est dérivé d'une racine hébraïque, on peut en retrouver l'étymologie dans le verbe יטב (jatab), *faire du bien:* dans ce cas *Jotapé* signifieroit *bonne*, *bienfaisante*, et on pourroit traduire ce nom en grec par celui d'Agathe. Les deux lettres B et P, appartenant au même organe, peuvent facilement être mises l'une pour l'autre. En effet la ville de Jotapé en Judée, qui avoit sans doute tiré son nom de quelqu'une de ces princesses, se trouve aussi écrite par B, *Jotabé.* Voyez Réland, *Palæstina*, l. III, à ce mot.

(3) Josephe, A. J., l. XVIII, c. 5, n° 4. On trouvera à la pl. 57 de supplément, n° 13, une médaille qui doit être attribuée à cette princesse.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII. N° 6.

La médaille gravée sous le n° 6 représente le buste de la reine de Commagene, et a pour légende, *la reine Jotapé Philadelphe,* ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΙΩΤΑΠΗ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΣ. Le diadême royal ceint une coiffure à la fois simple et élégante; les cheveux, tressés en natte, se replient en nœud au-dessus du col. Le type et la légende du revers sont absolument les mêmes que ceux de la médaille d'Antiochus IV. La belle conservation de celle-ci me fait apercevoir que le diadême des rois orne le milieu de la couronne de laurier qui entoure le type de ces médailles.

§. 6. EPIPHANE et CALLINICUS, FILS D'ANTIOCHUS IV.

L'histoire nous a conservé quelques traces du caractere généreux de ces deux princes dignes d'un meilleur sort[1]. Epiphane refusa la main de Drusille, fille d'Hérode Agrippa et sœur de Bérénice, qu'on lui proposoit à condition qu'il embrasseroit la religion juive, et renonceroit à la sienne. Nous avons vu que Polémon II, roi de Pont, ne fut pas si délicat. Epiphane se signala par sa valeur au siége de Jérusalem, où, emporté par son ardeur guerriere, il fut sur le point de perdre la vie: il l'avoit déja exposée plusieurs fois auparavant dans les guerres civiles de Rome, où il combattit pour Othon contre Vitellius[2]. Epiphane et Callinicus, à l'époque de la catastrophe de leur pere, opposerent malgré lui une résistance vigoureuse à la violence du

(1) Josephe, *Bell. jud.*, l. V, c. 11, n° 3. Ces deux fils d'Antiochus portoient le même nom que leur pere; cependant ils étoient distingués entre eux par les surnoms d'Epiphane et de Callinicus, usités dans la maison des Séleucides. Il est du moins démontré par le passage de Josephe, cité ci-dessus, que le premier nom d'Epiphane étoit Antiochus.

(2) Tacite, *Hist.*, l. II, §. 25.

proconsul; mais la retraite d'Antiochus rendit leurs efforts et leurs succès inutiles. Epiphane, qui dans cette circonstance avoit passé l'Euphrate, et avoit été accueilli avec honneur par Vologese, ne tarda pas à rejoindre son pere aussitôt qu'il eut appris que Vespasien n'avoit pas oublié envers lui les égards dus à la dignité royale. Il est vraisemblable que les deux princes resterent avec Antiochus dans la capitale du monde, vivant dans l'aisance, mais déchus de leur puissance et de leur rang. Leurs noms, depuis leur retraite, ne paroissent plus dans l'histoire[1].

N° 7.

Sur la médaille n° 7 on voit les têtes de ces deux princes encore très jeunes. Elles sortent l'une et l'autre de deux cornes d'abondance entrelacées par le bout inférieur, à l'imitation des types de quelques médailles romaines frappées en l'honneur des enfants des Césars[2]. Un astre s'éleve dans le haut du champ, et une ancre est placée au milieu des deux cornes d'abondance. Ce symbole des Séleucides paroît indiquer que les princes de la Commagene prétendoient appartenir à cette maison royale[3]: cette préten-

(1) Cependant les inscriptions grecques et latines qu'on lit sur le monument de Philopappus à Athenes, prouvent que ce personnage étoit un fils d'Epiphane, de ce même prince qui fait le sujet de ce paragraphe; que Philopappus avoit obtenu à Rome les honneurs du consulat et ceux de la préture, et le sacerdoce illustre des freres Arvales; et qu'il se regardoit également comme citoyen d'Athenes, appartenant à la bourgade attique de *Bésa*, soit qu'il y fût né, soit qu'il s'y fût établi. Voyez les *Atti e Monumenti de' fratelli Arvali*, par mon savant ami M. Marini, n° LVI, et p. 721 et 723; et le III[e] vol. des *Antiquities of Athens*, par Stuart, ch. v.

(2) Pellerin (*Rois*, pag. 124), et Eckhel (D. N., t. III, pag. 258), ont indiqué ces analogies. Nous avons remarqué ailleurs que les deux cornes d'abondance, entrelacées par les bouts, étoient un des types usités sur les médailles de Samosate, capitale de la Commagene.

(3) Nous avons prouvé que le dernier des rois de Syrie, Antiochus XIII, ne fut pas, comme quelques uns l'ont cru, la tige de la maison royale de Commagene. Cependant, comme le surnom de Callinicus,

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

tion étoit probablement fondée sur quelque ancienne alliance. L'étoile peut faire croire qu'ils rapportoient aussi leur origine aux Achéménides qui avoient régné sur le Pont et sur la Cappadoce. La légende, sans présenter leurs noms, désigne ces princes par leur qualité de *fils du roi*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΥΙΟΙ. Le type du revers est entouré d'une couronne de laurier; mais cette couronne n'est pas décorée du bandeau des rois, ainsi que celle qu'on voit sur les médailles d'Antiochus IV et de Jotapé. On a sans doute omis cet ornement pour éviter une répétition inutile, le diadême royal entourant la tiare arménique qui occupe le milieu du champ. Cette tiare est à-peu-près la même que celle de Tigrane: elle en differe seulement par la forme, qui est un peu plus conique, et par les broderies, qui représentent le scorpion de la Commagene à la place de l'aigle des rois de Syrie. Cette décoration, particuliere aux princes d'Arménie, indique la réunion d'une partie de ce royaume à celui de la Commagene, faite par Néron en faveur d'Antiochus. La médaille, qui, dans la légende du revers, offre le nom *des Commagéniens*, ΚΟΜΜΑΓΗΝΩΝ, a donc été frappée après l'an 60 de l'ere chrétienne[1].

ainsi que celui d'Epiphane, a été pris par Antiochus XII Dionysus, le dernier des enfants de Grypus, on peut croire qu'une fille ou une sœur de Dionysus avoit été l'épouse de quelque roi ou dynaste de la Commagene, ancêtre d'Epiphane et de Callinicus. Peut-être avoit-elle été donnée en mariage à ce prince par Tigrane son allié, qui, ayant réduit en captivité les dernieres princesses du sang des Séleucides, en avoit disposé à son gré (Plutarch., *Lucullo*, pag. 500). On voit par la statue de Séleucus Nicator, qui avoit été érigée dans le monument de Philopappus, et dont l'inscription subsistoit encore au XVI[e] siecle (Marini, *Arvali*, *loc. cit.*), que la famille des rois de Commagene se vantoit d'être issue de celle des Séleucides.

(1) Tillemont, *Hist. des emp.*, tom. I, *Néron*, art. 12.

ROIS DE QUELQUES VILLES DE LA SYRIE.

§. 7. ARÉTAS, ROI DE DAMAS.

En retraçant l'histoire des rois de Syrie, nous avons dit que la ville de Damas avoit été l'apanage particulier de quelques uns des derniers Séleucides. A la mort d'Antiochus XII, à qui elle appartenoit, les Damascéniens, craignant également de tomber au pouvoir de Philippe, qui avoit été en guerre avec Antiochus XII son frere, et d'être subjugués par Ptolémée Mennéus, petit tyran qui dans ces temps de désordre s'étoit emparé de Chalcis, se donnerent librement à Arétas, roi des Nabathéens, peuple de l'Arabie Pétrée, qui étoit établi sur les confins de la Syrie[1]. Ce prince et ses successeurs furent souvent contraints par la position de leurs états d'être en guerre tantôt avec les Juifs, tantôt avec les Romains; et ils finirent par perdre la souveraineté de Damas, quoique dans le temps même où la Judée étoit devenue une province romaine, et où Damas étoit regardée comme une ville libre, ils y exerçassent par intervalles quelque espece d'autorité[2].

(1) Ci-dessus, ch. XIII, §. 26; Josephe, A. J., l. XIII, c. 15, §. 2.

(2) Ainsi un Arétas, roi des Arabes, exerçoit, par le moyen d'un de ses préfets, l'autorité souveraine dans la ville de Damas, vers l'an 37 de l'ere vulgaire, sous le regne de Caligula, soit par concession des Romains, soit par leur consentement (S. Paul, *Ep.* II, *ad Corinth.*, c. 2, v. 32; Simson, *Chronicon ad an.* 37 *post Christum*). Les médailles de cette ville prouvent assez clairement qu'avant ce temps elle avoit été soumise à Cléopâtre, ainsi que le reste de la Célésyrie (voyez le n° 10 de la pl. 57); et qu'elle passa, peu de temps après, sous l'autorité ou du moins sous la protection de Rome, qui permettoit à plusieurs villes de l'Orient de se gouverner par elles-mêmes.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII. N° 12.

La médaille de bronze gravée sous le n° 12 représente d'un côté la tête d'Arétas vue en profil, et ceinte du bandeau royal. Le revers a pour type la figure en pied de la Victoire, coiffée d'une couronne crénelée, et ayant une couronne dans la main droite et une palme dans la gauche. La légende porte le nom *du roi Arétas Philellene* (ou *ami des Grecs*), ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΕΤΟΥ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ[1].

Comme plusieurs princes arabes qui ont régné successivement ont porté le nom d'Arétas, les antiquaires different d'opinion relativement à l'Arétas qui a fait frapper cette médaille. Pour moi je n'hésite pas à l'attribuer au premier de ce nom qui eut la souveraineté de Damas, par la raison que le surnom de Philellene (ou d'ami des Grecs) ne permet guere de douter que ce prince n'ait vécu antérieurement à la conquête de la Syrie par les Romains; et que d'ailleurs, parmi les plus anciens Arétas, il est le seul qu'on sache, avec certitude, avoir régné sur Damas, où la médaille que nous examinons a été frappée[2].

§. 8. DIONYSIUS, TYRAN DE TRIPOLIS.

Un autre usurpateur s'étoit emparé de l'autorité dans la ville de Tripolis, et il l'exerçoit tyranniquement: il s'appeloit Dionysius, et il étoit parent de Ptolémée, fils de Mennéus, tyran de

(1) On y voit gravées dans le champ du revers les deux lettres AP, initiales du nom d'Arétas: c'est ainsi que nous avons vu sur les tétradrachmes des rois Attalides des lettres ou des monogrammes qui contiennent les initiales des noms de Philétere, d'Eumene, et d'Attale.

(2) Ce fait est prouvé par d'autres médailles d'Arétas, qui sont de la même fabrique, présentent la même effigie, et ont pour type du revers la figure de la ville de Damas assise, telle précisément qu'on la retrouve sur plusieurs médailles autonomes frappées à Damas (Morelli, *Specimen*, p. 227).

Chalcis[1]. Celui-ci réussit à conserver sa vie, et même une partie de son autorité, moyennant une somme de mille talents qu'il paya à Pompée, et qui fut distribuée aux soldats romains: Dionysius fut moins heureux; sa tête tomba sous la hache proconsulaire. Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

Cette médaille unique existoit autrefois à Venise, dans le cabinet de Savorgnan. C'est M. Le Blond qui l'a fait connoître[2]. Elle présente d'un côté le buste d'un prince ayant la tête ceinte du diadême, et une légende effacée dont il ne reste que la premiere lettre, Δ (D): les Dioscures ou les Cabires à cheval forment le type du revers[3], dont la légende porte le nom *des Tripolitains*, ΤΡΙΠΟΛΙΤΩΝ, et l'an ΘΜΣ, 249, des Séleucides. Cette époque répond à l'an 790-91 de Rome, 64-63 avant l'ere chrétienne. A cette époque Tripolis obéissoit à Dionysius; mais ce fut la derniere année de sa puissance et de sa vie. Les Tripolitains, délivrés par Pompée du joug du tyran, commencerent cette année même à compter une nouvelle époque[4]: ainsi, sur la monnoie que nous examinons, le prince dont elle présente l'effigie, et dont le nom commence par un D (Δ), ne peut être que Dionysius. N° 8.

§. 9. ZÉNODORE,
TYRAN DE PANIAS ET DES PAYS ENVIRONNANTS.

Après la mort de Ptolémée, fils de Mennéus, qui régnoit sur

(1) Josephe, A. J., l. XIV, c. 3, §. 2.

(2) *Observations sur quelques médailles du cabinet de M. Pellerin*, p. 59.

(3) Il est certain, par les médailles et par d'autres autorités, que le culte de ces divinités étoit établi dans la ville de la Phénicie qui a fait frapper cette médaille. Voyez ci-dessus, t. II, p. 337, note (3).

(4) Eckhel, D. N., t. III, p. 376.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

Chalcis et sur les pays d'alentour, ses états avoient passé sous la domination de Lysanias, son fils; mais Cléopâtre desira de les joindre aux siens, et ce desir coûta la vie à Lysanias[1], qui d'ailleurs étoit l'ami des Parthes. Après la bataille d'Actium, un certain Zénodore, qui, suivant toutes les apparences, s'étoit emparé de l'héritage de quelque autre usurpateur, et avoit établi sa domination sur la ville de Panias, située aux sources du Jourdain, obtint des Romains, à titre de ferme, la jouissance des contrées qui autrefois avoient reconnu Lysanias pour maître. Ce dynaste n'eut pas honte de tirer un parti infame de la situation du pays qu'il gouvernoit. Une de ses provinces, la Trachonitide, paroissoit disposée par la nature pour servir de repaire aux brigands, dont les longs troubles de la Syrie et de la Judée avoient extraordinairement grossi le nombre[2]: Zénodore, loin de les réprimer, ou, ce qui eût mieux valu, de les détruire, les protégeoit, favorisoit leurs crimes, et partageoit leur butin. Les peuples voisins, victimes de ces brigandages, adresserent leurs plaintes à Rome, et Auguste déclara Zénodore déchu de toute autorité sur les pays que Rome lui avoit affermés : il en conféra la souveraineté à Hérode-le-Grand, et restreignit la domination de Zénodore dans les limites de ses anciennes possessions. Il n'y eut aucune espece d'intrigues et de calomnies que le dynaste dépossédé ne mît en œuvre, à Rome et dans la province, pour recouvrer ces pays, ou du moins pour en faire perdre la jouissance à son successeur. Mais celui-ci, par la générosité d'Auguste,

(1) Josephe, A. J., l. XV, c. 4, §. 1; et *de Bell. Jud.*, l. I, c. 13.

(2) Strabon, en parlant de cette région, (l. XVI, p. 756), fait mention de vastes souterrains dont l'entrée étoit cachée dans les gorges des montagnes et dans le plus épais des forêts, et dont chacun pouvoit contenir jusqu'à plusieurs milliers de personnes.

réunit bientôt aux états qu'il gouvernoit le reste de ceux de Zénodore, qui mourut subitement à Antioche, où il s'étoit rendu l'an 20 avant l'ere chrétienne, à l'occasion du voyage d'Auguste en Orient[1]. Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

On a découvert plusieurs médailles de bronze frappées par ce dynaste; elles portent son nom et son effigie au revers de la tête d'Auguste. L'abbé Belley, qui, par ses savantes et nombreuses recherches, s'est acquis tant de droits à la reconnoissance des numismatistes, a publié une médaille de Zénodore, sur l'autorité de laquelle il a cru pouvoir accuser d'erreur les antiquaires qui, avant lui, en avoient fait connoître une autre. C'est l'académicien qui se trompoit, non relativement à la médaille qu'il publioit, la description qu'il en donne est exacte; mais il n'avoit pas des raisons suffisantes pour avancer que l'autre médaille, qui est presque semblable, avoit été mal lue. Elles sont maintenant l'une et l'autre dans la collection du cabinet impérial; et j'ai fait dessiner ici, sous le n° 11, celle que l'abbé Belley croyoit mal interprétée. On verra, au contraire, que ces deux médailles servent à s'expliquer mutuellement. N° 11.

Celle que nous examinons présente d'un côté l'effigie d'Octave; elle ne porte d'autre légende que les deux lettres ΝΕ, qui désignent le mot ΝΕΟΣ, *le jeune*, auquel on doit ajouter le mot

(1) L'abbé Belley a éclairci l'histoire de ce tétrarque avec sa doctrine et sa critique accoutumée ; son mémoire est inséré dans le recueil *de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXVIII, pag. 545 : mais il paroît n'avoir pas aperçu ce que Josephe fait entendre assez clairement, que la souveraineté sur le district de Panias n'étoit pas un de ces états que les Romains avoient affermés à Zénodore. Cette possession antérieure étoit cependant le seul titre auquel il put retenir cette principauté lorsque le contrat fut annullé.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

ΚΑΙσαρ, *César,* dont les trois premieres lettres se trouvent sur la médaille expliquée par l'abbé Belley.

Octave prend sur cette médaille le titre de *jeune César*, ou *nouveau César.* Le nom de César lui étoit devenu propre par son adoption dans la famille de son grand oncle. Il n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il se trouva placé à la tête des affaires; et sa pénétration ainsi que sa valeur parurent si étonnantes dans un homme de cet âge, que sa jeunesse devint pour lui un nouveau titre de gloire. Les poëtes du temps ne cesserent de chanter *leur jeune* héros[1]; il fut connu dans tout l'empire sous le nom de *jeune César*, jusqu'au moment où le titre révéré d'Auguste lui fut décerné par le sénat.

Plusieurs villes, bâties ou reconstruites en son honneur, porterent le nom de Néocésarée, ou de *ville du jeune César*[2]. Le monétaire qui a gravé la médaille a pris sans doute de même les mots Νεὸς Κᾶισαρ, *le jeune César*, pour un seul nom, et s'est contenté de l'indiquer par les premieres lettres de l'adjectif νεὸς, *le jeune.* Il auroit été par conséquent presque absolument impossible d'expliquer cette légende sans la médaille de Pellerin, publiée par l'abbé Belley : mais, en revanche, l'époque de la médaille de Pellerin n'auroit point été reconnue avec certitude, si la médaille que nous examinons ne l'eût pas éclaircie.

L'époque marquée ici est incontestablement l'*année* 282, L ΒΠΣ, sans doute, de l'ere des Séleucides. La médaille de Pellerin ne porte que l'*an* 87, L ΖΠ, avec l'omission des cen-

(1) *Sive mutatâ* JUVENEM *figurâ*
Ales in terris imitaris, almæ
Filius Maiæ.
Hor., *Carm.*, l. I, od. 2, v. 41.
Hunc tandem everso JUVENEM *succurrere sæclo*
Ne prohibete. Virg., *Georg.*, l. I, v. 501.

(2) Une située dans le Pont, près des limites de la petite Arménie, une autre dans la Bithynie : Etienne de Byzance, V. Νεοκαισάρεια.

taines[1]. L'abbé Belley, dans la persuasion que cette seconde époque étoit la seule qu'on dût regarder comme véritable sur les médailles de Zénodore, a pensé qu'elle devoit se rapporter à une ere inconnue, sur laquelle il propose des conjectures assez ingénieuses. Mais la leçon bien constatée de la médaille que j'ai fait dessiner ici prouve que, sur celle de Pellerin, on a simplement omis le chiffre désignant les centaines, et que l'une et l'autre se rapportent à l'ere des Séleucides. L'an 282 est l'an de Rome 723, 31 avant J.-C.; l'an 287 est l'an de Rome 728, 26 avant J.-C. Zénodore régnoit à ces époques[2]. Cette maniere elliptique de marquer les dates ne doit pas plus nous étonner que l'omission du nom de César dans la désignation d'Auguste. D'ailleurs cette ellipse, quoique extraordinaire, est prouvée

(1) M. Allier en possede une pareille, sur laquelle la premiere syllabe du nom de César se voit clairement dans la légende. Il ne reste de l'époque que ZΠ, l'an 87; mais une contre-marque empêche de s'assurer si la centaine étoit omise sur cette médaille comme sur celle du cabinet impérial. Une troisieme médaille de Zénodore, qui est dans le même cabinet, présente au contraire les deux premiers caracteres de l'époque ΠΣ, 280; mais le troisieme, qui indiquoit les unités, est fruste.

(2) Il régnoit même l'an 24 avant J.-C., qui répond à l'an 289, ΘΠΣ, qu'on trouve sur une autre médaille de ce tétrarque. L'abbé Belley, qui se croyoit obligé de découvrir une nouvelle ere, a trop restreint le temps durant lequel Zénodore a pu faire frapper des monnoies. Il l'a pu avant son acquisition de la tétrarchie de Lysanias, parcequ'il étoit dynaste de Panias; il a pu continuer à les faire frapper, même après qu'il avoit perdu la possession de la tétrarchie, parceque ses premiers états lui étoient restés; et il eut jusqu'à sa mort, arrivée l'an 20 avant J.-C., un grand intérêt de flatter Octave. La médaille gravée ici a été frappée l'an 282 des Séleucides, qui commença dans l'automne de l'année 723 de Rome, durant l'été de laquelle la bataille d'Actium avoit eu lieu. Ainsi l'abbé Belley a eu tort de prétendre qu'il n'est pas vraisemblable que Zénodore ait pu faire frapper des monnoies en l'honneur d'Auguste avant l'an de Rome 727. Les médailles de Zénodore portant l'époque des années 287 et 289 des Séleucides appartiennent aux ans de Rome 728 et 730. Zénodore fut dépouillé pendant cette derniere année de la tétrarchie qu'il avoit affermée : il ne mourut que quatre ans après.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

par la comparaison des deux médailles, sur l'une desquelles le chiffre des centaines est marqué de façon à n'en pouvoir douter. Enfin la suppression de ce chiffre paroît, jusqu'à un certain point, autorisée par l'usage où étoient les Grecs, en comptant les années des eres, de séparer quelquefois les centaines du reste des nombres ordinaux. Ils auroient dit, par exemple, pour désigner l'année qui est marquée sur la médaille de Zénodore, *la quatre-vingt-deuxieme* ou *la quatre-vingt-septieme année au-delà de la deux-centieme* [1].

L'autre côté de la médaille nous présente la tête en profil du dynaste que la légende fait connoître pour *Zénodore, tétrarque et pontife*, ΖΗΝΟΔΩΡΟΣ ΤΕΤΡΑΡΧΗΣ ΚΑΙ ΑΡΧΗΡευς [2]. Le tétrarque de Panias n'a osé orner sa tête d'aucune marque de souveraineté sur une médaille où Auguste est représenté tête nue. Zénodore est coiffé à la romaine. Heureusement que ses médailles portent deux effigies; autrement, quoique le nom et les titres de Zénodore soient gravés autour de sa tête, il y auroit des antiquaires qui croiroient et voudroient faire croire que l'effigie de ce dynaste n'est qu'un portrait peu ressemblant d'Auguste.

(1) Ετει ὀγδοηκοστῷ καὶ δευτέρῳ ἐπὶ διακοσιοστοῦ.

(2) Αρχηρεὺς est ici pour Αρχιερεύς; c'est-à-dire l'Η au lieu d'ΙΕ. L'abbé Belley a donné des exemples de cette fausse orthographe; et M. Sestini assure avoir vu ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ, plus régulièrement écrit, sur une autre médaille de Zénodore (*Lettere*, tom. VI, pag. 83).

ROIS DE JUDÉE.

§. 10. HERODE AGRIPPA.

Hérode[1] Agrippa[2] étoit, par Aristobule son pere, petit-fils d'Hérode-le-Grand; il appartenoit, par Mariamne d'Hyrcanus sa grand'mere, à la race des Hasmonéens[3]. Il dut sa fortune aux vicissitudes de celle de Bérénice sa mere[4]. Cette princesse, niece d'Hérode-le-Grand, ayant causé par ses indiscrétions la perte de son époux Aristobule, se réfugia à Rome avec ses enfants, où elle sut gagner la bienveillance d'Antonia, mere de Germanicus et de Claude. Agrippa eut ainsi le moyen de contracter de bonne heure avec ces personnages des liaisons qui influerent puissamment sur le reste de sa vie. D'abord elles le rendirent malheureux par les folles dépenses auxquelles elles l'entraînerent, et qui, après l'avoir ruiné, l'obligerent de quitter Rome. Elles lui firent ensuite courir les plus grands dangers pour sa

(1) Josephe, *Antiq. jud.*, liv. XVIII et XIX, et *de Bello jud.*, liv. I, chap. 28, liv. II, chap. 9 et 11; Philon, *Legat. ad Caium*, et *adversus Flaccum*, nous fournissent les faits les plus essentiels de la vie et des aventures d'Hérode Agrippa. Ceux qui desirent en savoir davantage peuvent consulter Simson, *Chron. ad annum post Christ.*, 38, et principalement le savant travail de Chr. Noldius, *de vitâ et gestis Herodum*, à la suite de son *Stemma Herodiadum*, n° 63.

(2) Ce prince non seulement porta deux noms, ainsi que Noldius l'a remarqué, mais il en eût jusqu'à trois. Il est nommé Jules Agrippa dans une inscription grecque rapportée par Spon (*Voyage*, t. III). Ces noms marquoient la reconnoissance de son aïeul Hérode-le-Grand pour Auguste et pour Agrippa.

(3) Agrippa vante cette origine dans une lettre qu'il écrit à Caligula (Philon, *loc. cit.*, tom. II, *op.*, pag. 586).

(4) Elle étoit fille de Salomé, sœur d'Hérode-le-Grand, et d'un Iduméen nommé Costabare. Josephe l'appelle souvent *Bernice.* C'est en considération d'elle que la plus célebre parmi les filles d'Hérode Agrippa porta le même nom.

liberté et même pour sa vie, lorsque, de retour à Rome et à la cour des Césars, l'amitié imprudente qu'il témoigna au jeune Caligula l'exposa au ressentiment et à la jalousie de Tibere. Mais le fils de Germanicus n'eut pas plutôt ceint son front du laurier des empereurs, qu'il signala sa faveur envers son ami en le nommant roi de plusieurs contrées de la Palestine. Il est vrai que les artifices par lesquels celui-ci avoit su gagner l'affection du jeune César ont été improuvés par l'histoire, qui compte le prince juif, ainsi que le prince commagénien, parmi les corrupteurs de Caligula[1] : mais, si Agrippa mérite ce reproche, on doit dire aussi qu'il sut rendre ses conseils plus utiles à Claude, et qu'il contribua puissamment à l'élever à l'empire après le meurtre de Caligula, dont le sénat tentoit d'envahir l'autorité. L'amitié de l'empereur, la permission de se décorer des ornements consulaires[2], la Judée et la Galilée ajoutées à ses états, furent la récompense honorable de ses services.

Le roi de la Judée ne jouit de sa fortune que pendant sept ans; à peine étoient-ils écoulés, qu'il mourut d'une maladie subite et violente dont il fut attaqué à Césarée au moment où, au milieu de sa gloire, couvert d'un vêtement resplendissant, et présidant aux spectacles qu'il célébroit en l'honneur de Claude, il se prêtoit avec complaisance aux acclamations enthousiastes d'un peuple transporté de joie, qui le plaçoit au rang des Immortels[3]. Les historiens s'accordent à reconnoître dans ce prince

(1) Τυραννοδιδάσκαλοι ; Dion, liv. LIX, §. 24.

(2) Par une conséquence de ces honneurs Agrippa étoit devenu citoyen romain ; et ses filles ne pouvoient être sujettes à la défense de contracter mariage avec des Romains. C'est ce que fit Drusille, une de ces princesses, et ce que Berénice auroit bien desiré de faire, si Titus y eût consenti.

(3) *Act. Apost.*, chap. 11 ; Josephe, liv. 19, chap. 8.

un grand ensemble de vertus civiles accompagnées d'une douceur de caractere extrêmement rare. La postérité auroit encore à admirer en lui le zele qu'il montra dans les occasions les plus délicates pour la religion de ses peres [1], si ce zele mal entendu ne lui eût fait exercer la persécution la plus violente contre les chrétiens. Il mourut, l'an 44 de l'ere vulgaire, âgé de cinquante-quatre ans. Son fils, Agrippa le jeune, ne put obtenir, après une assez longue attente, qu'une partie des états de son pere et de ceux de son oncle. Ses trois filles furent, pendant leur vie, célebres par leur beauté; elles le sont encore par leurs aventures [2].

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

Une médaille de bronze d'Agrippa, qui est extrêmement rare, a été dessinée sous le n° 9 [3]. On y voit d'un côté la tête du roi ceinte du diadême, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΥϹ ΜΕΓΑϹ ΑΓΡΙΠΠΑϹ ΦΙΛΟΚΛΑΥΔΙΟϹ [4], *le grand roi Agrippa* [5], *ami de Claude*. Le type du revers représente la Fortune ou le génie de la ville de Césarée sur la mer, ayant un gouvernail dans la main droite, et une corne d'abondance sur le bras gauche [6]. La légende porte

N° 9.

(1) Quoique courtisan depuis sa jeunesse, il ne craignit pas de s'opposer à Caligula, lorsque ce capricieux empereur vouloit placer sa statue à Jérusalem, dans le sanctuaire (Philon, *loco citato*).

(2) Bérénice, Mariamne, et Drusille: voyez Noldius, *loc. cit.*, n° 72, 77, et 79.

(3) L'abbé Belley l'avoit publiée et expliquée dans un mémoire imprimé dans le recueil *de l'Académie des belles-lettres*, tom. XXVI, pag. 440.

(4) L'abbé Belley lisoit ΦΙΛΟΚΑΙΣΑΡ, *ami de César:* la légende étant usée laisse quelque doute sur ce surnom; mais l'ayant bien examinée, il me paroît certain qu'on y doit lire ΦΙΛΟΚΛΑΥΔΙΟΣ, *ami de Claude*, ainsi que sur la médaille d'Hérode son frere, roi de Chalcis. La lettre Υ, qui ne peut être dans le surnom que l'académicien croyoit avoir lu, s'y voit très distinctement.

(5) Josephe donne aussi le titre de *grand roi* à Hérode Agrippa (A. J., liv. XX, chap. 5, §. 2).

(6) Cette figure allégorique n'est pas en contradiction avec les sentiments religieux d'Agrippa; la religion toléroit jusqu'à un certain point l'usage de ces symboles.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

le nom de cette ville, *Césarée près du port Sébastos*, ΚΑΙϹΑΡΙΑ Η ΠΡΟϹ ΤΩ ϹΕΒΑϹτῳ ΛιΜενι[1]. La lettre Η, gravée dans le champ, indique probablement la huitieme année du regne d'Agrippa, dont ce prince ne vit pas la fin[2].

Il est vraisemblable, ainsi qu'on peut le conjecturer par le lieu et par l'époque où cette médaille a été frappée, qu'elle l'a été à l'occasion de ces mêmes jeux solennels dans lesquels Agrippa, après avoir été pendant quelques instants l'objet de la joie et de l'admiration de son peuple, devint tout-à-coup un objet de deuil et de pitié.

§. 11. HERODE, ROI DE CHALCIS.

Ce fut par le crédit de son frere Agrippa auprès de Claude qu'Hérode obtint le titre de roi et la tétrarchie de Chalcis, canton délicieux et fertile de la Célésyrie, qui s'étendoit sur la

(1) L'abbé Belley a trouvé le premier la véritable leçon de ces mots : il l'a déduite de la comparaison de cette légende avec celle qui est gravée sur plusieurs autres médailles de la même ville. Césarée se distingue ici des autres villes du même nom par l'indication de sa situation près d'un port très vaste qu'Hérode-le-Grand avoit réussi, avec des dépenses énormes, à rendre assez sûr. Il est cependant à remarquer que l'article Η, qui suit le nom de Césarée, est lié avec un Υ. Si ce n'est pas une faute du monétaire, il faudroit lire Καισάρεια Αυγούστα ἡ κ. τ. λ. ΚΑΙϹΑΡΙΑΥΗ, etc., en prenant deux fois l'Α qui termine le nom de Césarée. Il est certain, par Josephe et par Philon, que la ville de Césarée sur la mer a porté le nom de *Cæsarea Augusta* : il est vrai que ces deux écrivains ont traduit le mot *Augusta* par le mot grec *Sebaste*; mais ce titre d'honneur étoit souvent transporté dans la langue grecque sans aucun changement, excepté dans la terminaison lorsque le cas l'exigeoit; et c'est ainsi que vers ces mêmes temps une petite ville de la Cilicie a pris, en grec, le nom d'Αυγούστα, *Augusta*.

(2) D'autres médailles de Césarée de Palestine, avec le même type, qui ont été frappées sous les empereurs romains, portent dans le champ les chiffres indiquant l'année du regne de l'empereur dont elles présentent l'effigie.

vallée de Marsyas et ses environs[1]. Hérode y régna pendant le reste de sa vie, qui dura encore huit ans. Il avoit survécu à son frere Agrippa, dont il étoit devenu le gendre en épousant Bérénice. Après sa mort, ses états passerent d'abord à son neveu Agrippa, et ensuite à son fils Aristobule, qui régnoit sur une partie de l'Arménie mineure.

N° 10.

Le didrachme d'argent que j'ai fait graver sous le n° 10 n'avoit point encore été publié[2]. On y voit la tête du prince ceinte du diadême, et on lit autour, *le roi Hérode, ami de Claude*, BACIΛ ΗΡΩΔΗΣ ΦΙΛΟΚΛΑΥΔΙΟC. Le revers a pour type une couronne de laurier au milieu de laquelle est cette inscription, ΚΛΑΥΔΙΩ ΚΑΙΣΑΡΙ ΣΕΒΑΣΤΩ ΕΤ Γ., *à Claude César Auguste, l'an* 3. Le nom d'Hérode et le surnom de *Philoclaudios* assignent incontestablement cette médaille à l'un des deux freres; et la diffé-

(1) C'étoit la petite principauté qui un siecle auparavant avoit été usurpée par un Ptolémée dit Mennéus, pendant les troubles et les guerres intestines du royaume des Séleucides. Son fils Ptolémée et son petit-fils Lysanias l'avoient possédée. Cléopâtre s'en étoit emparée, et peu après les Romains l'avoient affermée à Zénodore; Auguste la lui ôta pour la donner à Hérode-le-Grand, qui la laissa en mourant à Philippe un de ses fils. Hérode, fils d'Aristobule, l'obtint après la mort de Philippe; et Agrippa son neveu la posséda après lui, jusqu'à ce que l'empereur la lui fît échanger contre une autre tétrarchie.

(2) Le style et le caractere de ce monument numismatique en prouvent évidemment l'authenticité à des yeux exercés à discerner l'antique. Les médailles de bronze du même prince sont d'un trop grand module pour qu'on puisse dire que ce didrachme a été moulé sur une de ces médailles. S'il est moulé, ce que je n'oserois décider, il est du nombre assez grand de médailles grecques reconnues pour bien authentiques, quoiqu'elles aient toute l'apparence d'avoir été coulées dans des moules sans recevoir l'empreinte d'un coin. L'habileté des anciens dans l'art de la fonte leur permettoit d'employer ce moyen pour la monnoie de quelques villes, particulièrement lorsque cette monnoie ne devoit pas être très multipliée, et n'étoit fabriquée, comme il arrivoit souvent, qu'à l'occasion de quelques fêtes ou de quelques spectacles.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

rence qu'on aperçoit dans les noms, les titres, et les effigies des princes gravées sur les deux médailles, prouve que ce roi Hérode n'est pas le même qui a pris sur la médaille n° 9 le nom d'Agrippa et le titre de grand roi.

La couronne du revers et la date de l'année placée à la suite du nom de l'empereur me font conjecturer que cette médaille, ainsi que les autres que nous connoissons pour appartenir à Hérode, roi de Chalcis, a été frappée à l'occasion des jeux célébrés pour solenniser la troisieme année de l'empire de Claude. C'est dans de pareilles circonstances que la ville d'Antioche a fait frapper des didrachmes de la même forme, avec la mention, dans la légende, *de l'année sacrée* et *nouvelle* du regne de quelque empereur[1].

ROIS D'OSRHOENE
QUI ONT PORTÉ LE NOM D'ABGARE ET DE MANNUS.

Le fleuve Chaboras, en portant ses eaux à l'Euphrate, sépare du reste de la Mésopotamie une vaste et fertile contrée qui touche vers le septentrion au pied du mont Taurus, et s'étend vers le sud le long de la rive gauche de ce grand fleuve. Séleucus Nicator y avoit bâti une ville ; et on dit que la ressemblance de sa situation avec celle d'Edesse, ville ancienne de la Macédoine, lui fit donner le même nom[2].

(1) Ἔτους νεȣ̃ ἱερȣ̃. Je ne conçois pas comment Echkel, qui a d'ailleurs si bien expliqué cette légende des didrachmes d'Antioche, se refuse à les croire frappés à l'occasion des spectacles et des jeux qui, suivant l'usage du paganisme, accompagnoient les sacrifices et les vœux qu'on célébroit pour l'anniversaire de l'avènement des empereurs (D. N., tom. IV, pag. 418) ; d'autant plus que ce même antiquaire a remarqué plusieurs fois que les jeux et les spectacles ont donné le plus souvent occasion aux villes grecques de frapper leurs médailles.

(2) Etienne de Byzance : v. Ἔδεσσα.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

Les troubles de la Syrie et les guerres de ses princes avec les Parthes détacherent de la domination des Séleucides les peuples qui habitoient ce pays, et que les anciens considéroient comme des peuples arabes. Le chef de la révolte fut un certain Osrhoès[1]; et la région sur laquelle il établit son autorité fut, de son nom, appelée Osrhoëne[2].

Il paroît que, pour mieux assurer leur indépendance, Osrhoès et ses successeurs s'attacherent aux Arsacides, qui régnoient sur les Parthes. Les guerres que ceux-ci eurent par la suite à soutenir contre les Romains apprirent aux princes de l'Osrhoëne, qui porterent presque tous le nom d'Abgare, cette politique tortueuse au moyen de laquelle ils feignoient de servir Rome, tandis qu'ils la trahissoient en toute occasion. Trajan subjugua la Mésopotamie, la mit au nombre des provinces romaines, et détruisit entièrement le pouvoir de ces dynastes qui l'avoient trompé. Mais Adrien, pour éviter de nouvelles guerres, ayant renoncé à la possession des pays conquis par son prédécesseur, et s'étant contenté de retenir quelques places fortes sur cette

(1) Ce nom est le même que celui de Chosrhoès. Ainsi l'Aboras est le même fleuve que le Chaboras. Osrhoès se rendit indépendant, suivant le calcul de Denis de Telmar, éclairci par Theoph. Sigefr. Bayer, l'an 176 des Séleucides, 137 ans avant l'ere chrétienne. C'étoit l'époque de la captivité de Démétrius II Nicator. Le savant que je viens de nommer a publié, en 1734, à Pétersbourg une *Historia Edessena et Osrhoëna*, ouvrage qui contient une riche collection d'anciennes autorités ayant rapport à cette histoire, mais qui n'est pas d'une lecture agréable, attendu le peu de soin que l'auteur a mis dans l'ordre et la disposition de ses matériaux.

(2) Cellarius a pensé qu'Osrhoès, qui a donné son nom à l'Osrhoëne, n'a vécu qu'après l'ere chrétienne (*Notit. Orb. Ant.*, tom. II, pag. 603). Il se trompe: Dion, en décrivant la défaite de Crassus, fait mention des Osrhoéniens (liv. XL, §. 23); et il n'est pas probable qu'il ait voulu substituer un nom plus moderne au nom ancien de ces peuples, qu'il trouvoit dans les auteurs qu'il compiloit; d'autant plus que le témoignage des écrivains orientaux cités dans la note précédente justifie l'expression de Dion.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

frontiere, rendit aux Abgares le gouvernement de l'Osrhoëne. Ainsi ce royaume, situé entre l'empire romain et celui des Parthes, et trop foible pour entrer en lice avec l'un ou l'autre, étoit entre les deux puissances rivales une espece de barrière qui les empêchoit de s'entrechoquer.

§. 12. MANNUS,
ROI D'OSRHOENE SOUS ADRIEN.

L'histoire fait mention de plusieurs princes qui possédoient sous Trajan et dans le même temps des portions différentes de cette contrée. Il y en avoit un qui portoit le nom d'Abgare, et un autre celui de Mannus[1]. Nous ne savons si le Mannus qui régna sous Adrien étoit le même Mannus dont l'histoire parle sous Trajan, ou si l'Osrhoëne, séparée de nouveau de l'empire, ne forma plus qu'un seul royaume.

N° 13. La médaille jusqu'ici inédite, que j'ai fait graver sous le n° 13, indique seulement qu'un Mannus gouverna ce pays sous Adrien, et qu'il joignoit ce nom à celui d'Abgare. C'est ce qui résulte de l'examen de cette médaille de bronze, dont la légende mutilée, ..ΑΡΟΥΜΑϐΑ..., peut se suppléer ainsi, ἀϐγαΡΟΥ ΜΑννου ΒΑσιλεως, *du roi Abgare Mannus*[2]. La tête de l'empereur couronnée de

(1) Dion, liv. LXVIII, §§. 21 et 22.

(2) J'ai fait dessiner cette médaille au cabinet impérial, où elle se trouve. Ce prince est appelé Mannus, fils de Mannus, dans la chronique de Denis de Telmar, (Bayer, *Hist. Edess.*, pag. 153). Il est probable qu'il porta les deux noms d'Abgare et de Mannus, puisque, suivant l'observation de Bayer, notre Mannus est appelé aussi Abgare par Jules Capitolin (Anton. Pius, chap. 9). On peut voir dans l'ouvrage déja cité comment Mannus Abgare fut chassé de ses états par un compétiteur, et comment il les recouvra par l'autorité de l'empereur Antonin Pie.

laurier, conserve, malgré sa mauvaise exécution, quelque ressemblance avec les portraits d'Adrien; et les lettres mal formées de la légende paroissent exprimer son nom, ΚΑΙΑΔΡ.. ΑΝ.., *le César Adrien.*

Il est évident que la conquête de Trajan et le rétablissement de l'Osrhoëne par Adrien obligerent les princes de cette contrée à regarder l'empereur comme leur suzerain, et que, pour lui rendre une espece d'hommage, ils firent graver son effigie sur leurs monnoies. Nous avons vu les rois du Bosphore en user de la même maniere. Le prince osrhoénien est représenté sur notre médaille jeune et sans barbe, et coiffé d'une tiare qui ressemble beaucoup à celle des rois parthes[1].

§. 13. ABGARE, SOUS MARC-AURELE.

La petite médaille de bronze qui est gravée sous le nº 14 confirme le témoignage du chroniqueur de Telmar: elle nous présente, ainsi que la chronique, le nom d'un Abgare, sous l'empire de Marc-Aurele[2]. Nº 14.

La légende, ΑΒΓΑΡΟϹ ΒΑΣΙΛΕΥϹ, *le roi Abgare*, accompagne le portrait de ce prince, qui a le même costume que son prédécesseur Mannus, avec cette seule différence, qu'Abgare porte la

(1) Bayer, *loco citato*, pl. 4, nº 2, et pag. 155, rapporte une médaille d'Adrien avec le portrait d'un roi d'Edesse; mais il n'y reste que les premieres lettres du nom d'Abgare.

(2) Ce prince est appelé dans la chronique dont on vient de parler Abgare, fils de Mannus (*loc. cit.*, pag. 158). Un roi Mannus *Philoromæus* (ou ami des Romains), dont le nom seul est gravé sur des médailles d'argent qu'il a fait frapper en l'honneur des empereurs Marc-Aurele et Lucius Vérus, et de leurs épouses Faustine la jeune et Lucille, n'étoit pas un prince de l'Osrhoëne: la fabrique de ces monnoies n'est point celle des monnoies d'Edesse. Ce Mannus ne seroit-il pas un dynaste des Atréniens?

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

barbe. L'autre côté présente le portrait de Marc-Aurele, avec la légende ΚΑΙCΑΡ ΑΥΡΗλιος, *Aurélius César.*

§. 14. ABGARE, SOUS LUCIUS VERUS.

N° 15. Le roi de l'Osrhoëne, qui a fait frapper la médaille n° 15 en l'honneur de Lucius Vérus, ne paroît pas être le même que celui qu'on vient de voir n° 14 : la physionomie et les noms présentent des différences. Celui-ci a joint le nom de Vérus au nom d'Abgare, sans doute pour marquer son attachement à Lucius Vérus[1], ainsi que le fait conjecturer la légende mutilée, ..ΓΑΡΟC ΟΟΥ..., qu'on peut suppléer αϐΓΑΡΟC Ο ΟΥηρος, *Abgare Vérus.* Quant au portrait de Lucius Vérus, il est très reconnoissable; et les trois lettres, ΡΟC, qui restent de la légende, sont les dernieres de son nom[2].

§. 15. ABGARE, SOUS COMMODE ET SOUS SEVERE.

N° 16 et 17. La médaille gravée n° 16 présente d'un côté la tête de Commode, et de l'autre un Abgare dont le portrait differe de celui qu'on a vu au revers de Lucius Vérus, et de celui qui est gravé

(1) Cet empereur faisoit la guerre en Orient.

(2) Bayer s'est aperçu qu'ici la chronologie du patriarche de Telmar est fautive (*loc. cit.*, pag. 162, sqq) : ce chroniqueur paroît avoir attribué à un seul Abgare tout l'espace de temps pendant lequel ont régné plusieurs princes du même nom. Des médailles, témoins contemporains et plus sûrs, donnent les noms de Lucius Elius Septimius à un Abgare qui a régné sous Septime-Sévere (Bayer, *loco citato*, pl. 5, n° 3). Ces noms, suivant la remarque d'Eckhel (D. N., tom. III, pag. 514), ne peuvent avoir trait qu'à l'empereur Lucius Vérus qui s'appeloit Lucius Elius Aurélius Vérus. Il est donc probable que Vérus Abgare avoit, en l'honneur du même César, imposé à son fils les noms de Lucius Elius Abgare; et que celui-ci, pour faire sa cour à Septime-Sévere, y ajouta postérieurement le nom de Septimius.

au revers de Marc-Aurele. Les traits de la physionomie peuvent faire croire qu'il est le même Lucius Elius Septimius Abgare qui a régné sous Septime Sévere : on distingue, dans la légende qui accompagne la tête de l'empereur, le nom de *Commode*, ΚΟΜΜΟΔΟϹ. La légende de l'autre côté désigne *le roi Abgare*, ΒΑϹΙΛΕΥϹ ΑΒΓΑΡΟϹ. Le même prince, mais un peu plus âgé, paroît sur la médaille nº 17, dont la légende mutilée indique le même nom et le même titre. Un sceptre est gravé en devant du buste. La tête de l'empereur Septime-Sévere, qui est de l'autre côté, quoique ses traits soient fort exagérés, est cependant reconnoissable; et l'inscription mutilée désigne le nom de cet empereur, ΑΥΤΛ ϹΕΥΗΡΟϹ.... ϹϹΒ, l'empereur *Lucius* (Septime) *Sévere Auguste*[1]. Abgare fut compromis dans la guerre civile qui déchira l'empire sous le regne de ce prince : il avoit pris le parti de Pescennius Niger, qui fut vaincu; et il auroit lui-même perdu ses états s'il n'avoit trouvé grace auprès du vainqueur. Il se rendit à Rome, où il fut reçu avec beaucoup de magnificence; mais il fut obligé d'y laisser deux de ses enfants pour ôtages[2].

(1) Cette médaille appartient à M. Cousinery. La tête d'Abgare est d'un bon travail.

(2) Hérodien, liv. III, §. 27. Une inscription grecque trouvée à Rome nous apprend les noms de ces deux princes : l'un s'appeloit Abgare, comme son pere, l'autre Antonin, en considération sans doute d'Antonin Caracalla, fils aîné de l'empereur : c'est le P. Sirmond qui l'a publiée (*Ad Sidon. Apoll.*, liv. I, ep. 8). Suivant cette inscription, le jeune Abgare mourut à Rome, âgé de vingt-six ans : il avoit perdu son pere et sa femme Hodda dont l'épitaphe, en latin, a été imprimée dans le *Trésor* de Muratori, pag. 665, nº 1. Nous apprenons par ce monument que le prince osrhoénien portoit aussi le nom de Phraate.

Chap. XIV.
Princes d'Orient.
Pl. XLVIII.

§. 16. MANNUS, FILS D'ABGARE.

N° 18 et 19.

Des historiens, dont il ne nous reste que des fragments, faisoient mention d'un Mannus, fils de l'Abgare qui régnoit sous Septime Sévere[1]. Nous ne connoissons, sur la vie de Mannus, qu'une anecdote qui prouve sa passion pour la chasse, et son adresse admirable à tirer des fleches[2]. Je crois que les deux

(1) Jules Africain, dans l'ouvrage historique intitulé *les Cestes*, dont plusieurs fragments sont encore inédits (Bayer, *Hist. Osrh.*, p. 165).

(2) Jules Africain parle de l'adresse et du courage de Mannus, fils du roi Abgare, qui perça en sa présence, à la chasse, les yeux d'un ours féroce prêt à l'attaquer. Bayer a cité ce fait (*Hist. Osrh.*, p. 166). Ce qu'Eusebe rapporte à l'an 218 de l'ere chrétienne, sous l'empire de Macrin, est encore plus remarquable : il dit qu'un Abgare, qui étoit chrétien, *vir sanctus*, régnoit alors à Edesse, et nous savons que Caracalla avoit renversé le trône des Abgares. Cet anachronisme pourroit cependant se concilier avec l'histoire, en supposant que la note d'Eusebe se rapportât au commencement de l'année précédente. Mais la qualification de *saint homme* qu'on donne à Abgare me fait soupçonner que le traducteur latin d'Eusebe s'est trompé ici ; et la comparaison de la note latine avec les fragments grecs des chroniques d'Eusebe, publiés par Scaliger, me découvre l'origine de cette méprise. Au lieu des mots qui répondroient au passage latin, *Abgarus vir sanctus regnavit Edessæ, ut vult Africanus :* on trouve à la page 84 des *Græca Eusebii, Chronicon*, liv. I, cet autre passage : Ἀφρικανὸς Ἄυγαρον φησὶν ἱερὸν ἄνδρα, τοῦ πρώην Αὐγάρου ὁμώνυμον βασιλέως Ἐδέσσης, « Africain parle d'un saint homme nommé « Abgare qui portoit le même nom du dernier roi d'Edesse ». Abgare, personnage chrétien, n'étoit donc pas le même que le roi d'Edesse ; et le témoignage de Jules Africain ne prouve pas que ce royaume subsistât encore du temps de Macrin ou d'Alexandre-Sévere. Tillemont n'a pas vu comment ce passage devoit être expliqué (*Hist. des emp.*, tom. III, *Caracalla*, art. XI) ; il remarque seulement que le Syncelle paroît confondre aussi l'Abgare roi et l'Abgare chrétien. Il me semble que l'interprétation proposée ne souffre aucune difficulté, et qu'on peut attribuer à la ressemblance des noms la méprise du chronologiste. Cette méprise a suffi cependant pour faire reconnoître à Bayer une croix dans les pierreries qui, sur quelques médailles, ornent la tiare d'Abgare, et qui sont quelquefois disposées en sautoir, ou en lignes qui se croisent, par un caprice sans doute du graveur (*Hist. Osrh.*, pl. 5, n° 3, pag. 173).

médailles gravées sous les n° 18 et 19 appartiennent à ce prince, quoique l'une le représente plus âgé que l'autre, et avec la barbe. Celle qu'on voit au n° 19 étoit inédite. La tête du jeune Caracalla, associé à l'empire par Septime-Sévere son pere, ornée d'une couronne rayonnante, est gravée sur un côté de la médaille avec la légende, AYKANT ωΝЄΙΝΟϹ, *l'empereur César Antonin.* Sur le revers on voit le buste du roi Mannus, associé aussi à la dignité royale par son pere Abgare. Il est sans barbe, et sa longue chevelure est ceinte d'un diadême. La légende le désigne sous le nom *du roi Abgare Mannus*, BABK MANO[1]. La médaille n° 18 prouve incontestablement que Mannus a été collegue de son pere. On y voit son portrait avec la barbe, et coiffé d'une tiare pareille à celle qui couvre la tête d'Abgare. Ce monument numismatique est le seul, à ce que je crois, où les rois d'Edesse aient fait graver leur portrait sans placer la tête de l'empereur de l'autre côté de la médaille. L'un des types présente le buste *du roi Abgare*, désigné par la légende ΑΒΓΑΡΟϹ ΒΑΣΙΛЄΥΣ. Sur l'autre est le buste de son fils, avec la légende ΜΑΝΝΟϹ ΠΑΙϹ[2], *Mannus, fils* (du roi). Le nom

(1) Cette médaille est tirée du cabinet de M. Tochon. Il est à remarquer que le Κ substitué au Γ dans les premieres lettres du nom du prince, donne *Abcare* pour *Abgare;* par une substitution semblable on trouve ce nom écrit Ἀκβαρος, *Acbare*, dans l'histoire de la guerre des Parthes, attribuée à Appien (pag. 34, vol. III de l'édit. de M. Schweighæuser).

(2) Les rois Alannus et Rhyonnus des numismatistes n'ont jamais existé que parcequ'on avoit mal lu cette légende dont les caracteres sont à la vérité d'une mauvaise forme. Pellerin, qui avoit fait graver cette médaille (*Rois*, pl. 16), l'avoit cependant bien lue. La conformité de la fabrique avec celle de la médaille d'Abgare, n° 16, prouve que ce sont des monnoies à peu près du même temps, comme Eckhel l'avoit remarqué, et rend invraisemblable l'opinion proposée par Barthélemy, mais avec beaucoup de défiance, que la médaille d'Abgare et de Mannus pouvoit appartenir à des princes de ce nom plus anciens que Trajan.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

d'Abgare donné à Mannus dans la légende de la médaille n° 19 porte à croire que Mannus est l'Abgare qui, après la mort de Septime-Sévere, fut détrôné par Caracalla. A cette époque, l'Osrhoëne cessa d'être gouvernée par des rois[1], et la ville d'Edesse, qui en étoit la capitale, devint colonie romaine.

§. 17. ABGARE, SOUS GORDIEN PIE.

N° 20 et 21.

Les guerres qui s'allumerent entre les rois de Perse de la race des Sassanides et les empereurs romains firent regretter à ceux-ci l'existence du petit royaume qui avoit autrefois séparé les deux empires. C'est sans doute ce qui détermina Gordien Pie à rétablir le trône d'Edesse, et à y placer un roi Abgare. Ce fait historique ne nous est connu que par les médailles frappées dans l'Osrhoëne en l'honneur de cet empereur. J'en ai fait graver ici deux sous les n° 20 et 21. Elles présentent l'une et l'autre le buste de l'empereur Gordien Pie, orné d'une couronne rayonnante; mais chacune a un revers différent: celui de la premiere est le buste du roi Abgare, avec la légende usitée, ΒΑϹΙΛЄΥϹ ΑΒΓΑΡΟϹ[2], *le roi Abgare:* le revers de la seconde est plus remarquable, parcequ'il représente les figures des deux princes; Abgare est placé à la gauche de Gordien Pie, dans

(2) L'an 216 de l'ere vulgaire : voyez Tillemont, *Hist. des emp.*, tom. III, *Caracalla*, art. XI.

(3) Ces deux médailles ont été dessinées au cabinet impérial. La légende du côté de la tête de l'empereur est sur la médaille, n° 20, ΑΥΤΟΚΡ Μ ΑΝΤ ΓΟΡΔΙΑΝΟϹ ϹЄΒ, *l'empereur Marc-Antoine Gordien Auguste;* un astre est gravé en-devant de la tête de l'empereur, et un autre derriere celle du roi, comme un emblême du soleil dont le temple et le culte étoient célebres à Edesse (Julien, *Orat in Solem.*, p. 150, édit. de Spanheim). La légende de la médaille n° 21 est ΑΥΤΟΚ Κ Μ ΑΝΤ ΓΟΡΔΙΑΝΟϹ ϹЄΒ, *l'empereur César Marc-Antoine Gordien Auguste.*

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

l'action de lui jurer fidélité, en élevant sa main vers la tête sacrée du César[1]. L'empereur est couvert du manteau impérial, ou *paludamentum*, par-dessus la cuirasse; il tient d'une main le globe, symbole de l'empire du monde, et de l'autre un rouleau, qui désigne vraisemblablement l'acte ou le diplôme par lequel l'empereur investit Abgare du royaume de l'Osrhoëne: la tête de Gordien est ceinte d'une couronne rayonnante. Le roi d'Edesse a le diadême attaché sur sa tiare; l'épée est suspendue à son côté, suivant l'usage oriental, et il y porte la main, vraisemblablement pour indiquer qu'il est armé pour le service de l'empereur[2]. La légende présente le nom des deux personnages, ΑΥΤΟΚ ΓΟΡΔΙΑΝΟC, *l'empereur Gordien;* ΑΒΓΑΡΟC ΒΑCΙΛЄΥC, *le roi Abgare.*

Le jeune César étoit loin d'imaginer, lorsqu'on frappoit cette médaille, que le seul avantage qu'il devoit retirer du rétablissement du royaume d'Osrhoëne seroit quelques pieds de terre où reposeroient ses cendres. Il périt dans ce temps même, et dans cette même contrée, victime d'une sédition excitée par Philippe, l'un des commandants de sa garde; et son tombeau, élevé près du lieu où le Chaboras, se déchargeant dans l'Euphrate, forme la pointe méridionale de l'Osrhoëne, rappeloit encore dans le siecle suivant la fin malheureuse d'un prince digne d'un meilleur sort[3].

(1) Abgare paroît tenir en main une couronne; mais cet objet n'est pas assez clairement représenté sur la médaille.

(2) Les *braccæ*, ou ἀναξυρίδες, *anaxyrides*, qui couvrent les cuisses et les jambes du roi d'Osrhoëne, sont remarquables sur ce type par leur largeur. Les rois Arsacides portoient au contraire ce vêtement très juste, ainsi qu'on le verra sur leurs médailles.

(3) Ammien Marcellin, liv. XXIII, chap. 5. Il ne paroît pas que ces nouveaux princes de l'Osrhoëne aient joui long-temps de l'autorité qu'ils tenoient de Gordien Pie. Après son regne leurs monuments cessent. On ne trouve pas, à la vérité, des médailles

Chap. XIV.
Princes
d'Orient.
Pl. XLVIII.

impériales frappées à Edesse sous le regne de Philippe, mais elles reparoissent sous celui de son successeur Décius, et la ville reprend le titre de colonie romaine. On a prétendu qu'Edesse avoit obtenu ce titre du temps de Commode, lorsqu'elle obéissoit encore à ses Abgares (Sestini, *Descr. num.*, 550). Les médailles qu'on cite à l'appui de ce fait méritent d'être mieux examinées.

NOTE.

Les portraits de quelques princes qui ont régné sur la Bactriane ou sur d'autres contrées de la haute Asie se trouveront à la suite de ceux des rois parthes, et fourniront la matiere du XVIIe chapitre.

CHAPITRE XV.

ROIS DES PARTHES, OU ARSACIDES.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

La suite des monarques Arsacides qui ont régné sur les Parthes et sur une grande partie de l'Orient pendant près de cinq siecles est une des plus nombreuses que la numismatique nous ait conservées; elle a répandu une grande lumiere sur l'histoire de ces princes, en nous faisant connoître l'ordre dans lequel plusieurs d'entre eux se sont succédés, ainsi que les époques et la durée de leurs regnes. Mais aucun écrivain de l'antiquité ne nous ayant transmis leurs fastes en un corps d'histoire[1], et ce que nous en savons nous étant parvenu par des historiens qui ne parlent des Parthes que relativement aux démêlés qu'ils eurent avec les Grecs, dont ils secouerent le joug, ou avec les Romains, que plus d'une fois ils firent trembler, leur histoire est remplie de lacunes ou couverte d'obscurité. D'un autre côté les médailles

(1) Parmi ces anciens écrivains qui avoient pris pour sujet l'histoire des Parthes, Apollodore d'Artémita et Arrien de Nicomédie sont ceux que nous devons regretter le plus. Le premier, natif d'une contrée sujette aux Arsacides, avoit écrit leur histoire, et cet ouvrage est cité par Strabon (liv. II, pag. 118, et ailleurs). Arrien de Nicomédie avoit fait le récit des guerres de Trajan en Orient; ouvrage qui est souvent cité par Malela et par le Syncelle. Trogue Pompée avoit traité avec beaucoup de soin cette partie de son histoire universelle; et l'abrégé de son travail par Justin, ainsi que les *prologues* ou sommaires des *Histoires philippiques*, sont encore les meilleurs guides pour les plus anciennes époques de cette monarchie.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

des Arsacides, ne désignant ordinairement les rois qu'elles représentent par d'autre nom que celui d'Arsace, qui est commun à tous[1], et par des surnoms que les écrivains ont le plus souvent omis de leur donner, il est très difficile de ranger ces médailles dans l'ordre chronologique, et de les attribuer avec certitude aux princes qui les ont fait frapper. L'érudition et la critique de l'abbé de Longuerue ont à la vérité répandu quelque lumiere sur les annales des Arsacides[2]; l'infatigable Vaillant en a profité pour donner une histoire métallique de ces princes[3]. On doit louer son courage d'avoir osé s'enfoncer dans les détours de ce labyrinthe; mais on ne peut pas dire qu'il ait eu le bonheur d'en sortir. Cependant ses erreurs mêmes ont indiqué une meilleure route, dans laquelle Barthélemy, Pellerin, Eckhel, se sont avancés avec succès[4]. Eclairé par les recherches de ces illustres antiquaires, aidé d'un plus grand nombre de monuments inconnus à tous ceux qui m'ont précédé, je vais essayer de mettre plus d'ordre dans ce travail difficile, et de présenter aux ama-

(1) « Tous ces rois, dit Strabon, portent le nom d'*Arsace*, mais chacun en « particulier s'appelle *Orode*, *Phraate*, « ou de quelque autre nom » (liv. XV, pag. 702).

(2) *Annales Arsacidarum, auctore Ludovico Dufour de Longuerue, Argentorati*, 1732, in-4°. Souvent dans le cours de ce chapitre j'adopte ce que ce savant critique a prouvé ou rendu très probable, et je m'abstiens ordinairement d'indiquer les autorités qu'il cite.

(3) *Arsacidarum imperium, sive regum Parthorum historia, per Joh. Foy Vaillant*; Paris, 1725, in-4°. Les *Annales des Arsacides* par l'abbé de Longuerue sont imprimées à la tête de cette édition, mais peu correctement et avec des lacunes, et sans le nom de l'auteur. L'ouvrage de Vaillant a été publié après sa mort; et il ne faut pas mettre sur son compte des erreurs manifestes que l'auteur auroit probablement corrigées, ou qui ne sont dues qu'à la négligence de l'éditeur.

(4) Barthélemy, dans le volume XXXII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* : Pellerin, *Médailles des rois*, pag. 131; *Mélanges*, t. I, pag. 147; *Troisieme Supplément*, pag. 4; *Lettres*, pag. 62 : Eckhel, D. N. tom. III, pag. 523.

teurs de l'histoire ancienne les portraits assez certains de vingt-deux Arsacides. L'ordre chronologique dans lequel j'ai rangé leurs médailles sera une preuve d'autant plus convaincante de la probabilité de mes conjectures, que le style de l'art, ainsi que la fabrique et les types, paroîtront convenir parfaitement aux princes et aux époques auxquels j'attribue ces médailles[1], et que l'uniformité ou la variété des emblêmes et des légendes seront expliquées par les circonstances mêmes de l'histoire.

§. 1. ARSACE II TIRIDATE.

Les guerres que se firent les successeurs d'Alexandre, et les dissensions qui s'éleverent parmi les princes issus de la famille de Séleucus, détacherent l'Orient de la monarchie syrienne. L'incursion que Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, deuxieme des Lagides, fit dans les états d'Antiochus Théos, troisieme des Séleucides, fut le signal et le commencement de la révolte[2]. La

(1) Pellerin avoit bien reconnu ce point de critique : « Les médailles, dit-il, vont « toujours en dégradant, de maniere que « la dégradation dans leur fabrique peut en « quelque façon servir de regle pour les « ranger dans les suites, et reconnoître à-« peu-près dans quel temps et sous quels « rois elles ont été frappées (*Rois*, p. 136). J'ai tâché d'étendre l'application de ce principe à un plus grand nombre de monuments, de la confirmer par les circonstances paralleles de l'histoire, et quelquefois de trouver dans celle-ci les raisons de quelques différences marquantes qui se rencontrent entre les médailles d'un même roi ou de princes qui ont succédé l'un à l'autre.

(2) Cette époque est prouvée par Longuerue sur le témoignage exprès de Justin, qui place la rebellion des Parthes sous le consulat de L. Manlius Vulson et de M. Atilius Régulus, l'an de Rome 498, 256 avant l'ere chrétienne, et 57 de l'ere des Séleucides, d'accord avec Arrien de Nicomédie, qui range cet évènement sous le regne d'Antiochus II (*Ap. Phot.*, cod. LVIII). Quelques savants, induits en erreur par une époque que Bayer croyoit avoir découverte sur une médaille d'Eucratidas, roi de la Bactriane, avoient cru devoir retarder de quelques années le commencement de la révolte des Parthes, qui fut postérieure à celle des Bactriens : mais les numismatistes ont reconnu la méprise de Bayer, et

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

Bactriane se souleva ; Arsace, qui la gouvernoit, contraint de l'abandonner, se réfugia avec son frere Tiridate chez Phéréclès, gouverneur de la haute Asie, qui, prêt à violer à leur égard les droits de l'hospitalité, périt victime de leur juste ressentiment.

Les deux freres passerent chez les Parthes, qu'ils exciterent aisément à imiter les Bactriens. Arsace se fit leur chef : quelques historiens lui donnent une origine scythique; d'autres le font descendre de la race royale des Achéménides et de Darius. Il gouverna les Parthes avec sagesse pendant deux ans, au bout desquels il fut tué dans une bataille. Son nom, chéri par la nation dont il avoit rétabli l'indépendance, devint, comme ceux de Ptolémée, de Philétere, et de Pylémene, le nom de tous ses successeurs. Tiridate, son frere cadet, fut le premier d'entre eux. La fortune, qui d'abord lui fut contraire, domtée par son courage et par sa sagesse, ne tarda pas à lui être favorable. Profitant des discordes fraternelles de Séleucus II et d'Antiochus Hiérax, il reconquit et raffermit l'état que son frere lui avoit laissé, et il étendit sa domination sur l'Hyrcanie et sur quelques régions de la Médie. Séleucus Callinicus, qui, délivré de la guerre civile, avoit essayé, comme nous l'avons dit ailleurs, de faire rentrer les Parthes dans le devoir, après avoir obtenu quelques avantages[1], éprouva un tel échec, que depuis cette époque la monarchie des Parthes n'eut plus à redouter les prétentions des Séleucides. Quelques historiens ne commencent même à compter la suite des Arsacides que par Tiridate, qui, suivant l'usage des orientaux, n'hésita pas à prendre le titre de grand roi, qu'il transmit, après avoir régné trente-sept ans, à son fils Artaban,

tous les raisonnements fondés sur cette fausse découverte tombent d'eux-mêmes.

(1) Strabon, liv. XI, pag. 513.

avec le nom d'Arsace, vers l'an 217[1], ou, suivant quelques autres historiens, vers l'an 209 avant J.-C.

N° 1 et 2.

J'attribue les deux médailles d'argent, ou drachmes, dont on voit les dessins sous les n° 1 et 2 de cette planche, à Tiridate, le second des Arsaces.

La premiere présente le buste du roi sans barbe et coiffé d'une tiare qui ressemble à celle du fondateur de Samosate[2], et autour de laquelle le bandeau royal est attaché. Le revers, qui n'a d'autre légende que ces deux mots, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΣΑΚΟΥ, *du roi Arsace*, a pour type un homme assis sur une espece de panier renversé; une tiare, semblable à celle du roi, couvre sa tête; un arc est dans sa main droite; son costume est différent de celui des Grecs[3].

La seconde, n° 2, ne differe presque de l'autre que par la légende, qui porte le nom *du grand roi Arsace*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ : on distingue dans celle-ci l'épée, qui est suspendue au flanc de la figure assise[4].

(1) C'est le calcul de Longuerue. Cependant il faut avouer que, même en suivant la chronologie de Justin, qui place la défection des Parthes à l'an 256 avant J.-C., il ne s'ensuit pas qu'Arsace ait pris tout de suite le titre de roi, qu'il ait été reconnu comme tel par la nation, et que les deux années de son regne doivent être comptées depuis cette époque. Il est plus probable que les Parthes ne lui donnerent le titre de roi que postérieurement, et peut-être huit années après, suivant la chronologie d'Eusebe, qui place à l'an 248 avant J.-C. la fondation du royaume des Parthes; calcul qui répond à celui d'Agathias (liv. II, pag. 134), qui évalue, suivant la correction qu'on a faite sur ce passage, à quatre cent soixante-dix ans en nombre rond la durée du trône des Arsacides, renversé l'an 226 de l'ere vulgaire. Bahram ben Murdan Scha, auteur persan, s'accorde presque avec Agathias en assignant à la monarchie des Arsacides la durée de quatre cent soixante-neuf ans. Voyez Ouseley, *Epitome of the ancient history of Persia*; London, 1799; in-12, pag. 77.

(2) Voyez ci-dessus, pl. 45, n° 3.

(3) Pellerin, *rois*, pl. 15.

(4) Pellerin, *Troisieme Supplément*, pl. 1, n° 1, et *Additions*, pag. 48.

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

Il est évident, suivant la remarque de Pellerin, que le type de ces deux revers a été imité des types des Séleucides. Le Parthe qu'on y voit représenté est assis sur un vase conique renversé, couvert d'un tissu en réseau, et semblable en tout à la *cortine* du trépied prophétique, sur laquelle Apollon est assis dans le type des médailles frappées par les rois de Syrie. Cette ressemblance vient sans doute de ce qu'on a voulu changer le moins qu'il étoit possible l'empreinte connue des monnoies qui avoient cours. L'habillement de cette figure est remarquable : un petit manteau est attaché sur ses épaules; c'est le *candys :* les cuisses et les jambes sont couvertes d'une espece de pantalon propre à ce costume parthique, et connu sous le nom d'*anaxyrides.* Le diadême, dont les bouts retombent sur les épaules de la figure, prouve que le personnage qu'elle représente est le roi lui-même.

On ne doit pas s'étonner que les monnoies des Arsacides portent une légende grecque. Cette langue, par la conquête d'Alexandre, étoit devenue familiere à tout l'Orient, peuplé par lui et par ses successeurs, d'un nombre considérable de villes grecques : elle étoit la langue du commerce, et plus particulièrement la langue usitée sur la monnoie, dont l'usage avoit été inventé par les Grecs, et qu'ils avoient répandue en Orient et en Occident par leur navigation et par leurs colonies. Une simple comparaison des deux médailles que nous examinons avec celles qui composent le reste de la suite suffit pour prouver que les premieres sont les plus anciennes. Pellerin attribue la médaille nº 1 à Arsace Ier; la seconde à Tiridate, ou Arsace II, son successeur. Je pense, comme Eckhel, que les deux médailles appartiennent au même prince[1]; la ressemblance des deux têtes

(1) D. N., tom. III, pag. 524, 525.

en est une preuve; et la différence qu'on remarque entre les deux légendes ne peut la détruire : mais le titre de grand roi qu'on lit sur la seconde convient mieux à Tiridate[1].

On objectera peut-être que ces deux médailles peuvent également appartenir au troisieme ou au quatrieme Arsace. Il est impossible de prouver rigoureusement le contraire : mais les observations suivantes rendent plus probable l'opinion que je propose, et qui est généralement reçue. J'observe d'abord que pendant la longue durée du regne du second Arsace, qui surpasse de beaucoup celle des deux regnes suivants, on a dû frapper une bien plus grande quantité de monnoies que sous ces deux regnes, et conséquemment qu'il y a lieu de présumer que celles qui sont parvenues jusqu'à nous sont du nombre des plus communes. J'observe en second lieu que le prince, comme les Grecs ses contemporains, ne porte point de barbe: or il n'y a que les deux premiers Arsaces qui aient été élévés dans les usages des Grecs, ayant servi dans les armées d'un monarque de cette nation; ainsi les médailles ne peuvent appartenir qu'à l'un de ces princes, et plus probablement au second.

(1) On a voulu prouver par un passage d'Arrien, conservé dans l'ouvrage du Syncelle, que Tiridate avoit pris le titre de grand (Eckhel, D. N., tom. III, p. 425); mais cette autorité ne se trouve pas dans le passage où le chronographe parle de ce prince d'après Arrien (pag. 285 de l'édit. de Goar). Cependant il est très probable que les conquêtes de Tiridate, sa victoire sur Callinicus, et sa prétendue descendance des *grands rois*, les anciens rois de Perse, l'ont fait décorer de ce titre que les princes de l'Orient aimoient à prendre à l'imitation des Achéménides. On peut même croire que Tiridate ne l'a pris qu'après ses succès, puisqu'on ne le lit que sur l'une de ses médailles. Justin a fait l'éloge de ce prince (l. XLI, c. 4 et 5), mais il l'a confondu avec son frere Arsace.

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

§. 2. ARSACE V PHRAATE IER.

Artaban, qui remplaça Tiridate, parvint par son courage, après une guerre courte, mais désastreuse, à faire reconnoître ses droits par Antiochus-le-Grand, qui l'avoit attaqué. Nous ignorons à quelle époque précise son fils Phrapatius lui succéda[1]: Justin nous apprend seulement que ce dernier, après quinze ans d'un regne pacifique, laissa le trône à l'aîné de ses fils. Il se nommoit Phraate; nous ne connoissons de son histoire que ses victoires sur les Mardes, peuple belliqueux qui habitoit au nord de la Médie; et nous savons qu'en mourant, plus attaché aux intérêts de la patrie qu'à ceux de ses propres enfants, il remit, à leur préjudice, le sceptre des Parthes entre les mains de Mithridate son frere, qu'il jugeoit plus capable de gouverner et de conduire aux combats la nation guerriere dont il avoit étendu la domination[2]. Le regne de Phraate, qui avoit commencé vers l'an 190 avant l'ere

(1) La guerre qu'Artaban eut à soutenir contre Antiochus-le-Grand est placée par les chronologistes à l'an 209 avant J.-C. (voyez le *Polybe* de M. Schweighæuser, liv. X, ch. 27 et 28). Si le fondateur de la monarchie des Parthes, Arsace Ier, n'a pris le titre de roi qu'en 248, l'an 209 devoit être le premier du regne d'Artaban, dont la durée n'est pas déterminée. Le P. Brotier a exclu Artaban Ier de la suite des rois parthes, qu'il a insérée dans ses notes sur Tacite (*Annal.*, liv. II, ch. 1.) Il dit que l'existence de cet Arsacide n'est point prouvée: il a tort; son nom se trouve dans les *Prologues* de Trogue Pompée (liv. XLI); et Justin, qui ne le nomme pas, fait cependant mention du roi qui combattit contre Antiochus-le-Grand, et qui étoit différent du grand Arsace (liv. XLI, ch. 6). Si ce compilateur compte Phrapatius pour le troisieme des Arsacides, ce n'est pas qu'il le fasse succéder à Tiridate ou Arsace-le-Grand, c'est qu'il n'a pas tenu compte du premier des Arsaces, qui ne régna que pendant deux années.

(2) *Quibus (filiis) præteritis, fratri potissimum Mithridati, insignis virtutis viro, reliquit imperium; plus regio quam patrio deberi nomini ratus, potiusque patriæ quam liberis consulendum* (Justin, liv. XLI, ch. 5).

chrétienne, se prolongea jusqu'à l'an 165, ou environ[1]; ainsi ce prince fut contemporain d'Antiochus IV Epiphane.

N° 3.

J'attribue, conformément à l'opinion d'Eckhel, la drachme ou médaille d'argent n° 3 à Phraate Ier[2]. Le buste du roi y est représenté en profil : sa chevelure est ceinte du diadême; ses épaules sont couvertes d'un riche manteau[3]. Le revers porte pour légende le nom et les titres *du grand roi Arsace Epiphane*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. Les lettres qui la composent forment un carré autour du type, qui ressemble à celui de la médaille de Tiridate, n° 2. Le siége, en forme de panier renversé, rappelle toujours l'idée de la *cortine* d'Apollon.

Cette particularité nous indique qu'il faut attribuer la médaille que nous examinons à une époque ancienne de la monarchie des Parthes, époque où les princes n'osoient encore faire que de légers changements aux types de la monnoie de Syrie. On avoit substitué la figure du prince Arsacide à celle d'Apollon: mais on ne se permettoit pas encore de changer la forme du siége, quoiqu'il ne convînt plus au personnage représenté.

D'un autre côté le surnom d'Epiphane, que le roi des Parthes prend dans cette légende, empêche de reconnoître sur cette médaille un prince antérieur à Antiochus IV, roi de Syrie, qui portoit le même nom. Ces épithetes, tirées de la langue, et

(1) Je n'ai trouvé aucune autorité directe pour déterminer la durée du regne de Phraate Ier; mais l'époque indiquée ici me paroît très probable, puisque Mithridate, son frere et son successeur, régnoit encore l'an 140 avant J.-C. (Frœlich, *Annal. reg. Syr.*, *ad ann. Sœleuc.* 172).

(2) D. N., p. 525. J'ai tâché de donner plus de développement aux motifs sur lesquels son opinion étoit fondée. Pellerin, qui avoit attribué ces médailles à Tiridate, étoit lui-même en doute sur la justesse de ses conjectures.

(3) C'est le *candys* reconnu par Spanheim (*De U. et P. numism.*, p. 454).

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

quelquefois, comme celle-ci, de la théologie des Grecs[1], ont été inventées plus vraisemblablement à la cour des princes de cette nation qu'à la cour des rois de l'Orient. Les Arsacides empruntoient ces surnoms aux rois de Syrie, dont ils avoient secoué le joug, et dont ils commençoient déja à devenir les rivaux. Il faut juger autrement du titre de grand roi : ce titre avoit été depuis long-temps affecté particulièrement aux rois perses, dont le sang couloit dans les veines des Arsacides.

Comme le surnom d'Epiphane ne permet pas de placer le regne de cet Arsace avant celui d'Antiochus IV, de même l'absence du titre de roi des rois, que nous lirons sur les médailles des successeurs de Phraate, et la longue suite d'épithetes qui accompagne ordinairement le nom de ces princes sur des monuments qu'on peut leur attribuer avec certitude, empêchent de chercher l'Arsace qui a fait frapper cette drachme parmi les rois postérieurs à Phraate Ier. L'opinion d'Eckhel repose donc sur une grande probabilité.

N° 4. La médaille dont on voit le dessin au n° 4 est de bronze, et on peut la regarder comme inédite[2]. Le buste du roi parthe est le même que sur la médaille d'argent. La légende du revers est aussi la même, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝους, et distribuée de la même maniere autour du type, qui présente

(1) Telle étoit l'opinion touchant les apparitions des dieux sous la figure humaine, qu'on appeloit proprement *Epiphanies*, Επιφάνειαι; de là le surnom d'*Epiphane*, ou *Theos Epiphanes*, dieu qui se montre aux hommes (v. Spanheim, *ad Callim. hymn. Apoll*,, v. 2 et 7).

(2) Cette médaille appartient au cabinet de M. l'abbé de Tersan, à Paris. J'ai indiqué dans la note placée à la fin du chap. II de cette seconde partie, t. II, p. 80, l'erreur de Haym, qui, en publiant une médaille semblable dont la légende étoit en partie effacée, l'attribuoit à Archélaüs, roi de Macédoine, antérieur à Alexandre-le-Grand.

une tête de cheval. Ce type nous rappelle ceux que nous avons vus au revers des médailles de Séleucus Nicator, et de celles d'Abdissar, prince arménien[1] : les chevaux des Parthes et leur cavalerie sont célebres dans l'histoire.

§. 3. ARSACE V MITHRIDATE IER.

Parvenu au trône par les dernieres volontés de Phraate son frere, Mithridate ne démentit pas l'opinion que ce prince avoit conçue de lui, en le préférant à ses propres fils. Sa vie ne fut qu'une longue suite de succès : Mithridate porta ses armes triomphantes de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, et du Caucase jusqu'au golfe Persique. Les villes les plus fameuses de l'Orient, Ecbatane, Séleucie, Babylone, lui ouvrirent leurs portes. L'Hyrcanie, rentrée sous son obéissance, la Médie, la Perse, la Mésopotamie, et la Bactriane conquises, affermirent et agrandirent la monarchie des Parthes. Mithridate devint le chef et presque le nouveau fondateur d'un grand empire; il put placer sur sa tête la tiare des anciens monarques des Perses, et se décorer comme eux du titre de roi des rois. Sa douceur, sa justice[2], et les autres grandes qualités de son ame, firent le bonheur de ses sujets, et le sien, qui continua jusqu'à la fin de ses jours.

Il ne cessa de vivre que plusieurs années après que la fortune eut livré entre ses mains Démétrius Nicator, roi de Syrie, qui s'étoit avancé au-delà de l'Euphrate avec trop peu de précau-

(1) Voyez ci-dessus le nº 1 de la pl. 46, et le nº 4 de la pl. 45. Suivant quelques orientalistes, le nom de *Parthes*, ainsi que celui de *Perses*, signifie des cavaliers.

(2) Diodore nous apprend que Mithridate, législateur et guerrier, transporta chez les Parthes les plus belles institutions qu'il avoit remarquées chez les peuples conquis (*Excerpt de virt. et vit.*, p. 597, édit. de Wesseling).

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

tion[1]. Cet évènement avoit assuré à Mithridate la domination presque entiere de la Mésopotamie. Plein d'égards pour son prisonnier, il l'avoit admis dans sa famille, ainsi qu'on l'a vu[2], en lui accordant la main de sa fille Rhodogune. La mort du roi des Parthes est postérieure à l'an 140 avant l'ere chrétienne; et il est vraisemblable qu'il avoit auparavant associé au trône Phraate son fils[3]. La gloire qu'il s'étoit acquise par tant d'exploits lui avoit fait donner le surnom de Théos, *le dieu* ou *le divin*.

N° 5 et 6.

La médaille d'argent n° 5 présente le buste de Mithridate I[er], la tête ornée du diadême, et les épaules couvertes du *candys*, ainsi qu'on a vu Phraate son frere sur les médailles n° 3 et 4. Il a des boucles d'oreilles et un collier, parures usitées chez les peuples de l'Orient depuis les âges les plus reculés[4].

La figure gravée au revers de la médaille, et semblable à celles que nous avons vues sur la monnoie de ses prédécesseurs, n'est

(1) Appien, Justin, et Josephe, supposent tous que Démétrius II avoit passé l'Euphrate pour faire la guerre aux Parthes: j'ai préféré ici, comme au ch. XIII, §. 13, le récit de l'auteur des *Macchabées* (liv. I, ch. 14, v. 3), suivant lequel Démétrius ne s'étoit transporté en Orient que pour lever de nouvelles forces, et pour les opposer aux progrès de Tryphon. Ce récit est plus vraisemblable. Le prince Séleucide, dépouillé par son compétiteur de la principale partie de ses états, ne pouvoit songer à chasser les Parthes de ses frontieres. Nous avons vu ailleurs combien le récit que les auteurs profanes font de plusieurs évènements de cette époque est fautif, et comment les récits contraires, qu'on trouve dans l'auteur sacré, qui est plus ancien, sont confirmés par les découvertes numismatiques.

(2) Chap. XIII, §. 13 de cette seconde partie; Frœlich, *Annal. reg. Syr.*, *ad ann.* 141 A. C., *Seleuc.* 172.

(3) J'indiquerai au §. 4 les motifs qui rendent probable cet évènement.

(4) On fait allusion à cet usage des Orientaux dans la *Genese*, c. 35, v. 4; dans le livre des *Juges*, c. 8, v. 24 à 26; dans Xénophon, liv. I, *Exped.*; dans Cornelius Nepos, *Datames*, §. 3; dans Juvenal, *Satyr.* I, v. 104; et dans Pline, liv. XI, §. 49; etc. Arrien raconte qu'on trouva des colliers et des boucles d'oreilles dans le tombeau de Cyrus, à Pasargades (*de Exped. Alex.*, l. VI, p. 436).

plus assise sur la *cortine* d'Apollon; elle l'est sur un siége ou trône richement décoré. La légende, qui est disposée en carré autour du type, offre le nom et les titres *du grand roi des rois Arsace Epiphane,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ[1].

La seconde médaille ne differe de la premiere que par la tiare dont la tête du roi est couverte, et autour de laquelle le diadême est attaché. Cette tiare, de forme elliptique, paroît ornée de pierreries sur les bords, et d'une étoile au milieu. Le collier du roi est terminé par une figure de griffon.

Le titre d'Epiphane avoit été déja porté par son prédécesseur; mais celui de roi des rois ne peut convenir à aucun des Arsacides antérieurs à Mithridate Ier, qui laissa gouverner par des rois soumis à son autorité plusieurs des contrées qu'il avoit subjuguées[2]. Ce motif a déterminé Pellerin à reconnoître Mithridate Ier sur ces médailles : mais il ne prouve point qu'elles n'appartiennent pas à quelqu'un de ses successeurs, ainsi que l'a remarqué Eckhel, qui cependant adopte l'opinion de Pellerin[3] : quelques observations en augmenteront la probabilité, et pourront dissiper les doutes élevés par le numismatiste allemand.

Les légendes de ces médailles sont les plus simples de toutes celles qui présentent le titre de *rois des rois.* Les médailles des autres Arsacides, même celles de Phraate II, fils et successeur de Mithridate, sont surchargées de plusieurs autres épithetes qui accompagnent le nom d'Arsace. Ainsi, comme dans les médailles que Pellerin attribue à Mithridate Ier, le titre de roi des rois le distingue de son prédécesseur, de même l'épithete seule

(1) Pellerin a décrit cette médaille et celle du n° 6; mais il n'en a pas fait graver les dessins (*Rois*, p. 138).

(2) Longuerue, *Annal. Arsacid.*, p. 9, *ad ann. Seleuc.* 148.

(3) D. N., t. III, p. 526.

d'Epiphane le distingue de tous les princes ses successeurs. En second lieu, la physionomie de ce prince, qui est assez caractérisée, particulièrement par la forme aquiline du nez, dont le milieu est fortement élevé, a un rapport si marqué avec la physionomie de Phraate II son fils, dont les médailles sont presque certaines, qu'on ne peut ne pas reconnoître un air de famille entre ces deux portraits[1].

Ces observations me paroissent ajouter à la conjecture de Pellerin une si grande probabilité, qu'elle équivaut presque à une preuve complette.

§. 4. ARSACE VII PHRAATE II.

Les victoires de Mithridate, l'agrandissement de ses états, la conquête d'un grand nombre de villes grecques qu'il avoit assujetties, ouvrirent un plus vaste champ à l'ambition de Phraate son fils. Il osa former le projet de mettre sur sa tête la couronne de Syrie. De là le surnom de Philellene, *ami des Grecs*, qu'il affecta le premier de prendre sur ses monnoies, quoique sa conduite ne répondît pas tout-à-fait à la bienveillance que ce surnom annonçoit. Son gouvernement parut dur et despotique; et les peuples, ainsi que les princes des vastes régions qui sont à l'orient de l'Euphrate, commencerent à regretter les Séleucides. Ils inviterent Antiochus Evergete à les délivrer d'un joug qui leur étoit devenu insupportable. Le roi de Syrie, sous le prétexte de mettre un terme à la captivité de son frere, passa l'Euphrate avec une puissante armée, et défit Arsace en plusieurs batailles rangées. Ce prince, aussi rusé que brave, ne se laissa pas décourager par le malheur, et se hâta de rendre la liberté à Démétrius

(1) Voyez les n° 7, 8, et 9 de cette même planche.

pour semer la discorde entre les deux freres. Il fit plus, s'étant aperçu que l'indiscipline et la débauche régnoient dans les armées de ses ennemis, il souleva les peuples contre eux pendant que leurs troupes étoient disséminées dans leurs quartiers d'hiver. Par ce moyen, elles furent détruites en détail; et Antiochus lui-même eut beaucoup de peine à se sauver. Sa niece, qui l'accompagnoit toujours à la guerre, tomba au pouvoir du vainqueur, qui fut tellement épris de ses charmes qu'il l'épousa. La politique l'y engagea peut-être autant que l'amour; car ce mariage étoit un nouveau degré pour l'élever au trône de Syrie. L'épuisement des deux puissances parut donner quelque treve aux combats. Phraate renforça son armée d'un gros corps de Scythes, qu'il prit à sa solde. Antiochus, pour subvenir aux frais de la guerre, se proposoit d'enlever les richesses du temple de Diane persique dans l'Elymaïs, mais il tomba dans les piéges que lui tendit Phraate, qui fut délivré, par la mort du prince Séleucide, de toute crainte, et du besoin qu'il croyoit avoir des Scythes. Il essaya de les congédier; mais ce fut en vain: ces auxiliaires importuns voulurent se faire payer par la force le prix de leurs services. Phraate, poussé à bout, résolut de les combattre, et d'employer contre eux les prisonniers grecs qu'il avoit traités jusqu'alors avec beaucoup de dureté. Ceux-ci, pour se venger, parurent disposés à le servir; mais, au milieu du combat, ils tournerent leurs armes contre leur oppresseur, et le massacrerent sur le champ de bataille. Le trône fut alors occupé par son oncle Artaban, troisieme fils de Phrapatius. La mort de Phraate doit être postérieure à l'an 126 avant J.-C.[1]

(1) Les derniers évènements de la vie de Phraate dûrent arriver quelque temps après la mort d'Antiochus VII Sidete, dont l'époque est l'an 127 ou 126 avant J.-C. (V. le §. 16 du ch. XIII, tom. II, pag. 343, not. 3).

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

Pour reconnoître le portrait de cet Arsace sur les médailles, il est nécessaire d'examiner avec soin les légendes diverses qu'on trouve au revers d'une effigie que je crois être la sienne, et qui est toujours la même sur ces différentes médailles. Les surnoms variés qu'on y lit s'accordent tous si bien avec l'histoire de ce prince, qu'il est impossible de ne pas reconnoître qu'ils lui appartiennent. Si ces médailles ont été jusqu'ici attribuées à différents princes, c'est que les antiquaires, trompés par la diversité des surnoms, n'ont connu ces monuments que par des catalogues ou par des gravures ordinairement peu fidelles. Voici cinq différentes légendes qui accompagnent toutes la même effigie.

N° 7. Premiere légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ, *du grand roi Arsace Autocrator* (ou général en chef) *Philopator* (ou fils qui chérit son pere) *Epiphane Philellene* (ou ami des Grecs). Cette légende se lit sur la médaille n° 7.

La tête du roi annonce, sur cette médaille, toute la vigueur de l'âge; elle est couverte d'une tiare dont un astre forme le principal ornement.

N° 10. Seconde légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ, *du grand roi Arsace Autocrator Evergete* (ou bienfaisant) *Epiphane et Philellene.*

Cette légende est gravée au revers de la médaille n° 10, qui représente de l'autre côté la tête du roi sans tiare, mais ceinte du diadême, et vue de face : on le reconnoît à sa barbe pointue et à la conformation de son nez.

N° 8. Troisieme légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ, *du grand roi Arsace Théopator* (fils d'un pere dieu) *Nicator* (victorieux).

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

Les médailles qui portent cette légende (n° 8) présentent le buste du roi ayant sur la tête une tiare ornée d'une corne au milieu, et sur le bord extérieur, de huit figures de cerfs ou de gazelles. Le roi, qui paroît dans la vigueur de l'âge sur la médaille précédente, est représenté ici dans un âge plus mûr, et avec une barbe plus longue et plus forte.

Quatrieme légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ, *du grand roi Arsace Evergete Epiphane et Philellene.* N° 9.

La tête du roi, d'un âge encore plus mûr et avec une longue barbe (n° 9), est coiffée de la même tiare que celle qu'on voit sur la médaille n° 8.

Cinquieme légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ, *du roi des rois Arsace juste Evergete et Philellene.*

Les traits du roi annoncent sur ces médailles le commencement de la vieillesse; sa barbe est encore plus longue; sa tiare est ornée d'une étoile.

Ce qui fait sur-tout reconnoître dans toutes ces médailles l'effigie de Phraate II, c'est le titre de *Théopator*, ou de fils d'un pere dieu, qu'il prend sur quelques unes. Dans l'histoire des Parthes il n'y a que Mithridate Ier et Phraate III qui aient été décorés du surnom de *Dieu*[1]. Il ne peut donc y avoir d'autres rois *Théopators* que les fils de Phraate III ou de Mithridate Ier. Mais les fils de Phraate III étoient des fils parricides; et il est

(1) Eckhel a paru douter que Mithridate Ier ait été appelé *Théos* (ou dieu) : il ne se rappeloit pas sans doute que Longuerue l'avoit démontré par un passage des *Prologues* de Trogue Pompée (l. XLI), où le nom de Tigrane avoit remplacé par erreur celui de Mithridate *cognomine deus.*

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

impossible de croire qu'après avoir massacré leur pere, ils aient osé prendre un titre qui auroit rappelé le souvenir d'un forfait si atroce. Ainsi il ne put y avoir chez les Parthes d'autres Arsaces *Théopators* que les fils de Mithridate Ier. Phraate II en étoit un; il succéda à son pere. Je le reconnois à ce titre d'après Pellerin[1]; et ses autres surnoms vont confirmer cette conjecture. Phraate commandoit ses troupes en personne, et sur les médailles il est appelé *Autocrator*, ou général en chef : ce titre lui convient très bien, et l'observation suivante le lui attribue encore plus particulièrement. Tryphon, contemporain de Phraate, avoit pris le même titre; il n'en falloit pas davantage pour que Phraate, par une suite de la rivalité qui régnoit entre les Arsacides et les rois de Syrie, voulût porter, à l'exemple de Tryphon, le même titre d'Autocrator, comme il s'étoit arrogé le surnom de Théopator, à l'imitation de Bala, autre roi de Syrie, son contemporain. La victoire qu'il remporta sur Antiochus Evergete le fit pareillement se décorer de l'épithete de *victorieux* (Nicator), que d'autres Séleucides s'étoient précédemment attribuée; et la dénomination d'Evergete, portée par le roi vaincu, devint aussi un des titres honorables du vainqueur.

J'ai dit que Phraate II avoit été associé, par son pere, à la royauté. Le fondement de mon opinion est le surnom de Philopator, qu'on lui donne sur quelques médailles, et la suppression de ce même surnom auquel on substitue celui de Théopator sur quelques autres. Ainsi Phraate est appelé tantôt *fils qui chérit son pere*, et tantôt *fils d'un pere dieu*. Je pense qu'il avoit pris

(1) *Rois*, pag. 141, où cet antiquaire a remarqué avec beaucoup de sagacité et de justesse que les médailles de Sanatrécès forment une preuve ultérieure de cette conjecture. Nous les examinerons ci-après au §. 7.

le premier de ces surnoms du vivant de Mithridate, à l'exemple de quelques autres princes associés à leurs peres, et qu'il lui avoit substitué celui de *fils d'un pere dieu*, à l'époque de la mort et de l'apothéose de Mithridate[1].

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

Cette conjecture explique pourquoi le titre de Philopator ne se trouve jamais réuni sur la même médaille ni avec celui de Nicator (victorieux), ni avec celui d'Evergete; et l'histoire confirme cette explication, en nous apprenant que la défaite d'Antiochus Evergete, et la grande victoire de Phraate sur cet ennemi redoutable, sont postérieures à la mort de Mithridate. Cette suite d'inductions, qui me déterminent à reconnoître sur toutes ces drachmes l'effigie de Phraate II, sera encore fortifiée par l'examen des médailles que je lui attribue, et par les particularités qu'on y remarque.

J'en ai fait graver quatre, dont chacune porte une légende différente, mais qui toutes présentent la même effigie. Sur la premiere, n° 7, est gravé le buste de Phraate, couronné de la même tiare que son pere, dont la physionomie se retrouve en partie dans celle du fils. La légende de cette médaille, qui porte le type ordinaire de la monnoie des Arsacides, offre le nom et les titres *du grand roi Arsace Autocrator Philopator Epiphane Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. Les titres de grand N° 7 à 10.

(1) Cette association de Phraate au trône de son pere paroîtra encore plus probable, si l'on considere que le droit de succession n'étoit pas bien réglé dans la famille des Arsacides; que Mithridate lui-même avoit pris le sceptre au préjudice des enfants de son frere aîné Phraate Ier; que la couronne pouvoit être disputée par ces princes à Phraate II, et que l'exemple que Mithridate avoit donné pouvoit exciter un autre concurrent à son fils dans la personne d'Artaban, frere de Mithridate, et qui, en effet, quelques années après monta sur le trône.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

roi et d'Epiphane avoient été portés, ainsi que nous l'avons vu, par ses prédécesseurs. Le surnom de Philopator indique, suivant la conjecture que j'ai proposée, sa reconnoissance envers Mithridate, qui l'avoit associé au trône: le titre d'Autocrator a rapport non seulement, comme nous l'avons dit, à la rivalité des rois parthes avec les rois de Syrie, qui se décoroient du même titre, mais aussi au génie guerrier de Phraate, qui commandoit l'armée en personne, et remplaçoit son pere dans cette fonction digne d'un roi. Les villes grecques, très riches et très peuplées, que la conquête de la Mésopotamie avoit fait tomber au pouvoir des Arsaces, demandoient à être ménagées : elles supportoient impatiemment le joug d'une nation autrefois subjuguée par les Grecs; Phraate se déclara leur protecteur et leur ami; il se fit appeler *Philellene* (l'ami des Grecs), flatterie noble, si on peut la qualifier ainsi, dont un des ancêtres d'Alexandre-le-Grand avoit donné l'exemple à une époque où les Macédoniens étoient regardés dans la Grece presque comme des barbares[1]. Les rois de Macédoine, lorsqu'ils prirent ce titre, commençoient à tourner vers la Grece leurs vues ambitieuses : les Arsaces Philellenes ne prenoient plus la peine de dissimuler le desir qu'ils avoient de se placer sur le trône des Séleucides.

La médaille gravée sous le n° 8 présente la même effigie, dans un âge cependant un peu plus avancé; mais les ornements de la tiare et la légende du revers offrent beaucoup de différence: celle-ci contient le nom et les titres, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ, *du grand roi Arsace Théopator Nicator* (ou fils d'un pere dieu, victorieux). Pellerin, comme je

(1) Alexandre I[er], fils d'Amyntas I[er], qui régnoit à l'époque de la guerre de Xerxès, et qui fut surnommé *le riche*, prit aussi le surnom de *Philellene* (Dion Chrysostome, *Orat.* II, *de regno*, pag. 25).

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

l'ai dit ci-dessus, avoit reconnu par ces surnoms Phraate II sur des médailles semblables. En développant les preuves de son opinion, et comparant les portraits gravés sur d'autres médailles avec celui-ci, j'ai reconnu l'effigie du même roi sur la drachme n° 7, et je la reconnois pareillement sur celles des n° 9 et 10. Lorsqu'on a frappé la médaille n° 8, le pere de Phraate étoit mort, et l'armée d'Antiochus avoit été défaite : voilà pourquoi on a donné à Phraate, sur cette médaille, le surnom de *Nicator* (victorieux), et pourquoi l'épithete de Philopator y est remplacée par celle de Théopator. La corne de taureau ajoutée à la tiare, particularité qu'on ne remarque dans cette suite que sur les portraits de Phraate II, est, à mon avis, relative au surnom de Nicator. Le prince qui a osé prendre ce surnom, à l'exemple du fondateur de la monarchie des Séleucides, a voulu probablement usurper aussi l'emblème qui appartenoit aux images de Séleucus : nous les avons vues décorées de cornes, symbole, chez les Orientaux, de la force et de la puissance[1]. Phraate aura été d'autant plus jaloux de se parer de cet étrange ornement, qu'il voyoit le casque royal des rois Séleucides ses contemporains surmonté également d'une corne de bouc[2]. Ce dernier rapprochement servira encore à expliquer quelques autres accessoires assez singuliers qu'on aperçoit sur la tiare de Phraate. Nous avons vu le casque des rois Séleucides parsemé des aigles de Jupiter vainqueur, vénéré à Antioche; la tiare de Phraate est ornée de huit figures de cerfs. Ces animaux étoient consacrés à Diane persique, révérée à Ecbatane, à Ctésiphon, à Babylone, et particulièrement dans les villes de l'Elymaïs, et dont Antiochus Evergete, ennemi de Phraate, avoit voulu pro-

(1) Voyez ci-dessus, pl. 46, n° 1.

(2) Voyez le n° 9 de la planche 47.

faner le culte et dépouiller le temple. Les symboles de cette divinité vengeresse que la mort du sacrilége n'avoit pu appaiser, paroissent menacer, sur la tiare d'Arsace, toute la race des Séleucides[1]. Les cerfs ne sont pas ici l'emblême de la crainte[2]; et, s'ils le sont de la vélocité et de la fuite, on sait que la fuite et la course des Parthes leur assuroient bien souvent la victoire.

Toutes les médailles de Phraate II, dont la légende lui donne les titres de Théopator Nicator, présentent sa tiare avec les mêmes ornements; mais on ne peut pas dire qu'elle soit différente sur toutes les médailles dont la légende lui donne d'autres titres; témoin la médaille n° 9, sur laquelle il est couvert de la même tiare, et dont la légende n'offre que les titres de *grand roi Arsace Evergete Epiphane et Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ[3]. On reconnoît sans peine sur cette médaille la tête de Phraate II, quoique les épithetes soient différentes, que la barbe soit plus longue, et que la physionomie paroisse un peu moins jeune.

(1) Sur cette Diane persique, appelée aussi *Anaïtis*, *Nannée*, et *Zarétis*, et confondue tantôt avec Vénus céleste, qui, comme Diane, étoit la déesse de la lune et de la nuit, tantôt avec Minerve, que les Egyptiens adoroient sous le nom de Néith, on peut consulter Réland, *Dissert.* VIII, v. *Anaïtis;* Spanheim, dans ses commentaires sur Callimaque, *Hymn. in Dianam*, v. 37; et ce qu'a observé à ce sujet un antiquaire illustre, enlevé depuis peu aux lettres, M. George Zoëga, danois, dans son ouvrage intitulé *Bassirilievi antichi di Roma*, tom. II, pag. 18, sqq.

(2) Les Grecs établis, depuis la conquête d'Alexandre, dans les villes principales de la haute Asie avoient probablement orné ces divinités orientales des attributs qu'on leur donnoit chez eux. Peut-être aussi les cerfs étoient-ils un attribut de cette ancienne divinité, comme on peut le conjecturer par les cerfs qui accompagnent la Diane d'Ephese, déesse qui avoit plus de rapport avec la Diane persique qu'avec la Diane de Délos.

(3) Cette médaille appartient au cabinet de Vienne; on l'a dessinée d'après une empreinte que M. le chanoine Neumann a eu la complaisance de me transmettre.

Je n'ai fait graver aucune médaille de Phraate avec les titres *de roi des rois*[1] et *de juste*[2]; son portrait ne differe presqu'en rien de celui qu'on voit sous le n° 9; la tiare est seulement plus simple, et ressemble à celle du n° 7: mais je donne sous le n° 10 le dessin d'une médaille qui est la premiere dans cette suite sur laquelle l'effigie soit représentée de face. Quoique les portraits en profil soient plus faciles à reconnoître, et que cet Arsace n'ait point la tiare sur la tête, qui est ceinte d'un simple diadême, j'attribue cette médaille à Phraate II; on y retrouve ses yeux, son nez, sa barbe pointue. Le prince est plus jeune que sur la drachme n° 9; et la légende du revers contient le nom et les titres *du grand roi Arsace Autocrator* (général en chef) *Evergete Epiphane et Philellene* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. Nous avons vu le titre d'Autocrator donné à Phraate II sur d'autres médailles, et nous trouvons dans cette légende et dans la précédente la copulative *et*[3] qui lie les épithetes d'*Epiphane* et de *Philellene*. Je regarde ces deux particularités qu'on n'aperçoit sur les monnoies d'aucun autre Arsacide, comme des caracteres numismatiques propres à faire reconnoître les médailles de Phraate II.

La tête du roi est représentée, pour la premiere fois, de face

(1) Un examen comparatif des médailles des Arsacides m'a prouvé que les deux titres de *roi des rois* et de *grand roi* ont été employés sur leurs monnoies comme l'équivalent l'un de l'autre; et que souvent le second a fait omettre le premier, particulièrement lorsque la légende est surchargée d'un grand nombre de surnoms.

(2) Nous avons lu le titre de *juste* sur la médaille de Samès, prince arménien (pl. 45, n° 3): nous le trouverons encore sur les tétradrachmes d'un autre prince oriental nommé Hélioclès.

(3) Les surnoms des princes se trouvent quelquefois unis l'un et l'autre par cette particule, ΚΑΙ, *et*, sur les médailles des rois de Cappadoce (pl. 44), et sur celles de rois d'Arménie (pl. 45).

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

sur une médaille singuliere de Séleucus Ier, roi de Syrie[1]. Cet exemple, imité par Phraate II, a été suivi, comme nous le verrons, par quelques autres Arsacides[2]. La drachme que nous examinons offre le premier exemple, sur la monnoie de ces princes, de caracteres ou monogrammes isolés, gravés dans le champ, et indépendants de la légende[3].

§. 5. ARSACE VIII ARTABAN II.

L'empire des Parthes, si vaste et si puissant sous Mithridate et sous Phraate, fut sur le point de se dissoudre à la mort de ce dernier. Les Scythes victorieux en ravagerent plusieurs provinces : la plupart des autres, étant nouvellement soumises, et différentes de langage, de mœurs, et de climat, étoient plutôt enchaînées par la force que réunies véritablement à l'empire, et supportoient impatiemment la domination des Parthes. Les satrapes qui les gouvernoient s'en rendoient les souverains; et ces petits princes, dont la dépendance justifioit dans les Arsacides le titre de roi des rois, s'affranchissoient de toute sujétion[4]. Le nouveau roi, malgré son âge avancé, prit d'une main ferme le sceptre de son neveu et le commandement des

(1) Nous l'avons citée ci-dessus, tom. II, p. 282.

(2) Voyez les n° 2 et 7 de la planche 50 qui suit.

(3) Ce monogramme présente bien clairement un M ; la seconde lettre qui le compose étant incertaine, il est difficile de proposer quelque chose de vraisemblable pour l'explication. Il est cependant probable que ces monogrammes indiquent les villes où les monnoies sur lesquelles ils se trouvent ont été frappées. La ville de *Mysia*, ou *Mœsia*, étoit une des principales villes des Parthes, et peu distante de leur capitale Hécatonpylos (Ammien Marcellin, liv. XXIII, chap. 6).

(4) Du nombre de ces satrapes étoit Himérus ou Evhémérus, Hyrcanien, qui s'étoit rendu indépendant, et possédoit Babylone et Séleucie. Il en est parlé dans Diodore de Sicile, *Excerpt.*, pag. 603 édit. de Wesseling ; dans Justin, liv. XLI, chap. 1 ; et dans Athénée, liv. XI, pag. 461.

Chap XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

armées : son regne se passa tout entier dans les camps. Ayant eu le courage d'attaquer et de combattre en personne cette horde de Scythes, qui venoit de renverser le trône de la Bactriane, il fut blessé au bras, et mourut des suites de sa blessure. L'année de sa mort est incertaine. On peut affirmer seulement que, l'an 126 avant l'ere chrétienne, Phraate, prédécesseur d'Artaban, régnoit encore ; que, l'an 95 avant la même ere, l'empire des Parthes étoit gouverné par Mithridate, fils et successeur d'Artaban [1]. La perte de tous les historiens et de presque tous les documents de l'histoire des Parthes ne nous permet de dire autre chose sur la durée du regne d'Artaban, sinon qu'elle fut courte [2], et qu'elle doit être renfermée dans les limites chronologiques que nous venons de fixer.

Ce n'est que par conjecture que j'attribue à ce prince la médaille gravée sous le n° 11. On y voit d'un côté l'effigie d'un Arsace assez vieux et avec une barbe médiocrement longue. Sa tête est ceinte du simple diadême, tel qu'on l'a vu sur quelques médailles des Arsacides qui l'ont précédé ; ses cheveux et son habillement sont disposés de la même maniere que dans la derniere médaille de Phraate II, n° 10. N° 11.

La légende du revers présente le nom *du grand roi Arsace Evergete Epiphane Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. Ce sont aussi les mêmes surnoms que prend son neveu dans la médaille n° 9.

(1) La seconde de ces époques a été prouvée par Longuerue (*Annal. Arsacid.*, pag. 15, *an.* A. C., 95) ; et j'ai démontré la premiere au §. précédent.

(2) Justin, liv. XLII, chap. 2. L'auteur des *Prologues* ou sommaires des histoires de Trogue Pompée, qui a omis le regne d'Artaban et a fait succéder Mithridate II à Phraate II (*Prolog.*, l. XLII), doit être entendu d'une succession non immédiate.

Je dois exposer les motifs qui me font reconnoître sur cette drachme Artaban. D'abord il est bien certain qu'elle appartient à un Arsace de la premiere dynastie, et postérieur à Arsace VII: les médailles des Arsacides de la seconde race sont assez différentes, par la fabrique et le style, de celles de la premiere, pour qu'on ne puisse pas les confondre. En second lieu les surnoms d'Evergete et de Philellene que Phraate II a portés le premier parmi les Arsaces, comme on l'a vu précédemment, prouvent que l'Arsace de cette médaille est un de ses successeurs : or, parmi les rois parthes qui ont régné après Phraate II, nous reconnoissons, presque avec certitude, Mithridate II, Sanatrécès, Phraate III; ainsi il ne peut rester de doute qu'entre Artaban II, Mithridate III, et Mnascyrès. Mais Mithridate III étoit jeune; l'existence de Mnascyrès n'est pas certaine[1]; il ne reste donc d'autre Arsace auquel on puisse attribuer cette médaille qu'Artaban II. D'ailleurs l'âge avancé du portrait s'accorde très bien avec l'âge auquel Artaban monta sur le trône; et quand on compare les traits de sa physionomie, particulièrement le nez, avec le portrait de Mithridate Ier son frere, et avec celui de Phraate II son neveu, on est frappé de l'air de famille qu'on remarque entre ces portraits; on peut donc attribuer, avec beaucoup de probabilité, cette médaille au huitieme des Arsaces, Artaban II.

§. 6. ARSACE IX MITHRIDATE II.

Le royaume des Parthes recouvra sous ce prince toute sa splendeur. Mithridate repoussa les Scythes, et il en fit un tel

(1) Voyez ci-après le §. 7.

carnage, qu'il put se vanter à bon droit d'avoir vengé son pere et son cousin[1]. Il fit rentrer dans le devoir les provinces que les guerres et les malheurs de ses deux prédécesseurs avoient presque détachées de l'empire. Il se rendit redoutable à ses voisins : un des rois Séleucides fut son prisonnier[2]; un autre, chassé de la Syrie par ses propres cousins, se réfugia à la cour de Mithridate; et on a cru qu'il dut à la protection et aux secours du prince Arsacide son rétablissement éphémere dans Antioche[3]. Les Arméniens furent attaqués par le roi parthe, et forcés de reconnoître son autorité. Leur roi, Tigrane, fut obligé de lui donner son fils en ôtage : c'est le jeune Tigrane qui depuis devint si fameux par les vicissitudes de sa fortune[4]. Mithridate l'aida à se mettre en possession de l'héritage de son pere, qu'on lui contestoit : il l'établit sur le trône d'Arménie; mais il exigea de lui la cession d'un vaste et riche pays, cession qui, par la suite, fut le sujet de longues et sanglantes querelles. Les Romains commençoient à connoître les Parthes sous son regne. Sylla ne fit point de difficulté de se concerter avec les ambassadeurs de Mithridate pour placer Ariobarzane sur le trône de Cappadoce[5]. Tant d'exploits et de succès firent déférer à ce prince, par les historiens ainsi que par ses contemporains, le titre de Grand[6]. Il régnoit environ un siecle avant l'ere chrétienne : il

(1) *Ultor injuriæ parentum* (Justin, XLII, chap. 2).

(2) Démétrius III qui régnoit à Damas : voyez les §§. 24 et 25 du chap. XIII.

(3) J'ai développé les conjectures qu'on a formées sur ces faits au §. 22 du ch. 13, tom. II, pag. 360, note (2), et je n'ai pu découvrir aucune autorité sur laquelle Longuerue ait pu se fonder pour énoncer les mêmes faits sans la moindre apparence de doute (*Annales Arsacidarum*, pag. 16, an de Rome 662).

(4) Voyez ci-dessus, le §. 6 du chapitre XII.

(5) Plutarque, *Sylla*, pag. 453. Mais l'ambassadeur parthe, à son retour, fut puni de mort pour avoir cédé la place d'honneur au général romain.

(6) On ne doit pas confondre ce surnom honorable que ses grandes actions mérite-

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

avoit cessé de vivre vers l'an 86 avant la même ere[1]. A sa mort il ne laissa point d'enfants, ou du moins aucun d'eux ne put lui succéder.

N° 12. La drachme n° 12 présente l'effigie de Mithridate II, suivant les conjectures que j'exposerai ci-après. D'un côté on voit le buste du roi avec une barbe courte; la tête est ceinte d'un simple diadême dont les bouts retombent sur les épaules; le col est orné d'un collier qui fait plusieurs tours; son ajustement ressemble beaucoup à celui d'Artaban II son pere, et à celui de Sanatrécès son cousin[2]. Sa chevelure, qui couvre les oreilles, paroît distribuée en plusieurs rangs de boucles paralleles. Les portraits des rois ses successeurs sont coiffés de la même maniere[3]. La légende donne le nom et les titres, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ, *du grand roi Arsace Philellene Epiphane Philopator*

rent à Mithridate, avec le titre de grand roi qu'une étiquette d'usage avoit accordé aux anciens rois des Perses, aux rois parthes, et à plusieurs autres souverains de l'Orient.

(1) L'an 83 avant J.-C., Tigrane s'empara de la Syrie : avant cette époque, il avoit recouvré les régions qu'il avoit été obligé de céder aux Parthes, et il avoit détaché de leur sujétion une grande partie de l'Orient. Longuerue cependant me paroît fixer avec trop d'assurance la mort de Mithridate-le-Grand, roi des Parthes, à l'an 90 avant J.-C. D'ailleurs il a très-bien remarqué que Justin, en compilant les histoires de Trogue Pompée, a confondu Mithridate II le Grand, fils d'Artaban II, avec Mithridate III, fils de Phraate III, ou le Dieu.

(2) On peut comparer les médailles gravées aux n° 11, 13, et 14 de cette même planche.

(3) Cette espece de perruque, composée de cheveux distribués en plusieurs rangs, κόμης διάκρισις, étoit propre aux Medes; et les grands, parmi les Parthes, commencerent à l'imiter après la conquête de la Médie par Mithridate I[er] (Xénophon, *Cyrop.*, liv. I, chap. 3; Plutarque, *in Crasso*, pag. 577). Voilà pourquoi les prédécesseurs de Phraate II n'ont pas la même chevelure, et pourquoi dans les portraits de ce prince on ne la voit que sur la médaille n° 10.

Evergete. Le type de cette médaille est le même que celui de toutes les drachmes des Arsacides, avec cette seule différence que dans le champ, en devant de la figure, est gravé un monogramme comme sur la médaille de Phraate II, n° 10. Nous verrons ce même monogramme sur plusieurs monnoies des Arsaces successeurs de Mithridate [1] : celle-ci est de la même fabrique que les monnoies de Sanatrécès.

Voici quelles sont les raisons qui me paroissent démontrer que cette drachme a été frappée sous Mithridate II. On ne peut douter qu'elle n'appartienne à un Arsacide de la premiere dynastie, et postérieur à Phraate II, qui est le premier dont les légendes contiennent une longue suite de surnoms : en second lieu, il faut que l'épithete de Philopator (fils qui chérit son pere) puisse convenir au prince à qui cette médaille appartient. Ces deux propositions admises, la médaille que nous examinons ne peut être attribuée qu'à Mithridate II. Sanatrécès est connu par des médailles qui le désignent par son nom; celles de Phraate III, qui a pris aussi le surnom de Philopator, se reconnoissent par des légendes qui ne sont propres qu'à ce prince [2]. Mithridate III, Orode Ier, et Phraate IV, étoient des parricides. Il auroit été extravagant à Artaban II, qui ne succédoit qu'à son neveu, et qui ne montoit sur le trône qu'après deux autres de ses freres, d'affecter le titre de Philopator. Ce titre au contraire appartient

(1) Les lettres Α, Π, et Ο, qui paroissent le composer, pourroient désigner le nom de la satrapie Apolloniatide. Je conjecture que ces monogrammes indiquent plutôt le nom des pays où les monnoies ont été frappées que les noms de quelques magistrats, parcequ'on retrouve les mêmes monogrammes sur les médailles de plusieurs regnes différents; ce qui ne s'expliqueroit pas également bien si ces monogammes ne désignoient que des noms de personnes.

(2) Nous les examinerons ci-après au § 8.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

de droit à Mithridate II, qui fut regardé comme le vengeur de son pere, et qui peut-être avoit été appelé, avant la mort d'Artaban, à partager l'autorité avec lui. Si, après la mort de Mithridate, il y a eu quelques autres Arsaces inconnus qui aient occupé le trône, loin que le titre de Philopator puisse leur convenir, nous ne savons pas seulement si leurs peres avoient régné. On peut donc affirmer, sans crainte d'erreur, que les médailles qui portent le nom d'Arsace Philopator, et sur lesquelles on ne peut reconnoître ni le portrait de Phraate II, ni celui de Phraate III, appelés Philopators, appartiennent à Mithridate II ou le Grand. Eckhel avoit adopté la même opinion; mais il s'est trompé dans l'application, parcequ'il ne s'étoit pas fait une idée assez juste de la physionomie de Phraate II[1].

La considération qu'Antiochus IX ou le Cyzicénien, contemporain de Mithridate II, se paroit du même surnom, prête un nouvel appui à l'opinion que je propose : nous avons vu combien la conformité des surnoms dans la famille royale des Séleucides et dans celle des Arsacides nous a aidés à reconnoître et à distinguer les princes de la derniere.

§. 7. ARSACE XI SANATRÉCÈS.

Les guerres intestines qui déchirerent, après la mort de Mithridate II, l'empire des Arsacides, firent presque aussitôt

(1) Il a attribué, d'après Pellerin, à Mithridate II les drachmes sur lesquelles le roi parthe prend ensemble les titres d'*Autocrator* et de *Philopator*. Nous avons vu que ces titres sont propres à Phraate II, qui étoit contemporain de Tryphon, roi de Syrie, *Autocrator;* et que l'effigie qui est gravée sur ces drachmes est la même que celle qu'on voit sur d'autres médailles, accompagnée de la légende d'*Arsace Théopator Nicator*, titres qui distinguent Phraate II.

disparoître la puissance et la prospérité de ce vaste empire[1]. Formé d'un grand nombre de peuples étrangers les uns aux autres, et gouvernés pour la plupart par des princes particuliers plus ou moins dépendants des Arsaces, sa composition hétérogene devoit produire les crises qu'il ne cessa d'éprouver.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

A peine les ressorts de l'empire se relâchoient-ils, ou par un interregne, ou par la foiblesse d'un prince qui manquoit du caractere et de l'énergie nécessaires pour contenir dans le devoir les nations assujetties à son sceptre, qu'elles cherchoient à secouer le joug, et qu'une espece d'anarchie féodale les séparoit l'une de l'autre, et menaçoit l'état d'une entiere dissolution. C'est ce qui arriva presque au moment de la mort de Mithridate. Les Arméniens s'empresserent de profiter du désordre auquel elle donna lieu. Tigrane recouvra tout le pays qu'il avoit cédé aux Parthes; il s'empara de plusieurs régions de la Médie, de la Mésopotamie, et de la Babylonie; il se rendit maître de la Syrie; il prit le titre de roi des rois, et s'arrogea le sceptre de l'Orient.

Cependant un prince Arsacide, que les historiens modernes distinguent par le nom d'Arsace X, étoit probablement monté sur le trône de ses aïeux[2]. Nous savons du moins que Sanatré-

(1) Plutarque, *Lucullo*, 517, indique les guerres domestiques des Parthes comme la cause de l'agrandissement et des succès de Tigrane, dont il parle lui-même en cet endroit, et aux pages 500 et 505; et Strabon, liv. XI, pag. 532. Nous trouvons dans les *Stathmes parthiques* d'Isidore que Tigrane avoit incendié à cette occasion le château royal des Arsacides, qui étoit à Andragianes, près d'Ecbatanes.

(2) Lucien, dans les *Macrobii*, a fait mention d'un Mnascirès qui vécut quatre-vingt-seize ans, et qui étoit roi des Parthes. L'abbé de Longuerue a placé son regne dans cette période de temps qui s'écoula depuis la mort de Mithridate II (vers l'an 86 avant l'ere chrétienne) jusqu'à l'élévation de Sanatrécès, en 77, et durant laquelle le nom d'aucun autre Arsacide ne nous a été transmis par l'histoire. Cependant Lucien, qui n'écrivoit pas l'histoire, a pu, en passant, indiquer par le titre de roi des

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

cès, autre prince de la même famille, et vraisemblablement un des prétendants à la couronne, avoit été relégué parmi les Scythes; et que la mort ou la chûte de cet Arsace anonyme lui ouvrit le chemin du trône l'an 77 avant l'ere chrétienne[1].

Sanatrécès, à son avènement à la couronne, étoit âgé de quatre-vingts ans. Si la vieillesse du prince ne permettoit pas aux Parthes d'attendre beaucoup du nouveau roi, ils fondoient leur espoir sur les grandes qualités de Phraate son fils. Ce prince en effet aida son pere à soutenir le fardeau du gouvernement[2]; et Sanatrécès, en mourant, après sept ans de regne, eut la consolation de voir sa nation prête à reprendre le haut rang où la fortune et la valeur de ses ancêtres l'avoient élevée.

N° 23. La médaille gravée sous le n° 13 présente d'un côté le buste d'un prince âgé, ayant peu de barbe, et la tête ceinte du diadême. La légende du revers donne les noms et les titres *du grand roi Sanatrécès Arsace Théopator Evergete*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΣΑΝΑΤΡΟΙΚΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. L'épithete de Théopator (fils d'un pere dieu), ajoutée au prénom de Sanatrécès, rend extrêmement vraisemblable la conjecture de Longuerue, qui a cru Sanatrécès fils de Mithridate Ier et frere de Phraate II[3], que nous avons vu décoré comme lui du surnom

Parthes un prince de cette nation qui auroit eu en partage quelque portion de ce vaste empire, sans en être le monarque. Je ferai voir qu'un roi Mnascirès ou plutôt Mnascyrès régnoit à une autre époque sur une région sujette à l'empire des Parthes.

(1) Lucien, dans les *Macrobii*; un extrait de Phlégon dans Photius, cod. xcvii, p. 267; et Appien, *Mithr.*, §. 104, nous ont transmis ces époques et ces évènements.

(2) C'est par une conjecture très foible qu'on avoit déduit ce fait d'une expression de la lettre écrite par Mithridate-le-Grand, roi de Pont, à Phraate III. Cette conjecture est cependant confirmée par les médailles, comme nous le ferons voir au paragraphe suivant.

(3) Cette opinion n'est pas énoncée dans

de Théopator[1]. Au temps où l'abbé de Longuerue a proposé cette conjecture, on ne connoissoit pas encore cette médaille de Sanatrécès, qui est unique avec le nom du prince réuni à l'épithete de Théopator[2]. La physionomie du roi qui, par le nez et par l'œil, a beaucoup de ressemblance avec celle de Phraate II, augmente la probabilité de cette opinion. On remarque seulement que Sanatrécès est dans un âge plus avancé, et qu'il a un air plus doux.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

La médaille n° 14 offre le buste du même roi; Eckhel lui-même l'a reconnu[3]. Mais la légende du revers ne donne que le nom et les titres *du grand roi Arsace Théopator Evergete*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. Rendons justice à la sagacité de Vaillant : guidé par l'opinion de Longuerue, il avoit attribué à Sanatrécès une médaille semblable à celle-ci, sur le seul indice du surnom de Théopator, et du grand âge que le portrait annonce[4]. La médaille découverte par Pellerin, avec le nom propre de cet Arsace, a démontré que Vaillant ne s'étoit point trompé dans ses conjectures. N° 14.

§. 8. ARSACE XII PHRAATE III.

Phraate III, après la mort de Sanatrécès, qui lui avoit déja

les *Annales* des Arsacides, mais elle a influé sur la disposition de la table généalogique de la premiere dynastie des Arsaces, insérée à la fin de ces *Annales*.

(1) Voyez le n° 8 de cette même planche, et l'explication que nous avons donnée de cette légende.

(2) Pellerin l'a publiée le premier (*Rois*, pl. 15). Le dessin gravé ici a été copié d'après la médaille originale.

(3) D. N., tom. III, pag. 528. Cette médaille est du cabinet de Vienne : on l'a dessinée d'après une empreinte.

(4) Vaillant, *Arsacid. Imp.*, tom. I, pag. 82.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

remis les rênes du gouvernement, continua de les tenir d'une main ferme et assurée. Prince guerrier et homme d'état habile, il obtint par sa politique adroite ce qu'il n'avoit pu obtenir par la force des armes. Il fut, à la vérité, singulièrement favorisé par les circonstances: la fortune, qui humilia Tigrane en le mettant aux prises avec les Romains, délivra Phraate et les Parthes d'un ennemi bien dangereux. Mais on ne peut reprocher au prince Arsacide de n'avoir pas profité d'une occasion si favorable : il fit alliance avec Tigrane, en donnant une de ses filles en mariage au fils de ce roi; et, dans le même temps, il s'allioit par un traité avec Lucullus[1]. Celui-ci ainsi que Pompée, son successeur dans le commandement de l'armée romaine, furent tentés de rompre ce traité, et d'ajouter à leurs triomphes les dépouilles d'un empire si fameux et si riche : mais l'insubordination de l'armée empêcha le premier d'exécuter ses projets[2]; et la conduite ferme de Phraate refroidit dans le second le desir inconsidéré, non d'une conquête aisée, mais d'un butin éloigné et difficile à saisir[3]. Sourd en même temps aux prieres de Mithridate, roi de Pont, qui l'excitoit à venger la querelle commune des rois[4], et dissimulant son ressentiment contre Pompée, qui affectoit de lui refuser le titre de roi des rois[5], Phraate persista dans sa neutralité. Attaqué par un général romain, il sut le repousser, et se dispenser de continuer la guerre. Il recouvra cependant les régions de l'Arménie dont Tigrane s'étoit emparé;

(1) Dion, l. XXXV, §. 3, et l. XXXVII, §. 5.

(2) Plutarque, *Lucullo*, pag. 512.

(3) Dion, liv. XXXVII, §. 5 et sqq.

(4) La lettre de Mithridate à Arsace existe toute entiere parmi les fragments de Salluste (liv. IV, *Hist.*). Cet Arsace étoit Phraate III, qui régnoit alors sur les Parthes (Phlégon et Memnon, *ap. Phot.*, cod. XCVII et CCXXIV, §. 60, pag. 267 et 754; voyez aussi Dion, liv. XXXV, §. 3).

(5) Dion, liv. XXXVIII, §. 6.

et à l'occasion de quelques nouveaux différents qui s'étoient élevés entre ce prince et lui, et dans lesquels les commissaires de Rome intervinrent comme médiateurs, il feignit de faire, par déférence pour leur entremise, ce qu'il ne faisoit réellement que pour la conservation de la paix en Asie, et pour le salut de ses princes[1].

Dix ans de regne, pendant lesquels toutes ses démarches furent dirigées par la prudence, lui avoient fait donner le titre de dieu par ses peuples reconnoissants[2]; il étoit effectivement en quelque sorte pour eux une divinité tutélaire qui avoit rendu à l'empire des Parthes sa dignité premiere, lorsque ses fils ingrats conspirerent contre lui, et le priverent de la vie vers l'an 60 avant l'ere chrétienne[3].

On a fait graver ici trois médailles de Phraate III; les deux dernieres lui sont bien assurées par le titre de *Théos* (dieu), qu'il prend dans la légende; la premiere n'est guere moins certaine par la parfaite ressemblance du portrait qu'elle présente avec celui qui est gravé sur la seconde. N° 15 à 17.

La drachme n° 16 offre le portrait de Phraate avec le même ajustement que les rois ses prédécesseurs. Ce portrait se fait remarquer par la longueur du col.

Le revers présente le type usité sur les monnoies des rois parthes : on voit dans le champ un monogramme composé d'un A et d'un T[4], et la légende est, *du grand roi Arsace juste Epiphane Théos Eupator Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ

(1) Dion, *loc. cit.*, et l. XXXVII, §. 7.

(2) Phlégon, *ap. Phot.*, cod. XCVII, p. 267.

(3) Dion, l. XXXIX, §. 56.

(4) Ces deux lettres pourroient désigner l'Aturie, autre région de l'empire des Arsacides.

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

ΑΡΣΑΚΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΘΕΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. Le surnom de Théos (dieu) distinguoit, suivant Phlégon, Phraate III; celui d'Eupator (fils d'un illustre pere) convient à ce prince; il exprime sa reconnoissance filiale pour Sanatrécès, qui l'avoit admis à partager avec lui l'autorité royale. Phraate avoit probablement pris ce surnom à l'imitation de Mithridate, roi de Pont, qui se fit appeler Mithridate Eupator. Les Arsacides, qui avoient auparavant rivalisé avec les rois de Syrie en empruntant les titres et les surnoms ambitieux de ces princes, ont pu très bien, depuis que la monarchie des Séleucides avoit été renversée par Tigrane, prendre pour modele le roi de Pont et du Bosphore, le plus grand des princes de l'Orient.

La médaille n° 15 doit avoir été frappée antérieurement à celle que nous venons d'examiner. Cependant on n'y auroit pas reconnu Phraate III sans la médaille n° 16. Les surnoms qui distinguent ce prince ne se retrouvent pas dans la légende de la premiere ; mais la ressemblance des portraits ne permet pas de douter qu'elles n'appartiennent l'une et l'autre au même Arsace. On lit sur le revers, qui présente le même type et le même monogramme, le nom *du roi des rois Arsace Philopator Epiphane Philellene*, ΒΑСΙΛΕΩΣ ΒΑСΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟС ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟС. Cette différence dans les surnoms donnés au même prince, et principalement l'épithete de *Philopator* (fils qui chérit son pere), convertie depuis en celle d'*Eupator* (fils d'un pere illustre), fournit l'argument le plus fort en faveur de l'opinion de Longuerue, qui pense que Sanatrécès avoit de son vivant donné la pourpre à son fils. Cette opinion, que l'auteur des Annales des Arsacides avoit hasardée sur de très légers indices, est en effet puissamment confirmée par la différence des surnoms donnés au même prince

sur ces deux médailles. Du vivant de Sanatrécès, Phraate III ne pouvoit prendre le surnom de Dieu dans la crainte d'offenser son pere. Après la mort de ce prince, rien ne l'empêchoit de le prendre à l'exemple de Mithridate I[er] son aïeul; et cette mort peut seule expliquer d'une maniere satisfaisante pourquoi il substitua sur ses monnoies le surnom d'*Eupator* à celui de *Philopator* qu'il avoit précédemment porté.

La médaille n° 17 offre le portrait du même roi, mais plus âgé; la légende du revers donne le nom et les titres *du roi des rois Arsace, grand, juste, bienfaisant, dieu, Eupator, Philellene*, ΒΑϹΙΛΕΩϹ ΒΑϹΙΛΕΩΝ ΑΡϹΑΚΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΘΕΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟϹ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟϹ. Le monogramme gravé dans le champ du revers est différent de celui qu'on a décrit dans les deux médailles n° 15 et 16; il est composé d'un Ϲ, d'un T, et d'un P[1].

Dans l'autre champ de la médaille, en arriere de la tête du prince, est gravé un astre, emblème du soleil. Nous avons vu le même symbole orner la tiare de ses prédécesseurs; mais ce n'est que sur les monnoies de Phraate III qu'on commence à le trouver dans le champ de la médaille. Cette particularité se remarque sur les médailles de quelques autres Arsacides.

§. 9. ARSACE XIV ORODE.

Il ne nous reste aucun monument certain de Mithridate III,

(1) En considérant cette médaille seule, on pourroit douter si la premiere des lettres est un E ou un Ϲ; mais sur d'autres médailles du cabinet impérial la premiere lettre du même monogramme est évidemment un Σ. On peut conjecturer que ces monnoies ont été frappées dans la ville de Stratonice en Mésopotamie. Il est bon de remarquer que la forme carrée de quelques caracteres, comme le Ϲ, commence à paroître sous ce regne sur la monnoie des Arsacides.

l'aîné des enfants de Phraate. Ce monstre, qui s'étoit ouvert le chemin du trône par le meurtre de son pere, se rendit bientôt insupportable à ses sujets par ses cruautés. Ils se souleverent et reconnurent pour roi des rois Orode son frere cadet, qui n'avoit pris guere moins de part que lui à cet affreux parricide. La préférence donnée à Orode alluma dans l'empire le feu de la guerre civile. Mithridate voulut défendre ses droits et se ressaisir de la couronne par la force : mais il fut vaincu ; et s'étant remis au pouvoir de son frere, il en fut traité avec la même cruauté qu'ils avoient exercée l'un et l'autre envers leur pere. Orode devoit la victoire au Suréna[1] qui commandoit son armée. Ce général lui rendit bientôt après un service non moins important, en détruisant près de Carrhes en Mésopotamie les forces romaines commandées par Crassus : le proconsul périt dans l'action avec son fils et toute l'élite de l'armée. Cette victoire, qui rendit au royaume des Parthes son ancienne puissance, étoit trop éclatante pour que l'ame atroce d'Orode la pardonnât au Suréna : il le sacrifia à sa jalousie. Fier des succès qu'il avoit obtenus, le roi ne se borna plus à la défense de ses propres états ; les guerres civiles qui divisoient les Romains paroissoient faciliter à son ambition les vastes projets qu'il osoit former. Orode fomentoit la discorde en envoyant des secours à quelques chefs de parti ; et les revers qu'éprouverent ces chefs lui fournirent un prétexte pour faire une irruption dans les contrées de l'Orient qui obéissoient aux Romains. Les talents militaires de Pacorus, son fils et

(1) *Suréna* étoit le titre qu'on donnoit au chef de l'armée chez les Parthes (Plutarque, *Crasso*, p. 556 ; Tacite, *Annal.*, l. VI, §. 42). M. de Sainte-Croix compare cette charge héréditaire de la cour des Arsacides à celle de *grand connétable* dans quelques monarchies modernes (*Mém. de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, tom. L, p. 57).

l'héritier du trône, empêchoient qu'on ne regrettât le Suréna : la conquête de la Syrie presque entiere et d'une partie de l'Asie mineure paroissoit avoir rendu la monarchie des Arsacides la rivale de Rome. Mais Ventidius, un des lieutenants de Marc-Antoine, étant entré en Syrie à la tête d'une armée, et Pacorus ayant volé à sa rencontre, la bataille se donna entre l'Oronte et l'Euphrate; et cette journée mit fin aux triomphes et à la vie du prince, ainsi qu'à la fortune des Parthes. Ce funeste évènement contrista les derniers jours d'Orode, auquel le destin sembloit avoir réservé jusqu'alors la punition de tous ses crimes. Fatigué de régner, il appela Phraate, le plus âgé de ses nombreux enfants, à partager le trône avec lui; mais Phraate n'avoit point les vertus de Pacorus : pour s'assurer la couronne, il ne balança pas à immoler trente de ses propres freres à son ambitieuse inquiétude. Orode vivoit encore; et si le chagrin n'abrégea pas ses jours, la défiance d'un fils dénaturé le précipita bientôt dans le tombeau. Sa mort arriva l'an 37 avant l'ere chrétienne[1].

CHAP. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

J'attribue à Orode la drachme et les deux médaillons gravés ici sous les n° 18, 19 et 20. La ressemblance des portraits et la particularité d'une excroissance ou d'un bouton placé au milieu du front, un peu vers la tempe gauche et immédiatement au-dessous des cheveux, suffisent pour nous assurer que le même personnage est représenté sur ces trois médailles.

N° 18 à 20.

Le motif principal qui me fait attribuer sans balancer les deux tétradrachmes à Orode, c'est le rapport frappant qu'on aperçoit entre ces médaillons et ceux de Phraate IV son fils et son successeur, qui sont assurés à ce prince par les époques qu'ils

(1) Dion, l. XLIX, §. 23.

portent; même fabrique, même style, même forme de caracteres. Si l'on me demande pourquoi je les attribue au prédécesseur de Phraate plutôt qu'à son successeur, je répondrai qu'ils ont beaucoup plus de ressemblance avec les médaillons qui ont été frappés au commencement du regne de Phraate qu'avec ceux qui ont été frappés dans ses dernieres années; que nous avons des médailles certaines des successeurs de Phraate, et qu'elles nous présentent d'autres physionomies; que les tétradrachmes que nous examinons ont beaucoup de ressemblance avec les tétradrachmes frappés à Antioche; qu'Orode en a été le maître, et que les successeurs de Phraate, réprimés par Germanicus et par Corbulon, et agités par des guerres civiles, étoient bien loin d'affecter la souveraineté sur des provinces romaines. Telles sont les raisons qui me déterminent à reconnoître Orode sur ces médailles; et l'examen particulier que je vais en faire me paroît propre à confirmer de plus en plus mon opinion[1].

Le tétradrachme gravé sous le n° 18 représente le buste d'un roi dont le manteau et la coiffure offrent le même costume que celui de ses prédécesseurs, avec cette seule différence que son collier est terminé par la figure d'un aigle, et qu'on voit des aigles brodés sur son *candys*. Il a un peu de barbe, et paroît jeune et vigoureux; sa physionomie est remarquable par un bouton qu'on aperçoit sur le front.

Le revers a pour type une figure assise tenant une victoire dans la main droite, et ayant la gauche appuyée sur un long sceptre, ainsi qu'est représenté le Jupiter victorieux d'Antioche

(1) Je vois avec plaisir que M. Sestini, sur quelques uns des motifs que je viens d'alléguer, avoit déja conjecturé que ces tétradrachmes devoient être attribués à Orode (*Lettere*, t. VIII, p. 121).

au revers des tétradrachmes des Séleucides[1]. On croiroit que c'est pareillement ici la figure de ce dieu; et telle a été l'opinion des antiquaires qui ont parlé de ce type[2] : mais, à la bien considérer, on reconnoît que c'est la figure du roi, empreinte ordinaire des médailles des Arsacides, auquel on a cependant donné sur ce tétradrachme l'attitude et les symboles du Jupiter d'Antioche. La belle conservation de la médaille permet de distinguer l'espece de vêtement propre au costume des Parthes, qui couvre les jambes du prétendu Jupiter. La tête n'a pas non plus le caractere de cette divinité; elle est coiffée et ceinte d'un diadême comme la tête du roi gravée de l'autre côté.

La légende offre un nom et des titres qui sont communs à presque tous les Arsacides, ceux *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, ΒΑ⊏ΙΛΕΩ⊏ ΒΑ⊏ΙΛΕΩΝ ΑΡ⊏ΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΙ□Υ[3] ΕΠΙϮΑΝΟΥϚ ϮΙΛΕΛΛΗΝ□Ϛ. Les trois lettres ΔΑΙ, qui sont à l'exergue, indiquent le mois *Dæsius*, le huitieme du calendrier macédonien.

Il me paroît évident qu'Orode, devenu maître d'Antioche, a fait frapper des tétradrachmes à l'imitation de ceux des rois Séleucides. Tigrane, après avoir conquis la Syrie, en avoit usé de même[4] : mais comme sur les premieres drachmes parthiques, n° 1, 2, et 3, Apollon assis sur la cortine, un arc à la main,

(1) Voyez les n° 22, 23, 24 de la pl. 46, et les n° 6, 17, et 20 de la pl. 47.

(2) C'est celle de Vaillant (*Reg. parth.*, p. 31), et de M. Sestini, *loc. cit.* Quoique les empreintes rendent toujours les petits détails des types avec une certaine mollesse qui fait qu'on les reconnoît difficilement, les particularités de costume qu'on remarque ici sur la figure assise, et qui ne permettent pas qu'on la prenne pour une figure de Jupiter, sont faciles à distinguer même sur les empreintes.

(3) L'Α de la diphthongue ΑΙ dans le mot δίκαιος, *juste*, a été omis: les omissions de quelques caracteres sont fréquentes sur les monnoies des Arsaces.

(4) Voyez le ch. XII, §. 6, et pl. 45, n° 6.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

type des médailles des Séleucides, a été altéré de maniere que tout en présentant le même aspect il offre aux regards attentifs une figure différente, celle d'un roi parthe ayant la même attitude, ainsi sur les premiers tétradrachmes des Arsacides, n° 18 et 19, on a donné, au moyen de quelques légers changements, au roi assis, type usité de leurs monnoies, une sorte de ressemblance avec le Jupiter Nicéphore, ou *porteur de victoire*, vénéré à Antioche, et gravé sur les médailles des rois maîtres de cette ville.

Phraate II, ancêtre d'Orode, après avoir conquis l'Elymaïs, avoit orné sa tiare des figures des cerfs consacrés à la Diane persique qui étoit révérée dans ces contrées[1]. Orode, devenu maître d'Antioche, orne son manteau et son collier des aigles consacrés à Jupiter, divinité tutélaire de cette capitale, et qui avoient décoré le casque des Séleucides, ainsi que la tiare de Tigrane[2]. Il pouvoit s'approprier ce symbole, non seulement comme conquérant de la Syrie, mais comme descendant et successeur des anciens Achéménides[3].

Le tétradrachme n° 19 présente le même portrait, le même type, et la même légende, à l'exception du nom du mois qui n'y est pas. Le manteau du roi n'est pas décoré d'aigles, et son collier se termine par la figure d'un dragon.

Sur la drachme n° 20, le croissant et deux astres sont gravés

(1) N° 8 et 9 de cette même planche.

(2) Pl. 47, n° 9, et pl. 45, n° 6.

(3) Un aigle avoit sauvé et élevé Achémene, le chef mythologique de cette dynastie (Elien, *de Nat. Anim.*, l. XII, c. 21): les aigles étoient devenus l'emblême et l'enseigne des anciens rois de Perse (v. Lipse, *ad Tacit.*, *an.* 11, c. 17). Quinte-Curce, l. III, c. 3, décrit le char de Darius orné d'un grand aigle, et son manteau, sur lequel des oiseaux de proie étoient brodés ou tissus. Cette particularité peut s'appliquer au manteau d'Orode, tel qu'il est gravé sur la médaille n° 18.

dans le champ du côté de la tête[1]. Nous avons déja vu un astre sur les médailles de Phraate III, pere d'Orode, et nous verrons le même symbole sur les médailles de Phraate IV son fils[2]. Quoique la tête soit gravée avec peu d'art, l'ensemble de la physionomie et le bouton au milieu du front la font reconnoître pour un portrait du même prince qui a été représenté sur les deux tétradrachmes n° 18 et 19. Son collier est orné d'un aigle. Le revers, qui a le type ordinaire des drachmes des Arsacides, présente la même légende que celle des deux médaillons : on y voit dans le champ un monogramme et l'ancre des Séleucides.

Cet emblême, qui est nouveau sur les monnoies des rois parthes, a un rapport évident aux droits qu'Orode s'arrogeoit sur la Syrie, et qu'il avoit fait valoir par les armes. Les Arsacides prennent ici la devise des Séleucides, soit par une conséquence du mariage de Phraate II avec la fille de Démétrius II, soit, comme il est plus probable, à cause de celui d'Orode lui-même avec une princesse du sang des Séleucides[3].

Ainsi tout concourt à faire reconnoître Orode sur ces trois médailles; et l'examen de celles qui appartiennent avec certitude à Phraate IV son fils et son successeur, ajoutera de nouvelles preuves aux raisons que je viens d'alléguer à l'appui de mes conjectures.

(1) Un astre et un croissant sont les symboles du soleil et de la lune; on peut croire que le second astre désigne la planete de Vénus, honorée dans l'Orient d'un culte particulier. Ce second astre est à demi effacé sur la médaille originale; Pellerin, qui l'a publiée (III[e] *Suppl.*, pl. 1, n° 2), a vu un capricorne, symbole d'Auguste, dans les ornements du collier du roi, et il attribue cette drachme à Phraate IV.

(2) Ci-dessous, n° 23: voyez aussi le n° 7, pl. 50.

(3) Dion, l. XLIX, §. 23, dit qu'Orode avoit épousé une fille d'Antiochus, probablement le roi de Commagene. Les princes de cette contrée prétendoient descendre des Séleucides, ainsi que nous l'avons vu au §. 27 du ch. XIII, tom. II, pag. 371, note (1); et au §. 6 du ch. XIV ci-dessus, p. 17, note (3).

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

§. 10. ARSACE XV PHRAATE IV.

Pendant un long regne et de fréquentes vicissitudes de fortune, tantôt vainqueur des Romains, tantôt vaincu par eux, forcé de sortir de ses états par un compétiteur que la dureté de son gouvernement et l'inconstance de ses sujets avoient élevé contre lui, Phraate recouvra son trône et même sa tranquillité; et, pour se mettre désormais à l'abri des troubles domestiques, ce roi, qui n'étoit pas meilleur pere qu'il n'avoit été bon frere et bon fils, ne balança pas à tremper ses mains dans le sang d'un de ses enfants[1], et à en livrer aux Romains, à titre d'ôtages, quatre autres avec leurs familles[2]. Mais Phraatacès, le dernier de tous, né d'une esclave dont Auguste avoit fait présent au roi parthe, et qui s'étoit emparée de son esprit, n'attendit pas qu'une mort naturelle terminât les jours de son pere; ce fils, qui lui ressembloit trop, les abrégea par un parricide. Ainsi, depuis Phraate III, quatre fois le crime avoit ouvert, dans la famille des Arsacides, la succession à la couronne[3]. Phraate IV étoit monté sur le trône l'an 37 avant l'ere vulgaire; il mourut un an environ avant la même ere, après un regne de trente-six ans[4].

(1) Justin, l. XLII, c. 5.

(2) Strabon, l. XVI, p. 748; Josephe, A. J. l. XVIII, c. 2, §. 4.

(3) Justin, l. XLII, c. 4: *Fatum Parthiæ fuit, in quâ quasi sollemne est reges parricidas haberi.*

(4) Dion, l. XLIX, §. 23, dit expressément que Phraate monta sur le trône durant le consulat d'Agrippa et de Gallus, c'est-à-dire l'an 717 de Rome, 37 avant J.-C. Le même historien, dans les fragments du livre LV, publiés pour la premiere fois par les soins de M. l'abbé Jacques Morelli, p. 7 (édition in-fol.), donne à entendre que Phraatacès régnoit l'an 1er de l'ere vulgaire, 754 de Rome, Caïus César étant consul, et que son avènement au trône étoit récent: peut-être étoit-il de l'année précédente, où Phraatacès avoit envahi l'Arménie, et s'étoit brouillé avec les Romains. Les suc-

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

La numismatique des Arsacides acquiert sous ce regne un nouveau degré de certitude : les tétradrachmes qui se suivent presque sans interruption jusqu'à la fin de la monarchie portent le plus souvent une époque propre à fixer dans l'histoire la place que doit occuper chacun des princes. Il est vrai que l'ere d'après laquelle on doit compter les années de cette époque étoit fortement contestée : mais la découverte de plusieurs médailles a renversé les faux systêmes qu'on avoit bâtis sur des hypotheses entièrement conjecturales. Quelques autres médailles inédites que je vais publier confirment de plus en plus l'opinion suivant laquelle on ne reconnoît sur les médailles des Arsaces d'autres époques que celles qui partent de l'ere des Séleucides, ere qui a été adoptée dans la chronologie de tous les anciens peuples de l'Orient[1].

Le médaillon gravé sous le n° 21 appartient au commencement du regne de Phraate IV. Le jeune roi a des moustaches et une barbe naissante à l'extrémité des joues. Sa chevelure, artistement N° 21.

cessions des rois parthes, qui ont été marquées dans l'ouvrage intitulé l'*Art de vérifier les dates*, présentent souvent d'autres époques que celles que j'ai adoptées dans ce chapitre. Comme je donne soigneusement les preuves des dates que j'ai préférées, je crois inutile de faire remarquer à chaque regne la différence entre mon opinion et celle des savants chronologistes auteurs de l'ouvrage dont je viens de parler.

(1) Voyez Noris, *de Epoch. Syr.-Maced.*, *diss.* II, c. 3, où il prouve que les villes de l'Osrhoëne comptoient leurs époques d'après l'ere des Séleucides. On peut conclure de cette observation que la même ere étoit suivie par les peuples des régions voisines où la plupart des médailles des Arsacides ont été frappées ; et il seroit absurde de croire que Séleucie sur le Tigre, une des plus grandes villes de l'Orient, et qui se vantoit d'être grecque et de tirer son origine de Séleucus (Tacite, *Annal.*, l. VI, c. 42 : *Civitas potens, neque in barbarum corrupta, et conditoris Seleuci retinens*), que cette ville, dis-je, eût voulu faire usage d'une autre ere que de celle de son illustre fondateur.

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

arrangée en boucles verticales, est ceinte du diadême, dont les bouts rattachés sur le derriere de la coiffure, retombent sur les épaules qui sont couvertes d'un *candys* enrichi de broderies : on y distingue une grande étoile et un griffon ailé : un autre de ces animaux chimériques orne l'exrémité du collier. La ressemblance du buste de ce prince, par l'ajustement et par le style de la gravure, avec les bustes gravés sur les médaillons d'Orode son pere, s'aperçoit au premier coup-d'œil.

Comme les parties saillantes de ce tétradrachme, qui d'ailleurs est bien conservé, sont un peu usées par le frottement, on ne remarque pas sur la tempe gauche de Phraate ce bouton ou caruncule que nous verrons sur les autres portraits du même prince.

Le type du revers présente le roi assis sur son trône et dans l'action d'accepter une couronne qui lui est offerte par une femme debout tenant une corne d'abondance sur son bras gauche. La légende offre un nom et des titres communs à plusieurs Arsacides, ceux *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, ΒΑCΙΛΕΩΣ ΒΑCΙΛΕΩν ΑΡCΑΚΟυ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙ+ΑΝΟΥC ΦΙΛΕΛΛΗΝΟC. Dans l'exergue on lit le nom mutilé du mois macédonien *Gorpiæus*, ΓΟΡΠ...; et sous les pieds du trône sont gravés en plus petits caracteres les chiffres qui désignent l'an 276, ϜΟΣ, de l'ere des Séleucides : c'est l'époque la plus ancienne qui soit marquée sur la monnoie des Parthes. Le nom du mois et la forme carrée de quelques lettres rapprochent tellement ce tétradrachme de ceux d'Orode, n° 18 et 19, qu'il fortifie la conjecture qui m'a fait attribuer ces deux médaillons à ce prince. L'an 276 des Séleucides répond aux années 717 et 718 de Rome, en commençant par l'automne

de la premiere; et ce fut en l'an 717, 37 ans avant l'ere vulgaire, que Phraate monta sur le trône[1]. Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

La femme représentée sur le revers est probablement la *Tyché*, ou le génie de la ville dans laquelle le tétradrachme a été frappé. Ce type a été répété sur presque tous les tétradrachmes des rois qni ont succédé à Phraate IV[2].

Le médaillon n° 25 appartient au même roi; mais ayant été frappé onze ans après l'autre, cette distance de temps explique la différence qu'on remarque entre les deux portraits en les comparant : celui-ci présente un personnage plus âgé; la fabrique du tétradrachme est moins soignée : on retrouve toutefois dans les deux physionomies les mêmes traits principaux, particuliêrement la forme de la bouche. Comme la surface de ce médaillon est moins usée du côté de la tête, on y distingue, à l'extrémité de la tempe gauche, ce bouton que le frottement a fait disparoître du médaillon n° 21 : ainsi ce signe naturel que nous avons remarqué sur le front d'Orode étoit passé à Phraate son fils, transmission qui est assez ordinaire suivant les observations des physiologistes[3]. Cette particularité confirme de plus en plus les N° 25.

(1) M. Olivier, membre de l'Institut, a apporté en France ce précieux monument numismatique, trouvé par lui, dans son voyage en Orient, près des ruines de Ctésiphon. Ce médaillon est passé dans le riche cabinet de M. Cousinery. Dans les chiffres, la forme de l'*épisemon* Vau, caractere arithmétique du nombre 6, qui ressemble ici à l'F de l'alphabet latin, se retrouve sur quelqnes autres médailles, et particulièrement sur quelques médailles de bronze frappées dans la Cyrénaïque, sous la magistrature de Lollius, lesquelles appartiennent à cette même époque (Eckhel, D. N., t. IV, p, 384, et t. V, p. 237).

(2) L'opinion de la plupart des antiquaires, qui pensent que la ville représentée par ce personnage allégorique est, dans un grand nombre de types, la ville de Séleucie sur le Tigre, une des capitales de l'empire des Arsacides, paroît extrêmement probable, à quelques exceptions près que nous aurons soin de remarquer.

(3) Cette observation se trouve déja dans

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

conjectures d'après lesquelles j'ai attribué à Orode les deux médaillons n° 18 et 19 : car celui que nous examinons appartient indubitablement à Phraate IV, ainsi qu'il est prouvé par l'époque que présente la légende du revers, qui contient le nom et les titres ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟυς ΦΙΛΕΛΛΗΝΟς ΜΗΝΟΣ ΑΥΔΥναιου ΖΠΣ, *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene,* (monnoie frappée) *au mois d'Audynæus,* (l'an) 287[1]. Audynæus étoit le nom du troisieme mois de l'année macédonienne; et l'an 287 des Séleucides commença l'an 26 avant J.-C. Phraate venoit alors de terminer en vainqueur la guerre qu'il avoit eu à soutenir contre Tiridate son parent, qui avoit réussi à le chasser de sa capitale, et à occuper sa place pendant quelques années[2].

L'infériorité qu'on remarque dans la fabrique de ce tétradrachme et de presque tous ceux qui ont été frappés dans les années suivantes, quand on les compare avec les médaillons qui portent des dates antérieures, peut être imputée avec beaucoup de vraisemblance aux troubles de l'état, dont la décadence des arts est ordinairement la suite. Peut-être aussi ce tétradrachme

Aristote (*Hist. Anim.*, liv. VII, ch. 6); Pline l'a répétée (H. N., l. VII, §. 10); et après lui Solin (c. 1, p. 6). Ces marques naturelles ont été appelées par Suétone (*Aug.*, c. 80) *notæ genitivæ*, à cause des rapports qu'on y supposoit avec les horoscopes et avec les prédictions de l'astrologie judiciaire. Peut-être est-on redevable à ces opinions de l'importance que les artistes ont mise, dans le pays natal de l'astrologie, à rendre avec fidélité ces signes naturels, lorsqu'ils ont eu à graver les portraits de leurs rois.

(1) Pellerin, *Lettres*, p. 68.

(2) C'est de ce Tiridate que parle Isidore de Charax, dans les *Stathmes parthiques*, lorsqu'il fait mention des trésors de Phraate, roi des Parthes, que ce rebelle enleva dans une île de l'Euphrate. Il dit à cette même occasion que Phraate avoit égorgé ses concubines, de crainte, comme il est probable, qu'elles ne tombassent au pouvoir de son ennemi. Dodwell, dans sa dissertation *de Isidoro Characeno*, §. 3, a méconnu les personnages auxquels ces faits se rapportent, et s'est trompé sur leur époque.

a-t-il été frappé dans quelqu'autre ville de l'empire des Parthes : le type est cependant le même que celui du médaillon n° 21, avec cette seule différence que la ville personnifiée a ici un *modius* sur la tête, et que dans la légende les O et les Σ n'ont pas une forme carrée.

N° 22.

Le médaillon n° 22, quoique sans époque, se reconnoît comme appartenant à Phraate IV par la ressemblance de la tête avec celle qui est gravée sur le médaillon n° 25 : on y distingue le même signe ou caruncule sphérique sur la tempe gauche. Les aigles et le foudre de Jupiter, brodés sur le manteau du roi, rappellent les mêmes emblêmes qu'on a remarqués sur les médaillons d'Orode son pere. La figure qui, dans le type du revers, présente à Phraate une couronne, a une pique dans la main gauche et un casque sur la tête. C'est probablement Minerve, divinité protectrice de la ville grecque qui a fait frapper ce tétradrachme. La légende est presque la même que celle du tétradrachme n° 25, au nom du mois près; c'est-à-dire qu'elle offre le nom et les titres бΑσΙΛΕΩς ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤοΥ ΔΙΚΑΙΟΥ επΙΦΑΝΟΥΣ φιλεΛΛΗΝος μηνοΣ ΟΛΩΙΟυ, *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, (monnoie frappée) *au mois d'Oloüs* ou *de Loüs*[1] : c'étoit le dixieme des mois macédoniens.

N° 26.

Le médaillon n° 26 appartient à Phraate IV, déja vieux. Le

(1) On lit sur la médaille ΟΛΩΙΟΥ, Ολῴου, au lieu de Λῴου ou Λώου. Quelques hellénistes ont remarqué dans une autre occasion l'orthographe variée du nom du mois Xanthicus, qui est écrit quelquefois ξανδικός au lieu de ξανθικός. Je crois que l'écriture du médaillon, quoique extraordinaire, n'est point fautive. Ολώιος ou ὀλῷος a été employé par Hésiode au lieu d'ὀλοός, *destructif*. Le nom d'Apollon a la même racine et la même signification : il désigne le dieu destructeur; et le mois *Loüs*, qui étoit solstitial et le premier de l'été, avoit été consacré à ce dieu, qui est le même que le soleil.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

frottement a détruit les parties les plus saillantes de la figure; mais le profil conserve encore les traits caractéristiques de la physionomie. Deux Victoires élevent au-dessus de sa tête une guirlande comme pour le couronner[1]. Pour expliquer ces accessoires, on n'est pas obligé d'alléguer la flatterie des courtisans et des sujets du prince Arsacide : si Phraate IV fut contraint à la fin de céder à la fortune d'Auguste, et de lui rendre les aigles que son pere et lui-même avoient enlevées aux Romains, et les prisonniers qu'ils leur avoient faits, il avoit remporté en d'autres occasions des victoires éclatantes contre ses ennemis tant domestiques qu'étrangers; il avoit vaincu les Medes et les Arméniens, mis en déroute les armées romaines, et forcé Marc-Antoine à une retraite honteuse et funeste. Le type du revers est différent de celui qu'on voit le plus ordinairement sur les tétradrachmes des Arsacides; c'est le type des simples drachmes parthiques, tel que nous l'avons vu sans variation depuis le commencement de la monarchie.

Le roi, en habit militaire, est assis sur son trône, un arc à la main[2]. La légende, conforme à celle des autres médaillons de

(1) Ces figures ressemblent à celles qui sont sculptées au dehors d'une grande arcade taillée sur le rocher du mont Bisoutoun, près de Kirmanschah, dans le Curdistan. On peut en voir le dessin dans l'*Atlas pour servir au Voyage de M. Olivier*, etc., pl. 39. C'étoit l'usage des Romains de sculpter des Victoires sur les angles ou les tympans d'un arc; et presque tous les arcs de triomphe élevés en l'honneur des empereurs romains nous offrent les mêmes figures constamment placées dans cette partie de l'architecture. Il n'est pas invraisemblable qu'un monument exécuté, comme il paroît probable, en l'honneur de Sapor, le vainqueur de Valérien, ait été décoré dans le même genre. Dans ce cas, les deux figures sculptées sur l'entrée de l'arcade de Bi-soutoun seroient non des *ferhouërs* ni des anges, mais simplement des Victoires, figures allégoriques familieres aux artistes grecs, dont les descendants habitoient encore ces contrées, et qui, s'ils avoient renoncé à leur religion, n'avoient encore entièrement oublié ni leur laugue ni leurs habitudes.

(2) Ainsi Phraate est représenté sur ce médaillon tel qu'il est décrit par Dion

Phraate IV, contient les noms et les titres 6ασιλεως ΒΑ⊏ΙΛΕΩν αΡ⊏ΑΚ□Υ⊏[1] ΕΥΕΡΓΕΤ□Υ ΔΙΚΑΙ□Υ εΠΙΦΑΝ□Υ⊏ φιλΕΛΛΗΝ□ς αρτεΜΙ⊏Ι□Υ, *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene,* (monnoie frappée au mois) *d'Artémisius :* c'étoit le septieme de l'année macédonienne. Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

L'époque ΑΙΤ, marquée dans le champ, désigne l'an 311 de l'ere des Séleucides, 2e année avant J.-C., et une des dernieres du regne de Phraate.

Le dessin gravé sous le n° 23 représente une drachme de Phraate IV : on y retrouve les formes caractéristiques de sa physionomie, et même cette caruncule sphérique sur la tempe, que nous avons remarquée dans ses portraits les mieux conservés. L'aigle des Achéménides vole dans le champ, tenant dans son bec une couronne qu'il paroît vouloir placer sur la tête du roi : un croissant et un astre, symboles de la lune et du soleil, sont gravés sur le devant. On a vu ce même astre sur les médailles d'Orode son pere, et de Phraate III son aïeul. N° 23.

(liv. XLIX, §. 27), lorsqu'il donnoit audience aux ambassadeurs romains, *assis sur un trône d'or et pinçant la corde de son arc.* Ce type, différent du type usité plus communément sur les tétradrachmes des Arsacides, et le même que celui de leurs drachmes, détruit de fond en comble la conjecture d'Eckhel, qui, d'après la différence des types sur ces deux genres de monnoies, avoit pensé que les drachmes seules étoient frappées par l'autorité royale, et que les tétradrachmes l'étoient toujours par l'autorité particuliere des villes qui jouissoient du privilége de fabriquer les monnoies. Voilà un tétradrachme avec le même type des drachmes. Je conviens cependant que l'autorité de faire frapper la monnoie étoit exercée, dans plusieurs villes grecques de l'empire des Arsacides, par les magistrats de ces villes. Cette circonstance peut servir à expliquer les types et les monogrammes que l'on rencontre sur plusieurs médailles de différents métaux et de modules différents. Le tétradrachme dont il s'agit a été publié la premiere fois par Barthélemy, dans les *Mémoires de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXII, p. 671 et 678.

(1) Toutes ces fautes d'orthographe existent dans l'original.

Le type du revers n'a rien d'extraordinaire : le monogramme qui, suivant mes conjectures, pourroit indiquer la région de l'Aturie, est gravé dans le champ en devant de la figure, ainsi que sur les drachmes de plusieurs Arsacides prédécesseurs ou successeurs de Phraate. La légende porte le nom et les titres ΒΑCΙΛΕΩC ΒΑCΙΛΕΩΝ ΑΡCΑΚου εΥΕΡΓΕΤΟυ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑ-ΝΟΥς ΦΙΛΕΛΛΗΝος, *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene.*

Vaillant voyoit dans cette drachme Vononès, et supposoit que l'aigle tenant une couronne étoit l'aigle romaine qui couronnoit ce prince. Les orgueilleux Achéménides n'avoient pas besoin d'emprunter des Romains ce symbole de leur famille; d'ailleurs le portrait certain de Vononès, que je donnerai dans la planche suivante, et d'après une médaille inédite, dissiperoit toute espece de doute, s'il en restoit encore.

Si l'on compare ce dessin avec celui d'une drachme d'Orode n° 20, on verra sans peine que, malgré la conformité parfaite du type, de la légende, du monogramme, et de quelques accessoires gravés du côté de la tête; et, malgré la singularité de ce signe ou bouton placé sur le front des deux portraits, ils appartiennent à deux princes différents; et que le portrait gravé sous le n° 23 a autant de rapport avec la physionomie de Phraate IV qu'en a celui qui est gravé sous le n° 20 avec la figure d'Orode.

N° 24. Enfin j'ai fait dessiner sous le n° 24 un autre tétradrachme du même Phraate, non pour le portrait, qui est un des moins bien conservés et des moins ressemblants[1], mais à cause de quelques

(1) Cependant on y reconnoît les grands yeux de Phraate IV, et sa barbe qui finit en pointe, σφηνοπώγων.

Pl. XLIX.

particularités qu'on voit sur le revers, où sont gravées, outre les caracteres de l'époque, deux lettres, ΣA, qui, pouvant aussi être employées suivant leur valeur numérique, ont singulièrement embarrassé jusqu'ici la chronologie numismatique de cette suite[1]. La légende présente le nom et les titres *du roi des rois Arsace Evergete Epiphane Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟυ ΕΥΕΡΓΕτου εΠΙΦΑΝΟυς φιλεΛΛΗνος[2]. Le titre de *juste* a été supprimé pour laisser place dans l'exergue au nom du mois ὙΠΕΡΒερεταιου, *Hyperberetœus*, le dernier de l'année macédonienne. L'an ϛΠΣ, 286, des Séleucides, 27 ans avant J.-C., est marqué dans le champ. La victoire de Phraate sur Tiridate étoit encore récente : cette circonstance a peut-être engagé le graveur à représenter Minerve offrant à Phraate une palme, symbole plus particulier de la victoire, au lieu d'une couronne qu'on offroit aux rois en plusieurs occasions.

§. 11. ARSACE XVIII VONONÈS.

Pl. L.

Phraatacès ne put se soutenir long-temps sur un trône où le parricide et l'inceste l'avoient placé[3]. Les Parthes abhorroient ses crimes, et méprisoient la bassesse de son origine[4]. Il fut massacré; et un prince issu du sang des Arsacides, et qui s'appeloit Orode, fut choisi pour le remplacer. Orode II déshonoroit sa naissance par les vices de son caractere. Avide, violent, et cruel, il fut

(1) On peut conjecturer que ces deux lettres désignent le nom de *Sabbatha* ou *Sabata*, ville voisine de Séleucie sur le Tigre, et dont Pline et Zosime ont fait mention.

(2) Ce tétradrachme appartient au cabinet de Vienne: Eckhel en a parlé assez diffusément (D. N., tom. III, pag. 530, et 531).

(3) L'opinion populaire l'accusoit de ce second crime (Josephe, A. J., l. XVIII, chap. II, §. 4).

(4) Car il étoit né lorsque sa mere Thermuse n'étoit encore qu'une esclave.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

bientôt mis à mort par ceux même qui avoient contribué à son élévation. Ce fut alors que la nation tourna les yeux vers les fils de Phraate, qui étoient en ôtage à Rome, et qui avoient été jusqu'alors oubliés dans leur patrie. Les Parthes demanderent à Auguste un de ces princes pour roi[1]. L'empereur leur envoya Vononès[2]. Le nouveau monarque ne se fut pas plutôt rendu dans son royaume, que ses manieres romaines déplurent à ses compatriotes. Tout les choquoit en lui; et ses vertus même, comme elles n'étoient pas celles des Parthes, leur parurent des défauts[3]. Dégoûtés d'un prince qu'ils regardoient comme un vassal de l'empereur romain, et indigne de porter le titre de roi des rois, ils allerent chercher jusque dans la Scythie quelque reste de ce sang révéré qui n'eût pas été corrompu par la servitude. Ils le trouverent dans Artaban, qui se mit en marche à la tête d'un parti puissant pour attaquer Vononès. Celui-ci s'avança à la rencontre des rebelles, et les défit complètement. Mais Artaban

(1) Cette ambassade des Parthes eut lieu, suivant une conjecture probable, l'an 4 de l'ere vulgaire, trente-cinquieme année du regne d'Auguste. Ce prince fait lui-même mention de cet évènement dans les Tables d'Ancyre (*Tabl.* VI ou III[e] à droite, v. 9 et suiv.) ; voyez Chishull , *Ant. Asiat.*, pag. 176 et 204. Les chronologistes qui ont transporté ces faits à une époque postérieure ne connoissoient pas le fragment de Dion, qui a été publié par M. l'abbé Morelli, et dont j'ai profité pour fixer l'époque de la mort de Phraate IV.

(2) Tacite (*Annal.* II, 2) donne à entendre que Vononès étoit l'aîné des freres, *vetustissimus liberorum;* et en cela il paroît différer de Josephe, qui n'assigne pas de motif à la préférence obtenue par Vononès. Probablement il étoit l'aîné, non des quatre freres, mais de ceux qui restoient. Séraspadane et Rhodaspe moururent à Rome, ainsi que le fait supposer une grande inscription de la collection de Médicis, qui semble être une épitaphe (Gruter, p. 288, n° 2) : mais on ignore l'époque de leur mort; on connoît cependant le temps de la mort de Phraate, le quatrieme des freres; nous en ferons mention au paragraphe suivant.

(3) Tacite indique parmi les qualités qui déplurent dans le nouveau roi la facilité de ses audiences, et son affabilité : *Prompti aditus, obvia comitas, ignotæ Parthis virtutes, nova vitia* (loc. cit.).

Chap XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

eut bientôt rassemblé de nouvelles forces avec lesquelles il revint à la charge, et contraignit Vononès à quitter ses états et à se retirer dans l'Arménie, qui étoit alors en désordre et sans chef. Il y fut reconnu pour roi; et il se flattoit que Rome l'y soutiendroit contre son rival, qui continuoit à le poursuivre; mais Tibere, qui venoit de succéder à Auguste, refusa de le secourir. Vononès se réfugia en Syrie auprès du proconsul[1], qui eut ordre de le traiter en roi, mais de s'assurer de sa personne. Sur ces entrefaites Germanicus, ayant passé en Orient avec toute l'autorité d'un César, revendiqua les droits de Rome sur l'Arménie, et força les Parthes de l'évacuer. Mais, voulant donner à Artaban un gage assuré de ses intentions pacifiques, il ordonna que Vononès quittât la Syrie, où il n'étoit pas assez éloigné des frontieres des Parthes pour qu'on n'eût pas à craindre qu'il cherchât à troubler la tranquillité de la monarchie[2]. Vononès passa en Cilicie avec ses trésors, dont il se servit pour corrompre ses gardes, et pouvoir s'enfuir. Arrêté au passage du Pyramus, il fut massacré par le même officier qui avoit été complice de son évasion[3].

Aucun monument de Vononès n'étoit connu jusqu'à ce jour. Je publie le premier un dessin exact de la médaille d'argent de cet Arsacide, placée depuis peu dans le cabinet impérial[4]. Il est curieux d'observer comment ce prince, élevé en Occident, s'éloignoit des usages orientaux même dans les types de ses N° 1.

(1) Silanus Créticus (Tacite, *Annal.*, II, 4).

(2) Alors Pison avoit succédé à Silanus dans le gouvernement de la Syrie. Vononès jouissoit de sa bienveillance, et ce fut, selon Tacite, une raison de plus pour que Germanicus le sacrifiât (*Ann.* II, 58).

(3) Tacite, *Annal.*, liv. II, chap. 68.

(4) M. d'Hermand, amateur éclairé, en ayant acquis deux semblables par le moyen de ses correspondances en Levant, en a cédé une à la collection impériale; l'autre est restée dans son riche cabinet.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

monnoies. On y voit d'un côté l'effigie de Vononès, dont la légende offre le nom, ΒΑCΙΛΕΥC ΟΝΩΝΗC, *le roi Ononès* (ou *Vononès*[1]) : sa tête est ceinte du diadême; ses oreilles sont ornées de boucles; mais il n'a point la coiffure médique des Arsacides. La figure de la Victoire est le type du revers; et la légende ΒΑCΙΛΕΥC ΟΝΩΝΗC ΝΕΙΚΗCΑC ΑΡΤΑΒΑΝΟΝ *le roi Vononès qui a vaincu Artaban*, est d'un style dont on ne trouve aucun exemple dans la numismatique des rois, et qui paroît se rapprocher de celui des légendes de plusieurs médailles romaines[2].

§. 12. ARSACE XIX ARTABAN III.

La jalousie de Phraate IV avoit persécuté les princes de sa race ; la plupart n'étoient plus; quelques autres étoient allés chercher un asile chez l'étranger. Les parents d'Artaban s'étoient retirés chez les Scythes qui habitoient les rivages orientaux de la mer Caspienne, et dont le nom de Dahes se conserve encore dans la dénomination de la région qu'ils habitoient, et que l'on connoît sous le nom de Daghestan. L'exil et les malheurs de la famille d'Artaban[3] avoient donné à son ame cette propension à la dureté et même à la férocité, qui caractérisa presque

(1) Le V, ou *Vau*, qui devoit être la lettre initiale de ce nom, est omis ici comme dans le nom de Vologese, que nous trouverons écrit ΟΛΑΓΑCΟΥ. Les Grecs, qui n'avoient pas cette consonne, l'ont considérée dans ces noms comme une simple aspiration, et ils l'ont omise, n'ayant pas ordinairement l'usage de marquer les aspirations ou les esprits dans leur écriture en lettres majuscules.

(2) Cette légende paroît avoir quelque analogie avec les légendes qu'on trouve sur les médailles romaines, PREIVERNVM CAPTVM, AEGVPTO CAPTA, ARMENIA DEVICTA, ASIA RECEPTA, etc.

(3) Les Parthes reprochoient à Artaban de n'appartenir à la famille des Arsacides que par sa mere : *Maternâ origine Arsacidem, cetera degenerem* (Tacite, *Annal.*, VI, 42).

toutes les actions de ce chef de la seconde race des Arsacides, et qui fut cause des troubles toujours renaissants dont son regne fut agité.

Nous avons vu comment Artaban, vaincu une fois par Vononès, ne se découragea pas, et fut victorieux à son tour. Agissant comme s'il étoit en guerre avec Rome, dont Vononès étoit l'allié, il le poursuivit dans l'Arménie, l'en chassa, et plaça cette couronne sur la tête d'un de ses propres fils. Cette démarche audacieuse fit sentir aux Romains qu'ils avoient affaire à un prince doué d'une grande énergie; et la politique de Tibere, ainsi que la modération de Germanicus, les déterminerent à lui sacrifier son compétiteur, et à se contenter de reprendre leur autorité sur l'Arménie, à laquelle le fils d'Artaban fut obligé de renoncer. A la mort de Germanicus, qui arriva peu de temps après, le roi des Parthes donna des marques d'une véritable douleur[1] : mais l'expérience de quelques années lui ayant appris que Tibere n'aimoit pas la guerre, il envahit de nouveau l'Arménie[2]; et aux plaintes de Rome sur cette invasion il opposa des prétentions inattendues, telles que les droits des anciens rois de Perse, qu'il représentoit, sur une portion de l'Asie occupée par les Romains, et les droits plus immédiats qu'il avoit sur les richesses que Vononès avoit emportées dans sa fuite.

La crainte d'une guerre étrangere fit éclater le mécontentement dans tous ses états; des personnages distingués du royaume allerent à Rome demander à Tibere un autre Arsacide pour les

(1) En signe de deuil il s'abstint pendant plusieurs jours du divertissement de la chasse, et suspendit les réjouissances ordinaires de sa cour.

(2) Il plaça sur ce trône Arsace, l'aîné de ses enfants : *Armeniæ Arsacem liberorum suorum veterrimum imposuit* (Tacite, *Annal.*, VI, 31).

gouverner : l'empereur irrité leur accorda Phraate, frere de Vononès; et comme ce prince mourut pendant l'expédition[1], Tibere leur envoya Tiridate, autre prince de la même famille[2].

La défection des sujets d'Artaban ne lui laissa d'autre ressource que de se retirer précipitamment vers la Scythie. Rendu aux climats sauvages où il avoit passé sa jeunesse, il s'y trouva réduit à vivre de sa chasse, et y reprit toutes ses anciennes habitudes. La seule espérance qui lui restoit encore étoit dans l'inconstance de sa nation : elle ne le trompa point. Bientôt les mécontents s'empressent de le rappeler; il forme une armée de Scythes avec laquelle il vole combattre Tiridate, comme il avoit précédemment accouru pour attaquer Vononès; et ses armes ne sont pas moins heureuses. Tiridate vaincu prit la fuite, et ne se trouva en sûreté que quand il fut arrivé en Syrie. Les Parthes ne le regrettoient point; mais ils détestoient Artaban. Ce prince barbare, ayant conquis son trône pour la seconde fois, exhala sa rage contre l'empereur dans une lettre qu'il lui adressa, et qui étoit remplie d'amertume et d'injures. Il sentoit cependant tout le danger de sa position, et il saisit l'occasion de la mort de Tibere pour montrer à son successeur Caligula que sa haine contre le dernier César avoit été personnelle, et qu'il desiroit vivre en paix avec lui et avec Rome. Ses actions furent d'accord avec ses paroles; il rendit à Rome et à l'empereur des hommages qui auroient dû paroître honteux aux vainqueurs de Crassus[3].

(1) Ce prince, instruit par les revers de Vononès, avant que d'entrer dans ses états, s'essayoit en Syrie à se déshabituer des mœurs romaines, auxquelles il étoit accoutumé, et à prendre celles des Parthes; il en tomba malade, et il mourut : *Patriis moribus impar,* dit Tacite, *Annal.*, VI, 32 : *morbo absumtus est.*

(2) Il étoit probablement le fils de Séraspadane ou de Rhodaspe, tous les deux fils de Phraate IV, et morts à Rome : Tacite dit expressément que Tiridate étoit le petit-fils de Phraate IV (*Annal.*, VI, 37).

(3) Il envoya pour ôtage à Rome, Da-

Cette conduite souple et complaisante servit utilement sa politique ambitieuse. Caligula lui permit de se ressaisir de l'Arménie. Mais la violence du caractere d'Artaban ne tarda pas à exciter de nouveau le mécontentement des Parthes : poussés à bout, ils élurent pour roi un autre prince nommé Cinnamus; et Artaban dut encore son salut à la fuite.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

Il se réfugia dans l'Adiabene, auprès d'Isatès, prince de cette contrée, son tributaire et son ami, qui embrassa sa querelle, et lui fournit une armée à la tête de laquelle il rentra en vainqueur dans ses états. Depuis ce moment il n'eut plus de compétiteur; et en mourant il laissa à ses enfants ce sceptre qu'aucune force n'avoit pu lui arracher. Il avoit régné environ vingt-sept ans; sa mort arriva l'an 41 de l'ere vulgaire.

On ne connoissoit jusqu'ici aucune médaille certaine d'Artaban III. Le beau médaillon ou tétradrachme gravé sous le n° 2 lui appartient sans contestation[1]. Ce prince est représenté de face; son air est sévere; sa chevelure arrangée à la maniere des Medes, mais sans être distribuée en boucles, est ceinte d'un diadême dont les bouts se replient sur le derriere en deux grands nœuds symmétriques; sa barbe n'est pas longue; ses moustaches sont assez garnies. Ce buste, sous le rapport de l'art, n'est pas d'une exécution méprisable. N° 2.

Le type du revers présente le roi des Parthes à cheval, reve-

rius, l'un de ses enfants; il se rendit au camp de Lucius Vitellius qui commandoit l'armée romaine sur l'Euphrate, et il y adora les aigles des légions et les images de l'empereur. Phraate IV s'étoit cependant humilié jusqu'à fléchir les genoux devant Auguste, si l'on doit prendre à la lettre une expression d'Horace (liv. I, *ep.* 12, v. 27).

(1) Ce précieux monument numismatique existe à Paris, dans le cabinet de M. Tochon, d'où nous avons tiré plusieurs autres médailles pour en enrichir cet ouvrage.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

nant victorieux de quelque expédition. La figure allégorique d'une ville ayant sur la tête une couronne crénelée, paroît aller à sa rencontre et lui offrir une palme. La légende porte le nom *du roi Arsace juste Epiphane,* ΒΑΣΙΛΕΩς ΑΡΣΑΚου ΔΙΚΑΙΟΥ εΠΙΦΑΝΟΥΣ [1]. Dans le champ on voit un monogramme [2] et l'époque de l'an ΤΛΗ, 338, des Séleucides, qui répond à l'an 26 de notre ere. A cette époque Artaban, vainqueur de Vononès et en paix avec Rome, n'avoit pas encore éprouvé les vicissitudes de fortune que nous avons indiquées.

§. 13. ARSACE XX BARDANE.

Bardane, qui succéda à son pere Artaban, étoit doué d'une valeur distinguée, et sembloit né pour illustrer sa race; mais il manquoit de plusieurs autres qualités nécessaires à un monarque. Violent dans ses manieres, hardi dans ses projets, il se disposoit à la guerre contre l'empereur de Rome, lorsque des troubles domestiques le forcerent de s'occuper d'autres soins. Gotarzès, son frere par adoption et son neveu par la naissance, réclamoit les droits qu'avoit au trône son pere Arsace, l'aîné des enfants

(1) On voit dans l'exergue, au-dessuos de l'épithete δικαίου, *juste,* les traces d'un autre mot, probablement du nom du mois macédonien ; mais on n'y distingue qu'un M qui pourroit se rapporter au nom du mois *Panémus ,* neuvieme dans l'ordre.

(2) Ce monogramme, composé des lettres Α, Δ, et Ι, peut désigner l'Adiabene. Comme c'est la seule fois qu'un pareil monogramme se trouve sur les médaillons des Arsacides, la différence du lieu de la fabrique peut servir à expliquer quelques particularités par lesquelles ce médaillon differe de tous les autres. La plus remarquable est la disposition des lettres qui marquent l'époque. Toutes les époques connues sur les monnoies des Arsacides sont écrites de maniere que, dans l'ordre naturel des légendes de gauche à droite, l'unité précede la dixaine, et celle-ci la centaine. Les caracteres qui dans ce médaillon marquent une époque sont épars sur le champ; cependant le Τ, 300, précede le Λ, 30, et celui-ci l'Η, 8.

d'Artaban[1]. L'inconstance des Parthes et le caractere féroce de Bardane donnerent un grand poids aux prétentions de Gotarzès. Bardane fut d'abord obligé de se soustraire à l'orage[2] : mais bientôt il rassembla ses forces, et la guerre civile s'alluma. Les deux compétiteurs ne tarderent pas à sentir que dans une dynastie nouvelle comme la leur, et après un regne aussi agité que l'avoit été celui de leur prédécesseur, leurs discordes intestines alloient aplanir à quelque ambitieux le chemin du trône. Les deux princes firent la paix, et Gotarzès se retira en Hyrcanie. Bardane fit rentrer dans le devoir la ville de Séleucie, qui depuis sept ans s'étoit révoltée contre Artaban, et qui dans la derniere guerre avoit pris le parti de son compétiteur. Les succès de Bardane réveillerent la jalousie de Gotarzès ; il sortit tout-à-coup de sa retraite, se mit à la tête des mécontents, et tenta de nouveau le sort des armes. Ses défaites le forcerent à prendre la fuite; et Bardane, le poursuivant, s'avança jusque dans des pays barbares où ses prédécesseurs n'avoient jamais pénétré. Le vainqueur n'auroit pas manqué de saisir cette occasion de reculer les limites de l'empire des Arsacides, si ses soldats avoient partagé son ardeur et secondé ses projets : mais il fut contraint, par la lassitude et la répugnance de son armée, de laisser en

(1) Nous verrons au paragraphe suivant que Gotarzès, né d'Arsace, que Tacite reconnoît pour l'aîné des enfants d'Artaban III, étoit le petit-fils et non le fils de ce prince.

(2) Les faits du regne de Bardane et de celui de Gotarzès sont indiqués dans un passage de Josephe (B. J., liv. XX, chap. 3); dans Tacite (*Annal.*, liv. XI, chap. 8); et dans Philostrate (*Vita Apoll.*, liv. I, chap. 21). J'ai suivi Longuerue dans la maniere d'arranger les évènements du regne de Bardane, ainsi que pour l'époque de son avènement à la couronne. Il est clair, par le texte de Philostrate, que Bardane avoit été chassé du trône, et qu'il y remonta. Ainsi Eckhel n'a pas été exact en donnant à Gotarzès le titre de XXe Arsace, et à Bardane celui de XXIe. L'ordre des évènements demande la disposition inverse.

Chap. [illegible] Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. I..

paix les nations qu'il auroit voulu soumettre. A son retour il traita ses sujets avec tant de rudesse et de férocité, que les grands de sa cour conspirerent contre lui, et profiterent du tumulte d'une chasse pour s'en défaire. Gotarzès lui succéda vers l'an 47 de l'ere vulgaire.

N° 3. Le médaillon gravé sous le n° 3 étoit inédit[1]; il appartient à Bardane. D'un côté est le buste de ce prince représenté jeune et ayant la barbe courte. On reconnoît au premier coup-d'œil que ce n'est pas l'effigie du même personnage qu'on voit sur le médaillon n° 2. Le type du revers est le même que portent ordinairement les tétradrachmes des Arsacides : une ville personnifiée se tient debout devant le roi qui est assis sur son trône, et elle lui présente une palme. La légende est, ΒΑΣΙΛΕως αρΣΑΚου ευΕΡΓΕΤ□υ ΔΙΚΑΙ□Υ ΕΠΙΑΝ□Υ⊏[2] φιλΕΛΛΗΝος, *du roi Arsace Evergete juste Epiphane, ami des Grecs.* On lit dans l'exergue le nom du mois ΥΠΕΡΒΕΡΕταιου, *Hyperberetæus,* et dans le champ les caracteres ΔΝΤ, qui marquent l'an 354 de l'ere des Séleucides, 42 de l'ere vulgaire. Ce médaillon est de la seconde année du regne de Bardane[3]; la palme qu'on lui présente fait vraisemblablement allusion à ses premiers succès contre Gotarzès, et à la réduction de la ville de Séleucie.

(1) Il étoit dans le cabinet de M. Ainslie en Angleterre : Milord Elgin m'en a donné une empreinte d'après laquelle le dessin a été fait.

(2) Le Φ a été omis dans ce mot. Ces omissions sont fréquentes dans les légendes des Arsacides, ainsi qu'on l'a déja remarqué.

(3) Il est clair, par un passage de Josephe (liv. XX, chap. 2, §. 4), que l'an 41 de l'ere vulgaire, qui répond à l'an de Rome 794, et à l'an 353 de l'ere des Séleucides, Artaban vivoit encore. Comme Gortarzès succéda à Bardane l'an 47 de l'ere vulgaire, le regne de celui-ci n'a pu durer que six à sept années.

§. 14. ARSACE XXI GOTARZÈS.

Les Parthes eurent bientôt à regretter Bardane; Gotarzès, qui lui succédoit, le surpassoit en cruauté, et ne l'égaloit pas en courage. Lors de sa premiere élévation il avoit fait mourir, sur de légers soupçons, Artaban, un de ses freres, avec toute sa famille. Dès qu'il eut ressaisi le sceptre, il ne mit plus de frein à ses passions tyranniques. Ses sujets, réduits à l'extrémité, suivirent l'exemple de leurs peres, qui, en pareille circonstance, avoient demandé un roi à Auguste; ils prierent l'empereur Claude de leur accorder pour souverain un des princes Arsacides issus de la race de Phraate IV, et qui étoient à Rome. Claude leur envoya Méherdate : c'étoit le fils de ce Vononès qu'Auguste avoit établi sur le trône, et qu'Artaban III en avoit fait descendre. Nous verrons à l'article suivant comment ce jeune prince, qui s'étoit rendu maître d'une grande partie du royaume, ne put tenir contre les ruses de son rival, exercé depuis long-temps aux intrigues et aux manœuvres usitées dans les guerres civiles. Gotarzès triompha; mais la mort vint bientôt délivrer ses sujets des ressentiments d'un prince cruel que ses malheurs et ses succès rendoient également implacable. Il mourut, l'an 50 de l'ere vulgaire[1], sans laisser de postérité.

(1) Tacite, *Annal.*, liv. XIX, chap. 8 à 10, et liv. XII, chap. 10 à 14; et Josephe, A. J., liv. XX, chap. 3, §. 3, sont les seuls auteurs qui nous aient transmis quelques évènements de ce regne. Tacite nomme cet Arsacide *Gotarzès*, les manuscrits de Josephe et de Rufin le nomment *Cotardès*. La médaille que nous examinons porte *Goterzès*; les écrivains orientaux compulsés par M. Mouradjea d'Ohsson donnent *Gouderz* (*Tableau historique de l'Orient*, tom. II, pag. 142). Dans une inscription mutilée qu'un voyageur vénitien, Ambroise Bembo, avoit copiée à Bi-

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. L.
N° 4 à 6.

On voit, sous les n° 4, 5, et 6, trois médailles de Gotarzès. La premiere est une simple drachme, mais elle est extrêmement remarquable par la singularité de sa légende[1]. L'effigie de ce prince se distingue par une barbe longue et majestueuse; le bandeau qui ceint la tête est attaché sur le derriere par un de ces grands nœuds que nous avons déja remarqués sur d'autres portraits de rois parthes. Sur le revers, qui est conforme par le type aux autres drachmes de cette suite, on lit, *Gotarzès, fils du roi Arsace, et appelé fils d'Artaban*, ΓΟΤΕΡΖΗϹ ΒΑϹΑΙΕωϹ ΑΡϹακου ΥΟϹ ΚΕΚΑΛΟΥΜϹΝΟϹ ΑΡΤΑΒΑΝΟΥ[2]; et on voit dans le champ une grande épée[3] et un monogramme.

sutoun en 1674, on lit ΓΩΤΑΡΖης, *Gotarzès*. Ce nom est gravé au-dessus de la figure d'un roi qui tient dans sa main une petite statue de la Victoire. M. l'abbé Morelli bibliothécaire de la bibliotheque de Saint-Marc à Venise, a publié cette relation intéressante dans sa *Dissertazione intorno ad alcuni viaggiatori veneziani poco noti*, 1803, *Venezia*, in-4°, pag. 64.

(1) Cette médaille a été le sujet d'une dissertation épistolaire adressée par le P. Corsini au P. Paciaudi, et réimprimée dans le VII[e] volume des *Memorie dell' Academia di Cortona*. Barthélemy, qui fit l'acquisition de ce monument numismatique pour le cabinet du roi, en parle dans un mémoire imprimé dans le recueil *de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXXII, pag. 682; Eckhel, D. N., tom. III, pag. 534, fait la critique de la leçon proposée par le P. Corsini : il a raison; mais je ne dirai pas de même de feu M. Villoison, qui, d'après cette critique d'Eckhel, décide que la légende dont il est question n'est point explicable (*Mémoire sur quelques médailles et inscriptions grecques, principalement sur celles des anciens rois de Perse*, etc., lu à l'Institut en 1803, et encore inédit).

(2) La facilité qu'on a maintenant de se procurer des empreintes des médailles du cabinet impérial met à même tous les antiquaires et les amateurs de la numismatique de vérifier la justesse de cette leçon. Le P. Corsini avoit lu, ou plutôt il avoit refait cette légende ainsi qu'il suit : ΒΑϹΙΛΕΥϹ ΓΟΤΕΡΖΗϹ ΒΑΡΔΑΝΟΥ ΥΙΟϹ ΚΑΙ ΚΑΛΟΥΜΕΝΟΥ ΑΡΤΑΒΑΝΟΥ. Eckhel avoit déja remarqué qne le P. Corsini prend les mots, non suivant l'ordre dans lequel ils sont placés sur la médaille, mais suivant celui qui lui convient; qu'il tire le nom ΒΑΡΔΑΝΟΥ des deux lettres ΑΡ, etc. J'ajouterai qu'avant l'Α de ce dernier mot il n'y a point de place pour un Β, et qu'après les deux lettres ΑΡ on voit les vestiges d'un troisieme caractere C.

(3) On peut croire que cette épée est celle qui, par les orientaux, étoit appelée σαμψηρά, et qui étoit, comme le *parazo-*

Après la légende qu'on a dû remarquer sur la médaille de Vononès I[er] (n° 1), on ne doit pas être étonné de la singularité de cette légende de Gotarzès. J'observe que la premiere médaille, et vraisemblablement aussi la seconde, ont été frappées à l'occasion des guerres civiles. Dans celle de Vononès, le prince vainqueur a voulu qu'on fît mention d'une victoire qui l'affermissoit sur le trône; dans celle de Gotarzès, le compétiteur de Bardane substitue aux titres ordinaires d'Epiphane, d'Evergete, et de Philellene, devenus presque insignifiants, la mention de son origine, et les titres qui l'autorisent à se placer sur le trône au préjudice de son oncle[1]. La maniere dont j'ai suppléé quelques mots mutilés me paroît si simple, elle s'accorde si bien avec ce qui reste d'intact et avec les circonstances de l'histoire, qu'il me semble difficile d'en contester la justesse.

La drachme n° 5 appartient évidemment au même prince : elle n'est remarquable que par l'incorrection de la légende,

nium des Romains, une marque de l'autorité suprême (Josephe, liv. XX, chap. 2, §. 3).

(1) On conçoit comment Gotarzès, neveu de Bardane, a pu être regardé par les historiens comme son frere. Outre que chez les écrivains grecs l'équivoque entre les deux mots ἀδελφὸς, *frere*, et ἀδελφιδοῦς, *neveu*, n'est pas rare; Gotarzès, fils d'Arsace, et adopté par son grand-pere Artaban, étoit frere de Bardane par adoption; car j'explique les mots κεκαλούμενος Ἀρταβάνου, *appelé fils d'Artaban*, dans ce sens, savoir, qu'Artaban l'avoit appelé son fils. Je crois aussi que κεκαλούμενος est un seul mot équivalent à celui de κεκλημένος, et altéré par une *réduplication* déplacée, suivant quelque idiotisme qui s'étoit introduit chez les Grecs transplantés sur le Tigre; ces réduplications irrégulieres ne sont pas sans exemple en quelques autres verbes : v. *Fischer animadv. ad Velleri grammat.*, tom. II, pag. 314. Au reste l'opinion de ces antiquaires, qui ont cru la syllabe ΚЄ placée au lieu de ΚΑΙ, n'est pas dénuée de quelque vraisemblance. Dans le mot ΚЄΚΑΛΟΥΜCΝΟC on a placé par erreur à l'avant-derniere syllabe un C pour un Є; et nous aurons lieu de remarquer le mot ΥΟC pour ΥΙΟC sur une médaille parthique de Mnascyrès, qu'on donnera à la planche 57, ch. XX, §. 10, où nous indiquerons d'autres exemples de cette orthographe peu commune.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

qu'on peut dire barbare; on y indique le nom et les titres *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, ΒΑΕΙΛΕΩΕ ΒΑΕΙΛΕΩΝ ΛΡΙΛΝ□ ΙΥΕΡΓΕΤ□Υ ΛΙΧΛΙ□Υ ΕΠΙ†ΑΝ□ΥΕ ΦΙΛΙΛ-ΛΗΧ□Ι [1].

Enfin le n° 6 présente un beau tétradrachme du même roi; on y retrouve l'effigie que la drachme n° 5 nous a fait connoître; mais elle est d'un travail moins grossier[2]. Le revers, outre les noms et les titres *du roi Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, ΒΑΕΙΛΕΩΕ αρσακου ΕΥΕΡΓΕτου ΔΙΧΑΙ□Ι ΕΠΙ†ΑΝ□υς φιλΕΛΛΗνος, présente le type ordinaire des tétradrachmes et l'an HNT, 358, de l'ere sans doute des Séleucides, qui a commencé à l'automne de l'an 799 de Rome, et qui répond, dans sa plus grande partie, à l'an 47 de l'ere vulgaire, époque du dernier avènement de Gotarzès au trône des Parthes après la mort de Bardane.

§. 15. MEHERDATE.

Ce prince, envoyé à Rome dès l'âge le plus tendre par Phraate IV son aïeul, avec son pere Vononès, et avec ses cousins et ses oncles, ne devoit conserver aucune espérance de recouvrer le sceptre de ses ancêtres, depuis que les tentatives de son pere avoient été malheureuses, et que ce sceptre avoit passé dans les mains de princes issus d'une autre branche des Arsacides. Mais les crimes et les cruautés de Gotarzès exciterent de nouveau les peuples à la révolte. Des ambassadeurs parthes

(1) Sur la ressemblance de l'effigie du roi, Eckhel n'avoit point hésité d'attribuer à Gotarzès ces drachmes, les plus communes peut-être de toute la suite parthique (D. N., t. III, p. 535).

(2) Ce tétradrachme existe dans un cabinet particulier à Londres. Mylord Elgin, étant à Paris, m'en avoit procuré l'empreinte d'après laquelle le dessin a été fait.

se rendirent à Rome, ainsi qu'on l'a indiqué ci-dessus, et demanderent Méherdate[1] pour roi. Claude saisit avec plaisir l'occasion de donner un maître à cet empire rival de l'empire romain; il leur accorda le prince qu'ils desiroient; il lui étala avec pompe, dans un discours de parade, les devoirs d'un monarque, et le fit escorter par une armée jusqu'au-delà de l'Euphrate. Méherdate fut reçu avec enthousiasme par plusieurs chefs et par plusieurs provinces; mais, livré à lui-même, il fut trahi par des conseillers perfides, et manqua de la prudence nécessaire pour se maintenir dans la position délicate où il étoit placé. Attaqué près d'Arbelles par son rival, qui avoit déja débauché son armée, il fut battu et fait prisonnier. Gotarzès ne le crut pas assez dangereux pour lui ôter la vie; il pensa qu'il humilieroit plus les Romains, et qu'il se feroit plus craindre des Parthes en le gardant en prison après lui avoir fait couper les oreilles.

Ce regne éphémere eut lieu l'an 49 de l'ere chrétienne[2].

La drachme d'argent gravée n° 7 présente la tête d'un jeune roi vue de face. Il n'a point de barbe, excepté les moustaches: son diadême est attaché sur la tiare qui couvre son front. Deux astres sont gravés dans le champ, un de chaque côté de la tête. N° 7.

Le revers, qui offre le type ordinaire des drachmes, est parfaitement semblable par la fabrique, par le monogramme, par

(1) Le nom de Méherdate est un synonyme de celui de Mithridate, dont nous avons indiqué l'étymologie au §. 2 du ch. VII, tom. II, pag. 125, note (2). La différence de ces deux noms dérive de celle des divers dialectes persans, ainsi que l'a observé M. Anquetil du Perron (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXI, p. 438, n° 15).

(2) Tacite, *Annal.*, liv. XI, chap. 10. et liv. XII, chap. 10 à 14.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

la forme des lettres, et le langage barbare de la légende, à celui de la médaille de Gotarzès, n° 5. Cette légende contient aussi les mêmes mots, ΒΑCΙΛΕ... Λ..ΑΝΩ ΥΕΙΓΕΤΩΥ ΑΙΧΑΙΩΥ.... ...ΙΗΑΝΩΥC... ΛΗΧΩΥC, *du roi Arsace Evergete Epiphane Philellene*[1].

Cette ressemblance si complette des deux médailles ne peut laisser aucun doute sur l'époque de la derniere. Cette époque une fois connue, si l'on met en question à quel prince la médaille doit être attribuée, je répondrai qu'on ne peut choisir qu'entre Bardane, frere de Gotarzès, Méherdate son rival, et Vononès II son successeur. Mais, en comparant la médaille que nous examinons avec le tétradrachme n° 3, on reconnoît sans peine qu'elle ne porte pas l'effigie de Bardane. Elle nous montre d'ailleurs un prince trop jeune pour être Vononès II, auquel, après un regne très court, succéda Vologese Ier son fils, qui étoit déja en âge de gouverner. Le portrait est donc celui de Méherdate. Elevé à Rome, il n'avoit pas encore laissé croître sa barbe. Les astres, au milieu desquels on a placé sa tête, ont été imités des monnoies frappées par les princes ses ancêtres. Nous avons vu des étoiles sur les drachmes de Phraate IV son aïeul, d'Orode Ier son bisaïeul, et de Phraate III, pere d'Orode[2].

§. 16. ARSACE XXIII VOLOGESE IER.

Vononès II, prince Arsacide, appelé de la Médie, qu'il avoit eue en partage, pour monter sur le trône de Gotarzès, mourut

(1) Cette médaille, que je crois inédite, appartient au cabinet de M. l'abbé de Tersan, qui a eu la complaisance de me la confier pour que je pusse la faire dessiner.

(2) Planche 49, n° 17, 20, et 23. Je n'ai vu aucune médaille frappée par les Arsaces issus d'Artaban III, sur le champ de laquelle on eût gravé des étoiles.

peu de temps après; et aucun évènement remarquable ne signala son regne[1]. Vologese Ier, l'aîné de ses fils, lui succéda. A la tête d'une nation naturellement inquiette, environné d'ennemis puissants au dehors, sa conduite ne manqua, dans aucune rencontre, ni de fermeté ni de prudence. Assis à peine sur le trône des Parthes, il voulut placer Tiridate son frere sur celui d'Arménie[2], et la soumettre ainsi à son influence. Cette entreprise, entamée plusieurs fois, souvent suspendue, et jamais abandonnée, mécontenta les Romains. Vologese, battu par Corbulon, et ensuite vainqueur de Pétus, satisfit en même temps son ambition et celle de Néron, en envoyant à Rome Tiridate, à qui l'empereur posa lui-même sur la tête la tiare des rois d'Arménie. Flatté de cette complaisance, le roi des Parthes vécut en paix avec Néron, et montra même après la mort de ce prince quelque attachement pour sa mémoire.

Vologese ne changea point de conduite envers les successeurs de cet empereur : ami de Vespasien, il lui avoit demandé un de ses deux fils pour le mettre à la tête des armées réunies des deux empires, et repousser une incursion des Alains, peuple scythe qui ravageoit l'Arménie et la Médie. Vologese n'étoit plus en âge de commander ses troupes en personne, et le refus de l'em-

(1) Tacite, *Annal.*, liv. XII, chap. 12. Longuerue (*Annal. Arsacid.*), a remarqué à l'an 46 de l'ere chrétienne, que sous Bardane la maison d'Atropate cessa de régner sur cette portion de la Médie qui avoit pris du nom de ses princes celui d'Atropatene, et que cette contrée fut soumise aux Arsacides, et devint l'apanage d'un prince de cette maison. Si ce fait est vrai, il paroît probable que Vononès II étoit fils de Bardane. Vaillant reconnoît l'effigie de Vononès sur quelques médailles, mais il n'allegue aucune raison valable pour appuyer cette conjecture.

(2) Il avoit donné la Médie à Pacorus, un autre de ses freres; il vouloit les récompenser de l'avoir laissé monter sur le trône du roi des rois sans le chicaner sur son origine maternelle : une concubine grecque de Vononès II étoit la mere de Vologese (Tacite, *Annal.*, liv. XII, chap. 44).

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

pereur à cette demande paroissoit propre à rompre la bonne harmonie qui avoit régné entre les deux états depuis plusieurs années; mais le roi des Parthes mourut peu de temps après. Il avoit gouverné l'Orient pendant trente ans. Artaban IV qui lui succéda, et qui étoit probablement son fils, hérita de ses derniers ressentiments.

N° 8.

Le tétradrachme de Vologese Ier, gravé n° 8, étoit jusqu'à présent inédit. La tête du roi est ceinte du diadême; sa barbe est courte. Le revers porte la légende ordinaire *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, βασιλεως ΒΑΣΙΛεων αρσακου ευΕΡΓετου ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟυς φιλΕΛΛΗΝος[1].

Le type, qui ressemble d'ailleurs au type accoutumé des médaillons des Arsacides, ne présente d'autre différence que dans la disposition des figures. Celle du roi, qui, dans les tétradrachmes antérieurs, est toujours placée à gauche, occupe ici et dans tous les médaillons suivants, la place opposée[2]. L'époque

(1) Je supplée ainsi des mots entiers qui manquent dans la légende, persuadé qu'ils étoient gravés sur le coin ou carré avec lequel on a frappé ces tétradrachmes, mais que les flaons trop étroits n'ont pu contenir la légende tout entiere. J'ai adopté cette opinion après avoir comparé plusieurs médailles des Arsacides, et y avoir observé les vestiges de quelques lignes de légende qui ne présentent plus que les extrémités inférieures des caracteres. Ce tétradrachme appartient au cabinet de la bibliotheque impériale.

(2) On peut conjecturer que les tétradrachmes des Arsacides ont été frappés à Séleucie sur le Tigre jusqu'au regne de Gotarzès, et qu'après ils l'ont été à Ctésiphon. Il est certain, par le temoignage de Pline (liv. VI, §. 30), que les rois parthes eurent le projet de diminuer la splendeur et la population de Séleucie, en transférant le siége de leur empire à Ctésiphon. Vologese Ier bâtit dans le voisinage, et dans le même but, une autre ville qui porta son nom. La rebellion de Séleucie sous Artaban III, et la résistance qu'elle opposa à Bardane son fils, en embrassant le parti de Gotarzès, explique pourquoi Bardane se plut à embellir Ctésiphon, de maniere qu'Ammien Marcellin (liv. XXIII, c. 6) l'en a cru, par erreur, le premier fondateur. Le changement de place dans la dis-

marquée dans le champ est l'an ΖΞΤ, 367, des Séleucides, 55 de l'ere chrétienne. Cette époque est remarquable; elle prouve qu'il n'en faut pas calculer les années d'après cette ere arbitraire qu'un numismatiste a proposée depuis peu[1]. Si ses conjectures pouvoient être admises, il en résulteroit que les médailles n° 3, 6, et 8 appartiendroient toutes à Vologese Ier, quoiqu'elles présentent évidemment l'effigie de trois différents princes.

§. 17. ARSACE XXV PACORUS.

La froideur qui, sur la fin de la vie de Vologese, paroissoit régner entre ce prince et Vespasien, jeta quelques semences

position des deux figures qu'on voit au revers de ces tétradrachmes indiquera, suivant cette remarque, qu'ils ont été fabriqués dans deux villes différentes.

(1) M. Sestini, *Lettere*, tom. II, p. 63 et 81, et tom. VIII, pag. 124 et suiv. Il fixe le commencement de l'époque à l'an de Rome 453, persuadé que cette époque est celle de l'empire des Parthes, et que ces peuples ont recouvré leur indépendance sous Séleucus Nicator lui-même. Cette étrange opinion est en contradiction avec les témoignages de Strabon, de Trogue Pompée, d'Appien, et d'Arrien, et n'est fondée que sur un passage d'Ammien Marcellin, écrivain d'une très petite autorité pour les faits étrangers à son siecle, et qui est tombé ici dans une méprise évidente, en confondant Séleucus Nicator avec Séleucus Callinicus, trompé peut-être par la signification des surnoms qui l'un et l'autre indiquent un roi victorieux. Au reste si ce commencement de l'époque des Parthes étoit véritable, les années 354 de la médaille n° 3, les 358 de la médaille n° 6, et les 367 de la médaille n° 8, répondroient aux ans de Rome 806, 810, et 819, et aux ans 53, 57, et 66 de l'ere chrétienne, qui tombent, sans aucune contestation, sous le même regne; et le portrait qu'on voit gravé sur ces trois tétradrachmes seroit celui de Vologese Ier : or il est évident que ces médailles nous présentent trois effigies différentes, et que le portrait du n° 8 appartient à un roi moins âgé que celui dont l'effigie sert d'empreinte au médaillon n° 6. Cette comparaison critique proposée par Eckhel (D. N., tom. III, pag. 534), mais qu'il n'avoit pu mettre en exécution, parceque dans l'ouvrage de M. Sestini on n'a pas gravé les dessins de ces tétradrachmes; cette comparaison, dis-je, se trouve faite dans la planche que nous examinons; et la différence évidente des trois portraits en est le résultat.

de discorde parmi leurs successeurs. Artaban IV menaça Titus de soutenir par les armes les prétentions d'un faux Néron[1]; mais l'imposture étoit trop évidente, il n'effectua point ses menaces. Pacorus, qui peu de temps après monta sur le trône des Arsacides, dissimuloit encore moins ses intentions hostiles; il s'étoit même lié d'amitié avec Décébale, roi des Daces, qui fit la guerre à Domitien, et qui fut vaincu par Trajan[2].

La guerre entre les Romains et Pacorus avoit éclaté lorsque celui-ci ayant placé sur le trône d'Arménie Exédarès, l'un de ses fils, et comptant sans doute laisser le trône des Parthes à l'autre[3], la mort vint déranger ses projets : il eut pour successeur son frere Chosroès. La durée du regne de Pacorus est incertaine : on peut seulement assurer qu'il régnoit sur les Parthes vers l'an 84 de l'ere vulgaire[4], et qu'en l'an 112 il n'étoit plus[5].

(1) Zonaras, liv. XI, chap. 18, a puisé probablement ces faits dans les livres perdus des histoires de Dion. L'abbé de Longuerue, d'après quelques expressions de Suétone (*Nero*, c. 57, et *Domitian.*, c. 12), voudroit croire que Zonaras s'est trompé relativement à l'époque, et que ces faits sont arrivés sous le regne de Domitien. D'autres écrivains, avec moins de fondement, ont nié l'existence d'Artaban IV, sur la seule raison qu'il n'en est point fait mention par d'autres que par Zonaras; comme si nous étions riches en documents et en mémoires sur l'histoire des Parthes à cette époque. Cependant les écrivains orientaux dont M. Mouradjea d'Ohsson a compulsé les écrits font succéder à Pélasch (Balasch ou Vologese) un Erdevan, nom que les orientaux ont coutume de mettre à la place de l'Artaban de Grecs et des Latins.

(2) Pline le jeune, liv. X, *epist.* 16.

(3) Je connois les différentes opinions des érudits sur Exédarès et sur Parthamasiris; mais je préfere celle que Fabricius a émise dans ses notes sur Dion (liv. LVIII, §. 17, n° 121), et qui paroît fondée sur une expression de cet historien. Quant à la guerre que j'ai dit avoir éclaté entre Pacorus et Trajan, mon autorité est dans Suidas (v. ἐπίκλημα), et elle est si évidente, que je ne puis pas adopter l'opinion de quelques auteurs modernes, qui assurent le contraire.

(4) Martial, liv. IX, *épigr.*, 35, fait mention de Pacorus dans le même temps que de l'expédition de Domitien en Germanie contre les Cattes, évènement qu'on place à l'an 84 de l'ere vulgaire.

(5) Trajan, qui commença la guerre contre Chosroès, l'an 113, trouva les Par-

Le médaillon de Pacorus, gravé sous le n° 9, est unique[1] : il doit avoir été frappé au commencement de son regne, puisque la tête du roi, sans barbe, a tous les caracteres de la jeunesse. Sa coiffure ne differe en rien de celle de Vologese I[er] et de Gotarzès ses prédécesseurs. Le Δ gravé dans le champ derriere la tête est une particularité qu'on retrouve dans les médaillons de Vologese II, qui régna peu de temps après lui, et qu'on remarque sur plusieurs médaillons des Arsacides suivants[2].

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L. N° 9.

La légende du revers présente les noms *du roi Arsace Pacorus juste Epiphane Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩς ΑΡΣΑκου ΠΑΚΟρου δικΑΙου ΕΠΙΦΑΝους φιλεΛΛηνος. C'est ainsi que nous avons lu sur d'autres médailles les noms de Sanatrécès et de Gotarzès ajoutés à celui d'Arsace. Le type a la même disposition que sur la drachme de Vologese, n° 8. On voit gravés dans le champ deux caracteres ΦΙ, qu'on a crus indiquer une époque, et cette opinion peu fondée a fait méconnoître l'Arsace représenté sur la médaille[3]. Nous avons remarqué deux lettres à la même place dans un médaillon de Phraate IV[4], et nous avons observé qu'elles ne marquent pas une époque. Si les lettres ΦΙ en indiquoient une, ce seroit l'an 510 des Séleucides, 198 de J.-C., et Pacorus régnoit un siecle auparavant. Mais, pour se convaincre que ce médaillon ne peut pas appartenir à la fin du II[e] siecle de l'ere chrétienne, il suffit de le comparer avec les médaillons des

thes déja affoiblis par des guerres civiles (Eusebe, *Chron.*, liv. II; Dion, l. LXVIII, §. 26).

(1) Il a été publié par Pellerin, *Mélanges*, tom. I, pag. 147.

(2) Voyez par exemple le n° 11 de cette planche.

(3) On a cru que c'étoit un des fils de Vologese III (Eckhel, D. N., tom. III, pag. 539).

(4) Ce sont les lettres ΣΑ, pl. 49, n° 14. Quelques antiquaires y avoient vu la marque de l'an 201.

Arsacides, frappés à la même époque[1]. Le métal de ceux-ci est d'un argent si mêlé d'alliage, qu'on le prendroit presque pour du bronze; le tétradrachme de Pacorus est d'argent presque pur. Ce même tétradrachme est si différent des médaillons dont il s'agit, pour le style de l'art, pour la fabrique, pour la disposition des caracteres, et pour l'ajustement du portrait, qu'il est impossible d'attribuer ces médaillons à des monétaires du même temps et du même pays. Ainsi les caracteres isolés du tétradrachme que nous examinons n'en peuvent pas désigner l'époque[2], et conséquemment nous empêcher de reconnoître

(1) On en peut voir les dessins fideles aux nº 17 et 18 de cette même planche; mais il faut comparer les médailles originales qui sont au cabinet impérial, pour reconnoître l'extrême différence des métaux.

(2) On peut ajouter aux observations indiquées dans le texte, et qui tendent à empêcher qu'on ne prenne pour une époque les deux lettres de ce médaillon, les remarques suivantes : 1º Les caracteres qui désignent une époque, et qu'on voit gravés sur les médailles des Arsacides, sont constamment et sans aucune exception disposés de droite à gauche, de maniere qu'en les lisant dans le même sens que les légendes, c'est-à-dire de gauche à droite, on trouve pour le premier le caractere qui indique les unités, et après on trouve la dixaine, et enfin la centaine. Ici le Φ, qui indiqueroit 500, est avant l'I qui désigneroit 10. Le tétradrachme nº 2, d'Artaban III, n'est pas une exception à cette regle, car les caracteres chronologiques, au lieu d'être sur la même ligne, sont parsemés dans le champ du revers. 2º Nous avons aux nº 17 et 18 de cette même planche deux médaillons, l'un de l'an 508, l'autre de l'an 518; ils présentent l'un et l'autre le même portrait qui ne ressemble pas à Pacorus; et quoiqu'on puisse dire que les fils de Vologese III, qui se disputoient la couronne, avoient pris le titre de rois dans le même temps, on n'a point vu jusqu'ici de portraits différents sous les mêmes dates. Quant à l'autorité des antiquaires qui ont regardé le médaillon de Pacorus comme portant époque, elle ne peut pas tenir contre l'évidence qui résulte de la comparaison dont nous venons d'exposer le résultat; et cette méprise est très excusable dans Eckhel, qui ne connoissoit le tétradrachme dont il s'agit que par des gravures. Si je croyois devoir proposer une conjecture sur les deux caracteres ΦI de ce tétradrachme, je dirois qu'ils paroissent désigner le nom de la Philadelphene, région de l'Arabie Pétrée, où Pacorus avoit probablement fait une irruption dans le temps que les généraux de Trajan faisoient la guerre en Arabie, l'an 105 de l'ere vulgaire (Dion, liv. LXVIII, §. 14). Le passage d'un historien inconnu, dont un

sur ce monument le portrait de l'ennemi de Trajan[1], de Pacorus, dont on y lit distinctement le nom.

§. 18. ARSACE XXVI CHOSROÈS.

Ce prince, qui, pour régner, avoit exclus du trône les fils de Pacorus son frere, suivant des exemples assez fréquents dans la monarchie des Arsacides, voulut, pour éviter une guerre civile, donner à Parthamasiris, fils de Pacorus, la couronne d'Arménie, en l'ôtant à Exédarès, frere du même Parthamasiris. Mais Exédarès avoit obtenu la protection des Romains, qui s'étoient arrogé le droit de donner des rois à l'Arménie: ainsi la politique de Chosroès échoua pleinement, et il eut à la fois à soutenir et la guerre civile et la guerre étrangere. Tandis qu'Exédarès et son fils Parthamaspate l'attaquoient au dedans[2], Trajan, le plus grand capitaine parmi les empereurs romains après César, passa lui-même en Orient à la tête d'une armée.

Chosroès fut vaincu, et presque expulsé de son royaume: il vit ses palais saccagés, sa fille captive, son rival couronné dans sa capitale, et le trône d'or des Arsacides transporté à Rome pour orner le triomphe du vainqueur. Ses malheurs étoient au

fragment nous a été conservé par Suidas (v. ἐπίκλημα), avoit rapport, à ce que je pense, à ces hostilités.

(1) Pline regrettoit qu'une pierre gravée qu'il vouloit envoyer à Trajan, et sur laquelle Pacorus étoit représenté avec les ornements de la dignité royale, se fût égarée: *Gemmam habentem imaginem Pacori et quibus insignibus ornatus fuisset* (liv. X, ép. 16).

(2) J'ai suivi la conjecture de Vaillant qui a cru Parthamaspate fils d'Exédarès. Malela dit expressément que ce dernier étoit fils d'un roi d'Arménie (*Chronogr.*, liv. XI). Lors de l'expédition de Trajan, Exédarès étoit probablement mort; ainsi il n'est plus fait mention de lui dans l'histoire; et lorsque Adrien permit aux Parthes de rappeler Chosroès, l'Arménie devint le partage de Parthamaspate.

Chap XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

comble, lorsque la mort de Trajan, arrivée en Cilicie, l'inconstance naturelle des Parthes, le peu de popularité de son compétiteur, le penchant d'Adrien pour la paix, lui rendirent l'amitié de Rome, ses états, et sa fille; mais il attendit en vain de la générosité de l'empereur qu'on lui renvoyât à Ctésiphon le trône des rois des rois. Il ne survécut pas long-temps à ce changement favorable de sa fortune. L'an 122 de l'ere chrétienne son successeur étoit déja sur le trône[1].

N° 10. Nous n'avons de Chosroès que quelques médailles de bronze; elles sont même très rares. Celle qui est gravée n° 10 est d'un travail médiocre, mais bien conservée; on y distingue parfaitement la physionomie de ce prince; il est couvert de la tiare: un seul caractere est gravé dans le champ derriere la tête, ainsi que sur le médaillon de Pacorus son frere; ce caractere est un Λ. La figure allégorique d'une ville (probablement Ctésiphon ou Séleucie) est le type du revers: elle est assise sur un siége très bas, et a sur la tête une couronne crénelée. Il n'y a point de légende; mais à la place sont gravés les trois caracteres ΓΚΥ, marquant une époque; c'est l'an 423 des Séleucides, qui finit

(1) La narration embarrassée de Spartien, et une époque qu'on prétendoit avoir lue sur une médaille de la ville de *Rhesæna* en Mésopotamie, avoient engagé les chronologistes à placer vers l'an 132 de l'ere chrétienne une entrevue d'Adrien et de Chosroès, et à prolonger ainsi de plus de dix ans le regne de cet Arsacide: mais les caracteres qu'on prétendoit indiquer une époque avoient été mal lus (Eckhel, D. N., t. p. 519); et Spartien ne dit pas que l'entrevue de l'empereur et du roi des Parthes eut lieu sous Chosroès (*Adriani*, c. 12). Ainsi la fin du regne de ce prince est fixée d'une maniere plus sûre par la médaille de Vologese II, que nous allons examiner au paragraphe suivant. Il est bon d'observer que les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* avoient déja rapporté ce que dit Spartien de la pacification de Chosroès, et de la restitution qu'on lui fit de sa fille, au commencement du regne d'Adrien, l'an 117 de l'ere chrétienne.

à l'automne de l'an 112 de l'ere chrétienne. Cette année répond au commencement du regne de Chosroès.

§. 19. ARSACE XXVII. VOLOGESE II.

Les guerres civiles qui avoient déchiré l'état sous le regne de Chosroès, et l'échec que la puissance des Parthes avoit reçu de la valeur et des succès de Trajan, ternirent la gloire de l'empire des Arsacides, qui lutta encore contre sa ruine pendant l'espace de plus d'un siecle. Il auroit peut-être recouvré peu-à-peu son ancienne vigueur, si tous les successeurs de Chosroès avoient imité la prudence de Vologese II, ou si ses successeurs avoient hérité de ses dispositions pacifiques. Ce prince se rendit à une entrevue qu'Adrien lui proposa pour arranger quelques différents qui s'étoient élevés entre les deux empires[1]; et depuis cet accord il se garda bien de déclarer la guerre aux Romains, quoiqu'ils lui en donnassent de puissants motifs, soit en ne faisant pas droit à ses réclamations contre les entreprises du roi d'Ibérie, soit en le privant de toute influence sur l'Arménie, qui étoit restée sans roi après la mort de Parthamaspate son cousin, soit enfin en refusant de lui rendre le trône d'or des Arsacides qu'Adrien avoit promis de renvoyer à Chosroès. Il

(1) Comme cette entrevue eut lieu l'an 123 de l'ere chrétienne (Tillemont, *Histoire des empereurs*, Adrien, §. IX), elle ne peut être qu'avec Vologese. Tillemont avoit observé que le nom du roi des Parthes avec qui Adrien eut cette entrevue n'étoit pas consigné dans l'histoire : Longuerue avoit cru que c'étoit Chosroès, en comparant un passage de Spartien (*Adriano*, chap. 12) avec un autre du même auteur (chap. 13) : mais dans ce dernier on parle d'une invitation à la paix et non pas d'une invitation à une entrevue. La médaille de Vologese, n° 11, prouve incontestablement que lui et non Chosroès régnoit sur les Parthes depuis l'an 121 de l'ere chrétienne, 433 des Séleucides.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

détourna même, à force d'argent, une nouvelle incursion des Alains qui étoient déja sur sa frontiere. Son regne, toujours tranquille, dura environ vingt-huit ans. Ses dernieres médailles sont de l'an 460 de l'ere des Séleucides, 148 de l'ere chrétienne. Les premieres portent l'époque de l'an 433, qui est le 121 de notre ere. Comme son successeur porta le même nom que lui, les historiens modernes ont prolongé plus ou moins la durée de son regne : les médailles seules ont fixé l'époque à laquelle Vologese III lui succéda[1].

N° 11. Le médaillon n° 11 appartient incontestablement à Vologese II, puisque la légende porte le nom et les titres *du roi des rois Vologese juste Epiphane Philellene*, ΒΑCΙΛΕως ΒΑCΙΛΕων ΟΛΑΓΑσου[2] ΔΙΚΑΙου ΕΠΙΦΑνοΥς ΦΙΛΕΛΛηνος, et l'époque du mois ὑΠΕΡ-ΒΕρεταίου, *Hyperberetæus*, l'an ΓΛΥ, 433[3]. Le type du revers n'a rien d'extraordinaire; mais l'effigie du roi a la tiare et le diadême, et un Δ est gravé en arriere de la tête, ainsi que dans le tétradrachme de Pacorus son oncle. Vologese a la barbe courte et frisée, et des boucles aux oreilles[4].

(1) Pellerin (*Supplém.* III, p. 10 et 19) et Barthélemy (*Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, tom. XXXII, pag. 680) sont d'accord sur cette époque ; elle est prouvée par la comparaison du médaillon de Vologese III, dont je reproduis ici le dessin, n° 13, et sur lequel on voit clairement l'an 461, et par un autre de Vologese II, publié par Vaillant et par Pellerin, qui porte l'époque de l'an 460. Voyez aussi Eckhel, D. N., tom. III, pag. 537 et 538.

(2) Les légendes de ces princes Arsacides présentent le nom de Vologese sans aucun élément qui soit l'équivalent du V : on y lit : *Olagasou*, ainsi que nous avons lu *Ononès* pour *Vononès*. Dion cependant écrit Οὐολαγαίσος, *Ouolagaisos ;* d'autres Βολαγαίσος, *Bolagaisos ;* les latins, *Vologæses*.

(3) Comme le mois *Hyperberetæus* étoit le dernier de l'année macédonienne, il est prouvé que Vologese II régnoit déja en octobre 122.

(4) Je suppose, avec Reinerus Reineccius, Vologese II fils de Chosroès, puis-

Pl. L. N° 12.

Le médaillon n° 12 offre quelque différence dans la physionomie, qu'on reconnoît cependant pour celle de Vologese II; la lettre qui est derriere la tête est un Γ; l'époque est l'an 443, ΓΜΥ, 131 de l'ere chrétienne, et le mois macédonien est celui d'*Apellæus*, ΑΠΕΛΛΑΙου [1].

Depuis que les villes principales de l'empire des Parthes eurent été prises et saccagées par les armées romaines, leur monnoie présente une détérioration sensible : il y a tant d'alliage dans les tétradrachmes des Arsacides sous Vologese II, qu'on peut à peine les regarder comme étant d'argent. Cette altération augmente tellement sous les regnes suivants, que le titre des monnoies devient à la fin inférieur même au potin de la monnoie alexandrine. D'après cette observation, l'alliage du métal forme un point de critique numismatique dans cette suite; et il est impossible d'attribuer à un prince qui a précédé Chosroès un médaillon frappé sous ses successeurs, *et vice versâ :* c'est ainsi que nous avons rendu à Pacorus un tétradrachme qu'on supposoit postérieur de plus d'un siecle à ce prince.

§. 20. ARSACE XXVIII VOLOGESE III.

Trente ans de paix avoient rendu quelque vigueur à l'empire des Parthes; les plaies que Trajan lui avoient faites étoient

qu'il lui succéda sans guerre. Pellerin a publié un médaillon sur lequel on voit un arc en devant du buste du roi. Sur les revers des drachmes des Arsacides le roi tient toujours l'arc à la main : mais il est singulier qu'on ait ajouté cet emblême guerrier, du côté de la tête, dans les médailles du prince le plus pacifique de tous ceux qui monterent sur ce trône.

(1) C'étoit le second mois de l'année macédonienne.

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. L.

presque cicatrisées. Vologese III, qui monta sur le trône de son pere vers l'an 149 de l'ere chrétienne, n'imita pas la sagesse de sa conduite. On avoit oublié les malheurs que la derniere guerre contre les Romains avoit répandus sur tout l'Orient, ou si l'on s'en souvenoit encore, ce n'étoit que par le desir de les venger. Les prétentions sur l'Arménie rallumerent le flambeau de la discorde. Les princes Arsacides qui gouvernoient cette contrée, quoique parents des rois parthes, s'étoient mis sous la protection de Rome qui les avoit placés sur le trône. Vologese III voulut donner à l'Arménie un prince qui lui fût dévoué; il s'étoit préparé à cette entreprise depuis le commencement de son regne; il envahit ce royaume, chassa Sohémus d'Artaxate, et y couronna Chosroès, bien résolu à le soutenir par les armes.

Le premier succès que les deux princes remporterent contre une armée romaine commandée par Sévérianus, dans le même lieu où Trajan avoit autrefois détrôné Parthamasiris, enfla le courage et les espérances des Parthes ; mais leurs espérances furent trompées ; ce succès fut effacé par une longue suite de désastres. Les légions romaines avoient appris sous Trajan le chemin de Ctésiphon : cette capitale prise, ainsi qu'Artaxate, et Séleucie brûlée, satisfirent pour la seconde fois aux mânes de Crassus ; et ce fut à la honte de Vologese que les deux empereurs collegues, Marc-Aurele et Lucius Vérus, ajouterent à leurs titres ceux de Médiques, de Parthiques, et d'Arméniques, et solenniserent leurs victoires par des triomphes à jamais célebres dans les annales des Antonins.

N° 13 à 15.

Les deux médaillons de Vologese III, gravés sous les n° 13 et 14, ont été frappés l'un vers la premiere, l'autre vers la derniere année de son regne. Le n° 13 présente la tête de ce prince

couronnée d'une tiare dont les fanons descendent sur les oreilles : il a une barbe majestueuse, et sa physionomie, quoique tracée par une main médiocrement habile, donne l'idée d'un caractere hautain et même féroce. Le revers porte pour légende le nom et les titres *du roi des rois Arsace Vologese Epiphane Philellene,* ϐΑϹΙΛΕωϛ ΒΑϹΙΛΕωΝ ΑΡϹΑΚου ΟΛΑΓΑϹου ΕΠΙ+ΑΝουϛ φιΛΕΛΛΗΝοϛ. Dans le champ est marqué l'an ΑΞΥ, 461, 149 de l'ere chrétienne, et dans l'exergue le nom du mois *Dius,* ΔΙΟΥ[1].

Le métal de ce médaillon est une espece de potin qui paroît du même titre que le médaillon de Vologese II, n° 12. Le titre du médaillon suivant est très inférieur : le style de la gravure est plus barbare ; et le métal moins ductile, n'ayant point permis au flaon de s'étendre en proportion du carré, il est d'une dimension plus petite. On y reconnoît cependant la même effigie ; et ce qui reste de la légende, qui est en grande partie emportée par les bords, prouve qu'elle contenoit le nom et les titres *du roi Vologese Epiphane,* ϐαϹΙΛεοϛ ολΑΓαϭου εΠΙ+Ανουϛ. L'époque ΒΦ, marquée dans le champ, désigne l'an 502 des Séleucides, qui répond à l'an 190 de l'ere chrétienne, et à la onzieme année du regne de Commode. Ce fut la derniere ou tout au moins l'avant-derniere de Vologese III[2]; l'an 504 est marqué au

(1) Ce tétradrachme a été publié par Pellerin (*Suppl.* IIIe, pag. 19), et il a servi à fixer avec certitude l'époque à laquelle Vologese III succéda à Vologese II. Celui-ci étoit vraisemblablement le pere du premier, si on peut cependant l'inférer de cela seul qu'il n'existe aucune trace d'une tradition contraire.

(2) Ce médaillon, jusqu'ici inédit, avec l'autre également inédit, qui est gravé sous le n° 16, mettent hors de doute que l'an 190 ou 191 de l'ere vulgaire Vologese IV succéda à Vologese III. Les numismatistes n'avoient pas encore remarqué ces époques sur les médailles des Arsacides, et les historiens modernes ou faisoient continuer le regne de Vologese II jusqu'à ce même temps, ou le regne de Vologese III jusqu'à l'an 214. La découverte iconographique que je présente ici prouve, sans laisser d'incertitude, qu'il faut distribuer entre trois Vologese le temps qu'on donnoit au

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. L.

revers d'un autre Arsace sur le tétradrachme n° 16, si on peut appeler de ce nom des médaillons qui ont la forme et le type des tétradrachmes parthiques, mais dont le métal est une espece de potin. Au reste toutes les médailles portant une époque postérieure à l'an 461, et antérieure à l'an 502, présentent constamment le même portrait, qui est toujours reconnoissable malgré la grossièreté et la barbarie de la fabrique. Le cabinet impérial fournit les preuves les plus évidentes de ce fait; et c'est pour convaincre ceux qui pourroient en avoir le moindre doute que j'ai fait graver sous le n° 15 une petite médaille de bronze de Vologese III, sur laquelle sa tête est accompagnée de l'époque EOΥ, 475, qui répond à l'an 163 de notre ere. La tête d'une ville, coiffée d'une couronne crénelée, est le type du revers. Le style de cette médaille, quoique très grossier, permet de distinguer sans aucun doute les traits caractéristiques de Vologese III.

§. 21. ARSACE XXIX VOLOGESE IV.

Ce qui nous reste des histoires de Dion ne permet pas de douter que l'Arsace qui favorisa Niger, qui attaqua soudainement, durant la guerre civile d'Albin, les frontieres romaines de la Mésopotamie, et qui enfin par ses défaites fit donner le titre de Parthique à Sévere, ne portât, ainsi que son prédécesseur, le nom de Vologese[1]. Cette similitude de nom avoit

regne de deux princes de ce nom. C'est ainsi que la connoissance des portraits, aidée de la critique, sert à rectifier les recherches sur l'histoire ancienne.

(1) Dion, liv. LXXV, §. 9. Longuerue (*Annal. Arsacid. ad an. æræ chr.* 201) a relevé l'erreur d'Hérodien, qui donne à ce prince le nom d'Artaban. Fabricius, dans ses remarques sur Dion, a confondu Vologese IV, roi des Parthes, avec un autre prince de la même famille et du même nom, mais qui étoit fils d'un Sanatrécès ou

trompé les écrivains qui ont cherché à éclaircir l'histoire des rois parthes: les médailles m'ont mis à portée de distinguer ces différents personnages qui ne sont presque connus que par l'histoire des empereurs. Septime-Sévere, dans sa premiere expédition en Orient, avoit ménagé les Parthes, et s'étoit contenté de repousser et de punir les incursions de quelques peuples et de quelques princes dépendants des Arsacides. A peine fut-il délivré de la guerre civile d'Albin, qu'il repassa en Orient, et fit semblant d'attaquer les mêmes ennemis contre lesquels sa premiere expédition avoit été dirigée: mais tout-à-coup il se jeta sur le territoire des Parthes, pénétra jusqu'à Ctésiphon, la prit, et l'abandonna au pillage. Ce fut pour la troisieme fois, dans le même siecle, que cette capitale de l'Orient fut saccagée par les Romains[1]. Un frere de Vologese étoit dans le camp de l'empereur[2], et il est vraisemblable que sa présence et les intelligences qu'il s'étoit ménagées faciliterent les succès de Septime-Sévere, qui, après avoir humilié les Parthes, s'éloigna de ces contrées, et laissa l'Orient et Vologese en paix.

Les trois médailles dont on voit les dessins sous les n° 16, 17, 18, présentent l'effigie de Vologese IV, évidemment différente de celle de Vologese III: pour s'en convaincre, il suffit de comparer ces dessins avec ceux des n° 13, 14, et 15. No 16 à 18.

Vologese IV a, sur le médaillon n° 16, le nez aigu et la barbe

Sanatracus, roi d'Arménie (Dion, *loc. cit.*). Septime-Sévere accorda à cet autre Vologese une province de l'Arménie que les Parthes ou les Romains en avoient probablement séparée. Longuerue avoit bien distingué ces deux Vologese (*loco citato*, an 200).

(1) Par Trajan, l'an 116 de l'ere vulgaire; par Avidius Cassius, un des généraux de Lucius Verus, l'an 165, et enfin par Septime-Sévere, l'an 199.

(2) Dion, *loco citato*.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

terminée en pointe; sa tête est ornée du diadême, et couverte d'une tiare enrichie de perles ou de pierreries qui forment une grande rose sur son oreille. Peut-être cette parure fait-elle partie des boucles d'oreilles que nous avons remarquées souvent dans les portraits des Arsacides.

Le revers a le type ordinaire, et il n'offre dans la légende que ces mots mutilés, ΒΑCΙΛεως ΕΠΙ+ΑΝους, *du roi Epiphane.* L'époque est l'an ΔΦ, 504, des Séleucides, 192 de l'ere vulgaire, et la treizieme année du regne de Commode[1]. On a vu sur une médaille de l'an 502, 190 de l'ere vulgaire, le portrait d'un autre Vologese.

Le second médaillon n° 16 est d'une fabrique plus barbare, et d'un métal encore inférieur; on y reconnoît cependant la même effigie avec la même coiffure et les mêmes ornements.

Le revers a le même type que les médaillons précédents; mais il est accompagné d'une légende mutilée qui paroît contenir les mots ΒΑCΙ... ΑΠΚΟ...ΣΙΑ, peut-être pour ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ[2], *du roi Arsace Epiphane.* L'époque est l'année ΗΦ, 508, 196 de l'ere vulgaire, 3e de Septime-Sévere.

Enfin la médaille n° 18 est parfaitement semblable à la pré-

(1) Barthélemy, dans le mémoire déja cité (tom. XXXII, pag. 680 des *Mém. de l'Acad. des inscript. et belles-lettres*), a fait mention de ce médaillon et du suivant. Il reconnoît sur l'un et sur l'autre la même effigie.

(2) Les drachmes et les tétradrachmes parthiques de la premiere et de la seconde dynastie des Arsacides nous ont présenté des erreurs étranges et bizarres dans l'orthographe des mots grecs. Dans un médaillon qui présente pareillement l'époque de l'an 504, et qui se trouve dans le cabinet de Tiepolo, à Venise, on a lu ΑΡΣΑΚΟΥ (*Mus. Theup.*, pag. 1222). Il est à remarquer que, tandis que la légende de ces médailles présente les Φ d'une forme irréguliere, +, ce même caractere, lorsqu'il est employé sur les mêmes médailles comme chiffre du nombre 500, conserve sa forme ordinaire. Nous avons fait une remarque pareille, au §. 25, chap. XIII, tom. II, pag. 267, note (2).

cédente tant par le métal que par la fabrique[1]. On ne distingue dans la légende que ces mots mutilés, ϐΑϹΙΛεως... ΕΠιφανους..., *du roi... Epiphane...* L'époque désigne clairement l'an 518, ΗΙΦ, des Séleucides, 206 de l'ere chrétienne, 14e de Septime-Sévere. Cette médaille est donc postérieure au pillage de Ctésiphon.

§. 22. ARSACE XXX, VOLOGESE V.

La fin de la monarchie des Arsacides approchoit : les enfants de Vologese IV se disputoient un sceptre dont la puissance avoit été affoiblie par un siecle de revers. L'empereur Caracalla voyoit avec satisfaction la discorde entre les freres accélérer la ruine d'un empire rival du sien[2]. Leurs dissensions amenerent en effet la division du royaume. Artaban V demeura souverain de la Médie, de l'Adiabene, et des régions septentrionales de ce vaste empire; et Vologese V, son frere, eut en partage les débris des anciennes capitales que baignoit le Tigre[3]. Sa domination,

(1) Cette médaille inédite se trouve à présent dans la grande collection de M. Cousinery. C'est M. Olivier qui l'a apportée d'Orient, ainsi que le médaillon de Phraate IV, pl. 49, n° 21.

(2) Dion, *Fragm.*, liv. LXXVII, §. 12. Cette particularité paroît se rapporter à l'an 212 de l'ere vulgaire. La guerre civile duroit par conséquent entre les fils de Vologese depuis quatre ou cinq années; car la premiere époque indiquée par les médailles de Vologese V est l'an 209 de la même ere, qui répond à l'an 521 des Séleucides. La derniere de Vologese IV est l'an 206. Sa mort doit être arrivée entre 206 et 209, et ses fils se disputoient encore le trône l'an 212. Probablement la crainte d'une guerre étrangere les mit d'accord peu après cette derniere époque.

(3) On doit le conclure de ce que les médailles grecques des Arsacides, qui étoient frappées dans les villes de Ctésiphon et de Séleucie, ne l'ont été que par l'autorité de Vologese V, dont elles présentent le nom, ou du moins l'effigie. Les détails de l'expédition de Caracalla contre Artaban, et les tentatives du prince parthe contre la ville de Nisibis, prouvent que celui-ci régnoit sur Arbelles et sur les provinces septentrionales du royaume : la domination de Vologese comprenoit la partie méridionale. Artaxerxe, qui venoit de la Perse, attaqua et

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

qui s'étendoit probablement sur la Susiane, sur l'Elymaïs, sur la Perse, sur la Carmanie, et sur les bords du golfe Persique, embrassoit encore les parties les plus méridionales des contrées soumises à son frere.

L'an 215 de l'ere chrétienne, pendant que Caracalla séjournoit à Nicomédie, Vologese fut menacé de la guerre par les Romains, pour avoir donné asile dans ses états à deux personnages que l'empereur réclamoit comme transfuges[1]. Vologese intimidé céda, et les lui fit livrer. Caracalla, qui vouloit, à quelque prix que ce fût, se décorer comme son pere du surnom de Parthique, dirigea ses entreprises contre Artaban; et il réussit, par la plus noire perfidie, à dévaster quelques contrées de ses états, et à faire périr un grand nombre de ses sujets[2].

Un autre orage menaçoit Vologese : les Perses, profitant des troubles et des divisions de l'empire des Parthes, secouerent leur joug; ils avoient pour chef Artaxerxe, que les écrivains orientaux appellent Ardeschir; il étoit de la famille de Sassan, et fils ou petit-fils de Pabek, satrape de ces contrées[3]. Ce chef, que les fragments qui nous restent de l'histoire de sa dynastie

fit périr Vologese avant de marcher contre Artaban, ainsi que nous le verrons par la suite.

(1) Dion, liv. LXXVII, §. 18, 19 et 21, où Vologese est nommé comme régnant sur les Parthes l'an 215 de l'ere vulgaire, 527 des Séleucides. Les deux transfuges que Caracalla demandoit à Vologese étoient un certain Antiochus de Cilicie, et un Tiridate que Fabricius, dans ses remarques sur Dion, a cru sans fondement être un troisieme frere de Vologese et d'Artaban. Ce savant illustre ayant confondu la famille de Sanatrécès, roi d'Arménie, qui avoit pour fils un Vologese et un Tiridate, avec la famille des rois parthes, où un autre Vologese disputoit le trône à son frere Artaban, a épaissi les ténebres dont la suite de ces faits étoit déja enveloppée.

(2) Il fit semblant de demander en mariage une fille de ce prince Arsacide, et s'étant avancé comme ami sur les terres d'Artaban, il y commit d'horribles dégâts qui lui valurent auprès du sénat romain avili le surnom de Parthique.

(3) Nous en parlerons au §. 1 du chapitre suivant.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

et les résultats de ses tentatives nous obligent à regarder comme un grand homme, fit la guerre avec tant d'habileté et de succès, qu'il força Vologese à Kirman, et le priva de la vie[1]. Ayant attaqué Artaban quelque temps après, ce prince périt dans un combat qui mit fin à l'empire des Parthes, et au regne des Arsacides[2]. La chûte de Vologese ne put arriver avant l'an 219 de l'ere vulgaire[3], et Artaban ne périt que sept ans après.

Dans l'obscurité qui enveloppe cette derniere période de l'histoire des Arsacides, le peu que j'en dis dans cet article est fondé sur l'autorité directe d'un écrivain contemporain[4], et sur le témoignage irréfragable des monuments. Quoique ce soit la premiere fois que les faits que je viens d'indiquer se trouvent disposés dans cet ordre et présentés sous cet aspect, les documents sur lesquels je les appuie n'en sont pas moins certains; et les récits contraires ne sont fondés que sur de simples conjectures, ou sur l'ignorance absolue de ces monuments.

Parmi les médailles qui nous font connoître Vologese V, et qui, en indiquant l'époque de son regne, jettent une lumiere nouvelle sur ce point d'histoire, j'en choisis trois, dont deux avec une légende grecque, et la troisieme avec une légende en *pelhvi* ou ancien persan.

(1) Mirkhond, *Histoire des Sassanides*, traduite par M. Silvestre de Sacy, pag. 276 de ses *Mémoires sur quelques antiquités de la Perse*. Palasch ou Vologese est indiqué par l'écrivain mahométan comme gouvernant le Kirman. C'est un bonheur que dans un historien du XV[e] siecle, et si dénué de toute critique, on retrouve encore quelques fragments authentiques de l'histoire ancienne.

(2) L'an 226 de l'ere chrétienne, 538 de l'ere des Séleucides, suivant le calcul d'Agathias, liv. IV, pag. 134.

(3) Nous donnons ici une médaille de Vologese, de l'an 530 des Séleucides, 218 de l'ere vulgaire.

(4) Dion, dont je parle, écrivoit sous le regne du même Artaxerxe qui avoit renversé le trône des derniers Arsaces.

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. L.
N° 19 et 20.

Les deux médaillons n° 19 et 20 ont le module et le type des tétradrachmes; mais le métal en est de très bas aloi, et plus près du cuivre que du potin. La barbarie de l'exécution répond au peu de valeur de la matiere: on y voit d'un côté la tête mal dessinée de Vologese V, couverte de la tiare dont le fanon descend sur l'oreille. Quoique le travail de cette gravure soit très grossier, l'artiste s'est attaché à donner au profil des traits caractéristiques qui empêchent de le confondre avec les portraits de Vologese IV et de Vologese III, prédécesseurs de Vologese V. Un grand B est gravé dans le champ en arriere de la tête. La légende du revers, quoique mutilée et emportée par le bord qui ne s'est pas étendu à cause du défaut de ductilité du métal, laisse apercevoir les caracteres ...ΛΓΑ... ΕΠ..., qui donnent le nom du roi ολΛΓΛσου ΕΠιφανους, *Vologese Epiphane*[1]. L'époque est l'an ΑΚΦ, 521, des Séleucides, 209 de l'ere vulgaire. Des médaillons semblables portent l'époque des années 524, 525, et 527 des Séleucides, 212, 213, et 215 de l'ere vulgaire.

L'on voit encore incontestablement le même portrait sur le médaillon n° 20, dont la légende n'offre que le commencement du titre d'*Epiphane*, ΕΠιφανους: mais l'époque est plus remarquable, parcequ'elle est la derniere de toutes celles que présente la numismatique des rois parthes; c'est l'an ΛΦ, 530, des Séleucides, qui commença dans l'automne de l'an 218 de l'ere vulgaire, et se termina dans l'automne de l'an 219. Caracalla avoit été massacré l'an 217. Macrin avoit combattu Artaban l'an 218. La révolte des Perses avoit commencé, suivant Mirkhond, de-

(1) Barthélemy avoit lu le nom de Vologese sur un autre médaillon semblable du même roi, daté de l'an 524 ou 212 de l'ere vulgaire (*Mém. de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXXII, pag. 681).

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

puis 214[1]; et Artaxerxe marcha quelques années après contre Palasch ou Vologese V, qui étoit maître du Kirman, et le fit mettre à mort avant d'attaquer Artaban, qui cessa de régner et de vivre l'an 226 de l'ere chrétienne.

Les médaillons de Vologese V, que nous avons vus, ont été probablement frappés, ainsi que ceux de ses prédécesseurs, à Ctésiphon ou à Séleucie, anciennes capitales de l'empire des Parthes, que les écrivains orientaux désignent l'une et l'autre par le nom d'*Al-madaïn*, ou de *Villes* par excellence. Le type et la légende grecque justifient cette conjecture. Mais les calamités que ces capitales avoient éprouvées à plusieurs reprises par les invasions des Romains sont probablement la cause de la décadence de l'art qu'on remarque sur ces monnoies, de la barbarie des légendes, et de la dégradation du titre. Quelques unes des autres provinces soumises à Vologese V n'étoient pas dans un état si déplorable. Les médailles frappées immédiatement après son regne, par l'autorité de la nouvelle dynastie des Sassanides, en fournissent une preuve plus que suffisante: mais nous en avons une irrécusable dans une médaille de bronze du même Vologese, avec un type persan et une légende en *pelhvi*.

L'excellent travail de M. de Sacy sur les monnoies des Sassanides, l'un des plus ingénieux qu'on ait jamais faits sur la numismatique et sur les langues de l'Orient[2], m'a fourni le moyen de N° 11.

(1) *Histoire des Sassanides*, p. 267.

(2) J'entends parler des trois mémoires, le premier sur les inscriptions de Nakschi Roustam, le second sur les médailles des Sassanides, et le troisieme sur les inscriptions de Kirmanscha, publiés dans l'ouvrage déja cité, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, Paris, 1793, in-4°.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides, Pl. L.

reconnoître le roi Vologese V sur cette médaille que j'ai fait graver sous le n° 21. Je sais que le savant qui le premier a su la lire l'a attribuée à un autre Vologese qui a régné sur les Perses quelques siecles plus tard[1]. Mais, tout en admirant son érudition et sa sagacité, je ne puis adopter son avis à ce sujet: la médaille que nous examinons est si ressemblante à celles d'Ardeschir ou d'Artaxerxe Ier, par la fabrique, le métal, le module, le style de l'art, le costume du portrait, et la forme des caracteres, qu'on la croiroit l'ouvrage du même artiste et la monnoie du même prince, si on ne trouvoit pas dans la légende[2] le nom de *Balaga* ou de Vologese au lieu de celui d'*Artahshthr*, qu'on lit sur les médailles d'Artaxerxe.

La médaille dont il s'agit appartient donc à un Vologese contemporain d'Artaxerxe, c'est-à-dire à Vologese V, dont nous avons prouvé l'existence par des médailles grecques avec l'époque, par la mention que Dion en a faite, et par le témoignage même des écrivains orientaux qui parlent d'un Vologese prince du Kirman, et vaincu par Artaxerxe. Ce qui complete la preuve de mon opinion, c'est la ressemblance du portrait gravé sur

(1) M. Silvestre de Sacy, dans l'ouvrage cité, pag. 186 et 187. Ce Palasch ou Vologese Sassanide seroit postérieur à Artaxerxe de plus de deux siecles et demi.

(2) Le savant que j'ai cité dans la remarque précédente convient lui-même de cette ressemblance (*loco citato*, pag. 186). Elle est si frappante que les amateurs de la numismatique seront persuadés, au premier coup-d'œil, de la solidité de l'opinion que je propose ici, pourvu qu'ils se procurent les empreintes des deux médailles de bronze, l'une d'Artaxerxe, l'autre de Vologese, les mêmes que M. Silvestre de Sacy a fait graver sous les n° 2 et 8 de la planche 6, et que j'ai fait graver de nouveau ici d'après les originaux, l'une au n° 21 de cette planche; l'autre au n° 2 de la planche suivante. Le soin que M. Mionnet a pris de multiplier les empreintes des médailles du cabinet impérial, et de mettre les amateurs à portée d'en faire l'acquisition, rend cette comparaison extrêmement facile, même pour ceux qui ne peuvent pas la faire sur les monuments originaux.

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. L.

les médailles grecques qui portent le nom de Vologese, avec le portrait gravé sur les médailles persanes qui portent le même nom en *pelhvi*. On trouvera encore dans la note ci-jointe d'autres considérations propres à confirmer ce que je viens d'avancer[1].

La tête de Vologese, sur cette médaille, est couronnée d'une tiare parfaitement semblable, par la forme et par les ornements, à celle dont est couverte sur ses médailles l'effigie de Mithridate Ier, le sixieme des Arsaces, mort plus de quatre siecles avant Vologese (pl. XLIX, n° 6). Ainsi les princes Arsacides avoient conservé les costumes et les cérémonies que leurs ancêtres avoient instituées à l'époque de la premiere splendeur de leur

(1) Qu'on fasse la comparaison de la médaille que M. Silvestre de Sacy attribue à Vologese ou Obalas, Sassanide, avec les médailles des rois de cette même dynastie, mais d'une époque éloignée de son commencement, et on verra que les médailles de Sapor III (qui cependant seroient plus anciennes que celles d'Obalas d'un siecle entier) sont déja, par la fabrique et par le travail, à une grande distance de celles d'Artaxerxe. On peut répéter la même observation en comparant la médaille de Vologese à celle que ce célebre orientaliste attribue à Schariar. Il s'est aperçu lui-même que la tiare ressemble plus à la tiare des rois parthes qu'à celle des rois postérieurs (pag. 201). On la voit, il est vrai, sur la tête d'un roi Sassanide; mais ce roi est Artaxerxe, qui a pris la place des rois parthes. Comment cet antique ornement des Arsacides reparoîtroit-il sur la fin du Ve siecle, lorsque la tiare des monarques de Perse avoit pris toutes ces formes bizarres qu'on remarque sur leurs médailles? La tête du roi est tournée, il est vrai, vers la droite, tandis que sur toutes les médailles des Arsacides la tête du prince est tournée vers la gauche : mais cette différence, ainsi que celle des légendes et des caracteres, ne prouve rien autre chose, sinon que les monétaires grecs de l'empire parthique, ou ceux qui leur avoient succédé, suivoient une méthode qui leur étoit particuliere, et que les monétaires employés sous les rois Sassanides suivoient la plus générale. Cependant la numismatique des rois nous offre d'autres exceptions à cette regle. Sur les médailles des rois de Sicile, sur celles de quelques autres princes de la Thrace et de l'Arménie, etc., les effigies sont tournées vers la gauche du spectateur. Nous avons vu sous Vologese Ier un changement pareil dans la disposition du type des revers, et nous avons conjecturé que ce changement venoit de la différence du lieu où ces médailles avoient été fabriquées.

race, ou qu'ils avoient peut-être imitées des rois Achéménides.

Le type du revers est un autel ardent; ce type a rapport au culte du feu, objet principal de la religion des Perses.

Je transcris ici en caracteres hébreux les caracteres *pelhvi* qui forment la légende du revers, en les copiant du savant ouvrage que je viens de citer, בלאגא יזדאני [1], *Balaga* ou *Balatcha iezdani*, le *divin Vologese*.

(1) A la planche 7, n° 7 de l'ouvrage de M. Silvestre de Sacy, on lit בלאגי; mais ce même savant, à la page 186, a lu בלאגא, et il observe que le dernier caractere peut être pris indifféremment pour un *aleph* ou pour *un jod* (pag. 187).

NOTE.

On a pu voir dans le cours de ce chapitre, que, dans l'examen des époques marquées sur les médailles parthiques j'ai suivi l'ancienne opinion d'Hardouin (*Num. urb. illustr.*, art. Παρθία), qui en calculoit les années d'après l'ere des Séleucides (312 ans avant J.-C.) sans aucune variation. Le savant Freret (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XIX, p. 85 et 110) avoit préféré de compter ces époques d'après la même ere, mais en l'avançant d'une année, à l'exemple des astronomes chaldéens. Cette ere ainsi modifiée est connue par les chronologistes sous la dénomination de l'ere des Grecs (311 ans avant J.-C.). J'ai eu des motifs pour ne pas adopter le calcul de Freret. Il m'a paru qu'on ne devoit pas croire, sans des raisons bien convaincantes, que les villes où les médaillons des Arsacides ont été frappés s'étoient écartées de la méthode générale de compter les années d'après l'ere des Séleucides, méthode qu'on voit suivie par toutes les villes de l'Orient qui ont fait usage de cette ere, et même par Antioche, capitale du royaume dont les villes grecques situées sur le Tigre ont fait partie. En effet les médaillons des Arsacides seroient, dans toute la numismatique de l'Orient, le seul exemple de cet usage. J'ai examiné ces époques, et j'ai vu qu'il n'y en a aucune qu'on ne puisse, sans inconvénient, calculer d'après l'ere des Séleucides; et si Freret préfere une autre ere, c'est que, de son

temps, on ne connoissoit qu'un petit nombre de médailles des Arsaces avec époque; que ces médailles n'avoient pas toujours été bien lues; que beaucoup de fautes ont été rectifiées postérieurement par Pellerin et par Eckhel; et qu'un grand nombre de nouvelles découvertes sont venues enrichir cette suite, et répandre un nouveau jour sur les questions chronologiques qui en dépendent.

Mais ce qui décide irrévocablement la question, c'est le médaillon de Phraate IV, dont j'ai donné le dessin à la planche 49, n° 26: on y lit l'an 311, qui, calculé d'après l'ere des Séleucides, a dû commencer à l'automne de l'an de Rome 752, et finir à l'automne de l'an 753: calculé d'après l'ere des Grecs adoptée par Freret, il ne commenceroit qu'à l'automne de l'an 753, et finiroit à l'automne de l'année suivante. Or à cette derniere époque Phraate IV ne régnoit plus: Phraatacès, le plus jeune de ses fils, lui avoit succédé, comme il est démontré par le fragment du livre LV de Dion, publié par M. l'abbé Morelli; témoignage que Freret n'avoit pu connoître, non plus que le médaillon dont il s'agit, publié pour la premiere fois par Pellerin. Ce médaillon nous présente l'effigie d'un vieux roi, et il est facile de la reconnoître pour celle de Phraate IV. Il est donc démontré que l'époque de l'an 311 ne pourroit appartenir au regne de ce prince, si on ne la calculoit pas d'après l'ere des Séleucides, qui commence à l'automne de l'an 312 avant J.-C.

Le même académicien (*loc. cit.*, p. 103, 104, etc.) semble prêter trop de croyance à l'historien d'Arménie, Moyse de Chorene, toutes les fois que son récit paroît contraire à celui des écrivains grecs et romains. Il adopte le récit de cet historien sur l'origine de Tigrane, malgré le témoignage contraire de Strabon, auteur qui a vécu un siecle à peine après Tigrane, et natif d'un pays limitrophe de l'Arménie: il adopte aussi les traditions de Moyse sur l'état des rois d'Arménie à l'époque de la chûte des Arsacides, de préférence au récit de Dion, auteur contemporain, et qui jouissoit de la confiance de l'empereur Alexandre-Sévere, sous qui ces évènements se passoient, et qui ne put s'empêcher d'y prendre part. Moyse de Chorene paroît ignorer dans son histoire le changement de dynastie arrivé pendant les dernieres années du regne d'Auguste, dans la succession des Arsaces: on n'y trouve aucun indice d'une premiere et d'une seconde race; cependant ce changement, attesté par Tacite, par Josephe, et par une foule d'écrivains orientaux, excita des guerres dans lesquelles les empereurs romains avoient pris les armes ou interposé leur autorité. D'ailleurs les monuments numismatiques qui nous sont parvenus s'accordent tous à soutenir l'autorité des écrivains grecs et latins, lorsqu'il s'agit de la succession des princes Arsacides et de la

durée de leurs regnes, et à démentir les récits contraires d'un écrivain du Ve ou VIe siecle, qui peut bien avoir puisé ses matériaux dans les chroniques plus anciennes du syrien Mar-Ibas, sans mériter pour cela plus de croyance; puisque Freret lui-même reconnoît *l'ignorance et la hardiesse* de ce syrien (*loc. cit.*). En parcourant l'ouvrage de Moyse de Chorene, je suis persuadé qu'il lui arrive souvent ce que Freret suppose être arrivé à quelques historiens grecs et latins, savoir, *de prendre pour souverains de cette nation* (des Parthes) *des gouverneurs d'un canton ou des commandants d'un corps de troupes* (p. 105).

Après ces remarques, qui m'ont paru nécessaires pour éclaircir les doutes qui pourroient naître sur plusieurs points de l'histoire des Arsacides, je dois ajouter une autre remarque particuliere sur les légendes de leurs médailles. Elles sont à la vérité plus chargées de titres et de surnoms honorifiques que celles des autres princes; mais je n'ai jamais vu, et les numismatistes qui ont examiné les médailles dans ces derniers temps avec plus de critique que leurs prédécesseurs n'ont pas vu non plus, ces titres singuliers que Spanheim, Vaillant, et d'autres antiquaires croyoient avoir lus sur ces monuments : telles sont les épithetes de ΜΙΤΡΑΗΤΟΥ, de ΠΑΝΑΡΙΣΤΟΥ, d'ΑΜΦΙΜΑΧΟΥ, et je ne sais quelles autres. Ainsi je doute fort de la sincérité de la leçon de ces mots, forgés, à ce qu'il paroît, par l'imagination de quelques antiquaires qui ont voulu tirer parti de certaines légendes presque barbares où les titres accoutumés des Arsaces ont été bizarrement altérés. On peut en voir des exemples aux n° 15 de la planche 49, et 5, 7, 17, etc. de la planche 50.

Je n'ai pas lu non plus sur aucune médaille parthique le titre de ΘΕΟΣ, *dieu*, sans qu'il soit suivi du surnom d'ΕΥΠΑΤΩΡ, *Eupator* (fils d'un pere illustre); et dans ce cas il désigne Phraate III. J'ai fait graver parmi les médailles incertaines des Arsacides (pl. 50, n° 22) une drachme qui ressemble beaucoup à celle que Vaillant a publiée en l'attribuant à Mithridate Ier (*Reg. Parth.*, p. 48); on voit par ce dessin que le Θ qu'on a pris pour la lettre initiale du mot θεὸς n'est qu'une de ces lettres solitaires qu'on remarque dans le champ de plusieurs drachmes, où elle est accompagnée de quelques monogrammes qu'on a pu prendre pour la suite de ce mot. Au reste je pense que la médaille appartient à Phraate III.

Je suis plus incertain relativement à la médaille gravée n° 23 : la tête a quelque ressemblance avec celle d'Orode Ier (pl. 49, n° 18 et 19): mais elle n'a pas au milieu du front la caruncule qui distingue l'effigie de cet Arsace : d'ailleurs ce portrait paroît annoncer plus de jeunesse. N'appartiendroit-il pas à Mithridate III, frere et prédécesseur d'Orode ?

Enfin la petite médaille de bronze qni est gravée sous le n° 24 est extrê-

mement curieuse par le type et les marques ou hiéroglyphes du revers : on y voit un cerf, symbole de la Diane persique, ou Anaïtis, révérée par tout l'empire parthique, ainsi que les indications d'Isidore de Charax suffisent seules pour le prouver. Nous avons vu huit figures de cerfs orner la tiare de Phraate II (pl. 49, n° 8 et 9). L'un des hiéroglyphes ou emblêmes gravés dans le champ forme un cercle surmonté de trois rayons ; l'autre est pareillement un cercle d'où descendent deux lignes divergentes. Ce dernier emblême mérite une attention particulière ; on le retrouve dans les monuments de Persépolis ; on le retrouve encore sur les médailles des Sassanides : nous en parlerons à la planche 51, n° 7 et 9. La légende de la médaille donne le nom et les titres un peu mutilés *du roi des rois Arsace Evergete Epiphane Philellene :* le portrait ressemble à celui de Mithridate II.

CHAPITRE XVI.

ROIS DE PERSE
DE LA DYNASTIE DES SASSANIDES.

§. 1. ARTAXERXE Ier OU ARDESCHIR BABEKAN.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

Cet homme extraordinaire étoit né parmi les Perses, qui, dépouillés depuis six siecles de l'empire de l'Asie, et assujettis aux Grecs et ensuite aux Parthes, avoient cependant conservé leur langue, leur religion, et leur caractere national. Il étoit appelé par sa naissance à participer au gouvernement[1]. Son pere, Pabec, fils de Sassan, étoit, sous l'autorité des princes Arsacides, satrape des Perses, et prenoit le titre de roi[2].

(1) Agathias, *De rebus Justiniani imp.*, liv. II et IV; Dion, liv. LXXX, §. 3; Hérodien, liv. VI; Lampride, *in Alex. Sever.*, chap. 55, sont les principaux auteurs grecs et latins qui nous fournissent des autorités sur les époques et sur les évènements de ce regne. J'ai profité aussi de la traduction de Mirkhond par M. Silvestre de Sacy. Quoique cet auteur arabe ne soit pas plus ancien que le XVe siecle de l'ere vulgaire, il peut avoir profité de quelques écrivains antérieurs et même contemporains. J'ai fait usage de quelques remarques de Tillemont; de cet extrait d'écrivains orientaux que M. Mouradjea d'Ohsson a publié sous le titre de *Tableau historique de l'Orient;* et de la double compilation que nous ont donnée, sur l'histoire des Sassanides, les auteurs anglais de l'*Histoire universelle*, liv. II, chap. 13, tom. VII, de la traduction française imprimée à Amsterdam.

(2) Son nom est écrit aussi Babec ou Papac, ce qui revient au même. J'ai préféré à toute autre la tradition que je viens d'indiquer sur la naissance d'Artaxerxe, parcequ'elle se trouve confirmée par les

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

Les désastres de la dynastie régnante pouvoient inviter Artaxerxe à la révolte; mais on assure que des circonstances particulieres l'y forcerent. Quoi qu'il en soit, après s'être déclaré indépendant, il attaqua Vologese V dans le Kirman[1], et quelques années après Artaban, frere de Vologese.

Sa valeur et sa fortune firent disparoître tous ses rivaux; les derniers rejetons de la famille des Arsacides se réfugierent dans l'Arménie, et une princesse de la maison détrônée entra dans le harem du vainqueur. Artaxerxe avoit un de ces caracteres prononcés qui distinguent les fondateurs des empires de la foule des princes nés dans la pourpre. A peine eut-il paré sa tête de la tiare du roi des rois, qu'il prit avec ce titre toutes les idées grandes et utiles qui rendent les monarchies puissantes et respectables, et donnent aux nations vieillies une vigueur nouvelle. Il replaça sur le trône la religion de Zoroastre, dont il fit reconnoître les dogmes et réformer la discipline par une assemblée de mages, qu'il sut choisir et diriger. Il détruisit, ou du moins il réprima cette espece d'anarchie féodale qui paralysoit les forces de l'empire. Des entreprises hardies, dont il dut le succès à l'organisation politique qu'il venoit d'opérer, releverent l'éclat de son regne; il transporta le siége de son empire dans l'ancienne capitale des Perses[2]; il fit sentir aux Ar-

inscriptions grecques et pelhvi de Nakschi Roustam, interprétées d'une maniere si certaine et si étonnante par M. Silvestre de Sacy. Artaxerxe y est appelé υἱὸς θεοῦ Παπάκου βασιλέως, *fils du divin Papacos, roi*, (*Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, planche 1). Eutychius d'Alexandrie donne aussi Pabec pour pere, et Sassan pour aïeul à Artaxerxe, qu'il appelle Azdaschir (voyez l'ouvrage cité, page 32 et 33, et les notes (48) et (49).

(1) Mirkhond, pag. 276. Voyez ce que j'ai remarqué au §. 22 du chapitre précédent, où j'ai fait connoître l'existence de Vologese V, et quelques faits qui le concernent.

(2) Istakhar ou Estakhar, qu'on croit être la même ville que Persépolis. On peut

sacides fugitifs que l'Arménie ne pouvoit pas les soustraire à sa dépendance; il voulut faire revivre les anciennes prétentions des Parthes et les droits des Achéménides, ensevelis sous les débris du trône de Darius, et il osa redemander aux Romains les plus belles provinces de l'Asie dont ils étoient en possession. Mais l'ignorance des peuples de l'Orient dans l'art de la guerre les a toujours fait succomber quand ils ont eu à lutter contre la tactique et la discipline des armées européennes. Ni les troupes d'Artaxerxe ni leur courage ne purent l'empêcher d'essuyer une grande défaite. Il est vrai que ce prince sut mieux réparer ses pertes qu'Alexandre-Sévere, qui étoit passé en Orient, ne sut profiter de ses avantages; mais le roi des rois sentit qu'il falloit renoncer à toute espérance de conquête du côté de l'Occident[1]. Son autorité cependant fut respectée en Arménie; et son empire rajeuni, repeuplé, et embelli de nouvelles villes, fut le glorieux héritage qu'il transmit à Sapor son fils. Il avoit admis de son vivant ce prince à partager avec lui l'autorité souveraine[2].

lire ce que M. Mongez a recueilli sur cette ville célebre, dans le tome III *des Mémoires de littérature et beaux-arts de l'Institut de France*, où il a profité des lumieres que M. Langlès lui avoit fournies. La restitution de cette capitale devoit flatter les Perses; et en même temps Artaxerxe paroissoit rentrer dans l'ancienne demeure de ses ancêtres; car Bahman, pere de Sassan, étoit, si l'on en croit les écrivains orientaux, un rejeton de la famille des Kéaniens ou des Achéménides : nous avons vu que les fondateurs de la dynastie des Arsacides avoient affecté de se donner la même origine.

(1) Le triomphe persique d'Alexandre-Sévere, et la relation qu'il fit de sa campagne de Perse au sénat romain, passent chez quelques historiens modernes pour des fanfaronnades (voyez Gibbon, *History of the decline and fall of roman empire*, chap. VI et VIII); mais Lampride réfute le récit d'Hérodien, sur lequel ils se fondent (*Alexand. Sever.*, chap. 57); et j'observe que la cessation de toute hostilité de la part du monarque persan, et l'oubli de toutes ses prétentions, dans une circonstance où l'empereur romain étoit obligé de transporter ses forces dans la Germanie, semblent prouver qu'Artaxerxe avoit réellement été battu.

(2) Mirkhond, pag. 278. Cette tradition

Artaxerxe avoit régné pendant vingt-six ans ; les douze premiers sur les Perses révoltés, les quatorze suivants sur l'empire entier qu'il avoit conquis l'an 226 de l'ere vulgaire; il mourut vers l'an 240.

N° 1 et 2.

Des deux médailles gravées sous les n° 1 et 2, la premiere est d'argent, la seconde est de bronze; elles ont été dessinées d'après les originaux. Quand on a lu l'explication que M. Silvestre de Sacy a donnée de leurs légendes, on ne peut plus douter que ces médailles n'appartiennent l'une et l'autre à un Artaxerxe, roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, et que ce ne soit au fondateur même de la monarchie qu'il faut les attribuer[1].

Le nom du roi, ארתחשתר, ARTaHHSCHeTHR, se lit du côté de la tête, et plus clairement sur le revers de la médaille[2] : ce nom a été traduit en grec par Artaxerxe ou Artaxare. La tête du roi, par l'arrangement de la coiffure et de la barbe, est facile à

est confirmée par une belle remarque du savant orientaliste que j'ai occasion de citer si souvent dans ce chapitre. Une médaille d'argent, qui présente d'un côté le nom et l'effigie d'Artaxerxe, offre dans la légende du revers le nom de Sapor, son fils (*Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, pag. 195 ; Pellerin, IIIe *Supplément*, pl. 1, n° 12). L'usage dans lequel, suivant les écrivains orientaux, étoient les rois Sassanides, et Artaxerxe lui-même, de faire graver en quelques occasions dans la légende de leurs monnoies le nom des personnages qu'ils vouloient honorer d'une maniere très distinguée (*Tableau historique de l'Orient*, tom. II, pag. 172), me persuade que la réunion des noms d'Artaxerxe et de Sapor sur la même médaille n'est pas l'effet d'une erreur du monétaire.

(1) Voyez le *Mémoire sur les médailles des Sassanides*, inséré dans l'ouvrage cité (pag. 166, pl. 6, n° 1 et 2, et pl. 7, n° 3, et pag. 178 et sqq.).

(2) J'ai rendu les caracteres pelhvi en caracteres hébraïques, à l'exemple de M. Silvestre de Sacy et d'autres savants. Ce nom est composé de sept lettres que j'ai fait imprimer en caracteres majuscules, et j'ai suppléé en caracteres romains les voyelles qui manquent, suivant l'usage de plusieurs langues orientales. Il faut cependant observer que le TH et le SCH ne sont exprimés, en pelhvi comme en hébreu, que par un seul caractere.

Chap. XVI.
Rois de Perse, Sassanides.
Pl. LI.

distinguer des portraits des princes Arsacides. Cette coiffure est ornée du diadême et surmontée d'un globe : on la retrouve, à peu de différence près, sur quelques médailles de bronze marquées d'une époque plus ancienne, et sur lesquelles est gravée l'effigie de différents princes que le défaut de légende empêche de reconnoître[1]. L'autel du feu est gravé sur le revers, et il est parfaitement semblable à celui qu'on a pu remarquer sur la médaille de Vologese V, avec une légende en *pelhvi*.

Artaxerxe est représenté sur la médaille de bronze dans le costume d'un roi parthe. Sa tiare est la même que celle des Arsacides. Les historiens nous apprennent qu'Artaxerxe orna sa tête de cette tiare, *cidaris*, lorsqu'il s'empara du trône d'Artaban, et qu'il se fit reconnoître pour roi des rois[2]. Ce costume rend la médaille d'Artaxerxe si ressemblante à celle de Vologese V, que nous avons expliquée, qu'il est impossible de croire, ainsi que nous l'avons déja dit, que ces deux médailles n'appartiennent pas à des princes contemporains. Cette observation confirme l'opinion de M. de Sacy, qui attribue la médaille de bronze ainsi que la médaille d'argent au fondateur de la monarchie. Son opinion est appuyée sur la simplicité du type des

(1) On peut voir quelques unes de ces médailles gravées dans les ouvrages de Pellerin (*Supplément* IIIe, pag. 23 et suiv.) : elles portent des époques tirées, suivant toutes les apparences, de l'ere des Séleucides (v. Eckhel, D. N., t. II, p. 559).

(2) On ne peut attribuer qu'au peu d'instruction et au défaut de critique des écrivains orientaux ce qu'ils rapportent d'Artaxerxe, qu'il fut le premier à prendre le titre de roi des rois, que les Arsacides n'avoient jamais pris : mais cette médaille confirme d'une maniere incontestable leur assertion, que le chef de la dynastie des Sassanides orna sa tête de la tiare des Arsacides. La phrase d'Agathias (liv. II, p. 64) : Ἀρτάβανον μὲν ἀναιρεῖ τὸν βασιλέα· ἑαυτῷ δὲ περιθεὶς τὴν κίδαριν κ. τ. λ. : « Il fait mourir Artaban, et ceignant sa tête de la tiare, etc. », donne à entendre qu'Artaxerxe a posé sur sa tête la tiare d'Artaban. En effet les auteurs grecs donnent ordinairement le nom de κίδαρις, *cidaris*, à la tiare des rois des parthes et de ceux d'Arménie.

revers[1], sur celle de la coiffure des têtes[2], enfin sur la forme et le style des légendes[3]. Les médailles des Sassanides qui ont régné à des époques postérieures different considérablement dans toutes ces particularités; elles different aussi par la fabrique[4]. A toutes ces preuves on peut en ajouter une derniere, qui n'est pas moins convaincante puisqu'elle est tirée de la comparaison des bas reliefs qu'on voit encore à Nakschi Roustam : il est facile de reconnoître, même dans les dessins peu soignés qu'on en voit dans le Voyage de Niebuhr[5], que les deux figures équestres dont l'une représente Artaxerxe et l'autre Sapor son fils, comme les inscriptions qu'on y lit ne permettent pas d'en douter, ont les mêmes coiffures que nous présentent les portraits de ces deux princes sur leurs médailles d'argent.

Artaxerxe, dans ces bas-reliefs, a non pas la tiare des Arsacides, mais l'ornement de tête des rois perses, qui consiste en une calotte surmontée d'un globe, ainsi que nous le voyons sur la médaille d'argent n° 1; et la tête de Sapor I[er] est parée des

(1) Ordinairement dans les revers des médailles postérieures au regne d'Artaxerxe, même dans celles de Sapor son fils, l'autel du feu est au milieu de deux figures.

(2) La simple tiare des Arsacides ne paroît plus sur la tête des rois suivants; leurs coiffures deviennent plus surchargées d'ornements à mesure qu'on s'éloigne du commencement de la monarchie.

(3) Sur les médailles d'Artaxerxe et de son fils Sapor, la légende du côté de la tête contient un moindre nombre de titres que sur la plupart des médailles des rois qui ont régné quelque temps après lui; les deux mots de la légende du revers sont écrits tout entiers. Le contraire arrive dans les médailles postérieures. Ces différences méritent d'être remarquées, parceque les deux autres Artaxerxe ou Ardeschir qui ont régné sur les Perses ne sont montés sur le trône que plusieurs générations après Artaxerxe I[er]; Artaxerxe II a commencé à régner vers l'an 380 de l'ere vulgaire, et Artaxerxe III vers l'an 629.

(4) Il suffit pour se le persuader d'examiner les médailles originales de Sapor III.

(5) Tom. II, pl. 32, B; 33, C : voyez M. Silvestre de Sacy, *loco citato*, p. 65.

mêmes ornements que nous aurons lieu de remarquer sur ses médailles[1].

§. 2. SAPOR Ier OU SCHAPOUR TIRDEHH.

Le génie guerrier d'Artaxerxe avoit passé en héritage à Sapor son fils unique; mais celui-ci étoit loin de réunir les vertus civiles de son pere. A peine assis sur le trône, Sapor sortit de ses états[2] pour attaquer les provinces romaines. Gordien Pie, qui régnoit alors, accourut sur l'Euphrate. La bravoure inconsidérée des barbares commençoit déja à fléchir sous la valeur

(1) Je rapporte ici, en caracteres hébreux, les légendes des médailles n° 1 et 2 telles que les a lues M. Silvestre de Sacy (*loco citato*, pag. 178 et 180) : la légende du côté de la tête est, dans la médaille n° 1,

מזדסן בה ארתחשתר מלכאן מלכא איראן מינו גתרי מן יזדאן

MAZDASN BEH ARTAHSCHETHR MALCAN MALCA IRAN MINO TCHETRI MEN IEZDAN,

c'est-à-dire, l'*Adorateur d'Ormusd, l'excellent Artahschetr, roi des rois de l'Iran, de la race céleste des dieux.* Au revers on lit :

ארתחשתר יזדאני

ARTAHSCHETHR IEZDANI ;

c'est-à-dire, *le divin Artahschetr.* J'ai fait graver plus en grand, et au-dessous de la médaille, les caracteres qui composent ce dernier mot.

Les légendes de la médaille de bronze n° 2 sont celles-ci, du côté de la tête,

מזדסן בה ארת··· מלכאן מלכא אי···

MAZDASN BEH ARTA... MALCAN MALCA I...;

l'*Adorateur d'Ormusd, l'excellent Artahschetr, roi des rois de l'Iran.* Iran est le nom que les orientaux donnent à la Perse. Le revers n'offre qu'une partie de la légende,

חשתר יזדאני

...HSCHETHR IEZDANI ;

le *Divin Artahschetr.* Ainsi les deux légendes combinées présentent le nom du roi tout entier, tel que je l'ai fait graver au-dessous de la médaille n° 2.

(2) Si Rouschenk ou Roxane, la mere de Sapor, étoit, comme le disent les écrivains orientaux, fille de l'un des derniers Arsaces, son pere a dû être Vologese V, et non Artaban V. Ce dernier prince n'avoit été vaincu par Artaxerxe qu'en 226; et Sapor, qui monta sur le trône l'an 240, attaqua les Romains l'année suivante. Il n'est pas vraisemblable qu'il ne fût âgé que de treize à quatorze ans. Vologese V avoit été vaincu sept ou huit années auparavant; et si Sapor étoit né d'une de ses filles, il pouvoit être âgé d'environ vingt ans.

disciplinée des Romains, lorsque l'ambition d'un Arabe nommé Philippe, général des prétoriens, qui osa se revêtir de la pourpre et qui se l'assura par l'assassinat de son maître, fit terminer d'une maniere avantageuse au roi perse une guerre dont la continuation auroit empêché l'usurpateur de recueillir les fruits de son attentat. Philippe fit une paix honteuse que Sapor se proposoit de rompre à la premiere occasion qui lui paroîtroit favorable. Il la trouva dans les calamités qui affligerent l'empire romain, en 251, et qui causerent et suivirent la mort de Trajan Dece. Sapor envahit alors la Mésopotamie et la Syrie; et Valérien, malgré son âge avancé, se transporta en personne dans l'orient. Le défaut de talents militaires dans ce prince, la fortune et la trahison seconderent Sapor au-delà de ses espérances : il réussit à faire l'empereur prisonnier. Ni l'âge vénérable du captif, ni la dignité du premier trône du monde, ni les égards réciproques que se doivent les monarques, ne purent empêcher le fils d'Artaxerxe de faire subir à Valérien les humiliations de l'esclavage, de se refuser à toute espece de négociation pour sa délivrance; et, après qu'une captivité de plusieurs années eut mis fin à la vie malheureuse de ce prince, de faire suspendre sa peau dans un des temples[1] du feu.

Chap. XVI.
Rois de Perse, Sassanides.
Pl. LI.

Fieres de ces succès, les armées perses repasserent l'Euphrate

(1) Ce fait qu'on ne peut pas révoquer en doute, puisqu'on y fait allusion dans une lettre écrite à Sapor II par l'empereur Constantin-le-Grand qui régnoit peu d'années après la mort de Valérien (Eusebe, *Vita Constantini*, l. IV. c. 11), se trouve aussi autorisé par l'usage des Perses. Mirkhond raconte (pag. 296), ainsi que nous le verrons ci-après au §. 4, que Bahram Ier fit suspendre à la porte d'une ville la peau de l'hérésiarque Manès qu'on avoit exécuté. D'ailleurs des trophées de cette espece n'étoient pas inconnus en Orient dès la plus haute antiquité. Les Philistins suspendirent dans le temple de Dagon la tête de Saül mort sur le champ de bataille. (*Paralipom.*, I, c. x, v. 10.)

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

et allerent porter de nouveau la désolation dans l'Asie mineure et dans la Syrie. La politique du prince Sassanide excitoit en même temps à la révolte les nations sujettes de l'empire romain, et favorisoit les tyrans qui profitoient de ces troubles pour se rendre indépendants en Orient. Les désordres des provinces de l'Asie étoient à leur comble, lorsque Odénath, prince de Palmyre, revêtu d'une autorité que ses victoires et le consentement de l'empereur Gallien rendirent légitime, ayant pris le commandement de quelques débris des armées romaines, apprit à Sapor à connoître les revers. Odénath lui fit essuyer des pertes immenses, le repoussa dans ses états, et le menaça jusque dans son ancienne capitale. Sapor n'osa plus attaquer par la suite les provinces romaines, même depuis que le sceptre d'Odénath eut passé, avec son épée, entre les mains de sa veuve. Les querelles de religion qui s'éleverent chez les Perses avec la doctrine de Manès, et la persécution du christianisme, exercerent l'énergie inquiette et féroce de ce monarque pendant les dernieres années de sa vie, qui ne s'étendit pas jusqu'à la vieillesse, et se termina vers l'an 271 de l'ere vulgaire[1].

N° 3 et 4.

J'ai fait graver sous les n° 3 et 4 deux médailles de Sapor Ier. M. Silvestre de Sacy, qui en a expliqué la légende, les avoit déja publiées[2]. Les dessins que j'en présente ici ont été copiés d'après

(1) Les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* racontent que Sapor Ier mourut sous les ruines de sa tente, que ses courtisans, ne pouvant plus le supporter, firent tomber sur lui. Ils citent pour ce fait l'autorité de Mirkhond: cet auteur le rapporte, non à Sapor Ier, mais à Sapor III, (p. 319).

(2) *Memoires sur diverses antiquités de la Perse*, pl. 6, n° 6 et 5, et pl. 7, n° 4. La médaille n° 6, dans l'ouvrage cité, est la même que Pellerin avoit fait connoître (IIIe *Supplém.*, pl. 2, n° 2), et qu'on a gravée ici n° 3. Le n° 5 répond à notre n° 4.

les originaux avec une plus grande fidélité pour ce qui a rapport aux portraits. La physionomie de Sapor a un air extrêmement sévere; sa tête est ornée d'une couronne qu'on voit pour la premiere fois sur les portraits des souverains; elle est crénelée et ornée de fanons qui couvrent les oreilles; elle est d'ailleurs surmontée d'un globe comme la calotte d'Artaxerxe. Sapor paroît avoir substitué la tiare des mages à la tiare des Arsacides[1], avec la seule différence de ce globe qui s'éleve sur le sommet, et qui sur les médailles des Sassanides paroît distinguer la coiffure des rois[2].

Le revers a pour type un autel sur lequel brûle le feu sacré: deux mages avec leurs tiares crénelées sur la tête, armés de piques et ayant leur épée au flanc, le gardent, et tournent le dos à la flamme, afin que leur haleine n'en altere pas la pureté[3].

(1) Je fonde cette conjecture sur les médailles de cette suite, au revers desquelles les mages, ou *mobeds,* qui sont à la garde du feu sacré, ont des couronnes crénelées de la même forme que la couronne des rois, excepté que le globe n'y paroît pas. Les souverains des Perses, depuis les temps les plus reculés, étoient revêtus de la dignité sacerdotale des mages (Cicéron, *Divin.*, l. I, §. 41; Brisson, *de Regno Persarum*, p. 7 et 80); les Arsacides l'étoient aussi (Tacite, *Annal.,* l. XV, c. 24; Pline, l. XXX, §. 6). Les dariques, monnoie frappée sous les Achéménides, ont pour type la figure du roi décochant l'arc, et coiffée d'une couronne crénelée ou radiée, semblable à celle que nous voyons sur les médailles des Sassanides. Il est vraisemblable qu'on a voulu, par ce type, faire allusion à l'autorité des grands rois qui étoient en même temps pontifes de leur religion et généraux de leurs armées.

(2) On peut voir les effigies des Arsacides avec ce même ornement sur les médailles citées ci-dessus, et que l'on croit frappées par les Perses. M. Tychsen, dans une dissertation dernièrement imprimée à Goettingue, et qui a pour titre, *Commentatio de numis veterum Persarum*, p. 15, pense que le globe dont la tiare des princes persans est surmontée a la même signification que le globe que les empereurs de Rome tiennent dans leur main, c'est-à-dire le gouvernement d'une grande partie du monde (*rector orbis*).

(3) Sur quelques monuments décrits par Niebuhr, les mages qui approchent de l'autel ont, pour le même motif, la bouche

CHAP. XVI.
Rois de Perse, Sassanides.
Pl. LI.

Les légendes sont presque les mêmes que celles des médailles d'Artaxerxe. Sur le revers du n° 3 on lit distinctement le nom du roi écrit en sept caracteres pelhvi, שחפוהרי, SCHaHPOUHRI[1]. On lit le même nom du côté de la tête; mais les caracteres ne sont pas tous aussi distincts que sur le revers.

Les légendes de la médaille n° 4 offrent le même nom, mais avec la transposition de quelques caracteres[2].

M. Silvestre de Sacy attribue ces médailles à Sapor II[3]. J'ose n'être pas de son avis, et les attribuer à Sapor I[er].

enveloppée d'un bandeau; c'est le *pénom* des Parses, dont il est fait mention dans le *Zend-Avesta*. Voyez aussi Strab., l. XV, p. 732 et 733.

(1) Les sons SCH et OU sont indiqués, en pelhvi comme en hébreu, par un seul caractere.

(2) Voici les légendes telles que M. Silvestre de Sacy les donne en caracteres hébreux:

N° 3, du côté de la tête,

מזדיסן בה שחפוהר מלכאן מלכא איראּ··· גתרי מ···

MAZDIESN BEH SCHAHPOUHR MALCAN MALCAN IRA*n* *mino* TCHETRI M*en* IEZD*ani*;

l'*Adorateur d'Hormuz, l'excellent Schahpouhr, roi des rois de l'Iran, de la race céleste des dieux*. Au revers,

שחפוהרי יזד···

SCHAPOUHRI *iezd*.

le *Divin Schahpour*.

N° 4, du côté de la tête,

מזדיסן בה שחפורח מלכאן מ··· יראן מנו גתרי מן יזדאן

MAZDIESN BEH SCHAHPOURH MALCAN M*alca* IRAN MINO TCHETRI MEN IEZDAN;

l'*Adorateur d'Hormuz, l'excellent Schahpour, roi des rois*, etc. Au revers,

שחפחורי ···דאני

SCHAPHOURI *iez*DANI;

le *Divin Schahpour*. M. Silvestre de Sacy regarde ces transpositions de lettres comme des erreurs des monétaires.

(3) Page 206 et 207. Ce savant n'avoit pas connu la médaille inédite de Sapor II que j'ai fait graver ici au n° 8. Faute de l'avoir vue, il reconnoissoit Sapor I[er] sur une médaille de Pembroke, sur laquelle le roi semble coiffé d'une tiare parthique, et dont le revers présente deux fois le nom de Sapor. En examinant cette médaille sur la gravure, on voit qu'on ne peut avoir une grande confiance dans la fidélité du dessin. La médaille paroît être mal conservée ou mal rendue. D'ailleurs nous avons vu Artaxerxe I[er] tantôt coiffé d'une maniere particuliere, tantôt décoré de la tiare parthique: son fils Sapor peut en avoir usé de même (voyez la dissertation déja citée de M. Tychsen, p. 15.). Ce qui est plus certain, c'est que sur les bas-reliefs de Nakschi Roustam ce prince est coiffé d'une couronne crénelée, d'où sortent sa chevelure flottante et les rubans gaufrés qui attachent son diadême, comme sur les médailles que je lui attribue. Je serois très flatté si ces remarques et la médaille de Sapor II, qu'on peut voir à présent dans la collection de

Chap. XVI.
Rois de Perse, Sassanides.
Pl. LI.

Ce qui me semble démontrer la vérité de ma conjecture, c'est que, parmi les médailles qui nous présentent trois différents Sapor, celles que nous examinons maintenant se rapprochent plus des médailles d'Artaxerxe Ier par la fabrique ainsi que par les particularités des costumes et des types. La tiare de Sapor Ier, quoique d'une forme différente de la tiare d'Artaxerxe Ier, a cependant des fanons qui descendent sur l'oreille, comme celles de son pere et de ses successeurs immédiats; et les coiffures de Sapor II et de Sapor III laissent l'oreille découverte. Dans les revers, l'autel, sur les médailles de ces derniers, differe pour les ornements; et les figures qui le gardent ont la face tournée du côté du feu sacré. Plusieurs autres différences que M. Silvestre de Sacy a remarquées sur les médailles de Sapor III, et que nous aurons lieu d'observer sur celles de Sapor II, viennent à l'appui d'une opinion que la seule ressemblance, relativement à l'art et à la fabrique, entre les médailles de Sapor Ier et celles d'Artaxerxe son pere, doit rendre probable pour tous les numismatistes.

§. 3. HORMISDAS IER OU HORMUZ *AL HORRI*, OU LE LIBÉRAL.

Ce prince succéda à son pere l'an 271 de l'ere vulgaire, et mourut vers la fin de l'année suivante, ou tout au plus tard au commencement de l'an 273.

Les historiens orientaux parlent très favorablement de son caractere; on ne peut lui reprocher que son penchant pour la

M. Cousinery, pouvoient obtenir à mes conjectures l'assentiment du savant illustre à qui nous devons l'intelligence de cette partie difficile et intéressante de la numismatique orientale.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

doctrine de Manès, source de querelles religieuses qui ont duré long-temps après sa mort.

N° 5.

La médaille d'argent n° 5 a été publiée par Hyde, et attribuée à ce prince par M. Silvestre de Sacy[1]. Malgré la copie peu exacte des caracteres dans le dessin que Hyde en a fait graver, l'orientaliste français a découvert dans la légende du revers cinq caracteres pelhvi qui répondent en hébreu à ceux-ci, אי.... אוח, AOUH.....AI, et qui font partie du nom *Aouhrmasdaï*, qu'Agathias a converti en celui d'Hormisdas, et dont les orientaux, en l'abrégeant, ont fait celui d'Hormuz[2].

L'autel du feu, représenté sur le revers, ressemble entièrement à celui qui est le type des médailles d'Artaxerxe, n° 1 et 2. La simplicité de ce type, ainsi que le style du dessin, portent à attribuer cette médaille au plus ancien des Hormisdas, au fils de Sapor Ier[3]. Ainsi ce monument confirme en partie la tradi-

(1) Cette médaille, tirée du cabinet de M. Duane, a été gravée dans une planche qu'on trouve au commencement de la seconde édition de l'ouvrage de Hyde (*de Religione veterum Persarum*, n° 4). M. de Sacy l'explique (*Mém. sur diverses antiquités de la Perse*, p. 196 et 197).

(2) Le même savant a trouvé le nom d'Hormisdas écrit de la même maniere dans une inscription existante à Nakschi Roustam, et gravée en deux especes de caracteres pelhvi, avec la traduction grecque. On la lisoit au-dessous d'un portrait d'Hormisdas, sculpté sur le rocher : le nom du roi est traduit en grec par celui de ΔΙΟϹ, *Jupiter*, attendu la correspondance que les païens reconnoissoient entre Horomasde, le principe du bien, et leur Jupiter, dieu bienfaisant dont le nom latin se rapporte particulièrement à ce caractere. Le nom d'Hormisdas étoit tiré de celui d'Horomasde, comme le nom propre *Dius* étoit tiré du nom *Dios*, Διὸς, *de Jupiter*. Mais le nom du roi Sassanide se trouve écrit en zend, *Ahoromezdao*, ce qui est très près du nom *Aouhrmazdaï* de la médaille et de l'inscription (*Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, pl. 1, C, et p. 24, 62, et 106).

(3) La différence de la coiffure du roi vient sans doute du peu d'intelligence du dessinateur qui n'en connoissoit pas la forme, ou même de ce que la médaille étoit un peu usée : du reste on y reconnoît le même ajustement à-peu-près que celui de Sapor sur les médailles n° 3 et 4.

tion rapportée par les écrivains orientaux, que ce prince ressembloit à son grand-pere Artaxerxe par la physionomie[1] autant que par la conduite. La comparaison des médailles gravées sous les n° 1, 2, et 5, peut nous convaincre de cette ressemblance entre l'aïeul et le petit-fils.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl LI.

§. 4. VARARANE IER OU BAHRAM SCHAHINDEH.

La bonté et la douceur furent le caractere distinctif de Vararane, fils d'Hormisdas[2]. Son regne fut court et sans guerres[3]; mais les disputes sur la religion parurent pendant quelques moments troubler la paix intérieure de l'empire. Manès et ses sectateurs, condamnés dans une assemblée de mages, éprouverent que Vararane, malgré sa douceur naturelle, n'oublioit pas dans les occasions que le glaive de la justice étoit remis entre ses mains. La peau de l'hérésiarque écorché, suspendue à la porte d'une des villes principales du royaume, effraya tous ses sectateurs, dont la plupart chercherent leur salut dans l'émigration. Quelques écrivains prétendent que la mort de Vararane, arrivée au commencement de la quatrieme année de son regne, ne fut pas naturelle, et que le fer ou le poison mirent une fin prématurée à sa vie[4]. Si cet évènement eut lieu,

(1) Mirkhond, *Histoire des Sassanides*, p. 291. Cette ressemblance entre les petits-fils et les grands-peres a été remarquée par Aristote (*Hist. Animal.*, l. VII, c. 6) et par Pline (l. VII, c. 10).

(2) Mirkhond, *loco citato*, p. 293. Le surnom de *Schahindeh*, donné à Vararane Ier, signifie *bienfaisant*: c'est l'*Evergete* des Grecs et des Arsacides. Voyez la note (15) de M. de Sacy sur Mirkhond, page 296.

(3) Il avoit cependant envoyé des troupes au secours de Zénobie, qui furent battues par Aurélien; mais après la défaite de cette reine, la paix fut conclue entre les Romains et les Perses.

(4) Voyez l'*Histoire universelle* par une compagnie de gens de lettres, liv. II, c. 13,

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

il fut probablement un effet du fanatisme de la secte opprimée. Vararane avoit régné depuis l'an 272 jusqu'à l'an 276 de l'ere vulgaire.

N° 6. M. Silvestre de Sacy a lu le nom de Vararane sur la médaille d'argent dont on a gravé le dessin sous le n° 6[1]. Ce nom est tracé bien clairement derriere la tête du roi, en six caracteres pelhvi, qui, convertis en caracteres hébraïques, donnent ורחראן, VaRHaRAN[2].

La physionomie du prince a de la douceur et de la noblesse: sa chevelure, arrangée comme celle d'Hormisdas son pere, est ceinte de la couronne des mages et surmontée d'un globe, ainsi que la coiffure des rois ses prédécesseurs. Cette couronne convient éminemment à Vararane I[er], qu'on peut regarder comme le protecteur et le vengeur de la doctrine de Zoroastre. Cependant c'est sur des motifs plus forts que j'attribue ce médaillon à Vararane I[er] : ces motifs sont la ressemblance du costume de

sect. 11, t. VII, p. 505, de la traduction française, in-4° ; et M. Mouradjea, *Tableau historique de l'Orient*, t. II, p. 192.

(1) *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, pag. 181 et suiv. Cette médaille avoit été publiée par Pellerin, III[e] *Supplément*, pl. 2, n° 6.

(2) Le nom de ce prince se trouve écrit par les auteurs grecs et latins, Bararanès, Vararanès, Gororanès, Ouaranès, Varanès, et par les orientaux, Varahran, Bahram, et Vram (*Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, pag. 182) ; il paroît être le même que celui de Vardane ou Bardane. La légende tout entiere, telle que l'a lue M. de Sacy, présente les caracteres équivalents des caracteres hébraïques qui suivent,

מזדיסן בה ורחראן מלכאן מלכא איראן ו
אניראן מינו גתרי מן···

MAZDIESN BEH VARHARAN MALCAN MALCA IRAN VE ANIRAN MINO TCHETRI MEN I*ezdan*;

l'*Adorateur d'Horomasde, l'excellent Varharan, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran* (de la Perse et de l'Asie), *germe céleste des dieux*. On lit au revers ces deux mots,

ורחרא··· יזדא···

VARHARA*n* IEZDA*ni*;

le *Divin Varharan*.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides Pl. LI.

Vararane avec celui d'Hormisdas et de Sapor, costume qui commence à changer sous Vararane II, successeur immédiat de Vararane I[er] [1]; et en second lieu la fabrique de cette médaille, qui est conforme en tout à celle des médailles de Sapor I[er], dont nous avons un grand nombre[2].

L'autel du feu est gravé au revers entre deux figures qui sont disposées comme sur les médailles de Sapor; mais ici le globe placé sur la coiffure d'une de ces figures la fait reconnoître pour le roi lui-même; l'autre n'est décorée que de la couronne des mobeds, et représente probablement le mobed des mobeds, ou le chef des mages: un peu au-dessus de l'autel, auprès de la figure du roi, on voit une espece de sceptre qui est surmonté d'un croissant[3].

(1) Voyez le §. suivant et le n° 7 de cette planche.

(2) Le titre de roi de l'Aniran, qu'on ne trouve pas sur les médailles des trois rois prédécesseurs de Bahram I[er], ne peut fournir aucun argument pour établir que la médaille appartienne à des rois postérieurs. Les inscriptions de Nakschi Roustam prouvent que ce titre a été pris par les premiers rois Sassanides: dans la légende des médailles, tantôt on ajoute ce titre à celui de roi de l'Iran, tantôt on le supprime. Les médailles de Bahram II, donnent ce double exemple; et dans celles qu'on attribue à Schahriar, un des derniers rois de Perse, ce titre est supprimé, tandis qu'on le trouve parmi les titres de Sapor III bien plus ancien. On doit conclure de ces observations que l'addition ou la suppression de ce titre ne peuvent pas être regardées comme des caracteres chronologiques pour déterminer l'époque des médailles de cette dynastie.

(3) Sur les médailles des Sassanides qui ont régné dans des temps postérieurs on voit le croissant ajouté à la tiare du prince. Les rois de Perse se comparoient à la lune et se disoient ses freres (Théophylacte Simocatta, l. IV, c. 8; Ammien Marcellin, l. XVII, c. 5). M. Silvestre de Sacy pense que l'emblême gravé sur le revers de cette médaille peut être le *mah-rou,* instrument usité dans les rites des mages (*loco citato*, page 200).

§. 5. VARARANE II OU BAHRAM KHALEFF,
AVEC SES DEUX FILS
VARARANE III OU BAHRAM SEGANSAA, ET NARSES OU NARSI NAKHDJIRKAN.

Vararane II étoit si loin d'avoir les vertus de son pere, que plusieurs écrivains orientaux ont pensé qu'il n'étoit pas né de Vararane le bienfaisant[1] : son orgueil, son injustice, et sa cruauté avoient tellement indisposé contre lui la nation et les grands, qu'ils se souleverent; et la révolte étoit d'autant plus dangereuse que le monarque imprudent avoit, pour la seconde fois, provoqué les Romains à la guerre[2]. La mort subite de l'empereur Carus, qui étoit déja sous les murs de Ctésiphon, et les exhortations du chef des mobeds, changerent heureusement la face des affaires; et le roi, après avoir échappé à ce danger, parut lui-même changer non seulement de conduite, mais de caractere. Il avoit deux fils, et il avoit donné à l'aîné, qui portoit le même nom que lui, le gouvernement d'une province; le second s'appeloit Narsès : ils régnerent l'un et l'autre successivement après la mort de leur pere, arrivée en l'an 293, après un regne de dix-sept ans, la dixieme année de l'empire de Dioclétien.

N° 7. M. Ouseley a lu le premier le nom de Vararane sur un mé-

(1) Le surnom de *Khalef* qu'on lui donne signifie l'*injuste* : voyez William Jones, *Short History of Persia*, c. 3, p. 602 du Ve volume de ses œuvres.

(2) Nous n'avons aucune raison de révoquer en doute l'assertion de Flavius Vopiscus, qui attribue la rapidité des succès de Carus et des Romains aux troubles civils de l'empire persan : *Occupatis Persis domesticâ seditione* (*Vita Cari*, c. 8).

daillon d'argent à trois têtes, semblable presque en tout à celui que j'ai fait graver sous le n° 7[1]. Il l'a cependant attribué à Vararane V ou Bahram-Gour[2]. J'y reconnois plutôt Vararane II, et je donnerai les raisons qui peuvent appuyer cette opinion lorsque j'aurai décrit la médaille.

Elle est un peu plus grande que celles des prédécesseurs de Vararane II, et présente le buste de ce prince avec une coiffure différente de celle de son pere : il n'a pas la tiare des mages; son oreille est découverte et parée de boucles suivant l'usage des Perses; la calotte qui lui couvre la tête ressemble plus à un casque qu'à une tiare; elle a des ailes, et elle est surmontée d'un globe, décoration ordinaire des rois ses prédécesseurs. Deux

(1) La médaille d'argent dont M. Ouseley a donné l'explication dans ses *Observations on some medals and gems bearing inscription in pahlavi or ancient persick character*, imprimées à Londres en 1801, in-4°, est encore plus ressemblante à la médaille d'or à trois têtes, avec caracteres pelhvi, publiée par Pellerin (IIIe *Suppl.*, p. 36, pl. 2, n° 1), qu'elle ne l'est à celle que j'ai fait graver au n° 7. Il est cependant hors de doute que les effigies sont les mêmes sur les trois médailles. Mais sur les deux autres le personnage plus jeune, qui est vis-à-vis des deux têtes accolées, paroît avoir une couronne dans sa main. Le revers offre encore des différences plus remarquables: les figures ont la face tournée vers l'autel; et celle qui est à la gauche de ce même autel est sans barbe et avec la tiare recourbée en avant, de maniere qu'on y peut reconnoître le même personnage dont l'effigie est accolée de l'autre côté à celle de Vararane, celui que je crois être son fils aîné, Vararane III ou Bahram Segansaa, et que tous, d'après Pellerin, ont pris pour une femme. Enfin la légende présente aussi des variations. Sur la médaille du cabinet de Hunter, rapportée par M. Ouseley, Vararane prend seulement le titre de *roi de l'Iran;* dans la légende de la médaille que je publie il s'intitule *roi de l'Iran et de l'Aniran;* particularité précieuse à observer, puisqu'elle prouve, ainsi que nous l'avons indiqué, qu'on ne peut tirer de la différence de ces titres aucune induction pour fixer l'ordre chronologique des princes auxquels on les donne. Ce sont aussi les médailles de Vararane qui présentent les figures du revers tantôt tournant le dos à l'autel, comme sur les médailles de ses prédécesseurs; tantôt dans le sens contraire, ainsi que sur le revers des médailles des rois postérieurs.

(2) M. Ouseley s'étoit réservé d'expliquer dans un ouvrage plus étendu et qu'il préparoit, les motifs qu'il avoit pour croire que le Vararane de ces médaillons étoit Bahram-Gour (*Observat.*, etc., p. 10).

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

jeunes princes sont représentés en buste auprès de l'effigie de leur pere : la sommité de la tiare ou du casque dont leurs têtes sont couvertes est recourbée en avant à la maniere des bonnets phrygiens. Cette forme de coiffure distinguoit chez les Perses, depuis une longue suite de siecles, les tiares des particuliers de la tiare du monarque, dont la sommité, au lieu d'être repliée en avant, étoit droite et élevée perpendiculairement au-dessus du front (*tiara recta*)[1]. Nous avons vu cette tiare, que Xénophon attribue aux anciens Achéménides, orner la tête de Mithridate I[er], le sixieme des Arsaces; nous avons vu Artaxerxe, le chef de la dynastie des Sassanides, s'en décorer cinq siecles après sur ses médailles[2]. Ses successeurs paroissent avoir préféré à cette ancienne tiare la couronne des mages, et avoir pris pour marque distinctive de leur dignité un globe placé au-dessus de leur coiffure : mais jamais l'extrémité de leur tiare n'est recourbée, tandis qu'au contraire les portraits des autres personnages sont coiffés d'une tiare repliée en avant par son extrémité supérieure[3].

(1) Aristophane, *Aves*, v. 486 et 487, et ses scholiastes sur ce passage, Xénophon, Dion Chrysostome, et Josephe, attestent unanimement la différence de la tiare droite (*tiara recta*) qui ne convenoit qu'au roi seul, et qu'il étoit défendu aux autres de porter sous peine de mort, et de la tiare recourbée (*tiara obliqua*) qui étoit permise à tout le monde. Les passages de ces auteurs ont été indiqués par Spanheim (*D. U. et P. N.*, t. I, p. 453). J'ajouterai que Plutarque (*Artaxerxe*, p. 1024 et 1025) donne à entendre que les fils du roi portoient, comme les autres, la tiare recourbée, à moins qu'il n'eussent été associés par leur pere à la royauté; au contraire les rois perses accordoient quelquefois le privilége de porter la tiare droite à quelques satrapes ou à quelques princes qui étoient leurs vassaux, comme on le voit par Josephe (A. J., l. XX, c. 3, §. 2).

(2) Comparez le n° 2 de cette planche avec les n° 6 et 7 de la planche 49.

(3) Plusieurs portraits gravés en pierres fines, et qui ne sont pas ceux du roi des rois, ont constamment la tiare recourbée, comme on peut s'en convaincre en regardant le portrait gravé sous le n° 10 de cette planche; celui d'un prince de la race d'Ardeschir, que M. Silvestre de Sacy a expliqué et publié (*Mémoires sur quelques antiquités de la Perse*, pl. 8, n° 17); et plusieurs autres.

Les tiares des deux princes sont pareilles ; celle de Vararane Ségansaa differe seulement en ce qu'elle a la forme d'une tête de sanglier ; et Ammien Marcellin nous apprend que c'étoit le goût des princes persans de donner à leur casque la forme de la tête de quelque animal[1]. La tiare de Narsès, le plus jeune des freres, a la forme de la tête d'un aigle ou d'un autre oiseau de proie.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

Le nom de Vararane est tracé très distinctement en huit caracteres sur le revers de la médaille, et les trois premieres lettres du même nom se lisent également du côté de la tête, ורהארן וי, VaRHARaN VoI, et ...ורה, VaRH...[2].

Le type du revers représente l'autel du feu presque de la même maniere qu'il est représenté sur la médaille de Vararane Ier, n° 6. L'une des deux figures, celle qui est à la droite de l'autel, est le roi lui-même ; l'autre est vraisemblablement le mobed des

(1) Liv. XIX, ch. 1. *Aureum capitis arietini figmentum interstinctum lapillis pro diademate gestans.* C'étoit le roi Sapor II qui se présentoit en bataille à la tête de sa cavalerie, ayant un casque ou une tiare d'or ornée de pierreries et présentant la forme d'une tête de belier.

(2) Voici la légende entiere telle que je la vois, mais transcrite en caracteres hébreux,

מזדיסא בה ורחרן מלכאני מלכא איראן ו
אניראן מינו ג·· רי מן יזדאן

MAZDIEZA BEH VARHARAN MALCANI MALCA IRAN VE ANIRAN MINO TCE*th*RI MEN YEZDAN ;

l'*Adorateur d'Horosmade, l'excellent Varharan, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran* (de la Perse et de l'Asie), *de la race céleste des dieux.* Au revers le nom du roi est répété, mais il paroît avoir une terminaison prolongée ou quelqu'autre mot à la suite, *Varharan oi*, ou *voi*, ··רהארן וי. Le savant M. Tychsen a vu sur une médaille inédite du cabinet de Gotha une addition pareille, après le nom de Vararane, gravé du côté de la tête. Il y a lu ירה־יאן ויי ; et il a ingénieusement rappelé à ce propos l'épithete *vohia* de l'inscription de Kirmanschah (*Commentatio de numis veterum Persarum recitata* 10 *sept.* 1805 *à Th. Chr. Tychsen*, pag. 21). Le second mot me paroît difficile à lire. Dans la légende du côté des têtes, le *caph* et l'*aleph* du mot *Malca*, l'*aleph* et le *noun* finales des mots *Iran* et *Aniran*, le *daleth* et l'*aleph* du mot *yezdan*, sont réunis en un seul caractere : la même réunion a lieu dans l'*aleph* et le *resch* du revers.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

mobeds; mais sa couronne a disparu par une cassure du coin. L'accessoire gravé dans le haut du champ, entre le roi et l'autel, à la même place où un autre accessoire qui en differe très peu est gravé sur la médaille n° 6, n'a point, comme celui-ci, la forme d'un croissant : c'est un cercle duquel deux queues ou bandelettes tombent en lignes divergentes. Cette figure ou ce nœud symbolique tenoit sans doute aux rites de la religion des mages : nous le remarquons sur les bas-reliefs de Persépolis, sur les pierres gravées persanes, sur les médailles des Arsacides, et enfin sur celles des Sassanides[1].

Je dois maintenant exposer les motifs qui m'ont fait attribuer ce médaillon à Vararane II plutôt qu'à Vararane V. Le principal, celui qui est propre à convaincre au premier coup-d'œil tout numismatiste tant soit peu versé dans la connoissance des médailles de cette dynastie, c'est la parfaite conformité de ce médaillon, par la fabrique, le style de la gravure, et les caracteres, avec les médailles de Sapor et de Vararane Ier; tandis qu'au contraire les monnoies des Sassanides éprouvent les plus grands changements sous le long regne de Sapor II, et de plus grands encore sous celui de Sapor III, changements qui ne cessent d'augmenter sous leurs successeurs. Le relief des types devient moins saillant, le dessin plus barbare, les caracteres y sont moins distinctement tracés, sans parler d'autres dif-

(1) Voyez les *Voyages* de Chardin, tom. IX, pl. 50; le *Voyage* de Niebuhr, tom. II, pl. 29 et 30; et la médaille gravée ci-dessus, pl. 50, n° 23. Sur la médaille de Vararane Ier, n° 6, on voit ce nœud gravé sur le devant du globe qui surmonte la couronne du roi; et sur la médaille de Sapor III, n° 9, ce même nœud sert d'ornement à l'autel du feu. Je laisse aux orientalistes qui se sont familiarisés avec les monuments des anciennes langues de la Perse à décider si cet emblême peut faire allusion à un de ces quatre nœuds mystérieux qu'un adorateur d'Horomasde s'empressoit de former en ceignant le *kosti* (M. de Sacy, *loco citato*, p. 184, 185).

férences qui ont lieu dans les légendes mêmes et dans les types[1].

Le second motif, qui me paroît presque également convaincant, est la facilité avec laquelle on explique, au moyen de l'histoire de Vararane II, les trois têtes gravées sur la médaille. Non seulement ce prince avoit deux fils auxquels on doit rapporter les deux têtes jointes à la sienne sur le même type, mais il n'en étoit pas jaloux comme quelques autres princes de cette même dynastie. Cette circonstance, assurée par l'histoire, s'accorde très bien avec l'opinion que je propose, et ne peut convenir à Bahram-Gour ou à Vararane V, auquel l'histoire ne donne qu'un fils.

M. Ouseley, pour éviter cette difficulté, reconnoît avec Pellerin l'épouse de Vararane V dans la tête accollée à celle du monarque, et le portrait d'un jeune homme dans le buste qui est en face : mais il est évident que les deux têtes réunies sur le même type à celle de Vararane ont l'une et l'autre la même coiffure; que cette coiffure est la tiare oblique des Perses, faite à l'imitation d'une tête d'animal; qu'aucun auteur n'attribue aux femmes de cette nation une pareille tiare; et qu'il n'y a aucune raison suffisante pour reconnoître dans l'une de ces

(1) Tout lecteur qui pourra douter de cette conformité n'a qu'à confronter au cabinet impérial les six médailles que j'ai fait graver sous les nº 1, 2, 3, 4, 6, et 7 de cette planche, et il se persuadera sans difficulté que toutes ont été frappées, ainsi que je le pense, dans les soixante-dix premieres années de la domination des Sassanides, tant il y a peu de différence pour le style, la fabrique, et les caracteres entre la médaille d'Ardeschir, nº 1, et celle de Bahram Khalef, nº 7. La décadence que les malheurs de Narsès causerent à l'empire des Perses se fait sentir dans la monnoie de son successeur, Sapor II, qui régna presque soixante-dix ans. Pour les différences qui distinguent les médailles de Sapor III, encore postérieures, on peut consulter ce que M. Silvestre de Sacy a déja observé à ce sujet, pag. 205 de l'ouvrage tant de fois cité.

têtes le portrait d'un jeune homme, et dans l'autre celui d'une femme. J'ajoute dans la remarque ci-jointe quelques autres considérations propres à faire sentir tout ce que cette opinion a de peu vraisemblable[1].

Ainsi nous avons sur ce curieux monument numismatique les effigies de trois princes Sassanides qui tous ont régné. Vararane III, que les écrivains orientaux appellent Sagansaa ou Sistanscha, parcequ'il avoit du vivant de son pere, ainsi que nous l'avons dit, gouverné le Segestan[2], n'eut qu'un regne de

(1) L'usage de faire graver sur la monnoie de l'état l'effigie de l'épouse du monarque s'accorderoit peu avec cet esprit de jalousie qui a régné toujours dans les mœurs des peuples de l'Orient, et particulièrement de leurs princes, d'autant plus que la polygamie étoit établie chez les Persans. Il y a pu avoir chez les anciens Perses des femmes consacrées au culte, mais aucun auteur n'a dit que la garde du feu sacré leur ait été confiée : cependant sur la médaille de Hunter, rapportée par M. Ouseley, ainsi que sur la médaille d'or du cabinet impérial, il est clair que l'une des figures qui sont près de l'autel du feu a la même coiffure que le personnage dont on voit le portrait accollé à celui du roi. Quelle étrange idée de supposer que les femmes chez les Perses portassent une tiare qui représentât la tête de quelque bête fauve, comme la tête de sanglier qu'on voit sur la médaille dont il est ici question ! Il est plus raisonnable de convenir que dans des gravures exécutées par des artistes qui à peine méritent ce nom, et dans un costume aussi bizarre et aussi chargé d'ornements et de pierreries qu'est celui qu'on remarque sur ces figures, il est difficile de distinguer le portrait d'un homme de celui d'une femme, lorsque le portrait appartient à un jeune homme qui n'a ni barbe ni moustaches. Desire-t-on une preuve irréfragable de ce que je viens d'avancer? Les deux figures qu'on voit sculptées dans la plus petite des salles taillées dans le rocher à Kirmanschah, représentent certainement deux rois de la dynastie des Sassanides : les inscriptions que M. Silvestre de Sacy a traduites et expliquées (*loco citato*, pl. 9) ne permettent pas d'en douter. Cependant M. Olivier, à qui ces explications étoient inconnues, a décrit ces deux figures comme représentant des femmes (*Voy. dans l'empire ottoman, l'Egypte, et la Perse*, tom. III, chap. 1, pag. 17, et dans l'atlas, pl. 39, n° 4).

(2) C'est l'opinion la plus reçue: d'autres écrivains ont donné ce surnom à Vararane II. Les historiens orientaux, dépourvus entièrement de critique, se trouvent extrêmement embarrassés à distinguer les princes qui ont porté un même nom; et il arrive souvent qu'ils racontent dans la vie de l'un les faits qui appartiennent à l'autre.

quatre années. Son frere Narsès Ier fut son successeur. Ce prince, qui tiroit son surnom de Nakhdjirkan de son goût pour la chasse[1], lorsqu'il eut en main la puissance souveraine, remplaça ce goût par celui des armes. Il fit la guerre aux Romains. Galere Maximien, nommé César par Dioclétien, ayant marché contre Narsès, fut d'abord vaincu; mais bientôt les forces immenses de l'empire romain tomberent sur la Perse; Narsès fut battu à plusieurs reprises, et eut la douleur de voir sa femme captive, ainsi qu'une grande partie de sa famille. La vertu des princesses fut respectée par le vainqueur; et ce ne furent que leurs images qui servirent à l'ornement de son triomphe[2]. Narsès fut obligé de payer leur rançon, et d'acheter la paix par la cession de plusieurs provinces. Son ame, flétrie par le malheur, s'abandonna à la mélancolie, et une mort prématurée termina ses jours l'an 302 de l'ere vulgaire. Il avoit remis les rênes du gouvernement entre les mains de son fils Hormisdas II.

§. 6. SAPOR II OU SCHAPOUR DHOU'LACTAF.

Le regne de Sapor II commença, pour ainsi dire, avant sa naissance; car il n'étoit pas né lorsque Hormisdas II mourut: mais une des femmes de ce prince étant enceinte, les mages et les grands suspendirent la tiare du roi des rois sur le sein qui renfermoit l'héritier du trône. Ainsi la Perse fut long-temps gouvernée au nom d'un enfant. Thaïr, chef des Arabes de

(1) Nakhdjirkan signifie un prince qui fait la chasse aux bêtes sauvages (Mirkhond, pag. 303).

(2) Gibbon, *Decline and fall of roman empire*, chap. XIII, note 8. Dans le texte d'Eutrope, liv. IX, chap. 24, où on lit, *Narseo Hormisdæ et Saporis avo*; il est clair qu'après le nom *Hormisdæ*, le mot *patre* a été omis par les copistes.

l'Yémen, profita de cette minorité et de l'affoiblissement de l'état sous les regnes précédents, pour ravager les plus belles contrées de la Perse. La détresse dans laquelle elle étoit plongée parut inspirer une vigueur et un génie précoces au jeune prince. A peine touchoit-il à l'âge de la puberté, qu'il commandoit déja ses armées[1]. L'Orient ne tarda pas à reconnoître en lui un des plus grands monarques dont les exploits aient orné ses annales. Ayant vengé sur les Arabes les malheurs et la honte de sa nation, et pris, avec trop de cruauté sans doute, la revanche des maux qu'ils avoient faits à sa patrie, ses succès réveillerent en lui cet esprit de rivalité qui avoit souvent allumé la discorde entre les khosrous de la Perse et les empereurs de Rome. Le changement que Constantin venoit d'opérer dans la religion des peuples soumis à sa puissance donna de nouvelles inquiétudes à Sapor: la prédication de l'Evangile avoit fait un grand nombre de prosélytes dans ses états; le prince persan craignoit qu'ils ne fussent autant de partisans du César qui avoit mis le christianisme sur le trône; et Sapor devint persécuteur, moins par zele religieux que par politique. En effet il parut s'appaiser lorsqu'il reçut de Constantin-le-Grand une lettre amicale propre à calmer ses soupçons et à l'adoucir envers les chrétiens[2]; mais il tardoit au prince guerrier, après les succès qu'il avoit remportés sur les barbares, d'effacer les affronts que Narsès son aïeul avoit reçus des Romains. Constance, successeur de Constantin, provoqué

(1) Agathias, liv. IV, pag. 135. Tillemont fournit presque toutes les autorités sur lesquelles reposent les faits qu'on indique ici. Quelques uns de ces faits qui n'ont pour garants que les écrivains orientaux, se trouvent dans l'*Histoire universelle* anglaise, chap. 13, sect. 2; dans le *Tableau historique de l'Orient,* ou dans Mirkhond.

(2) Eusebe nous a conservé cette lettre (*Vita Constantini*, liv. IV, ch. 8).

par l'attaque des villes frontieres de la Mésopotamie, fut obligé de marcher pour les défendre; et dès-lors commença cette guerre meurtriere et désastreuse qui coûta tant de sang et de malheurs aux deux empires[1]. Sapor y perdit son fils aîné; Amida, ville romaine, fut prise et détruite. Le monarque persan se montra dans cette longue lutte plus hardi, plus guerrier, et plus habile que les généraux romains; mais ses troupes étoient toujours inférieures à l'infanterie des légions. Après la mort de Constance, Sapor eut à combattre un nouvel ennemi plus ardent et plus avide de gloire, mais non pas plus instruit dans l'art de la guerre. Un empereur visionnaire comme Julien n'étoit pas capable de choisir les partis les plus sages: en effet il rejeta avec mépris les meilleurs conseils, et périt malheureusement sur les bords du Tigre.

Sapor obtint de Jovien, élu empereur dans le tumulte d'une défaite, tous les avantages qu'il pouvoit espérer de tant de travaux et de tant de succès. Les cinq provinces que Narsès avoit cédées à Dioclétien rentrerent sous la domination de Sapor; il fut mis en possession de Nisibis, boulevard inexpugnable de la frontiere romaine; il obligea l'empereur d'abandonner le roi d'Arménie, qui s'étoit empressé de prendre parti pour les Romains. Ce prince, issu du sang des anciens Arsacides, expia dans le château de l'oubli les efforts qu'il avoit faits contre l'ennemi de sa famille[2]. Cependant la conquête de l'Arménie ne put être

(1) Cette guerre eut lieu à deux reprises.

(2) On peut voir ces faits rangés dans leur ordre et discutés par Longuerue (*Annale Arsacide*, pag. 57, an de J.-C. 368). Le nom de *château de l'oubli* étoit donné par les Perses à une forteresse qui servoit de prison d'état; il étoit défendu, sous peine de la vie, de parler au roi des prisonniers qui y étoient renfermés (Procope, liv. I, pag. 15 et 17).

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

terminée par Sapor; il ne s'étoit emparé que de quelques provinces lorsque la mort l'enleva dans la soixante-dixieme année de sa vie et de son regne[1]. Sapor avoit rétabli Ctésiphon, l'ancienne capitale des Arsacides[2], et y avoit transporté d'Istakhar le siége de l'empire, du moins pour quelques mois de l'année[3]. Les écrivains orientaux font le panégyrique de ses vertus militaires et civiles; mais ils ne peuvent le laver de la tache de cruauté qui est demeurée empreinte sur sa mémoire[4].

N° 8. Les médailles qui portent le nom de Sapor jettent le plus grand jour sur la numismatique des Sassanides. On trouve dans cette dynastie trois princes de ce nom: les médailles avec la légende de Sapor offrent trois effigies différentes; et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il n'est pas difficile d'attribuer chacune

(1) Vers l'an 379 de l'ere vulgaire, sous l'Empire de Théodose-le-Grand.

(2) C'est de là que quelques écrivains orientaux le regardent comme le fondateur de Madaïn, ou Ctésiphon (Mirkhond, pag. 316); et c'est par là qu'on explique comment Ctésiphon, prise tant de fois par les Romains, étoit devenue imprenable dans la guerre que fit Justinien dans l'Orient. Le savant Gibbon n'a pu assigner l'époque de ce changement (*Decline and fall of the roman empire*, chap. 24).

(3) Nous avons vu qu'Ardeschir ou Artaxerxe et ses successeurs faisoient leur résidence ordinaire à Istakhar, l'ancienne Persépolis: cependant quelques écrivains orientaux racontent qu'Artaxerxe lui-même avoit changé de résidence (v. le *Mémoire* de M. Mongez *sur Persépolis*, tom. IV des *Mémoires de littérature et beaux-arts de l'Institut*, pag. 240).

(4) On prétend que le surnom de Dhou'-lactaf, qui distingue Sapor II des autres rois de ce nom, signifie celui qui perce ou brise les épaules; et on dit que le prince Sassanide faisoit subir ce traitement cruel aux Arabes ses captifs. Quoique d'autres écrivains orientaux donnent à ce surnom une interprétation différente, ils conviennent tous de la cruauté de Sapor envers ses prisonniers. Cette cruauté fut sans doute le motif qui poussa les soldats de Constance à un acte de barbarie des plus atroces: ils firent expirer dans les tourments le jeune prince fils du roi de Perse, qui étoit tombé dans leurs mains à la bataille de Singara: voyez Libanius, tom. II, *Orat.* III, pag. 133; Julien, *Orat.* I, pag. 24; et Spanheim dans les notes.

de ces médailles au prince sous lequel elle a été frappée. On aperçoit dans leur fabrique et dans leur travail des caracteres si prononcés d'une décadence graduelle, qu'on peut distinguer au premier coup-d'œil les médailles de Sapor I[er], qui ont beaucoup de ressemblance avec celles d'Artaxerxe son pere, des médailles de Sapor II, qui font sentir la dégradation qu'une longue suite d'évènements malheureux avoit apportée dans la monnoie des Perses, et de celles de Sapor III, qui sont encore inférieures pour l'art et la fabrique. Les particularités qu'on peut remarquer dans les types respectifs de ces médailles s'accordent si bien avec les diverses circonstances des temps et de l'histoire, qu'elles peuvent garantir la justesse des conjectures.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

On n'avoit encore publié aucune médaille de Sapor II : j'en ai trouvé une parmi celles que M. Olivier a rapportées de la Perse, et dont M. Cousinery s'est empressé d'enrichir sa collection. Le nom de Sapor s'y lit des deux côtés d'une maniere évidente[1]. La coiffure de Sapor II est la couronne crénelée des mages, surmontée d'un globe, mais sans fanon tombant sur la joue[2], semblable en cela à la couronne ou tiare de Vararane II, bisaïeul de Sapor: l'oreille est ornée de boucles. Le type du revers est encore plus singulier. Non seulement les deux figures

(1) La légende, traduite en caracteres hébreux, est :

מזדיסן בה שהפוחרי מלכאן מלכא איראן ואני . . .

MAZDIESN BEH SCHAHPOUHRI MALCAN MALCA IRAN VE ANI*ran*;

l'*Adorateur d'Horosmade, l'excellent Schapouhr, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran* (de la Perse et de l'Asie). La légende du revers est composée des deux mots,

שהפיחרי יזדאני

SCHAHPOUHRI IEZDANI;

le *Divin Schapouhr*.

(2) Les bandelettes du diadème qui voltigent dans le champ, derriere la tête du roi, paroissent, par un défaut de la gravure du coin ou de la conservation de la médaille, autant de petits carrés détachés les uns des autres.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

qu'on voit près de l'autel sont tournées vers le feu, et tiennent leurs glaives levés comme pour frapper, mais au milieu de la flamme on voit la tête d'un barbare, sans doute celle de Thaïr, *placée,* suivant l'expression d'un écrivain oriental, *comme trophée dans le temple du feu*[1]. Cette médaille differe entièrement, par la fabrique, des médailles des Sassanides antérieurs à Sapor;

(1) Ce sont les propres termes de la menace qu'Artaban V, dernier roi de la dynastie des Arsacides, faisoit par écrit à Artaxerxe, le chef de la nouvelle dynastie: Mirkhond nous les a conservés (pag. 276), et ces expressions, ainsi que la peau de l'empereur Valérien suspendue dans un temple, nous prouvent que c'étoit l'usage des Perses de consacrer dans les lieux réservés au culte cette affreuse espece de trophées. On voit une tête derriere l'autel du feu dans les types de quelques médailles que M. de Sacy attribue à Schahriar; mais elles me paroissent appartenir plutôt à Sapor II, ainsi que celle que j'ai fait graver ici; elles sont seulement moins bien conservées, et d'un travail plus barbare. Le nom de Sapor se trouvera dans la légende, pourvu qu'on regarde le caractere que M. Silvestre de Sacy a pris pour un simple *heth* comme l'assemblage d'un *heth* et d'un *pé*: le crochet qui termine à gauche le *heth* pelhvi un peu plus replié exprime le *pé* du même alphabet. M. de Sacy a reconnu cette réunion de caracteres, ainsi que celle du *resch* et du *jod* pelhvi qui terminent le même mot dans les légendes de Sapor III. Si cette réunion de caracteres est moins évidente sur les médailles que ce savant attribue à Schahriar, qu'elle ne l'est sur la médaille qu'il reconnoît appartenir à Sapor III, c'est que la mauvaise conservation et la mauvaise impression de ces médailles, ou peut-être la négligence du graveur, ont altéré la forme des caracteres; accident que le même orientaliste a très souvent remarqué dans plusieurs autres caracteres des légendes pelhvi. On peut voir à la planche 7, n° 8, et mieux encore à la planche 6, n° 12 de l'ouvrage souvent cité, avec combien de facilité on peut prendre pour *heth* et *pé* réunis le caractere que M. Silvestre de Sacy regarde comme un simple *heth*, et combien il est aisé de reconnoître un *resch* avec un *jod* dans l'autre caractere qu'il prend pour un *aleph*. Cette opinion que je soumets à sa critique, n'est pas seulement appuyée sur la ressemblance des types dans les revers, elle l'est encore sur la ressemblance de l'effigie du roi. Il me paroît que le prétendu Schahriar est le même personnage que Sapor II, et que si la physionomie présente quelque légere différence, on doit l'attribuer à l'impéritie plus ou moins grande des artistes qui l'ont gravée. La fabrique et l'épaisseur de ces monnoies me paroissent être aussi les mêmes.

Quant à Thaïr, dont la tête est sur l'autel du feu, ce roi de l'Yémen fut tué dans un combat contre Sapor II.

elle est moins large et plus épaisse, et la gravure en est plus grossiere. Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

Quoique Sapor III, fils de Sapor II, prince d'un caractere simple et doux, ait régné à une époque à laquelle je n'étends pas mes recherches iconographiques[1], j'ai fait cependant graver ici sous le n° 9 une médaille de ce prince, lue et reconnue par M. Silvestre de Sacy[2]. N° 9.

Les deux dernieres médailles offrent la preuve la plus complette qu'on puisse desirer de la justesse de l'ordre dans lequel j'ai distribué ces monuments numismatiques, en attribuant les médailles depuis le n° 1 jusqu'au n° 7 aux princes prédécesseurs de Sapor II. La médaille de Sapor III est encore inférieure par le travail à celle de Sapor II, mais elle est moins épaisse, et le type y est plus légèrement empreint que sur toutes les autres monnoies de cette dynastie; il a peut-être moins de relief que dans la plupart de nos monnoies modernes. Au revers les deux figures placées à la garde de l'autel sont tournées vers le feu, comme sur la médaille de son pere; mais il n'y a pas de tête au milieu de la flamme; l'autel est entouré de bandelettes attachées de maniere à former sur le devant ce nœud mystérieux que nous avons indiqué et reconnu sur la médaille de Varane II[3].

(1) Il régna depuis l'an 383 jusqu'à 388 de l'ere vulgaire. Artaxerxe II avoit gouverné l'état pendant la minorité de Sapor III son parent, depuis la mort de Sapor II, arrivée en 379.

(2) *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, pag. 207, pl. 8, n° 18.

(3) Cette bandelette et ce nœud ressemblent cependant à ceux qui entourent souvent les autels ronds du paganisme sur les peintures des vases grecs, dits vulgairement *vases étrusques*.

Au-dessus des têtes des mages on voit deux petits globes; mais ces accessoires

Chap. XVI.
Rois de Perse,
Sassanides.
Pl. LI.

En réfléchissant sur l'infériorité progressive de la fabrique et du style qu'on remarque sur les médailles de Sapor II et de Sapor III, on ne peut, sans invraisemblance, attribuer à des princes postérieurs et qui ont régné dans les Ve et VIe siecles de l'ere vulgaire, les médailles d'un meilleur style et d'une fabrique plus soignée, que j'ai attribuées à Vararane Ier, à Vararane II, princes Sassanides, et à Vologese V, roi des Parthes. Il me paroît impossible que ces médailles aient été frappées postérieurement à cette détérioration de l'art monétaire chez les Perses, qui nous est prouvée par les médailles des deux Sapor, n° 8 et 9 de cette même planche[1].

symboliques ne tiennent pas aux couronnes, ils sont isolés dans le champ, ainsi que le sont deux globes de même grandeur sur le revers de la médaille de Sapor Ier, n° 4.

(1) Les médailles des rois perses, frappées à des époques encore postérieures, différent de toutes celles que j'ai fait graver ici, par la fabrique, l'art, les caracteres, la forme des types et des légendes qu'on ne peut lire que d'une maniere très douteuse. Il seroit donc contre la bonne critique d'aller chercher les princes dont les noms sont gravés sur les médailles dessinées ici, parmi les Sassanides homonymes qui appartiennent aux derniers âges de la dynastie.

NOTE.

N° 10.

L'alphabet des médailles des Sassanides, fixé par les recherches du savant orientaliste si souvent cité, m'a mis à même de lire le nom de Papacus ou Babec sur une pierre gravée dont je conserve l'empreinte, et dont on voit le dessin sous le n° 10. Il est possible que ce monument lithoglyptique nous présente le portrait du roi Papacus, fils de Sassan et pere d'Artaxerxe. Les cinq caracteres *pelhvi* qu'on lit au devant de la tête répondent aux cinq caracteres hébreux פאפכי, *Papakhi*. Ce roi ou satrape est coiffé de la tiare oblique, puisque la tiare droite étoit réservée

au roi des rois. Cette tiare, ornée de pierreries, est distinguée par une espece d'hiéroglyphe dans lequel paroissent réunis les deux emblèmes que nous avons remarqués sur les revers des médailles n° 6 et 7. Je ne sais si les personnes initiées dans les anciennes langues de l'Orient pourront réussir à lire le reste de la légende qui borde la pierre ; quant à moi, j'ai tâché de la faire rendre dans le dessin avec un soin extrême. Ce dessin est de la même grandeur que l'original.

CHAPITRE XVII.

ROIS DE LA BACTRIANE, DE LA CHARACENE, ET DE LA BABYLONIE.

ROIS DE LA BACTRIANE.

Chap. XVII. Rois de la Bactriane. Pl. LI.

Une vaste et fertile région de la haute Asie s'étend du couchant au levant le long des bords de l'Oxus sur un espace d'environ deux cents lieues[1]; les montagnes du Paropamise[2] la séparent au midi des pays des Ariens, des Arachosiens, et des Indiens citérieurs; les déserts et les peuplades barbares des Scythes l'environnent des trois autres côtés. Les anciens l'ont appelée Bactriane, du nom de la ville qui en étoit la capitale[3]; mais la partie de cette même région qui est au nord de l'Oxus a été connue sous le nom particulier de Sogdiane[4]. Conquise par les anciens Achéménides, qui en avoient formé une des fron-

(1) Cette région répond en grande partie au Khorassan des géographes modernes; le fleuve Oxus est le Gihon. L'ancienne Bactriane s'étendoit presque depuis le 60e jusqu'au 70e degré de longitude calculée sur le méridien de Paris, et depuis le 35e jusqu'au 40e de latitude septentrionale.

(2) Aujourd'hui les montagnes de Candahar.

(3) Cette ville, ainsi que la riviere dont elle empruntoit le nom, s'appeloient aussi Zariaspa.

(4) Maracande, aujourd'hui Samarcande, étoit la capitale de la Sogdiane.

tieres de leurs immenses états, elle le fut aussi par Alexandre, qui la parcourut, et y laissa des colonies grecques.

Après sa mort, la Bactriane devint le partage de Séleucus, qui porta ses armes jusqu'au Gange. Les malheurs et la foiblesse d'Antiochus II son petit-fils présenterent aux Grecs qui s'y étoient établis une occasion de se rendre indépendants. Théodotus, gouverneur de ce pays, en devint le maître[1]. Quoiqu'on ne puisse pas assigner au juste l'époque de cet évènement, il est certain qu'elle n'est point postérieure à l'an 256 avant l'ere chrétienne[2]. Vers l'an 240 un autre Théodote avoit succédé à son pere[3]; il occupa le trône jusqu'à l'an 220, qu'il en fut renversé par Euthydeme[4].

§. 1. EUTHYDEME.

Strabon et Polybe nous ont fait connoître le nom d'Euthydeme, l'époque de son regne, et quelques évènements de sa

(1) C'est ainsi qu'il est nommé par Justin. Strabon l'appelle Diodotus. Théophile Sigefroi Bayer a publié en 1738, à Pétersbourg, une histoire latine du royaume des Grecs dans la Bactriane, ouvrage qui contient une bonne compilation de passages d'auteurs anciens sur ce sujet, mais qui au reste a le mérite et les défauts de l'*Histoire de l'Osrhoëne*, par le même auteur. J'omets souvent, dans le cours de ce chapitre, de citer les autorités qui se trouvent indiquées dans l'ouvrage de ce savant.

(2) La révolte de la Bactriane dut précéder la révolte des Parthes, qui eut lieu pendant le regne d'Antiochus II Théos. La défection des Bactriens fut la cause de la fuite et des changements de fortune d'Arsace et de Tiridate qui souleverent les Parthes, comme nous l'avons vu au chap. XV, §. 1. Ainsi le regne de Théodotus I[er] doit dater au plus tard de l'an 257 avant J.-C.

(3) Ce synchronisme est fondé sur le récit de Justin (l. XLI, c. 4), suivant lequel l'avènement de Théodotus II au trône précéda de peu de temps la victoire remportée par Arsace Tiridate sur Séleucus Callinicus.

(4) Cette époque a été ingénieusement déterminées par Bayer (*Historia regni Bactriani*, §. 28) d'après un passage de Strabon.

Chap XVII. Rois de la Bactriane. Pl. LI.

vie[1]. Nous savons qu'il tiroit son origine de la ville de Magnésie, probablement de celle qui étoit située sur le Méandre; qu'il s'étoit révolté contre Théodotus; qu'il l'avoit privé de la vie, ainsi que toute sa famille; qu'il s'étoit placé sur son trône; et que par la suite il avoit reculé les limites de ses états. L'an 209 avant l'ere chrétienne, Antiochus III, dit le Grand, lui fit la guerre: Euthydeme marcha à sa rencontre, et quoique vaincu près de Taguria sur le fleuve Arius[2], sa résistance en imposa tellement au vainqueur, que celui-ci consentit sans peine à écouter des conditions de paix. Démétrius, fils d'Euthydeme, se rendit lui-même au camp du roi Séleucide, qui, charmé des manieres nobles du jeune prince, lui accorda son amitié, et lui promit pour épouse une de ses filles. Le reste de la vie et du regne d'Euthydeme n'est pas connu. On peut cependant assurer que Démétrius son fils ne régna pas après lui sur la Bactriane, quoiqu'il paroisse vraisemblable qu'il s'empara d'une région de l'Inde, d'où quelque temps après il fit la guerre aux successeurs de son pere[3].

N° 11. La médaille d'or d'Euthydeme, l'unique que l'on connoisse de ce prince, a été la derniere découverte d'un antiquaire qui, pendant une vie de près d'un siecle, n'a cessé de bien mériter de la science des médailles. M. Pellerin en fit l'acquisition, et la publia étant âgé de quatre-vingt-quinze ans[4]. Ce précieux monument rend témoignage à la vérité de ce qu'a dit un géographe grec; qu'on trouvoit encore de son temps dans les contrées qui

(1) Polybe, *Excerpta,* liv. X, n. 46, et liv. XI, n. 32; Strabon, liv. XI, pag. 515 et 516.

(2) Le fleuve appelé *Heri-rud,* ou la riviere de Héri, dans le Hérat.

(3) Bayer, *Hist. reg. Bactr.*, §. 32.

(4) Pellerin, *Additions,* p. 95.

Chap. XVII. Rois de la Bactriane. Pl. LI.

sont au-delà de l'Indus des monnoies avec le nom et l'empreinte des princes grecs qui avoient régné dans ces régions[1].

La tête du roi Euthydeme est sans barbe et ceinte du bandeau royal, suivant l'usage adopté par les successeurs d'Alexandre.

Le revers a pour légende le nom *du roi Euthydeme,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ[2]. Le type est Hercule en repos, assis sur une roche, et tenant de sa main droite la massue dont l'extrémité inférieure est appuyée sur un monceau de pierres. Cette figure d'Hercule est presque la même que nous avons vue au revers des médailles d'Antiochus II Théos, roi de Syrie[3].

Sans recourir aux traditions des Grecs et des Orientaux, qui ont fait voyager le fils d'Alcmene, ainsi que Bacchus son frere, dans les régions les plus reculées de l'Orient, je crois que les premiers rois grecs de la Bactriane ont emprunté ce type de celui que nous avons remarqué sur quelques monnoies des princes Séleucides, monnoies qui avoient cours dans cette contrée lors de sa défection. C'est ainsi que les premiers rois des Parthes ont imité, dans le type de leurs monnoies, la figure d'Apollon assis sur la *cortine,* tel qu'on le voit au revers d'autres médailles des rois de Syrie leurs contemporains. J'ai même tiré de la conformité de la figure qui est gravée sur la médaille d'Euthydeme avec l'Hercule qui est le type des médailles d'Antiochus II une preuve propre à confirmer le récit des historiens qui placent la défection des provinces de la haute Asie sous le regne de ce prince, contre l'opinion de ceux qui la placent sous le regne de Séleucus Callinicus, son successeur[4].

(1) L'auteur du *Périple de la mer Erythrée*, p. 27 de l'édition de Hudson.

(2) On voit dans le champ, vers le haut, un monogramme où l'on distingue un Π et un Ν.

(3) Planche 46, n° 5.

(4) Voyez le chapitre XIII, §. 3.

§. 2. EUCRATIDAS.

On ignore si les successeurs d'Euthydeme étoient ses parents ou ses rivaux; il est seulement certain qu'ils furent les ennemis de son fils. Les fragments qui nous restent de l'histoire de la Bactriane font mention de trois princes, Apollodote, Ménandre, et Eucratidas, le dernier des trois[1]. Ces princes ne se contenterent pas de repousser les Scythes qui menaçoient les frontieres de leurs états, ils étendirent leurs conquêtes au-delà du Paropamise sur les peuples moins féroces qui habitoient les bords de l'Indus, et porterent leur domination jusqu'à l'Océan. Ménandre réunit aux talents militaires une grande réputation de justice qui lui concilia l'amour de ses sujets; et peu de princes, après leur mort, ont été regrettés autant que lui. Eucratidas, un de ses successeurs, étoit contemporain de Mithridate Ier, roi des Parthes; il régnoit par conséquent vers l'an 165 avant l'ere chrétienne[2]. Démétrius, fils d'Euthydeme, qui, à la mort de son pere, n'avoit pu monter sur le trône de la Bactriane, mais qui régnoit sur une partie de l'Inde, s'efforça de se ressaisir de son héritage[3]. Eucratidas fut sur le point de perdre la couronne; mais son courage opiniâtre et son habileté dans le commande-

(1) Apollodote a été omis par Bayer: cependant il est nommé avant Ménandre par l'auteur du *Périple de la mer Erythrée* (*loc. cit.*) et par les *Prologues* ou sommaires de l'histoire de Trogue Pompée (l. XLI), où il est clair qu'on doit corriger *per Apollodotum et Menandrum reges*, au lieu d'*Apollodorum et Menandrum* qu'on y lit maintenant; et que la correction de Longuerue, qui reconnoissoit dans le nom d'Apollodore non celui d'un roi, mais celui d'un historien, quoique ingénieuse, est réfutée par le passage déja cité de l'auteur du *Périple*.

(2) Autre synchronisme attesté par Justin (l. XLI, c. 6).

(3) Voyez l'histoire de Bayer, §. 35.

ment des armées le firent sortir victorieux de cette lutte dangereuse. Il ne jouit pas long-temps de son triomphe. Un fils dénaturé qui portoit le même nom[1] que son pere, excita contre lui une révolte dans laquelle il fut massacré : ce monstre renouvela au fond de l'Orient l'exemple affreux que la fille du roi Servius avoit donné à Rome; il fit passer son char sur le corps sanglant de son pere. Lorsque Eucratidas mourut, Mithridate régnoit encore : le conquérant Arsacide sut profiter du désordre que ce crime atroce répandit dans la monarchie des Bactriens. La date précise de la mort d'Eucratidas est incertaine; mais il est probable que cet évènement eut lieu vers l'an 150 avant J.-C.

Chap. XVII. Rois de la Bactriane. Pl. LI.

On n'a publié jusqu'ici que deux médaillons d'Eucratidas; ils ont l'un et l'autre les mêmes types et la même légende; ils ne different que par les monogrammes[2]. La légende de celui-ci présente le nom et les titres *du grand roi Eucratidas*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ. Nous avons eu plusieurs occasions de remarquer que les souverains de l'Orient affectoient le titre de *grands rois*. La physionomie d'Eucratidas n'est pas avantageuse; ses sourcils enfoncés, son menton aigu et prolongé, n'ont aucune ressemblance avec les formes grecques; ses traits annoncent cependant un homme actif et résolu. Sa tête est couverte d'un casque; et ce casque est décoré des oreilles et des cornes d'un

N° 12.

(1) C'est ce que le savant cité ci-dessus a rendu probable au §. 30 de son *Hist. reg. Bactr.*

(2) Bayer en avoit publié un (*loc. cit.*, p. 100); l'autre, que j'ai fait dessiner ici de nouveau d'après l'original, avoit été publié par Pellerin (*Rois*, pl. 15). Le monogramme qui, dans le médaillon de Bayer, est différent du nôtre, avoit été pris par ce savant pour une époque; et pour l'accorder avec l'histoire, il proposoit de changer la chronologie des Arsacides. La plupart des chronologistes avoient adopté ce changement, quoique Pellerin eût signalé depuis long-temps la méprise de l'historien de la Bactriane.

Chap. XVII. Rois de la Bactriane. Pl. LI.

taureau. On a souvent vu dans cet ouvrage les portraits des successeurs d'Alexandre ornés de cornes de taureau, de bouc, ou de belier, attachées à leurs diadêmes ou à leurs casques. Eucratidas, vainqueur des Indiens, a pris les emblêmes de Bacchus Taureau, conquérant mythologique des Indes.

Le type du revers représente Castor et Pollux à cheval, ayant leurs bonnets surmontés d'étoiles, leurs lances baissées, et tenant dans la main gauche des palmes en signe de victoire. Ce revers est imité de celui de quelques médailles des rois Séleucides[1]. Eucratidas n'a pas conservé pour type de ses monnoies l'Hercule en repos de son prédécesseur Euthydeme: aussi avons-nous remarqué que ces deux princes n'étoient pas de la même famille. On ne peut sans témérité indiquer le motif qui a pu faire préférer ce type à plusieurs autres que les monnoies des princes Séleucides offroient pour modeles. Eucratidas avoit-il un frere, ou avoit-il associé son fils au trône? La perte presque totale des monuments propres à éclaircir cette histoire, ne permet que des conjectures trop foibles pour que nous puissions les proposer.

§. 3. HELIOCLÈS.

Quoique dans le peu qui nous reste de l'histoire de la Bactriane, le nom d'Hélioclès ne se trouve pas, je pense qu'aucun numismatiste expérimenté, en examinant ce tétradrachme et en le comparant avec celui d'Eucratidas, ne balancera à les

(1) Sans citer les tétradrachmes d'Antiochus VI Dionysus, postérieurs peut-être au regne d'Eucratidas Ier, on a l'exemple de ce même type sur les médailles d'un Antiochus plus ancien : voyez Haym, *Tesor. britan.*, tom. II, pag. 17; *Coins of the Seleucidæ*, pl. 3, nº 19.

regarder l'un et l'autre comme sortis de la même fabrique, et peut-être comme étant l'ouvrage du même artiste. J'observe d'ailleurs que le vêtement du roi est disposé de même dans les deux médailles, et consiste dans une chlamyde posée par-dessus une tunique ou une armure; et que les deux physionomies, malgré la différence de quelques uns des traits, ont néanmoins une ressemblance générale qui ne permet guere de douter qu'elles ne soient celles de personnages de la même famille.

La légende de ce médaillon offre le nom et les titres *du roi Héliociès le juste*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΛΙΟΚΛΕΟΥΣ ΔΙΚΑΙΟΥ; le type est Jupiter debout, tenant le foudre dans sa main droite, le sceptre dans sa gauche, tel qu'on le voit sur quelques médailles d'Antiochus IV Epiphane[1]. Quant à l'effigie d'Héliociès, elle n'a rien de remarquable; sa chevelure est crêpue, et ceinte d'un simple diadème[2].

Dans les ténebres qui couvrent cette partie de l'histoire ancienne, il est impossible d'assigner à Héliociès une place bien déterminée dans la suite des princes qui ont régné sur les bords de l'Oxus. Toutefois s'il étoit question de décider lequel d'Héliociès ou d'Eucratidas est antérieur à l'autre, je serois porté à croire que c'est Héliociès; il est en effet difficile de penser qu'un

(1) On peut en voir une qui est gravée dans l'ouvrage de Vaillant (*Hist. reg. Syr.*; pag. 195).

(2) Ce médaillon d'Héliociès est le même qui, avant de passer dans le cabinet de la bibliotheque impériale, existoit dans celui de M. d'Ennery, et il avoit été décrit dans le catalogue de ce dernier cabinet (p. 40). On y assure que le médaillon est de la même fabrique que ceux des Séleucides. On peut facilement se convaincre qu'il a encore plus d'analogie avec le médaillon d'Eucratidas : Eckhel, qui ne l'avoit pas vu, en a fait mention parmi les médailles de rois incertains (D. N., tom. IV, p. 168). Je suis assuré que M. Millingen, amateur très instruit, vient de trouver un autre tétradrachme d'Héliociès avec type et légende semblables.

Chap. XVII. Rois de la Bactriane. Pl. LI.

prince refuse un titre d'honneur qui a été déféré à son prédécesseur: or Eucratidas portoit celui de *grand roi* qu'Hélioclès, s'il avoit été son successeur, auroit dû prendre, au lieu de se contenter du modeste surnom de *Juste*[1]: je crois pouvoir en conclure qu'Hélioclès a régné sur les Bactriens avant Eucratidas; et si le type représentant Jupiter, qu'on voit sur ses monnoies, a été imité, comme je le pense, des types des monnoies d'Antiochus IV, sur lesquelles on voit la même figure, Hélioclès doit avoir régné vers l'an 175 avant l'ere chrétienne[2].

Quant au parricide Eucratidas II, il fut aussi malheureux qu'il méritoit de l'être. Mithridate I[er], roi des Parthes, le dépouilla de plusieurs de ses provinces; et, vers l'an 125 avant l'ere chrétienne, les Scythes Tochariens se jeterent sur ses états

(1) Nous avons lu ce titre sur les médailles des Arsacides, et sur celles d'un prince Arménien. Cette épithete, dont les orientaux étoient dans l'usage d'honorer leurs souverains, a été négligée par les princes grecs; et c'est à ceux-ci seulement que doit s'appliquer la censure de Plutarque (*Aristides*, §. 14 de la traduction d'Amyot); « Que ce surnom de *Juste* n'a « jamais été requis ne desiré par les rois, « par les princes, ny par les tirans : mais « bien ont-ils pris plaisir de se faire sur- « nommer les uns *Poliorcetes*, c'est-à-dire « *forceurs de villes*: les autres *Cerauni*, « c'est-à-dire *foudroyans*: aucuns *Nica-* « *nores*, c'est-à-dire *victorieux* ou *con-* « *quérants*; et quelques uns *Aëti* et *Hié-* « *races*, c'est-à-dire *aigles*, *faulcons*, et « autres telz oyseaux de proye : aimans « mieulx, comme il appert par telz sur- « noms, la louange et la réputation pro- « cédente de force et de puissance, que celle « qui procede de bonté et de vertu ».

(2) Ainsi Hélioclès auroit été le prédécesseur immédiat d'Eucratidas. D'après ce que nous avons remarqué jusqu'ici, on pourroit proposer un tableau des rois grecs de la Bactriane, dans l'ordre de leur succession, appuyé en partie sur des témoignages certains, en partie sur des probabilités, et qui seroit plus complet que tous ceux qu'on a produits jusqu'à présent. Le voici :

1 Théodotus I[er],	5 Ménandre,
2 Théodotus II,	6 Hélioclès,
3 Euthydeme,	7 Eucratidas I[er],
4 Apollodote,	8 Eucratidas II.

Ces huit princes auroient régné depuis l'an 257 avant l'ere chrétienne jusqu'à l'an 125 ou environ avant la même ere, pendant l'espace de cent trente-deux ans; ce qui donneroit plus de seize ans pour la durée moyenne de chaque regne.

affoiblis, et mirent fin à la domination grecque dans ces contrées de l'Orient[1]. Si, dans des temps postérieurs, on trouve encore quelque mention des princes de la Bactriane, on n'a aucun motif de conjecturer que ces princes étoient grecs : ils étoient probablement de la race de ces Scythes qui avoient fait la conquête du pays ; ou ils étoient des satrapes héréditaires qui gouvernoient la partie de la Bactriane subjuguée par les Arsacides[2].

ROIS DE LA CHARACENE.

§. 4. TIREUS.

Rois de la Characene.

Au midi de la Babylonie et de la Susiane se prolonge une langue de terre qui est resserrée au couchant par le Tigre, déja réuni à l'Euphrate, et baignée au levant par le Choaspe, fleuve célebre en Orient, parceque le grand roi ne buvoit jamais d'autre eau que celle de ce fleuve. Alexandre, lors de sa conquête, ayant jugé nécessaire d'établir une position militaire dans cette contrée, y fit construire une ville qu'il peupla de soldats émérites, et qu'il appela Alexandrie. On l'avoit élevée sur un tertre artificiel pour la mettre à l'abri des inondations. Sous Antiochus

(1) Voyez le §. 5 du chapitre XV de cette seconde partie. Ces Scythes Tochariens sont ceux qui ont donné au Tocharestan, région de la haute Asie, le nom qu'elle porte encore (*Descript. of Asia*, pag. 574, dans le V[e] volume des œuvres de sir William Jones).

(2) L'auteur *du Périple* cité atteste que de son temps les Bactriens avoient des rois (Bayer, *Hist. reg. Bactr.*, §. 41). Je trouve dans Trebellius Pollion que les Bactriens, sans doute leurs princes, avoient offert leurs secours aux Romains contre Sapor pour la délivrance de Valérien (*Valeriani, pater et fil.*, §. 6). Voyez aussi le *Mémoire* de M. de Guignes *sur le renversement du regne des Grecs dans la Bactriane*, dans le recueil de l'*Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXV.

Chap. XVII. Rois de la Characene. Pl. LI.

Soter, ces travaux eurent besoin d'être réparés; et la ville quitta son premier nom pour prendre celui d'Antioche. Mais comme le débordement des eaux causa, peu de temps après, de nouveaux dégâts, Spasinès, qui s'étoit emparé du pays, probablement sous le regne d'Antiochus Théos, assura par des digues et des remparts plus solides et plus durables les fondations de cette ville, qui ne fut plus connue que sous le nom de *Charax*, ou de *Charax de Spasinès*, comme si l'on disoit, *la ville du rempart*, ou *le rempart de Spasinès*[1]. Les successeurs de ce prince la gouvernerent, dans les temps postérieurs, sous la dépendance des rois parthes, après que Mithridate Ier et Phraate II eurent soumis cette région à leur sceptre.

(1) La mémoire de l'établissement d'une ville grecque dans la Characene nous a été conservée par Pline (liv. VI, §. 31); et il ajoute que les attérissements occasionnés par les grands fleuves qui environnoient cette région en avoient augmenté l'étendue d'une maniere fort considérable. Pline, en parlant du roi Séleucide qui fit réparer les digues de la Characene, se sert de la phrase : *Antiochus quintus regum;* et je l'explique avec Frœlich (*Annal. reg. Syr. Proleg.*, part. IV, c. 2), d'Antiochus Ier Soter, qui étoit en effet le cinquieme roi d'Asie, à compter depuis Alexandre-le-Grand. Quant à Spasinès, Pline assure qu'il étoit un prince arabe : mais Juba le jeune, roi de Mauritanie, qui avoit écrit une histoire, avoit dit que Spasinès étoit un satrape ou gouverneur de la province sous le roi Antiochus. Il est possible que Spasinès, prince arabe, ait gouverné la Characene, d'abord sous la dépendance d'Antiochus Soter, et qu'après sa mort, sous le regne d'Antiochus Théos, il ait refusé d'obéir au roi de Syrie (Pline, liv. VI, §. 31). Le type d'Hercule en repos, qui ne se voit sur les médailles d'aucun autre roi Séleucide, me paroît une preuve que les princes de la Characene ne se rendirent indépendants que sous le regne de ce second Antiochus, et qu'à cette occasion ils conserverent sur leurs monnoies le type de celles qui avoient cours de leur temps. La numismatique nous offre des exemples frappants du soin qu'eurent les nations anciennes d'imiter les monnoies accréditées, même lorsque les empreintes de ces monnoies n'avoient aucun rapport avec le prince ou avec la nation qui les faisoit imiter. Quant au P. Hardouin, qui croit qu'Antiochus-le-Grand est le prince indiqué par Pline, son opinion ne peut se soutenir; Antiochus-le-Grand étoit le VIe et non le Ve des rois Séleucides; et le Ve des Antiochus, Antiochus Eupator, ne possédoit ni la Characene, ni la Babylonie.

Ces gouverneurs héréditaires, ainsi que ceux de la Perse et de l'Elymaïs, contrées limitrophes, prenoient le titre de rois[1]. Chap. XVII. Rois de la Characene. Pl. LI.

Lucien parle d'un de ces dynastes: c'étoit le troisieme, en commençant à compter par Spasinès, et il s'appeloit Tiréus. L'écrivain qui nous a conservé le nom de ce prince ne nous a laissé sur lui d'autres renseignements que ceux qui regardent la durée de sa vie. Tiréus mourut de maladie dans sa quatre-vingt-douzieme année[2].

Une médaille de Tiréus paroît ici pour la premiere fois : le dessin qu'on a gravé n° 18 a été pris sur une empreinte que je possede. La médaille originale existe en Angleterre[3]. On y voit d'un côté la tête du prince ceinte du bandeau royal : sa cheve- N° 18.

(1) Dion parle des rois de la Characene qui régnoient encore sur la Mésene au temps de l'expédition de Trajan contre les Parthes (liv. LXVIII, §. 28). Voyez Longuerue, *Annal. Arsac. ad an. Seleuc.*, 164, pag. 9.

(2) Dans ce passage, tiré des *Macrobii* de Lucien, on trouve les noms de plusieurs princes qui ont régné sur la Characene et sur les régions adjacentes. Le voici: Ὑσπασίνης δὲ ὁ Χάρακος καὶ τῶν κατ' Ἐρυθρὰν τόπων βασιλεὺς, πέντε καὶ ὀγδοήκοντα ἐτῶν νοσήσας ἐτελεύτησε. Τήραιος δὲ ὁ μεθ' Ὑσπασίνην τρίτος βασιλεύσας, δύο καὶ ἐννενήκοντα βιοὺς, ἐτελεύτα νόσῳ. Ἀρτάβαζος δὲ ὁ μετὰ Τήραιον ἕβδομος βασιλεύσας Χάρακος, ἓξ καὶ ὀγδοήκοντα ἐτῶν, καταχθεὶς ἀπὸ Πάρθων, ἐβασίλευσε: « Hyspasinès, roi « de Charax et des régions adjacentes à la « mer Erythrée, mourut de maladie, après « avoir vécu quatre-vingt-cinq ans. Tiréus, « le troisieme après Hyspasinès, mourut « aussi de maladie, âgé de quatre-vingt-« douze ans; et Artabaze, qui étoit le sep-« tieme roi de Charax après Tiréus, étoit « âgé de quatre-vingt-six ans lorsque, de « retour du pays des Parthes, il fut roi ». Les différents manuscrits dont on voit les variantes dans l'édition de Lucien par Reitzius donnent au lieu de Τήραιος, Τέραιος, et Τείραιος. On voit clairement que l'*iotacisme* des copistes avoit altéré ainsi la véritable orthographe du nom Τίραιος, tel qu'on le lit sur la médaille. D'autres philologues ont déja remarqué des variations dans le nom de Spasinès, que quelques uns écrivent Pasinès, d'autres, comme Lucien, Hyspasinès, etc.

(3) C'est à Mylord Elgin, lors de son séjour à Paris, que je dois aussi cette empreinte : la médaille unique sur laquelle on l'a prise appartenoit alors au cabinet de M. Knight. On m'a assuré que c'est un tétradrachme.

Chap. XVII. Rois de la Characene. Pl. LI.

lure est arrangée suivant l'usage des Medes; sa barbe est longue et pointue; son âge avancé paroît attester ce que Lucien nous dit de la longévité de Tiréus. Hercule assis, tenant sa massue à la main, tel à-peu-près qu'on le voit sur les tétradrachmes d'Antiochus Théos[1], est le type du revers dont la légende nous présente le nom et les titres *du roi Tiréus Soter et Evergete*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΙΡΑΙΟυ ΣΩΤΗΡΟΣ καΙ ΕΥΕΡγετου. Un monogramme est dans le haut du champ, et paroît composé d'un Μ, d'un Α, et d'un Υ. On entrevoit dans l'exergue les traces de quelques lettres.

Si l'on adoptoit l'opinion d'Eckhel, que toutes les médailles qui ont pour type Hercule en repos, dans une attitude semblable à celle dans laquelle il est représenté sur les revers des tétradrachmes d'Antiochus II, appartenoient à la Bactriane, je devrois chercher Tiréus parmi les princes ignorés qui, après la chûte d'Eucratidas, ont gouverné, avec le titre de rois, cette région lointaine. Cependant, même avant la découverte de la médaille dont il s'agit ici, et qui porte le nom d'un prince oriental connu dans l'histoire pour avoir régné sur une autre contrée, l'opinion d'Eckhel me paroissoit peu soutenable. Ce type n'a en effet aucun rapport particulier avec la Bactriane; et si on le voit sur la médaille d'Euthydeme, c'est qu'à l'époque de la défection de cette province les rebelles ne voulurent point changer l'empreinte de la monnoie de l'état, et en faire disparoître une divinité révérée par tous les Grecs et particulièrement par les Macédoniens conquérants de l'Asie, qui se vantoient de tirer leur origine des Héraclides. Hercule avoit d'ailleurs un culte parmi les nations orientales, qui le vénéroient sous d'autres

(1) Hercule paroît assis plutôt sur un autel rond ou sur une colonne tronquée que sur une roche.

noms comme un emblême mythologique de la force. De semblables motifs ont dû faire graver le même type sur la monnoie de plusieurs autres peuples de l'Orient, qui s'étoient détachés de la monarchie des Séleucides à la même époque. Mais nous sommes certains par d'autres monuments que les rois de la Bactriane, successeurs d'Euthydeme, cesserent de graver sur leurs monnoies la figure d'Hercule; nous avons vu les autres types qu'ils avoient adoptés.

Un écrivain qui vivoit au second siecle de l'ere chrétienne, l'auteur du *Périple de la mer Erythrée,* a remarqué comme une circonstance digne d'attention, qu'on trouvoit encore dans la haute Asie et vers les bords de l'Indus des monnoies portant des noms de princes grecs, et des légendes grecques. Cette remarque n'auroit pu avoir lieu, si les princes de la Bactriane avoient continué du temps de ce géographe à faire frapper des médailles grecques. Il étoit déja facile d'inférer de ces observations que les médailles de Monnésès et d'Adinnigaüs, marquées d'époques peu éloignées de celle où cet écrivain a fleuri, ne pouvoient appartenir à des princes bactriens. Mais à présent que le nom du roi Tiréus se trouve sur une médaille semblable à celles des deux princes que je viens de citer, qu'il est prouvé que ce nom appartient à un roi de la Characene, et que rien ne s'oppose à ce qu'on ne croie que ces médailles ont été frappées dans cette derniere contrée, il me paroît raisonnable de les attribuer aux princes de la Characene. Les Grecs n'existoient plus dans la Bactriane; ils étoient en grand nombre dans la Mésopotamie et dans les régions qui bordent l'Euphrate et le Tigre. Au rapport de Pline, non seulement la ville de Charax, mais tout le canton avoit été peuplé de Grecs. Les monnoies qu'on frappoit à Séleucie et à Ctésiphon, et dans d'autres villes

Chap. XVII. Rois de la Characene. Pl. LI.

de l'empire des Parthes, auquel les rois de la Characene rendoient hommage, avoient des légendes grecques, ainsi que les médailles dont il est question: les princes qui les ont fait frapper y sont tous représentés avec une coiffure médique semblable à celle des Arsaces; et il est très naturel que ces princes, voisins de la Médie et soumis aux rois parthes, aient imité le costume et les usages de leurs suzerains[1]. Ainsi je ne doute pas que le Tiréus dont nous avons sous les yeux l'effigie ne soit le même prince dont Lucien a parlé, et que les trois différents rois dont nous allons examiner les médailles ne doivent être placés parmi ses successeurs[2].

§. 5. ADINNIGAÜS.

Ce prince, qui ne nous est connu que par une médaille unique du cabinet impérial, régnoit sur la Characene l'an 333 de l'ere des Séleucides, qui répond à l'an 21 de l'ere chrétienne[3]. Tibere étoit alors le chef de l'empire romain, et Artaban III étoit empereur des Parthes. Dans les troubles civils qui déchi-

(1) Barthélemy avoit déja conjecturé que les médailles d'Adinnigaüs et de Monnésès devoient probablement appartenir à des princes de la Mésopotamie, et dépendants des Arsacides (*Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, tome XXXII, pag. 684).

(2) Cette opinion, que je crois avoir rendue probable, vient de recevoir une nouvelle confirmation, par la découverte d'une médaille d'Artabaze autre roi de la Characene, dont il est fait mention dans le passage de Lucien, cité ci-dessus. Cette médaille, acquise par M. d'Hermand, est de la même fabrique que la médaille de Tiréus: le portrait du roi présente la même coiffure, et l'époque marquée au revers répond à la chronologie indiquée par Lucien. Je donnerai un dessin de cette médaille dans le supplément général de l'ouvrage.

(3) On peut voir dans Barthélemy, *loc. cit.*, pag. 671 et suiv., dans Eckhel, D. N., tom. III, pag. 559, et dans Rasche, *Lex. Rei num.*, art. ΑΔΙΝΝΙΓΑΟ, le résumé des discussions littéraires dont cette médaille, ainsi que celle de Monnésès, a été le sujet.

rerent l'empire de celui-ci, la puissance des satrapes héréditaires ou des rois vassaux du roi des rois alloit toujours en croissant. L'histoire d'Artaban III, dans Josephe, nous fait assez connoître combien étoient puissants à cette époque les princes de l'Adiabene, dont les états étoient bien plus près du centre de la monarchie des Parthes que ne l'étoient ceux des rois de la Characene. Chap. XVII. Rois de la Characene. Pl. LI.

La physionomie du roi Adinnigaüs se reconnoît au premier coup-d'œil pour être celle d'un oriental; la forme de son nez aquilin est aussi exagérée que l'est la même partie du visage dans les portraits de Mithridate Ier et de Phraate II, roi des Parthes[1]. La légende du revers, outre l'époque de l'an 333, ΤΛΓ, qu'on lit à l'exergue, offre le nom et les titres *du roi Adinnigaüs Soter*, ΒΑΣΙΛεως ΑΔΙΝΝΙΓΑου ΣΩΤΗΙΡ□ς[2]. Le type est le même que celui de la médaille de Tiréus, et Adinnigaüs prend comme lui le surnom de *Soter*[3]. Il est presque certain N° 14.

(1) C'est sans doute à ces physionomies orientales qu'on doit rapporter une expression de Platon par laquelle le philosophe suppose que ceux qui voyoient en beau les défauts corporels de leurs amis donnoient le nom de *nez royal* à un nez aquilin jusqu'à l'excès : Τοῦ δὲ τὸ γρυπὸν βασιλικὸν φασὶ εἶναι (*De R. P.*, liv. V).

(2) Cette orthographe défectueuse est celle de la médaille. On a vu de pareilles fautes dans les légendes des Arsacides. La figure d'Hercule est d'un travail très grossier, mais la tête du roi est plus soignée : on voit dans le champ du revers deux monogrammes; l'un paroît composé d'un Α et d'un Π, l'autre d'un Χ et d'un Α. Le rapport de ce dernier avec le nom de la Characene est facile à saisir ; on pourroit conjecturer que les deux premieres lettres indiquent le nom d'une ville d'Apamée, qui appartenoit aux mêmes états.

(3) Ces princes que je regarde comme rois de la Characene prennent tous aussi le titre de Soter. Ce titre n'a été donné, du moins sur les médailles, à aucun des rois de la Bactriane ; on ne le lit pas non plus sur les médailles des Arsacides. Je conjecture que Spasinès lui-même avoit été honoré de l'épithete de *sauveur*, parce-qu'il avoit réellement sauvé d'une perte imminente la ville de Charax et toute la région de la Characene, moyennant les nou-

Chap. XVII. Rois de la Characene. Pl. LI.

qu'Adinnigaüs a régné sur la même région que Tiréus[1].

§. 6. MONNESÈS.

Si la ressemblance des types dans les médailles de Monnésès et d'Adinnigaüs, et le titre de Soter qu'on lit également sur les deux médailles, font regarder ces deux princes comme ayant régné sur la même région, l'époque de l'an YKB, 422, de l'ere des Séleucides, ou 110 de l'ere vulgaire, prouve que Monnésès a vécu presque un siecle après Adinnigaüs. A cette époque Pacorus ou Chosroès régnoit sur les Parthes, et Trajan étoit empereur; mais il n'avoit pas encore passé en Orient pour faire la guerre au roi des rois: il n'y alla que trois ans après. Dans ce temps Monnésès n'existoit plus; Athambylus régnoit alors sur la Characene et sur la Mésene[2], et étoit probablement son successeur immédiat.

Nº 15. Cette médaille de bronze est fort mal conservée; on voit par ce qui reste de l'empreinte que la tête de Monnésès étoit ceinte d'un diadême, et que sa barbe et sa coiffure ne différoient pas beaucoup de celles de ses prédécesseurs. La légende du revers

velles levées qui assurerent ces lieux contre les inondations. Les princes successeurs de Spasinès avoient probablement hérité de ce titre.

(1) Josephe, A. J., liv. XX, chap. 2, a fait mention d'un roi de la Characene, qu'il nomme Abennérigus ou Abinnérigus: Ἀβεννήριγον τὸν τοῦ Σπασίνου χάρακος βασιλέα. Je crois devoir remarquer ici une certaine ressemblance qui se présente entre ce nom et celui d'Adinnigaüs, Ἀδιννίγαος, qui, suivant les conjectures que je viens de proposer, régnoit sur le même pays, et, comme il est prouvé par les chiffres chronologiques de la médaille, à l'époque même que Josephe assigne à son Abinnérigus. Il ne seroit pas étrange qu'un nom aussi bizarre que celui d'Adinnigaüs eût été altéré par les copistes de l'historien juif.

(2) Dion, liv. LXVIII, §. 28.

offre le nom et les titres *du roi Monnésès, Soter et Evergete:* βασιλεως ΜΟΝΝΗCου σωΤΗΡΟC κΑΙ ΕΥεργετου : ce dernier surnom est presque effacé[1].

CHAP. XVII. Rois de la Characene. Pl. LI.

§. 7. ARTABAN.

N° 16.

Une médaille de bronze d'une fabrique encore plus grossiere que les trois précédentes, et frappée sans doute dans la même région, est le seul monument qui nous reste de ce prince inconnu dans l'histoire. Sa tête, coiffée à la maniere médique et ceinte du diadême, est sans barbe, particularité qui tient probablement à la jeunesse du prince. Le type du revers est le même que dans les médailles des numero précédents, mais le travail en est extrêmement barbare, et les caracteres de la légende sont si informes, qu'on peut à peine les reconnoître. Il paroît cependant qu'ils présentent le nom d'Artaban, ou *Ertapan,* ΕϤΤΑΠΑΝΟΥ..., avec des titres qu'on ne peut plus lire. La rudesse du travail me fait croire qu'Artaban n'a régné sur la Characene que du temps des derniers Arsacides dont les médailles témoignent également la décadence des arts. Il a probablement vécu au commencement du III[e] siecle de l'ere vulgaire[2].

(1) Vaillant et Maffei avoient fait connoître cette médaille, et Barthélemy l'avoit donnée avec un peu plus d'exactitude dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXII, page 671.

(2) Cette médaille, jusqu'à ce jour inédite, existe, ainsi que les deux précédentes, dans le cabinet de la bibliotheque impériale. Les changements de l'Α en Ε, et du Β en Π, dans le nom d'Artaban, tiennent à la prononciation et au génie de quelques langues orientales. Quoique les titres qui suivent le nom du prince ne soient plus lisibles sur la médaille, on croiroit cependant y distinguer quelque trace du mot σωΤΗΡος, *Soter.*

ROIS DE LA BABYLONIE.

§. 8. TIMARQUE.

Nous ignorons la patrie de Timarque; nous savons seulement que lui et son frere Héraclide s'étoient concilié par la corruption de leurs mœurs la bienveillance d'Antiochus IV Epiphane, roi de Syrie[1]. Le prince avoit donné toute sa confiance à ces deux freres: il fit Héraclide son trésorier, et Timarque préfet de la Babylonie. Si l'on en croit Appien, Timarque gouvernoit très mal cette province; ce qui ne l'empêcha pas d'en usurper la souveraineté à la mort de son maître, qui n'avoit laissé pour successeur qu'un enfant. Démétrius, neveu d'Antiochus Epiphane, s'étant échappé de Rome pour enlever le trône à son cousin, eut, comme nous l'avons vu ailleurs, tout le succès qu'il desiroit; et une de ses premieres entreprises, aussitôt qu'il eut ceint le diadême, fut de faire rentrer les rebelles dans le devoir. Timarque étoit de ce nombre; il perdit bientôt avec la vie l'autorité qu'il avoit usurpée. Le peuple syrien qui l'avoit en horreur, et qui redoutoit de l'avoir pour maître, déféra au vainqueur le titre de *dieu sauveur* (Soter). Héraclide fut disgracié et envoyé en exil; mais Démétrius eut à se repentir de lui avoir laissé la vie. Cet adroit courtisan sut si bien flatter la fierté des Romains et la jalousie que le sénat avoit conçue des qualités et de la conduite de Démétrius, qu'il parvint à faire reconnoître, par ce corps si redoutable aux princes, le jeune Alexandre Bala comme fils et héritier légitime d'Antiochus Epi-

(1) Appien, *Syriac.*, §§. 45 et 47.

phane, à le mettre sous la protection de la république, et à en obtenir des forces pour renverser Démétrius [1]. Nous avons raconté ailleurs comment ce dernier, en se défendant contre son compétiteur, périt dans le combat, et comment Héraclide satisfit ainsi à la fois sa vengeance et celle de son frere.

Chap. XVII Rois de la Babylonie. Pl. LI.

La médaille de bronze de Timarque étoit encore inédite [2]. On l'a dessinée sous le n° 17, d'après l'original qui est au cabinet de la bibliotheque impériale. On voit d'un côté la tête de Timarque ceinte du diadême. Le type du revers est la Victoire ayant sa main droite élevée et tenant une couronne; mais cette figure a été en partie effacée par une contre-marque dont l'empreinte représente aussi la Victoire. La légende offre le nom *du grand roi Timarque*, ΒΑΣΙΛεως μεΓΑΛοΥ ΤΙΜΑΡΧΟΥ. Le titre de *grand roi* prouve que le prince à qui cette médaille appartient est véritablement le Timarque dont nous venons de parler; car le titre de grand roi n'étoit usité que parmi les souverains de la haute

N° 17.

(1) Polybe, *Excerpt. legat.*, n. CXXXVIII et CXL. Cet écrivain, dans les fragments qui nous restent des livres perdus de ses histoires, ne dit pas qu'Héraclide qui présenta au sénat Alexandre et Laodice, enfants d'Antiochus Epiphane, fût le même Héraclide qui du temps de ce prince avoit été trésorier du roi. Cependant il est clair que cet Héraclide avoit été un courtisan favori d'Antiochus, et qu'il étoit un ennemi acharné de Démétrius Soter; par conséquent il me paroît vraisemblable qu'il n'est pas ici question d'un autre personnage que du frere de Timarque. Appien dit clairement que Démétrius l'avoit expulsé: il n'y a que des écrivains modernes qui fassent périr Héraclide avec son frere.

(2) M. Sestini en avoit cependant donné connoissance dans ses *Lettere*, tom. VIII, pag. 120. Mais la médaille étant très usée, et la légende presque effacée dans l'empreinte que cet antiquaire avoit sous les yeux, il n'étoit pas en état d'en donner une description exacte.

Chap. XVII. Rois de la Babylonie. Pl. LI.

Asie [1], et ne peut convenir à un autre Timarque qui s'étoit révolté contre Antiochus Soter, et s'étoit fait tyran de Milet [2].

(1) Il est fait mention de Timarque dans les *Prologues* ou sommaires du livre XXXIV de Trogue Pompée, où il est appelé roi des Medes. On peut croire qu'il avoit tâché de joindre quelque partie de cette région à la Babylonie dont il s'étoit emparé.

(2) Voyez, pour ce qui regarde ce Timarque plus ancien, les §§. 2 et 3 du chap. XIII de cette IIe partie, tom. II, pag. 389, 392.

NOTE.

Les princes de Palmyre ayant affecté la dignité et le titre d'*empereurs romains*, leurs portraits, empreints sur les médailles, se trouveront dans la partie de cet ouvrage qui contiendra l'*iconographie romaine*.

CHAPITRE XVIII.

ROIS D'EGYPTE.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LII.

L'ordre géographique des médailles des rois nous amene dans cette antique contrée que la nature a distinguée par des phénomenes si singuliers et si bienfaisants, qu'on pourroit les appeler des privileges, et qui a été le berceau des sciences et des arts de l'Occident. Ses anciens habitants, qui s'étoient presque isolés de toutes les autres nations, se glorifioient de quelques exploits mythologiques [1]; mais les peuples qui durent à l'Egypte leur instruction dans tous les genres firent de la conquête de ce pays révéré un des principaux objets de leur ambition. Cambyse, Alexandre, et César, la soumirent successivement; et nous l'avons vue de nos jours conquise par un héros que la postérité placera au-dessus des plus grands hommes de l'antiquité. Le second de ces conquérants y fonda cette reine des villes, la plus illustre de toutes celles auxquelles il donna son nom, et qui posséda ses cendres pendant plusieurs siecles. De toutes les contrées qu'il avoit conquises, et qui, après sa mort, devinrent le partage de ses successeurs, l'Egypte fut la moins exposée à

(1) On doute beaucoup de la réalité ou du moins de l'étendue des conquêtes de Sésostris. On peut consulter là-dessus l'ouvrage de M. Zoëga, *de O. et U. obeliscorum*, sect. IV, ch. 2, p. 577 et 578.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LII.

changer de maîtres. Une famille qui se vantoit de descendre d'Hercule, et que du moins on croyoit issue de Philippe[1], la gouverna durant trois siecles.

§. 1. PTOLÉMÉE Ier SOTER.

Cette famille étoit celle des Lagides: elle tiroit son nom de Lagus, guerrier macédonien auquel Philippe, pere d'Alexandre, avoit fait épouser Arsinoé sa maîtresse, enceinte de Ptolémée[2].

La fortune, qui le plaça sur le trône, accrédita les contes merveilleux qu'on débitoit sur son enfance[3]. Ce qui est hors de doute, c'est que ce jeune guerrier, élevé avec Alexandre-le-Grand, le servit avec courage et avec zele dans toutes ses expéditions. Il en avoit écrit l'histoire; et on doit regretter que ce monument authentique des actions et des vertus d'Alexandre n'ait point été conservé. A la mort de ce héros, Ptolémée étoit au premier rang parmi ses généraux et ses amis. Quoiqu'il ne portât que le nom de fils de Lagus, il se croyoit plus de droit au trône que Philippe Arrhidée, qui étoit né d'une courtisane, et même que les enfants qu'Alexandre avoit eus de princesses étrangeres[4]. Il auroit voulu que l'héritage du conquérant eût passé tout entier à ses capitaines. Son avis ayant rencontré trop d'obstacles, et l'imbécille Arrhidée ayant été reconnu pour roi, Ptolémée fut nommé gouverneur de l'Egypte et de la Libye; et il accepta ce gouvernement, bien résolu d'en faire son apanage.

(1) Properce, l. III, *El.* IX ou XI, v. 40.

(2) Pausanias, liv. I, chap. 6. J'omettrai dans ce chapitre la plupart des autorités qu'on trouve déja citées par Vaillant, dans son *Historia Ptolemæorum*, ou dans l'*Histoire universelle* anglaise rédigée par une société de gens de lettres.

(3) Suidas, à l'article Λάγος.

(4) Pausanias, *loc. cit.*; Quinte-Curce, liv. X, chap. 6.

Les honneurs qu'il rendit aux dépouilles du héros macédonien, qui furent transportées à Alexandrie, les vertus civiles et politiques qui ornoient son ame, son caractere humain et bienfaisant, son esprit cultivé, ses manieres aimables, ses talents militaires, et son sang froid que ni le bonheur ni les revers ne pouvoient altérer, lui donnerent à la monarchie des titres qu'il fit valoir par les armes contre ses compétiteurs[1].

Ce qui nous reste de l'histoire des guerres qu'il eut à soutenir nous fait connoître presque toutes les vicissitudes de sa fortune; on y voit comment il battit Perdiccas qui marchoit pour lui enlever l'Egypte, et comment ce rival périt par la main de ses propres soldats; comment Ptolémée s'opposa de bonne heure à l'ambition d'Antigonus et de Démétrius son fils; comment Séleucus trouva chez lui un asile et un appui; comment le fils d'Arsinoé, vainqueur de Démétrius en Phénicie, fut vaincu quelques années après par le même ennemi dans un combat naval livré près de Chypre, et l'un des plus célebres dans l'histoire de la marine des anciens. Ptolémée ne fut point abattu par ce revers; il sut défendre l'Egypte qu'il avoit agrandie de la conquête de la Cyrénaïque, et protéger les Rhodiens dont la reconnoissance lui décerna les honneurs divins. Il forma contre son rival cette ligue terrible sous laquelle il le fit succomber près d'Ipsus; il étendit sa domination sur la Palestine et sur la Phénicie, recouvra Chypre, et soumit à son sceptre plusieurs isles et plusieurs places fortes de l'Asie et de la Grece. Grand également dans la paix et dans la guerre, il fit jouir l'Egypte de tout ce qu'une bonne administration, le commerce, et le

(1) Les belles qualités de Ptolémée ont été relevées principalement par Diodore de Sicile (liv. XVIII, §. 14, et liv. XIX, §. 86), et par Quinte-Curce (liv. IX, chap. 8).

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LII.

luxe, peuvent donner d'éclat et de bonheur aux contrées les plus favorisées par la nature; et le goût qu'il avoit pour les lettres et pour les arts passa comme une portion de son héritage jusqu'à ses derniers successeurs.

Après trente-huit ans d'un regne fortuné, il plaça son diadême sur la tête du plus chéri de ses enfants[1]; et, adoré comme un dieu, il passa ses derniers jours dans un honorable repos. Sa mort arriva quarante ans après celle d'Alexandre, l'an 284 avant l'ere chrétienne.

N° 1.

L'antiquité possédoit plusieurs images de ce grand roi. Pline fait mention d'un tableau peint par Antiphile le rival d'Apelle, et qui représentoit une chasse de Ptolémée[2]. Des médailles de tous les modules et de tous les métaux nous ont transmis son portrait authentique, et qui est d'autant plus intéressant que sur plusieurs de ces monuments il a été gravé par d'excellents artistes. Les deux tétradrachmes ou médaillons dessinés sous les n° 1 et 2 de cette planche sont exécutés dans la plus grande maniere. On voit sur celui du n° 1 le buste de Ptolémée déja

(1) De Ptolémée Philadelphe (Justin, liv. XVI, chap. 2). Ce fut l'an 285 avant Jésus-Christ.

(2) Pline, liv. XXXIV, §. 39, n° 32. Hardouin a cru que cette chasse de Ptolémée étoit celle qu'on faisoit près de la ville de Bérénice pour prendre les éléphants; il s'est trompé : cette derniere fut instituée par Ptolémée Philadelphe (Strabon, liv. XVI, pag. 770); et Antiphile étoit à la cour d'Alexandrie sous le regne précédent : on débitoit même sur son compte une histoire qui, embellie et exagérée probablement par Lucien, se lit parmi les ouvrages de cet écrivain, sous le titre, *Qu'il ne faut pas croire trop aisément à la calomnie.* Il paroît cependant certain que le tableau allégorique d'Apelle ayant pour sujet la calomnie, fut peint à la cour de Ptolémée Soter qui d'ailleurs n'aimoit point cet artiste : voyez Pline, liv. XXXV, §. 36, n° 14. Un groupe de Ptolémée Soter avec ses enfants étoit consacré à Olympie (Pausanias, l. VI, c. 15).

avancé en âge, mais dont les traits annoncent le caractere le plus noble et le plus ferme[1]. Le diadême, qu'il attacha pour la premiere fois sur son front après qu'il eut perdu la bataille navale de Chypre, ceint sa chevelure. L'égide écaillée et garnie de serpents couvre sa poitrine, et lui donne le caractere de Jupiter. Le revers présente la même allusion; c'est l'aigle du roi des dieux ayant le foudre dans ses serres[2]. La légende, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ, *de Ptolémée dieu sauveur* (*ou* Soter), désigne ce prince sans aucune équivoque.

Ce titre lui fut déféré par les Rhodiens, qui, par un raffinement de flatterie, avoient consulté auparavant l'oracle d'Ammon pour savoir s'il étoit permis d'attribuer à Ptolémée les honneurs et les titres réservés aux dieux[3]. La réponse de l'oracle ayant été favorable, ils éleverent à Ptolémée un temple entouré de portiques d'une immense étendue; et un bois sacré planté près du temple retentissoit sans cesse du chant de ses hymnes.

L'Egypte suivit cet exemple, et les monnoies que nous examinons en sont une preuve.

La suppression du titre de roi dans la légende est encore un signe d'apothéose; nous avons remarqué la même suppression sur les médailles d'Antiochus Ier Soter[4]: elle prouve qu'il faut traduire cette épithete par celle de *dieu sauveur*[5], et dément les

(1) Je ne sais si ce médaillon avoit jamais été publié: on n'y voit d'autre emblême qu'une petite corne d'abondance gravée dans le champ du revers. Il a été copié, ainsi que le suivant, d'après l'original, au cabinet de la bibliotheque impériale.

(2) Dans ce type, qui est devenu presque général dans les tétradrachmes des Ptolémées, on doit chercher l'origine de la fable indiquée par Suidas (v. Λάγος), et qui portoit qu'un aigle avoit eu soin de l'enfance de Ptolémée Soter.

(3) Diodore de Sicile, l. XX, §. 100.

(4) Ci-dessus, tom. II, pag. 290.

(5) Voilà pourquoi, suivant Cicéron (liv. II, *in Verrem*, §. 63), le titre de Soter étoit si grand qu'on ne pouvoit le traduire par un seul mot: *Ita magnum ut latino uno verbo exprimi non possit.* La véritable origine de ce titre, que Pausanias

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LII.

fausses origines que lui ont assignées quelques auteurs anciens et modernes.

Pl. LIV. N° 1.

Un médaillon d'or gravé à la planche LIV, n° 1, sur l'un des côtés duquel les têtes de Ptolémée Soter et de Bérénice sont accolées, sans autre légende que le mot ΘΕΟΙ, *dieux*, et sur le revers les têtes de Ptolémée Philadelphe, et d'Arsinoé sa sœur et sa femme, sont pareillement accolées, avec la légende ΑΔΕΛΦΟΙ, *frere et sœur*, ne permet pas de douter que les deux tétradrachmes ne doivent être attribués à Ptolémée Ier, quoique le même surnom de *Soter* ait été pris postérieurement par Ptolémée VIII. Nous parlerons encore de ce médaillon en examinant les portraits de Ptolémée Philadelphe (§. 4).

Pl. LII. N° 2.

Le tétradrachme n° 2 présente la même effigie avec le même ajustement : le revers a aussi pour type l'aigle et le foudre; mais la légende offre le nom *du roi Ptolémée*, Β\ΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. On remarque dans le champ du revers, outre les deux lettres ΚΙ, deux autres lettres, L. K, qui désignent la 20e année du gouvernement de Ptolémée, ou l'an 304 avant l'ere chrétienne. C'étoit la quatrieme année depuis que ce prince avoit ceint le diadême et pris le titre de roi [1].

avoit fait connoître (l. I, c. 8), n'a pas été relevée par M. de Sainte-Croix, qui, malgré son excellente critique, croyoit que le titre de *Soter* avoit rapport aux services rendus par Ptolémée à Alexandre-le-Grand, dans la cour duquel, suivant quelques traditions, il avoit eu l'office honorable d'*edeatros*, c'est-à-dire de grand-échanson et même de grand-maître-d'hôtel. La comparaison de cette légende avec celle d'Antiochus Soter nous explique mieux la véritable signification de ce titre donné aux deux princes.

(1) Ce tétradrachme a été attribué par d'autres antiquaires à Ptolémée Philadelphe; la comparaison de la tête gravée sur celui-ci avec l'effigie du médaillon précédent prouve qu'il appartient à Ptolémée

Le buste de bronze gravé sous les n° 3 et 4 a été trouvé à Herculanum. Les académiciens de Naples l'ont publié comme un portrait de Ptolémée VI Philométor [1]; mais je pense qu'il appartient au fils de Lagus. Quoiqu'il paroisse ici un peu moins âgé que sur les médailles, on y retrouve ce front carré, ce menton légèrement saillant, ce sourcil majestueux, cet œil expressif, ce regard pénétrant, et tous les traits qui caractérisent sa physionomie sur ses monnoies. Si ma conjecture est juste, ce monument nous montre de face la figure de Ptolémée, que ses médailles ne nous présentent que de profil. Elle annonce ce grand caractere que l'histoire lui attribue, et nous fait sentir de plus en plus la justesse de l'observation de Trogue Pompée, que les capitaines d'Alexandre joignoient à la supériorité des talents et à la force de l'ame une conformation si imposante, et un aspect si noble et si beau, qu'ils paroissoient être l'élite du genre humain et non d'une seule nation, et avoir été choisis par Philippe et par Alexandre pour être leurs successeurs, plutôt que leurs serviteurs et leurs ministres [2]. Les portraits de ces grands rois, et particulièrement ceux de Ptolémée et de Lysimaque, confirment la remarque de l'historien.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LII. N° 3 et 4.

Soter, ainsi que l'autre. L'opinion d'Eckhel, qui prétend que les années du regne de Ptolémée Soter ne se trouvent marquées que sur les médaillons qui portent ce titre, n'est donc pas fondée: il est même très douteux que les chiffres qu'on lit sur ces derniers soient de véritables caracteres chronologiques, puisqu'ils ne sont pas précédés de la lettre L, qui désigne sans équivoque le mot Lυκαβάντος pour Λυκαβάντος, *année;* cette forme d'L ayant été choisie de préférence, parcequ'elle n'est pas en grec un signe numérique, et ne peut pas se confondre avec les chiffres qui la suivent, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs.

(1) *Bronzi d'Ercolano*, tom. I, pl. 65 et 66. Les dessins qu'on en a gravés ici ont été pris par M. Montagny sur l'original même.

(2) Justin, liv. XIII, c. 1.

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LII.

§. 2. BÉRÉNICE.

Cette princesse, née en Macédoine, de la famille d'Antipater et de Cassandre, avoit accompagné en Egypte Eurydice, fille du premier et sœur du second, lorsqu'elle s'y rendit pour épouser Ptolémée[1]. Bérénice avoit pour mari un officier de sa nation, nommé Philippe, dont elle avoit eu plusieurs enfants. Ses qualités distinguées, et principalement sa beauté, fixerent tellement les regards et les affections du sensible et voluptueux Ptolémée, qu'à l'exemple de plusieurs rois macédoniens dont nous avons parlé, il en fit son épouse, au mépris des nœuds que, dans un

(1) *Schol. Theocr.*, idyl. XVII, v. 58 et 61. La mere de Bérénice étoit Antigone, fille de Cassandre, roi de Macédoine. C'est ce qu'a voulu dire le scholiaste par ces mots : Ὅτι ὁ Φιλάδελφος ἐν Κῷ τῇ νήσῳ ἐγεννήθη ὑπὸ Βερενίκης (ἡ γὰρ Βερενίκη θυγάτηρ Ἀντιγόνης τοῦ Κασάνδρου τοῦ Ἀντιπάτρου), ἀδελφοῦ ἐσπουδακάτος τὴν ἐν τῷ Τριοπίῳ τὴν Δωριέων σύνοδον καὶ τὴν αὐτόθι δρωμένην πανήγυριν καὶ τὸν ἀγῶνα κ. τ. λ. : « Bérénice accoucha de Philadelphe « dans l'île de Cos, lorsque son frere (Ptolémée Soter son époux) présidoit à Triopium l'assemblée, la fête, et les jeux solennels des Doriens, etc. ». Les mots grecs que j'ai mis entre parentheses appartiennent à une autre scholie qu'on a mêlée avec la premiere, et où l'on dit que *Bérénice étoit fille d'Antigone, fille de Cassandre, fils d'Antipater*. Cette interpolation a fait croire qu'Antipater avoit un frere nommé Cassandre qui étoit pere d'Antigone et aïeul de Bérénice, parcequ'on a réuni le mot ἀδελφοῦ avec le précédent Ἀντιπάτρου. Mais ici ἀδελφοῦ doit s'entendre de Ptolémée, qui, suivant le scholiaste, étoit frere de Bérénice; car le scholiaste a voulu indiquer à quelle occasion cette princesse étoit accouchée de Philadelphe dans l'île de Cos : c'étoit lorsque son frere présidoit aux fêtes des villes doriques à Triopium, et c'est à cela que l'auteur de l'idylle fait allusion au vers 68. Quant à la prétendue fraternité de Ptolémée et de Bérénice, je la crois une méprise du scholiaste, méprise dont l'origine a pu être dans le nom de Lagus, que le pere de Bérénice portoit, ainsi que le pere de Ptolémée Soter. D'ailleurs il est clair que l'auteur de l'idylle, soit Théocrite, soit un imitateur de Callimaque, ne supposoit pas que ces deux époux fussent frere et sœur; il n'auroit pas manqué de le relever, comme il a fait à l'égard du lien du sang qui existoit entre Ptolémée II et Arsinoé sa seconde femme et sa sœur. Pour le reste, voyez Pausanias, liv. I, c. 6.

autre temps, la politique plus que l'amour l'avoit engagé à former; et ce qui est plus encore, il préféra les enfants qu'il eut de Bérénice à ceux qu'il avoit eus d'un autre mariage, et il donna au jeune Magas, fils de cette nouvelle épouse et de son premier mari, le gouvernement de la Cyrénaïque. Lorsque les sujets de Ptolémée lui déférerent de son vivant les honneurs divins, ils les déférerent pareillement à Bérénice, bien persuadés que leur maître leur tiendroit compte de cet hommage rendu à une épouse qu'il adoroit. Ils furent l'un et l'autre appelés *dieux sauveurs*[1].

On ne sait pas au juste en quel temps Bérénice cessa de vivre; il paroît seulement certain que lors de son trépas Ptolémée Philadelphe son fils étoit sur le trône[2]: mais il est très probable que la mort lui épargna le chagrin de voir l'assassinat d'un de ses enfants qui périt victime de la jalousie de l'autre et de sa propre ambition, et qu'elle ne vit pas même commencer la guerre entre ses deux fils Magas et Philadelphe[3].

(1) On leur donne ce titre dans le monument d'Adulis (Chishull, *Antiquit. Asiat.*, p. 76); dans l'inscription de Rosette (ligne 4 et 38); et on le leur attribuoit de leur vivant, ainsi qu'il est prouvé par le récit que Callixene a fait de la *pompe* ou procession solennelle célébrée par Ptolémée Philadelphe (Athénée, l. V, p. 202 et 203). J'ajouterai que Ptolémée I[er] et Bérénice étoient appelés *dieux sauveurs* dans l'inscription placée au célebre phare d'Alexandrie; et que le desir de faire graver ce titre sur un monument aussi considérable fit donner à l'inscription dont il s'agit cette singuliere tournure qui a été si différemment expliquée par les anciens, et à l'occasion de laquelle on a débité des contes qui ont obscurci la vérité des faits. Cette inscription portoit que *Sostratus Gnidien* (l'architecte), *fils de Dexiphanès, avoit élevé cet édifice pour les dieux sauveurs* (c'est-à-dire par leur ordre) *à l'avantage des navigateurs :*

ΣΩΣΤΡΑΤΟΣ ΔΕΞΙΦΑΝΟΥΣ ΚΝΙΔΙΟΣ
ΘΕΟΙΣ ΣΩΤΗΡ⊥ΙΝ
ΥΠΕΡ ΤΩΝ ΠΛΩΙΖΟΜΕΝΩΝ

(2) Cela résulte de la description de Callixene, citée ci-dessus. Si Bérénice n'eût pas été vivante, ainsi que Ptolémée son mari, elle n'eût pu recevoir, à l'occasion de cette fête, les magnifiques présents dont il est fait mention dans Athénée, *loco cit.*, page 203.

(3) Vaillant a cru que Bérénice a vécu pendant tout le temps que Ptolémée Philadelphe a continué de faire marquer sur

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LII. N° 5, 6, et 7.

La petite médaille gravée sous le n° 5 est de bronze, et on en trouve un grand nombre de semblables[1] : sur la plupart la physionomie du roi Ptolémée Soter est encore plus reconnoissable que sur celle-ci; mais je l'ai choisie à cause du caractere de la tête de femme qui est gravée de l'autre côté. L'embonpoint de la personne représentée prouve que cette tête n'est point idéale, et qu'elle est un véritable portrait; et d'après ce que nous savons des honneurs divins rendus à Bérénice avant sa mort, nous ne pouvons douter que ce ne soit l'effigie de cette reine. Les formes qui, sur la petite médaille, ne sont pas assez développées, le sont parfaitement par un artiste très habile dans la belle tête de bronze dont on a gravé les dessins sous les n° 6 et 7, et dont la ressemblance avec la tête représentée sur la médaille est incontestable[2]. Non seulement on retrouve dans cet excellent ouvrage la même coiffure en boucles paralleles, qui étoit fort en usage en Egypte après la conquête des Grecs, ainsi qu'un grand nombre de monuments le prouvent; mais on y reconnoît les mêmes formes principales et le même embonpoint.

ses monnoies l'époque du regne de son pere; qu'il n'a osé y substituer les années du sien qu'après la mort de sa mere (*Hist. Ptolem.*, pag. 30 et 38). Ainsi Vaillant a placé la mort de Bérénice à l'an 49 après celle d'Alexandre, ou 275 avant l'ere chrétienne, parce qu'il n'avoit trouvé sur les médailles de Philadelphe aucune époque postérieure à l'an 49. Si cette conjecture étoit juste, il faudroit prolonger encore la vie de Bérénice, puisqu'on a des médailles de Philadelphe avec l'an 56 : mais cette supposition me paroît absolument gratuite.

(1) Vaillant en a fait graver une (*Hist. Ptolem.*, pag. 26) : mais le dessin n'en est pas exact.

(2) Elle a été trouvée dans les fouilles d'Herculanum, ainsi que celle de Ptolémée Soter son époux. On l'a publiée dans le Ier volume des *Bronzi*, aux planches 59 et 60; mais les antiquaires napolitains ne l'avoient pas bien reconnue. Les desseins que j'en donne ici ont été exécutés à Paris, d'après un plâtre moulé sur l'original et appartenant à la collection de M. Giraud, statuaire.

La médaille n° 8 est encore *de la reine Bérénice,* ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ : la légende et le monogramme contenant les trois lettres initiales ΜΑΓ du nom de Magas son fils, ne permettent pas d'en douter[1]. Cette médaille a été frappée par Magas dans la Cyrénaïque, en l'honneur de sa mere, et peut-être après qu'elle eut cessé de vivre. On voit que l'âge avoit détruit en grande partie sa beauté : son front, son nez, son œil, conservent cependant encore leurs formes nobles ; elles sont seulement rendues un peu plus saillantes par la maigreur du col et des joues. L'effigie de la même reine, que nous verrons sur un médaillon d'or gravé à la planche LIV, n° 1, ressemble encore plus à celle-ci qu'à ses portraits, n° 5, 6, et 7, parceque ce médaillon a probablement aussi été frappé après sa mort.

L'aviron qui est gravé sur le revers au milieu d'une couronne de laurier est probablement un emblême de la ville maritime de Cyrene.

§. 3. MAGAS.

Né du premier mariage de Bérénice, lorsque cette princesse fut devenue l'épouse de Ptolémée Soter, Magas obtint de son beau-pere le gouvernement de la Cyrénaïque : il l'avoit mérité, si, comme on l'a dit, il avoit fait rentrer dans le devoir cette province rebelle[2]. Il continua à la gouverner sous son frere Philadelphe ; et ce fut alors qu'il obtint la main d'Apamé, fille

(1) Pellerin l'avoit publiée (*Rois,* pl. 5) ; et avant lui l'abbé Belley, dans l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXXVI, pag. 18.

(2) Pausanias l'assure, liv. I, chap. 6 ; mais Diodore (liv. XIX, §. 79) attribue la réduction de la Cyrénaïque à deux généraux de Ptolémée, Epænetus et Agis ; et il ne fait aucune mention de Magas, qui devoit être très jeune à cette époque.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LII.

d'Antiochus Soter, roi de Syrie. Cette femme ambitieuse jeta les semences de la discorde entre la maison des Lagides et celle des Séleucides, dont l'amitié mutuelle avoit fait jusqu'à cette époque la tranquillité de tant de peuples. Magas voulut se rendre indépendant; et Antiochus, pour faire diversion et empêcher Philadelphe de soumettre la Cyrénaïque et de punir son frere, commença contre l'Egypte cette guerre qui lui coûta la vie, et fut le triste héritage qu'il laissa à ses neveux. Magas n'avoit d'Apamé son épouse qu'une seule fille qu'il promit de donner en mariage au fils aîné de Philadelphe, qui, après cet arrangement, laissa son frere régner en paix dans la Libye. Ce prince, livré à la plus honteuse crapule, devint d'un embonpoint si excessif, qu'il en mourut; il avoit gouverné Cyrene pendant cinquante ans[1]. Nous verrons au §. 7 quel fut le sort de sa veuve Apamé et de sa fille Bérénice.

N° 9. La pierre gravée dont je donne le dessin sous le n° 9 offre le portrait de Magas. La tête du prince est ceinte du diadême et ornée d'une corne de belier, ornement emblématique que Lysimaque et Alexandre avoient pris avant lui: Magas s'en étoit décoré comme maître de l'Ammonitide, région où étoit l'oracle d'un dieu à cornes de belier, qui portoit le nom d'Ammon, que les Grecs avoient reconnu pour Jupiter, et Alexandre-le-Grand pour son pere. La plante en fleurs qu'on voit représentée au-devant de la tête est le *silphium*, végétal aromatique d'un très

(1) Athénée, liv. XII, pag. 450. La vie de Magas a été rédigée par l'abbé Belley, à l'occasion de la même pierre gravée dont on peut voir ici le dessin, sous le n° 9. L'extrait de sa dissertation se trouve dans l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXXVI, pag. 18 et suiv. Il faut avouer que la plupart des époques de la vie de Magas ne sont fondées que sur de simples conjectures.

grand prix chez les anciens, et qui étoit d'une qualité excellente dans le territoire de Cyrene[1]. Le nom de *Magas*, ΜΑΓΑΣ, est gravé sur l'améthyste au-dessous du portrait[2]. Ce monument précieux, qui étoit autrefois dans le cabinet du duc d'Orléans[3], se trouve maintenant dans la collection de S. M. l'Empereur Alexandre, collection que ce monarque protecteur des lettres et des arts ne cesse d'enrichir tous les jours.

(1) Sur cette plante que, du temps de Pline, on regardoit comme perdue, il faut consulter l'abbé Belley dans l'extrait cité ci-dessus, où ce savant rapporte des renseignements donnés sur cet objet par quelques voyageurs, et qui peuvent faire croire qu'on ne doit pas désespérer de la retrouver un jour.

(2) On ne sera pas étonné de voir le portrait de Magas gravé sur une améthyste, si on fait réflexion au goût des Cyrénéens pour la gravure en pierres fines, et aux artistes excellents dans ce genre qui eurent Cyrene pour patrie (Elien , V. H. liv. XII, chap. 30). Le diadême dont Magas a la tête ceinte peut faire supposer qu'il s'étoit déja rendu indépendant lorsque ce portrait a été gravé, ce qui ne s'accorderoit pas avec l'âge du prince représenté, puisqu'il est encore jeune, et qu'il paroît certain que Magas ne prit le titre de roi que les huit dernieres années de sa vie. On peut donner plusieurs solutions à cette difficulté : 1° la tête de Magas avec les cornes d'Ammon a un caractere héroïque, et on a pu lui donner le diadême, ornement dont on décoroit les images des héros : c'est ainsi que nous avons vu Hiéron et Gélon ayant sur les médailles un diadême, quoiqu'ils ne l'eussent jamais ceint (planche 38, n° 2 à 5). 2° Nous avons remarqué ailleurs que les artistes dissimuloient souvent dans les portraits des princes leur âge avancé. 3° La chronologie des évènements qui appartiennent à la vie de Magas ne repose, comme nous l'avons déja dit, sur aucune base bien assurée. On sait qu'il gouverna la Cyrénaïque pendant cinquante ans; mais on ne connoît au juste ni l'époque de son mariage avec Apamé, ni celle de ses démêlés avec son frere; l'ordre chronologique de ces faits n'étant fondé que sur des conjectures vagues et très foibles.

Quant aux médailles de bronze avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΑΓΑ, *du roi Magas*, loin de reconnoître dans les deux têtes qu'on y voit représentées les portraits de Magas et d'Apamé son épouse, je suis de l'avis d'Eckhel (D. N., tom. IV, pag. 124) qui attribue ces portraits à Ptolémée Soter et à Bérénice mere de Magas. Ce sont les mêmes effigies qui paroissent sur un grand nombre de médailles de bronze de Ptolémée Soter.

(3) Les éditeurs des *Pierres gravées* de ce cabinet ont donné le dessin de cette améthyste dans le II[e] volume, pl. 6 de l'ouvrage cité. Le dessin gravé ici est tiré d'une pâte de verre moulée sur l'original.

§. 4. PTOLEMÉE II PHILADELPHE.

Ptolémée Soter possédoit à un haut degré les talents nécessaires aux fondateurs des empires. Ptolémée Philadelphe son fils avoit tous ceux qui peuvent rendre glorieux et florissant un royaume déja établi. L'amour de ce prince pour les lettres, les sciences, et les arts, sa magnificence, qui surpassa celle de tous les rois de l'antiquité[1], rendirent Alexandrie le séjour le plus heureux et le plus brillant du monde connu. Malheureusement l'ordre naturel de la succession au trône ayant été interverti en sa faveur par son pere, le nouveau monarque se crut obligé par sa position à faire des actes de cruauté qui ternirent les premieres années de son regne[2]. Méléagre et Argéus ses freres[3], Arsinoé, fille de Lysimaque sa premiere femme, furent

(1) Appien d'Alexandrie, dans la *préface* de ses histoires, §. 10; Athénée, l. V, p. 203, rendent témoignage à la libéralité de ce prince et à la splendeur de son regne.

(2) Lorsque Ptolémée Soter épousa Bérénice, il avoit déja plusieurs enfants d'Eurydice sa seconde femme : c'étoient entre autres Ptolémée dit Céraunus, l'aîné de tous, et Méléagre. Ces princes n'avoient point consenti à la cession que leur pere avoit faite de la couronne à leur troisieme frere Ptolémée Philadelphe, qui étoit l'aîné des enfants de Bérénice; mais n'ayant pu réussir à mettre obstacle à l'élévation de Philadelphe, ils avoient quitté la cour d'Alexandrie, et s'étoient réfugiés d'abord chez Lysimaque, et ensuite chez Séleucus Nicator. Nous avons vu au chapitre XIII, §. 1, comment Céraunus assassina Séleucus son bienfaiteur, et se fit roi de Macédoine. Peu de temps après il fut massacré par les Gaulois qui avoient fait une incursion dans cette contrée ; son frere Méléagre le remplaça, mais il ne put se soutenir sur le trône ; réfugié dans l'île de Chypre, et cherchant à la soulever contre Philadelphe, il périt par ses ordres.

(3) Argéus étoit frere de Philadelphe de pere et de mere ; il conspira aussi contre son frere, et fut mis à mort. Suivant le récit de Cornelius Nepos, Ptolémée Soter seroit mort victime d'un attentat de Philadelphe (*de reg.*, §. 2) : mais ce récit a été regardé généralement comme erroné. On sait que ce biographe se recommande bien moins par la critique des faits qu'il raconte que par l'élégante simplicité de son style.

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LIII.

les victimes d'une inquiétude jalouse que les historiens n'ont osé regarder comme dénuée de fondement. Démétrius de Phalere expia, dans un exil où il abrégea lui-même ses jours, la droiture de ses conseils qui n'avoient pas été favorables à Philadelphe[1]. Ce prince, d'une santé foible, que son penchant pour les plaisirs affoiblissoit encore[2], n'avoit point d'inclination pour la guerre. Néanmoins Magas, son frere utérin, l'obligea par sa révolte d'abandonner le séjour paisible d'Alexandrie, et de prendre les armes contre lui, et contre le roi de Syrie qui le soutenoit.

La main de la fille unique de Magas, promise à l'aîné des enfants de Philadelphe, l'hymen de Bérénice sa sœur avec Antiochus II, mirent fin à ces inimitiés.

Le roi d'Egypte continua à se signaler par les vertus de la paix: le musée, séjour tranquille et honorable fondé par lui à Alexandrie pour être l'asile des hommes de lettres, une immense bibliotheque formée dans son palais avec une munificence vraiment royale, la tolérance envers les religions différentes de la sienne, et particulièrement envers celle des Juifs, ont assuré à sa mémoire une place distinguée dans l'histoire littéraire et dans l'histoire politique; et la version grecque des livres saints, qui fut le fruit de cette tolérance, et qu'on s'est plu à regarder comme l'effet de ses ordres et de ses soins particuliers[3], a fait

(1) Cet homme d'état, qui étoit également distingué comme littérateur, chéri par Ptolémée Soter, osa désapprouver sa résolution de donner la couronne au troisieme de ses enfants. Philadelphe ne lui pardonna pas cette improbation.

(2) Elien, V. H., liv. IV, chap. 15; Athén., liv. XII, pag. 536.

(3) Le récit d'Aristéas est regardé à présent comme une fable: les septante qui passent pour les auteurs de cette version n'étoient, suivant l'opinion la plus probable, que les soixante-douze membres du conseil ou du *synedre* qui présidoit à la synagogue d'Alexandrie, sous l'autorité desquels la version grecque des livres saints

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIII.

passer son nom avec gloire jusque dans l'histoire de la religion révélée.

Ayant répudié sa premiere épouse qui conspiroit contre lui, il contracta un second hymen avec une autre Arsinoé qui étoit sa sœur de pere et de mere et veuve de Lysimaque, dont il n'eut point d'enfants: ainsi ce mariage ne laissa, après la mort de Philadelphe, aucune semence de discordes dans sa famille. Quelques Grecs ses contemporains et plusieurs écrivains postérieurs lui ont reproché cette union incestueuse, qu'il s'étoit permise à l'exemple des anciens rois de Perse, dont les successeurs d'Alexandre étoient jaloux de conserver tous les priviléges[1]. Cependant Arsinoé embellit pendant plusieurs années les jours de Ptolémée, à qui son amour pour sa sœur avoit fait donner le surnom de Philadelphe[2]: il ne put survivre long-temps à la douleur de l'avoir perdue; il mourut la quarantieme année de son regne, l'an 246 avant J.-C.

fut faite, et revêtue ensuite de leur approbation. Voyez la *Bibliotheque grecque* de Fabricius, liv. III, c. 13, al 12, §. 4, principalement dans les remarques ajoutées à la seconde édition, pages 666 et 667 du tome III.

(1) Hérodote, liv. III, c. 31. Cet usage avoit eu déja des imitateurs parmi les princes de l'Asie mineure: on peut citer pour exemple Mausole et Artémise, et autres personnages de leur famille (Arrien *de Exped. Alex.*, liv. I, p. 67); et avant ce temps Dionysius le jeune, tyran de Syracuse, avoit été marié avec Sophrosyne sa sœur (Cornelius Nepos, *Dione*, c. 1). Parmi les successeurs d'Alexandre, Antiochus Soter avoit épousé, après la mort de Stratonice, une princesse qui étoit sa sœur de pere et de mere; et on ne peut pas assurer que ce mariage ait été postérieur à celui de Philadelphe avec Arsinoé. Pausanias prétend aussi que ces unions étoient permises par les lois des Egyptiens (liv. I, c. 7).

(2) D'autres ont assigné une origine différente au surnom de Philadelphe pris par le second des Ptolémées; mais la médaille d'Arsinoé sur laquelle cette princesse porte le même titre, et celle que nous avons vue de Jotapé, reine de Commagene, sœur et femme d'Antiochus IV, et qui prend aussi le surnom de Philadelphe (pl. 48, n° 6), viennent à l'appui de l'opinion que j'adopte.

Le médaillon d'argent dont on voit le dessin sous le n° 1 présente l'effigie de Ptolémée Philadelphe. Ce médaillon ressemble, par la fabrique, à celui de Ptolémée Soter (pl. LII, n° 2): mais la jeunesse du prince dont il offre le portrait, et l'année 49, L ΘΜ, gravée dans le champ, prouvent, quoique la légende ne donne que le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ, que ce médaillon a été frappé sous le regne de Philadelphe[1]. Comme ce prince étoit monté sur le trône du vivant de son pere, on a continué pendant quelque temps de dater ses médailles de l'ere de Ptolémée Soter. Puisque aucun des rois d'Egypte, successeurs d'Alexandre, n'a régné pendant un aussi grand nombre d'années que ces époques le supposent, l'opinion de Vaillant, qui veut qu'on attribue à Philadelphe les médailles portant le nom de Ptolémée, sur lesquelles le nombre des années surpasse la durée du regne le plus long dans cette dynastie, est fondée sur une critique également juste et ingénieuse; et les numismatistes postérieurs l'ont embrassée d'un consentement unanime, et l'ont même confirmée par des exemples paralleles[2].

(1) Il a été publié par Vaillant, *Histor. Ptolem.*, p. 38.

(2) Eckhel, D. N., t. IV, p. 9. On pourroit opposer à cette observation que Ptolémée VII, surnommé Physcon, ayant été appelé au trône d'Egypte du vivant de son frere, et y étant remonté à la mort du même prince, après avoir été forcé d'en descendre, a, suivant le témoignage de Porphyre (*Græca Eusebii*, p. 60), compté en plusieurs occasions ses années depuis son premier avènement, et qu'ainsi il a pu marquer sur ses monnoies la quarante-neuvieme année de son regne. Il s'ensuivroit de là que le moyen proposé pour reconnoître les médailles de Philadelphe seroit sujet à quelque doute. Je crois toutefois que ce raisonnement ne peut détruire l'opinion de Vaillant, que j'ai adoptée, premièrement parceque Physcon étoit très âgé lorsqu'il auroit pu marquer la quarante-neuvieme année de son regne, et que le tétradrachme que nous examinons présente le portrait d'un jeune prince; secondement parceque les médailles de Physcon se reconnoissent par d'autres signes, comme nous le verrons au §. 12 de ce chapitre, et different sensiblement, par leur fabrique,

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LIII.
N° 5.

La médaille de bronze gravée sous le n° 5, quoique d'une conservation médiocre, contribue à fixer les traits caractéristiques de la physionomie de Philadelphe. Cette médaille présente incontestablement dans les deux têtes accolées les effigies de Ptolémée Soter et de son successeur; la tête de Bérénice, épouse du premier et mere du second, est gravée sur le revers. La légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ, *du roi Ptolémée*, donne lieu de penser que cette médaille a été frappée sous le regne de Philadelphe, qui a voulu honorer ainsi la mémoire de ses parents.

On retrouve dans les traits de ce prince les formes principales de la physionomie de son pere, particulièrement la saillie de l'os frontal au-dessus du sourcil, et celle du menton; le nez du fils paroît cependant un peu plus long et un peu plus mince.

N° 4.

Le portrait de Philadelphe, sur le médaillon n° 4, est mieux

des médailles frappées sous les premiers Ptolémées.

Pellerin (*Additions*, p. 79) et Eckhel (D. N., t. IV, p. 9 et suiv.) ont éprouvé quelque embarras dans l'examen des médailles qu'ils attribuent à Philadelphe: ils s'étonnent avec raison que le portrait de ce prince paroisse avec des différences d'âge très marquées sur des tétradrachmes presque de la même époque. Ils n'auroient pas été exposés à ces doutes s'ils avoient mis plus d'attention à distinguer les médaillons de Ptolémée II de ceux qui appartiennent à Ptolémée Ier et à Ptolémée III. Sur quel fondement avoit-on établi que les médailles avec époque et sans le nom de Soter n'appartiennent jamais à Ptolémée Ier? Il faut cependant avouer que la fabrique des monnoies des premiers Ptolémées n'est pas uniforme, et que la gravure de quelques unes est fort négligée. On peut assigner comme un motif probable de cette différence la diversité des lieux où ces monnoies ont été frappées. Le royaume de ces princes s'étendoit sur des régions diverses; et la fabrique des monnoies n'étoit pas dans toutes aussi parfaite que dans quelques villes florissantes de leurs vastes états. Lorsque l'effigie d'un prince fait l'objet des recherches d'un antiquaire, il faut qu'il choisisse parmi les médailles qui présentent également cette effigie celles dont le travail est d'un meilleur style et paroît plus soigné.

conservé; on y remarque l'égide hérissée de serpents, telle qu'on la voit sur le buste de son pere Ptolémée Soter. Ce médaillon, sur lequel Philadelphe ne paroît plus jeune, a été frappé la 35[e] année de son regne. Le revers présente avec cette époque, LΛE, le nom *du roi Ptolémée*, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, dans la légende, les lettres ΠΑ dans le champ, et le même type que le n° 1. Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIII.

Enfin le médaillon d'or gravé sous le n° 1 de la planche suivante représente d'un côté les têtes accolées de Ptolémée Soter et de Bérénice, avec la légende ΘΕΩΝ, *des dieux*, et de l'autre côté les têtes, pareillement disposées, de Ptolémée Philadelphe et d'Arsinoé sa seconde femme, avec la légende ΑΔΕΛΦΩΝ, qui signifie qu'ils étoient *frere et sœur*. Il est vraisemblable que ce médaillon a été frappé sous le III[e] des Ptolémées, en l'honneur de son pere, de sa mere adoptive, et de ses aïeux; Philadelphe a, dans ce portrait, plus d'embonpoint, et un peu de barbe au bas des joues. Pl. LIV. N° .

Tous ces monuments numismatiques nous donnent une idée assez juste et assez distincte de la physionomie de Philadelphe pour que nous puissions le reconnoître dans un des plus beaux ouvrages de l'art lithoglyptique, ou de la gravure en pierres fines. Le superbe camée gravé sous le n° 3 fait partie de la collection de S. M. l'Impératrice Joséphine; il nous offre le portrait de Philadelphe avec plus de développement, et l'exécution en est beaucoup plus parfaite que sur les médailles. Il est gravé sur une sardoine onyx orientale à trois couches, de la même grandeur que le dessin[1]. Les deux têtes accolées, exécutées sur Pl. LIII. N° 3.

(1) On l'avoit déja publié parmi les pierres gravées du cabinet Odescalchi (*Museum Odescalchum*, t. I, pl. 15), dans le *Museum Romanum*, sect. 1, pl. 18, et

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LIII.

la couche blanche, se détachent sur un fond presque noir; une autre couche couleur sardoine a été habilement employée par l'artiste pour faire le casque et l'égide du roi. Le fils de Soter est dans la fleur de la jeunesse; son profil a les mêmes traits que dans le tétradrachme n° 1 : on y retrouve cette meche de cheveux qui s'éleve au-dessus du front, ainsi que dans les têtes de Jupiter et dans les portraits d'Alexandre-le-Grand; mais la barbe légere qui couvre l'extrémité de ses joues le fait ressembler aussi au portrait gravé sur le médaillon d'or (pl. LIV, n° 1), quoique celui-ci le représente plus âgé. L'égide qui couvre sa poitrine et ses épaules, dans le camée, orne pareillement son buste sur le tétradrachme n° 4. La disposition des portraits accolés est la même que sur le médaillon d'or et sur la médaille de bronze n° 5.

Les ornements du casque et de l'armure sont dignes d'attention. Un grand serpent ailé se déploie sur la calotte du casque : c'est le serpent de Cérès, divinité que les Grecs d'Alexandrie confondoient avec l'Isis des Egyptiens. L'astre Sothis, ou la canicule, astre consacré à cette déesse de Memphis, s'éleve au-dessus de la tête du serpent. Le casque est ceint d'une couronne de laurier. La belle chevelure de Philadelphe, chantée par un poëte grec contemporain, tombe en ondoyant sur le col[1]. La divine égide tissue d'écailles et garnie de serpents lui tient lieu de cuirasse ; on y voit le masque de la Gorgone, et un autre masque barbu qui a des ailes attachées aux tempes : c'est sans doute la figure du dieu de la terreur, *Phobos*, qu'Homere avoit

ailleurs. On prétendoit y reconnoître Alexandre-le-Grand avec sa mere Olympias. Ce camée avoit appartenu à la reine Christine de Suede, et auparavant au cabinet des Gonzagues, à Mantoue.

(1) Dans l'idylle XVII qu'on lit parmi celles de Théocrite, v. 103.

déja placé sur cette fatale armure[1], divinité qui eut des temples à Rome, et que les Grecs regardoient comme le fils et le compagnon de Mars[2].

Le portrait de femme, gravé sur ce camée, n'est pas celui d'Arsinoé, sœur et épouse de Ptolémée Philadelphe. Ce portrait ne ressemble pas à celui que nous verrons sur les médailles de cette reine: il n'est pas non plus celui de Bérénice sa mere; il est donc très probable que c'est celui d'Arsinoé, fille de Lysimaque, premiere femme de Philadelphe. La jeunesse du prince convient aux premieres années de son regne, pendant lesquelles Arsinoé sa sœur fut d'abord l'épouse de Lysimaque, et ensuite de Ptolémée Céraunus. On ne peut pas douter que la premiere Arsinoé n'ait vu son époux ceindre le diadême, puisqu'elle conspira avec Chrysippe de Rhodes, son médecin, contre la vie de Philadelphe, et qu'elle fut reléguée par ordre de ce prince à Coptos, dans la haute Egypte[3].

Un autre camée presque aussi précieux, publié par le savant Eckhel, présente, comme celui-ci, le portrait de Ptolémée Philadelphe coiffé d'un casque et accolé à celui d'une femme[4]. Mais

(1) Iliade, liv. V, v. 739.

(2) Hésiode, *Théogonie*, v. 934; Eschyle, *Septem ad Thebas*, v. 45. Les Romains vénéroient ce dieu sous le nom de *Pavor*.

(3) Voyez les scholies sur Théocrite, idylle XVII, 128.

(4) On en trouve le dessin dans les *Pierres gravées du cabinet de Vienne*, publiées par Eckhel, pl. 6. Le savant antiquaire y a reconnu Philadelphe; mais son scepticisme sur les portraits des rois, transmis par les médailles, l'oblige encore à en douter. J'ai maintenant sous les yeux une empreinte de ce camée; et il me paroît certain que les deux portraits sont les mêmes que ceux qu'on voit sur le médaillon n° 1 de la planche 54. Les joues du casque empêchent de voir la barbe courte qu'on distingue sur la médaille. Le foudre sculpté sur cette partie du casque est gravé sur le bandeau qui ceint la chevelure de Philadelphe dans un médaillon semblable à celui que j'ai cité, et qui existe dans le cabinet de M. Tochon : une autre partie de cette armure, celle qui descend sur le col, est ornée d'une tête de Pan qu'on reconnoît

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIII.

le fils de Soter, sur ce second camée est moins jeune; il est tel qu'il paroît sur le médaillon d'or gravé planche LIV, n° 1; et la tête de la reine a une physionomie entièrement différente de celle que nous venons d'examiner. Cette différence donne quelque probabilité de plus à l'explication que j'ai proposée : Philadelphe plus âgé eut pour épouse Arsinoé sa sœur; et on reconnoît sans peine le portrait de cette reine dans la tête de femme gravée sur le camée de Vienne.

C'est ainsi que ces deux superbes monuments du goût de Philadelphe pour les arts contribuent à l'explication l'un de l'autre; ils offrent ces similitudes et ces différences qui conviennent aux temps divers dans lesquels ils ont été gravés : et si la comparaison de ces camées avec les médailles du second des Ptolémées rend ma conjecture extrêmement vraisemblable, la différence des portraits des reines représentées sur les deux onyx la change presque en démonstration.

N° 2. Je crois reconnoître aussi les traits de Philadelphe dans une superbe hyacinthe du cabinet impérial, dont on a gravé le dessin sous le n° 2.

à ses cornes de bouc et à sa barbe sauvage. Cette tête est l'équivalent de celle du dieu de la terreur : on sait que les païens regardoient le dieu Pan comme la divinité qui inspiroit les terreurs paniques. Plusieurs antiquaires ont pris ces têtes pour celle de Jupiter Ammon, et ils y ont retrouvé un nouveau rapport avec le portrait d'Alexandre; ils n'ont pas fait attention que la tête barbue sur le camée de S. M. l'Impératrice Joséphine a, non des cornes, mais des ailes; et que celle qu'on voit dans le camée de Vienne a des cornes de bouc et non de belier, les seules qui conviennent à la tête d'Ammon.

§. 5. ARSINOÉ, FEMME ET SOEUR DE PHILADELPHE.

Quoique la conduite d'Arsinoé ne soit pas exempte de reproches graves, et qu'elle ait mérité les infortunes auxquelles elle fut en proie, comme ses fautes ainsi que ses malheurs n'ont obscurci que la premiere période de sa vie, comme dans l'âge mûr ses qualités bienfaisantes se sont développées presque seules, et qu'un bonheur non interrompu l'a accompagnée jusqu'au tombeau, l'éclat de la derniere partie de sa vie a effacé les taches de la premiere, et son nom a passé avec gloire à la postérité. Arsinoé étoit très jeune, et Lysimaque déja vieux, lorsque l'hymen les unit; elle trouva, dans le palais de son mari, Lysandra sa sœur aînée qui avoit épousé Agathoclès, fils de ce monarque. Comme Ptolémée Soter avoit répudié Eurydice, mere de Lysandra, pour épouser Bérénice, mere d'Arsinoé, l'inimitié des meres vivoit dans le cœur de leurs filles; et bientôt la famille de Lysimaque, agitée par cette passion à laquelle, suivant quelques écrivains, s'étoit mêlée la jalousie, fut en proie aux plus affreux désordres. Agathoclès, l'héritier du trône, fut sacrifié par son pere à la haine d'Arsinoé. Ce crime acheva de tout désorganiser dans le palais et dans l'état[1]; et Lysimaque périt dans une guerre dont ces divisions sanglantes avoient été la cause. Ptolémée Céraunus, frere de Lysandra, frere dénaturé et mortel ennemi d'Arsinoé, s'étant emparé de la Macédoine par un nouveau crime, cette princesse, qui tenoit encore dans Cassandrée, se laissa séduire par les offres du traître.

(1) Pausanias, l. I, c. 10; Justin, l. XVII, c. 1 et 2.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIII.

Il lui présentoit sa main, et lui promettoit d'adopter les enfants qu'elle avoit eus de Lysimaque. Mais Céraunus ne fut pas sitôt le maître de Cassandrée, qu'il accomplit ses barbares desseins: deux jeunes princes qui faisoient l'espoir de la nation et la joie de leur mere, furent massacrés entre ses bras; elle-même, dépouillée des titres d'épouse et de reine, fut reléguée dans l'isle de Samothrace[1]. En proie à la douleur et à l'infortune, elle étoit loin de penser qu'elle pût encore avoir des jours heureux; cependant ils ne tarderent pas à renaître pour elle. La mort de Ptolémée Céraunus lui rendit la liberté, et l'amour de Philadelphe son frere mit fin à tous ses malheurs: il l'appela à Alexandrie, et, en l'épousant, il lui fit occuper sur son trône la place de la fille de Lysimaque. Arsinoé avoit été une marâtre cruelle pour les enfants de ce prince; elle fut une mere tendre pour ceux de son frere. Elle adopta Ptolémée, Lysimaque, et Bérénice, nés du premier mariage de Philadelphe[2]; et elle les aima si tendrement, qu'ils parurent avoir remplacé dans son cœur les fils qu'elle avoit perdus à Cassandrée. L'affection de son époux pour elle fut aussi vive que constante; et lorsque Arsinoé, déja avancée en âge, eut cessé de vivre, Philadelphe et ses fils lui firent rendre des honneurs divins; des temples lui furent consacrés dans l'Egypte et dans la Libye; et la tendresse d'Evergete suivit sa mere adoptive au-delà du tombeau[3].

(1) Justin, liv. XXIV, c. 2 et 3.

(2) Schol. *ad Theocr.*, idylle XVII, v. 128. L'adoption dont il est fait mention dans cette scholie est confirmée par l'inscription d'Adulis, où Ptolémée III Evergete s'appelle lui-même *fils des dieux frere et sœur*, ΘΕΩΝ ΑΔΕΛΦΩΝ.

(3) Sur les honneurs rendus à la mémoire d'Arsinoé par les ordres de Philadelphe, on peut consulter les autorités que Vaillant a citées. Quant à l'affection qu'Evergete conserva pour la mémoire de sa bellemere, la chevelure de Bérénice, épouse d'Evergete, consacrée dans le temple d'Arsinoé, en Lybie, et ce temple même élevé en son honneur par Callicrate, l'un des

Nous avons de beaux médaillons d'Arsinoé en or et en argent; ils ont été frappés pendant les dernieres années du regne de Philadelphe, et les premieres de celui d'Evergete[1]. Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIII.

Le médaillon d'or qui est gravé sous le n° 2 de cette planche présente la tête d'Arsinoé. Sa coiffure est surmontée du même ornement dont sont décorées dans les monuments la tête de Junon et celle de plusieurs autres déesses[2]; le derriere de sa chevelure est couvert d'un voile. Une beauté noble et délicate caractérise tous ses traits : son profil sur le camée dont on a parlé au paragraphe précédent offre les mêmes formes qu'on retrouve sur ce médaillon. N° 2.

amiraux de Ptolémée, et l'homme le plus adroit de la cour dans l'art de flatter son maître, en sont une preuve certaine. Voyez Athénée, livre VI, page 251 ; et l'épigramme XXI de Posidippe dans les *Analecta* de Brunck.

(1) Je crois que la conjecture que je propose ici est la seule admissible pour expliquer les époques marquées sur les médaillons d'Arsinoé: celles dont Eckhel a fait mention désignent les ans 2, 6, et 33. J'ai lu l'an 35 sur un médaillon semblable. Comme il est certain que, dans la seconde année du regne de Philadelphe, Arsinoé sa sœur n'étoit pas encore son épouse, il est clair qu'il faut calculer ces années d'après le regne de Ptolémée Evergete, fils adoptif de cette reine. Nous venons de voir les honneurs qu'on rendit à sa mémoire pendant ce regne. Les ans 33 et 35 appartiennent indubitablement au regne de Philadelphe. Je n'ose cependant assurer que ces monuments soient tous relatifs aux honneurs posthumes qui furent déférés à la mémoire d'Arsinoé, et qu'elle n'existât plus la trente-troisieme année du regne de son époux. On peut avoir frappé ces médaillons avec son effigie, même de son vivant. Il est toutefois à remarquer qu'on n'en a pas trouvé jusqu'ici d'antérieurs à cette date.

(2) Le nom générique de cet ornement étoit στεφάνη (Casaubon sur Athénée, liv. V, chap. 8) : mais il paroît qu'on le distinguoit encore par le nom particulier de στλεγγὶς, *strigile :* il étoit, comme les strigiles des bains, formé d'une lame de quelque métal, ordinairement d'or, et courbé et creusé à-peu-près comme ces ustensiles (Athénée, liv. IV, pag. 128 et 129). On ne doit pas objecter que dans les noces de Caranus les *stlengides* ou *strigiles* furent donnés aux hommes pour se couronner. On voit dans les vases grecs le même ornement sur la tête des faunes, et dans la sculpture antique sur celle de Bacchus barbu.

Deux cornes d'abondance réunies, *dikeras*, symbole attribué aux divinités bienfaisantes[1], sont le type du revers; un large bandeau semblable au diadème des rois les attache l'une à l'autre. Les auteurs anciens font mention de cet attribut donné aux statues de la reine Arsinoé déifiée[2]. Elle est devenue la déesse qui fertilise l'Egypte; c'est une nouvelle Isis. La légende porte le nom d'*Arsinoé Philadelphe* (ou amante de son frere), ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ[3]. Les caracteres L ΛΓ marquent une époque; c'est l'an 33 du regne de son mari, 253 ans avant J.-C. Les lettres ΠΑ et une colombe sont gravées dans le champ.

(1) Le *dikeras*, ou la double corne, étoit porté dans la pompe de Ptolémée Philadelphe parmi les symboles qui suivoient les chars sur lesquels étoient placées les statues de Jupiter et d'Alexandre-le-Grand (Athén., liv. V, pag. 202). Pollux (liv. VI, n° 97) explique le *dikeras* par un double *rhyton*, ce qui revient au même : car on sait qu'on donnoit ce dernier nom à un vase à boire qui avoit la forme d'une corne; et c'est ainsi que la corne remplie des produits de la terre est devenue le symbole de la fertilité et de l'abondance; la corne étant elle-même l'emblême des boissons, et les fruits qui la remplissent représentant les comestibles de tout genre.

(2) Cette corne ou *rhyton*, simple ou double, avoit été donnée comme un attribut aux statues d'Arsinoé déifiée (Athénée, liv. XI, pag. 497); et j'ai reconnu à ce symbole la figure assise de cette reine sur le bas-relief qui orne le pourtour d'un autel rond, et qui représente une fête égyptienne célébrée dans la ville des Crocodiles. Cette ville avoit pris le nom d'Arsinoé (*Mus. Pio Clement.*, tom. VII, pl. 14). Enfin Ctésibius, excellent mécanicien d'Alexandrie, avoit exécuté pour le temple d'Arsinoé Zéphyritis un ouvrage hydraulique assez singulier; c'étoit un grand *rhyton* ou corne qui, en versant de l'eau, rendoit un son harmonieux : il existe sur cet ouvrage une épigramme du poëte Hédylus, qu'Athénée nous a conservée, et qu'on peut lire dans les *Analecta* de Brunck, n° IV. Les Romains, imitateurs des Grecs dans les usages des symboles, ont donné le *dikeras* ou double corne pour attribut à la déesse de la Concorde.

(3) Le sens de cette légende ne peut pas être équivoque : nous avons vu la reine Jotapé prendre par une raison pareille le titre de *Philadelphe*, Ἰωτάπη Φιλάδελφος (pl. 48, n° 6).

§. 6. PTOLÉMÉE III EVERGETE.

Le sceptre de Philadelphe avoit passé dans des mains dignes de le porter; Evergete ne laissoit regretter ni la magnificence de son pere ni la valeur de son aïeul. Heureux si des circonstances semblables à celles dans lesquelles s'étoit trouvé Philadelphe ne l'eussent obligé à éteindre dans le sang de son frere les feux naissants des discordes civiles! Au reste l'ardeur qu'il montra pour secourir et pour venger sa sœur Bérénice, reine de Syrie, prouva qu'il n'étoit point dépourvu de sentiments fraternels. Un stratagême employé par les dames de la cour de cette malheureuse reine, ayant persuadé aux Syriens que Bérénice et son enfant vivoient encore, ouvrit à Ptolémée les portes des villes des Séleucides, et lui donna la facilité de parcourir en vainqueur leur royaume presque d'un bout à l'autre[1]. Ce stratagême peut seul expliquer les succès incroyables que Ptolémée obtint dans cette expédition, et sa retraite précipitée après que la vérité fut connue. Ptolémée remporta de ces contrées de si riches dépouilles, que l'Egypte n'en avoit point vu de pareilles depuis le temps des conquêtes du fabuleux Sésostris. Les anciennes idoles de l'Egypte, enlevées par Cambyse, furent reprises par le conquérant sur les bords du Tigre et du Choaspe, et rendues à leurs temples. Ce bienfait, si nous en croyons les

(1) Polyen, liv. VIII, chap. 50, nous a conservé quelques détails de cette histoire. Le peuple syrien croyoit que Ptolémée venoit au secours de sa sœur et de son neveu : ainsi il se déclara pour lui contre Laodice et ses fils. Le même historien nous a fait connoître le nom de ces femmes qui, pour venger leur maîtresse, surent si bien imiter une imposture dont Laodice, l'autre femme d'Antiochus Théos, venoit de leur donner un exemple. Voyez le chap. XIII, §§. 3 et 4 de cette seconde partie.

Chap XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

historiens, fit donner à Ptolémée par ses sujets, le titre d'Evergete ou de bienfaiteur.

De retour dans sa capitale, et auprès de Bérénice, fille de Magas, son épouse et sa cousine, qui lui avoit apporté pour dot la Cyrénaïque[1], la protection qu'il accorda aux lettres et aux arts continua pour Alexandrie les beaux jours de Soter et de Philadelphe. A sa mort, qui arriva la vingt-septieme année de son regne[2], l'an 221 avant J.-C., il eut pour successeur Ptolémée Philopator, l'aîné de ses enfants.

N° 3 et 4. Au premier abord il ne paroît pas facile de déterminer par des raisons solides quelles sont les médailles frappées sous le regne et avec l'effigie d'Evergete : il n'en existe aucune dont la légende présente ce titre, et qui ait pour type la tête du roi. On parvient cependant à les reconnoître avec le secours de la critique. Comme les villes de la Phénicie n'ont été soumises aux rois d'Egypte que sous les cinq premiers Ptolémées, lorsqu'on voit des médailles avec l'effigie d'un Ptolémée dont les traits sont différents de ceux de Soter, de Philadelphe, de Philopator, ou d'Epiphane, et que ces médailles ont été frappées en Phénicie, il est sûr qu'elles appartiennent à Evergete. C'est ainsi qu'on peut se faire une idée de la physionomie de ce prince

(1) L'origine que Lysimaque prétendoit tirer de Bacchus, a fourni à l'ingénieux Eckhel l'explication des cornes de belier que ce prince s'attribuoit : et Ptolémée Evergete, qui descendoit de Lysimaque par sa mere Arsinoé, devenu maître de la Cyrénaïque et de la Libye, a eu, par cela même, une nouvelle raison d'imiter son aïeul sur de petites médailles de bronze qui présentent d'un côté la tête d'un jeune roi avec des cornes de belier, et de l'autre l'aigle et la légende de Ptolémée; car la physionomie d'Evergete me paroît facile à reconnoître sur quelques unes de ces médailles.

(2) Josephe, A. J., liv. XII, chap. 3, §. 1, note (5), suivant le texte d'un manuscrit d'Oxford.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

par le tétradrachme nº 4, que les bonnets des Dioscures font reconnoître comme frappé à Tripolis de Phénicie. La légende ne porte que le nom *du roi Ptolémée*, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ; et sur le champ du revers, auprès de l'aigle qui est le type ordinaire des monnoies des rois d'Egypte, on trouve l'époque de l'*an septieme*, L Z, de son regne, et quelques autres lettres[1].

Le portrait du roi ressemble beaucoup à celui de Soter son aïeul; et cette ressemblance des petits-fils avec les grands-peres n'avoit point échappé à l'observation des anciens[2]; mais l'effigie de la médaille représente un prince plus jeune. D'ailleurs Ptolémée Soter, la septieme année de son regne, n'avoit point encore ceint le diadême, ni pris le titre de roi. En outre le visage d'Evergete est d'une forme un peu plus alongée. Nous pouvons, d'après ces réflexions, attribuer avec assez de certitude à Ptolémée III Evergete les médailles qui portent une date de regne inférieure à l'an 19, et dont le type représente une effigie qui a quelque ressemblance avec celle de Soter.

C'est ainsi que le médaillon nº 3 nous offre un second portrait d'Evergete, et le plus beau peut-être qui nous soit parvenu: ce médaillon est d'un travail exquis; on y reconnoît la même figure mieux exécutée et avec plus de développement. L'époque du revers est l'an 8, L H, de son regne; quelques autres caracteres et monogrammes accompagnent l'aigle qui en est le type, et la légende, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, *du roi Ptolémée*.

(1) Vaillant avoit publié ce tétradrachme, et il y avoit reconnu Ptolémée Evergete par le même raisonnement.

(2) Aristote, *Hist. anim.*, l. VI, c. 6; Pline, liv. VII, §. 10. J'ai fait la même observation au §. 3 du chapitre XVI, ci-dessus, pag. 151, note (1).

§. 7. BÉRÉNICE EVERGETIS.

Cette princesse étoit fille unique de Magas, roi de Cyrene, qui avoit voulu qu'elle portât le nom de Bérénice sa mere [1]. Sa main fut promise au fils aîné de Philadelphe son oncle, à qui son pere avoit fait la guerre; et Bérénice fut le gage de la paix: mais après la mort de Magas, Apamé sa veuve, au mépris des conventions stipulées avec le roi d'Egypte, tenta de donner à un prince macédonien [2] dont elle étoit éprise son royaume et sa fille. Ce fut alors que Bérénice montra pour la premiere fois ce caractere courageux [3] et entreprenant qui la distingua pendant le reste de sa vie. Fidele aux engagements de son pere, ressentant peut-être de l'amour pour Evergete, elle trama une conjuration contre cet étranger, et le fit assassiner dans le lit même de sa mere Apamé [4]. C'est sans doute à ce coup audacieux qu'avoient trait les éloges que Callimaque lui donnoit dans le

(1) Dans l'élégie de Catulle, traduite par Callimaque, on donne à Ptolémée Evergete le nom de *frere de Bérénice* (v. 22). Cette expression, qui devoit être entendue comme un équivalent de *cousin-germain* (*frater patruelis*), a été la cause de quelques méprises pour les anciens et pour les modernes (Forcellini *Lexicon*, v. *Frater*). Hygin a confondu Bérénice, fille de Magas, avec Bérénice, fille de Philadelphe, et il a paru croire que cette derniere étoit l'épouse d'Evergete (*Poët. Astronom.*, liv. 2, chap. 24). Cette erreur d'Hygin s'est répandue parmi les modernes. M. Villoison y étoit tombé dans sa *Premiere Lettre sur l'Inscription de Rosette;* mais il paroît changer d'opinion dans ses notes à sa *Troisieme Lettre* sur le même monument. Voyez le *Magasin Encyclopédique*, VIII[e] année, tome VI, pag. 70, et IX[e] année, tom. II, pag. 348.

(2) C'étoit Démétrius, fils de Démétrius Poliorcete, et frere d'Antigonus Gonatas.

(3) Τόλμα est le mot que Polybe, liv. V, chap. 36, emploie pour désigner le caractere de Bérénice.

(4) Justin, liv. XXVI, chap. 3.

petit poëme dont il lui fit hommage, et qui ont passé jusqu'à nous dans les beaux vers de Catulle[1].

Reine d'Egypte, aucune action de sa vie n'a été plus célébrée que l'offrande qu'elle fit de sa chevelure dans le temple d'Arsinoé[2] pour l'heureux succès de la guerre de Syrie que son mari avoit entreprise. Ces cheveux disparurent; et Conon, astronome célebre qui étoit à la cour d'Alexandrie, en désignant par le nom de *chevelure de Bérénice* une constellation qu'il avoit nouvellement découverte, donna lieu de croire que la chevelure de la reine avoit été miraculeusement transportée parmi les astres.

Après la mort de son mari, la fierté de Bérénice donnoit de l'ombrage au ministre adroit et méchant qui, sous un prince foible comme Ptolémée IV Philopator, se proposoit déja de s'emparer de toute l'autorité: Sosibius fit massacrer la mere de son roi. Magas[3], le second fils de la reine, avoit déja été la

(1) *Anne bonum oblita es facinus quo regium adepta es*
Conjugium, quo non fortius ausit alis?
Catulle, *de Comâ Berenices*, v. 27.

L'indication de ce fait, *Quo regium adepta es conjugium*, ne permet de rapporter les expressions du poëte à aucun autre évènement, quoique M. Villoison se soit élevé contre cette interprétation (*Troisieme Lettre, loc. cit.*), et que pour la rendre moins vraisemblable il soit parti de la fausse supposition que Bérénice étoit déja mariée avec ce prince macédonien.

(2) Le temple où ce vœu fut porté étoit celui qu'on avoit bâti en l'honneur de cette reine sur le promontoire *Zéphyrium* en Lybie, et d'où elle avoit tiré le surnom de *Zephyritis*, ainsi que celui d'*Hippia*, ou *équestre*, probablement à cause des figures équestres des vents personnifiés qu'on voyoit dans son temple (Hésych., v. Ἱππία; Walckenaër, *ad Adoniazusas Theocriti*, p. 355); car les artistes, ainsi que les poëtes, représentoient quelquefois les vents sous la figure de cavaliers. Cette particularité donne la véritable explication de l'*ales eques* ou du *chevalier ailé* de Catulle ou de Callimaque, qui a été dernièrement un sujet de dispute parmi quelques littérateurs italiens.

(3) C'étoit assez de ce nom donné au second fils de Bérénice pour ne pas la confondre avec d'autres Bérénices qui n'étoient pas issues de Magas. Reinerus Reineccius a

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

victime des vains soupçons que ce courtisan avoit fait passer dans l'ame timide de son maître.

N° 5.

J'ai fait graver sous le n° 5 de cette planche un médaillon d'or de Bérénice. On y voit d'un côté son buste en profil; ses cheveux sont distribués en boucles paralleles, et le derriere de la tête est couvert d'un voile; c'est le même genre de coiffure que nous avons remarqué dans le portrait d'Aspasie[1].

La corne d'abondance ou *rhyton* qu'on a vue sur le revers des médaillons d'Arsinoé est encore le type de ce médaillon, mais elle n'est point double. Le diadême est attaché au milieu de la corne pour montrer que cet emblême est l'attribut d'une reine déifiée[2]; et la légende nous assure que cette *reine* est *Bérénice*, ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ.

donné pour épouse à Ptolémée Evergete une Cléopâtre, et il a cru que cette Cléopâtre étoit la mere de Philopator. Polybe assure que Philopator étoit fils de Bérénice (*Exc. de v. et v.*, pag. 1405 de l'édition de Gronovius). L'erreur de Reineccius vient probablement de la confusion des deux Evergetes. Ptolémée VII Physcon avoit aussi pris ce surnom, ainsi que nous le verrons; et ses deux femmes ont porté le nom de Cléopâtre.

(1) Voyez pl. 15, n° 3 et 4, premiere partie.

(2) Bérénice Evergétis, ainsi qu'elle est appelée par Eratosthene et dans l'inscription de Rosette (*lig.* 5), fut déifiée et obtint un culte peut-être de son vivant: l'inscription citée fait mention d'elle et de son mari sous le titre de *dieux evergetes*, ou *bienfaisants*, et d'une prêtresse dont l'office probablement étoit annuel et servoit à marquer les années. Cette prêtresse avoit le titre d'*athlophore*, titre qui signifie à la lettre, *porteuse de prix*. Peut-être avoit-on l'usage d'honorer de cette prêtrise une vierge qui avoit remporté le prix de la course. Mon savant confrere M. Ameilhon a très bien expliqué cette partie de l'inscription sur laquelle M. Villoison s'étoit trompé. L'*athlophore* de Bérénice est dans cette inscription une prêtresse comme la *canéphore* d'Arsinoé, dans la même inscription, et comme la *phialéphore* des Locriens chez Polybe. M. Villoison n'avoit pas de raison pour conclure que, puisque le mot *athlophore* est souvent un adjectif, il ne peut pas être ici un substantif. Nous observons cette double acception dans le mot parallele *stéphanéphore*, qui souvent indique une personne revêtue d'un ministere sacerdotal, et souvent n'est qu'une épithete du même genre et de la même signification qu'*athlophore*, et signifie *vainqueur*, *couronné*.

Quoique plusieurs numismatistes aient rangé ce médaillon, et un grand nombre d'autres médaillons semblables en tous métaux, parmi les monnoies de Bérénice, fille de Ptolémée VIII, qui régna seule pendant six mois [1], je n'hésite pas à y reconnoître Bérénice Evergétis. Les médailles des rois d'Egypte étoient, à l'époque de la troisieme Bérénice, d'une fabrique tout-à-fait différente. Comment supposer que la fille de Ptolémée VIII ait pu, au milieu des troubles de l'état, faire frapper un si grand nombre de médaillons d'or et d'une si belle fabrique, tandis que Cléopâtre sa niece, malgré les trésors et les couronnes dont César, et après lui Marc-Antoine, lui avoient fait hommage, n'a pu laisser un seul médaillon, portant son effigie, qui soit d'une fabrique passable?

Quant au titre de reine qu'elle prend dans la légende, quoiqu'elle n'ait jamais gouverné seule le royaume, il faut observer que ce titre a été donné généralement aux femmes des rois sans qu'elles aient eu le gouvernement des états; et qu'il n'est nullement étonnant de le trouver sur un médaillon de Bérénice, frappé, suivant toutes les apparences, sous le regne de son mari; que d'ailleurs cette princesse étoit par elle-même reine de la Cyrénaïque et d'une partie de la Libye, et qu'enfin il étoit de son caractere d'oser souvent au-delà de ses droits.

§. 8. PTOLÉMÉE IV PHILOPATOR.

Lorsque Evergete en mourant laissa pour conseil et presque pour tuteur à son fils le rusé Sosibius, il songea plus à la con-

(1) Eckhel, D. N., t. IV, p. 20.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

servation qu'à la gloire de son successeur[1]. Il étoit bien loin de prévoir que la politique soupçonneuse et cruelle de ce favori sacrifieroit à la sûreté prétendue de Philopator tout le reste de sa famille; et cependant il devoit se souvenir qu'il avoit été porté lui-même par les conseils de Sosibius à tremper ses mains dans le sang de Lysimaque son frere.

La foiblesse du jeune prince et l'ambition du ministre donnerent bientôt lieu dans le palais d'Alexandrie à des scenes sanglantes. Le jeune Magas, frere de Philopator, et leur mere Bérénice, furent massacrés par ses ordres. Cléomene, roi de Sparte, qui s'étoit réfugié à la cour d'Alexandrie, et qu'Evergete se reprochoit de n'avoir pas secouru assez à temps, donna quelques inquiétudes à Sosibius par la supériorité de son ame et de ses lumieres: on le priva de sa liberté. Dans l'espoir de la recouvrer, il trompa la vigilance de ses gardes, et voulut exciter le peuple à la révolte. Voyant que le succès ne répondoit pas à son attente, il se donna la mort: sa famille fut sacrifiée à la haine de Sosibius[2]. Antiochus III, roi de Syrie, profita du désordre que tant de crimes avoient produit à Alexandrie pour faire la guerre à Philopator, et se ressaisir des villes de la Phénicie qui, étant sous la domination des rois d'Egypte, étoient en quelque sorte des chaînes que les Lagides avoient données aux Séleucides. Philopator se mit à la tête de ses troupes: après trois ans de guerre, malgré la perfidie de quelques grecs qui

(1) Sur le caractere de ce ministre il faut consulter Polybe, qui nous a conservé un grand nombre de faits appartenant à ce regne, liv. V, et particulièrement dans les *Excepta de virt. et vit.*, p. 1404 de l'édition de Gronovius. On trouvera les autorités que je ne cite pas dans l'*Historia Ptolemæorum* de Vaillant.

(2) Nous avons parlé plus au long de ces évènements dans le chapitre IV de cette seconde partie, où nous avons donné le portrait de Cléomene, pl. 41, n° 1.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

étoient à sa solde, la bataille de Raphia décida la querelle; et Antiochus fut forcé de remettre à d'autres temps l'exécution de ses projets d'agrandissement. Libre de toute crainte étrangere, Philopator, abandonné à d'indignes favoris et à des maîtresses encore plus méprisables[1], paroissoit oublier tous les soins du gouvernement; son ministre Sosibius venoit de terminer des jours qui avoient paru trop longs à la haine publique[2]; les mécontents s'enhardirent; une révolte éclata dans le cœur du royaume[3], et la guerre civile l'embrasa de toutes parts. Philopator n'en vit pas la fin; il trouva dans ses débauches une mort prématurée: il avoit fait mourir la reine son épouse quelques années auparavant, et il ne laissa pour son successeur qu'un fils encore dans l'enfance. Le commencement du regne de Philopator est regardé par Strabon comme le terme du bonheur dont l'Egypte avoit joui sous les trois premiers Lagides, et qui avoit duré plus d'un siecle[4]. Les lettres, les arts, et les savants, ne souffrirent point de la corruption du prince. Philopator, malgré le déréglement de ses mœurs, avoit tant de vénération pour Homere, qu'il fit construire un temple en l'honneur du poëte dont la statue assise étoit placée au milieu des statues des villes qui se disputoient la gloire de l'avoir vu naître[5]. Les sciences florissoient dans la capitale. Eratosthene s'y distinguoit dans l'astronomie. Le regne de Philopator, qui dura dix-sept ans, finit l'an 204 avant J.-C.

(1) Il suffit de nommer Agathoclès, Agathoclée, et Œnanthé leur mere.

(2) De là l'épithete de *polychronios*, *de longue durée*, qui fut donnée à ce ministre.

(3) A Lycopolis du Delta: voyez l'inscription de Rosette, *ligne* 22.

(4) Strabon, liv. XVII, p. 796.

(5) Elien, V. H., liv. XIII, c. 22.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV. N° 6.

Le médaillon d'or de ce prince, gravé sous le n° 6, n'est point incertain; il présente dans la légende le nom et le surnom *de Ptolémée Philopator,* ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ, surnom qui le distingue de tous les autres Ptolémées[1]. Son buste est orné d'une chlamyde, et sa chevelure crêpue est ceinte du bandeau royal: il a de l'embonpoint, et une barbe naissante couvre l'extrémité de ses joues. On aperçoit dans son profil une ressemblance assez sensible avec celui de Bérénice sa mere, n° 5; et cette ressemblance est une nouvelle preuve que nous ne nous sommes pas trompés en attribuant ce médaillon à Bérénice Evergétis.

§. 9. ARSINOÉ PHILOPATOR.

Les mariages entre frere et sœur furent aussi fréquents dans la famille des Lagides que dans celle des Séleucides; Arsinoé étoit l'épouse et la sœur de Philopator, et partageoit ce surnom avec son frere. Cette princesse étoit digne par son courage d'être fille de Bérénice: elle se plaisoit dans les camps; elle suivit son frere à l'armée; et à la bataille de Raphia elle anima par ses discours l'ardeur des soldats[2]. Ce fut probablement à son retour

(1) Malgré les différentes traditions, il paroît que le surnom de Philopator fut pris par le IVe des Ptolémées en l'honneur de son pere dont la mémoire étoit chérie par ses sujets. Aussi le partagea-t-il avec sa sœur Arsinoé, comme nous le verrons au paragraphe suivant. Des épithetes de mépris lui furent données par le peuple d'Alexandrie; il fut appelé *Gallus*, parcequ'il imitoit dans leurs orgies les prêtres efféminés de Cybele; il étoit aussi, si nous en croyons Pline et Elien, surnommé *Tryphon* à cause de son luxe et de sa magnificence: cependant quelques auteurs ont donné ce surnom à Evergete son pere (voyez les *Prologues* de Trogue Pompée, liv. XXX, et les remarques de Longuerue). Quant au médaillon gravé sous ce numéro, il étoit inédit: le monogramme du revers paroît contenir les lettres P, Υ, Π, Μ, et Ε.

(2) Polybe, liv. V, c. 83 et 84.

de cette campagne qu'à l'exemple de sa mere elle consacra une tresse de ses cheveux dans un temple de Diane[1]. Ses actions ainsi que ses bons mots avoient été recueillis par Eratosthene[2]. Vers la 13[e] année du regne de Philopator, ce prince, ne voulant plus supporter les reproches que sa conduite infame lui attiroit de la part de sa femme, la fit massacrer: heureusement elle étoit accouchée d'un fils qui fut, peu d'années après, l'héritier du trône.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

Le portrait d'Arsinoé se trouve sur ses médaillons. Celui qui est dessiné sous le n° 7 est d'or et d'une belle fabrique. Le buste de la reine est orné de cette espece de diadême que nous avons remarquée dans les portraits d'Arsinoé Philadelphe. Elle est sans voile, et on voit passer derriere ses épaules l'extrémité d'un sceptre, emblême des déesses et des reines. Le type du revers est la corne d'abondance, ainsi que dans les médailles de Bérénice[3]; et la légende, ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ, *d'Arsinoé Philopator*[4], ne laisse aucun doute sur le personnage dont elle accompagne l'effigie. N° 7.

(1) Cette anecdote nous a été transmise par une épigramme de Damagete, qui est la onzieme dans les *Analecta* de Brunck. L'âge où ce poëte a fleuri ne laisse aucun doute que l'Arsinoé fille de Ptolémée, qui est le sujet de l'épigramme, ne soit Arsinoé Philopator. Damagete lui donne le nom de Vierge; et par le récit de Polybe on pourroit croire qu'à l'époque de la bataille elle n'étoit pas encore l'épouse de son frere: l'historien ne la distingue que par la qualité de *sœur du roi*.

(2) Ce livre avoit pour titre *Arsinoé;* il est cité par Athénée, liv. VII, p. 276.

(3) Cette corne est ornée du diadême des rois, et surmontée d'une étoile qui peut faire allusion à l'astre d'Isis ou à la planete de Vénus. Les deux lettres NI sont gravées dans le champ.

(4) Le surnom de *Philopator*, qui, suivant le génie de la langue grecque, est un adjectif de deux genres, se trouve donné à la reine Arsinoé dans l'inscription de Rosette, *lignes* 4, 9, etc.

§. 10. PTOLÉMÉE V EPIPHANE.

Le regne de Ptolémée V se passa presque tout entier sous la tutele des ministres. Roi à cinq ans, les indignes favoris de son pere régnerent pendant quelque temps sous son nom; et après leur chûte, Tlépoleme, le chef des armées, s'empara de l'autorité; mais son impéritie dans les affaires, sa prodigalité, sa perfidie, ne pouvant être contrebalancées par ses talents militaires, il fut renversé. Ptolémée, fils de Sosibius, qui avoit d'abord partagé avec Tlépoleme les soins du gouvernement, et qui avoit tenté de mettre obstacle à ses volontés, avoit été sacrifié à l'ambition de ce chef. Scopas remplaça Tlépoleme dans le commandement des armées; la guerre qu'il eut à soutenir contre le roi de Syrie ne fut pas heureuse; ses défauts égaloient ou surpassoient ceux de Tlépoleme; comme lui il fut renversé, et périt empoisonné dans sa prison. Aristomene Acarnanien, qui lui succéda, fut le seul ministre qui sous ce regne se montra digne de gouverner un grand roi et un grand royaume[1]; mais le jeune prince, corrompu par ses courtisans, ne put supporter la franchise d'un honnête homme; il le contraignit à boire la ciguë[2]. Pendant le reste de sa vie Ptolémée se laissa gouverner par Polycrate, homme habile mais intrigant, et qui avoit contribué à la chûte d'Aristomene.

Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, et Philippe, roi de Macédoine, avoient formé le projet de dépouiller de ses états le fils

(1) Polybe, liv. XV, c. 29, édition de Gronovius.

(2) Aristomene s'étoit permis de réveiller le roi qui sommeilloit en présence d'un ambassadeur (Plutarque, *Quomodo adulator disc. sit*, etc., t. II, p. 71).

de Philopator; et il dut uniquement la conservation de son royaume à la politique et aux victoires des Romains.

L'hymen de Cléopâtre, fille d'Antiochus, avec Ptolémée, fut le gage d'une paix forcée; mais cette alliance ne détacha pas le roi d'Egypte de celle qu'il avoit faite avec la république; et sa jeune épouse parut préférer les intérêts de la maison dans laquelle elle étoit entrée, à ceux de la famille dont elle étoit issue[1].

Ptolémée avoit pris le titre de *dieu présent et propice, Theos Epiphanes Eucharistos*, à l'occasion de son couronnement dont les cérémonies, par la politique d'Aristomene, eurent lieu la neuvieme année du nouveau regne, sans attendre que le prince eût atteint l'âge prescrit par les lois[2]. Son ministre avoit tâché de réparer les maux des administrations précédentes; il avoit réussi à soumettre et à punir les rebelles qui avoient, sous Philopator, arboré à Lycopolis l'étendard de la révolte. Ptolémée, quoique dans un âge tendre, donna dans cette occasion quelques signes qui annonçoient la férocité de son caractere. Ce caractere se développa de plus en plus, lorsque, par la mort d'Aristomene, il crut s'être délivré de toute entrave. Une nouvelle révolte eut lieu, et Ptolémée, après avoir soumis les re-

(1) Saint Jérôme sur Daniel, c. XI, v. 17 et suiv.

(2) Polybe, liv. XVII, p. 36. L'inscription célebre écrite en trois caracteres, grec, égyptien et hiéroglyphique, connue sous la dénomination d'*Inscription de Rosette*, monument de ce regne que le monde littéraire a dû à la conquête de l'Egypte, et que M. Ameilhon, chargé par l'Institut de France, a publié, confirme d'une maniere éclatante le témoignage de Polybe; car on y fixe à l'an 9 du regne de Ptolémée Epiphane, qui étoit la treizieme année de son âge, la cérémonie des *anacleteria*, ou de l'avènement à la couronne, qu'on solennisoit à Memphis. L'opinion des savants, fondée sur des conjectures très probables, est que cette cérémonie n'avoit lieu, suivant les lois, que lorsque le roi avoit quatorze ans accomplis.

belles, n'écouta à leur égard ni ce que la clémence pouvoit suggérer à un monarque vainqueur, ni ce que la justice pouvoit exiger d'un prince fidele à sa parole[1]. Il n'étoit parvenu qu'à l'âge de vingt-huit ans, lorsque voulant faire la guerre à Séleucus son beau-frere, roi de Syrie, il eut la maladresse de laisser entrevoir qu'il avoit le dessein de s'en procurer les moyens par des confiscations. On prétend que ce projet, à la fois imprudent et tyrannique, lui coûta la vie. Quelques historiens assurent qu'il mourut empoisonné, l'an 181 avant l'ere chrétienne, laissant trois enfants en bas âge, et réclamant pour eux et pour sa veuve la protection des Romains[2].

(1) Ces deux exemples du caractere enclin à la cruauté de Ptolémée Epiphane, se trouvant réunis dans le même extrait de Constantin Porphyrogenete, *De virtutibus et vitiis*, p. 1434 de l'édition de Polybe par Gronovius, on avoit pu en confondre les dates, et les rapporter au même temps. L'inscription de Rosette a fixé à l'an 8 de Ptolémée Epiphane la réduction de Lycopolis; c'est-à-dire, suivant la chronologie de Frœlich (*Annales regum Syriæ, an. Seleucid.* 106), à l'an 197 avant J.-C. La soumission des rebelles de Saïs, envers lesquels le roi viola sa parole, appartient à la vingt-cinquieme année de son âge, c'est-à-dire à l'an 184 avant l'ere chrétienne. En vain un antiquaire estimable s'est efforcé de rétablir ce faux synchronisme dans le *Magasin Encyclopédique,* an 1808, t. III. p. 90.

(2) J'adopte l'opinion de Pighius, qui a pensé que Marcus Emilius Lépidus fut le tuteur de Ptolémée VI et non de Ptolémée V (*Annales Romanorum,* tom. II, p. 404). Cette opinion, qui est fondée sur un texte de Tacite (*Annal.,* l. II, c. 67), se trouve en contradiction avec le témoignage de Justin. Nous avons eu lieu de remarquer dans le cours de cet ouvrage plusieurs négligences de ce compilateur. Mais quand même on refuseroit de reconnoître dans ce cas la prépondérance de l'autorité de Tacite, les circonstances de l'histoire ne permettent pas de transporter à la mort de Philopator ce qui est arrivé à la mort d'Epiphane. Philopator étoit mort l'an 204 avant l'ere chrétienne; l'année suivante les Romains envoyerent à la cour d'Egypte trois ambassadeurs, l'un desquels étoit cet Emilius Lépidus qui fut ensuite tuteur d'un Ptolémée. Tite-Live, qui nous rend compte de cette ambassade, prouve implicitement que le roi défunt n'avoit laissé aucune influence aux Romains sur la tutele de son fils unique. Les ambassadeurs apprennent au roi la fin de la seconde guerre punique, le remercient d'être demeuré fidele à l'amitié que la république romaine avoit contractée avec ses prédécesseurs, et le prient de conserver avec elle cette bonne intelli-

J'ai fait graver sous les n° 8 et 9 deux médaillons d'or d'un très beau travail, et qui portent l'effigie de Ptolémée Epiphane. Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV. N° 8 et 9.

Les caracteres auxquels je crois le reconnoître sont, la jeunesse du prince, la ressemblance de sa physionomie avec celle d'Arsinoé sa mere; la couronne rayonnante, attribut ordinaire des rois qui prenoient le titre d'*Epiphanes*, ou *dieux qui se manifestent aux mortels*[1]; enfin l'analogie qu'a la fabrique de ces médaillons avec celle des médaillons de Ptolémée Philopator et d'Arsinoé.

Le type du revers du médaillon n° 9 est, non l'aigle des rois d'Egypte, mais la corne d'abondance, symbole des divinités

gence, dans le cas que la guerre vînt à éclater entre les Romains et Philippe (l. XXXI, c. 2). Ce n'est pas là le ton d'un tuteur envers son pupille. Ajoutez qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'un Ptolémée, le quatrieme successeur d'Alexandre-le-Grand, allât chercher à Rome un tuteur pour son fils, lorsque Rome résistoit à peine à Annibal, lorsque la gloire des rois grecs n'avoit pas encore été flétrie par les échecs de Philippe et d'Antiochus-le-Grand. A la mort de Ptolémée V les circonstances étoient différentes, la fin glorieuse de la seconde guerre punique, les revers de Philippe et d'Antiochus, qui avoient été obligés d'envoyer leurs fils pour ôtages à Rome, et de se soumettre eux-mêmes aux volontés impérieuses de cette république, forçoient tous les princes à reconnoître sa puissance et à tâcher de se la rendre favorable même par les flatteries les plus indignes. Quant à l'objection d'Eckhel (D. N., t. V, p. 125 et suiv.), que Lépidus, étant grand pontife à Rome, ne pouvoit pas être chargé à Alexandrie de la tutele d'un roi, elle n'est pas valable. Le grand pontificat de Lépidus n'eut lieu que l'an 180, et Ptolémée Epiphane étoit mort l'an 181, ainsi que Frœlich l'a prouvé (*Annal. reg. Syr., an. Seleucid.*, 132).

(1) C'est ainsi qu'on la voit sur la tête des Antiochus IV, VI, et VIII, et d'Alexandre Bala, dans la suite des rois Séleucides. Sur le médaillon n° 9 on remarque un large javelot qui sort de derriere l'épaule du prince. Les historiens nous ont conservé le souvenir de l'habileté d'Epiphane à se servir de cette arme à la chasse (Polybe, *Exc. legat.*, n. 37). M. Cousinery avoit attribué aussi à Ptolémée V le médaillon n° 8, sans connoître mon opinion ni la planche 54 de cet ouvrage, qui déja avoit été gravée (*Magas. Encycl.*, an 1808, t. III, p. 76). La couronne rayonnante de Ptolémée est ornée de pierreries, et les rayons en paroissent flexibles. Quelques antiquaires ne l'avoient pas examinée sur des médailles d'une belle conservation, lorsqu'ils l'ont prise pour une couronne formée d'épis de bled (Sestini, *Lettere*, t. VIII, p. 131).

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

favorables, telle que nous l'avons vue sur les médaillons des reines déifiées. Cette corne ou *rhyton* n'est pas décorée seulement, comme dans les types cités, du diadême ou bandeau royal; elle est de plus surmontée de la même couronne rayonnante qui, de l'autre côté de la médaille, orne la tête du prince. Deux astres sont gravés dans le champ, emblêmes peut-être d'Isis et d'Osiris, ou du Soleil et de la Canicule. Les légendes n'offrent que le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ[1].

§. 11. PTOLÉMÉE VI PHILOMETOR.

Les soins de sa mere et la protection des Romains mirent le jeune Ptolémée qui, à l'âge de six ans, avoit hérité du trône, à l'abri de toute atteinte soit de la part des mécontents de l'intérieur de ses états, soit de celle des ennemis du dehors.

Mais la dignité de grand-prêtre, déférée à Marcus Emilius Lépidus[2], que Rome avoit envoyé en Egypte comme tuteur du roi, priva le jeune prince de son appui; et quelques années après, Cléopâtre descendit au tombeau[3]. Cette vertueuse reine avoit administré la régence avec sagesse, et Ptolémée, pour lui marquer sa reconnoissance, avoit pris le surnom de *Philométor* ou *fils qui chérit sa mere*. Dès-lors la jeunesse du prince,

(1) Sur le médaillon nº 8 on voit les deux lettres NI gravées entre les jambes de l'aigle, et un Θ ou plutôt une patere dans le champ; le nº 9, outre les deux étoiles, présente dans le champ un monogramme qui semble composé d'un K, d'un Π, et d'un E. Vaillant avoit attribué à Ptolémée XIII un médaillon d'argent portant l'effigie d'un jeune roi tout-à-fait semblable à celle qu'on voit sur le médaillon d'or nº 8.

(2) Marcus Lépidus fut élu grand pontife à Rome vers la fin de l'an 180 avant J.-C. (Tite-Live, liv. XL, §. 42); il n'avoit par conséquent pu exercer les fonctions de tuteur du roi que pendant une année environ; car Ptolémée V étoit mort l'an 181.

(3) Saint Jérôme sur Daniel, c, XI, v. 17 et suiv.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

gouvernée par des eunuques, ne parut promettre à l'Egypte rien qui fût digne de la race de Soter, et moins encore depuis que la guerre contre Antiochus Epiphane, au sujet des villes de Phénicie, ayant éclaté, et les Egyptiens ayant été défaits, le jeune roi se fut abandonné lâchement à la discrétion du vainqueur[1]. Heureusement les Alexandrins ne se laisserent point abattre par ce revers, et reconnurent pour roi un autre Ptolémée, frere cadet de Philométor.

Les intérêts d'Antiochus l'obligerent à rendre le diadême à celui-ci, afin de pouvoir gouverner l'Egypte sous son nom; mais Alexandrie refusa constamment de se soumettre, et les deux freres s'accorderent et convinrent de régner ensemble. Les manœuvres ambitieuses du prince syrien étant déjouées par cet accord, il se déclara contre eux : maître de Péluse, il fut bientôt de nouveau aux portes d'Alexandrie.

Rome venoit alors de détruire le royaume de Macédoine : la nouvelle de cet évènement effraya tous les rois, et refroidit l'ardeur d'Antiochus pour le succès de son entreprise; il fut contraint à recevoir, d'un air tranquille et soumis, les ordres que le sénat lui donnoit d'évacuer l'Egypte, et à supporter l'arrogance avec laquelle l'ambassadeur romain les lui intimoit. Philométor n'eut plus alors d'ennemis étrangers; son hymen fut célébré avec sa sœur Cléopâtre, qui l'avoit réconcilié avec son frere; mais ce frere devint bientôt son compétiteur le plus dangereux. L'aîné avoit un caractere doux et humain; le cadet au contraire étoit cruel et violent. Une sédition qu'il excita obligea Philométor à s'enfuir de ses états, et à se réfugier à Rome. La république embrassa ses intérêts, et força le spolia-

(1) Diodore, *Excerpta*, p. 579, t. II de l'édition de Wesseling.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

teur à rendre le trône à son frere, et à se contenter de régner sur la Cyrénaïque et sur la Libye. Cet accord ne fut pas de longue durée; le jeune Ptolémée courut à son tour en Italie solliciter la possession de l'isle de Chypre. Il obtint sa demande; et ce fut à cette occasion que Philométor commença à déployer une énergie dont on ne l'auroit pas cru capable; il refusa d'obtempérer aux décisions de Rome, et de renoncer à la possession de Chypre; il attaqua son frere qui s'étoit déja emparé de quelques places dans cette isle, le fit prisonnier, lui pardonna, et le renvoya régner à Cyrene. Dès-lors les vues de Philométor se tournerent vers les Séleucides qui ne cessoient de l'inquiéter par des menées secretes. Ptolémée, pour se venger des tentatives de Démétrius Soter contre Chypre, reconnut pour roi de Syrie Alexandre Bala, compétiteur de ce prince, donna à ce prétendant une de ses filles pour épouse, et fit descendre du trône le monarque qui l'avoit offensé. Peu de temps après, mécontent des ministres de son gendre, il passa lui-même en Syrie à la tête d'une armée, où, vainqueur de ses ennemis, ainsi que nous l'avons vu dans l'histoire des Séleucides, il ceignit à Antioche un second diadême, et céda celui de Syrie à Démétrius II, qui étoit devenu son gendre en épousant la femme d'Alexandre Bala. La bataille de l'Œnoporas auroit mis le comble à sa puissance, s'il n'avoit reçu à la tête une blessure dont il mourut, l'an 146 avant l'ere chrétienne, dans le moment qu'on exposoit à ses regards la tête du prince qu'il avoit vaincu. Sa mort précipita bientôt l'Egypte dans de nouveaux malheurs.

N° 10. Le tétradrachme gravé sous le n° 10 présente l'effigie de ce prince, bien constatée par la légende du revers, qui donne le

nom et les titres *du roi Ptolémée dieu Philométor*[1]. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΘΕΟΥ ΦΙΛΟΜΗΤΟΡΟΣ. Dans ce type l'aigle des Ptolémées porte sur son aile un roseau, et sur quelques autres médailles une branche de palmier[2] : ce nouveau symbole me paroît avoir rapport aux succès qu'obtinrent les deux freres contre Antiochus IV, qui avoit usurpé et gardé pendant quelque temps le sceptre des Lagides, et avoit fait frapper des monnoies avec son nom et l'aigle des Ptolémées. Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

Le tétradrachme n° 11, quoique la légende n'offre pas le titre de Philométor, appartient toutefois au même prince, et présente la même effigie : la ressemblance des profils dans les n° 10 et 11 en est la preuve ; on remarque dans l'un et dans l'autre les mêmes formes tant soit peu exagérées du menton et du nez[3]. N° 11.

Ce dernier tétradrachme porte la date de l'an 12, L IB, du regne de Philométor. Son frere, à cette époque, partageoit le trône avec lui.

L'aigle des Lagides a une palme posée sur l'aile, particularité que nous avons observée au numéro précédent. Les anti-

(1) Ptolémée VI et Cléopâtre son épouse et sa sœur avoient pris le titre de *dieux philométors* (*dieux qui chérissent leur mere*), à l'exemple de Ptolémée IV et d'Arsinoé, qui furent appelés *dieux philopators* (*dieux qui chérissent leur pere*). Voyez dans Pococke, *Description of the East*, t. I, p. 277, n. v, l'inscription d'Apollinopolis ; et l'inscription de Rosette, *ligne* 37.

(2) C'est le même tétradrachme dont Vaillant avoit fait l'acquisition, et qu'il a publié le premier. Il avoit mal lu les caracteres ΙΑ et ΠΑ, qui sont gravés près du foudre, et qu'il prend pour une époque. M. Sestini a relevé cette méprise (*Lettere*, t. VII, p. 78). Un autre monogramme est gravé dans le champ. Quant au roseau qui est appuyé sur une des ailes de l'aigle, il avoit été pris par Vaillant pour une palme ; M. Sestini croit que c'est un épi de bled.

(3) Eckhel avoit raison de s'étonner qu'on ne connût qu'une seule médaille de Philométor, prince qui a régné pendant l'espace de trente-quatre ans (D. N., t. IV, p. 16).

quaires ont cru voir aussi au bas du champ une fleur de lotus; mais, ayant comparé plusieurs médailles semblables, j'ai cru reconnoître que cette prétendue fleur n'est qu'une des extrémités du foudre, recourbée vers le haut et dessinée d'une maniere bizarre[1].

§. 12. PTOLÉMÉE VII EVERGETE II, SURNOMMÉ PHYSCON.

La vie de ce prince fut un tissu de crimes: élevé au trône à la place de son frere, qui s'étoit remis entre les mains du roi de Syrie, nous avons vu comment il fut tantôt le collegue et tantôt le rival de Philométor. L'amitié des Romains lui avoit assuré la possession de Cyrene et de la Libye[2], lorsque la mort imprévue de son frere vint réveiller toute son ambition. Il court à Alexandrie, se déclare le tuteur du jeune prince son neveu, épouse la mere qui étoit sa propre sœur, et bientôt ensanglante les fêtes de l'hymen par l'assassinat de son pupille. La malheureuse Cléopâtre est contrainte d'étouffer sa douleur,

(1) Les médailles de Sicile suffisent pour nous apprendre combien de formes capricieuses et qui tenoient de l'arabesque, les artistes grecs avoient données à cet emblême par lequel ils désignoient le foudre de Jupiter. Quant à cette particularité dans les médaillons de quelques princes Lagides, Pellerin l'avoit remarquée; mais il n'avoit pas fait attention que sur plusieurs des médaillons dont le type offre la même particularité, l'effigie du roi varie (*Rois*, p. 44); par conséquent il a eu tort d'assigner toutes ces médailles à Ptolémée VII Physcon: il y en a plusieurs qui appartiennent à son frere.

(2) Il avoit fait deux voyages à Rome (Polybe, *Exc. legat.*, n. 114 et 132; et Athénée, liv. XIV, p. 654); et ce fut dans ces occasions qu'il avoit offert son trône et sa main à la célebre Cornélie, mere des Gracques, qui, à cette époque, étoit veuve, et mere de douze enfants. Cette dame romaine ne se laissa point éblouir par la splendeur d'un hymen royal, et le refusa (Plutarque, *Graccho*, p. 824).

et donne un fils[1] à ce tyran qui ne cessoit de remplir de meurtres sa capitale et ses états, soit pour calmer ses soupçons, soit pour satisfaire son insatiable avidité. Cléopâtre avoit une fille qui ne tarda pas à être la victime du libertinage de Ptolémée, et qui, peu après, prit la place de sa mere. Ce mauvais roi s'étoit paré du surnom d'Evergete, ou de bienfaisant, épithete que la haine publique avoit convertie en celle de *malfaisant*, *Kakergete*.

Le mécontentement de ses sujets ne se borna pas là; le roi fut attaqué dans son palais ; obligé de quitter sa capitale, il se réfugia dans l'isle de Chypre. L'histoire a inscrit avec horreur dans ses fastes l'excès des cruautés auxquelles il s'abandonna. Son fils innocent fut massacré[2], et ses membres déchirés furent exposés à la porte du palais d'Alexandrie, où Cléopâtre sa premiere épouse, mere de ce fils infortuné, avoit pris les rênes du gouvernement. Vainqueur et maître de la capitale, il parut tourner ses vues malfaisantes du côté de la Syrie et des Séleucides, et il fomenta les troubles de ce royaume qui avoit donné un asile à sa sœur, jusqu'à ce qu'il eût réussi à placer sur le trône d'Antioche une de ses filles[3]. Le caractere violent de sa seconde femme parut contenir le sien; et son testament, par lequel il légua le trône à sa veuve en lui donnant pour collegue celui de leurs deux enfants qu'elle choisiroit, fut, après sa mort, une nouvelle source de dissensions et de guerres civiles.

Qui auroit cru que ce monstre fût sensible aux charmes des

(1) Ce prince fut appelé Memphite parcequ'il étoit né le jour où Ptolémée VII célébroit à Memphis les cérémonies de son installation.

(2) Justin (liv. XXXVIII, c. 8) paroît affirmer que ce prince dénaturé fut coupable d'un double parricide, ayant fait assassiner encore un enfant qu'il avoit eu à Cyrene.

(3) Tryphene, épouse d'Antiochus VIII Grypus.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

lettres? Ce goût fut la seule qualité qu'il eût héritée de ses illustres ancêtres: il composa même plusieurs ouvrages de littérature et d'histoire[1]. Mais son amour pour les lettres ne l'empêcha pas de persécuter les savants et les artistes qui avoient joui plus particulièrement des bontés de son frere: ils furent obligés pour la plupart de quitter Alexandrie; et cette émigration ralluma dans la Grece, suivant l'observation d'Athénée, le goût des bonnes études, qui y étoit presque éteint[2]. Ce prince, malgré ses désordres et l'affoiblissement qui en fut la suite, étoit parvenu à une assez grande vieillesse, lorsqu'il mourut, après trente ans de regne, l'an 116 avant J.-C. Le surnom de Physcon lui avoit été donné à cause de l'énormité de son ventre qui le rendoit difforme et gênoit sa démarche.

Nous reconnoîtrons les médaillons de Ptolémée VII, en adoptant la regle de critique proposée par Vaillant[3]. On a plusieurs tétradrachmes qui sont de la même fabrique que ceux de Philométor et qui leur ressemblent même par les particularités de l'aigle portant une palme sur son aile, et de l'extrémité du foudre, qu'on a prise pour une fleur de lotus. Cependant la physionomie du roi offre des différences essentielles: le menton de Philométor est saillant, et celui des effigies dont il s'agit est en retraite. Je pense donc que ces tétradrachmes et ces portraits appartiennent à Ptolémée Physcon; et j'espere que l'examen de ces monuments confirmera mon opinion.

N° 12. Le médaillon gravé sous le n° 12 présente la légende *du roi*

(1) Athénée a cité souvent ses ouvrages. Voyez l'*Index auctorum* par M. Schweighæuser, imprimé à la fin de son édition des *Déipnosophistes*. Ptolémée Physcon étoit disciple d'Aristarque.

(2) Athénée, liv. IV, pag. 184.

(3) *Historia Ptolemæorum*, p. 112.

Ptolémée, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ, et la date de la deuxieme année de son regne, L B[1]. Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

Ce tétradrachme est parfaitement semblable aux médailles de Ptolémée Philométor, avec cette différence que la tête n'est pas celle d'un enfant de sept à huit ans, tel qu'étoit Philométor dans la seconde année de son regne. Mais s'il ne représente pas le même roi, comme on peut s'en assurer par la comparaison des n° 10, 11, et 12, la ressemblance de ce dernier médaillon avec celui qui précede est telle, qu'elle ne permet pas de douter qu'il ne soit de la même fabrique. Il est donc presque démontré que ce tétradrachme appartient à Physcon.

La médaille n° 13 présente la même effigie que celle du n° 12, a le même type et la même légende, et n'en differe que par la date : elle offre les lettres numériques L KZ, qui marquent l'an 27. Cette époque s'accorde très bien avec la durée du regne de Physcon. D'ailleurs les deux particularités que nous avons remarquées dans le type; savoir, la palme sur l'aile de l'aigle, et l'extrémité du foudre, recourbée vers le haut et ressemblant à un fleuron, ne se retrouvent que sur les tétradrachmes de ces deux freres. N° 13.

§. 13. CLÉOPATRE.

FILLE DE PHILOMÉTOR ET FEMME DE PHYSCON.

L'histoire des Séleucides retrace les forfaits d'une autre

(1) Deux caracteres, ΠΑ, sont gravés dans le champ derriere l'aigle, ainsi que sur les médaillons n° 2, 11 et 13 de cette planche, et n° 4 de la planche 53. Vaillant conjecturoit que ces lettres étoient les initiales de la ville de Paphos, où ces médaillons avoient été frappés. La colombe qn'on voit gravée au-dessous de ces lettres dans le médaillon d'Arsinoé, n° 2, peut rendre probable cette conjecture.

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LIV.

Cléopâtre qui étoit née du même pere et de la même mere[1]. Les filles de Philométor se ressembloient par leur ambition et par leurs crimes. Jalouses de l'autorité, elles furent les ennemies mortelles de leurs enfants, et les forcerent à devenir parricides. La veuve de Physcon, à la mort de son mari, abusa du droit que le testament de celui-ci lui avoit conféré; elle choisit pour son collegue Alexandre, le plus jeune de ses enfants, au préjudice de l'aîné, Ptolémée Lathyre, qu'elle avoit éloigné auparavant d'Alexandrie, en le nommant au gouvernement de l'isle de Chypre. Contrainte par le peuple de la capitale à réparer ce tort envers Lathyre, elle l'obligea de renoncer à Cléopâtre son épouse et sa sœur, et de s'unir par les nœuds d'un nouvel hymen à Sélene sa sœur cadette[2]. Toujours stimulée par l'ambition, et haïssant ce collegue qui n'étoit pas de son choix, elle ourdit contre lui la plus noire calomnie, et le fit passer pour un fils rebelle qui en vouloit à ses jours[3]. Un tumulte excité à cette occasion dans Alexandrie força Lathyre d'en sortir, et de faire place à Alexandre.

Lathyre s'étoit retiré en Chypre; sa mere y envoya une armée pour l'en chasser: il avoit pris part aux guerres intestines de la Syrie; elle y passa elle-même pour courir au secours des ennemis de son fils. Elle lui avoit ôté sa premiere épouse; elle lui

(1) Voyez le chap. XIII, §. 18 de cette IIe partie.

(2) Cléopâtre, la premiere épouse de Ptolémée VIII, étoit une femme d'un grand esprit et d'un grand courage; on peut en juger par ce qu'elle fit pour son second mari Antiochus IX, dit le Cyzicénien, auquel elle fournit une armée, et qu'elle aida à se replacer sur le trône paternel. Sa mere la connoissoit, et jalouse du pouvoir, elle l'empêcha de régner en Egypte.

(3) Elle fit blesser plusieurs de ses eunuques et de ses gardes, et les fit paroître en public, accusant son fils de ce traitement, comme s'il eût voulu employer la force ouverte contre la vie de la reine (Pausanias, liv. I, chap. 9).

ôta encore la seconde, et la força d'accepter la main de Grypus, l'ennemi de Lathyre. Cette guerre cruelle duroit depuis long-temps, lorsque de nouveaux troubles rappelerent la reine dans sa capitale. Son amour pour Alexandre s'étoit changé en une haine mortelle depuis qu'elle s'étoit aperçue que ce prince ne partageoit que foiblement ses fureurs : elle parvint jusqu'à attenter à la vie de son fils. Tant d'atrocité étouffa dans le cœur d'Alexandre la voix de la nature, et lui fit chercher sa propre sûreté dans la mort de sa mere. Elle fut assassinée l'an 89 avant J.-C. Alexandrie se révolta contre le parricide. Chap. XVIII. Rois d'Egypte Pl. LIV.

Je reconnois, avec plusieurs autres antiquaires[1], le portrait de Cléopâtre, veuve de Physcon, dans les médailles de bronze sur lesquelles, ainsi que sur la médaille n° 14, on lit le nom *de la reine Cléopâtre*, ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ, autour d'une tête de femme coiffée de la dépouille d'un éléphant. Le revers de ces médailles présente l'aigle des rois d'Egypte, et le nom *du roi Ptolémée*, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. N° 14.

On a pu douter long-temps que ces médailles appartinssent plutôt à la mere de Lathyre et d'Alexandre, qu'à quelqu'une des autres princesses du même nom qui se sont assises comme elle sur le trône des Lagides. Mais cette question a été décidée depuis qu'on a trouvé des médailles avec les mêmes légendes, ayant pour type au revers deux aigles l'un à côté de l'autre[2]. On a dû penser que cette particularité faisoit allusion au regne de Cléopâtre, sous lequel l'Egypte avoit eu effectivement deux chefs, savoir la reine mere, et celui de ses enfants qu'elle avoit

(1) Vaillant, *Histor. Ptolem.*, p. 121 ; Pellerin, *rois*, pag. 46, pl. 6.

(2) Pellerin, *rois*, pl. 6.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

voulu s'associer à la royauté. D'autres ont regardé les deux aigles comme étant l'emblême des deux rois ses enfants[1].

Des doutes ultérieurs ont été élevés par Eckhel: ce prince des numismatistes n'ayant pas, dans les arts, des connoissances proportionnées à sa vaste érudition et à son excellente critique, hésite souvent lorsqu'il s'agit de décider si une tête empreinte sur une médaille est ou n'est pas semblable à une autre, si elle a le caractere d'un véritable portrait, ou si elle présente des formes idéales. Il n'ose en conséquence prononcer que la tête gravée sur ces médailles et sur d'autres semblables, mais sans le nom de Cléopâtre (ainsi que sur celle qui est gravée ici n° 18), est ou n'est pas la tête idéale de la ville d'Alexandrie personnifiée[2]; il ne sait si toutes ces médailles ne présentent pas des têtes de femmes, et il ne connoît pas de moyen de distinguer dans ces portraits ceux qui appartiennent à une femme, de ceux qui appartiennent à un jeune homme[3].

Un œil qui s'est rendu familiers les ouvrages de l'art numismatique des Grecs s'apercevra facilement que la tête gravée sur la médaille n° 14 est l'effigie d'une femme; que celle qui est gravée sur la médaille n° 18 est l'effigie d'un jeune homme; et que l'une et l'autre ne sont point des têtes idéales. La ressemblance de la coiffure, ainsi que celle de la fabrique et des types, prouvent que ces médailles appartiennent à des personnages contemporains; le nom de Cléopâtre, et les deux aigles gravés sur d'autres médailles qui présentent ce nom, désignent la

(1) Cette opinion est moins vraisemblable; Cléopâtre ne reconnoissoit pour roi dans l'Egypte qu'un seul de ses fils.

(2) D. N., tom. IV, pag. 19.

(3) Il ne croit même pas déraisonnable de penser que ces médailles pourroient appartenir à la derniere Cléopâtre qui avoit deux freres, en supposant toujours que la tête coiffée d'une peau d'éléphant ne soit pas un portrait.

veuve de Physcon; le prince qui a régné avec elle étoit un de ses enfants; et nous verrons bientôt que le caractere du second portrait convient à Ptolémée IX Alexandre. D'autres conjectures que nous proposons au §. 16 tendent à confirmer que la médaille n° 18 lui appartient; et si ces conjectures sont probables, il n'y a plus de doute que la médaille n° 14, présentant un portrait de femme coiffée comme lui de la tête d'un éléphant, ne soit celui de sa mere.

Cette étrange coiffure fait allusion au grand nombre d'éléphants qui faisoient une des principales forces de l'armée des Lagides, et à la ville d'Alexandrie dont les images, par le même motif, portent la même coiffure. La reine vouloit par-là flatter le peuple toujours remuant de cette capitale; et nous voyons par l'histoire qu'elle avoit réussi à se l'attacher, et à le faire servir utilement au succès de ses projets ambitieux.

§. 14. PTOLÉMÉE VIII SOTER II, DIT LATHYRE.

Ce prince qui portoit, comme les autres Lagides, le nom de Ptolémée, fut désigné, de son vivant, par le surnom de *Lathyre*[1].

(1) *Latyros* signifie en grec une espece de pois chiche; et on a conjecturé de là que Ptolémée VIII avoit reçu ce surnom des Alexandrins, peuple moqueur, et qui aimoit à donner des ridicules à ses maîtres. Mais Saumaise a observé que les écrivains grecs l'appellent constamment *Lathouros*, *Lathure*, et non *Lathyre*; et il conjecture que ce sobriquet indiquoit peut-être le penchant de ce prince pour la débauche (*Ad Solinum*, c. LVI, p. 877). Quoique le fait remarqué par Saumaise soit certain, il est cependant possible que les deux mots Λάθουρος et Λάθυρος, *Lathure* et *Lathyre*, ne différent que par la prononciation ou le dialecte des Alexandrins; et qu'ainsi l'origine de ce surnom soit à-peu-près la même que celle du surnom des Cicérons. Nous avons vu deux princes Arsacides avec des marques pareilles sur le visage.

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LIV.

A son avènement au trône, auquel il parvint, comme je l'ai déja dit, contre la volonté de sa mere, il prit le titre orgueilleux de *dieu sauveur* (*Théos Soter*[1]). Cette élévation, qu'il avoit achetée par sa séparation d'une épouse chérie, fut empoisonnée par des contrariétés continuelles: mais l'amour de Sélene, sa sœur et sa nouvelle femme, à laquelle il s'étoit attaché comme à la premiere, l'aidoit à les supporter. Ces affections douces donnent une idée favorable de l'ame de Lathyre, que l'histoire ne nous peint pas comme exempt de vices, ni comme toujours humain et compatissant[2]. Cependant lorsqu'après dix ans d'une position pénible, les calomnies de sa mere exciterent contre lui une sédition qui le força de se retirer en Chypre, le soin qu'il eut d'éviter autant qu'il le put une guerre contre cette mere dénaturée, et de chercher plutôt avec ses armées et ses flottes à conquérir d'autres états en Syrie, ne dément pas l'idée de douceur et de bonté que nous nous sommes faite de son caractere. Poursuivi par sa mere jusque dans la Palestine, il avoit essayé en vain de surprendre l'Egypte; mais après dix-huit ans d'agitations et de troubles, les nouveaux crimes de sa famille le rappelerent sur le trône d'Alexandrie. Cléopâtre avoit été assassinée

(1) Porphyre le désigne sous le titre de *soter;* celui de *théos* ne nous est connu que par les médailles (Eckhel, D. N., tom. IV, pag. 18). Il paroît par Pausanias (liv. I, chap. 9) que Ptolémée VIII, à l'exemple de son oncle, avoit pris aussi le surnom de Philométor, du moins durant le temps qu'il régna à Alexandrie comme collégue de sa mere.

(2) Josephe (A. J., liv. XIII, chap. 12, n° 6) lui a imputé un massacre affreux de femmes et d'enfants, fait par ses troupes dans quelques bourgades de la Judée; mais les autorités de Strabon et de Nicolas de Damas, sur lesquelles il s'appuie, paroissent porter sur l'ensemble des évènements plutôt que sur cette imputation en particulier. Il n'est pas très vraisemblable que des actions si atroces et si révoltantes aient été commises par les ordres positifs d'un prince dont la vie ne présente aucune trace de férocité naturelle : au lieu de penser que c'étoit lui-même qui ordonnoit ces atrocités, on est porté à croire que, si elles eurent lieu, c'est qu'il ne put pas les empêcher.

par ordre d'Alexandre, qu'elle avoit voulu faire assassiner. La capitale révoltée offrit le sceptre à son ancien roi, que l'injustice de sa mere n'avoit jamais porté à violer la piété filiale. Les sept dernieres années du regne de Lathyre furent heureuses. Alexandre son frere, devenu son ennemi, périt dans une bataille navale. Les flottes de Ptolémée lui donnoient sur les mers une puissance qui n'étoit inférieure ni à celle des Rhodiens, ni à celle des Romains. Les guerres contre Mithridate, et les discordes civiles, avoient un peu abaissé la fierté de ces républicains. Lucullus se rendit auprès du roi d'Egypte pour l'engager à réunir ses forces navales à celles de Sylla; et Ptolémée se sentit assez fort pour s'y refuser sans craindre de provoquer le ressentiment du proconsul[1]. Thebes, cette ancienne capitale de la haute Egypte, avoit osé méconnoître l'autorité de son roi; elle paya cher sa révolte. Mais Lathyre, en recouvrant sa couronne, n'eut le bonheur ni de se réunir à Sélene, que sa mere cruelle avoit séparée de lui, et que trois hymens successifs avoient fixée dans la maison des Séleucides[2], ni de laisser à un fils légitime le trône de ses aïeux. Il mourut l'an 81 avant l'ere chrétienne.

Chap. XVIII Rois d'Egypte. Pl. LIV.

Je crois que les médaillons d'or et d'argent gravés sous les n° 15 et 16 appartiennent à Ptolémée Lathyre. Presque tous les numismatistes les ont attribués à Ptolémée XI; mais leur opi- N° 15 et 16.

(1) Plutarque, dans la *vie de Lucullus*, pag. 492, où il se trompe sur l'âge de Ptolémée VIII, qu'il appelle μειράκιον, *jeune homme*. A la mort de son pere, trente ans auparavant, il étoit déja marié.

(2) Plusieurs historiens modernes ont même supposé que la haine de Ptolémée contre les princes Séleucides qui avoient osé épouser sa femme eut beaucoup d'influence sur la part que ce prince Lagide prit dans les guerres intestines de la Syrie; moi-même j'ai suivi leur opinion (chapitre XIII, §. 22, t. II, p. 360) qui n'est pas dépourvue de quelque vraisemblance: il faut pourtant dire que les écrivains de l'antiquité gardent sur cela un silence absolu.

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LIV.

nion me paroît dénuée de fondement. On peut attribuer à ce dernier, avec beaucoup plus de vraisemblance, des médailles dont nous parlerons bientôt, et qui sont d'une fabrique bien inférieure à celle des médaillons que nous examinons. D'ailleurs le portrait empreint sur les n° 15 et 16 est aisé à distinguer des portraits des sept premiers Ptolémées, et il seroit impossible d'y reconnoître aucun de ces princes. On ne peut y reconnoître non plus aucun des Ptolémées issus de cette branche bâtarde qui monta sur le trône avec Ptolémée XI, comme nous en serons convaincus par les médailles de cette époque. Ainsi il ne peut y avoir de doute qu'entre Lathyre, auquel je les attribue, et les deux Alexandre, son frere et son neveu. Mais le regne de ce dernier ne fut qu'éphémere, et on ne peut supposer qu'un grand nombre de médaillons, tant en or qu'en argent, aient été frappés pour un roi qui n'a occupé le trône que durant quelques jours. Il n'est pas vraisemblable non plus que des médaillons sur lesquels l'effigie du roi est environnée des attributs les plus ambitieux aient été frappés pour Ptolémée Alexandre, frere de Lathyre. L'orgueil de Cléopâtre en auroit été blessé; et nous verrons dans un moment un portrait bien différent de celui-ci, et qu'une foule de probabilités nous portent à regarder comme celui de ce prince. Le trident ajouté comme un emblême de la puissance maritime au portrait que nous examinons, et la couronne rayonnante, symbole de divinité qu'on avoit donné auparavant à Ptolémée V [1], parceque ce prince avoit pris, comme Ptolémée VIII, le titre de *Théos, dieu*, me paroissent assurer

(1) Voyez le n° 9 de cette planche, et ce que nous avons dit relativement à cette particularité. Le surnom de *dieu sauveur* avoit été donné sans doute à Ptolémée VIII après la mort de sa mere, et pour remplacer les surnoms de Philométor et de Philadelphe qu'il avoit pris auparavant.

ce portrait et ces médaillons à Lathyre, avec un haut degré de vraisemblance.

Chap. XVIII. Rois d'Égypte. Pl. LIV.

Le médaillon n° 15 est un peu plus large et d'une fabrique un peu différente des tétradrachmes ordinaires des Lagides. Le buste du roi, coiffé d'une couronne rayonnante et du diadême, est revêtu d'une chlamyde; le trident de Neptune est sur son épaule gauche. Le type du revers, ainsi que celui du médaillon de Ptolémée V Théos Epiphane, est la corne d'abondance ou *rhython*, autre emblême de divinité, d'où sortent des feuilles qui ressemblent à celles du lotus; le rhyton est surmonté d'une couronne rayonnante, et le diadême royal voltige autour. La légende offre le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ, et les deux lettres ΔΙ sont gravées dans le champ.

Le dessin n° 16 est fait d'après l'empreinte d'un médaillon d'or du cabinet de Tiepolo à Venise. Le buste du roi est couvert de l'égide. Ce médaillon ressemble d'ailleurs en tout à celui d'argent; l'effigie du prince a seulement un peu plus d'embonpoint, ce qui fortifie ma conjecture : on sait que Ptolémée VIII fut, ainsi que son pere, surnommé Physcon à cause de la grosseur de son ventre[1]. Il est probable que ces médaillons ont été frappés à l'époque où Lathyre régnoit seul après la mort de sa mere et la fuite ou la mort d'Alexandre. C'étoit alors que sa flotte se faisoit respecter sur les mers, et que les Romains sollicitoient son alliance[2].

(1) *Græca Eusebii*, pag. 70 : Πτολεμαίῳ Σωτῆρι καὶ Φύσκωνι δι' ὄγκον τοῦ σώματος κληθέντι. Eusebe lui-même ne donne le surnom de Physcon qu'à Ptolémée VIII : ce surnom, porté par le pere et par le fils, a été une source de méprises pour quelques écrivains modernes.

(2) Une statue de Ptolémée VIII étoit placée à Athenes, dans l'*Odéon* (Pausanias, l. 1, ch. 9).

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LIV.

§. 15. CLEOPATRE SELENE.
SECONDE FEMME DE PTOLÉMÉE VIII LATHYRE.

Aucune femme peut-être n'a eu autant de rois pour maris que Sélene, fille de Ptolémée VII et de la plus jeune des Cléopâtre. Celle-ci la fit épouser à son fils aîné Ptolémée VIII Lathyre, suivant l'ancien usage observé dans la famille des Lagides de donner les sœurs pour épouses à leurs freres. Les dix ans qu'unie à ce prince elle porta le titre de reine, furent les moins malheureux de sa vie: Ptolémée l'aimoit tendrement; mais ayant déplu à sa mere, il fut obligé de s'enfuir dans l'isle de Chypre, et de laisser sa femme au pouvoir de cette princesse ambitieuse et vindicative qui s'empressa de briser le lien dont ils étoient unis.

Quelques années après, Cléopâtre disposa de la main de Sélene en faveur d'Antiochus Grypus, roi de Syrie, qui avoit eu déja pour épouse Tryphene, sœur aînée de Sélene. Cléopâtre vouloit par ce mariage se ménager un allié, et peut-être en même temps molester le fils qu'elle haïssoit. Sélene, à ce qu'il paroît, n'étoit pas insensible au plaisir de régner: ce fut sans doute cette ambition qui, après la mort d'Antiochus VIII, lui fit accepter sans délai la main d'Antiochus de Cyzique, et dès qu'elle l'eut perdu, celle de son beau-fils Antiochus Eusebès[1].

(1) Appien, *Syriaca*, §. 59. Nous avons fait voir (chap. XIII, §. 22, tom. II, pag. 361, note (2) que ce témoignage d'Appien n'est pas à mépriser, puisque les réflexions qu'il y ajoute montrent qu'il étoit bien instruit de ce fait. D'ailleurs beaucoup de courtisans de ce temps-là auroient dit, comme Enone dans *Phedre*, à une reine veuve prête à épouser son beau-fils:

Votre flamme devient une flamme ordinaire.

Nous verrons au paragraphe suivant que la fille de Sélene ne fit point de difficulté d'imiter en cela sa mere.

Elle en eut deux enfants dont l'aîné fut Antiochus XIII, dit l'Asiatique. Dans les bouleversements causés en Syrie par les guerres domestiques et par l'invasion de Tigrane, elle trouva moyen de cacher ses enfants, d'entretenir un parti dans le royaume, et de conserver la possession de quelques places. Mais à la fin elle tomba au pouvoir du prince arménien, qui la fit renfermer dans la forteresse de Séleucie, sur l'Euphrate, où elle fut mise à mort par ses ordres l'an 68 avant J.-C.[1]. Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

Le cabinet de la bibliotheque impériale m'a fourni la médaille de Sélene, qui est unique, et que j'ai fait graver sous le n° 17[2]. La légende, que jusqu'ici on n'avoit pas bien lue, donne le nom *de la reine Sélene*, ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΣΕΛΗΝΗΣ : le revers a pour type l'aigle, et pour légende le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ[3]. La tête de la reine est sans diadême et sans voile. Sélene craignoit peut-être de blesser l'orgueil de sa mere. N° 17.

(1) Strabon, liv. XVI, p. 749; Josephe, liv. XIII, ch. 24. Tigrane, à ce que le géographe assure, lui fit ôter la vie lorsqu'il évacua la Syrie; probablement parcequ'il savoit que plusieurs villes de cette contrée venoient de reconnoître pour roi Antiochus Asiatique, fils de Sélene. Ces faits appartiennent à l'an 68 avant l'ere chrétienne. Frœlich, qui n'a pas bien compris le passage de Strabon, place la mort de cette reine à l'an 70 avant la même ere.

(2) Cette médaille est la même que Vaillant avoit déja publiée, et qui l'a été par plusieurs autres après lui : mais on ne s'étoit point aperçu de la véritable disposition de la légende; cependant cette disposition est la même des deux côtés : pour la bien lire, il ne faut pas tourner la médaille; mais l'ayant placée de maniere que les titres ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ, ΒΑΣΙΛΕΩΣ, puissent se lire dans le sens ordinaire de gauche à droite, alors les noms ΣΕΛΗΝΗΣ, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ, se présentent comme une seconde ligne de la même inscription. Nous avons remarqué une semblable disposition de légende dans une médaille d'Antiochus IV, roi de Commagene, frappée à Célendéris de Cilicie (pl. 47, n° 4). M. Silvestre de Sacy a trouvé la même disposition dans plusieurs légendes gravées au revers des médailles des Sassanides (*Mémoires sur quelques antiquités de la Perse*, p. 205).

(3) Les analogies que cette médaille présente, dans les types et dans les légendes,

§. 16. PTOLEMÉE IX ALEXANDRE Ier.

Cléopâtre, veuve de Physcon, avoit voulu s'associer à la royauté Alexandre, le plus jeune de ses deux fils, qu'elle croyoit moins jaloux de l'autorité que Lathyre: mais ce choix déplaisoit aux habitants d'Alexandrie; et quoique reine, elle n'osa braver leur opinion. Alexandre fut donc envoyé gouverner l'isle de Chypre, où trois ans après il prit le titre de roi, sans doute par les insinuations de sa mere qui se ménageoit en lui un appui contre Lathyre, avec lequel elle partageoit le trône à regret. On a vu au §. 14 comment Cléopâtre réussit par la suite à chasser Lathyre, et à mettre à sa place Alexandre. Le nouveau roi, après plusieurs années de patience, préférant l'exil à cet état de gêne, prit le parti de quitter Alexandrie. Cléopâtre obtint par des négociations le retour de son fils, qu'elle vouloit rapprocher d'elle pour le sacrifier à son ambition. Elle fut prévenue par Alexandre; et sa mort, imputée à ce prince, inspira tant d'horreur aux Alexandrins, qu'ils ne voulurent plus le regarder comme leur roi, et envoyerent des députés en Chypre pour rappeler Lathyre. Alexandre, déchu de la royauté, prit les armes contre son frere: il fut deux fois vaincu par les généraux de celui-ci, et il périt dans la seconde bataille, vers l'an 88, avant l'ere chrétienne.

Ce prince avoit épousé en secondes noces Bérénice, fille de Lathyre, dont il n'eut point d'enfants; mais il avoit eu de son

avec la médaille de Cléopâtre, mere de Sélene, n° 14, confirment de plus en plus les conjectures des antiquaires qui ont attribué la médaille n° 14 à cette Cléopâtre, et qui n'ont pas hésité à y reconnoître son portrait.

premier mariage un fils du même nom que lui. Le jeune Alexandre, qui avoit alors trouvé un asile dans l'isle de Cos, où il s'étoit retiré avec les trésors de sa bisaïeule[1], tomba avec ses richesses au pouvoir de Mithridate; et il se réfugia à Rome lorsque le roi de Pont eut été vaincu par Sylla. La mort de Lathyre paroissoit devoir placer Bérénice sa fille sur le trône d'Egypte, puisqu'il n'avoit pas d'autres enfants légitimes[2]. Sylla y envoya le jeune Alexandre pour régner avec elle; et pour lui assurer la couronne il lui fit épouser la veuve de son pere[3]. A peine dix-neuf jours s'étoient-ils écoulés depuis cet hymen, que ce jeune homme ingrat devint le meurtrier de son épouse; cette action effroyable l'ayant fait abhorrer de l'Egypte entiere, il se sauva à Tyr, d'où il sollicita long-temps et toujours en vain les secours de Rome: il mourut, dans son exil, vers l'an 65 avant l'ere chrétienne; et on fit circuler le bruit qu'il avoit légué par son testament ses royaumes à la république[4].

(1) Cléopâtre, veuve de Philométor, premiere femme de Physcon, et sœur de l'un et de l'autre, étoit, par Cléopâtre sa fille, la bisaïeule d'Alexandre II.

(2) Pausanias, liv. I, ch. 9, où il parle de la statue de Bérénice qu'on avoit élevée à Athenes auprès de celle de son pere. C'est à cette princesse que les antiquaires ont attribué, avec peu de vraisemblance, les beaux médaillons d'or et d'argent d'une fabrique plus ancienne, qui, suivant mon opinion, appartiennent à Bérénice Evergétis. Voyez ci-dessus le §. 7.

(3) Ce fait, qui n'avoit rien d'extraordinaire dans les mœurs de ce temps, ainsi que nous l'avons vu au paragraphe précédent, est attesté par Porphyre (*Græca Eusebii*, pag. 60); mais il a été ignoré par les écrivains modernes qui n'ont pas fait attention à la valeur du mot πρόγονος, *privignus*, beau-fils, employé par cet historien. Baudelot, qui a donné une traduction française de ces fragments de Porphyre, n'en avoit pas saisi le véritable sens (*Histoire de Ptolémée Auletes*, pag. 423).

(4) Cicéron, *Orat.* II, *contra Rullum*, §. 16. Grævius, et après lui les autres commentateurs de Cicéron, ont bouleversé, à l'occasion de ce passage, la chronologie des rois d'Egypte. Ils devoient en inférer que Ptolémée X Alexandre II fut non pas massacré par les Alexandrins, ainsi qu'Appien et Porphyre le racontent, mais

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV. N° 18.

La médaille de bronze gravée sous le n° 18 appartient probablement à Ptolémée IX Alexandre Ier. La conformité de cette médaille avec celle de Cléopâtre sa mere, n° 14, est très frappante; les types se ressemblent parfaitement, avec la seule différence, 1° que sur la médaille n° 14 on lit les noms de Cléopâtre et de Ptolémée, et que sur celle n° 18 on lit seulement le nom de Ptolémée; 2° que sur la premiere la figure coiffée d'une tête d'éléphant est celle d'une femme, et que sur la seconde la figure est évidemment celle d'un homme qui a beaucoup d'embonpoint: tel étoit, suivant les historiens, Alexandre Ier, qui régnoit avec sa mere Cléopâtre[1].

Il est digne de remarque, et nous l'avons déja observé, que les princes qui ont porté le nom d'Alexandre ont été dans l'usage de se faire représenter avec la tête couverte de la dépouille de

seulement chassé de l'Egypte; et que Ptolémée XI, désigné par les surnoms d'*Auletes*, c'est-à-dire *le joueur de flûte;* et de *Nothus*, *le bâtard*, régna plusieurs années à Alexandrie avant d'être reconnu pour roi par les Romains, qui affectoient de considérer toujours comme le prince légitime celui qu'ils avoient envoyé en Egypte, et que les Alexandrins en avoient chassé. Mais il est surprenant qu'on ait cité les écrits de Porphyre et d'Eusebe pour soutenir une opinion entièrement contraire à leur système chronologique, et qui ne repose sur aucune autorité. C'est cependant l'opinion que les chronologistes modernes ont adoptée, et qui donne à Alexandre II plusieurs années de regne. Il me paroît évident que le *Ptolemæus Nothus* des *Prologues* de Trogue Pompée est Ptolémée Aulete, bâtard de Lathyre; que le Ptolémée Philadelphe de Porphyre est Ptolémée VIII Lathyre lui-même, parceque cet auteur le désigne par des expressions non équivoques; et qu'enfin le Ptolémée *Paréisactos* de Strabon (liv. XVII, pag. 794) n'est pas un autre personnage que celui qui est nommé *Cybiosactès* par le même géographe (pag. 796), et qui avoit changé le nom de Séleucus en celui de Ptolémée (Dion, liv. XXXIX, §. 57). Strabon parle d'Aulete comme d'un roi son contemporain, et il le donne pour successeur immédiat de Lathyre, ne tenant point compte du regne éphémere d'Alexandre le fils. Je ne conçois pas comment une autorité d'un si grand poids n'a pas dérangé les systêmes des chronologistes et des historiens modernes.

(1) Athénée, liv. XII, pag. 550.

quelque animal féroce ou guerrier. Lorsque les Rhodiens, ainsi que je l'ai dit ailleurs, substituerent à la tête d'Hercule qui étoit empreinte sur les drachmes et les tétradrachmes d'Alexandre-le-Grand, le portrait de ce prince, ils le représenterent, comme Hercule, coiffé d'une peau de lion. A l'imitation du conquérant macédonien, deux Alexandre, rois de Syrie, sont gravés sur leurs monnoies avec la même coiffure; et Alexandre, fils de Pyrrhus, roi d'Epire, a affecté aussi un ajustement semblable, en changeant seulement, pour des raisons qui lui étoient particulieres, la peau de lion en celle d'éléphant[1]. Le premier roi d'Egypte qui ait pris le nom d'Alexandre a suivi l'exemple du fils de Pyrrhus. La tête d'un éléphant étoit la coiffure des images idéales de la ville d'Alexandrie : les rois Lagides étoient alors les seuls rois de l'Orient qui entretinssent des éléphants de guerre; enfin Cléopâtre, mere d'Alexandre Ier, étoit représentée sur ses médailles dans le même costume : que de raisons pour ce prince d'adopter cette étrange coiffure ! que de raisons pour nous de le reconnoître à ce bizarre ajustement[2] !

§. 17. PTOLÉMÉE XI NEOS DIONYSOS, OU *NOUVEAU BACCHUS*, DIT AULETE.

Philopator, Physcon, et Aulete, ont été les plus mauvais princes qui aient regné sur Alexandrie. Philopator fut peut-être le plus stupide et le plus débauché; Physcon le plus cruel;

(1) Voyez ci-dessus les chapitres III, §. 3, et XIII, §§. 12 et 17 de cette IIe partie, et les planches 41, no 3, et 47, no 2.

(2) Pellerin avoit, par le même raisonnement, attribué cette médaille à Ptolémée IX Alexandre Ier (*Rois*, pag. 51). Eckhel en a douté; et il déclare ne pouvoir décider si la tête gravée sur ces médailles est celle d'un homme ou celle d'une femme (D. N., tom. IV, pag. 29).

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

mais Aulete réunissoit à ses vices des mœurs si basses, qu'elles lui attirerent le mépris de ses sujets.

Le crime et la fuite d'Alexandre le jeune avoient laissé vacant, ainsi que nous l'avons vu, le trône d'Egypte. Deux freres, appelés Ptolémée l'un et l'autre, étoient issus de Lathyre; mais leur naissance n'étoit pas le fruit de l'hymen. Un bâtard de Physcon avoit régné sur la Cyrénaïque[1]; les deux fils de Lathyre, malgré le vice de leur origine, pouvoient prétendre à l'héritage de leur pere. Il paroissoit plus juste que son sceptre passât dans leurs mains que dans celles de l'assassin de sa fille. L'aîné de ces freres fut reconnu pour roi dans l'Egypte, le cadet dans l'île de Chypre[2]. L'amitié des Romains pour le roi expulsé, et le testament supposé de ce prince, suscitoient à la vérité contre ces nouveaux Ptolémées de trop puissants compétiteurs : mais les Romains étoient distraits par les guerres contre Mithridate, et par leurs discordes civiles. Les chefs de la république, forcés par les circonstances à devenir les corrupteurs d'une multitude qui n'aimoit que l'anarchie, étoient plus occupés de se procurer les moyens de fournir à leurs dépenses que de conquérir des royaumes à l'état. Aulete, après la mort de son cousin, prodigua des trésors, et obtint l'amitié des Romains l'an 59 avant J.-C., César étant consul. Son frere, roi de Chypre, étoit avare; il ne fit point usage des mêmes moyens; et l'année suivante son royaume fut confisqué[3]. Les Alexandrins haïssoient leur roi :

(1) Ptolémée Apion, qui étoit né de la courtisane Irene, et qui, à sa mort, légua ses états aux Romains.

(2) Les chronologistes qui font régner Alexandre II sur l'Egypte durant plusieurs années supposent, sans aucun fondement, qu'Aulete à cette époque régnoit en Libye, ou dans quelque autre province qui avoit appartenu à son pere.

(3) Ce fut en vertu d'une loi proposée par le tribun Clodius. Le roi de Chypre se donna la mort.

ses dépenses ruinoient l'état; et chaque jour il se dégradoit de plus en plus à leurs yeux, en faisant publiquement le métier de joueur de flûte, et pratiquant les superstitions les plus ridicules; ils ne purent tolérer plus long-temps ni son indifférence pour le sort de son frere, ni sa complaisance pour les Romains, qui, sans coup férir, s'étoient emparés de l'isle de Chypre: ils se souleverent; et le roi, forcé de s'enfuir secrètement, courut à Rome implorer le secours de la république. Les trésors immenses qu'il avoit emportés, et qui étoient le fruit des confiscations et des rapines qu'il avoit exercées sur l'Egypte entiere, ne lui permettoient pas de douter du succès de ses sollicitations dans une ville où régnoit la vénalité; mais l'intrigue qu'il employa mal-adroitement et à découvert; l'assassinat des ambassadeurs d'Alexandrie, qu'il fit tuer par ses sicaires presque sous les yeux du sénat; la séduction des juges qui étoient chargés de venger ces attentats, révolterent tellement tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans cette grande ville, que même les hommes les plus corrompus furent obligés, par la crainte de l'opinion publique, d'embrasser le parti contraire à Ptolémée, et qu'il fut lui-même forcé de se réfugier à Ephese.

Rome étoit alors si dépravée, que les personnes sages et les amis de l'ordre et de la justice qui détestoient les menées criminelles du roi furent contraints, pour les faire échouer, d'appeler à leur aide la superstition. On supposa un oracle de la Sibylle qui défendoit aux Romains de rétablir un roi d'Egypte par la force des armes. Précautions inutiles; Ptolémée emprunta des sommes énormes à des traitants romains[1]; il mit Pompée dans

(1) A C. Rabirius Posthumus: le plaidoyer de Cicéron, pour ce traitant, est un monument des bassesses et des iniquités de Ptolémée, même en admettant que l'ora-

ses intérêts; et celui-ci le fit rétablir par un homme sans pudeur et sans crédit, par Gabinius, qui gouvernoit la Syrie en qualité de proconsul.

Alexandrie, pendant l'absence de Ptolémée, étoit en proie à de nouveaux désordres : les filles du roi se disputoient la couronne; Bérénice l'emporta sur les autres; on lui chercha un époux dans la famille des Séleucides. Un de ces princes, ou du moins un jeune homme qui se disoit un d'entre eux, vint à Alexandrie où son hymen fut célébré avec Bérénice : mais ses manieres paroissant démentir sa naissance, la reine le fit étrangler[1]. Un jeune Cappadocien, nommé Archélaüs, arriva de l'Asie[2], et le remplaça. Il avoit des qualités dignes d'un prince : monté sur le trône, il tâcha de s'y maintenir par son courage et ses talents militaires; mais mal secondé par un peuple efféminé, sa résistance lui coûta la vie. Aulete, rentré dans sa capitale, se baigna dans le sang de sa fille : les meurtres et les confiscations désolerent toute l'Egypte, et la mort ne la délivra de ce monstre que l'an 51 avant l'ere chrétienne.

teur, suivant l'usage ordinaire, et pour servir sa cause, ait altéré jusqu'à un certain point la vérité des faits.

(1) C'étoit un certain Séleucus auquel les Alexandrins avoient donné le surnom de *Cybiosactès*, pour désigner son avarice sordide. Plusieurs historiens modernes prétendent qu'il étoit l'un des fils d'Antiochus X le Pieux, et l'un des deux princes qui, après la mort de Ptolémée X Alexandre II, vinrent solliciter à Rome la couronne des Ptolémées, et qui s'appuyoient des droits de Cléopâtre Sélene leur mere. Strabon et Dion paroissent cependant l'avoir regardé comme un imposteur (Strabon, liv. XVII, pag. 796; Dion, liv. XXXIX, §. 57); et ce fut peut-être à cause de cette supercherie que Bérénice le fit mourir. Il avoit pris le nom de Ptolémée, comme on peut l'inférer d'un autre passage de Strabon (*loco citato*, pag. 794). Philippe, fils de Grypus, et détrôné depuis long-temps, se présentoit aussi parmi les prétendants de Bérénice, si nous nous en rapportons à un fragment de Porphyre (*Græca Eusebii*, pag. 62).

(2) C'étoit le fils de cet Archélaüs qui avoit commandé les armées de Mithridate contre Sylla, et l'aïeul de cet autre Archélaüs qui régna dans la Cappadoce après Ariarathe X. Voyez ci-dessus, chap. XI, §. 9, t. II, pag. 237.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV. N° 19 et 20.

Quoiqu'il n'existe aucun monument numismatique qui offre dans la légende le nom et les surnoms distinctifs de Ptolémée XI nouveau Bacchus, il y a cependant beaucoup de médailles qui ont pour empreinte l'effigie d'un roi Ptolémée, bien différente de toutes celles que nous avons vues jusqu'ici. Ces médailles sont de bronze et d'une fabrique particuliere : le portrait du roi n'a pas les caracteres de la premiere jeunesse, et ses cheveux sont ceints d'une couronne de feuilles ou de fleurs, qui remplace le diadême.

Ces changements dans les monnoies des rois d'Egypte m'ont paru tenir aux bouleversements que ce royaume avoit éprouvés lors de l'extinction de la ligne légitime de ses souverains; et les particularités qu'on remarque sur ces médailles sont propres à confirmer ma conjecture.

La médaille gravée n° 19 a les dimensions d'un tétradrachme: elle est cependant de bronze. D'un côté on voit le buste d'un prince couvert de l'égide, et couronné de laurier: le revers a pour type l'aigle tenant le foudre dans ses serres, et pour légende, *du roi Ptolémée,* ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ : une corne d'abondance est gravée dans le champ.

La médaille de bronze n° 20 est d'un plus petit module, mais le travail en est plus soigné: on y voit le buste du même prince ; sa couronne est composée de fleurs qui ressemblent aux fleurs de lis. Le revers est parfaitement semblable à celui de la médaille n° 19.

Ces médailles, relativement à l'art, ont beaucoup d'analogie avec les médailles de Cléopâtre, veuve de Physcon, et avec celles d'Alexandre Ier son fils, n° 14 et 18; mais le flaon en est plus mince; ainsi elles ressemblent davantage aux médailles de Cléopâtre, derniere reine d'Egypte, et fille de Ptolémée Aulete.

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LIV.

On ne peut les attribuer à aucun des deux freres de Cléopâtre; l'âge du portrait ne le permet pas. Je pense qu'elles ont été frappées sous Ptolémée Aulete; et d'autres antiquaires lui avoient attribué avant moi la médaille n° 20[1].

Sur la médaille n° 19 la substitution de la couronne de laurier au bandeau royal fait probablement allusion au goût de Ptolémée pour les fêtes et pour les concours de musique, où il disputoit lui-même la couronne à des joueurs de flûte[2]. Mais les fleurs, soit de lis, soit de coloquinte, qui ornent sa chevelure sur la médaille n° 20, servent encore mieux à caractériser ce prince, que son penchant pour la superstition avoit poussé jusqu'à faire imprimer sur ses membres, à l'imitation des dévots les plus stupides du paganisme, la figure de ces fleurs et celle des tympanum de Cybele[5].

(1) Vaillant, *Histor. Ptolem.*, p. 145; Baudelot, *Histoire de Ptolémée Aulete*, pag. 18 : mais les gravures qui la représentent dans ces deux ouvrages sont peu fidelles.

(2) Strabon, liv. XVII, pag. 796.

(3) Plutarque, *De discernendo adulatore*, tom. II, pag. 56 de ses œuvres.

Baudelot Dairval a prétendu reconnoître le portrait de Ptolémée Aulete sur une améthyste gravée du cabinet d'Orléans (*Histoire de Ptolémée Aulete; Dissertation sur une pierre antique*, etc., part. Ire, chap. 3, et part. II, chap. 6). On voit dans cette pierre la tête en profil d'un jeune homme vigoureux qui a la moitié du visage enveloppée d'un voile transparent, et ses cheveux crêpus ceints d'une couronne de feuilles. Baudelot croyoit reconnoître dans ce voile le φορβεῖον, *phorbéion*, bandeau dont les joueurs de flûte se couvroient la bouche et les joues. Winckelmann avoit observé qu'il y a une grande différence entre ce bandeau des joueurs de flûte et un voile : que plusieurs monuments nous représentent le *phorbéion* sous une autre forme; et il avoit conjecturé que la pierre gravée représente Hercule jeune habillé dans le costume des femmes lydiennes, tel qu'il étoit dans le palais d'Omphale (*Histoire de l'art chez les anciens*, liv. V, chap. 5, §. 7, pag. 360 du Ier volume de l'édition de M. Fea). Cette conjecture ingénieuse et savante a été appuyée par l'illustre antiquaire, sur la comparaison de plusieurs monuments qui représentent des femmes voilées de la même maniere. Je puis ajouter à ces exemples celui de quelques figures de bronze et de terre cuite que Ficoroni a fait connoître (*Vestigia di Roma*, pag. 21).

§. 18. PTOLÉMÉE XII DIONYSIUS.

Ptolémée Aulete avoit laissé deux fils et deux filles. Cléopâtre, âgée de dix-sept ans, étoit l'aînée des quatre. Il avoit voulu, par son testament, qu'elle fût l'épouse de l'aîné de ses freres, qui portoit comme Aulete le surnom de Dionysius; mais il n'avoit que treize ans, et on ignore si, lorsque l'âge le permit, les nœuds de l'hymen l'unirent à sa sœur; on sait seulement que, son ambition commençant à se développer, il ne voulut plus souffrir que Cléopâtre, sous le prétexte de partager avec lui l'autorité royale, l'usurpât tout entiere. Théodote, précepteur de Dionysius, l'eunuque Pothinus son instituteur, et Achillas, le chef des armées, se déclarerent contre la reine. Elle fut obligée de se retirer en Syrie, où elle réunit des troupes. Son frere se mit à sa poursuite; et il étoit déja à Péluse, lorsque le grand Pompée, après avoir été vaincu à Pharsale, aborda seul ce malheureux rivage. On vit alors un prince qui, par son pere, tenoit de ce Romain illustre ses états et sa couronne, décider avec des courtisans de la destinée et de la vie de celui qui avoit été regardé jusqu'alors comme le plus grand des humains.

La suite de cet évènement forme une partie très intéressante de l'histoire des guerres civiles de Rome. Pompée fut massacré, et sa tête envoyée à César. Le vainqueur de Pharsale, arrivé en Egypte, rappela le jeune roi et sa sœur dans leur capitale; et Dionysius fut, dans son propre palais, le prisonnier des Romains. Mais Achillas marchoit contre Alexandrie; et, ne voulant pas que les Egyptiens eussent pour souverain un prince captif, il avoit fait proclamer reine Arsinoé, sœur cadette de Ptolémée, qui s'étoit échappée du palais.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

Peu de temps après, Achillas périt par les ordres de cette nouvelle reine; mais bientôt l'armée la fit descendre du trône, et redemanda Dionysius. Le jeune prince, dissimulé, promettoit à César de régner sous sa dépendance. Ce grand homme, jugeant sans doute qu'il étoit convenable à sa générosité et à ses desseins de se laisser tromper[1], rendit la liberté à Dionysius. A peine l'eut-il recouvrée, qu'il courut aux armes. Les troupes romaines de la Syrie arriverent au secours de César : il y eut une bataille dans laquelle les Egyptiens furent mis en déroute; le roi se sauva sur le Nil dans une nacelle que le trop grand nombre des fuyards dont elle étoit chargée fit renverser : on retrouva quelques jours après le corps du prince, et on le reconnut à la cuirasse d'or dont il étoit couvert. Dionysius avoit régné quatre ans avec sa sœur; et la cinquieme année de son regne (l'an 47 avant J.-C.) fut la derniere de sa vie.

N° 21. La médaille de Ptolémée XII Dionysius, gravée sous le n° 21, a été attribuée à ce prince par tous les antiquaires qui l'ont examinée[2]. On y voit la tête du jeune roi avec les symboles de Dionysius ou de Bacchus; il est couronné de lierre; le thyrse est sur son épaule. La jeunesse du portrait ne permet pas de l'attribuer à Ptolémée XI, qui avoit pris aussi le surnom de Bacchus. L'aigle du revers et la légende *du roi Ptolémée*, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, prouvent sans réplique que cette drachme appartient à un roi d'Egypte de la dynastie des Lagides.

Je ne sais si aucun antiquaire a remarqué la ressemblance

(1) Hirtius, *De bello Alexandrino*, §. 24.

(2) Vaillant, *Histor. Ptolem.*, p. 162.

qui existe entre le profil gravé sur la médaille et celui de la derniere Cléopâtre; cette ressemblance tend à confirmer que l'effigie empreinte sur la drachme que nous examinons est véritablement l'effigie de Ptolémée XII Dionysius[1].

§. 19. CLÉOPATRE, FILLE DE PTOLÉMÉE AULETE.

Les monarchies grecques de l'Europe et de l'Asie, fondées par les Macédoniens, avoient cédé l'une après l'autre à la fortune de Rome. La dynastie des Ptolémées survivoit encore; et, comme un flambeau qui redouble d'éclat lorsqu'il est prêt à s'éteindre, plus brillante que jamais à sa derniere époque, elle a fourni à l'histoire des pages qui, par la singularité des évènements qu'elles présentent, forment dans les annales des nations un morceau unique qui instruit, étonne, et intéresse.

Tous ces prodiges sont dus à l'esprit, aux attraits, et au caractere d'une femme, de Cléopâtre, l'aînée des enfants d'Aulete, et mariée successivement à deux de ses freres qu'elle voulut gouverner à son gré[2]. Cette ambition lui fit sacrifier le second[3], ainsi que sa sœur Arsinoé[4], au desir de régner seule et de n'avoir

(1) Le nom de *Dionysos* et celui de *Dionysios* étoient également usités chez les Grecs pour désigner Bacchus. Il paroît que pour mettre quelque distinction entre le surnom de Ptolémée XI et celui de Ptolémée XII, on avoit appelé le pere *Dionysos*, et le fils *Dionysios*.

(2) Voyez le paragraphe précédent, où il est parlé de Ptolémée XII.

(3) Ptolémée XIII, après la mort de César, fut empoisonné par ordre de Cléopâtre (Josephe, A. J., liv. XV, chap. 4).

(4) Arsinoé, reconnue par César pour reine de Chypre, s'étant mise à la tête du parti d'Achillas, à Alexandrie, fut prise par les Romains, et obligée de paroître chargée de chaînes dans le triomphe du dictateur. Après ces revers, elle vivoit retirée dans l'Asie mineure, où Marc-Antoine, par les insinuations de Cléopâtre,

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

point de compétiteurs : cette même ambition lui faisoit espérer qu'elle pourroit élever sa puissance aussi haut que celle des plus grands monarques, si elle asservissoit à ses charmes les maîtres du monde, c'est-à-dire les chefs des partis qui dominoient à Rome au moment de la dissolution de la république. Le fils aîné du grand Pompée fut sa premiere conquête; mais par la force des circonstances cette conquête ne fut qu'éphémere. César, qui avoit passé en Egypte à la poursuite de Pompée, ayant rappelé Cléopâtre à Alexandrie pour prononcer entre elle et son frere, fut séduit par les charmes de cette jeune princesse, qui profita de l'ascendant qu'elle avoit pris sur lui pour réaliser ses projets d'agrandissement. Le dictateur la rétablit sur le trône, et poussa la complaisance jusqu'à la combler dans Rome même d'honneurs extraordinaires [1], et à permettre qu'un enfant dont elle étoit accouchée, et dont il se croyoit le pere, portât le nom de Césarion.

L'assassinat de ce grand homme ne détruisit point la fortune de Cléopâtre : elle sut se défendre d'embrasser le parti des meurtriers de son amant; et il lui fut facile de se justifier de toute imputation à ce sujet auprès de Marc-Antoine lorsqu'il fut devenu le maître de l'Orient. Aussi cette femme adroite songeoit-elle beaucoup moins à prouver son innocence au triumvir qu'à lui plaire et à le captiver par ses attraits : elle n'eut besoin pour y réussir que d'arriver à Tarse, sur un vaisseau décoré avec autant de magnificence que de goût, et entourée de tous les attributs d'une divinité des mers, réunis à ceux de la déesse de la beauté.

la fit assassiner, l'an 41 avant l'ere vulgaire, dans le temple même de Diane Leucophryne, à Magnésie (Appien, *Bell. civil.*, liv. V, §. 9).

(1) Elle y alla, accompagnée de Ptolémée XIII, l'an 46 avant l'ere chrétienne (Dion, liv. XLIII, §. 27; Suétone, *Cæsare*, chap. 52).

Cette premiere entrevue subjugua sans retour le triumvir, dont les grandes qualités et la haute fortune furent toujours en contraste avec des foiblesses honteuses et la plus dangereuse insouciance.

Ce fut dans les liens de ce nouvel amour que Cléopâtre porta ses vues au comble des grandeurs. L'empire du monde étoit partagé entre Octave et Marc-Antoine ; et personne ne croyoit impossible que Marc-Antoine ne pût s'élever au-dessus de son concurrent. Mais le triumvir, amoureux de Cléopâtre, étoit au-dessous de lui-même. Cette passion fatale le fit échouer dans la guerre des Parthes, l'empêcha de s'opposer aux progrès d'Octave, lui fit négliger les préparatifs nécessaires à sa défense, et fut la cause de toutes les fautes qu'il commit comme général à la bataille d'Actium. Cléopâtre, qui ne vouloit pas quitter Marc-Antoine un seul moment, dans la crainte qu'il ne se rendît à l'amour d'Octavie sa vertueuse épouse, plus jeune et plus belle que la reine d'Egypte, Cléopâtre, qui n'osoit combattre sur terre, où elle n'auroit pu fuir avec autant de facilité et de promptitude qu'étant montée sur ses vaisseaux, porta son amant à faire les dispositions les plus désespérées, et par sa fuite prématurée entraîna celle de Marc-Antoine, et lui fit perdre la bataille[1].

L'année que Cléopâtre survécut à cette défaite n'est pas celle qui fait le moins connoître son ame : la fermeté et le sang-froid avec lesquels elle envisageoit les approches de la mort, le courage qu'elle eut de ne pas renoncer dans ces derniers moments aux jouissances ordinaires de sa vie, à ces jouissances qu'elle

(1) Plutarque, dans la *vie de Marc-Antoine*, et Dion, liv. XLVII à L, ont donné le récit de ces évènements dans le plus grand détail.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

appeloit *inimitables ;* sa fidélité envers Marc-Antoine, qu'elle vit avec une sorte de joie mourir avant elle, parcequ'elle avoit résolu de le suivre; les derniers devoirs qu'elle lui rendit avec autant de pompe que de véritable douleur; les soins qu'elle prit; la dissimulation qu'elle employa vis-à-vis d'Octave pour s'assurer la liberté de mourir[1]; la mort même qu'elle se procura en se faisant mordre par des aspics, et à laquelle elle s'étoit préparée avec tout le faste d'une reine et le calme d'une ame forte, ont relevé aux yeux de la postérité, ainsi qu'à ceux de ses contemporains, la grandeur de son caractere, et ont, jusqu'à un certain point, réhabilité sa mémoire flétrie par ses débordements et par ses crimes.

Cléopâtre mourut à trente-huit ans, l'an 30 avant l'ere chrétienne. Octave fit célébrer ses funérailles avec une magnificence royale, et mêler ses cendres avec celles de Marc-Antoine; ce qui n'empêcha pas le vainqueur d'orner son triomphe de l'image de cette reine[2]. Sa statue, que César avoit consacrée dans le temple de Vénus, à Rome, s'y voyoit encore plus de deux siecles après sa mort[3].

N° 22 et 23. Deux médailles d'argent, une grecque et une latine, sont

(1) On a dit que Cléopâtre avoit cherché à séduire Octave : un examen impartial de sa conduite rend plus probable l'opinion que j'ai suivie. Il est constant que la reine d'Egypte, après la bataille d'Actium, avoit refusé les conditions avantageuses qu'Octave lui faisoit offrir, si elle eût voulu trahir Marc-Antoine (Plutarque, *Antonio*, pag. 950).

(2) On a cru long-temps qu'une statue représentant une femme endormie, ayant à son bras gauche un bracelet en forme de serpent, étoit une image de Cléopâtre mourante. J'ai fait voir que le sujet de cette statue, placée maintenant dans le musée Napoléon, est Ariadne adandonnée par Thésée et endormie sur les rochers de Naxos (*Musée français*, tom. IV; *Museo Pio Clementino*, tom. II, pl. 44).

(3) Appien, *Bell. civil.*, liv. II, §. 102. Κλεοπάτρας εἰκόνα καλήν.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

gravées sous les n° 22 et 23. La premiere est un tétradrachme, et il a probablement été frappé à Alexandrie; d'un côté est la tête en profil de Marc-Antoine, avec la légende ΑΝΤΩΝΙΟϹ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΤΡΙΤΟΝ ΤΡΙΩΝ ΑΝΔΡΩΝ, *Antoine, empereur pour la troisieme fois, triumvir.* Marc-Antoine avoit été proclamé *imperator* (empereur) pour la troisieme fois, après la défaite de Sextus Pompeïus, l'an 36 avant l'ere chrétienne[1]. Le buste de Cléopâtre est de l'autre côté : sa chevelure, artistement arrangée, est ceinte du diadême; un manteau orné de pierreries couvre ses épaules. La légende présente son nom et ses titres, ΒΑϹΙΛΙϹϹΑ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ ΘΕΑ ΝΕΩΤΕΡΑ, *la reine Cléopâtre, nouvelle déesse,* ou plutôt *nouvelle Isis;* car Isis étoit par excellence la déesse de l'Egypte. Cette médaille, qui vraisemblablement a été frappée après que Marc-Antoine eut répudié Octavie, doit être de l'an 33 avant l'ere chrétienne. Depuis l'année précédente, Cléopâtre avoit pris le surnom de nouvelle Isis[2]. La physionomie de la reine, telle qu'elle est sur la médaille, laisse beaucoup à desirer pour la régularité des formes; aussi la beauté de Cléopâtre, suivant Plutarque, n'étoit pas accomplie[3]; c'étoit la réunion de tous les agréments de l'esprit et de ceux du corps, plus que la beauté même, qui la rendoit séduisante. Nous avons eu lieu de remarquer, à l'occasion du portrait d'Alcibiade, que la sculpture et la gravure ne peuvent rendre qu'une petite partie des charmes d'une belle figure[4].

La médaille latine représente les mêmes effigies. La légende

(1) Eckhel, D. N., tom. VI, pag. 67.

(2) Dion, liv. XLIX, §. 42, et liv. L, §. 5; Plutarque, *Antonio,* pag. 941.

(3) *Loco citato*, pag. 927.

(4) Ci-dessus, au chap. III, §. 5 de la premiere partie, tom. I, pag. 144 et 145.

qui est autour de la tête romaine, ANTONI ARMENIA DEVICTA, fait connoître que cette tête est celle *d'Antoine après qu'il eut subjugué l'Arménie.* La tiare des rois arméniens est gravée dans le champ. Cet évènement répond à l'an 34 avant l'ere chrétienne. Le buste *de Cléopâtre, reine des rois, et dont les fils sont rois,* CLEOPATRAE REGINAE REGVM FILIORVM REGVM, est désigné par cette légende qui a trait à l'acte solennel par lequel Antoine reconnut Césarion, fils de César et de Cléopâtre, comme roi des rois et associé au trône de sa mere; et les deux fils que lui-même avoit eus de la reine, Alexandre et Ptolémée, l'un comme roi des Parthes, l'autre comme roi de Syrie[1]. La proue de vaisseau qui est au-dessous du buste de Cléopâtre peut être considérée comme faisant allusion aux forces navales de cette reine, et en même temps comme un attribut assez ordinaire des images d'Isis.

(1) Plutarque, *loc. cit.*, pag. 941; Dion, liv. XLIX, Césarion fut mis à mort par ordre d'Auguste, après la prise d'Alexandrie. Alexandre et Ptolémée furent épargnés, en considération de Cléopâtre Sélene leur sœur, qu'Octave unit par l'hymen à Juba le jeune, roi de Mauritanie, ainsi que nous le verrons au chapitre suivant.

NOTE.

D'après les remarques que j'ai faites au §. 10 de ce même chapitre, p. 231, note (1), et p. 232, note (1), sur les médaillons attribués par Vaillant, et dernièrement par M. Sestini (*Lettere*, t. VIII, p. 131), à Ptolémée XIII, on ne sera pas étonné de ne pas trouver ici le portrait de ce Ptolémée. Je crois avoir rendu très probable que l'effigie empreinte sur ces tétradrachmes est celle de Ptolémée V; et il me paroît démontré, par la simple comparaison de ces médailles avec celles de la derniere Cléopâtre et de Ptolémée XII, l'une sœur et l'autre frere de Ptolémée XIII, que les médaillons qui sont l'objet de cet examen ne peuvent absolument appartenir à ce prince.

CHAPITRE XIX.

PRINCES AFRICAINS.

Le mariage d'un roi numide avec Cléopâtre, fille de la reine d'Egypte, et de Marc-Antoine, nous conduit naturellement, ainsi que l'ordre géographique, à parler de quelques princes qui ont gouverné les nations africaines. Les dynasties barbares qui régnoient sur ces contrées se mêlerent ainsi au sang des Héraclides et des Macédoniens; et d'ailleurs la civilisation grecque s'étoit déja répandue parmi les peuples qui habitoient les régions situées entre l'Atlas et la Méditerranée[1]. Ces considérations me font regarder les monuments iconographiques qui nous ont conservé les portraits de quelques uns de ces princes comme un complément à l'iconographie grecque, d'autant plus que ces monuments sont en trop petit nombre pour former à eux seuls une classe séparée, et qu'il y en a plusieurs, comme nous le verrons, qui présentent des légendes grecques.

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV.

(1) Strabon, liv. XVII, pag. 832, dit que Micipsas, fils de Massinissa, avoit peuplé de Grecs la ville de Cirta sa capitale. Les Carthaginois eux-mêmes n'étoient étrangers ni aux mœurs ni aux arts de la Grece; témoin l'architecture grecque de leurs célebres chantiers où chaque arcade étoit flanquée de deux grandes colonnes ioniques (Appien, *Punica*, §. 96).

§. 1. JUBA, ROI DE NUMIDIE.

Juba étoit fils d'Hiempsal, roi des Numides, et descendoit de Massinissa[1]. La ruine de Jugurtha son grand-oncle avoit donné lieu au rétablissement de son aïeul sur le trône[2]. L'orgueil, la perfidie, et la cruauté qui dégradoient le caractere de Juba, le rendoient indigne du rang où la fortune et la naissance l'avoient placé[3]; et il n'est pas étonnant que le tribun Curion eût projeté à Rome de le déposer et de confisquer son royaume. L'amitié de Pompée fut son appui; et Juba, dans les guerres civiles, embrassa le parti de celui qui lui avoit conservé le trône. Ces guerres fournirent au prince africain l'occasion de se venger de Curion, qui, devenu général dans le parti de César, fut attaqué près d'Utique par Juba, et périt avec son

(1) La généalogie et la suite de ces princes ont été doctement éclaircies par l'abbé Belley, tom. XXXVIII de l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, pag. 90, et particulièrement depuis la page 100 jusqu'à la page 104, où il donne la copie plus correcte et plus complette d'une inscription gravée en l'honneur de Juba II, dans laquelle on lit les noms de ses ancêtres, et que Spon et Réinésius avoient rapportée avec peu d'exactitude.

(2) Le cardinal Noris, *Cenotaphia Pisana*, diss. II, chap. 12, taxe d'erreur quelques écrivains anciens qui désignent Juba I[er] comme un roi de la Mauritanie. Il étoit numide, et régnoit sur ces peuples. Néanmoins il est hors de doute que le pays des Massésyles, nation numidique, qui étoit compris dans le royaume de Juba, l'a été postérieurement dans la Mauritanie appelée *Cæsariensis*.

(3) Les *Commentaires* de César, *de Bell. civ.*, liv. II, et Hirtius, *de Bello Africano*, fournissent les preuves de ces imputations. Juba fit mourir les prisonniers romains pris à la bataille d'Utique, malgré la parole d'Atius Varus, qui avoit promis de leur conserver la vie. Il ne voulut pas souffrir que Scipion, général en chef du parti de Pompée en Afrique, portât la pourpre, lorsqu'il étoit avec lui dans le même campement. Il avoit eu le projet horrible de massacrer tous les habitants de Zama, et de brûler la ville, sa famille, et lui-même avec ses trésors, lorsqu'il auroit perdu toute espérance de se soutenir.

armée. Après la mort de Pompée, le roi des Numides ayant réuni ses forces à celles de Q. Scipion, dont Pompée avoit épousé la fille, César se rendit en Afrique l'an 46 avant l'ere chrétienne; les troupes de Juba furent défaites près de Thapsus; et le roi lui-même, fugitif, abandonné de son armée, exclus de sa capitale, se donna la mort en sortant d'un festin[1]: sa famille et ses états furent la proie du vainqueur. Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV.

La médaille d'or gravée sous le n° 1 de cette planche a été frappée par l'autorité de Juba, sans doute à l'occasion des guerres civiles de Rome. La légende d'un côté, qui est latine, et le poids qui est égal à celui des monnoies de la république, donnent une grande probabilité à ma conjecture. Cette médaille a pour type le buste de Juba: le prince africain se distingue par une barbe longue et pointue, et principalement par une coiffure singuliere à plusieurs rangs, dans laquelle ses cheveux paroissent mêlés avec des cheveux de rapport. Cette particularité du costume africain a été soigneusement remarquée par Strabon; et plusieurs passages des auteurs latins y font allusion[2]. Juba est N° 1.

(1) César et Hirtius, *loco citato*; Dion, liv. XLI et XLIII; et Appien, *Bell. civil.*, liv. II, sont les auteurs d'où j'ai tiré presque tout ce que je dis sur ce prince. Quant au genre de sa mort, ils étoient convenus, lui et Pétreïus, général romain du même parti, de se tuer l'un l'autre en combattant; mais Juba eut besoin pour mourir du secours d'un de ses esclaves. Séneque le rhéteur a, suivant l'usage des écrivains de sa profession, sacrifié l'exactitude historique à la recherche des phrases ampoulées, lorsqu'il a dit: *Juba et Petreïus mutuis vulneribus concurrerunt, et mortes fœneraverunt* (*Suasoriâ* VII *in fine*).

(2) Strabon, liv. XVII, pag. 828, où le géographe remarque un usage assez singulier de ces Africains qui prenoient garde de ne pas se heurter l'un l'autre en se rencontrant, de peur de déranger leurs coiffures. Silius Italicus, dans la description qu'il fait de la coiffure d'un Carthaginois, paroît avoir eu sous les yeux l'image d'un Africain dont la chevelure prenoit, comme sur la médaille de Juba, la figure

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV.

vêtu d'une chlamyde, et a sur l'épaule droite un sceptre orné de bandelettes[1]. Le revers avec une légende en caracteres barbares, probablement numidiques, représente l'entrée de l'enceinte extérieure, ou les propylées d'un temple dont le sommet ainsi que le fronton de la façade percent au-dessus de l'entablement. Ces propylées sont octastyles, ou à huit colonnes, élevés sur un soubassement avec une espece de perron au milieu.

§. 2. JUBA II, ROI DE MAURITANIE.

Fait prisonnier dans son enfance, à Zama, avec le reste de sa famille, le fils de Juba Ier fut conduit à Rome, où il servit d'ornement au triomphe africain de César[2]. Cet état de captivité fut un bonheur pour le jeune Juba, le vainqueur ayant eu soin de son éducation, au point que le prince numide acquit, sous les maîtres les plus accrédités de son temps, des connoissances étendues dans l'histoire, la littérature, et les arts. Octave, après la conquête de l'Egypte, lui ayant fait épouser Cléopâtre

d'un bonnet :

Tum frontem Chremes intonsam umbrante capillo
Sœptus, et horrentes effingens crine galeros.
Punicor., liv. I, v. 405.

Quant à Juba lui-même, Cicéron, qui l'avoit vu à Rome, lui donne l'épithete de *bene capillatus*, chevelu (*De lege agrariâ*, Orat. II, §. 22).

(1) Le petit aigle qu'on voit derriere la tête de Juba est d'argent incrusté dans la médaille d'or, et prouve que ce monument unique appartenoit autrefois au cabinet des Gonzagues, à Mantoue. Des médailles semblables de Juba, frappées en argent et du poids des *denarii* de la république romaine, ne sont pas rares dans les collections.

(2) Les *Recherches sur la vie et les ouvrages de Juba le jeune, roi de Mauritanie*, par l'abbé Sévin, insérées dans le IVe volume des *Mém. de l'Académ. des inscriptions et belles-lettres*, p. 457, me dispensent presque de toute autre citation historique.

Sélene, fille de Cléopâtre et de Marc-Antoine, et sœur de ses propres nieces, l'établit roi de la Mauritanie et de quelques autres contrées de l'Afrique. Juba, tranquille sur un trône que la protection et la bienveillance d'Auguste lui assuroient, se livra à ses études favorites, et il composa sur l'histoire, sur la géographie, et sur les arts, plusieurs ouvrages estimés que nous regrettons.

Cependant ses occupations littéraires n'absorboient pas toute son attention; il gouvernoit avec sagesse et équité; ses sujets furent heureux sous son regne; et deux siecles après sa mort, sa mémoire étoit encore en honneur parmi les Africains. Il avoit régné pendant quarante-huit ans, lorsqu'il mourut l'an 19 de l'ere vulgaire[1]. Sa couronne passa à un fils qu'il avoit eu de Cléopâtre[2] Sélene, et qui avoit pris de ses aïeux maternels le nom illustre de Ptolémée.

(1) Cette époque a été mieux fixée par l'abbée Belley (*Hist. de l'Acad. des inscript. et belles-lettres*, tom. XXXVIII, pag. 102 et 103) qu'elle ne l'avoit été par l'abbé Sévin.

(2) Comme ce fils étoit encore bien jeune lorsqu'il succéda à son pere (Tacite, *Annal.*, liv. IV, §. 23), il faut en conclure que l'union de Juba II et de Cléopâtre ne fut pas de courte durée, ainsi qu'on le pourroit penser en supposant, sur l'autorité de Josephe (A. J., liv. XVII, chap. 12, n° 4; et *de B. I.*, liv. II, chap. 7), que Juba eût eu pour sa seconde femme Glaphyra, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, princesse qui, suivant cet historien, étant veuve de Juba, devint l'épouse d'un autre Archélaüs, roi de Judée et fils d'Hérode-le-Grand. Il est certain que la mort de Juba fut postérieure de beaucoup d'années à celle de Glaphyra; et si on veut absolument ajouter quelque foi au récit de Josephe, il faut dire ou que Juba II, suivant l'usage des princes numides, avoit plusieurs femmes, et qu'il a pu avoir renvoyé Glaphyra (Noris, *loco citato*); ou plutôt, comme l'a pensé Holdius, que le Juba, roi de Libye, mari de Glaphyra, étoit un petit prince de la Libye proprement dite, différent de Juba, roi de Mauritanie (*De vita et gestis Herodum*, n° 29). Quelques antiquaires ont cru que Juba II avoit, avant sa mort, associé son fils à la royauté. Il est certain, par les médailles, que Ptolémée avoit obtenu le titre de roi du vivant d'Auguste, et par conséquent du vivant de son pere. Mais je crois plus probable l'opinion d'Eckhel

Chap. XIX.
Princes africains.
Pl. LV.
N° 2 et 3.

La médaille d'argent de Juba II, gravée sous le n° 2, a pour type son effigie et celle de la reine son épouse.

Le jeune prince porte le costume des rois grecs[1]; ses cheveux sont serrés par le diadême : la légende latine, REX IVBA, le fait reconnoître. On retrouve dans sa physionomie les formes principales de celles de son pere.

Le revers, avec la légende grecque, présente l'effigie et le nom de la *reine Cléopâtre,* ΒΑCΙΛΙCCα κλεοΠΑΤΡΑ. Comme la tête de Juba est tournée à droite et celle de la reine à gauche, les dessins des deux côtés de la médaille mettent ces portraits en regard.

La médaille n° 3, du même métal, offre la même effigie avec une légere différence d'âge. La légende est aussi la même des deux côtés, latine pour le nom de Juba, grecque pour celui de Cléopâtre. Une princesse qui prétendoit, par Philippe de Macédoine, tirer son origine d'Hercule et des plus anciens héros de la mythologie, quoique fille de Marc-Antoine, ne devoit pas renoncer à sa langue maternelle, d'autant moins que son pere se glorifioit aussi de la même origine. Juba au contraire, quoique très instruit dans la littérature grecque, a préféré la langue des Romains, qui l'avoient placé sur le trône.

qui pense que ce titre a été souvent déféré aux fils des rois, et qu'il n'indique pas toujours que ces princes eussent été associés au trône de leur pere (D. N., t. IV, p. 160).

(1) Juba II, élevé dans la littérature et les usages grecs et romains, a quitté le costume africain de son pere. Il paroît même avoir tiré quelque vanité d'une tradition qui lui donnoit une origine grecque. On disoit que ses ancêtres étoient issus de l'union d'Hercule avec une fille d'Antée. La massue de ce demi-dieu est devenue sur quelques médailles un attribut de Juba II, et lui-même est représenté sur d'autres la tête couverte d'une dépouille de lion.

Pausanias (I, 17) nous apprend qu'une statue de Juba se voyoit de son temps à Athenes, dans le gymnase de Ptolémée. Le mariage du roi de Mauritanie avec une princesse du sang des Lagides avoit pu faire placer la statue de Juba II dans un monument de Ptolémée Philadelphe.

Le revers de cette médaille n'a point pour type l'effigie de Cléopâtre; on y lit seulement son nom, ΒΑCΙΛΙCCΑ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ. Le croissant qu'on y voit empreint, et qui est surmonté de la fleur de lotus et de deux épis de bled, fait allusion au second nom de Sélene (*Lune*) qu'on avoit donné à cette princesse. Ces attributs d'une déesse dans laquelle la mythologie des Alexandrins reconnoissoit à la fois la Lune et Cérès, rappellent le nom de *nouvelle Isis* que la mere de Sélene avoit pris dans les jours de sa gloire.

N° 4.

La cornaline gravée sous le n° 4 représente, sans qu'on puisse en douter, le même portrait que les deux médailles. L'excellence du travail y développe encore mieux tous les traits de la physionomie. On voit par la coiffure du roi de Mauritanie qu'il allioit, autant qu'il étoit possible, le costume de son pays au costume grec. Le haut de la tête est plus garni de cheveux que ne le sont ordinairement les têtes grecques[1].

§. 3. PTOLÉMÉE, ROI DE MAURITANIE.

Ce prince régna pendant vingt années sur les états qu'il avoit hérités de son pere : uniquement occupé de ses plaisirs, il laissoit les rênes du gouvernement entre les mains de ses affranchis[2]. La protection de Rome lui assuroit le trône, et il s'efforçoit de la mériter en secondant les proconsuls de l'Afrique dans les guerres qu'ils eurent à soutenir à plusieurs reprises contre un prince numide nommé Tacfarinas. Cet homme audacieux et

(1) Cette antique appartient à la collection de M. de la Turbie. Le dessin a été fait sur une empreinte que je possede.

(2) Tacite, *Annal.*, l. IV, c. 23.

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV.

rusé, ayant fait soulever contre l'empire une partie de ces contrées, ravageoit les autres, et faisoit trembler ses voisins. Ptolémée, pour prix de ses services, reçut du sénat romain l'habit et les décorations des triomphateurs[1] : mais l'avènement de Caligula à l'empire lui devint funeste[2]. Le nouvel empereur l'ayant appelé à Rome, son humeur capricieuse et violente fut choquée de l'attention que le peuple parut faire, dans un jour de spectacle, à l'habit de pourpre dont le roi de Mauritanie étoit revêtu. La jalousie qu'en conçut cet empereur frénétique, ou, suivant d'autres, le desir de s'emparer des trésors de Ptolémée, ne se borna pas à le détrôner et à l'exiler de ses états; Caïus le fit assassiner en chemin, l'an 40 de l'ere chrétienne. La Mauritanie fut réduite en province, mais non sans effusion de sang; Edémon, un des affranchis de Ptolémée, s'étant efforcé de venger la mort de son maître[3].

N° 5. La médaille n° 5 appartient à ce fils de Juba. Elle a été frappée la premiere année de son regne, c'est-à-dire l'an 19 ou 20 de l'ere vulgaire : on y voit le portrait du *roi Ptolémée*, et la légende latine, PTOLEMAEVS REX, qui le désigne. Le prince a la tête ceinte du diadême, et un peu de barbe à l'extrémité des joues. Un palmier est le type du revers et le symbole de la région sur laquelle régnoit Ptolémée : les lettres R·A·I, qu'on voit dans l'exergue, doivent se lire, *Regni anno primo*[4].

(1) Tacite, *loco citato*, c. 26.

(2) Suétone, *C. Caligula*, c. 26 et 35; Dion, liv. LIX, §. 25; Séneque, *de Tranquillitate animi*, c. II. Suétone observe que Caligula étoit cousin de Ptolémée, puisqu'ils descendoient l'un et l'autre de Marc-Antoine, Caligula par Antonia sa grand'-mere, et Ptolémée par sa mere Cléopâtre Sélene.

(3) Pline, liv. V, §. 1.

(4) M. Sestini a fait connoître une suite de médailles frappées sous le regne de Ptolémée, et marquées des années de ce regne. Il y en a qui portent l'époque de l'an XVIII

§. 4. ANNIBAL.

Les personnages illustres dont il me reste à parler dans ce chapitre pourroient, sous plusieurs rapports, y paroître déplacés. On s'étonnera peut-être de trouver le buste d'Annibal dans la suite des rois[1], et de voir le portrait de ce grand homme, ainsi que ceux de Massinissa et de Sophonisbe, après les médailles de Juba le jeune et de son fils Ptolémée. Cependant l'ordre historique lioit intimement la biographie de ces princes numides à celle des derniers rois de l'Égypte; et il auroit été difficile à un antiquaire de proposer des conjectures sur les monuments qui représentent Annibal, sans avoir donné les portraits certains de quelques princes africains qui, par leur costume, peuvent contribuer à faire reconnoître le héros carthaginois. Son histoire, tout-à-fait étrangere à celle des Thémistocles, des Péricles,

(*Lettere*, t. V, p. 9 et suiv.). Ces monuments numismatiques confirment l'opinion de l'abbé Belley sur le temps de la mort de Juba II (*Hist. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, t. XXXVIII, p. 103).

Une statue de Ptolémée, roi de Mauritanie, avoit été placée à Athenes, ainsi que celle de son pere, dans le gymnase de Ptolémée Philadelphe. Nous en sommes assurés par une inscription découverte dans cet endroit même, et publiée dans le III[e] volume de l'ouvrage de Stuart, *Antiquities of Athens*, pl. 55; la voici :

Ο ΔΗΜΟΣ
ΒΑΣΙΛΕΑ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΝ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΙΟΥΒΑ
ΥΙΟΝ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΕΚΓΟΝΟΝ
ΑΡΕΤΗΣ ΕΝΕΚΕΝ ΚΑΙ ΕΥΝΟΙΑΣ ΤΗΣ ΕΑΥ
ΤΟΥ

Les Athéniens (ont élevé cette statue) *au roi Ptolémée*, *fils du roi Juba*, *descendant du roi Ptolémée* (Philadelphe), *à cause de son mérite et de sa bienveillance.*

(1) Cependant les écrivans latins ont donné plus d'une fois à Annibal le titre de roi pour désigner la suprême magistrature de *suffete*, qu'il avoit exercée dans sa patrie (Cornelius Nepos, *Hannibale*, c. 7; Silius Italicus, *Punicor*, l. IV, v. 131). On comparoit les deux *suffetes* de Carthage aux deux rois de Sparte; on les comparoit encore mieux aux consuls de Rome, puisque l'autorité des *suffetes* ne duroit qu'une année.

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV.

et des Alcibiades, se rattache avec moins d'inconvénient à celle de ces princes et de ces chefs africains, et nous achemine vers l'histoire et l'iconographie romaines. C'est l'ordre que Cornelius Nepos a suivi dans son histoire des généraux illustres. Cet élégant biographe, après avoir écrit la vie des grands capitaines de la Grece et avoir parlé des rois successeurs d'Alexandre, nous donne celle des généraux carthaginois, Hamilcar et son fils Annibal, et de là il passe aux hommes illustres de l'ancienne Rome[1].

Annibal étoit né en Afrique, vers l'an 247 avant J.-C[2]. Il puisa dans les sentiments de son pere[3] la haine contre les Romains, et il apprit à son école l'art de la guerre. Il le suivit en Espagne, et à vingt-cinq ans il remplaça dans le commandement des armées carthaginoises son beau-frere Asdrubal qui avoit lui-même remplacé Hamilcar. Formidable aux peuples de cette région, chéri de son armée, il se crut assez fort pour venger sa patrie de l'humiliation qu'elle avoit essuyée dans le traité de paix conclu avec Rome après la bataille navale des Egates; et, dédaignant les conseils timides du sénat de Carthage, qui paroissoit redouter la guerre, il jeta le gant aux Romains par l'attaque de Sagunte. La prise et la destruction de cette ville leur alliée ouvrit la seconde guerre punique dont l'histoire nous montre

(1) *Vitæ excel. Imperat.*, sect. XXI et suiv.

(2) Les principaux auteurs qui ont parlé d'Annibal se trouvent indiqués avec beaucoup d'exactitude dans une note de Bosius, qui, dans plusieurs éditions de Cornelius Nepos, précede la vie de ce grand capitaine.

(3) Annibal fait lui-même dans Polybe (l. III, c. 11) le récit de la scene qui se passa entre lui et son pere, lorsque celui-ci, partant pour l'Espagne, exigea de son fils, alors âgé de neuf ans, le serment solennel qu'il ne seroit jamais l'ami des Romains. A cette seule condition Hamilcar consentit de l'emmener avec lui dans son expédition, ce que l'enfant desiroit ardemment. La famille des Barca, d'où Hamilcar étoit issu, étoit une des plus illustres de Carthage.

Annibal se frayant un chemin vers l'Italie à travers les Gaules et les Alpes, triomphant de cinq consuls romains dans quatre batailles rangées, mettant Rome aux abois à la journée de Cannes, la menaçant jusque sous ses remparts, se soutenant pendant plus de seize ans en Italie contre un adversaire dont la constance et les ressources étoient inépuisables. On le voit, après de si glorieux succès, mal secondé par son gouvernement et par sa patrie, où son ambition peu déguisée lui avoit fait de puissants ennemis, contraint, par la valeur et l'ascendant de Scipion, de repasser en Afrique, et de se battre à Zama avec désavantage contre ce grand homme, qui, s'il ne le surpassoit pas en génie, commandoit une armée mieux disciplinée et plus dévouée à son pays et à sa gloire. Il fut défait dans cette bataille, qu'il livra contre son gré, et où, de l'aveu même de ses ennemis, il épuisa toutes les ressources de l'art militaire; et, après sa défaite, il sacrifia sa haine aux intérêts de sa patrie en conseillant la paix qui fut faite avec les Romains l'an 202 avant J.-C.

La jalousie des Carthaginois, qui avoit entravé tant de fois les succès du grand capitaine, ne s'acharna pas moins contre l'homme d'état, lorsque Annibal mit ses soins à rétablir les finances de Carthage, et à la préparer de loin à une lutte nouvelle. Dès qu'ils le virent élevé pour la deuxieme fois à la suprême magistrature de son pays, ses envieux étendirent leurs intrigues jusqu'à Rome, pour exciter contre lui la politique soupçonneuse du sénat. Les Romains firent sentir aux Carthaginois que le commandement des troupes et les honneurs déférés à Annibal pouvoient rallumer la discorde entre les deux républiques. Ce grand homme crut devoir, par une fuite secrette, se dérober à tant d'ennemis découverts et cachés : il se réfugia

Chap. XIX.
Princes africains.
Pl. LV.

auprès d'Antiochus, qui faisoit des préparatifs pour attaquer les Romains. C'est alors qu'Annibal se montre de nouveau dans l'histoire de leurs guerres. On peut y voir comment les ambassadeurs romains eurent des instructions secrettes de chercher les occasions de s'entretenir en particulier avec lui pour le rendre suspect au prince qui vouloit en faire son appui; comment Scipion l'Africain, ce même capitaine qui avoit vaincu Annibal à Zama, et qui pour lors étoit un de ces ambassadeurs, ne rougit pas de se prêter à cette indigne manœuvre[1]; comment Antiochus tomba dans ces pieges, éloigna de ses conseils Annibal, et l'exila, pour ainsi dire, en lui donnant le commandement de ses forces navales.

Bientôt après Antiochus est vaincu à Magnésie; le guerrier carthaginois, qui n'avoit pas été plus heureux sur mer, est contraint, pour ne pas tomber au pouvoir des Romains, à chercher un nouvel asile. Il croit le trouver à Gortyna, dans l'île de Crete; mais, ayant des raisons de se défier d'une nation qui passoit pour perfide, il court en Arménie, où il fortifie la ville d'Artaxate pour Artaxias, qui venoit de se déclarer roi, et de se soustraire à la dépendance des Séleucides[2]. L'influence romaine

(1) La vérité de ce fait et la facilité avec laquelle Annibal se prêtoit à ces entretiens, attiré par l'estime que lui témoignoit Scipion et par les louanges que ce Romain lui prodiguoit, sont incontestables. Ce n'est pas un de ces ornements romanesques par lesquels on a trop souvent défiguré l'histoire. Nous tenons ce fait de Polybe, qui étoit l'ami et le compagnon de Scipion le jeune (l. III, c. 11; Appien, *Syr.*, §. 10). Ce personnage ne pouvoit pas ignorer la vérité d'une anecdote si étroitement liée à l'histoire du grand homme dont il étoit devenu le petit-fils par adoption, et avec lequel il avoit vécu plusieurs années.

(2) Ce fait, déja indiqué par Strabon (l. XI, p. 528), est confirmé par Plutarque, qui le raconte avec plus de détail dans la *vie de Lucullus*, I, p. 513 : il ne repose pas sur la seule autorité du géographe, comme l'abbé Sévin l'avoit cru (*Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, t. XVI, p. 151).

l'oblige vraisemblablement à quitter cette cour, et à passer en Bithynie : il y trouve l'accueil le plus favorable chez Prusias Ier, qui se croyoit offensé par la république. Ce prince meurt; Annibal jouit pendant quelque temps de la même faveur auprès de Prusias II. Celui-ci fait la guerre au roi de Pergame, allié des Romains; et ses succès sont dus en grande partie aux conseils et aux dispositions d'Annibal. Mais ce prince lâche est effrayé par les menaces de Rome; il traite avec les ambassadeurs de la république, et il est déja prêt à trahir l'hospitalité envers cet illustre étranger, qui, pour n'être pas livré à ses mortels ennemis, avale un poison qu'il portoit toujours avec lui, et meurt, à l'âge de soixante-cinq ans, l'an 183 avant J.-C., dans le château de Libyssa, où les voyageurs croient voir encore aujourd'hui les vestiges de son monument[1].

Tel fut le sort de ce guerrier dont l'histoire a placé le nom au premier rang des grands capitaines et à une petite distance de celui d'Alexandre[2], mais dont elle n'a pas dissimulé les défauts. Elle lui a reproché sans ménagement son avarice et sa cruauté. Ses ennemis éprouverent les effets de son naturel dur et inhumain, et ses amis même ne furent point à l'abri de son insatiable avidité[3]. Au reste une certaine générosité, qui est

(1) Belon, *De admirandâ operum antiquæ artis præstantiâ*, liv. I, c. 13, dans le *Trésor* de Gronovius, t. VIII. L'endroit qui répond à l'ancienne Libyssa porte, suivant Belon, le nom moderne de Diacibe; suivant d'autres, celui de Gébize.

(2) Justin, liv. XXX, c. 4. Les armées qu'Annibal commandoit étoient presque entièrement mercenaires, étant composées de soldats de différentes nations, et de mœurs et de langues diverses. Polybe, Diodore, Tite-Live, Trogue Pompée, ne cessent d'admirer Annibal, qui, ayant exposé ces armées à des travaux, à des dangers, et même à des privations incroyables, sut toujours se faire aimer de ses soldats, et n'éprouva jamais aucune sédition.

(3) Polybe, *Excerpta de virtutib. et vitiis*, p. 1381 à 1387 de l'édition de Gronovius.

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV.

inséparable des grands caracteres, parut adoucir dans plusieurs occasions la férocité de son ame. Sa haine même contre les Romains ne le dispensoit pas d'admirer et d'estimer les qualités personnelles de ses ennemis; de là les honneurs rendus aux cendres de Marcellus, ses égards pour Scipion dans les entretiens qu'ils eurent ensemble à Ephese, et le soin qu'il prit d'écrire en grec l'histoire de la belle campagne de Manlius Vulson en Asie[1]; car ce grand homme n'étoit étranger ni à la littérature des Grecs, ni à leurs arts[2].

Il y a eu un temps où les antiquaires se flattoient de posséder le portrait authentique d'Annibal sur une médaille représentant la tête d'un guerrier barbare, ornée d'un casque et accompagnée d'une légende en caracteres peu connus, qu'on se plaisoit à regarder comme des caracteres puniques[3]. Une connoissance un peu plus certaine de cet alphabet et la critique de deux numismatistes éclairés, Pellerin et Eckhel, ont détruit entière-

(1) Cornelius Nepos, *Hannibal,* c. ult. Ces exploits de Manlius Vulson, consul l'an de Rome 565, 189 avant J.-C., ont été racontés par Tite-Live dans son XXXVIIIe livre. Il paroît que la composition de cet ouvrage historique appartient à la derniere période de la vie d'Annibal, et qu'il a été écrit à la cour du roi de Bithynie, presque sur les lieux mêmes qui avoient été le théâtre de cette guerre.

(2) Pour sa littérature, outre ce que nous venons de dire, on peut voir ce qu'ajoute Cornelius Nepos, *loco citato.* Son amour pour les arts est prouvé par le soin qu'il eut, lorsqu'il fut contraint d'aller chercher un asile, d'emporter avec lui des statues de bronze, sans doute fort précieuses pour le travail. Nous ignorerions cette particularité, si les statues dont on vient de faire mention n'avoient été employées par Annibal comme un moyen de soustraire ses trésors à l'avidité des Gortyniens, et de mettre ainsi, par un heureux stratagême, sa vie en sûreté contre les piéges que lui tendoient ces hôtes perfides qui convoitoient ses richesses (Justin, liv. XXXII, c. 4; Cornelius Nepos, *loc. cit.*, c. 9).

(3) Faber, *Imagines ex biblioth. Fulvii Ursini*, nº 63; Haym, *Tesoro britannico*, t. I, p. 143.

ment cette illusion[1]. On a reconnu que les caracteres de la médaille ne sont point puniques, et que le nom qu'ils offrent n'est point celui d'Annibal : c'est d'ailleurs en vain qu'on chercheroit son effigie sur des monnoies qui sont probablement plus anciennes que lui, et frappées dans l'Asie mineure.

L'opinion de ceux qui reconnoissent ce général carthaginois dans une tête de face, gravée sur plusieurs pierres antiques, paroît mériter plus de considération. Cette tête est celle d'un guerrier armé d'un bouclier et d'un casque. Sur quelques pierres la forme de cette armure differe un peu de celle des casques grecs ou romains; sur d'autres le bouclier est orné de la figure d'un cheval ou de celle d'un dauphin[2]. Le cheval étoit l'emblême de Carthage[3], et le dauphin, symbole de la mer, pouvoit convenir à un guerrier carthaginois. La physionomie du personnage a quelque chose d'extraordinaire et même de terrible. Une inscription gravée sur une pierre semblable, quoique effacée à demi par la vétusté, présente les traces du nom d'Annibal, d'autant moins suspectes, que l'antiquaire qui a publié le premier ce monument ne soupçonnoit pas lui-même ce que cette inscription pouvoit signifier[4]. Voilà les arguments propres à faire

(1) Pellerin, *Recueil*, tome III, p. 59, pl. 122, n° 7 et 8; Eckhel, D. N., t. III, p. 412.

(2) Il y en a quatre dans le *Museum Florentinum ;* on les trouve gravées t. I, pl. 30, n° 4, 5 et 6, et t. II, pl. 12, n° 2; une autre dans le cabinet d'Orléans, t. II, pl. 3. Les graveurs en pierres fines du XVI[e] siecle nous ont laissé beaucoup d'imitations de ces pierres antiques.

(3) Le cheval tout entier est le type de plusieurs médailles frappées en Sicile par les Carthaginois.

(4) Gori, *Inscrip. per Etrur.*, tome I, pl. 4, n° 4. Il a pris l'H, presque effacé du nom d'*Hannibal*, pour un Π grec, et il lit ΠA... BA..., au lieu de HA... BA... Dans le *Musée Florentin*, ouvrage du même antiquaire, et postérieur au recueil des inscriptions, on a entrevu le nom que ces lettres pouvoient indiquer.

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV.

regarder comme probable l'opinion de ceux qui reconnoissent sur ces pierres gravées le portrait d'Annibal.

N° 8. La cornaline que je publie ici sous le n° 8 a été trouvée en Calabre l'an 1805, et appartient au cabinet de S. M. l'impératrice Joséphine.

On y voit le même portrait qui est gravé sur les pierres dont je viens de parler : il n'y a aucune inscription; le bouclier n'est orné d'aucun symbole; mais la forme du casque est singuliere; la tête, d'un beau style, a une physionomie imposante et sévere.

N° 6 et 7. La comparaison de cette pierre gravée avec une tête de bronze d'un travail exquis, sortie des fouilles d'Herculanum, me fait croire que cette tête est aussi un portrait d'Annibal. Si cette conjecture est juste, on peut reconnoître ici tous les traits du général carthaginois dans le plus grand développement (voyez les n° 6 et 7)[1]. Outre une certaine ressemblance que je crois apercevoir entre la physionomie gravée sur la cornaline et celle de la tête de bronze, on ne peut douter que celle-ci ne soit le portrait d'un Africain. J'y retrouve la même coiffure qu'on peut remarquer dans les têtes des deux Juba, n° 1 et 4 : dans toutes ces coiffures les cheveux de la partie supérieure paroissent rapportés[2].

(1) Les dessins gravés sous ces numéro ont été exécutés d'après une tête de bronze coulée à Naples sur l'original, et placée dans le cabinet de S. M. l'Empereur et Roi.

(2) Strabon atteste que le costume de ces différents peuples qui habitoient le littoral de l'Afrique, et qu'on appelle aujourd'hui Barbaresques, étoit le même jusqu'aux confins de l'Egypte, où se terminoit la Libye (l. XVII, p. 528). Quant à Annibal, non seulement nous pouvons présumer qu'il suivoit les mêmes usages, mais nous en sommes certains par un trait que Polybe nous a transmis. Ce général, craignant quelque trahison de la part des Gau-

Ma conjecture acquiert plus de consistance, si l'on considere que les mêmes fouilles ont fourni une tête en bronze de Scipion l'Africain, l'antagoniste d'Annibal, ouvrage qui est d'un travail également recherché, et qui a les mêmes dimensions[1]; et qu'une tête en marbre, fort ressemblante à la tête en bronze que je crois représenter Annibal, avoit été reconnue par Winckelmann comme un portrait de cet illustre Carthaginois, par des raisons que ce savant antiquaire nous a laissé ignorer[2]. Enfin les deux yeux de ce portrait ne sont pas de grandeur égale. Si cette inégalité ne vient pas d'une négligence de l'artiste, ce que l'excellence du travail ne permet pas de soupçonner, on doit croire qu'on a voulu caractériser Annibal par ce défaut: nous savons qu'avant la bataille du Trasimene le général carthaginois perdit presque entièrement l'usage d'un œil; et que les artistes anciens avoient coutume d'exprimer cette difformité par une légere différence de dimension entre les deux yeux : nous en avons un exemple frappant dans le portrait de Lycurgue[3].

lois qui habitoient la Cisalpine, avoit la précaution de se déguiser; et l'historien remarque particulièrement qu'il changeoit très souvent de chevelures postiches (l. III, c. 78).

(1) On l'a publiée dans le I[er] volume des *Bronzi* d'Herculanum, aux planches 39 et 40. J'en donnerai des dessins bien plus exacts dans l'*Iconographie romaine*.

(2) On l'a gravée dans la *Raccolta d'antiche sculture restaurate da Bartolommeo Cavaceppi*, tome II, pl. 25. Je tiens de la bouche même de cet artiste romain, qui avoit été fort lié avec Winckelmann, l'anecdote que je rapporte ici.

(3) Voyez ci-dessus, dans la premiere partie, le nº 1 de la planche 8. Cornelius Nepos dit seulement qu'Annibal ne put plus voir de l'œil qui avoit été attaqué d'une fluxion, aussi bien que de l'autre (*Hannibale*, c. 4). Quant à ce qu'il ajoute, que l'œil malade étoit l'œil droit, cette particularité n'est pas également constatée par les autres historiens, comme on peut le reconnoître dans les notes sur ce passage qui se trouvent dans l'édition de Cornelius Nepos, par van Staveren. Dans le bronze c'est l'œil gauche qui paroît plus petit. Silius Italicus semble indiquer la cause de cette maladie dans les marches qu'Annibal faisoit à tête découverte (*Punicor.*, l. IV, v. 752). Dans le buste qui est l'objet de nos recherches, ce guerrier est représenté tête nue.

 Pl. LV.

L'antiquité possédoit des images d'Annibal : deux statues de ce grand ennemi des Romains se voyoient du temps de Pline dans Rome même[1]; et l'empereur Septime-Sévere, africain comme Annibal, et qui se vantoit de le compter parmi ses ancêtres, rendit de nouveaux honneurs à la mémoire de ce grand homme[2].

§. 5. SOPHONISBE ET MASSINISSA.

Pl. LVI.

Asdrubal, fils de Giscon, étoit, après Annibal, le principal soutien de Carthage[3]. Sa fille, Sophonisbe[4], réunissoit à la beauté toutes les graces qui relevent encore ce don si séduisant de la nature : son esprit, orné par les connoissances et les arts, donnoit à sa conversation un charme irrésistible, et l'amour de la patrie imprimoit aux mouvements de son ame un caractere d'héroïsme qui l'élevoit bien au-dessus des beautés vulgaires[5].

(1) Liv. XXXIV, §. 15.

(2) Ces faits, qui se trouvent dans les chiliades de Tzetzès (*Chil.* I, *hist.*, 27), étoient tirés probablement des morceaux perdus des histoires de Dion.

M. Joseph Danieli a publié en 1781, à Naples, une tête de marbre qu'il croit représenter Annibal. C'est la tête d'un guerrier couverte d'un casque, et n'ayant la prunelle sculptée que dans un seul de ses yeux. Je n'ai pu faire usage de ce monument dont l'authenticité est incertaine, et sur lequel il m'a été impossible de me procurer aucun renseignement. Souvent les têtes antiques de marbre, lorsque le sculpteur y a exprimé les prunelles, offrent cette différence qui n'a d'autre cause que la dégradation inégale des deux yeux, causée par la vétusté.

(3) *Asdrubal Gisconis filius, maximus clarissimusque eo bello secundum Barcinos dux* (Tite-Live, liv. XXVIII, c. 12).

(4) Tite-Live, liv. XXIX, c. 23. Ainsi Sophonisbe n'étoit pas *niece d'Annibal*, comme on le dit dans une tragédie moderne. Son pere se nommoit Asdrubal, ainsi que l'un des freres d'Annibal; mais Asdrubal, pere de Sophonisbe, étoit fils de Giscon, non d'Hamilcar, comme Annibal et ses freres.

(5) Diodore de Sicile, *Excerpta de virtut. et vit.*, p. 571 de l'édition de Wesseling; Dion, *Fragment. Peiresc. ex*

Les rois de l'Afrique se disputoient sa main. Le jeune Massinissa avoit tout ce qu'il falloit pour plaire à la belle Carthaginoise, et son amour pour elle avoit obtenu l'aveu d'Asdrubal[1]. Mais, pendant l'absence de ce général, Carthage, pour enlever aux Romains un allié formidable, disposa de la main de Sophonisbe en faveur de Syphax, qui régnoit sur la plus grande partie du pays des Numides, et qui étoit le plus puissant prince de toute l'Afrique. Massinissa offensé, et qui n'avoit pas d'éloignement pour les Romains, ne garda plus de mesure, et se jeta dans leurs bras. On ne le redoutoit pas à Carthage autant que Syphax : ses états étoient moins vastes, et ils étoient en proie à la guerre civile; mais il avoit l'ame plus ferme que le roi des Massésyles, un caractere plus énergique, et une vigueur de corps qui secondoit parfaitement ses qualités morales. Quoiqu'il eût été élevé à Carthage, et que sa famille fût liée par le sang avec celle d'Annibal[2], devenu l'allié des Romains, il le fut pour toute sa vie. Syphax, excité par son beau-pere, ne songea plus qu'à opprimer ce rival; il chassa Massinissa de ses états, qu'il envahit, et l'obligea de se réfugier dans le camp de Scipion. Mais bientôt Scipion et Massinissa attaquent Asdrubal et Syphax, les défont complètement; et le roi numide est fait prisonnier par son rival. Celui-ci, secondé par Lélius, lieutenant de Scipion, sait mettre la victoire à profit. Ils surprennent la capitale de Syphax, la ville de Cirta, où étoit Sophonisbe. La princesse,

libris XXXIV, n. lxi, p. 27 de l'édition de Reimar.

(1) Appien, *Punica*, §. 10.

(2) Une niece d'Annibal étoit sa tante; elle avoit été mariée avec Œsalcès, roi des Massyles, frere et successeur de Gala, pere de Massinissa (Tite-Live, l. XXIX, c. 29). Syphax régnoit sur d'autres peuples numides qu'on appeloit Massésyles, et qui étoient au couchant des premiers; et il avoit étendu sa domination sur plusieurs autres peuplades barbares.

alarmée, ne perd point courage; elle se souvient de son ascendant sur le cœur de Massinissa, s'avance à sa rencontre, se jette à ses pieds, rallume en lui tous les feux de l'amour; et, se flattant de faire rentrer Massinissa dans l'alliance de Carthage, elle brise les liens qui l'unissoient à Syphax, et consent à devenir l'épouse du vainqueur. En vain Lélius tente d'enlever la reine des bras de son nouvel époux : dans l'ivresse de l'amour et de la victoire, Massinissa lui résiste; mais bientôt la voix sévere de Scipion va se faire entendre.

Syphax dans les fers accusoit Sophonisbe d'être la cause de sa défection, et annonçoit l'espérance que Massinissa, uni avec elle, ne tarderoit pas à se rendre coupable de la même perfidie, et à provoquer la vengeance de Rome. Ces discours du roi captif, dictés par la jalousie, étoient trop vrais ou trop vraisemblables pour être négligés par le proconsul : au mépris de l'hymen qui venoit d'unir les destinées de Sophonisbe à celle de son vainqueur, il la redemande à Massinissa. Le prince aime trop passionnément la reine pour la livrer à Scipion; il le redoute trop pour la lui refuser. Il vole auprès d'elle, et lui présente un poison très subtil, comme le seul moyen qui lui reste pour conserver la liberté de son épouse. Si vous êtes content de ce moyen, dit Sophonisbe en recevant le fatal présent, je l'accepte avec joie; mon ame n'aura aimé personne après vous, et mon corps ne sera au pouvoir des Romains que privé de la vie : puis se tournant vers sa nourrice qui fondoit en larmes : Ne me pleure pas, lui dit-elle, mon trépas est trop beau. La mort aussitôt circula dans ses veines; et le prince, accablé de douleur, honora de funérailles royales les cendres d'une épouse adorée[1].

(1) On peut comparer les différents récits de cet évènement dans Tite-Live, liv. XXX, c. 12 à 15; dans Appien, *Punica*, §. 27; et dans Zonare, liv. IX, §. 13.

Après ce cruel sacrifice, Scipion et le sénat prodiguerent les honneurs et les caresses au prince numide: ses états et sa puissance furent agrandis par la ruine de Syphax et par la paix humiliante que Carthage fut contrainte de souscrire. Rome ne permettoit pas à ses alliés de faire la guerre à leur gré; Massinissa fut soustrait à cette loi à laquelle les Carthaginois furent assujettis. Le sénat romain se reposoit sur l'activité de ce prince et sur sa haine contre Carthage, du soin qu'il auroit d'inquiéter ses voisins. Massinissa les provoqua par des envahissements fréquents de quelques unes des contrées soumises à leur domination. Carthage imploroit sans cesse la médiation et l'arbitrage des Romains, qui n'avoient garde de trouver des torts à leur allié. Ces provocations réitérées déterminerent enfin les Carthaginois à faire quelques préparatifs de défense : c'en fut assez pour que Rome leur déclarât la guerre. Ainsi Massinissa fut la cause de la destruction totale de cette superbe ville, la reine des mers et la rivale de Rome. Il s'étoit flatté de s'en faire reconnoître pour souverain; mais les Romains ses amis en disposerent d'une tout autre maniere. Carthage, dans ses dernieres angoisses, ne désespéroit pas encore du retour de Massinissa à son amitié; elle auroit plutôt consenti à l'accepter pour maître que de voir consommer sa ruine que les Romains avoient déja décidée. Mais le roi numide étoit plus que nonagénaire; il étoit d'ailleurs difficile qu'il se détachât des Scipions, qu'il regardoit comme l'honneur et le soutien de Rome. Enfin la mort vint mettre un terme à ses projets, et l'empêcha de voir la destruction déplorable de cette riche et antique cité. Il avoit appelé auprès de lui Scipion le jeune pour régler les intérêts de sa nombreuse postérité[1].

(1) Il avoit, si nous en croyons quelques historiens, cinquante-quatre enfants, dont trois ou quatre légitimes (Valere Maxime, liv. V, c. 2. *Ext.* n. 4).

Micipsa, l'aîné de ces fils, lui succéda l'an 148 avant J.-C.

Parmi les rois alliés ou sujets des Romains, Massinissa fut celui auquel ils firent le moins sentir le poids de leur tyrannie. Il dut ce bonheur à la situation de ses états, au voisinage des Carthaginois, et à la loyauté des Scipions. Son exemple fut funeste aux rois de l'Asie, qui, séduits par le bonheur de ce prince, dont les Romains ne cessoient de vanter la fortune et le nom, subirent volontairement le joug de Rome. Quant aux qualités personnelles de Massinissa, les historiens anciens en font à l'envi le panégyrique. Je transcris ici l'éloge qu'on en trouve dans un fragment de Polybe[1] : « Massinissa étoit le « prince de notre siecle le plus accompli et le plus heureux. Il « régna plus de soixante ans, et mourut à l'âge de quatre-vingt- « dix, ayant conservé jusqu'au dernier moment une santé par- « faite et un corps si robuste, que quand il falloit qu'il fût de- « bout, il s'y tenoit tout le jour sans remuer de sa place; que « quand il étoit assis, il y restoit jusqu'à la nuit; qu'il pouvoit « passer jour et nuit à cheval sans en être incommodé. Une « preuve manifeste de sa vigueur, c'est qu'en mourant nona- « génaire il laissa un fils qui n'avoit que quatre ans. Ce fils s'ap- « peloit Stembale, et fut adopté par Micipsa. Il avoit encore « quatre autres fils qui furent toujours si étroitement unis entre « eux et si attachés à leur pere, que jamais aucune dissension « domestique ne troubla le repos de son royaume. Ce que l'on « admire particulièrement dans ce roi, c'est que la Numidie, « qui, avant lui, étoit absolument stérile et passoit pour ne

(1) *Excerpt. de virtutib. et vit.*, p. 1472 de l'édition de Gronovius. Je me suis servi de la traduction de Thuillier, en changeant quelques phrases qui ne rendoient pas bien le sens de l'original.

« pouvoir être fertilisée, devint aussi propre à produire toutes « sortes de fruits qu'aucune autre contrée[1]. Il fit planter d'ar« bres fruitiers, en mettant à part chaque espece, des campa« gnes d'nne immense étendue[2]. Rien n'est donc plus juste que « de donner des éloges à ce prince, et d'honorer sa mémoire ».

Me trouvant à Naples en 1776, et parcourant avec des regards avides les peintures antiques sorties des fouilles d'Herculanum et de Pompeïa, je m'arrêtois plus particulièrement sur celles qu'on n'avoit pas encore publiées. Je fus frappé à la vue du fragment d'un ancien tableau exécuté sur l'enduit d'un mur, soit à la simple fresque, soit par ce procédé réuni à celui de la peinture encaustique[3]. Parmi les figures que ce tableau représente, et qui sont à-peu-près d'une proportion de demi-nature, la premiere qui attira mon attention fut celle qu'on voit debout sur la gauche du spectateur, en habit militaire, et dont la physionomie ressemble à celle de Scipion l'Africain l'ancien. Le sujet du tableau me parut être un festin nuptial. La couleur presque noire de quelques figures et le contraste bien marqué de la carnation extrêmement brune de l'homme et du teint de la femme, placés l'un près de l'autre sur un de

(1) Le nom de Numides n'est qu'une corruption latine du mot grec Nomades, *peuples pasteurs*, qui exprime le genre de vie de ces nations africaines. Massinissa rendit les Numides agriculteurs.

(2) Je crois que l'épithete μυριοπληθεῖς, que donne Polybe aux champs où Massinissa avoit fait des plantations, et qui signifieroit le nombre de ces champs qu'on pourroit compter par *myriades*, ou par dixaines de milliers, ce qui est un peu bizarre, doit être changée en μυριοπλέθρους, qui signifieroit des campagnes d'une vaste étendue qu'on pouvoit mesurer par des dixaines de milliers de *plethres* : le *plethre* étoit une mesure agraire de 100 pieds grecs.

(3) M. Fea, dans ses notes à l'*Histoire de l'art* par Winckelmann (liv. XI, c. 1, §. 2 de l'édition de Rome) a fait mention de cette peinture inédite d'après les renseignements que je lui en avois donnés.

Chap. XIX.
Princes africains.
Pl. LVI.

ces lits dont les anciens se servoient pour prendre leurs repas, me parurent indiquer que la scene se passoit en Afrique, et que le principal personnage étoit un Africain. Je n'hésitai pas alors à reconnoître dans cette peinture le festin nuptial de Massinissa et de Sophonisbe, célébré à Cirta dans le palais de Syphax.

Ayant fait prendre un dessin exact du tableau, un examen plus attentif et plus détaillé n'a fait que confirmer mon premier jugement : ainsi j'ai fait graver cette intéressante peinture comme le seul monument authentique sur lequel on puisse reconnoître les portraits de Massinissa et de Sophonisbe[1].

Le lieu de la scene est une salle au rez-de-chaussée donnant sur un jardin, et dont le plafond est soutenu par des colonnes. On peut la regarder comme un *triclinium*, ou salle de festin.

La porte qu'on voit à travers une fenêtre est ornée de festons formés de branches de laurier ou de quelque autre arbre de bon augure, ainsi qu'il étoit d'usage dans les fêtes nuptiales des Grecs[2], dont les rites s'étoient répandus chez toutes les nations civilisées. Ces fêtes étoient solennisées par des banquets somptueux même chez les Carthaginois[3], qui avoient emprunté des nations asiatiques l'usage de se coucher sur des lits pour se mettre à table[4]. La salle est ornée de statues placées dans les entre-colonnements; la statue d'Apollon est représentée comme étant de bronze doré; l'autre statue, qu'on suppose de

(1) Les têtes en marbre ou en pierres gravées, que plusieurs antiquaires ont publiées comme des portraits de Massinissa, n'offrent aucun caractere qui puisse justifier cette dénomination tout-à-fait gratuite.

(2) Catulle, *Argonaut.*, v. 294; Juvénal, *sat.* VI, v. 79.

(3) Justin, liv. XXI, c. 4.

(4) On fabriquoit à Carthage ces lits pour les festins, et c'est de là qu'on les appeloit lits puniques, *lectuli punicani;* ils étoient de bois. Les peuples orientaux avoient l'usage de prendre leurs repas étant couchés sur des lits, comme on peut le conclure de plusieurs endroits des livres sacrés.

la même matiere, est d'une teinte verdâtre[1]. Les nouveaux mariés sont à demi-couchés sur le même lit : l'homme, dont le teint est très brun, a la tête ceinte du diadême royal : ce diadême est blanc, tel que le portoient, à l'exemple des rois grecs successeurs d'Alexandre, les rois qui régnoient dans ces contrées au temps des guerres puniques, et tel que Syphax le portoit lui-même[2]. La reine, dont la beauté frappe les yeux par l'éclat de son teint, par la régularité de ses formes, par la grace de sa pose, a un bandeau pareil autour de la tête ; elle tient dans sa main droite une coupe d'argent, et paroît attendre qu'on la remplisse ; un brasselet d'or entoure son poignet, et une bague orne le doigt annulaire de sa main gauche. Le roi, d'une taille fort avantageuse, a l'air troublé ; de sa main droite il serre son épouse contre son sein; le geste qu'il fait de sa main gauche est celui d'un homme qui s'excuse : ses yeux sont fixés sur le Romain qui s'approche d'un air imposant et sévere. Deux jeunes femmes, dont l'une semble être une négresse, sont auprès de la reine : un esclave presque nu et d'un teint très brun est derriere le Romain, dans l'action d'apporter des fruits sur un plateau rectangulaire[3]. Des tapisseries, *aulæa*, sont tendues autour du lit suivant l'usage.

Quand même le portrait de Scipion ne seroit pas connu, je crois qu'un tableau représentant un prince africain à côté d'une

(1) Cette derniere paroît représenter Mercure; elle n'a d'autre attribut qu'une baguette dans la main gauche. Les ouvrages de l'art des Grecs passoient en Afrique par le moyen du commerce des Carthaginois. Voyez ce qu'on a remarqué ci-dessus sur le goût des Carthaginois pour les arts, p. 267, note (1).

(2) Silius Italicus, *Punicorum*, l. XVI, v. 241 :

Cinguntur tempora vittâ
Albente.

(3) On fait mention de plateaux carrés, *lances quadratæ*, dans quelques lois du Digeste.

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LVI.

jeune reine, surpris dans un repas par un Romain, seroit jugé avoir pour sujet le funeste hyménée de Sophonisbe. Mais la ressemblance du profil de ce Romain avec le profil d'un portrait bien authentique de Scipion me paroît si certaine[1], qu'il ne peut plus rester de doute sur le sujet du tableau. Il est vrai que, suivant Tite-Live, Lélius et non pas Scipion tenta d'arracher Sophonisbe des bras de Massinissa[2]; mais, en comparant le récit de cet évènement tel qu'on le lit dans Tite-Live, dans Appien d'Alexandrie, et dans Zonare qui a tiré ses matériaux de Dion, on aperçoit quelques différences qui doivent avoir eu pour cause, non seulement la diversité des traditions, mais aussi les embellissements et les altérations que la peinture et la poésie, en s'emparant de cette histoire, ont pu y apporter[3]. En effet, la substitution de Scipion à Lélius est si naturelle, qu'on pourroit excuser l'artiste quand même il l'auroit faite sans autorité. Le personnage de Scipion est bien autrement intéressant que celui de Lélius; et il fut seul la véritable cause de la triste fin de Sophonisbe.

Les vêtements et les meubles sont de couleurs différentes. Le manteau de Massinissa est d'un pourpre violet doublé de bleu; la premiere tunique de Sophonisbe est pourpre, celle de dessus est verte, et la grande draperie est jaune; la chlamyde de Scipion est d'une couleur rougeâtre; les vêtements des deux femmes

(1) Pour que le lecteur puisse juger de cette ressemblance par un simple coup-d'œil, j'ai fait dessiner dans un coin de la planche le profil de Scipion, d'après le plus authentique de ses portraits que nous donnerons dans la premiere partie de l'*Iconographie romaine*.

(2) Tite-Live, liv. XXX, c. 12: *Factis nuptiis supervenit Lælius, et adeo non dissimulavit improbare se factum ut.... detractam eam* toro geniali *mittere ad Scipionem conatus sit.*

(3) Quintus Ennius, qui avoit fait un poëme sur les actions de Scipion, avoit sans doute embelli cet épisode de quelques couleurs poétiques.

sont blancs, et la petite draperie de l'esclave est grise. L'oreiller sur lequel Sophonisbe s'appuie est violet, avec des bordures jaunes; le matelas et les tapisseries sont de couleur verte; la partie inférieure du lit est grise, et le bas est bleu de ciel. Auprès du roi on distingue son sceptre blanc, soit d'argent, soit d'ivoire, surmonté d'un fleuron, tel qu'on voit sur plusieurs monuments le sceptre de Jupiter.

NOTE.

M. Sestini a cru reconnoître l'effigie de Bocchus, roi de Mauritanie, le même qui trahit Jugurtha et le livra aux Romains, sur une médaille d'argent qui porte pour légende REX BOCVS. Mais la tête qu'il a décrite comme celle du roi Bocchus (*Caput regis imberbe galeâ singulari tectum: Lettere,* t. VII, p. 81) n'est que la tête de l'Afrique coiffée de la dépouille d'un éléphant. On voit ce même type sur une médaille de Juba Ier, prince voisin et contemporain de Bocchus (Pellerin, t. III, pl. 120, n° 3). Ainsi je n'ai pas placé cette médaille dans l'iconographie, non plus qu'une médaille romaine frappée par Faustus Sylla, fils du dictateur, malgré l'opinion d'Eckhel, suivant laquelle le buste empreint sur cette médaille d'argent, et qui représente un jeune homme, la tête ornée d'un bandeau et les épaules couvertes d'une peau de lion, seroit un portrait de Bocchus. Ce buste est celui d'Hercule jeune; et le bandeau ou diadême distingue souvent les images de ce héros déifié et vainqueur aux jeux olympiques. La tête d'Hercule se retrouve sur d'autres médailles frappées par l'autorité du même magistrat romain, fils de Sylla; et le savant Eckhel lui-même n'a pas hésité à la reconnoître (D. N., t. V, p. 192 et suiv.).

CHAPITRE XX.

SUPPLÉMENT A L'ICONOGRAPHIE GRECQUE.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

DANS le cours des six dernieres années pendant lesquelles j'ai travaillé à cet ouvrage, on a découvert plusieurs médailles qui, en fournissant des portraits inconnus jusqu'alors, sont propres à remplir quelques lacunes dans l'iconographie. M'étant assuré de l'authenticité de ces monuments, je me suis empressé de m'en procurer des dessins exacts et de les faire graver dans une planche de supplément.

J'y ai joint d'autres effigies que je n'avois pu donner d'après les monuments mêmes, et qu'il m'avoit fallu faire dessiner d'après des estampes dont la fidélité n'étoit pas bien assurée. J'ai ajouté aussi de nouveaux portraits de quelques personnages qu'on a déja vus dans ce recueil, parceque ces portraits m'ont paru présenter des différences remarquables, ou donner une idée plus exacte de la physionomie de ces mêmes personnages.

Enfin j'ai réuni à la fin de ce chapitre des éclaircissements sur quelques endroits de l'ouvrage qui m'ont paru en avoir besoin: ils seront propres à mettre dans un plus grand jour des opinions que j'ai émises sur quelques points d'histoire ou d'archéologie.

Chap. XX.
Supplément.
Pl. LVII.

SECTION PREMIERE.

SUPPLÉMENT A LA PREMIERE PARTIE,

QUI CONTIENT LES PORTRAITS DES HOMMES ILLUSTRES.

§. 1. ARATUS.

En donnant le portrait de ce poëte cilicien[1], d'après une médaille frappée dans la ville de Pompeïopolis sa patrie, j'avois été obligé de faire copier cette médaille sur la gravure qu'en avoit publiée M. Combe[2]. Je citois une médaille semblable qui avoit appartenu au college de Louis-le-Grand, et que Morel avoit publiée; mais je ne savois pas que la même médaille étoit maintenant dans le cabinet de la bibliotheque impériale. L'y ayant trouvée[3], je l'ai fait copier exactement; et ce dessin est gravé sous le n° 1. Les deux portraits d'Aratus et de Chrysippe qu'on voit représentés sur ce monument numismatique doivent être regardés comme les plus authentiques qu'on ait publiés de ces hommes illustres. On reconnoît, dans le portrait d'Aratus, ce mouvement du col qui fait élever la tête vers le ciel, *panda cervix*, et que Sidoine Apollinaire avoit remarqué dans les portraits du poëte astronome. On retrouve, dans celui de Chrysippe, ce poing serré qu'on regardoit comme un emblême de

N° 1.

(1) On trouve un article sur Aratus dans la premiere partie de cet ouvrage, ch. I, §. 14, t. I, p. 92, et un autre sur Chrysippe, chap. IV, §. 14, p. 204. Voyez la planche 7, n° 4, et la planche 23, n° 3.

(2) *Catalogus Musei Hunteriani*, planche 43, n° 23.

(3) Elle est indiquée dans la *Description*, etc., de M. Mionnet, t. III, *Cilicie*, n° 353.

Chap. XX.
Supplément.
Pl. LVII.

la logique. L'époque ΘΚC, ou l'an 229 de Pompeïopolis, se lit clairement sur la médaille, et justifie les conjectures que j'avois opposées aux doutes d'Eckhel[1].

§. 2. HÉRACLITE.

Ce philosophe éphésien, d'une naissance distinguée, d'une imagination vive, et d'un caractere bizarre[2], fut l'auteur d'un systême de physique universelle, suivant lequel il reconnoissoit le feu comme le principe de tout ce qui existe; et, le supposant animé, il en faisoit Dieu, le Destin, et l'ame du monde. Héraclite consigna cette doctrine dans un ouvrage qu'il composa sur la nature, et qu'il déposa dans le temple de Diane; mais son style obscur paroissoit mieux convenir à des oracles qu'à un livre didactique. Néanmoins Socrate avouoit que ce qu'il en pouvoit comprendre étoit excellent. Héraclite avoit voulu peut-être cacher au vulgaire une doctrine qu'il croyoit pouvoir lui être dangereuse; ou plutôt il ne se soucioit pas de se faire comprendre par les hommes de son temps qui étoient l'objet de son mépris. Cette disposition fut cause qu'il ne voulut pas accepter la suprême magistrature de son pays, qu'il se refusa aux invitations de Darius, et qu'il se retira dans la solitude. Il ne la quitta que

(1) Page 206, tome I[er], note (5).

(2) Diogene de Laërte, l. IX, n° 1 et suiv.; et Suidas, v. Ἡράκλειτος, nous ont transmis beaucoup de matériaux relatifs à la vie et à la doctrine de ce philosophe: Fabricius, *Biblioth. græca*, liv. II, c. 24, §. 4, et Brucker, *Hist. phil.*, part. II, liv. II, c. 12, en ont compilé et examiné un plus grand nombre. Les écrivains anciens varient sur le nom du pere d'Héraclite. L'inscription d'un hermès, copiée par Fulvius Ursinus, le nomme, non Blyson ni Bleuson, mais *Bluson*, ΒΛoΥΣΩΝΟΣ, l'o de la diphthongue étant gravé au-dessus de l'Υ. Héraclite étoit né vers l'an 500 avant J.-C., autant qu'on peut le déduire de l'époque marquée par Suidas, et de celle d'Hermodore son contemporain.

vers la fin de sa vie pour se faire guérir d'une hydropisie dont il étoit attaqué, et à laquelle il succomba[1]. Son humeur misanthropique et chagrine a donné origine aux contes généralement répandus qui nous représentent Héraclite comme un pleureur, et l'opposent au rieur Démocrite[2]. Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

N° 8.

Nous avons remarqué ailleurs que l'hermès d'Héraclite publié par Fulvius Ursinus avoit été trouvé sans tête[3], et que celle qu'on y a rapportée et qui a été gravée dans plusieurs recueils n'étoit pas authentique. Cependant les Ephésiens ont fait frapper, sous les empereurs romains, des monnoies qui ont pour type la figure d'Héraclite[4]. Quoiqu'on puisse douter, avec raison, que ces images, d'une très petite dimension, et d'une exécution médiocre, soient de véritables portraits du philosophe d'Ephese, néanmoins comme il est probable que dans un temps où le portrait d'Héraclite étoit connu[5] on ne s'en écartoit guere dans les

(1) M. l'abbé Rossi, dans ses *Commentationes Laërtianæ*, §. 62, a éclairci quelques passages qui ont rapport aux circonstances de la mort d'Héraclite.

(2) On les trouve déja dans Séneque, *de Irâ*, liv. II, c. 10; dans Juvénal, sat. X; dans Lucien, et dans d'autres anciens.

(3) A la p. 221 du t. I, dans la *note* placée à la fin du ch. IV de la premiere partie.

(4) Une médaille de Diaduménien, frappée à Ephese, et ayant pour type du revers la figure d'Héraclite avec son nom dans la légende, a été décrite dans le *Journal de Trévoux*, an 1705, août, p. 1460 (voyez aussi l'*Histoire de l'Académie des belles-lettres*, t. 1, p. 294); et M. l'abbé Sestini a fait graver le dessin d'une médaille semblable dans son dernier ouvrage, qui a pour titre *Descrizione delle medaglie del fu Benkowitz*; Berlino, 1809, in-4°, pl. 1, n° 10. M. Zoëga avoit fait mention d'une autre médaille avec le même type et la même légende au revers, et représentant du côté de la tête l'effigie de Jules Maximin (*Bassirilievi di Roma*, tom. I, p. 136). M. le baron Didelot, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté à Copenhague, m'a fait passer à Paris la médaille originale même. En voici la description : on y voit d'un côté la tête de l'empereur tournée vers la gauche et portant une couronne rayonnante, avec la légende Γ ΙΟΥ ΟΥΗ ΜΑΞΙΜΕΙΝΟC. Le revers est le même que celui de la médaille de Philippe, n° 8; mais les deux mots qui composent la légende sont dans le sens inverse.

(5) Christodore a décrit une statue d'Héraclite qu'on avoit transportée à Constan-

Chap XX. Supplément. Pl. LVII.

imitations qu'on en faisoit, je donne ici, n° 8, le dessin d'une de ces médailles. Elle est inédite, et je l'ai trouvée au cabinet de la bibliotheque impériale[1]. L'empereur dont elle présente l'effigie est Philippe le pere. On lit autour du type du revers les deux mots ΗΡΑΚΛЄΙΤΟC ЄΦЄCIΩΝ, *Héraclitus*, (monnoie) *des Ephésiens ;* et on y voit la figure entiere d'Héraclite debout; la partie supérieure du corps est nue, la partie inférieure est enveloppée d'un manteau. Le philosophe a la main droite levée, dans l'attitude d'un homme qui parle, et de la gauche il tient une massue. Ce symbole fait sans doute à la fois allusion au nom du philosophe, qui est dérivé de celui d'Hercule, et à la force de son ame et de son caractere[2].

§. 3. HIPPARQUE.

Sans rabaisser le mérite de ces hommes laborieux et passionnés pour la science, qui, dans l'antiquité, ont fait du ciel l'objet de leurs études, on peut assurer qu'Hipparque est le prince des anciens astronomes, et qu'aucun d'eux n'a enrichi l'astronomie d'autant de découvertes que cet homme merveilleux[3]. Il étoit né dans la ville de Nicée en Bithynie, et florissoit

tinople et placée dans le gymnase de Zeuxippe (*Analecta* de Brunck, t. II, p. 469).

(1) On l'a indiquée d'une maniere incomplete dans la *Description* souvent citée, t. III, *Ionie*, n° 427.

(2) Cette force ou plutôt cette dureté et cette rudesse du caractere d'Héraclite sont exprimées à merveille dans une épigramme de Méléagre Syrien, qui est la 118e dans les *Analecta* de Brunck.

(3) Les autorités qui justifient tout ce que j'avance dans cet article se trouvent dans l'*Histoire des Mathématiques* par M. Montucla, part. I, liv. IV, §. 9, p. 257 et suiv. du tom. I; et dans la *Bibliotheque grecque* de Fabricius, tom. II, p. 94 de la premiere, et tom. IV, p. 25 de la seconde édition. M. de Lalande a donné un apperçu des découvertes d'Hipparque dans le premier vol., pag. 150 de son *Astronomie;*

vers l'an 150 avant l'ere chrétienne. Ayant commencé par l'étude du soleil et de la lune, et fixé, par des observations nouvelles et par des méthodes plus scientifiques, leurs masses, leur distance, et la mesure de leurs mouvements, il étendit ses recherches sur le ciel tout entier, dont il prétendit compter et décrire toutes les étoiles; travail, dit Pline, dont un dieu même auroit été rebuté[1]. C'est ainsi qu'en comparant ses observations avec celles de ses prédécesseurs, il s'aperçut de ce mouvement apparent des étoiles fixes qui produit la précession des équinoxes. Descendu du ciel sur la terre, il appliqua la science astronomique au perfectionnement de la géographie: il fut le premier à déterminer les positions des lieux par les latitudes et les longitudes, et à calculer celles-ci par le moyen des éclipses[2]. La science de la trigonométrie sortit comme d'elle-même de l'ensemble de ses travaux. Les instruments propres à l'observation prirent entre ses mains un nouveau degré de perfection; et ses découvertes, suivant la remarque d'un savant, furent comme la semence de celles que les travaux des siecles suivants ont fait éclore[3].

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

Nous ne connoissons aucune circonstance de la vie d'Hipparque; nous savons seulement par ses observations qu'il ne resta pas toujours à Nicée, puisque quelques unes ont été faites à Rhodes. On n'est pas également fondé à croire, ainsi que la plupart des astronomes modernes l'assurent, qu'Hipparque ait habité Alexandrie[4]. Le titre d'un de ses ouvrages dans lequel il traitoit

et M. Gosselin a traité le même sujet avec plus d'étendue au commencement de ses *Recherches sur la Géographie systématique des anciens.*

(1) Liv. II, §. 24. *Idemque ausus, rem etiam deo improbam, adnumerare posteris stellas, ac sidera ad nomen expungere.*

(2) Strabon, liv. I, p. 7.

(3) Montucla, *loco citato.*

(4) Hipparque avoit eu connoissance de plusieurs observations faites à Alexandrie; mais Ptolémée, qui nous a transmis ce fait,

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

de la gravité des corps, prouve qu'il n'avoit pas négligé la physique générale : mais cet écrit d'Hipparque est perdu, ainsi que tous les autres, si on en excepte quelques observations sur des erreurs d'Aratus. Bayle a cru, d'après un passage de Pline, que l'astronome bithynien avoit composé un systême de métaphysique sur l'origine des ames humaines; mais je pense que le style emphatique de Pline a induit en erreur ce critique ingénieux [1].

N° 3. L'image d'Hipparque manquoit à l'iconographie; ce n'est que dans ces dernieres années que les conservateurs de la bibliotheque impériale ont fait l'acquisition de la médaille gravée sous le n° 3. Elle est de bronze, frappée à Nicée de Bithynie, patrie de l'astronome, et sous le regne d'Alexandre-Sévere dont elle porte l'effigie [2] Le type du revers présente un homme à longue barbe, à demi-nu; la partie inférieure du corps est enveloppée dans un *pallium*, costume le plus ordinaire des philosophes dans les ouvrages de l'art, et le même qu'on a donné à Pythagore [3] et à Héraclite sur les médailles. Auprès de

ne dit pas expressément que ces observations avoient été faites par Hipparque lui-même, ainsi qu'il le dit de quelques autres observations faites à Rhodes et en Bithynie. M. de la Porte du Theil a proposé ces doutes dans des remarques sur le *Discours préliminaire* qu'on doit lire à la tête de la nouvelle traduction de Strabon, aux p. LXXV (2), et LXXVIII (2), et il les appuie sur d'autres conjectures également concluantes.

(1) *Dictionn. histor. et critiq.*, article *Hipparque.* Lorsque Pline a parlé d'Hipparque en ces mots : *Hipparchus ut quo nemo magis adprobaverit cognationem cum homine siderum, animasque nostras partem esse cœli*, etc. (I. II, §. 24), il n'a pas voulu dire, à ce que je pense, qu'Hipparque avoit soutenu dans ses écrits que les ames humaines tirent leur origine des astres; mais seulement que ce grand astronome, par sa parfaite connoissance du ciel, prouvoit que nos ames ne sont pas étrangeres aux astres, puisqu'elles peuvent expliquer, calculer, et prédire les phénomenes les plus étonnants des spheres celestes.

(2) La légende du côté de la tête est Μ ΑΥΡ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟϹ ΑΥ, *Marc-Aurele Alexandre Auguste.*

(3) Voyez, dans la premiere partie de cet ouvrage, les n° 1 et 2 de la planche 17.

lui on voit un globe posé sur une petite colonne, ce qui fait d'autant plus ressembler cette image à celle du philosophe de Samos. La légende, ΙΠΠΑΡΧΟϹ ΝΙΚΑΙЄΩΝ, *Hipparque*, (monnoie) *des Nicéens*, indique le nom du personnage représenté, et celui de la ville qui, en faisant frapper cette monnoie, a voulu honorer la mémoire du plus illustre de ses concitoyens. Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

§. 3. HIPPOCRATE.

J'avois promis de donner le dessin exact de la médaille authentique d'Hippocrate qui avoit disparu, mais qui n'a pu échapper à mes recherches[1]. C'est la même qui avoit été copiée dans un ouvrage du Dr Mead, et elle est semblable à celle que Fulvius Ursinus avoit fait connoître[2]. Les dessins qu'on en avoit publiés n'étant pas de la même dimension que la médaille originale, la physionomie d'Hippocrate y étoit plus ou moins altérée. J'ai tâché que ce reproche ne pût être fait au dessin gravé sous le n° 2. N° 2.

Dans l'article où j'ai parlé d'Hippocrate[3], j'ai inséré un long passage de sa vie, écrite en grec, dans lequel on indique le costume que les peintres anciens donnoient aux images de cet homme étonnant, c'est-à-dire le bonnet ou la draperie qui enveloppoit sa tête. On remarque cette coiffure dans une miniature du XIVe siecle, qui orne un manuscrit des ouvrages d'Hippocrate, appartenant à la bibliotheque impériale, à la tête duquel N° 9.

(1) Tome I, p. 276, note (3).

(2) On la trouve dessinée, d'après la gravure de Théodore Galle, à la planche 32, n° 1 de la premiere partie.

(3) Chap. VII, §. 1 de la premiere partie, t. I, p. 275, note (3).

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

la figure entiere du médecin de Cos est représentée[1]. Cette particularité porte à conjecturer que la peinture dont il s'agit, ainsi que quelques autres dont on a parlé dans le cours de cet ouvrage, conserve encore quelques traces d'un original ancien et authentique. Hippocrate, assis sur un siege demi-circulaire, est vêtu d'une tunique et d'une chlamyde dont un des pans relevé forme une espece de voile autour de sa tête. Sa physionomie, vue de face, offre la plupart des traits qu'on retrouve sur la médaille, et que les hermès de marbre présentent avec plus de développement. Sa tête est chauve dans la miniature, ainsi que sur la médaille et dans les hermès[2].

SECTION II.

SUPPLÉMENT A LA SECONDE PARTIE,
QUI CONTIENT LES SUITES DES ROIS.

§. 1. RHÉMÉTALCÈS II, FILS DE RHESCUPORIS, ROI DES THRACES.

Ce prince étoit fils de Rhescuporis, et neveu de ce Cotys IV

(1) M. Boivin l'a fait graver très exactement dans ses notes sur Nicéphore Grégoras, page 777. Le dessin que j'en offre, n° 9, est copié de celui que Boivin à donné; mais auparavant il a été comparé avec la miniature originale.

(2) La tunique d'Hippocrate est de couleur bleue; la chlamyde qui couvre sa tête est couleur de pourpre; les ornements sont dorés. On lit au-dessus de la figure, Ο ΙΠΠΟΚΡΑΤΗΣ ΚΩΟΣ, *Hippocrate de Cos*. Dans le livre ouvert est écrit le commencement de ses aphorismes: Ο βιὸς βραχὺς, ἡ δὲ τεχνὴ μακρὰ, ὁ δὲ καιρὸς οξὺς; *Vita brevis, ars longa, occasio prompta*, etc. Les Δ, par l'impéritie du peintre, sont transformés en des Α.

qu'Auguste avoit investi de l'autorité royale sur plusieurs peuples de la Thrace[1]. Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

Vers l'an 19 de l'ere chrétienne, lorsque Rhescuporis fut détrôné par Tibere, Rhémétalcès, qui avoit hautement improuvé les trames criminelles de son pere contre Cotys V son cousin, obtint de l'empereur le sceptre de Rhescuporis[2].

L'an 38 de l'ere vulgaire, il ajouta à ses états ceux qui appartenoient aux fils de Cotys V, dont l'aîné fut appelé par Caligula à régner sur la petite Arménie. La maniere dont il se conduisit envers les Romains, qu'il servit de sa personne et de ses forces contre plusieurs hordes de Thraces mal soumises à l'empire, lui avoit mérité cet accroissement de puissance; mais un crime domestique mit fin à son regne et à sa vie. Rhémétalcès fut assassiné par sa femme. La Thrace, après lui, n'eut plus de rois: l'empereur Claude la réduisit en province romaine, l'an 46 de l'ere vulgaire.

M. Cary avoit publié une médaille de Rhémétalcès II; mais elle présentoit le nom de ce prince sans présenter son effigie: ainsi je n'en avois pas inséré le dessin dans cet ouvrage, qui n'a pour objet que l'iconographie. Une médaille inédite de Rhémétalcès, et avec son effigie, vient d'être découverte. Elle est de bronze; et j'en donne le dessin sous le n° 4[3]. On voit d'un côté le buste de Rhémétalcès II; sa tête est ornée du diadême, et la N° 4.

(1) Voyez ci-dessus, chap. V, §. 5 de cette seconde partie, t. II, p. 112; Cary, *Histoire des rois de Thrace*, p. 78; Tillemont, *Histoire des empereurs*, *Tibere*, art. 11, *Caïus*, art. 6. J'ai suivi ce dernier pour les époques.

(2) Tacite, liv. II, c. 67: *Thracia in Rhœmetalcen filium, quem paternis consiliis adversatum constabat, inque liberos Cotyis dividitur.*

(3) M. Tochon, qui a fait l'acquisition de ce monument numismatique, s'est empressé de me le communiquer.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

légende offre son nom, ΒΑCΙΛΕΥC ΡΟΙΜΗΤΑΛΚΑC, *le roi Rhémétalcès*. Le revers présente l'effigie de Caligula, avec la légende, ΓΑΙΩ ΚΑΙCΑΡΙ CΕΒΑCΤΩ, *à Gaïus César Auguste*[1]. Ce synchronisme prouve que le roi Rhémétalcès est le second de ce nom.

§. 2. POLÉMON II, ROI DE PONT ET DE LA PETITE ARMÉNIE.

N° 6.

Nous avons vu le portrait de ce roi, d'après ses médailles, au n° 11 de la planche XLII[2]. Mais la médaille du même prince, que j'ai fait graver ici sous le n° 6, étoit inconnue : elle a été apportée depuis peu de Trébisonde[3]. On y voit l'effigie de Polémon II, semblable à celle que j'ai donnée; mais le revers de la médaille nous apprend une circonstance de la vie de Polémon que l'histoire nous avoit laissé ignorer. Le type est une inscription entourée du diadême royal; on y lit le nom *de la reine Tryphene*, ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΤΡΥΦΑΙΝΗΣ, qui, sans doute, a été l'épouse de ce prince avant son hymen avec Bérénice, ou après son divorce. Je ne puis rien dire de certain sur cette princesse, si ce n'est que son nom, usité dans la famille des Lagides[4], donne lieu de penser que Tryphene étoit fille de Juba le jeune et de Cléopâtre Sélene[5].

(1) La terminaison dorique du nom *Rhémétalcas* au lieu de *Rhémétalcès* tient probablement au dialecte de la ville grecque où cette monnoie a été fabriquée. Ce nom est écrit de même sur la médaille publiée par Cary; et l'on trouve des *dorismes* sur les médailles de Bizya et de Mésembria, villes de la Thrace.

(2) Chapitre VII, §. 9 de cette seconde partie.

(3) Elle appartient à la collection de M. d'Hermand, à Paris.

(4) Je ne trouve que deux autres Tryphene dans l'histoire, l'une et l'autre de la race des Lagides. L'une est Tryphene, fille de Ptolémée Physcon et femme d'Antiochus Grypus; l'autre est une des filles de Ptolémée VII Aulete, qui avoit pris les rênes du gouvernement pendant la fuite de son pere.

(5) Les médailles de Juba le jeune étoient

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

§. 3. RHESCUPORIS II, ROI DU BOSPHORE.

Je n'avois pu donner l'effigie de ce prince que d'après un dessin gravé[1]. Je ne connoissois aucun cabinet dans lequel se trouvât la médaille originale. Je viens de recevoir l'empreinte d'une médaille d'or du même roi, acquise dernièrement pour le cabinet de Vienne[2]. Je l'ai fait dessiner et graver sous le n° 7. On pourra juger, en comparant ce dessin avec celui que j'ai donné de l'autre médaille parfaitement semblable, pl. XLII, n° 19, du peu de cas qu'on doit faire, pour l'iconographie ancienne, de la plupart des gravures qui accompagnent les ouvrages de numismatique publiés jusqu'à ce jour. N° 7.

§. 4. TIGRANE LE JEUNE, ET ERATO, PRINCES ARMÉNIENS.

La captivité d'Artavasde et de sa famille ne fit pas tomber l'Arménie au pouvoir de Marc-Antoine. Les peuples de ce royaume surent défendre quelque temps leur indépendance, et mirent la couronne sur la tête d'Artaxias, fils aîné du roi prisonnier, et qui n'avoit point partagé son sort[3]. Mais les Arméniens, toujours inquiets et divisés en deux partis, dont l'un étoit sous l'influence des Romains, l'autre sous celle des Parthes, massacrerent Artaxias, qui étoit l'ami de ces derniers, et demanderent

les seules jusqu'à présent sur lesquelles on trouvoit le nom de la reine sans son effigie au revers de celle du roi, ainsi que sur cette médaille de Polémon II. Ce fait offre une analogie qui vient à l'appui de ma conjecture.

(1) Chap. VII, §. 14.

(2) Je la dois au savant numismatiste M. le chanoine Neumann.

(3) Voyez ci-dessus le §. 7 du ch. XII.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

pour roi son frere Tigrane, qui étoit à Rome. Auguste le leur accorda, et le fit conduire en Arménie par Tibere son beau-fils, qui le couronna de sa main l'an 20 avant l'ere chrétienne[1].

Le regne de Tigrane fut court, et la couronne ne resta pas long-temps sur la tête de ses enfans, que, suivant l'usage d'Orient, il avoit attachés l'un à l'autre par les nœuds de l'hymen[2]. Il est probable que le jeune Tigrane, fils et successeur du précédent, montroit du penchant pour les Parthes : Rome le détrôna, et donna la couronne à un autre Artavasde, vers l'an 6 avant la même ere. Tigrane, avec l'aide des Parthes, prit sa revanche quatre ans après, et se ressaisit du sceptre de l'Arménie. Ce fut alors que Caïus César, petit-fils et fils adoptif d'Auguste, passa dans l'Orient pour faire la guerre aux Parthes et soumettre l'Arménie. L'influence des Romains avoit suscité à Tigrane de nouveaux ennemis parmi les peuples barbares qui environnoient ses états. Tigrane marcha contre eux ; mais son expédition fut malheureuse, et il y perdit la vie un an environ avant l'ere chrétienne[3].

(1) Suétone, *Tiberio*, c. 9.

(2) Ce morceau d'histoire est tiré de ce que dit Auguste lui-même dans les tables d'Ancyre (Chishull, *Antiq. Asiat.*, p. 175 et 176); d'un passage de Tacite qui contient un grand nombre de détails indiqués fort succinctement (*Annal.*, liv. II, c. 3 et 4); du livre LV, §. 11 de Dion ; et d'un fragment du même livre, publié par M. l'abbé Morelli. Cette derniere autorité, inconnue aux savants qui ont traité cette partie de l'histoire ancienne, y a répandu un nouveau jour, et est devenue la cause de la diversité qui existe entre le récit que je fais de ces évènements et le récit des autres historiens modernes.

(3) Dion (*Hist. rom.*, *Fragmenta ab Jacobo Morellio edita ;* Paris, 1800, fol., p. 7 et 8) dit clairement que Tigrane mourut dans cette guerre : Τιγράνου ἐκ πολέμου τινὸς βαρβαρικοῦ φθαρέντος; la version latine, *Tigranes licet bello quodam barbarico profligatus fuisset,* n'est pas assez exacte. Il auroit fallu, *Quamquam Tigranes in bello quodam barbarico interfectus fuisset.*

Erato, son épouse et sa sœur, abdiqua une couronne qu'elle n'espéroit pas pouvoir conserver; et alors Caïus donna pour roi aux Arméniens Ariobarzane, prince mede qui tiroit son origine des rois d'Arménie. Une mort prématurée enleva le nouveau roi; et son fils, nommé Artavasde comme deux de ses prédécesseurs, ne put se maintenir sur le trône. Erato recouvra le sceptre; mais les Arméniens se lasserent bientôt d'être gouvernés par une femme[1] : ils la firent descendre du trône, et voulurent y placer Vononès, qu'Artaban III venoit, ainsi que nous l'avons vu, d'expulser du royaume des Parthes, vers l'an 5 de l'ere vulgaire[2]. Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

La médaille de bronze gravée sous le n° 5 de cette planche, et frappée sous Tigrane le jeune, présente son portrait et celui d'Erato. Le roi est orné de la tiare arménique, la même que nous avons vue sur la tête du grand Tigrane et de son fils Artavasde; et la légende, ΒΑϹΙΛЄΥϹ ΒΑϹΙΛЄΩΝ ΤΙΓΡΑΝΗϹ, contient le nom de *Tigrane* et le titre de *roi des rois*[3]. La légende du revers désigne *Erato, sœur du roi Tigrane*, ЄΡΑΤΩ ΒΑϹΙΛЄΩϹ ΤΙΓΡΑΝΟΥ ΑΔЄΛΦΗ[4]; et le type présente son effigie. N° 5.

Cette médaille singuliere répand un nouveau jour sur les pas-

(1) Cela résulte du passage de Tacite, *loco citato*, combiné avec le fragment de Dion.

(2) Voyez ci-dessus le chap. XV, §. 11 de cette seconde partie.

(3) Une médaille presque semblable, mais moins conservée, varie dans la légende qui environne l'effigie de Tigrane. On y lit, ΒΑϹΙΛΕΥϹ ΜΕΓΑϹ ΝΕΟϹ ΤΙΓΡΑΝΗϹ, *le grand roi Tigrane le jeune*. Cette derniere épithete y a été ajoutée pour le distinguer de son pere. Cette médaille, de la collection du docteur Hunter, se trouve gravée dans un ouvrage de M. Pinkerton, qui a pour titre *Essay on medals*.

(4) Le nom de sœur de Tigrane que prend la reine Erato explique le passage où Tacite, parlant de Tigrane leur pere, dit : *Nec Tigrani diuturnum imperium fuit neque liberis ejus, quamquam sociatis more externo in matrimonium regnumque* (*Annal.*, liv. II, c. 3).

CHAP. XX. Supplément. Pl. LVII. sages de Tacite et de Dion qui parlent d'une maniere très concise de ces princes et des troubles de l'Arménie[1].

§. 5. ANTIOCHUS IV EPIPHANE, ROI DE SYRIE.

Nº 14. En examinant les médailles des rois Séleucides, nous avons remarqué plusieurs fois que les effigies de ces princes sont représentées tantôt sans barbe, tantôt avec de la barbe[2]. Nous avons remarqué encore que ce costume pouvoit être idéal[3]; et que souvent les têtes ayant de la barbe prouvent, non pas que ces princes l'eussent laissé croître, mais seulement qu'ils affectoient de paroître sous les formes et les attributs de quelques uns de leurs dieux. Le beau tétradrachme d'Antiochus IV, roi de Syrie, gravé sous le nº 14, nous présente le portrait de ce prince dans le costume de Jupiter. Sa barbe n'empêche pas qu'on ne le reconnoisse, à ses yeux et au reste de ses traits, quoique son front bombé soit en partie couvert de touffes de cheveux. Sa tête est ceinte d'une couronne d'olivier, attribut de Jupiter Olympien dont la statue est gravée sur le revers du tétradrachme. Nous avons eu occasion de parler du zele de ce prince pour le culte de ce dieu[4]: on sait qu'il fit achever la construction d'un temple magnifique qui lui étoit consacré dans la ville d'Athenes; qu'il lui en érigea un autre dans le faubourg de

(1) M. Sestini avoit publié ce monument numismatique dans le Ve volume de ses *Lettere*, pag. 5 et 18. Mais le dessin que je donne ici, ainsi que je l'avois promis dans la *note* placée à la fin du chapitre XII de cette seconde partie, tome II, page 272, a été copié d'après la médaille originale qui, du cabinet du Vatican, a passé dans celui de la bibliotheque impériale.

(2) Voyez le chapitre XIII de cette seconde partie, aux §§. 4, 13, 20, 22, 26, et 27.

(3) Tome II, page 335.

(4) Chap. XIII, §. 9, t. II, p. 317.

Daphné, et qu'enfin il tenta de placer sa statue, à Jérusalem, dans le sanctuaire du Dieu vivant. La légende du revers offre les noms et les épithetes *du roi Antiochus, dieu présent et victorieux,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΘΕΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ; et la statue de Jupiter *Nicéphore,* ou *victorieux,* d'Olympie fait à la fois allusion au respect religieux du prince pour cette idole, et aux titres orgueilleux qu'il osoit prendre. Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

§. 6. ANTIOCHUS IX PHILOPATOR,
Dit ANTIOCHUS DE CYZIQUE, ROI DE SYRIE.

En donnant le portrait de ce prince à la planche XLVII, n° 15, d'après un tétradrachme sur lequel il est représenté avec un peu de barbe, j'ai remarqué la différence de quelques autres effigies du même roi qui sont sans barbe, et j'en ai fait graver une sous le n° 16 de cette planche. Elle a été copiée d'après un tétradrachme du cabinet impérial, frappé à Sidon l'an 200, Σ, de l'ere des Séleucides, 113 avant l'ere chrétienne. Cette époque l'assure à Antiochus le Cyzicénien; et on retrouve une grande ressemblance entre ce portrait et celui que je viens d'indiquer[1]. N° 16.

§. 7. SÉLEUCUS VI EPIPHANE,
ROI DE SYRIE.

La médaille de bronze *du roi Séleucus Epiphane Nicator,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ, differe de celle que j'ai donnée de ce même prince, en ce que dans la premiere le fils aîné d'Antiochus Grypus est représenté avec un N° 15.

(1) Voyez le §. 20 du chap. XIII.

Chap. XX.
Supplément.
Pl. LVII.

peu de barbe[1]. Cette différence est le motif qui m'a déterminé à en faire graver ici le dessin sous le n° 15. Le type du revers présente la figure d'Apollon, auteur et protecteur de la race des Séleucides.

§. 8. ALEXANDRE,
ROI D'UNE PARTIE DE LA CILICIE,
ET JOTAPÉ,
FILLE D'ANTIOCHUS IV, ROI DE COMMAGENE.

Lorsque Alexandre et Aristobule, fils malheureux d'Hérode-le-Grand et de Mariamne d'Hyrcanus, périrent victimes des soupçons de leur pere, ils laisserent une nombreuse postérité. Un prince de cette famille, nommé Alexandre, ainsi que son bisaïeul, régna sous Vespasien dans une contrée de la Cilicie : il avoit pour épouse Jotapé, fille d'Antiochus IV, roi de Commagene[2]. L'empereur leur avoit accordé ce petit état en dédommagement de ce que leurs peres avoient été détrônés par lui-même ou par ses prédécesseurs.

Nous avons vu comment Antiochus IV perdit son royaume sous Vespasien[3]; et on sait que le pere d'Alexandre, nommé Tigrane, fut contraint, sous Néron, de céder à Tiridate le royaume d'Arménie[4].

(1) Voyez le §. 21 du chap. XIII, et le n° 16 de la planche 47.

(2) Josephe, *Ant. jud.*, l. XVIII, c. 5, §. 4, où cet historien remarque que les descendants d'Alexandre avoient abandonné la religion de leurs peres.

(3) Ci-dessus, chap. XIV, §. 4.

(4) Sur ce Tigrane, et sur un autre Tigrane qui étoit son oncle, issus l'un et l'autre de la race des Hérodiades, et différents de Tigrane III et de Tigrane IV dont nous avons parlé ci-dessus au §. 4, on peut consulter Holdius (*De vit. et gest Herod.*, n° 58 et 66).

Le savant antiquaire anglais Jean Masson a cru qu'une petite médaille de bronze dont il étoit possesseur, et qui présentoit le nom et l'effigie d'une *Jotapé*, ΙΟΤΑΠΗ[1], et au revers la tête d'un prince avec une légende presque entièrement effacée, appartenoit à ces deux personnages[2]. Il étoit convaincu que ces effigies ne pouvoient représenter ni Jotapé, reine de Commagene, ni Antiochus IV son époux, et que la fabrique de cette petite monnoie différoit sensiblement de la fabrique des médailles des rois de Commagene. Son opinion m'a paru un motif suffisant pour insérer ici un dessin de cette médaille, copié d'après la gravure que Haym en a donnée dans son Trésor britannique[3].

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII. N° 13.

§. 9. ARISTOBULE, ROI DE LA PETITE ARMENIE, ET SALOMÉ, FILLE D'HÉRODIADE, SON EPOUSE.

Nous venons de parler d'Alexandre et d'Aristobule, fils d'Hérode-le-Grand, et de montrer l'effigie d'un arriere petit-fils d'Alexandre : la médaille gravée ici sous le n° 12 présente des princes issus d'Aristobule[4]. Ainsi que sur la médaille de Jotapé, N° 12.

(1) Dans les médailles que j'ai vues de Jotapé, femme et sœur d'Antiochus IV, roi de Commagene, son nom est écrit par un Ω, Ιωτάπη. La différence d'orthographe que cette médaille nous présente pourroit n'avoir d'autre origine que le peu de conservation du monument. Cependant il ne seroit pas étonnant qu'on eût varié dans la maniere d'écrire ce nom, d'autant plus qu'il dérive des langues de l'Orient.

(2) Haym, *Tesor. Britann.*, t. I, p. 121 et suiv.

(3) Tome I, page 112.

(4) Cette médaille de bronze unique appartient à la collection de M. Cousinery.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

le nom de la reine est seul lisible sur celle que nous examinons; et ce nom nous assure que l'une des effigies dont elle offre l'empreinte est celle *de la reine Salomé*, ΒΑϹΙΛΙϹϹΗϹ ϹΑΛΩΜΗϹ.

Entre plusieurs princesses qui ont porté ce nom, je n'hésite pas à y reconnoître la fille d'Hérodiade, cette Salomé que l'Histoire Sainte nous représente dansant au festin d'Antipas, et demandant, par les insinuations de sa mere, au roi que ses charmes avoient captivé, la tête sanglante du précurseur du Messie[1].

Les motifs principaux de mon opinion sont la ressemblance de cette médaille avec la médaille d'Erato et de Tigrane, roi d'Arménie, et la certitude que Salomé, fille d'Hérodiade, a été reine d'une partie de cette contrée[2]. Elle avoit épousé en premieres noces son oncle Philippe, fils d'Hérode-le-Grand, qu'il ne faut pas confondre avec Philippe époux d'Hérodiade[3]. En secondes noces, elle fut mariée à un de ses cousins nommé Aristobule, issu d'Aristobule fils d'Hérode-le-Grand, et que Néron avoit donné pour roi à quelques peuples de la petite Arménie[4]. Ce prince, peu d'années après, avoit augmenté ses états de la tétrarchie de la Chalcidene, autrefois possédée par Hérode son pere dont nous avons parlé au §. 11 du chapitre XIV[5].

Je pense que la tête d'un prince qu'on voit de l'autre côté de

(1) S. Matthieu, c. XIV, v. 6 et suiv.; S. Marc, c. VI, v. 22 et suiv.

(2) Josephe, *Ant. jud.*, l. XVIII, c. 5, §. 4.

(3) Philippe Hérode, époux d'Hérodiade et fils d'Hérode-le-Grand et d'une Mariamne fille de Simon, est appelé simplement Philippe par les Evangélistes: l'autre Philippe, aussi fils d'Hérode-le-Grand, avoit eu pour mere une Cléopâtre; il fut tétrarque de la Trachonitide, et eut pour femme Salomé sa niece, fille de Philippe Hérode. Voyez Holdius, *loco cit.*, n° 34 et 41.

(4) Tacite, *Annal.*, liv. XIII, c. 7, et liv. XIV, c. 26; Josephe, A. J., liv. XX, c. 8, §. 4.

(5) Josephe, *de B. I.*, liv. VII, c. 7.

la médaille avec une légende presque entièrement effacée est l'effigie d'Aristobule. On distingue derriere sa tête les deux extrémités du diadême. Les caracteres ..ⲈT.. .....O.., qu'on y lit encore, peuvent appartenir au nom d'*Aristobule*, ou à son titre de *tétrarque*. Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

Quant à Salomé, elle donna trois enfants à Aristobule[1] : le reste des évènements de sa vie nous a été dérobé par le temps; car on ne peut pas considérer comme authentique le récit de sa mort, tel qu'on le lit dans Nicéphore Calixte[2], et qui a tout l'air d'une de ces fables pieuses dont les auteurs grecs du bas empire amusoient la crédulité de leur siecle.

§. 10. MNASKYRÈS.
ROI OU SATRAPE DE L'APOLLONIATIDE.

Une médaille d'argent ou drachme, apportée récemment à Paris, présente d'un côté la tête d'un roi dans le costume des Arsacides[3] : sa physionomie et sa chevelure, et particulièrement le bouton qu'on remarque sur le front, le font reconnoître pour Phraate IV. Deux Victoires qui volent dans le champ semblent vouloir le couronner, ainsi que sur le médaillon du même roi, planche XLIX, nº 26[4]. Nº 11.

(1) Josephe, A. J., liv. XVIII, ch. 5, §. 4.

(2) *Histoire Ecclésiastique*, l. I, c. 20. Salomé, suivant cet historien, étant en voyage, tomba dans une riviere dont la surface étoit glacée. Sa tête fut prise dans la glace tandis que le reste de son corps étoit dans l'eau. La malheureuse princesse faisoit, pour se sauver, des mouvements que l'historien compare à une danse mortelle; mais ils n'eurent d'autre effet que de séparer la tête du corps. Ainsi la providence permit que Salomé fût décapitée en faisant des mouvements semblables à ceux par lesquels elle avoit obtenu que S. Jean-Baptiste eût la tête tranchée.

(3) Elle se trouve maintenant dans la collection de M. Allier de Hauteroche.

(4) Voyez ci-dessus le §. 10 du ch. XV, et particulièrement la page 92.

Chap. XX.
Supplément.
Pl. LVII.

On voit au revers le buste d'un jeune prince qu'à ses traits et même à sa parure on pourroit prendre pour une femme, si la légende n'indiquoit pas un homme[1]. Sa tiare, semblable par le haut à la tiare arménique, est entourée par le bas d'une couronne crénelée. Sa chevelure est repliée sur le derriere de la tête, où elle forme un grand nœud. Cette coiffure a de la ressemblance avec celle de quelques rois inconnus dont on voit les effigies sur de petites médailles persiques.

La tête de Phraate IV n'est accompagnée d'aucune légende; mais la légende qui est du côté de l'autre portrait est d'une tournure peu commune : elle désigne *le roi Mnaskyr, fils de Cia... et de la reine Arsé*, ΜΝΑCΚΥΡΑ ΚΙΑ.....ΥΟΝ[2] Και ΒΑCΙΛΙCCΗC ΑΡCΗC ΒΑCΙΛεα. Un monogramme où l'on distingue un Α réuni à un Π et à un Ο est gravé deux fois dans le champ en devant de la tête; c'est le même monogramme que nous avons remarqué sur plusieurs autres médailles des Arsaces, et que j'ai cru pouvoir rapporter à la région ou satrapie de l'Apolloniatide[3].

Il me paroît probable que la reine Arsé, mere de Mnaskyr ou Mnaskyrès, étoit fille ou du moins parente de Phraate IV, et que ce prince avoit donné à son petit-fils la satrapie de l'Apolloniatide, avec le titre de roi. Il n'est pas étonnant que les satrapes de cette contrée fussent décorés de ce titre qu'avoient déja pris

(1) J'ai remarqué dans d'autres occasions la difficulté qu'on a pour déterminer si certains portraits, dans le costume parthique ou persan, représentent de jeunes princes ou des reines (chap. XVI, §. 5).

(2) Le mot ΥΟΝ présente ici la même suppression de la voyelle *subjonctive* dans la diphthongue ΥΙ, que nous avons déja remarquée dans le mot ΥΟC gravé sur la médaille de Gotarzès, pl. 50, n° 4. Cette suppression, loin d'être contraire au génie de la langue grecque, se trouve employée dans ce même mot, en plusieurs endroits de l'Iliade, et toujours pour servir à la mesure du vers. On devroit rétablir cette orthographe dans le texte d'Homere, Iliade, l. I, v. 489; l. IV, v. 473; et l. VI, v. 130.

(3) Chap. XV. Voyez ci-dessus p. 71.

les satrapes de l'Adiabene, province encore plus rapprochée de la capitale que ne l'étoit l'Apolloniatide. Izatès, qui gouvernoit l'Adiabene, avoit obtenu du roi des rois le privilege de porter une tiare droite[1]. Ce privilege avoit probablement été accordé aussi à Mnaskyrès : néanmoins sa tiare n'est pas tout-à-fait semblable à celle des rois Arsacides; elle ressemble plus, ainsi que nous l'avons déja dit, à la tiare arménique, et paroît entée sur la couronne crénelée que je crois la couronne des mages. Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

Il me paroît encore également probable que le prince Mnaskyrès, qui est l'objet de nos recherches, est le même que celui dont parle Lucien[2], et qui vécut jusqu'à quatre-vingt-seize ans. Il est vrai que Lucien le désigne comme un roi des Parthes, et que le Mnaskyrès de la médaille n'auroit régné que sur une satrapie de ce vaste empire; mais l'écrivain de Samosate n'est pas toujours très exact dans les détails historiques; et Mnaskyrès, s'il n'étoit pas, à proprement parler, le roi des Parthes, étoit néanmoins un roi parthe, un prince qui régnoit sur quelques régions du royaume des Parthes.

Quant aux historiens modernes qui comptent Mnaskyrès pour le dixieme prince dans la suite des Arsacides, comme cette chronologie est purement arbitraire, et que ces écrivains n'ont eu d'autre fondement que le passage de Lucien, qu'ils ont interprété dans le sens le plus rigoureux, leur interprétation ne peut pas être opposée avec avantage à la mienne, qui est appuyée sur un synchronisme prouvé par un monument incontestable. Cependant je ne donne cette identité du Mnaskyrès de Lucien et de celui de la médaille que comme une simple conjecture. Si ce nom propre n'est, dans son origine, que l'épithete de *minot-*

(1) Josephe, A. J., liv. XX, c. 3, §. 3.

(2) Dans les *Macrobii*.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

chetr (germe céleste), ainsi que le pense un orientaliste célebre[1], il est évident qu'il a pu désigner différents princes qui ont vécu à différentes époques, mais qui tous se prétendoient issus des races divines des Arsacides ou des Achéménides.

§. 11. CLÉOPATRE, DERNIERE REINE D'EGYPTE.

N° 10.

L'éditeur du cabinet Tiepolo avoit remarqué que l'effigie de Cléopâtre étoit empreinte sur quelques médailles frappées à Damas et portant une époque[2] : mais les numismatistes ne paroissent pas avoir fait attention à cette remarque. La médaille dont le dessin est gravé sous le n° 10 présente évidemment le portrait de cette reine. Le type du revers est la ville même personnifiée, coiffée de tours, et assise sur un rocher au pied duquel on voit la demi-figure du fleuve Chrysorrhoas. La plante ou fleur qu'on voit près du fleuve me paroît être plutôt la fleur de lotus qu'un épi de bled. Cette plante égyptienne feroit allusion à la nouvelle Isis qui étoit devenue la souveraine des *Damascéniens*, dont la légende présente le nom, ΔΑΜΑΣΚΗΝΩΝ. La figure de la ville a la main droite étendue; une corne d'abondance est sur son bras gauche. L'époque ϹΟΣ indique l'an 276 de l'ere des Séleucides, qui commença dans l'automne de l'an 37 avant l'ere chrétienne.

C'est à cette même année que Josephe rapporte la cession faite par Marc-Antoine à Cléopâtre de toute la contrée de la Syrie qui étoit au sud du fleuve Eleuthere, Tyr et Sidon excep-

(1) M. Silvestre de Sacy, *Mémoires sur quelques antiquités de la Perse*, p. 249.

(2) *Mus. Theup.*, p. 1208.

tées[1]. Cette ligne de démarcation donnoit à Cléopâtre la possession de Damas. Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

§. 12. PTOLÉMÉE APION, ROI DE CYRENE.

Ce prince étoit fils naturel de Ptolémée VII Evergete II, surnommé Physcon, et d'Irene, une de ses maîtresses. L'an 116 avant l'ere chrétienne, son pere en mourant lui légua la Cyrénaïque. Ptolémée y régna pendant vingt ans; et en nommant un héritier par son testament, il préféra la république romaine aux enfants naturels de son frere. Sa maigreur lui avoit fait donner le surnom d'*Apion*, qui est l'opposé de celui de Physcon qu'on avoit donné à son pere[2].

Plusieurs antiquaires ont prétendu reconnoître l'effigie d'Apion sur quelques médailles[3] : mais je n'ai trouvé aucune médaille authentique avec un portrait qu'on pût regarder avec quelque probabilité comme celui de ce prince. La tête qu'on lui attribue est, sur quelques médailles, une tête d'Apollon ; sur d'autres, celle d'Orus ou d'Harpocrate. Je n'ai pas voulu néanmoins exclure de l'iconographie le portrait de Ptolémée Apion, gravé dans l'ouvrage de Spanheim[4], quoique je n'aye pu examiner la médaille originale. N° 17.

On y voit d'un côté la tête d'un roi, ornée, comme celle de Magas, d'une corne de belier. La légende qui l'entoure offre le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. Le revers a

(1) Josephe, A. J., liv. XV, c. 4, §§. 1 et 2.

(2) Justin, liv. XXXIX, c. 5. Les académiciens d'Herculanum ont compilé les autorités des anciens sur Ptolémée Apion (*Bronzi*, t. I, p. 201).

(3) Eckhel, D. N., tom. IV, p. 125.

(4) *De U. et P. num.*, tom. I, p. 296.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

pour type la plante du silphium ; et la légende prouve que cette monnoie a été frappée par la *commune des Cyrénéens*, KOINον ΚΥΡαναιων.

Il est clair que la tête du roi Ptolémée est celle d'un souverain des Cyrénéens ; mais les sept premiers Ptolémées ont tous régné sur la Cyrénaïque, à l'exception tout au plus de Ptolémée II Philadelphe.

Le seul caractere qui pourroit y faire reconnoître Ptolémée Apion seroit la différence entre la physionomie gravée sur cette médaille et la physionomie connue des six autres Ptolémées qu'on vient d'indiquer. A la vérité si la tête gravée dans l'ouvrage de Spanheim a été fidélement copiée d'après la médaille, on ne peut confondre les traits de ce Ptolémée avec ceux d'aucun autre prince Lagide, et il faut y reconnoître Apion. Mais les dessins des gravures ajoutées au grand ouvrage de Spanheim ne sont point faits avec assez de soin et d'exactitude pour inspirer une confiance entiere ; ainsi le portrait d'Apion n'est point encore bien connu.

NOTE.

J'ai tâché de réunir dans cette note quelques éclaircissements ultérieurs sur plusieurs parties de mon travail qui m'ont paru en avoir besoin, et de réparer quelques omissions. Je suivrai dans cette revue l'ordre des chapitres et des paragraphes.

PART. I. *HOMMES ILLUSTRES.*

Chap. II. *LÉGISLATEURS ET SAGES ANCIENS.*

§. 2. *Périandre.* Dans la *note* (4) de la page 104 du tome I, j'ai parlé de la forme carrée qu'on a donnée à l'o et au θ, et quelquefois au Σ, dans les inscriptions des hermès, et j'ai indiqué quelques exemples de ces caracteres. M. Fauvel, correspondant de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut impérial, et vice-consul de France à Athenes, a envoyé à la classe la copie d'une inscription qu'il a vue près de Pélica (l'ancienne

bourgade de *Pélécès*) dans l'Attique, le 26 novembre 1806. Elle présente, ainsi que les inscriptions des hermès des sept Sages, les □ carrés, mais les Σ de la forme ordinaire. La voici :

□□ΡΟΣΑΡΤΕ
ΜΙ∠□ΣΤΕΜΕ
Ν□ΣΑΜΑΡΥ...
...ΑΣ

Je la lis, Ὁ ὅρος Ἀρτέμιδος τεμένους Ἀμαρυσίας, *Limite du lieu consacré à Artémis* (ou Diane) *Amarysia*. Pausanias (l. I, c. 31) parle du nom et du culte de Diane Amarysia dans l'Attique, et je pense que τέμενος est ici pour τεμένους, suivant l'usage plus ancien de marquer par un ο ce son simple, que postérieurement on a marqué par la diphthongue ΟΥ.

Quant au □ carré de cette forme, tel qu'on le voit dans l'hermès de Solon, à Florence (pl. 9, n° 3), sur les médailles des Arsacides, et ailleurs, on en a des exemples très anciens dans la numismatique ; témoin la médaille paléographique d'Agrigente du cabinet impérial (*Description de médailles*, etc., par M. Mionnet, *Sicile*, n° 26, et pl. 33, n° 81).

§. 5. *Thalès*. Le comte de Caylus a publié un petit bas-relief de terre cuite, en forme de camée, sur lequel on voit le buste de Thalès, ayant sur la poitrine l'inscription grecque ΘΑΛΗΣ (*Recueil*, t. III, pl. 36, n° 5). Ce morceau ne se trouve point parmi ceux qui, de la collection de cet académicien, ont passé au cabinet de la bibliotheque impériale : ainsi je ne puis juger ni de l'authenticité de cette terre cuite, ni de celle de l'inscription qu'elle porte. Cependant une certaine conformité qu'on remarque entre les traits de Thalès, tels que les présente ce monument, quoique d'un travail médiocre, et tels que nous les voyons dans le portrait grand comme nature que j'attribue à Thalès sur des conjectures très probables, me fait penser que le petit monument publié par Caylus n'étoit pas apocryphe.

Chap. IV. *PHILOSOPHES.*

Je n'ai point parlé dans ce chapitre d'un portrait prétendu de *Lesbonax*, philosophe mytilénien, que Cary a publié d'après une médaille frappée à Mytilene, dans une dissertation imprimée à Paris, en 1744, in-12, à la suite de deux autres dissertations, dont l'une est *sur l'origine de Marseille*, toutes sans nom d'auteur. Il me paroît évident que la tête empreinte sur la médaille, et représentant un jeune homme couronné de fleurs et à longue chevelure, n'est point le portrait d'un philosophe. La légende présente à la vérité ces trois mots, ΗΡΩΣ ΝΕΟΣ ΛΕΣΒΩΝΑΞ, qu'on a traduits, *Lesbonax, nouveau héros*. Mais je pense qu'ils seroient mieux traduits par ceux-ci, *Le héros, nouveau Lesbonax ;* c'est-à-dire, *Nouvel anacte de Lesbos*, nouveau seigneur, nouveau dieu tutélaire de Lesbos ; et

et je suis persuadé que ce héros est Antinoüs. En effet la physionomie est celle de ce favori d'Adrien, et le costume lui convient. Ainsi *Lesbonax* ne seroit ici qu'une épithete donnée à Bacchus par les Lesbiens; et l'on doit croire que c'étoit par allusion au culte de Bacchus que le nom de Lesbonax étoit porté par quelques uns de ces insulaires. Quant à Antinoüs, la flatterie des Grecs lui déféroit les titres des divinités les plus révérées: c'est ainsi que sur d'autres médailles il prend non seulement le titre de *héros*, mais ceux de *nouveau Pythien* (Apollon), et de *nouvel Iacchus* (Bacchus), ΝΕΩ ΠΥΘΙΩ, ΝΕΩ ΙΑΚΧΩ; tous les peuples, à l'envi, le comparant aux divinités dont le culte étoit le plus répandu dans leur patrie.

Chap. V. *HISTORIENS.*

§. 1. *Hérodote.* A la page 226 du tome I j'ai conjecturé que le cénotaphe de cet historien, élevé à Pella, pouvoit être un monument de reconnoissance de Plésirrhoüs, jeune Thessalien. J'aurois dû ajouter que, même à une époque où les Thessaliens n'étoient pas soumis aux rois de Macédoine, qui étoient les maîtres de Pella, l'influence de ces princes sur la Thessalie étoit reconnue, et que les Macédoniens avoient eu de tout temps des relations étroites et fréquentes avec ce pays voisin du leur.

§. 3. *Théophane de Mytilene.* En écrivant cet article, j'avois omis de consulter ce que l'abbé Sévin avoit écrit sur Théophane dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XIV, pag. 147. Je vois maintenant avec plaisir que, par des routes peu différentes, je suis parvenu aux mêmes résultats que le savant académicien avoit obtenus par ses recherches.

Chap. VI. *ORATEURS ET RHÉTEURS.*

§. 2. *Isocrate.* M. Coray, à qui j'avois communiqué le dessin du buste de cet orateur, en a parlé dans la préface de son édition d'Isocrate. Il tâche de justifier par l'étymologie l'orthographe de l'inscription, ΕΙCΟΚΡΑΤΗC pour ΙCΟΚΡΑΤΗC: mais comme ses raisons ne pourroient pas s'appliquer également aux exemples innombrables qui nous restent de la substitution de l'ΕΙ à l'Ι long dans les inscriptions grecques, j'aime mieux m'en tenir aux observations plus générales que j'ai exposées sur l'usage de cette substitution, tom. I, p. 248, note (2). Ce savant helléniste parle encore des images d'Isocrate qui existoient à Athenes, et il pense que la statue de cet orateur avoit été placée, non à Eleusis, mais dans l'*Eleusinium*, c'est-à-dire dans le temple érigé à Athenes aux déesses d'Eleusis: il voudroit par conséquent changer dans le texte du faux Plutarque Ἐλευσῖνι en Ἐλευσινίῳ.

PART. II. *ROIS.*

CHAP. II. *ROIS DE MACÉDOINE.*

§. 3. *Philippe, fils de Démétrius, ou Philippe V.* Dans la note (2) de la page 66, tome II, j'ai fait voir comment les derniers rois de Macédoine étoient issus de la race des Eacides. Je dois expliquer ici une contradiction qui se trouve, à l'égard de la mere de Philippe V, entre Trogue Pompée qui la nomme *Phthia*, et la suppose petite-fille de Pyrrhus (Justin, liv. XXVIII, ch. 1 et 3), et un extrait de Porphyre, où cette princesse est nommée *Chryséis*, et qualifiée de captive. L'autorité de ce dernier écrivain est bien moindre sans doute que celle de Trogue Pompée; mais elle paroît devenir d'un plus grand poids par une expression de Polybe, qui reconnoît Chryséis comme la femme de Doson (liv. V, ch. 89); et nous savons qu'Antigonus Doson avoit épousé la veuve de Démétrius son frere, princesse qui étoit mere de Philippe son pupille. Pour concilier ces traditions différentes, j'observe que Polybe, en reconnoissant Chryséis pour femme de Doson, ne dit pas qu'elle étoit la mere de Philippe; par conséquent on pourroit croire que Phthia, mere de Philippe, mariée à Doson vers l'an 232 avant J.-C., étoit morte avant l'an 226 ou 225, époque à laquelle Polybe parle de Chryséis, et que cette derniere princesse l'avoit remplacée. Porphyre ou son compilateur a pu se tromper ici en ne faisant qu'une seule femme des deux épouses de Doson, et en attribuant à la seconde ce qui ne convenoit qu'à la premiere. On pourroit dire encore, ce qui me paroît plus probable, que Chryséis et Phthia sont deux noms différents de la même princesse; d'autant plus qu'on lit dans les extraits de Porphyre que le nom de Chryséis lui avoit été donnée par son époux. Quant à la qualification de captive, nous serions plus en état de juger de la convenance qu'elle pourroit avoir avec les évènements de la vie de Phthia, si l'ouvrage original de Trogue Pompée nous étoit resté. On voit cependant, par le récit même du compilateur Justin, que ce fut à l'occasion d'une guerre que Démétrius II, roi de Macédoine, fut épris de Phthia, et l'épousa après avoir répudié sa femme.

§. 8. *Eurydice.* M. Clavier, dans une dissertation sur Apollodore, tyran de Cassandrée, qu'il a lue à la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France, pense que l'Eurydice qui avoit donné la liberté à cette ville étoit, non la fille de Lysimaque, mais la mere de Ptolémée Céraunus. Cette princesse, répudiée par Ptolémée Soter, pouvoit avoir suivi son fils qui se fit roi de Macédoine. L'opinion proposée par ce savant seroit fort probable s'il étoit constaté qu'Eurydice, fille d'Anti-

pater, a véritablement survécu à Ptolémée Céraunus, et qu'après la mort de celui-ci elle a eu dans la Macédoine quelque part à la souveraineté; mais l'antiquité est muette à ce sujet.

Chap. XIV. *PRINCES D'ORIENT.*

§. 7. *Arétas, roi de Damas.* Dans la médaille de ce prince, qui est gravée sous le nº 12 de la planche 48, j'ai lu pour AP les deux caracteres qu'on voit dans le champ du revers. M. Sestini les a lus pour ΛP, et il prétend qu'ils marquent une époque (*Lettere*, t. VII, p. 75). Suivant lui, ce seroit l'an 130 depuis que la ville de Damas s'étoit soumise à ce roi Arétas à qui j'attribue la médaille; et celle-ci, suivant M. Sestini, appartiendroit à un Arétas postérieur dont il est fait mention dans les *Epîtres de S. Paul.*

Je persiste à croire plus vraisemblable l'opinion que j'ai soutenue, et je suis persuadé que la médaille appartient à l'Arétas plus ancien. J'observe, 1° que dans la lettre initiale du nom Arétas, tel qu'il est gravé sur la médaille, l'A est sans trait transversal (Λ), et que cette omission est trop fréquente dans la paléographie grecque pour mériter une observation plus particuliere; 2° que ce caractere, dans les deux lettres isolées, est gravé d'une maniere si incertaine, qu'on ne sauroit assurer que la ligne transversale y soit omise. J'observe encore qu'il paroît tout à-fait improbable que les Damascéniens aient compté les années d'après une ere différente de l'ere des Séleucides, depuis qu'ils eurent reconnu le plus ancien Arétas pour leur souverain. Nous avons un grand nombre de médailles frappées à Damas sous Cléopâtre et sous les empereurs romains, et par conséquent postérieures à cette ere prétendue de la conquête d'Arétas; et les époques marquées sur ces médailles sont toutes tirées de l'ere des Séleucides. Les médailles grecques présentent, comme nous l'avons vu, plusieurs caracteres isolés, sans qu'il soit nécessaire ou même convenable de les considérer comme des époques. Les motifs que nous avons eus pour attribuer ces médailles à l'Arétas plus ancien ne peuvent donc être infirmés par la conjecture de M. Sestini.

FIN DE LA SECONDE ET DERNIERE PARTIE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DES PERSONNAGES

DONT LES PORTRAITS SE TROUVENT DANS LES TROIS PREMIERS VOLUMES DE L'ICONOGRAPHIE ANCIENNE,

QUI COMPRENNENT L'ICONOGRAPHIE GRECQUE.

FIN DE LA TABLE ALPHABETIQUE.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 08 17 09 014 7